


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
~~Borrowable copy~~

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. CORNEILLE,

ET ŒUVRES CHOISIES

DE TH. CORNEILLE.

TOME PREMIER.

P. CORNEILLE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

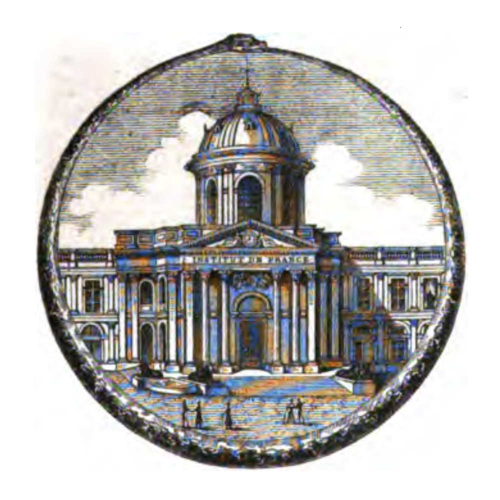
P. CORNEILLE,

SUIVIES DES ŒUVRES CHOISIES

DE TH. CORNEILLE,

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS.

TOME PREMIER.



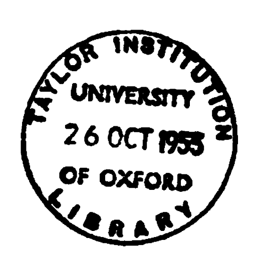
PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XLIII.



OEUVRES DE P. CORNEILLE.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Publier aujourd'hui les Œuvres de Corneille, ce n'est pas les reproduire telles qu'elles ont été livrées pour la première fois au public par Corneille lui-même, puisque, dans la suite, il leur a fait subir de nombreuses corrections; ce n'est pas non plus les réimprimer telles qu'elles existent dans les éditions de 1660 et 1663, car le texte de ces éditions, d'ailleurs incomplètes, a également éprouvé plusieurs rectifications importantes; ce n'est pas enfin faire reparaître l'édition donnée par Thomas Corneille en 1692 : quoiqu'elle soit revêtue de la formule banale, *revu et corrigé par l'auteur,* il est constant que, depuis la mort de son frère, Thomas Corneille a introduit, soit dans le texte, soit dans la coupe des scènes, quelques changements et quelques modifications [1].

Pour retrouver le texte de Corneille, il faut le chercher dans l'édition de 1682, la dernière qu'il ait revue, et la seule qui contienne tout son théâtre : c'est celle que nous avons suivie. Quelques négligences typographiques, faciles à expliquer par le grand âge de l'auteur [2] et par l'état de faiblesse dans lequel il passa les deux dernières années de sa vie, ne sauraient ôter à cette édition la confiance que sa date lui assure. Du reste, il nous a suffi de consulter les précédentes, pour faire disparaître ces incorrections qui ne peuvent arrêter un instant le lecteur, et qui détruiraient, au besoin, les conjectures de quelques hommes, fort éclairés d'ailleurs, suivant lesquels l'édition de 1682 aurait été surveillée et dirigée par les deux frères.

Le véritable texte de Corneille reparaît donc ici dans toute sa pureté : il est accompagné du commentaire de Voltaire [3], des notes de la Harpe, des remarques de Palissot et de tous les écrivains dont ces ouvrages immortels ont exercé la critique ou excité l'admiration. Notre édition renferme en outre plusieurs lettres et quelques autres pièces inédites. Nous reproduisons, avec Voltaire et un grand nombre des éditeurs qui l'ont précédé ou suivi, la vie de Corneille, écrite par Fontenelle son neveu, telle qu'il la donna à d'Olivet pour être insérée dans l'*Histoire de l'Académie* [1] : mais pour compléter cette vie, nous avons cru devoir y joindre, sous le titre de *Supplément,* quelques faits relatifs à Corneille, et recueillis pour la plupart dans les écrits de ses contemporains.

Il est presque inutile d'ajouter que nous n'avons cité aucune des corrections adoptées par des comédiens qui se croient plus délicats que le public; ils seraient plus réservés sans doute, s'ils se rappelaient que Baron ayant osé changer quelques vers de Nicomède, fut interrompu par le parterre, qui répéta sur-le-champ et tout haut la véritable leçon : hommage éclatant qui vengeait Corneille des atteintes de la médiocrité, et faisait le plus bel éloge de ses ouvrages, puisqu'il prouvait que les vers mêmes qu'on croyait susceptibles d'être corrigés étaient dans la mémoire de tous les spectateurs. L'admiration et le respect de la postérité sont éternellement acquis à ce génie puissant qui prépara la plus belle époque de notre histoire; à cet écrivain fécond qui mit en jeu sur la scène toutes les passions du cœur humain; à ce poëte sublime qui sut réunir l'énergique et savante précision de Tacite à la noble et belle simplicité de Malherbe; à cet homme prodigieux enfin, « véritablement né pour la « gloire de son pays, comparable, non à tout ce que l'an« cienne Rome a produit d'excellents tragiques, puisqu'elle « confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort « heureuse, mais aux Eschyle, aux Sophocle, aux Euripide, « dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des « Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en « même temps qu'eux [2]. »

[1] Voltaire, qui d'ailleurs a tant fait pour la gloire de Corneille, n'a pas toujours reproduit fidèlement son texte. Adoptant tantôt celui des premières éditions, tantôt celui des dernières, quelquefois les mêlant tous ensemble, il a relevé des fautes qui n'existaient plus, et son exemple a séduit ou égaré presque tous les éditeurs modernes.

[2] Il avait alors soixante-seize ans, et mourut deux ans après.

[3] Ses préfaces se retrouvent en notes.

[1] Paris, 1730, in-12, t. II, p. 210. — Cette Vie diffère, en quelques-unes de ses parties, de celle qui se trouve dans le tome III des *OEuvres de Fontenelle*, Paris, 1767, in-12.

[2] RACINE, *Discours à l'Académie française pour la réception de Th. Corneille.* — Voyez, dans le tome II, le n° I des Pièces relatives à Corneille.

VIE DE CORNEILLE,

PAR FONTENELLE.

Pierre Corneille naquit à Rouen, en 1606, de Pierre Corneille, maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et de Marthe le Pesant. Il fit ses études aux jésuites de Rouen, et il en a toujours conservé une extrême reconnaissance pour toute la

société. Il se mit d'abord au barreau, sans goût et sans succès. Mais une petite occasion fit éclater en lui un génie tout différent; et ce fut l'amour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville, le mena chez elle. Le nouveau venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans Corneille un talent qu'il ne connaissait pas; et sur ce léger sujet il fit la comédie de *Mélite*, qui parut en 1625 [1]. On y découvrit un caractère original; on conçut que la comédie allait se perfectionner; et sur la confiance qu'on eut au nouvel auteur qui paraissait, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plupart des gens qui trouvent les six ou sept premières pièces de Corneille si indignes de lui, qu'ils les voudraient retrancher de son recueil, et les faire oublier à jamais. Il est certain que ces pièces ne sont pas belles; mais outre qu'elles servent à l'histoire du théâtre, elles servent beaucoup aussi à la gloire de Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage et le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre n'a pu partir que d'un génie sublime; et tel autre ouvrage qui est assez beau a pu partir d'un génie assez médiocre. Chaque siècle a un certain degré de lumières qui lui est propre : les esprits médiocres demeurent au-dessous de ce degré; les bons esprits y atteignent, les excellents le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talents est naturellement porté par son siècle au point de perfection où ce siècle est arrivé; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusque-là : mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne; il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi, deux auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siècle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux auteurs dont les ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même; mais pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. Les premières pièces de Corneille, comme nous avons déjà dit, ne sont pas belles; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. *Mélite* est divine si vous la lisez après les pièces de Hardy, qui l'ont immédiatement précédée. Le théâtre y est sans comparaison mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvements mieux conduits, les scènes plus agréables surtout; et c'est ce que Hardy n'avait jamais attrapé, il y règne un air assez noble, et la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusque-là on n'avait guère connu que le comique le plus bas, ou un tragique assez plat; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de *Mélite* fut que cette pièce était trop simple, et avait trop peu d'événements. Corneille, piqué de cette critique, fit *Clitandre*, et y sema les incidents et les aventures avec une très-vicieuse profusion, plus pour censurer le goût du public que pour s'y accommoder. Il paraît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La *Galerie du Palais*, la *Veuve*, la *Suivante*, la *Place Royale*, sont plus raisonnables.

Nous voici dans le temps où le théâtre devint florissant par la faveur du cardinal de Richelieu. Les princes et les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des poètes [1], des peintres, tout ce qu'ils voudront, et il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes espèces qui n'attendent pour se déclarer que leurs ordres, ou plutôt leurs grâces. La nature est toujours prête à servir leurs goûts.

On recommença alors à étudier le théâtre des anciens, et à soupçonner qu'il pouvait avoir des règles. Celle des vingt-quatre heures fut une des premières dont on s'avisa : mais on n'en faisait pas encore trop grand cas; témoin la manière dont Corneille lui-même en parle dans la préface de *Clitandre*, imprimée en 1632. « Que si j'ai renfermé cette pièce, dit-« il, dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me « repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je « me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujour-« d'hui quelques-uns adorent cette règle, beaucoup « la méprisent; pour moi, j'ai voulu seulement mon-« trer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de « la connaître. »

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre; il l'est à la fin, mais il lui faut

[1] Nous datons *Mélite* de 1629. Voyez, au commencement de la pièce, les motifs de cette rectification.

[1] C'est de quoi je doute beaucoup. Notre meilleur peintre, le Poussin, fut persécuté; et les bienfaits prodigués aux académies ont fait tout au plus un ou deux bons peintres, qui avaient déjà donné leurs chefs-d'œuvre avant d'être récompensés. Rameau avait fait tous ses bons ouvrages de musique au milieu des plus grandes traverses; et Corneille lui-même fut très-peu encouragé. Homère vécut errant et pauvre; le Tasse fut le plus malheureux des hommes de son temps; Camoëns et Milton furent plus malheureux encore. Chapelain fut récompensé; et je ne connais aucun homme de génie qui n'ait été persécuté. (V.)

du temps pour soumettre les esprits. Les règles du poëme dramatique, inconnues d'abord ou méprisées, quelque temps après combattues, ensuite reçues à demi, et sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théâtre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire n'est proprement qu'au temps de *Cinna*.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à Corneille est d'avoir purifié le théâtre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi, mais il y résista aussitôt après; et depuis *Clitandre*, sa seconde pièce, on ne trouve plus rien de licencieux dans ses ouvrages.

Corneille, après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premières pièces, où il s'éleva déjà au-dessus de son siècle, prit tout à coup l'essor dans *Médée*, et monta jusqu'au tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par Sénèque; mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvait par lui-même.

Ensuite il retomba dans la comédie: et si j'ose dire ce que j'en pense, la chute fut grande. L'*Illusion comique*, dont je parle ici, est une pièce irrégulière et bizarre, et qui n'excuse point par ses agréments, sa bizarrerie et son irrégularité. Il y domine un personnage de capitan, qui abat d'un souffle le grand Sophi de Perse et le grand Mogol, et qui une fois en sa vie avait empêché le soleil de se lever à son heure prescrite, parce qu'on ne trouvait point l'Aurore, qui était couchée avec ce merveilleux brave. Ces caractères ont été autrefois fort à la mode : mais qui représentaient-ils ? à qui en voulait-on? Est-ce qu'il faut outrer nos folies jusqu'à ce point-là pour les rendre plaisantes? En vérité, ce serait nous faire trop d'honneur.

Après l'*Illusion comique*, Corneille se releva plus grand et plus fort que jamais, et fit le *Cid*. Jamais pièce de théâtre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vu en ma vie un homme de guerre et un mathématicien qui, de toutes les comédies du monde, ne connaissaient que le *Cid*. L'horrible barbarie où ils vivaient n'avait pu empêcher le nom du *Cid* d'aller jusqu'à eux. Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'esclavone et la turque : elle était en allemand, en anglais, en flamand; et par une exactitude flamande, on l'avait rendue vers pour vers. Elle était en italien, et ce qui est plus étonnant, en espagnol : les Espagnols avaient bien voulu copier eux-mêmes une pièce dont l'original leur appartenait. M. Pelisson, dans son *Histoire de l'Académie* [1], dit qu'en plusieurs provinces de France il était passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid.* Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs [1] qui ne le goûtaient pas, et à la cour, où c'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le ministère du cardinal de Richelieu [2].

[1] Voyez dans le tome II, tout ce que cette HISTOIRE contient de relatif au *Cid* et à Corneille.

Ce grand homme avait la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisait point; il y voulait joindre encore celle de faire des comédies. Quand le *Cid* parut, il en fut aussi alarmé que s'il avait vu les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, et il se mit à leur tête [3]. Scudéri publia ses *Observations sur le Cid*, adressées à l'Académie française, qu'il en faisait juge, et que le cardinal, son fondateur, sollicitait puissamment contre la pièce accusée. Mais afin que l'Académie pût juger, ses statuts voulaient que l'autre partie, c'est-à-dire Corneille, y consentît. On tira donc de lui une espèce de consentement, qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au cardinal, et qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, et qui était son bienfaiteur [4]? car il récompensait comme ministre ce même mérite dont il était jaloux comme poëte; et il semble que cette grande âme ne pouvait pas avoir des faiblesses qu'elle ne réparât en même temps par quelque chose de noble.

L'Académie française donna ses sentiments sur le *Cid*, et cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devait et à la passion du cardinal et à l'estime prodigieuse que le public avait conçue du *Cid*. Elle satisfit le cardinal en reprenant exactement tous les défauts de cette pièce, et le public en les reprenant avec modération, et même souvent avec des louanges.

[1] J'ose plutôt penser qu'il faut s'en prendre à *Cinna*, qui fut mis par toute la cour au-dessus du *Cid*, quoiqu'il ne fût pas si touchant. (V.)

[2] Le cardinal de Richelieu montra tant de partialité contre Corneille, que quand Scudéri eut donné sa mauvaise pièce de l'*Amour tyrannique*, que le cardinal trouvait divine, Sarrazin, par ordre de ce ministre, fit une mauvaise préface, dans laquelle il louait Hardy sans oser nommer Corneille. (V.)

[3] Rotrou seul refusa de servir la jalousie du ministre, et cette noble conduite lui assura l'estime et l'amitié de Corneille.

[4] Pierre Corneille avait le malheur de recevoir une petite pension du cardinal, pour avoir quelque temps travaillé sous lui aux pièces des cinq auteurs : l'Étoile, fils du grand audiencier, dont nous avons les mémoires; Boisrobert, abbé de Châtillon-sur-Seine, aumônier du roi, et conseiller d'État; Colletet, qui n'est plus connu que par les satires de Boileau, mais que le cardinal regardait alors avec estime; Rotrou, lieutenant civil au bailliage de Dreux, homme de génie; Corneille lui-même, assez subordonné aux autres, qui l'emportaient sur lui par la fortune ou par la faveur. (V.)

Quand Corneille eut une fois pour ainsi dire atteint jusqu'au *Cid*, il s'éleva encore dans les *Horaces;* enfin il alla jusqu'à *Cinna* et à *Polyeucte*, au-dessus desquels il n'y a rien.

Ces pièces-là étaient d'une espèce inconnue, et l'on vit un nouveau théâtre. Alors Corneille, par l'étude d'Aristote et d'Horace, par son expérience, par ses réflexions, et plus encore par son génie, trouva les sources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les discours qui sont à la tête de ses comédies. De là vient qu'il est regardé comme le père du théâtre français. Il lui a donné le premier une forme raisonnable; il l'a porté à son plus haut point de perfection, et a laissé son secret à qui s'en pourra servir.

Avant que l'on jouât *Polyeucte*, Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit en ce temps-là. La pièce y fut applaudie autant que le demandaient la bienséance et la grande réputation que l'auteur avait déjà. Mais, quelques jours après, Voiture vint trouver Corneille, et prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avait pas réussi comme il pensait, que surtout le christianisme avait extrêmement déplu. Corneille, alarmé, voulut retirer la pièce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenaient; mais enfin il la leur laissa sur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouait point, parce qu'il était trop mauvais acteur. Était-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet?

Pompée suivit *Polyeucte*. Ensuite vint le *Menteur*, pièce comique, et presque entièrement prise de l'espagnol, selon la coutume de ce temps-là.

Quoique le *Menteur* soit très-agréable, et qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le théâtre, j'avoue que la comédie n'était point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominait dans les pièces, c'était l'intrigue et les incidents, erreurs de nom, déguisements, lettres interceptées, aventures nocturnes; et c'est pourquoi on prenait presque tous les sujets chez les Espagnols, qui triomphent sur ces matières. Ces pièces ne laissaient pas d'être fort plaisantes et pleines d'esprit : témoin le *Menteur* dont nous parlons, *Don Bertrand de Cigaral*, le *Geôlier de soi-même*. Mais enfin la plus grande beauté de la comédie était inconnue; on ne songeait point aux mœurs et aux caractères; on allait chercher bien loin le ridicule dans des événements imaginés avec beaucoup de peine, et on ne s'avisait point de l'aller prendre dans le cœur humain, où est sa principale habitation. Molière est le premier qui l'ait été chercher là, et celui qui l'a le mieux mis en œuvre : homme inimitable, et à qui la comédie doit autant que la tragédie à Corneille.

Comme le *Menteur* eut beaucoup de succès, Corneille lui donna une *suite*, mais qui ne réussit guère. Il en découvre lui-même la raison dans les examens qu'il a faits de ses pièces. Là il s'établit juge de ses propres ouvrages, et en parle avec un noble désintéressement, dont il tire en même temps le double fruit, et de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourrait dire, et de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la *Suite du Menteur* succéda *Rodogune*. Il a écrit quelque part que pour trouver la plus belle de ses pièces, il fallait choisir entre *Rodogune* et *Cinna;* et ceux à qui il en a parlé ont démêlé sans beaucoup de peine qu'il était pour *Rodogune*. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela; mais peut-être préférait-il *Rodogune*, parce qu'elle lui avait extrêmement coûté : il fut plus d'un an à disposer le sujet. Peut-être voulait-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paraît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrais point le différend entre *Rodogune* et *Cinna :* il me paraît aisé de choisir entre elles, et je connais quelque pièce de Corneille que je ferais passer encore avant la plus belle des deux.

On apprendra dans les examens de P. Corneille, mieux que l'on ne ferait ici, l'histoire de *Théodore*, d'*Héraclius*, de *Don Sanche d'Aragon*, d'*Andromède*, de *Nicomède* et de *Pertharite*. On y verra pourquoi *Théodore* et *Don Sanche d'Aragon* réussirent fort peu, et pourquoi *Pertharite* tomba absolument. On ne put souffrir dans *Théodore* la seule idée du péril de la prostitution; et si le public était devenu si délicat, à qui Corneille devait-il s'en prendre qu'à lui-même? Avant lui, le viol réussissait dans les pièces de Hardy. Il manqua à Don Sanche *un suffrage illustre*, qui lui fit manquer tous ceux de la cour; exemple assez commun de la soumission des Français à de certaines autorités. Enfin un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume fut encore sans comparaison plus insupportable dans *Pertharite*, que la prostitution ne l'avait été dans *Théodore*. Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chute du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde : et Bélisaire demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du théâtre, et déclara qu'il y renonçait dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de *Pertharite*. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir; et cette raison n'est que trop bonne, surtout quand il s'agit de poésie et des autres talents de l'imagination. L'espèce d'esprit qui dépend de l'imagination, et c'est ce qu'on appelle communément *esprit* dans le monde, ressemble à la beauté,

et ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit; mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte sont la sécheresse et la dureté; et il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, et qui donnent plus de prise aux ravages du temps : ce sont ceux qui avaient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier et d'austère. Cette sorte de caractère contracte aisément par les années je ne sais quoi de sec et de dur. C'est à peu près ce qui arriva à Corneille : il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie; mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avait poussé les grands sentiments aussi loin que la nature pouvait souffrir qu'ils allassent; il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi dans *Pertharite*, une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvu qu'il égorge un fils unique qu'elle a, et que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble, n'est que dur; et il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté.

Après *Pertharite*, Corneille, rebuté du théâtre, entreprit la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il y fut porté par des pères jésuites de ses amis, par des sentiments de piété qu'il eut toute sa vie, et peut-être aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvait demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès prodigieux, et le dédommagea en toutes manières d'avoir quitté le théâtre. Cependant si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrais peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de Corneille le plus grand charme de l'*Imitation de Jésus-Christ*, je veux dire sa simplicité et sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers qui était naturelle à Corneille, et je crois même qu'absolument la forme de vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas, n'irait pas droit au cœur comme il fait, et ne s'en saisirait pas avec tant de force, s'il n'avait un air naturel et tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de Corneille que l'*Imitation* en vers. Mais enfin, sollicité par M. Fouquet, et peut-être encore plus poussé par son penchant naturel, il se rengagea au théâtre. M. le surintendant, pour lui faciliter ce retour et lui ôter toutes les excuses que lui aurait pu fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit fut *Œdipe;* Thomas Corneille, son frère, prit *Camma*, qui était le second. Je ne sais quel fut le troisième.

La réconciliation de Corneille et du théâtre fut heureuse : *Œdipe* réussit fort bien.

La *Toison d'Or* fut faite ensuite à l'occasion du mariage du roi; et c'est la plus belle pièce à machines que nous ayons. Les machines, qui sont ordinairement étrangères à la pièce, deviennent par l'art du poëte nécessaires à celle-là; et surtout le prologue doit servir de modèle aux prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la pièce, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent *Sertorius* et *Sophonisbe*. Dans la première de ces deux pièces, la grandeur romaine éclate avec toute sa pompe; et l'idée qu'on pourrait se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler est encore surpassée par la scène de Pompée et de Sertorius. Il semble que Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. *Sophonisbe* avait déjà été traitée par Mairet avec beaucoup de succès; et Corneille avoue qu'il se trouvait bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si Mairet avait joui de cet aveu, il en aurait été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'*Agésilas* est de P. Corneille, puisque son nom y est, et qu'il y a une scène d'Agésilas et de Lysander qui ne pourrait pas facilement être d'un autre.

Après *Agésilas* vint *Othon*[1], ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, et où se sont unis deux génies si sublimes. Corneille y a peint la corruption de la cour des empereurs du même pinceau dont il avait peint les vertus de la république.

En ce temps-là des pièces d'un caractère fort différent des siennes parurent avec éclat sur le théâtre : elles étaient pleines de tendresse et de sentiments aimables. Si elles n'allaient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étaient bien éloignées de tomber dans des défauts choquants. Une élévation qui n'était pas du premier degré, beaucoup d'amour, un style très-agréable et d'une élégance qui ne se démentait point, une infinité de traits vifs et naturels, un jeune auteur : voilà ce qu'il fallait aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théâtre français. Aussi furent-elles charmées, et Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valaient des hommes.

Le goût du siècle se tourna donc entièrement du côté d'un genre de tendresse moins noble, et dont le modèle se retrouvait plus aisément dans la plupart des cœurs. Mais Corneille dédaigna fièrement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût[2]. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettait pas d'en

[1] M. de Fontenelle se trompe. *Agésilas* est postérieur de près de deux ans à *Othon*. (Les frères PARFAIT, t. IX, p. 322.)

[2] Au contraire, il n'a fait aucune pièce sans amour. (V.)

avoir : ce soupçon serait très-légitime, si l'on ne voyait ce qu'il a fait dans la *Psyché* de Molière, où, étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse dont il n'aurait pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvait mieux braver son siècle qu'en lui donnant *Attila*, digne roi des Huns. Il règne dans cette pièce une férocité noble que lui seul pouvait attraper. La scène où Attila délibère s'il se doit allier à l'empire qui tombe, ou à la France qui s'élève, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse [1], fort touchée des choses d'esprit [2], et qui eût pu les mettre à la mode dans un pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattants sur le champ de bataille sans qu'ils sussent où on les menait. Mais à qui demeura la victoire? au plus jeune.

Il ne reste plus que *Pulchérie* et *Suréna*, tous deux sans comparaison meilleurs que *Bérénice*, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand homme. Le caractère de Pulchérie est de ceux que lui seul savait faire, et il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian, qui est un vieillard amoureux. Le cinquième acte de cette pièce est tout à fait beau. On voit dans *Suréna* une belle peinture d'un homme que son trop de mérite et de trop grands services rendent criminel auprès de son maître; et ce fut par ce dernier effort que Corneille termina sa carrière.

La suite de ses pièces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencements sont faibles et imparfaits, mais déjà dignes d'admiration par rapport à son siècle; ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre; à la fin il s'affaiblit, s'éteint peu à peu, et n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après *Suréna*, qui fut joué en 1675, Corneille renonça tout de bon au théâtre, et ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la dernière année de sa vie [3].

[1] Henriette-Anne d'Angleterre.

[2] La princesse Henriette, belle-sœur de Louis XIV, ne proposa pas seulement ce sujet parce qu'elle était touchée des choses d'esprit, mais parce que ce sujet était, à plusieurs égards, sa propre aventure. La victoire ne demeura pas à Racine seulement parce qu'il était le plus jeune, mais parce que sa pièce est incomparablement meilleure que celle de Corneille, qui tomba, et qu'on ne peut lire. Racine tira de ce mauvais sujet tout ce qu'on en pouvait tirer. Son goût épuré, son esprit flexible, sa diction toujours élégante, son style toujours châtié et toujours charmant, étaient propres à toutes les matières; et Corneille ne pouvait guère traiter heureusement que des sujets conformes au caractère de son génie. (V.)

[3] Il mourut le 1er septembre 1684, dans sa soixante-dix-neuvième année.

Je n'ai pas cru devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables qu'il a donnés de temps en temps. Il a fait, étant jeune, quelques petites pièces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites pièces de cent ou de deux cents vers au roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des grâces, soit pour le remercier de celles qu'il en avait reçues. Il a traduit deux ouvrages latins du père de la Rue, tous deux d'assez longue haleine, et plusieurs autres petites pièces de M. de Santeuil. Il estimait extrêmement ces deux poëtes. Lui-même faisait fort bien des vers latins; et il en fit sur la campagne de Flandre en 1667 [1], qui parurent si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en français, mais que les meilleurs poëtes latins en prirent l'idée, et les mirent encore en latin. Il avait traduit sa première scène de *Pompée* en vers du style de Sénèque le tragique, pour lequel il n'avait pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il fallait aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain, puisqu'il en a traduit en vers et publié les deux premiers livres de la *Thébaïde*. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps pour en retrouver quelques exemplaires.

Corneille était assez grand et assez plein, l'air fort simple et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avait le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués, et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'était pas tout à fait nette; il lisait ses vers avec force, mais sans grâce.

Il savait les belles-lettres, l'histoire, la politique; mais il les prenait principalement du côté qu'elles ont rapport au théâtre. Il n'avait pour toutes les autres connaissances ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parlait peu, même sur la matière qu'il entendait si parfaitement. Il n'ornait pas ce qu'il disait; et pour trouver le grand Corneille, il le fallait lire.

Il était mélancolique; il lui fallait des sujets plus solides pour espérer et pour se réjouir que pour se chagriner ou pour craindre. Il avait l'humeur brusque, et quelquefois rude en apparence : au fond il était très-aisé à vivre, bon mari, bon parent, tendre et plein d'amitié. Son tempérament le portait assez à l'amour, mais jamais au libertinage, et rarement aux grands attachements. Il avait l'âme fière et indépendante; nulle souplesse, nul manége : ce qui l'a rendu

[1] Toutes ces pièces se trouvent dans le tome II.

très-propre à peindre la vertu romaine, et très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimait point la cour; il y apportait un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attirait que des louanges, et un mérite qui n'était point de ce pays-là. Rien n'était égal à son incapacité pour ses affaires que son aversion; les plus légères lui causaient de l'effroi et de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en était guère plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avait pas, et par des soins qu'il ne pouvait prendre. Il ne s'était point trop endurci aux louanges à force d'en recevoir : mais, s'il était sensible à la gloire, il était fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confiait trop peu à son rare mérite, et croyait trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle, il a joint, dans tous les temps de sa vie, beaucoup de religion, et plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des casuistes sur ses pièces de théâtre [1], et ils lui ont toujours fait grâce en faveur de la pureté qu'il avait établie sur la scène, des nobles sentiments qui règnent dans ses ouvrages, et de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

SUPPLÉMENT

A LA VIE DE CORNEILLE.

A voir M. de Corneille, on ne l'aurait pas cru capable de faire si bien parler les Grecs et les Romains, et de donner un si grand relief aux sentiments et aux pensées des héros. La première fois que je le vis, je le pris pour un marchand de Rouen. Son extérieur n'avait rien qui parlât pour son esprit; et sa conversation était si pesante, qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. Une grande princesse qui avait désiré le voir et l'entretenir, disait qu'il ne fallait point l'écouter ailleurs qu'à l'hôtel de Bourgogne. Certainement M. de Corneille se négligeait trop, ou, pour mieux dire, la nature, qui lui avait été si libérale en des choses extraordinaires, l'avait comme oublié dans les plus communes. Quand ses familiers amis, qui auraient souhaité de le voir parfait en tout, lui faisaient remarquer ses légers défauts, il souriait, et disait : Je n'en suis pas moins pour cela Pierre Corneille. Il n'a jamais parlé bien correctement la langue française; peut-être ne se mettait-il pas en peine de cette exactitude.

Quand il avait composé un ouvrage, il le lisait à madame de Fontenelle, sa sœur, qui en pouvait bien juger. Cette dame avait l'esprit fort juste; et si la nature s'était avisée d'en faire un troisième Corneille, ce dernier n'aurait pas moins brillé que les deux autres : mais elle devait être ce qu'elle a été pour donner à ses frères un neveu, digne héritier de leur mérite et de leur gloire.

Les premières pièces de théâtre de M. de Corneille ont été plus heureuses que parfaites; les dernières ont été plus parfaites qu'heureuses; et celles du milieu ont mérité l'approbation et les louanges que le public a données aux premières moins par lumière que par sentiment. (VIGNEUL DE MARVILLE [1].)

Simple, timide, d'une ennuyeuse conversation, il (Corneille) prend un mot pour un autre, et il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient; il ne sait pas la réciter, ni lire son écriture. Laissez-le s'élever par la composition, il n'est pas au-dessous d'Auguste, de Pompée, de Nicomède, d'Héraclius; il est roi et un grand roi, il est politique, il est philosophe : il entreprend de faire parler des héros, de les faire agir; il peint les Romains : ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire. (LA BRUYÈRE, ch. XII, *des Jugements.*)

Corneille étant venu un jour à la comédie, où il n'avait point paru depuis deux ans, les acteurs s'interrompirent d'eux-mêmes; le grand Condé, le prince de Conti, et généralement tous ceux qui étaient sur le théâtre, se levèrent; les loges suivirent leur exemple; le parterre se signala par des battements de mains et des acclamations qui recommencèrent à tous les entr'actes. Des marques d'une distinction si flatteuse devaient être bien embarrassantes pour un homme dont la modestie allait de pair avec le mérite. Si Corneille eût pu prévoir cette

[1] Ces casuistes avaient bien raison. L'art du théâtre est comme celui de la peinture. Un peintre peut également faire des ouvrages lascifs et des tableaux de dévotion : tout auteur peut être dans ce cas. Ce n'est donc point le théâtre qui est condamnable, mais l'abus du théâtre. Or les pièces étant approuvées par les magistrats, et ayant la sanction de l'autorité royale, le seul abus est de les condamner. Cette ancienne méprise a subsisté parce que les comédies des mimes étaient obscènes du temps des premiers chrétiens, et que les autres spectacles étaient consacrés, chez les Romains et chez les Grecs, par les cérémonies de leur religion; elles étaient regardées comme un acte d'idolâtrie. Mais c'est une grande inconséquence de vouloir flétrir des pièces très-morales, parce qu'il y en a eu autrefois de scandaleuses. (V.)

[1] C'est sous ce nom que le chartreux dom Bonaventure d'Argonne s'est fait connaître dans la république des lettres.

espèce de triomphe, personne ne doute qu'il ne se fût abstenu de paraître au spectacle. (*Tableau historique de l'esprit des littérateurs*, t. II, p. 64, 1785, in-8°. 4 vol.)

Je suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'autres que par moi.... Je voulais vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé; les mœurs des Turcs y sont mal observées; le dénoûment n'est point bien préparé; on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie : il y a pourtant des choses agréables, mais rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de *Corneille* qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine; sentons-en toujours la différence. Vive notre vieil ami Corneille! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi. En un mot, c'est le bon goût : tenez-vous-y. (Madame DE SÉVIGNÉ.)

Ce n'est pas la coutume de l'Académie de se lever de sa place dans les assemblées pour personne; chacun demeure comme il est. Cependant, lorsque M. Corneille arrivait après moi, j'avais pour lui tant de vénération, que je lui faisais cet honneur. C'est lui qui a formé le théâtre français. Il ne l'a pas seulement enrichi d'un grand nombre de belles pièces toutes différentes les unes des autres, on lui est encore redevable de toutes les bonnes de tous ceux qui sont venus après lui. Il n'y a que la comédie où il n'a pas si bien réussi. Il y a toujours quelques scènes trop sérieuses : celles de Molière ne sont pas de même; tout y ressent la comédie. M. Corneille sentait bien que Molière avait eu cet avantage sur lui; c'est pour cela qu'il en avait de la jalousie, ne pouvant s'empêcher de le témoigner : mais il avait tort. (SÉGRAIS.)

Étant une fois près de Corneille sur le théâtre, à une représentation de *Bajazet* (1672), il me dit : Je me garderais bien de le dire à d'autres que vous, parce qu'on pourrait croire que j'en parle par jalousie; mais, prenez-y garde, il n'y a pas un seul personnage dans ce *Bajazet* qui ait les sentiments qu'il doit avoir, et que l'on a à Constantinople : ils ont tous, sous un habit turc, le sentiment qu'on a au milieu de la France. Il avait raison, et l'on ne voit pas cela dans Corneille : le Romain y parle comme un Romain, le Grec comme un Grec, l'Indien comme un Indien, et l'Espagnol comme un Espagnol. (SÉGRAIS.)

Faut-il mourir, madame; et, si proche du terme,
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme
Que les restes d'un feu que j'avais cru si fort
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort?
Tite et Bérénice, acte I, sc. II.

L'acteur Baron, qui, lors de la première représentation de cette tragédie, faisait le personnage de Domitian, et qui, en étudiant son rôle, trouvait quelque obscurité dans ces quatre vers, crut son intelligence en défaut, et alla en demander l'explication à Molière, chez qui il demeurait. Molière, après les avoir lus, avoua qu'il ne les entendait pas non plus : « Mais attendez, dit-il à Baron, M. Corneille doit venir souper avec nous aujourd'hui, et vous lui direz qu'il vous les explique. » Dès que Corneille arriva, le jeune Baron alla lui sauter au cou, comme il faisait ordinairement, parce qu'il l'aimait, et ensuite il le pria de lui expliquer les vers qui l'embarrassaient : « Je ne les entends pas trop bien non plus, dit Corneille après les avoir examinés quelque temps; mais récitez-les toujours : tel qui ne les entendra pas les admirera. » (*Bolæana.*)

M. Corneille, encore fort jeune, se présenta un jour plus triste et plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travaillait. Il répondit qu'il était bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, et qu'il avait la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement; et il dit au cardinal qu'il aimait passionnément une fille[1] du lieutenant général des Andelys, en Normandie, et qu'il ne pouvait l'obtenir de son père (M. de Lampérière). Le cardinal voulut que ce père si difficile vînt lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu, et s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avait tant de crédit. (FONTENELLE, *Additions à la Vie de son oncle.*)

La première nuit de ses noces, qui se firent à Rouen, Corneille fut si malade, que l'on répandit à Paris le bruit de sa mort. Un pareil sujet était bien digne d'exercer la plume des poëtes, et Ménage lui fit aussitôt cette épitaphe :

CORNELII TUMULUS.

Hic jacet ille sui lumen Cornelius ævi,
Quem vatem agnoscit Gallica scena suum.

[1] Marie de Lampérière.

An major fuerit socco, majorve cothurno,
Ambiguum : certè magnus utroque fuit.

Quand on sut que Corneille était rétabli, Ménage se hâta également de célébrer sa guérison dans la pièce suivante :

CORNELIUS REDIVIVUS.

Doctus ab infernis remeat Cornelius umbris,
Et potuit rigidas flectere voce deas.
Threicium numeris vatem qui dulcibus æquat,
Debuit et numeris non potuisse minùs.

Les deux Corneille ont épousé les deux demoiselles de Lampérière. Il y avait entre les frères le même intervalle d'âge qu'entre les sœurs; ils ont eu un même nombre d'enfants; ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique; ils ont parcouru la même carrière. Enfin après plus de vingt-cinq ans de mariage, les deux frères n'avaient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes, situés en Normandie; il ne fut fait qu'à la mort de Pierre. (DE BOZE.)

La distance qui était entre l'esprit des deux Corneille n'en mit aucune dans leur cœur. Ils étaient extrêmement unis, et logeaient ensemble. Thomas avait le travail infiniment plus facile que Pierre; et quand celui-ci cherchait une rime, il levait une trappe et la demandait à son frère, qui la lui donnait aussitôt. (VOISENON.)

M. Corneille, cinq ou six ans avant sa mort, disait qu'il avait pris congé du théâtre, et que sa poésie s'en était allée avec ses dents. (CHEVREAU.)

On a accusé Corneille d'être un homme intéressé et moins avide de gloire que de gain : Corneille, qu'on sait avoir porté l'indifférence pour l'argent jusqu'à une insensibilité blâmable; qui n'a jamais tiré de ses pièces que ce que les comédiens lui donnaient, sans compter avec eux; qui fut un an sans remercier Colbert du rétablissement de sa pension; qui, après avoir vécu sans faire aucune dépense, est mort sans biens; Corneille enfin qui a eu le cœur aussi grand que l'esprit, les sentiments aussi nobles que les idées!

Peu de jours avant sa mort l'argent manquait à cet illustre malade, fort éloigné de thésauriser; et le roi ayant appris du père de la Chaise la situation critique du grand Corneille, lui envoya deux cents louis. (Le père TOURNEMINE.)

A la fin de cette même année[1] Corneille mourut; et mon père, qui le lendemain de cette mort entrait dans les fonctions de directeur, prétendait que c'était à lui à faire faire, pour l'académicien qui venait de mourir, un service suivant la coutume. Mais Corneille était mort pendant la nuit; et l'académicien qui était encore directeur la veille prétendait que, comme il n'était sorti de place que le lendemain matin, il était encore dans ses fonctions au moment de la mort de Corneille, et que par conséquent c'était à lui à faire faire le service. Cette dispute n'avait pour motif qu'une généreuse émulation : tous deux voulaient avoir l'honneur de rendre les devoirs funèbres à un mort si illustre. Cette contestation, glorieuse pour les deux parties, fut décidée par l'Académie en faveur de l'ancien directeur; ce qui donna lieu à ce mot fameux que Benserade dit à mon père : « Nul « autre que vous ne pouvait prétendre à enterrer « Corneille; cependant vous n'avez pu y parvenir. » (L. RACINE.)

[1] 1684.

FIN DE LA VIE DE CORNEILLE.

MÉLITE,

COMÉDIE. — 1629 [1].

A MONSIEUR DE LIANCOUR. [2]

MONSIEUR,

Mélite serait trop ingrate de rechercher une autre protection que la vôtre; elle vous doit cet hommage et cette légère reconnaissance de tant d'obligations qu'elle vous a : non qu'elle présume par là s'en acquitter en quelque sorte, mais seulement pour les publier à toute la France. Quand je considère le peu de bruit qu'elle fit à son arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvait sentir que la rudesse de son pays, et tellement inconnu qu'il était avantageux d'en taire le nom; quand je me souviens, dis-je, que ses trois premières représentations ensemble n'eurent point tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hiver, je ne puis rapporter de si faibles commencements qu'au loisir qu'il fallait au monde pour apprendre que vous en faisiez état, ni des progrès si peu attendus qu'à votre approbation, que chacun se croyait obligé de suivre après l'avoir sue. C'est de là, monsieur, qu'est venu tout le bonheur de *Mélite;* et quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'est l'honneur d'être connu de vous, et de vous pouvoir souvent assurer de bouche que je serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Je sais bien que l'impression d'une pièce en affaiblit la réputation : la publier c'est l'avilir; et même il s'y rencontre un particulier désavantage pour moi, vu que ma façon d'écrire étant simple et familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. Aussi beaucoup de mes amis m'ont toujours conseillé de ne rien mettre sous la presse, et ont raison, comme je crois; mais par je ne sais quel malheur, c'est un conseil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, et pas un d'eux ne s'en sert. Ronsard, Malherbe et Théophile l'ont méprisé; et si je ne les puis imiter en leurs grâces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, si c'en est une que de faire imprimer. Je contenterai par là deux sortes de personnes, mes amis et mes envieux, donnant aux uns de quoi se divertir, aux autres de quoi censurer : et j'espère que les premiers me conserveront encore la même affection qu'ils m'ont témoignée par le passé; que des derniers, si beaucoup font mieux, peu réussiront plus heureusement, et que le reste fera encore quelque sorte d'estime de cette pièce, soit par coutume de l'approuver, soit par honte de se dédire. En tout cas, elle est mon coup d'essai; et d'autres que moi ont intérêt à la défendre, puisque, si elle n'est pas bonne, celles qui sont demeurées au-dessous doivent être fort mauvaises.

ARGUMENT.

Éraste, amoureux de Mélite, la fait connaître à son ami Tircis, et, devenu puis après jaloux de leur hantise, fait rendre des lettres d'amour supposées, de la part de Mélite, à Philandre, accordé de Chloris, sœur de Tircis. Philandre s'étant résolu, par l'artifice et les suasions d'Éraste, de quitter Chloris pour Mélite, montre ces lettres à Tircis. Ce pauvre amant en tombe en désespoir, et se retire chez Lisis, qui vient donner à Mélite de fausses alarmes de sa mort. Elle se pâme à cette nouvelle, et témoignant par là son affection, Lisis la désabuse, et fait revenir Tircis, qui l'épouse. Cependant Cliton ayant vu Mélite pâmée, la croit morte, et en porte la nouvelle à Éraste, aussi bien que de la mort de Tircis. Éraste, saisi de remords, entre en folie: et remis en son bon sens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis sont vivants, il lui va demander pardon de sa fourbe, et obtient de ces deux amants Chloris, qui ne voulait plus de Philandre après sa légèreté.

[1] Fontenelle en fait remonter la première représentation à l'année 1625; mais nous ne croyons pas devoir adopter cette date, et nous suivons les frères Parfait, qui fixent cette première représentation à l'année 1629. Voici nos raisons :

Mairet, dans sa préface des *Galanteries du duc d'Ossone*, après avoir cité Rotrou, Scudéri, Corneille et du Ryer, ajoute qu'il vient de les nommer suivant l'ordre du temps où ils sont entrés dans la carrière dramatique; et Rotrou, qui a devancé Corneille dans cette carrière, et que Corneille appelait son père, n'a donné *l'Hypocondriaque*, sa première pièce, qu'en 1628.

[2] Nous avons suivi l'orthographe de Corneille. Les éditeurs modernes écrivent *Liancourt*.

PERSONNAGES.

ÉRASTE, amoureux de Mélite.
TIRCIS, ami d'Éraste, et son rival.
PHILANDRE, amant de Chloris.
MÉLITE, maîtresse d'Éraste et de Tircis.
CHLORIS, sœur de Tircis.
LISIS, ami de Tircis.
CLITON, voisin de Mélite.
LA NOURRICE de Mélite.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

Je te l'avoue, ami, mon mal est incurable;
Je n'y sais qu'un remède, et j'en suis incapable :
Le change serait juste, après tant de rigueur;
Mais, malgré ses dédains, Mélite a tout mon cœur;
Elle a sur tous mes sens une entière puissance;
Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en son absence,
Et je ménage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon ressentiment :
D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en resserre l'étreinte,
Et par un si doux charme aveugle ma raison,
Que je cherche mon mal et fuis ma guérison.
Son œil agit sur moi d'une vertu si forte,
Qu'il ranime soudain mon espérance morte,
Combat les déplaisirs de mon cœur irrité,
Et soutient mon amour contre sa cruauté;
Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon âme
N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flamme,
Et qui, sans m'assurer ce qu'il semble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine, et m'obstine à souffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, ami, d'une humeur admirable!
Pour paraître éloquent tu te feins misérable :
Est-ce à dessein de voir avec quelles couleurs
Je saurais adoucir les traits de tes malheurs?
Ne t'imagine pas qu'ainsi, sur ta parole,
D'une fausse douleur un ami te console;
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

ÉRASTE.

Son gracieux accueil et ma persévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence :
Ses mépris sont cachés, et s'en font mieux sentir;
Et n'étant point connus, on n'y peut compatir.

TIRCIS.

En étant bien reçu, du reste que t'importe?
C'est tout ce que tu veux des filles de sa sorte.

ÉRASTE.

Cet accès favorable, ouvert et libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux :
Elle souffre aisément mes soins et mon service;
Mais, loin de se résoudre à leur rendre justice,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,
C'est l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne dissimulons point; tu règles mieux ta flamme.
Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

ÉRASTE.

Quoi! tu sembles douter de mes intentions?

TIRCIS.

Je crois malaisément que tes affections,
Sur l'éclat d'un beau teint, qu'on voit si périssable,
Règlent d'une moitié le choix invariable.
Tu serais incivil, de la voir chaque jour
Et ne lui pas tenir quelque propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.
Tu sais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,
Que les meilleurs partis...

ÉRASTE.

Trêve de ces raisons;
Mon amour s'en offense, et tiendrait pour supplice
De recevoir des lois d'une sale avarice;
Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

TIRCIS.

Si c'est là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
Tu ne sais guère encor ce que c'est que de vivre.
Ces visages d'éclat sont bons à cajoler,
C'est là qu'un apprenti doit s'instruire à parler;
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur présence;
La mode nous oblige à cette complaisance;
Tous ces discours de livre alors sont de saison :
Il faut feindre des maux, demander guérison,
Donner sur le phébus, promettre des miracles,
Jurer qu'on brisera toutes sortes d'obstacles;
Mais du vent et cela doivent être tout un.

ÉRASTE.

Passe pour des beautés qui sont dans le commun;
C'est ainsi qu'autrefois j'amusai Chrysolithe :
Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Mélite.
Malgré tes sentiments, il me faut accorder
Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle;
Les Grâces, à l'envi, descendirent des cieux
Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux;
Et l'Amour, qui ne put entrer dans son courage,
Voulut obstinément loger sur son visage.

TIRCIS.
Tu le prends d'un haut ton, et je crois qu'au besoin
Ce discours emphatique irait encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains qui ne sais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût, on n'a qu'à l'épouser.
Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
Qu'une femme, fût-elle entre toutes choisie,
On en voit en six mois passer la fantaisie.
Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un esprit sombre, inquiet, agité;
Au premier qui lui parle, ou jette l'œil sur elle,
Mille sottes frayeurs lui brouillent la cervelle;
Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favori,
Un charme pour tout autre, et non pour un mari.

ÉRASTE.
Ces caprices honteux et ces chimères vaines
Ne sauraient ébranler des cervelles bien saines;
Et quiconque a su prendre une fille d'honneur
N'a point à redouter l'appât d'un suborneur.

TIRCIS.
Peut-être dis-tu vrai, mais ce choix difficile
Assez et trop souvent trompe le plus habile;
Et l'hymen de soi-même est un si lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux côtés d'une femme!
Perdre pour des enfants le repos de son âme!
Voir leur nombre importun remplir une maison!
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raison!

ÉRASTE.
Mais il y faut venir; c'est en vain qu'on recule,
C'est en vain qu'on refuit, tôt ou tard on s'y brûle;
Pour libertin qu'on soit, on s'y trouve attrapé :
Toi-même, qui fais tant le cheval échappé,
Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS.
Alors ne pense pas que j'épouse un visage :
Je règle mes désirs suivant mon intérêt.
Si Doris me voulait, toute laide qu'elle est,
Je l'estimerais plus qu'Aminte et qu'Hippolyte;
Son revenu chez moi tiendrait lieu de mérite :
C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissants liens :
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Échauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine;
Et l'hymen qui succède à ces folles amours,
Après quelques douceurs, a bien de mauvais jours.
Une amitié si longue est fort mal assurée
Dessus des fondements de si peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur;
Et tu ne peux trouver de si douces caresses
Dont le goût dure autant que celui des richesses

ÉRASTE.
Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis,
A peine pourrais-tu conserver ton avis.

TIRCIS.
La raison en tous lieux est également forte.

ÉRASTE.
L'essai n'en coûte rien; Mélite est à sa porte;
Allons, et tu verras dans ses aimables traits
Tant de charmants appas, tant de brillants attraits,
Que tu seras forcé toi-même à reconnaître
Que si je suis un fou, j'ai bien raison de l'être.

TIRCIS.
Allons, et tu verras que toute sa beauté
Ne saura me tourner contre la vérité.

SCÈNE II.

MÉLITE, ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.
De deux amis, madame, apaisez la querelle.
Un esclave d'amour le défend d'un rebelle;
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier et vain qu'il en est, peut être ainsi nommé.
Comme, dès le moment que je vous ai servie,
J'ai cru qu'il était seul la véritable vie,
Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits sème quelque discord.
Je me suis donc piqué contre sa médisance
Avec tant de malheur, ou tant d'insuffisance,
Que des droits si sacrés et si pleins d'équité
N'ont pu se garantir de sa subtilité,
Et je l'amène ici, n'ayant plus que répondre,
Assuré que vos yeux le sauront mieux confondre.

MÉLITE.
Vous deviez l'assurer plutôt qu'il trouverait,
En ce mépris d'amour, qui le seconderait.

TIRCIS.
Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur sort destinés.

MÉLITE.
Ce reproche sans cause avec raison m'étonne.
Je ne reçois d'amour et n'en donne à personne.
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais!

ÉRASTE.
Ils vous sont trop aisés; et par vous désormais
La nature pour moi montre son injustice
A pervertir son cours pour me faire un supplice.

MÉLITE.
Supplice imaginaire, et qui sent son moqueur.

ÉRASTE.
Supplice qui déchire et mon âme et mon cœur.

MÉLITE.

Il est rare qu'on porte avec si bon visage
L'âme et le cœur ensemble en si triste équipage.

ÉRASTE.

Votre charmant aspect suspendant mes douleurs,
Mon visage du vôtre emprunte les couleurs.

MÉLITE.

Faites mieux; pour finir vos maux et votre flamme,
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon âme.

ÉRASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir;
Et vous n'en conservez que faute de vous voir.

MÉLITE.

Eh quoi! tous les miroirs ont-ils de fausses glaces?

ÉRASTE.

Penseriez-vous y voir la moindre de vos grâces?
De si frêles sujets ne sauraient exprimer
Ce que l'amour aux cœurs peut lui seul imprimer;
Et quand vous en voudrez croire leur impuissance,
Cette légère idée et faible connaissance
Que vous aurez par eux de tant de raretés
Vous mettra hors du pair de toutes les beautés.

MÉLITE.

Voilà trop vous tenir dans une complaisance
Que vous dussiez quitter du moins en ma présence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir sujet de m'entreprendre mieux.

ÉRASTE.

Le rapport de mes yeux, aux dépens de mes larmes,
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'être ingrate, il faut de votre part
Reconnaître les dons que le ciel vous départ.

ÉRASTE.

Voyez que d'un second mon droit se fortifie.

MÉLITE.

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toujours avec la vérité.

MÉLITE.

Si vous la voulez suivre, elle est de mon côté.

TIRCIS.

Oui, sur votre visage, et non en vos paroles.
Mais cessez de chercher ces refuites frivoles;
Et prenant désormais des sentiments plus doux,
Ne soyez plus de glace à qui brûle pour vous.

MÉLITE.

Un ennemi d'amour me tenir ce langage!
Accordez votre bouche avec votre courage;
Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ai connu mon erreur auprès de vos appas;
Il vous l'avait bien dit.

ÉRASTE.

Ainsi donc, par l'issue
Mon âme sur ce point n'a point été déçue?

TIRCIS.

Si tes feux en son cœur produisaient même effet,
Crois-moi, que ton bonheur serait bientôt parfait[1].

MÉLITE.

Pour voir si peu de chose, aussitôt vous dédire,
Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire;
Mais je pourrais bientôt à m'entendre flatter
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter.
Excusez ma retraite.

ÉRASTE.

Adieu, belle inhumaine,
De qui seule dépend et ma joie et ma peine.

MÉLITE.

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez votre esprit et le mien en repos.

SCÈNE III.

ÉRASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

Maintenant suis-je un fou? mérité-je du blâme?
Que dis-tu de l'objet? que dis-tu de ma flamme?

TIRCIS.

Que veux-tu que j'en die? elle a je ne sais quoi
Qui ne peut consentir que l'on demeure à soi.
Mon cœur, jusqu'à présent à l'amour invincible,
Ne se maintient qu'à force aux termes d'insensible;
Tout autre que Tircis mourrait pour la servir.

ÉRASTE.

Confesse franchement qu'elle a su te ravir,
Mais que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidèle.
Rien que notre amitié ne t'en peut détourner :
Mais ta muse du moins, facile à suborner,
Avec plaisir déjà prépare quelques veilles
A de puissants efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet, ayant vu tant et de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ÉRASTE.

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?

TIRCIS.

Si je brûle jamais, je veux brûler sans crime.

ÉRASTE.

Mais si sans y penser tu te trouvais surpris?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.

[1] *Crois-moi que*. Cette locution était usitée du temps de Corneille, et se retrouve dans la plupart des poëtes de son temps.

J'aime bien ces discours de plaintes et d'alarmes,
De soupirs, de sanglots, de tourments et de larmes;
C'est de quoi fort souvent je bâtis ma chanson,
Mais j'en connais, sans plus, la cadence et le son.
Souffre qu'en un sonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre;
Tu le pourras donner comme venant de toi.

ÉRASTE.

Ainsi, ce cœur d'acier qui me tient sous sa loi
Verra ma passion pour le moins en peinture.
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plutôt tes propres sentiments.

TIRCIS.

Me prépare le ciel de nouveaux châtiments,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage!

ÉRASTE.

Adieu. Je suis content, j'ai ta parole en gage,
Et sais trop que l'honneur t'en fera souvenir.

TIRCIS, *seul.*

En matière d'amour rien n'oblige à tenir;
Et les meilleurs amis, lorsque son feu les presse,
Font bientôt vanité d'oublier leur promesse.

SCÈNE IV.

PHILANDRE, CHLORIS.

PHILANDRE.

Je meure, mon souci, tu dois bien me haïr;
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CHLORIS.

Ne m'épouvante point; à ta mine, je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense,
Sitôt que j'aurai su quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour.

CHLORIS.

J'eusse osé le gager qu'ainsi par quelque ruse
Ton crime officieux porterait son excuse.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur,
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, et que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire:
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit,
Les traits de ton visage, et ceux de ton esprit;
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

CHLORIS.

Et moi, je suis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainsi tes sens trompés te puissent obliger
A chérir ta Chloris, et jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté te répond de ma persévérance,
Et ma foi qui t'en donne une entière assurance...

CHLORIS.

Voilà fort doucement dire que sans ta foi,
Ma beauté ne pourrait te conserver à moi.

PHILANDRE.

Je traiterais trop mal une telle maîtresse
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse:
Ma passion en est la cause, et non l'effet;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait;
Qu'on ne peut te servir sans voir sur ton visage
De quoi rendre constant l'esprit le plus volage.

CHLORIS.

Ne m'en conte point tant de ma perfection:
Tu dois être assuré de mon affection;
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie,
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fausse louange est un blâme secret:
Je suis belle à tes yeux, il suffit, sois discret;
C'est mon plus grand bonheur, et le seul où j'aspire.

PHILANDRE.

Tu sais adroitement adoucir mon martyre.
Mais parmi les plaisirs qu'avec toi je ressens,
A peine mon esprit ose croire mes sens,
Toujours entre la crainte et l'espoir en balance;
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance,
Mes imperfections nous éloignant si fort,
Qu'oserais-je prétendre en ce peu de rapport?

CHLORIS.

Du moins ne prétends pas qu'à présent je te loue,
Et qu'un mépris rusé, que ton cœur désavoue,
Me mette sur la langue un babil affété,
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté:
Au contraire, je veux que tout le monde sache
Que je connais en toi des défauts que je cache.
Quiconque avec raison peut être négligé
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toi, tu te crois de beaucoup plus aimable?

CHLORIS.

Sans doute; et qu'aurais-tu qui me fût comparable?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, et reconnais qu'en moi
On peut voir quelque chose aussi parfait que toi.

CHLORIS.

C'est sans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta vue est charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait
Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait,
Et qui, tout aussitôt que tu t'es fait paraître,
Afin de te mieux voir, s'est mis à la fenêtre.

CHLORIS.

Le trait n'est pas mauvais; mais puisqu'il te plaît tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant;
Et nos feux tout pareils ont mêmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainsi, chère Chloris, nos ardeurs mutuelles,
Dedans cette union prenant un même cours,
Nous préparent un heur qui durera toujours.
Cependant, en faveur de ma longue souffrance...

CHLORIS.

Tais-toi, mon frère vient.

SCÈNE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CHLORIS.

TIRCIS.

Si j'en crois l'apparence,
Mon arrivée ici fait quelque contre-temps.

PHILANDRE.

Que t'en semble, Tircis?

TIRCIS.

Je vous vois si contents,
Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble
Du divertissement que vous preniez ensemble,
De moins sorciers que moi pourraient bien deviner
Qu'un troisième ne fait que vous importuner.

CHLORIS.

Dis ce que tu voudras; nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender ils sont trop légitimes,
Puisqu'un hymen sacré promis ces jours passés,
Sous ton consentement, les autorise assez.

TIRCIS.

Ou je te connais mal, ou son heure tardive
Te désoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CHLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frère.

TIRCIS.

Assurément.

CHLORIS.

Le sujet?

TIRCIS.

J'en ai trop dans ton contentement.

CHLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il est vrai, je te jure;
J'ai vu je ne sais quoi...

CHLORIS.

Dis tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foi, si ton Philandre avait vu de mes yeux,
Tes affaires, ma sœur, n'en iraient guère mieux.

CHLORIS.

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moi qui puisse le surprendre.

TIRCIS.

Tes vanités à part, repose-t'en sur moi
Que celle que j'ai vue est bien autre que toi.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon âme est ravie;
Ce blasphème à tout autre aurait coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord sans nous mettre en pour-
[point.

CHLORIS.

Encor, cette beauté, ne la nomme-t-on point?

TIRCIS.

Non pas si tôt. Adieu : ma présence importune
Te laisse à la merci d'amour et de la brune.
Continuez les jeux que vous avez quittés.

CHLORIS.

Ne crois pas éviter mes importunités :
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inséparable.

TIRCIS.

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.
Adieu : ne perds point temps.

CHLORIS.

O l'amoureux discret!
Eh bien! nous allons voir si tu sauras te taire.

PHILANDRE.

(*Il retient Chloris, qui suit son frère.*)
C'est donc ainsi qu'on quitte un amant pour un frère!

CHLORIS.

Philandre, avoir un peu de curiosité,
Ce n'est pas envers toi grande infidélité :
Souffre que je dérobe un moment à ma flamme,
Pour lire malgré lui jusqu'au fond de son âme.
Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

PHILANDRE.

Quoi! c'est là tout l'état que tu fais de mes feux?

CHLORIS.

Je ne t'aime pas moins, pour être curieuse,
Et ta flamme à mon cœur n'est pas moins précieuse.
Conserve-moi le tien, et sois sûr de ma foi.

PHILANDRE.

Ah, folle! qu'en t'aimant il faut souffrir de toi!

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE.

Je l'avais bien prévu que ce cœur infidèle
Ne se défendrait point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille amants avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris
Sitôt qu'il l'aborda, je lus sur son visage

De sa déloyauté l'infaillible présage;
Un inconnu frisson dans mon corps épandu
Me donna les avis de ce que j'ai perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou, si malgré ses soins le hasard me la montre,
Si je puis l'aborder, son discours se confond,
Son esprit en désordre à peine me répond;
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Presque à tous les moments le ramène en lui-même;
Et tout rêveur qu'il est, il n'a point de soucis
Qu'un soupir ne trahisse au seul nom de Tircis.
Lors, par le prompt effet d'un changement étrange,
Son silence rompu se déborde en louange.
Elle remarque en lui tant de perfections,
Que les moins éclairés verraient ses passions;
Sa bouche ne se plaît qu'en cette flatterie,
Et tout autre propos lui rend sa rêverie.
Cependant, chaque jour aux discours attachés,
Ils ne retiennent plus leurs sentiments cachés;
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble;
Encore hier sur le soir je les surpris ensemble;
Encor tout de nouveau je la vois qui l'attend.
Que cet œil assuré marque un esprit content!
Perds tout respect, Éraste, et tout soin de lui plaire;
Rends, sans plus différer, ta vengeance exemplaire :
Mais il vaut mieux t'en rire, et pour dernier effort
Lui montrer en raillant combien elle a de tort.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MÉLITE.

ÉRASTE.

Quoi! seule et sans Tircis! vraiment c'est un prodige;
Et ce nouvel amant déjà trop vous néglige,
Laissant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MÉLITE.

Vous savez que son âme en est fort dépourvue.

ÉRASTE.

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vue,
Il en porte dans l'âme un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisir qu'à vous entretenir.

MÉLITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice.
L'amour ainsi qu'à lui me paraît un supplice;
Et sa froideur, qu'augmente un si lourd entretien,
Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ÉRASTE.

Dites : à n'aimer rien que la belle Mélite.

MÉLITE.

Pour tant de vanité j'ai trop peu de mérite.

ÉRASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu?

MÉLITE.

Un peu plus que pour vous.

ÉRASTE.

De vrai, j'ai reconnu,
Vous ayant pu servir deux ans, et davantage,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

MÉLITE.

Encor si peu que c'est vous étant refusé,
Présumez comme ailleurs vous serez méprisé.

ÉRASTE.

Vos mépris ne sont pas de grande conséquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y pense;
Sachant qu'il vous voyait, je m'étais bien douté
Que je ne serais plus que fort mal écouté.

MÉLITE.

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine;
Et s'il m'osait tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ÉRASTE.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bientôt d'humeur et de langage.
Caressé maintenant aussitôt qu'aperçu,
Qu'aurait-il à se plaindre, étant si bien reçu?

MÉLITE.

Éraste, voyez-vous, trêve de jalousie;
Purgez votre cerveau de cette frénésie :
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections?
Est-ce à votre chagrin que j'en dois rendre compte?

ÉRASTE.

Non, mais j'ai malgré moi pour vous un peu de honte
De ce qu'on dit partout du trop de privauté
Que déjà vous souffrez à sa témérité.

MÉLITE.

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

ÉRASTE.

Le moyen, sans regret, de vous voir si farouche,
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur?

MÉLITE.

Ce n'est pas contre lui qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médisance.
Adieu. Souvenez-vous que ces mots insensés
L'avanceront chez moi plus que vous ne pensez.

SCÈNE III.

ÉRASTE.

C'est là donc ce qu'enfin me gardait ton caprice!
C'est ce que j'ai gagné par deux ans de service!
C'est ainsi que mon feu, s'étant trop abaissé,
D'un outrageux mépris se voit récompensé!

Tu m'oses préférer un traître qui te flatte;
Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes ressentiments
Je laisse aller au jour celle de mes tourments.
Un aveu si public qu'en ferait ma colère
Enflerait trop l'orgueil de ton âme légère,
Et me convaincrait trop de ce désir abject
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je saurai me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.
Il fut toujours permis de tirer sa raison
D'une infidélité par une trahison.
Tiens, déloyal ami, tiens ton âme assurée
Que ton heur surprenant aura peu de durée;
Et que, par une adresse égale à tes forfaits,
Je mettrai le désordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe et vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite.
A servir qui l'achète il est toujours tout prêt,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.
Allons sans perdre temps lui payer ma vengeance,
Et la pistole en main presser sa diligence.

SCÈNE IV.

TIRCIS, CHLORIS.

TIRCIS.

Ma sœur, un mot d'avis sur un méchant sonnet
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CHLORIS.

C'est à quelque beauté que ta muse l'adresse?

TIRCIS.

En faveur d'un ami je flatte sa maîtresse.
Vois si tu le connais, et si, parlant pour lui,
J'ai su m'accommoder aux passions d'autrui.

SONNET.

« Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable. »

CHLORIS.

Ah! frère, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'es pas supportable
De me rompre sitôt.

CHLORIS.

C'était sans y penser;
Achève.

TIRCIS

Tais-toi donc, je vais recommencer.

SONNET.

« Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable;
« Il n'est rien de solide après ma loyauté.
« Mon feu, comme son teint, se rend incomparable;
« Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

« Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
« Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable;
« Et bien qu'elle ait au sien la même cruauté,
« Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

« C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
« Trouve chez cette belle une extrême froideur,
« Et que sans être aimé je brûle pour Mélite :

« Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
« Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
« Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour. »

CHLORIS.

Tu l'as fait pour Éraste?

TIRCIS.

Oui, j'ai dépeint sa flamme.

CHLORIS.

Comme tu la ressens peut-être dans ton âme?

TIRCIS.

Tu sais mieux qui je suis, et que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CHLORIS.

Pauvre frère! vois-tu, ton silence t'abuse;
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse :
Les tiens m'avaient bien dit, malgré toi, que ton cœur
Soupirait sous les lois de quelque objet vainqueur;
Mais j'ignorais encor qui tenait ta franchise,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise
Sitôt qu'au premier vers ton sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlais de savoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens?

CHLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite?

CHLORIS.

Pour Mélite; et, de plus, que ta flamme n'excite
Au cœur de cette belle aucun embrasement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant appris? mon sonnet?

CHLORIS.

Justement.

TIRCIS.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
Un visage jamais ne m'aurait arrêté,
S'il fallait que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime seulement est un portrait fidèle
De ce qu'Éraste souffre en servant cette belle;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ai toujours assez de satisfaction.

CHLORIS.

Montre, si tu dis vrai, quelque peu plus de joie;
Et rends-toi moins rêveur, afin que je te croie.

TIRCIS.

Je rêve, et mon esprit ne s'en peut exempter;
Car sitôt que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Éraste s'en offense, et s'oppose à Mélite,
Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival;
Et, toujours balancé d'un contre-poids égal,
J'ai honte de me voir insensible, ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide.
Entre ces mouvements mon esprit partagé
Ne sait duquel des deux il doit prendre congé.

CHLORIS.

Voilà bien des détours pour dire, au bout du compte,
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte.
Tu présumes par là me le persuader;
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous servons quelque au-
C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nôtre. [tre,
Chacun en son affaire est son meilleur ami,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cause ma rêverie!

CHLORIS.

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect;
Son bien te fait rêver, et non pas son respect;
Et, toute amitié bas, tu crains que sa richesse
En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtresse.

TIRCIS.

Tu devines, ma sœur; cela me fait mourir.

CHLORIS.

Ce sont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quand ton Éraste en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

CHLORIS.

Mais dit-il les grands mots? parle-t-il d'épouser?

TIRCIS.

Presque à chaque moment.

CHLORIS.

Laisse-le donc jaser.
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne;
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne:
Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de son aversion;
Le temps ne la rendra que plus grande et plus forte.
On prend soudain au mot les hommes de sa sorte,
Et sans rien hasarder à la moindre longueur,
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mère peut agir de puissance absolue.

CHLORIS.

Crois que déjà l'affaire en serait résolue,
Et qu'il aurait déjà de quoi se contenter
Si sa mère était femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminue, et ma douleur s'apaise;
Mais si je t'abandonne, excuse mon trop d'aise.
Avec cette lumière et ma dextérité,
J'en veux aller savoir toute la vérité.
Adieu.

CHLORIS.

Moi, je m'en vais paisiblement attendre
Le retour désiré du paresseux Philandre.
Un moment de froideur lui fera souvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCÈNE V.

ÉRASTE, CLITON.

ÉRASTE, *lui donnant une lettre.*

Va-t'en chercher Philandre, et dis-lui que Mélite
A dedans ce billet sa passion décrite;
Dis-lui que sa pudeur ne saurait plus cacher
Un feu qui la consume, et qu'elle tient si cher:
Mais prends garde surtout à bien jouer ton rôle;
Remarque sa couleur, son maintien, sa parole;
Vois si dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de son intention.

CLITON.

Cela vaut fait, monsieur.

ÉRASTE.

Mais, après ce message,
Sache avec tant d'adresse ébranler son courage,
Que tu viennes à bout de sa fidélité.

CLITON.

Monsieur, reposez-vous sur ma subtilité;
Il faudra malgré lui qu'il donne dans le piége;
Ma tête sur ce point vous servira de pleige[1];
Mais aussi vous savez...

ÉRASTE.

Oui, va, sois diligent.
Ces âmes du commun n'ont pour but que l'argent;
Et je n'ai que trop vu par mon expérience...
Mais tu reviens bientôt?

CLITON.

Donnez-vous patience,
Monsieur; il ne nous faut qu'un moment de loisir,
Et vous pourrez vous-même en avoir le plaisir.

ÉRASTE.

Comment?

CLITON.

De ce carfour j'ai vu venir Philandre.

[1] *Pleige*: mot vieilli, et qui signifiait *gage*, *caution*, *garant*. (P.)

Tu m'oses préférer un traître qui te flatte;
Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes ressentiments
Je laisse aller au jour celle de mes tourments.
Un aveu si public qu'en ferait ma colère
Enflerait trop l'orgueil de ton âme légère,
Et me convaincrait trop de ce désir abject
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je saurai me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.
Il fut toujours permis de tirer sa raison
D'une infidélité par une trahison.
Tiens, déloyal ami, tiens ton âme assurée
Que ton heur surprenant aura peu de durée;
Et que, par une adresse égale à tes forfaits,
Je mettrai le désordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe et vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite.
A servir qui l'achète il est toujours tout prêt,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.
Allons sans perdre temps lui payer ma vengeance,
Et la pistole en main presser sa diligence.

SCÈNE IV.

TIRCIS, CHLORIS.

TIRCIS.

Ma sœur, un mot d'avis sur un méchant sonnet
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CHLORIS.

C'est à quelque beauté que ta muse l'adresse?

TIRCIS.

En faveur d'un ami je flatte sa maîtresse.
Vois si tu le connais, et si, parlant pour lui,
J'ai su m'accommoder aux passions d'autrui.

SONNET.

« Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable. »

CHLORIS.

Ah! frère, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'es pas supportable
De me rompre sitôt.

CHLORIS.

C'était sans y penser;
Achève.

TIRCIS

Tais-toi donc, je vais recommencer.

SONNET.

« Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable;
« Il n'est rien de solide après ma loyauté.
« Mon feu, comme son teint, se rend incomparable;
« Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

« Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
« Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable;
« Et bien qu'elle ait au sien la même cruauté,
« Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

« C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
« Trouve chez cette belle une extrême froideur,
« Et que sans être aimé je brûle pour Mélite :

« Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
« Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
« Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour. »

CHLORIS.

Tu l'as fait pour Éraste?

TIRCIS.

Oui, j'ai dépeint sa flamme.

CHLORIS.

Comme tu la ressens peut-être dans ton âme?

TIRCIS.

Tu sais mieux qui je suis, et que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CHLORIS.

Pauvre frère! vois-tu, ton silence t'abuse;
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse :
Les tiens m'avaient bien dit, malgré toi, que ton cœur
Soupirait sous les lois de quelque objet vainqueur;
Mais j'ignorais encor qui tenait ta franchise,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise
Sitôt qu'au premier vers ton sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlais de savoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens?

CHLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite?

CHLORIS.

Pour Mélite; et, de plus, que ta flamme n'excite
Au cœur de cette belle aucun embrasement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant appris? mon sonnet?

CHLORIS.

Justement.

TIRCIS.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
Un visage jamais ne m'aurait arrêté,
S'il fallait que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime seulement est un portrait fidèle
De ce qu'Éraste souffre en servant cette belle [illegible]
Mais quand je l'entretiens de mon [illegible]
J'en ai toujours assez de satisfaction.

CHLORIS.

Montre, si tu dis vrai, quelque peu ph[illegible]
Et rends-toi moins rêveur, afin qu[illegible]

TIRCIS.

Je rêve, et mon esprit ne s'en peut exempter;
Car sitôt que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Éraste s'en offense, et s'oppose à Mélite,
Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival;
Et, toujours balancé d'un contre-poids égal,
J'ai honte de me voir insensible, ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide.
Entre ces mouvements mon esprit partagé
Ne sait duquel des deux il doit prendre congé.

CHLORIS.

Voilà bien des détours pour dire, au bout du compte,
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte.
Tu présumes par là me le persuader;
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous servons quelque au-[illegible]
C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nôtre. [illegible]
Chacun en son affaire est son meilleur ami,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

TIRCIS.

Que de foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cause ma rêverie!

CHLORIS.

C'est donc [illegible] son bien qui t'est suspect
Son bien te fait rêver, et non pas son respect;
Et, toute [illegible] bas, tu crains que sa richesse
En dépit de tes feux [illegible] ta maîtresse.

TIRCIS.

Tu devines, ma sœur: cela me fait mourir

CHLORIS.

Ce sont vaines frayeurs dont je [illegible]
Depuis quand ton Éraste en [illegible] pour [illegible]

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à son [illegible]

CHLORIS.

[illegible]

TIRCIS.

Presque à chaque moment.

CHLORIS.

[illegible]

[illegible]

Et qu'il aurait [illegible]
S'il [illegible]

TIRCIS.

[illegible]
Mais [illegible]
Avec cette [illegible]
J'en veux aller [illegible]
Adieu.

[illegible]

Le retour [illegible]
[illegible]
Qu'il [illegible]

[illegible]

Cachez-vous en ce coin, et de là sachez prendre
L'occasion commode à seconder mes coups :
Par là nous le tenons. Le voici ; sauvez-vous.

SCÈNE VI.

PHILANDRE, ÉRASTE, CLITON.

PHILANDRE.

(*Éraste est caché et les écoute.*)

Quelle réception me fera ma maîtresse?
Le moyen d'excuser une telle paresse?

CLITON.

Monsieur, tout à propos je vous rencontre ici,
Expressément chargé de vous rendre ceci.

PHILANDRE.

Qu'est-ce?

CLITON.

Vous allez voir, en lisant cette lettre,
Ce qu'un homme jamais n'oserait se promettre.
Ouvrez-la seulement.

PHILANDRE.

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir, au cas qu'on me trouve menteur.

LETTRE SUPPOSÉE DE MÉLITE A PHILANDRE.

« Malgré le devoir et la bienséance du sexe, celle-« ci m'échappe en faveur de vos mérites, pour vous « apprendre que c'est Mélite qui vous écrit, et qui « vous aime. Si elle est assez heureuse pour recevoir « de vous une réciproque affection, contentez-vous « de cet entretien par lettres, jusqu'à ce qu'elle ait « ôté de l'esprit de sa mère quelques personnes qui « n'y sont que trop bien pour son contentement. »

ÉRASTE, *feignant d'avoir lu la lettre par-dessus son épaule.*

C'est donc la vérité que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
Ce qu'Éraste et Tircis ont en vain débattu?
Vraiment dans un tel choix mon regret diminue ;
Outre qu'une froideur depuis peu survenue,
De tant de vœux perdus ayant su me lasser,
N'attendait qu'un prétexte à m'en débarrasser.

PHILANDRE.

Me dis-tu que Tircis brûle pour cette belle?

ÉRASTE.

Il en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour si rebelle?

ÉRASTE.

Lui-même.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,
Tu peux le retirer en faveur d'un ami;
Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre :
Étant pris une fois, je ne suis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
C'est de m'en revancher par un zèle impuissant;
Et ma Chloris la prie, afin de s'en distraire,
De tourner, s'il se peut, sa flamme vers son frère.

ÉRASTE.

Auprès de sa beauté qu'est-ce que ta Chloris?

PHILANDRE.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

ÉRASTE.

Je veux qu'elle ait en soi quelque chose d'aimable;
Mais enfin à Mélite est-elle comparable?

PHILANDRE.

Qu'elle le soit ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas.
J'aime l'une; et mon cœur pour toute autre insensible...

ÉRASTE.

Avise toutefois, le prétexte est plausible.

PHILANDRE.

J'en serais mal voulu des hommes et des dieux.

ÉRASTE.

On pardonne aisément à qui trouve son mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoi gît ce mieux?

ÉRASTE.

En esprit, en richesse.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de maîtresse!

ÉRASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Chloris m'aime, et si je m'y connoi,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moi.

ÉRASTE.

Tu te détromperas, si tu veux prendre garde
A ce qu'à ton sujet l'une et l'autre hasarde.
L'une en t'aimant s'expose au péril d'un mépris;
L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris :
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle;
L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle :
L'une au desçu des siens te montre son ardeur;
Et l'autre après leur choix quitte un peu sa froideur :
L'une...

PHILANDRE.

Adieu : des raisons de si peu d'importance
Ne pourraient en un siècle ébranler ma constance.
(*Il dit ce vers à Cliton tout bas.*)
Dans deux heures d'ici tu viendras me revoir.

CLITON.

Disposez librement de mon petit pouvoir.

ÉRASTE, *seul.*

Il a beau déguiser, il a goûté l'amorce;

Chloris déjà sur lui n'a presque plus de force :
Ainsi je suis deux fois vengé du ravisseur,
Ruinant tout ensemble et le frère et la sœur.

SCÈNE VII.

TIRCIS, ÉRASTE, MÉLITE.

TIRCIS.
Éraste, arrête un peu.

ÉRASTE.
Que me veux-tu?

TIRCIS.
Te rendre
Ce sonnet que pour toi j'ai promis d'entreprendre.

MÉLITE, *au travers d'une jalousie, cependant qu'Éraste lit le sonnet.*
Que font-ils là tous deux? qu'ont-ils à démêler?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller :
Du moins les compliments, dont peut-être ils se jouent,
Sont des civilités qu'en l'âme ils désavouent.

TIRCIS.
J'y donne une raison de ton sort inhumain.
Allons, je le veux voir présenter de ta main
A ce charmant objet dont ton âme est blessée.

ÉRASTE, *lui rendant son sonnet.*
Une autre fois, Tircis; quelque affaire pressée
Fait que je ne saurais pour l'heure m'en charger.
Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

TIRCIS, *seul.*
La belle humeur de l'homme! O dieux, quel person-[nage!
Quel ami j'avais fait de ce plaisant visage!
Une mine froncée, un regard de travers,
C'est le remercîment que j'aurai de mes vers.
Je manque, à son avis, d'assurance ou d'adresse,
Pour les donner moi-même à sa jeune maîtresse,
Et prendre ainsi le temps de dire à sa beauté
L'empire que ses yeux ont sur ma liberté.
Je pense l'entrevoir par cette jalousie :
Oui, mon âme de joie en est toute saisie.
Hélas! et le moyen de pouvoir lui parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller?
Que cette joie est courte, et qu'elle est cher vendue!
Toutefois tout va bien, la voilà descendue.
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moi;
Que dis-je? en s'avançant elle m'appelle à soi.

SCÈNE VIII.

MÉLITE, TIRCIS.

MÉLITE.
Eh bien! qu'avez-vous fait de votre compagnie?

TIRCIS.
Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
A peine ai-je eu loisir de lui dire deux mots,
Qu'aussitôt le fantasque, en me tournant le dos,
S'est échappé de moi.

MÉLITE.
Sans doute il m'aura vue,
Et c'est de là que vient cette fuite imprévue.

TIRCIS.
Vous aimant comme il fait, qui l'eût jamais pensé?

MÉLITE.
Vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé?

TIRCIS.
J'aimerais beaucoup mieux savoir ce qui se passe,
Et la part qu'a Tircis en votre bonne grâce.

MÉLITE.
Meilleure aucunement[1] qu'Éraste ne voudroit.
Je n'ai jamais connu d'amant si maladroit;
Il ne saurait souffrir qu'autre que lui m'approche.
Dieux! qu'à votre sujet il m'a fait de reproche!
Vous ne sauriez me voir sans le désobliger.

TIRCIS.
Et de tous mes soucis c'est là le plus léger.
Toute une légion de rivaux de sa sorte
Ne divertirait pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MÉLITE.
Aussi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.
Et vous?

MÉLITE.
Bien que cette croyance à quelque erreur m'expose,
Pour lui faire dépit, j'en croirai quelque chose.

TIRCIS.
Mais afin qu'il reçût un entier déplaisir,
Il faudrait que nos cœurs n'eussent plus qu'un désir,
Et quitter ces discours de volontés sujettes,
Qui ne sont point de mise en l'état où vous êtes.
Vous-même consultez un moment vos appas;
Songez à leurs effets, et ne présumez pas
Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,
Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous-même.
Un si digne sujet ne reçoit point de loi,
De règle, ni d'avis, d'un autre que de soi.

MÉLITE.
Ton mérite, plus fort que ta raison flatteuse,
Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
Je dois tout à ma mère, et pour tout autre amant
Je voudrais tout remettre à son commandement;
Mais attendre pour toi l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce serait trop; tes rares qualités

[1] *Aucunement* s'employait alors dans le sens de *peut-être*, *en quelque sorte*. Il a perdu cette signification.

Dispensent mon devoir de ces formalités.

TIRCIS.

Que d'amour et de joie un tel aveu me donne!

MÉLITE.

C'est peut-être en trop dire, et me montrer trop bonne;
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta discrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toujours dans un respect sincère
Attacher mon bonheur à celui de vous plaire,
N'avoir point d'autre soin, n'avoir point d'autre esprit;
Et si vous en voulez un serment par écrit,
Ce sonnet, que pour vous vient de tracer ma flamme,
Vous fera voir à nu jusqu'au fond de mon âme.

MÉLITE.

Garde bien ton sonnet, et pense qu'aujourd'hui
Mélite veut te croire autant et plus que lui.
Je le prends toutefois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris sur ton courage.
Adieu : sois-moi fidèle en dépit du jaloux.

TIRCIS.

O ciel! jamais amant eut-il un sort plus doux!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILANDRE.

Tu l'as gagné, Mélite; il ne m'est pas possible
D'être à tant de faveurs plus longtemps insensible.
Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres où ton cœur est si bien par écrit,
Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses.
Leur attente vaut mieux, Chloris, que tes caresses.
Ah! Mélite, pardon! je t'offense à nommer
Celle qui m'empêcha si longtemps de t'aimer.
Souvenirs importuns d'une amante laissée,
Qui venez malgré moi remettre en ma pensée
Un portrait que j'en veux tellement effacer
Que le sommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joie;
Et retournant trouver celle qui vous envoie,
Dites-lui de ma part, pour la dernière fois,
Qu'elle est en liberté de faire un autre choix;
Que ma fidélité n'entretient plus ma flamme;
Ou que s'il m'en demeure encore un peu dans l'âme,
Je souhaite, en faveur de ce reste de foi,
Qu'elle puisse gagner au change autant que moi.
Dites-lui que Mélite, ainsi qu'une déesse,
Est de tous nos désirs souveraine maîtresse,
Dispose de nos cœurs, force nos volontés,
Et que par son pouvoir nos destins surmontés
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle;
Enfin que tous mes vœux...

SCÈNE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIRCIS.

Philandre!

PHILANDRE.

Qui m'appelle?

TIRCIS.

Tircis, dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut être parfait sans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS.

J'userais envers toi d'une sotte prudence,
Si je faisais dessein de te dissimuler
Ce qu'aussi bien mes yeux ne sauraient te celer.

PHILANDRE.

En effet, si l'on peut te juger au visage,
Si l'on peut par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me surprend,
Que je n'en puis trouver de sujet assez grand;
Rien n'atteint, ce me semble, aux signes qu'ils en donnent.

TIRCIS.

Que fera le sujet, si les signes t'étonnent?
Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soupçonner,
C'est quand tu l'auras su qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le saurai pas sans marque plus expresse.

TIRCIS.

Possesseur, autant vaut....

PHILANDRE.

De quoi?

TIRCIS.

D'une maîtresse
Belle, honnête, jolie, et dont l'esprit charmant
De son seul entretien peut ravir un amant;
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE.

Il est vrai qu'elle est belle :
Tu n'as pas mal choisi; mais....

TIRCIS.

Quoi, mais?

PHILANDRE.

T'aime-t-elle?

TIRCIS.

Cela n'est plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur?

TIRCIS.

Et de cœur,
Je t'en réponds.

PHILANDRE.

Souvent un visage moqueur
N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

PHILANDRE.

Écoute, j'en ai vu de toutes les façons;
J'en ai vu qui semblaient n'être que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumait d'autant plus qu'il souffrait de contrainte;
J'en ai vu, mais beaucoup, qui, sous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchait pas,
Prenaient du passe-temps d'une folle jeunesse
Qui se laisse affiner à ces traits de souplesse,
Et pratiquaient sous main d'autres affections :
Mais j'en ai vu fort peu de qui les passions
Fussent d'intelligence avec tout le visage.

TIRCIS.

Et de ce petit nombre est celle qui m'engage;
De sa possession je me tiens aussi seur [1]
Que tu te peux tenir de celle de ma sœur.

PHILANDRE.

Donc si ton espérance à la fin n'est déçue,
Ces deux amours auront une pareille issue.

TIRCIS.

Si cela n'arrivait, je me tromperais fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaisir j'en veux être d'accord.
Cependant apprends-moi comment elle te traite,
Et qui te fait juger son ardeur si parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchements
Par qui se faire entendre aux esprits des amants;
Un coup d'œil, un soupir...

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne servent qu'à duper des âmes trop crédules.
N'as-tu rien que cela?

TIRCIS.

Sa parole et sa foi.

PHILANDRE.

Encor c'est quelque chose. Achève, et conte-moi
Les petites douceurs, les aimables tendresses
Qu'elle se plaît à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en sont pas toujours de fort sûrs témoignages;
Je n'ai que sa parole, et ne veux que sa foi.

PHILANDRE.

Je connais donc quelqu'un plus avancé que toi.

TIRCIS.

J'entends qui tu veux dire, et pour ne te rien feindre,
Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Éraste, qu'ont banni ses dédains rigoureux...

PHILANDRE.

Je parle de quelque autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connais que lui qui soupire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendrai point plus longtemps en cervelle :
Pendant qu'elle t'amuse avec ses beaux discours,
Un rival inconnu possède ses amours;
Et la dissimulée au mépris de ta flamme,
Par lettres, chaque jour, lui fait don de son âme.

TIRCIS.

De telles trahisons lui sont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux, par pitié, tirer de cette erreur.
Tantôt, sans y penser, j'ai trouvé cette lettre;
Tiens, vois ce que tu peux désormais t'en promettre.

LETTRE SUPPOSÉE DE MÉLITE A PHILANDRE.

« Je commence à m'estimer quelque chose, puisque je vous plais; et mon miroir m'offense tous les jours, ne me représentant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut être pour mériter votre affection. Aussi je veux bien que vous sachiez que Mélite ne croit la posséder que par faveur, ou comme une récompense extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tâche de suppléer au défaut des grâces que le ciel lui a refusées. »

PHILANDRE.

Maintenant qu'en dis-tu? n'est-ce pas t'affronter?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raison?

TIRCIS.

Le porteur a su combien je t'aime,
Et par galanterie il t'a pris pour moi-même,
Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voilà bien te flatter plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelque autre pour me rendre,
Afin qu'encore un coup je sois ainsi déçu.

PHILANDRE.

Oui, j'ai quelque billet que tantôt j'ai reçu;
Et puisqu'il est pour toi...

[1] Cette prononciation était d'usage alors, ou du moins les auteurs pouvaient, à leur choix, écrire *seur* ou *sûr*. (P.)

TIRCIS.

Que ta longueur me tue!

Dépêche.

PHILANDRE.

Le voilà que je te restitue.

AUTRE LETTRE SUPPOSÉE DE MÉLITE A PHILANDRE.

« Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis, je le souf- « fre encore, afin que par sa hantise je remarque « plus exactement ses défauts et les fasse mieux « goûter à ma mère. Après cela Philandre et Mélite « auront tout loisir de rire ensemble des belles ima- « ginations dont le frère et la sœur ont repu leurs « espérances. »

PHILANDRE.

Te voilà tout rêveur, cher ami; par ta foi,
Crois-tu que ce billet s'adresse encore à toi?

TIRCIS.

Traître! c'est donc ainsi que ma sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée?
C'est ainsi qu'à sa foi Mélite osant manquer,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moi devait être sans bornes?
Suis-moi tout de ce pas; que l'épée à la main
Un si cruel affront se répare soudain :
Il faut que pour tous deux ta tête me réponde.

PHILANDRE.

Si, pour te voir trompé, tu te déplais au monde,
Cherche en ce désespoir qui t'en veuille arracher :
Quant à moi, ton trépas me coûterait trop cher.

TIRCIS.

Quoi! tu crains le duel?

PHILANDRE.

Non; mais j'en crains la suite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite;
Et du plus beau succès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet et le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raisonnement et si peu de courage
Sont de tes lâchetés le digne témoignage.
Viens, ou dis que ton sang n'oserait s'exposer.

PHILANDRE.

Mon sang n'est plus à moi; je n'en puis disposer.
Mais puisque ta douleur de mes raisons s'irrite,
J'en prendrai, dès ce soir, le congé de Mélite.
Adieu.

SCÈNE III.

TIRCIS.

Tu fuis, perfide, et ta légèreté
T'ayant fait criminel, te met en sûreté!
Reviens, reviens défendre une place usurpée :
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fais voir que l'infidèle, en se donnant à toi,
A fait choix d'un amant qui valait mieux que moi :
Soutiens son jugement, et sauve ainsi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flamme.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma discrétion honteusement laissées!
O gages qu'il néglige ainsi que superflus!
Je ne sais qui de nous vous diffamez le plus;
Je ne sais qui des trois doit rougir davantage;
Car vous nous apprenez qu'elle est une volage,
Son amant un parjure, et moi sans jugement,
De n'avoir rien prévu de leur déguisement :
Mais il le fallait bien que cette âme infidèle,
Changeant d'affection, prît un traître comme elle;
Et que le digne amant qu'elle a su rechercher
A sa déloyauté n'eût rien à reprocher.
Cependant j'en croyais cette fausse apparence
Dont elle repaissait ma frivole espérance;
J'en croyais ses regards, qui, tout remplis d'amour,
Étaient de la partie en un si lâche tour.
O ciel! vit-on jamais tant de supercherie,
Que tout l'extérieur ne fût que tromperie?
Non, non, il n'en est rien; une telle beauté
Ne fut jamais sujette à la déloyauté.
Faibles et seuls témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir sa bouche.
Mélite me chérit, elle me l'a juré;
Son oracle reçu, je m'en tiens assuré.
Que dites-vous là contre? êtes-vous plus croyables?
Caractères trompeurs, vous me contez des fables,
Vous voulez me trahir; mais vos efforts sont vains :
Sa parole a laissé son cœur entre mes mains.
A ce doux souvenir ma flamme se rallume :
Je ne sais plus qui croire ou d'elle ou de sa plume :
L'une et l'autre en effet n'ont rien que de léger;
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flatteurs que mon feu me suggère
Je vois trop clairement qu'elle est la plus légère;
La foi que j'en reçus s'en est allée en l'air,
Et ces traits de sa plume osent encor parler,
Et laissent en mes mains une honteuse image
Où son cœur, peint au vif, remplit le mien de rage.
Oui, j'enrage, je meurs, et tous mes sens troublés
D'un excès de douleur se trouvent accablés;
Un si cruel tourment me gêne et me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre.
Mais cachons-en la honte, et nous donnons du moins
Ce faux soulagement, en mourant sans témoins :
Que mon trépas secret empêche l'infidèle
D'avoir la vanité que je sois mort pour elle.

SCÈNE IV.

CHLORIS, TIRCIS.

CHLORIS.

Mon frère, en ma faveur retourne sur tes pas.
Dis-moi la vérité; tu ne me cherchais pas.
Eh quoi! tu fais semblant de ne me pas connaître.
O dieux! en quel état te vois-je ici paraître!
Tu pâlis tout à coup, et tes louches regards
S'élancent incertains presque de toutes parts!
Tu manques à la fois de couleur et d'haleine!
Ton pied mal affermi ne te soutient qu'à peine!
Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens?

TIRCIS.

Puisque tu veux savoir le mal que je ressens,
Avant que d'assouvir l'inexorable envie
De mon sort rigoureux qui demande ma vie,
Je vais t'assassiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon malheur et le tien.
En nos chastes amours de tous deux on se moque;
Philandre... Ah! la douleur m'étouffe et me suffoque.
Adieu, ma sœur, adieu; je ne puis plus parler:
Lis, et, si tu le peux, tâche à te consoler.

CHLORIS.

Ne m'échappe donc pas.

TIRCIS.

Ma sœur, je te supplie....

CHLORIS.

Quoi! que je t'abandonne à ta mélancolie?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviserons à te laisser courir.

TIRCIS.

Hélas! quelle injustice!

CHLORIS, *après avoir lu les lettres qu'il lui a données.*

Est-ce là tout, fantasque?
Quoi! si la déloyale enfin lève le masque,
Oses-tu te fâcher d'être désabusé?
Apprends qu'il te faut être en amour plus rusé;
Apprends que les discours des filles bien sensées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que, les yeux aidant à ce déguisement,
Notre sexe a le don de tromper finement.
Apprends aussi de moi que ta raison s'égare,
Que Mélite n'est pas une pièce si rare,
Qu'elle soit seule ici qui vaille la servir;
Assez d'autres objets y sauront te ravir.
Ne t'inquiète point pour une écervelée
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui, flattant ses beautés,
Ont assez de malheur pour en être écoutés.
Damon lui plut jadis, Aristandre, et Géronte;
Éraste après deux ans n'y voit pas mieux son compte.
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours,
Philandre est aujourd'hui l'objet de ses amours;
Et peut-être déjà (tant elle aime le change)
Quelque autre nouveauté le supplante et nous venge.
Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits;
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais.
Les infidélités sont ses jeux ordinaires;
Et ses plus doux appas sont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien
Que le sujet pourquoi tu lui voulais du bien.

TIRCIS.

Penses-tu m'arrêter par ce torrent d'injures?
Que ce soient vérités, que ce soient impostures,
Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir.
Adieu: rien que la mort ne peut me secourir.

SCÈNE V.

CHLORIS.

Mon frère... Il s'est sauvé; son désespoir l'emporte:
Me préserve le ciel d'en user de la sorte!
Un volage me quitte, et je le quitte aussi;
Je l'obligerais trop de m'en mettre en souci.
Pour perdre des amants, celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent:
Il n'est lors que la joie; elle nous venge mieux;
Et la fît-on à faux éclater par les yeux,
C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance
Qu'elle est pour nous toucher de trop peu d'importance.
Que Philandre à son gré rende ses vœux contents;
S'il attend que j'en pleure, il attendra longtemps.
Son cœur est un trésor dont j'aime qu'il dispose;
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose;
Et l'amour qui pour lui m'éprit si follement
M'avait fait bonne part de son aveuglement.
On enchérit pourtant sur ma faute passée;
Dans la même folie une autre embarrassée
Le rend encor parjure, et sans âme, et sans foi,
Pour se donner l'honneur de faillir après moi.
Je meure, s'il n'est vrai que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui se conduit et se fonde!
A cause qu'il parut quelque temps m'enflammer,
La pauvre fille a cru qu'il valait bien l'aimer,
Et sur cette croyance elle en a pris envie:
Lui pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie!
Si Mélite a failli me l'ayant débauché,
Dieux, par là seulement punissez son péché!
Elle verra bientôt que sa digne conquête
N'est pas une aventure à me rompre la tête:
Un si plaisant malheur m'en console à l'instant.
Ah! si mon fou de frère en pouvait faire autant,
Que j'en aurais de joie, et que j'en ferais gloire!
Si je puis le rejoindre, et qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret

Ne vaut pas un soupir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice,
Me divertir une heure à m'en faire justice;
Ces lettres fourniront assez d'occasion
D'un peu de défiance et de division.
Si je prends bien mon temps, j'aurai pleine matière
A les jouer tous deux d'une belle manière.
En voici déjà l'un qui craint de m'aborder.

SCÈNE VI.

PHILANDRE, CHLORIS.

CHLORIS.
Quoi! tu passes, Philandre, et sans me regarder!

PHILANDRE.
Pardonne-moi, de grâce; une affaire importune
M'empêche de jouir de ma bonne fortune;
Et son empressement, qui porte ailleurs mes pas,
Me remplissait l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CHLORIS.
J'ai donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime;
Je ne pense qu'à toi, j'en parlais en moi-même.

PHILANDRE.
Me veux-tu quelque chose?

CHLORIS.
Il t'ennuie avec moi;
Mais comme de tes feux j'ai pour garant ta foi,
Je ne m'alarme point. N'était ce qui te presse,
Ta flamme un peu plus loin eût porté la tendresse,
Et je t'aurais fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ses nouveaux soucis.
Je viens de les surprendre, et j'y pourrais encore
Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas le temps : toutefois si tu veux
Perdre un demi-quart d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.
Voyons donc ce que c'est, sans plus longue demeure;
Ma curiosité pour ce demi-quart d'heure
S'osera dispenser.

CHLORIS.
Aussi tu me promets,
Quand tu les auras lus, de n'en parler jamais;
Autrement, ne crois pas...

PHILANDRE, *reconnaissant les lettres.*
Cela s'en va sans dire:
Donne, donne-les-moi, tu ne les saurais lire;
Et nous aurions ainsi besoin de trop de temps.

CHLORIS, *les resserrant.*
Philandre, tu n'es pas encore où tu prétends;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles sont aussi bien en ma main qu'en la tienne;
Je les garderai mieux, tu peux en assurer
La belle qui pour toi daigne se parjurer.

PHILANDRE.
Un homme doit souffrir d'une fille en colère;
Mais je sais comme il faut les ravoir de ton frère;
Tout exprès je le cherche; et son sang, ou le mien...

CHLORIS.
Quoi! Philandre est vaillant, et je n'en savais rien!
Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre;
Et mon frère, qui sait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurais tué, pourrait n'en pas mourir.

PHILANDRE.
L'effet en fera foi, s'il en a le courage.
Adieu. J'en perds le temps à parler davantage
Tremble.

CHLORIS.
J'en ai grand lieu, connaissant ta vertu;
Pourvu qu'il y consente, il sera bien battu.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.
Cette obstination à faire la secrète
M'accuse injustement d'être trop peu discrète.

MÉLITE.
Ton importunité n'est pas à supporter.
Ce que je ne sais point, te le puis-je conter?

LA NOURRICE.
Les visites d'Éraste un peu moins assidues
Témoignent quelque ennui de ses peines perdues;
Et ce qu'on voit par là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement.
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystère.
Mais je pourrais enfin en croire ma colère,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'ici ton cœur si doucement suivis.

MÉLITE.
C'est à moi de trembler après cette menace,
Et toute autre du moins tremblerait à ma place.

LA NOURRICE.
Ne raillons point. Le fruit qui t'en est demeuré
(Je parle sans reproche, et tout considéré)
Vaut bien... Mais revenons à notre humeur chagrine;
Apprends-moi ce que c'est.

MÉLITE.
Veux-tu que je devine?

Dégoûté d'un esprit si grossier que le mien,
Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Ce n'est pas bien ainsi qu'un amant perd l'envie
D'une chose deux ans ardemment poursuivie;
D'assurance un mépris l'oblige à se piquer;
Mais ce n'est pas un trait qu'il faille pratiquer.
Une fille qui voit, et que voit la jeunesse,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse;
Le dédain lui messied, ou, quand elle s'en sert,
Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd.
Une heure de froideur, à propos ménagée,
Peut rembraser une âme à demi dégagée,
Qu'un traitement trop doux dispose à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux savoir le prix.
Hors ce cas, il lui faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et sans embarrasser son cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine et souffrir leurs discours;
Qu'à part ils pensent tous avoir la préférence,
Et paraissent ensemble entrer en concurrence;
Que tout l'extérieur de son visage égal
Ne rende aucun jaloux du bonheur d'un rival;
Que ses yeux partagés leur donnent de quoi craindre,
Sans donner à pas un aucun lieu de se plaindre;
Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au choix d'un mari,
Mais qu'aucun cependant ne soit le plus chéri;
Et qu'elle cède enfin, puisqu'il faut qu'elle cède,
A qui paîra le mieux le bien qu'elle possède :
Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,
Ton Éraste avec toi vivrait d'autre façon.

MÉLITE.

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage;
Il croit que mes regards soient son propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à lui
Pour autant de larcins faits sur le bien d'autrui.

LA NOURRICE.

J'entends à demi-mot; achève, et m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MÉLITE.

Si tu m'avais, nourrice, entendue à demi,
Tu saurais que Tircis....

LA NOURRICE.

Quoi! son meilleur ami!
N'a-ce pas été lui qui te l'a fait connaître?

MÉLITE.

Il voudrait que le jour en fût encore à naître;
Et si d'auprès de moi je l'avais écarté,
Tu verrais tout à l'heure Éraste à mon côté.

LA NOURRICE.

J'ai regret que tu sois leur pomme de discorde:
Mais puisque leur humeur ensemble ne s'accorde,
Éraste n'est pas homme à laisser échapper;
Un semblable pigeon ne se peut rattraper :
Il a deux fois le bien de l'autre, et davantage.

MÉLITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, et tâche d'en jouir.

MÉLITE.

Il suit un faux éclat qui ne peut m'éblouir.

LA NOURRICE.

Auprès de sa splendeur toute autre est fort petite.

MÉLITE.

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MÉLITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point?

LA NOURRICE.

Oui, ce n'est que par là qu'on est considérable.

MÉLITE.

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable.
Un homme dont les biens font toutes les vertus
Ne peut être estimé que des cœurs abattus.

LA NOURRICE.

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent?

MÉLITE.

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent?
Étant riche, on méprise assez communément
Des belles qualités le solide ornement;
Et d'un luxe honteux la richesse suivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnais...

MÉLITE.

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime, à mon regret, ces erreurs dans la tête;
Si ta mère le sait....

MÉLITE.

Laisse-moi ces soucis,
Et rentre, que je parle à la sœur de Tircis.

LA NOURRICE.

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

MÉLITE.

Ta curiosité te met trop en cervelle.
Rentre, sans t'informer de ce qu'elle prétend;
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCÈNE II.

CHLORIS, MÉLITE.

CHLORIS.

Je chéris tellement celles de votre sorte,
Et prends tant d'intérêt en ce qui leur importe,

Qu'aux pièces qu'on leur fait je ne puis consentir,
Ni même en rien savoir sans les en avertir.
Ainsi donc, au hasard d'être la mal venue,
Encor que je vous sois, peu s'en faut, inconnue,
Je viens vous faire voir que votre affection
N'a pas été fort juste en son élection.

MÉLITE.

Vous pourriez, sous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelque autre en peine avec cet artifice;
Mais pour m'en repentir j'ai fait un trop bon choix;
Je renonce à choisir une seconde fois;
Et mon affection ne s'est point arrêtée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

CHLORIS.

Vous me pardonnerez, j'en ai de bons témoins;
C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

MÉLITE.

Si je n'avais de lui qu'une faible assurance,
Vous me feriez entrer en quelque défiance;
Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blâmer,
Ayant quelque intérêt vous-même à l'estimer.

CHLORIS.

Je l'estimai jadis, et je l'aime et l'estime
Plus que je ne faisais auparavant son crime.
Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir,
Et vous pouvez juger si je le puis haïr,
Lorsque sa trahison m'est un clair témoignage
Du pouvoir absolu que j'ai sur son courage.

MÉLITE.

Le pousser à me faire une infidélité,
C'est assez mal user de cette autorité.

CHLORIS.

Me le faut-il pousser où son devoir l'oblige?
C'est son devoir qu'il suit alors qu'il vous néglige.

MÉLITE.

Quoi! le devoir chez vous oblige aux trahisons!

CHLORIS.

Quand il n'en aurait point de plus justes raisons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MÉLITE.

Cela fait contre vous; il m'a donné la sienne.

CHLORIS.

Oui, mais ayant déjà reçu mon amitié,
Sur un vœu solennel d'être un jour sa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre?

MÉLITE.

De grâce, excusez-moi, je vous prends pour une au-
Et c'était à Chloris que je croyais parler. [tre,

CHLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MÉLITE.

Donc, pour mieux me railler,
La sœur de mon amant contrefait ma rivale?

CHLORIS.

Donc, pour mieux m'éblouir, une âme déloyale
Contrefait la fidèle? Ah! Mélite, sachez
Que je ne sais que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit: vous pensez qu'il vous aime;
Mais, sortant d'avec vous, il me conte lui-même
Jusqu'aux moindres discours dont votre passion
Tâche de suborner son inclination.

MÉLITE.

Moi, suborner Philandre! ah! que m'osez-vous dire!

CHLORIS.

La pure vérité.

MÉLITE.

Vraiment, en voulant rire,
Vous passez trop avant; brisons là, s'il vous plaît.
Je ne vois point Philandre, et ne sais quel il est.

CHLORIS.

Vous en croirez du moins votre propre écriture.
Tenez, voyez, lisez.

MÉLITE.

Ah, dieux! quelle imposture!
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CHLORIS.

Nous pourrions demeurer ici jusqu'à demain,
Que vous persisteriez dans la méconnaissance:
Je vous les laisse. Adieu.

MÉLITE.

Tout beau, mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront sur son auteur.

CHLORIS.

Vous pensez me duper, et perdez votre peine.
Que sert le désaveu quand la preuve est certaine?
A quoi bon démentir? à quoi bon dénier...

MÉLITE.

Ne vous obstinez point à me calomnier;
Je veux que si jamais j'ai dit mot à Philandre....

CHLORIS.

Remettons ce discours: quelqu'un vient nous sur- [prendre;
C'est le brave Lisis, qui semble sur le front
Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

SCÈNE III.

LISIS, MÉLITE, CHLORIS.

LISIS, *à Chloris.*

Préparez vos soupirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidèle;
Quittez son entretien, et venez avec moi
Plaindre un frère au cercueil par son manque de foi.

MÉLITE.

Quoi, son frère au cercueil!

LISIS.

Oui, Tircis, plein de rage

De voir que votre change indignement l'outrage,
Maudissant mille fois le détestable jour
Que votre bon accueil lui donna de l'amour,
Dedans ce désespoir a chez moi rendu l'âme;
Et mes yeux désolés....

MÉLITE.

Je n'en puis plus; je pâme.

CHLORIS.

Au secours! au secours!

SCÈNE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MÉLITE, LISIS, CHLORIS.

CLITON.

D'où provient cette voix?

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfants?

CHLORIS.

Mélite, que tu vois...

LA NOURRICE.

Hélas! elle se meurt; son teint vermeil s'efface,
Sa chaleur se dissipe; elle n'est plus que glace.

LISIS, *à Cliton.*

Va querir un peu d'eau; mais il faut te hâter.

CLITON, *à Lisis.*

Si proches du logis, il vaut mieux l'y porter.

CHLORIS.

Aidez mes faibles pas; les forces me défaillent,
Et je vais succomber aux douleurs qui m'assaillent.

SCÈNE V.

ÉRASTE.

A la fin je triomphe, et les destins amis
M'ont donné le succès que je m'étais promis.
Me voilà trop heureux, puisque par mon adresse
Mélite est sans amant, et Tircis sans maîtresse;
Et comme si c'était trop peu pour me venger,
Philandre et sa Chloris courent même danger.
Mais par quelle raison leurs âmes désunies
Pour les crimes d'autrui seront-elles punies?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords?
Fuyez de ma pensée, inutiles remords;
La joie y veut régner, cessez de m'en distraire.
Chloris m'offense trop d'être sœur d'un tel frère;
Et Philandre, si prompt à l'infidélité,
N'a que la peine due à sa crédulité.
Mais que me veut Cliton, qui sort de chez Mélite?

SCÈNE VI.

CLITON, ÉRASTE.

CLITON.

Monsieur, tout est perdu : votre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable instrument,
A couché de douleur Tircis au monument.

ÉRASTE.

Courage! tout va bien, le traître m'a fait place;
Le seul qui me rendait son courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON.

Monsieur, ce n'est pas tout, Mélite l'a suivi.

ÉRASTE.

Mélite l'a suivi! que dis-tu, misérable?

CLITON.

Monsieur, il est trop vrai; le moment déplorable
Qu'elle a su son trépas, a terminé ses jours.

ÉRASTE.

Ah ciel! s'il est ainsi....

CLITON.

Laissez là ces discours,
Et vantez-vous plutôt que par votre imposture
Ces malheureux amants trouvent la sépulture,
Et que votre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le monde avait de parfait et de beau.

ÉRASTE.

Tu m'oses donc flatter, infâme, et tu supprimes
Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes?
Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demi?
Achève tout d'un coup; dis que maîtresse, ami,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon âme
Sut jamais allumer une pudique flamme,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumière des cieux;
Dis que j'ai violé les deux lois les plus saintes,
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes;
Dis que j'ai corrompu, dis que j'ai suborné,
Falsifié, trahi, séduit, assassiné;
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoi! Tircis est donc mort, et Mélite est sans vie!
Je ne l'avais pas su, Parques, jusqu'à ce jour,
Que vous relevassiez de l'empire d'Amour;
J'ignorais qu'aussitôt qu'il assemble deux âmes,
Il vous pût commander d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc, et montrez aujourd'hui
Que vous êtes pour nous aveugles comme lui!
Vous en relevez donc, et vos ciseaux barbares
Tranchent, comme il lui plaît, les destins les plus rares!
Mais je m'en prends à vous, moi qui suis l'imposteur,
Moi qui suis de leurs maux le détestable auteur!
Hélas! et fallait-il que ma supercherie
Tournât si lâchement tant d'amour en furie!

Inutiles regrets, repentirs superflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus!
Vos mouvements tardifs ne la font pas revivre :
Elle a suivi Tircis, et moi je la veux suivre.
Il faut que de mon sang je lui fasse raison
Et de ma jalousie, et de ma trahison,
Et que de ma main propre une âme si fidèle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle?
Quel murmure confus! et qu'entends-je hurler?
Que de pointes de feux se perdent parmi l'air!
Les dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre,
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et, pour leur obéir, son sein me recevant
M'engloutit, et me plonge aux enfers tout vivant.
Je vous entends, grands dieux; c'est là-bas que leurs âmes
Aux champs Élysiens éternisent leurs flammes;
C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang :
La terre à ce dessein m'ouvre son large flanc,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre passage;
Je l'aperçois déjà, je suis sur son rivage.
Fleuve, dont le saint nom est redoutable aux dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux,
N'entre point en courroux contre mon insolence,
Si j'ose avec mes cris violer ton silence :
Je ne te veux qu'un mot. Tircis est-il passé?
Mélite est-elle ici? Mais qu'attends-je? insensé!
Ils sont tous deux si chers à ton funeste empire,
Que tu crains de les perdre, et n'oses m'en rien dire.
Vous donc, esprits légers, qui, manque de tombeaux,
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Caron cent ans refuse sa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle?
Parlez, et je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce passage interdit.

CLITON.

Monsieur, que faites-vous? Votre raison, troublée
Par l'effort des douleurs dont elle est accablée,
Figure à votre vue...

ÉRASTE.

Ah! te voilà, Caron!
Dépêche promptement, et d'un coup d'aviron
Passe-moi, si tu peux, jusqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monsieur, rentrez en vous, regardez mon visage;
Reconnaissez Cliton.

ÉRASTE.

Dépêche, vieux nocher,
Avant que ces esprits nous puissent approcher.
Ton bateau de leur poids fondrait dans les abîmes;
Il n'en aura que trop d'Éraste et de ses crimes.
Quoi! tu veux te sauver à l'autre bord sans moi?
Si faut-il qu'à ton cou je passe malgré toi.

(*Il se jette sur les épaules de Cliton, qui l'emporte derrière le théâtre.*)

SCÈNE VII.

PHILANDRE.

Présomptueux rival, dont l'absence importune
Retarde le succès de ma bonne fortune,
As-tu si tôt perdu cette ombre de valeur
Que te prêtait tantôt l'effort de ta douleur?
Que devient à présent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie?
Il ne tient plus qu'à toi que tu ne sois content;
Ton ennemi t'appelle, et ton rival t'attend.
Je te cherche en tous lieux, et cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine poursuite.
Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta sœur,
En demeurer toujours l'injuste possesseur;
Ou que ma patience à la fin échappée
(Puisque tu ne veux pas le débattre à l'épée),
Oubliant le respect du sexe, et tout devoir,
Ne laisse point sur elle agir mon désespoir?

SCÈNE VIII.

ÉRASTE, PHILANDRE.

ÉRASTE.

Détacher Ixion pour me mettre en sa place,
Mégères, c'est à vous une indiscrète audace.
Ai-je, avec même front que cet ambitieux,
Attenté sur le lit du monarque des cieux?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides :
Non, ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
Quoi! me presser encor? Sus, de pieds et de mains
Essayons d'écarter ces monstres inhumains.
A mon secours, esprits! vengez-vous de vos peines!
Écrasons leurs serpents! chargeons-les de vos chaînes!
Pour ces filles d'enfer nous sommes trop puissants.

PHILANDRE.

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.
Éraste, cher ami, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excès de folie?

ÉRASTE.

Équitable Minos, grand juge des enfers,
Voyez qu'injustement on m'apprête des fers!
Faire un tour d'amoureux, supposer une lettre,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vrai que Tircis en est mort de douleur,
Que Mélite après lui redouble ce malheur,
Que Chloris sans amant ne sait à qui s'en prendre :
Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre;
Lui seul en est la cause, et son esprit léger,
Qui trop facilement résolut de changer;
Car ces lettres, qu'il croit l'effet de ses mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laisse impuni, traître; de tels remords
Te donnent des tourments pires que mille morts :
Je t'obligerais trop de t'arracher la vie;
Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
Par les folles horreurs de cette illusion.
Ah, grands dieux! que je suis plein de confusion!

SCÈNE IX.

ÉRASTE.

Tu t'enfuis donc, barbare! et me laissant en proie
A ces cruelles sœurs, tu les combles de joie.
Non, non, retirez-vous, Tisiphone, Alecton,
Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton.
Vous me connaissez mal; dans le corps d'un perfide
Je porte le courage et les forces d'Alcide.
Je vais tout renverser dans ces royaumes noirs,
Et saccager moi seul ces ténébreux manoirs.
Une seconde fois le triple chien Cerbère
Vomira l'aconit en voyant la lumière.
J'irai du fond d'enfer dégager les Titans;
Et si Pluton s'oppose à ce que je prétends,
Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
J'irai d'entre ses bras enlever Proserpine.

SCÈNE X.

LISIS, CHLORIS.

LISIS.

N'en doute plus, Chloris, ton frère n'est point mort;
Mais ayant su de lui son déplorable sort,
Je voulais éprouver, par cette triste feinte,
Si celle qu'il adore, aucunement atteinte,
Deviendrait plus sensible aux traits de la pitié
Qu'aux sincères ardeurs d'une sainte amitié.
Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuse,
Afin que nous puissions découvrir cette ruse,
Et que Tircis en soit de tout point éclairci,
Sois sûre que dans peu je te le rends ici.
Ma parole sera d'un prompt effet suivie :
Tu reverras bientôt ce frère plein de vie;
C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

CHLORIS.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur?
Le cœur me le disait. Je sentais que mes larmes
Refusaient de couler pour de fausses alarmes,
Dont les plus dangereux et plus rudes assauts
Avaient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux;
Et je n'étudiai cette douleur menteuse
Qu'à cause qu'en effet j'étais un peu honteuse
Qu'une autre en témoignât plus de ressentiment.

LISIS.

Après tout, entre nous, confesse franchement
Qu'une fille en ces lieux, qui perd un frère unique,
Jusques au désespoir fort rarement se pique :
Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs,
Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

CHLORIS.

Adieu, railleur, adieu : son intérêt me presse
D'aller rendre d'un mot la vie à sa maîtresse;
Autrement je saurais t'apprendre à discourir.

LISIS.

Et moi, de ces frayeurs de nouveau te guérir.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.

Je ne t'ai rien celé; tu sais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'en as bien conté. Mais se pourrait-il faire
Qu'Éraste eût des remords si vifs et si pressants
Que de violenter sa raison et ses sens?

CLITON.

Eût-il pu, sans en perdre entièrement l'usage,
Se figurer Caron des traits de mon visage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux nautonier,
Me payer à bons coups des droits de son denier?

LA NOURRICE.

Plaisante illusion!

CLITON.

Mais funeste à ma tête,
Sur qui se déchargeait une telle tempête,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'était mal reconnaître un si rare service.

ÉRASTE, *derrière le théâtre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons!

CLITON.

Adieu, nourrice.
Voici ce fou qui vient, je l'entends à la voix;
Crois que ce n'est pas moi qu'il attrape deux fois.

LA NOURRICE.

Pour moi, quand je devrais passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON.

Contente, à tes périls, ton curieux désir.

LA NOURRICE.

Quoi qu'il puisse arriver, j'en aurai le plaisir.

SCÈNE II.

ÉRASTE, LA NOURRICE.

ÉRASTE.

En vain je les rappelle, en vain pour se défendre
La honte et le devoir leur parlent de m'attendre;
Ces lâches escadrons de fantômes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux,
Et se fiant à peine à la nuit qui les couvre,
Souhaitent sous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite, et dans ce vaste effroi,
La peur saisit si bien les ombres et leur roi,
Que, se précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs soucis ne vont qu'à les rendre secrètes.
Le bouillant Phlégéton, parmi ses flots pierreux,
Pour les favoriser ne roule plus de feux;
Tisiphone tremblante, Alecton et Mégère,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumière;
Les Parques même en hâte emportent leurs fuseaux,
Et dans ce grand désordre oubliant leurs ciseaux,
Caron, les bras croisés, dans sa barque s'étonne
De ce qu'après Éraste il n'a passé personne.
Trop heureux accident, s'il avait prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu!
Trop heureux accident, si la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût consenti ma perte,
Et si ce que le ciel me donne ici d'accès
Eût de ma trahison devancé le succès!
Dieux, que vous savez mal gouverner votre foudre!
N'était-ce pas assez pour me réduire en poudre
Que le simple dessein d'un si lâche forfait?
Injustes! deviez-vous en attendre l'effet?
Ah, Mélite! ah, Tircis! leur cruelle justice
Aux dépens de vos jours me choisit un supplice.
Ils doutaient que l'enfer eût de quoi me punir
Sans le triste secours de ce dur souvenir.
Tout ce qu'ont les enfers de feux, de fouets, de chaî-
Ne sont auprès de lui que de légères peines; [nes,
On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux! trêve, trêve un moment!
Qu'au moins avant ma mort, dans ces demeures som-
Je puisse rencontrer ces bienheureuses ombres! [bres
Use après, si tu veux, de toute ta rigueur;
Et si pour m'achever tu manques de vigueur,

(*Il met la main sur son épée.*)

Voici qui t'aidera: mais derechef, de grâce,
Cesse de me gêner durant ce peu d'espace.
Je vois déjà Mélite. Ah! belle ombre, voici
L'ennemi de votre heur qui vous cherchait ici;
C'est Éraste, c'est lui, qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds son sang avec sa vie:
Ainsi le veut le sort; et tout exprès les dieux
L'ont abîmé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoi permettez-vous que cette frénésie
Règne si puissamment sur votre fantaisie?
L'enfer voit-il jamais une telle clarté?

ÉRASTE.

Aussi ne la tient-il que de votre beauté;
Ce n'est que de vos yeux que part cette lumière.

LA NOURRICE.

Ce n'est que de mes yeux! Dessillez la paupière,
Et d'un sens plus rassis jugez de leur éclat.

ÉRASTE.

Ils ont, de vérité, je ne sais quoi de plat;
Et plus je vous contemple, et plus sur ce visage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge:
Je ne reconnais plus aucun de vos attraits;
Jadis votre nourrice avait ainsi les traits,
Le front ainsi ridé, la couleur ainsi blême,
Le poil ainsi grison. O dieux! c'est elle-même.
Nourrice, qui t'amène en ces lieux pleins d'effroi?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moi?

LA NOURRICE.

Cliton la vit pâmer, et se brouilla de sorte
Que, la voyant si pâle, il la crut être morte;
Cet étourdi trompé vous trompa comme lui.
Au reste, elle est vivante; et peut-être aujourd'hui
Tircis, de qui la mort n'était qu'imaginaire,
De sa fidélité recevra le salaire.

ÉRASTE.

Désormais donc en vain je les cherche ici-bas;
En vain pour les trouver je rends tant de combats.

LA NOURRICE.

Votre douleur vous trouble, et forme des nuages
Qui séduisent vos sens par de fausses images;
Cet enfer, ces combats, ne sont qu'illusions.

ÉRASTE.

Je ne m'abuse point de fausses visions,
Mes propres yeux ont vu tous ces monstres en fuite,
Et Pluton, de frayeur, en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-être que chacun s'enfuyait devant vous,
Craignant votre fureur et le poids de vos coups.
Mais voyez si l'enfer ressemble à cette place;
Ces murs, ces bâtiments, ont-ils la même face?
Le logis de Mélite et celui de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celui de Pluton?
Quoi! n'y remarquez-vous aucune différence?

ÉRASTE.

De vrai, ce que tu dis a beaucoup d'apparence,
Nourrice; prends pitié d'un esprit égaré
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moi séparé:
Ma guérison dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Différez, pour le mieux, un peu cette visite,
Tant que maître absolu de votre jugement,

Vous soyez en état de faire un compliment.
Votre teint et vos yeux n'ont rien d'un homme sage;
Donnez-vous le loisir de changer de visage;
Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ÉRASTE.

Ne peut, si tu n'y viens, rendre mon sort plus doux;
Et ma faible raison, de guide dépourvue,
Va de nouveau se perdre en te perdant de vue.

LA NOURRICE.

Si je vous suis utile, allons; je ne veux pas
Pour un si bon sujet vous épargner mes pas.

SCÈNE III.

CHLORIS, PHILANDRE.

CHLORIS.

Ne m'importune plus, Philandre, je t'en prie;
Me rapaiser jamais passe ton industrie.
Ton meilleur, je t'assure, est de n'y plus penser;
Tes protestations ne font que m'offenser :
Savante, à mes dépens, de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foi parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent si tôt brûler,
Qu'un billet supposé peut si tôt ébranler.

PHILANDRE.

Ah! ne remettez plus dedans votre mémoire
L'indigne souvenir d'une action si noire;
Et pour rendre à jamais nos premiers vœux contents,
Étouffez l'ennemi du pardon que j'attends.
Mon crime est sans égal; mais enfin, ma chère âme...

CHLORIS.

Laisse là désormais ces petits mots de flamme,
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
Ne me reproche plus que je t'ai trop aimé.

PHILANDRE.

De grâce, redonnez à l'amitié passée
Le rang que je tenais dedans votre pensée.
Derechef, ma Chloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui volaient de vos yeux dans les miens,
Par ce que votre foi me permettait d'attendre....

CHLORIS.

C'est où dorénavant tu ne dois plus prétendre.
Ta sottise m'instruit, et par là je vois bien
Qu'un visage commun, et fait comme le mien,
N'a point assez d'appas, ni de chaîne assez forte,
Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.
Mélite a des attraits qui savent tout dompter;
Mais elle ne pourrait qu'à peine t'arrêter :
Il te faut un sujet qui la passe ou l'égale;
C'est en vain que vers moi ton amour se ravale;
Fais-lui, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs.
Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place;
Une autre affection vous rend pour moi de glace.

CHLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'est encore arrivé;
Mais je te changerai pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
Adieu. Je ne veux plus avoir d'autre espérance,
Sinon qu'un jour le ciel te fera ressentir
De tant de cruautés le juste repentir.

CHLORIS.

Adieu. Mélite et moi nous avons de quoi rire
De tous les beaux discours que tu viens de me dire.
Que lui veux-tu mander?

PHILANDRE.

Va, dis-lui de ma part
Qu'elle, ton frère, et toi, reconnaîtrez trop tard
Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CHLORIS.

Ne crois pas la chaleur du courroux qui t'emporte;
Tu nous ferais trembler plus d'un quart d'heure ou deux.

PHILANDRE.

Tu railles, mais bientôt nous verrons d'autres jeux :
Je sais trop comme on venge une flamme outragée.

CHLORIS.

Le sois-tu mieux que moi, qui suis déjà vengée?
Par où t'y prendras-tu? de quel air?

PHILANDRE.

Il suffit.
Je sais comme on se venge.

CHLORIS.

Et moi comme on s'en rit.

SCÈNE IV.

TIRCIS, MÉLITE.

TIRCIS.

Maintenant que le sort, attendri par nos plaintes,
Comble notre espérance et dissipe nos craintes,
Que nos contentements ne sont plus traversés
Que par le souvenir de nos malheurs passés,
Ouvrons toute notre âme à ces douces tendresses
Qu'inspirent aux amants les pleines allégresses;
Et d'un commun accord chérissons nos ennuis,
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.
Adorables regards, fidèles interprètes
Par qui nous expliquions nos passions secrètes,
Doux truchements du cœur, qui déjà tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osait la voix,
Nous n'avons plus besoin de votre confidence;
L'amour en liberté peut dire ce qu'il pense,
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur
Lui faisaient mendier la crainte et la pudeur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphème!

La bouche est impuissante où l'amour est extrême ;
Quand l'espoir est permis, elle a droit de parler;
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous lassez donc point d'en usurper l'usage ;
Et quoi qu'elle m'ait dit, dites-moi davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie ! et quels soucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis ?

MÉLITE.

Tu parles à mes yeux, et mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah ! mon heur, il est vrai, si tes désirs secondent
Cet amour qui paraît et brille dans tes yeux,
Je n'ai rien désormais à demander aux dieux.

MÉLITE.

Tu t'en peux assurer ; mes yeux, si pleins de flamme,
Suivent l'instruction des mouvements de l'âme;
On en a vu l'effet, lorsque ta fausse mort
A fait sur tous mes sens un véritable effort :
On en a vu l'effet, quand, te sachant en vie,
De revivre avec toi j'ai pris aussi l'envie :
On en a vu l'effet, lorsqu'à force de pleurs
Mon amour et mes soins, aidés de mes douleurs,
Ont fléchi la rigueur d'une mère obstinée
Et gagné cet aveu qui fait notre hyménée;
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à sa prétention.
Cependant l'aspect seul des lettres d'un faussaire
Te sut persuader tellement le contraire,
Que sans vouloir m'entendre, et sans me dire adieu,
Jaloux et furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis ; mais apprends qu'il n'était pas possible
D'aimer comme j'aimais, et d'être moins sensible ;
Qu'un juste déplaisir ne saurait écouter
La raison qui s'efforce à le violenter ;
Et qu'après des transports de telle promptitude,
Ma flamme ne te laisse aucune incertitude.

MÉLITE.

Tout cela serait peu, n'était que ma bonté
T'en accorde un oubli sans l'avoir mérité,
Et que, tout criminel, tu m'es encore aimable.

TIRCIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puisque l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompense au lieu de me punir.
J'en aimerai l'auteur de cette perfidie ;
Et si jamais je sais quelle main si hardie...

SCÈNE V.

CHLORIS, TIRCIS, MÉLITE.

CHLORIS.

Il vous fait fort bon voir, mon frère, à cajoler,
Cependant qu'une sœur ne se peut consoler,
Et que le triste ennui d'une attente incertaine
Touchant votre retour la tient encore en peine !

TIRCIS.

L'amour a fait au sang un peu de trahison,
Mais Philandre pour moi t'en aura fait raison.
Dis-nous, auprès de lui retrouves-tu ton compte,
Et te peut-il revoir sans montrer quelque honte ?

CHLORIS.

L'infidèle m'a fait tant de nouveaux serments,
Tant d'offres, tant de vœux, et tant de compliments,
Mêlés de repentirs....

MÉLITE.

Qu'à la fin exorable,
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CHLORIS.

Vous devinez fort mal.

TIRCIS.

Quoi ! tu l'as dédaigné ?

CHLORIS.

Du moins, tous ses discours n'ont encor rien gagné.

MÉLITE.

Si bien qu'à n'aimer plus votre dépit s'obstine.

CHLORIS.

Non pas cela du tout, mais je suis assez fine :
Pour la première fois, il me dupe qui veut ;
Mais pour une seconde, il m'attrape qui peut.

MÉLITE.

C'est-à-dire, en un mot....

CHLORIS.

Que son humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même passage.
En vain dessous mes lois il revient se ranger.
Il m'est avantageux de l'avoir vu changer
Avant que de l'hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec lui, me rendît misérable.
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que, de ma part,
J'attendrai du destin quelque meilleur hasard.

MÉLITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service
Ne lui doit point porter un si grand préjudice.

CHLORIS.

Après un tel faux-bond, un change si soudain,
A volage volage, et dédain pour dédain.

MÉLITE.

Ma sœur, ce fut pour moi qu'il osa s'en dédire.

CHLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en ferai que rire.

MÉLITE.

Et pour l'amour de moi vous lui pardonnerez.

CHLORIS.

Et pour l'amour de moi vous m'en dispenserez.

MÉLITE.

Que vous êtes mauvaise !

CHLORIS.

Un peu plus qu'il ne semble.

MÉLITE.

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

CHLORIS.

Ne l'entreprenez pas; peut-être qu'après tout
Votre dextérité n'en viendrait pas à bout.

SCÈNE VI.

TIRCIS, LA NOURRICE, ÉRASTE, MÉLITE, CHLORIS.

TIRCIS.

De grâce, mon souci, laissons cette causeuse :
Qu'elle soit, à son choix, facile ou rigoureuse,
L'excès de mon ardeur ne saurait consentir
Que ces frivoles soins te viennent divertir.
Tous nos pensers sont dus, en l'état où nous sommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes;
Et ma fidélité, qu'il va récompenser....

LA NOURRICE.

Vous donnera bientôt autre chose à penser.
Votre rival vous cherche, et la main à l'épée,
Vient demander raison de sa place usurpée.

ÉRASTE, *à Mélite.*

Non, non, vous ne voyez en moi qu'un criminel,
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, et fait naître l'envie
De sortir de sa gêne en sortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds sa tête à l'abandon;
La mort lui sera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs; jugez ce que mérite
La main qui sépara Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'imposture avec de faux écrits
A dérobé Philandre aux vœux de sa Chloris.

MÉLITE.

Éclaircis du seul point qui nous tenait en doute,
Que serais-tu d'avis de lui répondre?

TIRCIS.

Écoute
Quatre mots à quartier.

ÉRASTE.

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort!
De grâce, hâtez-vous d'abréger mon supplice,
Ou ma main préviendra votre lente justice.

MÉLITE.

Voyez comme le ciel a de secrets ressorts
Pour se faire obéir malgré nos vains efforts.
Votre fourbe, inventée à dessein de nous nuire,
Avance nos amours au lieu de les détruire :
De son fâcheux succès, dont nous devions périr,
Le sort tire un remède afin de nous guérir.
Donc, pour nous revancher de la faveur reçue,
Nous en aimions l'auteur à cause de l'issue;
Obligés désormais de ce que tour à tour
Nous nous sommes rendu tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur sincère
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mère,
Que, cette occasion prise comme aux cheveux,
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux;
Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime :
Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon de l'oubli,
Par où votre repos sera mieux établi.

ÉRASTE.

Tout confus et honteux de tant de courtoisie,
Je veux dorénavant chérir ma jalousie;
Et puisque c'est de là que vos félicités....

LA NOURRICE, *à Éraste.*

Quittez ces compliments, qu'ils n'ont pas mérités;
Ils ont tous deux leur compte, et sur cette assurance
Ils tiennent le passé dans quelque indifférence,
N'osant se hasarder à des ressentiments
Qui donneraient du trouble à leurs contentements.
Mais Chloris qui s'en tait vous la gardera bonne,
Et seule intéressée, à ce que je soupçonne,
Saura bien se venger sur vous, à l'avenir,
D'un amant échappé qu'elle pensait tenir.

ÉRASTE, *à Chloris.*

Si vous pouviez souffrir qu'en votre bonne grâce
Celui qui l'en tira pût occuper sa place,
Éraste, qu'un pardon purge de son forfait,
Est prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma persévérance :
Je n'ai pu la quitter qu'en perdant l'espérance;
Encore avez-vous vu mon amour irrité
Mettre tout en usage en cette extrémité;
Et c'est avec raison que ma flamme contrainte
De réduire ses feux dans une amitié sainte,
Mes amoureux désirs vers elle superflus,
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en semble, ma sœur?

CHLORIS.

Mais toi-même, mon frère?

TIRCIS.

Tu sais bien que jamais je ne te fus contraire.

CHLORIS.

Tu sais qu'en tel sujet ce fut toujours de toi
Que mon affection voulut prendre la loi.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes sentiments se lisent,
Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.
Parlons donc pour la forme. Oui, ma sœur, j'y consens,
Bien sûr que mon avis s'accommode à ton sens.
Fassent les puissants dieux que par cette alliance

Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que m'aimant en frère, et ma maîtresse en sœur,
Nos ans puissent couler avec plus de douceur!

ÉRASTE.

Heureux dans mon malheur, c'est dont je les supplie;
Mais ma félicité ne peut être accomplie
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CHLORIS.

Aimez-moi seulement, et, pour la récompense,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

TIRCIS.

Oui, sous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour.

CHLORIS.

Vous prodiguez en vain vos faibles artifices;
Je n'ai reçu de lui ni devoirs, ni services.

MÉLITE.

C'est bien quelque raison; mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma sœur, acquitte-moi d'une reconnaissance
Dont un autre destin m'a mise en impuissance;
Accorde cette grâce à nos justes désirs.

TIRCIS.

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

ÉRASTE.

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prières,
Donnez à leurs raisons ces faveurs singulières;
Et pour faire aujourd'hui le bonheur d'un amant,
Laissez-les disposer de votre sentiment.

CHLORIS.

En vain en ta faveur chacun me sollicite,
J'en croirai seulement la mère de Mélite;
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera consentir.

TIRCIS.

Entrons donc; et tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour maîtresse à Philandre.

LA NOURRICE.

(*Tous rentrent, et elle demeure seule.*)

La, la, n'en riez point; autrefois en mon temps
D'aussi beaux fils que vous étaient assez contents,
Et croyaient de leur peine avoir trop de salaire
Quand je quittais un peu mon dédain ordinaire.
A leur compte, mes yeux étaient de vrais soleils
Qui répandaient partout des rayons non pareils;
Je n'avais rien en moi qui ne fût un miracle;
Un seul mot de ma part leur était un oracle...
Mais je parle à moi seule. Amoureux, qu'est ceci?
Vous êtes bien hâtés de me laisser ainsi!
Allez; quelle que soit l'ardeur qui vous emporte,
On ne se moque point des femmes de ma sorte;
Et je ferai bien voir à vos feux empressés
Que vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

EXAMEN DE MÉLITE.

Cette pièce fut mon coup d'essai, et elle n'a garde d'être dans les règles, puisque je ne savais pas alors qu'il y en eût. Je n'avais pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy, dont la veine était plus féconde que polie, et de quelques modernes qui commençaient à se produire, et qui n'étaient pas plus réguliers que lui. Le succès en fut surprenant : il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui était en possession de s'y voir l'unique; il égala tout ce qui s'était fait de plus beau jusques alors, et me fit connaître à la cour. Ce sens commun, qui était toute ma règle, m'avait fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amants par un seul intrique [1], et m'avait donné assez d'aversion de cet horrible dérèglement qui mettait Paris, Rome et Constantinople sur le même théâtre, pour réduire le mien dans une seule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, et le style naïf qui faisait une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avait jamais vu jusque-là que la comédie fît rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs, etc. Celle-ci faisait son effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute et de Térence, qui n'étaient que des marchands. Avec tout cela, j'avoue que l'auditeur fut bien facile à donner son approbation à une pièce dont le nœud n'avait aucune justesse. Éraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, et les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connaît point l'écriture, et qui lui défend de l'aller voir, cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa sœur. Il fait plus : sur la légèreté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il était assuré, et qui était prête d'avoir son effet. Éraste n'est pas moins ridicule que lui, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui serait toutefois inutile à son dessein, s'il ne savait de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il lui fait demander par Mélite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis; que cet amant favorisé croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais vu, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa maîtresse, et qu'il rompra avec elle sans lui parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Éraste ne pouvait être supportable, à moins d'une révélation; et Tircis, qui est l'honnête homme de la pièce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au désespoir par une même facilité de croyance, à la vue de ce caractère inconnu. Les sentiments de douleur qu'il en peut légitimement concevoir devraient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahi, et lui donner par là l'occasion de le désabuser. La folie d'Éraste n'est pas de meilleure trempe. Je

[1] C'est ainsi que ce mot s'écrivait et se prononçait alors.

la condamnais dès lors en mon âme; mais comme c'était un ornement de théâtre qui ne manquait jamais de plaire, et se faisait souvent admirer, j'affectai volontiers ces grands égarements, et en tirai un effet que je tiendrais encore admirable en ce temps : c'est la manière dont Éraste fait connaître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite, et l'erreur où il l'a jeté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénoûment.

Tout le cinquième acte peut passer pour inutile. Tircis et Mélite se sont raccommodés avant qu'il commence, et par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que de savoir qui a fait la supposition des lettres; et ils pouvaient l'avoir su de Chloris, à qui Philandre l'avait dit pour se justifier. Il est vrai que cet acte retire Éraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amants, et fait son mariage avec Chloris; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épisodique, qui ne doit pas amuser le théâtre quand la principale est finie; et surtout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose que pour satisfaire à la coutume de ce temps-là, qui était de marier tout ce qu'on introduisait sur la scène. Il semble même que le personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, et qu'il lui fallait quelque cousine de Mélite, ou quelque sœur d'Éraste, pour le réunir avec les autres. Mais dès lors je ne m'assujettissais pas tout à fait à cette mode, et je me contentai de faire voir l'assiette de son esprit, sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour; mais ce n'en est pas le seul défaut: il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes qu'il faut éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier et le second, et autant entre le second et le troisième; mais du troisième au quatrième il n'est pas besoin de plus d'une heure, et il en faut encore moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se ralentir à cette chaleur qui jette Éraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sais même si les personnages qui paraissent deux fois dans un même acte (posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs), je ne sais, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés l'un de l'autre, que les acteurs aient lieu de ne pas s'entre-connaître. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec sa sœur, et n'en a guère davantage au second à refaire le même chemin. Je sais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer; mais je voudrais que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageât dans les intervalles des actes, et que le temps qu'il faut perdre s'y perdît en sorte que chaque acte n'en eût, pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essai a sans doute encore d'autres irrégularités; mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables; et pour peu que le lecteur ait d'indulgence pour moi, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.

FIN DE MÉLITE.

CLITANDRE,

TRAGÉDIE. — 1630.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE LONGUEVILLE.

MONSEIGNEUR,

Je prends avantage de ma témérité; et quelque défiance que j'aie de *Clitandre*, je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir vu la hardiesse que j'ai de vous l'offrir. Il est impossible qu'on s'imagine qu'à des personnes de votre rang, et à des esprits de l'excellence du vôtre, on présente rien qui ne soit de mise, puisqu'il est tout vrai que vous avez un tel dégoût des mauvaises choses, vous savez si nettement démêler d'avec les bonnes, qu'on fait paraître plus de manque de jugement à vous les présenter qu'à les concevoir. Cette vérité est si généralement reconnue, qu'il faudrait n'être pas du monde pour ignorer que votre condition vous relève encore moins par-dessus le reste des hommes que votre esprit, et que les belles parties qui ont accompagné la splendeur de votre naissance n'ont reçu d'elle que ce qui leur était dû : c'est ce qui fait dire aux plus honnêtes gens de notre siècle qu'il semble que le ciel ne vous a fait naître prince qu'afin d'ôter au roi la gloire de choisir votre personne, et d'établir votre grandeur sur la seule reconnaissance de vos vertus : aussi, MONSEIGNEUR, ces considérations m'auraient intimidé, et ce cavalier n'eût jamais osé vous aller entretenir de ma part, si votre permission ne l'en eût autorisé, et comme assuré que vous l'aviez en quelque sorte d'estime, vu qu'il ne vous était pas tout à fait inconnu. C'est le même qui, par vos commandements, vous fut conter, il y a quelque temps, une partie de ses aventures, autant qu'en pouvaient contenir deux actes de ce poëme encore tout informes, et qui n'étaient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne persécutait point encore son innocence, et ses contentements devaient être en un haut degré, puisque l'affection, la promesse et l'autorité de son prince lui rendaient la possession de sa maîtresse presque infaillible : ses faveurs toutefois ne lui étaient point si chères que celles qu'il recevait de vous; et jamais il ne se fût plaint de sa prison, s'il y eût trouvé autant de douceur qu'en votre cabinet. Il a couru de grands périls durant sa vie, et n'en court pas de moindres à présent que je tâche à le faire revivre. Son prince le préserva des premiers; il espère que vous le garantirez des autres, et que, comme il l'arracha du supplice qui l'allait perdre, vous le défendrez de l'envie, qui a déjà fait une partie de ses efforts à l'étouffer. C'est, MONSEIGNEUR, dont vous supplie très-humblement celui qui n'est pas moins, par la force de son inclination que par les obligations de son devoir,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CORNEILLE.

PRÉFACE.

Pour peu de souvenir qu'on ait de *Mélite*, il sera fort aisé de juger, après la lecture de ce poëme, que peut-être jamais deux pièces ne partirent d'une même main plus différentes et d'invention et de style. Il ne faut pas moins d'adresse à réduire un grand sujet qu'à en déduire un petit; si je m'étais aussi dignement acquitté de celui-ci qu'heureusement de l'autre, j'estimerais avoir, en quelque façon, approché de ce que demande Horace au poëte qu'il instruit, quand il veut qu'il possède tellement ses sujets, qu'il en demeure toujours le maître, et les asservisse à soi-même, sans se laisser emporter par eux. Ceux qui ont blâmé l'autre de peu d'effets auront ici de quoi se satisfaire, si toutefois ils ont l'esprit assez tendu pour me suivre au théâtre, et si la quantité d'intrigues et de rencontres n'accable et ne confond leur mémoire. Que si cela leur arrive, je les supplie de prendre ma justification chez le libraire, et de reconnaître par la lecture que ce n'est pas ma faute. Il faut néanmoins que j'avoue que ceux qui n'ayant vu représenter *Clitandre* qu'une fois, ne le comprendront pas nettement, seront fort excusables, vu que les narrations qui doivent donner le jour au reste y sont si courtes, que le moindre défaut, ou d'attention du spectateur, ou de mémoire de l'acteur, laisse une obscurité perpétuelle en la suite, et ôte presque l'entière intelligence de ces grands mouvements dont les pensées ne s'égarent point du fait, et ne sont que des raisonnements continus sur ce qui s'est passé. Que si j'ai renfermé cette pièce dans la règle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui, quelques-uns adorent cette règle; beaucoup la méprisent : pour moi, j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connaître. Il est vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant proposé de suivre la règle des anciens, j'ai renversé leur ordre, vu qu'au lieu des messagers qu'ils introduisent à chaque bout de champ pour raconter

les choses merveilleuses qui arrivent à leurs personnages, j'ai mis les accidents mêmes sur la scène. Cette nouveauté pourra plaire à quelques-uns; et quiconque voudra bien peser l'avantage que l'action a sur ces longs et ennuyeux récits, ne trouvera pas étrange que j'aie mieux aimé divertir les yeux qu'importuner les oreilles, et que me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en aie pris la beauté, sans tomber dans les incommodités que les Grecs et les Latins, qui l'ont suivie, n'ont su d'ordinaire, ou du moins n'ont osé éviter. Je me donne ici quelque sorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne sont plus en état de me répondre, et que je ne veux engager personne en la recherche de mes défauts. Puisque les sciences et les arts ne sont jamais à leur période, il m'est permis de croire qu'ils n'ont pas tout su, et que de leurs instructions on peut tirer des lumières qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du respect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, et qui, après avoir défriché un pays fort rude, nous ont laissé à le cultiver. J'honore les modernes sans les envier, et n'attribuerai jamais au hasard ce qu'ils auront fait par science, ou par des règles particulières qu'ils se seront eux-mêmes prescrites; outre que c'est ce qui ne me tombera jamais en la pensée, qu'une pièce de si longue haleine, où il faut coucher l'esprit à tant de reprises, et s'imprimer tant de contraires mouvements, se puisse faire par aventure. Il n'en va pas de la comédie comme d'un songe qui saisit notre imagination tumultuairement et sans notre aveu, ou comme d'un sonnet ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pousser par boutade, et sans lever la plume. Aussi l'antiquité nous parle bien de l'écume d'un cheval qu'une éponge jetée par dépit sur un tableau exprima parfaitement, après que l'industrie du peintre n'en avait su venir à bout; mais il ne se lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette sorte. Au reste, je laisse le lieu de ma scène au choix du lecteur, bien qu'il ne me coûtât ici qu'à nommer. Si mon sujet est véritable, j'ai raison de le taire; si c'est une fiction, quelle apparence, pour suivre je ne sais quelle chorographie, de donner un soufflet à l'histoire, d'attribuer à un pays des princes imaginaires, et d'en rapporter des aventures qui ne se lisent point dans les chroniques de leur royaume? Ma scène est donc en un château d'un roi, proche d'une forêt; je n'en détermine ni la province ni le royaume; où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que si l'on remarque des concurrences dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laissé que j'aie connues, et j'ai toujours cru que, pour belle que fût une pensée, tomber en soupçon de la tenir d'un autre, c'est l'acheter plus qu'elle ne vaut; de sorte qu'en l'état que je donne cette pièce au public, je pense n'avoir rien de commun avec la plupart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne ici.

ARGUMENT.

Rosidor, favori du roi, était si passionnément aimé de deux des filles de la reine, Caliste et Dorise, que celle-ci en dédaignait Pymante, et celle-là Clitandre. Ses affections toutefois n'étaient que pour la première, de sorte que cette amour mutuelle n'eût point eu d'obstacle sans Clitandre. Ce cavalier était le mignon du prince, fils unique du roi, qui pouvait tout sur la reine sa mère, dont cette fille dépendait; et de là procédaient les refus de la reine toutes les fois que Rosidor la suppliait d'agréer leur mariage. Ces deux demoiselles, bien que rivales, ne laissaient pas d'être amies, d'autant que Dorise feignait que son amour n'était que par galanterie, et comme pour avoir de quoi répliquer aux importunités de Pymante. De cette façon, elle entrait dans la confidence de Caliste, et se tenant toujours assidue auprès d'elle, elle se donnait plus de moyen de voir Rosidor, qui ne s'en éloignait que le moins qu'il lui était possible. Cependant la jalousie la rongeait au dedans, et excitait en son âme autant de véritables mouvements de haine pour sa compagne qu'elle lui rendait de feints témoignages d'amitié. Un jour que le roi, avec toute sa cour, s'était retiré en un château de plaisance proche d'une forêt, cette fille, entretenant en ces bois ses pensées mélancoliques, rencontra par hasard une épée : c'était celle d'un cavalier nommé Arimant, demeurée là par mégarde depuis deux jours qu'il avait été tué en duel, disputant sa maîtresse Daphné contre Éraste. Cette jalouse, dans sa profonde rêverie, devenue furieuse, jugea cette occasion propre à perdre sa rivale. Elle la cache donc au même endroit, et à son retour conte à Caliste que Rosidor la trompe, qu'elle a découvert une secrète affection entre Hippolyte et lui, et enfin qu'ils avaient rendez-vous dans les bois le lendemain au lever du soleil pour en venir aux dernières faveurs : une offre en outre de les lui faire surprendre éveille la curiosité de cet esprit facile, qui lui promet de se dérober, et se dérobe en effet le lendemain avec elle pour faire ses yeux témoins de cette perfidie. D'autre côté, Pymante, résolu de se défaire de Rosidor, comme du seul qui l'empêchait d'être aimé de Dorise, et ne l'osant attaquer ouvertement, à cause de sa faveur auprès du roi, dont il n'eût pu rapprocher, suborne Géronte, écuyer de Clitandre, et Lycaste, page du même. Cet écuyer écrit un cartel à Rosidor au nom de son maître, prend pour prétexte l'affection qu'ils avaient tous deux pour Caliste, contrefait au bas son seing, le fait rendre par ce page, et eux trois le vont attendre masqués et déguisés en paysans. L'heure était la même que Dorise avait donnée à Caliste, à cause que l'un et l'autre voulaient être assez tôt de retour pour se trouver au lever du roi et de la reine après le coup exécuté. Les lieux mêmes n'étaient pas fort éloignés; de sorte que Rosidor, poursuivi par ces trois assassins, arrive auprès de ces deux filles comme Dorise avait l'épée à la main, prête de l'enfoncer dans l'estomac de Caliste. Il pare, et blesse toujours en reculant, et tue enfin ce page, mais si malheureusement, que, retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Dorise, et sans la reconnaître, il la lui arrache, et passe tout d'un temps le tronçon de la sienne en la main gauche, à guise d'un poignard, se défend ainsi contre Pymante et Géronte, tue encore ce dernier, et met l'autre en fuite. Dorise fuit aussi, se voyant désarmée par Rosidor; et Caliste, sitôt qu'elle l'a reconnu, se pâme d'appréhension de son péril. Rosidor démasque les morts, et fulmine contre Clitandre, qu'il prend pour l'auteur de cette perfidie, attendu qu'ils sont ses domestiques

et qu'il était venu dans ce bois sur un cartel reçu de sa part. Dans ce moment, il voit Caliste pâmée, et la croit morte : ses regrets avec ses plaies le font tomber en faiblesse. Caliste revient de pâmoison, et s'entr'aidant l'un à l'autre à marcher, ils gagnent la maison d'un paysan, où elle lui bande ses blessures. Dorise désespérée, et n'osant retourner à la cour, trouve les vrais habits de ses assassins, et s'accommode de celui de Géronte pour se mieux cacher. Pymante, qui allait rechercher les siens, et cependant, afin de mieux passer pour villageois, avait jeté son masque et son épée dans une caverne, la voit en cet état. Après quelque mécompte, Dorise se feint être un jeune gentilhomme, contraint pour quelque occasion de se retirer de la cour, et le prie de le tenir là quelque temps caché. Pymante lui baille quelque échappatoire; mais s'étant aperçu à ses discours qu'elle avait vu son crime, et d'ailleurs entré en quelque soupçon que ce fût Dorise, il accorde sa demande, et la mène en cette caverne, résolu, si c'était elle, de se servir de l'occasion, sinon d'ôter du monde un témoin de son forfait, en ce lieu où il était assuré de retrouver son épée. Sur le chemin, au moyen d'un poinçon qui lui était demeuré dans les cheveux, il la reconnaît, et se fait connaître à elle : ses offres de service sont aussi mal reçues que par le passé; elle persiste toujours à ne vouloir chérir que Rosidor. Pymante l'assure qu'il l'a tué; elle entre en furie : ce qui n'empêche pas ce paysan déguisé de l'enlever dans cette caverne, où, tâchant d'user de force, cette courageuse fille lui crève un œil de son poinçon; et comme la douleur lui fait y porter les deux mains, elle s'échappe de lui, dont l'amour tourné en rage le fait sortir l'épée à la main de cette caverne, à dessein et de venger cette injure par sa mort, et d'étouffer ensemble l'indice de son crime. Rosidor cependant n'avait pu se dérober si secrètement qu'il ne fût suivi de son écuyer Lysarque, à qui par importunité il conte le sujet de sa sortie. Ce généreux serviteur ne pouvant endurer que la partie s'achevât sans lui, le quitte pour aller engager l'écuyer de Clitandre à servir de second à son maître. En cette résolution, il rencontre un gentilhomme, son particulier ami, nommé Cléon, dont il apprend que Clitandre venait de monter à cheval avec le prince pour aller à la chasse. Cette nouvelle le met en inquiétude; et ne sachant tous deux que juger de ce mécompte, ils vont de compagnie en avertir le roi. Le roi, qui ne voulait pas perdre ses cavaliers, envoie en même temps Cléon rappeler Clitandre de la chasse, et Lysarque avec une troupe d'archers au lieu de l'assignation, afin que si Clitandre s'était échappé d'auprès du prince pour aller joindre son rival, il fût assez fort pour les séparer. Lysarque ne trouve que les deux corps des gens de Clitandre, qu'il renvoie au roi par la moitié de ses archers, cependant qu'avec l'autre il suit une trace de sang qui le mène jusqu'au lieu où Rosidor et Caliste s'étaient retirés. La vue de ces corps fait soupçonner au roi quelque supercherie de la part de Clitandre, et l'aigrit tellement contre lui, qu'à son retour de la chasse il le fait mettre en prison, sans qu'on lui en dit même le sujet. Cette colère s'augmente par l'arrivée de Rosidor tout blessé, qui, après le récit de ses aventures, présente au roi le cartel de Clitandre, signé de sa main (contrefaite toutefois) et rendu par son page : si bien que le roi ne doutant plus de son crime, le fait venir en son conseil, où, quelque protestation que peut faire son innocence, il le condamne à perdre la tête dans le jour même, de peur de se voir comme forcé de le donner aux prières de son fils, s'il attendait son retour de la chasse. Cléon en apprend la nouvelle; et redoutant que le prince ne se prît à lui de la perte de ce cavalier qu'il affectionnait, il le va chercher encore une fois à la chasse pour l'en avertir. Tandis que tout ceci se passe, une tempête surprend le prince à la chasse; ses gens, effrayés de la violence des foudres et des orages, qui çà qui là cherchent où se cacher : si bien que, demeuré seul, un coup de tonnerre lui tue son cheval sous lui. La tempête finie, il voit un jeune gentilhomme qu'un paysan poursuivait l'épée à la main (c'était Pymante et Dorise). Il était déjà terrassé, et près de recevoir le coup de la mort; mais le prince ne pouvant souffrir une action si méchante, tâche d'empêcher cet assassinat. Pymante, tenant Dorise d'une main, le combat de l'autre, ne croyant pas de sûreté pour soi, après avoir été vu en cet équipage, que par sa mort. Dorise reconnaît le prince, et s'entrelace tellement dans les jambes de son ravisseur, qu'elle le fait trébucher. Le prince saute aussitôt sur lui, et le désarme : l'ayant désarmé, il crie ses gens, et enfin deux veneurs paraissent chargés des vrais habits de Pymante, Dorise, et Lycaste. Ils les lui présentent comme un effet extraordinaire du foudre, qui avait consumé trois corps, à ce qu'ils s'imaginaient, sans toucher à leurs habits. C'est de là que Dorise prend occasion de se faire connaître au prince, et de lui déclarer tout ce qui s'est passé dans ce bois. Le prince étonné commande à ses veneurs de garrotter Pymante avec les couples de leurs chiens : en même temps Cléon arrive, qui fait le récit au prince du péril de Clitandre, et du sujet qui l'avait réduit en l'extrémité où il était. Cela lui fait reconnaître Pymante pour l'auteur de ces perfidies; et l'ayant baillé à ses veneurs à ramener, il pique à toute bride vers le château, arrache Clitandre aux bourreaux, et le va présenter au roi avec les criminels, Pymante et Dorise, arrivés quelque temps après lui. Le roi venait de conclure avec la reine le mariage de Rosidor et de Caliste, sitôt qu'il serait guéri, dont Caliste était allée porter la nouvelle au blessé; et après que le prince lui eût fait connaître l'innocence de Clitandre, il le reçoit à bras ouverts, et lui promet toute sorte de faveurs pour récompense du tort qu'il lui avait pensé faire. De là il envoie Pymante à son conseil pour être puni, voulant voir par là de quelle façon ses sujets vengeraient un attentat fait sur leur prince. Le prince obtient un pardon pour Dorise, qui lui avait assuré la vie; et la voulant désormais favoriser, en propose le mariage à Clitandre, qui s'en excuse modestement. Rosidor et Caliste viennent remercier le roi, qui les réconcilie avec Clitandre et Dorise, et invite ces derniers, voire même leur commande de s'entr'aimer, puisque lui et le prince le désirent, leur donnant jusqu'à la guérison de Rosidor pour allumer cette flamme,

Afin de voir alors cueillir en même jour
A deux couples d'amants les fruits de leur amour.

PERSONNAGES.

ALCANDRE, roi d'Écosse.
FLORIDAN, fils du roi.
ROSIDOR, favori du roi et amant de Caliste.
CLITANDRE, favori du prince Floridan, et amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.
PYMANTE, amoureux de Dorise, et dédaigné.
CALISTE, maîtresse de Rosidor et de Clitandre.
DORISE, maîtresse de Pymante.
LYSARQUE, écuyer de Rosidor.
GÉRONTE, écuyer de Clitandre.
CLÉON, gentilhomme suivant la cour.
LYCASTE, page de Clitandre.
LE GEÔLIER.
TROIS ARCHERS.
TROIS VENEURS.

La scène est en un château du roi, proche d'une forêt.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALISTE.

N'en doute plus, mon cœur, un amant hypocrite,
Feignant de m'adorer, brûle pour Hippolyte :
Dorise m'en a dit le secret rendez-vous
Où leur naissante ardeur se cache aux yeux de tous;
Et pour les y surprendre elle m'y doit conduire,
Sitôt que le soleil commencera de luire.
Mais qu'elle est paresseuse à me venir treuver [1] !
La dormeuse m'oublie, et ne se peut lever.
Toutefois, sans raison j'accuse sa paresse :
La nuit, qui dure encor, fait que rien ne la presse :
Ma jalouse fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour;
Mais elle, qui n'en fait aucune expérience,
Étant sans intérêt, est sans impatience.
Toi qui fais ma douleur, et qui fis mon souci,
Ne tarde plus, volage, à te montrer ici;
Viens en hâte affermir ton indigne victoire;
Viens t'assurer l'éclat de cette infâme gloire;
Viens signaler ton nom par ton manque de foi.
Le jour s'en va paraître; affronteur, hâte-toi.
Mais, hélas! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure;
Si j'écoute l'amour, il devient si puissant,
Qu'en dépit de Dorise il te fait innocent :
Je ne sais lequel croire, et j'aime tant ce doute,
Que j'ai peur d'en sortir entrant dans cette route.
Je crains ce que je cherche, et je ne connais pas
De plus grand heur pour moi que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux! si jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons services,
Apprenez aujourd'hui quel est votre devoir :
Le moyen de me plaire est de me décevoir;
Si vous ne m'abusez, si vous n'êtes faussaires,
Vous êtes de mon heur les cruels adversaires.
Et toi, soleil, qui vas, en ramenant le jour,
Dissiper une erreur si chère à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toi ce que je crains éclate,
Souffre qu'encore un peu l'ignorance me flatte.
Mais je te parle en vain, et l'aube, de ses rais,
A déja reblanchi le haut de ces forêts.
Si je puis me fier à sa lumière sombre,
Dont l'éclat brille à peine et dispute avec l'ombre,
J'entrevois le sujet de mon jaloux ennui,
Et quelqu'un de ses gens qui conteste avec lui.
Rentre, pauvre abusée, et cache-toi de sorte
Que tu puisses l'entendre à travers cette porte.

[1] Nous avons déjà remarqué que le mot *trouver* s'écrivait et se prononçait encore ainsi vers la fin du dix-septième siècle.

SCÈNE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

Ce devoir, ou plutôt cette importunité,
Au lieu de m'assurer de ta fidélité,
Marque trop clairement ton peu d'obéissance.
Laisse-moi seul, Lysarque, une heure en ma puissance;
Que retiré du monde et du bruit de la cour,
Je puisse dans ces bois consulter mon amour;
Que là Caliste seule occupe mes pensées,
Et par le souvenir de ses faveurs passées,
Assure mon espoir de celles que j'attends;
Qu'un entretien rêveur durant ce peu de temps
M'instruise des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle :
Enfin, sans persister dans l'obstination,
Laisse-moi suivre ici mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination, qui jusqu'ici vous mène,
A me la déguiser vous donne trop de peine.
Il ne faut point, monsieur, beaucoup l'examiner :
L'heure et le lieu suspects font assez deviner
Qu'en même temps que vous s'échappe quelque dame.
Vous m'entendez assez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flamme,
Et ne présume point que je manque de foi
A celle que j'adore, et qui brûle pour moi.

J'aime mieux contenter ton humeur curieuse,
Qui par ces faux soupçons m'est trop injurieuse.
Tant s'en faut que le change ait pour moi des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas :
J'y vais... Mais pourrais-tu le savoir et le taire ?

LYSARQUE.

Qu'ai-je fait qui vous porte à craindre le contraire ?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout ; mais aussi, l'ayant su,
Avise à ta retraite. Hier, un cartel reçu
De la part d'un rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez ?

ROSIDOR.

Clitandre.
Au pied du grand rocher il me doit seul attendre ;
Et là, l'épée au poing, nous verrons qui des deux
Mérite d'embraser Caliste de ses feux.

LYSARQUE.

De sorte qu'un second...

ROSIDOR.

Sans me faire une offense,
Ne peut se présenter à prendre ma défense :
Nous devons seul à seul vider notre débat.

LYSARQUE.

Ne pensez pas sans moi terminer ce combat :
L'écuyer de Clitandre est homme de courage ;
Il sera trop heureux que mon défi l'engage
A s'acquitter vers lui d'un semblable devoir,
Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté suffit ; va-t'en donc, et désiste
De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

LYSARQUE *est seul.*

Vous obéir ici me coûterait trop cher,
Et je serais honteux qu'on me pût reprocher
D'avoir su le sujet d'une telle sortie,
Sans trouver les moyens d'être de la partie.

SCÈNE III.

CALISTE.

Qu'il s'en est bien défait ! qu'avec dextérité
Le fourbe se prévaut de son autorité ! [tes !
Qu'il trouve un beau prétexte en ses flammes étein-
Et que mon nom lui sert à colorer ses feintes !
Il y va cependant, le perfide qu'il est !
Hippolyte le charme, Hippolyte lui plaît ;
Et ses lâches désirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de sa flamme nouvelle.

SCÈNE IV.

CALISTE, DORISE.

CALISTE.

Je n'en puis plus douter, mon feu désabusé
Ne tient plus le parti de ce cœur déguisé.
Allons, ma chère sœur, allons à la vengeance ;
Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance ;
Allons ; et sans te mettre en peine de m'aider,
Ne prends aucun souci que de me regarder :
Pour en venir à bout, il suffit de ma rage ;
D'elle j'aurai la force ainsi que le courage ;
Et déjà dépouillant tout naturel humain,
Je laisse à ses transports à gouverner ma main.
Vois-tu comme, suivant de si furieux guides,
Elle cherche déjà les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes sens animés
Menacent les appas qui les avaient charmés ?

DORISE.

Modère ces bouillons d'une âme colérée [1],
Ils sont trop violents pour être de durée ;
Pour faire quelque mal, c'est frapper de trop loin ;
Réserve ton courroux tout entier au besoin ;
Sa plus forte chaleur se dissipe en paroles ;
Ses résolutions en deviennent plus molles :
En lui donnant de l'air, son ardeur s'alentit.

CALISTE.

Ce n'est que faute d'air que le feu s'amortit.
Allons, et tu verras qu'ainsi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
Et qu'ainsi mon esprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colère a droit d'exécuter.

DORISE, *seule.*

Si ma ruse est enfin de son effet suivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie ;
Un fer caché me donne en ces lieux écartés
La vengeance des maux que me font tes beautés.
Tu m'ôtes Rosidor, tu possèdes son âme ; [me :
Il n'a d'yeux que pour toi, que mépris pour ma flam-
Mais puisque tous mes soins ne le peuvent gagner,
J'en punirai l'objet qui me fait dédaigner.

SCÈNE V.

PYMANTE, GÉRONTE, *sortant d'une grotte, déguisés en paysans.*

GÉRONTE.

En ce déguisement on ne peut nous connaître,
Et sans doute bientôt le jour qui vient de naître
Conduira Rosidor, séduit d'un faux cartel,

[1] Ce mot n'est plus en usage. On le remplace par *colère*, qui s'emploie comme substantif et comme adjectif.

Aux lieux où cette main lui garde un coup mortel.
Vos vœux, si mal reçus de l'ingrate Dorise,
Qui l'idolâtre autant comme elle vous méprise,
Ne rencontreront plus aucun empêchement.
Mais je m'étonne fort de son aveuglement,
Et je ne comprends point cet orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice.
Vos rares qualités...

PYMANTE.

Au lieu de me flatter,
Voyons si le projet ne saurait avorter,
Si la supercherie...

GÉRONTE.

Elle est si bien tissue,
Qu'il faut manquer de sens pour douter de l'issue.
Clitandre aime Caliste, et comme son rival,
Il a trop de sujet de lui vouloir du mal.
Moi que depuis dix ans il tient à son service,
D'écrire comme lui j'ai trouvé l'artifice;
Si bien que ce cartel, quoique tout de ma main,
A son dépit jaloux s'imputera soudain.

PYMANTE.

Que ton subtil esprit a de grands avantages!
Mais le nom du porteur?

GÉRONTE.

Lycaste, un de ses pages.

PYMANTE.

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous?

GÉRONTE.

Lui-même; et le voici qui s'avance vers nous:
A force de courir il s'est mis hors d'haleine.

SCÈNE VI.

PYMANTE, GÉRONTE, LYCASTE, *aussi déguisé en paysan.*

PYMANTE.

Eh bien! est-il venu?

LYCASTE.

N'en soyez plus en peine;
Il est où vous savez, et tout bouffi d'orgueil,
Il n'y pense à rien moins qu'à son proche cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées.
(*Lycaste les va querir dans la grotte d'où ils sont sortis.*)
Qu'il me tarde déjà que, dans son sang trempées,
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le seul qui sert d'obstacle au bonheur qui m'est dû!
Ah! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre!
Mais pourquoi ces habits? qui te les fait reprendre?

LYCASTE *leur présente à chacun un masque et une épée, et porte leurs habits.*

Pour notre sûreté, portons-les avec nous,
De peur que, cependant que nous serons aux coups,
Quelque maraud, conduit par sa bonne aventure,
Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture:
Quand il faudra donner, sans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils seront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prends-en donc même soin après la chose faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas sans eux que je fasse retraite.

PYMANTE.

Sus donc! chacun déjà devrait être masqué.
Allons, qu'il tombe mort aussitôt qu'attaqué.

SCÈNE VII.

CLÉON, LYSARQUE.

CLÉON.

Réserve à d'autres temps cette ardeur de courage
Qui rend de ta valeur un si grand témoignage.
Ce duel que tu dis ne se peut concevoir.
Tu parles de Clitandre, et je viens de le voir
Que notre jeune prince enlevait à la chasse.

LYSARQUE.

Tu les as vus passer?

CLÉON.

Par cette même place.
Sans doute que ton maître a quelque occasion
Qui le fait t'éblouir par cette illusion.

LYSARQUE.

Non, il parlait de cœur; je connais sa franchise.

CLÉON.

S'il est ainsi, je crains que par quelque surprise
Ce généreux guerrier, sous le nombre abattu,
Ne cède aux envieux que lui fait sa vertu.

LYSARQUE.

A présent il n'a point d'ennemi que je sache;
Mais, quelque événement que le destin nous cache,
Si tu veux m'obliger, viens, de grâce, avec moi,
Que nous donnions ensemble avis de tout au roi.

SCÈNE VIII.

CALISTE, DORISE.

CALISTE, *cependant que Dorise s'arrête à chercher derrière un buisson.*

Ma sœur, l'heure s'avance, et nous serons à peine,
Si nous ne retournons, au lever de la reine.
Je ne vois point mon traître, Hippolyte non plus.

DORISE, *tirant une épée de derrière ce buisson, et saisissant Caliste par le bras.*

Voici qui va trancher tes soucis superflus;
Voici dont je vais rendre, aux dépens de ta vie,
Et ma flamme vengée, et ma haine assouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma sœur, tu veux m'épouvanter;

Mais je te connais trop pour m'en inquiéter.
Laisse la feinte à part, et mettons, je te prie,
A les trouver bientôt toute notre industrie.

DORISE.

Va, va, ne songe plus à leurs fausses amours,
Dont le récit n'était qu'une embûche à tes jours.
Rosidor t'est fidèle, et cette feinte amante
Brûle aussi peu pour lui que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale! ainsi donc ton courage inhumain...

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action si noire...

DORISE.

Qui se venge en secret, en secret en fait gloire.

CALISTE.

T'ai-je donc pu, ma sœur, déplaire en quelque point?

DORISE.

Oui, puisque Rosidor t'aime et ne m'aime point;
C'est assez m'offenser que d'être ma rivale.

SCÈNE IX.

ROSIDOR, PYMANTE, GÉRONTE, LYCASTE, CALISTE, DORISE.

Comme Dorise est prête de tuer Caliste, un bruit entendu lui fait relever son épée, et Rosidor paraît tout en sang, poursuivi par ses trois assassins masqués. En entrant, il tue Lycaste; et retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité, il voit celle que tient Dorise; et sans la reconnaître, il s'en saisit, et passe tout d'un temps le tronçon qui lui restait de la sienne en la main gauche, et se défend ainsi contre Pymante et Géronte, dont il tue le dernier, et met l'autre en fuite.

ROSIDOR.

Meurs, brigand. Ah, malheur! cette branche fatale
A rompu mon épée. Assassins... Toutefois,
J'ai de quoi me défendre une seconde fois.

DORISE, *s'enfuyant.*

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache les armes?
Ah! qu'il me va causer de périls et de larmes!
Fuis, Dorise, et fuyant laisse-toi reprocher
Que tu fuis aujourd'hui ce qui t'est le plus cher.

CALISTE.

C'est lui-même de vrai... Rosidor!... Ah! je pâme,
Et la peur de sa mort ne me laisse point d'âme.
Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR, *après avoir tué Géronte.*

Cettui-ci dépêché,
C'est de toi maintenant que j'aurai bon marché
Nous sommes seul à seul. Quoi! ton peu d'assurance
Ne met plus qu'en tes pieds sa dernière espérance?
Marche sans emprunter d'ailes de ton effroi.
Je ne cours point après des lâches comme toi.
Il suffit de ces deux. Mais qui pourraient-ils être?
Ah ciel! le masque ôté me les fait trop connaître!
Le seul Clitandre arma contre moi ces voleurs;
Cettui-ci fut toujours vêtu de ses couleurs;
Voilà son écuyer, dont la pâleur exprime
Moins de traits de la mort que d'horreur de son crime.
Et ces deux reconnus, je douterais en vain
De celui que sa fuite a sauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton absence
Donne à tes lâchetés quelque ombre d'innocence,
Et qu'après avoir vu renverser ton dessein,
Un désaveu démente et tes gens et ton seing?
Ne le présume pas; sans autre conjecture,
Je te rends convaincu de ta seule écriture,
Sitôt que j'aurai pu faire ma plainte au roi.
Mais quel piteux objet se vient offrir à moi?
Traîtres, auriez-vous fait sur un si beau visage,
Attendant Rosidor, l'essai de votre rage?
C'est Caliste elle-même! Ah dieux, injustes dieux!
Ainsi donc, pour montrer ce spectacle à mes yeux,
Votre faveur barbare a conservé ma vie!
Je n'en veux point chercher d'auteurs que votre envie:
La nature, qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous eût vengé ce forfait,
Et vous eût accablés, si vous n'étiez ses maîtres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traîtres;
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuse rigueur d'un si fatal secours.
O vous qui me restez d'une troupe ennemie
Pour marque de ma gloire et de son infamie,
Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon sang emporte et ma vie et mes maux!
Ah! pour l'être trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes pas mortelles.
Eh quoi! ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avait-il seul le droit de me blesser au cœur?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant si mal traité, respecte son image?
Noires divinités, qui tournez mon fuseau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciseau?
Insensé que je suis! en ce malheur extrême,
Je demande la mort à d'autres qu'à moi-même;
Aveugle! je m'arrête à supplier en vain,
Et pour me contenter j'ai de quoi dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a sauvée;
C'est à lui qu'elle est due, il se l'est réservée;
Et l'honneur, quel qu'il soit, de finir mes malheurs,
C'est pour me le donner qu'il l'ôte à des voleurs.
Poussons donc hardiment. Mais, hélas! cette épée,

Coulant entre mes doigts, laisse ma main trompée;
Et sa lame, timide à procurer mon bien,
Au sang des assassins n'ose mêler le mien.
Ma faiblesse importune à mon trépas s'oppose;
En vain je m'y résous, en vain je m'y dispose;
Mon reste de vigueur ne peut l'effectuer;
J'en ai trop pour mourir, trop peu pour me tuer;
L'un me manque au besoin, et l'autre me résiste.
Mais je vois s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste,
Les roses de son teint n'ont plus tant de pâleur,
Et j'entends un soupir qui flatte ma douleur.
Voyez, dieux inhumains, que, malgré votre envie,
L'amour lui sait donner la moitié de ma vie,
Qu'une âme désormais suffit à deux amants.

CALISTE.

Hélas! qui me rappelle à de nouveaux tourments?
Si Rosidor n'est plus, pourquoi reviens-je au monde?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour sans seconde!

CALISTE.

Exécrable assassin qui rougis de son sang,
Dépêche comme à lui de me percer le flanc,
Prends de lui ce qui reste.

ROSIDOR.

Adorable cruelle,
Est-ce ainsi qu'on reçoit un amant si fidèle?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime; encor pleine d'effroi;
Je ne t'ai méconnu qu'en songeant trop à toi.
J'avais si bien gravé là-dedans ton image,
Qu'elle ne voulait pas céder à ton visage.
Mon esprit glorieux, et jaloux de l'avoir,
Enviait à mes yeux le bonheur de te voir.
Mais quel secours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'assassins qui t'a prêté des armes?

ROSIDOR.

Toi-même, qui t'a mise à telle heure en ces lieux,
Où je te vois mourir et revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'amour une fois règne sur un courage...
Mais tâchons de gagner jusqu'au premier village,
Où ces bouillons de sang se puissent arrêter;
Là, j'aurai tout loisir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour aussi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons; ma volonté n'a de loi que la tienne;
Et l'amour, par tes yeux devenu tout puissant,
Rend déjà la vigueur à mon corps languissant.

CALISTE.

Il donne en même temps une aide à ta faiblesse,
Puisqu'il fait que la mienne auprès de toi me laisse;
Et qu'en dépit du sort ta Caliste aujourd'hui
A tes pas chancelants pourra servir d'appui.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYMANTE, *masqué.*

Destins, qui réglez tout au gré de vos caprices,
Sur moi donc tout à coup fondent vos injustices,
Et trouvent à leurs traits si longtemps retenus,
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus!
Dites, que vous ont fait Rosidor ou Pymante?
Fournissez de raison, destins, qui me démente;
Dites ce qu'ils ont fait qui vous puisse émouvoir
A partager si mal entre eux votre pouvoir.
Lui rendre contre moi l'impossible possible,
Pour rompre le succès d'un dessein infaillible,
C'est prêter un miracle à son bras sans secours,
Pour conserver son sang au péril de mes jours.
Trois ont fondu sur lui sans le jeter en fuite;
A peine en m'y jetant moi-même je l'évite.
Loin de laisser la vie, il a su l'arracher;
Loin de céder au nombre, il l'a su retrancher:
Toute votre faveur, à son aide occupée,
Trouve à le mieux armer en rompant son épée,
Et ressaisit ses mains, par celles du hasard,
L'une d'une autre épée, et l'autre d'un poignard.
O honte! ô déplaisirs! ô désespoir! ô rage!
Ainsi donc un rival pris à mon avantage
Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer!
Son bonheur qui me brave ose l'en retirer,
Lui donne sur mes gens une prompte victoire,
Et fait de son péril un sujet de sa gloire!
Retournons animés d'un courage plus fort,
Retournons, et du moins perdons-nous dans sa mort!
Sortez de vos cachots, infernales Furies;
Apportez à m'aider toutes vos barbaries;
Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en ce noir dessein
Qu'un sanglant désespoir me verse dans le sein.
J'avais de point en point l'entreprise tramée
Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée;
Mais contre Rosidor tout le pouvoir humain
N'a que de la faiblesse; il y faut votre main.
En vain, cruelles sœurs, ma fureur vous appelle;
En vain vous armeriez l'enfer pour ma querelle.
La terre vous refuse un passage à sortir.
Ouvre du moins ton sein, terre, pour m'engloutir;
N'attends pas que Mercure avec son caducée
M'en fasse après ma mort l'ouverture forcée;
N'attends pas qu'un supplice, hélas! trop mérité,
Ajoute l'infamie à tant de lâcheté;
Préviens-en la rigueur; rends toi-même justice
Aux projets avortés d'un si noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, et s'y perdent sans fruit.

Dedans mon désespoir, tout me fuit ou me nuit.
La terre n'entend point la douleur qui me presse;
Le ciel me persécute, et l'enfer me délaisse.
Affronte-les, Pymante, et sauve en dépit d'eux
Ta vie et ton honneur d'un pas si dangereux. [me;
Si quelque espoir te reste, il n'est plus qu'en toi-mê-
Et, si tu veux t'aider, ton mal n'est pas extrême.
Passe pour villageois dans un lieu si fatal;
Et réservant ailleurs la mort de ton rival,
Fais que d'un même habit la trompeuse apparence
Qui le mit en péril te mette en assurance.
Mais ce masque l'empêche, et me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher.
Ce damnable instrument de mon traître artifice,
Après mon coup manqué, n'en est plus que l'indice;
Et ce fer qui tantôt, inutile en ma main,
Que ma fureur jalouse avait armée en vain,
Sut si mal attaquer et plus mal me défendre,
N'est propre désormais qu'à me faire surprendre.
(*Il jette son masque et son épée dans la grotte.*)
Allez, témoins honteux de mes lâches forfaits,
N'en produisez non plus de soupçons que d'effets.
Ainsi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette forêt je marcherai sans crainte,
Tant que...

SCÈNE II.

LYSARQUE, PYMANTE, ARCHERS.

LYSARQUE.
Mon grand ami.
PYMANTE.
Monsieur?
LYSARQUE.
Viens ça; dis-nous,
N'as-tu point ici vu deux cavaliers aux coups?
PYMANTE.
Non, monsieur.
LYSARQUE.
Ou l'un d'eux se sauver à la fuite?
PYMANTE.
Non, monsieur.
LYSARQUE.
Ni passer dedans ces bois sans suite?
PYMANTE.
Attendez, il y peut avoir quelque huit jours...
LYSARQUE.
Je parle d'aujourd'hui : laisse-là ces discours;
Réponds précisément.
PYMANTE.
Pour aujourd'hui, je pense...
Toutefois, si la chose était de conséquence,
Dans le prochain village on saurait aisément...
LYSARQUE.
Donnons jusques au lieu; c'est trop d'amusement.
PYMANTE, *seul.*
Ce départ favorable enfin me rend la vie,
Que tant de questions m'avaient presque ravie.
Cette troupe d'archers, aveugles en ce point,
Trouve ce qu'elle cherche et ne s'en saisit point,
Bien que leur conducteur donne assez à connaître
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de son maître,
J'échappe néanmoins en ce pas hasardeux
D'aussi près de la mort que je me voyais d'eux.
Que j'aime ce péril, dont la vaine menace
Promettait un orage, et se tourne en bonace;
Ce péril, qui ne veut que me faire trembler,
Ou plutôt qui se montre, et n'ose m'accabler!
Qu'à bonne heure défait d'un masque et d'une épée,
J'ai leur crédulité sous ces habits trompée!
De sorte qu'à présent deux corps désanimés
Termineront l'exploit de tant de gens armés,
Corps qui gardent tous deux un naturel si traître,
Qu'encore après leur mort ils vont trahir leur maître,
Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
Pour mettre à ses dépens Pymante en sûreté!
Mes habits, rencontrés sous les yeux de Lysarque.
Peuvent de mes forfaits donner seuls quelque marque;
Mais s'il ne les voit pas, lors sans aucun effroi
Je n'ai qu'à me ranger en hâte auprès du roi,
Où je verrai tantôt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma supercherie.

SCÈNE III.

LYSARQUE, ARCHERS.

LYSARQUE *regarde les corps de Géronte et de Lycaste.*
Cela ne suffit pas; il faut chercher encor,
Et trouver, s'il se peut, Ciltandre ou Rosidor.
Amis, sa majesté, par ma bouche avertie
Des soupçons que j'avais touchant cette partie,
Voudra savoir au vrai ce qu'ils sont devenus.
PREMIER ARCHER.
Pourrait-elle en douter? Ces deux corps reconnus
Font trop voir le succès de toute l'entreprise.
LYSARQUE.
Et qu'en présumes-tu?
PREMIER ARCHER.
Que malgré leur surprise,
Leur nombre avantageux, et leur déguisement,
Rosidor de leurs mains se tire heureusement.
LYSARQUE.
Ce n'est qu'en me flattant que tu te le figures;
Pour moi, je n'en conçois que de mauvais augures,
Et présume plutôt que son bras valeureux
Avant que de mourir s'est immolé ces deux.

PREMIER ARCHER.
Mais où serait son corps?

LYSARQUE.
Au creux de quelque roche,
Où les traîtres, voyant notre troupe si proche,
N'auront pas eu loisir de mettre encor ceux-ci,
De qui le seul aspect rend le crime éclairci.

SECOND ARCHER, *lui présentant les deux pièces rompues de l'épée de Rosidor.*
Monsieur, connaissez-vous ce fer et cette garde?

LYSARQUE.
Donne-moi, que je voie. Oui, plus je les regarde,
Plus j'ai par eux avis du déplorable sort
D'un maître qui n'a pu s'en dessaisir que mort.

SECOND ARCHER.
Monsieur, avec cela j'ai vu dans cette route
Des pas mêlés de sang distillé goutte à goutte.

LYSARQUE.
Suivons-les au hasard. Vous autres, enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvés.
(*Lysarque et cet archer rentrent dans le bois, et le reste des archers reportent à la cour les corps de Géronte et de Lycaste.*)

SCÈNE IV.

FLORIDAN, CLITANDRE, PAGE.

FLORIDAN, *parlant à son page.*
Ce cheval trop fougueux m'incommode à la chasse,
Tiens-m'en un autre prêt, tandis qu'en cette place,
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacés,
Clitandre m'entretient de ses travaux passés.
Qu'au reste, les veneurs allant sur leurs brisées,
Ne forcent pas le cerf, s'il est aux reposées [1];
Qu'ils prennent connaissance, et pressent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.
(*Le page rentre.*)
Achève maintenant l'histoire commencée
De ton affection si mal récompensée.

CLITANDRE.
Ce récit ennuyeux de ma triste langueur,
Mon prince, ne vaut pas le tirer en longueur :
J'ai tout dit; en un mot, cette fière Caliste
Dans ses cruels mépris incessamment persiste;
C'est toujours elle-même, et sous sa dure loi,
Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve pour moi;
Cependant qu'un rival, ses plus chères délices,
Redouble ses plaisirs en voyant mes supplices.

FLORIDAN.
Ou tu te plains à faux, ou, puissamment épris,
Ton courage demeure insensible aux mépris;
Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton âme
Rétabli ta raison, ou dissipé ta flamme.

CLITANDRE.
Quelques charmes secrets mêlés dans ses rigueurs
Étouffent en naissant la révolte des cœurs;
Et le mien auprès d'elle, à quoi qu'il se dispose,
Murmurant de son mal, en adore la cause.

FLORIDAN.
Mais puisque son dédain, au lieu de te guérir,
Ranime ton amour, qu'il dût faire mourir,
Sers-toi de mon pouvoir; en ma faveur, la reine
Tient et tiendra toujours Rosidor en haleine;
Mais son commandement dans peu, si tu le veux,
Te met, à ma prière, au comble de tes vœux.
Avise donc; tu sais qu'un fils peut tout sur elle.

CLITANDRE.
Malgré tous les mépris de cette âme cruelle,
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ai toujours du respect pour ses perfections;
Et je serais marri qu'aucune violence...

FLORIDAN.
L'amour sur le respect emporte la balance.

CLITANDRE.
Je brûle; et le bonheur de vaincre ses froideurs,
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs;
Je ne la veux gagner qu'à force de services.

FLORIDAN.
Tandis, tu veux donc vivre en d'éternels supplices?

CLITANDRE.
Tandis, ce m'est assez qu'un rival préféré
N'obtient, non plus que moi, le succès espéré;
A la longue ennuyés, la moindre négligence
Pourra de leurs esprits rompre l'intelligence;
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je poursuis vainement.
Mon prince, trouvez bon...

FLORIDAN.
N'en dis pas davantage;
Cettui-ci qui me vient faire quelque message
Apprendrait, malgré toi, l'état de tes amours.

SCÈNE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLÉON.

CLÉON.
Pardonnez-moi, seigneur, si je romps vos discours;
C'est en obéissant au roi qui me l'ordonne,
Et rappelle Clitandre auprès de sa personne.

FLORIDAN.
Qui?

CLÉON.
Clitandre, seigneur.

FLORIDAN.
Et que lui veut le roi?

[1] « Reposées du cerf, c'est le gist et lict où il se repose au matin, en son retour du viandis. » (NICOT, *Trésor de la langue française.*)

CLÉON.

De semblables secrets ne s'ouvrent pas à moi.

FLORIDAN.

Je n'en sais que penser; et la cause incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourrai-je me résoudre à te laisser aller
Sans savoir les motifs qui te font rappeler?

CLITANDRE.

C'est, à mon jugement, quelque prompte entreprise,
Dont l'exécution à moi seul est remise :
Mais, quoi que là-dessus j'ose m'imaginer,
C'est à moi d'obéir sans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y consens à regret : va; mais qu'il te souvienne
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne;
Et si tu veux m'ôter de cette anxiété,
Que j'en sache au plus tôt toute la vérité.
Ce cor m'appelle. Adieu. Toute la chasse prête
N'attend que ma présence à relancer la bête.

SCÈNE VI.

DORISE, *achevant de vêtir l'habit de Géronte qu'elle avait trouvé dans le bois.*

Achève, malheureuse, achève de vêtir
Ce que ton mauvais sort laisse à te garantir.
Si de tes trahisons la jalouse impuissance
Sut donner un faux crime à la même innocence,
Recherche maintenant, par un plus juste effet,
Une fausse innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au visage te monte
Pour un sexe quitté dont tu n'es que la honte?
Il t'abhorre lui-même; et ce déguisement,
En le désavouant, l'oblige pleinement.
Après avoir perdu sa douceur naturelle,
Dépouille sa pudeur, qui te messied sans elle;
Dérobe tout d'un temps, par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, et ta tête au bourreau :
Si tu veux empêcher ta perte inévitable,
Deviens plus criminelle, et parais moins coupable.
Par une fausseté tu tombes en danger;
Par une fausseté sache t'en dégager.
Fausseté détestable, où me viens-tu réduire?
Honteux déguisement, où me vas-tu conduire?
Ici de tous côtés l'effroi suit mon erreur,
Et j'y suis à moi-même une nouvelle horreur :
L'image de Caliste à ma fureur soustraite
Y brave fièrement ma timide retraite.
Encor si son trépas, secondant mon désir,
Mêlait à mes douleurs l'ombre d'un faux plaisir!
Mais tels sont les excès du malheur qui m'opprime,
Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime;
Dans l'état pitoyable où le sort me réduit,
J'en mérite la peine, et n'en ai pas le fruit;
Et tout ce que j'ai fait contre mon ennemie
Sert à croître sa gloire avec mon infamie.
N'importe, Rosidor de mes cruels destins
Tient de quoi repousser ses lâches assassins.
Sa valeur, inutile en sa main désarmée,
Sans moi ne vivrait plus que chez la renommée;
Ainsi rien désormais ne pourrait m'enflammer;
N'ayant plus que haïr, je n'aurais plus qu'aimer.
Fâcheuse loi du sort qui s'obstine à ma peine,
Je sauve mon amour, et je manque à ma haine.
Ces contraires succès, demeurant sans effet,
Font naître mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur soupire
De moi seule aujourd'hui tient le jour qu'il respire :
Il m'en est redevable, et peut-être à son tour
Cette obligation produira quelque amour.
Dorise, à quels pensers ton espoir se ravale!
S'il vit par ton moyen, c'est pour une rivale.
N'attends plus, n'attends plus que haine de sa part :
L'offense vint de toi; le secours, du hasard.
Malgré les vains efforts de ta ruse traîtresse,
Le hasard, par tes mains, le rend à sa maîtresse;
Ce péril mutuel qui conserve leurs jours
D'un contre-coup égal va croître leurs amours.
Heureux couple d'amants que le destin assemble,
Qu'il expose en péril, qu'il en retire ensemble!

SCÈNE VII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE, *la prenant pour Géronte, et l'embrassant.*

O dieux! voici Géronte, et je le croyais mort.
Malheureux compagnon de mon funeste sort...

DORISE, *croyant qu'il la prend pour Rosidor, et qu'en l'embrassant il la poignarde.*

Ton œil t'abuse. Hélas! misérable, regarde
Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher ami, ce funeste accident,
Je te connais assez, je suis... Mais, imprudent,
Où m'allait engager mon erreur indiscrète!
Monsieur, pardonnez-moi la faute que j'ai faite.
Un berger d'ici près a quitté ses brebis
Pour s'en aller au camp presque en pareils habits;
Et d'abord vous prenant pour ce mien camarade,
Mes sens d'aise aveuglés ont fait cette escapade.
Ne craignez point au reste un pauvre villageois
Qui seul et désarmé court à travers ces bois.
D'un ordre assez précis l'heure presque expirée
Me défend des discours de plus longue durée.
A mon empressement pardonnez cet adieu;

Je perdrais trop, monsieur, à tarder en ce lieu.

DORISE.

Ami, qui que tu sois, si ton âme sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Un jeune gentilhomme implore ton secours;
Prends pitié de mes maux pour trois ou quatre jours;
Durant ce peu de temps, accorde une retraite
Sous ton chaume rustique à ma fuite secrète :
D'un ennemi puissant la haine me poursuit;
Et n'ayant pu qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me presse est assez importante
Pour ne pouvoir, monsieur, répondre à votre attente.
Mais si vous me donniez le loisir d'un moment,
Je vous assurerais d'être ici promptement;
Et j'estime qu'alors il me serait facile
Contre cet ennemi de vous faire un asile.

DORISE.

Mais, avant ton retour, si quelque instant fatal
M'exposait par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de son humeur altière...

PYMANTE.

Pour ne rien hasarder, cachez-vous là derrière.

DORISE.

Souffre que je te suive, et que mes tristes pas...

PYMANTE.

J'ai des secrets, monsieur, qui ne le souffrent pas,
Et ne puis rien pour vous, à moins que de m'attendre.
Avisez au parti que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendrai.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ses rameaux.

SCÈNE VIII.

PYMANTE.

Enfin, grâces au ciel, ayant su m'en défaire,
Je puis seul aviser à ce que je dois faire
Qui qu'il soit, il a vu Rosidor attaqué,
Et sait assurément que nous l'avons manqué :
N'en étant point connu, je n'en ai rien à craindre,
Puisque ainsi déguisé tout ce que je veux feindre
Sur son esprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefois, plus j'y songe, et plus je pense voir,
Par quelque grand effet de vengeance divine,
En ce faible témoin l'auteur de ma ruine :
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.
Simple! j'ai peur encor que ce malheur m'avienne;
Et je puis éviter ma perte par la sienne!
Et mêmes on dirait qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forêts :
C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire;
C'est là qu'un heureux coup l'empêche de me nuire.
Je ne m'y puis résoudre; un reste de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié :
En vain je lui résiste et tâche à me défendre
D'un secret mouvement que je ne puis comprendre;
Son âge, sa beauté, sa grâce, son maintien,
Forcent mes sentiments à lui vouloir du bien;
Et l'air de son visage a quelque mignardise
Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.
Ah! que tant de malheurs m'auraient favorisé,
Si c'était elle-même en habit déguisé!
J'en meurs déjà de joie, et mon âme ravie
Abandonne le soin du reste de ma vie.
Je ne suis plus à moi, quand je viens à penser
A quoi l'occasion me pourrait dispenser.
Quoi qu'il en soit, voyant tant de ses traits ensemble,
Je porte du respect à ce qui lui ressemble.
Misérable Pymante, ainsi donc tu te perds!
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu sers,
Étouffe ce témoin pour assurer ta tête :
S'il est, comme il le dit, battu d'une tempête
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,
Fais que dans cette grotte il rencontre sa mort.
Modère-toi, cruel; et plutôt examine
Sa parole, son teint, et sa taille, et sa mine :
Si c'est Dorise, alors révoque cet arrêt;
Sinon, que la pitié cède à ton intérêt.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE,
UN PRÉVÔT.

ALCANDRE.

L'admirable rencontre à mon âme ravie,
De voir que deux amants s'entre-doivent la vie;
De voir que ton péril la tire de danger;
Que le sien te fournit de quoi t'en dégager;
Qu'à deux desseins divers la même heure choisie
Assemble au même lieu pareille jalousie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacés
Avec tant de justesse a ses temps compassés!

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du ciel l'occulte providence :
Sur deux amants il verse une même influence;
Et comme l'un par l'autre il a su nous sauver,

Il semble l'un pour l'autre exprès nous conserver.

ALCANDRE.

Je t'entends, Rosidor; par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté conspire,
Et ne s'oppose pas à ses justes décrets,
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis secrets.
Eh bien! je veux moi-même en parler à la reine;
Elle se fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Achève seulement de me rendre raison
De ce qui t'arriva depuis sa pâmoison.

ROSIDOR.

Sire, un mot désormais suffit pour ce qui reste.
Lysarque et vos archers depuis ce lieu funeste
Se laissèrent conduire aux traces de mon sang,
Qui, durant le chemin, me dégouttait du flanc;
Et me trouvant enfin dessous un toit rustique,
Ranimé par les soins de son amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont ici rapporté,
Pour en faire ma plainte à votre majesté.
Non pas que je soupire après une vengeance
Qui ne peut me donner qu'une fausse allégeance:
Le prince aime Clitandre, et mon respect consent
Que son affection le déclare innocent;
Mais si quelque pitié d'une telle infortune
Peut souffrir aujourd'hui que je vous importune,
Otant par un hymen l'espoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la source de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te venger; l'objet de ta maîtresse
Fait qu'un tel désir cède à l'amour qui te presse;
Aussi n'est-ce qu'à moi de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous, par de puissants effets,
Qu'attaquer Rosidor c'est se prendre à moi-même:
Tant je veux que chacun respecte ce que j'aime!
Je le ferai bien voir. Quand ce perfide tour
Aurait eu pour objet le moindre de ma cour,
Je devrais au public, par un honteux supplice,
De telles trahisons l'exemplaire justice.
Mais Rosidor surpris, et blessé comme il l'est,
Au devoir d'un vrai roi joint mon propre intérêt.
Je lui ferai sentir, à ce traître Clitandre,
Quelque part que le prince y puisse ou veuille prendre,
Combien mal à propos sa folle vanité
Croyait dans sa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cet assassin; un soupçon véritable,
Que m'ont donné les corps d'un couple détestable,
De son lâche attentat m'avait si bien instruit,
Que déjà dans les fers il en reçoit le fruit.
(*à Caliste.*)
Toi, qu'avec Rosidor le bonheur a sauvée,
Tu te peux assurer que Dorise trouvée,
Comme ils avaient choisi même heure à votre mort,
En même heure tous deux auront un même sort.

CALISTE.

Sire, ne songez pas à cette misérable;
Rosidor garanti me rend sa redevable;
Et je me sens forcée à lui vouloir du bien
D'avoir à votre état conservé ce soutien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des âmes magnanimes
Par un noble dédain sait pardonner les crimes;
Mais votre aspect m'emporte à d'autres sentiments,
Dont je ne puis cacher les justes mouvements;
Ce teint pâle à tous deux me rougit de colère,
Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, sire, que sait-on? peut-être ce rival,
Qui m'a fait, après tout, plus de bien que de mal,
Sitôt qu'il vous plaira d'écouter sa défense,
Saura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger? sa main d'un trait mortel
A signé son arrêt en signant ce cartel.
Peut-il désavouer ce qu'assure un tel gage,
Envoyé de sa part, et rendu par son page?
Peut-il désavouer que ses gens déguisés
De son commandement ne soient autorisés?
Les deux, tout morts qu'ils sont, qu'on les traîne à la boue;
L'autre, aussitôt que pris, se verra sur la roue;
Et pour le scélérat que je tiens prisonnier,
Ce jour que nous voyons lui sera le dernier.
Qu'on l'amène au conseil; par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.
Toi, pense à te guérir, et crois que, pour le mieux,
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux:
Sans doute qu'aussitôt qu'il se ferait paraître,
Ton sang rejaillirait au visage du traître.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, et souvent on a vu
Sortir la vérité d'un moyen imprévu,
Bien que la conjecture y fût encor plus forte;
Du moins, sire, apaisez l'ardeur qui vous transporte;
Que, l'âme plus tranquille et l'esprit plus remis,
Le seul pouvoir des lois perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes plaies.
Non, il ne fut jamais d'apparences si vraies.
Douter de ce forfait, c'est manquer de raison.
Derechef, ne prends soin que de ta guérison.

SCÈNE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

Ah! que ce grand courroux sensiblement m'afflige!

CALISTE.

C'est ainsi que le roi, te refusant, t'oblige:

Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit.
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Rosidor toute prière est vaine.
Ses violents transports sont d'assurés témoins
Qu'il t'écouterait mieux s'il te chérissait moins.
Mais un plus long séjour pourrait ici te nuire.
Ne perdons plus de temps ; laisse-moi te conduire
Jusque dans l'antichambre où Lysarque t'attend ;
Et montre désormais un esprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter...

CALISTE.

N'achève pas ta plainte.
Tous deux nous ressentons cette commune atteinte ;
Mais d'un fâcheux respect la tyrannique loi
M'appelle chez la reine et m'éloigne de toi.
Il me lui faut conter comme l'on m'a surprise ;
Excuser mon absence en accusant Dorise ;
Et lui dire comment, par un cruel destin,
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc, et quand son âme, après la chose sue,
Fera voir la pitié qu'elle en aura conçue,
Figure-lui si bien Clitandre tel qu'il est,
Qu'elle n'ose en ses feux prendre plus d'intérêt.

CALISTE.

Ne crains pas désormais que mon amour s'oublie ;
Répare seulement ta vigueur affaiblie :
Sache bien te servir de la faveur du roi,
Et pour tout le surplus repose-t'en sur moi.

SCÈNE III.

CLITANDRE, *en prison.*

Je ne sais si je veille, ou si ma rêverie
A mes sens endormis fait quelque tromperie,
Peu s'en faut, dans l'excès de ma confusion,
Que je ne prenne tout pour une illusion.
Clitandre prisonnier ! je n'en fais pas croyable
Ni l'air sale et puant d'un cachot effroyable,
Ni de ce faible jour l'incertaine clarté,
Ni le poids de ces fers dont je suis arrêté ;
Je les sens, je les vois ; mais mon âme innocente
Dément tous les objets que mon œil lui présente,
Et, le désavouant, défend à ma raison
De me persuader que je sois en prison.
Jamais aucun forfait, aucun dessein infâme
N'a pu souiller ma main, ni glisser dans mon âme ;
Et je suis retenu dans ces funestes lieux !
Non, cela ne se peut : vous vous trompez, mes yeux ;
J'aime mieux rejeter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer, sous un si juste roi,
Qu'on peuple les prisons d'innocents comme moi.
Cependant je m'y trouve ; et bien que ma pensée
Recherche à la rigueur ma conduite passée,
Mon exacte censure a beau l'examiner,
Le crime qui me perd ne se peut deviner ;
Et quelque grand effort que fasse ma mémoire,
Elle ne me fournit que des sujets de gloire.
Ah ! prince, c'est quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forfait d'être chéri de vous.
Le temps qu'on m'en sépare, on le donne à l'envie
Comme une liberté d'attenter sur ma vie.
Le cœur vous le disait, et je ne sais comment
Mon destin me poussa dans cet aveuglement
De rejeter l'avis de mon dieu tutélaire ;
C'est là ma seule faute, et c'en est le salaire,
C'en est le châtiment que je reçois ici.
On vous venge, mon prince, en me traitant ainsi ;
Mais vous saurez montrer, embrassant ma défense,
Que qui vous venge ainsi puissamment vous offense.
Les perfides auteurs de ce complot maudit,
Qu'à me persécuter votre absence enhardit,
A votre heureux retour verront que ces tempêtes,
Clitandre préservé, n'abattront que leurs têtes.
Mais on ouvre, et quelqu'un, dans cette sombre horreur,
Par son visage affreux redouble ma terreur.

SCÈNE IV.

CLITANDRE, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER.

Permettez que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déjà ?

LE GEÔLIER.

Non encor, que je sache.

CLITANDRE.

Quoi ! ta seule pitié s'y hasarde pour moi ?

LE GEÔLIER.

Non, c'est un ordre exprès de vous conduire au roi.

CLITANDRE.

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lâche imposteur ainsi me persécute ?

LE GEÔLIER.

Descendons. Un prévôt, qui vous attend là-bas,
Vous pourra mieux que moi contenter sur ce cas.

SCÈNE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE, *regardant une aiguille qu'elle avait laissée par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.*

En vain pour m'éblouir vous usez de la ruse,

Mon esprit, quoique lourd, aisément ne s'abuse :
Ce que vous me cachez, je le lis dans vos yeux.
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux;
N'est-il pas vrai, monsieur? et même cette aiguille
Sent assez les faveurs de quelque belle fille;
Elle est, ou je me trompe, un gage de sa foi.

DORISE.

O malheureuse aiguille! Hélas! c'est fait de moi.

PYMANTE.

Sans doute votre plaie à ce mot s'est rouverte.
Monsieur, regrettez-vous son absence, ou sa perte?
Vous aurait-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité?
Vous ne répondez point; cette rougeur confuse,
Quoique vous vous taisiez, clairement vous accuse.
Brisons là : ce discours vous fâcherait enfin;
Et c'était pour tromper la longueur du chemin
Qu'après plusieurs discours, ne sachant que vous dire,
J'ai touché sur un point dont votre cœur soupire,
Et de quoi fort souvent on aime mieux parler
Que de perdre son temps à des propos en l'air.

DORISE.

Ami, ne porte plus la sonde en mon courage :
Ton entretien commun me charme davantage;
Il ne peut me lasser, indifférent qu'il est;
Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaît.
Ta conversation est tellement civile,
Que pour un tel esprit, ta naissance est trop vile;
Tu n'as de villageois que l'habit et le rang,
Tes rares qualités te font d'un autre sang;
Même, plus je te vois, plus en toi je remarque
Des traits pareils à ceux d'un cavalier de marque;
Il s'appelle Pymante, et ton air et ton port
Ont avec tous les siens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en suis tout glorieux; et de ma part, je prise
Votre rencontre autant que celle de Dorise,
Autant que si le ciel, apaisant sa rigueur,
Me faisait maintenant un présent de son cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu Dorise?

PYMANTE.

Une jeune cruelle
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'appelle?

PYMANTE.

Le berger Rosidor.

DORISE.

Ami, ce nom si beau
Chez vous donc se profane à garder un troupeau?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguise
Que sous ces faux habits il reconnaît Dorise.
Je ne suis point surpris de me voir dans ces bois
Ne passer à vos yeux que pour un villageois;
Votre haine pour moi fut toujours assez forte
Pour déférer sans peine à l'habit que je porte.
Cette fausse apparence aide et suit vos mépris :
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais surpris;
Je sais trop que le ciel n'a donné l'avantage
De tant de raretés qu'à votre seul visage;
Sitôt que je l'ai vu, j'ai cru voir en ces lieux
Dorise déguisée, ou quelqu'un de nos dieux;
Et si j'ai quelque temps feint de vous méconnaître
En vous prenant pour tel que vous vouliez paraître,
Admirez mon amour, dont la discrétion
Rendait à vos désirs cette submission,
Et disposez de moi, qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ai de vie.

DORISE.

Pymante, eh quoi! faut-il qu'en l'état où je suis
Tes importunités augmentent mes ennuis!
Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeste
Vienne encor m'arracher le seul bien qui me reste,
Et qu'ainsi mon malheur au dernier point venu
N'ose plus espérer de n'être pas connu!

PYMANTE.

Voyez comme le ciel égale nos fortunes,
Et comme, pour les faire entre nous deux communes,
Nous réduisant ensemble à ces déguisements,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvements.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de visages;
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages;
Et ces masques trompeurs de nos conditions,
Cachent, sans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toujours, et pour qui vous néglige!

DORISE.

Que veux-tu? son mépris plus que ton feu m'oblige;
J'y trouve, malgré moi, je ne sais quel appas,
Par où l'ingrat me tue, et ne m'offense pas.

PYMANTE.

Qu'espérez-vous enfin d'un amour si frivole
Pour cet ingrat amant qui n'est plus qu'une idole?

DORISE.

Qu'une idole! Ah! ce mot me donne de l'effroi.
Rosidor une idole! ah! perfide, c'est toi,
Ce sont tes trahisons qui l'empêchent de vivre.
Je t'ai vu dans ce bois moi-même le poursuivre,
Avantagé du nombre, et vêtu de façon
Que ce rustique habit effaçait tout soupçon :
Ton embûche a surpris une valeur si rare.

PYMANTE.

Il est vrai, j'ai puni l'orgueil de ce barbare,
De cet heureux ingrat, si cruel envers vous,
Qui, maintenant par terre, et percé de mes coups,

Éprouve par sa mort comme un amant fidèle
Venge votre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monstre de la nature, exécrable bourreau,
Après ce lâche coup qui creuse mon tombeau,
D'un compliment railleur ta malice me flatte!
Fuis, fuis, que dessus toi ma vengeance n'éclate;
Ces mains, ces faibles mains que vont armer les dieux,
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer sur ce hideux visage
En mille traits de sang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le courroux d'une femme, impétueux d'abord,
Promet tout ce qu'il ose à son premier transport;
Mais comme il n'a pour lui que sa seule impuissance,
A force de grossir il meurt en sa naissance;
Ou s'étouffant soi-même, à la fin ne produit
Que point ou peu d'effet après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne prétends pas que le mien s'adoucisse;
Il faut que ma fureur ou l'enfer te punisse;
Le reste des humains ne saurait inventer
De gêne qui te puisse à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes;
Crains tout ce que le ciel m'a départi de charmes:
Tu sais quelle est leur force, et ton cœur la ressent;
Crains qu'elle ne m'assure un vengeur plus puissant.
Ce courroux, dont tu ris, en fera la conquête
De quiconque à ma haine exposera ta tête,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu : je perds le temps à crier dans ces bois :
Mais tu verras bientôt si je vaux quelque chose,
Et si ma rage en vain se promet ce qu'elle ose.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moi-même avec vous y courir.

DORISE.

Traître! ne me suis point.

PYMANTE.

Prendre seule la fuite!
Vous vous égareriez à marcher sans conduite;
Et d'ailleurs votre habit, où je ne comprends rien,
Peut avoir du mystère aussi bien que le mien.
L'asile dont tantôt vous faisiez la demande
Montre quelque besoin d'un bras qui vous défende;
Et mon devoir vers vous serait mal acquitté,
S'il ne vous avait mise en lieu de sûreté.
Vous pensez m'échapper quand je vous le témoigne;
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne.
L'amour que j'ai pour vous, malgré vos dures lois,
Sait trop ce qu'il vous doit, et ce que je me dois.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

Je te le dis encor, tu perds temps à me suivre;
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre.
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE.

Prenez à votre tour quelque pitié des miens,
Madame, et tarissez ce déluge de larmes :
Pour rappeler un mort ce sont de faibles armes;
Et, quoi que vous conseille un inutile ennui,
Vos cris et vos sanglots ne vont point jusqu'à lui.

DORISE.

Si mes sanglots ne vont où mon cœur les envoie,
Du moins par eux mon âme y trouvera la voie :
S'il lui faut un passage afin de s'envoler,
Ils le lui vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, sus, mes sanglots, redoublez vos secousses :
Pour un tel désespoir vous les avez trop douces;
Faites pour m'étouffer de plus puissants efforts.

PYMANTE.

Ne songez plus, madame, à rejoindre les morts;
Pensez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie
Que d'employer pour vous le reste de leur vie;
Pensez plutôt à ceux dont le service offert
Accepté vous conserve, et refusé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, assassin, m'acquérir par ton crime?
Qu'innocent méprisé, coupable je t'estime?
A ce compte, tes feux n'ayant pu m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendrait ce pouvoir!
Je chérirais en toi la qualité de traître!
Et mon affection commencerait à naître
Lorsque tout l'univers a droit de te haïr!

PYMANTE.

Si j'oubliai l'honneur jusques à le trahir;
Si, pour vous posséder, mon esprit, tout de flamme,
N'a rien cru de honteux, n'a rien trouvé d'infâme,
Voyez par là, voyez l'excès de mon ardeur;
Par cet aveuglement jugez de sa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lâcheté, que j'y vois trop certaine,
N'a servi qu'à donner des raisons à ma haine.
Ainsi ce que j'avais pour toi d'aversion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination;
C'est la raison, c'est elle à présent qui me guide
Au mépris que je fais des flammes d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne sache raison qui s'oppose à mes vœux,

Puisqu'ici la raison n'est que ce que je veux,
Et, ployant dessus moi, permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir servie.
Il me faut des faveurs malgré vos cruautés.

DORISE.

Exécrable! ainsi donc tes désirs effrontés
Voudraient sur ma faiblesse user de violence?

PYMANTE.

Je ris de vos refus, et sais trop la licence
Que me donne l'amour en cette occasion.

DORISE, *lui crevant l'œil de son aiguille.*

Traître! ce ne sera qu'à ta confusion.

PYMANTE, *portant les mains à son œil crevé.*

Ah, cruelle!

DORISE.

Ah, brigand!

PYMANTE.

Ah! que viens-tu de faire?

DORISE.

De punir l'attentat d'un infâme corsaire.

PYMANTE, *prenant son épée dans la caverne où il l'avait jetée au second acte.*

Ton sang m'en répondra; tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE, *à part.*

Fuis, Dorise, et laisse-le crier.

SCÈNE II.

PYMANTE.

Où s'est-elle cachée? où l'emporte sa fuite?
Où faut-il que ma rage adresse ma poursuite?
La tigresse m'échappe, et, telle qu'un éclair,
En me frappant les yeux, elle se perd en l'air:
Ou plutôt, l'un perdu, l'autre m'est inutile;
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distille.
Coule, coule, mon sang; en de si grands malheurs,
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs:
Ne verser désormais que des larmes communes,
C'est pleurer lâchement de telles infortunes.
Je vois de tous côtés mon supplice approcher;
N'osant me découvrir, je ne me puis cacher.
Mon forfait avorté se lit dans ma disgrâce,
Et ces gouttes de sang me font suivre à la trace.
Miraculeux effet! Pour traître que je sois,
Mon sang l'est encor plus, et sert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma prise,
De peine à mon forfait, de vengeance à Dorise.
O toi qui, secondant son courage inhumain,
Loin d'orner ses cheveux, déshonores sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devais pour le moins respecter son image;
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoi que te commandât une âme si cruelle,
Devait être adoré de ta pointe rebelle.
Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau!
Quoi! puis-je en ma maîtresse adorer mon bourreau?
Remettez-vous, mes sens; rassure-toi, ma rage;
Reviens, mais reviens seule animer mon courage;
Tu n'as plus à débattre avec mes passions
L'empire souverain dessus mes actions;
L'amour vient d'expirer, et ses flammes éteintes
Ne t'imposeront plus leurs infâmes contraintes.
Dorise ne tient plus dedans mon souvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir.
Je n'ai plus rien en moi qui n'en veuille à sa vie.
Sus donc, qui me la rend? Destins, si votre envie,
Si votre haine encor s'obstine à mes tourments,
Jusqu'à me réserver à d'autres châtiments,
Faites que je mérite, en trouvant l'inhumaine,
Par un nouveau forfait, une nouvelle peine;
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur
Que mon feu ni mon fer ne touchent point son cœur.
Mais ma fureur se joue, et, demi languissante,
S'amuse au vain éclat d'une voix impuissante.
Recourons aux effets, cherchons de toutes parts;
Prenons dorénavant pour guides les hasards.
Quiconque ne pourra me montrer la cruelle,
Que son sang aussitôt me réponde pour elle;
Et ne suivant aussi qu'une incertaine erreur,
Remplissons tous ces lieux de carnage et d'horreur.
(*Une tempête survient.*)
Mes menaces déjà font trembler tout le monde;
Le vent fuit d'épouvante, et le tonnerre en gronde;
L'œil du ciel s'en retire, et par un voile noir,
N'y pouvant résister, se défend d'en rien voir;
Cent nuages épais se distillant en larmes,
A force de pitié, veulent m'ôter les armes.
La nature étonnée embrasse mon courroux,
Et veut m'offrir Dorise, ou devancer mes coups.
Tout est de mon parti; le ciel même n'envoie
Tant d'éclairs redoublés qu'afin que je la voie.
Quelques lieux où l'effroi porte ses pas errants,
Ils sont entrecoupés de mille gros torrents.
Que je serais heureux, si cet éclat de foudre,
Pour m'en faire raison, l'avait réduite en poudre!
Allons voir ce miracle, et désarmer nos mains,
Si le ciel a daigné prévenir nos desseins.
Destins, soyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou souffrez ma vengeance!

SCÈNE III.

FLORIDAN.

Quel bonheur m'accompagne en ce moment fatal!
Le tonnerre a sous moi foudroyé mon cheval,

Et consumant sur lui toute sa violence,
Il m'a porté respect parmi son insolence.
Tous mes gens, écartés par un subit effroi,
Loin d'être à mon secours, ont fui d'autour de moi,
Ou, déjà dispersés par l'ardeur de la chasse,
Ont dérobé leur tête à sa fière menace.
Cependant seul, à pied, je pense à tous moments
Voir le dernier débris de tous les éléments,
Dont l'obstination à se faire la guerre
Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux, si vous témoignez par là votre courroux,
De Clitandre ou de moi lequel menacez-vous?
La perte m'est égale; et la même tempête
Qui l'aurait accablé tomberait sur ma tête.
Pour le moins, justes dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puisse avec lui partager!
J'en découvre à la fin quelque meilleur présage;
L'haleine manque aux vents, et la force à l'orage;
Les éclairs, indignés d'être éteints par les eaux,
En ont tari la source et séché les ruisseaux,
Et déjà le soleil de ses rayons essuie
Sur ces moites rameaux le reste de la pluie;
Au lieu du bruit affreux des foudres décochés,
Les petits oisillons, encor demi-cachés...
Mais je verrai bientôt quelques-uns de ma suite;
Je le juge à ce bruit.

SCÈNE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *saisit Dorise qui le fuyait.*

Enfin, malgré ta fuite,
Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas!

PYMANTE.

Songe à mourir;
Tout l'univers ici ne te peut secourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma vue! ô l'indigne spectacle!
Sus, sus, à ce brigand opposons un obstacle.
Arrête, scélérat!

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu?

FLORIDAN.

Sauver ce gentilhomme à tes pieds abattu.

DORISE, *à Pymante.*

Traître, n'avance pas; c'est le prince.

PYMANTE, *tenant Dorise d'une main, et se battant de l'autre.*

N'importe;
Il m'oblige à sa mort, m'ayant vu de la sorte.

FLORIDAN.

Est-ce là le respect que tu dois à mon rang?

PYMANTE.

Je ne connais ici ni qualité ni sang.
Quelque respect ailleurs que ta naissance obtienne,
Pour assurer ma vie, il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon débile bras ne dédit point mon cœur,
J'arrêterai le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, misérable?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait exécrable.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher?

FLORIDAN.

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher.
Assassin, rends l'épée.

SCÈNE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE, TROIS VENEURS, *portant en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaste et Dorise.*

PREMIER VENEUR.

Écoute, il est fort proche;
C'est sa voix qui résonne au creux de cette roche,
Et c'est lui que tantôt nous avions entendu.

FLORIDAN *désarme Pymante, et en donne l'épée à garder à Dorise.*

Prends ce fer en ta main.

PYMANTE.

Ah cieux! je suis perdu.

SECOND VENEUR.

Oui, je le vois. Seigneur, quelle aventure étrange,
Quel malheureux destin en cet état vous range?

FLORIDAN.

Garrottez ce maraud; les couples de vos chiens
Vous y pourront servir, faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte justice
Lui fasse ressentir par l'éclat d'un supplice,
Sans armer contre lui que les lois de l'État,
Que m'attaquer n'est pas un léger attentat:
Sachez que, s'il échappe, il y va de vos têtes.

PREMIER VENEUR.

Si nous manquons, seigneur, les voilà toutes prêtes.
Admirez cependant le foudre et ses efforts,
Qui dans cette forêt ont consumé trois corps;
En voici les habits, qui, sans aucun dommage,
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.

Ces habits, dont n'a point approché le tonnerre,
Sont aux plus criminels qui vivent sur la terre :
Connaissez-les, grand prince, et voyez devant vous
Pymante prisonnier, et Dorise à genoux.

FLORIDAN.

Que ce soit là Pymante, et que tu sois Dorise !

DORISE.

Quelques étonnements qu'une telle surprise
Jette dans votre esprit, que vos yeux ont déçu,
D'autres le saisiront quand vous aurez tout su.
La honte de paraître en un tel équipage
Coupe ici ma parole, et l'étouffe au passage;
Souffrez que je reprenne en un coin de ce bois
Avec mes vêtements l'usage de la voix,
Pour vous conter le reste en habit plus sortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plaît; ta prière équitable,
En faveur de ton sexe, et du secours prêté,
Suspendra jusqu'alors ma curiosité.
Tandis, sans m'éloigner beaucoup de cette place,
Je vais sur ce coteau pour découvrir la chasse.
(*à un veneur.*) (*aux autres veneurs.*)
Tu l'y ramèneras. Vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au pied de ce rocher.
(*Le prince sort, et un des veneurs s'en va avec Dorise, et les autres mènent Pymante d'un autre côté.*)

SCÈNE VI.

CLITANDRE, LE GEÔLIER.

CLITANDRE, *en prison.*

Dans ces funestes lieux, où la seule inclémence
D'un rigoureux destin réduit mon innocence,
Je n'attends désormais du reste des humains
Ni faveur ni secours, si ce n'est par tes mains.

LE GEÔLIER.

Je ne connais que trop où tend ce préambule.
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule :
Tous, dans cette prison, dont je porte les clés,
Se disent comme vous du malheur accablés,
Et la justice à tous est injuste; de sorte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable ou non, je n'en veux rien savoir;
Le roi, quoi qu'il en soit, vous a mis en ma garde :
Il me suffit; le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes desseins autres qu'ils ne sont pas.
Je tiens l'éloignement pire que le trépas,
Et la terre n'a point de si douce province
Où le jour m'agréât loin des yeux de mon prince.
Hélas! si tu voulais l'envoyer avertir
Du péril dont sans lui je ne saurais sortir,
Ou qu'il lui fût porté de ma part une lettre;
De la sienne en ce cas je t'ose bien promettre
Que son retour soudain des plus riches te rend :
Que cet anneau t'en serve et d'arrhe et de garant :
Tends la main et l'esprit vers un bonheur si proche.

LE GEÔLIER.

Monsieur, jusqu'à présent j'ai vécu sans reproche,
Et pour me suborner promesses ni présents
N'ont et n'auront jamais de charmes suffisants;
C'est de quoi je vous donne une entière assurance :
Perdez-en le dessein avecque l'espérance :
Et puisque vous dressez des piéges à ma foi,
Adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moi.

SCÈNE VII.

CLITANDRE.

Va, tigre! va, cruel, barbare, impitoyable!
Ce noir cachot n'a rien tant que toi d'effroyable.
Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut seule aux innocents imprimer la terreur :
Ton visage déjà commençait mon supplice;
Et mon injuste sort, dont tu te fais complice,
Ne t'envoyait ici que pour m'épouvanter,
Ne t'envoyait ici que pour me tourmenter.
Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accusation que je ne puis comprendre ?
A-t-on rien vu jamais, a-t-on rien vu de tel?
Mes gens assassinés me rendent criminel!
L'auteur du coup s'en vante, et l'on m'en calomnie!
On le comble d'honneur, et moi d'ignominie!
L'échafaud qu'on m'apprête au sortir de prison,
C'est par où de ce meurtre on me fait la raison.
Mais leur déguisement d'autre côté m'étonne :
Jamais un bon dessein ne déguisa personne;
Leur masque les condamne, et mon seing contrefait,
M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle; et, ce que je déplore,
Je me sens bien trahi; mais par qui ? je l'ignore;
Et mon esprit troublé, dans ce confus rapport,
Ne voit rien de certain que ma honteuse mort.
Traître, qui que tu sois, rival, ou domestique,
Le ciel te garde encore un destin plus tragique.
N'importe, vif ou mort, les gouffres des enfers
Auront pour ton supplice encor de pires fers,
Là, mille affreux bourreaux t'attendent dans les flammes.
Moins les corps sont punis, plus ils gênent les âmes,
Et par des cruautés qu'on ne peut concevoir,
Ils vengent l'innocence au delà de l'espoir.
Et vous, que désormais je n'ose plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié si tendre,
Et dont l'éloignement fut mon plus grand malheur

Bien qu'un crime imputé noircisse ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action si noire
Ne laisse plus de moi qu'une sale mémoire,
Permettez que mon nom, qu'un bourreau va ternir,
Dure sans infamie en votre souvenir.
Ne vous repentez point de vos faveurs passées,
Comme chez un perfide indignement placées :
J'ose, j'ose espérer qu'un jour la vérité
Paraîtra toute nue à la postérité;
Et je tiens d'un tel heur l'attente si certaine,
Qu'elle adoucit déjà la rigueur de ma peine;
Mon âme s'en chatouille, et ce plaisir secret
La prépare à sortir avec moins de regret.

SCÈNE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLÉON, DORISE, *en habit de femme;* TROIS VENEURS.

FLORIDAN, *à Dorise et à Cléon.*
Vous m'avez dit tous deux d'étranges aventures.
Ah, Clitandre! ainsi donc de fausses conjectures
T'accablent, malheureux, sous le courroux du roi!
Ce funeste récit me met tout hors de moi.

CLÉON.
Hâtant un peu le pas, quelque espoir me demeure
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.
Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A son ombre immolé ne me suffira pas.
C'est trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes;
Innocent, il aura d'innocentes victimes.
Où que soit Rosidor, il le suivra de près,
Et je saurai changer ses myrtes en cyprès.

DORISE.
Souiller ainsi vos mains du sang de l'innocence!

FLORIDAN.
Mon déplaisir m'en donne une entière licence.
J'en veux, comme le roi, faire autant à mon tour;
Et puisqu'en sa faveur on prévient mon retour,
Il est trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Je me tiens presque sûr de sauver mon Clitandre;
La chasse n'est pas loin, où, prenant un cheval,
Je préviendrai le coup de son malheur fatal;
Il suffit de Cléon pour ramener Dorise.
(*montrant Pymante.*)
Vous autres, gardez bien de lâcher votre prise;
Un supplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque désormais voudrait lui ressembler.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIDAN, CLITANDRE, UN PRÉVÔT, CLÉON.

FLORIDAN, *parlant au prévôt.*
Dites vous-même au roi qu'une telle innocence
Légitime en ce point ma désobéissance,
Et qu'un homme sans crime avait bien mérité
Que j'usasse pour lui de quelque autorité.
Je vous suis. Cependant, que mon heur est extrême,
Ami, que je chéris à l'égal de moi-même,
D'avoir su justement venir à ton secours
Lorsqu'un infâme glaive allait trancher tes jours,
Et qu'un injuste sort, ne trouvant point d'obstacle,
Apprêtait de ta tête un indigne spectacle!

CLITANDRE.
Ainsi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'hui retiré des enfers;
Et moi dorénavant j'arrête mon envie
A ne servir qu'un prince à qui je dois la vie.

FLORIDAN.
Réserve pour Caliste une part de tes soins.

CLITANDRE.
C'est à quoi désormais je veux penser le moins.

FLORIDAN.
Le moins! Quoi! désormais Caliste en ta pensée
N'aurait plus que le rang d'une image effacée?

CLITANDRE.
J'ai honte que mon cœur auprès d'elle attaché
De son ardeur pour vous ait souvent relâché,
Ait souvent pour le sien quitté votre service :
C'est par là que j'avais mérité mon supplice;
Et pour m'en faire naître un juste repentir,
Il semble que les dieux y voulaient consentir;
Mais votre heureux retour a calmé cet orage.

FLORIDAN.
Tu me fais assez lire au fond de ton courage;
La crainte de la mort en chasse des appas
Qui t'ont mis au péril d'un si honteux trépas,
Puisque, sans cet amour, la fourbe mal conçue
Eût manqué contre toi de prétexte et d'issue;
Ou peut-être à présent tes désirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.
Doux ou cruels, aucun désormais ne me touche.

FLORIDAN.
L'amour dompte aisément l'esprit le plus farouche;
C'est à ceux de notre âge un puissant ennemi :
Tu ne connais encor ses forces qu'à demi;

Ta résolution, un peu trop violente,
N'a pas bien consulté ta jeunesse bouillante.
Mais que veux-tu, Cléon, et qu'est-il arrivé?
Pymante de vos mains se serait-il sauvé?

CLÉON.

Non, seigneur; acquittés de la charge commise,
Nos veneurs ont conduit Pymante, et moi, Dorise;
Et je viens seulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du château.
Allons, allons au roi montrer ton innocence;
Les auteurs des forfaits sont en notre puissance;
Et l'un d'eux, convaincu dès le premier aspect,
Ne te laissera plus aucunement suspect.

SCÈNE II.

ROSIDOR, *sur son lit.*

Amants les mieux payés de votre longue peine,
Vous de qui l'espérance est la moins incertaine,
Et qui vous figurez, après tant de longueurs,
Avoir droit sur les corps dont vous tenez les cœurs,
En est-il parmi vous de qui l'âme contente
Goûte plus de plaisir que moi dans son attente?
En est-il parmi vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé se puisse entretenir?
Mon esprit, que captive un objet adorable,
Ne l'éprouva jamais autre que favorable.
J'ignorerais encor ce que c'est que mépris,
Si le sort d'un rival ne me l'avait appris.
Je te plains toutefois, Clitandre; et la colère
D'un grand roi qui te perd me semble trop sévère.
Tes desseins par l'effet n'étaient que trop punis;
Nous voulant séparer, tu nous as réunis.
Il ne te fallait point de plus cruels supplices
Que de te voir toi-même auteur de nos délices,
Puisqu'il n'est pas à croire, après ce lâche tour,
Que le prince ose plus traverser notre amour.
Ton crime t'a rendu désormais trop infâme
Pour tenir ton parti sans s'exposer au blâme :
On devient ton complice à te favoriser.
Mais hélas! mes pensers, qui vous vient diviser?
Quel plaisir de vengeance à présent vous engage?
Faut-il qu'avec Caliste un rival vous partage?
Retournez, retournez vers mon unique bien;
Que seul dorénavant il soit votre entretien;
Ne vous repaissez plus que de sa seule idée;
Faites-moi voir la mienne en son âme gardée :
Ne vous arrêtez pas à peindre sa beauté,
C'est par où mon esprit est le moins enchanté;
Elle servit d'amorce à mes désirs avides;
Mais ils ont su trouver des objets plus solides :
Mon feu qu'elle alluma fût mort au premier jour,
S'il n'eût été nourri d'un réciproque amour.
Oui, Caliste, et je veux toujours qu'il m'en souvienne,
J'aperçus aussitôt ta flamme que la mienne,
L'amour apprit ensemble à nos cœurs à brûler;
L'amour apprit ensemble à nos yeux à parler;
Et sa timidité lui donna la prudence
De n'admettre que nous en notre confidence :
Ainsi nos passions se dérobaient à tous;
Ainsi nos feux secrets n'ayant point de jaloux...
Mais qui vient jusqu'ici troubler mes rêveries?

SCÈNE III.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

Celle qui voudrait voir tes blessures guéries,
Celle...

ROSIDOR.

Ah! mon heur, jamais je n'obtiendrais sur moi
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toi.
De notre amour naissant la douceur et la gloire
De leur charmante idée occupaient ma mémoire;
Je flattais ton image, elle me reflattait;
Je lui faisais des vœux, elle les acceptait;
Je formais des désirs, elle en aimait l'hommage.
La désavoûras-tu cette flatteuse image?
Voudras-tu démentir notre entretien secret?
Seras-tu plus mauvaise enfin que ton portrait?

CALISTE.

Tu pourrais de sa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrais pas tout à fait m'y remettre;
Quoiqu'à dire le vrai je ne sais pas trop bien
En quoi je dédirais ce secret entretien,
Si ta pleine santé me donnait lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis et dois prescrire.
Prends soin de te guérir; et les miens plus contents...
Mais je te le dirai quand il en sera temps.

ROSIDOR.

Cet énigme enjoué n'a point d'incertitude
Qui soit propre à donner beaucoup d'inquiétude;
Et si j'ose entrevoir dans son obscurité,
Ma guérison importe à plus qu'à ma santé.
Mais dis tout, ou du moins souffre que je devine,
Et te die à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois, par complaisance au peu que j'ai d'appas,
Feindre d'entendre mal ce que je ne dis pas,
Et ne point m'envier un moment de délices
Que fait goûter l'amour en ses petits supplices.
Doute donc, sois en peine, et montre un cœur gêné
D'une amoureuse peur d'avoir mal deviné;
Espère, mais hésite; hésite, mais aspire :
Attends de ma bonté qu'il me plaise tout dire,

Et sans en concevoir d'espoir trop affermi,
N'espère qu'à demi, quand je parle à demi.

ROSIDOR.

Tu parles à demi, mais un secret langage
Qui va jusques au cœur m'en dit bien davantage,
Et tes yeux sont du tien de mauvais truchements,
Ou rien plus ne s'oppose à nos contentements.

CALISTE.

Je l'avais bien prévu que ton impatience
Porterait ton espoir à trop de confiance;
Que, pour craindre trop peu, tu devinerais mal.

ROSIDOR.

Quoi! la reine ose encor soutenir mon rival?
Et sans avoir d'horreur d'une action si noire...

CALISTE.

Elle a l'âme trop haute et chérit trop la gloire
Pour ne pas s'accorder aux volontés du roi,
Qui d'un heureux hymen récompense ta foi...

ROSIDOR.

Si notre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos désirs mettre encor quelque obstacle?

CALISTE.

Tes blessures.

ROSIDOR.

Allons, je suis déjà guéri.

CALISTE.

Ce n'est pas pour un jour que je veux un mari,
Et je ne puis souffrir que ton ardeur hasarde
Un bien que de ton roi la prudence retarde.
Prends soin de te guérir, mais guérir tout à fait,
Et crois que tes désirs...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet! qui te le persuade?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir, dont le cœur est malade?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, et m'as fait quelque peur;
Mais je sais le remède aux blessures du cœur.
Les tiennes, attendant le jour que tu souhaites,
Auront pour médecins mes yeux, qui les ont faites.
Je me rends désormais assidue à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, ma chère âme, il est de mon devoir
Que sans perdre de temps j'aille rendre en personne
D'humbles grâces au roi du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toi de ce remercîment.
Toutefois, qui saurait que pour ce compliment
Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire,
Je voudrais en ce cas moi-même t'y conduire;
Et j'aimerais mieux être un peu plus tard à toi,
Que tes justes devoirs manquassent vers ton roi.

ROSIDOR.

Mes blessures n'ont point, dans leurs faibles atteintes,
Sur quoi ton amitié puisse fonder ses craintes.

CALISTE.

Viens donc; et puisqu'enfin nous faisons mêmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCÈNE IV.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, PYMANTE, DORISE, CLÉON, UN PRÉVÔT, TROIS VENEURS.

ALCANDRE.

Que souvent notre esprit, trompé par l'apparence,
Règle ses mouvements avec peu d'assurance!
Qu'il est peu de lumière en nos entendements!
Et que d'incertitude en nos raisonnements!
Qui voudra désormais se fie[1] aux impostures
Qu'en notre jugement forment les conjectures :
Tu suffis pour apprendre à la postérité
Combien la vraisemblance a peu de vérité.
Jamais jusqu'à ce jour la raison en déroute
N'a conçu tant d'erreur avec si peu de doute;
Jamais, par des soupçons si faux et si pressants,
On n'a jusqu'à ce jour convaincu d'innocents.
J'en suis honteux, Clitandre, et mon âme confuse
De trop de promptitude en soi-même s'accuse.
Un roi doit se donner, quand il est irrité,
Ou plus de retenue, ou moins d'autorité.
Perds-en le souvenir; et pour moi, je te jure
Qu'à force de bienfaits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que votre majesté, sire, n'estime pas
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appâts.
L'honneur de vous servir m'apporte assez de gloire;
Et je perdrais le mien, si quelqu'un pouvait croire
Que mon devoir penchât au refroidissement,
Sans le flatteur espoir d'un agrandissement.
Vous n'avez exercé qu'une juste colère :
On est trop criminel quand on peut vous déplaire;
Et, tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moi qui connais le fond de son courage,
Et qui n'ai jamais vu de fard en son langage,
Je tiendrais à bonheur que votre majesté
M'acceptât pour garant de sa fidélité.

ALCANDRE.

Ne nous arrêtons plus sur la reconnaissance
Et de mon injustice, et de son innocence;
Passons au criminel. Toi dont la trahison
A fait si lourdement trébucher ma raison,

[1] Les éditeurs modernes, en mettant *se fier*, ont fait tout à la fois un contre-sens et un mauvais vers.

Approche, scélérat! Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage;
Attaque le plus fort un rival plus heureux;
Et présumant encor cet exploit dangereux,
A force de présents et d'infâmes pratiques,
D'un autre cavalier corrompt les domestiques,
Prend d'un autre le nom, et contrefait son seing,
Afin qu'exécutant son perfide dessein,
Sur un homme innocent tombent les conjectures?
Parle, parle, confesse, et préviens les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
Votre seule faveur a fait ma lâcheté,
Vous, dis-je, et cet objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout sur les gens de ma sorte;
Mais recherchant la mort de qui vous est si cher,
Pour en avoir le fruit il me fallait cacher;
Reconnu pour l'auteur d'une telle surprise,
Le moyen d'approcher de vous ou de Dorise?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, et m'imputer encor
L'attentat sur mon fils comme sur Rosidor:
Car je ne touche point à Dorise outragée;
Chacun, en te voyant, la voit assez vengée,
Et coupable elle-même, elle a bien mérité
L'affront qu'elle a reçu de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, et, de peur d'un supplice,
On tâche, en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paraître innocent à force de forfaits.
Je ne suis criminel sinon manque d'effets;
Et sans l'âpre rigueur du sort qui me tourmente,
Vous pleureriez le prince, et souffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus? j'ai tout dit: punissez.

ALCANDRE.

Est-ce là le regret de tes crimes passés?
Otez-le-moi d'ici; je ne puis voir sans honte
Que de tant de forfaits il tient si peu de compte:
Dites à mon conseil que pour le châtiment,
J'en laisse à ses avis le libre jugement;
Mais qu'après son arrêt je saurai reconnaître
L'amour que vers son prince il aura fait paraître.
Viens çà, toi, maintenant, monstre de cruauté,
Qui joins l'assassinat à la déloyauté,
Détestable Alecton, que la reine déçue
Avait naguère au rang de sa fille reçue!
Quel barbare, ou plutôt quelle peste d'enfer
Se rendit ton complice et te donna ce fer?

DORISE.

L'autre jour, dans ces bois trouvé par aventure,
Sire, il donna sujet à toute l'imposture;
Mille jaloux serpents qui me rongeaient le sein
Sur cette occasion formèrent mon dessein:
Je le cachai dès lors.

FLORIDAN.

Il est tout manifeste
Que ce fer n'est enfin qu'un misérable reste
Du malheureux duel où le triste Arimant
Laissa son corps sans âme, et Daphné sans amant.
Mais quant à son forfait, un ver de jalousie
Jette souvent notre âme en telle frénésie,
Que la raison, qu'aveugle un plein emportement.
Laisse notre conduite à son déréglement;
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuse.

ALCANDRE.

De si faibles raisons mon esprit ne s'abuse.

FLORIDAN.

Seigneur, quoi qu'il en soit, un fils qu'elle vous rend,
Sous votre bon plaisir, sa défense entreprend;
Innocente ou coupable, elle assura ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie;
Ta prière obtient même avant que demander
Ce qu'aucune raison ne pouvait t'accorder.
Le pardon t'est acquis: relève-toi, Dorise,
Et va dire partout, en liberté remise,
Que le prince aujourd'hui te préserve à la fois
Des fureurs de Pymante et des rigueurs des lois.

DORISE.

Après une bonté tellement excessive,
Puisque votre clémence ordonne que je vive,
Permettez désormais, sire, que mes desseins
Prennent des mouvements plus réglés et plus sains;
Souffrez que pour pleurer mes actions brutales,
Je fasse ma retraite avecque les vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'être au jour
Se puisse renfermer en leur sacré séjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la cour après m'être obligée,
Ce serait trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au monde un objet odieux,
De qui chacun, d'horreur, détournerait les yeux.

FLORIDAN.

Fusses-tu mille fois encor plus méprisable,
Ma faveur te va rendre assez considérable
Pour t'acquérir ici mille inclinations.
Outre l'attrait puissant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois et qui me doit la vie.
Fais-le voir, cher Clitandre, et tourne ton désir
Du côté que ton prince a voulu te choisir;
Réunis mes faveurs t'unissant à Dorise.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon esprit se divise,
Puisqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des pensers qui ne sont dus qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, et je tiens tes pensées
Vers un si beau sujet d'autant mieux adressées,
Que je lui veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE.

Taisez-vous, j'aperçois notre blessé qui vient.

SCÈNE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLÉON, CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE, DORISE.

ALCANDRE, *à Rosidor.*

Au comble de tes vœux, sûr de ton mariage,
N'es-tu point satisfait? que veux-tu davantage?

ROSIDOR.

L'apprendre de vous, sire, et pour remercîments
Nous offrir l'un et l'autre à vos commandements.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut sur toi quelque chose,
Et si ma volonté de la tienne dispose,
Embrasse un cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'hui la trahison des siens.
Le prince heureusement l'a sauvé du supplice,
Et ces deux que ton bras dérobe à ma justice,
Corrompus par Pymante, avaient juré ta mort:
Le suborneur depuis n'a pas eu meilleur sort:
Et, ce traître à présent tombé sous ma puissance,
Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le savez, le cœur me l'avait dit:
Et si peu que j'avais envers vous de crédit,
Je l'employai dès lors contre votre colère.
(*à Clitandre.*)
En moi dorénavant faites état d'un frère.

CLITANDRE, *à Rosidor.*

En moi, d'un serviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

DORISE, *à Caliste.*

Si le pardon du roi me peut donner le vôtre,
Si mon crime...

CALISTE.

Ah! ma sœur, tu me prends pour une autre,
Si tu crois que je puisse encor m'en souvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir
Où Rosidor guéri termine un hyménée.
Clitandre, en attendant cette heureuse journée,
Tâchera d'allumer en son âme des feux
Pour celle que mon fils désire, et que je veux,
A qui, pour réparer sa faute criminelle,
Je défends désormais de se montrer cruelle;
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'amants les fruits de leur amour.

EXAMEN DE CLITANDRE.

Un voyage que je fis à Paris pour voir le succès de *Mélite* m'apprit qu'elle n'était pas dans les vingt et quatre heures : c'était l'unique règle que l'on connût en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blâmaient de peu d'effets, et de ce que le style en était trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, et montrer que ce genre de pièces avait les vraies beautés du théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est-à-dire dans ces vingt et quatre heures), pleine d'incidents, et d'un style plus élevé, mais qui ne vaudrait rien du tout; en quoi je réussis parfaitement. Le style en est véritablement plus fort que celui de l'autre; mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est mêlé de pointes comme dans cette première; mais ce n'était pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la scène en dût être entièrement purgée. Pour la constitution, elle est si désordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui sont les premiers acteurs. Rosidor et Caliste sont ceux qui le paraissent le plus par l'avantage de leur caractère et de leur amour mutuel : mais leur action finit dès le premier acte avec leur péril; et ce qu'ils disent au troisième et au cinquième ne fait que montrer leurs visages, attendant que les autres achèvent. Pymante et Dorise y ont le plus grand emploi; mais ce ne sont que deux criminels qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, et dont même le premier en attente de plus grands pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui semble tourner le nœud de la pièce, puisque les premières actions vont à le faire coupable, et les dernières à le justifier, n'en peut être qu'un héros bien ennuyeux, qui n'est introduit que pour déclamer en prison, et ne parle pas même à cette maîtresse dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel. Tout le cinquième acte languit, comme celui de *Mélite*, après la conclusion des épisodes, et n'a rien de surprenant, puisque, dès le quatrième, on devine tout ce qui doit arriver, hormis le mariage de Clitandre avec Dorise, qui est encore plus étrange que celui d'Éraste, et dont on n'a garde de se défier.

Le roi et le prince son fils y paraissent dans un emploi fort au-dessous de leur dignité : l'un n'y est que comme juge, et l'autre comme confident de son favori. Ce défaut n'a pas accoutumé de passer pour défaut : aussi n'est-ce qu'un sentiment particulier dont je me fais une règle, qui peut-être ne semblera pas déraisonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un roi, un héritier de la couronne, un gouverneur de province, et généralement un homme d'autorité, peut paraître sur le théâtre en trois façons : comme roi, comme homme et comme juge; quelquefois avec deux de ces qualités, quelquefois avec toutes les trois ensemble. Il paraît comme roi seulement quand il n'a intérêt qu'à la conservation de son trône ou de sa vie, qu'on attaque pour changer l'État, sans avoir l'esprit agité d'aucune passion particulière; et c'est ainsi qu'Auguste agit dans *Cinna*, et Phocas dans *Héraclius*. Il paraît comme homme seulement quand il n'a que l'intérêt d'une

passion à suivre ou à vaincre, sans aucun péril pour son État; et tel est Grimoald dans les trois premiers actes de *Pertharite*, et les deux reines dans *Don Sanche*. Il ne paraît enfin que comme juge quand il est introduit sans aucun intérêt pour son État ni pour sa personne, ni pour ses affections, mais seulement pour régler celui des autres, comme dans ce poëme et dans le *Cid;* et on ne peut désavouer qu'en cette dernière posture il remplit assez mal la dignité d'un si grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, et demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres manières. Aussi l'on ne le donne jamais à représenter aux meilleurs acteurs; mais il faut qu'il se contente de passer par la bouche de ceux du second et du troisième ordre. Il peut paraître comme roi et comme homme tout à la fois quand il a un grand intérêt d'État et une forte passion tout ensemble à soutenir, comme Antiochus dans *Rodogune*, et Nicomède dans la tragédie qui porte son nom; et c'est, à mon avis, la plus digne manière et la plus avantageuse de mettre sur la scène des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, et ne manquent jamais d'être représentés par les premiers acteurs. Il ne me vient pas d'exemple en la mémoire où un roi paraisse comme homme et comme juge, avec un intérêt de passion pour lui, et un soin de régler ceux des autres sans aucun péril pour son État; mais pour voir les trois manières ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux gouverneurs d'Arménie et de Syrie, que j'ai introduits, l'un dans *Polyeucte* et l'autre dans *Théodore*. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son gendre, et l'autre pour son fils, qui est ce qui les fait paraître comme hommes, agit si faiblement, qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un et l'autre de conserver sa dignité, dont ils font tous deux leur capital; et qu'ainsi on peut dire en rigueur qu'ils ne paraissent que comme gouverneurs qui craignent de se perdre, et comme juges qui, par cette crainte dominante, condamnent, ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudraient conserver.

Les monologues sont trop longs et trop fréquents en cette pièce; c'était une beauté en ce temps-là : les comédiens les souhaitaient, et croyaient y paraître avec plus d'avantage. La mode a si bien changé, que la plupart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun; et vous n'en trouverez point dans *Pompée*, la *Suite du Menteur*, *Théodore* et *Pertharite*, ni dans *Héraclius*, *Andromède*, *Œdipe* et la *Toison d'or*, à la réserve des stances.

Pour le lieu, il a encore plus d'étendue, ou, si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage ici que dans *Mélite;* il comprend un château d'un roi avec une forêt voisine, comme pourrait être celui de Saint-Germain, et est bien éloigné de l'exactitude que les sévères critiques y demandent.

FIN DE CLITANDRE.



LA VEUVE,

COMÉDIE. — 1634.

A MADAME
DE LA MAISON-FORT.

MADAME,

Le bon accueil qu'autrefois cette Veuve a reçu de vous l'oblige à vous en remercier, et l'enhardit à vous demander la faveur de votre protection. Étant exposée aux coups de l'envie et de la médisance, elle n'en peut trouver de plus assurée que celle d'une personne sur qui ces deux monstres n'ont jamais eu de prise. Elle espère que vous ne la méconnaîtrez pas, pour être dépouillée de tous autres ornements que les siens, et que vous la traiterez aussi bien qu'alors que la grâce de la représentation la mettait en son jour. Pourvu qu'elle vous puisse divertir encore une heure, elle est trop contente, et se bannira sans regret du théâtre pour avoir une place dans votre cabinet. Elle est honteuse de vous ressembler si peu, et a de grands sujets d'appréhender qu'on ne l'accuse de peu de jugement de se présenter devant vous, dont les perfections la feront paraître d'autant plus imparfaite; mais quand elle considère qu'elles sont en un si haut point, qu'on n'en peut avoir de légères teintures sans des priviléges tout particuliers du ciel, elle se rassure entièrement, et n'ose plus craindre qu'il se rencontre des esprits assez injustes pour lui imputer à défaut le manque des choses qui sont au-dessus des forces de la nature : en effet, madame, quelque difficulté que vous fassiez de croire aux miracles, il faut que vous en reconnaissiez en vous-même, ou que vous ne vous connaissiez pas, puisqu'il est tout vrai que des vertus et des qualités si peu communes que les vôtres ne sauraient avoir d'autre nom. Ce n'est pas mon dessein d'en faire ici les éloges; outre qu'il serait superflu de particulariser ce que tout le monde sait, la bassesse de mon discours profanerait des choses si relevées. Ma plume est trop faible pour entreprendre de voler si haut; c'est assez pour elle de vous rendre mes devoirs, et de vous protester, avec plus de vérité que d'éloquence, que je serai toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Si tu n'es homme à te contenter de la naïveté du style et de la subtilité de l'intrigue, je ne t'invite point à la lecture de cette pièce : son ornement n'est pas dans l'éclat des vers. C'est une belle chose que de les faire puissants et majestueux : cette pompe ravit d'ordinaire les esprits, et pour le moins les éblouit; mais il faut que les sujets en fassent naître les occasions; autrement c'est en faire parade mal à propos, et pour gagner le nom de poëte, perdre celui de judicieux. La comédie n'est qu'un portrait de nos actions et de nos discours, et la perfection des portraits consiste en la ressemblance. Sur cette maxime, je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs que ce que diraient vraisemblablement en leur place ceux qu'ils représentent, et de les faire discourir en honnêtes gens, et non pas en auteurs. Ce n'est qu'aux ouvrages où le poëte parle qu'il faut parler en poëte; Plaute n'a pas écrit comme Virgile, et ne laisse pas d'avoir bien écrit. Ici donc tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une prose rimée, peu de scènes toutefois sans quelque raisonnement assez véritable, et partout une conduite assez industrieuse. Tu y reconnaîtras trois sortes d'amours aussi extraordinaires au théâtre qu'ordinaires dans le monde; celle de Philiste et Clarice, d'Alcidon et Doris, et celle de la même Doris avec Florange, qui ne paraît point. Le plus beau de leurs entretiens est en équivoques, et en propositions dont ils te laissent les conséquences à tirer. Si tu en pénètres bien le sens, l'artifice ne t'en déplaira point. Pour l'ordre de la pièce, je ne l'ai mis ni dans la sévérité des règles, ni dans la liberté, qui n'est que trop ordinaire sur le théâtre français : l'une est trop rarement capable de beaux effets, et on les trouve à trop bon marché dans l'autre, qui prend quelquefois tout un siècle pour la durée de son action, et toute la terre habitable pour le lieu de la scène. Cela sent un peu trop son abandon, messéant à toute sorte de poëme, et particulièrement aux dramatiques, qui ont toujours été les plus réguliers. J'ai donc cherché quelque milieu pour la règle du temps, et me suis persuadé que la comédie étant disposée en cinq actes, cinq jours consécutifs n'y seraient point mal employés. Ce n'est pas que je méprise l'antiquité; mais comme on épouse malaisément des beautés si vieilles, j'ai cru lui rendre assez de respects de lui partager mes ouvrages; et de six pièces de théâtre qui me sont échappées [1], en ayant réduit trois

[1] En 1634, Corneille avait déjà composé *Mélite*, *Clitandre*, la *Veuve*, la *Galerie du Palais*, la *Suivante*, et la *Place Royale*. Cette dernière comédie ne fut jouée qu'en 1635.

dans la contrainte qu'elle nous a prescrite, je n'ai point fait de conscience d'allonger un peu les vingt et quatre heures aux trois autres. Pour l'unité de lieu et d'action, ce sont deux règles que j'observe inviolablement; mais j'interprète la dernière à ma mode; et la première, tantôt je la resserre à la seule grandeur du théâtre, et tantôt je l'étends jusqu'à toute une ville, comme en cette pièce. Je l'ai poussée dans le *Clitandre* jusques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt et quatre heures; mais bien que j'en pusse trouver de bons garants et de grands exemples dans les vieux et nouveaux siècles, j'estime qu'il n'est que meilleur de se passer de leur imitation en ce point. Quelque jour je m'expliquerai davantage sur les matières; mais il faut attendre l'occasion d'un plus grand volume : cette préface n'est déjà que trop longue pour une comédie.

ARGUMENT.

Alcidon, amoureux de Clarice, veuve d'Alcandre et maîtresse de Philiste, son particulier ami, de peur qu'il ne s'en aperçût, feint d'aimer sa sœur Doris, qui, ne s'abusant point par ses caresses, consent au mariage de Florange, que sa mère lui propose. Ce faux ami, sous prétexte de se venger de l'affront que lui faisait ce mariage, fait consentir Célidan à enlever Clarice en sa faveur, et ils la mènent ensemble à un château de Célidan. Philiste, abusé des faux ressentiments de son ami, fait rompre le mariage de Florange : sur quoi Célidan conjure Alcidon de reprendre Doris, et rendre Clarice à son amant. Ne l'y pouvant résoudre, il soupçonne quelque fourbe de sa part, et fait si bien qu'il tire les vers du nez à la nourrice de Clarice, qui avait toujours eu une intelligence avec Alcidon, et lui avait même facilité l'enlèvement de sa maîtresse; ce qui le porte à quitter le parti de ce perfide : de sorte que ramenant Clarice à Philiste, il obtient de lui en récompense sa sœur Doris.

PERSONNAGES.

PHILISTE, amant de Clarice.
ALCIDON, ami de Philiste et amant de Doris.
CÉLIDAN, ami d'Alcidon et amoureux de Doris.
CLARICE, veuve d'Alcandre et maîtresse de Philiste.
CHRYSANTE, mère de Doris.
DORIS, sœur de Philiste.
LA NOURRICE de Clarice.
GÉRON, agent de Florange, amoureux de Doris, qui ne paraît point.
LYCASTE, domestique de Philis.
POLYMAS, DORASTE, LISTOR, } domestiques de Clarice.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'en demeure d'accord, chacun a sa méthode;
Mais la tienne pour moi serait trop incommode;
Mon cœur ne pourrait pas conserver tant de feu,
S'il fallait que ma bouche en témoignât si peu.
Depuis près de deux ans tu brûles pour Clarice;
Et plus ton amour croît, moins elle en a d'indice.
Il semble qu'à languir tes désirs sont contents,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
Quel fruit espères-tu de ta persévérance
A la traiter toujours avec indifférence?
Auprès d'elle assidu, sans lui parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour?

PHILISTE.

Non, mais, à dire vrai, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton espoir, qui te flatte, en vain se l'imagine.
Clarice avec raison prend pour stupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-être. Mais enfin vois-tu qu'elle me fuie,
Qu'indifférent qu'il est mon entretien l'ennuie,
Que je lui sois à charge, et lorsque je la voi,
Qu'elle use d'artifice à s'échapper de moi?
Sans te mettre en souci quelle en sera la suite,
Apprends comme l'amour doit régler sa conduite.
Aussitôt qu'une dame a charmé nos esprits,
Offrir notre service au hasard d'un mépris,
Et nous abandonnant à nos brusques saillies,
Au lieu de notre ardeur lui montrer nos folies;
Nous attirer sur l'heure un dédain éclatant,
Il n'est si maladroit qui n'en fît bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on se déclare.
Notre submission à l'orgueil la prépare.
Lui dire incontinent son pouvoir souverain,
C'est mettre à sa rigueur les armes à la main.
Usons, pour être aimés, d'un meilleur artifice,
Et sans lui rien offrir, rendons-lui du service;
Réglons sur son humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos desseins sur ses intentions,
Tant que, par la douceur d'une longue hantise,
Comme insensiblement elle se trouve prise!
C'est par là que l'on sème aux dames des appâts
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas.
Leur haine envers l'amour pourrait être un prodige
Que le seul nom les choque, et l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive qui le voudra ce procédé nouveau.
Mon feu me déplairait caché sous ce rideau.
Ne parler point d'amour! Pour moi, je me défie
Des fantasques raisons de ta philosophie;
Ce n'est pas là mon jeu. Le joli passe-temps
D'être auprès d'une dame, et causer du beau temps,
Lui jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'assez bons vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie!
Change, pauvre abusé, change de batterie,
Conte ce qui te mène, et ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours et tes pas.

PHILISTE.

Je les aurais perdus auprès de ma maîtresse,
Si je n'eusse employé que la commune adresse,
Puisque inégal de biens et de condition,
Je ne pouvais prétendre à son affection.

ALCIDON.

Mais si tu ne les perds je le tiens à miracle,
Puisque ainsi ton amour rencontre un double obstacle,
Et que ton froid silence et l'inégalité
S'opposent tout ensemble à ta témérité.

PHILISTE.

Crois que de la façon dont j'ai su me conduire
Mon silence n'est pas en état de me nuire;
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moi,
Qu'il ne m'est plus permis de douter de sa foi:
Mes soupirs et les siens font un secret langage
Par où son cœur au mien à tous moments s'engage;
Des coups d'œil languissants, des souris ajustés,
Des penchements de tête à demi concertés,
Et mille autres douceurs, aux seuls amants connues,
Nous font voir chaque jour nos âmes toutes nues,
Nous sont de bons garants d'un feu qui chaque jour...

ALCIDON.

Tout cela, cependant, sans lui parler d'amour?

PHILISTE.

Sans lui parler d'amour.

ALCIDON.

J'estime ta science;
Mais j'aurais à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le ciel, qui nous choisit lui-même des partis,
A tes feux et les miens prudemment assortis:
Et comme, à ces longueurs t'ayant fait indocile,
Il te donne en ma sœur un naturel facile,
Ainsi pour cette veuve il a su m'enflammer,
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il lui faut enfin découvrir ton courage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur sa nourrice ménage:
Cette vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions;
Elle m'avertira du temps que je dois prendre;
Le reste une autre fois se pourra mieux apprendre:
Adieu.

ALCIDON.

La confidence avec un bon ami
Jamais, sans l'offenser, ne s'exerce à demi.

PHILISTE.

Un intérêt d'amour me prescrit ces limites.
Ma maîtresse m'attend pour faire des visites,
Où je lui promis hier de lui prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE.

Adieu jusqu'à demain.

SCÈNE II.

ALCIDON, LA NOURRICE.

ALCIDON, *seul.*

Vit-on jamais amant de pareille imprudence
Faire avec son rival entière confidence?
Simple, apprends que ta sœur n'aura jamais de quoi
Asservir sous ses lois des gens faits comme moi;
Qu'Alcidon feint pour elle, et brûle pour Clarice.
Ton agente est à moi. N'est-il pas vrai, nourrice?

LA NOURRICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et notre ami rival?

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit, son affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu lui promets pourtant?

LA NOURRICE.

C'est par où je l'amuse,
Jusqu'à ce que l'effet lui découvre ma ruse.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Eh bien! que t'a-t-il dit?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour lui tout ton crédit,
Et que rendant toujours quelque petit service,
Il s'est fait une entrée en l'âme de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne présume. Et toi?

ALCIDON.

Je l'ai poussé
A s'enhardir un peu plus que par le passé,

Et découvrir son mal à celle qui le cause.

LA NOURRICE.

Pourquoi?

ALCIDON.

Pour deux raisons : l'une, qu'il me propose
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement;
L'autre, que ta maîtresse, après ce compliment,
Le chassera peut-être ainsi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardis pas tant; j'aurais peur, au contraire,
Que malgré tes raisons quelque mal ne t'en prît :
Car enfin ce rival est bien dans son esprit,
Mais non pas tellement qu'avant que le mois passe
Notre adresse sous main ne le mette en disgrâce.

ALCIDON.

Et lors?

LA NOURRICE.

Je te réponds de ce que tu chéris.
Cependant continue à caresser Doris;
Que son frère, ébloui par cette accorte feinte,
De nos prétentions n'ait ni soupçon ni crainte.

ALCIDON.

A m'en ouïr conter, l'amour de Céladon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon :
Tu rirais trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle est croit tout sur ta parole?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie est si folle de moi,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foi;
Et son frère, pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je soupire après son mariage,
Pensant bien m'obliger, m'en parle tous les jours :
Mais quand il en vient là, je sais bien mes détours;
Tantôt, vu l'amitié qui tous deux nous assemble,
J'attendrai son hymen pour être heureux ensemble;
Tantôt il faut du temps pour le consentement
D'un oncle dont j'espère un haut avancement;
Tantôt je sais trouver quelque autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous, de peur qu'il entrât en cervelle,
S'il avait découvert un si long entretien.
Joue aussi bien ton jeu que je joûrai le mien.

ALCIDON.

Nourrice, ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

LA NOURRICE.

Monsieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moi d'un soin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce sera donc pour vous plus que pour votre argent.

SCÈNE III.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'est trop désavouer une si belle flamme,
Qui n'a rien de honteux, rien de sujet au blâme :
Confesse-le, ma fille, Alcidon a ton cœur;
Ses rares qualités l'en ont rendu vainqueur :
Ne vous entr'appeler que « mon âme et ma vie, »
C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un même trait vos esprits sont blessés.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainsi que vous pensez.
Mon frère aime Alcidon, et sa prière expresse
M'oblige à lui répondre en termes de maîtresse.
Je me fais, comme lui, souvent toute de feux;
Mais mon cœur se conserve au point où je le veux,
Toujours libre, et qui garde une amitié sincère
A celui que voudra me prescrire une mère.

CHRYSANTE.

Oui, pourvu qu'Alcidon te soit ainsi prescrit.

DORIS.

Madame, puissiez-vous lire dans mon esprit!
Vous verriez jusqu'où va ma pure obéissance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille user de ma puissance;
Je croirais en produire un trop cruel effet,
Si je te séparais d'un amant si parfait.

DORIS.

Vous le connaissez mal; son âme a deux visages,
Et ce dissimulé n'est qu'un conteur à gages;
Il a beau m'accabler de protestations,
Je démêle aisément toutes ses fictions;
Il ne me prête rien que je ne lui renvoie :
Nous nous entre-payons d'une même monnoie;
Et malgré nos discours, mon vertueux désir
Attend toujours celui que vous voudrez choisir :
Votre vouloir du mien absolument dispose.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foi; mais parlons d'autre chose.
Nous vîmes hier au bal, entre autres nouveautés,
Tout plein d'honnêtes gens caresser les beautés.

DORIS.

Oui, madame : Alindor en voulait à Célie;
Lysandre, à Célidée; Oronte, à Rosélie.

CHRYSANTE.

Et, nommant celles-ci, tu caches finement
Qu'un certain t'entretint assez paisiblement.

DORIS.

Ce visage inconnu qu'on appelait Florange?

CHRYSANTE.

Lui-même.

DORIS.

Ah Dieu! que c'est un cajoleur étrange!

Ce fut paisiblement, de vrai, qu'il m'entretint.
Soit que quelque raison en secret le retînt,
Soit que son bel esprit me jugeât incapable
De lui pouvoir fournir un entretien sortable,
Il m'épargna si bien, que ses plus longs propos
A peine en plus d'une heure étaient de quatre mots;
Il me mena danser deux fois sans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais ensuite?

DORIS.

Le reste est digne qu'on l'admire.
Mon baladin muet se retranche en un coin,
Pour faire mieux jouer la prunelle de loin;
Après m'avoir de là longtemps considérée,
Après m'avoir des yeux mille fois mesurée,
Il m'aborde en tremblant, avec ce compliment :
« Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'aimant. »
(Il pensait m'avoir dit le meilleur mot du monde.)
Entendant ce haut style, aussitôt je seconde,
Et réponds brusquement, sans beaucoup m'émouvoir :
« Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir. »
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il voulait dire;
Et pour toute réplique il se mit à sourire.
Depuis il s'avisa de me serrer les doigts;
Et retrouvant un peu l'usage de la voix,
Il prit un de mes gants : « La mode en est nouvelle,
« Me dit-il, et jamais je n'en vis de si belle;
« Vous portez sur la gorge un mouchoir fort carré;
« Votre éventail me plaît d'être ainsi bigarré;
« L'amour, je vous assure, est une belle chose;
« Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose;
« La ville est en hiver toute autre que les champs;
« Les charges à présent n'ont que trop de marchands;
« On n'en peut approcher. »

CHRYSANTE.

Mais enfin que t'en semble?

DORIS.

Je n'ai jamais connu d'homme qui lui ressemble,
Ni qui mêle en discours tant de diversités.

CHRYSANTE.

Il est nouveau venu des universités,
Mais après tout fort riche, et que la mort d'un père,
Sans deux successions que de plus il espère,
Comble de tant de biens, qu'il n'est fille aujourd'hui
Qui ne lui rie au nez, et n'ait dessein sur lui.

DORIS.

Aussi me contez-vous de beaux traits de visage.

CHRYSANTE.

Eh bien! avec ces traits est-il à ton usage?

DORIS.

Je douterais plutôt si je serais au sien.

CHRYSANTE.

Je sais qu'assurément il te veut force bien;
Mais il te le faudrait, en fille plus accorte,
Recevoir désormais un peu d'une autre sorte.

DORIS.

Commandez seulement, madame, et mon devoir
Ne négligera rien qui soit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma fille, te voilà telle que je souhaite.
Pour ne te rien celer, c'est chose qui vaut faite.
Géron, qui depuis peu fait ici tant de tours,
Au déçu d'un chacun a traité ces amours:
Et puisqu'à mes désirs je te vois résolue,
Je veux qu'avant deux jours l'affaire soit conclue.
Au regard d'Alcidon tu dois continuer,
Et de ton beau semblant ne rien diminuer.
Il faut jouer au fin contre un esprit si double.

DORIS.

Mon frère en sa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'est pas si mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, avisez-y; je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre; voici Géron, de qui la conférence
Doit rompre, ou nous donner une entière assurance.

SCÈNE IV.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.

Ils se sont vus enfin.

GÉRON.

Je l'avais déjà su,
Madame; et les effets ne m'en ont point déçu,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Eh bien! mais qu'est-ce encore?
Que dit-il de ma fille?

GÉRON.

Ah! madame, il l'adore.
Il n'a point encor vu de miracles pareils :
Ses yeux, à son avis, sont autant de soleils;
L'enflure de son sein un double petit monde;
C'est le seul ornement de la machine ronde.
L'Amour à ses regards allume son flambeau,
Et souvent, pour la voir, il ôte son bandeau;
Diane n'eut jamais une si belle taille;
Auprès d'elle Vénus ne serait rien qui vaille;
Ce ne sont rien que lis et roses que son teint;
Enfin de ses beautés il est si fort atteint...

CHRYSANTE.

Atteint? Ah! mon ami, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GÉRON.

Madame, je vous jure, il pèche innocemment,
Et s'il savait mieux dire, il dirait autrement.
C'est un homme tout neuf : que voulez-vous qu'il fasse?

Il dit ce qu'il a lu. Daignez juger, de grâce,
Plus favorablement de son intention;
Et pour mieux vous montrer où va sa passion,
Vous savez les deux points (mais aussi, je vous prie,
Vous ne lui direz pas cette supercherie).

CHRYSANTE.

Non, non.

GÉRON.

Vous savez donc les deux difficultés
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrêtés?

CHRYSANTE.

Il veut son avantage, et nous cherchons le nôtre.

GÉRON.

« Va, Géron, m'a-t-il dit; et pour l'une et pour l'au-
« Si par dextérité tu n'en peux rien tirer, [tre,
« Accorde tout plutôt que de plus différer.
« Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourvue,
« Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir
Mais qu'en dit votre fille? [vue. »

CHRYSANTE.

Elle suivra mon choix,
Et montre une âme prête à recevoir mes lois;
Non qu'elle en fasse état plus que de bonne sorte:
Il suffit qu'elle voit ce que le bien apporte,
Et qu'elle s'accommode aux solides raisons
Qui forment à présent les meilleures maisons.

GÉRON.

A ce compte, c'est fait. Quand vous plaît-il qu'il vienne
Dégager ma parole, et vous donner la sienne?

CHRYSANTE.

Deux jours me suffiront, ménagés dextrement,
Pour disposer mon fils à son contentement.
Durant ce peu de temps, si son ardeur le presse,
Il peut hors du logis rencontrer sa maîtresse.
Assez d'occasions s'offrent aux amoureux.

GÉRON.

Madame, que d'un mot je vais le rendre heureux!

SCÈNE V.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Le bonheur aujourd'hui conduisait vos visites,
Et semblait rendre hommage à vos rares mérites.
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Oui; mais n'estimez pas qu'ainsi vous m'empêchiez
De vous dire, à présent que nous faisons retraite,
Combien de chez Daphnis je sors mal satisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait son pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne pensez pas aussi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE.

Sa compagnie était, ce me semble, assez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon goût, et, que je pense, au tien!
Deux filles possédaient seules ton entretien;
Et leur orgueil, enflé par cette préférence,
De ce qu'elles valaient tirait pleine assurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laisse tout surpris:
Avec tant de beautés, et tant de bons esprits,
Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

CLARICE.

Avec ces bons esprits je n'étais qu'en martyre;
Leur discours m'assassine, et n'a qu'un certain jeu
Qui m'étourdit beaucoup, et qui me plaît fort peu.

PHILISTE.

Celui que nous tenions me plaisait à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaisaient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous,
Sur les vôtres mes yeux se portaient à tous coups,
Et s'en allaient chercher sur un si beau visage
Mille et mille raisons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la subtile ruse! ô l'excellent détour!
Sans doute une des deux te donne de l'amour;
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, madame?
Un de ces deux objets captiverait mon âme!
Jugez-en mieux, de grâce; et croyez que mon cœur
Choisirait pour se rendre un plus puissant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fâcheux. Bélinde et Chrysolithe
Manquent donc, à ton gré, d'attraits et de mérite,
Elles dont les beautés captivent mille amants!

PHILISTE.

Tout autre trouverait leurs visages charmants,
Et j'en ferais état, si le ciel m'eût fait naître [tre;
D'un malheur assez grand pour ne vous pas connaî-
Mais l'honneur de vous voir, que vous me permettez,
Fait que je n'y remarque aucunes raretés;
Et plein de votre idée, il ne m'est pas possible
Ni d'admirer ailleurs, ni d'être ailleurs sensible.

CLARICE.

On ne m'éblouit pas à force de flatter:
Revenons au propos que tu veux éviter.
Je veux savoir des deux laquelle est ta maîtresse;
Ne dissimule plus, Philiste, et me confesse....

PHILISTE.

Que Chrysolithe et l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'assez puissant pour attirer mes vœux.
Si, blessé des regards de quelque beau visage,

Mon cœur de sa franchise avait perdu l'usage....

CLARICE.

Tu serais assez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'est ce qui ne se peut : l'amour est tout de feu,
Il éclaire en brûlant, et se trahit soi-même.
Un esprit amoureux, absent de ce qu'il aime,
Par sa mauvaise humeur fait trop voir ce qu'il est;
Toujours morne, rêveur, triste, tout lui déplaît;
A tout autre propos qu'à celui de sa flamme,
Le silence à la bouche, et le chagrin en l'âme,
Son œil semble à regret nous donner ses regards,
Et les jette à la fois souvent de toutes parts,
Qu'ainsi sa fonction confuse ou mal guidée
Se ramène en soi-même, et ne voit qu'une idée;
Mais auprès de l'objet qui possède son cœur,
Ses esprits ranimés reprennent leur vigueur :
Gai, complaisant, actif....

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire?

PHILISTE.

Que, par ces actions que je viens de décrire,
Vous, de qui j'ai l'honneur chaque jour d'approcher,
Jugiez pour quel objet l'amour m'a su toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance,
Il faudrait plus de temps. Adieu; la nuit s'avance.
Te verra-t-on demain?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous?
Jamais commandements ne me furent si doux :
Loin de vous, je n'ai rien qu'avec plaisir je voie,
Tout me devient fâcheux, tout s'oppose à ma joie;
Un chagrin invincible accable tous mes sens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des absents
C'est l'amour qui fait naître une telle tristesse,
Ce compliment n'est bon qu'auprès d'une maîtresse.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un respect qui produit chaque jour
Pour un sujet si haut les effets de l'amour.

SCÈNE VI.

CLARICE.

Las! il m'en dit assez, si je l'osais entendre;
Et ses désirs aux miens se font assez comprendre;
Mais pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est muet de crainte; et l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaît! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque et m'importune,
Égale à mon Philiste, il m'offrirait ses vœux,
Je m'entendrais nommer le sujet de ses feux,
Et ses discours pourraient forcer ma modestie
A l'assurer bientôt de notre sympathie;
Mais le peu de rapport de nos conditions
Ote le nom d'amour à ses submissions;
Et sous l'injuste loi de cette retenue,
Le remède me manque, et mon mal continue.
Il me sert en esclave, et non pas en amant,
Tant son respect s'oppose à mon contentement!
Ah! que ne devient-il un peu plus téméraire!
Que ne s'expose-t-il au hasard de me plaire?
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et rends-le moins timide, ou l'ôte de mes yeux.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILISTE.

Secrets tyrans de ma pensée,
Respect, amour, de qui les lois
D'un juste et fâcheux contre-poids
La tiennent toujours balancée;
Que vos mouvements opposés,
Vos traits, l'un par l'autre brisés,
Sont puissants à s'entre-détruire!
Que l'un m'offre d'espoir! que l'autre a de rigueur!
Et tandis que tous deux tâchent à me séduire,
Que leur combat est rude au milieu de mon cœur!

Moi-même je fais mon supplice
A force de leur obéir;
Mais le moyen de les haïr?
Ils viennent tous deux de Clarice;
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte et mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naître;
Et de deux flots divers mon esprit agité,
Plein de glace, et d'un feu qui n'oserait paraître,
Blâme sa retenue et sa témérité.

Mon âme, dans cet esclavage,
Fait des vœux qu'elle n'ose offrir;
J'aime seulement pour souffrir;
J'ai trop et trop peu de courage :
Je vois bien que je suis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes.
Mon silence à ses feux fait tant de trahison,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,
Pour accroître son mal, je fuis ma guérison.

Elle brûle, et par quelque signe
Que son cœur s'explique avec moi,
Je doute de ce que je voi,
Parce que je m'en trouve indigne.
Espoir, adieu, c'est trop flatté :
Ne crois pas que cette beauté
Daigne avouer de telles flammes;
Et dans le juste soin qu'elle a de les cacher,
Vois que si même ardeur embrase nos deux âmes,
Sa bouche à son esprit n'ose le reprocher.

Pauvre amant, vois par son silence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincrait d'une insolence.
Quel fantasque raisonnement!
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens subtil à ma peine!
Pourquoi m'imaginer qu'un discours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et, malgré mon bonheur, me rende malheureux?

Mais j'aperçois Clarice. O dieux! si cette belle
Parlait autant de moi que je m'entretiens d'elle!
Du moins si sa nourrice a soin de nos amours,
C'est de moi qu'à présent doit être leur discours.
Une humeur curieuse avec chaleur m'emporte
A me couler sans bruit derrière cette porte,
Pour écouter de là, sans en être aperçu,
En quoi mon fol espoir me peut avoir déçu.
Allons. Souvent l'amour ne veut qu'une bonne heure:
Jamais l'occasion ne s'offrira meilleure,
Et peut-être qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour nous mieux déclarer.

SCÈNE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Tu me veux détourner d'une seconde flamme
Dont je ne pense pas qu'autre que toi me blâme.
Être veuve à mon âge, et toujours déplorer
La perte d'un mari que je puis réparer;
Refuser d'un amant ce doux nom de maîtresse;
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adresse;
Le voir toujours languir dessous ma dure loi;
Cette vertu, nourrice, est trop haute pour moi.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au vôtre ne résiste
Qu'alors que votre ardeur se porte vers Philiste.
Aimez, aimez quelqu'un; mais comme à l'autre fois
Qu'un lieu digne de vous arrête votre choix.

CLARICE.

Brise là ce discours dont mon amour s'irrite;
Philiste n'en voit point qui le passe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en lui rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il se rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point est extrême!
Et que tu connais mal et Philiste et moi-même,
Si tu crois que l'excès de sa civilité
Passe jamais chez moi pour importunité!

LA NOURRICE.

Ce cajoleur rusé, qui toujours vous assiége,
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans son piége.

CLARICE.

Ce cavalier parfait, de qui je tiens le cœur,
A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur.

LA NOURRICE.

Il aime votre bien, et non votre personne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un et l'autre lui donne :
Ce m'est trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ai supplée à mes défauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre, et le rang qu'il vous laisse,
Voudraient un successeur de plus haute noblesse.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines dignités,
Philiste le devance en rares qualités;
Il est né gentilhomme, et sa vertu répare
Tout ce dont la fortune envers lui fut avare :
Nous avons, elle et moi, trop de quoi l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, madame, un peu vous refroidir
Pour le considérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fausse apparence,
La raison ferait voir à vos yeux insensés
Que Philiste n'est pas tout ce que vous pensez.
Croyez-m'en plus que vous; j'ai vieilli dans le monde,
J'ai de l'expérience, et c'est où je me fonde;
Éloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en son absence essai d'une autre humeur;
Pratiquez-en quelque autre, et désintéressée,
Comparez-lui l'objet dont vous êtes blessée;
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moi de si noirs artifices!
Donner à mon amour de si cruels supplices!
Trahir tous mes désirs, éteindre un feu si beau!
Qu'on m'enferme plutôt toute vive au tombeau.
Fais venir cet amant : dussé-je la première
Lui faire de mon cœur une ouverture entière,
Je ne permettrai point qu'il sorte d'avec moi

Sans avoir l'un à l'autre engagé notre foi.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le temps ménage;
Vous pourrez à loisir éprouver son courage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes conseils maudits,
Et sans me répliquer fais ce que je te dis.

SCÈNE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

Je te ferai cracher cette langue traîtresse.
Est-ce ainsi qu'on me sert auprès de ma maîtresse,
Détestable sorcière?

LA NOURRICE.

Eh bien! quoi? qu'ai-je fait?

PHILISTE.

Et tu doutes encor si j'ai vu ton forfait?

LA NOURRICE.

Quel forfait?

PHILISTE.

Peut-on voir lâcheté plus hardie!
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie!

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet, est-ce une trahison?

PHILISTE.

Est-ce ainsi qu'on le tient?

LA NOURRICE.

Parlons avec raison;
Que t'avais-je promis?

PHILISTE.

Que de tout ton possible
Tu rendrais ta maîtresse à mes désirs sensible,
Et la disposerais à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux?

PHILISTE.

Malgré toi mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURRICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma sage conduite,
Jeune et simple novice en matière d'amour,
Qui ne saurais comprendre encore un si bon tour.
Flatter de nos discours les passions des dames,
C'est aider lâchement à leurs naissantes flammes;
C'est traiter lourdement un délicat effet;
C'est n'y savoir enfin que ce que chacun sait:
Moi, qui de ce métier ai la haute science,
Et qui pour te servir brûle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaisant,
J'ai su croître sa flamme en la contredisant;
J'ai su faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé sous un honteux silence;
Et n'ai pas tant choqué que piqué ses désirs,
Dont la soif irritée avance tes plaisirs.

PHILISTE.

A croire ton babil, la ruse est merveilleuse,
Mais l'épreuve, à mon goût, en est fort périlleuse.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'est vu de tours plus assurés.
La raison et l'amour sont ennemis jurés;
Et lorsque ce dernier dans un esprit commande,
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande:
Plus la raison l'attaque, et plus il se roidit;
Plus elle l'intimide, et plus il s'enhardit.
Je le dis sans besoin, vos yeux et vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles;
Vous-même avez tout vu, que voulez-vous de plus?
Entrez, on vous attend; ces discours superflus
Reculent votre bien, et font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon service;
Usez bien de votre heur et de l'occasion.

PHILISTE.

Soit une vérité, soit une illusion
Que ton esprit adroit emploie à ta défense,
Le mien de tes discours plus outre ne s'offense;
Et j'en estimerai mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais dessein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus! Voyez l'impatiente
Qui ne peut plus souffrir une si longue attente.

SCÈNE IV.

CLARICE, PHILISTE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Paresseux, qui tardez si longtemps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de votre vue

CLARICE.

Vraiment, vous me jugez de sens fort dépourvu.
Vous bannir de mes yeux! une si dure loi
Ferait trop retomber le châtiment sur moi;
Et je n'ai pas failli, pour me punir moi-même.

PHILISTE.

L'absence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Aussi, que savez-vous si vos perfections
Ne vous ont rien acquis sur mes affections!

PHILISTE.

Madame, excusez-moi, je sais mieux reconnaître
Mes défauts, et le peu que le ciel m'a fait naître.

CLARICE.

N'oublîrez-vous jamais ces termes ravalés,
Pour vous priser de bouche autant que vous valez?

Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites?
Demeurez avec moi d'accord de vos mérites;
Laissez-moi me flatter de cette vanité
Que j'ai quelque pouvoir sur votre liberté,
Et qu'une humeur si froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moi le titre d'insensible :
Une si douce erreur tâche à s'autoriser;
Quel plaisir prenez-vous à m'en désabuser?

PHILISTE.

Ce n'est point une erreur; pardonnez-moi, madame,
Ce sont les mouvements les plus sains de mon âme.
Il est vrai, je vous aime, et mes feux indiscrets
Se donnent leur supplice en demeurant secrets.
Je reçois sans contrainte une ardeur téméraire;
Mais si j'ose brûler, je sais aussi me taire;
Et près de votre objet, mon unique vainqueur,
Je puis tout sur ma langue, et rien dessus mon cœur.
En vain j'avais appris que la seule espérance
Entretenait l'amour dans la persévérance,
J'aime sans espérer; et mon cœur enflammé
A pour but de vous plaire, et non pas d'être aimé.
L'amour devient servile, alors qu'il se dispense
A n'allumer ses feux que pour la récompense.
Ma flamme est toute pure, et sans rien présumer,
Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celui d'être aimé, sans que tu le prétendes,
Préviendra tes désirs et tes justes demandes.
Ne déguisons plus rien, cher Philiste; il est temps
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contents :
Donnons-leur, je te prie, une entière assurance,
Vengeons-nous à loisir de notre indifférence;
Vengeons-nous à loisir de toutes ces langueurs
Où sa fausse couleur avait réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me jouez, madame, et cette accorte feinte
Ne donne à mes amours qu'une railleuse atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange! En me voyant brûler,
Tu t'obstines encore à le dissimuler;
Tu veux qu'encore un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'amour pour toi me dompte :
Tu le vois cependant avec pleine clarté,
Et veux douter encor de cette vérité!

PHILISTE.

Oui, j'en doute, et l'excès du bonheur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paraît incroyable.
Madame, est-il possible? et me puis-je assurer
D'un bien à quoi mes vœux n'oseraient aspirer?

CLARICE.

Cesse de me tuer par cette défiance.
Qui pourrait des mortels troubler notre alliance?
Quelqu'un a-t-il à voir dessus mes actions,
Dont j'aie à prendre l'ordre en mes affections?
Veuve, et qui ne dois plus de respect à personne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ai de la peine encore à croire mon bonheur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foi ne suffit que je te donne en gage,
Un bracelet, exprès tissu de mes cheveux,
T'attend pour enchaîner et ton bras et tes vœux;
Viens le querir, et prendre avec moi la journée
Qui termine bientôt notre heureux hyménée.

PHILISTE.

C'est dont vos seuls avis se doivent consulter :
Trop heureux, quant à moi, de les exécuter!

LA NOURRICE, *seule*.

Vous comptez sans votre hôte, et vous pourrez apprendre
Que ce n'est pas sans moi que ce jour se doit prendre.
De vos prétentions Alcidon averti
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux parti.
Je lui vais bien donner de plus sûres adresses
Que d'amuser Doris par de fausses caresses;
Aussi bien, m'a-t-on dit, à beau jeu beau retour.
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-même le dupe, et lui rendant son change,
Lui promet un amour qu'elle garde à Florange :
Ainsi, de tous côtés primé par un rival,
Ses affaires sans moi se porteraient fort mal.

SCÈNE V.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

Adieu, mon cher souci; sois sûre que mon âme
Jusqu'au dernier soupir conservera sa flamme.

DORIS.

Alcidon, cet adieu me prend au dépourvu,
Tu ne fais que d'entrer; à peine t'ai-je vu :
C'est m'envier trop tôt le bien de ta présence.
De grâce, oblige-moi d'un peu de complaisance;
Et puisque je te tiens, souffre qu'avec loisir
Je puisse m'en donner un peu plus de plaisir.

ALCIDON.

Je t'explique si mal le feu qui me consume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume.
Mon discours s'en confond, j'en demeure interdit;
Ce que je ne puis dire est plus que je n'ai dit :
J'en hais les vains efforts de ma langue grossière,
Qui manquent de justesse en si belle matière,
Et ne répondant point aux mouvements du cœur,
Te découvrent si peu le fond de ma langueur.
Doris, si tu pouvais lire dans ma pensée,
Et voir jusqu'au milieu de mon âme blessée,

Tu verrais un brasier bien autre et bien plus grand
Qu'en ces faibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

Si tu pouvais aussi pénétrer mon courage,
Et voir jusqu'à quel point ma passion m'engage,
Ce que dans mes discours tu prends pour des ardeurs
Ne te semblerait plus que de tristes froideurs.
Ton amour et le mien ont faute de paroles.
Par un malheur égal ainsi tu me consoles;
Et de mille défauts me sentant accabler,
Ce m'est trop d'heur qu'un d'eux me fait te ressembler.

ALCIDON.

Mais quelque ressemblance entre nous qui survienne,
Ta passion n'a rien qui ressemble à la mienne,
Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon;
Tu douterais à tort d'une chose trop claire;
L'épreuve fera foi comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience, attendant l'heureux jour
Qui te montre quel est envers toi mon amour;
Ma mère en ma faveur brûle de même envie.

ALCIDON.

Hélas! ma volonté sous un autre asservie,
Dont je ne puis encore à mon gré disposer,
Fait que d'un tel bonheur je ne saurais user.
Je dépends d'un vieil oncle, et s'il ne m'autorise,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchise;
Tu sais que tout son bien ne regarde que moi,
Et qu'attendant sa mort je vis dessous sa loi.
Mais nous le gagnerons, et mon humeur accorte
Sait comme il faut avoir les hommes de sa sorte:
Un peu de temps fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien.
Je connais ce qu'au monde aujourd'hui vaut le bien.
Conserve ce vieillard; pourquoi te mettre en peine,
A force de m'aimer, de t'acquérir sa haine?
Ce qui te plaît m'agrée; et ce retardement,
Parce qu'il vient de toi, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moi! C'est offenser une pure innocence.
Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance,
Leur obstacle me gêne autant ou plus que toi.

DORIS.

C'est prendre mal mon sens; je sais quelle est ta foi.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entière assurance?

DORIS.

Elle m'assure assez de ta persévérance;
Et je lui ferais tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garants meilleurs.

ALCIDON.

Je l'apporte demain, pour mieux faire connaître...

DORIS.

J'en crois si fortement ce que j'en vois paraître,
Que c'est perdre du temps que de plus en parler.
Adieu. Va désormais où tu voulais aller.
Si pour te retenir j'ai trop peu de mérite,
Souviens-toi pour le moins que c'est moi qui te quitte.

ALCIDON.

Ce brusque adieu m'étonne, et je n'entends pas bien...

SCÈNE VI.

ALCIDON, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Je te prends au sortir d'un plaisant entretien.

ALCIDON.

Plaisant de vérité, vu que mon artifice
Lui raconte les vœux que j'envoie à Clarice;
Et de tous mes soupirs, qui se portent plus loin,
Elle se croit l'objet, et n'en est que témoin.

LA NOURRICE.

Ainsi ton feu se joue?

ALCIDON.

Ainsi quand je soupire,
Je la prends pour une autre, et lui dis mon martyre;
Et sa réponse, au point que je puis souhaiter,
Dans cette illusion a droit de me flatter.

LA NOURRICE.

Elle t'aime?

ALCIDON.

Et de plus, un discours équivoque
Lui fait aisément croire un amour réciproque.
Elle se pense belle, et cette vanité
L'assure imprudemment de ma captivité;
Et, comme si j'étais des amants ordinaires,
Elle prend sur mon cœur des droits imaginaires,
Cependant que le sien sent tout ce que je feins,
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

Je te réponds que non. Si tu n'y mets remède,
Avant qu'il soit trois jours Florange la possède.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit?

LA NOURRICE.

Géron m'a tout conté;
C'est lui qui sourdement a conduit ce traité.

ALCIDON.

C'est ce qu'en mots obscurs son adieu voulait dire.
Elle a cru me braver, mais je n'en fais que rire;
Et comme j'étais las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle est m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta maîtresse?

LA NOURRICE.

Elle met ton agente au bout de sa finesse.

Philiste assurément tient son esprit charmé :
Je n'aurais jamais cru qu'elle l'eût tant aimé.

ALCIDON.

C'est affaire à du temps.

LA NOURRICE.

Quitte cette espérance :
Ils ont pris l'un de l'autre une entière assurance,
Jusqu'à s'entre-donner la parole et la foi.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te moquant de moi !

LA NOURRICE.

Il n'est rien de si vrai ; ce n'est point raillerie.

ALCIDON.

C'est donc fait d'Alcidon ! Nourrice, je te prie...

LA NOURRICE.

Rien ne sert de prier ; mon esprit épuisé
Pour divertir ce coup n'est point assez rusé.
Je n'en sais qu'un moyen, mais je ne l'ose dire.

ALCIDON.

Dépêche, ta longueur m'est un second martyre.

LA NOURRICE.

Clarice, tous les soirs, rêvant à ses amours,
Seule dans son jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte ?

LA NOURRICE.

Je te puis en tenir la fausse porte ouverte :
Aurais-tu du courage assez pour l'enlever ?

ALCIDON.

Oui, mais il faut retraite après où me sauver ;
Et je n'ai point d'ami si peu jaloux de gloire
Que d'être partisan d'une action si noire.
Si j'avais un prétexte, alors je ne dis pas
Que quelqu'un abusé n'accompagnât mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole Doris, et ta feinte colère
Manquerait de prétexte à quereller son frère !
Fais-en sonner partout un faux ressentiment :
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, et, sans voir dans ton âme,
Vouloir venger l'affront qu'aura reçu ta flamme.
Sers-toi de leur erreur, et dupe-les si bien...

ALCIDON.

Ce prétexte est si beau que je ne crains plus rien.

LA NOURRICE.

Pour ôter tout soupçon de notre intelligence,
Ne faisons plus ensemble aucune conférence,
Et viens quand tu pourras ; je t'attends dès demain.

ALCIDON.

Adieu. Je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIDAN, ALCIDON.

CÉLIDAN.

Ce n'est pas que j'excuse ou la sœur, ou le frère,
Dont l'infidélité fait naître ta colère ;
Mais, à ne point mentir, ton dessein à l'abord
N'a gagné mon esprit qu'avec un peu d'effort.
Lorsque tu m'as parlé d'enlever sa maîtresse,
L'honneur a quelque temps combattu ma promesse :
Ce mot d'enlèvement me faisait de l'horreur ;
Mes sens, embarrassés dans cette vaine erreur,
N'avaient plus la raison de leur intelligence ;
En plaignant ton malheur je blâmais ta vengeance ;
Et l'ombre d'un forfait amusant ma pitié,
Retardait les effets dus à notre amitié.
Pardonne un vain scrupule à mon âme inquiète ;
Prends mon bras pour second, mon château pour retraite.
Le déloyal Philiste, en te volant ton bien,
N'a que trop mérité qu'on le prive du sien :
Après son action la tienne est légitime ;
Et l'on venge sans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, et me promet sa sœur,
Pour en faire sous main Florange possesseur.
Ah ciel ! fut-il jamais un si noir artifice ?
Il lui fait recevoir mes offres de service ;
Cette belle m'accepte, et fier de son aveu,
Je me vante partout du bonheur de mon feu :
Cependant il me l'ôte, et par cette pratique,
Plus mon amour est su, plus ma honte est publique.

CÉLIDAN.

Après sa trahison, vois ma fidélité ;
Il t'enlève un objet que je t'avais quitté.
Ta Doris fut toujours la reine de mon âme ;
J'ai toujours eu pour elle une secrète flamme,
Sans jamais témoigner que j'en étais épris,
Tant que tes feux ont pu te promettre ce prix :
Mais je te l'ai quittée, et non pas à Florange.
Quand je t'aurai vengé, contre lui je me venge,
Et je lui fais savoir que jusqu'à mon trépas,
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moi donc à ce point ta contrainte est venue !
Que je te veux du mal de cette retenue !
Est-ce ainsi qu'entre amis on vit à cœur ouvert ?

CÉLIDAN.

Mon feu, qui t'offensait, est demeuré couvert ;

Et si cette beauté malgré moi l'a fait naître,
J'ai su pour ton respect l'empêcher de paraître.

ALCIDON.

Hélas! tu m'as perdu, me voulant obliger;
Notre vieille amitié m'en eût fait dégager.
Je souffre maintenant la honte de sa perte,
Et j'aurais eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée, et réduit mes désirs
Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
Faites, dieux tout puissants, que Philiste se change!
Et l'inspirant bientôt de rompre avec Florange,
Donnez-moi le moyen de montrer qu'à mon tour
Je sais pour un ami contraindre mon amour.

CÉLIDAN.

Tes souhaits arrivés, nous t'en verrions dédire;
Doris sur ton esprit reprendrait son empire :
Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquais, grands dieux! je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengeresses.

CÉLIDAN.

Un ami tel que toi m'est plus que cent maîtresses;
Il n'y va pas de tant; résolvons seulement
Du jour et des moyens de cet enlèvement.

ALCIDON.

Mon secret n'a besoin que de ton assistance.
Je n'ai point lieu de craindre aucune résistance :
La beauté dont mon traître adore les attraits
Chaque soir au jardin va prendre un peu de frais;
J'en ai su de lui-même ouvrir la fausse porte;
Étant seule, et de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce soir; le plus tôt vaut le mieux :
Et surtout déguisés, dérobons à ses yeux,
Et de nous, et du coup, l'entière connaissance.

CÉLIDAN.

Si Clarice une fois est en notre puissance,
Crois que c'est un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre, en le faisant, ton parti le plus fort.
Mais pour la sûreté d'une telle surprise,
Aussitôt que chez moi nous pourrons l'avoir mise,
Retournons sur nos pas, et soudain effaçons
Ce que pourrait l'absence engendrer de soupçons.

ALCIDON.

Ton salutaire avis est la même prudence;
Et déjà je prépare une froide impudence
A m'informer demain, avec étonnement,
De l'heure et de l'auteur de cet enlèvement.

CÉLIDAN.

Adieu; j'y vais mettre ordre.

ALCIDON.

Estime qu'en revanche
Je n'ai goutte de sang que pour toi je n'épanche.

SCÈNE II.

ALCIDON.

Bons dieux! que d'innocence et de simplicité!
Ou, pour la mieux nommer, que de stupidité,
Dont le manque de sens se cache et se déguise
Sous le front spécieux d'une sotte franchise!
Que Célidan est bon! que j'aime sa candeur!
Et que son peu d'adresse oblige mon ardeur!
Oh! qu'il n'est pas de ceux dont l'esprit à la mode
A l'humeur d'un ami jamais ne s'accommode,
Et qui nous font souvent cent protestations,
Et contre les effets ont mille inventions!
Lui, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectue,
Et l'attente déjà de me servir le tue.
J'admire cependant par quel secret ressort
Sa fortune et la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un ami nomme ou tient sa maîtresse
Est l'objet qui tous deux au fond du cœur nous blesse,
Et qu'ayant comme moi caché sa passion,
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puisqu'il met pour autrui son bonheur en arrière,
Et pour moi...

SCÈNE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.

Je t'y prends, rêveur.

ALCIDON.

Oui, par derrière,
C'est d'ordinaire ainsi que les traîtres en font.

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin si profond,
Que j'excuse aisément ta réponse un peu crue.
Mais que fais-tu si triste au milieu d'une rue?
Quelque penser fâcheux te servait d'entretien?

ALCIDON.

Je rêvais que le monde en l'âme ne vaut rien,
Du moins pour la plupart; que le siècle où nous sommes
A bien dissimuler met la vertu des hommes;
Qu'à peine quatre mots se peuvent échapper
Sans quelque double sens afin de nous tromper;
Et que souvent de bouche un dessein se propose,
Cependant que l'esprit songe à toute autre chose.

PHILISTE.

Et cela t'affligeait? Laissons courir le temps,
Et, malgré ses abus, vivons toujours contents.
Le monde est un chaos, et son désordre excède
Tout ce qu'on y voudrait apporter de remède.
N'ayons l'œil, cher ami, que sur nos actions;
Aussi bien, s'offenser de ses corruptions,

A des gens comme nous ce n'est qu'une folie.
Mais, pour te retirer de ta mélancolie,
Je te veux faire part de mes contentements.
Si l'on peut en amour s'assurer aux serments,
Dans trois jours au plus tard par un bonheur étrange,
Clarice est à Philiste.

ALCIDON.

Et Doris, à Florange.

PHILISTE.

Quelque soupçon frivole en ce point te déçoit;
J'aurai perdu la vie avant que cela soit.

ALCIDON.

Voilà faire le fin de fort mauvaise grâce :
Philiste, vois-tu bien, je sais ce qui se passe.

PHILISTE.

Ma mère en a reçu, de vrai, quelque propos,
Et voulut hier au soir m'en toucher quelques mots :
Les femmes de son âge ont ce mal ordinaire
De régler sur les biens une pareille affaire;
Un si honteux motif leur fait tout décider,
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider :
Mais comme son éclat n'éblouit point mon âme,
Que je vois d'un autre œil ton mérite et ta flamme,
Je lui fis bien savoir que mon consentement
Ne dépendrait jamais de son aveuglement,
Et que jusqu'au tombeau, quant à cet hyménée,
Je maintiendrais la foi que je t'avais donnée.
Ma sœur accortement feignait de l'écouter;
Non pas que son amour n'osât lui résister,
Mais elle voulait bien qu'un peu de jalousie
Sur quelque bruit léger piquât ta fantaisie;
Ce petit aiguillon quelquefois, en passant,
Réveille puissamment un amour languissant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule.
Soit que ta sœur l'accepte, ou qu'elle dissimule,
Le peu que j'y perdrai ne vaut pas m'en fâcher.
Rien de mes sentiments ne saurait approcher.
Comme, alors qu'au théâtre on nous fait voir *Mélite*,
Le discours de Chloris, quand Philandre la quitte,
Ce qu'elle dit de lui, je le dis de ta sœur,
Et je la veux traiter avec même douceur.
Pourquoi m'aigrir contre elle? En cet indigne change,
Le beau choix qu'elle fait la punit, et me venge;
Et ce sexe imparfait, de soi-même ennemi,
Ne posséda jamais la raison qu'à demi.
J'aurais tort de vouloir qu'elle en eût davantage;
Sa faiblesse la force à devenir volage.
Je n'ai que pitié d'elle en ce manque de foi;
Et mon courroux entier se réserve pour toi,
Toi qui trahis ma flamme après l'avoir fait naître,
Toi qui ne m'es ami qu'afin d'être plus traître,
Et que tes lâchetés tirent de leurs excès,
Par ce damnable appât, un facile succès.
Déloyal! ainsi donc de ta vaine promesse
Je reçois mille affronts au lieu d'une maîtresse;
Et ton perfide cœur, masqué jusqu'à ce jour,
Pour assouvir ta haine alluma mon amour!

PHILISTE.

Ces soupçons dissipés par des effets contraires,
Nous renoûrons bientôt une amitié de frères.
Puisse dessus ma tête éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colère des cieux,
Si jamais ton rival a ma sœur sans ma vie!
A cause de son bien ma mère en meurt d'envie;
Mais malgré...

ALCIDON.

Laisse là ces propos superflus :
Ces protestations ne m'éblouissent plus;
Et ma simplicité, lasse d'être dupée,
N'admet plus de raisons qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Étrange impression d'une jalouse erreur,
Dont ton esprit atteint ne suit que sa fureur!
Eh bien! tu veux ma vie, et je te l'abandonne;
Ce courroux insensé qui dans ton cœur bouillonne,
Contente-le par là, pousse; mais n'attends pas
Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon sang puisse te satisfaire,
Je le veux tout donner au seul bien de te plaire;
Toujours à ces défis j'ai couru sans effroi;
Mais je n'ai point d'épée à tirer contre toi.

ALCIDON.

Voilà bien déguiser un manque de courage.

PHILISTE.

C'est presser un peu trop qu'aller jusqu'à l'outrage.
On n'a point encor vu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
Je te veux bien ôter tout sujet de colère;
Et quoi que de ma sœur ait résolu ma mère,
Dût mon peu de respect irriter tous les dieux,
J'affronterai Géron et Florange à ses yeux.
Mais après les efforts de cette déférence,
Si tu gardes encor la même violence,
Peut-être saurons-nous apaiser autrement
Les obstinations de ton emportement.

ALCIDON, *seul.*

Je crains son amitié plus que cette menace.
Sans doute il va chasser Florange de ma place.
Mon prétexte est perdu, s'il ne quitte ces soins.
Dieux! qu'il m'obligerait de m'aimer un peu moins!

SCÈNE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je meure, mon enfant, si tu n'es admirable!

Et ta dextérité me semble incomparable :
Tu mérites de vivre après un si bon tour.

DORIS.

Croyez-moi, qu'Alcidon n'en sait guère en amour;
Vous n'eussiez pu m'entendre, et vous garder de rire.
Je me tuais moi-même à tous coups de lui dire
Que mon âme pour lui n'a que de la froideur,
Et que je lui ressemble, en ce que notre ardeur
Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche;
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il est donc une souche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïvetés.
Peut-être y mêlais-tu quelques obscurités ?

DORIS.

Pas une; en mots exprès je lui rendais son change,
Et n'ai couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

CHRYSANTE.

De Florange! et comment en osais-tu parler?

DORIS.

Je ne me trouvais pas d'humeur à rien celer;
Mais nous nous sûmes lors jeter sur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop. C'est ainsi qu'il faut, quand on se moque,
Que le moqué toujours sorte fort satisfait;
Ce n'est plus autrement qu'un plaisir imparfait,
Qui souvent malgré nous se termine en querelle.

DORIS.

Je lui prépare encore une ruse nouvelle
Pour la première fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais, pour en dire trop, tu pourras tout gâter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoi que l'on se propose,
Assez souvent l'issue...

DORIS.

On vous veut quelque chose,
Madame; je vous laisse.

CHRYSANTE.

Oui, va-t'en; il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCÈNE V.

CHRYSANTE, GÉRON.

CHRYSANTE.

Je devine à peu près le sujet qui t'amène;
Mais, sans mentir, mon fils me donne un peu de peine,
Et s'emporte si fort en faveur d'un ami,
Que je n'ai su gagner son esprit qu'à demi.
Encore une remise; et que, tandis, Florange
Ne craigne aucunement qu'on lui donne le change;
Moi-même j'ai tant fait, que ma fille aujourd'hui
(Le croirais-tu, Géron?) a de l'amour pour lui.

GÉRON.

Florange, impatient de n'avoir pas encore
L'entier et libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra consentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour son contentement.
Quel plaisir aura-t-il auprès de sa maîtresse,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,
Si sa mauvaise humeur ne daigne lui parler,
Ou ne lui parle enfin que pour le quereller?

GÉRON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles.
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ai connu qu'on ne les peut tenir.
Si monsieur votre fils...

CHRYSANTE.

Je l'aperçois venir.

GÉRON.

Tant mieux. Nous allons voir s'il dédira sa mère.

CHRYSANTE.

Sauve-toi; ses regards ne sont que de colère.

SCÈNE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, LYCAS, GÉRON.

PHILISTE.

Te voilà donc ici, peste du bien public,
Qui réduis les amours en un sale trafic!
Va pratiquer ailleurs tes commerces infâmes.
Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des femmes.

GÉRON.

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur;
Je ne sortis jamais des termes de l'honneur;
Et madame elle-même a choisi cette voie.

PHILISTE, *lui donnant des coups de plat d'épée.*

Tiens, porte ce revers à celui qui t'envoie;
Ceux-ci seront pour toi.

SCÈNE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

Mon fils, qu'avez-vous fait?

PHILISTE.

J'ai mis, grâces aux dieux, ma promesse en effet.

CHRYSANTE.

Ainsi vous m'empêchez d'exécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne;

Mais si jamais je trouve ici ce courratier,
Je lui saurai, madame, apprendre son métier.

CHRYSANTE.

Il vient sous mon aveu.

PHILISTE.

Votre aveu ne m'importe;
C'est un fou s'il me voit sans regagner la porte :
Autrement il saura ce que pèsent mes coups.

CHRYSANTE.

Est-ce là le respect que j'attendais de vous?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache,
Pourvu que mon honneur ne souffre aucune tache :
Je suis prêt d'expier avec mille tourments
Ce que je mets d'obstacle à vos contentements.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raison règle votre courage;
Considérez, mon fils, quel heur, quel avantage,
L'affaire qui se traite apporte à votre sœur.
Le bien est en ce siècle une grande douceur :
Étant riche, on est tout; ajoutez qu'elle-même
N'aime point Alcidon, et ne croit pas qu'il l'aime.
Quoi! voulez-vous forcer son inclination?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-même à cette élection.
Je suis de ses amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle se contraignait seulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor se contraindre pour moi.

CHRYSANTE.

Et pourquoi lui prescrire une si dure loi?

PHILISTE.

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de sa haine?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne aussi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéissance.

PHILISTE.

Sa promesse me donne une entière puissance.

CHRYSANTE.

Sa promesse, sans moi, ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foi, qu'elle a fait engager?

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle sa promesse.

PHILISTE.

Il faudrait donc, comme elle, avoir l'âme traîtresse.
Lycas, cours chez Florange, et dis-lui de ma part...

CHRYSANTE.

Quel violent esprit!

PHILISTE.

Que s'il ne se départ
D'une place chez nous par surprise occupée,
Je ne le trouve point sans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attends un peu. Mon fils...

PHILISTE, *à Lycas.*

Marche, mais promptement.

CHRYSANTE, *seule.*

Dieux! que cet emporté me donne de tourment!
Que je te plains, ma fille! Hélas! pour ta misère
Les destins ennemis t'ont fait naître ce frère;
Déplorable! le ciel te veut favoriser
D'une bonne fortune, et tu n'en peux user.
Rejoignons toutes deux ce naturel sauvage,
Et tâchons par nos pleurs d'amollir son courage.

SCÈNE VIII.

CLARICE, *dans son jardin.*

Chers confidents de mes désirs,
Beaux lieux, secrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'est plus avec des soupirs
Que je viens abuser de votre solitude;
Mes tourments sont passés,
Mes vœux sont exaucés,
La joie aux maux succède :
Mon sort en ma faveur change sa dure loi,
Et pour dire en un mot le bien que je possède,
Mon Philiste est à moi.

En vain nos inégalités
M'avaient avantagée à mon désavantage.
L'amour confond nos qualités,
Et nous réduit tous deux sous un même esclavage.
L'aveugle outrecuidé
Se croirait mal guidé
Par l'aveugle fortune;
Et son aveuglement par miracle fait voir
Que quand il nous saisit, l'autre nous importune,
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à présent tes yeux,
Que j'entendais si bien sans les vouloir entendre,
Et tes propos mystérieux,
Par leurs rusés détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Notre libre entretien
Ne dissimule rien;
Et ces respects farouches
N'exerçant plus sur nous de secrètes rigueurs,
L'amour est maintenant le maître de nos bouches
Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré!
Que le plaisir se goûte au sortir des supplices!

Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'est plus augmente nos délices!
Qu'un si doux souvenir
M'apprête à l'avenir
D'amoureuses tendresses!
Que mes malheurs finis auront de volupté!
Et que j'estimerai chèrement ces caresses
Qui m'auront tant coûté!
Mon heur me semble sans pareil;
Depuis qu'en liberté notre amour m'en assure,
Je ne crois pas que le soleil....

SCÈNE IX.

CÉLIDAN, ALCIDON, CLARICE, LA NOURRICE.

CÉLIDAN *dit ces mots derrière le théâtre.*
Cocher, attends-nous là.

CLARICE.
D'où provient ce murmure?

ALCIDON.
Il est temps d'avancer; baissons le tapabord;
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.
Aux voleurs! au secours!

LA NOURRICE.
Quoi! des voleurs, madame?

CLARICE.
Oui, des voleurs, nourrice.

LA NOURRICE *embrasse les genoux de Clarice, et l'empêche de fuir.*
Ah! de frayeur je pâme.

CLARICE.
Laisse-moi, misérable.

CÉLIDAN.
Allons, il faut marcher,
Madame; vous viendrez.

CLARICE.
(*Célidan lui met la main sur la bouche.*)
Aux vo.....

CÉLIDAN.
(*Il dit ces mots derrière le théâtre.*)
Touche, cocher.

SCÈNE X.

LA NOURRICE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

LA NOURRICE, *seule.*
Sortons de pâmoison, reprenons la parole;
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.
Ou je n'y connais rien, ou j'ai bien pris mon temps:
Ils n'en seront pas tous également contents;
Et Philiste demain, cette nouvelle sue,
Sera de belle humeur, ou je suis fort déçue.
Mais par où vont nos gens? Voyons, qu'en sûreté
Je fasse aller après par un autre côté.
A présent il est temps que ma voix s'évertue.
Aux armes! aux voleurs! on m'égorge, on me tue,
On enlève madame! amis, secourez-nous!
A la force! aux brigands! au meurtre! accourez tous,
Doraste, Polymas, Listor.

POLYMAS.
Qu'as-tu, nourrice?

LA NOURRICE.
Des voleurs...

POLYMAS.
Qu'ont-ils fait?

LA NOURRICE.
Ils ont ravi Clarice.

POLYMAS.
Comment! ravi Clarice?

LA NOURRICE.
Oui. Suivez promptement.
Bons dieux! que j'ai reçu de coups en un moment!

DORASTE.
Suivons-les: mais dis-nous la route qu'ils ont prise.

LA NOURRICE.
Ils vont tout droit par là. Le ciel vous favorise!
(*Elle est seule.*)
Oh, qu'ils en vont abattre! ils sont morts, c'en est fait;
Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait:
Pourvu que le bonheur à leurs souhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils font le tour du monde.
Quant à nous, cependant, subornons quelques pleurs
Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.
Des voleurs cette nuit ont enlevé Clarice!
Quelle preuve en as-tu? quel témoin? quel indice?
Ton rapport n'est fondé que sur quelque faux bruit.

LYCAS.
Je n'en suis par mes yeux, hélas! que trop instruit;
Les cris de sa nourrice en sa maison déserte
M'ont trop suffisamment assuré de sa perte;
Seule en ce grand logis, elle court haut et bas,
Elle renverse tout ce qui s'offre à ses pas,
Et sur ceux qu'elle voit frappe sans reconnaître;

A peine devant elle oserait-on paraître :
De furie elle écume, et fait sans cesse un bruit
Que le désespoir forme, et que la rage suit;
Et parmi ses transports, son hurlement farouche
Ne laisse distinguer que Clarice en sa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t-elle rien dit?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a vu,
Ces mots ont éclaté d'un transport imprévu :
« Va lui dire qu'il perd sa maîtresse et la nôtre; »
Et puis incontinent, me prenant pour un autre,
Elle m'allait traiter en auteur du forfait;
Mais ma fuite a rendu sans fureur sans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celui qu'elle en soupçonne?

LYCAS.

Ses confuses clameurs n'en accusent personne,
Et même les voisins n'en savent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprends seulement ce qui peut m'affliger,
Traître, sans que je sache où, pour mon allégeance,
Adresser ma poursuite, et porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper; dessus toi ma douleur,
Faute d'un autre objet, eût vengé ce malheur :
Malheur d'autant plus grand que sa source ignorée
Ne laisse aucun espoir à mon âme éplorée;
Ne laisse à ma douleur, qui va finir mes jours,
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt secours :
Faible soulagement en un coup si funeste;
Mais il s'en faut servir, puisque seul il nous reste.
Plains, Philiste, plains-toi, mais avec des accents
Plus remplis de fureur qu'ils ne sont impuissants;
Fais qu'à force de cris poussés jusqu'en la nue,
Ton mal soit plus connu que sa cause inconnue;
Fais que chacun le sache, et que par tes clameurs
Clarice, où qu'elle soit, apprenne que tu meurs.
Clarice, unique objet qui me tiens en servage,
Reçois de mon ardeur ce dernier témoignage;
Vois comme en te perdant je vais perdre le jour,
Et par mon désespoir juge de mon amour.
Hélas! pour en juger, peut-être est-ce ta feinte
Qui me porte à dessein cette cruelle atteinte,
Et ton amour, qui doute encor de mes serments,
Cherche à s'en assurer par mes ressentiments.
Soupçonneuse beauté, contente ton envie,
Et prends cette assurance aux dépens de ma vie.
Si ton feu dure encor, par mes derniers soupirs
Reçois ensemble et perds l'effet de tes désirs;
Alors ta flamme en vain pour Philiste allumée,
Tu lui voudras du mal de t'avoir trop aimée;
Et sûre d'une foi que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bonheur d'en douter.
Que ce penser flatteur me dérobe à moi-même!
Quel charme à mon trépas de penser qu'elle m'aime!
Et dans mon désespoir qu'il m'est doux d'espérer
Que ma mort, à mon tour, la fera soupirer!
Simple, qu'espères-tu? Sa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire;
Ton déplaisir lui plaît, et tous autres tourments
Lui sembleraient pour toi de légers châtiments.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine;
Elle pâme de joie au récit de ta peine,
Et choisit pour objet de son affection
Un amant plus sortable à sa condition.
Pauvre désespéré, que ta raison s'égare!
Et que tu traites mal une amitié si rare!
Après tant de serments de n'aimer rien que toi,
Tu la veux faire heureuse aux dépens de sa foi;
Tu veux seul avoir part à la douleur commune;
Tu veux seul te charger de toute l'infortune,
Comme si tu pouvais en croissant tes malheurs
Diminuer les siens, et l'ôter aux voleurs.
N'en doute plus, Philiste, un ravisseur infâme
A mis en son pouvoir la reine de ton âme,
Et peut-être déjà ce corsaire effronté
Triomphe insolemment de sa fidélité.
Qu'à ce triste penser ma vigueur diminue!

SCÈNE II.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

PHILISTE.

Mais voici de ses gens. Qu'est-elle devenue?
Amis, le savez-vous? N'avez-vous rien trouvé
Qui nous puisse éclaircir du malheur arrivé?

DORASTE.

Nous avons fait, monsieur, une vaine poursuite.

PHILISTE.

Du moins vous avez vu des marques de leur fuite.

DORASTE.

Si nous avions pu voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous sauriez le trépas;
Mais, hélas! quelque soin et quelque diligence...

PHILISTE.

Ce sont là des effets de votre intelligence,
Traîtres; ces feints hélas ne sauraient m'abuser.

POLYMAS.

Vous n'avez point, monsieur, de quoi nous accuser.

PHILISTE.

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite,
Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrète.
Mais voici... Vous fuyez! vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma maîtresse, ou mourir.

DORASTE, *rentrant avec ses compagnons, cependant que Philiste les cherche derrière le théâtre.*

Cédons à sa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous présentons plus au transport de sa rage;
Mais plutôt derechef allons si bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fâcher.

LISTOR, *voyant revenir Philiste, et s'enfuyant avec ses compagnons.*

Le voilà.

PHILISTE, *l'épée à la main, et seul.*

Qui les ôte à ma juste colère?
Venez de vos forfaits recevoir le salaire,
Infâmes scélérats, venez, qu'espérez-vous?
Votre fuite ne peut vous sauver de mes coups.

SCÈNE III.

ALCIDON, CÉLIDAN, PHILISTE.

ALCIDON *met l'épée à la main.*

Philiste, à la bonne heure, un miracle visible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus sensible,
Puisque ainsi tu m'attends les armes à la main.
J'admire avec plaisir ce changement soudain,
Et vais...

CÉLIDAN.

Ne pense pas ainsi...

ALCIDON.

Laisse-nous faire;
C'est en homme de cœur qu'il me va satisfaire.
Crains-tu d'être témoin d'une bonne action?

PHILISTE.

Dieux! ce comble manquait à mon affliction.
Que j'éprouve en mon sort une rigueur cruelle!
Ma maîtresse perdue, un ami me querelle.

ALCIDON.

Ta maîtresse perdue!

PHILISTE.

Hélas! hier, des voleurs...

ALCIDON.

Je n'en veux rien savoir, va le conter ailleurs;
Je ne prends point de part aux intérêts d'un traître;
Et puisqu'il est ainsi, le ciel fait bien connaître
Que son juste courroux a soin de me venger.

PHILISTE.

Quel plaisir, Alcidon, prends-tu de m'outrager?
Mon amitié se lasse, et ma fureur m'emporte;
Mon âme pour sortir ne cherche qu'une porte:
Ne me presse donc plus dans un tel désespoir.
J'ai déjà fait pour toi par delà mon devoir.
Te peux-tu plaindre encor de ta place usurpée?
J'ai renvoyé Géron à coups de plat d'épée;
J'ai menacé Florange, et rompu les accords
Qui t'avaient su causer ces violents transports.

ALCIDON.

Entre des cavaliers une offense reçue
Ne se contente point d'une si lâche issue;
Va m'attendre...

CÉLIDAN.

Arrêtez, je ne permettrai pas
Qu'un si funeste mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire ici du fendant tandis qu'on nous sépare,
C'est montrer un esprit lâche autant que barbare.
Adieu, mauvais, adieu: nous nous pourrons trouver;
Et si le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendrai seul à seul, dans peu, de tes nouvelles.
Mon honneur souffrirait des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCÈNE IV.

CÉLIDAN, ALCIDON.

CÉLIDAN.

Mon cœur à ses douleurs s'attendrit de pitié;
Il montre une franchise ici trop naturelle,
Pour ne te pas ôter tout sujet de querelle.
L'affaire se traitait sans doute à son insu,
Et quelque faux soupçon en ce point t'a déçu.
Va retrouver Doris, et rendons-lui Clarice.

ALCIDON.

Tu te laisses donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piége, qu'il dresse afin de me duper?

CÉLIDAN.

Romprait-il ces accords à dessein de tromper?
Que vois-tu là qui sente une supercherie?

ALCIDON.

Je n'y vois qu'un effet de sa poltronnerie,
Qu'un lâche désaveu de cette trahison,
De peur d'être obligé de m'en faire raison.
Je l'en pressai dès hier; mais son peu de courage
Aima mieux pratiquer ce rusé témoignage,
Par où, m'éblouissant, il pût un de ces jours
Renouer sourdement ces muettes amours.
Il en donne en secret des avis à Florange:
Tu ne le connais pas; c'est un esprit étrange.

CÉLIDAN.

Quelque étrange qu'il soit, si tu prends bien ton temps,
Malgré lui tes désirs se trouveront contents.
Ses offres acceptés, que rien ne se diffère;
Après un prompt hymen, tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cet ordre est infaillible à procurer mon bien;
Mais ton contentement m'est plus cher que le mien.
Longtemps à mon sujet tes passions contraintes
Ont souffert et caché leurs plus vives atteintes;
Il me faut à mon tour en faire autant pour toi:
Hier devant tous les dieux je t'en donnai ma foi,
Et pour la maintenir tout me sera possible.

CÉLIDAN.

Ta perte en mon bonheur me serait trop sensible;
Et je m'en haïrais, si j'avais consenti
Que mon hymen laissât Alcidon sans parti.

ALCIDON.

Eh bien, pour t'arracher ce scrupule de l'âme
(Quoique je n'eus jamais pour elle aucune flamme),
J'épouserai Clarice. Ainsi, puisque mon sort
Veut qu'à mes amitiés je fasse un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouse la maîtresse,
C'est là que par devoir il faut que je m'adresse.
Philiste est un parjure; et moi, ton obligé :
Il m'a fait un affront, et tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce serait me noircir de trop d'ingratitude.

CÉLIDAN.

Mais te priver pour moi de ce que tu chéris!

ALCIDON.

C'est faire mon devoir, te quittant ma Doris,
Et me venger d'un traître épousant sa Clarice.
Mes discours ni mon cœur n'ont aucun artifice.
Je vais, pour confirmer tout ce que je t'ai dit,
Employer vers Doris mon reste de crédit;
Si je la puis gagner, je te réponds du frère;
Trop heureux à ce prix d'apaiser ma colère!

CÉLIDAN.

C'est ainsi que tu veux m'obliger doublement.
Vois ce que je pourrai pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire, à mon avis, deviendrait plus aisée,
Si Clarice apprenait une mort supposée...

CÉLIDAN.

De qui? de son amant? Va, tiens pour assuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura su la nouvelle funeste,
Nous aurons moins de peine à la résoudre au reste.
On a beau nous aimer, des pleurs sont tôt séchés,
Et les morts soudain mis au rang des vieux péchés.

SCÈNE V.

CÉLIDAN.

Il me cède à mon gré Doris de bon courage;
Et ce nouveau dessein d'un autre mariage;
Pour être fait sur l'heure, et tout nonchalamment,
Est conduit, ce me semble, assez accortement.
Qu'il en sait de moyens! qu'il a ses raisons prêtes!
Et qu'il trouve à l'instant de prétextes honnêtes
Pour ne point rapprocher de son premier amour!
Plus j'y porte la vue, et moins j'y vois de jour.
M'aurait-il bien caché le fond de sa pensée?
Oui, sans doute, Clarice a son âme blessée;
Il se venge en parole, et s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le satisfait :
Quand on lui rend Doris, il s'aigrit davantage.
Je joûrais, à ce compte, un joli personnage!
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruse en vain,
Tandis que le succès est encore en ma main.
Si mon soupçon est vrai, je lui ferai connaître
Que je ne suis pas homme à seconder un traître.
Ce n'est point avec moi qu'il faut faire le fin,
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne voulait que moi pour lui servir d'escorte,
Et, si je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte;
Nous étions attendus, on secondait nos coups :
La nourrice parut en même temps que nous,
Et se pâma soudain avec tant de justesse,
Que cette pâmoison nous livra sa maîtresse.
Qui lui pourrait un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnés!

SCÈNE VI.

CÉLIDAN, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Ah!

CÉLIDAN.

J'entends des soupirs.

LA NOURRICE.

Destins!

CÉLIDAN.

C'est la nourrice;
Qu'elle vient à propos!

LA NOURRICE.

Ou rendez-moi Clarice...

CÉLIDAN.

Il la faut aborder.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CÉLIDAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu, nourrice, à t'affliger si fort?
Quel funeste accident? quelle perte arrivée?

LA NOURRICE.

Perfide! c'est donc toi qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu? dis-moi, qu'en as-tu fait?

CÉLIDAN.

Ta douleur sans raison m'impute ce forfait;
Car enfin je t'entends, tu cherches ta maîtresse?

LA NOURRICE.

Oui, je te la demande, âme double et traîtresse.

CÉLIDAN.

Je n'ai point eu de part en cet enlèvement;
Mais je t'en dirai bien l'heureux événement.
Il ne faut plus avoir un visage si triste,
Elle est en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui?

CÉLIDAN.

De son Philiste.

LA NOURRICE.

Le cœur me le disait, que ce rusé flatteur
Devait être du coup le véritable auteur.

CÉLIDAN.

Je ne dis pas cela, nourrice; du contraire,
Sa rencontre à Clarice était fort nécessaire.

LA NOURRICE.

Quoi! l'a-t-il délivrée?

CÉLIDAN.

Oui.

LA NOURRICE.

Bons dieux!

CÉLIDAN.

Sa valeur
Ote ensemble la vie et Clarice au voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CÉLIDAN.

L'autre ayant pris la fuite,
Philiste a négligé d'en faire la poursuite.

LA NOURRICE.

Leur carrosse roulant, comme est-il avenu...

CÉLIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu.
Peut-être un mauvais pas, une branche, une pierre,
Fit verser leur carrosse, et les jeta par terre;
Et Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux et ta maîtresse étaient prêts d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuse nouvelle a mon âme ravie.
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie?

CÉLIDAN.

C'est... je l'aurais nommé mille fois en un jour:
Que ma mémoire ici me fait un mauvais tour!
C'est un des bons amis que Philiste eût au monde.
Rêve un peu comme moi, nourrice, et me seconde.

LA NOURRICE.

Donnez-m'en quelque adresse.

CÉLIDAN.

Il se termine en don.
C'est... j'y suis; peu s'en faut; attends, c'est...

LA NOURRICE.

Alcidon?

CÉLIDAN.

T'y voilà justement.

LA NOURRICE.

Est-ce lui? Quel dommage
Qu'un brave gentilhomme à la fleur de son âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et grâces aux bons dieux, son dessein avorté...
Mais du moins, en mourant, il nomma son complice?

CÉLIDAN.

C'est là le pis pour toi.

LA NOURRICE.

Pour moi!

CÉLIDAN.

Pour toi, nourrice.

LA NOURRICE.

Ah! le traître!

CÉLIDAN.

Sans doute il te voulait du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourrait-il faire?

CÉLIDAN.

Oui, son rapport fatal...

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CÉLIDAN.

En effet, ce rapport n'est qu'une calomnie.
Écoute cependant: il a dit qu'à ton su
Ce malheureux dessein avait été conçu;
Et que pour empêcher la fuite de Clarice,
Ta feinte pâmoison lui fit un bon office;
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cet imposteur se sert!
Non, monsieur; à présent il faut que je le die,
Le ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimait Clarice, et brûlant de ce feu,
Il n'amusait Doris que pour couvrir son jeu;
Depuis près de six mois il a tâché sans cesse
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtresse;
Il n'a rien épargné qui fût en son pouvoir;
Mais me voyant toujours ferme dans le devoir,
Et que pour moi ses dons n'avaient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous savez le surplus, vous voyez son effort
A se venger de moi pour le moins en sa mort!
Piqué de mes refus, il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'être trop fidèle.
Mais, monsieur, le croit-on?

CÉLIDAN.

N'en doute aucunement.
Le bruit est qu'on t'apprête un rude châtiment.

LA NOURRICE.

Las! que me dites-vous?

CÉLIDAN.

Ta maîtresse en colère
Jure que tes forfaits recevront leur salaire;
Surtout elle s'aigrit contre ta pâmoison.
Si tu veux éviter une infâme prison,
N'attends pas son retour.

LA NOURRICE.

Où me vois-je réduite,

Si mon salut dépend d'une soudaine fuite!
Et mon esprit confus ne sait où l'adresser.

CÉLIDAN.

J'ai pitié des malheurs qui te viennent presser :
Nourrice, fais chez moi, si tu veux, ta retraite;
Autant qu'en lieu du monde elle y sera secrète.

LA NOURRICE.

Oserais-je espérer que la compassion...

CÉLIDAN.

Je prends ton innocence en ma protection.
Va, ne perds point de temps : être ici davantage
Ne pourrait à la fin tourner qu'à ton dommage.
Je te suivrai de l'œil, et ne dis encor rien
Comme après je saurai m'employer pour ton bien :
Durant l'éloignement ta paix se pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me serez, monsieur, comme un dieu tutélaire.

CÉLIDAN.

Trêve, pour le présent, de ces remercîments;
Va, tu n'as pas loisir de tant de compliments.

SCÈNE VII.

CÉLIDAN.

Voilà mon homme pris, et ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aisément l'a dupée.
Je la croyais plus fine, et n'eusse pas pensé
Qu'un discours sur-le-champ par hasard commencé,
Dont la suite non plus n'allait qu'à l'aventure,
Pût donner à son âme une telle torture;
La jeter en désordre, et brouiller ses ressorts;
Mais la raison le veut, c'est l'effet des remords.
Le cuisant souvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-la cependant en lieu de sûreté,
D'où nous ne craignions rien de sa subtilité;
Après, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,
Et que, depuis qu'on joue à surprendre un ami,
Un trompeur en moi trouve un trompeur et demi.

SCÈNE VIII.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.

C'est donc pour un ami que tu veux que mon âme
Allume à ta prière une nouvelle flamme?

ALCIDON.

Oui, de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voilà te déclarer;
Ce compliment, fort beau pour des âmes glacées,
M'est un aveu bien clair de tes feintes passées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte; il n'appartient qu'à toi
D'être dissimulée, et de manquer de foi;
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moi, que je sais bien le rendre.
Mais je reviens à toi. Tu fais donc tant de bruit
Afin qu'après un autre en recueille le fruit;
Et c'est à ce dessein que ta fausse colère
Abuse insolemment de l'esprit de mon frère?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes ressentiments
Apporte seul du trouble à tes contentements;
Et pour moi, qui vois trop ta haine par ce change
Qui t'a fait sans raison me préférer Florange,
Je n'ose plus t'offrir un service odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal. Mais pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnais ma véritable haine,
De moi, ni de mon choix ne te mets point en peine.
C'est trop manquer de sens; je te prie, est-ce à toi,
A l'objet de ma haine, à disposer de moi?

ALCIDON.

Non; mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta possession l'espérance interdite,
Je sentirais mon mal puissamment soulagé,
Si du moins un ami m'en était obligé.
Ce cavalier, au reste, a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps et d'esprit, riche, adroit, valeureux,
Et surtout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualités n'ont rien qui me déplaise;
Mais il en a de plus une autre fort mauvaise,
C'est qu'il est ton ami; cette seule raison
Me le ferait haïr, si j'en savais le nom.

ALCIDON.

Donc, pour le bien servir, il faut ici le taire!

DORIS.

Et de plus lui donner cet avis salutaire,
Que, s'il est vrai qu'il m'aime, et qu'il veuille être aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne sois point nommé;
Qu'il n'espère autrement de réponse que triste.
J'ai dépit que le sang me lie avec Philiste,
Et qu'ainsi, malgré moi, j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu seras quelque jour d'un esprit plus remis.
Adieu. Quoi qu'il en soit, souviens-toi, dédaigneuse,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuse.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCÈNE IX.

DORIS.

Qu'aux filles comme moi le sort est inhumain!
Que leur condition se trouve déplorable!
Une mère aveuglée, un frère inexorable,
Chacun de son côté, prennent sur mon devoir
Et sur mes volontés un absolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à suivre son caprice;
L'un a ses amitiés, l'autre a son avarice.
Ma mère veut Florange, et mon frère Alcidon.
Dans leurs divisions mon cœur à l'abandon
N'attend que leur accord pour souffrir et pour feindre.
Je n'ose qu'espérer, et je ne sais que craindre;
Ou plutôt je crains tout et je n'espère rien.
Je n'ose fuir mon mal, ni rechercher mon bien.
Dure sujétion! étrange tyrannie!
Toute liberté donc à mon choix se dénie!
On ne laisse à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un amant n'a de moi que rigueur.
Cependant il y va du reste de ma vie,
Et je n'ose écouter tant soit peu mon envie.
Il faut que mes désirs, toujours indifférents,
Aillent sans résistance au gré de mes parents,
Qui m'apprêtent peut-être un brutal, un sauvage:
Et puis cela s'appelle une fille bien sage!
Ciel, qui vois ma misère et qui fais les heureux,
Prends pitié d'un devoir qui m'est si rigoureux!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLIDAN, CLARICE.

CÉLIDAN.

N'espérez pas, madame, avec cet artifice,
Apprendre du forfait l'auteur ni le complice:
Je chéris l'un et l'autre, et crois qu'il m'est permis
De conserver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un, aveuglé d'amour, ne jugea point de blâme
A ravir la beauté qui lui ravissait l'âme;
Et l'autre l'assista par importunité;
C'est ce que vous saurez de leur témérité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, monsieur, je suis contente
De voir qu'un bon succès a trompé leur attente;
Et me résolvant même à perdre à l'avenir
De toute ma douleur l'odieux souvenir,
J'estime que la perte en sera plus aisée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont causée.
C'est assez que je sais qu'à votre heureux secours
Je dois tout le bonheur du reste de mes jours.
Philiste autant que moi vous en est redevable;
S'il a su mon malheur, il est inconsolable;
Et, dans son désespoir, sans doute qu'aujourd'hui
Vous lui rendez la vie en me rendant à lui.
Disposez du pouvoir et de l'un et de l'autre;
Ce que vous y verrez, tenez-le comme au vôtre;
Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir
Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.
La douleur trop longtemps règne sur son courage.

CÉLIDAN.

C'est à moi qu'appartient l'honneur de ce message;
Mon secours, sans cela, comme de nul effet,
Ne vous aurait rendu qu'un service imparfait.

CLARICE.

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive,
Et l'obligation que j'en vais vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir.
Ainsi dorénavant, quelque espoir qui me flatte,
Il faudra malgré moi que j'en demeure ingrate.

CÉLIDAN.

En quoi que mon service oblige votre amour,
Vos seuls remercîments me mettent à retour.

SCÈNE II.

CÉLIDAN.

Qu'Alcidon maintenant soit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de son parti sa traîtresse nourrice,
Que d'un ami trop simple il fasse un ravisseur,
Qu'il querelle Philiste, et néglige sa sœur,
Enfin qu'il aime, dupe, enlève, feigne, abuse,
Je trouve mieux que lui mon compte dans sa ruse:
Son artifice m'aide, et succède si bien,
Qu'il me donne Doris, et ne lui laisse rien.
Il semble n'enlever qu'à dessein que je rende,
Et que Philiste, après une faveur si grande,
N'ose me refuser celle dont ses transports
Et ses faux mouvements font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'est toute acquise;
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchise;
Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foi:
Cesse tes compliments, je l'aurai bien sans toi.
Mais, pour voir ces effets, allons trouver le frère:
Notre heur s'accorde mal avecque sa misère,
Et ne peut s'avancer qu'en lui disant le sien.

SCÈNE III.

ALCIDON, CÉLIDAN.

CÉLIDAN.
Ah! je cherchais une heure avec toi d'entretien;
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.
ALCIDON.
En quel point as-tu mis l'état de ma fortune?
CÉLIDAN.
Tout va le mieux du monde. Il ne se pouvait pas
Avec plus de succès supposer un trépas;
Clarice au désespoir croit Philiste sans vie.
ALCIDON.
Et l'auteur de ce coup?
CÉLIDAN.
Celui qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je lui fais parler.
ALCIDON.
Elle a donc bien jeté des injures en l'air?
CÉLIDAN.
Cela s'en va sans dire.
ALCIDON.
Ainsi rien ne l'apaise?
CÉLIDAN.
Si je te disais tout, tu mourrais de trop d'aise.
ALCIDON.
Je n'en veux point qui porte une si dure loi.
CÉLIDAN.
Dans ce grand désespoir elle parle de toi.
ALCIDON.
Elle parle de moi!
CÉLIDAN.
« J'ai perdu ce que j'aime,
« Dit-elle; mais du moins si cet autre lui-même,
« Son fidèle Alcidon m'en consolait ici! »
ALCIDON.
Tout de bon?
CÉLIDAN.
Son esprit en paraît adouci.
ALCIDON.
Je ne me pensais pas si fort dans sa mémoire.
Mais non, cela n'est point, tu m'en donnes à croire.
CÉLIDAN.
Tu peux, dans ce jour même, en voir la vérité.
ALCIDON.
J'accepte le parti par curiosité.
Dérobons-nous ce soir pour lui rendre visite.
CÉLIDAN.
Tu verras à quel point elle met ton mérite.
ALCIDON.
Si l'occasion s'offre, on peut la disposer,
Mais comme sans dessein....
CÉLIDAN.
J'entends, à t'épouser.
ALCIDON.
Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le concierge, rendu de mon intelligence,
Me donne un accès libre aux lieux de sa prison;
Que déjà quelque argent m'en a fait la raison;
Et que, s'il en faut croire une juste espérance,
Les pistoles dans peu feront sa délivrance,
Pourvu qu'un prompt hymen succède à mes désirs.
CÉLIDAN.
Que cette invention t'assure de plaisirs!
Une subtilité si dextrement tissue
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issue.
ALCIDON.
Mais l'exécution ne s'en doit point surseoir.
CÉLIDAN.
Ne diffère donc point. Je t'attends vers le soir;
N'y manque pas. Adieu. J'ai quelque affaire en ville.
ALCIDON, *seul.*
O l'excellent ami! qu'il a l'esprit docile!
Pouvais-je faire un choix plus commode pour moi?
Je trompe tout le monde avec sa bonne foi;
Et quant à sa Doris, si sa poursuite est vaine,
C'est de quoi maintenant je ne suis guère en peine;
Puisque j'aurai mon compte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée ou néglige son feu.
Mais je ne songe pas que ma joie imprudente
Laisse en perplexité ma chère confidente;
Avant que de partir, il faudra sur le tard
De nos heureux succès lui faire quelque part.

SCÈNE IV.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE.
Je ne puis le celer, bien que j'y compatisse;
Je trouve en ton malheur quelque peu de justice:
Le ciel venge ta sœur; ton fol emportement
A rompu sa fortune, et chassé son amant;
Et tu vois aussitôt la tienne renversée;
Ta maîtresse par force en d'autres mains passée:
Cependant Alcidon, que tu crois rappeler,
Toujours de plus en plus s'obstine à quereller.
PHILISTE.
Madame, c'est à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaisirs qu'il nous en faut attendre.
D'un si honteux affront le cuisant souvenir
Éteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainsi mon mauvais sort m'a bien ôté Clarice;
Mais du reste accusez votre seule avarice.
Madame, nous perdons, par votre aveuglement,
Votre fils, un ami; votre fille, un amant.
DORIS.
Otez ce nom d'amant: le fard de son langage

Ne m'empêcha jamais de voir dans son courage;
Et nous étions tous deux semblables en ce point,
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions [point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point! jeune dissimulée,
Fallait-il donc souffrir d'en être cajolée?

DORIS.

Il le fallait souffrir, ou vous désobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous fallait un esprit moins léger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer : fais un peu de silence,
Et du moins à ses yeux cache ta violence.

SCÈNE V.

PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

PHILISTE, *à Célidan.*

Eh bien! que dit, que fait, notre amant irrité?
Persiste-t-il encor dans sa brutalité?

CÉLIDAN.

Quitte pour aujourd'hui le soin de tes querelles :
J'ai bien à te conter de meilleures nouvelles.
Les ravisseurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Ami, que me dis-tu?

CÉLIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et de grâce, où voit-on le sujet que j'adore?
Dis-moi le lieu.

CÉLIDAN.

Le lieu ne se dit pas encore.
Celui qui te la rend te veut faire une loi....

PHILISTE.

Après cette faveur, qu'il dispose de moi;
Mon possible est à lui.

CÉLIDAN.

Donc, sous cette promesse,
Tu peux dans son logis aller voir ta maîtresse :
Ambassadeur exprès....

SCÈNE VI.

CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

CHRYSANTE.

Son feu précipité
Lui fait faire envers vous une incivilité;
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte
Qui, sans vous dire adieu, vers son objet l'emporte.

CÉLIDAN.

C'est comme doit agir un véritable amour.
Un feu moindre eût souffert quelque plus long séjour;
Et nous voyons assez par cette expérience
Que le sien est égal à son impatience.
Mais puisque ainsi le ciel rejoint ces deux amants,
Et que tout se dispose à vos contentements,
Pour m'avancer aux miens, oserais-je, madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'est que flamme,
Un cœur sur qui ses yeux de tout temps absolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus?
J'ai cru par le passé qu'une ardeur mutuelle
Unissait les esprits et d'Alcidon et d'elle,
Et qu'en ce cavalier son désir arrêté
Prendrait tous autres vœux pour importunité.
Cette seule raison m'obligeant à me taire,
Je trahissais mon feu de peur de lui déplaire;
Mais aujourd'hui qu'un autre en sa place reçu
Me fait voir clairement combien j'étais déçu,
Je ne condamne plus mon amour au silence,
Et viens faire éclater toute sa violence.
Souffrez que mes désirs, si longtemps retenus,
Rendent à sa beauté des vœux qui lui sont dus;
Et du moins, par pitié d'un si cruel martyre,
Permettez quelque espoir à ce cœur qui soupire.

CHRYSANTE.

Votre amour pour Doris est un si grand bonheur
Que je pourrais sur l'heure en accepter l'honneur;
Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
Et comme son caprice à mes souhaits résiste.
Trop chaud ami qu'il est, il s'emporte à tous coups
Pour un fourbe insolent qui se moque de nous.
Honteuse qu'il me force à manquer de promesse,
Je n'ose vous donner une réponse expresse,
Tant je crains de sa part un désordre nouveau.

CÉLIDAN.

Vous me tuez, madame, et cachez le couteau :
Sous ce détour discret un refus se colore.

CHRYSANTE.

Non, monsieur; croyez-moi, votre offre nous honore.
Aussi dans le refus j'aurais peu de raison;
Je connais votre bien, je sais votre maison.
Votre père jadis (hélas! que cette histoire
Encor sur mes vieux ans m'est douce en la mémoire!)
Votre feu père, dis-je, eut de l'amour pour moi :
J'étais son cher objet; et maintenant je voi
Que, comme par un droit successif de famille,
L'amour qu'il eut pour moi vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimait, je l'aimais, et les seules rigueurs
De ses cruels parents divisèrent nos cœurs :
On l'éloigna de moi par ce maudit usage
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage;
Et son père jamais ne souffrit son retour
Que ma foi n'eût ailleurs engagé mon amour :
En vain à cet hymen j'opposai ma constance;
La volonté des miens vainquit ma résistance.

Mais je reviens à vous, en qui je vois portraits
De ses perfections les plus aimables traits.
Afin de vous ôter désormais toute crainte
Que dessous mes discours se cache aucune feinte,
Allons trouver Philiste, et vous verrez alors
Comme en votre faveur je ferai mes efforts.

CÉLIDAN.

Si de ce cher objet j'avais même assurance,
Rien ne pourrait jamais troubler mon espérance.

DORIS.

Je ne sais qu'obéir, et n'ai point de vouloir.

CÉLIDAN.

Employer contre vous un absolu pouvoir!
Ma flamme d'y penser se tiendrait criminelle.

CHRYSANTE.

Je connais bien ma fille, et je vous réponds d'elle.
Dépêchons seulement d'aller vers ces amants.

CÉLIDAN.

Allons : mon heur dépend de vos commandements.

SCÈNE VII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Ma douleur, qui s'obstine à combattre ma joie,
Pousse encor des soupirs, bien que je vous revoie;
Et l'excès des plaisirs qui me viennent charmer
Mêle dans ces douceurs je ne sais quoi d'amer :
Mon âme en est ensemble et ravie et confuse.
D'un peu de lâcheté votre retour m'accuse,
Et votre liberté me reproche aujourd'hui
Que mon amour la doit à la pitié d'autrui.
Elle me comble d'aise et m'accable de honte;
Celui qui vous la rend en m'obligeant m'affronte :
Un coup si glorieux n'appartenait qu'à moi.

CLARICE.

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foi?
Y vois-tu des soupçons qui blessent ton courage,
Et disposent ta bouche à ce fâcheux langage?
Ton amour et tes soins trompés par mon malheur,
Ma prison inconnue a bravé ta valeur.
Que t'importe à présent qu'un autre m'en délivre,
Puisque c'est pour toi seul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage en bonace réduit
Célidan a la peine, et Philiste le fruit?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige
C'est la reconnaissance où l'honneur vous oblige :
Il vous faut être ingrate, ou bien à l'avenir
Lui garder en votre âme un peu de souvenir.
La mienne en est jalouse, et trouve ce partage,
Quelque inégal qu'il soit, à son désavantage;
Je ne puis le souffrir. Nos pensers à tous deux
Ne devraient, à mon gré, parler que de nos feux.
Tout autre objet que moi dans votre esprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur, à ce compte, est un peu tyrannique.
Penses-tu que je veuille un amant si jaloux?

PHILISTE.

Je tâche d'imiter ce que je vois en vous;
Mon esprit amoureux, qui vous tient pour sa reine,
Fait de vos actions sa règle souveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux :
Où me vois-tu jalouse, afin d'être ombrageux?

PHILISTE.

Quoi! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en visite
J'entretins quelque temps Bélinde et Chrysolithe?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moi donc cet excès à mon tour :
Est-il rien de plus juste, ou de plus équitable?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu seras fort traitable,
Et n'es pas maladroit en ces doux entretiens,
D'accuser mes défauts pour excuser les tiens;
Par cette liberté tu me fais bien paraître
Que tu crois que l'hymen t'ait déjà rendu maître,
Puisque, laissant les vœux et les submissions,
Tu me dis seulement mes imperfections.
Philiste, c'est douter trop peu de ta puissance,
Et prendre avant le temps un peu trop de licence.
Nous avions notre hymen à demain arrêté;
Mais, pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne crois pas qu'il s'achève.

PHILISTE.

Mais si durant ce temps quelque autre vous enlève,
Avez-vous sûreté que, pour votre secours,
Le même Célidan se rencontre toujours?

CLARICE.

Il faut savoir de lui s'il prendrait cette peine.
Vois ta mère et ta sœur que vers nous il amène.
Sa réponse rendra nos débats terminés.

PHILISTE.

Ah! mère, sœur, ami, que vous m'importunez!

SCÈNE VIII.

CHRYSANTE, DORIS, CÉLIDAN, CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Je viens, après mon fils, vous rendre une assurance
De la part que je prends en votre délivrance;
Et mon cœur tout à vous ne saurait endurer
Que mes humbles devoirs osent se différer.

CLARICE, *à Chrysante.*

N'usez point de ce mot vers celle dont l'envie
Est de vous obéir le reste de sa vie,
Que son retour rend moins à soi-même qu'à vous.
Ce brave cavalier accepté pour époux,
C'est à moi désormais, entrant dans sa famille,
A vous rendre un devoir de servante et de fille;
Heureuse mille fois, si le peu que je vaux
Ne vous empêche point d'excuser mes défauts,
Et si votre bonté d'un tel choix se contente!

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Dans ce bien excessif, qui passe mon attente,
Je soupçonne mes sens d'une infidélité,
Tant ma raison s'oppose à ma crédulité.
Surprise que je suis d'une telle merveille,
Mon esprit tout confus doute encor si je veille;
Mon âme en est ravie, et ces ravissements
M'ôtent la liberté de tous remercîments.

DORIS, *à Clarice.*

Souffrez qu'en ce bonheur mon zèle m'enhardisse
A vous offrir, madame, un fidèle service.

CLARICE, *à Doris.*

Et moi, sans compliment qui vous farde mon cœur,
Je vous offre et demande une amitié de sœur.

PHILISTE, *à Célidan.*

Toi, sans qui mon malheur était inconsolable,
Ma douleur sans espoir, ma perte irréparable,
Qui m'as seul obligé plus que tous mes amis,
Puisque je te dois tout, que je t'ai tout promis,
Cesse de me tenir dedans l'incertitude :
Dis-moi par où je puis sortir d'ingratitude;
Donne-moi le moyen, après un tel bienfait,
De réduire pour toi ma parole en effet.

CÉLIDAN, *à Philiste.*

S'il est vrai que ta flamme et celle de Clarice
Doivent leur bonne issue à mon peu de service,
Qu'un bon succès par moi réponde à tous vos vœux,
J'ose t'en demander un pareil à mes feux.
(*montrant Chrysante.*)
J'ose te demander, sous l'aveu de madame,
Ce digne et seul objet de ma secrète flamme,
Cette sœur que j'adore, et qui pour faire un choix
Attend de ton vouloir les favorables lois.

PHILISTE, *à Célidan.*

Ta demande m'étonne ensemble et m'embarrasse :
Sur ton meilleur ami tu brigues cette place;
Et tu sais que ma foi la réserve pour lui.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennui,
Ne te fais point ingrat pour une âme si double.

PHILISTE, *à Célidan.*

Mon esprit divisé de plus en plus se trouble;
Dispense-moi, de grâce, et songe qu'avant toi
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foi.
Si ton amour est grand, l'excuse t'est sensible;
Mais je ne t'ai promis que ce qui m'est possible;
Et cette foi donnée ôte de mon pouvoir
Ce qu'à notre amitié je me sais trop devoir.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Ne te ressouviens plus d'une vieille promesse;
Et juge, en regardant cette belle maîtresse,
Si celui qui pour toi l'ôte à son ravisseur
N'a pas bien mérité l'échange de ta sœur.

CLARICE, *à Chrysante.*

Je ne saurais souffrir qu'en ma présence on die
Qu'il doive m'acquérir par une perfidie :
Et pour un tel ami lui voir si peu de foi
Me ferait redouter qu'il en eût moins pour moi.
Mais Alcidon survient; nous l'allons voir lui-même
Contre un rival et vous disputer ce qu'il aime.

SCÈNE IX.

CLARICE, ALCIDON, PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

CLARICE, *à Alcidon.*

Mon abord t'a surpris, tu changes de couleur;
Tu me croyais sans doute encor dans le malheur :
Voici qui m'en délivre; et n'était que Philiste
A ces nouveaux desseins en ta faveur résiste,
Cet ami si parfait qu'entre nous tu chéris
T'aurait pour récompense enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le désordre éclatant qu'on voit sur mon visage
N'est que l'effet trop prompt d'une soudaine rage.
Je forcène de voir que sur votre retour
Ce traître assure ainsi ma perte et son amour.
Perfide! à mes dépens tu veux donc des maîtresses?
Et mon honneur perdu te gagne leurs caresses!

CÉLIDAN, *à Alcidon.*

Quoi! j'ai su jusqu'ici cacher tes lâchetés,
Et tu m'oses couvrir de ces indignités!
Cesse de m'outrager, ou le respect des dames
N'est plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE, *à Alcidon.*

Cher ami, ne crains rien, et demeure assuré
Que je sais maintenir ce que je t'ai juré;
Pour t'enlever ma sœur, il faut m'arracher l'âme.

ALCIDON, *à Philiste.*

Non, non, il n'est plus temps de déguiser ma flamme,
Il te faut, malgré moi, faire un honteux aveu
Que si mon cœur brûlait, c'était d'un autre feu.
Ami, ne cherche plus qui t'a ravi Clarice;
(*Il se montre.*) (*Il montre Célidan.*)
Voici l'auteur du coup, et voilà le complice.
(*à Philiste.*)
Adieu. Ce mot lâché, je te suis en horreur.

SCÈNE X.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE, CÉLIDAN, DORIS.

CHRYSANTE, *à Philiste.*

Eh bien! rebelle, enfin sortiras-tu d'erreur?

CÉLIDAN, *à Philiste.*

Puisque son désespoir vous découvre un mystère
Que ma discrétion vous avait voulu taire,
C'est à moi de montrer quel était mon dessein.
Il est vrai qu'en ce coup je lui prêtai la main.
La peur que j'eus alors qu'après ma résistance
Il ne trouvât ailleurs trop fidèle assistance...

PHILISTE, *à Célidan.*

Quittons là ce discours, puisqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta sincérité se fait assez connaître.
Je m'obstinais tantôt dans le parti d'un traître;
Mais au lieu d'affaiblir vers toi mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.
Plains-moi, plains mon malheur, plains mon trop de franchise,
Qu'un ami déloyal a tellement surprise;
Vois par là comme j'aime, et ne te souviens plus
Que j'ai voulu te faire un injuste refus.
Fais, malgré mon erreur, que ton feu persévère;
Ne punis point la sœur de la faute du frère;
Et reçois de ma main celle que ton désir,
Avant mon imprudence, avait daigné choisir.

CLARICE, *à Célidan.*

Une pareille erreur me rend toute confuse:
Mais ici mon amour me servira d'excuse;
Il serre nos esprits d'un trop étroit lien
Pour permettre à mon sens de s'éloigner du sien.

CÉLIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Un mot me satisfait de cette belle bouche;
Mais, hélas! quel espoir ose rien présumer,
Quand on n'a pu servir, et qu'on n'a fait qu'aimer?

DORIS.

Réunir les esprits d'une mère et d'un frère,
Du choix qu'ils m'avaient fait avoir su me défaire,
M'arracher à Florange et m'ôter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,
C'est avoir su me rendre un assez grand service
Pour espérer beaucoup avec quelque justice.
Et, puisqu'on me l'ordonne, on peut vous assurer
Qu'alors que j'obéis, c'est sans en murmurer.

CÉLIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploie,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joie.

CHRYSANTE.

Que la mienne est extrême! et que sur mes vieux ans
Le favorable ciel me fait de doux présents!
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange!
Qu'à propos sa faveur m'a fait perdre Florange!
Puisse-t-elle, pour comble, accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds,
Et rendre, par les fruits de ce double hyménée,
Ma dernière vieillesse à jamais fortunée!

CLARICE, *à Chrysante.*

Cependant pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir ici prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prépare,
Tant qu'un mystère saint deux à deux nous sépare.

CHRYSANTE, *à Clarice.*

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce serait me priver de tout contentement.

EXAMEN DE LA VEUVE.

Cette comédie n'est pas plus régulière que *Mélite* en ce qui regarde l'unité de lieu, et a le même défaut au cinquième acte, qui se passe en compliments pour venir à la conclusion d'un amour épisodique; avec cette différence toutefois que le mariage de Célidan avec Doris a plus de justesse dans celle-ci que celui d'Éraste avec Chloris dans l'autre. Elle a quelque chose de mieux ordonné pour le temps en général, qui n'est pas si vague que dans *Mélite*, et a ses intervalles mieux proportionnés par cinq jours consécutifs. C'était un tempérament que je croyais lors fort raisonnable entre la rigueur des vingt et quatre heures et cette étendue libertine qui n'avait aucunes bornes. Mais elle a ce même défaut dans le particulier de la durée de chaque acte, que souvent celle de l'action y excède de beaucoup celle de la représentation. Dans le commencement du premier, Philiste quitte Alcidon pour aller faire des visites avec Clarice, et paraît en la dernière scène avec elle au sortir de ces visites, qui doivent avoir consumé toute l'après-dînée, ou du moins la meilleure partie. La même chose se trouve au cinquième : Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice sur le soir dans son château, où il la croit encore prisonnière, et se résout de faire part de sa joie à la nourrice, qu'il n'oserait voir de jour, de peur de faire soupçonner l'intelligence secrète et criminelle qu'ils ont ensemble; et environ cent vers après, il vient chercher cette confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvait être qu'environ midi quand il en a formé le dessein, puisque Célidan venait de ramener Clarice (ce que vraisemblablement il a fait le plus tôt qu'il a pu, ayant un intérêt d'amour qui le pressait de lui rendre ce service en faveur de son amant); et quand il vient pour exécuter cette résolution, la nuit doit avoir déjà assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il lui va rendre. L'excuse qu'on pourrait y donner, aussi bien qu'à ce que j'ai remarqué de Tircis dans *Mélite*, c'est qu'il n'y a point de liaisons de scènes, et par conséquent point de continuité d'action. Ainsi, on pourrait dire que ces scènes détachées qui sont placées l'une

après l'autre ne s'entre-suivent pas immédiatement, et qu'il se consume un temps notable entre la fin de l'une et le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble, cette liaison étant cause que l'une commence nécessairement au même instant que l'autre finit.

Cette comédie peut faire connaître l'aversion naturelle que j'ai toujours eue pour les *à parte*. Elle m'en donnait de belles occasions, m'étant proposé d'y peindre un amour réciproque qui parût dans les entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble, et de mettre des compliments d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, et qui sont toutefois obligés, par des considérations particulières, de s'en rendre des témoignages mutuels. C'était un beau jeu pour ces discours à part, si fréquents chez les anciens et chez les modernes de toutes les langues; cependant j'ai si bien fait, par le moyen des confidences qui ont précédé ces scènes artificieuses, et des réflexions qui les ont suivies, que, sans emprunter ce secours, l'amour a paru entre ceux qui n'en parlent point, et le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La sixième scène du quatrième acte semble commencer par ces *à parte*, et n'en a toutefois aucun. Célidan et la nourrice y parlent véritablement chacun à part, mais en sorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La nourrice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur très-vive qu'elle n'a point, et en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouir; et Célidan, de son côté, veut qu'elle ait lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle est, et qu'ainsi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette scène est fort adroit, par la manière dont il dupe cette vieille, et lui arrache l'aveu d'une fourbe où on le voulait prendre lui-même pour dupe. Il l'enferme, de peur qu'elle ne fasse encore quelque pièce qui trouble son dessein; et quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquième : mais ces sortes de personnages, qui n'agissent que pour l'intérêt des autres, ne sont pas assez d'importance pour faire naître une curiosité légitime de savoir leurs sentiments sur l'événement de la comédie, où ils n'ont plus que faire quand on n'y a plus affaire d'eux; et d'ailleurs, Clarice y a trop de satisfaction de se voir hors du pouvoir de ses ravisseurs et rendue à son amant, pour penser en sa présence à cette nourrice, et prendre garde si elle est en sa maison, ou si elle n'y est pas.

Le style n'est pas plus élevé ici que dans *Mélite*, mais il est plus net et plus dégagé des pointes dont l'autre est semée, qui ne sont, à en bien parler, que de fausses lumières, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais sans aucune solidité de raisonnement. L'intrigue y est aussi beaucoup plus raisonnable que dans l'autre; et Alcidon a lieu d'espérer un bien plus heureux succès de sa fourbe qu'Éraste de la sienne.

FIN DE LA VEUVE.

LA GALERIE DU PALAIS,

COMÉDIE. — 1634.

A MADAME DE LIANCOUR.

MADAME,

Je vous demande pardon si je vous fais un mauvais présent; non pas que j'aie si mauvaise opinion de cette pièce [1], que je veuille condamner les applaudissements qu'elle a reçus, mais parce que je ne croirai jamais qu'un ouvrage de cette nature soit digne de vous être présenté. Aussi vous supplierai-je très-humblement de ne prendre pas tant garde à la qualité de la chose, qu'au pouvoir de celui dont elle part : c'est tout ce que vous peut offrir un homme de ma sorte; et Dieu ne m'ayant pas fait naître assez considérable pour être utile à votre service, je me tiendrai trop récompensé d'ailleurs si je puis contribuer en quelque façon à vos divertissements. De six comédies [2] qui me sont échappées, si celle-ci n'est la meilleure, c'est la plus heureuse, et toutefois la plus malheureuse en ce point, que n'ayant pas eu l'honneur d'être vue de vous, il lui manque votre approbation, sans laquelle sa gloire est encore douteuse, et n'ose s'assurer sur les acclamations publiques. Elle vous la vient demander, Madame, avec cette protection qu'autrefois *Mélite* a trouvée si favorable. J'espère que votre bonté ne lui refusera pas l'une et l'autre, ou que, si vous désapprouvez sa conduite, du moins vous agréerez mon zèle, et me permettrez de me dire toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-obligé serviteur,

CORNEILLE.

[1] Cette pièce porte, dans la première édition, le double titre de *la Galerie du Palais, ou l'Amie rivale :* elle eut un grand succès. A cette époque, la galerie du palais marchand ou palais de justice offrait le spectacle animé que présente aujourd'hui le Palais-Royal.

[2] On jouait depuis deux ans environ la *Galerie du Palais*, lorsqu'elle fut imprimée pour la première fois en 1637 : cette dédicace paraît avoir été composée la même année, ou vers la fin de 1636. A cette époque, Corneille avait déjà fait *Mélite*, la *Veuve*, la *Suivante*, la *Place Royale*, et l'*Illusion comique*, qui, avec la *Galerie du Palais*, forment les six comédies dont il parle.

PERSONNAGES.

PLEIRANTE, père de Célidée.
LYSANDRE, amant de Célidée.
DORIMANT, amoureux d'Hippolyte.
CHRYSANTE, mère d'Hippolyte.
CÉLIDÉE, fille de Pleirante.
HIPPOLYTE, fille de Chrysante.
ARONTE, écuyer de Lysandre.
CLÉANTE, écuyer de Dorimant.
FLORICE, suivante d'Hippolyte [1].
LE LIBRAIRE du palais.
LE MERCIER du palais.
LA LINGÈRE du palais.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE.

Enfin je ne le puis : que veux-tu que j'y fasse?
Pour tout autre sujet mon maître n'est que glace;
Elle est trop dans son cœur; on ne l'en peut chasser,
Et c'est folie à nous que de plus y penser.
J'ai beau devant les yeux lui remettre Hippolyte,
Parler de ses attraits, élever son mérite,
Sa grâce, son esprit, sa naissance, son bien;
Je n'avance non plus qu'à ne lui dire rien :
L'amour, dont malgré moi son âme est possédée,
Fait qu'il en voit autant, ou plus, en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant; à la longue on fait tout.

[1] « Le personnage de nourrice, qui est de la vieille comédie, « et que le manque d'actrices sur nos théâtres y avait conservé « jusqu'alors, afin qu'un homme le pût représenter sous le « masque, se trouve ici métamorphosé en celui de suivante, « qu'une femme représente sur son visage. » (CORNEILLE, *dans l'Examen de sa pièce.*) Ainsi les rôles de suivante ou de soubrette furent une nouveauté introduite au théâtre par Corneille.

La gloire suit la peine : espérons jusqu'au bout.
Je veux que Célidée ait charmé son courage,
L'amour le plus parfait n'est pas un mariage;
Fort souvent moins que rien cause un grand change-
Et les occasions naissent en un moment. [ment,

ARONTE.

Je les prendrai toujours quand je les verrai naître.

FLORICE.

Hippolyte, en ce cas, saura le reconnaître.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétends, c'est un entier secret.
Adieu : je vais trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton maître ?

ARONTE.

Oui.

FLORICE.

Si j'ai bonne vue,
La voilà que son père amène vers la rue.
Tirons-nous à quartier; nous joûrons mieux nos jeux,
S'ils n'aperçoivent point que nous parlions tous deux.

SCÈNE II.

PLEIRANTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ne pense plus, ma fille, à me cacher ta flamme;
N'en conçois point de honte, et n'en crains point de
Le sujet qui l'allume a des perfections [blâme :
Dignes de posséder tes inclinations;
Et, pour mieux te montrer le fond de mon courage,
J'aime autant son esprit que tu fais son visage.
Confesse donc, ma fille, et crois qu'un si beau feu
Veut être mieux traité que par un désaveu.

CÉLIDÉE.

Monsieur, il est tout vrai [1], son ardeur légitime
A tant gagné sur moi, que j'en fais de l'estime;
J'honore son mérite, et n'ai pu m'empêcher
De prendre du plaisir à m'en voir rechercher;
J'aime son entretien, je chéris sa présence :
Mais cela n'est enfin qu'un peu de complaisance,
Qu'un mouvement léger qui passe en moins d'un jour.
Vos seuls commandements produiront mon amour;
Et votre volonté, de la mienne suivie...

PLEIRANTE.

Favorisant ses vœux, seconde ton envie.
Aime, aime ton Lysandre; et puisque je consens
Et que je t'autorise à ces feux innocents,
Donne-lui hardiment une entière assurance
Qu'un mariage heureux suivra son espérance;
Engage-lui ta foi. Mais j'aperçois venir
Quelqu'un qui de sa part te vient entretenir.
Ma fille, adieu : les yeux d'un homme de mon âge
Peut-être empêcheraient la moitié du message.

CÉLIDÉE.

Il ne vient rien de lui qu'il faille vous celer.

PLEIRANTE.

Mais tu seras, sans moi, plus libre à lui parler;
Et ta civilité, sans doute un peu forcée,
Me fait un compliment qui trahit ta pensée.

SCÈNE III.

CÉLIDÉE, ARONTE.

CÉLIDÉE.

Que fait ton maître, Aronte ?

ARONTE.

Il m'envoie aujourd'hui
Voir ce que sa maîtresse a résolu de lui,
Et comment vous voulez qu'il passe la journée.

CÉLIDÉE.

Je serai chez Daphnis toute l'après-dînée;
Et s'il m'aime, je crois que nous l'y pourrons voir.
Autrement...

ARONTE.

Ne pensez qu'à l'y bien recevoir.

CÉLIDÉE.

S'il y manque, il verra sa paresse punie.
Nous y devons dîner fort bonne compagnie;
J'y mène, du quartier, Hippolyte et Chloris.

ARONTE.

Après elles et vous il n'est rien dans Paris;
Et je n'en sache point, pour belles qu'on les nomme,
Qui puissent attirer les yeux d'un honnête homme.

CÉLIDÉE.

Je ne suis pas d'humeur bien propre à t'écouter,
Et ne prends pas plaisir à m'entendre flatter.
Sans que ton bel esprit tâche plus d'y paraître,
Mêle-toi de porter ma réponse à ton maître.

ARONTE, *seul.*

Quelle superbe humeur! quel arrogant maintien!
Si mon maître me croit, vous ne tenez plus rien;
Il changera d'objet, ou j'y perdrai ma peine :
Aussi bien son amour ne vous rend que trop vaine.

SCÈNE IV.

LA LINGÈRE, LE LIBRAIRE.

(*On tire un rideau, et l'on voit le libraire, la lingère et le mercier, chacun dans sa boutique.*)

LA LINGÈRE.

Vous avez fort la presse à ce livre nouveau;
C'est pour vous faire riche.

[1] *Tout vrai* est ici pour *très-vrai.* La particule qui caractérise aujourd'hui notre superlatif était alors peu usitée en poésie.

LE LIBRAIRE.

On le trouve si beau,
Que c'est, pour mon profit, le meilleur qui se voie.
(*à la lingère.*)
Mais vous, que vous vendez de ces toiles de soie [1] !

LA LINGÈRE.

De vrai, bien que d'abord on en vendît fort peu,
A présent Dieu nous aime, on y court comme au feu;
Je n'en saurais fournir autant qu'on m'en demande :
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un visage est peint,
Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.
Je perds bien à gagner, de ce que ma boutique,
Pour être trop étroite, empêche ma pratique;
A peine y puis-je avoir deux chalands à la fois :
Je veux changer de place avant qu'il soit un mois;
J'aime mieux en payer le double et davantage,
Et voir ma marchandise en un bel étalage.

LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raison; mais, à ce que j'entends...
(*à Dorimant.*)
Monsieur, vous plaît-il voir quelques livres du temps ?

SCÈNE V.

DORIMANT, CLÉANTE, LE LIBRAIRE.

DORIMANT.

Montrez-m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE.

Voici ceux de la mode.

DORIMANT.

Otez-moi cet auteur, son nom seul m'incommode;
C'est un impertinent, ou je n'y connais rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois se vendent assez bien.

DORIMANT.

Quantité d'ignorants ne songent qu'à la rime.

LE LIBRAIRE.

Monsieur, en voici deux dont on fait grande estime;
Considérez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'est que mal traduit du cavalier Marin [2];
Sa veine, au demeurant, me semble assez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut son coup d'essai que cette comédie.

DORIMANT.

Cela n'est pas tant mal pour un commencement;
La plupart de ses vers coulent fort doucement :
Qu'il a de mignardise à décrire un visage!

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, FLORICE, DORIMANT,
CLÉANTE, LE LIBRAIRE,
LA LINGÈRE.

HIPPOLYTE, *à la lingère.*

Madame, montrez-nous quelques collets d'ouvrage.

LA LINGÈRE.

Je vous en vais montrer de toutes les façons.

DORIMANT, *au libraire.*

Ce visage vaut mieux que toutes vos chansons.

LA LINGÈRE, *à Hippolyte.*

(*Elle ouvre une boîte.*)
Voilà du point d'esprit de Gênes et d'Espagne.

HIPPOLYTE.

Ceci n'est guère bon qu'à des gens de campagne.

LA LINGÈRE.

Voyez bien; s'il en est deux pareils dans Paris...

HIPPOLYTE.

Ne les vantez point tant, et dites-nous le prix.

LA LINGÈRE.

Quand vous aurez choisi.

HIPPOLYTE.

Que t'en semble, Florice ?

FLORICE.

Ceux-là sont assez beaux, mais de mauvais service;
En moins de trois savons on ne les connaît plus.

HIPPOLYTE.

Celui-ci, qu'en dis-tu ?

FLORICE.

L'ouvrage en est confus,
Bien que l'invention de près soit assez belle.
Voici bien votre fait, n'était que la dentelle
Est fort mal assortie avec le passement;
Cet autre n'a de beau que le couronnement.

LA LINGÈRE.

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui sont dans la même excellenc[e]
(*Dorimant parle au libraire à l'oreille.*)

FLORICE.

Il vaudrait mieux attendre.

[1] *Toiles de soie.* C'était une espèce de gaze ou toile très-claire fort à la mode au commencement du dix-septième siècle, et qui avait sur toutes les étoffes du même genre de grands avantages, s'il faut en croire la réponse désintéressée que fait ici la lingère à son voisin.

[2] *La Sampogna*, imprimée en 1620, est, selon toute apparence, la pièce indiquée ici. J. B. Marini, connu sous le nom de *Cavalier Marin*, naquit à Naples le 18 octobre 1569. Il fut d'abord attaché à la légation du pape Clément VIII en Savoie; mais ses démêlés avec le poëte *Murtolo*, qu'il déchira dans une satire sanglante intitulée *la Murtoléide*, l'obligèrent à quitter Turin. Il vint en France, où il fut bien reçu de Marie de Médicis, et continua d'y exercer son humeur satirique. Il disait de *Malherbe* : « Je n'ai jamais vu d'homme plus humide, ni de po[ids] plus sec, » faisant allusion à la maigreur de Malherbe, et à l'h[a]bitude qu'il avait de cracher fréquemment en récitant ses ve[rs]. Le cavalier Marin mourut le 21 mai 1625, dans la même vi[lle] qui l'avait vu naître.

HIPPOLYTE.

Eh bien, nous attendrons;
Dites-nous au plus tard quel jour nous reviendrons.

LA LINGÈRE.

Mercredi j'en attends de certaines nouvelles.
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles?

HIPPOLYTE.

J'en ai ce qu'il m'en faut pour ma provision.

LE LIBRAIRE, *à Dorimant.*

J'en vais subtilement prendre l'occasion.
(*à la lingère.*)
La connais-tu, voisine?

LA LINGÈRE.

Oui, quelque peu de vue:
Quant au reste, elle m'est tout à fait inconnue.
(*Dorimant tire Cléante au milieu du théâtre, et lui parle à l'oreille.*)
Ce cavalier, sans doute, y trouve plus d'appas
Que dans tous vos auteurs?

CLÉANTE, *à Dorimant.*

Je n'y manquerai pas.

DORIMANT.

Si tu ne me vois là, je serai dans la salle [1].
(*Il prend un livre sur la boutique du libraire.*)
Je connais celui-ci; sa veine est fort égale;
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmants.
Mais on ne parle plus qu'on fasse des romans;
J'ai vu que notre peuple en était idolâtre.

LE LIBRAIRE.

La mode est à présent des pièces de théâtre.

DORIMANT.

De vrai, chacun s'en pique; et tel y met la main,
Qui n'eut jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

SCÈNE VII.

LYSANDRE, DORIMANT, LE LIBRAIRE, LE MERCIER.

LYSANDRE.

Je te prends sur le livre.

DORIMANT.

Eh bien, qu'en veux-tu dire?
Tant d'excellents esprits, qui se mêlent d'écrire,
Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

LYSANDRE.

Y trouves-tu toujours une heure de plaisir?
Beaucoup font bien des vers, et peu la comédie.

DORIMANT.

Ton goût, je m'en assure, est pour la Normandie [2].

LYSANDRE.

Sans rien spécifier, peu méritent le voir;
Souvent leur entreprise excède leur pouvoir;
Et tel parle d'amour sans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y sait guère alors que la vieille rubrique:
Faute de le connaître, on l'habille en fureur;
Et loin d'en faire envie, on nous en fait horreur.
Lui seul de ses effets a droit de nous instruire;
Notre plume à lui seul doit se laisser conduire:
Pour en bien discourir, il faut l'avoir bien fait;
Un bon poëte ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE.

Il n'en faut point douter, l'amour a des tendresses
Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos maîtresses.
Tant de sortes d'appas, de doux saisissements,
D'agréables langueurs et de ravissements,
Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
Et mille autres secrets que l'on ne saurait dire,
Quoi que tous nos rimeurs en mettent par écrit,
Ne se surent jamais par un effort d'esprit;
Et je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
Qui traitassent l'amour à la façon des poëtes:
C'est tout un autre jeu. Le style d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet;
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roses, d'un beau jour,
Ait rien à démêler avecque notre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines,
Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
On te tire souvent sur un original
A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal!

DORIMANT.

Laissons la muse en paix, de grâce; à la pareille,
Chacun fait ce qu'il peut, et ce n'est pas merveille
Si, comme avec bon droit on perd bien un procès,
Souvent un bon ouvrage a de faibles succès.
Le jugement de l'homme, ou plutôt son caprice,
Pour quantité d'esprits n'a que de l'injustice:
J'en admire beaucoup dont on fait peu d'état;
Leurs fautes, tout au pis, ne sont pas coups d'État,
La plus grande est toujours de peu de conséquence.

LE LIBRAIRE.

Vous plairait-il de voir des pièces d'éloquence?

LYSANDRE, *ayant regardé le titre d'un livre que le libraire lui présente.*

J'en lus hier la moitié; mais son vol est si haut,
Que presque à tous moments je me trouve en défaut.

DORIMANT.

Voici quelques auteurs dont j'aime l'industrie.

[1] Il s'agit ici de la *grand'salle*, appelée aujourd'hui *salle des Pas perdus*, par allusion sans doute aux démarches des plaideurs.

[2] Cette prédilection de Dorimant pour la Normandie peut s'expliquer autrement que par celle de Corneille. Cette province avait déjà donné naissance à Bertaut et à Malherbe.

Mettez ces trois à part, mon maître, je vous prie ;
Tantôt un de mes gens vous les viendra payer.

LYSANDRE, *se retirant d'auprès les boutiques.*

Le reste du matin où veux-tu l'employer ?

LE MERCIER.

Voyez deçà, messieurs ; vous plaît-il rien du nôtre ?
Voyez, je vous ferai meilleur marché qu'un autre,
Des gants, des baudriers, des rubans, des castors.

SCÈNE VIII.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

Je ne saurais encor te suivre si tu sors :
Faisons un tour de salle, attendant mon Cléante.

LYSANDRE.

Qui te retient ici ?

DORIMANT.

L'histoire en est plaisante :
Tantôt, comme j'étais sur le livre occupé,
Tout proche on est venu choisir du point-coupé.

LYSANDRE.

Qui ?

DORIMANT.

C'est la question ; mais s'il faut s'en remettre
A ce qu'à mes regards sa coiffe a pu permettre,
Je n'ai rien vu d'égal : mon Cléante la suit,
Et ne reviendra point qu'il n'en soit bien instruit,
Qu'il n'en sache le nom, le rang et la demeure.

LYSANDRE.

Ami, le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement, ou je meure ;
Voyant je ne sais quoi de rare en sa beauté,
J'ai voulu contenter ma curiosité.

LYSANDRE.

Ta curiosité deviendra bientôt flamme ;
C'est par là que l'amour se glisse dans une âme.
A la première vue, un objet qui nous plaît
N'inspire qu'un désir de savoir quel il est ;
On en veut aussitôt apprendre davantage,
Voir si son entretien répond à son visage,
S'il est civil ou rude, importun ou charmeur,
Éprouver son esprit, connaître son humeur :
De là cet examen se tourne en complaisance ;
On cherche si souvent le bien de sa présence,
Qu'on en fait habitude, et qu'au point d'en sortir
Quelque regret commence à se faire sentir :
On revient tout rêveur ; et notre âme blessée,
Sans prendre garde à rien, cajole sa pensée.
Ayant rêvé le jour, la nuit à tout propos
On sent je ne sais quoi qui trouble le repos ;
Un sommeil inquiet, sur de confus nuages,
Élève incessamment de flatteuses images ;
Et, sur leur vain rapport, fait naître des souhaits
Que le réveil admire et ne dédit jamais :
Tout le cœur court en hâte après de si doux guides ;
Et le moindre larcin que font ses vœux timides
Arrête le larron, et le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainsi tu fus épris de celle que tu sers ?

LYSANDRE.

C'est un autre discours ; à présent je ne touche
Qu'aux ruses de l'amour contre un esprit farouche,
Qu'il faut apprivoiser presque insensiblement,
Et contre ses froideurs combattre finement.
Des naturels plus doux....

SCÈNE IX.

DORIMANT, LYSANDRE, CLÉANTE.

DORIMANT.

Eh bien, elle s'appelle ?

CLÉANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle.
Trois filous rencontrés vers le milieu du pont,
Chacun l'épée au poing, m'ont voulu faire affront,
Et sans quelques amis qui m'ont tiré de peine,
Contre eux ma résistance eût peut-être été vaine ;
Ils ont tourné le dos, me voyant secouru :
Mais ce que je suivais tandis est disparu.

DORIMANT.

Les traîtres ! trois contre un ! t'attaquer ! te surprendre !
Quels insolents vers moi s'osent ainsi méprendre ?

CLÉANTE.

Je ne connais qu'un d'eux, et c'est là le retour
De quelques tours de main qu'il reçut l'autre jour,
Lorsque, m'ayant tenu quelques propos d'ivrogne,
Nous eûmes prise ensemble à l'hôtel de Bourgogne.

DORIMANT.

Qu'on le trouve où qu'il soit[1] ; qu'une grêle de bois
Assemble sur lui seul le châtiment des trois ;
Et que sous l'étrivière il puisse tôt connaître,
Quand on se prend aux miens, qu'on s'attaque à leur maître !

LYSANDRE.

J'aime à te voir ainsi décharger ton courroux :
Mais voudrais-tu parler franchement entre nous ?

DORIMANT.

Quoi ! tu doutes encor de ma juste colère ?

LYSANDRE.

En ce qui le regarde, elle n'est que légère :

[1] *Où que*, pour *en quelque lieu que*, était d'un fréquent usage du temps de Corneille ; c'est l'*ubicumque* des Latins. Ménage a proscrit cette locution, et elle a disparu de notre langue, malgré l'autorité de Malherbe et Corneille parmi nos poëtes anciens, de J. J. Rousseau et Buffon parmi nos prosateurs modernes.

En vain pour son sujet tu fais l'intéressé;
Il a paré des coups dont ton cœur est blessé :
Cet accident fâcheux te vole une maîtresse;
Confesse ingénument, c'est là ce qui te presse.

DORIMANT.

Pourquoi te confesser ce que tu vois assez?
Au point de se former, mes desseins renversés,
Et mon désir trompé, poussent dans ces contraintes,
Sous de faux mouvements, de véritables plaintes.

LYSANDRE.

Ce désir, à vrai dire, est un amour naissant
Qui ne sait où se prendre, et demeure impuissant;
Il s'égare et se perd dans cette incertitude;
Et renaissant toujours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus souhaité,
Que plus sa connaissance a de difficulté.
C'est par là que ton feu davantage s'allume :
Moins on l'a pu connaître, et plus on en présume;
Notre ardeur curieuse en augmente le prix.

DORIMANT.

Que tu sais, cher ami, lire dans les esprits!
Et que, pour bien juger d'une secrète flamme,
Tu pénètres avant dans les ressorts d'une âme!

LYSANDRE.

Ce n'est pas encor tout, je veux te secourir.

DORIMANT.

Oh, que je ne suis pas en état de guérir!
L'amour use sur moi de trop de tyrannie.

LYSANDRE.

Souffre que je te mène en une compagnie
Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous;
Les divertissements t'y sembleront si doux,
Ton âme en un moment en sera si charmée,
Que, tous ses déplaisirs dissipés en fumée,
On gagnera sur toi fort aisément ce point
D'oublier un objet que tu ne connais point.
Mais garde-toi surtout d'une jeune voisine
Que ma maîtresse y mène; elle est et belle et fine,
Et sait si dextrement ménager ses attraits,
Qu'il n'est pas bien aisé d'en éviter les traits.

DORIMANT.

Au hasard, fais de moi tout ce que bon te semble.

LYSANDRE.

Donc, en attendant l'heure, allons dîner ensemble.

SCÈNE X.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

Tu me railles toujours.

FLORICE.

S'il ne vous veut du bien,
Dites assurément que je n'y connais rien.
Je le considérais tantôt chez ce libraire;
Ses regards de sur vous ne pouvaient se distraire,
Et son maintien était dans une émotion
Qui m'instruisait assez de son affection.
Il voulait vous parler, et n'osait l'entreprendre.

HIPPOLYTE.

Toi, ne me parle point, ou parle de Lysandre :
C'est le seul dont la vue excita mon ardeur.

FLORICE.

Et le seul qui pour vous n'a que de la froideur.
Célidée est son âme, et tout autre visage
N'a point d'assez beaux traits pour toucher son courage[1];
Son brasier est trop grand, rien ne peut l'amortir :
En vain son écuyer tâche à l'en divertir,
En vain, jusques aux cieux portant votre louange,
Il tâche à lui jeter quelque amorce du change,
Et lui dit jusque-là que dans votre entretien
Vous témoignez souvent de lui vouloir du bien;
Tout cela n'est qu'autant de paroles perdues.

HIPPOLYTE.

Faute d'être, sans doute, assez bien entendues!

FLORICE.

Ne le présumez pas, il faut avoir recours
A de plus hauts secrets qu'à ces faibles discours.
Je fus fine autrefois, et depuis mon veuvage,
Ma ruse chaque jour s'est accrue avec l'âge :
Je me connais en monde, et sais mille ressorts
Pour débaucher une âme et brouiller des accords.

HIPPOLYTE.

Dis promptement, de grâce.

FLORICE.

A présent l'heure presse,
Et je ne vous saurais donner qu'un mot d'adresse.
Cette voisine et vous.... Mais déjà la voici.

SCÈNE XI.

CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

A force de tarder, tu m'as mise en souci :
Il est temps, et Daphnis par un page me mande
Que pour faire servir on n'attend que ma bande;
Le carrosse est tout prêt : allons, veux-tu venir?

HIPPOLYTE.

Lysandre après dîner t'y vient entretenir?

CÉLIDÉE.

S'il osait y manquer, je te donne promesse
Qu'il pourrait bien ailleurs chercher une maîtresse.

[1] Le mot *courage* signifiait encore, du temps de Corneille, le *cœur*, l'*esprit* : on ne s'en sert plus aujourd'hui que pour désigner un état, une qualité de l'âme.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, DORIMANT.

HIPPOLYTE.

Ne me contez point tant que mon visage est beau :
Ces discours n'ont pour moi rien du tout de nouveau;
Je le sais bien sans vous, et j'ai cet avantage,
Quelque perfection qui soit sur mon visage,
Que je suis la première à m'en apercevoir :
Pour me les bien apprendre, il ne faut qu'un miroir;
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites;
Cet esprit tout divin, et ce doux entretien,
Ont des charmes puissants dont il ne montre rien.

HIPPOLYTE.

Vous les montrez assez par cette après-dînée
Qu'à causer avec moi vous vous êtes donnée;
Si mon discours n'avait quelque charme caché,
Il ne vous tiendrait pas si longtemps attaché.
Je vous juge plus sage, et plus aimer votre aise,
Que d'y tarder ainsi sans que rien vous y plaise;
Et si je présumais qu'il vous plût sans raison,
Je me ferais moi-même un peu de trahison;
Et par ce trait badin qui sentirait l'enfance,
Votre beau jugement recevrait trop d'offense.
Je suis un peu timide, et, dût-on me jouer,
Je n'ose démentir ceux qui m'osent louer.

DORIMANT.

Aussi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puisse, en vous louant, ni vous flatter, ni [feindre;
On voit un tel éclat en vos brillants appas,
Qu'on ne peut l'exprimer, ni ne l'adorer pas.

HIPPOLYTE.

Ni ne l'adorer pas! Par là vous voulez dire...

DORIMANT.

Que mon cœur désormais vit dessous votre empire,
Et que tous mes desseins de vivre en liberté
N'ont eu rien d'assez fort contre votre beauté.

HIPPOLYTE.

Quoi! mes perfections vous donnent dans la vue?

DORIMANT.

Les rares qualités dont vous êtes pourvue
Vous ôtent tout sujet de vous en étonner.

HIPPOLYTE.

Cessez aussi, monsieur, de vous l'imaginer.
Si vous brûlez pour moi, ce ne sont pas merveilles;
J'ai de pareils discours chaque jour aux oreilles,
Et tous les gens d'esprit en font autant que vous.

DORIMANT.

En amour, toutefois, je les surpasse tous.
Je n'ai point consulté pour vous donner mon âme;
Votre premier aspect sut allumer ma flamme,
Et je sentis mon cœur, par un secret pouvoir,
Aussi prompt à brûler que mes yeux à vous voir.

HIPPOLYTE.

Avoir connu d'abord combien je suis aimable,
Encor qu'à votre avis il soit inexprimable,
Ce grand et prompt effet m'assure puissamment
De la vivacité de votre jugement.
Pour moi, que la nature a faite un peu grossière,
Mon esprit, qui n'a pas cette vive lumière,
Conduit trop pesamment toutes ses functions [1]
Pour m'avertir sitôt de vos perfections.
Je vois bien que vos feux méritent récompense;
Mais de les seconder ce défaut me dispense.

DORIMANT.

Railleuse!

HIPPOLYTE.

Excusez-moi, je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le temps de cet orgueil me fera la raison;
Et nous verrons un jour, à force de services,
Adoucir vos rigueurs et finir mes supplices.

SCÈNE II.

DORIMANT, LYSANDRE, HIPPOLYTE, FLORICE.

(*Lysandre sort de chez Célidée, et passe sans s'arrêter, leur donnant seulement un coup de chapeau.*)

HIPPOLYTE.

Peut-être l'avenir... Tout beau, coureur, tout beau!
On n'est pas quitte ainsi pour un coup de chapeau :
Vous aimez l'entretien de votre fantaisie;
Mais, pour un cavalier, c'est peu de courtoisie,
Et cela messied fort à des hommes de cour,
De n'accompagner pas leur salut d'un bonjour.

LYSANDRE.

Puisque auprès d'un sujet capable de nous plaire
La présence d'un tiers n'est jamais nécessaire,
De peur qu'il en reçût quelque importunité,
J'ai mieux aimé manquer à la civilité.

HIPPOLYTE.

Voilà parer mon coup d'un galant artifice,
Comme si je pouvais... Que me veux-tu, Florice?

(*Florice sort, et parle à Hippolyte à l'oreille.*)

[1] *Functions.* Ce mot n'avait encore perdu aucune trace de son étymologie, puisqu'il vient du latin *functio.* On ne le trouve dans aucun des dictionnaires du temps : peut-être le devons-nous à Corneille.

Dis-lui que je m'en vais. Messieurs, pardonnez-moi :
On me vient d'apporter une fâcheuse loi;
Incivile à mon tour, il faut que je vous quitte.
Une mère m'appelle.

DORIMANT.

Adieu, belle Hippolyte,
Adieu : souvenez-vous...

HIPPOLYTE.

Mais vous, n'y songez plus.

SCÈNE III.

LYSANDRE, DORIMANT.

LYSANDRE.

Quoi! Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus!

DORIMANT.

Ce mot à mes désirs laisse peu d'espérance.

LYSANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence?

DORIMANT.

Comme toi Célidée.

LYSANDRE.

Elle eut donc chez Daphnis,
Hier, dans son entretien, des charmes infinis?
Je te l'avais bien dit que ton âme, à sa vue,
Demeurerait ou prise, ou puissamment émue;
Mais tu n'as pas sitôt oublié la beauté
Qui fit naître au palais ta curiosité?
Du moins ces deux objets balancent ton courage?

DORIMANT.

Sais-tu bien que c'est là justement mon visage,
Celui que j'avais vu le matin au palais?

LYSANDRE.

A ce compte....

DORIMANT.

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LYSANDRE.

C'est consentir bientôt à perdre ta franchise.

DORIMANT.

C'est rendre un prompt hommage aux yeux qui me [l'ont prise.

LYSANDRE.

Puisque tu les connais, je ne plains plus ton mal.

DORIMANT.

Leur coup, pour les connaître, en est-il moins fatal?

LYSANDRE.

Non, mais du moins ton cœur n'est plus à la torture
De voir tes vœux forcés d'aller à l'aventure;
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris...

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un subtil mépris.
Ah, que tu ne sais pas de quel air on me traite!

LYSANDRE.

Je t'en avais jugé l'âme fort satisfaite :
Et cette gaie humeur, qui brillait dans ses yeux,
M'en promettait pour toi quelque chose de mieux.

DORIMANT.

Cette belle, de vrai, quoique toute de glace,
Mêle dans ses froideurs je ne sais quelle grâce,
Par où tout de nouveau je me laisse gagner,
Et consens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affaiblir, mon amour s'en augmente;
Je demeure charmé de ce qui me tourmente.
Je pourrais de toute autre être le possesseur,
Que sa possession aurait moins de douceur.
Je ne suis plus à moi quand je vois Hippolyte
Rejeter ma louange et vanter son mérite,
Négliger mon amour ensemble et l'approuver,
Me remplir tout d'un temps d'espoir et m'en priver,
Me refuser son cœur en acceptant mon âme,
Faire état de mon choix en méprisant ma flamme.
Hélas! en voilà trop : le moindre de ces traits
A pour me retenir de trop puissants attraits;
Trop heureux d'avoir vu sa froideur enjouée
Ne se point offenser d'une ardeur avouée!

LYSANDRE.

Son adieu toutefois te défend d'y songer,
Et ce commandement t'en devrait dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offense;
Il me donne un conseil plutôt qu'une défense,
Et par ce mot d'avis, son cœur sans amitié
Du temps que j'y perdrai montre quelque pitié.

LYSANDRE.

Soit défense ou conseil, de rien ne désespère;
Je te réponds déjà de l'esprit de sa mère.
Pleirante son voisin lui parlera pour toi;
Il peut beaucoup sur elle, et fera tout pour moi.
Tu sais qu'il m'a donné sa fille pour maîtresse.
Tâche à vaincre Hippolyte avec un peu d'adresse,
Et n'appréhende pas qu'il en faille beaucoup :
Tu verras sa froideur se perdre tout d'un coup.
Elle ne se contraint à cette indifférence
Que pour rendre une entière et pleine déférence,
Et cherche, en déguisant son propre sentiment,
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flattes, ami, d'une attente frivole.

LYSANDRE.

L'effet suivra de près.

DORIMANT.

Mon cœur, sur ta parole,
Ne se résout qu'à peine à vivre plus content.

LYSANDRE.

Il se peut assurer du bonheur qu'il prétend;
J'y donnerai bon ordre. Adieu : le temps me presse,
Et je viens de sortir d'auprès de ma maîtresse;
Quelques commissions dont elle m'a chargé
M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCÈNE IV.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT, *seul.*
Dieux! qu'il est mal aisé qu'une âme bien atteinte
Conçoive de l'espoir qu'avec un peu de crainte!
Je dois toute croyance à la foi d'un ami,
Et n'ose cependant m'y fier qu'à demi.
Hippolyte, d'un mot, chasserait ce caprice.
Est-elle encore en haut?

FLORICE.
Encore.

DORIMANT.
Adieu, Florice.
Nous la verrons demain.

SCÈNE V.

HIPPOLYTE, FLORICE.

FLORICE.
Il vient de s'en aller.
Sortez.

HIPPOLYTE.
Mais fallait-il ainsi me rappeler,
Me supposer ainsi des ordres d'une mère?
Sans mentir, contre toi j'en suis toute en colère :
A peine ai-je attiré Lysandre en nos discours,
Que tu viens, par plaisir, en arrêter le cours.

FLORICE.
Eh bien! prenez-vous-en à mon impatience
De vous communiquer un trait de ma science :
Cet avis important, tombé dans mon esprit,
Méritait qu'aussitôt Hippolyte l'apprît;
Je vais sans perdre temps y disposer Aronte.

HIPPOLYTE.
J'ai la mine, après tout, d'y trouver mal mon compte.

FLORICE.
Je sais ce que je fais, et ne perds point mes pas;
Mais de votre côté ne vous épargnez pas;
Mettez tout votre esprit à bien mener la ruse.

HIPPOLYTE.
Il ne faut point par là te préparer d'excuse.
Va, suivant le succès, je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le souvenir.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

HIPPOLYTE, *frappant à la porte de Célidée.*
Célidée, es-tu là?

CÉLIDÉE.
Que me veut Hippolyte?

HIPPOLYTE.
Délasser mon esprit une heure en ta visite.
Que j'ai depuis un jour un importun amant!
Et que, pour mon malheur, je plais à Dorimant!

CÉLIDÉE.
Ma sœur, que me dis-tu? Dorimant t'importune!
Quoi! j'enviais déjà ton heureuse fortune,
Et déjà dans l'esprit je sentais quelque ennui
D'avoir connu Lysandre auparavant que lui.

HIPPOLYTE.
Ah! ne me raille point. Lysandre, qui t'engage,
Est le plus accompli des hommes de son âge.

CÉLIDÉE.
Je te jure, à mes yeux, l'autre l'est bien autant.
Mon cœur a de la peine à demeurer constant;
Et pour te découvrir jusqu'au fond de mon âme,
Ce n'est plus que ma foi qui conserve ma flamme :
Lysandre me déplaît de me vouloir du bien.
Plût aux dieux que son change autorisât le mien,
Ou qu'il usât vers moi de tant de négligence,
Que ma légèreté se pût nommer vengeance!
Si j'avais un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrais bientôt résoudre à le quitter.

HIPPOLYTE.
Simple! présumes-tu qu'il devienne volage
Tant qu'il verra l'amour régner sur ton visage?
Ta flamme trop visible entretient ses ferveurs,
Et ses feux dureront autant que tes faveurs.

CÉLIDÉE.
Il semble, à t'écouter, que rien ne le retienne
Que parce que sa flamme a l'aveu de la mienne.

HIPPOLYTE.
Que sais-je? Il n'a jamais éprouvé tes rigueurs;
L'amour en même temps sut embraser vos cœurs;
Et même j'ose dire, après beaucoup de monde,
Que sa flamme vers toi ne fut que la seconde.
Il se vit accepter avant que de s'offrir;
Il ne vit rien à craindre, il n'eut rien à souffrir;
Il vit sa récompense acquise avant la peine,
Et devant le combat sa victoire certaine :
Un homme est bien cruel, quand il ne donne pas
Un cœur qu'on lui demande avec autant d'appas.
Qu'à ce prix la constance est une chose aisée!
Et qu'autrefois par là je me vis abusée!
Alcidor, que mes yeux avaient si fort épris,
Courut au changement dès le premier mépris.
La force de l'amour paraît dans la souffrance.
Je le tiens fort douteux, s'il a tant d'assurance.
Qu'on en voit s'affaiblir pour un peu de longueur!
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur!

CÉLIDÉE.
Je connais mon Lysandre, et sa flamme est trop forte
Pour tomber en soupçon qu'il m'aime de la sorte.
Toutefois un dédain éprouvera ses feux :

Ainsi, quoi qu'il en soit, j'aurai ce que je veux;
Il me rendra constante, ou me fera volage :
S'il m'aime, il me retient; s'il change, il me dégage.
Suivant ce qu'il aura d'amour ou de froideur,
Je suivrai ma nouvelle ou ma première ardeur.

HIPPOLYTE.

En vain tu t'y résous : ton âme, un peu contrainte,
Au travers de tes yeux lui trahira ta feinte.
L'un d'eux dédira l'autre, et toujours un souris
Lui fera voir assez combien tu le chéris.

CÉLIDÉE.

Ce n'est qu'un faux soupçon qui te le persuade;
J'armerai de rigueurs jusqu'à la moindre œillade,
Et réglerai si bien toutes mes actions,
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HIPPOLYTE.

Pour le moins aussitôt que par cette conduite
Tu seras de son cœur suffisamment instruite,
S'il demeure constant, l'amour et la pitié,
Avant que dire adieu, renoûront l'amitié.

CÉLIDÉE.

Il va bientôt venir. Va-t'en, et sois certaine
De ne voir d'aujourd'hui Lysandre hors de peine.

HIPPOLYTE.

Et demain?

CÉLIDÉE.

Je t'irai conter ses mouvements,
Et touchant l'avenir prendre tes sentiments.
O dieux! si je pouvais changer sans infamie!

HIPPOLYTE.

Adieu. N'épargne en rien ta plus fidèle amie.

SCÈNE VII.

CÉLIDÉE.

Quel étrange combat! Je meurs de le quitter,
Et mon reste d'amour ne le peut maltraiter.
Mon âme veut et n'ose, et, bien que refroidie,
N'aura trait de mépris si je ne l'étudie.
Tout ce que mon Lysandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections.
Je vois mieux ce qu'il vaut lorsque je l'abandonne,
Et déjà la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler sur ce point mon esprit balancé,
J'attends ses mouvements sur mon dédain forcé;
Ma feinte éprouvera si son amour est vraie.
Hélas! ses yeux me font une nouvelle plaie.
Prépare-toi, mon cœur, et laisse à mes discours
Assez de liberté pour trahir mes amours.

SCÈNE VIII.

LYSANDRE, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

Quoi! j'aurai donc de vous encore une visite!
Vraiment, pour aujourd'hui je m'en estimais quitte.

LYSANDRE.

Une par jour suffit, si tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la fasse durer.

CÉLIDÉE.

Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume,
Tant d'importunité n'est point sans amertume.

LYSANDRE.

Au lieu de me donner ces appréhensions,
Apprends ce que j'ai fait sur tes commissions.

CÉLIDÉE.

Je ne vous en chargeai qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant, et qui m'allait déplaire.

LYSANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualités aux miens?

CÉLIDÉE.

Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.

LYSANDRE.

Est-ce donc par gageure, ou par galanterie?

CÉLIDÉE.

Ne vous flattez point tant que ce soit raillerie.
Ce que j'ai dans l'esprit, je ne le puis celer,
Et ne suis pas d'humeur à rien dissimuler.

LYSANDRE.

Quoi! que vous ai-je fait? d'où provient ma disgrâce?
Quel sujet avez-vous d'être pour moi de glace?
Ai-je manqué de soins? ai-je manqué de feux?
Vous ai-je dérobé le moindre de mes vœux?
Ai-je trop peu cherché l'heur de votre présence?
Ai-je eu pour d'autres yeux la moindre complaisance?

CÉLIDÉE.

Tout cela n'est qu'autant de propos superflus.
Je voulus vous aimer, et je ne le veux plus;
Mon feu fut sans raison, ma glace l'est de même;
Si l'un eut quelque excès, je rendrai l'autre extrême.

LYSANDRE.

Par cette extrémité, vous avancez ma mort.

CÉLIDÉE.

Il m'importe fort peu quel sera votre sort.

LYSANDRE.

Quelle nouvelle amour, ou plutôt quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injustice,
Vous de qui le serment m'a reçu pour époux?

CÉLIDÉE.

J'en perds le souvenir aussi bien que de vous.

LYSANDRE.

Évitez-en la honte, et fuyez-en le blâme.

CÉLIDÉE.

Je les veux accepter pour peines de ma flamme.

LYSANDRE.

Un reproche éternel suit ce tour inconstant.

CÉLIDÉE.

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

LYSANDRE.

Est-ce donc là le prix de vous avoir servie?
Ah! cessez vos mépris, ou me privez de vie.

CÉLIDÉE.

Eh bien! soit, un adieu les va faire cesser;
Aussi bien ce discours ne fait que me lasser.

LYSANDRE.

Ah! redouble plutôt ce dédain qui me tue,
Et laisse-moi le bien d'expirer à ta vue;
Que j'adore tes yeux, tout cruels qu'ils me sont;
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font.
Invente à me gêner quelque rigueur nouvelle;
Traite, si tu le veux, mon âme en criminelle:
Dis que je suis ingrat, appelle-moi léger;
Impute à mes amours la honte de changer;
Dedans mon désespoir fais éclater ta joie;
Et tout me sera doux, pourvu que je te voie.
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foi,
Et mes derniers soupirs ne voler qu'après toi.
Ne crains point de ma part de reproche ou d'injure;
Je ne t'appellerai ni lâche, ni parjure,
Mon feu supprimera ces titres odieux;
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux;
Et mon fidèle amour, malgré leur vive atteinte,
Pour t'adorer encore étouffera ma plainte.

CÉLIDÉE.

Adieu. Quelques encens que tu veuilles m'offrir,
Je ne me saurais plus résoudre à les souffrir.

SCÈNE IX.

LYSANDRE.

Célidée! Ah, tu fuis! tu fuis donc, et tu n'oses
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu causes!
Ton esprit, insensible à mes feux innocents,
Craint de ne l'être pas aux douleurs que je sens:
Tu crains que la pitié qui se glisse en ton âme
N'y rejette un rayon de ta première flamme,
Et qu'elle ne t'arrache un soudain repentir,
Malgré tout cet orgueil qui n'y peut consentir.
Tu vois qu'un désespoir dessus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur et ton crime;
Mon visage t'accuse, et tu vois dans mes yeux
Un portrait que mon cœur conserve beaucoup mieux.
Tous mes soins, tu le sais, furent pour Célidée;
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée,
Et tout ce que Paris a d'objets ravissants
N'a jamais ébranlé le moindre de mes sens.
Ton exemple à changer en vain me sollicite;
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite;
Et mon amour, plus fort que mes ressentiments,
Conserve sa vigueur au milieu des tourments.
Reviens, mon cher souci, puisque après tes défenses
Mes plus vives ardeurs sont pour toi des offenses.
Vois comme je persiste à te désobéir,
Et par là, si tu peux, prends droit de me haïr.
Fol, je présume ainsi rappeler l'inhumaine,
Qui ne veut pas avoir de raisons à sa haine:
Puisqu'elle a sur mon cœur un pouvoir absolu,
Il lui suffit de dire: « Ainsi je l'ai voulu. »
Cruelle, tu le veux! C'est donc ainsi qu'on traite
Les sincères ardeurs d'une amour si parfaite?
Tu me veux donc trahir? tu le veux, et ta foi
N'est qu'un gage frivole à qui vit sous ta loi?
Mais je veux l'endurer sans bruit, sans résistance.
Tu verras ma langueur, et non mon inconstance;
Et de peur de t'ôter un captif par ma mort,
J'attendrai ce bonheur de mon funeste sort.
Jusque-là mes douleurs, publiant ta victoire,
Sur mon front pâlissant élèveront ta gloire,
Et sauront en tous lieux hautement témoigner
Que, sans me refroidir, tu m'as pu dédaigner.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSANDRE, ARONTE.

LYSANDRE.

Tu me donnes, Aronte, un étrange remède.

ARONTE.

Souverain toutefois au mal qui vous possède.
Croyez-moi, j'en ai vu des succès merveilleux
A remettre au devoir ces esprits orgueilleux:
Quand on leur sait donner un peu de jalousie,
Ils ont bientôt quitté ces traits de fantaisie;
Car enfin tout l'éclat de ces emportements
Ne peut avoir pour but de perdre leurs amants.

LYSANDRE.

Que voudrait donc par là mon ingrate maîtresse?

ARONTE.

Elle vous joue un tour de la plus haute adresse.
Avez-vous bien pris garde au temps de ses mépris?
Tant qu'elle vous a cru légèrement épris,
Que votre chaîne encor n'était pas assez forte,
Vous a-t-elle jamais gouverné de la sorte?

Vous ignoriez alors l'usage des soupirs ;
Ce n'étaient que douceurs, ce n'étaient que plaisirs :
Son esprit avisé voulait, par cette ruse,
Établir un pouvoir dont maintenant elle use.
Remarquez-en l'adresse ; elle fait vanité
De voir dans ses dédains votre fidélité.
Votre humeur endurante à ces rigueurs l'invite.
On voit par là vos feux, par vos feux son mérite ;
Et cette fermeté de vos affections
Montre un effet puissant de ses perfections.
Osez-vous espérer qu'elle soit plus humaine,
Puisque sa gloire augmente, augmentant votre peine ?
Rabattez cet orgueil, faites-lui soupçonner
Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner.
La crainte d'en voir naître une si juste suite
A vivre comme il faut l'aura bientôt réduite ;
Elle en fuira la honte, et ne souffrira pas
Que ce change s'impute à son manque d'appas.
Il est de son honneur d'empêcher qu'on présume
Qu'on éteigne aisément les flammes qu'elle allume.
Feignez d'aimer quelque autre, et vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LYSANDRE.

Pourrais-tu me juger capable d'une feinte ?

ARONTE.

Pourriez-vous trouver rude un moment de contrainte ?

LYSANDRE.

Je trouve ses mépris plus doux à supporter.

ARONTE.

Pour les faire finir, il faut les imiter.

LYSANDRE.

Faut-il être inconstant, pour la rendre fidèle ?

ARONTE.

Il faut souffrir toujours, ou déguiser comme elle.

LYSANDRE.

Que de raisons, Aronte, à combattre mon cœur,
Qui ne peut adorer que son premier vainqueur !
Du moins, auparavant que l'effet en éclate,
Fais un effort pour moi ; va trouver mon ingrate :
Mets-lui devant les yeux mes services passés,
Mes feux si bien reçus, si mal récompensés,
L'excès de mes tourments et de ses injustices,
Emploie à la gagner tes meilleurs artifices.
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité,
Puisque tu viens à bout de ma fidélité !

ARONTE.

Mais, mon possible fait, si cela ne succède ?

LYSANDRE.

Je feindrai dès demain qu'Aminte me possède.

ARONTE.

Aminte ! Ah ! commencez la feinte dès demain ;
Mais n'allez point courir au faubourg Saint-Germain.
Et quand penseriez-vous que cette âme cruelle
Dans le fond du Marais en reçût la nouvelle ?
Vous seriez tout un siècle à lui vouloir du bien,
Sans que votre arrogante en apprît jamais rien.
Puisque vous voulez feindre, il faut feindre à sa vue ;
Qu'aussitôt votre feinte en puisse être aperçue,
Qu'elle blesse les yeux de son esprit jaloux,
Et porte jusqu'au cœur d'inévitables coups.
Ce sera faire au vôtre un peu de violence ;
Mais tout le fruit consiste à feindre en sa présence.

LYSANDRE.

Hippolyte, en ce cas, serait fort à propos ;
Mais je crains qu'un ami n'en perdît le repos.
Dorimant, dont ses yeux ont charmé le courage,
Autant que Célidée en aurait de l'ombrage.

ARONTE.

Vous verrez si soudain rallumer son amour,
Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour ;
Et vous aurez après un sujet de risée
Des soupçons mal fondés de son âme abusée.

LYSANDRE.

Va trouver Célidée, et puis nous résoudrons,
En ces extrémités, quel avis nous prendrons.

SCÈNE II.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE, *seul.*

Sans que pour l'apaiser je me rompe la tête,
Mon message est tout fait, et sa réponse prête.
Bien loin que mon discours pût la persuader,
Elle n'aura jamais voulu me regarder.
Une prompte retraite au seul nom de Lysandre,
C'est par où ses dédains se seront fait entendre.
Mes amours du passé ne m'ont que trop appris
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris.
A peine faisait-on semblant de me connaître,
De sorte...

FLORICE.

Aronte, eh bien, qu'as-tu fait vers ton maître ?
Le verrons-nous bientôt ?

ARONTE.

N'en sois plus en souci ;
Dans une heure au plus tard je te le rends ici.

FLORICE.

Prêt à lui témoigner...

ARONTE.

Tout prêt. Adieu. Je tremble
Que de chez Célidée on ne nous voie ensemble.

SCÈNE III.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

D'où vient que mon abord l'oblige à te quitter ?

FLORICE.

Tant s'en faut qu'il vous fuie, il vient de me conter...
Toutefois je ne sais si je vous le dois dire.

HIPPOLYTE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyre!

FLORICE.

Il faut vous préparer à des ravissements...

HIPPOLYTE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourments.
Dépêche; ces discours font mourir Hippolyte.

FLORICE.

Mourez donc promptement, que je vous ressuscite.

HIPPOLYTE.

L'insupportable femme! Enfin diras-tu rien?

FLORICE.

L'impatiente fille! Enfin tout ira bien.

HIPPOLYTE.

Enfin tout ira bien? Ne saurai-je autre chose?

FLORICE.

Il faut que votre esprit là-dessus se repose.
Vous ne pouviez tantôt souffrir de longs propos,
Et, pour vous obliger, j'ai tout dit en trois mots;
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bientôt plus au long de Lysandre.

HIPPOLYTE.

Tu ne flattes mon cœur que d'un espoir confus.

FLORICE.

Parlez à votre amie, et ne vous fâchez plus.

SCÈNE IV.

CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

Mon abord importun rompt votre conférence :
Tu m'en voudras du mal.

HIPPOLYTE.

Du mal? et l'apparence?
Je ne sais pas aimer de si mauvaise foi;
Et tout à l'heure encor je lui parlais de toi.

CÉLIDÉE.

Je me retire donc, afin que sans contrainte...

HIPPOLYTE.

Quitte cette grimace, et mets à part la feinte.
Tu fais la réservée en ces occasions,
Mais tu meurs de savoir ce que nous en disions.

CÉLIDÉE.

Tu meurs de le conter plus que moi de l'apprendre,
Et tu prendrais pour crime un refus de l'entendre.
Puis donc que tu le veux, ma curiosité...

HIPPOLYTE.

Vraiment, tu me confonds de ta civilité.

CÉLIDÉE.

Voilà de tes détours, et comme tu diffères
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPPOLYTE.

Nous parlions du dessein d'éprouver ton amant.
Tu l'as vu réussir à ton contentement?

CÉLIDÉE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'issue :
Que je m'en suis trouvée heureusement déçue!
Je présumais beaucoup de ses affections,
Mais je n'attendais pas tant de submissions [1].
Jamais le désespoir qui saisit son courage
N'en put tirer un mot à mon désavantage;
Il tenait mes dédains encor trop précieux,
Et ses reproches même étaient officieux.
Aussi ce grand amour a rallumé ma flamme :
Le change n'a plus rien qui chatouille mon âme;
Il n'a plus de douceurs pour mon esprit flottant,
Aussi ferme à présent qu'il le croit inconstant.

FLORICE.

Quoi que vous ayez vu de sa persévérance,
N'en prenez pas encore une entière assurance.
L'espoir de vous fléchir a pu, le premier jour,
Jeter sur son dépit ces beaux dehors d'amour;
Mais vous verrez bientôt que pour qui le méprise
Toute légèreté lui semblera permise.
J'ai vu des amoureux de toutes les façons.

HIPPOLYTE.

Cette bizarre humeur n'est jamais sans soupçons.
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience
Tient éternellement son âme en défiance;
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CÉLIDÉE.

Et je ne suis pas fille à m'en épouvanter.
Je veux que ma rigueur à tes yeux continue,
Et lors sa fermeté te sera mieux connue;
Tu ne verras des traits que d'un amour si fort,
Que Florice elle-même avoûra qu'elle a tort.

HIPPOLYTE.

Ce sera trop longtemps lui paraître cruelle.

CÉLIDÉE.

Tu connaîtras par là combien il m'est fidèle.
Le ciel à ce dessein nous l'envoie à propos.

HIPPOLYTE.

Et quand te résous-tu de le mettre en repos?

CÉLIDÉE.

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,
Que mes feux violents s'expliquent sans contrainte;
Et pour le rappeler des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offense pas.

[1] *Submission*. Nous avons déjà remarqué que ce mot, ne faisant que de naître, gardait encore les traces de son étymologie *submissio*.

SCÈNE V.

LYSANDRE, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

LYSANDRE.

Merveille des beautés, seul objet qui m'engage....

CÉLIDÉE.

N'oublîrez-vous jamais cet importun langage?
Vous obstiner encore à me persécuter,
C'est prendre du plaisir à vous voir maltraiter.
Perdez mon souvenir avec votre espérance,
Et ne m'accablez plus de cette déférence.
Il faut, pour m'arrêter, des entretiens meilleurs.

LYSANDRE.

Quoi! vous prenez pour vous ce que j'adresse ailleurs?
Adore qui voudra votre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hippolyte:
Mon sort en cela seul a voulu me trahir
Qu'en ce change mon cœur semble vous obéir,
Et que mon feu passé vous va rendre si vaine
Que vous imputerez ma flamme à votre haine,
A votre orgueil nouveau mes nouveaux sentiments,
L'effet de ma raison à vos commandements.

CÉLIDÉE.

Tant s'en faut que je prenne une si triste gloire;
Je chasse mes dédains même de ma mémoire,
Et dans leur souvenir rien ne me semble doux,
Puisqu'en le conservant je penserais à vous.

LYSANDRE, *à Hippolyte*.

Beauté de qui les yeux, nouveaux rois de mon âme,
Me font être léger sans en craindre le blâme....

HIPPOLYTE.

Ne vous emportez point à ces propos perdus,
Et cessez de m'offrir des vœux qui lui sont dus;
Je pense mieux valoir que le refus d'une autre.
Si vous voulez venger son mépris par le vôtre,
Ne venez point du moins m'enrichir de son bien.
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien.
Vous, faites-en autant, sans chercher de retraite
Aux importunités dont elle s'est défaite.

LYSANDRE.

Que son exemple encor réglât mes actions!
Cela fut bon du temps de mes affections;
A présent que mon cœur adore une autre reine,
A présent qu'Hippolyte en est la souveraine...

HIPPOLYTE.

C'est elle seulement que vous voulez flatter.

LYSANDRE.

C'est elle seulement que je dois imiter.

HIPPOLYTE.

Savez-vous donc à quoi la raison vous oblige?
C'est à me négliger, comme je vous néglige.

LYSANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à votre tour vous m'offriez des vœux:
Donnez-m'en les moyens, vous en verrez l'issue.

HIPPOLYTE.

J'appréhenderais fort d'être trop bien reçue,
Et qu'au lieu du plaisir de me voir imiter
Je n'eusse que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LYSANDRE.

Souffrez donc que mon cœur sans exemple soupire,
Qu'il aime sans exemple, et que mes passions
S'égalent seulement à vos perfections.
Je vaincrai vos rigueurs par mon humble service,
Et ma fidélité....

CÉLIDÉE.

Viens avec moi, Florice:
J'ai des nippes en haut que je veux te montrer.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, LYSANDRE.

HIPPOLYTE.

Quoi! sans la retenir, vous la laissez rentrer!
Allez, Lysandre, allez; c'est assez de contraintes;
J'ai pitié du tourment que vous donnent ces feintes.
Suivez ce bel objet dont les charmes puissants
Sont et seront toujours absolus sur vos sens.
Quoi que après ses dédains un peu d'orgueil publie,
Son mérite est trop grand pour souffrir qu'on l'oublie;
Elle a des qualités et de corps et d'esprit,
Dont pas un cœur donné jamais ne se reprit.

LYSANDRE.

Mon change fera voir l'avantage des vôtres,
Qu'en la comparaison des unes et des autres
Les siennes désormais n'ont qu'un éclat terni,
Que son mérite est grand, et le vôtre infini.

HIPPOLYTE.

Que j'emporte sur elle aucune préférence!
Vous tenez des discours qui sont hors d'apparence;
Elle me passe en tout; et dans ce changement,
Chacun vous blâmerait de peu de jugement.

LYSANDRE.

M'en blâmer en ce cas c'est en manquer soi-même,
Et choquer la raison, qui veut que je vous aime.
Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur
Qui faisait de l'amour une aveugle fureur,
Et l'ayant aveuglé, lui donnait pour conduite
Le mouvement d'une âme et surprise et séduite.
Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le connaissent pas;
C'est par les yeux qu'il entre, et nous dit vos appas:
Lors notre esprit en juge; et, suivant le mérite,
Il fait croître une ardeur que cette vue excite.

Si la mienne pour vous se relâche un moment,
C'est lors que je croirai manquer de jugement;
Et la même raison qui vous rend admirable
Doit rendre, comme vous, ma flamme incomparable.

HIPPOLYTE.

Épargnez avec moi ces propos affétés.
Encore hier Célidée avait ses qualités;
Encore hier en mérite elle était sans pareille.
Si je suis aujourd'hui cette unique merveille,
Demain quelque autre objet, dont vous suivrez la loi,
Gagnera votre cœur et ce titre sur moi.
Un esprit inconstant a toujours cette adresse.

SCÈNE VII.

CHRYSANTE, PLEIRANTE, HIPPOLYTE, LYSANDRE.

CHRYSANTE.

Monsieur, j'aime ma fille avec trop de tendresse
Pour la vouloir contraindre en ses affections.

PLEIRANTE.

Madame, vous saurez ses inclinations;
Elle voudra vous plaire, et je l'en vois sourire.
(*à Lysandre.*)
Allons, mon cavalier, j'ai deux mots à vous dire.

CHRYSANTE.

Vous en aurez réponse avant qu'il soit trois jours.

SCÈNE VIII.

CHRYSANTE, HIPPOLYTE.

CHRYSANTE.

Devinerais-tu bien quels étaient nos discours?

HIPPOLYTE.

Il vous parlait d'amour peut-être?

CHRYSANTE.

Oui : que t'en semble?

HIPPOLYTE.

D'âge presque pareils, vous seriez bien ensemble.

CHRYSANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour;
C'était pour ton sujet qu'il me parlait d'amour.

HIPPOLYTE.

Pour moi? Ces jours passés, un poëte qui m'adore,
Du moins à ce qu'il dit, m'égalait à l'aurore;
Je me raillais alors de sa comparaison :
Mais, si cela se fait, il avait bien raison.

CHRYSANTE.

Avec tout ce babil, tu n'es qu'une étourdie.
Le bon homme est bien loin de cette maladie;
Il veut te marier, mais c'est à Dorimant :
Vois si tu te résous d'accepter cet amant.

HIPPOLYTE.

Dessus tous mes désirs vous êtes absolue,
Et si vous le voulez, m'y voilà résolue.
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dis sans fard;
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard :
Lysandre si longtemps a brûlé pour sa fille,
Qu'il en faisait déjà l'appui de sa famille;
A présent que ses feux ne sont plus que pour moi,
Il voudrait bien qu'un autre eût engagé ma foi,
Afin que, sans espoir dans cette amour nouvelle,
Un nouveau changement le ramenât vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous disant adieu,
Qu'il a presque arraché Lysandre de ce lieu?

CHRYSANTE.

Simple! ce qu'il en fait, ce n'est qu'à sa prière;
Et Lysandre tient même à faveur singulière....

HIPPOLYTE.

Je sais que Dorimant est un de ses amis;
Mais vous voyez d'ailleurs que le ciel a permis
Que, pour mieux vous montrer que tout n'est qu'artifice,
Lysandre me faisait ses offres de service.

CHRYSANTE.

Aucun des deux n'est homme à se jouer de nous :
Quelque secret mystère est caché là-dessous.
Allons, pour en tirer la vérité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire;
Ici quelque importun pourrait nous aborder.

SCÈNE IX.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

J'aurai bien de la peine à la persuader :
Ah, Florice! en quel point laisses-tu Célidée?

FLORICE.

De honte et de dépit tout à fait possédée.

HIPPOLYTE.

Que t'a-t-elle montré?

FLORICE.

Cent choses à la fois,
Selon que le hasard les mettait sous ses doigts :
Ce n'était qu'un prétexte à faire sa retraite.

HIPPOLYTE.

Elle t'a témoigné d'être fort satisfaite?

FLORICE.

Sans que je vous amuse en discours superflus,
Son visage suffit pour juger du surplus.

HIPPOLYTE *regarde Célidée.*

Ses pleurs ne se sauraient empêcher de descendre;
Et j'en aurais pitié, si je n'aimais Lysandre.

SCÈNE X.

CÉLIDÉE.

Infidèles témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-le de ma honte; et vous fondant en larmes,
Punissez-vous, mes yeux, d'avoir trop présumé
Du pouvoir de vos charmes.

De quoi vous a servi d'avoir su me flatter,
D'avoir pris le parti d'un ingrat qui me trompe,
S'il ne fit le constant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe?

Quand je m'en veux défaire, il est parfait amant;
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de compte;
Et n'ayant pu le perdre avec contentement,
Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joie augmente mon regret;
Par là mon désespoir davantage se pique.
Quand je le crus constant, mon plaisir fut secret,
Et ma honte est publique.

Le traître avait senti qu'alors me négliger
C'était à Dorimant livrer toute mon âme;
Et la constance plut à cet esprit léger
Pour amortir ma flamme.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naissant,
Autant m'en faudra-t-il à la faire renaître:
De peur qu'a cet amour d'être encore impuissant,
Il n'ose plus paraître.

Outre que, de mon cœur pleinement exilé,
Et n'y conservant plus aucune intelligence,
Il est trop glorieux pour n'être rappelé
Qu'à servir ma vengeance.

Mais j'aperçois celui qui le porte en ses yeux.
Courage donc, mon cœur; espérons un peu mieux.
Je sens bien que déjà devers lui tu t'envoles;
Mais pour t'accompagner je n'ai point de paroles:
Ma honte et ma douleur, surmontant mes désirs,
N'en laissent le passage ouvert qu'à mes soupirs.

SCÈNE XI.

DORIMANT, CÉLIDÉE, CLÉANTE.

DORIMANT.
Dans ce profond penser, pâle, triste, abattue,
Ou quelque grand malheur de Lysandre vous tue,
Ou bientôt vos douleurs l'accableront d'ennuis.

CÉLIDÉE.
Il est cause en effet de l'état où je suis,
Non pas en la façon qu'un ami s'imagine,
Mais....

DORIMANT.
Vous n'achevez point, faut-il que je devine?

CÉLIDÉE.
Permettez que je cède à la confusion,
Qui m'étouffe la voix en cette occasion.
J'ai d'incroyables traits de Lysandre à vous dire;
Mais ce reste du jour souffrez que je respire,
Et m'obligez demain que je vous puisse voir.
(*Elle sort.*)

DORIMANT.
De sorte qu'à présent on n'en peut rien savoir?
Dieux! elle se dérobe, et me laisse en un doute...
Poursuivons toutefois notre première route;
Peut-être ces beaux yeux, dont l'éclat me surprit,
De ce fâcheux soupçon purgeront mon esprit.
(*à Cléante.*)
Frappe.

SCÈNE XII.

DORIMANT, FLORICE, CLÉANTE.

FLORICE.
Que vous plaît-il?

DORIMANT.
Peut-on voir Hippolyte?

FLORICE.
Elle vient de sortir pour faire une visite.

DORIMANT.
Ainsi, tout aujourd'hui mes pas ont été vains.
Florice, à ce défaut, fais-lui mes baise-mains.

FLORICE, *seule.*
Ce sont des compliments qu'il fait mauvais lui faire:
Depuis que ce Lysandre a tâché de lui plaire,
Elle ne veut plus être au logis que pour lui,
Et tous autres devoirs lui donnent de l'ennui.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, ARONTE.

HIPPOLYTE.
A cet excès d'amour qu'il me faisait paraître,
Je me croyais déjà maîtresse de ton maître;
Tu m'as fait grand dépit de me désabuser.
Qu'il a l'esprit adroit, quand il veut déguiser!
Et que, pour mettre en jour ces compliments frivoles,
Il sait bien ajuster ses yeux à ses paroles!
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bientôt la feinte en vérité.

ARONTE.

Je ne l'ose espérer : sa passion trop forte
Déjà vers son objet malgré moi le remporte;
Et comme s'il avait reconnu son erreur,
Vos yeux lui sont à charge, et sa feinte en horreur :
Même il m'a commandé d'aller vers sa cruelle
Lui jurer que son cœur n'a brûlé que pour elle,
Attaquer son orgueil par des submissions...

HIPPOLYTE.

J'entends assez le but de tes commissions.
Tu vas tâcher pour lui d'amollir son courage?

ARONTE.

J'emploie auprès de vous le temps de ce message,
Et la ferai parler tantôt à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour;
Mais, après mon rapport, si son ardeur extrême
Le résout à porter son message lui-même,
Je ne réponds de rien. L'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra notre artifice, et parlera pour eux.

HIPPOLYTE.

Sa maîtresse éblouie ignore encor ma flamme,
Et laisse à mes conseils tout pouvoir sur son âme.
Ainsi tout est à nous, s'il ne faut qu'empêcher
Qu'un si fidèle amant n'en puisse rapprocher.

ARONTE.

Qui pourrait toutefois en détourner Lysandre,
Ce serait le plus sûr.

HIPPOLYTE.

N'oses-tu l'entreprendre?

ARONTE.

Donnez-moi les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez après frapper d'étranges coups.

HIPPOLYTE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale,
Jusque-là qu'entre eux deux son âme était égale;
Mais Lysandre depuis, endurant sa rigueur,
Lui montra tant d'amour qu'il regagna son cœur.

ARONTE.

Donc à voir Célidée et Dorimant ensemble,
Quelque dieu qui vous aime aujourd'hui les assemble.

HIPPOLYTE.

Fais-les voir à ton maître, et ne perds point ce temps,
Puisque de là dépend le bonheur que j'attends.

SCÈNE II.

DORIMANT, CÉLIDÉE, ARONTE.

DORIMANT.

Aronte, un mot. Tu fuis? Crains-tu que je te voie?

ARONTE.

Non; mais pressé d'aller où mon maître m'envoie,
J'avais doublé le pas sans vous apercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu?

ARONTE.

D'un logis vers la Croix-du-Tiroir.

DORIMANT.

C'est donc en ce Marais que finit ton voyage?

ARONTE.

Non; je cours au palais faire encore un message.

DORIMANT.

Et c'en est le chemin de passer par ici.

ARONTE.

Souffrez que j'aille ôter mon maître de souci;
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre?
As-tu vu depuis peu l'objet que je chéris?

ARONTE.

Oui, tantôt en passant j'ai rencontré Chloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours : je parle d'Hippolyte.

CÉLIDÉE.

Et c'est là seulement le discours qu'il évite.
Tu t'enferres, Aronte; et, pris au dépourvu,
En vain tu veux cacher ce que nous avons vu.
Va, ne sois point honteux des crimes de ton maître :
Pourquoi désavouer ce qu'il fait trop paraître?
Il la sert à mes yeux, cet infidèle amant,
Et te vient d'envoyer lui faire un compliment.

(*Aronte rentre.*)

SCÈNE III.

DORIMANT, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

Après cette retraite et ce morne silence,
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance?

DORIMANT.

Je n'en ai que trop vu, mes yeux m'en ont trop dit :
Aronte, en me parlant, était tout interdit,
Et sa confusion portait sur son visage
Assez et trop de jour pour lire son message.
Traître, traître Lysandre, est-ce là donc le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit?

CÉLIDÉE.

Connaissez tout à fait l'humeur de l'infidèle,
Votre amour seulement la lui fait trouver belle :
Cet objet, tout aimable et tout parfait qu'il est,
N'a des charmes pour lui que depuis qu'il vous plaît;
Et votre affection, de la sienne suivie,
Montre que c'est par là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquérir que vous le dérober.

DORIMANT, *montrant son épée.*

Voici, dans ce larcin, qui le fait succomber.

En ce dessein commun de servir Hippolyte
Il faut voir seul à seul qui des deux la mérite :
Son sang me répondra de son manque de foi,
Et me fera raison, et pour vous, et pour moi.
Notre vieille union ne fait qu'aigrir mon âme,
Et mon amitié meurt voyant naître sa flamme.

CÉLIDÉE.

Vouloir quelque mesure entre un perfide et vous,
Est-ce faire justice à ce juste courroux ?
Pouvez-vous présumer, après sa tromperie,
Qu'il ait dans les combats moins de supercherie ?
Certes, pour le punir, c'est trop vous négliger,
Et chercher à vous perdre au lieu de vous venger.

DORIMANT.

Pourriez-vous approuver que je prisse avantage
Pour immoler ce traître à mon peu de courage?
J'achèterais trop cher la mort du suborneur,
Si, pour avoir sa vie, il m'en coûtait l'honneur,
Et montrerais une âme et trop basse et trop noire
De ménager mon sang aux dépens de ma gloire.

CÉLIDÉE.

Sans les voir l'un ni l'autre en péril exposés,
Il est pour vous venger des moyens plus aisés.
Pour peu que vous fussiez de mon intelligence,
Vous auriez bientôt pris une juste vengeance;
Et vous pourriez sans bruit ôter à l'inconstant...

DORIMANT.

Quoi ? Ce qu'il m'a volé ?

CÉLIDÉE.

Non, mais du moins autant.

DORIMANT.

La faiblesse du sexe en ce point vous conseille;
Il se croit trop vengé, quand il rend la pareille :
Mais suivre le chemin que vous voulez tenir,
C'est imiter son crime au lieu de le punir ;
Au lieu de lui ravir une belle maîtresse,
C'est prendre, à son refus, une beauté qu'il laisse.
(Lysandre vient avec Aronte, qui lui fait voir Dorimant avec Célidée.)
C'est lui faire plaisir, au lieu de l'affliger ;
C'est souffrir un affront, et non pas se venger.
J'en perds ici le temps. Adieu : je me retire ;
Mais, avant qu'il soit peu, si vous entendez dire
Qu'un coup fatal et juste ait puni l'imposteur,
Vous pourrez aisément en deviner l'auteur.

CÉLIDÉE.

De grâce, encore un mot. Hélas! il m'abandonne
Aux cuisants déplaisirs que ma douleur me donne.
Rentre, pauvre abusée, et dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs !

SCÈNE IV.

LYSANDRE, ARONTE.

ARONTE.

Eh bien, qu'en dites-vous? et que vous semble d'elle?

LYSANDRE.

Hélas! pour mon malheur, tu n'es que trop fidèle.
N'exerce plus tes soins à me faire endurer ;
Ma plus douce fortune est de tout ignorer :
Je serais trop heureux sans le rapport d'Aronte.

ARONTE.

Encor pour Dorimant, il en a quelque honte;
Vous voyant, il a fui.

LYSANDRE.

Mais mon ingrate alors,
Pour empêcher sa fuite, a fait tous ses efforts,
Aronte, et tu prenais ses dédains pour des feintes!
Tu croyais que son cœur n'eût point d'autres atteintes,
Que son esprit entier se conservait à moi,
Et parmi ses rigueurs n'oubliait point sa foi!

ARONTE.

A vous dire le vrai, j'en suis trompé moi-même.
Après deux ans passés dans un amour extrême,
Que sans occasion elle vînt à changer,
Je me fusse tenu coupable d'y songer;
Mais puisque sans raison la volage vous change,
Faites qu'avec raison un changement vous venge.
Pour punir comme il faut son infidélité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en vérité.

LYSANDRE.

Misérable! est-ce ainsi qu'il faut qu'on me soulage?
Ai-je trop peu souffert sous cette humeur volage?
Et veux-tu désormais que par un second choix
Je m'engage à souffrir encore une autre fois?
Qui t'a dit qu'Hippolyte à cette amour nouvelle
Se rendrait plus sensible, ou serait plus fidèle?

ARONTE.

Vous en devez, monsieur, présumer beaucoup mieux.

LYSANDRE.

Conseiller importun, ôte-toi de mes yeux.

ARONTE.

Son âme...

LYSANDRE.

Ote-toi, dis-je; et dérobe ta tête
Aux violents effets que ma colère apprête :
Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet;
Va, tu l'attirerais sur un sang trop abject.

SCÈNE V.

LYSANDRE.

Il faut à mon courroux de plus nobles victimes :
Il faut qu'un même corps me venge de deux crimes ;

Qu'après les trahisons de ce couple indiscret,
L'un meure de ma main, et l'autre de regret.
Oui, la mort de l'amant punira la maîtresse;
Et mes plaisirs alors naîtront de sa tristesse.
Mon cœur, à qui mes yeux apprendront ses tourments,
Permettra le retour à mes contentements;
Ce visage si beau, si bien pourvu de charmes,
N'en aura plus pour moi, s'il n'est couvert de larmes.
Ses douleurs seulement ont droit de me guérir;
Pour me résoudre à vivre, il faut la voir mourir.
Frénétiques transports, avec quelle insolence
Portez-vous mon esprit à tant de violence?
Allez, vous avez pris trop d'empire sur moi;
Dois-je être sans raison, parce qu'ils sont sans foi?
Dorimant, Célidée, ami, chère maîtresse,
Suivrais-je contre vous la fureur qui me presse?
Quoi! vous ayant aimés, pourrais-je vous haïr?
Mais vous pourrais-je aimer, quand vous m'osez trahir?
Qu'un rigoureux combat déchire mon courage!
Ma jalousie augmente, et redouble ma rage;
Mais, quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour... ah! ce mot seul me range à la douceur.
Celle que nous aimons jamais ne nous offense;
Un mouvement secret prend toujours sa défense:
L'amant souffre tout d'elle; et dans son changement,
Quelque irrité qu'il soit, il est toujours amant.
Toutefois, si l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide;
Arrachez-lui mon bien; une telle beauté
N'est pas le juste prix d'une déloyauté.
Souffrirais-je, à mes yeux, que par ses artifices
Il recueillît les fruits dus à mes longs services?
S'il vous faut épargner le sujet de mes feux,
Que ce traître du moins réponde pour tous deux.
Vous me devez son sang pour expier son crime:
Contre sa lâcheté tout vous est légitime;
Et quelques châtiments... Mais, dieux! que vois-je ici?

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, LYSANDRE.

HIPPOLYTE.

Vous avez dans l'esprit quelque pesant souci;
Ce visage enflammé, ces yeux pleins de colère,
En font voir au dehors une marque trop claire.
Je prends assez de part en tous vos intérêts
Pour vouloir en aveugle y mêler mes regrets.
Mais si vous me disiez ce qui cause vos peines...

LYSANDRE.

Ah! ne m'imposez point de si cruelles gênes;
C'est irriter mes maux que de me secourir;
La mort, la seule mort a droit de me guérir.

HIPPOLYTE.

Si vous vous obstinez à m'en taire la cause,
Tout mon pouvoir sur vous n'est que fort peu de chose.

LYSANDRE.

Vous l'avez souverain, hormis en un seul point.

HIPPOLYTE.

Laissez-le-moi partout, ou ne m'en laissez point.
C'est n'aimer qu'à demi qu'aimer avec réserve;
Et ce n'est pas ainsi que je veux qu'on me serve:
Il faut m'apprendre tout, et lorsque je vous voi,
Être de belle humeur, ou n'être plus à moi.

LYSANDRE.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon silence:
Vous useriez sur moi de trop de violence.
Adieu: je vous ennuie, et les grands déplaisirs
Veulent en liberté s'exhaler en soupirs.

SCÈNE VII.

HIPPOLYTE.

C'est donc là tout l'état que tu fais d'Hippolyte!
Après des vœux offerts, c'est ainsi qu'on me quitte!
Qu'Aronte jugeait bien que ses feintes amours,
Avant qu'il fût longtemps, interrompraient leur cours!
Dans ce peu de succès des ruses de Florice,
J'ai manqué de bonheur, mais non pas de malice;
Et si j'en puis jamais trouver l'occasion,
J'y mettrai bien encor de la division.
Si notre pauvre amant est plein de jalousie,
Ma rivale, qui sort, n'en est pas moins saisie.

SCÈNE VIII.

HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

N'ai-je pas tantôt vu mon perfide avec vous?
Il a bientôt quitté des entretiens si doux.

HIPPOLYTE.

Qu'y ferait-il, ma sœur? Ta fidèle Hippolyte
Traite cet inconstant ainsi qu'il le mérite.
Il a beau m'en conter de toutes les façons,
Je le renvoie ailleurs pratiquer ses leçons.

CÉLIDÉE.

Le parjure à présent est fort sur ta louange?

HIPPOLYTE.

Il ne tient pas à lui que je ne sois un ange;
Et quand il vient ensuite à parler de ses feux,
Aucune passion jamais n'approcha d'eux.
Par tous ces vains discours il croit fort qu'il m'oblige,
Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te néglige;
C'est par là qu'il me pense acquérir puissamment:
Et moi, qui t'ai toujours chérie uniquement,
Je te laisse à juger alors si je l'endure.

CÉLIDÉE.

C'est trop prendre, ma sœur, de part en mon injure;
Laisse-le mépriser celle dont les mépris
Sont cause maintenant que d'autres yeux l'ont pris.
Si Lysandre te plaît, possède le volage,
Mais ne me traite point avec désavantage;
Et si tu te résous d'accepter mon amant,
Relâche-moi du moins le cœur de Dorimant.

HIPPOLYTE.

Pourvu que leur vouloir se range sous le nôtre,
Je te donne le choix et de l'un et de l'autre;
Ou, si l'un ne suffit à ton jeune désir,
Défais-moi de tous deux, tu me feras plaisir.
J'estimai fort Lysandre avant que le connaître;
Mais, depuis cet amour que mes yeux ont fait naître,
Je te répute heureuse après l'avoir perdu.
Que son humeur est vaine! et qu'il fait l'entendu!
Que son discours est fade avec ses flatteries!
Qu'on est importuné de ses afféteries!
Vraiment, si tout le monde était fait comme lui,
Je crois qu'avant deux jours je sécherais d'ennui.

CÉLIDÉE.

Qu'en cela du destin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!
L'un et l'autre me fuit, et je brûle pour eux,
L'un et l'autre t'adore, et tu les fuis tous deux.

HIPPOLYTE.

Si nous changions de sort, que nous serions contentes!

CÉLIDÉE.

Outre, hélas! que le ciel s'oppose à nos attentes,
Lysandre n'a plus rien à rengager ma foi.

HIPPOLYTE.

Mais l'autre, tu voudrais...

SCÈNE IX.

PLEIRANTE, HIPPOLYTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ne rompez pas pour moi;
Craignez-vous qu'un ami sache de vos nouvelles?

HIPPOLYTE.

Nous causions de mouchoirs, de rabats[1], de dentelles,
De ménage de fille.

PLEIRANTE.

Et parmi ces discours,
Vous confériez ensemble un peu de vos amours?
Eh bien, ce serviteur, l'aura-t-on agréable?

HIPPOLYTE.

Vous m'attaquez toujours par quelque trait semblable.
Des hommes comme vous ne sont que des conteurs.
Vraiment c'est bien à moi d'avoir des serviteurs!

PLEIRANTE.

Parlons, parlons français[1]. Enfin, pour cette affaire,
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mère?

HIPPOLYTE.

J'obéirai toujours à son commandement.
Mais, de grâce, monsieur, parlez plus clairement:
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLEIRANTE.

Un certain cavalier pour vos beaux yeux soupire...

HIPPOLYTE.

Vous en voulez par là....

PLEIRANTE.

Ce n'est point fiction
Que ce que je vous dis de son affection.
Votre mère sut hier à quel point il vous aime,
Et veut que ce soit vous qui vous donniez vous-même.

HIPPOLYTE.

Et c'est ce que ma mère, afin de m'expliquer,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer;
Mais, pour l'amour de vous, je vais le savoir d'elle.

SCÈNE X.

PLEIRANTE, CÉLIDÉE.

PLEIRANTE.

Ta compagne est du moins aussi fine que belle.

CÉLIDÉE.

Elle a bien su, de vrai, se défaire de vous.

PLEIRANTE.

Et fort habilement se parer de mes coups.

CÉLIDÉE.

Peut-être innocemment, faute d'y rien comprendre.

PLEIRANTE.

Mais faute, bien plutôt, d'y vouloir rien entendre.
Je suis des plus trompés, et Dorimant lui plaît.

CÉLIDÉE.

Y prenez-vous, monsieur, pour lui quelque intérêt?

PLEIRANTE.

Lysandre m'a prié d'en porter la parole.

CÉLIDÉE.

Lysandre!

PLEIRANTE.

Oui, ton Lysandre.

CÉLIDÉE.

Et lui-même cajole.

PLEIRANTE.

Quoi? que cajole-t-il?

CÉLIDÉE.

Hippolyte, à mes yeux.

[1] *Le rabat* ne fut d'abord autre chose que le col de la chemise rabattu sur le vêtement: plus tard on eut des rabats postiches d'une toile fine et empesée, quelquefois même garnie de dentelles.

[1] *Parlons français.* Locution proverbiale; c'est-à-dire, *parlons intelligiblement, entendons-nous.*

PLEIRANTE.

Folle, il n'aima jamais que toi dessous les cieux ;
Et nous sommes tout prêts de choisir la journée
Qui bientôt de vous deux termine l'hyménée.
Il se plaint toutefois un peu de ta froideur ;
Mais, pour l'amour de moi, montre-lui plus d'ardeur ;
Parle : ma volonté sera-t-elle obéie ?

CÉLIDÉE.

Hélas ! qu'on vous abuse après m'avoir trahie !
Il vous fait, cet ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au même objet il s'offre pour amant,
Et traverse par là tout ce qu'à sa prière
Votre vaine entremise avance vers la mère.
Cela qu'est-ce, monsieur, que se jouer de vous ?

PLEIRANTE.

Qu'il est peu de raison dans ces esprits jaloux !
Eh quoi ? pour un ami s'il rend une visite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hippolyte ?

CÉLIDÉE.

Je sais ce que j'ai vu.

PLEIRANTE.

Je sais ce qu'il m'a dit
Et ne veux plus du tout souffrir de contredit.
Mon choix de votre hymen en sa faveur dispose.

CÉLIDÉE.

Commandez-moi plutôt, monsieur, toute autre chose.

PLEIRANTE.

Quelle bizarre humeur ! quelle inégalité
De rejeter un bien qu'on a tant souhaité !
La belle, voyez-vous ! qu'on perde ces caprices ;
Il faut pour m'éblouir de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdi qui vous flatte un peu mieux ;
Et parce qu'il vous fait quelque feinte caresse,
Il faut que nous manquions, vous et moi, de promesse ?
Quittez, pour votre bien, ces fantasques refus.

CÉLIDÉE.

Monsieur...

PLEIRANTE.

Quittez-les, dis-je, et ne contestez plus.

SCÈNE XI.

CÉLIDÉE.

Fâcheux commandement d'un incrédule père !
Qu'il me fut doux jadis, et qu'il me désespère !
J'avais, auparavant qu'on m'eût manqué de foi,
Le devoir et l'amour tout d'un parti chez moi,
Et ma flamme, d'accord avecque ma puissance,
Unissait mes désirs à mon obéissance ;
Mais, hélas ! que depuis cette infidélité
Je trouve d'injustice en son autorité !
Mon esprit s'en révolte, et ma flamme bannie
Fait qu'un pouvoir si saint m'est une tyrannie.
Dures extrémités où mon sort est réduit !
On donne mes faveurs à celui qui les fuit ;
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine,
Et l'on m'attache à lui d'une éternelle chaîne.
Mais, s'il ne m'aimait plus, parlerait-il d'amour
A celui dont je tiens la lumière du jour ?
Mais, s'il m'aimait encor, verrait-il Hippolyte ?
Mon cœur en même temps se retient et s'excite.
Je ne sais quoi me flatte, et je sens déjà bien
Que mon feu ne dépend que de croire le sien.
Tout beau, ma passion, c'est déjà trop paraître ;
Attends, attends du moins la sienne pour renaître.
A quelle folle erreur me laissé-je emporter !
Il fait tout à dessein de me persécuter.
L'ingrat cherche ma peine, et veut par sa malice
Que l'ordre qu'on me donne augmente mon supplice.
Rentrons, que son objet présenté par hasard
De mon cœur ébranlé ne reprenne une part :
C'est bien assez qu'un père à souffrir me destine,
Sans que mes yeux encore aident à ma ruine.

SCÈNE XII.

LA LINGÈRE, LE MERCIER.

LA LINGÈRE, *après qu'ils se sont entre-poussé une boîte qui est entre leurs boutiques.*

J'envoîrai [1] tout à bas, puis après on verra.
Ardez, vraiment c'est-mon [2], on vous l'endurera !
Vous êtes un bel homme, et je dois fort vous craindre !

LE MERCIER.

Tout est sur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre ?

LA LINGÈRE.

Aussi votre tapis est tout sur mon battant [3] ;
Je ne m'étonne plus de quoi je gagne tant.

LE MERCIER.

Là, là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous joûra dedans la comédie.

LA LINGÈRE.

Je voudrais l'avoir vu que quelqu'un s'y fût mis !
Pour en avoir raison nous manquerions d'amis ?
On joue ainsi le monde ?

LE MERCIER.

Après tout ce langage,

[1] *J'envoîrai.* C'est ainsi qu'on écrivait alors le futur du verbe envoyer. Le conditionnel suivait la même orthographe.

[2] Expressions populaires, et aujourd'hui entièrement inusitées *Ardez* est une abréviation de *regardez : c'est-mon* voulait dire *c'est bien à moi.* (P.)

[3] *Battant.* « Grosse pièce de bois qui va de haut en bas du costé de la serrure, ez portes et huys et fenestres, dans laquelle s'enchâssent par un bout les traversins desdites portes, huys et fenestres, ou à clouds avec liens et croissants de fer au regard des portes. » (*Dictionnaire de Nicot.*)

Ne me repoussez pas mes boîtes davantage.
Votre caquet m'enlève à tous coups mes chalands;
Vous vendez dix rabats contre moi deux galands [1].
Pour conserver la paix, depuis six mois j'endure
Sans vous en dire mot, sans le moindre murmure;
Et vous me harcelez et sans cause et sans fin.
Qu'une femme hargneuse est un mauvais voisin!
Nous n'apaiserons point cette humeur qui vous pique
Que par un entre-deux mis à votre boutique [2];
Alors, n'ayant plus rien ensemble à démêler,
Vous n'aurez plus aussi sur quoi me quereller.

LA LINGÈRE.

Justement.

SCÈNE XIII.

LA LINGÈRE, FLORICE, LE MERCIER, LE LIBRAIRE, CLÉANTE.

LA LINGÈRE.

De tout loin je vous ai reconnue.

FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoi je suis venue?
Les avez-vous reçus ces points-coupés nouveaux?

LA LINGÈRE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER, *à Cléante qui passe.*

Ne vous vendrai-je rien, monsieur? des bas de soie,
Des gants en broderie, ou quelque petite oie [3]?

CLÉANTE, *au libraire.*

Ces livres que mon maître avait fait mettre à part,
Les avez-vous encore?

LE LIBRAIRE, *empaquetant ses livres.*

Ah! que vous venez tard!
Encore un peu, ma foi, je m'en allais les vendre.
Trois jours sans revenir! je m'ennuyais d'attendre.

CLÉANTE.

Je l'avais oublié. Le prix?

LE LIBRAIRE.

Chacun le sait;
Autant de quarts d'écu [1], c'est un marché tout fait.

LA LINGÈRE, *à Florice.*

Eh bien, qu'en dites-vous?

FLORICE.

J'en suis toute ravie,
Et n'ai rien encor vu de pareil en ma vie.
Vous aurez notre argent, si l'on croit mon rapport.
Que celui-ci me semble et délicat et fort!
Que cet autre me plaît! que j'en aime l'ouvrage!
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon usage.

LA LINGÈRE.

Voici de quoi vous faire un assez beau collet.

FLORICE.

Je pense, en vérité, qu'il ne serait pas laid;
Que me coûtera-t-il?

LA LINGÈRE.

Allez, faites-moi vendre,
Et pour l'amour de vous, je n'en voudrai rien prendre;
Mais avisez alors à me récompenser.

FLORICE.

L'offre n'est pas mauvaise, et vaut bien y penser.
Vous me verrez demain avecque ma maîtresse.

SCÈNE XIV.

FLORICE, ARONTE, LE MERCIER, LA LINGÈRE.

FLORICE.

Aronte, eh bien! quels fruits produira notre adresse?

ARONTE.

De fort mauvais pour moi. Mon maître, au désespoir,
Fuit les yeux d'Hippolyte, et ne veut plus me voir.

FLORICE.

Nous sommes donc ainsi bien loin de notre compte?

ARONTE.

Oui, mais tout le malheur en tombe sur Aronte.

FLORICE.

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE.

Son courroux est trop grand pour s'apaiser jamais.

FLORICE.

S'il vient encor chez nous, ou chez sa Célidée,
Je te rends aussitôt l'affaire accommodée.

ARONTE.

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir est grand!
Viens, je te veux donner tout à l'heure un galand.

LE MERCIER.

Voyez, monsieur; j'en ai des plus beaux de la terre :
En voilà de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.

[1] *Galands.* On donnait ce nom à des nœuds de rubans de différentes couleurs, que les femmes employaient dans leur parure : cette mode avait passé de l'Italie en France, où elle fut apportée par Catherine de Médicis.

[2] Les boutiques de la galerie du palais étaient contiguës et à claire-voie ; ce qui occasionnait souvent entre les marchands les débats dont la peinture naïve se retrouve ici.

[3] *Petite oie.* On ne se sert plus aujourd'hui de ce mot que pour désigner *l'abatis*, c'est-à-dire les parties menues, les extrémités d'une oie. Au commencement du dix-septième siècle on donnait figurément, et malicieusement peut-être, le nom de *petite oie* aux rubans, aux plumes et aux différentes garnitures qui ornaient l'habit, le chapeau, l'épée, les bas et les souliers; et c'est dans ce sens qu'il faut l'entendre ici. Cette dernière signification a passé avec la mode qui l'avait créée.

[1] *Quart d'écu.* C'était la quatrième partie d'une pièce d'or, dont la valeur fut fixée à 6 l. 4 s. par l'ordonnance de 1636. Les quarts d'écu furent supprimés par la déclaration du 20 mars 1652.

ARONTE *après avoir regardé une boîte de galands.*
Tous vos galands n'ont point d'assez vives couleurs.
Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.

LA LINGÈRE.
Ainsi, faute d'avoir de belle marchandise,
Des hommes comme vous perdent leur chalandise.

LE MERCIER.
Vous ne la perdez pas, vous, mais Dieu sait comment;
Du moins, si je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point, avec une promesse,
De suivante qui m'aide à tromper sa maîtresse.

LA LINGÈRE.
Quand il faut dire tout, on s'entre-connaît bien;
Chacun sait son métier, et... Mais je ne dis rien.

LE MERCIER.
Vous ferez un grand coup, si vous pouvez vous taire.

LA LINGÈRE.
Je ne réplique point à des gens en colère.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSANDRE.

Indiscrète vengeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuissance ajoute un comble à mes malheurs,
Ne me conseillez plus la mort de ce faussaire.
J'aime encor Célidée, et n'ose lui déplaire :
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux,
Ce n'est pas le moyen d'agréer à ses yeux.
L'amour, en la perdant, me retient en balance;
Il produit ma fureur, et rompt sa violence,
Et me laissant trahi, confus et méprisé,
Ne veut que triompher de mon cœur divisé.
Amour, cruel auteur de ma longue misère,
Ou permets, à la fin, d'agir à ma colère,
Ou, sans m'embarrasser d'inutiles transports,
Auprès de ce bel œil fais tes derniers efforts;
Viens, accompagne-moi chez ma belle inhumaine,
Et comme de mon cœur, triomphe de sa haine!
Contre toi ma vengeance a mis les armes bas,
Contre ses cruautés rends les mêmes combats;
Exerce ta puissance à fléchir la farouche;
Montre-toi dans mes yeux, et parle par ma bouche :
Si tu te sens trop faible, appelle à ton secours
Le souvenir de mille et de mille heureux jours
Où ses désirs, d'accord avec mon espérance,
Ne laissaient à nos vœux aucune différence.
Je pense avoir encor ce qui la sut charmer,
Les mêmes qualités qu'elle voulait aimer.
Peut-être mes douleurs ont changé mon visage;
Mais, en revanche aussi, je l'aime davantage.
Mon respect s'est accru pour un objet si cher;
Je ne me venge point, de peur de la fâcher.
Un infidèle ami tient son âme captive,
Je le sais, je le vois, et je souffre qu'il vive.
Je tarde trop; allons, ou vaincre ses refus,
Ou me venger sur moi de ne lui plaire plus,
Et tirons de son cœur, malgré sa flamme éteinte,
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte :
Ses rigueurs par ce fer me perceront le sein.

SCÈNE II.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.
Eh quoi! pour m'avoir vu, vous changez de dessein?
Ne craignez point pour moi d'entrer chez Hippolyte;
Vous ne m'apprendrez rien en lui faisant visite;
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert
Comme un ami si rare auprès d'elle me sert.

LYSANDRE.
Parlez plus franchement : ma rencontre importune
Auprès d'un autre objet trouble votre fortune;
Et vous montrez assez, par ces faibles détours,
Qu'un témoin comme moi déplaît à vos amours;
Vous voulez seul à seul cajoler Célidée;
La querelle entre nous sera bientôt vidée :
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès,
Ou ma juste vengeance un funeste succès.

DORIMANT.
Qu'est-ce ci, déloyal? quelle fourbe est la vôtre?
Vous m'en disputez une, afin d'acquérir l'autre!
Après ce que chacun a vu de votre feu,
C'est une lâcheté d'en faire un désaveu.

LYSANDRE.
Je ne me connais point à combattre d'injures.

DORIMANT.
Aussi veux-je punir autrement tes parjures :
Le ciel, le juste ciel, ennemi des ingrats,
Qui pour ton châtiment a destiné mon bras,
T'apprendra qu'à moi seul Hippolyte est gardée.

LYSANDRE.
Garde ton Hippolyte.

DORIMANT.
Et toi, ta Célidée.

LYSANDRE.
Voilà faire le fin, de crainte d'un combat.

DORIMANT.
Tu m'imputes la crainte, et ton cœur s'en abat!

LYSANDRE.
Laissons à part les noms; disputons la maîtresse,
Et pour qui que ce soit, montre ici ton adresse.

DORIMANT.
C'est comme je l'entends.
(*Lysandre et Dorimant mettent l'épée à la main.*)

SCÈNE III.

CÉLIDÉE, LYSANDRE, DORIMANT.

CÉLIDÉE.
O dieux! ils sont aux coups!
(*à Lysandre.*)
Ah! perfide! sur moi détourne ton courroux;
La mort de Dorimant me serait trop funeste.

DORIMANT.
Lysandre, une autre fois nous viderons le reste.

CÉLIDÉE, *à Dorimant.*
Arrête, cher ingrat!

LYSANDRE.
Tu recules, voleur!

DORIMANT.
Je fuis cette importune, et non pas ta valeur.

SCÈNE IV.

LYSANDRE, CÉLIDÉE [1].

LYSANDRE.
Ne suivez pas du moins ce perfide à ma vue:
Avez-vous résolu que sa fuite me tue,
Et qu'ayant su braver son plus vaillant effort,
Par sa retraite infâme il me donne la mort?
Pour en frapper le coup, vous n'avez qu'à le suivre.

CÉLIDÉE.
Je tiens des gens sans foi si peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas
De crainte de causer un si juste trépas.

LYSANDRE.
Eh bien, voyez-le donc; ma lame toute prête
N'attendait que vos yeux pour immoler ma tête.
Vous lirez dans mon sang, à vos pieds répandu,
Ce que valait l'amant que vous aurez perdu;
Et sans vous reprocher un si cruel outrage,
Ma main de vos rigueurs achèvera l'ouvrage.
Trop heureux mille fois si je plais en mourant
A celle à qui j'ai pu déplaire en l'adorant;
Et si ma propre mort, secondant son envie,
L'assure du pouvoir qu'elle avait sur ma vie!

CÉLIDÉE.
Moi, du pouvoir sur vous! vos yeux se sont mépris;
Et quelque illusion qui trouble vos esprits
Vous fait imaginer d'être auprès d'Hippolyte.
Allez, volage, allez où l'amour vous invite;
Dans ses doux entretiens recherchez vos plaisirs,
Et ne m'empêchez plus de suivre mes désirs.

LYSANDRE.
Ce n'est pas sans raison que ma feinte passée
A jeté cette erreur dedans votre pensée.
Il est vrai, devant vous forçant mes sentiments,
J'ai présenté des vœux, j'ai fait des compliments;
Mais c'étaient compliments qui partaient d'une souche;
Mon cœur, que vous teniez, désavouait ma bouche.
Pleirante, qui rompit ces ennuyeux discours,
Sait bien que mon amour n'en changea point de cours;
Contre votre froideur une modeste plainte
Fut tout notre entretien au sortir de la feinte;
Et je le priai lors...

CÉLIDÉE.
D'user de son pouvoir?
Ce n'était pas par là qu'il me fallait avoir.
Les mauvais traitements ne font qu'aigrir les âmes.

LYSANDRE.
Confus, désespéré du mépris de mes flammes,
Sans conseil, sans raison, pareil aux matelots
Qu'un naufrage abandonne à la merci des flots,
Je me suis pris à tout, ne sachant où me prendre:
Ma douleur par mes cris d'abord s'est fait entendre;
J'ai cru que vous seriez d'un naturel plus doux,
Pourvu que votre esprit devînt un peu jaloux;
J'ai fait agir pour moi l'autorité d'un père,
J'ai fait venir aux mains celui qu'on me préfère;
Et puisque ces efforts n'ont réussi qu'en vain,
J'aurai de vous ma grâce, ou la mort de ma main:
Choisissez, l'une ou l'autre achèvera mes peines;
Mon sang brûle déjà de sortir de mes veines:
Il faut, pour l'arrêter, me rendre votre amour;
Je n'ai plus rien sans lui qui me retienne au jour.

CÉLIDÉE.
Volage, fallait-il, pour un peu de rudesse,
Vous porter si soudain à changer de maîtresse?
Que je vous croyais bien un jugement plus meur [1]!
Ne pouviez-vous souffrir de ma mauvaise humeur?
Ne pouviez-vous juger que c'était une feinte
A dessein d'éprouver quelle était votre atteinte?
Les dieux m'en soient témoins, et ce nouveau sujet
Que vos feux inconstants ont choisi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable,
Avant que votre amour parût si peu durable!
Qu'Hippolyte vous die avec quels sentiments
Je lui fus raconter vos premiers mouvements,
Avec quelles douceurs je m'étais préparée

[1] Cette intrigue de deux amants qui pour s'éprouver, feignent une inconstance mutuelle, et qui finissent par se réconcilier, a été souvent répétée au théâtre, et presque toujours avec succès; mais c'est à Corneille que l'invention en est due, et le grand nombre de ses imitateurs prouve assez combien elle est piquante. (P.)

[1] *Meur.* Ce mot se prononçait alors comme il s'écrivait: on en a fait *mûr*, pour se rapprocher de l'étymologie, *maturus.*

A redonner la joie à votre âme éplorée!
Dieux! que je fus surprise, et mes sens éperdus,
Quand je vis vos devoirs à sa beauté rendus!
Votre légèreté fut soudain imitée :
Non pas que Dorimant m'en eût sollicitée;
Au contraire, il me fuit, et l'ingrat ne veut pas
Que sa franchise cède au peu que j'ai d'appas;
Mais, hélas! plus il fuit, plus son portrait s'efface.
Je vous sens, malgré moi, reprendre votre place.
L'aveu de votre erreur désarme mon courroux;
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.
Si nous avons failli de feindre l'un et l'autre,
Pardonnez à ma feinte, et j'oublîrai la vôtre.
Moi-même, je l'avoue à ma confusion,
Mon imprudence a fait notre division.
Tu ne méritais pas de si rudes alarmes :
Accepte un repentir accompagné de larmes;
Et souffre que le tien nous fasse tour à tour
Par ce petit divorce augmenter notre amour.

LYSANDRE.

Que vous me surprenez! O ciel! est-il possible
Que je vous trouve encore à mes désirs sensible?
Que j'aime ces dédains qui finissent ainsi!

CÉLIDÉE.

Et pour l'amour de toi, que je les aime aussi!

LYSANDRE.

Que ce soit toutefois sans qu'il vous prenne envie
De les plus essayer au péril de ma vie.

CÉLIDÉE.

J'aime trop désormais ton repos et le mien;
Tous mes sens n'iront plus qu'à notre commun bien.
Voudrais-je, après ma faute, une plus douce amende
Que l'effet d'un hymen qu'un père me commande?
Je t'accusais en vain d'une infidélité :
Il agissait pour toi de pleine autorité,
Me traitait de parjure et de fille rebelle :
Mais allons lui porter cette heureuse nouvelle;
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur
Mérite bien qu'en hâte on le tire d'erreur.

LYSANDRE.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hippolyte
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite?

CÉLIDÉE.

Non : je fuis Dorimant qu'ensemble j'aperçoi;
Je ne veux plus le voir, puisque je suis à toi.

SCÈNE V.

DORIMANT, HIPPOLYTE.

DORIMANT.

Autant que mon esprit adore vos mérites,
Autant veux-je du mal à vos longues visites.

HIPPOLYTE.

Que vous ont-elles fait, pour vous mettre en courroux?

DORIMANT.

Elles m'ôtent le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous moments une course inutile;
J'apprends cent fois le jour que vous êtes en ville :
En voici presque trois que je n'ai pu vous voir,
Pour rendre à vos beautés ce que je sais devoir;
Et n'était qu'aujourd'hui cette heureuse rencontre,
Sur le point de rentrer, par hasard me les montre,
Je crois que ce jour même aurait encor passé
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont bles-[sé.

HIPPOLYTE.

Ma libre et gaie humeur hait le ton de la plainte;
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte.
Si vous prenez plaisir dedans mon entretien,
Pour le faire durer ne vous plaignez de rien.

DORIMANT.

Vous me pouvez ôter tout sujet de me plaindre.

HIPPOLYTE.

Et vous pouvez aussi vous empêcher d'en feindre.

DORIMANT.

Est-ce en feindre un sujet qu'accuser vos rigueurs?

HIPPOLYTE.

Pour vous en plaindre à faux, vous feignez des lan-[gueurs.

DORIMANT.

Verrais-je, sans languir, ma flamme qu'on néglige?

HIPPOLYTE.

Éteignez cette flamme où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puissants me forcent à ces vœux.

HIPPOLYTE.

Oui; mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT.

Ma présence vous fâche et vous est odieuse.

HIPPOLYTE.

Non; mais tout ce discours la peut rendre ennuyeuse.

DORIMANT.

Je vois bien ce que c'est; je lis dans votre cœur :
Il a reçu les traits d'un plus heureux vainqueur;
Un autre, regardé d'un œil plus favorable,
A mes submissions vous fait inexorable;
C'est pour lui seulement que vous voulez brûler.

HIPPOLYTE.

Il est vrai; je ne puis vous le dissimuler :
Il faut que je vous traite avec toute franchise.
Alors que je vous pris, un autre m'avait prise,
Un autre captivait mes inclinations.
Vous devez présumer de vos perfections
Que si vous attaquiez un cœur qui fût à prendre,
Il serait malaisé qu'il s'en pût bien défendre.
Vous auriez eu le mien, s'il n'eût été donné;
Mais, puisque les destins ainsi l'ont ordonné,
Tant que ma passion aura quelque espérance,

N'attendez rien de moi que de l'indifférence.

DORIMANT.

Vous ne m'apprenez point le nom de cet amant :
Sans doute que Lysandre est cet objet charmant
Dont les discours flatteurs vous ont préoccupée.

HIPPOLYTE.

Cela ne se dit point à des hommes d'épée;
Vous exposer aux coups d'un duel hasardeux,
Ce serait le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, si je puis, conserver l'un et l'autre;
Je chéris sa personne, et hais si peu la vôtre,
Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux,
Si ma mère y consent, Hippolyte est à vous.
Mais aussi jusque-là plaignez votre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune;
Ne me refusez plus de me le déclarer :
Que je sache en quel temps j'aurai droit d'espérer.
Un mot me suffira pour me tirer de peine;
Et lors j'étoufferai si bien toute ma haine,
Que vous me trouverez vous-même trop remis.

SCÈNE VI.

PLEIRANTE, LYSANDRE, CÉLIDÉE, DORIMANT, HIPPOLYTE.

PLEIRANTE.

Souffrez, mon cavalier, que je vous rende amis.
Vous ne lui voulez pas quereller Célidée?

DORIMANT.

L'affaire, à cela près, peut être décidée.
Voici le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissensions.

LYSANDRE.

Dissipe, cher ami, cette jalouse atteinte;
C'est l'objet de tes feux, et celui de ma feinte.
Mon cœur fut toujours ferme, et moi je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle reçut jadis.
Piqué d'un faux dédain, j'avais pris fantaisie
De mettre Célidée en quelque jalousie;
Mais, au lieu d'un esprit, j'en ai fait deux jaloux.

PLEIRANTE.

Vous pouvez désormais achever entre vous :
Je vais dans ce logis dire un mot à madame.

SCÈNE VII.

DORIMANT, LYSANDRE, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE.

DORIMANT.

Ainsi, loin de m'aider, tu traversais ma flamme!

LYSANDRE.

Les efforts que Pleirante à ma prière a faits
T'auraient acquis déjà le but de tes souhaits;
Mais tu dois accuser les glaces d'Hippolyte,
Si ton bonheur n'est pas égal à ton mérite.

HIPPOLYTE.

Qu'aurai-je cependant pour satisfaction
D'avoir servi d'objet à votre fiction?
Dans votre différend je suis la plus blessée,
Et me trouve, à l'accord, entièrement laissée.

CÉLIDÉE.

N'y songe plus, de grâce; et, pour l'amour de moi,
Trouve bon qu'il ait feint de vivre sous ta loi.
Veux-tu le quereller lorsque je lui pardonne?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne.
Tout prêts d'être assemblés d'un lien conjugal,
Tu ne le peux haïr sans me vouloir du mal.
J'ai feint par ton conseil; lui, par celui d'un autre.
Et bien qu'amour jamais ne fût égal au nôtre,
Je m'étonne comment cette confusion
Laisse finir si tôt notre division.

HIPPOLYTE.

De sorte qu'à présent le ciel y remédie?

CÉLIDÉE.

Tu vois; mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conseil est fort bon, mais un peu dangereux.

HIPPOLYTE.

Excuse, chère amie, un esprit amoureux.
Lysandre me plaisait, et tout mon artifice
N'allait qu'à détourner son cœur de ton service.
J'ai fait ce que j'ai pu pour brouiller vos esprits;
J'ai, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris;
Mais puisque ainsi le ciel rejoint votre hyménée...

DORIMANT.

Votre rigueur vers moi doit être terminée.
Sans chercher de raisons pour vous persuader,
Votre amour hors d'espoir fait qu'il me faut céder;
Vous savez trop à quoi la parole vous lie.

HIPPOLYTE.

A vous dire le vrai, j'ai fait une folie :
Je les croyais encor loin de se réunir,
Et moi, par conséquent, loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous, pour la rompre, une âme assez légère?

HIPPOLYTE.

Puisque je l'ai promis, vous pouvez voir ma mère.

LYSANDRE.

Si tu juges Pleirante à cela suffisant,
Je crois qu'eux deux ensemble en parlent à présent.

DORIMANT.

Après cette faveur qu'on me vient de promettre,
Je crois que mes devoirs ne se peuvent remettre :
J'espère tout de lui; mais, pour un bien si doux,
Je ne saurais...

LYSANDRE.

Arrête; ils s'avancent vers nous.

SCÈNE VIII.

PLEIRANTE, CHRYSANTE, LYSANDRE, DORIMANT, CÉLIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

DORIMANT, *à Chrysante.*

Madame, un pauvre amant, captif de cette belle,
Implore le pouvoir que vous avez sur elle;
Tenant ses volontés, vous gouvernez mon sort.
J'attends de votre bouche ou la vie ou la mort.

CHRYSANTE, *à Dorimant.*

Un homme tel que vous, et de votre naissance,
Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance.
Si vous avez gagné ses inclinations,
Soyez sûr du succès de vos affections :
Mais je ne suis pas femme à forcer son courage;
Je sais ce que la force est en un mariage.
Il me souvient encor de tous mes déplaisirs
Lorsqu'un premier hymen contraignit mes désirs;
Et, sage à mes dépens, je veux bien qu'Hippolyte
Prenne ou laisse, à son choix, un homme de mérite.
Ainsi présumez tout de mon consentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.

DORIMANT, *à Hippolyte.*

Après un tel aveu serez-vous inhumaine?

HIPPOLYTE, *à Chrysante.*

Madame, un mot de vous me mettrait hors de peine.
Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me le commander.

PLEIRANTE, *à Chrysante.*

Elle vous montre assez où son désir se porte.

CHRYSANTE.

Puisqu'elle s'y résout, le reste ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux
De tout ce que jamais on a vu d'amoureux.

LYSANDRE.

J'en sens croître la joie au milieu de mon âme,
Comme si de nouveau l'on acceptait ma flamme.

HIPPOLYTE, *à Lysandre.*

Ferez-vous donc enfin quelque chose pour moi?

LYSANDRE.

Tout, hormis ce seul point, de lui manquer de foi.

HIPPOLYTE.

Pardonnez donc à ceux qui, gagnés par Florice,
Lorsque je vous aimais, m'ont fait quelque service.

LYSANDRE.

Je vous entends assez; soit. Aronte impuni
Pour ses mauvais conseils ne sera point banni;
Tu le souffriras bien, puisqu'elle m'en supplie.

CÉLIDÉE.

Il n'est rien que pour elle et pour toi je n'oublie.

PLEIRANTE.

Attendant que demain ces deux couples d'amants
Soient mis au plus haut point de leurs contentements,
Allons chez moi, madame, achever la journée.

CHRYSANTE.

Mon cœur est tout ravi de ce double hyménée.

FLORICE.

Mais, afin que la joie en soit égale à tous,
(*montrant Pleirante.*)
Faites encor celui de monsieur et de vous.

CHRYSANTE.

Outre l'âge [1] en tous deux un peu trop refroidie,
Cela sentirait trop sa fin de comédie.

EXAMEN DE LA GALERIE DU PALAIS.

Ce titre serait tout à fait irrégulier, puisqu'il n'est fondé que sur le spectacle du premier acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hippolyte, s'il n'était autorisé par l'exemple des anciens, qui étaient sans doute encore bien plus licencieux, quand ils ne donnaient à leurs tragédies que le nom des chœurs, qui n'étaient que témoins de l'action, comme les *Trachiniennes* et les *Phéniciennes*. L'*Ajax* même de Sophocle ne porte pas pour titre *la Mort d'Ajax*, qui est sa principale action, mais *Ajax porte-fouet*, qui n'est que l'action du premier acte. Je ne parle point des *Nuées*, des *Guêpes* et des *Grenouilles* d'Aristophane; ceci doit suffire pour montrer que les Grecs, nos premiers maîtres, ne s'attachaient point à la principale action pour en faire porter le nom à leurs ouvrages, et qu'ils ne gardaient aucune règle sur cet article. J'ai donc pris ce titre de *la Galerie du Palais*, parce que la promesse de ce spectacle extraordinaire et agréable pour sa naïveté, devait exciter vraisemblablement la curiosité des auditeurs; et ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ai fait paraître ce même spectacle à la fin du quatrième acte, où il est entièrement inutile, et n'est renoué avec celui du premier que par des valets qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs maîtres y avaient acheté, ou voir si les marchands ont reçu les nippes qu'ils attendaient. Cette espèce de renouement lui était nécessaire, afin qu'il eût quelque liaison qui lui fît trouver sa place, et qu'il ne fût pas tout à fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte et de Florice est ce qui le fixe particulièrement en ce lieu-là; et sans

[1] Le genre du mot *âge* n'était pas encore fixé du temps de Corneille. Malherbe le faisait indifféremment masculin et féminin :

Quoi que l'âge passé raconte...
Que d'hommes fortunés en leur âge première...

Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que, dans le dernier vers, *sentir sa fin de comédie* signifie *avoir l'air d'être amené exprès pour finir la comédie*. Cette longue périphrase, dont on serait obligé de se servir aujourd'hui pour être compris, fait disparaître toute la vivacité de la locution employée par Corneille.

cet incident, il eût été aussi propre à la fin du second ou du troisième, qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la pièce aurait été très-régulière pour l'unité de lieu et la liaison des scènes, qui n'est interrompue que par là. Célidée et Hippolyte sont deux voisines dont les demeures ne sont séparées que par le travers d'une rue, et ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs amants les entretiennent à leur porte. Il est vrai que ce qu'elles y disent serait mieux dit dans une chambre ou dans une salle. Ce n'est que pour se faire voir aux spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devraient être retranchées, et viennent parler au milieu de la scène; mais c'est un accommodement de théâtre qu'il faut souffrir pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands réguliers. Il sort un peu de l'exacte vraisemblance et de la bienséance même; mais il est presque impossible d'en user autrement; et les spectateurs y sont si accoutumés, qu'ils n'y trouvent rien qui les blesse. Les anciens, sur les exemples desquels on a formé les règles, se donnaient cette liberté; ils choisissaient pour le lieu de leurs comédies, et même de leurs tragédies, une place publique; mais je m'assure qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui serait mieux dit dans la maison qu'en cette place. Je n'en produirai qu'un exemple, sur qui le lecteur en pourra trouver d'autres.

L'*Andrienne* de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du marché avec des valets chargés de ce qu'il vient d'acheter pour les noces de son fils; il leur commande d'entrer dans sa maison avec leur charge, et retient avec lui Sosie, pour lui apprendre que ces noces ne sont que des noces feintes, à dessein de voir ce qu'en dira son fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il lui conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il serait mieux dans sa salle à lui faire confidence de ce secret, que dans une rue. Dans la seconde scène, il menace Davus de le maltraiter, s'il fait aucune fourbe pour troubler ces noces : il le menacerait plus à propos dans sa maison qu'en public; et la seule raison qui le fait parler devant son logis, c'est afin que ce Davus, demeuré seul, puisse voir Mysis sortir de chez Glycère, et qu'il se fasse une liaison d'œil entre ces deux scènes; ce qui ne regarde pas l'action présente de cette première, qui se passerait mieux dans la maison, mais une action future qu'ils ne prévoient point, et qui est plutôt du dessein du poëte, qui force un peu la vraisemblance pour observer les règles de son art, que du choix des acteurs qui ont à parler, et qui ne seraient pas où les met le poëte, s'il n'était question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laisse aux curieux à examiner le reste de cette comédie de Térence; et je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit fort préoccupé d'un sentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette pièce, elle est dans le même ordre que la précédente, c'est-à-dire dans cinq jours consécutifs. Le style en est plus fort et plus dégagé des pointes dont j'ai parlé, qui s'y trouveront assez rares. Le personnage de nourrice, qui est de la vieille comédie, et que le manque d'actrices sur nos théâtres y avait conservé jusqu'alors, afin qu'un homme le pût représenter sous le masque, se trouve ici métamorphosé en celui de suivante, qu'une femme représente sur son visage. Le caractère des deux amantes a quelque chose de choquant, en ce qu'elles sont toutes deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles, et Célidée particulièrement s'emporte jusqu'à s'offrir elle-même. On la pourrait excuser sur le violent dépit qu'elle a de s'être vue méprisée par son amant, qui, en sa présence même, a conté des fleurettes à une autre; et j'aurais de plus à dire que nous ne mettons pas sur la scène des personnages si parfaits, qu'ils ne soient sujets à des défauts et aux faiblesses qu'impriment les passions; mais je veux bien avouer que cela va trop avant, et passe trop la bienséance et la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable. En récompense, le cinquième acte est moins traînant que celui des précédentes, et conclut deux mariages sans laisser aucun mécontentement; ce qui n'arrive pas dans celles-là.

FIN DE LA GALERIE DU PALAIS.



LA SUIVANTE,

COMÉDIE. — 1634.

ÉPITRE.

MONSIEUR,

Je vous présente une comédie qui n'a pas été également aimée de toutes sortes d'esprits; beaucoup et de fort bons n'en ont pas fait grand état, et beaucoup d'autres l'ont mise au-dessus du reste des miennes. Pour moi, je laisse dire tout le monde, et fais mon profit des bons avis, de puelque part que je les reçoive. Je traite toujours mon sujet le moins mal qu'il m'est possible; et après y avoir corrigé ce qu'on me fait connaître d'inexcusable, je l'abandonne au public. Si je ne fais bien, qu'un autre fasse mieux; je ferai des vers à sa louange, au lieu de le censurer. Chacun a sa méthode; je ne blâme point celle des autres, et me tiens à la mienne : jusques à présent je m'en suis trouvé fort bien; j'en chercherai une meilleure quand je commencerai à m'en trouver mal. Ceux qui se font presser à la représentation de mes ouvrages m'obligent infiniment; ceux qui ne les approuvent pas peuvent se dispenser d'y venir gagner la migraine; ils épargneront de l'argent, et me feront plaisir. Les jugements sont libres en ces matières, et les goûts divers. J'ai vu des personnes de fort bon sens admirer des endroits sur qui j'aurais passé l'éponge, et j'en connais dont les poëmes réussissent au théâtre avec éclat, et qui, pour principaux ornements, y emploient des choses que j'évite dans les miens. Ils pensent avoir raison, et moi aussi : qui d'eux ou de moi se trompe? c'est ce qui n'est pas aisé à juger. Chez les philosophes, tout ce qui n'est point de la foi ni des principes est disputable : et souvent ils soutiendront, à votre choix, le pour et le contre d'une même proposition : marques certaines de l'excellence de l'esprit humain, qui trouve des raisons à défendre tout; ou plutôt de sa faiblesse, qui n'en peut trouver de convaincantes, ni qui ne puissent être combattues et détruites par de contraires. Ainsi ce n'est pas merveille, si les critiques donnent de mauvaises interprétations à nos vers, et de mauvaises faces à nos personnages. « Qu'on me donne, dit « M. de Montaigne, au chapitre XXXVI du premier livre, « l'action la plus excellente et pure, je m'en vais y fournir « vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. » C'est au lecteur désintéressé à prendre la médaille par le beau revers. Comme il nous a quelque obligation d'avoir travaillé à le divertir, j'ose dire que, pour reconnaissance, il nous doit un peu de faveur, et qu'il commet une espèce d'ingratitude, s'il ne se montre plus ingénieux à nous défendre qu'à nous condamner; et s'il n'applique la subtilité de son esprit plutôt à colorer et justifier en quelque sorte nos véritables défauts, qu'à en trouver où il n'y en a point. Nous pardonnons beaucoup de choses aux anciens; nous admirons quelquefois dans leurs écrits ce que nous ne souffririons pas dans les nôtres; nous faisons des mystères de leurs imperfections, et couvrons leurs fautes du nom de licences poétiques. Le docte Scaliger a remarqué des taches dans tous les latins, et de moins savants que lui en remarqueraient bien dans les grecs, et dans son Virgile même, à qui il dresse des autels sur le mépris des autres. Je vous laisse donc à penser si notre présomption ne serait pas ridicule, de prétendre qu'une exacte censure ne peut mordre sur nos ouvrages, puisque ceux de ces grands génies de l'antiquité ne se peuvent pas soutenir contre un rigoureux examen. Je ne me suis jamais imaginé avoir rien mis au jour de parfait, je n'espère pas même y pouvoir jamais arriver; je fais néanmoins mon possible pour en approcher, et les plus beaux succès des autres ne produisent en moi qu'une vertueuse émulation, qui me fait redoubler mes efforts, afin d'en avoir de pareils :

Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,
Sans hasarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser;
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre [1].

Pour venir à cette *Suivante* que je vous dédie, elle est d'un genre qui demande plutôt un style naïf que pompeux. Les fourbes et les intrigues sont principalement du jeu de la comédie; les passions n'y entrent que par accident. Les règles des anciens sont assez religieusement observées en celle-ci. Il n'y a qu'une action principale à qui toutes les autres aboutissent; son lieu n'a point plus d'étendue que celle du théâtre, et le temps n'en est point plus long que celui de la représentation, si vous en exceptez l'heure du dîner, qui se passe entre le premier et le second acte. La

[1] L'âme du grand Corneille est tout entière dans ces vers, que tous les gens de lettres devraient prendre pour devise et pour règle. On sait quelle noble émulation existait entre lui et Rotrou; et plus tard, lorsque Racine s'empara du théâtre, Corneille ne fut point jaloux de ses succès, comme quelques compilateurs d'anecdotes ont osé l'écrire; mais il fut affligé de voir ses pièces presque abandonnées pour celles de son jeune rival. Lui-même a parfaitement exprimé ce sentiment dans une épître adressée à Louis XIV vers la fin de l'année 1676. — Voyez, dans le tome II, l'épître au roi, qui commence par ces vers :

Est-il vrai, grand monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter?.....

liaison même des scènes, qui n'est qu'un embellissement, et non pas un précepte, y est gardée; et si vous prenez la peine de compter les vers, vous n'en trouverez pas en un acte plus qu'en l'autre. Ce n'est pas que je me sois assujetti depuis aux mêmes rigueurs. J'aime à suivre les règles; mais, loin de me rendre leur esclave, je les élargis et resserre selon le besoin qu'en a mon sujet, et je romps même sans scrupule celle qui regarde la durée de l'action, quand sa sévérité me semble absolument incompatible avec les beautés des événements que je décris. Savoir les règles, et entendre le secret de les apprivoiser adroitement avec notre théâtre, ce sont deux sciences bien différentes; et peut-être que pour faire maintenant réussir une pièce, ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. J'espère un jour traiter ces matières plus à fond, et montrer de quelle espèce est la vraisemblance qu'ont suivie ces grands maîtres des autres siècles, en faisant parler des bêtes et des choses qui n'ont point de corps. Cependant mon avis est celui de Térence. Puisque nous faisons des poëmes pour être représentés, notre premier but doit être de plaire à la cour et au peuple, et d'attirer un grand monde à leurs représentations. Il faut, s'il se peut, y ajouter les règles, afin de ne déplaire pas aux savants, et recevoir un applaudissement universel; mais surtout gagnons la voix publique; autrement notre pièce aura beau être régulière, si elle est sifflée au théâtre, les savants n'oseront se déclarer en notre faveur, et aimeront mieux dire que nous aurons mal entendu les règles, que de nous donner des louanges quand nous serons décriés par le consentement général de ceux qui ne voient la comédie que pour se divertir.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,
CORNEILLE.

PERSONNAGES.

GÉRASTE, père de Daphnis.
POLÉMON, oncle de Clarimond.
CLARIMOND, amoureux de Daphnis.
FLORAME, amant de Daphnis.
THÉANTE, aussi amoureux de Daphnis.
DAMON, ami de Florame et de Théante.
DAPHNIS, maîtresse de Florame, aimée de Clarimond et de Théante.
AMARANTE, suivante de Daphnis.
CÉLIE, voisine de Géraste et sa confidente.
CLÉON, domestique de Damon.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMON, THÉANTE.

DAMON.

Ami, j'ai beau rêver, toute ma rêverie
Ne me fait rien comprendre en ta galanterie.
Auprès de ta maîtresse engager un ami,
C'est, à mon jugement, ne l'aimer qu'à demi.
Ton humeur qui s'en lasse au changement l'invite;
Et n'osant la quitter, tu veux qu'elle te quitte.

THÉANTE.

Ami, n'y rêve plus; c'est en juger trop bien
Pour t'oser plaindre encor de n'y comprendre rien.
Quelques puissants appas que possède Amarante,
Je trouve qu'après tout ce n'est qu'une suivante;
Et je ne puis songer à sa condition
Que mon amour ne cède à mon ambition.
Ainsi, malgré l'ardeur qui pour elle me presse,
A la fin j'ai levé les yeux sur sa maîtresse,
Où mon dessein, plus haut et plus laborieux,
Se promet des succès beaucoup plus glorieux.
Mais lors, soit qu'Amarante eût pour moi quelque flamme,
Soit qu'elle pénétrât jusqu'au fond de mon âme,
Et que, mal cieuse, elle prît du plaisir
A rompre les effets de mon nouveau désir,
Elle savait toujours m'arrêter auprès d'elle
A tenir des propos d'une suite éternelle.
L'ardeur qui me brûlait de parler à Daphnis
Me fournissait en vain des détours infinis;
Elle usait de ses droits, et toute impérieuse,
D'une voix demi gaie et demi sérieuse,
« Quand j'ai des serviteurs, c'est pour m'entretenir,
« Disait-elle; autrement, je les sais bien punir;
« Leurs devoirs près de moi n'ont rien qui les excuse. »

DAMON.

Maintenant je devine à peu près une ruse
Que tout autre en ta place à peine entreprendrait.

THÉANTE.

Écoute, et tu verras si je suis maladroit.
Tu sais comme Florame à tous les beaux visages
Fait par civilité toujours de feints hommages,
Et sans avoir d'amour, offrant partout des vœux,
Traite de peu d'esprit les véritables feux.
Un jour qu'il se vantait de cette humeur étrange,
A qui chaque objet plaît, et que pas un ne range,
Et reprochait à tous que leur peu de beauté
Lui laissait si longtemps garder sa liberté :
« Florame, dis-je alors, ton âme indifférente
« Ne tiendrait que fort peu contre mon Amarante. »
« Théante, me dit-il, il faudrait l'éprouver;
« Mais l'éprouvant, peut-être on te ferait rêver :
« Mon feu, qui ne serait que pure courtoisie,
« La remplirait d'amour, et toi de jalousie. »
Je réplique, il repart, et nous tombons d'accord
Qu'au hasard du succès il y ferait effort.
Ainsi je l'introduis; et par ce tour d'adresse,
Qui me fait pour un temps lui céder ma maîtresse,
Engageant Amarante et Florame au discours,
J'entretiens à loisir mes nouvelles amours.

DAMON.
Fut-elle, sur ce point, ou fâcheuse, ou facile?

THÉANTE.
Plus que je n'espérais je l'y trouvai docile;
Soit que je lui donnasse une fort douce loi,
Et qu'il fût à ses yeux plus aimable que moi;
Soit qu'elle fît dessein sur ce fameux rebelle,
Qu'une simple gageure attachait auprès d'elle,
Elle perdit pour moi son importunité,
Et ne demanda plus tant d'assiduité.
La douceur d'être seule à gouverner Florame
Ne souffrit plus chez elle aucun soin de ma flamme,
Et ce qu'elle goûtait avec lui de plaisirs
Lui fit abandonner mon âme à mes désirs.

DAMON.
On t'abuse, Théante; il faut que je te die[1]
Que Florame est atteint de même maladie,
Qu'il roule en son esprit mêmes desseins que toi,
Et que c'est à Daphnis qu'il veut donner sa foi.
A servir Amarante il met beaucoup d'étude;
Mais ce n'est qu'un prétexte à faire une habitude:
Il accoutume ainsi ta Daphnis à le voir,
Et ménage un accès qu'il ne pouvait avoir.
Sa richesse l'attire, et sa beauté le blesse;
Elle le passe en biens, il l'égale en noblesse,
Et cherche, ambitieux, par sa possession,
A relever l'éclat de son extraction.
Il a peu de fortune, et beaucoup de courage;
Et hors cette espérance, il hait le mariage.
C'est ce que l'autre jour en secret il m'apprit;
Tu peux, sur cet avis, lire dans son esprit.

THÉANTE.
Parmi ses hauts projets il manque de prudence,
Puisqu'il traite avec toi de telle confidence.

DAMON.
Crois qu'il m'éprouvera fidèle au dernier point,
Lorsque ton intérêt ne s'y mêlera point.

THÉANTE.
Je dois l'attendre ici. Quitte-moi, je te prie,
De peur qu'il n'ait soupçon de ta supercherie.

DAMON.
Adieu. Je suis à toi.

SCÈNE II.

THÉANTE.

Par quel malheur fatal
Ai-je donné moi-même entrée à mon rival?

[1] *Die pour dise*: expression reçue du temps de Corneille, employée quelquefois par Racine, et que Molière, après s'en être également servi, a peut-être contribué à faire disparaître du style noble, en la jetant à la fin du vers le plus ridicule du sonnet de Trissotin. (Voyez les *Femmes savantes*, acte III, sc. II.)

De quelque trait rusé que mon esprit se vante,
Je me trompe moi-même en trompant Amarante,
Et choisis un ami qui ne veut que m'ôter
Ce que par lui je tâche à me faciliter.
Qu'importe toutefois qu'il brûle et qu'il soupire?
Je sais trop comme il faut l'empêcher d'en rien dire.
Amarante l'arrête, et j'arrête Daphnis:
Ainsi tous entretiens d'entre eux deux sont bannis:
Et tant d'heur se rencontre en ma sage conduite,
Qu'au langage des yeux son amour est réduite.
Mais n'est-ce pas assez pour se communiquer?
Que faut-il aux amants de plus pour s'expliquer?
Même ceux de Daphnis à tous coups lui répondent:
L'un dans l'autre, à tous coups, leurs regards se confondent;
Et, d'un commun aveu, ces muets truchements
Ne se disent que trop leurs amoureux tourments.
Quelles vaines frayeurs troublent ma fantaisie!
Que l'amour aisément penche à la jalousie!
Qu'on croit tôt ce qu'on craint en ces perplexités,
Où les moindres soupçons passent pour vérités!
Daphnis est tout aimable; et si Florame l'aime,
Dois-je m'imaginer qu'il soit aimé de même?
Florame avec raison adore tant d'appas,
Et Daphnis sans raison s'abaisserait trop bas.
Ce feu, si juste en l'un, en l'autre inexcusable,
Rendrait l'un glorieux, et l'autre méprisable.
Simple! l'amour peut-il écouter la raison?
Et même ces raisons sont-elles de saison?
Si Daphnis doit rougir en brûlant pour Florame,
Qui l'en affranchirait en secondant ma flamme?
Étant tous deux égaux, il faut bien que nos feux
Lui fassent même honte, ou même honneur tous deux:
Ou tous deux nous formons un dessein téméraire,
Ou nous avons tous deux même droit de lui plaire.
Si l'espoir m'est permis, il y peut aspirer;
Et s'il prétend trop haut, je dois désespérer.
Mais le voici venir.

SCÈNE III.

THÉANTE, FLORAME.

THÉANTE.
Tu me fais bien attendre.

FLORAME.
Encore est-ce à regret qu'ici je viens me rendre,
Et comme un criminel qu'on traîne à sa prison.

THÉANTE.
Tu ne fais qu'en raillant cette comparaison.

FLORAME.
Elle n'est que trop vraie.

THÉANTE.
Et ton indifférence?

FLORAME.

La conserver encor! le moyen? l'apparence?
Je m'étais plu toujours d'aimer en mille lieux :
Voyant une beauté, mon cœur suivait mes yeux :
Mais de quelques attraits que le ciel l'eût pourvue,
J'en perdais la mémoire aussitôt que la vue;
Et bien que mes discours lui donnassent ma foi,
De retour au logis, je me trouvais à moi.
Cette façon d'aimer me semblait fort commode;
Et maintenant encor je vivrais à ma mode :
Mais l'objet d'Amarante est trop embarrassant;
Ce n'est point un visage à ne voir qu'en passant;
Un je ne sais quel charme auprès d'elle m'attache;
Je ne la puis quitter que le jour ne se cache;
Même alors, malgré moi, son image me suit,
Et me vient au lieu d'elle entretenir la nuit.
Le sommeil n'oserait me peindre une autre idée;
J'en ai l'esprit rempli, j'en ai l'âme obsédée.
Théante, ou permets-moi de n'en plus approcher,
Ou songe que mon cœur n'est pas fait d'un rocher;
Tant de charmes enfin me rendraient infidèle.

THÉANTE.

Deviens-le, si tu veux, je suis assuré d'elle;
Et quand il te faudra tout de bon l'adorer,
Je prendrai du plaisir à te voir soupirer,
Tandis que pour tout fruit tu porteras la peine
D'avoir tant persisté dans une humeur si vaine.
Quand tu ne pourras plus te priver de la voir,
C'est alors que je veux t'en ôter le pouvoir;
Et j'attends de pied ferme à reprendre ma place,
Qu'il ne soit plus en toi de retrouver ta glace.
Tu te défends encore, et n'en tiens qu'à demi.

FLORAME.

Cruel, est-ce là donc me traiter en ami?
Garde, pour châtiment de cet injuste outrage,
Qu'Amarante pour toi ne change de courage,
Et se rendant sensible à l'ardeur de mes vœux...

THÉANTE.

A cela près, poursuis; gagne-la si tu peux :
Je ne m'en prendrai lors qu'à ma seule imprudence;
Et demeurant ensemble en bonne intelligence,
En dépit du malheur que j'aurai mérité,
J'aimerai le rival qui m'aura supplanté.

FLORAME.

Ami, qu'il vaut bien mieux ne point tomber en peine
De faire à tes dépens cette épreuve incertaine!
Je me confesse pris, je quitte, j'ai perdu :
Que veux-tu plus de moi? reprends ce qui t'est dû.
Séparer plus longtemps une amour si parfaite!
Continuer encor la faute que j'ai faite!
Elle n'est que trop grande, et pour la réparer,
J'empêcherai Daphnis de vous plus séparer.
Pour peu qu'à mes discours je la trouve accessible,
Vous jouirez vous deux d'un entretien paisible;
Je saurai l'amuser, et vos feux redoublés
Par son fâcheux abord ne seront plus troublés.

THÉANTE.

Ce serait prendre un soin qui n'est pas nécessaire.
Daphnis sait d'elle-même assez bien se distraire;
Et jamais son abord ne trouble nos plaisirs,
Tant elle est complaisante à nos chastes désirs.

SCÈNE IV.

AMARANTE, FLORAME, THÉANTE.

THÉANTE, *à Amarante.*

Déploie, il en est temps, tes meilleurs artifices,
Sans mettre toutefois en oubli mes services.
Je t'amène un captif qui te veut échapper.

AMARANTE.

J'en ai vu d'échappés que j'ai su rattraper.

THÉANTE.

Vois qu'en sa liberté ta gloire se hasarde.

AMARANTE.

Allez, laissez-le-moi, j'en ferai bonne garde.
Daphnis est au jardin.

FLORAME.

Sans plus vous désunir,
Souffre qu'au lieu de toi je l'aille entretenir.

SCÈNE V.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

Laissez, mon cavalier, laissez aller Théante :
Il porte assez au cœur le portrait d'Amarante;
Je n'appréhende point qu'on l'en puisse effacer :
C'est au vôtre à présent que je le veux tracer;
Et la difficulté d'une telle victoire
M'en augmente l'ardeur comme elle en croît la gloire.

FLORAME.

Aurez-vous quelque gloire à me faire souffrir?

AMARANTE.

Plus que de tous les vœux qu'on me pourrait offrir.

FLORAME.

Vous plaisez-vous à ceux d'une âme si contrainte,
Qu'une vieille amitié retient toujours en crainte?

AMARANTE.

Vous n'êtes pas encore au point où je vous veux :
Et toute amitié meurt où naissent de vrais feux.

FLORAME.

De vrai, contre ses droits mon esprit se rebelle[1] :
Mais feriez-vous état d'un amant infidèle?

[1] *Rebeller* valait bien *révolter*. Cependant l'usage, qui ruine insensiblement la langue noble et poétique, a rejeté l'un et conservé l'autre. (MARM.)

AMARANTE.

Je ne prendrai jamais pour un manque de foi
D'oublier un ami pour se donner à moi.

FLORAME.

Encor si je pouvais former quelque espérance
De vous voir favorable à ma persévérance,
Que vous pussiez m'aimer après tant de tourment,
Et d'un mauvais ami faire un heureux amant!
Mais, hélas! je vous sers, je vis sous votre empire,
Et je ne puis prétendre où mon désir aspire.
Théante! (ah, nom fatal pour me combler d'ennui!)
Vous demandez mon cœur, et le vôtre est à lui!
Souffrez qu'en autre lieu j'adresse mes services,
Que du manque d'espoir j'évite les supplices.
Qui ne peut rien prétendre a droit d'abandonner.

AMARANTE.

S'il ne tient qu'à l'espoir, je vous en veux donner.
Apprenez que chez moi c'est un faible avantage
De m'avoir de ses vœux le premier fait hommage:
Le mérite y fait tout; et tel plaît à mes yeux,
Que je négligerais près de qui vaudrait mieux.
Lui seul de mes amants règle la différence,
Sans que le temps leur donne aucune préférence,

FLORAME.

Vous ne flattez mes sens que pour m'embarrasser.

AMARANTE.

Peut-être; mais enfin il faut le confesser,
Vous vous trouveriez mieux auprès de ma maîtresse.

FLORAME.

Ne pensez pas...

AMARANTE

Non, non, c'est là ce qui vous presse.
Allons dans le jardin ensemble la chercher.
(*à part.*)
Que j'ai su dextrement à ses yeux la cacher.

SCÈNE VI.

DAPHNIS, THÉANTE.

DAPHNIS.

Voyez comme tous deux ont fui notre rencontre!
Je vous l'ai déjà dit, et l'effet vous le montre:
Vous perdez Amarante, et cet ami fardé
Se saisit finement d'un bien si mal gardé:
Vous devez vous lasser de tant de patience,
Et votre sûreté n'est qu'en la défiance.

THÉANTE.

Je connais Amarante, et ma facilité
Établit mon repos sur sa fidélité:
Elle rit de Florame et de ses flatteries,
Qui ne sont après tout que des galanteries.

DAPHNIS.

Amarante, de vrai, n'aime pas à changer;
Mais votre peu de soin l'y pourrait engager.
On néglige aisément un homme qui néglige.
Son naturel est vain; et qui la sert l'oblige:
D'ailleurs les nouveautés ont de puissants appas.
Théante, croyez-moi, ne vous y fiez pas.
J'ai su me faire jour jusqu'au fond de son âme,
Où j'ai peu remarqué de sa première flamme;
Et s'il tournait la feinte en véritable amour,
Elle serait bien fille à vous jouer d'un tour.
Mais afin que l'issue en soit pour vous meilleure
Laissez-moi ce causeur à gouverner une heure;
J'ai tant de passion pour tous vos intérêts,
Que j'en saurai bientôt pénétrer les secrets.

THÉANTE.

C'est un trop bas emploi pour de si hauts mérites;
Et quand elle aimerait à souffrir ses visites,
Quand elle aurait pour lui quelque inclination,
Vous m'en verriez toujours sans appréhension.
Qu'il se mette à loisir, s'il peut, dans son courage;
Un moment de ma vue en efface l'image.
Nous nous ressemblons mal; et pour ce changement,
Elle a de trop bons yeux et trop de jugement.

DAPHNIS.

Vous le méprisez trop: je trouve en lui des charmes
Qui vous devraient du moins donner quelques alar-[mes.
Clarimond n'a de moi que haine et que rigueur;
Mais s'il lui ressemblait, il gagnerait mon cœur.

THÉANTE.

Vous en parlez ainsi, faute de le connaître.

DAPHNIS.

J'en parle et juge ainsi sur ce qu'on voit paraître.

THÉANTE.

Quoi qu'il en soit, l'honneur de vous entretenir...

DAPHNIS.

Brisons là ce discours; je l'aperçois venir.
Amarante, ce semble, en est fort satisfaite.

SCÈNE VII.

DAPHNIS, FLORAME, THÉANTE, AMARANTE.

THÉANTE.

Je t'attendais, ami, pour faire la retraite.
L'heure du dîner presse, et nous incommodons
Celles qu'en nos discours ici nous retardons.

DAPHNIS.

Il n'est pas encor tard.

THÉANTE.

Nous ferions conscience
D'abuser plus longtemps de votre patience.

FLORAME.

Madame, excusez donc cette incivilité,
Dont l'heure nous impose une nécessité.

DAPHNIS.

Sa force vous excuse, et je lis dans votre âme
Qu'à regret vous quittez l'objet de votre flamme.

SCÈNE VIII.

DAPHNIS, AMARANTE.

DAPHNIS.

Cette assiduité de Florame avec vous
A la fin a rendu Théante un peu jaloux.
Aussi de vous y voir tous les jours attachée,
Quelle puissante amour n'en serait point touchée?
Je viens d'examiner son esprit en passant;
Mais vous ne croiriez pas l'ennui qu'il en ressent.
Vous y devez pourvoir; et, si vous êtes sage,
Il faut à cet ami faire mauvais visage,
Lui fausser compagnie, éviter ses discours:
Ce sont pour l'apaiser les chemins les plus courts;
Sinon, faites état qu'il va courir au change.

AMARANTE.

Il serait, en ce cas, d'une humeur bien étrange.
A sa prière seule, et pour le contenter,
J'écoute cet ami quand il m'en vient conter;
Et, pour vous dire tout, cet amant infidèle
Ne m'aime pas assez pour en être en cervelle[1].
Il forme des desseins beaucoup plus relevés,
Et de plus beaux portraits en son cœur sont gravés.
Mes yeux pour l'asservir ont de trop faibles armes;
Il voudrait, pour m'aimer, que j'eusse d'autres charmes;
Que l'éclat de mon sang, mieux soutenu de biens,
Ne fût point ravalé par le rang que je tiens;
Enfin (que servirait aussi bien de le taire?)
Sa vanité le porte au souci de vous plaire.

DAPHNIS.

En ce cas, il verra que je sais comme il faut
Punir des insolents qui prétendent trop haut.

AMARANTE.

Je lui veux quelque bien, puisque, changeant de flamme,
Vous voyez, par pitié, qu'il me laisse Florame,
Qui, n'étant pas si vain, a plus de fermeté.

DAPHNIS.

Amarante, après tout, disons la vérité:
Théante n'est si vain qu'en votre fantaisie;
Et sa froideur pour vous naît de sa jalousie:
Mais, soit qu'il change ou non, il ne m'importe en rien;
Et ce que je vous dis n'est que pour votre bien.

[1] *Être en cervelle* est là pour *concevoir de la jalousie*, sans doute parce que le premier effet de cette passion est d'affecter le cerveau.

SCÈNE IX.

AMARANTE.

Pour peu savant qu'on soit aux mouvements de l'âme,
On devine aisément qu'elle en veut à Florame.
Sa fermeté pour moi, que je vantais à faux,
Lui portait dans l'esprit de terribles assauts.
Sa surprise à ce mot a paru manifeste,
Son teint en a changé, sa parole, son geste:
L'entretien que j'en ai lui semblerait bien doux;
Et je crois que Théante en est le moins jaloux.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en suis doutée.
Être toujours des yeux sur un homme arrêtée,
Dans son manque de biens déplorer son malheur,
Juger à sa façon qu'il a de la valeur,
Demander si l'esprit en répond à la mine,
Tout cela de ses feux eût instruit la moins fine.
Florame en est de même, il meurt de lui parler;
Et s'il peut d'avec moi jamais se démêler,
C'en est fait, je le perds. L'impertinente crainte!
Que m'importe de perdre une amitié si feinte?
Et que me peut servir un ridicule feu,
Où jamais de son cœur sa bouche n'a l'aveu?
Je m'en veux mal en vain; l'amour a tant de force
Qu'il attache mes sens à cette fausse amorce,
Et fera son possible à toujours conserver
Ce doux extérieur dont on me veut priver.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRASTE, CÉLIE.

CÉLIE.

Eh bien, j'en parlerai; mais songez qu'à votre âge
Mille accidents fâcheux suivent le mariage.
On aime rarement de si sages époux;
Et leur moindre malheur, c'est d'être un peu jaloux.
Convaincus au-dedans de leur propre faiblesse,
Une ombre leur fait peur, une mouche les blesse;
Et cet heureux hymen, qui les charmait si fort,
Devient souvent pour eux un fourrier[1] de la mort.

[1] Suivant Nicot, *fourrier* vient de *fourrer*, qui signifie *loger, mettre quelque chose en un lieu*. Alciat fait dériver ce mot du latin *fores*, portes. Quoi qu'il en soit de ces deux étymologies, qui peuvent l'une et l'autre se justifier, voici la définition que Nicot donne d'un fourrier: « C'est celuy qui marque de craye blanche les logis où chascun de ceulx qui suyvent la court, ou un grand seigneur, ou armee, doibvent loger dans ville, bourg ou

GÉRASTE.

Excuse, ou pour le moins pardonne à ma folie;
Le sort en est jeté : va, ma chère Célie,
Va trouver la beauté qui me tient sous sa loi,
Flatte-la de ma part, promets-lui tout de moi :
Dis-lui que si l'amour d'un vieillard l'importune,
Elle fait une planche [1] à sa bonne fortune;
Que l'excès de mes biens, à force de présents,
Répare la vigueur qui manque à mes vieux ans;
Qu'il ne lui peut échoir de meilleure aventure.

CÉLIE.

Ne m'importunez point de votre tablature :
Sans vos instructions, je sais bien mon métier;
Et je n'en laisserai pas un trait à quartier.

GÉRASTE.

Je ne suis point ingrat quand on me rend office.
Peins-lui bien mon amour, offre bien mon service,
Dis bien que mes beaux jours ne sont pas si passés
Qu'il ne me reste encor...

CÉLIE.

Que vous m'étourdissez!
N'est-ce point assez dit que votre âme est éprise?
Que vous allez mourir, si vous n'avez Florise?
Reposez-vous sur moi.

GÉRASTE.

Que voilà froidement
Me promettre ton aide à finir mon tourment!

CÉLIE.

S'il faut aller plus vite, allons, je vois son frère,
Et vais, tout devant vous, lui proposer l'affaire.

GÉRASTE.

Ce serait tout gâter; arrête, et, par douceur,
Essaye auparavant d'y résoudre la sœur.

SCÈNE II.

FLORAME.

Jamais ne verrai-je finie
Cette incommode affection,
Dont l'impitoyable manie
Tyrannise ma passion?
Je feins, et je fais naître un feu si véritable,
Qu'à force d'être aimé je deviens misérable.
Toi qui m'assiéges tout le jour,
Fâcheuse cause de ma peine,
Amarante, de qui l'amour
Commence à mériter ma haine,
Cesse de te donner tant de soins superflus;
Je te voudrai du bien de ne m'en vouloir plus.

Dans une ardeur si violente,
Près de l'objet de mes désirs,
Penses-tu que je me contente
D'un regard et de deux soupirs?
Et que je souffre encor cet injuste partage
Où tu tiens mes discours, et Daphnis mon courage?

Si j'ai feint pour toi quelques feux,
C'est à quoi plus rien ne m'oblige :
Quand on a l'effet de ses vœux,
Ce qu'on adorait se néglige.
Je ne voulais de toi qu'un accès chez Daphnis :
Amarante, je l'ai; mes amours sont finis.

Théante, reprends ta maîtresse;
N'ôte plus à mes entretiens
L'unique sujet qui me blesse,
Et qui peut-être est las des tiens.
Et toi, puissant Amour, fais enfin que j'obtienne
Un peu de liberté pour lui donner la mienne!

SCÈNE III.

AMARANTE, FLORAME.

AMARANTE.

Que vous voilà soudain de retour en ces lieux!

FLORAME.

Vous jugerez par là du pouvoir de vos yeux.

AMARANTE.

Autre objet que mes yeux devers nous vous attire.

FLORAME.

Autre objet que vos yeux ne cause mon martyre.

AMARANTE.

Votre martyre donc est de perdre avec moi
Un temps dont vous voulez faire un meilleur emploi.

SCÈNE IV.

DAPHNIS, AMARANTE, FLORAME.

DAPHNIS.

Amarante, allez voir si dans la galerie
Ils ont bientôt tendu cette tapisserie :
Ces gens-là ne font rien, si l'on n'a l'œil sur eux.

(*Amarante rentre, et Daphnis continue.*)

Je romps pour quelque temps le discours de vos feux.

FLORAME.

N'appelez point des feux un peu de complaisance

village. Et parce qu'il y en a plusieurs, chascun marque au quartier qui luy est donné par le mareschal des logis, escrivant à la porte du logis le nom et la qualité de celuy qui y doibt loger, avec son paraphe. »

[1] *Planche* se prend pour un ais tout plein et uni, porté sur les deux bords d'un fossé, pont, ruisseau, ou riverote, ou sur les croupes de deux murailles servant à passer d'un lez à l'aultre; pour lequel usage de ladicte planche on dict, par metaphore, *faire la planche aux suyvants*, quand plusieurs ont à passer par une affaire difficile, et l'un en faict l'ouverture, et fraye le chemin le premier. (NICOT, *Thresor de la langue françoise.*)

Que détruit votre abord, qu'éteint votre présence.

DAPHNIS.

Votre amour est trop forte, et vos cœurs trop unis,
Pour l'oublier soudain à l'abord de Daphnis;
Et vos civilités, étant dans l'impossible,
Vous rendent bien flatteur, mais non pas insensible.

FLORAME.

Quoi que vous estimiez de ma civilité,
Je ne me pique point d'insensibilité.
J'aime, il n'est que trop vrai; je brûle, je soupire :
Mais un plus haut sujet me tient sous son empire.

DAPHNIS.

Le nom ne s'en dit point?

FLORAME.

Je ris de ces amants
Dont le trop de respect redouble les tourments,
Et qui, pour les cacher se faisant violence,
Se promettent beaucoup d'un timide silence.
Pour moi, j'ai toujours cru qu'un amour vertueux
N'avait point à rougir d'être présomptueux.
Je veux bien vous nommer le bel œil qui me dompte,
Et ma témérité ne me fait point de honte.
Ce rare et haut sujet...

AMARANTE, *revenant brusquement.*

Tout est presque tendu.

DAPHNIS.

Vous n'avez auprès d'eux guère de temps perdu.

AMARANTE.

J'ai vu qu'ils l'employaient, et je suis revenue.

DAPHNIS.

J'ai peur de m'enrhumer au froid qui continue.
Allez au cabinet me querir un mouchoir :
J'en ai laissé les clefs autour de mon miroir,
Vous les trouverez là.

(*Amarante rentre, et Daphnis continue.*)

J'ai cru que cette belle
Ne pouvait à propos se nommer devant elle,
Qui, recevant par là quelque espèce d'affront,
En aurait eu soudain la rougeur sur le front.

FLORAME.

Sans affront je la quitte, et lui préfère une autre
Dont le mérite égal, le rang pareil au vôtre,
L'esprit et les attraits également puissants,
Ne devraient de ma part avoir que de l'encens :
Oui, sa perfection, comme la vôtre extrême,
N'a que vous de pareille; en un mot, c'est...

DAPHNIS.

Moi-même;
Je vois bien que c'est là que vous voulez venir,
Non tant pour m'obliger, comme pour me punir.
Ma curiosité, devenue indiscrète,
A voulu trop savoir d'une flamme secrète :
Mais, bien qu'elle en reçoive un juste châtiment,
Vous pouviez me traiter un peu plus doucement.
Sans me faire rougir, il vous devait suffire
De me taire l'objet dont vous aimez l'empire :
Mettre en sa place un nom qui ne vous touche pas,
C'est un cruel reproche au peu que j'ai d'appas.

FLORAME.

Vu le peu que je suis, vous dédaignez de croire
Une si malheureuse et si basse victoire.
Mon cœur est un captif si peu digne de vous,
Que vos yeux en voudraient désavouer leurs coups;
Ou peut-être mon sort me rend si méprisable,
Que ma témérité vous devient incroyable.
Mais, quoi que désormais il m'en puisse arriver,
Je fais serment...

AMARANTE.

Vos clefs ne sauraient se trouver.

DAPHNIS.

Faute d'un plus exquis, et comme par bravade,
Ceci servira donc de mouchoir de parade.
Enfin, ce cavalier que nous vîmes au bal,
Vous trouvez comme moi qu'il ne danse pas mal?

FLORAME.

Je ne le vis jamais mieux sur sa bonne mine.

DAPHNIS.

Il s'était si bien mis pour l'amour de Clarine.
(*à Amarante.*)
A propos de Clarine, il m'était échappé
Qu'elle en a deux à moi d'un nouveau point-coupé.
Allez, et dites-lui qu'elle me les renvoie.

AMARANTE.

Il est hors d'apparence aujourd'hui qu'on la voie;
Dès une heure au plus tard elle devait sortir.

DAPHNIS.

Son cocher n'est jamais si tôt prêt à partir;
Et d'ailleurs son logis n'est pas au bout du monde;
Vous perdrez peu de pas. Quoi qu'elle vous réponde
Dites-lui nettement que je les veux avoir.

AMARANTE.

A vous les rapporter je ferai mon pouvoir.

SCÈNE V.

FLORAME, DAPHNIS.

FLORAME.

C'est à vous maintenant d'ordonner mon supplice,
Sûre que sa rigueur n'aura point d'injustice.

DAPHNIS.

Vous voyez qu'Amarante a pour vous de l'amour,
Et ne manquera pas d'être tôt de retour.
Bien que je pusse encore user de ma puissance,
Il vaut mieux ménager le temps de son absence.
Donc, pour n'en perdre point en discours superflus,
Je crois que vous m'aimez; n'attendez rien de plus :
Florame, je suis fille, et je dépends d'un père.

FLORAME.
Mais de votre côté que faut-il que j'espère?
DAPHNIS.
Si ma jalouse encor vous rencontrait ici,
Ce qu'elle a de soupçons serait trop éclairci.
Laissez-moi seule, allez.
FLORAME.
Se peut-il que Florame
Souffre d'être si tôt séparé de son âme?
Oui, l'honneur d'obéir à vos commandements
Lui doit être plus cher que ses contentements.

SCÈNE VI.

DAPHNIS.

Mon amour, par ses yeux plus forte devenue,
L'eût bientôt emporté dessus ma retenue;
Et je sentais mon feu tellement s'augmenter,
Qu'il n'était plus en moi de le pouvoir dompter.
J'avais peur d'en trop dire; et cruelle à moi-même,
Parce que j'aime trop, j'ai banni ce que j'aime.
Je me trouve captive en de si beaux liens,
Que je meurs qu'il le sache, et j'en fuis les moyens.
Quelle importune loi que cette modestie,
Par qui notre apparence en glace convertie
Étouffe dans la bouche, et nourrit dans le cœur,
Un feu dont la contrainte augmente la vigueur!
Que ce penser m'est doux! que je t'aime, Florame!
Et que je songe peu, dans l'excès de ma flamme,
A ce qu'en nos destins contre nous irrités
Le mérite et les biens font d'inégalités!
Aussi par celle-là de bien loin tu me passes,
Et l'autre seulement est pour les âmes basses;
Et ce penser flatteur me fait croire aisément
Que mon père sera de même sentiment.
Hélas! c'est en effet bien flatter mon courage,
D'accommoder son sens aux désirs de mon âge;
Il voit par d'autres yeux, et veut d'autres appas.

SCÈNE VII.

AMARANTE, DAPHNIS.

AMARANTE.
Je vous l'avais bien dit qu'elle n'y serait pas.
DAPHNIS.
Que vous avez tardé pour ne trouver personne!
AMARANTE.
Ce reproche vraiment ne peut qu'il ne m'étonne,
Pour revenir plus vite, il eût fallu voler.
DAPHNIS.
Florame cependant, qui vient de s'en aller,
A la fin, malgré moi, s'est ennuyé d'attendre.
AMARANTE.
C'est chose toutefois que je ne puis comprendre.
Des hommes de mérite et d'esprit comme lui
N'ont jamais avec vous aucun sujet d'ennui;
Votre âme généreuse a trop de courtoisie.
DAPHNIS.
Et la vôtre amoureuse un peu de jalousie.
AMARANTE.
De vrai, je goûtais mal de faire tant de tours,
Et perdais à regret ma part de ses discours.
DAPHNIS.
Aussi je me trouvais si promptement servie,
Que je me doutais bien qu'on me portait envie.
En un mot, l'aimez-vous?
AMARANTE.
Je l'aime aucunement,
Non pas jusqu'à troubler votre contentement;
Mais, si son entretien n'a point de quoi vous plaire,
Vous m'obligerez fort de ne m'en plus distraire.
DAPHNIS.
Mais au cas qu'il me plût?
AMARANTE.
Il faudrait vous céder.
C'est ainsi qu'avec vous je ne puis rien garder.
Au moindre feu pour moi qu'un amant fait paraître,
Par curiosité vous le voulez connaître,
Et, quand il a goûté d'un si doux entretien,
Je puis dire dès-lors que je ne tiens plus rien.
C'est ainsi que Théante a négligé ma flamme.
Encor tout de nouveau vous m'enlevez Florame.
Si vous continuez à rompre ainsi mes coups,
Je ne sais tantôt plus comment vivre avec vous.
DAPHNIS.
Sans colère, Amarante; il semble, à vous entendre,
Qu'en même lieu que vous je voulusse prétendre.
Allez, assurez-vous que mes contentements
Ne vous déroberont aucun de vos amants;
Et pour vous en donner la preuve plus expresse,
Voilà votre Théante, avec qui je vous laisse.

SCÈNE VIII.

THÉANTE, AMARANTE.

THÉANTE.
Tu me vois sans Florame : un amoureux ennui
Assez adroitement m'a dérobé de lui.
Las de céder ma place à son discours frivole,
Et n'osant toutefois lui manquer de parole,
Je pratique un quart d'heure à mes affections.
AMARANTE.
Ma maîtresse lisait dans tes intentions.
Tu vois à ton abord comme elle a fait retraite,
De peur d'incommoder une amour si parfaite.

THÉANTE.

Je ne la saurais croire obligeante à ce point.
Ce qui la fait partir ne se dira-t-il point?

AMARANTE.

Veux-tu que je t'en parle avec toute franchise?
C'est la mauvaise humeur où Florame l'a mise.

THÉANTE.

Florame?

AMARANTE.

Oui. Ce causeur voulait l'entretenir;
Mais il aura perdu le goût d'y revenir:
Elle n'a que fort peu souffert sa compagnie,
Et l'en a chassé presque avec ignominie.
De dépit cependant ses mouvements aigris
Ne veulent aujourd'hui traiter que de mépris;
Et l'unique raison qui fait qu'elle me quitte,
C'est l'estime où te met près d'elle ton mérite:
Elle ne voudrait pas te voir mal satisfait,
Ni rompre sur-le-champ le dessein qu'elle a fait.

THÉANTE.

J'ai regret que Florame ait reçu cette honte:
Mais enfin auprès d'elle il trouve mal son compte?

AMARANTE.

Aussi c'est un discours ennuyeux que le sien;
Il parle incessamment sans dire jamais rien;
Et n'était que pour toi je me fais ces contraintes,
Je l'envoirais bientôt porter ailleurs ses feintes.

THÉANTE.

Et je m'assure aussi tellement en ta foi,
Que, bien que tout le jour il cajole avec toi,
Mon esprit te conserve une amitié si pure,
Que, sans être jaloux, je le vois et l'endure.

AMARANTE.

Comment le serais-tu pour un si triste objet?
Ses imperfections t'en ôtent tout sujet.
C'est à toi d'admirer qu'encor qu'un beau visage
Dedans ses entretiens à toute heure t'engage,
J'ai pour toi tant d'amour et si peu de soupçon,
Que je n'en suis jalouse en aucune façon.
C'est aimer puissamment que d'aimer de la sorte;
Mais mon affection est bien encor plus forte.
Tu sais (et je le dis sans te mésestimer)
Que quand notre Daphnis aurait su te charmer,
Ce qu'elle est plus que toi mettrait hors d'espérance
Les fruits qui seraient dus à ta persévérance.
Plût à Dieu que le ciel te donnât assez d'heur
Pour faire naître en elle autant que j'ai d'ardeur!
Voyant ainsi la porte à ta fortune ouverte,
Je pourrais librement consentir à ma perte.

THÉANTE.

Je te souhaite un change autant avantageux.
Plût à Dieu que le sort te fût moins outrageux,
Ou que jusqu'à ce point il t'eût favorisée,
Que Florame fût prince, et qu'il t'eût épousée!
Je prise, auprès des tiens, si peu mes intérêts,
Que, bien que j'en sentisse au cœur mille regrets,
Et que de déplaisir il m'en coûtât la vie,
Je me la tiendrais lors heureusement ravie.

AMARANTE.

Je ne voudrais point d'heur qui vînt avec ta mort,
Et Damon que voilà n'en serait pas d'accord.

THÉANTE.

Il a mine d'avoir quelque chose à me dire.

AMARANTE.

Ma présence y nuirait: adieu, je me retire.

THÉANTE.

Arrête; nous pourrons nous voir tout à loisir:
Rien ne le presse.

SCÈNE IX.

DAMON, THÉANTE.

THÉANTE.

Ami, que tu m'as fait plaisir!
J'étais fort à la gêne avec cette suivante.

DAMON.

Celle qui te charmait te devient bien pesante.

THÉANTE.

Je l'aime encor pourtant; mais mon ambition
Ne laisse point agir mon inclination.
Ma flamme sur mon cœur en vain est la plus forte;
Tous mes désirs ne vont qu'où mon dessein les porte.
Au reste, j'ai sondé l'esprit de mon rival.

DAMON.

Et connu...

THÉANTE.

Qu'il n'est pas pour me faire grand mal.
Amarante m'en vient d'apprendre une nouvelle
Qui ne me permet plus que j'en sois en cervelle.
Il a vu...

DAMON.

Qui?

THÉANTE.

Daphnis, et n'en a remporté
Que ce qu'elle devait à sa témérité.

DAMON.

Comme quoi?

THÉANTE.

Des mépris, des rigueurs sans pareilles.

DAMON.

As-tu beaucoup de foi pour de telles merveilles?

THÉANTE.

Celle dont je les tiens en parle assurément.

DAMON.

Pour un homme si fin, on te dupe aisément.
Amarante elle-même en est mal satisfaite,
Et ne t'a rien conté que ce qu'elle souhaite:
Pour seconder Florame en ses intentions,

On l'avait écartée à des commissions.
Je viens de le trouver, tout ravi dans son âme
D'avoir eu les moyens de déclarer sa flamme,
Et qui présume tant de ses prospérités,
Qu'il croit ses vœux reçus, puisqu'ils sont écoutés;
Et certes son espoir n'est pas hors d'apparence;
Après ce bon accueil et cette conférence,
Dont Daphnis elle-même a fait l'occasion,
J'en crains fort un succès à ta confusion.
Tâchons d'y donner ordre; et, sans plus de langage,
Avise en quoi tu veux employer mon courage.

THÉANTE.

Lui disputer un bien où j'ai si peu de part,
Ce serait m'exposer pour quelque autre au hasard.
Le duel est fâcheux, et quoi qu'il en arrive,
De sa possession l'un et l'autre il nous prive,
Puisque de deux rivaux, l'un mort, l'autre s'enfuit,
Tandis que de sa peine un troisième a le fruit [1].
A croire son courage, en amour on s'abuse;
La valeur d'ordinaire y sert moins que la ruse.

DAMON.

Avant que passer outre, un peu d'attention.

THÉANTE.

Te viens-tu d'aviser de quelque invention?

DAMON.

Oui, ta seule maxime en fonde l'entreprise.
Clarimond voit Daphnis, il l'aime, il la courtise;
Et quoiqu'il n'en reçoive encor que des mépris,
Un moment de bonheur lui peut gagner ce prix.

THÉANTE.

Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.

DAMON.

Je veux que de sa part tu ne doives rien craindre;
N'est-ce pas le plus sûr qu'un duel hasardeux
Entre Florame et lui les en prive tous deux?

THÉANTE.

Crois-tu qu'avec Florame aisément on l'engage?

DAMON.

Je l'y résoudrai trop avec un peu d'ombrage.
Un amant dédaigné ne voit pas de bon œil
Ceux qui du même objet ont un plus doux accueil.
Des faveurs qu'on leur fait il forme ses offenses,
Et pour peu qu'on le pousse, il court aux violences.
Nous les verrions par là, l'un et l'autre écartés,
Laisser la place libre à tes félicités.

THÉANTE.

Oui; mais s'il t'obligeait d'en porter la parole?

DAMON.

Tu te mets en l'esprit une crainte frivole.

[1] Ce raisonnement, aussi simple que juste, devait faire impression sur ceux à qui un faux point d'honneur mettait les armes à la main. Corneille ne perdit pas une seule occasion de s'élever contre ce ridicule et odieux préjugé.

Mon péril de ces lieux ne te bannira pas;
Et moi, pour te servir je courrais au trépas.

THÉANTE.

En même occasion dispose de ma vie,
Et sois sûr que pour toi j'aurai la même envie.

DAMON.

Allons, ces compliments en retardent l'effet.

THÉANTE.

Le ciel ne vit jamais un ami si parfait.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORAME, CÉLIE.

FLORAME.

Enfin, quelque froideur qui paraisse en Florise,
Aux volontés d'un frère elle s'en est remise.

CÉLIE.

Quoiqu'elle s'en rapporte à vous entièrement,
Vous lui feriez plaisir d'en user autrement.
Les amours d'un vieillard sont d'une faible amorce.

FLORAME.

Que veux-tu? son esprit se fait un peu de force;
Elle se sacrifie à mes contentements,
Et pour mes intérêts contraint ses sentiments.
Assure donc Géraste, en me donnant sa fille,
Qu'il gagne en un moment toute notre famille,
Et que, tout vieil qu'il est, cette condition
Ne laisse aucun obstacle à son affection.
Mais aussi de Florise il ne doit rien prétendre,
A moins que se résoudre à m'accepter pour gendre.

CÉLIE.

Plaisez-vous à Daphnis? c'est là le principal.

FLORAME.

Elle a trop de bonté pour me vouloir du mal;
D'ailleurs sa résistance obscurcirait sa gloire;
Je la mériterais si je la pouvais croire.
La voilà qu'un rival m'empêche d'aborder;
Le rang qu'il tient sur moi m'oblige à lui céder;
Et la pitié que j'ai d'un amant si fidèle
Lui veut donner loisir d'être dédaigné d'elle.

SCÈNE II.

DAPHNIS, CLARIMOND.

CLARIMOND.

Ces dédains rigoureux dureront-ils toujours?

DAPHNIS.
Non, ils ne dureront qu'autant que vos amours.
CLARIMOND.
C'est prescrire à mes feux des lois bien inhumaines.
DAPHNIS.
Faites finir vos feux, je finirai leurs peines.
CLARIMOND.
Le moyen de forcer mon inclination?
DAPHNIS.
Le moyen de souffrir votre obstination?
CLARIMOND.
Qui ne s'obstinerait en vous voyant si belle?
DAPHNIS.
Qui vous pourrait aimer, vous voyant si rebelle?
CLARIMOND.
Est-ce rébellion que d'avoir trop de feu?
DAPHNIS.
C'est avoir trop d'amour, et m'obéir trop peu.
CLARIMOND.
La puissance sur moi que je vous ai donnée...
DAPHNIS.
D'aucune exception ne doit être bornée.
CLARIMOND.
Essayez autrement ce pouvoir souverain.
DAPHNIS.
Cet essai me fait voir que je commande en vain.
CLARIMOND.
C'est un injuste essai qui ferait ma ruine.
DAPHNIS.
Ce n'est plus obéir depuis qu'on examine.
CLARIMOND.
Mais l'amour vous défend un tel commandement.
DAPHNIS.
Et moi je me défends un plus doux traitement.
CLARIMOND.
Avec ce beau visage avoir le cœur de roche!
DAPHNIS.
Si le mien s'endurcit, ce n'est qu'à votre approche.
CLARIMOND.
Que je sache du moins d'où naissent vos froideurs.
DAPHNIS.
Peut-être du sujet qui produit vos ardeurs.
CLARIMOND.
Si je brûle, Daphnis, c'est de nous voir ensemble.
DAPHNIS.
Et c'est de nous y voir, Clarimond, que je tremble.
CLARIMOND.
Votre contentement n'est qu'à me maltraiter.
DAPHNIS.
Comme le vôtre n'est qu'à me persécuter.
CLARIMOND.
Quoi! l'on vous persécute à force de services?
DAPHNIS.
Non, mais de votre part ce me sont des supplices.
CLARIMOND.
Hélas! et quand pourra venir ma guérison?
DAPHNIS.
Lorsque le temps chez vous remettra la raison.
CLARIMOND.
Ce n'est pas sans raison que mon âme est éprise.
DAPHNIS.
Ce n'est pas sans raison aussi qu'on vous méprise.
CLARIMOND.
Juste ciel! et que dois-je espérer désormais?
DAPHNIS.
Que je ne suis pas fille à vous aimer jamais.
CLARIMOND.
C'est donc perdre mon temps que de plus y prétendre?
DAPHNIS.
Comme je perds ici le mien à vous entendre.
CLARIMOND.
Me quittez-vous si tôt sans me vouloir guérir?
DAPHNIS.
Clarimond sans Daphnis peut et vivre et mourir.
CLARIMOND.
Je mourrai toutefois, si je ne vous possède.
DAPHNIS.
Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce remède.

SCÈNE III.

CLARIMOND.

Tout dédaigné, je l'aime; et malgré sa rigueur,
Ses charmes plus puissants lui conservent mon cœur.
Par un contraire effet dont mes maux s'entretiennent,
Sa bouche le refuse, et ses yeux le retiennent.
Je ne puis, tant elle a de mépris et d'appas,
Ni le faire accepter, ni ne le donner pas;
Et comme si l'amour faisait naître sa haine,
Ou qu'elle mesurât ses plaisirs à ma peine;
On voit paraître ensemble, et croître également,
Ma flamme et ses froideurs, sa joie et mon tourment.
Je tâche à m'affranchir de ce malheur extrême;
Et je ne saurais plus disposer de moi-même.
Mon désespoir trop lâche obéit à mon sort;
Et mes ressentiments n'ont qu'un débile effort.
Mais, pour faibles qu'ils soient, aidons leur impuissan-
Donnons-leur le secours d'une éternelle absence. [ce;
Adieu, cruelle ingrate; adieu : je fuis ces lieux
Pour dérober mon âme au pouvoir de tes yeux.

SCÈNE IV.

AMARANTE, CLARIMOND.

AMARANTE.
Monsieur, monsieur, un mot. L'air de votre visage
Témoigne un déplaisir caché dans le courage.

Vous quittez ma maîtresse un peu mal satisfait.

CLARIMOND.

Ce que voit Amarante en est le moindre effet;
Je porte, malheureux, après de tels outrages,
Des douleurs sur le front, et dans le cœur, des rages.

AMARANTE.

Pour un peu de froideur, c'est trop désespérer.

CLARIMOND.

Que ne dis-tu plutôt que c'est trop endurer?
Je devrais être las d'un si cruel martyre,
Briser les fers honteux où me tient son empire,
Sans irriter mes maux avec un vain regret.

AMARANTE.

Si je vous croyais homme à garder un secret,
Vous pourriez sur ce point apprendre quelque chose
Que je meurs de vous dire, et toutefois je n'ose.
L'erreur où je vous vois me fait compassion;
Mais pourriez-vous avoir de la discrétion?

CLARIMOND.

Prends-en ma foi pour gage, avec... Laisse-moi faire.
(Il veut tirer un diamant de son doigt pour le lui donner, et elle l'en empêche.)

AMARANTE.

Vous voulez justement m'obliger à me taire;
Aux filles de ma sorte il suffit de la foi :
Réservez vos présents pour quelque autre que moi.

CLARIMOND.

Souffre...

AMARANTE.

Gardez-les, dis-je, ou je vous abandonne.
Daphnis a des rigueurs dont l'excès vous étonne;
Mais vous aurez bien plus de quoi vous étonner
Quand vous saurez comment il faut la gouverner.
A force de douceurs vous la rendez cruelle,
Et vos submissions vous perdent auprès d'elle :
Épargnez désormais tous ces pas superflus;
Parlez-en au bon homme, et ne la voyez plus.
Toutes ses cruautés ne sont qu'en apparence.
Du côté du vieillard tournez votre espérance;
Quand il aura pour elle accepté quelque amant,
Un prompt amour naîtra de son commandement.
Elle vous fait tandis cette galanterie,
Pour s'acquérir le bruit de fille bien nourrie,
Et gagner d'autant plus de réputation
Qu'on la croira forcer son inclination.
Nommez cette maxime ou prudence ou sottise,
C'est la seule raison qui fait qu'on vous méprise.

CLARIMOND.

Hélas! Eh! le moyen de croire tes discours?

AMARANTE.

De grâce, n'usez point si mal de mon secours :
Croyez les bons avis d'une bouche fidèle,
Et songeant seulement que je viens d'avec elle,
Derechef épargnez tous ces pas superflus;
Parlez-en au bon homme, et ne la voyez plus.

CLARIMOND.

Tu ne flattes mon cœur que d'un espoir frivole.

AMARANTE.

Hasardez seulement deux mots sur ma parole,
Et n'appréhendez point la honte d'un refus.

CLARIMOND.

Mais si j'en recevais, je serais bien confus.
Un oncle pourra mieux concerter cette affaire.

AMARANTE.

Ou par vous, ou par lui, ménagez bien le père.

SCÈNE V.

AMARANTE.

Qu'aisément un esprit qui se laisse flatter
S'imagine un bonheur qu'il pense mériter!
Clarimond est bien vain ensemble et bien crédule
De se persuader que Daphnis dissimule,
Et que ce grand dédain déguise un grand amour,
Que le seul choix d'un père a droit de mettre au jour.
Il s'en pâme de joie, et dessus ma parole
De tant d'affronts reçus son âme se console;
Il les chérit peut-être, et les tient à faveurs :
Tant ce trompeur espoir redouble ses ferveurs!
S'il rencontrait le père, et que mon entreprise...

SCÈNE VI.

GÉRASTE, AMARANTE.

GÉRASTE.

Amarante!

AMARANTE.

Monsieur!

GÉRASTE.

Vous faites la surprise,
Encor que de si loin vous m'ayez vu venir,
Que Clarimond n'est plus à vous entretenir!
Je donne ainsi la chasse à ceux qui vous en content!

AMARANTE.

A moi? mes vanités jusque-là ne se montent.

GÉRASTE.

Il semblait toutefois parler d'affection.

AMARANTE.

Oui; mais qu'estimez-vous de son intention?

GÉRASTE.

Je crois que ses desseins tendent au mariage.

AMARANTE.

Il est vrai.

GÉRASTE.

Quelque foi qu'il vous donne pour gage,
Il cherche à vous surprendre, et sous ce faux appas

Il cache des projets que vous n'entendez pas.

AMARANTE.

Votre âge soupçonneux a toujours des chimères
Qui le font mal juger des cœurs les plus sincères.

GÉRASTE.

Où les conditions n'ont point d'égalité,
L'amour ne se fait guère avec sincérité.

AMARANTE.

Posé que cela soit : Clarimond me caresse ;
Mais si je vous disais que c'est pour ma maîtresse,
Et que le seul besoin qu'il a de mon secours,
Sortant d'avec Daphnis, l'arrête en mes discours ?

GÉRASTE.

S'il a besoin de toi pour avoir bonne issue,
C'est signe que sa flamme est assez mal reçue.

AMARANTE.

Pas tant qu'elle paraît, et que vous présumez.
D'un mutuel amour leurs cœurs sont enflammés ;
Mais Daphnis se contraint, de peur de vous déplaire,
Et sa bouche est toujours à ses désirs contraire,
Hormis lorsque avec moi s'ouvrant confidemment,
Elle trouve à ses maux quelque soulagement.
Clarimond cependant, pour fondre tant de glaces,
Tâche par tous moyens d'avoir mes bonnes grâces ;
Et moi je l'entretiens toujours d'un peu d'espoir.

GÉRASTE.

A ce compte, Daphnis est fort dans le devoir :
Je n'en puis souhaiter un meilleur témoignage ;
Et ce respect m'oblige à l'aimer davantage.
Je lui serai bon père ; et puisque ce parti
A sa condition se rencontre assorti,
Bien qu'elle pût encore un peu plus haut atteindre,
Je la veux enhardir à ne se plus contraindre.

AMARANTE.

Vous n'en pourrez jamais tirer la vérité.
Honteuse de l'aimer sans votre autorité,
Elle s'en défendra de toute sa puissance ;
N'en cherchez point d'aveu que dans l'obéissance.
Quand vous aurez fait choix de cet heureux amant,
Vos ordres produiront un prompt consentement.
Mais on ouvre la porte. Hélas ! je suis perdue,
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entendue.

(Elle rentre dans le jardin.)

GÉRASTE.

Lui procurant du bien, elle croit la fâcher,
Et cette vaine peur la fait ainsi cacher.
Que ces jeunes cerveaux ont de traits de folie !
Mais il faut aller voir ce qu'aura fait Célie.
Toutefois disons-lui quelque mot en passant,
Qui la puisse guérir du mal qu'elle ressent.

SCÈNE VII.

DAPHNIS, GÉRASTE.

GÉRASTE.

Ma fille, c'est en vain que tu fais la discrète ;
J'ai découvert enfin ta passion secrète.
Je ne t'en parle point sur des avis douteux :
N'en rougis point, Daphnis, ton choix n'est pas hon-[teux ;
Moi-même je l'agrée, et veux bien que ton âme
A cet amant si cher ne cache plus sa flamme.
Tu pouvais en effet prétendre un peu plus haut ;
Mais on ne peut assez estimer ce qu'il vaut :
Ses belles qualités, son crédit et sa race,
Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grâce.
Adieu. Si tu le vois, tu peux lui témoigner
Que sans beaucoup de peine on me pourra gagner.

SCÈNE VIII.

DAPHNIS.

D'aise et d'étonnement je demeure immobile.
D'où lui vient cette humeur de m'être si facile?
D'où me vient ce bonheur où je n'osais penser?
Florame, il m'est permis de te récompenser ;
Et, sans plus déguiser ce qu'un père autorise,
Je puis me revancher du don de ta franchise ;
Ton mérite le rend, malgré ton peu de biens,
Indulgent à mes feux, et favorable aux tiens :
Il trouve en tes vertus des richesses plus belles.
Mais est-il vrai, mes sens? m'êtes-vous si fidèles?
Mon heur me rend confuse, et ma confusion
Me fait tout soupçonner de quelque illusion.
Je ne me trompe point, ton mérite et ta race
Auprès des gens d'honneur sont trop dignes de grâce.
Florame, il est tout vrai, dès lors que je te vis,
Un battement de cœur me fit de cet avis ;
Et mon père aujourd'hui souffre que dans son âme
Les mêmes sentiments....

SCÈNE IX.

FLORAME, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Quoi ! vous voilà, Florame?
Je vous avais prié tantôt de me quitter.

FLORAME.

Et je vous ai quittée aussi sans contester.

DAPHNIS.

Mais revenir si tôt, c'est me faire une offense.

FLORAME.

Quand j'aurais sur ce point reçu quelque défense,
Si vous saviez quels feux ont pressé mon retour,
Vous en pardonneriez le crime à mon amour.

DAPHNIS.

Ne vous préparez point à dire des merveilles,
Pour me persuader des flammes sans pareilles.
Je crois que vous m'aimez, et c'est en croire plus
Que n'en exprimeraient vos discours superflus.

FLORAME.

Mes feux, qu'ont redoublés ces propos adorables,
A force d'être crus deviennent incroyables;
Et vous n'en croyez rien qui ne soit au-dessous :
Que ne m'est-il permis d'en croire autant de vous !

DAPHNIS.

Votre croyance est libre.

FLORAME.

Il me la faudrait vraie.

DAPHNIS.

Mon cœur par mes regards vous fait trop voir sa plaie.
Un homme si savant au langage des yeux
Ne doit pas demander que je m'explique mieux.
Mais, puisqu'il vous en faut un aveu de ma bouche,
Allez, assurez-vous que votre amour me touche.
Depuis tantôt je parle un peu plus librement,
Ou, si vous le voulez, un peu plus hardiment :
Aussi j'ai vu mon père; et s'il vous faut tout dire,
Avec tous nos désirs sa volonté conspire.

FLORAME.

Surpris, ravi, confus, je n'ai que repartir.
Être aimé de Daphnis ! un père y consentir !
Dans mon affection ne trouver plus d'obstacles !
Mon espoir n'eût osé concevoir ces miracles.

DAPHNIS.

Miracles toutefois qu'Amarante a produits;
De sa jalouse humeur nous tirons ces doux fruits.
Au récit de nos feux, malgré son artifice,
La bonté de mon père a trompé sa malice;
Du moins je le présume, et ne puis soupçonner
Que mon père sans elle ait pu rien deviner.

FLORAME.

Les avis d'Amarante, en trahissant ma flamme,
N'ont point gagné Géraste en faveur de Florame.
Les ressorts d'un miracle ont un plus haut moteur,
Et tout autre qu'un dieu n'en peut être l'auteur.

DAPHNIS.

C'en est un que l'Amour.

FLORAME.

Et vous verrez peut-être
Que son pouvoir divin se fait ici paraître,
Dont quelques grands effets, avant qu'il soit long-temps,
Vous rendront étonnée, et nos désirs contents.

DAPHNIS.

Florame, après vos feux et l'aveu de mon père,
L'Amour n'a point d'effets capables de me plaire.

FLORAME.

Aimez-en le premier, et recevez la foi
D'un bienheureux amant qu'il met sous votre loi.

DAPHNIS.

Vous, prisez le dernier qui vous donne la mienne.

FLORAME.

Quoique dorénavant Amarante survienne,
Je crois que nos discours iront d'un pas égal,
Sans donner sur le rhume, ou gauchir sur le bal [1].

DAPHNIS.

Si je puis tant soit peu dissimuler ma joie,
Et que dessus mon front son excès ne se voie,
Je me joûrai bien d'elle, et des empêchements
Que son adresse apporte à nos contentements.

FLORAME.

J'en apprendrai de vous l'agréable nouvelle.
Un ordre nécessaire au logis me rappelle,
Et doit fort avancer le succès de nos vœux.

DAPHNIS.

Nous n'avons plus qu'une âme et qu'un vouloir tous deux.
Bien que vous éloigner ce me soit un martyre,
Puisque vous le voulez, je n'y puis contredire.
Mais quand dois-je espérer de vous revoir ici ?

FLORAME.

Dans une heure au plus tard.

DAPHNIS.

Allez donc : la voici.

SCÈNE X.

AMARANTE, DAPHNIS.

DAPHNIS.

Amarante, vraiment vous êtes fort jolie;
Vous n'égayez pas mal votre mélancolie.
Votre jaloux chagrin a de beaux agréments,
Et choisit assez bien ses divertissements :
Votre esprit pour vous-même a force complaisance
De me faire l'objet de votre médisance;
Et, pour donner couleur à vos détractions,
Vous lisez fort avant dans mes intentions.

AMARANTE.

Moi ! que de vous j'osasse aucunement médire !

DAPHNIS.

Voyez-vous, Amarante, il n'est plus temps de rire.
Vous avez vu mon père, avec qui vos discours
M'ont fait à votre gré de frivoles amours.
Quoi ! souffrir un moment l'entretien de Florame,

[1] *Donner sur le rhume.* — *Gauchir sur le bal.* Ces locutions proverbiales, qui ne sont plus en usage aujourd'hui, peuvent s'expliquer par ces vers de Molière :

> En vain, pour attaquer son stupide silence,
> De tous les lieux communs vous prenez l'assistance;
> Le beau temps, et la pluie, et le froid, et le chaud,
> Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
> MISANTHROPE, acte I, sc. V.

Gauchir est un vieux mot qui signifie *se détourner du droit chemin.*

Vous le nommez bientôt une secrète flamme ?
Cette jalouse humeur dont vous suivez la loi
Vous fait en mes secrets plus savante que moi.
Mais passe pour le croire, il fallait que mon père
De votre confidence apprît cette chimère ?

AMARANTE.

S'il croit que vous l'aimez, c'est sur quelque soupçon
Où je ne contribue en aucune façon.
Je sais trop que le ciel, avec de telles grâces,
Vous donne trop de cœur pour des flammes si basses;
Et quand je vous croirais dans cet indigne choix,
Je sais ce que je suis et ce que je vous dois.

DAPHNIS.

Ne tranchez point ainsi de la respectueuse :
Votre peine, après tout, vous est bien fructueuse;
Vous la devez chérir, et son heureux succès
Qui chez nous à Florame interdit tout accès.
Mon père le bannit et de l'une et de l'autre.
Pensant nuire à mon feu, vous ruinez le vôtre.
Je lui viens de parler, mais c'était seulement
Pour lui dire l'arrêt de son bannissement.
Vous devez cependant être fort satisfaite
Qu'à votre occasion un père me maltraite;
Pour fruits de vos labeurs si cela vous suffit,
C'est acquérir ma haine avec peu de profit.

AMARANTE.

Si touchant vos amours on sait rien de ma bouche,
Que je puisse à vos yeux devenir une souche !
Que le ciel...

DAPHNIS.

Finissez vos imprécations.
J'aime votre malice et vos délations.
Ma mignonne, apprenez que vous êtes déçue :
C'est par votre rapport que mon ardeur est sue;
Mais mon père y consent, et vos avis jaloux
N'ont fait que me donner Florame pour époux.

SCÈNE XI.

AMARANTE.

Ai-je bien entendu ? Sa belle humeur se joue,
Et par plaisir soi-même elle se désavoue.
Son père la maltraite, et consent à ses vœux !
Ai-je nommé Florame en parlant de ses feux ?
Florame, Clarimond, ces deux noms, ce me semble,
Pour être confondus, n'ont rien qui se ressemble.
Le moyen que jamais on entendît si mal
Que l'un de ces amants fût pris pour son rival ?
Je ne sais où j'en suis, et toutefois j'espère;
Sous ces obscurités je soupçonne un mystère,
Et mon esprit confus, à force de douter,
Bien qu'il n'ose rien croire, ose encor se flatter.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAPHNIS.

Qu'en l'attente de ce qu'on aime
Une heure est fâcheuse à passer !
Qu'elle ennuie une amour extrême
Dont la joie est réduite aux douceurs d'y penser !

Le mien, qui fuit la défiance,
La trouve trop longue à venir,
Et s'accuse d'impatience,
Plutôt que mon amant de peu de souvenir.

Ainsi moi-même je m'abuse,
De crainte d'un plus grand ennui,
Et je ne cherche plus de ruse
Qu'à m'ôter tout sujet de me plaindre de lui.

Aussi bien, malgré ma colère,
Je brûlerais de m'apaiser,
Et sa peine la plus sévère
Ne serait tout au plus qu'un mot pour l'excuser.

Je dois rougir de ma faiblesse;
C'est être trop bonne en effet.
Daphnis, fais un peu la maîtresse,
Et souviens-toi du moins...

SCÈNE II.

GÉRASTE, CÉLIE, DAPHNIS.

GÉRASTE, *à Célie.*

Adieu, cela vaut fait,
Tu l'en peux assurer.

(*Célie rentre, et Géraste continue de parler à Daphnis.*)

Ma fille, je présume,
Quelques feux dans ton cœur que ton amant allume,
Que tu ne voudrais pas sortir de ton devoir.

DAPHNIS.

C'est ce que le passé vous a pu faire voir.

GÉRASTE.

Mais si, pour en tirer une preuve plus claire,
Je disais qu'il faut prendre un sentiment contraire,
Qu'une autre occasion te donne un autre amant ?

DAPHNIS.

Il serait un peu tard pour un tel changement.
Sous votre autorité j'ai dévoilé mon âme;
J'ai découvert mon cœur à l'objet de ma flamme,
Et c'est sous votre aveu qu'il a reçu ma foi.

GÉRASTE.

Oui ; mais je viens de faire un autre choix pour toi.

DAPHNIS.

Ma foi ne permet plus une telle inconstance.

GÉRASTE.

Et moi, je ne saurais souffrir de résistance.
Si ce gage est donné par mon consentement,
Il faut le retirer par mon commandement.
Vous soupirez en vain : vos soupirs et vos larmes
Contre ma volonté sont d'impuissantes armes.
Rentrez ; je ne puis voir qu'avec mille douleurs
Votre rébellion s'exprimer par vos pleurs.

(*Daphnis rentre, et Géraste continue.*)

La pitié me gagnait. Il m'était impossible
De voir encor ses pleurs, et n'être pas sensible :
Mon injuste rigueur ne pouvait plus tenir ;
Et de peur de me rendre, il la fallait bannir.
N'importe toutefois, la parole me lie ;
Et mon amour ainsi l'a promis à Célie ;
Florise ne se peut acquérir qu'à ce prix,
Si Florame....

SCÈNE III.

AMARANTE, GÉRASTE.

AMARANTE.

Monsieur, vous vous êtes mépris ;
C'est Clarimond qu'elle aime.

GÉRASTE.

Et ma plus grande peine
N'est que d'en avoir eu la preuve trop certaine ;
Dans sa rébellion à mon autorité,
L'amour qu'elle a pour lui n'a que trop éclaté.
Si pour ce cavalier elle avait moins de flamme,
Elle agréerait le choix que je fais de Florame,
Et prenant désormais un mouvement plus sain,
Ne s'obstinerait pas à rompre mon dessein.

AMARANTE.

C'est ce choix inégal qui vous la fait rebelle ;
Mais pour tout autre amant n'appréhendez rien d'elle.

GÉRASTE.

Florame a peu de biens, mais pour quelque raison
C'est lui seul dont je fais l'appui de ma maison.
Examiner mon choix, c'est un trait d'imprudence.
Toi, qu'à présent Daphnis traite de confidence [1],
Et dont le seul avis gouverne ses secrets,
Je te prie, Amarante, adoucis ses regrets,
Résous-la, si tu peux, à contenter un père ;
Fais qu'elle aime Florame, ou craigne ma colère.

AMARANTE.

Puisque vous le voulez, j'y ferai mon pouvoir ;
C'est chose toutefois dont j'ai si peu d'espoir,
Que je craindrais plutôt de l'aigrir davantage.

GÉRASTE.

Il est tant de moyens de fléchir un courage !
Trouve pour la gagner quelque subtil appas ;
La récompense après ne te manquera pas.

SCÈNE IV.

AMARANTE.

Accorde qui pourra le père avec la fille ;
L'égarement d'esprit règne sur la famille.
Daphnis aime Florame, et son père y consent :
D'elle-même j'ai su l'aise qu'elle en ressent ;
Et si j'en crois ce père, elle ne porte en l'âme
Que révolte, qu'orgueil, que mépris pour Florame.
Peut-elle s'opposer à ses propres désirs,
Démentir tout son cœur, détruire ses plaisirs ?
S'ils sont sages tous deux, il faut que je sois folle.
Leur mécompte pourtant, quel qu'il soit, me console ;
Et bien qu'il me réduise au bout de mon latin,
Un peu plus en repos j'en attendrai la fin.

SCÈNE V.

FLORAME, DAMON, CLÉON.

FLORAME.

Sans me voir elle rentre, et quelque bon génie
Me sauve de ses yeux et de sa tyrannie.
Je ne me croyais pas quitte de ses discours,
A moins que sa maîtresse en vînt rompre le cours.

DAMON.

Je voudrais t'avoir vu dedans cette contrainte.

FLORAME.

Peut-être voudrais-tu qu'elle empêchât ma plainte ?

DAMON.

Si Théante sait tout, sans raison tu t'en plains.
Je t'ai dit ses secrets, comme à lui tes desseins.
Il voit dedans ton cœur, tu lis dans son courage ;
Et je vous fais combattre ainsi sans avantage.

FLORAME.

Toutefois au combat tu n'as pu l'engager.

DAMON.

Sa générosité n'en craint pas le danger ;
Mais cela choque un peu sa prudence amoureuse,
Vu que la fuite en est la fin la plus heureuse,
Et qu'il faut que, l'un mort, l'autre tire pays [2].

[1] *Traite de confidence* est là pour *traite en confidente*. Il faut toujours se rappeler que Corneille a créé un grand nombre de locutions que l'usage a modifiées.

[2] *Tirer pays* signifie *aller devers quelque pays* : et, selon cette signification, les veneurs disent *une bête tirer pays*, quand elle ne s'amuse à ruser et tournoyer, mais suyt les droictes voyes ou routes. (NICOT.)

FLORAME.

Malgré le déplaisir de mes secrets trahis,
Je ne puis, cher ami, qu'avec toi je ne rie
Des subtiles raisons de sa poltronnerie.
Nous faire ce duel sans s'exposer aux coups,
C'est véritablement en savoir plus que nous,
Et te mettre en sa place avec assez d'adresse.

DAMON.

Qu'importe à quels périls il gagne une maîtresse?
Que ses rivaux entre eux fassent mille combats,
Que j'en porte parole, ou ne la porte pas,
Tout lui semblera bon, pourvu que sans en être
Il puisse de ces lieux les faire disparaître.

FLORAME.

Mais ton service offert hasardait bien ta foi,
Et, s'il eût eu du cœur, t'engageait contre moi.

DAMON.

Je savais trop que l'offre en serait rejetée.
Depuis plus de dix ans je connais sa portée;
Il ne devient mutin que fort malaisément,
Et préfère la ruse à l'éclaircissement.

FLORAME.

Les maximes qu'il tient pour conserver sa vie
T'ont donné des plaisirs où je te porte envie.

DAMON.

Tu peux incontinent les goûter si tu veux.
Lui, qui doute fort peu du succès de ses vœux,
Et qui croit que déjà Clarimond et Florame
Disputent loin d'ici le sujet de leur flamme,
Serait-il homme à perdre un temps si précieux,
Sans aller chez Daphnis faire le gracieux,
Et seul, à la faveur de quelque mot pour rire,
Prendre l'occasion de conter son martyre?

FLORAME.

Mais s'il nous trouve ensemble, il pourra soupçonner
Que nous prenons plaisir tous deux à le berner.

DAMON

De peur que nous voyant il conçût quelque ombrage,
J'avais mis tout exprès Cléon sur le passage.
(*à Cléon.*)
Théante approche-t-il?

CLÉON.

Il est en ce carfour [1].

DAMON.

Adieu donc: nous pourrons le jouer tour à tour.

FLORAME, *seul.*

Je m'étonne comment tant de belles parties
En cet illustre amant sont si mal assorties,
Qu'il a si mauvais cœur avec de si bons yeux,
Et fait un si beau choix sans le défendre mieux.
Pour tant d'ambition, c'est bien peu de courage.

SCÈNE VI.

THÉANTE, FLORAME.

FLORAME.

Quelle surprise, ami, paraît sur ton visage?

THÉANTE.

T'ayant cherché longtemps, je demeure confus
De t'avoir rencontré quand je n'y pensais plus.

FLORAME.

Parle plus franchement. Fâché de ta promesse,
Tu veux et n'oserais reprendre ta maîtresse?
Ta passion, qui souffre une trop dure loi,
Pour la gouverner seul te dérobait de moi?

THÉANTE.

De peur que ton esprit formât cette croyance,
De l'aborder sans toi je ferais conscience.

FLORAME.

C'est ce qui t'obligeait sans doute à me chercher?
Mais ne te prive plus d'un entretien si cher.
Je te cède Amarante, et te rends ta parole:
J'aime ailleurs; et lassé d'un compliment frivole,
Et de feindre une ardeur qui blesse mes amis,
Ma flamme est véritable, et son effet permis.
J'adore une beauté qui peut disposer d'elle,
Et seconder mes feux sans se rendre infidèle.

THÉANTE.

Tu veux dire Daphnis?

FLORAME.

Je ne puis te celer
Qu'elle est l'unique objet pour qui je veux brûler.

THÉANTE.

Le bruit vole déjà qu'elle est pour toi sans glace,
Et déjà d'un cartel Clarimond te menace.

FLORAME.

Qu'il vienne, ce rival, apprendre, à son malheur,
Que s'il me passe en biens, il me cède en valeur:
Que sa vaine arrogance, en ce duel trompée,
Me fasse mériter Daphnis à coups d'épée.
Par là je gagne tout; ma générosité
Suppléera ce qui fait notre inégalité;
Et son père, amoureux du bruit de ma vaillance,
La fera sur ses biens emporter la balance.

THÉANTE.

Tu n'en peux espérer un moindre événement:
L'heur suit dans les duels le plus heureux amant;
Le glorieux succès d'une action si belle,
Ton sang mis au hasard, ou répandu pour elle,
Ne peut laisser au père aucun lieu de refus.
Tiens ta maîtresse acquise, et ton rival confus;
Et sans t'épouvanter d'une vaine fortune

[1] *Carfour*, qu'on écrivait dans l'origine *quarrefour*, vient de *quarré fourc*. « *Fourc*, c'est toute chose qui fait un angle aigu, ainsi dit-on *le fourc d'un arbre, des doigts, d'un chemin, des rues.* » (NICOT.)

Qu'il soutient lâchement d'une valeur commune,
Ne fais de son orgueil qu'un sujet de mépris,
Et pense que Daphnis ne s'acquiert qu'à ce prix.
Adieu : puisse le ciel à ton amour parfaite
Accorder un succès tel que je le souhaite!

FLORAME.

Ce cartel, ce me semble, est trop long à venir :
Mon courage bouillant ne se peut contenir;
Enflé par tes discours, il ne saurait attendre
Qu'un insolent défi l'oblige à se défendre.
Va donc, et de ma part appelle Clarimond;
Dis-lui que pour demain il choisisse un second,
Et que nous l'attendrons au château de Bissestre.

THÉANTE.

J'adore ce grand cœur qu'ici tu fais paraître,
Et demeure ravi du trop d'affection
Que tu m'as témoigné par cette élection.
Prends-y garde pourtant; pense à quoi tu t'engages.
Si Clarimond, lassé de souffrir tant d'outrages,
Éteignant son amour, te cédait ce bonheur,
Quel besoin serait-il de le piquer d'honneur?
Peut-être qu'un faux bruit nous apprend sa menace :
C'est à toi seulement de défendre ta place.
Ces coups du désespoir des amants méprisés
N'ont rien d'avantageux pour les favorisés.
Qu'il recoure, s'il veut, à ces fâcheux remèdes;
Ne lui querelle point un bien que tu possèdes :
Ton amour, que Daphnis ne saurait dédaigner,
Court risque d'y tout perdre, et n'y peut rien gagner.
Avise encore un coup; ta valeur inquiète
En d'extrêmes périls un peu trop tôt te jette.

FLORAME.

Quels périls? L'heur y suit le plus heureux amant.

THÉANTE.

Quelquefois le hasard en dispose autrement.

FLORAME.

Clarimond n'eut jamais qu'une valeur commune.

THÉANTE.

La valeur aux duels fait moins que la fortune.

FLORAME.

C'est par là seulement qu'on mérite Daphnis.

THÉANTE.

Mais plutôt de ses yeux par là tu te bannis.

FLORAME.

Cette belle action pourra gagner son père.

THÉANTE.

Je le souhaite ainsi, plus que je ne l'espère.

FLORAME.

Acceptant ce cartel, suis-je plus assuré?

THÉANTE.

Où l'honneur souffrirait, rien n'est considéré.

FLORAME.

Je ne puis résister à des raisons si fortes :
Sur ma bouillante ardeur malgré moi tu l'emportes.
J'attendrai qu'on m'attaque.

THÉANTE.

Adieu donc.

FLORAME.

En ce cas,
Souviens-t'en, cher ami, tu me promets ton bras?

THÉANTE.

Dispose de ma vie.

FLORAME, *seul.*

Elle est fort assurée,
Si rien que ce duel n'empêche sa durée.
Il en parle des mieux; c'est un jeu qui lui plaît;
Mais il devient fort sage aussitôt qu'il en est,
Et montre cependant des grâces peu vulgaires
A battre ses raisons par des raisons contraires.

SCÈNE VII.

DAPHNIS, FLORAME.

DAPHNIS.

Je n'osais t'aborder les yeux baignés de pleurs,
Et devant ce rival t'apprendre nos malheurs.

FLORAME.

Vous me jetez, madame, en d'étranges alarmes.
Dieux! et d'où peut venir ce déluge de larmes?
Le bon homme est-il mort?

DAPHNIS.

Non, mais il se dédit :
Tout amour désormais pour toi m'est interdit :
Si bien qu'il me faut être ou rebelle ou parjure,
Forcer les droits d'amour, ou ceux de la nature,
Mettre un autre en ta place, ou lui désobéir,
L'irriter, ou moi-même avec toi me trahir.
A moins que de changer, sa haine inévitable
Me rend de tous côtés ma perte indubitable;
Je ne puis conserver mon devoir et ma foi,
Ni sans crime brûler pour d'autres ni pour toi.

FLORAME.

Le nom de cet amant, dont l'indiscrète envie
A mes ressentiments vient apporter sa vie?
Le nom de cet amant, qui, par sa prompte mort,
Doit, au lieu du vieillard, me réparer ce tort,
Et qui, sur quelque orgueil que son amour se fonde,
N'a que jusqu'à ma vue à demeurer au monde?

DAPHNIS.

Je n'aime pas si mal que de m'en informer;
Je t'aurais fait trop voir que j'eusse pu l'aimer.
Si j'en savais le nom, ta juste défiance
Pourrait à ses défauts imputer ma constance,
A son peu de mérite attacher mon dédain,
Et croire qu'un plus digne aurait reçu ma main.
J'atteste ici le bras qui lance le tonnerre,
Que tout ce que le ciel a fait paraître en terre

De mérites, de biens, de grandeurs, et d'appas,
En même objet uni, ne m'ébranlerait pas :
Florame a droit lui seul de captiver mon âme;
Florame vaut lui seul à ma pudique flamme
Tout ce que peut le monde offrir à mes ardeurs
De mérites, d'appas, de biens, et de grandeurs.

FLORAME.

Qu'avec des mots si doux vous m'êtes inhumaine!
Vous me comblez de joie, et redoublez ma peine.
L'effet d'un tel amour, hors de votre pouvoir,
Irrite d'autant plus mon sanglant désespoir,
L'excès de votre ardeur ne sert qu'à mon supplice.
Devenez-moi cruelle, afin que je guérisse.
Guérir! ah! qu'ai-je dit? ce mot me fait horreur.
Pardonnez aux transports d'une aveugle fureur;
Aimez toujours Florame; et quoi qu'il ait pu dire,
Croissez de jour en jour vos feux et son martyre.
Peut-il rendre sa vie à de plus heureux coups,
Ou mourir plus content que pour vous et par vous?

DAPHNIS.

Puisque de nos destins la rigueur trop sévère
Oppose à nos désirs l'autorité d'un père,
Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis?
Être à toi malgré lui? c'est ce que je ne puis;
Mais je puis empêcher qu'un autre me possède,
Et qu'un indigne amant à Florame succède :
Le cœur me manque. Adieu. Je sens faillir ma voix.
Florame, souviens-toi de ce que tu me dois.
Si nos feux sont égaux, mon exemple t'ordonne
Ou d'être à ta Daphnis, ou de n'être à personne.

SCÈNE VIII.

FLORAME.

Dépourvu de conseil comme de sentiment,
L'excès de ma douleur m'ôte le jugement.
De tant de biens promis je n'ai plus que sa vue,
Et mes bras impuissants ne l'ont pas retenue;
Et même je lui laisse abandonner ce lieu
Sans trouver de parole à lui dire un adieu.
Ma fureur pour Daphnis a de la complaisance;
Mon désespoir n'osait agir en sa présence,
De peur que mon tourment aigrît ses déplaisirs;
Une pitié secrète étouffait mes soupirs :
Sa douleur, par respect, faisait taire la mienne;
Mais ma rage à présent n'a rien qui la retienne.
Sors, infâme vieillard, dont le consentement
Nous a vendu si cher le bonheur d'un moment;
Sors, que tu sois puni de cette humeur brutale
Qui rend ta volonté pour nos feux inégale.
A nos chastes amours qui t'a fait consentir,
Barbare? mais plutôt qui t'en fait repentir?
Crois-tu qu'aimant Daphnis, le titre de son père
Débilite ma force, ou rompe ma colère?
Un nom si glorieux, lâche, ne t'est plus dû;
En lui manquant de foi, ton crime l'a perdu.
Plus j'ai d'amour pour elle, et plus pour toi de haine
Enhardit ma vengeance et redouble ta peine :
Tu mourras; et je veux, pour finir mes ennuis,
Mériter par ta mort celle où tu me réduis.
Daphnis, à ma fureur ma bouche abandonnée
Parle d'ôter la vie à qui te l'a donnée!
Je t'aime, et je t'oblige à m'avoir en horreur,
Et ne connais encor qu'à peine mon erreur!
Si je suis sans respect pour ce que tu respectes,
Que mes affections ne t'en soient pas suspectes;
De plus réglés transports me feraient trahison;
Si j'avais moins d'amour, j'aurais de la raison :
C'est peu que de la perdre, après t'avoir perdue;
Rien ne sert plus de guide à mon âme éperdue :
Je condamne à l'instant ce que j'ai résolu;
Je veux, et ne veux plus sitôt que j'ai voulu.
Je menace Géraste, et pardonne à ton père;
Ainsi rien ne me venge, et tout me désespère.

SCÈNE IX.

FLORAME, CÉLIE.

FLORAME, *en soupirant.*

Célie...

CÉLIE.

Eh bien, Célie? Enfin elle a tant fait
Qu'à vos désirs Géraste accorde leur effet.
Quel visage avez-vous? votre aise vous transporte.

FLORAME.

Cesse d'aigrir ma flamme en raillant de la sorte,
Organe d'un vieillard qui croit faire un bon tour
De se jouer de moi par une feinte amour.
Si tu te veux du bien, fais-lui tenir promesse :
Vous me rendrez tous deux la vie, ou ma maîtresse;
Et ce jour expiré, je vous ferai sentir
Que rien de ma fureur ne vous peut garantir.

CÉLIE.

Florame!

FLORAME.

Je ne puis parler à des perfides.

SCÈNE X.

CÉLIE.

Il veut donner l'alarme à mes esprits timides,
Et prend plaisir lui-même à se jouer de moi.
Géraste a trop d'amour pour n'avoir point de foi;
Et s'il pouvait donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendrait encore heureusement acquise.
D'ailleurs ce grand courroux pourrait-il être feint?
Aurait-il pu si tôt falsifier son teint,

Et si bien ajuster ses yeux et son langage
A ce que sa fureur marquait sur son visage?
Quelqu'un des deux me joue; épions tous les deux,
Et nous éclaircissons sur un point si douteux.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉANTE, DAMON.

THÉANTE.

Croirais-tu qu'un moment m'ait pu changer de sorte
Que je passe à regret par-devant cette porte?

DAMON.

Que ton humeur n'a-t-elle un peu plus tôt changé!
Nous aurions vu l'effet où tu m'as engagé.
Tantôt quelque démon, ennemi de ta flamme,
Te faisait en ces lieux accompagner Florame :
Sans la crainte qu'alors il te prît pour second,
Je l'allais appeler au nom de Clarimond;
Et comme si depuis il était invisible,
Sa rencontre pour moi s'est rendue impossible.

THÉANTE.

Ne le cherche donc plus. A bien considérer,
Qu'ils se battent, ou non, je n'en puis qu'espérer.
Daphnis, que son adresse a malgré moi séduite,
Ne pourrait l'oublier, quand il serait en fuite.
Leur amour est trop forte; et d'ailleurs son trépas
Le privant d'un tel bien, ne me le donne pas.
Inégal en fortune à ce qu'est cette belle,
Et déjà par malheur assez mal voulu d'elle,
Que pourrais-je, après tout, prétendre de ses pleurs?
Et quel espoir pour moi naîtrait de ses douleurs?
Deviendrais-je par là plus riche ou plus aimable?
Que si de l'obtenir je me trouve incapable,
Mon amitié pour lui, qui ne peut expirer,
A tout autre qu'à moi me le fait préférer;
Et j'aurais peine à voir un troisième en sa place.

DAMON.

Tu t'avises trop tard; que veux-tu que je fasse?
J'ai poussé Clarimond à lui faire un appel;
J'ai charge de sa part de lui rendre un cartel,
Le puis-je supprimer?

THÉANTE.

Non; mais tu pourrais faire...

DAMON.

Quoi?

THÉANTE.

Que Clarimond prît un sentiment contraire.

DAMON.

Le détourner d'un coup où seul je l'ai porté!
Mon courage est mal propre à cette lâcheté.

THÉANTE.

A de telles raisons je n'ai de repartie
Sinon que c'est à moi de rompre la partie.
J'en vais semer le bruit.

DAMON.

Et sur ce bruit tu veux...

THÉANTE.

Qu'on leur donne dans peu des gardes à tous deux,
Et qu'une main puissante arrête leur querelle.
Qu'en dis-tu, cher ami?

DAMON.

L'invention est belle,
Et le chemin bien court à les mettre d'accord;
Mais souffre auparavant que j'y fasse un effort :
Peut-être mon esprit trouvera quelque ruse
Par où, sans en rougir, du cartel je m'excuse.
Ne donnons point sujet de tant parler de nous,
Et sachons seulement à quoi tu te résous.

THÉANTE.

A les laisser en paix, et courir l'Italie
Pour divertir le cours de ma mélancolie,
Et ne voir point Florame emporter à mes yeux
Le prix où prétendait mon cœur ambitieux.

DAMON.

Amarante, à ce compte, est hors de ta pensée?

THÉANTE.

Son image du tout n'en est pas effacée :
Mais...

DAMON.

Tu crains que pour elle on te fasse un duel.

THÉANTE.

Railler un malheureux, c'est être trop cruel.
Bien que ses yeux encor règnent sur mon courage,
Le bonheur de Florame à la quitter m'engage;
Le ciel ne nous fit point et pareils et rivaux,
Pour avoir des succès tellement inégaux.
C'est me perdre d'honneur, et par cette poursuite,
D'égal que je lui suis, me ranger à sa suite.
Je donne désormais des règles à mes feux;
De moindres que Daphnis sont incapables d'eux;
Et rien dorénavant n'asservira mon âme
Qui ne me puisse mettre au-dessus de Florame.
Allons; je ne puis voir sans mille déplaisirs
Ce possesseur du bien où tendaient mes désirs.

DAMON.

Arrête. Cette fuite est hors de bienséance,
Et je n'ai point d'appel à faire en ta présence.
(*Théante le retire du théâtre comme par force.*)

SCÈNE II.

FLORAME.

Jetterai-je toujours des menaces en l'air,
Sans que je sache enfin à qui je dois parler?
Aurait-on jamais cru qu'elle me fût ravie,
Et qu'on me pût ôter Daphnis avant la vie?
Le possesseur du prix de ma fidélité,
Bien que je sois vivant, demeure en sûreté;
Tout inconnu qu'il m'est, il produit ma misère;
Tout mon rival qu'il est, il rit de ma colère.
Rival! ah, quel malheur! j'en ai pour me bannir,
Et cesse d'en avoir quand je le veux punir.
Grands dieux, qui m'enviez cette juste allégeance
Qu'un amant supplanté tire de la vengeance,
Et me cachez le bras dont je reçois les coups,
Est-ce votre dessein que je m'en prenne à vous?
Est-ce votre dessein d'attirer mes blasphèmes,
Et qu'ainsi que mes maux mes crimes soient extrêmes;
Qu'à mille impiétés osant me dispenser,
A votre foudre oisif je donne où se lancer?
Ah! souffrez qu'en l'état de mon sort déplorable
Je demeure innocent, encor que misérable:
Destinez à vos feux d'autres objets que moi;
Vous n'en sauriez manquer, quand on manque de foi.
Employez le tonnerre à punir les parjures,
Et prenez intérêt vous-même à mes injures:
Montrez, en me vengeant, que vous êtes des dieux,
Ou conduisez mon bras, puisque je n'ai point d'yeux,
Et qu'on sait dérober d'un rival qui me tue
Le nom à mon oreille, et l'objet à ma vue.
Rival, qui que tu sois, dont l'insolent amour
Idolâtre un soleil, et n'ose voir le jour,
N'oppose plus ta crainte à l'ardeur qui te presse;
Fais-toi, fais-toi connaître allant voir ta maîtresse.

SCÈNE III.

FLORAME, AMARANTE.

FLORAME.

Amarante (aussi bien te faut-il confesser
Que la seule Daphnis avait su me blesser),
Dis-moi qui me l'enlève; apprends-moi quel mystère
Me cache le rival qui possède son père;
A quel heureux amant Géraste a destiné
Ce beau prix que l'amour m'avait si bien donné.

AMARANTE.

Ce dut vous être assez de m'avoir abusée,
Sans faire encor de moi vos sujets de risée.
Je sais que le vieillard favorise vos feux,
Et que rien que Daphnis n'est contraire à vos vœux.

FLORAME.

Que me dis-tu? lui seul et sa rigueur nouvelle
Empêchent les effets d'une ardeur mutuelle.

AMARANTE.

Pensez-vous me duper avec ce feint courroux?
Lui-même il m'a prié de lui parler pour vous.

FLORAME.

Vois-tu, ne t'en ris plus; ta seule jalousie
A mis à ce vieillard ce change en fantaisie.
Ce n'est pas avec moi que tu te dois jouer,
Et ton crime redouble à le désavouer;
Mais sache qu'aujourd'hui, si tu ne fais en sorte
Que mon fidèle amour sur ce rival l'emporte,
J'aurai trop de moyens à te faire sentir
Qu'on ne m'offense point sans un prompt repentir.

SCÈNE IV.

AMARANTE.

Voilà de quoi tomber dans un nouveau dédale.
O ciel! qui vit jamais confusion égale?
Si j'écoute Daphnis, j'apprends qu'un feu puissant
La brûle pour Florame, et qu'un père y consent;
Si j'écoute Géraste, il lui donne Florame,
Et se plaint que Daphnis en rejette la flamme;
Et si Florame est cru, ce vieillard aujourd'hui
Dispose de Daphnis pour un autre que lui.
Sous un tel embarras je me trouve accablée;
Eux ou moi, nous avons la cervelle troublée,
Si ce n'est qu'à dessein ils se soient concertés
Pour me faire enrager par ces diversités.
Mon faible esprit s'y perd, et n'y peut rien comprendre;
Pour en venir à bout il me les faut surprendre,
Et, quand ils se verront, écouter leurs discours,
Pour apprendre par là le fond de ces détours.
Voici mon vieux rêveur; fuyons de sa présence,
Qu'il ne m'embrouille encor de quelque confidence:
De crainte que j'en ai, d'ici je me bannis,
Tant qu'avec lui je voie ou Florame, ou Daphnis.

SCÈNE V.

GÉRASTE, POLÉMON.

POLÉMON.

J'ai grand regret, monsieur, que la foi qui vous lie
Empêche que chez vous mon neveu ne s'allie,
Et que son feu m'emploie aux offres qu'il vous fait,
Lorsqu'il n'est plus en vous d'en accepter l'effet.

GÉRASTE.

C'est un rare trésor que mon malheur me vole;
Et si l'honneur souffrait un manque de parole,
L'avantageux parti que vous me présentez
Me verrait aussitôt prêt à ses volontés.

POLÉMON.

Mais si quelque hasard rompait cette alliance?

GÉRASTE.

N'ayez lors, je vous prie, aucune défiance;
Je m'en tiendrais heureux, et ma foi vous répond
Que Daphnis, sans tarder, épouse Clarimond.

POLÉMON.

Adieu. Faites état de mon humble service.

GÉRASTE.

Et vous pareillement, d'un cœur sans artifice.

SCÈNE VI.

CÉLIE, GÉRASTE.

CÉLIE.

De sorte qu'à mes yeux votre foi lui répond
Que Daphnis, sans tarder, épouse Clarimond!

GÉRASTE.

Cette vaine promesse en un cas impossible
Adoucit un refus, et le rend moins sensible;
C'est ainsi qu'on oblige un homme à peu de frais.

CÉLIE.

Ajouter l'impudence à vos perfides traits!
Il vous faudrait du charme au lieu de cette ruse,
Pour me persuader que qui promet refuse.

GÉRASTE.

J'ai promis, et tiendrais ce que j'ai protesté,
Si Florame rompait le concert arrêté.
Pour Daphnis, c'est en vain qu'elle fait la rebelle;
J'en viendrai trop à bout.

CÉLIE.

Impudence nouvelle!
Florame, que Daphnis fait maître de son cœur,
De votre seul caprice accuse la rigueur:
Et je sais que sans vous leur mutuelle flamme
Unirait deux amants qui n'ont déjà qu'une âme.
Vous m'osez cependant effrontément conter
Que Daphnis sur ce point aime à vous résister!
Vous m'en aviez promis une toute autre issue:
J'en ai porté parole après l'avoir reçue?
Qu'avais-je, contre vous, ou fait, ou projeté,
Pour me faire tremper en votre lâcheté?
Ne pouviez-vous trahir que par mon entremise?
Avisez: il y va de plus que de Florise.
Ne vous estimez pas quitte pour la quitter,
Ni que de cette sorte on se laisse affronter.

GÉRASTE.

Me prends-tu donc pour homme à manquer de parole
En faveur d'un caprice où s'obstine une folle?
Va, fais venir Florame; à ses yeux, tu verras
Que pour lui mon pouvoir ne s'épargnera pas,
Que je maltraiterai Daphnis en sa présence
D'avoir pour son amour si peu de complaisance.
Qu'il vienne seulement voir un père irrité,
Et joindre sa prière à mon autorité;
Et lors, soit que Daphnis y résiste ou consente,
Crois que ma volonté sera la plus puissante.

CÉLIE.

Croyez que nous tromper ce n'est pas votre mieux.

GÉRASTE.

Me foudroie en ce cas la colère des cieux!

GÉRASTE, *seul.*

Géraste, sur-le-champ il te fallait contraindre
Celle que ta pitié ne pouvait ouïr plaindre.
Tu n'as pu refuser du temps à ses douleurs;
Ton cœur s'attendrissait de voir couler ses pleurs;
Et pour avoir usé trop peu de ta puissance,
On t'impute à forfait sa désobéissance.
Un traitement trop doux te fait croire sans foi.

SCÈNE VII.

GÉRASTE, DAPHNIS.

GÉRASTE.

Faudra-t-il que de vous je reçoive la loi,
Et que l'aveuglement d'une amour obstinée
Contre ma volonté règle votre hyménée?
Mon extrême indulgence a donné, par malheur,
A vos rébellions quelque faible couleur;
Et pour quelque moment que vos feux m'ont su plaire,
Vous pensez avoir droit de braver ma colère:
Mais sachez qu'il fallait, ingrate, en vos amours,
Ou ne m'obéir point, ou m'obéir toujours.

DAPHNIS.

Si dans mes premiers feux je vous semble obstinée,
C'est l'effet de ma foi sous votre aveu donnée.
Quoi que mette en avant votre injuste courroux,
Je ne veux opposer à vous-même que vous.
Votre permission doit être irrévocable:
Devenez seulement à vous-même semblable.
Il vous fallait, monsieur, vous-même à mes amours,
Ou ne consentir point, ou consentir toujours.
Je choisirai la mort plutôt que le parjure;
M'y voulant obliger, vous vous faites injure.
Ne veuillez point combattre ainsi hors de saison
Votre vouloir, ma foi, mes pleurs, et la raison.
Que vous a fait Daphnis? que vous a fait Florame,
Que pour lui vous vouliez que j'éteigne ma flamme?

GÉRASTE.

Mais que vous a-t-il fait, que pour lui seulement
Vous vous rendiez rebelle à mon commandement?
Ma foi n'est-elle rien au-dessus de la vôtre?
Vous vous donnez à l'un; ma foi vous donne à l'autre.
Qui le doit emporter ou de vous ou de moi?
Et qui doit de nous deux plutôt manquer de foi?
Quand vous en manquerez, mon vouloir vous excuse.
Mais à trop raisonner moi-même je m'abuse;
Il n'est point de raison valable entre nous deux,
Et pour toute raison il suffit que je veux.

DAPHNIS.

Un parjure jamais ne devient légitime;
Une excuse ne peut justifier un crime.
Malgré vos changements, mon esprit résolu
Croit suffire à mes feux que vous ayez voulu.

SCÈNE VIII.

GÉRASTE, DAPHNIS, FLORAME, CÉLIE, AMARANTE.

DAPHNIS.

Voici ce cher amant qui me tient engagée,
A qui sous votre aveu ma foi s'est obligée.
Changez de volonté pour un objet nouveau;
Daphnis épousera Florame, ou le tombeau.

GÉRASTE.

Que vois-je ici, bons dieux?

DAPHNIS.

Mon amour, ma constance.

GÉRASTE.

Et sur quoi donc fonder ta désobéissance?
Quel envieux démon, et quel charme assez fort,
Faisait entre-choquer deux volontés d'accord?
C'est lui que tu chéris, et que je te destine;
Et ta rébellion dans un refus s'obstine!

FLORAME.

Appelez-vous refus, de me donner sa foi,
Quand votre volonté se déclara pour moi?
Et cette volonté, pour une autre tournée,
Vous peut-elle obéir après la foi donnée?

GÉRASTE.

C'est pour vous que je change, et pour vous seulement
Je veux qu'elle renonce à son premier amant.
Lorsque je consentis à sa secrète flamme,
C'était pour Clarimond qui possédait son âme;
Amarante du moins me l'avait dit ainsi.

DAPHNIS.

Amarante, approchez; que tout soit éclairci.
Une telle imposture est-elle pardonnable?

AMARANTE.

Mon amour pour Florame en est le seul coupable:
Mon esprit l'adorait; et vous étonnez-vous
S'il devint inventif, puisqu'il était jaloux?

GÉRASTE.

Et par là tu voulais...

AMARANTE.

Que votre âme déçue
Donnât à Clarimond une si bonne issue,
Que Florame, frustré de l'objet de ses vœux,
Fût réduit désormais à seconder mes feux.

FLORAME.

Pardonnez-lui, monsieur; et vous, daignez, madame,
Justifier son feu par votre propre flamme.
Si vous m'aimez encor, vous devez estimer
Qu'on ne peut faire un crime à force de m'aimer.

DAPHNIS.

Si je t'aime, Florame? Ah! ce doute m'offense.
D'Amarante avec toi je prendrai la défense.

GÉRASTE.

Et moi dans ce pardon je vous veux prévenir;
Votre hymen aussi bien saura trop la punir.

DAPHNIS.

Qu'un nom tu par hasard nous a donné de peine!

CÉLIE.

Mais que, su maintenant, il rend sa ruse vaine,
Et donne un prompt succès à vos contentements!

FLORAME, *à Géraste.*

Vous, de qui je les tiens...

GÉRASTE.

Trêve de compliments;
Ils nous empêcheraient de parler de Florise.

FLORAME.

Il n'en faut point parler; elle vous est acquise.

GÉRASTE.

Allons donc la trouver: que cet échange heureux
Comble d'aise à son tour un vieillard amoureux.

DAPHNIS.

Quoi! je ne savais rien d'une telle partie!

FLORAME.

Je pense toutefois vous avoir avertie
Qu'un grand effet d'amour, avant qu'il fût longtemps,
Vous rendrait étonnée, et nos désirs contents.
Mais différez, monsieur, une telle visite;
Mon feu ne souffre point que si tôt je la quitte;
Et d'ailleurs je sais trop que la loi du devoir
Veut que je sois chez nous pour vous y recevoir.

GÉRASTE, *à Célie.*

Va donc lui témoigner le désir qui me presse.

FLORAME.

Plutôt fais-la venir saluer ma maîtresse:
Ainsi tout à la fois nous verrons satisfaits
Vos feux et mon devoir, ma flamme et vos souhaits.

GÉRASTE.

Je dois être honteux d'attendre qu'elle vienne.

CÉLIE.

Attendez-la, monsieur, et qu'à cela ne tienne:
Je cours exécuter cette commission.

GÉRASTE.

Le temps en sera long à mon affection.

FLORAME.

Toujours l'impatience à l'amour est mêlée.

GÉRASTE.

Allons dans le jardin faire deux tours d'allée,
Afin que cet ennui que j'en pourrai sentir
Parmi votre entretien trouve à se divertir.

SCÈNE IX.

AMARANTE.

Je le perds donc, l'ingrat, sans que mon artifice
Ait tiré de ses maux aucun soulagement,
Sans que pas un effet ait suivi ma malice,
Où ma confusion n'égalât son tourment.

Pour agréer ailleurs il tâchait à me plaire;
Un amour dans la bouche, un autre dans le sein :
J'ai servi de prétexte à son feu téméraire,
Et je n'ai pu servir d'obstacle à son dessein.

Daphnis me le ravit, non par son beau visage,
Non par son bel esprit ou ses doux entretiens,
Non que sur moi sa race ait aucun avantage,
Mais par le seul éclat qui sort d'un peu de biens.

Filles que la nature a si bien partagées,
Vous devez présumer fort peu de vos attraits;
Quelque charmants qu'ils soient, vous êtes négligées,
A moins que la fortune en rehausse les traits.

Mais encor que Daphnis eût captivé Florame,
Le moyen qu'inégal il en fût possesseur?
Destin, pour rendre aisé le succès de sa flamme,
Fallait-il qu'un vieux fou fût épris de sa sœur?

Pour tromper mon attente, et me faire un supplice,
Deux fois l'ordre commun se renverse en un jour;
Un jeune amant s'attache aux lois de l'avarice,
Et ce vieillard pour lui suit celles de l'amour.

Un discours amoureux n'est qu'une fausse amorce :
Et Théante et Florame ont feint pour moi des feux;
L'un m'échappe de gré, comme l'autre de force;
J'ai quitté l'un pour l'autre, et je les perds tous deux.

Mon cœur n'a point d'espoir dont je ne sois séduite.
Si je prends quelque peine, une autre en a les fruits;
Et dans le triste état où le ciel m'a réduite,
Je ne sens que douleurs, et ne prévois qu'ennuis.

Vieillard, qui de ta fille achètes une femme
Dont peut-être aussitôt tu seras mécontent,
Puisse le ciel, aux soins qui te vont ronger l'âme,
Dénier le repos du tombeau qui t'attend!

Puisse le noir chagrin de ton humeur jalouse
Me contraindre moi-même à déplorer ton sort,
Te faire un long trépas, et cette jeune épouse
User toute sa vie à souhaiter ta mort!

EXAMEN DE LA SUIVANTE.

Je ne dirai pas grand mal de celle-ci, que je tiens assez régulière, bien qu'elle ne soit pas sans taches. Le style en est plus faible que celui des autres. L'amour de Géraste pour Florise n'est point marqué dans le premier acte : ainsi la protase comprend la première scène du second, où il se présente avec sa confidente Célie, sans qu'on les connaisse ni l'un ni l'autre. Cela ne serait pas vicieux s'il ne se présentait que comme père de Daphnis, et qu'il ne s'expliquât que sur les intérêts de sa fille; mais il en a de si notables pour lui, qu'ils font le nœud et le dénoûment. Ainsi, c'est un défaut, selon moi, qu'on ne le connaisse pas dès ce premier acte. Il pourrait être encore souffert, comme Célidan dans la *Veuve*, si Florame l'allait voir pour le faire consentir à son mariage avec sa fille, et que, par occasion, il lui proposât celui de sa sœur pour lui-même; car alors ce serait Florame qui l'introduirait dans la pièce, et il y serait appelé par un acteur agissant dès le commencement. Clarimond, qui ne paraît qu'au troisième, est insinué dès le premier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, et avoue qu'elle ne le dédaignerait pas, s'il ressemblait à Florame. Ce même Clarimond fait venir son oncle Polémon au cinquième; et ces deux acteurs sont ainsi exempts du défaut que je remarque en Géraste. L'entretien de Daphnis, au troisième, avec cet amant dédaigné, a une affectation assez dangereuse, de ne dire que chacun un vers à la fois; cela sort tout à fait du vraisemblable, puisque naturellement on ne peut être si mesuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide et de Sénèque pourraient autoriser cette affectation, qu'ils pratiquent si souvent, et même par discours si généraux, qu'il semble que leurs acteurs ne viennent quelquefois sur la scène que pour s'y battre à coups de sentences : mais c'est une beauté qu'il ne leur faut pas envier, elle est trop fardée pour donner un amour raisonnable à ceux qui ont de bons yeux, et ne prendre pas assez de soin de cacher l'artifice de ses parures, comme l'ordonne Aristote.

Géraste n'agit pas mal en vieillard amoureux, puisqu'il ne traite l'amour que par tierce personne, qu'il ne prétend être considérable que par son bien, et qu'il ne se produit point aux yeux de sa maîtresse, de peur de lui donner du dégoût par sa présence. On peut douter s'il ne sort point du caractère des vieillards, en ce qu'étant naturellement avares, ils considèrent le bien plus que toute autre chose dans les mariages de leurs enfants, et que celui-ci donne assez libéralement sa fille à Florame, malgré son peu de fortune, pourvu qu'il en obtienne sa sœur. En cela, j'ai suivi la peinture que fait Quintilian d'un vieux mari qui a épousé une jeune femme, et n'ai point fait de scrupule de l'appliquer à un vieillard qui se veut marier. Les termes en sont si beaux, que je n'ose les gâter par ma traduction : *Genus infirmissimæ servitutis est senex maritus, et flagrantius uxoriæ charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus.* C'est sur ces deux lignes que je me suis cru bien fondé à faire dire de ce bon homme que,

... S'il pouvait donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendrait encore heureusement acquise.

Il peut naître encore une autre difficulté sur ce que Théante et Amarante forment chacun un dessein pour traverser les amours de Florame et Daphnis, et qu'ainsi ce sont deux intriques [1] qui rompent l'unité d'action. A quoi je réponds, premièrement, que ces deux desseins formés en même temps, et continués tous deux jusqu'au bout, font une concurrence qui n'empêche pas cette unité; ce qui ne serait pas, si après celui de Théante avorté, Amarante en formait un nouveau de sa part; en second lieu, que ces deux desseins ont une espèce d'unité entre eux, en ce que tous deux sont fondés sur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui sert de prétexte à l'un et à l'autre : et enfin, que de ces deux desseins il n'y en a qu'un qui fasse effet, l'autre se détruisant de soi-même; et qu'ainsi la fourbe d'Amarante est le seul véritable nœud de cette comédie, où le dessein de Théante ne sert qu'à un agréable épisode de deux honnêtes gens qui jouent tour à tour un poltron, et le tournent en ridicule.

Il y avait ici un aussi beau jeu pour les *à parte* qu'en la *Veuve;* mais j'y en fais voir la même aversion, avec cet avantage, qu'une seule scène qui ouvre le théâtre donne ici l'intelligence du sens caché de ce que disent mes acteurs, et qu'en l'autre j'en emploie quatre ou cinq pour l'éclaircir.

L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette comédie, avec ce passe-droit toutefois dont j'ai déjà parlé, que tout ce que dit Daphnis à sa porte ou en la rue serait mieux dit dans sa chambre, où les scènes qui se font sans elle et sans Amarante ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au dehors, afin qu'il puisse y avoir et unité de lieu entière, et liaison de scène perpétuelle dans la pièce; ce qui ne pourrait être, si elle parlait dans sa chambre, et les autres dans la rue.

J'ai déjà dit que je tiens impossible de choisir une place publique pour le lieu de la scène que cet inconvénient n'arrive; j'en parlerai encore plus au long, quand je m'expliquerai sur l'unité de lieu. J'ai dit que la liaison de scène est ici perpétuelle, et j'y en ai mis de deux sortes, de présence et de vue. Quelques-uns ne veulent pas que quand un acteur sort du théâtre pour n'être point vu de celui qui y vient, cela fasse une liaison; mais je ne puis être de leur avis sur ce point, et tiens que c'en est une suffisante quand l'acteur qui entre sur le théâtre voit celui qui en sort, ou que celui qui sort voit celui qui entre, soit qu'il le cherche, soit qu'il le fuie, soit qu'il le voie simplement, sans avoir intérêt à le chercher ni à le fuir. Aussi j'appelle en général une liaison de vue ce qu'ils nomment une liaison de recherche. J'avoue que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de présence et de discours, qui se fait lorsqu'un acteur ne sort point du théâtre sans y laisser un autre à qui il ait parlé; et dans mes derniers ouvrages, je me suis arrêté à celle-ci sans me servir de l'autre; mais enfin je crois qu'on s'en peut contenter, et je la préférerais de beaucoup à celle qu'on appelle liaison de bruit, qui ne semble pas supportable, s'il n'y a de très-justes et de très-importantes occasions qui obligent un acteur à sortir du théâtre quand il en entend : car d'y venir simplement par curiosité pour savoir ce que veut dire ce bruit, c'est une si faible liaison, que je ne conseillerais jamais personne de s'en servir.

La durée de l'action ne passerait point en cette comédie celle de la représentation, si l'heure du dîner n'y séparait point les deux premiers actes. Le reste n'emporte que ce temps-là; et je n'aurais pu lui en donner davantage que mes acteurs n'eussent le loisir de s'éclaircir; ce qui les brouille n'étant qu'un malentendu qui ne peut subsister qu'autant que Géraste, Florame et Daphnis ne se trouvent point tous trois ensemble. Je n'ose dire que je m'y suis asservi à faire les actes si égaux, qu'aucun n'a pas un vers plus que l'autre; c'est une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut, à la vérité, les rendre les plus égaux qu'il se peut; mais il n'est pas besoin de cette exactitude; il suffit qu'il n'y ait point d'inégalité notable qui fatigue l'attention de l'auditeur en quelques-uns, et ne la remplisse pas dans les autres.

[1] *Intrique* vient du latin *intricare*, embrouiller. Du temps de Corneille, on n'était d'accord ni sur le genre ni sur l'orthographe de ce mot.

FIN DE LA SUIVANTE.

LA PLACE ROYALE,

COMÉDIE. — 1635 [1].

A MONSIEUR ***.

MONSIEUR,

J'observe religieusement la loi que vous m'avez prescrite, et vous rends mes devoirs avec le même secret que je traiterais un amour, si j'étais homme à bonne fortune. Il me suffit que vous sachiez que je m'acquitte, sans la faire connaître à tout le monde, et sans que, par cette publication, je vous mette en mauvaise odeur auprès d'un sexe dont vous conservez les bonnes grâces avec tant de soin. Le héros de cette pièce ne traite pas bien les dames, et tâche d'établir des maximes qui leur sont trop désavantageuses pour nommer son protecteur; elles s'imagineraient que vous ne pourriez l'approuver sans avoir grande part à ses sentiments, et que toute sa morale serait plutôt un portrait de votre conduite qu'un effort de mon imagination; et véritablement, Monsieur, cette possession de vous-même, que vous conservez si parfaite parmi tant d'intrigues où vous semblez embarrassé, en approche beaucoup. C'est de vous que j'ai appris que l'amour d'un honnête homme doit être toujours volontaire; qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas; que si on en vient jusque-là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug; et qu'enfin la personne aimée nous a beaucoup plus d'obligation de notre amour, alors qu'elle est toujours l'effet de notre choix et de son mérite, que quand elle vient d'une inclination aveugle, et forcée par quelque ascendant de naissance à qui nous ne pouvons résister. Nous ne sommes point redevables à celui de qui nous recevons un bienfait par contrainte, et on ne nous donne point ce qu'on ne saurait nous refuser. Mais je vais trop avant pour une épître : il semblerait que j'entreprendrais la justification de mon *Alidor :* et ce n'est pas mon dessein de mériter, par cette défense, la haine de la plus belle moitié du monde, et qui domine si puissamment sur les volontés de l'autre. Un poëte n'est jamais garant des fantaisies qu'il donne à ses acteurs; et si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les supplie de se souvenir que j'appelle extravagant celui dont ils partent, et que, par d'autres poëmes, j'ai assez relevé leur gloire, et soutenu leur pouvoir, pour effacer les mauvaises idées que celui-ci leur pourra faire concevoir de mon esprit. Trouvez bon que j'achève par là, et que je n'ajoute à cette prière que je leur fais, que la protestation d'être éternellement,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CORNEILLE.

[1] Cette pièce, qui fut imprimée en même temps que la *Galerie du Palais*, parut d'abord sous le double titre de *la Place Royale, ou le Mariage extravagant.* La place dont elle porte le nom était alors la promenade à la mode, et l'un des endroits de la capitale les plus fréquentés. Les promeneurs y trouvaient, en cas de pluie, un abri commode sous les arcades qui l'environnent : Henri IV aurait voulu que tout Paris fût construit sur le même plan.

PERSONNAGES.

ALIDOR, amant d'Angélique.
CLÉANDRE, ami d'Alidor.
DORASTE, amoureux d'Angélique.
LYSIS, amoureux de Phylis.
ANGÉLIQUE, maîtresse d'Alidor et de Doraste.
PHYLIS, sœur de Doraste.
POLYMAS, domestique d'Alidor.
LYCANTE, domestique de Doraste.

La scène est à Paris, dans la place Royale.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Ton frère, je l'avoue, a beaucoup de mérite;
Mais souffre qu'envers lui cet éloge m'acquitte,
Et ne m'entretiens plus des feux qu'il a pour moi.

PHYLIS.

C'est me vouloir prescrire une trop dure loi.
Puis-je, sans étouffer la voix de la nature,
Dénier mon secours aux tourments qu'il endure?
Quoi! tu m'aimes, il meurt, et tu peux le guérir!
Et sans t'importuner je le verrais périr!
Ne me diras-tu point que j'ai tort de le plaindre?

ANGÉLIQUE.

C'est un mal bien léger qu'un feu qu'on peut éteindre.

PHYLIS.

Je sais qu'il le devrait; mais avec tant d'appas,
Le moyen qu'il te voie, et ne t'adore pas?
Ses yeux ne souffrent point que son cœur soit de glace;
On ne pourrait aussi m'y résoudre, en sa place;
Et tes regards, sur moi plus forts que tes mépris,
Te sauraient conserver ce que tu m'aurais pris.

ANGÉLIQUE.

S'il veut garder encor cette humeur obstinée,
Je puis bien m'empêcher d'en être importunée,
Feindre un peu de migraine, ou me faire celer;
C'est un moyen bien court de ne lui plus parler :
Mais ce qui m'en déplaît, et qui me désespère,
C'est de perdre la sœur pour éviter le frère;
Et me violenter à fuir ton entretien,
Puisque te voir encor c'est m'exposer au sien.
Du moins, s'il faut quitter cette douce pratique,
Ne mets point en oubli l'amitié d'Angélique,
Et crois que ses effets auront leur premier cours
Aussitôt que ton frère aura d'autres amours.

PHYLIS.

Tu vis d'un air étrange, et presque insupportable.

ANGÉLIQUE.

Que toi-même pourtant dois trouver équitable :
Mais la raison sur toi ne saurait l'emporter;
Dans l'intérêt d'un frère on ne peut l'écouter.

PHYLIS.

Et par quelle raison négliger son martyre?

ANGÉLIQUE.

Vois-tu, j'aime Alidor, et c'est assez te dire.
Le reste des mortels pourrait m'offrir des vœux,
Je suis aveugle, sourde, insensible pour eux;
La pitié de leurs maux ne peut toucher mon âme
Que par des sentiments dérobés à ma flamme.
On ne doit point avoir des amants par quartier;
Alidor a mon cœur, et l'aura tout entier;
En aimer deux, c'est être à tous deux infidèle.

PHYLIS.

Qu'Alidor seul te rende à tout autre cruelle,
C'est avoir pour le reste un cœur trop endurci.

ANGÉLIQUE.

Pour aimer comme il faut, il faut aimer ainsi.

PHYLIS.

Dans l'obstination où je te vois réduite,
J'admire ton amour, et ris de ta conduite.
Fasse état qui voudra de ta fidélité,
Je ne me pique point de cette vanité;
Et l'exemple d'autrui m'a trop fait reconnaître
Qu'au lieu d'un serviteur c'est accepter un maître.
Quand on n'en souffre qu'un, qu'on ne pense qu'à lui,
Tous autres entretiens nous donnent de l'ennui;
Il nous faut de tout point vivre à sa fantaisie
Souffrir de son humeur, craindre sa jalousie,
Et, de peur que le temps n'emporte ses ferveurs,
Le combler chaque jour de nouvelles faveurs;
Notre âme, s'il s'éloigne, est chagrine, abattue;
Sa mort nous désespère, et son change nous tue.
Et de quelque douceur que nos feux soient suivis,
On dispose de nous sans prendre notre avis;
C'est rarement qu'un père à nos goûts s'accommode;
Et lors, juge quels fruits on a de ta méthode.
Pour moi, j'aime un chacun, et sans rien négliger,
Le premier qui m'en conte a de quoi m'engager :
Ainsi tout contribue à ma bonne fortune;
Tout le monde me plaît, et rien ne m'importune.
De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,
Mon cœur n'est à pas un, et se promet à tous;
Ainsi tous à l'envi s'efforcent à me plaire;
Tous vivent d'espérance, et briguent leur salaire;
L'éloignement d'aucun ne saurait m'affliger,
Mille encore présents m'empêchent d'y songer.
Je n'en crains point la mort, je n'en crains point le chan-
Un monde m'en console aussitôt, ou m'en venge. [ge;
Le moyen que de tant et de si différents
Quelqu'un n'ait assez d'heur pour plaire à mes parents?
Et si quelque inconnu m'obtient d'eux pour maîtres-
Ne crois pas que j'en tombe en profonde tristesse; [se,
Il aura quelques traits de tant que je chéris,
Et je puis avec joie accepter tous maris.

ANGÉLIQUE.

Voilà fort plaisamment tailler cette matière,
Et donner à ta langue une libre carrière;
Ce grand flux de raisons dont tu viens m'attaquer
Est bon à faire rire, et non à pratiquer.
Simple! tu ne sais pas ce que c'est que tu blâmes,
Et ce qu'a de douceur l'union de deux âmes;
Tu n'éprouvas jamais de quels contentements
Se nourrissent les feux des fidèles amants.
Qui peut en avoir mille en est plus estimée;
Mais qui les aime tous de pas un n'est aimée;
Elle voit leur amour soudain se dissiper.
Qui veut tout retenir laisse tout échapper.

PHYLIS.

Défais-toi, défais-toi de tes fausses maximes;
Ou, si ces vieux abus te semblent légitimes,
Si le seul Alidor te plaît dessous les cieux,
Conserve-lui ton cœur, mais partage tes yeux :
De mon frère par là soulage un peu les plaies;
Accorde un faux remède à des douleurs si vraies;
Feins, déguise avec lui, trompe-le par pitié,
Ou du moins par vengeance et par inimitié.

ANGÉLIQUE.

Le beau prix qu'il aurait de m'avoir tant chérie,
Si je ne le payais que d'une tromperie!
Pour salaire des maux qu'il endure en m'aimant,
Il aura qu'avec lui je vivrai franchement.

PHYLIS.

Franchement, c'est-à-dire avec mille rudesses
Le mépriser, le fuir, et par quelques adresses
Qu'il tâche d'adoucir... Quoi, me quitter ainsi!
Et sans me dire adieu! le sujet?

SCÈNE II.

DORASTE, PHYLIS.

DORASTE.

Le voici.
Ma sœur, ne cherche plus une chose trouvée :
Sa fuite n'est l'effet que de mon arrivée;
Ma présence la chasse; et son muet départ
A presque devancé son dédaigneux regard.

PHYLIS.

Juge par là quels fruits produit mon entremise.
Je m'acquitte des mieux de la charge commise;
Je te fais plus parfait mille fois que tu n'es :
Ton feu ne peut aller au point où je le mets;
J'invente des raisons à combattre sa haine;
Je blâme, flatte, prie, et perds toujours ma peine,
En grand péril d'y perdre encor son amitié,
Et d'être en tes malheurs avec toi de moitié.

DORASTE.

Ah! tu ris de mes maux.

PHYLIS.

Que veux-tu que je fasse?
Ris des miens, si jamais tu me vois en ta place.
Que serviraient mes pleurs? veux-tu qu'à tes tourments
J'ajoute la pitié de mes ressentiments?
Après mille mépris qu'a reçus ta folie,
Tu n'es que trop chargé de ta mélancolie;
Si j'y joignais la mienne, elle t'accablerait,
Et de mon déplaisir le tien redoublerait;
Contraindre mon humeur me serait un supplice
Qui me rendrait moins propre à te faire service.
Vois-tu? par tous moyens je te veux soulager;
Mais j'ai bien plus d'esprit que de m'en affligar.
Il n'est point de douleur si forte en un courage
Qui ne perde sa force auprès de mon visage;
C'est toujours de tes maux autant de rabattu :
Confesse, ont-ils encor le pouvoir qu'ils ont eu?
Ne sens-tu point déjà ton âme un peu plus gaie?

DORASTE.

Tu me forces à rire en dépit que j'en aie [1].
Je souffre tout de toi, mais à condition
D'employer tous tes soins à mon affection.
Dis-moi par quelle ruse il faut...

PHYLIS.

Rentrons, mon frère :
Un de mes amants vient, qui pourrait nous distraire.

SCÈNE III.

CLÉANDRE.

Que je dois bien faire pitié
De souffrir les rigueurs d'un sort si tyrannique!
J'aime Alidor, j'aime Angélique;
Mais l'amour cède à l'amitié,
Et jamais on n'a vu sous les lois d'une belle
D'amant si malheureux, ni d'ami si fidèle.

Ma bouche ignore mes désirs,
Et de peur de se voir trahi par imprudence,
Mon cœur n'a point de confidence
Avec mes yeux ni mes soupirs :
Tous mes vœux sont muets, et l'ardeur de ma flamme
S'enferme tout entière au dedans de mon âme.

Je feins d'aimer en d'autres lieux;
Et pour en quelque sorte alléger mon supplice,
Je porte du moins mon service
A celle qu'elle aime le mieux.
Phylis, à qui j'en conte, a beau faire la fine;
Son plus charmant appât, c'est d'être sa voisine.

Esclave d'un œil si puissant,
Jusque-là seulement me laisse aller ma chaîne,
Trop récompensé, dans ma peine,
D'un de ses regards en passant.
Je n'en veux à Phylis que pour voir Angélique;
Et mon feu, qui vient d'elle, auprès d'elle s'explique.

Ami, mieux aimé mille fois,
Faut-il, pour m'accabler de douleurs infinies,
Que nos volontés soient unies
Jusqu'à faire le même choix?
Viens quereller mon cœur d'avoir tant de faiblesse
Que de se laisser prendre au même œil qui te blesse.

Mais plutôt vois te préférer
A celle que le tien préfère à tout le monde,
Et ton amitié sans seconde
N'aura plus de quoi murmurer.
Ainsi je veux punir ma flamme déloyale;
Ainsi...

SCÈNE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.

Te rencontrer dans la place Royale,

[1] *En dépit que j'en aie.* Façon de parler tombée en désuétude. On dirait aujourd'hui *malgré moi;* et cette locution a tout à la fois plus de clarté et plus de simplicité.

Solitaire, et si près de ta douce prison,
Montre bien que Phylis n'est pas à la maison.

CLÉANDRE.

Mais voir de ce côté ta démarche avancée
Montre bien qu'Angélique est fort dans ta pensée.

ALIDOR.

Hélas! c'est mon malheur! son objet trop charmant,
Quoi que je puisse faire, y règne absolument.

CLÉANDRE.

De ce pouvoir peut-être elle use en inhumaine?

ALIDOR.

Rien moins, et c'est par là que redouble ma peine :
Ce n'est qu'en m'aimant trop qu'elle me fait mourir;
Un moment de froideur, et je pourrais guérir;
Une mauvaise œillade, un peu de jalousie,
Et j'en aurais soudain passé ma fantaisie :
Mais las! elle est parfaite, et sa perfection
N'approche point encor de son affection;
Point de refus pour moi, point d'heures inégales;
Accablé de faveurs à mon repos fatales,
Sitôt qu'elle voit jour à d'innocents plaisirs,
Je vois qu'elle devine et prévient mes désirs;
Et si j'ai des rivaux, sa dédaigneuse vue
Les désespère autant que son ardeur me tue.

CLÉANDRE.

Vit-on jamais amant de la sorte enflammé,
Qui se tînt malheureux pour être trop aimé?

ALIDOR.

Comptes-tu mon esprit entre les ordinaires?
Penses-tu qu'il s'arrête aux sentiments vulgaires?
Les règles que je suis ont un air tout divers;
Je veux la liberté dans le milieu des fers.
Il ne faut point servir d'objet qui nous possède;
Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous cède :
Je le hais, s'il me force : et quand j'aime, je veux
Que de ma volonté dépendent tous mes vœux;
Que mon feu m'obéisse, au lieu de me contraindre;
Que je puisse à mon gré l'enflammer et l'éteindre,
Et, toujours en état de disposer de moi,
Donner, quand il me plaît, et retirer ma foi.
Pour vivre de la sorte Angélique est trop belle :
Mes pensers ne sauraient m'entretenir que d'elle;
Je sens de ses regards mes plaisirs se borner;
Mes pas d'autre côté n'oseraient se tourner;
Et de tous mes soucis la liberté bannie
Me soumet en esclave à trop de tyrannie.
J'ai honte de souffrir les maux dont je me plains,
Et d'éprouver ses yeux plus forts que mes desseins.
Je n'ai que trop langui sous de si rudes gênes;
A tel prix que ce soit, il faut rompre mes chaînes,
De crainte qu'un hymen, m'en ôtant le pouvoir,
Fît d'un amour par force un amour par devoir.

CLÉANDRE.

Crains-tu de posséder un objet qui te charme?

ALIDOR.

Ne parle point d'un nœud dont le seul nom m'alarme.
J'idolâtre Angélique : elle est belle aujourd'hui,
Mais sa beauté peut-elle autant durer que lui?
Et pour peu qu'elle dure, aucun me peut-il dire
Si je pourrai l'aimer jusqu'à ce qu'elle expire?
Du temps, qui change tout, les révolutions
Ne changent-elles pas nos résolutions?
Est-ce une humeur égale et ferme que la nôtre?
N'a-t-on point d'autre goût en un âge qu'en l'autre?
Juge alors le tourment que c'est d'être attaché,
Et de ne pouvoir rompre un si fâcheux marché.
Cependant Angélique, à force de me plaire,
Me flatte doucement de l'espoir du contraire;
Et si d'autre façon je ne me sais garder,
Je sens que ses attraits m'en vont persuader.
Mais, puisque son amour me donne tant de peine,
Je la veux offenser pour acquérir sa haine,
Et mériter enfin un doux commandement
Qui prononce l'arrêt de mon bannissement.
Ce remède est cruel, mais pourtant nécessaire :
Puisqu'elle me plaît trop, il me faut lui déplaire.
Tant que j'aurai chez elle encor le moindre accès,
Mes desseins de guérir n'auront point de succès.

CLÉANDRE.

Étrange humeur d'amant!

ALIDOR.

Étrange, mais utile.
Je me procure un mal pour en éviter mille.

CLÉANDRE.

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux,
Quand un rival aura le fruit de tes travaux?
Pour se venger de toi, cette belle offensée
Sous les lois d'un mari sera bientôt passée;
Et lors, que de soupirs et de pleurs répandus
Ne te rendront aucun de tant de biens perdus!

ALIDOR.

Dis mieux, que pour rentrer dans mon indifférence,
Je perdrai mon amour avec mon espérance,
Et qu'y trouvant alors sujet d'aversion,
Ma liberté naîtra de ma punition.

CLÉANDRE.

Après cette assurance, ami, je me déclare.
Amoureux dès longtemps d'une beauté si rare,
Toi seul de la servir me pouvais empêcher;
Et je n'aimais Phylis que pour m'en approcher.
Souffre donc maintenant que, pour mon allégeance,
Je prenne, si je puis, le temps de sa vengeance;
Que des ressentiments qu'elle aura contre toi
Je tire un avantage en lui portant ma foi;
Et que cette colère en son âme conçue
Puisse de mes désirs faciliter l'issue.

ALIDOR.

Si ce joug inhumain, ce passage trompeur,

Ce supplice éternel, ne te fait point de peur,
A moi ne tiendra pas que la beauté que j'aime
Ne me quitte bientôt pour un autre moi-même.
Tu portes en bon lieu tes désirs amoureux;
Mais songe que l'hymen fait bien des malheureux.

CLÉANDRE. [pense,

J'en veux bien faire essai; mais d'ailleurs, quand j'y
Peut-être seulement le nom d'époux t'offense;
Et tu voudrais qu'un autre...

ALIDOR.

Ami, que me dis-tu?
Connais mieux Angélique et sa haute vertu;
Et sache qu'une fille a beau toucher mon âme,
Je ne la connais plus dès l'heure qu'elle est femme.
De mille qu'autrefois tu m'as vu caresser,
En pas une un mari pouvait-il s'offenser?
J'évite l'apparence autant comme le crime;
Je fuis un compliment qui semble illégitime;
Et le jeu m'en déplaît, quand on fait à tous coups
Causer un médisant, et rêver un jaloux.
Encor que dans mon feu mon cœur ne s'intéresse,
Je veux pouvoir prétendre où ma bouche l'adresse,
Et garder, si je puis, parmi ces fictions,
Un renom aussi pur que mes intentions.
Ami, soupçon à part, et sans plus de réplique,
Si tu veux en ma place être aimé d'Angélique,
Allons tout de ce pas ensemble imaginer
Les moyens de la perdre, et de te la donner,
Et quelle invention sera la plus aisée.

CLÉANDRE.

Allons. Ce que j'ai dit n'était que par risée.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGÉLIQUE, POLYMAS.

ANGÉLIQUE, *tenant une lettre ouverte.*

De cette trahison ton maître est donc l'auteur?

POLYMAS.

Assez imprudemment il m'en fait le porteur.
Comme il se rend par là digne qu'on le prévienne,
Je veux bien en faire une en haine de la sienne;
Et mon devoir, mal propre à de si lâches coups,
Manque aussitôt vers lui que son amour vers vous.

ANGÉLIQUE.

Contre ce que je vois le mien encor s'obstine.
Qu'Alidor ait écrit cette lettre à Clarine!
Et qu'ainsi d'Angélique il se voulût jouer!

POLYMAS.

Il n'aura pas le front de le désavouer.
Opposez-lui ses traits, battez-le de ses armes;
Pour s'en pouvoir défendre il lui faudrait des charmes;
Mais surtout cachez-lui ce que je fais pour vous,
Et ne m'exposez point aux traits de son courroux;
Que je vous puisse encor trahir son artifice,
Et pour mieux vous servir, rester à son service.

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'échappera qui te puisse toucher;
Je sais ce qu'il faut dire, et ce qu'il faut cacher.

POLYMAS.

Feignez d'avoir reçu ce billet de Clarine,
Et que...

ANGÉLIQUE.

Ne m'instruis point; et va, qu'il ne devine.

POLYMAS.

Mais...

ANGÉLIQUE.

Ne réplique plus, et va-t'en.

POLYMAS.

J'obéis.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Mes feux, il est donc vrai que l'on vous a trahis?
Et ceux dont Alidor montrait son âme atteinte
Ne sont plus que fumée, ou n'étaient qu'une feinte?
Que la foi des amants est un gage pipeur! [peur!
Que leurs serments sont vains, et notre espoir trom-
Qu'on est peu dans leur cœur pour être dans leur bou-
Et que malaisément on sait ce qui les touche! [che!
Mais voici l'infidèle. Ah! qu'il se contraint bien!

SCÈNE II.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ALIDOR.

Puis-je avoir un moment de ton cher entretien?
Mais j'appelle un moment, de même qu'une année
Passe entre deux amants pour moins qu'une journée.

ANGÉLIQUE.

Avec de tels discours oses-tu m'aborder,
Perfide, et sans rougir peux-tu me regarder?
As-tu cru que le ciel consentît à ma perte
Jusqu'à souffrir encor ta lâcheté couverte? [reur;
Apprends, perfide, apprends que je suis hors d'er-
Tes yeux ne me sont plus que des objets d'horreur.
Je ne suis plus charmée; et mon âme, plus saine,
N'eut jamais tant d'amour qu'elle a pour toi de haine.

ALIDOR.

Voilà me recevoir avec des compliments
Qui seraient pour tout autre un peu moins que char-
Quel en est le sujet? [mants.

ANGÉLIQUE.

Le sujet? lis, parjure;
Et puis accuse-moi de te faire une injure!

ALIDOR *lit la lettre entre les mains d'Angélique.*
(Lettre supposée d'Alidor à Clarine.)

« Clarine, je suis tout à vous;
« Ma liberté vous rend les armes :
« Angélique n'a point de charmes
« Pour me défendre de vos coups;
« Ce n'est qu'une idole mouvante;
« Ses yeux sont sans vigueur, sa bouche sans appas :
« Alors que je l'aimai, je ne la connus pas;
« Et, de quelques attraits que le monde vous vante,
« Vous devez mes affections
« Autant à ses défauts qu'à vos perfections. »

ANGÉLIQUE.
Eh bien, ta perfidie est-elle en évidence?

ALIDOR.
Est-ce là tant de quoi?

ANGÉLIQUE.
Tant de quoi [1] ! l'impudence!
Après mille serments il me manque de foi,
Et me demande encor si c'est là tant de quoi!
Change, si tu le veux; je n'y perds qu'un volage :
Mais, en m'abandonnant, laisse en paix mon visage;
Oublie avec ta foi ce que j'ai de défauts;
N'établis point tes feux sur le peu que je vaux;
Fais que, sans m'y mêler, ton compliment s'explique,
Et ne le grossis point du mépris d'Angélique.

ALIDOR.
Deux mots de vérité vous mettent bien aux champs!

ANGÉLIQUE.
Ciel, tu ne punis point des hommes si méchants!
Ce traître vit encore, il me voit, il respire,
Il m'affronte, il l'avoue, il rit quand je soupire.

ALIDOR.
Vraiment le ciel a tort de ne vous pas donner,
Lorsque vous tempêtez, sa foudre à gouverner;
Il devrait avec vous être d'intelligence.
(*Angélique déchire la lettre, et en jette les morceaux.*)
Le digne et grand objet d'une haute vengeance!
Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

ANGÉLIQUE.
Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur!

ALIDOR.
Qui ne vous flatte point puissamment vous irrite.
Pour dire franchement votre peu de mérite,
Commet-on des forfaits si grands et si nouveaux
Qu'on doive tout à l'heure être mis en morceaux?
Si ce crime autrement ne saurait se remettre,
(*Il lui présente aux yeux un miroir qu'elle porte à sa ceinture.*)
Cessez; ceci vous dit encor pis que ma lettre.

ANGÉLIQUE.
S'il me dit mes défauts autant ou plus que toi,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moi :
C'est dedans son cristal que je les étudie;
Mais après il s'en tait, et moi j'y remédie;
Il m'en donne un avis sans me les reprocher,
Et, me les découvrant, il m'aide à les cacher.

ALIDOR.
Vous êtes en colère, et vous dites des pointes!
Ne présumiez-vous point que j'irais, à mains jointes,
Les yeux enflés de pleurs, et le cœur de soupirs,
Vous faire offre à genoux de mille repentirs?
Que vous êtes à plaindre étant si fort déçue!

ANGÉLIQUE.
Insolent! ôte-toi pour jamais de ma vue.

ALIDOR.
Me défendre vos yeux après mon changement,
Appelez-vous cela du nom de châtiment?
Ce n'est que me bannir du lieu de mon supplice;
Et ce commandement est si plein de justice,
Que, bien que je renonce à vivre sous vos lois,
Je vais vous obéir pour la dernière fois.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE.

Commandement honteux, où ton obéissance
N'est qu'un signe trop clair de mon peu de puissance,
Où ton bannissement a pour toi des appas,
Et me devient cruel de ne te l'être pas!
A quoi se résoudra désormais ma colère,
Si ta punition te tient lieu de salaire?
Que mon pouvoir me nuit! et qu'il m'est cher vendu!
Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu :
Je devais prévenir ton outrageux caprice;
Mon bonheur dépendait de te faire injustice.
Je chasse un fugitif avec trop de raison,
Et lui donne les champs quand il rompt sa prison.
Ah! que n'ai-je eu des bras à suivre mon courage!
Qu'il m'eût bien autrement réparé cet outrage!
Que j'eusse retranché de ses propos railleurs!
Le traître n'eût jamais porté son cœur ailleurs;
Puisqu'il m'était donné, je m'en fusse saisie;
Et sans prendre conseil que de ma jalousie,
Puisqu'un autre portrait en efface le mien,
Cent coups auraient chassé ce voleur de mon bien.
Vains projets, vains discours, vaine et fausse allégeance!
Et mes bras et son cœur manquent à ma vengeance!
Ciel, qui m'en vois donner de si justes sujets,
Donne-m'en des moyens, donne-m'en des objets.
Où me dois-je adresser? Qui doit porter sa peine?
Qui doit à son défaut m'éprouver inhumaine?

[1] *Est-ce là tant de quoi?* est ici pour *y a-t-il de quoi se fâcher?* Corneille ne croyait pouvoir trop resserrer sa pensée; et il est difficile, avec tant de concision, de ne pas se trouver quelquefois bien près de l'obscurité.

De mille désespoirs mon cœur est assailli;
Je suis seule punie, et je n'ai point failli.
Mais j'ose faire au ciel une injuste querelle;
Je n'ai que trop failli d'aimer un infidèle,
De recevoir un traître, un ingrat, sous ma loi,
Et trouver du mérite en qui manquait de foi.
Ciel, encore une fois, écoute mon envie;
Fais que de mon esprit je puisse le bannir,
Ou ne l'avoir que mort dedans mon souvenir!
Que je m'anime en vain contre un objet aimable!
Tout criminel qu'il est, il me semble adorable;
Et mes souhaits, qu'étouffe un soudain repentir,
En demandant sa mort, n'y sauraient consentir.
Restes impertinents d'une flamme insensée,
Ennemis de mon heur, sortez de ma pensée;
Ou, si vous m'en peignez encore quelques traits,
Laissez là ses vertus, peignez-moi ses forfaits.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, PHYLIS.

ANGÉLIQUE.

Le croirais-tu, Phylis? Alidor m'abandonne.

PHYLIS.

Pourquoi non? je n'y vois rien du tout qui m'étonne,
Rien qui ne soit possible, et, de plus, fort commun.
La constance est un bien qu'on ne voit en pas un.
Tout change sous les cieux, mais partout bon remède.

ANGÉLIQUE.

Le ciel n'en a point fait au mal qui me possède.

PHYLIS.

Choisis de mes amants, sans t'affliger si fort,
Et n'appréhende pas de me faire grand tort;
J'en pourrais, au besoin, fournir toute la ville,
Qu'il m'en demeurerait encor plus de deux mille.

ANGÉLIQUE.

Tu me ferais mourir avec de tels propos;
Ah! laisse-moi plutôt soupirer en repos,
Ma sœur.

PHYLIS.

Plût au bon Dieu que tu voulusses l'être!

ANGÉLIQUE.

Eh quoi! tu ris encor? c'est bien faire paraître...

PHYLIS.

Que je ne saurais voir d'un visage affligé
Ta cruauté punie, et mon frère vengé.
Après tout, je connais quelle est ta maladie;
Tu vois comme Alidor est plein de perfidie;
Mais je mets dans deux jours ma tête à l'abandon
Au cas qu'un repentir n'obtienne son pardon.

ANGÉLIQUE.

Après que cet ingrat me quitte pour Clarine?

PHYLIS.

De le garder longtemps elle n'a pas la mine;
Et j'estime si peu ces nouvelles amours,
Que je te pleige [1] encor son retour dans deux jours;
Et lors ne pense pas, quoi que tu te proposes,
Que de tes volontés devant lui tu disposes.
Prépare tes dédains, arme-toi de rigueur,
Une larme, un soupir, te percera le cœur;
Et je serai ravie alors de voir vos flammes
Brûler mieux que devant, et rejoindre vos âmes.
Mais j'en crains un succès à ta confusion:
Qui change une fois, change à toute occasion;
Et nous verrons toujours, si Dieu le laisse vivre,
Un change, un repentir, un pardon, s'entre-suivre.
Ce dernier est souvent l'amorce d'un forfait;
Et l'on cesse de craindre un courroux sans effet.

ANGÉLIQUE.

Sa faute a trop d'excès pour être rémissible,
Ma sœur; je ne suis pas de la sorte insensible:
Et si je présumais que mon trop de bonté
Pût jamais se résoudre à cette lâcheté,
Qu'un si honteux pardon pût suivre cette offense,
J'en préviendrais le coup, m'en ôtant la puissance.
Adieu: dans la colère où je suis aujourd'hui,
J'accepterais plutôt un barbare que lui.

SCÈNE V.

PHYLIS, DORASTE.

PHYLIS.

Il faut donc se hâter qu'elle ne refroidisse.
(*Elle frappe du pied à la porte de son logis, et fait sortir son frère.*)
Frère, quelque inconnu t'a fait un bon office:
Il ne tiendra qu'à toi d'être un second Médor;
On a fait qu'Angélique....

DORASTE.

Eh bien?

PHYLIS.

Hait Alidor.

DORASTE.

Elle hait Alidor! Angélique!

PHYLIS.

Angélique.

DORASTE.

D'où lui vient cette humeur? qui les a mis en pique?

PHYLIS.

Si tu prends bien ton temps, il y fait bon pour toi.
Va, ne t'amuse point à savoir le pourquoi;
Parle au père d'abord: tu sais qu'il te souhaite;
Et s'il ne s'en dédit, tiens l'affaire pour faite.

DORASTE.

Bien qu'un si bon avis ne soit à mépriser,

[1] *Pleiger*. Vieux mot qui signifie *cautionner, garantir*.

Je crains...

PHYLIS.

Lysis m'aborde, et tu me veux causer[1] !
Entre chez Angélique, et pousse ta fortune :
Quand je vois un amant, un frère m'importune.

SCÈNE VI.

LYSIS, PHYLIS.

LYSIS.

Comme vous le chassez !

PHYLIS.

Qu'eût-il fait avec nous ?
Mon entretien sans lui te semblera plus doux ;
Tu pourras t'expliquer avec moins de contrainte ;
Me conter de quels feux tu te sens l'âme atteinte,
Et ce que tu croiras propre à te soulager.
Regarde maintenant si je sais t'obliger.

LYSIS.

Cette obligation serait bien plus extrême,
Si vous vouliez traiter tous mes rivaux de même ;
Et vous feriez bien plus pour mon contentement,
De souffrir avec vous vingt frères qu'un amant.

PHYLIS.

Nous sommes donc, Lysis, d'une humeur bien contraire :
J'y souffrirais plutôt cinquante amants qu'un frère ;
Et puisque nos esprits ont si peu de rapport,
Je m'étonne comment nous nous aimons si fort.

LYSIS.

Vous êtes ma maîtresse ; et mes flammes discrètes
Doivent un tel respect aux lois que vous me faites,
Que pour leur obéir mes sentiments domptés
N'osent plus se régler que sur vos volontés.

PHYLIS.

J'aime des serviteurs qui pour une maîtresse
Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce qui les blesse.
Si tu vois quelque jour tes feux récompensés,
Souviens-toi... Qu'est-ce ci ? Cléandre, vous passez ?

(Cléandre va pour entrer chez Angélique, et Phylis l'arrête.)

SCÈNE VII.

CLÉANDRE, PHYLIS, LYSIS.

CLÉANDRE.

Il me faut bien passer, puisque la place est prise.

PHYLIS.

Venez ; cette raison est de mauvaise mise.
D'un million d'amants je puis flatter les vœux,
Et n'aurais pas l'esprit d'en entretenir deux ?
Sortez de cette erreur, et souffrant ce partage,
Ne faites pas ici l'entendu davantage.

CLÉANDRE.

Le moyen que je sois insensible à ce point ?

PHYLIS.

Quoi ! pour l'entretenir, ne vous aimé-je point ?

CLÉANDRE.

Encor que votre ardeur à la mienne réponde,
Je ne veux plus d'un bien commun à tout le monde.

PHYLIS.

Si vous nommez ma flamme un bien commun à tous,
Je n'aime, pour le moins, personne plus que vous ;
Cela vous doit suffire.

CLÉANDRE.

Oui bien, à des volages
Qui peuvent en un jour adorer cent visages ;
Mais ceux dont un objet possède tous les soins,
Se donnant tout entiers, n'en méritent pas moins.

PHYLIS.

De vrai, si vous valiez beaucoup plus que les autres,
Je devrais dédaigner leurs vœux auprès des vôtres ;
Mais mille aussi bien faits ne sont pas mieux traités,
Et ne murmurent point contre mes volontés.
Est-ce à moi, s'il vous plaît, de vivre à votre mode ?
Votre amour, en ce cas, serait fort incommode :
Loin de la recevoir, vous me feriez la loi.
Qui m'aime de la sorte, il s'aime, et non pas moi.

LYSIS, *à Cléandre.*

Persiste en ton humeur, je te prie, et conseille
A tous nos concurrents d'en prendre une pareille.

CLÉANDRE.

Tu seras bientôt seul, s'ils veulent m'imiter.

PHYLIS.

Quoi donc ! c'est tout de bon que tu me veux quitter !
Tu ne dis mot, rêveur, et pour toute réplique,
Tu tournes tes regards du côté d'Angélique :
Est-elle donc l'objet de tes légèretés ?
Veux-tu faire d'un coup deux infidélités,
Et que dans mon offense Alidor s'intéresse ?
Cléandre, c'est assez de trahir ta maîtresse ;
Dans ta nouvelle flamme épargne tes amis,
Et ne l'adresse point en lieu qui soit promis.

CLÉANDRE.

De la part d'Alidor je vais voir cette belle ;
Laisse-m'en avec lui démêler la querelle,
Et ne t'informe point de mes intentions.

PHYLIS.

Puisqu'il me faut résoudre en mes afflictions,
Et que pour te garder j'ai trop peu de mérite,
Du moins, avant l'adieu, demeurons quitte à quitte,
Que ce que j'ai du tien je te le rende ici :
Tu m'as offert des vœux, que je t'en offre aussi ;
Et faisons entre nous toutes choses égales.

[1] Dans ce sens, *causer* est un verbe neutre; et par conséquent il ne peut pas se construire ainsi avec un régime direct.

LYSIS.
Et moi, durant ce temps, je garderai les balles[1] ?
PHYLIS.
Je te donne congé d'une heure, si tu veux.
LYSIS.
Je l'accepte, au hasard de le prendre pour deux.
PHYLIS.
Pour deux, pour quatre, soit; ne crains pas qu'il [m'ennuie.

SCÈNE VIII.

CLÉANDRE, PHYLIS.

PHYLIS *arrête Cléandre, qui tâche de s'échapper pour entrer chez Angélique.*
Mais je ne consens pas cependant qu'on me fuie;
Tu perds temps d'y tâcher, si tu n'as mon congé.
Inhumain! est-ce ainsi que je t'ai négligé?
Quand tu m'offrais des vœux, prenais-je ainsi la fuite?
Et rends-tu la pareille à ma juste poursuite?
Avec tant de douceur tu te vis écouter!
Et tu tournes le dos quand je t'en veux conter!
CLÉANDRE.
Va te jouer d'un autre avec tes railleries;
J'ai l'oreille mal faite à ces galanteries :
Ou cesse de m'aimer, ou n'aime plus que moi.
PHYLIS.
Je ne t'impose pas une si dure loi;
Avec moi, si tu veux, aime toute la terre,
Sans craindre que jamais je t'en fasse la guerre.
Je reconnais assez mes imperfections;
Et quelque part que j'aie en tes afflictions,
C'est encor trop pour moi; seulement ne rejette
La parfaite amitié d'une fille imparfaite.
CLÉANDRE.
Qui te rend obstinée à me persécuter?
PHYLIS.
Qui te rend si cruel que de me rebuter?
CLÉANDRE.
Il faut que de tes mains un adieu me délivre.
PHYLIS.
Si tu sais t'en aller, je saurai bien te suivre;
Et quelque occasion qui t'amène en ces lieux,
Tu ne lui diras pas grand secret à mes yeux.
Je suis plus incommode encor qu'il ne te semble.
Parlons plutôt d'accord, et composons ensemble.
Hier un peintre excellent m'apporta mon portrait :
Tandis qu'il t'en demeure encore quelque trait,
Qu'encor tu me connais, et que de ta pensée
Mon image n'est pas tout à fait effacée,
Ne m'en refuse point ton petit jugement.

[1] Locution proverbiale tirée du jeu de paume, et qui revient à ceci : *Et moi, durant ce temps, je vous regarderai.*

CLÉANDRE.
Je le tiens pour bien fait.
PHYLIS.
Plains-tu tant un moment!
Et m'attachant à toi, si je te désespère,
A ce prix trouves-tu ta liberté trop chère?
CLÉANDRE.
Allons, puisque autrement je ne te puis quitter,
A tel prix que ce soit il me faut racheter.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHYLIS, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.
En ce point il ressemble à ton humeur volage,
Qu'il reçoit tout le monde avec même visage;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te ressemble pas,
En ce qu'il ne dit mot, et ne suit point mes pas.
PHYLIS.
En quoi que désormais ma présence te nuise,
La civilité veut que je te reconduise.
CLÉANDRE.
Mets enfin quelque borne à ta civilité,
Et, suivant notre accord, me laisse en liberté.

SCÈNE II.

DORASTE, PHYLIS, CLÉANDRE.

DORASTE *sort de chez Angélique.*
Tout est gagné, ma sœur; la belle m'est acquise :
Jamais occasion ne se trouva mieux prise;
Je possède Angélique.
CLÉANDRE.
Angélique?
DORASTE.
Oui, tu peux
Avertir Alidor du succès de mes vœux,
Et qu'au sortir du bal, que je donne chez elle,
Demain un sacré nœud m'unit à cette belle;
Dis-lui qu'il s'en console. Adieu : je vais pourvoir
A tout ce qu'il me faut préparer pour ce soir.
PHYLIS.
Ce soir j'ai bien la mine, en dépit de ta glace,
D'en trouver là cinquante à qui donner ta place.
Va-t'en, si bon te semble, ou demeure en ces lieux :
Je ne t'arrêtais pas ici pour tes beaux yeux;
Mais jusqu'à maintenant j'ai voulu te distraire,

De peur que ton abord interrompît mon frère.
Quelque fin que tu sois, tiens-toi pour affiné[1].

SCÈNE III.

CLÉANDRE.

Ciel, à tant de malheurs m'aviez-vous destiné!
Faut-il que d'un dessein si juste que le nôtre
La peine soit pour nous, et les fruits pour un autre?
Et que notre artifice ait si mal succédé,
Qu'il me dérobe un bien qu'Alidor m'a cédé?
Officieux ami d'un amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cet objet adorable!
Qu'en vain de m'en saisir ton adresse entreprend!
Ce que tu m'as donné, Doraste le surprend.
Tandis qu'il me supplante, une sœur me cajole;
Elle me tient les mains cependant qu'il me vole.
On me joue, on me brave, on me tue, on s'en rit.
L'un me vante son heur, l'autre son trait d'esprit.
L'un et l'autre à la fois me perd, me désespère :
Et je puis épargner ou la sœur ou le frère!
Être sans Angélique, et sans ressentiment!
Avec si peu de cœur aimer si puissamment!
Cléandre, est-ce un forfait que l'ardeur qui te presse?
Craignais-tu d'avouer une telle maîtresse?
Et cachais-tu l'excès de ton affection
Par honte, par dépit, ou par discrétion?
Pouvais-tu désirer occasion plus belle
Que le nom d'Alidor à venger ta querelle?
Si pour tes feux cachés tu n'oses t'émouvoir,
Laisse leurs intérêts ; suis ceux de ton devoir.
On supplante Alidor, du moins en apparence,
Et sans ressentiment tu souffres cette offense!
Ton courage est muet, et ton bras endormi!
Pour être amant discret, tu parais lâche ami!
C'est trop abandonner ta renommée au blâme;
Il faut sauver d'un coup ton honneur et ta flamme,
Et l'un et l'autre ici marchent d'un pas égal;
Soutenant un ami, tu t'ôtes un rival.
Ne diffère donc plus ce que l'honneur commande ;
Et lui gagne Angélique, afin qu'il te la rende.
Il faut...

SCÈNE IV.

ALIDOR, CLÉANDRE.

ALIDOR.
Eh bien, Cléandre, ai-je su t'obliger?
CLÉANDRE.
Pour m'avoir obligé, que je vais t'affliger!
Doraste a pris le temps des dépits d'Angélique.
ALIDOR.
Après?
CLÉANDRE.
Après cela tu veux que je m'explique?
ALIDOR.
Qu'en a-t-il obtenu?
CLÉANDRE.
Par delà son espoir;
Il l'épouse demain, lui donne bal ce soir :
Juge, juge par là si mon mal est extrême.
ALIDOR.
En es-tu bien certain?
CLÉANDRE.
J'ai tout su de lui-même.
ALIDOR.
Que je serais heureux si je ne t'aimais point!
Ton malheur aurait mis mon bonheur à son point ;
La prison d'Angélique aurait rompu la mienne.
Quelque empire sur moi que son visage obtienne,
Ma passion fût morte avec sa liberté;
Et trop vain pour souffrir qu'en sa captivité
Les restes d'un rival m'eussent enchaîné l'âme,
Les feux de son hymen auraient éteint ma flamme.
Pour forcer sa colère à de si doux effets,
Quels efforts, cher ami, ne me suis-je point faits!
Malgré tout mon amour, prendre un orgueil farouche,
L'adorer dans le cœur, et l'outrager de bouche;
J'ai souffert ce supplice, et me suis feint léger,
De honte et de dépit de ne pouvoir changer.
Et je vois, près du but où je voulais prétendre,
Les fruits de mon travail n'être pas pour Cléandre!
A ces conditions mon bonheur me déplaît.
Je ne puis être heureux, si Cléandre ne l'est.
Ce que je t'ai promis ne peut être à personne;
Il faut que je périsse, ou que je te le donne.
J'aurai trop de moyens de te garder ma foi ;
Et malgré les destins Angélique est à toi.
CLÉANDRE.
Ne trouble point pour moi le repos de ton âme;
Il t'en coûterait trop pour avancer ma flamme.
Sans que ton amitié fasse un second effort,
Voici de qui j'aurai ma maîtresse ou la mort.
Si Doraste a du cœur, il faut qu'il la défende,
Et que l'épée au poing il la gagne ou la rende.
ALIDOR.
Simple! par le chemin que tu penses tenir,
Tu la lui peux ôter, mais non pas l'obtenir.
La suite des duels ne fut jamais plaisante :
C'était ces jours passés ce que disait Théante[1].
Je veux prendre un moyen et plus court et plus seur[2].

[1] *Affiné*, c'est-à-dire *qui a trouvé plus fin que soi*, a perdu cette signification. C'est un de ces mots que l'on regrette, parce qu'on ne peut les remplacer que par une longue périphrase.

[1] Dans la comédie de *la Suivante*, act. III, sc. IX.
[2] Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer qu'on écrivait

Et, sans aucun péril, t'en rendre possesseur.
Va-t'en donc, et me laisse auprès de ta maîtresse
De mon reste d'amour faire jouer l'adresse.

CLÉANDRE.

Cher ami...

ALIDOR.

Va-t'en, dis-je, et par tes compliments
Cesse de t'opposer à tes contentements;
Désormais en ces lieux tu ne fais que me nuire.

CLÉANDRE.

Je vais donc te laisser ma fortune à conduire.
Adieu. Puissé-je avoir les moyens à mon tour
De faire autant pour toi que toi pour mon amour!

ALIDOR, *seul.*

Que pour ton amitié je vais souffrir de peine!
Déjà presque échappé, je rentre dans ma chaîne.
Il faut encore un coup, m'exposant à ses yeux,
Reprendre de l'amour, afin d'en donner mieux.
Mais reprendre un amour dont je veux me défaire,
Qu'est-ce qu'à mes desseins un chemin tout contraire?
Allons-y toutefois, puisque je l'ai promis :
Et que la peine est douce à qui sert ses amis!

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, *dans son cabinet.*

Quel malheur partout m'accompagne!
Qu'un indiscret hymen me venge à mes dépens!
Que de pleurs en vain je répands,
Moins pour ce que je perds que pour ce que je gagne!
L'un m'est plus doux que l'autre, et j'ai moins de tourment
Du crime d'Alidor que de son châtiment.
Ce traître alluma donc ma flamme!
Je puis donc consentir à ces tristes accords!
Hélas! par quelques vains efforts
Que je me fasse jour jusqu'au fond de mon âme,
J'y trouve seulement, afin de me punir,
Le dépit du passé, l'horreur de l'avenir.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Où viens-tu, déloyal? avec quelle impudence
Oses-tu redoubler mes maux par ta présence!
Qui te donne le front de surprendre mes pleurs?
Cherches-tu de la joie à même mes douleurs?
Et peux-tu conserver une âme assez hardie
Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta perfidie?
Après que tu m'as fait un insolent aveu
De n'avoir plus pour moi ni de foi ni de feu,
Tu te mets à genoux, et tu veux, misérable,
Que ton feint repentir m'en donne un véritable?
Va, va, n'espère rien de tes submissions;
Porte-les à l'objet de tes affections;
Ne me présente plus les traits qui m'ont déçue;
N'attaque point mon cœur en me blessant la vue.
Penses-tu que je sois, après ton changement,
Ou sans ressouvenir, ou sans ressentiment?
S'il te souvient encor de ton brutal caprice,
Dis-moi, que viens-tu faire au lieu de ton supplice?
Garde un exil si cher à tes légèretés.
Je ne veux plus savoir de toi mes vérités.
Quoi! tu ne me dis mot! crois-tu que ton silence
Puisse de tes discours réparer l'insolence?
Des pleurs effacent-ils un mépris si cuisant?
Et ne t'en dédis-tu, traître, qu'en te taisant?
Pour triompher de moi veux-tu, pour toutes armes,
Employer des soupirs et de muettes larmes?
Sur notre amour passé c'est trop te confier;
Du moins dis quelque chose à te justifier;
Demande le pardon que tes regards m'arrachent;
Explique leurs discours, dis-moi ce qu'ils me cachent.
Que mon courroux est faible! et que leurs traits puissants
Rendent des criminels aisément innocents!
Je n'y puis résister, quelque effort que je fasse;
Et, de peur de me rendre, il faut quitter la place.

ALIDOR *la retient, comme elle veut s'en aller.*

Quoi! votre amour renaît, et vous m'abandonnez!
C'est bien là me punir quand vous me pardonnez.
Je sais ce que j'ai fait, et qu'après tant d'audace
Je ne mérite pas de jouir de ma grâce;
Mais demeurez du moins, tant que vous ayez su
Que par un feint mépris votre amour fut déçu,
Que je vous fus fidèle en dépit de ma lettre,
Qu'en vos mains seulement on la devait remettre;
Que mon dessein n'allait qu'à voir vos mouvements,
Et juger de vos feux par vos ressentiments.
Dites, quand je la vis entre vos mains remise,
Changeai-je de couleur? eus-je quelque surprise?
Ma parole plus ferme et mon port assuré
Ne vous montraient-ils pas un esprit préparé?
Que Clarine vous die, à la première vue,
Si jamais de mon change elle s'est aperçue.
Ce mauvais compliment flattait mal ses appas;
Il vous faisait outrage, et ne l'obligeait pas;
Et ses termes piquants, mal conçus pour lui plaire,
Au lieu de son amour, cherchaient votre colère.

ANGÉLIQUE.

Cesse de m'éclaircir sur ce triste secret;
En te montrant fidèle, il accroît mon regret :
Je perds moins, si je crois ne perdre qu'un volage,
Et je ne puis sortir d'erreur qu'à mon dommage.
Que me sert de savoir que tes vœux sont constants?

alors *mëur, seur,* au lieu de *mûr, sûr,* et que la prononciation de ces mots était conforme à leur orthographe.

Que te sert d'être aimé, quand il n'en est plus temps?

ALIDOR.

Aussi je ne viens pas pour regagner votre âme :
Préférez-moi Doraste, et devenez sa femme.
Je vous viens, par ma mort, en donner le pouvoir :
Moi vivant, votre foi ne le peut recevoir,
Elle m'est engagée, et, quoi que l'on vous die,
Sans crime elle ne peut durer moins que ma vie.
Mais voici qui vous rend l'une et l'autre à la fois.

ANGÉLIQUE.

Ah! ce cruel discours me réduit aux abois.
Ma colère a rendu ma perte inévitable,
Et je déteste en vain ma faute irréparable.

ALIDOR.

Si vous avez du cœur, on la peut réparer.

ANGÉLIQUE.

On nous doit dès demain pour jamais séparer.
Que puis-je à de tels maux appliquer pour remède?

ALIDOR.

Ce qu'ordonne l'amour aux âmes qu'il possède.
Si vous m'aimez encor, vous saurez dès ce soir
Rompre les noirs effets d'un juste désespoir.
Quittez avec le bal vos malheurs pour me suivre,
Ou soudain à vos yeux je vais cesser de vivre.
Mettez-vous en ma mort votre contentement?

ANGÉLIQUE.

Non; mais que dira-t-on d'un tel emportement?

ALIDOR.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie?
Il y va de votre heur, il y va de ma vie;
Et vous vous arrêtez à ce qu'on en dira!
Mais faites désormais tout ce qu'il vous plaira :
Puisque vous consentez plutôt à vos supplices
Qu'à l'unique moyen de payer mes services,
Ma mort va me venger de votre peu d'amour;
Si vous n'êtes à moi, je ne veux plus du jour.

ANGÉLIQUE.

Retiens ce coup fatal; me voilà résolue :
Use sur tout mon cœur de puissance absolue :
Puisqu'il est tout à toi, tu peux tout commander;
Et contre nos malheurs j'ose tout hasarder.
Cet éclat du dehors n'a rien qui m'embarrasse :
Mon honneur seulement te demande une grâce;
Accorde à ma pudeur que deux mots de ta main
Puissent justifier ma fuite et ton dessein;
Que mes parents surpris trouvent ici ce gage
Qui les rende assurés d'un heureux mariage;
Et que je sauve ainsi ma réputation
Par la sincérité de ton intention.
La faute en sera moindre, et mon trop de constance
Paraîtra seulement fuir une violence.

ALIDOR.

Enfin, par ce dessein vous me ressuscitez :
Agissez pleinement dessus mes volontés.
J'avais pour votre honneur la même inquiétude;
Et ne pourrais d'ailleurs qu'avec ingratitude,
Voyant ce que pour moi votre flamme résout,
Dénier quelque chose à qui m'accorde tout.
Donnez-moi; sur-le-champ je vous veux satisfaire

ANGÉLIQUE.

Il vaut mieux que l'effet à tantôt se diffère.
Je manque ici de tout, et j'ai le cœur transi
De crainte que quelqu'un ne te découvre ici :
Mon dessein généreux fait naître cette crainte;
Depuis qu'il est formé, j'en ai senti l'atteinte.
Quitte-moi, je te prie, et coule-toi sans bruit.

ALIDOR.

Puisque vous le voulez, adieu jusqu'à minuit.

ANGÉLIQUE.

(Alidor s'en va, et Angélique continue.)

Que promets-tu, pauvre aveuglée?
A quoi t'engage ici ta folle passion!
Et de quelle indiscrétion
Ne s'accompagne point ton ardeur déréglée?
Tu cours à ta ruine, et vas tout hasarder
Sur la foi d'un amant qui n'en saurait garder.
Je me trompe, il n'est point volage;
J'ai vu sa fermeté, j'en ai cru ses soupirs;
Et si je flatte mes désirs,
Une si douce erreur n'est qu'à mon avantage.
Me manquât-il de foi, je la lui dois garder,
Et pour perdre Doraste il faut tout hasarder.

ALIDOR, *sortant de la maison d'Angélique, traversant le théâtre.*

Cléandre, elle est à toi; j'ai fléchi son courage.
Que ne peut l'artifice, et le fard du langage?
Et si pour un ami ces effets je produis,
Lorsque j'agis pour moi, qu'est-ce que je ne puis?

SCÈNE VII.

PHYLIS.

Alidor à mes yeux sort de chez Angélique,
Comme s'il y gardait encor quelque pratique;
Et même, à son visage, il semble assez content.
Aurait-il regagné cet esprit inconstant?
Oh! qu'il ferait bon voir que cette humeur volage
Deux fois, en moins d'une heure, eût changé de courage.
Que mon frère en tiendrait, s'ils s'étaient mis d'accord!
Il faut qu'à le savoir je fasse mon effort.
Ce soir, je sonderai les secrets de son âme;
Et si son entretien ne me trahit sa flamme,
J'aurai l'œil de si près dessus ses actions,
Que je m'éclaircirai de ses intentions.

SCÈNE VIII.

PHYLIS, LYSIS.

PHYLIS.

Quoi! Lysis, ta retraite est de peu de durée!

LYSIS.

L'heure de mon congé n'est qu'à peine expirée;
Mais vous voyant ici sans frère et sans amant...

PHYLIS.

N'en présume pas mieux pour ton contentement.

LYSIS.

Et d'où vient à Phylis une humeur si nouvelle?

PHYLIS.

Vois-tu, je ne sais quoi me brouille la cervelle.
Va, ne me conte rien de ton affection;
Elle en aurait fort peu de satisfaction.

LYSIS.

Cependant sans parler il faut que je soupire?

PHYLIS.

Réserve pour le bal ce que tu me veux dire.

LYSIS.

Le bal, où le tient-on?

PHYLIS.

Là dedans.

LYSIS.

Il suffit;
De votre bon avis je ferai mon profit.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALIDOR, CLÉANDRE, TROUPE D'HOMMES ARMÉS.

(*L'acte est dans la nuit, et Alidor dit ce premier vers à Cléandre; et l'ayant fait retirer avec sa troupe, il continue seul.*)

ALIDOR.

Attends, sans faire bruit, que je t'en avertisse.
Enfin la nuit s'avance, et son voile propice
Me va faciliter le succès que j'attends [tents.
Pour rendre heureux Cléandre, et mes désirs con-
Mon cœur, las de porter un joug si tyrannique,
Ne sera plus qu'une heure esclave d'Angélique.
Je vais faire un ami possesseur de mon bien:
Aussi dans son bonheur je rencontre le mien.
C'est moins pour l'obliger que pour me satisfaire,
Moins pour le lui donner qu'afin de m'en défaire.
Ce trait paraîtra lâche et plein de trahison;
Mais cette lâcheté m'ouvrira ma prison.
Je veux bien, à ce prix, avoir l'âme traîtresse,
Et que ma liberté me coûte une maîtresse.
Que lui fais-je, après tout, qu'elle n'ait mérité
Pour avoir, malgré moi, fait ma captivité?
Qu'on ne m'accuse point d'aucune ingratitude;
Ce n'est que me venger d'un an de servitude,
Que rompre son dessein, comme elle a fait le mien,
Qu'user de mon pouvoir, comme elle a fait du sien,
Et ne lui pas laisser un si grand avantage
De suivre son humeur, et forcer mon courage.
Le forcer! mais, hélas! que mon consentement,
Par un si doux effort, fut surpris aisément!
Quel excès de plaisir goûta mon imprudence
Avant que réfléchir sur cette violence!
Examinant mon feu, qu'est-ce que je ne perds?
Et qu'il m'est cher vendu de connaître mes fers!
Je soupçonne déjà mon dessein d'injustice,
Et je doute s'il est ou raison ou caprice.
Je crains un pire mal après ma guérison,
Et d'aller au supplice en rompant ma prison.
Alidor, tu consens qu'un autre la possède!
Tu t'exposes sans crainte à des maux sans remède!
Ne romps point les effets de son intention,
Et laisse un libre cours à ton affection.
Fais ce beau coup pour toi; suis l'ardeur qui te presse.
Mais trahir ton ami! mais trahir ta maîtresse!
Je n'en veux obliger pas un à me haïr,
Et ne sais qui des deux ou servir, ou trahir.
Quoi! je balance encor, je m'arrête, je doute!
Mes résolutions, qui vous met en déroute?
Revenez, mes desseins, et ne permettez pas
Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.
En vain pour Angélique ils prennent la querelle;
Cléandre, elle est à toi, nous sommes deux contre elle.
Ma liberté conspire avecque tes ardeurs;
Les miennes désormais vont tourner en froideurs;
Et, lassé de souffrir un si rude servage,
J'ai l'esprit assez fort pour combattre un visage.
Ce coup n'est qu'un effet de générosité,
Et je ne suis honteux que d'en avoir douté.
Amour, que ton pouvoir tâche en vain de paraître!
Fuis, petit insolent, je veux être le maître;
Il ne sera pas dit qu'un homme tel que moi
En dépit qu'il en ait, obéisse à ta loi.
Je ne me résoudrai jamais à l'hyménée
Que d'une volonté franche et déterminée,
Et celle à qui ses nœuds m'uniront pour jamais
M'en sera redevable, et non à ses attraits;
Et ma flamme...

SCÈNE II.

ALIDOR, CLÉANDRE.

CLÉANDRE.
Alidor!
ALIDOR.
Qui m'appelle?
CLÉANDRE.
Cléandre.
ALIDOR.
Tu t'avances trop tôt.
CLÉANDRE.
Je me lasse d'attendre.
ALIDOR.
Laisse-moi, cher ami, le soin de t'avertir
En quel temps de ce coin il te faudra sortir.
CLÉANDRE.
Minuit vient de sonner; et, par expérience,
Tu sais comme l'amour est plein d'impatience.
ALIDOR.
Va donc tenir tout prêt à faire un si beau coup;
Ce que nous attendons ne peut tarder beaucoup.
Je livre entre tes mains cette belle maîtresse,
Sitôt que j'aurai pu lui rendre ta promesse :
Sans lumière, et d'ailleurs s'assurant en ma foi,
Rien ne l'empêchera de la croire de moi.
Après, achève seul; je ne puis, sans supplice,
Forcer ici mon bras à te faire service;
Et mon reste d'amour, en cet enlèvement,
Ne peut contribuer que mon consentement.
CLÉANDRE.
Ami, ce m'est assez.
ALIDOR.
Va donc là-bas attendre
Que je te donne avis du temps qu'il faudra prendre.
Cléandre, encore un mot. Pour de pareils exploits
Nous nous ressemblons mal, et de taille et de voix;
Angélique soudain pourra te reconnaître;
Regarde après ses cris si tu serais le maître.
CLÉANDRE.
Ma main dessus sa bouche y saura trop pourvoir.
ALIDOR.
Ami, séparons-nous, je pense l'entrevoir.
CLÉANDRE.
Adieu. Fais promptement.

SCÈNE III.

ALIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.
Que la nuit est obscure!
Alidor n'est pas loin, j'entends quelque murmure.
ALIDOR.
De peur d'être connu, je défends à mes gens
De paraître en ces lieux avant qu'il en soit temps.
Tenez.
(Il lui donne la promesse de Cléandre.)
ANGÉLIQUE.
Je prends sans lire; et ta foi m'est si claire,
Que je la prends bien moins pour moi que pour mon père.
Je la porte à ma chambre : épargnons les discours;
Fais avancer tes gens, et dépêche.
ALIDOR.
J'y cours.
(seul.)
Lorsque de son honneur je lui rends l'assurance,
C'est quand je trompe mieux sa crédule espérance :
Mais, puisqu'au lieu de moi je lui donne un ami,
A tout prendre, ce n'est la tromper qu'à demi.

SCÈNE IV.

PHYLIS.

Angélique! c'est fait, mon frère en a dans l'aile[1];
La voyant échapper, je courais après elle;
Mais un maudit galant m'est venu brusquement
Servir à la traverse un mauvais compliment,
Et par ses vains discours m'embarrasser de sorte
Qu'Angélique à son aise a su gagner la porte.
Sa perte est assurée, et le traître Alidor
La posséda jadis, et la possède encor.
Mais jusques à ce point serait-elle imprudente?
Il n'en faut point douter, sa perte est évidente;
Le cœur me le disait, le voyant en sortir,
Et mon frère dès lors se devait avertir.
Je te trahis, mon frère, et par ma négligence,
Étant sans y penser de leur intelligence...
(Alidor paraît avec Cléandre, accompagné d'une troupe; et après lui avoir montré Phylis, qu'il croit être Angélique, il se retire en un coin du théâtre, et Cléandre enlève Phylis, et lui met d'abord la main sur la bouche.)

SCÈNE V.

ALIDOR.

On l'enlève, et mon cœur, surpris d'un vain regret,
Fait à ma perfidie un reproche secret;

[1] *Mon frère en a dans l'aile.* Locution proverbiale, et qui veut dire ici, *mon frère est joué. En avoir dans l'aile* signifie ordinairement, *être blessé, être amoureux, être épris.* Bellingen, dans ses *Proverbes français*, prétend qu'il faut écrire *dans le L*, et non *dans l'aile*, parce que, dit-il, cette façon de parler désigne une personne qui est entrée dans la cinquantième année de son âge, et qu'en chiffres romains la lettre *l* vaut 50. Quoi qu'il en soit, le sens de ce vers de Corneille est trop clair pour avoir besoin d'être plus longuement commenté.

Il tient pour Angélique, il la suit, le rebelle!
Parmi mes trahisons il veut être fidèle;
Je le sens, malgré moi, de nouveaux feux épris,
Refuser de ma main sa franchise à ce prix,
Désavouer mon crime, et, pour mieux s'en défendre,
Me demander son bien, que je cède à Cléandre.
Hélas! qui me prescrit cette brutale loi
De payer tant d'amour avec si peu de foi?
Qu'envers cette beauté ma flamme est inhumaine!
Si mon feu la trahit, que lui ferait ma haine?
Juge, juge, Alidor, en quelle extrémité
La va précipiter ton infidélité.
Écoute ses soupirs, considère ses larmes,
Laisse-toi vaincre enfin à de si fortes armes;
Et va voir si Cléandre, à qui tu sers d'appui,
Pourra faire pour toi ce que tu fais pour lui.
Mais mon esprit s'égare, et quoi qu'il se figure,
Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,
Et qu'Alidor, de nuit plus faible que de jour,
Redonne à la pitié ce qu'il ôte à l'amour?
Ainsi donc mes desseins se tournent en fumée!
J'ai d'autres repentirs que de l'avoir aimée!
Suis-je encore Alidor après ces sentiments?
Et ne pourrai-je enfin régler mes mouvements?
Vaine compassion des douleurs d'Angélique,
Qui pense triompher d'un cœur mélancolique!
Téméraire avorton d'un impuissant remords,
Va, va porter ailleurs tes débiles efforts.
Après de tels appas, qui ne m'ont pu séduire,
Qui te fait espérer ce qu'ils n'ont su produire?
Pour un méchant soupir que tu m'as dérobé,
Ne me présume pas tout à fait succombé:
Je sais trop maintenir ce que je me propose,
Et souverain sur moi, rien que moi n'en dispose.
En vain un peu d'amour me déguise en forfait
Du bien que je me veux le généreux effet,
De nouveau j'y consens, et prêt à l'entreprendre...

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, ALIDOR.

ANGÉLIQUE.

Je demande pardon de t'avoir fait attendre;
D'autant qu'en l'escalier on faisait quelque bruit,
Et qu'un peu de lumière en effaçait la nuit,
Je n'osais avancer, de peur d'être aperçue.
Allons, tout est-il prêt? Personne ne m'a vue:
De grâce, dépêchons, c'est trop perdre de temps,
Et les moments ici nous sont trop importants;
Fuyons vite, et craignons les yeux d'un domestique.
Quoi! tu ne réponds rien à la voix d'Angélique?

ALIDOR.

Angélique? mes gens vous viennent d'enlever;
Qui vous a fait si tôt de leurs mains vous sauver?
Quel soudain repentir, quelle crainte de blâme,
Et quelle ruse enfin vous dérobe à ma flamme?
Ne vous suffit-il point de me manquer de foi,
Sans prendre encor plaisir à vous jouer de moi?

ANGÉLIQUE.

Que tes gens cette nuit m'ayent vue, ou saisie,
N'ouvre point ton esprit à cette fantaisie.

ALIDOR.

Autant que l'ont permis les ombres de la nuit,
Je l'ai vu de mes yeux.

ANGÉLIQUE.

Tes yeux t'ont donc séduit:
Et quelque autre sans doute, après moi descendue,
Se trouve entre les mains dont j'étais attendue.
Mais, ingrat, pour toi seul j'abandonne ces lieux,
Et tu n'accompagnais ma fuite que des yeux!
Pour marque d'un amour que je croyais extrême,
Tu remets ma conduite à d'autres qu'à toi-même!
Et je suis un larcin indigne de tes mains!

ALIDOR.

Quand vous aurez appris le fond de mes desseins,
Vous n'attribûrez plus, voyant mon innocence,
A peu d'affection l'effet de ma prudence.

ANGÉLIQUE.

Pour ôter tout soupçon et tromper ton rival,
Tu diras qu'il fallait te montrer dans le bal.
Faible ruse!

ALIDOR.

Ajoutez, et vaine, et sans adresse,
Puisque je ne pouvais démentir ma promesse.

ANGÉLIQUE.

Quel était donc ton but?

ALIDOR.

D'attendre ici le bruit
Que les premiers soupçons auront bientôt produit,
Et d'un autre côté me jetant à la fuite,
Divertir de vos pas leur plus chaude poursuite.

ANGÉLIQUE, *en pleurant.*

Mais enfin, Alidor, tes gens se sont mépris.

ALIDOR.

Dans ce coup de malheur, et confus, et surpris,
Je vois tous mes desseins succéder à ma honte;
Mais il me faut donner quelque ordre à ce mécompte:
Permettez...

ANGÉLIQUE.

Cependant, à qui me laisses-tu?
Tu frustres donc mes vœux de l'espoir qu'ils ont eu,
Et ton manque d'amour, de mes malheurs complice,
M'abandonnant ici, me livre à mon supplice!
L'hymen (ah, ce mot seul me réduit aux abois!)
D'un amant odieux me va soumettre aux lois;
Et tu peux m'exposer à cette tyrannie!
De l'erreur de tes gens je me verrai punie!

ALIDOR.

Nous préserve le ciel d'un pareil désespoir!
Mais votre éloignement n'est plus en mon pouvoir.
J'en ai manqué le coup; et, ce que je regrette,
Mon carrosse est parti, mes gens ont fait retraite.
A Paris, et de nuit, une telle beauté,
Suivant un homme seul, est mal en sûreté :
Doraste, ou, par malheur, quelque rencontre pire,
Me pourrait arracher le trésor où j'aspire :
Évitons ces périls en différant d'un jour.

ANGÉLIQUE.

Tu manques de courage aussi bien que d'amour,
Et tu me fais trop voir, par ta bizarrerie,
Le chimérique effet de ta poltronnerie.
Alidor (quel amant!) n'ose me posséder.

ALIDOR.

Un bien si précieux se doit-il hasarder?
Et ne pouvez-vous point d'une seule journée
Retarder le malheur de ce triste hyménée?
Peut-être le désordre et la confusion
Qui naîtront dans le bal de cette occasion
Le remettront pour vous; et l'autre nuit, je jure...

ANGÉLIQUE.

Que tu seras encore ou timide, ou parjure.
Quand tu m'as résolue à tes intentions,
Lâche, t'ai-je opposé tant de précautions?
Tu m'adores, dis-tu! tu le fais bien paraître,
Rejetant mon bonheur ainsi sur un peut-être.

ALIDOR.

Quoi qu'ose mon amour appréhender pour vous,
Puisque vous le voulez, fuyons, je m'y résous;
Et malgré ces périls... Mais on ouvre la porte;
C'est Doraste qui sort, et nous suit à main-forte.
(*Alidor s'échappe, et Angélique le veut suivre; mais Doraste l'arrête.*)

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, DORASTE, LYCANTE,
TROUPE D'AMIS.

DORASTE.

Quoi! ne m'attendre pas? c'est trop me dédaigner;
Je ne viens qu'à dessein de vous accompagner;
Car vous n'entreprenez si matin ce voyage
Que pour vous préparer à notre mariage.
Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,
Vous ne serez jamais assez tôt de retour;
Vous vous éloignez trop, vu que l'heure nous presse.
Infidèle! est-ce là me tenir ta promesse?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, c'est te trahir. Penses-tu que mon feu
D'un généreux dessein te fasse un désaveu?
Je t'acquis par dépit, et perdrais avec joie.
Mon désespoir à tous m'abandonnait en proie,
Et lorsque d'Alidor je me vis outrager,
Je fis armes de tout afin de me venger.
Tu t'offris par hasard, je t'acceptai de rage;
Je te donnai son bien, et non pas mon courage.
Ce change à mon courroux jetait un faux appas,
Je le nommais sa peine, et c'était mon trépas :
Je prenais pour vengeance une telle injustice;
Et dessous ces couleurs j'adorais mon supplice.
Aveugle que j'étais! mon peu de jugement
Ne se laissait guider qu'à mon ressentiment.
Mais depuis, Alidor m'a fait voir que son âme,
En feignant un mépris, n'avait pas moins de flamme.
Il a repris mon cœur en me rendant les yeux;
Et soudain mon amour m'a fait haïr ces lieux.

DORASTE.

Tu suivais Alidor!

ANGÉLIQUE.

Ta funeste arrivée,
En arrêtant mes pas, de ce bien m'a privée;
Mais si...

DORASTE.

Tu le suivais!

ANGÉLIQUE.

Oui : fais tous tes efforts;
Lui seul aura mon cœur, tu n'auras que le corps.

DORASTE.

Impudente, effrontée autant comme traîtresse,
De ce cher Alidor tiens-tu cette promesse?
Est-elle de sa main, parjure? De bon cœur
J'aurais cédé ma place à ce premier vainqueur;
Mais suivre un inconnu! me quitter pour Cléandre!

ANGÉLIQUE.

Pour Cléandre!

DORASTE.

J'ai tort; je tâche à te surprendre.
Vois ce qu'en te cherchant m'a donné le hasard;
C'est ce que dans ta chambre a laissé ton départ :
C'est là qu'au lieu de toi j'ai trouvé sur ta table
De ta fidélité la preuve indubitable.
Lis, mais ne rougis point; et me soutiens encor
Que tu ne fuis ces lieux que pour suivre Alidor.

BILLET DE CLÉANDRE A ANGÉLIQUE.

(*Angélique lit.*)

« Angélique, reçois ce gage
« De la foi que je te promets
« Qu'un prompt et sacré mariage
« Unira nos jours désormais.
« Quittons ces lieux, chère maîtresse;
« Rien ne peut que ta fuite assurer mon bonheur;
« Mais laisse aux tiens cette promesse
« Pour sûreté de ton honneur,
« Afin qu'ils en puissent apprendre
« Que tu suis ton mari lorsque tu suis Cléandre.
« CLÉANDRE. »

Que je suis mon mari lorsque je suis Cléandre?
Alidor est perfide, ou Doraste imposteur.
Je vois la trahison, et doute de l'auteur.
Mais pour m'en éclaircir ce billet doit suffire;
Je le pris d'Alidor, et le pris sans le lire;
Et puisqu'à m'enlever son bras se refusait,
Il ne prétendait rien au larcin qu'il faisait.
Le traître! J'étais donc destinée à Cléandre!
Hélas! Mais qu'à propos le ciel l'a fait méprendre,
Et ne consentant point à ses lâches desseins,
Met au lieu d'Angélique une autre entre ses mains!

DORASTE.

Que parles-tu d'une autre en ta place ravie?

ANGÉLIQUE.

J'en ignore le nom, mais elle m'a suivie;
Et ceux qui m'attendaient dans l'ombre de la nuit...

DORASTE.

C'en est assez, mes yeux du reste m'ont instruit.
Autre n'est que Phylis entre leurs mains tombée;
Après toi de la salle elle s'est dérobée.
J'arrête une maîtresse, et je perds une sœur:
Mais allons promptement après le ravisseur.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE.

Dure condition de mon malheur extrême!
Si j'aime, on me trahit; je trahis, si l'on m'aime.
Qu'accuserai-je ici d'Alidor ou de moi?
Nous manquons l'un et l'autre également de foi.
Si j'ose l'appeler lâche, traître, parjure,
Ma rougeur aussitôt prendra part à l'injure;
Et les mêmes couleurs qui peindront ses forfaits
Des miens en même temps exprimeront les traits.
Mais quel aveuglement nos deux crimes égale,
Puisque c'est pour lui seul que je suis déloyale?
L'amour m'a fait trahir (qui n'en trahirait pas?),
Et la trahison seule a pour lui des appas.
Son crime est sans excuse, et le mien pardonnable:
Il est deux fois, que dis-je? il est le seul coupable;
Il m'a prescrit la loi, je n'ai fait qu'obéir;
Il me trahit lui-même, et me force à trahir.
  Déplorable Angélique, en malheurs sans seconde,
Que veux-tu désormais, que peux-tu faire au monde,
Si ton ardeur sincère et ton peu de beauté
N'ont pu te garantir d'une déloyauté?
Doraste tient ta foi; mais si ta perfidie
A jusqu'à te quitter son âme refroidie,
Suis, suis dorénavant de plus saines raisons,
Et sans plus t'exposer à tant de trahisons,
Puisque de ton amour on fait si peu de compte,
Va cacher dans un cloître et tes pleurs et ta honte.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANDRE, PHYLIS.

CLÉANDRE.

Accordez-moi ma grâce avant qu'entrer chez vous.

PHYLIS.

Vous voulez donc enfin d'un bien commun à tous?
Craignez-vous qu'à vos feux ma flamme ne réponde?
Et puis-je vous haïr, si j'aime tout le monde?

CLÉANDRE.

Votre bel esprit raille, et pour moi seul cruel,
Du rang de vos amants sépare un criminel:
Toutefois mon amour n'est pas moins légitime,
Et mon erreur du moins me rend vers vous sans crime.
Soyez, quoi qu'il en soit, d'un naturel plus doux:
L'amour a pris le soin de me punir pour vous;
Les traits que cette nuit il trempait dans vos larmes
Ont triomphé d'un cœur invincible à vos charmes.

PHYLIS.

Puisque vous ne m'aimez que par punition,
Vous m'obligez fort peu de cette affection.

CLÉANDRE.

Après votre beauté, sans raison négligée,
Il me punit bien moins qu'il ne vous a vengée.
Avez-vous jamais vu dessein plus renversé?
Quand j'ai la force en main, je me trouve forcé;
Je crois prendre une fille, et suis pris par une autre;
J'ai tout pouvoir sur vous, et me remets au vôtre.
Angélique me perd, quand je crois l'acquérir;
Je gagne un nouveau mal, quand je pense guérir.
Dans un enlèvement je hais la violence;
Je suis respectueux après cette insolence;
Je commets un forfait, et n'en saurais user;
Je ne suis criminel que pour m'en accuser.
Je m'expose à ma peine; et négligeant ma fuite,
Aux vôtres offensés j'épargne la poursuite.
Ce que j'ai pu ravir, je viens le demander;
Et pour vous devoir tout, je veux tout hasarder.

PHYLIS.

Vous ne me devez rien, du moins si j'en suis crue;
Et si mes propres yeux vous donnent dans la vue,
Si votre propre cœur soupire après ma main,
Vous courez grand hasard de soupirer en vain.
  Toutefois, après tout, mon humeur est si bonne,
Que je ne puis jamais désespérer personne.
Sachez que mes désirs, toujours indifférents,
Iront sans résistance au gré de mes parents;
Leur choix sera le mien: c'est vous parler sans feinte.

CLÉANDRE.

Je vois de leur côté mêmes sujets de crainte;

Si vous me refusez, m'écouteront-ils mieux ?

PHYLIS.

Le monde vous croit riche, et mes parents sont vieux.

CLÉANDRE.

Puis-je sur cet espoir...

PHYLIS.

C'est assez vous en dire.

SCÈNE II.

ALIDOR, CLÉANDRE, PHYLIS.

ALIDOR.

Cléandre a-t-il enfin ce que son cœur désire ?
Et ses amours, changés par un heureux hasard,
De celui de Phylis ont-ils pris quelque part ?

CLÉANDRE.

Cette nuit tu l'as vue en un mépris extrême,
Et maintenant, ami, c'est encore elle-même :
Son orgueil se redouble étant en liberté,
Et devient plus hardi, d'agir en sûreté.
J'espère toutefois, à quelque point qu'il monte,
Qu'à la fin...

PHYLIS.

Cependant que vous lui rendrez compte,
Je vais voir mes parents, que ce coup de malheur
A mon occasion accable de douleur.
Je n'ai tardé que trop à les tirer de peine.

ALIDOR, *retenant Cléandre qui la veut suivre.*

Est-ce donc tout de bon qu'elle t'est inhumaine ?

CLÉANDRE.

Il la faut suivre. Adieu. Je te puis assurer
Que je n'ai pas sujet de me désespérer.
Va voir ton Angélique, et la compte pour tienne,
Si tu la vois d'humeur qui ressemble à la sienne.

ALIDOR.

Tu me la rends enfin ?

CLÉANDRE.

Doraste tient sa foi :
Tu possèdes son cœur ; qu'aurait-elle pour moi ?
Quelques charmants appas qui soient sur son visage,
Je n'y saurais avoir qu'un fort mauvais partage :
Peut-être croirait-elle qu'il lui serait permis
De ne me rien garder, ne m'ayant rien promis ;
Il vaut mieux que ma flamme à son tour te la cède.
Mais, derechef, adieu.

SCÈNE III.

ALIDOR.

Ainsi tout me succède ;
Ses plus ardents désirs se règlent sur mes vœux :
Il accepte Angélique, et la rend quand je veux ;
Quand je tâche à la perdre, il meurt de m'en défaire ;
Quand je l'aime, elle cesse aussitôt de lui plaire.
Mon cœur prêt à guérir, le sien se trouve atteint ;
Et mon feu rallumé, le sien se trouve éteint :
Il aime quand je quitte, il quitte alors que j'aime ;
Et sans être rivaux, nous aimons en lieu même.
C'en est fait, Angélique, et je ne saurais plus
Rendre contre tes yeux des combats superflus.
De ton affection cette preuve dernière
Reprend sur tous mes sens une puissance entière.
Les ombres de la nuit m'ont redonné le jour :
Que j'eus de perfidie, et que je vis d'amour !
Quand je sus que Cléandre avait manqué sa proie,
Que j'en eus de regret, et que j'en ai de joie !
Plus je t'étais ingrat, plus tu me chérissais ;
Et ton ardeur croissait plus je te trahissais.
Aussi j'en fus honteux ; et confus dans mon âme,
La honte et le remords rallumèrent ma flamme.
Que l'amour pour nous vaincre a de chemins divers !
Et que malaisément on rompt de si beaux fers !
C'est en vain qu'on résiste aux traits d'un beau visage ;
En vain, à son pouvoir refusant son courage,
On veut éteindre un feu par ses yeux allumé,
Et ne le point aimer quand on s'en voit aimé :
Sous ce dernier appas l'amour a trop de force ;
Il jette dans nos cœurs une trop douce amorce,
Et ce tyran secret de nos affections
Saisit trop puissamment nos inclinations.
Aussi ma liberté n'a plus rien qui me flatte ;
Le grand soin que j'en eus partait d'une âme ingrate ;
Et mes desseins, d'accord avecque mes désirs,
A servir Angélique ont mis tous mes plaisirs.
Mais, hélas ! ma raison est-elle assez hardie
Pour croire qu'on me souffre après ma perfidie ?
Quelque secret instinct, à mon bonheur fatal,
Ne la porte-t-il point à me vouloir du mal ?
Que de mes trahisons elle serait vengée,
Si comme mon humeur la sienne était changée !
Mais qui la changerait, puisqu'elle ignore encor
Tous les lâches complots du rebelle Alidor ?
Que dis-je, malheureux ? ah ! c'est trop me méprendre.
Elle en a trop appris du billet de Cléandre ;
Son nom au lieu du mien en ce papier souscrit
Ne lui montre que trop le fond de mon esprit.
Sur ma foi toutefois elle le prit sans lire ;
Et si le ciel vengeur contre moi ne conspire,
Elle s'y fie assez pour n'en avoir rien lu.
Entrons, quoi qu'il en soit, d'un esprit résolu ;
Dérobons à ses yeux le témoin de mon crime :
Et si pour l'avoir lu sa colère s'anime,
Et qu'elle veuille user d'une juste rigueur,
Nous savons les moyens de regagner son cœur.

SCÈNE IV.

DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

Ne sollicite plus mon âme refroidie.
Je méprise Angélique après sa perfidie,
Mon cœur s'est révolté contre ses lâches traits;
Et qui n'a point de foi n'a point pour moi d'attraits.
Veux-tu qu'on me trahisse, et que mon amour dure?
J'ai souffert sa rigueur, mais je hais son parjure,
Et tiens sa trahison indigne à l'avenir
D'occuper aucun lieu dedans mon souvenir.
Qu'Alidor la possède; il est traître comme elle :
Jamais pour ce sujet nous n'aurons de querelle.
Pourrais-je avec raison lui vouloir quelque mal
De m'avoir délivré d'un esprit déloyal?
Ma colère l'épargne, et n'en veut qu'à Cléandre :
Il verra que son pire était de se méprendre;
Et si je puis jamais trouver ce ravisseur,
Il me rendra soudain et la vie et ma sœur.

LYCANTE.

Faites mieux : puisqu'à peine elle pourrait prétendre
Une fortune égale à celle de Cléandre,
En faveur de ses biens calmez votre courroux,
Et de son ravisseur faites-en son époux.
Bien qu'il eût fait dessein sur une autre personne,
Faites-lui retenir ce qu'un hasard lui donne;
Je crois que cet hymen pour satisfaction
Plaira mieux à Phylis que sa punition.

DORASTE.

Nous consultons en vain, ma poursuite étant vaine.

LYCANTE.

Nous le rencontrerons, n'en soyez point en peine;
Ou que soit sa retraite, il n'est pas toujours nuit :
Et ce qu'un jour nous cache, un autre le produit.
Mais, dieux! voilà Phylis qu'il a déjà rendue.

SCÈNE V.

PHYLIS, DORASTE, LYCANTE.

DORASTE.

Ma sœur, je te retrouve après t'avoir perdue!
Et, de grâce, quel lieu me cache le voleur
Qui, pour s'être mépris, a causé ton malheur?
Que son trépas...

PHYLIS.

Tout beau; peut-être ta colère,
Au lieu de ton rival, en veut à ton beau-frère.
En un mot, tu sauras qu'en cet enlèvement
Mes larmes m'ont acquis Cléandre pour amant;
Son cœur m'est demeuré pour peine de son crime,
Et veut changer un rapt en amour légitime.
Il fait tous ses efforts pour gagner mes parents,
Et s'il les peut fléchir, quant à moi, je me rends;
Non, à dire le vrai, que son objet me tente;
Mais mon père content, je dois être contente.
Tandis, par la fenêtre ayant vu ton retour,
Je t'ai voulu sur l'heure apprendre cet amour,
Pour te tirer de peine, et rompre ta colère.

DORASTE.

Crois-tu que cet hymen puisse me satisfaire?

PHYLIS.

Si tu n'es ennemi de mes contentements,
Ne prends mes intérêts que dans mes sentiments,
Ne fais point le mauvais, si je ne suis mauvaise,
Et ne condamne rien à moins qu'il me déplaise.
En cette occasion, si tu me veux du bien,
C'est à toi de régler ton esprit sur le mien.
Je respecte mon père, et le tiens assez sage
Pour ne résoudre rien à mon désavantage,
Si Cléandre le gagne, et m'en peut obtenir,
Je crois de mon devoir...

LYCANTE.

Je l'aperçois venir.
Résolvez-vous, monsieur, à ce qu'elle désire.

SCÈNE VI.

CLÉANDRE, DORASTE, PHYLIS, LYCANTE.

CLÉANDRE.

Si vous n'êtes d'humeur, madame, à vous dédire,
Tout me rit désormais, j'ai leur consentement.
Mais excusez, monsieur, le transport d'un amant;
Et souffrez qu'un rival, confus de son offense,
Pour en perdre le nom entre en votre alliance.
Ne me refusez point un oubli du passé;
Et son ressouvenir à jamais effacé,
Bannissant toute aigreur, recevez un beau-frère
Que votre sœur accepte après l'aveu d'un père.

DORASTE.

Quand j'aurais sur ce point des avis différents,
Je ne puis contredire au choix de mes parents;
Mais, outre leur pouvoir, votre âme généreuse,
Et ce franc procédé qui rend ma sœur heureuse,
Vous acquièrent les biens qu'ils vous ont accordés.
Et me font souhaiter ce que vous demandez.
Vous m'avez obligé, de m'ôter Angélique;
Rien de ce qui la touche à présent ne me pique :
Je n'y prends plus de part, après sa trahison.
Je l'aimai par malheur, et la hais par raison.
Mais la voici qui vient, de son amant suivie.

SCÈNE VII.

ALIDOR, ANGÉLIQUE, DORASTE, CLÉANDRE, PHYLIS, LYCANTE.

ALIDOR.

Finissez vos mépris, ou m'arrachez la vie.

ANGÉLIQUE.

Ne m'importune plus, infidèle. Ah, ma sœur!
Comme as-tu pu si tôt tromper ton ravisseur?

PHYLIS, *à Angélique.*

Il n'en a plus le nom; et son feu légitime,
Autorisé des miens, en efface le crime;
Le hasard me le donne, et changeant ses desseins,
Il m'a mise en son cœur aussi bien qu'en ses mains.
Son erreur fut soudain de son amour suivie;
Et je ne l'ai ravi qu'après qu'il m'a ravie.
Jusque là tes beautés ont possédé ses vœux;
Mais l'amour d'Alidor faisait taire ses feux.
De peur de l'offenser te cachant son martyre,
Il me venait conter ce qu'il ne t'osait dire;
Mais nous changeons de sort par cet enlèvement:
Tu perds un serviteur, et j'y gagne un amant.

DORASTE, *à Phylis.*

Dis-lui qu'elle en perd deux; mais qu'elle s'en console,
Puisque avec Alidor je lui rends sa parole.
(*à Angélique.*)
Satisfaites sans crainte à vos intentions;
Je ne mets plus d'obstacle à vos affections.
Si vous faussez déjà la parole donnée,
Que ne feriez-vous point après notre hyménée?
Pour moi, malaisément on me trompe deux fois:
Vous l'aimez, j'y consens, et lui cède mes droits.

ALIDOR, *à Angélique.*

Puisque vous me pouvez accepter sans parjure,
Pouvez-vous consentir que votre rigueur dure?
Vos yeux sont-ils changés, vos feux sont-ils éteints?
Et quand mon amour croît, produit-il vos dédains?
Voulez-vous...

ANGÉLIQUE.

Déloyal, cesse de me poursuivre;
Si je t'aime jamais, je veux cesser de vivre.
Quel espoir mal conçu te rapproche de moi?
Aurais-je de l'amour pour qui n'a point de foi?

DORASTE.

Quoi! le bannissez-vous parce qu'il vous ressemble?
Cette union d'humeurs vous doit unir ensemble.
Pour ce manque de foi c'est trop le rejeter:
Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

ANGÉLIQUE.

Cessez de reprocher à mon âme troublée
La faute où la porta son ardeur aveuglée.
Vous seul avez ma foi, vous seul à l'avenir
Pouvez à votre gré me la faire tenir:
Si toutefois, après ce que j'ai pu commettre,
Vous me pouvez haïr jusqu'à me la remettre,
Un cloître désormais bornera mes desseins;
C'est là que je prendrai des mouvements plus sains;
C'est là que, loin du monde et de sa vaine pompe,
Je n'aurai qui tromper, non plus que qui me trompe.

ALIDOR.

Mon souci!

ANGÉLIQUE.

Tes soucis doivent tourner ailleurs.

PHYLIS, *à Angélique.*

De grâce, prends pour lui des sentiments meilleurs.

DORASTE, *à Phylis.*

Nous leur nuisons, ma sœur; hors de notre présence
Elle se porterait à plus de complaisance;
L'amour seul, assez fort pour la persuader,
Ne veut point d'autres tiers à les raccommoder.

CLÉANDRE, *à Doraste.*

Mon amour, ennuyé des yeux de tant de monde,
Adore la raison où votre avis se fonde.
Adieu, belle Angélique, adieu; c'est justement
Que votre ravisseur vous cède à votre amant.

DORASTE, *à Angélique.*

Je vous eus par dépit, lui seul il vous mérite;
Ne lui refusez point ma part que je lui quitte.

PHYLIS.

Si tu m'aimes, ma sœur, fais-en autant que moi,
Et laisse à tes parents à disposer de toi.
Ce sont des jugements imparfaits que les nôtres:
Le cloître a ses douceurs, mais le monde en a d'autres
Qui, pour avoir un peu moins de solidité,
N'accommodent que mieux notre instabilité.
Je crois qu'un bon dessein dans le cloître te porte:
Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte;
Et l'on court grand hasard d'un cuisant repentir
De se voir en prison sans espoir d'en sortir.

CLÉANDRE, *à Phylis.*

N'achèverez-vous point?

PHYLIS.

J'ai fait, et vous vais suivre.
Adieu. Par mon exemple apprends comme il faut vivre,
Et prends pour Alidor un naturel plus doux.
(*Cléandre, Doraste, Phylis et Lycante rentrent.*)

ANGÉLIQUE.

Rien ne rompra le coup à quoi je me résous:
Je me veux exempter de ce honteux commerce
Où la déloyauté si pleinement s'exerce;
Un cloître est désormais l'objet de mes désirs:
L'âme ne goûte point ailleurs de vrais plaisirs.
Ma foi qu'avait Doraste engageait ma franchise;
Et je ne vois plus rien, puisqu'il me l'a remise,
Qui me retienne au monde, ou m'arrête en ce lieu:
Cherche une autre à trahir; et pour jamais adieu.

SCÈNE VIII.

ALIDOR.

Que par cette retraite elle me favorise !
Alors que mes desseins cèdent à mes amours,
Et qu'ils ne sauraient plus défendre ma franchise,
Sa haine et ses refus viennent à leur secours.

J'avais beau la trahir, une secrète amorce
Rallumait dans mon cœur l'amour par la pitié;
Mes feux en recevaient une nouvelle force,
Et toujours leur ardeur en croissait de moitié.

Ce que cherchait par là mon âme peu rusée,
De contraires moyens me l'ont fait obtenir;
Je suis libre à présent qu'elle est désabusée,
Et je ne l'abusais que pour le devenir.

Impuissant ennemi de mon indifférence,
Je brave, vain Amour, ton débile pouvoir:
Ta force ne venait que de mon espérance,
Et c'est ce qu'aujourd'hui m'ôte son désespoir.

Je cesse d'espérer et commence de vivre;
Je vis dorénavant, puisque je vis à moi;
Et quelques doux assauts qu'un autre objet me livre,
C'est de moi seulement que je prendrai la loi.

Beautés, ne pensez point à rallumer ma flamme;
Vos regards ne sauraient asservir ma raison;
Et ce sera beaucoup emporté sur mon âme
S'ils me font curieux d'apprendre votre nom.

Nous feindrons toutefois, pour nous donner carrière,
Et pour mieux déguiser nous en prendrons un peu;
Mais nous saurons toujours rebrousser en arrière,
Et, quand il nous plaira, nous retirer du jeu.

Cependant Angélique enfermant dans un cloître
Ses yeux, dont nous craignons la fatale clarté,
Les murs qui garderont ces tyrans de paroître
Serviront de remparts à notre liberté.

Je suis hors de péril qu'après son mariage
Le bonheur d'un jaloux augmente mon ennui;
Et ne serai jamais sujet à cette rage
Qui naît de voir son bien entre les mains d'autrui.

Ravi qu'aucun n'en ait ce que j'ai pu prétendre,
Puisqu'elle dit au monde un éternel adieu,
Comme je la donnais sans regret à Cléandre,
Je verrai sans regret qu'elle se donne à Dieu.

EXAMEN DE LA PLACE ROYALE.

Je ne puis dire tant de bien de celle-ci que de la précédente. Les vers en sont plus forts; mais il y a manifestement une duplicité d'action. Alidor, dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en sorte qu'Angélique sa maîtresse se donne à son ami Cléandre; et c'est pour cela qu'il lui fait rendre une fausse lettre qui le convainc de légèreté, et qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquants pour l'obliger dans sa colère à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte, et la donne à Doraste contre son intention; et cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlèvement. Ces deux desseins, formés ainsi l'un après l'autre, font deux actions, et donnent deux âmes au poëme, qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux personnes épisodiques, qui ne tiennent que le second rang dans la pièce. Les premiers acteurs y achèvent bizarrement, et tout ce qui les regarde fait languir le cinquième acte, où ils ne paraissent plus, à le bien prendre, que comme seconds acteurs. L'épilogue d'Alidor n'a pas la grâce de celui de la *Suivante*, qui, ayant été très-intéressée dans l'action principale, et demeurant enfin sans amant, n'ose expliquer ses sentiments en la présence de sa maîtresse et de son père, qui ont tous deux leur compte, et les laisse rentrer pour pester en liberté contre eux et contre sa mauvaise fortune, dont elle se plaint en elle-même, et fait par là connaître au spectateur l'assiette de son esprit après un effet si contraire à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon ami pour être si mauvais amant. Puisque sa passion l'importune tellement qu'il veut bien outrager sa maîtresse pour s'en défaire, il devrait se contenter de ce premier effort, qui la fait obtenir à Doraste, sans s'embarrasser de nouveau pour l'intérêt d'un ami, et hasarder en sa considération un repos qui lui est si précieux. Cet amour de son repos n'empêche point qu'au cinquième acte il ne se montre encore passionné pour cette maîtresse, malgré la résolution qu'il avait prise de s'en défaire, et les trahisons qu'il lui a faites; de sorte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il lui a donné sujet de le haïr. Cela fait une inégalité de mœurs qui est vicieuse.

Le caractère d'Angélique sort de la bienséance, en ce qu'elle est trop amoureuse, et se résout trop tôt à se faire enlever par un homme qui lui doit être suspect. Cet enlèvement lui réussit mal; et il a été bon de lui donner un mauvais succès, bien qu'il ne soit pas besoin que les grands crimes soient punis dans la tragédie, parce que leur peinture imprime assez d'horreur pour en détourner les spectateurs. Il n'en est pas de même des fautes de cette nature, et elles pourraient engager un esprit jeune et amoureux à les imiter, si l'on voyait que ceux qui les commettent vinssent à bout, par ce mauvais moyen, de ce qu'ils désirent.

Malgré cet abus, introduit par la nécessité, et légitimé par l'usage, de faire dire dans la rue à nos amants de comédie ce que vraisemblablement elles diraient dans [illegible]

chambre, je n'ai osé y placer Angélique durant la réflexion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude et l'imprudence de ses ressentiments, qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine : j'ai mieux aimé rompre la liaison des scènes, et l'unité de lieu qui se trouve assez exacte en ce poëme, à cela près, afin de la faire soupirer dans son cabinet avec plus de bienséance pour elle, et plus de sûreté pour l'entretien d'Alidor. Phylis, qui le voit sortir de chez elle, en aurait trop vu si elle les avait aperçus tous deux sur le théâtre : et au lieu du soupçon de quelque intelligence renouée entre eux qui la porte à l'observer durant le bal, elle aurait eu sujet d'en prendre une entière certitude, et d'y donner un ordre qui eût rompu tout le nouveau dessein d'Alidor et l'intrigue de la pièce.

FIN DE LA PLACE ROYALE.



MÉDÉE,

TRAGÉDIE. — 1635 [1].

ÉPITRE DE CORNEILLE

A MONSIEUR P. T. N. G. [2]

MONSIEUR,

Je vous donne *Médée* toute méchante qu'elle est, et ne vous dirai rien pour sa justification. Je vous la donne pour telle que vous la voudrez prendre, sans tâcher à prévenir ou violenter vos sentiments par un étalage des préceptes de l'art, qui doivent être fort mal entendus et fort mal pratiqués quand ils ne nous font pas arriver au but que l'art se propose. Celui de la poésie dramatique est de plaire, et les règles qu'elle nous prescrit ne sont que des adresses pour en faciliter les moyens au poëte, et non pas des raisons qui puissent persuader aux spectateurs qu'une chose soit agréable quand elle leur déplaît. Ici vous trouverez le crime en son char de triomphe, et peu de personnages sur la scène dont les mœurs ne soient plus mauvaises que bonnes; mais la peinture et la poésie ont cela de commun entre beaucoup d'autres choses, que l'une fait souvent de beaux portraits d'une femme laide, et l'autre de belles imitations d'une action qu'il ne faut pas imiter. Dans la portraiture [3], il n'est pas question si un visage est beau, mais s'il ressemble; et dans la poésie, il ne faut pas considérer si les mœurs sont vertueuses, mais si elles sont pareilles à celles de la personne qu'elle introduit. Aussi nous décrit-elle indifféremment les bonnes et les mauvaises actions, sans nous proposer les dernières pour exemple; et si elle nous en veut faire quelque horreur, ce n'est point par leur punition, qu'elle n'affecte pas de nous faire voir, mais par leur laideur, qu'elle s'efforce de nous représenter au naturel. Il n'est pas besoin d'avertir ici le public que celles de cette tragédie ne sont pas à imiter : elles paraissent assez à découvert pour n'en faire envie à personne. Je n'examine point si elles sont vraisemblables ou non : cette difficulté, qui est la plus délicate de la poésie, et peut-être la moins entendue, demanderait un discours trop long pour une épître : il me suffit qu'elles sont autorisées ou par la vérité de l'histoire, ou par l'opinion commune des anciens. Elles vous ont agréé autrefois sur le théâtre; j'espère qu'elles vous satisferont encore aucunement [1] sur le papier; et demeure,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,
CORNEILLE.

[1] Lorsqu'on joua la *Médée* de Corneille, on n'avait d'ouvrage un peu supportable, à quelques égards, que la *Sophonisbe* de Mairet, donnée en 1633. On ne connaissait que des imitations languissantes des tragédies grecques et espagnoles, ou des inventions puériles, telles que l'*Innocente infidélité* de Rotrou, l'*Hôpital des fous* du nommé Beys, le *Cléomédon* de du Ryer, l'*Orante* de Scudéri, la *Pèlerine amoureuse*. Ce sont là les pièces qu'on joua dans cette même année 1635, un peu avant la *Médée* de Corneille. (V.)

[2] Je n'ai pu découvrir qui est ce monsieur P. T. N. G. à qui Corneille dédie *Médée;* mais il est assez utile de voir que l'auteur condamne lui-même son ouvrage. Cette dédicace a été faite plusieurs années après la représentation. Il était alors assez grand pour avouer qu'il ne l'avait pas toujours été. (V.) — *Médée* fut imprimée pour la première fois en 1639.

[3] *Portraiture* est un mot suranné, et c'est dommage; il est nécessaire : *portraiture* signifie l'art de faire ressembler : on emploie aujourd'hui *portrait* pour exprimer l'art et la chose. *Portraire* est encore un mot nécessaire que nous avons abandonné. (V.)

PERSONNAGES.

CRÉON, roi de Corinthe.
ÆGÉE, roi d'Athènes.
JASON, mari de Médée.
POLLUX, argonaute, ami de Jason.
CRÉUSE, fille de Créon.
MÉDÉE, femme de Jason.
CLÉONE, gouvernante de Créuse.
NÉRINE, suivante de Médée.
THEUDAS, domestique de Créon.
Troupe des gardes de Créon.

La scène est à Corinthe.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLLUX, JASON.

POLLUX.

Que je sens à la fois de surprise et de joie!
Se peut-il qu'en ces lieux enfin je vous revoie,

[1] *Aucunement*, vieux mot qui signifie *en quelque sorte*, en partie, et qui valait mieux que ces périphrases. (V.)

Que Pollux dans Corinthe ait rencontré Jason ?

JASON.

Vous n'y pouviez venir en meilleure saison ;
Et pour vous rendre encor l'âme plus étonnée,
Préparez-vous à voir mon second hyménée.

POLLUX.

Quoi ! Médée est donc morte, ami ?

JASON.

Non, elle vit ;
Mais un objet plus beau la chasse de mon lit [1].

POLLUX.

Dieux ! et que fera-t-elle ?

JASON.

Et que fit Hypsipile,
Que pousser les éclats d'un courroux inutile ?
Elle jeta des cris, elle versa des pleurs,
Elle me souhaita mille et mille malheurs ;
Dit que j'étais sans foi, sans cœur, sans conscience :
Et, lasse de le dire, elle prit patience.
Médée en son malheur en pourra faire autant :
Qu'elle soupire, pleure, et me nomme inconstant ;
Je la quitte à regret, mais je n'ai point d'excuse
Contre un pouvoir plus fort qui me donne à Créuse.

POLLUX.

Créuse est donc l'objet qui vous vient d'enflammer ?
Je l'aurais deviné, sans l'entendre nommer.
Jason ne fit jamais de communes maîtresses ;
Il est né seulement pour charmer les princesses,
Et haïrait l'amour, s'il avait sous sa loi
Rangé de moindres cœurs, que des filles de roi.
Hypsipile à Lemnos, sur le Phase Médée,
Et Créuse à Corinthe, autant vaut, possédée,
Font bien voir qu'en tous lieux, sans le secours de Mars,
Les sceptres sont acquis à ses moindres regards.

JASON.

Aussi je ne suis pas de ces amants vulgaires ;
J'accommode ma flamme au bien de mes affaires ;
Et sous quelque climat que me jette le sort,
Par maxime d'état je me fais cet effort.
Nous voulant à Lemnos rafraîchir dans la ville,
Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsipile ?
Et depuis à Colchos, que fit votre Jason,
Que cajoler Médée, et gagner la toison [1] ?
Alors, sans mon amour, qu'eût fait votre vaillance ?
Eût-elle du dragon trompé la vigilance ?
Ce peuple que la terre enfantait tout armé,
Qui de vous l'eût défait, si Jason n'eût aimé ?
Maintenant qu'un exil m'interdit ma patrie,
Créuse est le sujet de mon idolâtrie ;
Et j'ai trouvé l'adresse, en lui faisant la cour,
De relever mon sort sur les ailes d'Amour [2].

POLLUX.

Que parlez-vous d'exil ? La haine de Pélie...

JASON.

Me fait, tout mort qu'il est, fuir de sa Thessalie.

POLLUX.

Il est mort !

JASON.

Écoutez, et vous saurez comment
Son trépas seul m'oblige à cet éloignement.
Après six ans passés, depuis notre voyage,
Dans les plus grands plaisirs qu'on goûte au mariage,
Mon père, tout caduc, émouvant ma pitié,
Je conjurai Médée, au nom de l'amitié...

POLLUX.

J'ai su comme son art, forçant les destinées,
Lui rendit la vigueur de ses jeunes années :
Ce fut, s'il m'en souvient, ici que je l'appris ;
D'où soudain un voyage en Asie entrepris
Fait que, nos deux séjours divisés par Neptune,
Je n'ai point su depuis quelle est votre fortune ;
Je n'en fais qu'arriver.

JASON.

Apprenez donc de moi

[1] Je ne ferai sur ce début qu'une seule remarque, qui pourra servir pour plusieurs autres occasions. On voit assez que c'est là le style de la comédie ; on n'écrivait point alors autrement les tragédies. Les bornes qui distinguent la familiarité bourgeoise et la noble simplicité n'étaient point encore posées. Corneille fut le premier qui eut de l'élévation dans le style, comme dans les sentiments. On en voit déjà plusieurs exemples dans cette pièce. Il y a de la justice à lui tenir compte du sublime qu'on y trouve quelquefois, et à n'accuser que son siècle de ce style comique, négligé et vicieux, qui déshonorait la scène tragique. Je n'insiste point sur la *meilleure saison*, sur les *mille et mille malheurs*, sur le Jason *sans conscience*, sur Créuse *possédée autant vaut*, sur une flamme *accommodée au bien des affaires*. C'était le malheureux style d'une nation qui ne savait pas encore parler. Et cela même fait voir quelle obligation nous avons au grand Corneille de s'être tiré, dans ses beaux morceaux, de cette fange où son siècle l'avait plongé, et d'avoir seul appris à ses contemporains l'art, si longtemps inconnu, de bien penser et de bien s'exprimer. (V.)

[1] On doit dire ici un mot de cette fameuse toison d'or. La Colchide, pays de Médée, est la Mingrélie, pays barbare, toujours habité par des barbares, où l'on pouvait faire un commerce de fourrures assez avantageux. Les Grecs entreprirent ce voyage par le passage du Pont-Euxin, qui est très-périlleux ; et ce péril donna de la célébrité à l'entreprise : c'est là l'origine de toutes ces fables absurdes qui eurent cours dans l'Occident. Il n'y avait alors d'autre histoire que des fables. (V.)

[2] Ce vers est un exemple de ce mauvais goût qui régnait alors chez toutes les nations de l'Europe. Les métaphores outrées, les comparaisons fausses, étaient les seuls ornements qu'on employât ; on croyait avoir surpassé Virgile et le Tasse quand on faisait voler un sort sur les ailes de l'Amour. Dryden comparait Antoine à un aigle qui portait sur ses ailes un roitelet, lequel alors s'élevait au-dessus de l'aigle ; et ce roitelet, c'était l'empereur Auguste. Les beautés vraies étaient partout ignorées. On a reproché depuis à quelques auteurs de courir après l'esprit. En effet, c'est un défaut insupportable de chercher des épigrammes quand il faut donner de la sensibilité à ses personnages ; il est ridicule de montrer ainsi l'auteur quand le héros seul doit paraître au naturel ; mais ce défaut puéril était bien plus commun du temps de Corneille que du nôtre. (V.)

Le sujet qui m'oblige à lui manquer de foi.
Malgré l'aversion d'entre nos deux familles,
De mon tyran Pélie elle gagne les filles,
Et leur feint de ma part tant d'outrages reçus,
Que ces faibles esprits sont aisément déçus.
Elle fait amitié, leur promet des merveilles,
Du pouvoir de son art leur remplit les oreilles;
Et pour mieux leur montrer comme il est infini,
Leur étale surtout mon père rajeuni.
Pour épreuve elle égorge un bélier à leurs vues,
Le plonge en un bain d'eaux et herbes inconnues,
Lui forme un nouveau sang avec cette liqueur,
Et lui rend d'un agneau la taille et la vigueur.
Les sœurs crient miracle, et chacune ravie
Conçoit pour son vieux père une pareille envie,
Veut un effet pareil, le demande, et l'obtient,
Mais chacun a son but. Cependant la nuit vient:
Médée, après le coup d'une si belle amorce,
Prépare de l'eau pure et des herbes sans force,
Redouble le sommeil des gardes et du roi:
La suite au seul récit me fait trembler d'effroi.
A force de pitié ces filles inhumaines
De leur père endormi vont épuiser les veines:
Leur tendresse crédule, à grands coups de couteau,
Prodigue ce vieux sang, et fait place au nouveau;
Le coup le plus mortel s'impute à grand service;
On nomme piété ce cruel sacrifice;
Et l'amour paternel qui fait agir leurs bras
Croirait commettre un crime à n'en commettre pas [1].
Médée est éloquente à leur donner courage:
Chacune toutefois tourne ailleurs son visage;
Une secrète horreur condamne leur dessein,
Et refuse leurs yeux à conduire leur main.

POLLUX.

A me représenter ce tragique spectacle,
Qui fait un parricide, et promet un miracle.
J'ai de l'horreur moi-même, et ne puis concevoir
Qu'un esprit jusque-là se laisse décevoir.

JASON.

Ainsi mon père Æson recouvra sa jeunesse.
Mais oyez le surplus. Ce grand courage cesse;
L'épouvante les prend; Médée en raille, et fuit.
Le jour découvre à tous les crimes de la nuit;
Et pour vous épargner un discours inutile,
Acaste, nouveau roi, fait mutiner la ville,
Nomme Jason l'auteur de cette trahison,
Et pour venger son père assiége ma maison.
Mais j'étais déjà loin, aussi bien que Médée;
Et ma famille enfin à Corinthe abordée,
Nous saluons Créon, dont la bénignité
Nous promet contre Acaste un lieu de sûreté.
Que vous dirai-je plus? mon bonheur ordinaire
M'acquiert les volontés de la fille et du père;
Si bien que de tous deux également chéri,
L'un me veut pour son gendre, et l'autre pour mari.
D'un rival couronné les grandeurs souveraines,
La majesté d'Ægée, et le sceptre d'Athènes,
N'ont rien, à leur avis, de comparable à moi,
Et banni que je suis, je leur suis plus qu'un roi.
Je vois trop ce bonheur, mais je le dissimule;
Et bien que pour Créuse un pareil feu me brûle,
Du devoir conjugal je combats mon amour,
Et je ne l'entretiens que pour faire ma cour.
Acaste cependant menace d'une guerre
Qui doit perdre Créon et dépeupler sa terre;
Puis, changeant tout à coup ses résolutions,
Il propose la paix sous des conditions.
Il demande d'abord et Jason et Médée:
On lui refuse l'un, et l'autre est accordée;
Je l'empêche, on débat, et je fais tellement,
Qu'enfin il se réduit à son bannissement.
De nouveau je l'empêche, et Créon me refuse;
Et pour m'en consoler il m'offre sa Créuse.
Qu'eussé-je fait, Pollux, en cette extrémité
Qui commettait ma vie avec ma loyauté?
Car, sans doute, à quitter l'utile pour l'honnête,
La paix allait se faire aux dépens de ma tête;
Le mépris insolent des offres d'un grand roi
Aux mains d'un ennemi livrait Médée et moi.
Je l'eusse fait pourtant, si je n'eusse été père:
L'amour de mes enfants m'a fait l'âme légère;
Ma perte était la leur; et cet hymen nouveau
Avec Médée et moi les tire du tombeau:
Eux seuls m'ont fait résoudre, et la paix s'est conclue.

POLLUX.

Bien que de tous côtés l'affaire résolue
Ne laisse aucune place aux conseils d'un ami,
Je ne puis toutefois l'approuver qu'à demi.
Sur quoi que vous fondiez un traitement si rude,
C'est montrer pour Médée un peu d'ingratitude;
Ce qu'elle a fait pour vous est mal récompensé.
Il faut craindre après tout son courage offensé;
Vous savez mieux que moi ce que peuvent ses charmes.

JASON.

Ce sont à sa fureur d'épouvantables armes;
Mais son bannissement nous en va garantir.

POLLUX.

Gardez d'avoir sujet de vous en repentir.

JASON.

Quoi qu'il puisse arriver, ami, c'est chose faite.

POLLUX.

La termine le ciel comme je le souhaite!

[1] Ce morceau est imité du septième livre des *Métamorphoses*:

His, ut quæque pia est hortatibus, impia prima est,
Et, ne sit scelerata, facit scelus: haud tamen ictus
Ulla suos spectare potest, oculosque reflectunt.

Remarquez que Corneille fut le premier qui sut transporter sur la scène française les beautés des auteurs grecs et latins. (V.)

Permettez cependant qu'afin de m'acquitter,
J'aille trouver le roi pour l'en féliciter.

JASON.

Je vous y conduirais, mais j'attends ma princesse
Qui va sortir du temple.

POLLUX.

Adieu : l'amour vous presse,
Et je serais marri qu'un soin officieux
Vous fît perdre pour moi des temps si précieux [1].

SCÈNE II.

JASON.

Depuis que mon esprit est capable de flamme [2],
Jamais un trouble égal n'a confondu mon âme.
Mon cœur, qui se partage en deux affections,
Se laisse déchirer à mille passions.
Je dois tout à Médée, et je ne puis sans honte
Et d'elle et de ma foi tenir si peu de compte :
Je dois tout à Créon, et d'un si puissant roi
Je fais un ennemi, si je garde ma foi :
Je regrette Médée, et j'adore Créuse;
Je vois mon crime en l'une, en l'autre mon excuse;
Et dessus mon regret mes désirs triomphants
Ont encor le secours du soin de mes enfants.
Mais la princesse vient; l'éclat d'un tel visage
Du plus constant du monde attirerait l'hommage,
Et semble reprocher à ma fidélité
D'avoir osé tenir contre tant de beauté.

SCÈNE III.

CRÉUSE, JASON, CLÉONE.

JASON.

Que votre zèle est long, et que d'impatience
Il donne à votre amant, qui meurt en votre absence!

CRÉUSE.

Je n'ai pas fait pourtant au ciel beaucoup de vœux;
Ayant Jason à moi, j'ai tout ce que je veux.

JASON.

Et moi, puis-je espérer l'effet d'une prière
Que ma flamme tiendrait à faveur singulière?
Au nom de notre amour, sauvez deux jeunes fruits
Que d'un premier hymen la couche m'a produits;
Employez-vous pour eux, faites auprès d'un père
Qu'ils ne soient point compris en l'exil de leur mère;
C'est lui seul qui bannit ces petits malheureux,
Puisque dans les traités il n'est point parlé d'eux.

CRÉUSE.

J'avais déjà parlé de leur tendre innocence,
Et vous y servirai de toute ma puissance,
Pourvu qu'à votre tour vous m'accordiez un point
Que jusques à tantôt je ne vous dirai point.

JASON.

Dites, et, quel qu'il soit, que ma reine en dispose.

CRÉUSE.

Si je puis sur mon père obtenir quelque chose,
Vous le saurez après; je ne veux rien pour rien [1].

CLÉONE.

Vous pourrez au palais suivre cet entretien.
On ouvre chez Médée, ôtez-vous de sa vue;
Vos présences rendraient sa douleur plus émue;
Et vous seriez marri que cet esprit jaloux
Mêlât son amertume à des plaisirs si doux.

SCÈNE IV.

MÉDÉE.

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée [2],
Dieux garants de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure [3] :
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.
Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, larves, furies,
Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous et vos serpents me donna quelque droit,

[1] Le lecteur judicieux s'aperçoit sans doute combien la plupart des expressions sont impropres ou familières dans cette scène. Nous demandons grâce pour cette première tragédie. Nous tâcherons de ne faire des réflexions utiles que sur les pièces qui le sont elles-mêmes par les grands exemples qu'on y trouve de tous les genres de beautés. (V.)

[2] Cette scène, où Jason débute par dire que son esprit est capable de flamme, est entièrement inutile. Et ces scènes, qui ne sont que de liaison, jettent un peu de froid dans nos meilleures tragédies, qui ne sont point soutenues par le grand appareil du théâtre grec, par la magnificence des chœurs, et qui ne sont que des dialogues sur des planches. (V.)

[1] On sent assez que ce vers est plus fait pour la farce que pour la tragédie; mais nous n'insistons pas sur les fautes de style et de langage. (V.)

[2] Voici des vers qui annoncent Corneille. Ce monologue est tout entier imité de celui de Sénèque le tragique :

Dii conjugales, tuque genialis tori
Lucina custos...

[3] Et m'aidez à venger cette commune injure,

n'appartient qu'à Corneille. Racine a imité ce vers dans *Phèdre :*

Déesse, venge-toi; nos causes sont pareilles.

Mais, dans Corneille, il n'est qu'une beauté de poésie; dans Racine, il est une beauté de sentiment. Ce monologue pourrait aujourd'hui paraître une amplification, une déclamation de rhétorique; il est pourtant bien moins chargé de ce défaut que la scène de Sénèque. (V.)

Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes
Et les mêmes tourments dont vous gênez les âmes;
Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers;
Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers;
Apportez-moi du fond des antres de Mégère
La mort de ma rivale, et celle de son père;
Et, si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis pour mon perfide époux;
Qu'il coure vagabond de province en province,
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince;
Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
Accablé de frayeur, de misère, d'ennui,
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse;
Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice;
Et que mon souvenir jusque dans le tombeau
Attache à son esprit un éternel bourreau.
Jason me répudie! et qui l'aurait pu croire?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits[1]?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits?
Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose?
Quoi! mon père trahi, les éléments forcés,
D'un frère dans la mer les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée[2]?
Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
Ma rage contre lui n'ait pas où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir?
Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même.
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine; et je veux pour le moins
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints;
Que mon sanglant divorce, en meurtres, en carnage,
S'égale aux premiers jours de notre mariage,
Et que notre union, que rompt ton changement,
Trouve une fin pareille à son commencement.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père
N'est que le moindre effet qui suivra ma colère;
Des crimes si légers furent mes coups d'essai:
Il faut bien autrement montrer ce que je sai;
Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier ouvrage
Surpasse de bien loin ce faible apprentissage.
Mais, pour exécuter tout ce que j'entreprends,
Quels dieux me fourniront des secours assez grands?
Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite:
Vos feux sont impuissants pour ce que je médite.
Auteur de ma naissance, aussi bien que du jour,
Qu'à regret tu départs à ce fatal séjour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race[1],
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place:
Accorde cette grâce à mon désir bouillant.
Je veux choir sur Corinthe avec ton char brûlant:
Mais ne crains pas de chute à l'univers funeste;
Corinthe consumé garantira le reste[2];
De mon juste courroux les implacables vœux
Dans ses odieux murs arrêteront tes feux;
Créon en est le prince, et prend Jason pour gendre:
C'est assez mériter d'être réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'isthme, afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

SCÈNE V.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

Eh bien! Nérine, à quand, à quand cet hyménée?
En ont-ils choisi l'heure? en sais-tu la journée?
N'en as-tu rien appris? n'as-tu point vu Jason?
N'appréhende-t-il rien après sa trahison?
Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre?
S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre;
Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
De mes ressentiments peut monter la fureur.

NÉRINE.

Modérez les bouillons de cette violence;
Et laissez déguiser vos douleurs au silence.

[1] Ces vers sont dignes de la vraie tragédie, et Corneille n'en a guère fait de plus beaux. Si, au lieu d'être noyés dans un long monologue inutile, ils étaient placés dans un dialogue vif et touchant, ils feraient le plus grand effet.

Ces monologues furent très-longtemps à la mode. Les comédiens les faisaient ronfler avec une emphase ridicule: ils les exigeaient des auteurs qui leur vendaient leurs pièces; et une comédienne qui n'aurait point eu de monologue dans son rôle n'aurait pas voulu réciter. Voilà comme le théâtre, relevé par Corneille, commença parmi nous. Des farceurs ampoulés représentaient dans des jeux de paume ces mascarades rimées, qu'ils achetaient dix écus: les Athéniens en usaient autrement. (V.)

[2] Le vers de Sénèque,

Adeone credit omne consumptum nefas?

paraît bien plus fort. (V.)

[1] Cette prière au soleil, son père, est encore toute de Sénèque, et devait faire plus d'effet sur les peuples qui mettaient le soleil au rang des dieux, que sur nous qui n'admettons pas cette mythologie. (V.)

[2] Le talent de Corneille s'annonçait déjà dans sa *Médée* (quoique mal conçue et mal écrite), par quelques morceaux d'une force et d'une élévation de style inconnues avant lui. Tel est ce morceau de *Médée*, imité de Sénèque. Ailleurs ce pourrait être une déclamation; mais il faut songer que c'est une magicienne qui parle.

On peut relever quelques fautes de langage; mais, en total, ce morceau est d'un style infiniment élevé au-dessus de tout ce qu'on écrivait dans le temps. Ces deux vers surtout:

Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits?

offrent un rapprochement d'idées de la plus grande énergie: il est impossible de dire plus en peu de mots: c'est le vrai sublime. (La H.)

Quoi! madame, est-ce ainsi qu'il faut dissimuler?
Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air [1]?
Les plus ardents transports d'une haine connue
Ne sont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,
Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
Pour repousser vos coups, ou pour les prévenir.
Qui peut, sans s'émouvoir, supporter une offense,
Peut mieux prendre à son point le temps de sa vengeance;
Et sa feinte douceur, sous un appât mortel,
Mène insensiblement sa victime à l'autel.

MÉDÉE.

Tu veux que je me taise et que je dissimule!
Nérine, porte ailleurs ce conseil ridicule;
L'âme en est incapable en de moindres malheurs,
Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
Jason m'a fait trahir mon pays et mon père,
Et me laisse au milieu d'une terre étrangère,
Sans support, sans amis, sans retraite, sans bien,
La fable de son peuple, et la haine du mien:
Nérine, après cela tu veux que je me taise!
Ne dois-je point encore en témoigner de l'aise,
De ce royal hymen souhaiter l'heureux jour,
Et forcer tous mes soins à servir son amour?

NÉRINE.

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites [2].
Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes,
Considérez qu'à peine un esprit plus remis
Vous tient en sûreté parmi vos ennemis.

MÉDÉE.

L'âme doit se roidir plus elle est menacée,
Et contre la fortune aller tête baissée,
La choquer hardiment, et, sans craindre la mort,
Se présenter de front à son plus rude effort.

[1] J'ai déjà dit que je ne ferais aucune remarque sur le style de cette tragédie, qui est vicieux presque d'un bout à l'autre. J'observerai seulement ici, à propos de ces rimes *dissimuler* et *en l'air*, qu'alors on prononçait *dissimulair* pour rimer à *l'air*. J'ajouterai qu'on a été longtemps dans le préjugé que la rime doit être pour les yeux. C'est pour cette raison qu'on faisait rimer *cher* à *bûcher*. Il est indubitable que la rime n'a été inventée que pour l'oreille. C'est le retour des mêmes sons, ou des sons à peu près semblables, qu'on demande, et non pas le retour des mêmes lettres. On fait rimer *abhorre*, qui a deux *rr*, avec *encore*, qui n'en a qu'une; par la même raison, *terre* peut rimer à *père*; mais *je me hâte* ne peut rimer avec *je me flatte*, parce que *flatte* est bref, et *hâte* est long. (V.)

Il ne faut point adopter sans restriction ce principe, que la rime n'a été inventée que pour l'oreille; autrement, un singulier pourrait très-bien rimer avec un pluriel: il n'est pour elle aucune différence entre *empire* et *conspirent*. (P.)

[2] Quelques personnes désapprouvent nos poëtes d'avoir reçu le mot *madame* dans le style de la tragédie: pourquoi, disent-elles, n'ont-ils pas reçu de même *monsieur?* On y a suppléé par *seigneur;* et *madame*, adressé aux femmes, est comme *seigneur*. Dans les tragédies espagnoles et italiennes, on s'adresse aux femmes en prononçant leur nom. Rodrigue, dans le *Cid*, dit toujours *Chimène;* Cinna dit toujours *Émilie;* et la confidente même d'Émilie l'appelle par son nom. (L. RACINE.)

Cette lâche ennemie a peur des grands courages [1],
Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

NÉRINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir?

MÉDÉE.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi:
Dans un si grand revers que vous reste-t-il?

MÉDÉE.

Moi,
Moi, dis-je, et c'est assez [2].

NÉRINE.

Quoi! vous seule, madame?

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi seule et le fer et la flamme,
Et la terre, et la mer, et l'enfer, et les cieux,
Et le sceptre des rois, et le foudre des dieux.

[1] Cela est imité de Sénèque, et enchérit encore sur le mauvais goût de l'original:

Fortuna fortes metuit, ignavos premit.

Corneille appelle la fortune *lâche*. Toutes les tragédies qui précédèrent sa *Médée* sont remplies d'exemples de ce faux bel esprit. Ces puérilités furent si longtemps en vogue, que l'abbé Cotin, du temps même de Boileau et de Molière, donna à la fièvre l'épithète d'*ingrate;* cette ingrate de fièvre qui attaquait insolemment le beau corps de mademoiselle de Guise, où elle était si bien logée. (V.)

[2] Ce *moi* est célèbre; c'est le *Medea superest* de Sénèque. Ce qui suit est encore une traduction de Sénèque; mais, dans l'original et dans la traduction, ces vers affaiblissent la grande idée que donne, *Moi, dis-je, et c'est assez*. Tout ce qui explique un grand sentiment l'énerve. On demande si le *Medea superest* est sublime. Je répondrai à cette question que ce serait en effet un sentiment sublime, si ce *moi* exprimait de la grandeur de courage. Par exemple, si, lorsque *Horatius Coclès* défendit seul un pont contre une armée, on lui eût demandé: *Que vous reste-t-il?* et qu'il eût répondu: *Moi*, c'eût été du véritable sublime: mais ici il ne signifie que le pouvoir de la magie; et puisque Médée dispose des éléments, il n'est pas étonnant qu'elle puisse, seule et sans autre secours, se venger de tous ses ennemis. (V.)

Boileau, dont l'autorité en matière de goût peut balancer celle de Voltaire, trouvait le *moi* de Médée sublime. « Peut-on « nier, dit-il, qu'il n'y ait du sublime, et du *sublime le plus* « *relevé*, dans ce monosyllabe *moi?* Qu'est-ce donc qui frappe « dans ce passage, sinon la fierté audacieuse de cette magi- « cienne, et sa confiance dans son art? » Nous convenons pourtant que le merveilleux de Médée rend ce sujet plus propre à l'opéra, qui est un théâtre de prestiges, qu'à la scène française, qui doit être un spectacle d'hommes, un spectacle d'instruction publique. (P.)

Moi, dis-je, et c'est assez. Des gens difficiles ont prétendu que ce dernier hémistiche affaiblissait la beauté du *moi:* c'est se tromper étrangement; bien loin de diminuer le sublime, il l'achève, car le premier *moi* pouvait n'être qu'un élan d'audace désespérée, mais le second est de réflexion. Elle y a pensé, et elle insiste: *Moi, dis-je, et c'est assez*. Le premier étonne, le second fait trembler quand on songe que c'est Médée qui le prononce. (LA H.)

NÉRINE.

L'impétueuse ardeur d'un courage sensible
A vos ressentiments figure tout possible :
Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

MÉDÉE.

Mon père, qui l'était, rompit-il mes projets ?

NÉRINE.

Non ; mais il fut surpris, et Créon se défie :
Fuyez, qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

MÉDÉE.

Las ! je n'ai que trop fui ; cette infidélité
D'un juste châtiment punit ma lâcheté.
Si je n'eusse point fui pour la mort de Pélie,
Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,
Il n'eût point vu Créuse, et, cet objet nouveau
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NÉRINE.

Fuyez encor, de grâce.

MÉDÉE.

Oui, je fuirai, Nérine ;
Mais, avant, de Créon on verra la ruine.
Je brave la fortune ; et toute sa rigueur,
En m'ôtant un mari, ne m'ôte pas le cœur ;
Sois seulement fidèle, et sans te mettre en peine,
Laisse agir pleinement mon savoir et ma haine.

NÉRINE, *seule.*

Madame... Elle me quitte au lieu de m'écouter.
Ces violents transports la vont précipiter ;
D'une trop juste ardeur l'inexorable envie
Lui fait abandonner le souci de sa vie.
Tâchons, encore un coup, d'en divertir le cours.
Apaiser sa fureur, c'est conserver ses jours.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, NÉRINE.

NÉRINE.

Bien qu'un péril certain suive votre entreprise,
Assurez-vous sur moi, je vous suis toute acquise,
Employez mon service aux flammes, au poison,
Je ne refuse rien ; mais épargnez Jason.
Votre aveugle vengeance une fois assouvie,
Le regret de sa mort vous coûterait la vie ;
Et les coups violents d'un rigoureux ennui...

MÉDÉE.

Cesse de m'en parler, et ne crains rien pour lui :
Ma fureur jusque-là n'oserait me séduire ;
Jason m'a trop coûté pour le vouloir détruire ;
Mon courroux lui fait grâce, et ma première ardeur
Soutient son intérêt au milieu de mon cœur.
Je crois qu'il m'aime encore, et qu'il nourrit en l'âme
Quelques restes secrets d'une si belle flamme :
Il ne fait qu'obéir aux volontés d'un roi
Qui l'arrache à Médée en dépit de sa foi.
Qu'il vive, et, s'il se peut, que l'ingrat me demeure ;
Sinon, ce m'est assez que sa Créuse meure ;
Qu'il la voie cependant, et, jouisse du jour
Que lui conserve encor mon immuable amour.
Créon seul et sa fille ont fait la perfidie ;
Eux seuls termineront toute la tragédie :
Leur perte achèvera cette fatale paix.

NÉRINE.

Contenez-vous, madame ; il sort de son palais.

SCÈNE II.

CRÉON, MÉDÉE, NÉRINE, SOLDATS.

CRÉON.

Quoi ! je te vois encore ! Avec quelle impudence
Peux-tu, sans t'effrayer, soutenir ma présence ?
Ignores-tu l'arrêt de ton bannissement ?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement ?
Voyez comme elle s'enfle et d'orgueil et d'audace !
Ses yeux ne sont que feu ; ses regards, que menace !
Gardes, empêchez-la de s'approcher de moi.
Va, purge mes États d'un monstre tel que toi ;
Délivre mes sujets et moi-même de crainte.

MÉDÉE.

De quoi m'accuse-t-on ? quel crime, quelle plainte
Pour mon bannissement vous donne tant d'ardeur ?

CRÉON.

Ah ! l'innocence même, et la même candeur [1] !

[1] C'est dans la scène de Sénèque, qui a servi de modèle a celle-ci, qu'on trouve ce beau vers :

> *Si judicas, cognosce ; si regnas, jube.*
> N'es-tu que roi ? commande. Es-tu juge ? examine.

C'est dommage que Corneille n'ait pas traduit ce vers : il l'aurait bien mieux rendu.

> Ah ! l'innocence même, et la même candeur !
> *Quæ causa pellat innocens mulier rogat.*

Cette ironie est, comme on voit, de Sénèque. La figure de l'i-ronie tient presque toujours du comique ; car l'ironie n'est aut[re] chose qu'une raillerie. L'éloquence souffre cette figure en pros[e] : Démosthène et Cicéron l'emploient quelquefois. Homère et Vir-gile n'ont pas dédaigné même de s'en servir dans l'épopée ; ma[is] dans la tragédie, il faut l'employer sobrement ; il faut qu'el[le] soit nécessaire, il faut que le personnage se trouve dans des ci[r]-constances où il ne puisse s'expliquer autrement, ou il s[oit] obligé de cacher sa douleur, et de feindre d'applaudir à ce qu['il] déteste.

Racine fait parler ironiquement Axiane à Taxile, quand el[le] lui dit :

> . . . . Approche, puissant roi,
> Grand monarque de l'Inde ; on parle ici de toi.

Il met aussi quelques ironies dans la bouche d'Hermion[e]

Médée est un miroir de vertu signalée :
Quelle inhumanité de l'avoir exilée !
Barbare, as-tu si tôt oublié tant d'horreurs ?
Repasse tes forfaits, repasse tes fureurs,
Et de tant de pays nomme quelque contrée
Dont tes méchancetés te permettent l'entrée.
Toute la Thessalie en armes te poursuit :
Ton père te déteste, et l'univers te fuit ;
Me dois-je en ta faveur charger de tant de haines,
Et sur mon peuple et moi faire tomber tes peines ?
Va pratiquer ailleurs tes noires actions ;
J'ai racheté la paix à ces conditions.

MÉDÉE.

Lâche paix, qu'entre vous, sans m'avoir écoutée,
Pour m'arracher mon bien vous avez complotée !
Paix, dont le déshonneur vous demeure éternel !
Quiconque sans l'ouïr condamne un criminel,
Son crime eût-il cent fois mérité le supplice,
D'un juste châtiment il fait une injustice.

CRÉON.

Au regard de Pélie, il fut bien mieux traité ;
Avant que l'égorger tu l'avais écouté ?

MÉDÉE.

Écouta-t-il Jason, quand sa haine couverte
L'envoya sur nos bords se livrer à sa perte ?
Car comment voulez-vous que je nomme un dessein
Au-dessus de sa force et du pouvoir humain ?
Apprenez quelle était cette illustre conquête,
Et de combien de morts j'ai garanti sa tête.
Il fallait mettre au joug deux taureaux furieux ;
Des tourbillons de feux s'élançaient de leurs yeux,
Et leur maître Vulcain poussait par leur haleine
Un long embrasement dessus toute la plaine ;
Eux domptés, on entrait en de nouveaux hasards ;
Il fallait labourer les tristes champs de Mars,
Et des dents d'un serpent ensemencer leur terre,
Dont la stérilité, fertile pour la guerre,
Produisait à l'instant des escadrons armés
Contre la même main qui les avait semés.
Mais, quoi qu'eût fait contre eux une valeur parfaite,
La toison n'était pas au bout de leur défaite :
Un dragon, enivré des plus mortels poisons
Qu'enfantent les péchés de toutes les saisons,
Vomissant mille traits de sa gorge enflammée
La gardait beaucoup mieux que toute cette armée ;
Jamais étoile, lune, aurore, ni soleil,
Ne virent abaisser sa paupière au sommeil :
Je l'ai seule assoupi ; seule, j'ai par mes charmes
Mis au joug les taureaux, et défait les gendarmes.
Si lors à mon devoir mon désir limité
Eût conservé ma gloire et ma fidélité,
Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes,
Que devenaient Jason et tous vos Argonautes ?
Sans moi, ce vaillant chef, que vous m'avez ravi,
Eût péri le premier, et tous l'auraient suivi.
Je ne me repens point d'avoir, par mon adresse,
Sauvé le sang des dieux et la fleur de la Grèce ;
Zéthès, et Calaïs, et Pollux, et Castor,
Et le charmant Orphée, et le sage Nestor,
Tous vos héros enfin tiennent de moi la vie ;
Je vous les verrai tous posséder sans envie :
Je vous les ai sauvés, je vous les cède tous ;
Je n'en veux qu'un pour moi, n'en soyez point jaloux.
Pour de si bons effets laissez-moi l'infidèle :
Il est mon crime seul, si je suis criminelle ;
Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ai fait :
Si vous me punissez, rendez-moi mon forfait.
Est-ce user comme il faut d'un pouvoir légitime,
Que me faire coupable et jouir de mon crime ?

CRÉON.

Va te plaindre à Colchos.

MÉDÉE.

Le retour m'y plaira.
Que Jason m'y remette ainsi qu'il m'en tira :
Je suis prête à partir sous la même conduite
Qui de ces lieux aimés précipita ma fuite.
O d'un injuste affront les coups les plus cruels !
Vous faites différence entre deux criminels !
Vous voulez qu'on l'honore, et que de deux complices
L'un ait votre couronne, et l'autre des supplices !

CRÉON.

Cesse de plus mêler ton intérêt au sien.
Ton Jason, pris à part, est trop homme de bien :
Le séparant de toi, sa défense est facile ;
Jamais il n'a trahi son père ni sa ville ;
Jamais sang innocent n'a fait rougir ses mains ;
Jamais il n'a prêté son bras à tes desseins ;

mais dans ses autres tragédies il ne se sert plus de cette figure. Remarquez, en général, que l'ironie ne convient point aux passions : elle ne peut aller au cœur ; elle sèche les larmes. Il y a une autre espèce d'ironie qui est un retour sur soi-même, et qui exprime parfaitement l'excès du malheur. C'est ainsi qu'Oreste dit, dans l'*Andromaque :*

Oui, je te loue, ô ciel ! de ta persévérance.

C'est ainsi que Guatimozin disait, au milieu des flammes : *Et moi, suis-je sur un lit de roses ?* Cette figure est très-noble et très-tragique dans Oreste ; et dans Guatimozin elle est sublime. Observez que toutes les scènes semblables à celle-ci sont toujours froides ; il convient rarement au tragique de parler longtemps du passé. Ce poëme est *natum rebus agendis :* ce doit être une action. (V.)

Racine n'a pas cessé d'employer l'ironie toutes les fois que son sujet l'a demandé : cette figure convient bien à l'indignation, à la fierté, à la vengeance, en un mot à toutes les passions violentes. Il s'en est servi en maître dans *Britannicus*, dans *Iphigénie*, dans *Bajazet*, et même dans *Athalie*. Cette réponse d'Abner à Mathan :

Eh quoi ! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage ?

n'est-elle donc pas de l'ironie la plus amère ? Que dis-je ; l'ironie, dans ce passage, ne s'élève-t-elle pas jusqu'au sublime ? (P.)

Son crime, s'il en a, c'est de t'avoir pour femme.
Laisse-le s'affranchir d'une honteuse flamme,
Rends-lui son innocence en t'éloignant de nous;
Porte en d'autres climats ton insolent courroux,
Tes herbes, tes poisons, ton cœur impitoyable,
Et tout ce qui jamais a fait Jason coupable.

MÉDÉE.

Peignez mes actions plus noires que la nuit;
Je n'en ai que la honte, il en a tout le fruit:
Ce fut en sa faveur que ma savante audace
Immola son tyran par les mains de sa race;
Joignez-y mon pays et mon frère : il suffit
Qu'aucun de tant de maux ne va qu'à son profit.
Mais vous les saviez tous quand vous m'avez reçue;
Votre simplicité n'a point été déçue;
En ignoriez-vous un, quand vous m'avez promis
Un rempart assuré contre mes ennemis?
Ma main, saignante encor du meurtre de Pélie,
Soulevait contre moi toute la Thessalie,
Quand votre cœur, sensible à la compassion,
Malgré tous mes forfaits, prit ma protection.
Si l'on me peut depuis imputer quelque crime,
C'est trop peu que l'exil, ma mort est légitime :
Sinon, à quel propos me traitez-vous ainsi?
Je suis coupable ailleurs, mais innocente ici.

CRÉON.

Je ne veux plus ici d'une telle innocence,
Ni souffrir en ma cour ta fatale présence.
Va...

MÉDÉE.

Dieux justes, vengeurs...

CRÉON.

Va, dis-je, en d'autres lieux
Par tes cris importuns solliciter les dieux.
Laisse-nous tes enfants : je serais trop sévère,
Si je les punissais du crime de leur mère :
Et, bien que je le pusse avec juste raison,
Ma fille les demande en faveur de Jason.

MÉDÉE.

Barbare humanité, qui m'arrache à moi-même,
Et feint de la douceur pour m'ôter ce que j'aime!
Si Jason et Créuse ainsi l'ont ordonné,
Qu'ils me rendent le sang que je leur ai donné.

CRÉON.

Ne me réplique plus, suis la loi qui t'est faite;
Prépare ton départ, et pense à ta retraite.
Pour en délibérer, et choisir le quartier,
De grâce ma bonté te donne un jour entier.

MÉDÉE.

Quelle grâce!

CRÉON.

Soldats, remettez-la chez elle [1];
Sa contestation deviendrait éternelle.

(*Médée rentre, et Créon continue.*)

Quel indomptable esprit! quel arrogant maintien
Accompagnait l'orgueil d'un si long entretien!
A-t-elle rien fléchi de son humeur altière?
A-t-elle pu descendre à la moindre prière?
Et le sacré respect de ma condition
En a-t-il arraché quelque soumission [1]?

SCÈNE III.

CRÉON, JASON, CRÉUSE, CLÉONE, SOLDATS.

CRÉON.

Te voilà sans rivale, et mon pays sans guerres,
Ma fille: c'est demain qu'elle sort de nos terres.
Nous n'avons désormais que craindre de sa part [2]:
Acaste est satisfait d'un si proche départ;
Et si tu peux calmer le courage d'Ægée,
Qui voit par notre choix son ardeur négligée,
Fais état que demain nous assure à jamais
Et dedans et dehors une profonde paix.

CRÉUSE.

Je ne crois pas, seigneur, que ce vieux roi d'Athènes,
Voyant aux mains d'autrui le fruit de tant de peines,
Mêle tant de faiblesse à son ressentiment,
Que son premier courroux se dissipe aisément.
J'espère toutefois qu'avec un peu d'adresse
Je pourrai le résoudre à perdre une maîtresse
Dont l'âge peu sortable et l'inclination
Répondaient assez mal à son affection.

JASON.

Il doit vous témoigner par son obéissance
Combien sur son esprit vous avez de puissance;

[1] Si Médée est une magicienne aussi puissante qu'on le dit, et que Créon même le croit, comment ne craint-il pas de l'offenser, et comment même peut-il disposer d'elle? C'est là une étrange contradiction que l'antiquité grecque s'est permise. Les illusions de l'antiquité ont été adoptées par nous; les juges ont osé juger des sorciers : mais il s'était répandu une opinion aussi ridicule que celle de la magie même, et qui lui servait de correctif; c'était que les magiciens perdaient tout leur pouvoir dès qu'ils étaient entre les mains de la justice. L'Arioste, et le Tasse son imitateur, prirent un tour plus heureux; ils feignirent que les enchantements pouvaient être détruits par d'autres enchantements; cela seul mettait de la vraisemblance dans ces fables, qui, par elles-mêmes, n'en ont aucune. Arioste, tout fécond qu'il était, avait appris cet art d'Homère; il est vrai que son Alcine est prodigieusement supérieure à la Circé de l'*Odyssée*; mais enfin Homère est le premier qui paraît avoir imaginé des préservatifs contre le pouvoir de la magie, et qui par là mit quelque raison dans des choses qui n'en avaient pas. (V.)

[1] Il est bien ici question du sacré respect qu'on doit à la condition de ce Créon, qui d'ailleurs joue dans cette pièce un rôle trop froid! (V.)

[2] *Nous n'avons que craindre* est un barbarisme. Cette pièce en a beaucoup; mais, encore une fois, c'est la première de Corneille. (V.)

Et s'il s'obstine à suivre un injuste courroux,
Nous saurons, ma princesse, en rabattre les coups;
Et nos préparatifs contre la Thessalie
Ont trop de quoi punir sa flamme et sa folie.

CRÉON.

Nous n'en viendrons pas là : regarde seulement
A le payer d'estime et de remercîment.
Je voudrais pour tout autre un peu de raillerie;
Un vieillard amoureux mérite qu'on en rie [1] :
Mais le trône soutient la majesté des rois
Au-dessus du mépris, comme au-dessus des lois.
On doit toujours respect au sceptre, à la couronne.
Remets tout, si tu veux, aux ordres que je donne;
Je saurai l'apaiser avec facilité,
Si tu ne te défends qu'avec civilité.

SCÈNE IV.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE.

JASON.

Que ne vous dois-je point pour cette préférence,
Où mes désirs n'osaient porter mon espérance!
C'est bien me témoigner un amour infini,
De mépriser un roi pour un pauvre banni!
A toutes ses grandeurs préférer ma misère!
Tourner en ma faveur les volontés d'un père!
Garantir mes enfants d'un exil rigoureux!

CRÉUSE.

Qu'a pu faire de moindre un courage amoureux?
La fortune a montré dedans votre naissance
Un trait de son envie, ou de son impuissance;
Elle devait un sceptre au sang dont vous naissez,
Et sans lui vos vertus le méritaient assez.
L'amour, qui n'a pu voir une telle injustice,
Supplée à son défaut, ou punit sa malice,
Et vous donne, au plus fort de vos adversités,
Le sceptre que j'attends, et que vous méritez.
La gloire m'en demeure; et les races futures
Comptant notre hyménée entre vos aventures,
Vanteront à jamais mon amour généreux,
Qui d'un si grand héros rompt le sort malheureux.
Après tout cependant, riez de ma faiblesse;
Prête de posséder le phénix de la Grèce,
La fleur de nos guerriers, le sang de tant de dieux,
La robe de Médée a donné dans mes yeux [2];
Mon caprice, à son lustre attachant mon envie,
Sans elle trouve à dire au bonheur de ma vie;
C'est ce qu'ont prétendu mes desseins relevés,
Pour le prix des enfants que je vous ai sauvés.

JASON.

Que ce prix est léger pour un si bon office!
Il y faut toutefois employer l'artifice :
Ma jalouse en fureur n'est pas femme à souffrir
Que ma main l'en dépouille, afin de vous l'offrir;
Des trésors dont son père épuise la Scythie,
C'est tout ce qu'elle a pris quand elle en est sortie.

CRÉUSE.

Qu'elle a fait un beau choix! jamais éclat pareil
Ne sema dans la nuit les clartés du soleil;
Les perles avec l'or confusément mêlées,
Mille pierres de prix sur ses bords étalées,
D'un mélange divin éblouissent les yeux;
Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.
Pour moi, tout aussitôt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'état de la toison dorée;
Et, dussiez-vous vous-même en être un peu jaloux,
J'en eus presques envie aussitôt que de vous.
Pour apaiser Médée et réparer sa perte,
L'épargne de mon père, entièrement ouverte,
Lui met à l'abandon tous les trésors du roi,
Pourvu que cette robe et Jason soient à moi.

JASON.

N'en doutez point, ma reine, elle vous est acquise
Je vais chercher Nérine, et, par son entremise,
Obtenir de Médée avec dextérité
Ce que refuserait son courage irrité.
Pour elle, vous savez que j'en fuis les approches;
J'aurais peine à souffrir l'orgueil de ses reproches;
Et je me connais mal, ou dans notre entretien
Son courroux s'allumant allumerait le mien.
Je n'ai point un esprit complaisant à sa rage,
Jusques à supporter sans réplique un outrage;
Et ce seraient pour moi d'éternels déplaisirs
De reculer par-là l'effet de vos désirs.
Mais, sans plus de discours, d'une maison voisine
Je vais prendre le temps que sortira Nérine.
Souffrez, pour avancer votre contentement,
Que, malgré mon amour, je vous quitte un moment.

CLÉONE.

Madame, j'aperçois venir le roi d'Athènes.

CRÉUSE.

Allez donc, votre vue augmenterait ses peines.

CLÉONE.

Souvenez-vous de l'air dont il le faut traiter.

CRÉUSE.

Ma bouche accortement saura s'en acquitter.

[1] Ces vers montrent qu'en effet on mêlait alors le comique au tragique. Ce mauvais goût était établi dans presque toute l'Europe, comme on le remarque ailleurs. (V.)

[2] La robe de Médée qui a donné dans les yeux de Créuse, et la description de cette robe, ne seraient pas souffertes aujourd'hui : et la réponse de Jason n'est pas moins petite que la demande. (V.)

SCÈNE V.

ÆGÉE, CRÉUSE, CLÉONE.

ÆGÉE.

Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire,
Madame, mon amour, jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un honteux hymen, de l'arrêt de ma mort.
Votre peuple en frémit, votre cour en murmure;
Et tout Corinthe enfin s'impute à grande injure
Qu'un fugitif, un traître, un meurtrier de rois,
Lui donne à l'avenir des princes et des lois;
Il ne peut endurer que l'horreur de la Grèce
Pour prix de ses forfaits épouse sa princesse,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur,
« Femme d'un assassin et d'un empoisonneur. »

CRÉUSE.

Laissez agir, grand roi, la raison sur votre âme,
Et ne le chargez point des crimes de sa femme.
J'épouse un malheureux, et mon père y consent,
Mais prince, mais vaillant, et surtout innocent.
Non pas que je ne faille en cette préférence;
De votre rang au sien je sais la différence.
Mais si vous connaissez l'amour et ses ardeurs,
Jamais pour son objet il ne prend les grandeurs;
Avouez que son feu n'en veut qu'à la personne,
Et qu'en moi vous n'aimiez rien moins que ma couron-[ne.
Souvent je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer
Nous surprend, nous emporte, et nous force d'aimer [1];
Et souvent, sans raison, les objets de nos flammes
Frappent nos yeux ensemble et saisissent nos âmes.
Ainsi nous avons vu le souverain des dieux,
Au mépris de Junon, aimer en ces bas lieux;
Vénus quitter son Mars et négliger sa prise,
Tantôt pour Adonis, et tantôt pour Anchise;
Et c'est peut-être encore avec moins de raison
Que, bien que vous m'aimiez, je me donne à Jason.
D'abord dans mon esprit vous eûtes ce partage :
Je vous estimai plus, et l'aimai davantage.

ÆGÉE.

Gardez ces compliments pour de moins enflammés,
Et ne m'estimez point qu'autant que vous m'aimez.
Que me sert cet aveu d'une erreur volontaire?
Si vous croyez faillir, qui vous force à le faire?
N'accusez point l'amour ni son aveuglement;
Quand on connaît sa faute, on manque doublement.

CRÉUSE.

Puis donc que vous trouvez la mienne inexcusable,
Je ne veux plus, seigneur, me confesser coupable.
L'amour de mon pays et le bien de l'État
Me défendaient l'hymen d'un si grand potentat.
Il m'eût fallu soudain vous suivre en vos provinces,
Et priver mes sujets de l'aspect de leurs princes.
Votre sceptre pour moi n'est qu'un pompeux exil;
Que me sert son éclat? et que me donne-t-il?
M'élève-t-il d'un rang plus haut que souveraine?
Et sans le posséder ne me vois-je pas reine?
Grâces aux immortels, dans ma condition
J'ai de quoi m'assouvir de cette ambition :
Je ne veux point changer mon sceptre contre un autre;
Je perdrais ma couronne en acceptant la vôtre.
Corinthe est bon sujet, mais il veut voir son roi;
Et d'un prince éloigné rejetterait la loi.
Joignez à ces raisons qu'un père un peu sur l'âge,
Dont ma seule présence adoucit le veuvage,
Ne saurait se résoudre à séparer de lui
De ses débiles ans l'espérance et l'appui,
Et vous reconnaîtrez que je ne vous préfère
Que le bien de l'État, mon pays et mon père.
Voilà ce qui m'oblige au choix d'un autre époux;
Mais, comme ces raisons font peu d'effet sur vous,
Afin de redonner le repos à votre âme,
Souffrez que je vous quitte.

ÆGÉE, *seul* [1].

Allez, allez, madame,
Étaler vos appas et vanter vos mépris
A l'infâme sorcier qui charme vos esprits.
De cette indignité faites un mauvais conte;
Riez de mon ardeur, riez de votre honte;
Favorisez celui de tous vos courtisans
Qui raillera le mieux le déclin de mes ans;
Vous jouirez fort peu d'une telle insolence;
Mon amour outragé court à la violence;
Mes vaisseaux à la rade, assez proches du port,
N'ont que trop de soldats à faire un coup d'effort.
La jeunesse me manque, et non pas le courage :
Les rois ne perdent point les forces avec l'âge;
Et l'on verra, peut-être avant ce jour fini,
Ma passion vengée, et votre orgueil puni.

[1] Voilà le germe de ces vers qu'on applaudit autrefois dans *Rodogune :*

> Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
> Dont par le doux rapport les âmes assorties, etc.

C'est au lecteur judicieux à décider lequel vaut le mieux de ces deux morceaux. Il décidera peut-être que de telles maximes sont plus convenables à la haute comédie, et que les maximes détachées ne valent pas un sentiment. Cette même idée se retrouve dans la *Suite du Menteur*, et elle y est mieux placée. (V.)

[1] Il est inutile de remarquer combien le rôle d'Ægée est froid et insipide. Une pièce de théâtre est *une expérience sur le cœur humain*. Quel ressort remuera l'âme des hommes? Ce ne sera pas un vieillard amoureux et méprisé, qu'on met en prison, et qu'une sorcière délivre. Tout personnage principal doit inspirer un degré d'intérêt; c'est une des règles inviolables : elles sont toutes fondées sur la nature. On a déjà averti qu'on ne reprend pas les fautes de détail. (V.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRINE.

Malheureux instrument du malheur qui nous presse,
Que j'ai pitié de toi, déplorable princesse[1] !
Avant que le soleil ait fait encore un tour,
Ta perte inévitable achève ton amour.
Ton destin te trahit, et ta beauté fatale
Sous l'appât d'un hymen t'expose à ta rivale;
Ton sceptre est impuissant à vaincre son effort;
Et le jour de sa fuite est celui de ta mort.
Sa vengeance à la main elle n'a qu'à résoudre,
Un mot du haut des cieux fait descendre le foudre;
Les mers, pour noyer tout, n'attendent que sa loi;
La terre offre à s'ouvrir sous le palais du roi;
L'air tient les vents tout prêts à suivre sa colère,
Tant la nature esclave a peur de lui déplaire;
Et, si ce n'est assez de tous les éléments,
Les enfers vont sortir à ses commandements.
Moi, bien que mon devoir m'attache à son service,
Je lui prête à regret un silence complice;
D'un louable désir mon cœur sollicité
Lui ferait avec joie une infidélité :
Mais, loin de s'arrêter, sa rage découverte,
A celle de Créuse ajouterait ma perte;
Et mon funeste avis ne servirait de rien
Qu'à confondre mon sang dans les bouillons du sien.
D'un mouvement contraire à celui de mon âme,
La crainte de la mort m'ôte celle du blâme;
Et ma timidité s'efforce d'avancer
Ce que hors du péril je voudrais traverser.

SCÈNE II.

JASON, NÉRINE.

JASON.

Nérine, eh bien, que dit, que fait notre exilée?
Dans ton cher entretien s'est-elle consolée?
Veut-elle bien céder à la nécessité?

NÉRINE.

Je trouve en son chagrin moins d'animosité;
De moment en moment son âme plus humaine
Abaisse sa colère, et rabat de sa haine :
Déjà son déplaisir ne vous veut plus de mal.

JASON.

Fais-lui prendre pour tous un sentiment égal.
Toi, qui de mon amour connaissais la tendresse,
Tu peux connaître aussi quelle douleur me presse.
Je me sens déchirer le cœur à son départ :
Créuse en ses malheurs prend même quelque part,
Ses pleurs en ont coulé; Créon même en soupire,
Lui préfère à regret le bien de son empire;
Et si, dans son adieu, son cœur moins irrité
En voulait mériter la libéralité;
Si jusque-là Médée apaisait ses menaces,
Qu'elle eût soin de partir avec ses bonnes grâces;
Je sais (comme il est bon) que ses trésors ouverts
Lui seraient, sans réserve, entièrement offerts,
Et, malgré les malheurs où le sort l'a réduite,
Soulageraient sa peine et soutiendraient sa fuite.

NÉRINE.

Puisqu'il faut se résoudre à ce bannissement,
Il faut en adoucir le mécontentement.
Cette offre y peut servir; et par elle j'espère,
Avec un peu d'adresse, apaiser sa colère;
Mais, d'ailleurs, toutefois n'attendez rien de moi,
S'il faut prendre congé de Créuse et du roi;
L'objet de votre amour et de sa jalousie
De toutes ses fureurs l'aurait tôt ressaisie.

JASON.

Pour montrer sans les voir son courage apaisé[1],
Je te dirai, Nérine, un moyen fort aisé;
Et de si longue main je connais ta prudence,
Que je t'en fais sans peine entière confidence.
Créon bannit Médée, et ses ordres précis
Dans son bannissement enveloppaient ses fils :
La pitié de Créuse a tant fait vers son père,
Qu'ils n'auront point de part au malheur de leur mère.
Elle lui doit par eux quelque remercîment;
Qu'un présent de sa part suive leur compliment :
Sa robe, dont l'éclat sied mal à sa fortune,
Et n'est à son exil qu'une charge importune,
Lui gagnerait le cœur d'un prince libéral,
Et de tous ses trésors l'abandon général.
D'une vaine parure, inutile à sa peine,
Elle peut acquérir de quoi faire la reine :
Créuse, ou je me trompe, en a quelque désir,

[1] C'est ici un grand exemple de l'abus des monologues. Une suivante qui vient parler toute seule du pouvoir de sa maîtresse est d'un grand ridicule. Cette faute de faire dire ce qui arrivera par un acteur qui parle seul, et qu'on introduit sans raison, était très-commune sur les théâtres grecs et latins : ils suivaient cet usage, parce qu'il est facile. Mais on devait dire aux Ménandre, aux Aristophane, aux Plaute : Surmontez la difficulté; instruisez-nous du fait sans avoir l'air de nous instruire; amenez sur le théâtre des personnages nécessaires qui aient des raisons de se parler; qu'ils m'expliquent tout sans jamais s'adresser à moi; que je les voie agir et dialoguer; sinon, vous êtes dans l'enfance de l'art. (V.)

[1] Convenons que ce n'est pas un trop bon moyen d'apaiser une femme et une mère que de lui arracher ses enfants et de lui prendre ses habits. Cette invention de comédie produit une catastrophe horrible; mais ce contraste même d'une intrigue faible et basse, avec un dénoûment épouvantable, forme une bigarrure qui révolte tous les esprits cultivés. (V.)

Et je ne pense pas qu'elle pût mieux choisir.
Mais la voici qui sort ; souffre que je l'évite :
Ma rencontre la trouble, et mon aspect l'irrite.

SCÈNE III[1].

MÉDÉE, JASON, NÉRINE.

MÉDÉE.

Ne fuyez pas, Jason, de ces funestes lieux.
C'est à moi d'en partir : recevez mes adieux.
Accoutumée à fuir, l'exil m'est peu de chose ;
Sa rigueur n'a pour moi de nouveau que sa cause.
C'est pour vous que j'ai fui, c'est vous qui me chassez.
Où me renvoyez-vous, si vous me bannissez ?
Irai-je sur le Phase, où j'ai trahi mon père,
Apaiser de mon sang les mânes de mon frère ?
Irai-je en Thessalie, où le meurtre d'un roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi ?
Il n'est point de climat dont mon amour fatale
N'ait acquis à mon nom la haine générale ;
Et ce qu'ont fait pour vous mon savoir et ma main
M'a fait un ennemi de tout le genre humain.
Ressouviens-t'en, ingrat ; remets-toi dans la plaine
Que ces taureaux affreux brûlaient de leur haleine ;
Revois ce champ guerrier dont les sacrés sillons
Élevaient contre toi de soudains bataillons ;
Ce dragon qui jamais n'eut les paupières closes ;
Et lors préfère-moi Créuse, si tu l'oses.
Qu'ai-je épargné depuis qui fût en mon pouvoir ?
Ai-je auprès de l'amour écouté mon devoir ?
Pour jeter un obstacle à l'ardente poursuite
Dont mon père en fureur touchait déjà ta fuite,
Semai-je avec regret mon frère par morceaux ?
A ce funeste objet épandu sur les eaux,
Mon père, trop sensible aux droits de la nature,
Quitta tous autres soins que de sa sépulture ;
Et par ce nouveau crime émouvant sa pitié,
J'arrêtai les effets de son inimitié.
Prodigue de mon sang, honte de ma famille,
Aussi cruelle sœur que déloyale fille,
Ces titres glorieux plaisaient à mes amours ;
Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.
Alors, certes, alors mon mérite était rare ;
Tu n'étais point honteux d'une femme barbare.
Quand à ton père usé je rendis la vigueur,
J'avais encor tes vœux, j'étais encor ton cœur ;
Mais cette affection mourant avec Pélie,
Dans le même tombeau se vit ensevelie :
L'ingratitude en l'âme, et l'impudence au front,
Une Scythe en ton lit te fut lors un affront ;
Et moi, que tes désirs avaient tant souhaitée,
Le dragon assoupi, la toison emportée,
Ton tyran massacré, ton père rajeuni,
Je devins un objet digne d'être banni.
Tes desseins achevés, j'ai mérité ta haine,
Il t'a fallu sortir d'une honteuse chaîne,
Et prendre une moitié qui n'a rien plus que moi,
Que le bandeau royal, que j'ai quitté pour toi.

JASON.

Ah ! que n'as-tu des yeux à lire dans mon âme,
Et voir les purs motifs de ma nouvelle flamme !
Les tendres sentiments d'un amour paternel
Pour sauver mes enfants me rendent criminel,
Si l'on peut nommer crime un malheureux divorce,
Où le soin que j'ai d'eux me réduit et me force.
Toi-même, furieuse, ai-je peu fait pour toi
D'arracher ton trépas aux vengeances d'un roi ?
Sans moi ton insolence allait être punie ;
A ma seule prière on ne t'a que bannie.
C'est rendre la pareille à tes grands coups d'effort :
Tu m'as sauvé la vie, et j'empêche ta mort.

MÉDÉE.

On ne m'a que bannie ! ô bonté souveraine !
C'est donc une faveur, et non pas une peine !
Je reçois une grâce au lieu d'un châtiment !
Et mon exil encor doit un remercîment !
Ainsi l'avare soif d'un brigand assouvie,
Il s'impute à pitié de nous laisser la vie ;
Quand il n'égorge point il croit nous pardonner,
Et ce qu'il n'ôte pas, il pense le donner.

JASON.

Tes discours, dont Créon de plus en plus s'offense,
Le forceraient enfin à quelque violence.
Éloigne-toi d'ici tandis qu'il t'est permis :
Les rois ne sont jamais de faibles ennemis.

MÉDÉE.

A travers tes conseils je vois assez ta ruse :
Ce n'est là m'en donner qu'en faveur de Créuse.
Ton amour, déguisé d'un soin officieux,
D'un objet importun veut délivrer ses yeux.

JASON.

N'appelle point amour un change inévitable,
Où Créuse fait moins que le sort qui m'accable.

MÉDÉE.

Peux-tu bien, sans rougir, désavouer tes feux ?

JASON.

Eh bien, soit ; ses attraits captivent tous mes vœux :
Toi, qu'un amour furtif souilla de tant de crimes,

[1] Cette scène est toute de Sénèque.

> *Fugimus, Jason, fugimus : hoc non est novum,*
> *Mutare sedes ; causa fugiendi nova est, etc.*
> *Ad quos remittis ? Phasim et Colchos petam, etc.*
> *Medea*, act. III, sc. II.

Il y a dans ce couplet de très-beaux vers, qui annonçaient déjà Corneille. C'est en ce sens, et c'est dans ces morceaux détachés, qu'on peut dire avec Fontenelle que Corneille s'éleva jusqu'à Médée. (V.)

M'oses-tu reprocher des amours légitimes?

MÉDÉE.

Oui, je te les reproche, et de plus...

JASON.

Quels forfaits?

MÉDÉE.

La trahison, le meurtre, et tous ceux que j'ai faits.

JASON.

Il manque encor ce point à mon sort déplorable,
Que de tes cruautés on me fasse coupable.

MÉDÉE.

Tu présumes en vain de t'en mettre à couvert;
Celui-là fait le crime à qui le crime sert.
Que chacun, indigné contre ceux de ta femme,
La traite en ses discours de méchante et d'infâme,
Toi seul, dont ses forfaits ont fait tout le bonheur,
Tiens-la pour innocente, et défends son honneur.

JASON.

J'ai honte de ma vie, et je hais son usage,
Depuis que je la dois aux effets de ta rage.

MÉDÉE.

La honte généreuse, et la haute vertu!
Puisque tu la hais tant, pourquoi la gardes-tu?

JASON.

Au bien de nos enfants, dont l'âge faible et tendre
Contre tant de malheurs ne saurait se défendre:
Deviens en leur faveur d'un naturel plus doux.

MÉDÉE.

Mon âme à leur sujet redouble son courroux.
Faut-il ce déshonneur pour comble à mes misères,
Qu'à mes enfants Créuse enfin donne des frères!
Tu vas mêler, impie, et mettre en rang pareil,
Des neveux de Sisyphe avec ceux du Soleil!

JASON.

Leur grandeur soutiendra la fortune des autres;
Créuse et ses enfants conserveront les nôtres.

MÉDÉE.

Je l'empêcherai bien ce mélange odieux,
Qui déshonore ensemble et ma race et les dieux.

JASON.

Lassés de tant de maux, cédons à la fortune.

MÉDÉE.

Ce corps n'enferme pas une âme si commune;
Je n'ai jamais souffert qu'elle me fît la loi,
Et toujours ma fortune a dépendu de moi.

JASON.

La peur que j'ai d'un sceptre...

MÉDÉE.

Ah! cœur rempli de feinte,
Tu masques tes désirs d'un faux titre de crainte;
Un sceptre est l'objet seul qui fait ton nouveau choix.

JASON.

Veux-tu que je m'expose aux haines de deux rois,
Et que mon imprudence attire sur nos têtes,
D'un et d'autre côté, de nouvelles tempêtes?

MÉDÉE.

Fuis-les, fuis-les tous deux, suis Médée à ton tour,
Et garde au moins ta foi, si tu n'as plus d'amour.

JASON.

Il est aisé de fuir, mais il n'est pas facile
Contre deux rois aigris de trouver un asile.
Qui leur résistera s'ils viennent à s'unir?

MÉDÉE.

Qui me résistera, si je te veux punir,
Déloyal? Auprès d'eux crains-tu si peu Médée?
Que toute leur puissance, en armes débordée,
Dispute contre moi ton cœur qu'ils m'ont surpris,
Et ne sois du combat que le juge et le prix!
Joins-leur, si tu le veux, mon père et la Scythie,
En moi seule ils n'auront que trop forte partie.
Bornes-tu mon pouvoir à celui des humains?
Contre eux, quand il me plaît, j'arme leurs propres mains;
Tu le sais, tu l'as vu, quand ces fils de la Terre
Par leurs coups mutuels terminèrent leur guerre.
Misérable! je puis adoucir des taureaux;
La flamme m'obéit, et je commande aux eaux;
L'enfer tremble, et les cieux, sitôt que je les nomme:
Et je ne puis toucher les volontés d'un homme!
Je t'aime encor, Jason, malgré ta lâcheté[1];
Je ne m'offense plus de ta légèreté:
Je sens à tes regards décroître ma colère;
De moment en moment ma fureur se modère;
Et je cours sans regret à mon bannissement,
Puisque j'en vois sortir ton établissement.
Je n'ai plus qu'une grâce à demander ensuite:
Souffre que mes enfants accompagnent ma fuite;
Que je t'admire encore en chacun de leurs traits,
Que je t'aime et te baise en ces petits portraits[2];

[1] Ce vers n'est point imité de Sénèque; et Racine, en cet endroit, s'est rencontré avec Corneille, quand il fait dire à Roxane:

Écoutez, Bajazet, je sens que je vous aime, etc.

La situation et la passion amènent souvent des sentiments et des expressions qui se ressemblent sans qu'elles soient imitées. Mais quelle différence entre Roxane et Médée! Le rôle de Médée est l'essai d'un génie vigoureux et sans art, qui en vain fait déjà quelques efforts contre la barbaric qui enveloppe son siècle; et le rôle de Roxane est le chef-d'œuvre de l'esprit et du goût dans un temps plus heureux: l'un est une statue grossière de l'ancienne Egypte, l'autre est une statue de Phidias.. (V.)

[2] On sent assez que le mot *baise* ne serait pas souffert aujourd'hui; mais il y a une réflexion plus importante à faire: Médée conçoit la vengeance la plus horrible, et qui retombe sur elle-même. Pour y parvenir, elle a recours à la plus indigne fourberie: elle devient alors exécrable aux spectateurs; elle attirerait la pitié, si elle égorgeait ses enfants dans un moment de désespoir et de démence. C'est une loi du théâtre qui ne souffre guère d'exception; ne commettez jamais de grands crimes que quand de grandes passions en diminueront l'atrocité, et vous attireront même quelque compassion des spectateurs. Cléopâtre, à la vérité, dans la tragédie de *Rodogune*, ne s'attire nulle compassion; mais songez que si elle n'était pas possédée de la pas-

Et que leur cher objet entretenant ma flamme,
Te présente à mes yeux aussi bien qu'à mon âme.

JASON.

Ah! reprends ta colère, elle a moins de rigueur.
M'enlever mes enfants, c'est m'arracher le cœur;
Et Jupiter tout prêt à m'écraser du foudre,
Mon trépas à la main, ne pourrait m'y résoudre.
C'est pour eux que je change; et la Parque, sans eux,
Seule de notre hymen pourrait rompre les nœuds.

MÉDÉE.

Cet amour paternel, qui te fournit d'excuses,
Me fait souffrir aussi que tu me les refuses;
Je ne t'en presse plus; et prête à me bannir,
Je ne veux plus de toi qu'un léger souvenir.

JASON.

Ton amour vertueux fait ma plus grande gloire;
Ce serait me trahir qu'en perdre la mémoire :
Et le mien envers toi, qui demeure éternel,
T'en laisse en cet adieu le serment solennel.
Puissent briser mon chef les traits les plus sévères
Que lancent des grands dieux les plus âpres colères;
Qu'ils s'unissent ensemble afin de me punir,
Si je ne perds la vie avant ton souvenir!

SCÈNE IV.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

J'y donnerai bon ordre : il est en ta puissance
D'oublier mon amour, mais non pas ma vengeance;
Je la saurai graver en tes esprits glacés
Par des coups trop profonds pour en être effacés [1].
Il aime ses enfants, ce courage inflexible :
Son faible est découvert; par eux il est sensible,
Par eux mon bras, armé d'une juste rigueur,
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

NÉRINE.

Madame, épargnez-les, épargnez vos entrailles;
N'avancez point par là vos propres funérailles :
Contre un sang innocent pourquoi vous irriter,
Si Créuse en vos lacs se vient précipiter?
Elle-même s'y jette, et Jason vous la livre.

MÉDÉE.

Tu flattes mes désirs.

NÉRINE.

Que je cesse de vivre,
Si ce que je vous dis n'est pure vérité!

MÉDÉE.

Ah! ne me tiens donc plus l'âme en perplexité!

NÉRINE.

Madame, il faut garder que quelqu'un ne vous voie,
Et du palais du roi découvre notre joie :
Un dessein éventé succède rarement.

MÉDÉE.

Rentrons donc, et mettons nos secrets sûrement.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE, *seule dans sa grotte magique.*

C'est trop peu de Jason que ton œil me dérobe,
C'est trop peu de mon lit, tu veux encor ma robe,
Rivale insatiable; et c'est encor trop peu,
Si, la force à la main, tu l'as sans mon aveu;
Il faut que par moi-même elle te soit offerte,
Que, perdant mes enfants, j'achète encor leur perte;
Il en faut un hommage à tes divins attraits;
Et des remercîments au vol que tu me fais.
Tu l'auras; mon refus serait un nouveau crime :
Mais je t'en veux parer pour être ma victime,
Et sous un faux semblant de libéralité,
Soûler et ma vengeance et ton avidité.
Le charme est achevé, tu peux rentrer, Nérine [1].

(*Nérine entre, et Médée continue.*)

Mes maux dans ces poisons trouvent leur médecine :
Vois combien de serpents à mon commandement
D'Afrique jusqu'ici n'ont tardé qu'un moment,
Et contraints d'obéir à mes charmes funestes,
Ont sur ce don fatal vomi toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux

sion forcenée de régner, on ne la pourrait pas souffrir : et que si elle n'était pas punie, la pièce ne pourrait être jouée. (V.)

[1] Cette idée détestable de tuer ses propres enfants pour se venger de leur père, idée un peu soudaine, et qui ne laisse voir que l'atrocité d'une vengeance révoltante, sans qu'elle soit ici combattue par les moindres remords, est encore prise de Sénèque, dont Corneille a imité les beautés et les défauts. (V.)

[1] Dans la tragédie de *Macbeth*, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de Shakespeare, trois sorcières font leurs enchantements sur le théâtre : elles arrivent au milieu des éclairs et du tonnerre avec un grand chaudron, dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, disent-elles; *il est temps, il est temps.* Elles jettent un crapaud dans le chaudron, et apostrophent le crapaud, en criant en refrain : *Double, double, chaudron, trouble; que le feu brûle, que l'eau bouille; double, double.* Cela vaut bien les serpents qui sont venus d'Afrique en un moment, et ces herbes que Médée a cueillies le pied nu, en faisant pâlir la lune; et ce plumage noir d'une harpie. Ces puérilités ne seraient pas admises aujourd'hui.

C'est à l'opéra, c'est à ce spectacle consacré aux fables, que ces enchantements conviennent, et c'est là qu'ils ont été le mieux traités. (V.)

Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune;
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand, les cheveux flottants, les bras et le pied nu,
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.
Vois mille autres venins : cette liqueur épaisse
Mêle du sang de l'hydre avec celui de Nesse;
Python eut cette langue; et ce plumage noir
Est celui qu'une harpie[1] en fuyant laissa choir;
Par ce tison Althée assouvit sa colère,
Trop pitoyable sœur et trop cruelle mère;
Ce feu tomba du ciel avecque Phaéthon,
Cet autre vient des flots du pierreux Phlégéthon;
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des taureaux de Vulcain les gorges ensoufrées.
Enfin, tu ne vois là, poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille tombeaux;
Ce présent déceptif a vu toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.
Mes tyrans par leur perte apprendront que jamais...
Mais d'où vient ce grand bruit que j'entends au palais?

NÉRINE.

Du bonheur de Jason, et du malheur d'Ægée :
Madame, peu s'en faut qu'il ne vous ait vengée.
Ce généreux vieillard ne pouvant supporter
Qu'on lui vole à ses yeux ce qu'il croit mériter,
Et que sur sa couronne et sa persévérance
L'exil de votre époux ait eu la préférence,
A tâché, par la force, à repousser l'affront
Que ce nouvel hymen lui porte sur le front.
Comme cette beauté, pour lui toute de glace,
Sur les bords de la mer contemplait la bonace,
Il la voit mal suivie, et prend un si beau temps
A rendre ses désirs et les vôtres contents.
De ses meilleurs soldats une troupe choisie
Enferme la princesse, et sert sa jalousie;
L'effroi qui la surprend la jette en pâmoison;
Et tout ce qu'elle peut, c'est de nommer Jason.
Ses gardes à l'abord font quelque résistance,
Et le peuple leur prête une faible assistance;
Mais l'obstacle léger de ces débiles cœurs
Laissait honteusement Créuse à leurs vainqueurs :
Déjà presque en leur bord elle était enlevée...

MÉDÉE.

Je devine la fin, mon traître l'a sauvée.

NÉRINE.

Oui, madame, et de plus Ægée est prisonnier;
Votre époux à son myrte ajoute ce laurier :
Mais apprenez comment.

MÉDÉE.

N'en dis pas davantage :
Je ne veux point savoir ce qu'a fait son courage;
Il suffit que son bras a travaillé pour nous,
Et rend une victime à mon juste courroux.
Nérine, mes douleurs auraient peu d'allégeance,
Si cet enlèvement l'ôtait à ma vengeance;
Pour quitter son pays en est-on malheureux?
Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux;
Elle aurait trop d'honneur de n'avoir que ma peine,
Et de verser des pleurs pour être deux fois reine.
Tant d'invisibles feux enfermés dans ce don,
Que d'un titre plus vrai j'appelle ma rançon,
Produiront des effets bien plus doux à ma haine.

NÉRINE.

Par là vous vous vengez, et sa perte est certaine :
Mais contre la fureur de son père irrité
Où pensez-vous trouver un lieu de sûreté?

MÉDÉE.

Si la prison d'Ægée a suivi sa défaite,
Tu peux voir qu'en l'ouvrant je m'ouvre une retraite,
Et que ses fers brisés, malgré leurs attentats,
A ma protection engagent ses États.
Dépêche seulement, et cours vers ma rivale
Lui porter de ma part cette robe fatale :
Mène-lui mes enfants, et fais-les, si tu peux,
Présenter par leur père à l'objet de ses vœux.

NÉRINE.

Mais, madame, porter cette robe empestée,
Que de tant de poisons vous avez infectée,
C'est pour votre Nérine un trop funeste emploi :
Avant que sur Créuse ils agiraient sur moi[1].

MÉDÉE.

Ne crains pas leur vertu, mon charme la modère,
Et lui défend d'agir que sur elle et son père;
Pour un si grand effet prends un cœur plus hardi,
Et, sans me répliquer, fais ce que je te di.

SCÈNE II.

CRÉON, POLLUX, SOLDATS.

CRÉON.

Nous devons bien chérir cette valeur parfaite[2]
Qui de nos ravisseurs nous donne la défaite.
Invincible héros, c'est à votre secours
Que je dois désormais le bonheur de mes jours;
C'est vous seul aujourd'hui dont la main vengeresse
Rend à Créon sa fille, à Jason sa maîtresse,
Met Ægée en prison et son orgueil à bas,
Et fait mordre la terre à ses meilleurs soldats.

[1] Aujourd'hui, la première syllabe de ce mot est aspirée.

[1] Cette suivante, qui craint la brûlure, et qui refuse de porter la robe, est très-comique, et fournirait de bonnes plaisanteries. Il était fort aisé d'envoyer la robe par un domestique qui ne fût pas instruit du poison qu'elle renfermait. (V.)

[2] On voit combien Pollux est inutile à la pièce : Corneille l'appelle un personnage protatique. (V.)

POLLUX.

Grand roi, l'heureux succès de cette délivrance
Vous est beaucoup mieux dû qu'à mon peu de vaillance.
C'est vous seul et Jason, dont les bras indomptés
Portaient avec effroi la mort de tous côtés;
Pareils à deux lions dont l'ardente furie
Dépeuple en un moment toute une bergerie.
L'exemple glorieux de vos faits plus qu'humains
Échauffait mon courage et conduisait mes mains :
J'ai suivi, mais de loin, des actions si belles,
Qui laissaient à mon bras tant d'illustres modèles.
Pourrait-on reculer en combattant sous vous,
Et n'avoir point de cœur à seconder vos coups?

CRÉON.

Votre valeur, qui souffre en cette repartie,
Ote toute croyance à votre modestie :
Mais puisque le refus d'un honneur mérité
N'est pas un petit trait de générosité,
Je vous laisse en jouir. Auteur de la victoire,
Ainsi qu'il vous plaira, départez-en la gloire;
Comme elle est votre bien, vous pouvez la donner.
Que prudemment les dieux savent tout ordonner!
Voyez, brave guerrier, comme votre arrivée
Au jour de nos malheurs se trouve réservée,
Et qu'au point que le sort osait nous menacer,
Ils nous ont envoyé de quoi le terrasser.
Digne sang de leur roi, demi-dieu magnanime,
Dont la vertu ne peut recevoir trop d'estime,
Qu'avons-nous plus à craindre? et quel destin jaloux,
Tant que nous vous aurons, s'osera prendre à nous?

POLLUX.

Appréhendez pourtant, grand prince.

CRÉON.

Et quoi?

POLLUX.

Médée,
Qui par vous de son lit se voit dépossédée.
Je crains qu'il ne vous soit malaisé d'empêcher
Qu'un gendre valeureux ne vous coûte bien cher.
Après l'assassinat d'un monarque et d'un frère,
Peut-il être de sang qu'elle épargne ou révère?
Accoutumée au meurtre, et savante en poison,
Voyez ce qu'elle a fait pour acquérir Jason;
Et ne présumez pas, quoi que Jason vous die,
Que pour le conserver elle soit moins hardie.

CRÉON.

C'est de quoi mon esprit n'est plus inquiété;
Par son bannissement j'ai fait ma sûreté;
Elle n'a que fureur et que vengeance en l'âme :
Mais, en si peu de temps, que peut faire une femme?
Je n'ai prescrit qu'un jour de terme à son départ.

POLLUX.

C'est peu pour une femme, et beaucoup pour son art:
Sur le pouvoir humain ne réglez pas les charmes.

CRÉON.

Quelque puissants qu'ils soient, je n'en ai point d'alarmes;
Et quand bien ce délai devrait tout hasarder,
Ma parole est donnée, et je la veux garder.

SCÈNE III.

CRÉON, POLLUX, CLÉONE.

CRÉON.

Que font nos deux amants, Cléone?

CLÉONE.

La princesse,
Seigneur, près de Jason reprend son allégresse;
Et ce qui sert beaucoup à son contentement,
C'est de voir que Médée est sans ressentiment.

CRÉON.

Et quel dieu si propice a calmé son courage?

CLÉONE.

Jason, et ses enfants, qu'elle vous laisse en gage.
La grâce que pour eux madame obtient de vous
A calmé les transports de son esprit jaloux.
Le plus riche présent qui fût en sa puissance
A ses remercîments joint sa reconnaissance.
Sa robe sans pareille, et sur qui nous voyons
Du Soleil son aïeul briller mille rayons,
Que la princesse même avait tant souhaitée,
Par ces petits héros lui vient d'être apportée,
Et fait voir clairement les merveilleux effets
Qu'en un cœur irrité produisent les bienfaits.

CRÉON.

Eh bien, qu'en dites-vous? Qu'avons-nous plus à craindre?

POLLUX.

Si vous ne craignez rien, que je vous trouve à plaindre!

CRÉON.

Un si rare présent montre un esprit remis.

POLLUX.

J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis[1];
Ils font assez souvent ce que n'ont pu leurs armes.
Je connais de Médée et l'esprit et les charmes,
Et veux bien m'exposer au plus cruel trépas,
Si ce rare présent n'est un mortel appas.

CRÉON.

Ses enfants si chéris, qui nous servent d'otages,
Nous peuvent-ils laisser quelque sorte d'ombrages?

[1] Ce vers est la traduction de ce beau vers de Virgile :

. . . . *Timeo Danaos, et dona ferentes.*

Et Virgile lui-même a pris ce vers d'Homère mot à mot. Quand on imite de tels vers, qui sont devenus proverbes, il faut tâcher que nos imitations deviennent aussi proverbes dans notre langue. On n'y peut réussir que par des mots harmonieux, aisés à retenir. *Pour suspects les dons*, est trop rude; on doit éviter les consonnes qui se heurtent. C'est le mélange heureux des voyelles et des consonnes qui fait le charme de la versification. (V.)

POLLUX.

Peut-être que contre eux s'étend sa trahison,
Qu'elle ne les prend plus que pour ceux de Jason,
Et qu'elle s'imagine, en haine de leur père,
Que n'étant plus sa femme, elle n'est plus leur mère.
Renvoyez-lui, seigneur, ce don pernicieux,
Et ne vous chargez point d'un poison précieux.

CLÉONE.

Madame cependant en est toute ravie,
Et de s'en voir parée elle brûle d'envie.

POLLUX.

Où le péril égale et passe le plaisir,
Il faut se faire force, et vaincre son désir.
Jason, dans son amour, a trop de complaisance
De souffrir qu'un tel don s'accepte en sa présence.

CRÉON.

Sans rien mettre au hasard, je saurai dextrement
Accorder vos soupçons et son contentement.
Nous verrons dès ce soir, sur une criminelle,
Si ce présent nous cache une embûche mortelle.
Nise, pour ses forfaits destinée à mourir,
Ne peut par cette épreuve injustement périr;
Heureuse, si sa mort nous rendait ce service,
De nous en découvrir le funeste artifice!
Allons-y de ce pas, et ne consumons plus
De temps ni de discours en débats superflus.

SCÈNE IV.

ÆGÉE, *en prison* [1].

Demeure affreuse des coupables,
Lieux maudits, funeste séjour,
Dont jamais avant mon amour
Les sceptres n'ont été capables,
Redoublez puissamment votre mortel effroi,
Et joignez à mes maux une si vive atteinte,
Que mon âme chassée, ou s'enfuyant de crainte,
Dérobe à mes vainqueurs le supplice d'un roi.

Le triste bonheur où j'aspire!
Je ne veux que hâter ma mort,
Et n'accuse mon mauvais sort
Que de souffrir que je respire.
Puisqu'il me faut mourir, que je meure à mon choix;
Le coup m'en sera doux, s'il est sans infamie :
Prendre l'ordre à mourir d'une main ennemie,
C'est mourir, pour un roi, beaucoup plus d'une fois.

Malheureux prince, on te méprise
Quand tu t'arrêtes à servir :
Si tu t'efforces de ravir,
Ta prison suit ton entreprise.
Ton amour qu'on dédaigne, et ton vain attentat,
D'un éternel affront vont souiller ta mémoire :
L'un t'a déjà coûté ton repos et ta gloire;
L'autre te va coûter ta vie et ton État.

Destin, qui punis mon audace,
Tu n'as que de justes rigueurs;
Et s'il est d'assez tendres cœurs
Pour compatir à ma disgrâce,
Mon feu de leur tendresse étouffe la moitié,
Puisqu'à bien comparer mes fers avec ma flamme,
Un vieillard amoureux mérite plus de blâme
Qu'un monarque en prison n'est digne de pitié.

Cruel auteur de ma misère,
Peste des cœurs, tyran des rois,
Dont les impérieuses lois
N'épargnent pas même ta mère,
Amour, contre Jason tourne ton trait fatal;
Au pouvoir de tes dards je remets ma vengeance :
Atterre son orgueil, et montre ta puissance
A perdre également l'un et l'autre rival [2].

Qu'une implacable jalousie
Suive son nuptial flambeau;
Que sans cesse un objet nouveau
S'empare de sa fantaisie;
Que Corinthe à sa vue accepte un autre roi;
Qu'il puisse voir sa race à ses yeux égorgée;
Et, pour dernier malheur, qu'il ait le sort d'Ægée,
Et devienne à mon âge amoureux comme moi!

[1] Rotrou avait mis les stances à la mode. Corneille, qui les employa, les condamne lui-même dans ses *Réflexions sur la tragédie*. Elles ont quelque rapport à ces odes que chantaient les chœurs entre les scènes sur le théâtre grec. Les Romains les imitèrent. Il me semble que c'était l'enfance de l'art : il était bien plus aisé d'insérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix scènes qui composaient une tragédie, que de trouver dans son sujet même de quoi animer toujours le théâtre, et de soutenir une longue intrigue toujours intéressante. Lorsque notre théâtre commença à sortir de la barbarie, et de l'asservissement aux usages anciens, pire encore que la barbarie, on substitua à ces odes des chœurs qu'on voit dans Garnier, dans Jodelle et dans Baïf, des stances que les personnages récitaient. Cette mode a duré cent années; le dernier exemple que nous ayons des stances est dans la *Thébaïde*. Racine se corrigea bientôt de ce défaut : il sentit que cette mesure, différente de la mesure employée dans la pièce, n'était pas naturelle; que les personnages ne devaient pas changer le langage convenu; qu'ils devenaient poëtes mal à propos. (V.)

[2] Quand même ces stances ennuyeuses et mal écrites auraient été aussi bonnes que la meilleure ode d'Horace, elles ne feraient aucun effet, parce qu'elles sont dans la bouche d'un vieillard ridicule, amoureux comme un vieillard de comédie. Ce n'est pas assez au théâtre qu'une scène soit belle par elle-même, il faut qu'elle soit belle dans la place où elle est. (V.)

SCÈNE V.

ÆGÉE, MÉDÉE.

ÆGÉE.

Mais d'où vient ce bruit sourd? quelle pâle lumière
Dissipe ces horreurs et frappe ma paupière?
Mortel, qui que tu sois, détourne ici tes pas,
Et, de grâce, m'apprends l'arrêt de mon trépas,
L'heure, le lieu, le genre; et si ton cœur sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Donne-moi les moyens d'un généreux effort
Qui des mains des bourreaux affranchisse ma mort.

MÉDÉE.

Je viens t'en affranchir. Ne craignez plus, grand prince;
Ne pensez qu'à revoir votre chère province;
(*Elle donne un coup de baguette sur la porte de la prison, qui s'ouvre aussitôt; et en ayant tiré Ægée, elle en donne encore un sur ses fers, qui tombent.*)
Ni grilles ni verrous ne tiennent contre moi.
Cessez, indignes fers, de captiver un roi;
Est-ce à vous de presser les bras d'un tel monarque?
Et vous, reconnaissez Médée à cette marque,
Et fuyez un tyran dont le forcènement
Joindrait votre supplice à mon bannissement;
Avec la liberté reprenez le courage.

ÆGÉE.

Je les reprends tous deux pour vous en faire hommage,
Princesse, de qui l'art propice aux malheureux
Oppose un tel miracle à mon sort rigoureux :
Disposez de ma vie, et du sceptre d'Athènes;
Je dois et l'une et l'autre à qui brise mes chaînes.
Si votre heureux secours me tire de danger,
Je ne veux en sortir qu'afin de vous venger;
Et si je puis jamais, avec votre assistance,
Arriver jusqu'aux lieux de mon obéissance,
Vous me verrez, suivi de mille bataillons,
Sur ces murs renversés planter mes pavillons,
Punir leur traître roi de vous avoir bannie,
Dedans le sang des siens noyer sa tyrannie,
Et remettre en vos mains et Créuse et Jason,
Pour venger votre exil plutôt que ma prison.

MÉDÉE.

Je veux une vengeance et plus haute et plus prompte;
Ne l'entreprenez pas, votre offre me fait honte :
Emprunter le secours d'aucun pouvoir humain,
D'un reproche éternel diffamerait ma main.
En est-il, après tout, aucun qui ne me cède?
Qui force la nature, a-t-il besoin qu'on l'aide?
Laissez-moi le souci de venger mes ennuis,
Et par ce que j'ai fait, jugez ce que je puis;
L'ordre en est tout donné, n'en soyez point en peine :
C'est demain que mon art fait triompher ma haine;
Demain je suis Médée, et je tire raison
De mon bannissement et de votre prison.

ÆGÉE.

Quoi! madame, faut-il que mon peu de puissance
Empêche les devoirs de ma reconnaissance?
Mon sceptre ne peut-il être employé pour vous?
Et vous serai-je ingrat autant que votre époux?

MÉDÉE.

Si je vous ai servi, tout ce que j'en souhaite,
C'est de trouver chez vous une sûre retraite,
Où de mes ennemis menaces ni présents
Ne puissent plus troubler le repos de mes ans.
Non pas que je les craigne; eux et toute la terre
A leur confusion me livreraient la guerre;
Mais je hais ce désordre, et n'aime pas à voir
Qu'il me faille pour vivre user de mon savoir.

ÆGÉE.

L'honneur de recevoir une si grande hôtesse
De mes malheurs passés efface la tristesse.
Disposez d'un pays qui vivra sous vos lois,
Si vous l'aimez assez pour lui donner des rois;
Si mes ans ne vous font mépriser ma personne,
Vous y partagerez mon lit et ma couronne :
Sinon, sur mes sujets faites état d'avoir,
Ainsi que sur moi-même, un absolu pouvoir.
Allons, madame, allons; et par votre conduite
Faites la sûreté que demande ma fuite.

MÉDÉE.

Ma vengeance n'aurait qu'un succès imparfait :
Je ne me venge pas, si je n'en vois l'effet;
Je dois à mon courroux l'heur d'un si doux spectacle.
Allez, prince, et sans moi ne craignez point d'obstacle;
Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.
Pour votre sûreté conservez cet anneau;
Sa secrète vertu, qui vous fait invisible,
Rendra votre départ de tous côtés paisible.
Ici, pour empêcher l'alarme que le bruit
De votre délivrance aurait bientôt produit,
Un fantôme pareil et de taille et de face [1],
Tandis que vous fuirez, remplira votre place.
Partez sans plus tarder, prince chéri des dieux,
Et quittez pour jamais ces détestables lieux.

ÆGÉE.

J'obéis sans réplique, et je pars sans remise.
Puisse d'un prompt succès votre grande entreprise
Combler nos ennemis d'un mortel désespoir,
Et me donner bientôt le bien de vous revoir!

[1] On voit assez que ce fantôme pareil et de taille et de face, et cet anneau enchanté, et ces coups de baguette, ne sont point admissibles dans la tragédie. (V.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDÉE, THEUDAS.

THEUDAS.

Ah, déplorable prince! ah, fortune cruelle[1] !
Que je porte à Jason une triste nouvelle!

MÉDÉE, *lui donnant un coup de baguette qui le fait demeurer immobile.*

Arrête, misérable, et m'apprends quel effet
A produit chez le roi le présent que j'ai fait.

THEUDAS.

Dieux! je suis dans les fers d'une invisible chaîne!

MÉDÉE.

Dépêche, ou ces longueurs t'attireront ma haine.

THEUDAS.

Apprenez donc l'effet le plus prodigieux
Que jamais la vengeance ait offert à nos yeux.
Votre robe a fait peur, et sur Nise éprouvée,
En dépit des soupçons, sans péril s'est trouvée;
Et cette épreuve a su si bien les assurer,
Qu'incontinent Créuse a voulu s'en parer.
Mais cette infortunée à peine l'a vêtue,
Qu'elle sent aussitôt une ardeur qui la tue;
Un feu subtil s'allume, et ses brandons épars
Sur votre don fatal courent de toutes parts;
Et Cléone et le roi s'y jettent pour l'éteindre :
Mais (ô nouveau sujet de pleurer et de plaindre!)
Ce feu saisit le roi; ce prince en un moment
Se trouve enveloppé du même embrasement.

MÉDÉE.

Courage; enfin il faut que l'un et l'autre meure.

THEUDAS.

La flamme disparaît, mais l'ardeur leur demeure;
Et leurs habits charmés, malgré nos vains efforts,
Sont des brasiers secrets attachés à leurs corps;
Qui veut les dépouiller, lui-même les déchire,
Et ce nouveau secours est un nouveau martyre.

MÉDÉE.

Que dit mon déloyal? que fait-il là-dedans?

THEUDAS.

Jason, sans rien savoir de tous ces accidents,
S'acquitte des devoirs d'une amitié civile
A conduire Pollux hors des murs de la ville,
Qui va se rendre en hâte aux noces de sa sœur,
Dont bientôt Ménélas doit être possesseur;
Et j'allais lui porter ce funeste message.

MÉDÉE, *lui donnant un autre coup de baguette.*

Va, tu peux maintenant achever ton voyage.

[1] Ce Theudas, qu'on ne connaît point, qu'on n'attend point, et qui ne vient là que pour être pétrifié d'un coup de baguette, ressemble trop à la farce d'*Arlequin magicien*. (V.)

SCÈNE II.

MÉDÉE.

Est-ce assez, ma vengeance, est-ce assez de deux morts?
Consulte avec loisir tes plus ardents transports.
Des bras de mon perfide arracher une femme,
Est-ce pour assouvir les fureurs de mon âme?
Que n'a-t-elle déjà des enfants de Jason,
Sur qui plus pleinement venger sa trahison!
Suppléons-y des miens; immolons avec joie
Ceux qu'à me dire adieu Créuse me renvoie :
Nature, je le puis sans violer ta loi;
Ils viennent de sa part, et ne sont plus à moi.
Mais ils sont innocents; aussi l'était mon frère :
Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour père;
Il faut que leur trépas redouble son tourment;
Il faut qu'il souffre en père aussi bien qu'en amant.
Mais quoi! j'ai beau contre eux animer mon audace,
La pitié la combat, et se met en sa place;
Puis, cédant tout à coup la place à ma fureur,
J'adore les projets qui me faisaient horreur :
De l'amour aussitôt je passe à la colère,
Des sentiments de femme aux tendresses de mère.
Cessez dorénavant, pensers irrésolus,
D'épargner des enfants que je ne verrai plus.
Chers fruits de mon amour, si je vous ai fait naître,
Ce n'est pas seulement pour caresser un traître :
Il me prive de vous, et je l'en vais priver.
Mais ma pitié renaît, et revient me braver;
Je n'exécute rien, et mon âme éperdue
Entre deux passions demeure suspendue.
N'en délibérons plus, mon bras en résoudra.
Je vous perds, mes enfants; mais Jason vous perdra;
Il ne vous verra plus... Créon sort tout en rage;
Allons à son trépas joindre ce triste ouvrage.

SCÈNE III.

CRÉON, DOMESTIQUES.

CRÉON.

Loin de me soulager vous croissez mes tourments;
Le poison à mon corps unit mes vêtements;
Et ma peau, qu'avec eux votre secours m'arrache,
Pour suivre votre main de mes os se détache.
Voyez comme mon sang en coule à gros ruisseaux :
Ne me déchirez plus, officieux bourreaux;
Votre pitié pour moi s'est assez hasardée;
Fuyez, ou ma fureur vous prendra pour Médée.
C'est avancer ma mort que de me secourir;
Je ne veux que moi-même à m'aider à mourir.
Quoi! vous continuez, canailles infidèles[1] !

[1] Voilà la seule fois où l'on a vu le mot de *canailles* dans une

Plus je vous le défends, plus vous m'êtes rebelles!
Traîtres, vous sentirez encor ce que je puis;
Je serai votre roi, tout mourant que je suis;
Si mes commandements ont trop peu d'efficace,
Ma rage pour le moins me fera faire place :
Il faut ainsi payer votre cruel secours.
(*Il se défait d'eux et les chasse à coups d'épée.*)

SCÈNE IV.

CRÉON, CRÉUSE, CLÉONE.

CRÉUSE.
Où fuyez-vous de moi, cher auteur de mes jours?
Fuyez-vous l'innocente et malheureuse source
D'où prennent tant de maux leur effroyable course?
Ce feu qui me consume et dehors et dedans
Vous venge-t-il trop peu de mes vœux imprudents?
Je ne puis excuser mon indiscrète envie
Qui donne le trépas à qui je dois la vie :
Mais soyez satisfait des rigueurs de mon sort,
Et cessez d'ajouter votre haine à ma mort.
L'ardeur qui me dévore, et que j'ai méritée,
Surpasse en cruauté l'aigle de Prométhée,
Et je crois qu'Ixion au choix des châtiments
Préférerait sa roue à mes embrasements.

CRÉON.
Si ton jeune désir eut beaucoup d'imprudence,
Ma fille, j'y devais opposer ma défense.
Je n'impute qu'à moi l'excès de mes malheurs,
Et j'ai part en ta faute ainsi qu'en tes douleurs.
Si j'ai quelque regret, ce n'est pas à ma vie,
Que le déclin des ans m'aurait bientôt ravie :
La jeunesse des tiens, si beaux, si florissants,
Me porte au fond du cœur des coups bien plus pressants.
Ma fille, c'est donc là ce royal hyménée
Dont nous pensions toucher la pompeuse journée!
La Parque impitoyable en éteint le flambeau,
Et pour lit nuptial il te faut un tombeau!
Ah! rage, désespoir, destins, feux, poisons, charmes,
Tournez tous contre moi vos plus cruelles armes :
S'il faut vous assouvir par la mort de deux rois,
Faites en ma faveur que je meure deux fois,
Pourvu que mes deux morts emportent cette grâce
De laisser ma couronne à mon unique race,
Et cet espoir si doux, qui m'a toujours flatté,
De revivre à jamais en sa postérité.

CRÉUSE.
Cléone, soutenez, je chancelle, je tombe;
Mon reste de vigueur sous mes douleurs succombe;
Je sens que je n'ai plus à souffrir qu'un moment.
Ne me refusez pas ce triste allégement,
Seigneur; et si pour moi quelque amour vous demeure,
Entre vos bras mourants permettez que je meure.
Mes pleurs arroseront vos mortels déplaisirs;
Je mêlerai leurs eaux à vos brûlants soupirs.
Ah! je brûle, je meurs, je ne suis plus que flamme;
De grâce, hâtez-vous de recevoir mon âme.
Quoi! vous vous éloignez!

CRÉON.
Oui, je ne verrai pas,
Comme un lâche témoin, ton indigne trépas :
Il faut, ma fille, il faut que ma main me délivre
De l'infâme regret de t'avoir pu survivre.
Invisible ennemi, sors avecque mon sang.
(*Il se tue d'un poignard.*)

CRÉUSE.
Courez à lui, Cléone; il se perce le flanc.

CRÉON.
Retourne; c'en est fait. Ma fille, adieu; j'expire,
Et ce dernier soupir met fin à mon martyre :
Je laisse à ton Jason le soin de nous venger.

CRÉUSE.
Vain et triste confort! soulagement léger!
Mon père...

CLÉONE.
Il ne vit plus; sa grande âme est partie.

CRÉUSE.
Donnez donc à la mienne une même sortie;
Apportez-moi ce fer qui, de ses maux vainqueur,
Est déjà si savant à traverser le cœur.
Ah! je sens fer, et feux, et poison, tout ensemble;
Ce que souffrait mon père à mes peines s'assemble
Hélas! que de douceur aurait un prompt trépas!
Dépêchez-vous, Cléone; aidez mon faible bras.

CLÉONE.
Ne désespérez point : les dieux, plus pitoyables,
A nos justes clameurs se rendront exorables,
Et vous conserveront, en dépit du poison,
Et pour reine à Corinthe, et pour femme à Jason.
Il arrive, et, surpris, il change de visage;
Je lis dans sa pâleur une secrète rage,
Et son étonnement va passer en fureur.

SCÈNE V.

JASON, CRÉUSE, CLÉONE, THEUDAS.

JASON.
Que vois-je ici, grands dieux! quel spectacle d'horreur!
Où que puissent mes yeux porter ma vue errante,

tragédie. Fontenelle dit que Corneille s'éleva jusqu'à *Médée;* il pouvait dire que, dans tous ces endroits, il s'abaissa jusqu'à *Médée*. Mais il y a bien pis, c'est que toutes ces lamentations de Créon et de Créuse ne touchent point. Comment se peut-il faire que le spectacle d'un père et d'une fille mourant d'une mort affreuse soit si froid? C'est que ce spectacle est une partie de la catastrophe; il fallait donc qu'elle fût courte. (V.)

Je vois ou Créon mort, ou Créuse mourante.
Ne t'en va pas, belle âme; attends encore un peu,
Et le sang de Médée éteindra tout ce feu;
Prends le triste plaisir de voir punir son crime,
De te voir immoler cette infâme victime;
Et que ce scorpion, sur la plaie écrasé,
Fournisse le remède au mal qu'il a causé.

CRÉUSE.

Il n'en faut point chercher au poison qui me tue :
Laisse-moi le bonheur d'expirer à ta vue,
Souffre que j'en jouisse en ce dernier moment :
Mon trépas fera place à ton ressentiment;
Le mien cède à l'ardeur dont je suis possédée;
J'aime mieux voir Jason que la mort de Médée.
Approche, cher amant, et retiens ces transports :
Mais garde de toucher ce misérable corps;
Ce brasier, que le charme ou répand ou modère,
A négligé Cléone, et dévoré mon père :
Au gré de ma rivale il est contagieux.
Jason, ce m'est assez de mourir à tes yeux :
Empêche les plaisirs qu'elle attend de ta peine;
N'attire point ces feux esclaves de sa haine.
Ah, quel âpre tourment! quels douloureux abois!
Et que je sens de morts sans mourir une fois!

JASON.

Quoi! vous m'estimez donc si lâche que de vivre?
Et de si beaux chemins sont ouverts pour vous suivre!
Ma reine, si l'hymen n'a pu joindre nos corps,
Nous joindrons nos esprits, nous joindrons nos deux [morts;
Et l'on verra Caron passer chez Rhadamante,
Dans une même barque, et l'amant et l'amante.
Hélas! vous recevez, par ce présent charmé,
Le déplorable prix de m'avoir trop aimé;
Et puisque cette robe a causé votre perte,
Je dois être puni de vous l'avoir offerte.
Quoi! ce poison m'épargne, et ces feux impuissants
Refusent de finir les douleurs que je sens!
Il faut donc que je vive, et vous m'êtes ravie!
Justes dieux! quel forfait me condamne à la vie?
Est-il quelque tourment plus grand pour mon amour
Que de la voir mourir, et de souffrir le jour?
Non, non; si par ces feux mon attente est trompée,
J'ai de quoi m'affranchir au bout de mon épée;
Et l'exemple du roi, de sa main transpercé,
Qui nage dans les flots du sang qu'il a versé,
Instruit suffisamment un généreux courage
Des moyens de braver le destin qui l'outrage.

CRÉUSE.

Si Créuse eut jamais sur toi quelque pouvoir,
Ne t'abandonne point aux coups du désespoir.
Vis pour sauver ton nom de cette ignominie
Que Créuse soit morte, et Médée impunie;
Vis pour garder le mien en ton cœur affligé,
Et du moins ne meurs point que tu ne sois vengé.
Adieu : donne la main; que, malgré ta jalouse,
J'emporte chez Pluton le nom de ton épouse.
Ah, douleurs! C'en est fait, je meurs à cette fois,
Et perds en ce moment la vie avec la voix.
Si tu m'aimes...

JASON.

Ce mot lui coupe la parole;
Et je ne suivrai pas son âme qui s'envole!
Mon esprit, retenu par ses commandements,
Réserve encor ma vie à de pires tourments!
Pardonne, chère épouse, à mon obéissance;
Mon déplaisir mortel défère à ta puissance,
Et de mes jours maudits tout prêt de triompher,
De peur de te déplaire, il n'ose m'étouffer.
Ne perdons point de temps, courons chez la sorcière
Délivrer par sa mort mon âme prisonnière.
Vous autres, cependant, enlevez ces deux corps :
Contre tous ses démons mes bras sont assez forts,
Et la part que votre aide aurait en ma vengeance
Ne m'en permettrait pas une entière allégeance.
Préparez seulement des gênes, des bourreaux;
Devenez inventifs en supplices nouveaux,
Qui la fassent mourir tant de fois sur leur tombe,
Que son coupable sang leur vaille une hécatombe;
Et si cette victime, en mourant mille fois,
N'apaise point encor les mânes de deux rois,
Je serai la seconde; et mon esprit fidèle
Ira gêner là-bas son âme criminelle,
Ira faire assembler pour sa punition
Les peines de Titye à celle d'Ixion.

(*Cléone et le reste emportent le corps de Créon et de Créuse, et Jason continue seul.*)

Mais leur puis-je imputer ma mort en sacrifice?
Elle m'est un plaisir, et non pas un supplice.
Mourir, c'est seulement auprès d'eux me ranger,
C'est rejoindre Créuse, et non pas la venger..
Instruments des fureurs d'une mère insensée,
Indignes rejetons de mon amour passée,
Quel malheureux destin vous avait réservés
A porter le trépas à qui vous a sauvés?
C'est vous, petits ingrats, que, malgré la nature,
Il me faut immoler dessus leur sépulture.
Que la sorcière en vous commence de souffrir;
Que son premier tourment soit de vous voir mourir.
Toutefois qu'ont-ils fait, qu'obéir à leur mère?

SCÈNE VI.

MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE *en haut sur un balcon.*

Lâche, ton désespoir encore en délibère [1]?
Lève les yeux, perfide, et reconnais ce bras
Qui t'a déjà vengé de ces petits ingrats [2];
Ce poignard que tu vois vient de chasser leurs âmes,
Et noyer dans leur sang les restes de nos flammes.
Heureux père et mari, ma fuite et leur tombeau
Laissent la place vide à ton hymen nouveau.
Réjouis-t'en, Jason, va posséder Créuse :
Tu n'auras plus ici personne qui t'accuse;
Ces gages de nos feux ne feront plus pour moi
De reproches secrets à ton manque de foi.

JASON.

Horreur de la nature, exécrable tigresse!

MÉDÉE.

Va, bienheureux amant, cajoler ta maîtresse [3] :
A cet objet si cher tu dois tous tes discours;
Parler encore à moi, c'est trahir tes amours.
Va lui, va lui conter tes rares aventures,
Et contre mes effets ne combats point d'injures.

JASON.

Quoi! tu m'oses braver, et ta brutalité
Pense encore échapper à mon bras irrité?
Tu redoubles ta peine avec cette insolence.

MÉDÉE.

Et que peut contre moi ta débile vaillance?
Mon art faisait ta force, et tes exploits guerriers
Tiennent de mon secours ce qu'ils ont de lauriers.

JASON.

Ah! c'est trop en souffrir; il faut qu'un prompt supplice
De tant de cruautés à la fin te punisse.
Sus, sus, brisons la porte, enfonçons la maison;
Que des bourreaux soudain m'en fassent la raison.
Ta tête répondra de tant de barbaries.

MÉDÉE, *en l'air dans un char tiré par deux dragons.*

Que sert de t'emporter à ces vaines furies?
Épargne, cher époux, des efforts que tu perds;
Vois les chemins de l'air qui me sont tous ouverts;
C'est par là que je fuis, et que je t'abandonne
Pour courir à l'exil que ton change m'ordonne.
Suis-moi, Jason, et trouve en ces lieux désolés
Des postillons pareils à mes dragons ailés.
Enfin je n'ai pas mal employé la journée
Que la bonté du roi, de grâce, m'a donnée;
Mes désirs sont contents. Mon père et mon pays,
Je ne me repens plus de vous avoir trahis;
Avec cette douceur j'en accepte le blâme.
Adieu, parjure : apprends à connaître ta femme,
Souviens-toi de sa fuite, et songe une autre fois
Lequel est plus à craindre ou d'elle ou de deux rois.

SCÈNE VII.

JASON.

O dieux! ce char volant, disparu dans la nue [1],
La dérobe à sa peine, aussi bien qu'à ma vue;
Et son impunité triomphe arrogamment
Des projets avortés de mon ressentiment.
Créuse, enfants, Médée, amour, haine, vengeance,
Où dois-je désormais chercher quelque allégeance?
Où suivre l'inhumaine, et dessous quels climats
Porter les châtiments de tant d'assassinats?
Va, furie exécrable, en quelque coin de terre
Que t'emporte ton char, j'y porterai la guerre;
J'apprendrai ton séjour de tes sanglants effets,
Et te suivrai partout au bruit de tes forfaits.
Mais que me servira cette vaine poursuite,
Si l'air est un chemin toujours libre à ta fuite,
Si toujours tes dragons sont prêts à t'enlever,
Si toujours tes forfaits ont de quoi me braver?
Malheureux, ne perds point contre une telle audace
De ta juste fureur l'impuissante menace;
Ne cours point à ta honte, et fuis l'occasion

[1] Chose étrange, Médée trouve ici le secret d'être froide en égorgeant ses enfants! C'est qu'après la mort de Créon et de Créuse, ce parricide n'est qu'un surcroît de vengeance, une seconde catastrophe, une barbarie inutile. (V.)

[2] On ne relèvera pas ici l'expression très-vicieuse, *de ces petits ingrats*, parce qu'on n'en relève aucune. Le plus capital de tous les défauts dans la tragédie est de faire commettre de ces crimes qui révoltent la nature, sans donner au criminel des remords aussi grands que son attentat, sans agiter son âme par des combats touchants et terribles, comme on l'a déjà insinué. Médée, après avoir tué ses deux enfants, au lieu de se venger de son mari, qui seul est coupable, s'en va en le raillant. (V.)

[3] Lorsqu'à ces crimes commis de sang-froid on joint une telle raillerie, c'est le comble de l'atrocité dégoûtante. Il fallait, par un coup de l'art, intéresser pour Médée, s'il était possible : c'eût été l'effort du génie. Le Tasse intéresse pour Armide, qui est magicienne comme Médée, et qui, comme elle, est abandonnée de son amant. Et lorsque Quinault fait paraître Médée, il lui fait dire ces beaux vers :

> Le destin de Médée est d'être criminelle;
> Mais son cœur était fait pour aimer la vertu.

Au reste, il ne sera pas inutile de dire ici aux lecteurs qui ne savent pas le latin, ou qui n'en lisent guère, que c'est dans la *Médée* de Sénèque qu'on trouve cette fameuse prophétie, qu'un jour l'Amérique sera découverte, *venient annis secula seris.* Il y en a une dans le Dante encore plus circonstanciée, et plus clairement exprimée; c'est touchant la découverte des étoiles du pôle antarctique. Il suffirait de ces deux exemples pour prouver que les poëtes méritent le nom de prophètes, *vates*. Jamais, en effet, il n'y eut de prédiction mieux accomplie. Si Sénèque avait en effet eu l'Amérique en vue, tout l'art qu'on attribue à Médée n'aurait pas approché du sien. (V.)

[1] Voilà encore un monologue plus froid que tout le reste; rien n'est plus insipide que de longues horreurs. (V.)

D'accroître sa victoire et ta confusion.
Misérable! perfide! ainsi donc ta faiblesse
Épargne la sorcière, et trahit ta princesse!
Est-ce là le pouvoir qu'ont sur toi ses désirs,
Et ton obéissance à ses derniers soupirs?
Venge-toi, pauvre amant, Créuse le commande;
Ne lui refuse point un sang qu'elle demande,
Écoute les accents de sa mourante voix,
Et vole sans rien craindre à ce que tu lui dois.
A qui sait bien aimer il n'est rien d'impossible.
Eusses-tu pour retraite un roc inaccessible,
Tigresse, tu mourras; et malgré ton savoir,
Mon amour te verra soumise à son pouvoir;
Mes yeux se repaîtront des horreurs de ta peine:
Ainsi le veut Créuse, ainsi le veut ma haine.
Mais quoi! je vous écoute, impuissantes chaleurs!
Allez, n'ajoutez plus de comble à mes malheurs.
Entreprendre une mort que le ciel s'est gardée,
C'est préparer encore un triomphe à Médée.
Tourne avec plus d'effet sur toi-même ton bras,
Et punis-toi, Jason, de ne la punir pas.
Vains transports, où sans fruit mon désespoir s'amuse,
Cessez de m'empêcher de rejoindre Créuse.
Ma reine, ta belle âme, en partant de ces lieux,
M'a laissé la vengeance, et je la laisse aux dieux;
Eux seuls, dont le pouvoir égale la justice,
Peuvent de la sorcière achever le supplice.
Trouve-le bon, chère ombre, et pardonne à mes feux
Si je vais te revoir plus tôt que tu ne veux [1].

(*Il se tue.*)

[1] Cette pièce n'eut qu'un succès médiocre, quoiqu'elle fût au-dessus de tout ce qu'on avait donné jusqu'alors. Un ouvrage peut toucher avec les plus énormes défauts, quand il est animé par une passion vive et par un grand intérêt, comme le *Cid*; mais de longues déclamations ne réussissent en aucun pays ni en aucun temps. La *Médée* de Sénèque, qui avait ce défaut, n'eut point de succès chez les Romains; celle de Corneille n'a pu rester au théâtre.

On ne représente d'autre *Médée* à Paris que celle de Longepierre, tragédie à la vérité très-médiocre, et où le défaut des Grecs, qui était la vaine déclamation, est poussé à l'excès: mais lorsqu'une actrice imposante fait valoir le rôle de Médée, cette pièce a quelque éclat aux représentations, quoique la lecture en soit peu supportable.

Ces tragédies, uniquement tirées de la fable, et où tout est incroyable, ont aujourd'hui peu de réputation parmi nous, depuis que Corneille nous a accoutumés au vrai; et il faut avouer qu'un homme sensé qui vient d'entendre la délibération d'Auguste, de Cinna et de Maxime, a bien de la peine à supporter Médée traversant les airs dans un char traîné par des dragons. Un défaut plus grand encore dans la tragédie de *Médée*, c'est qu'on ne s'intéresse à aucun personnage. Médée est une méchante femme qui se venge d'un malhonnête homme. La manière dont Corneille a traité ce sujet nous révolte aujourd'hui; celles d'Euripide et de Sénèque nous révolteraient encore davantage. (V.)

EXAMEN DE MÉDÉE.

Cette tragédie a été traitée en grec par Euripide [1], et en latin par Sénèque; et c'est sur leur exemple que je me suis autorisé à en mettre le lieu dans une place publique, quelque peu de vraisemblance qu'il y ait à y faire parler des rois, et à y voir Médée prendre les desseins de sa vengeance. Elle en fait confidence, chez Euripide, à tout le chœur, composé de Corinthiennes, sujettes de Créon, et qui devaient être du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur roi, leur princesse et son mari, sans qu'aucune d'elles ait la moindre pensée d'en donner avis à ce prince.

Pour Sénèque, il y a quelque apparence qu'il ne lui fait pas prendre ces résolutions violentes en présence du chœur, qui n'est pas toujours sur le théâtre, et n'y parle jamais aux autres acteurs: mais je ne puis comprendre comme, dans son quatrième acte, il lui fait achever ses enchantements en place publique; et j'ai mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu, pour faire voir Médée dans le même cabinet où elle a fait ses charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont semblé donner trop peu de défiance à Créon des présents de cette magicienne, offensée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un et chez l'autre, et dont il a d'autant plus de lieu de se défier, qu'elle lui demande instamment un jour de délai pour se préparer à partir, et qu'il croit qu'elle ne le demande que pour machiner quelque chose contre lui, et troubler les noces de sa fille.

J'ai cru mettre la chose dans un peu plus de justesse, par quelques précautions que j'y ai apportées: la première, en ce que Créuse souhaite avec passion cette robe que Médée empoisonne, et qu'elle oblige Jason à la tirer d'elle par adresse; ainsi, bien que les présents des ennemis doivent être suspects, celui-ci ne le doit pas être, parce que ce n'est pas tant un don qu'elle fait qu'un payement qu'on lui arrache de la grâce que ses enfants reçoivent; la seconde, en ce que ce n'est pas Médée qui demande ce jour de délai qu'elle emploie à sa vengeance, mais Créon qui le lui donne de son mouvement, comme pour diminuer quelque chose de l'injuste violence qu'il lui fait, dont il semble avoir honte en lui-même; et la troisième enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux lui en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve sur une autre, avant que de permettre à sa fille de s'en parer.

L'épisode d'Ægée n'est pas tout à fait de mon invention; Euripide l'introduit en son troisième acte, mais seulement comme un passant à qui Médée fait ses plaintes, et qui l'assure d'une retraite chez lui à Athènes, en considération d'un service qu'elle promet de lui rendre. En quoi

[1] Les amateurs du théâtre qui liront cet Examen et les suivants s'apercevront assez que Corneille raisonnait plus qu'il ne sentait; au lieu que Racine sentait plus qu'il ne raisonnait: et au théâtre il faut sentir.

Corneille, dans ses réflexions sur *Médée*, ne touche aucun des points essentiels, qui sont les personnages inutiles, les longueurs, les froides déclamations, le mauvais style et le comique mêlé à l'horreur. (V.)

je trouve deux choses à dire : l'une, qu'Ægée étant dans la cour de Créon, ne parle point du tout de le voir; l'autre, que, bien qu'il promette à Médée de la recevoir et protéger à Athènes après qu'elle se sera vengée, ce qu'elle fait dès ce jour-là même, il lui témoigne toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver Pitthéus à Trézène, pour consulter avec lui sur le sens de l'oracle qu'on venait de lui rendre à Delphes, et qu'ainsi Médée serait demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'attendant, puisqu'il tarda manifestement quelque temps chez Pitthéus, où il fit l'amour à sa fille Æthra, qu'il laissa grosse de Thésée, et n'en partit point que sa grossesse ne fût constante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce monarque dans l'action de cette tragédie, je le fais amoureux de Créuse, qui lui préfère Jason, et je porte ses ressentiments à l'enlever, afin qu'en cette entreprise, demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il ait obligation à Médée de sa délivrance, et que la reconnaissance qu'il lui en doit l'engage plus fortement à sa protection, et même à l'épouser, comme l'histoire le marque.

Pollux est de ces personnages protatiques qui ne sont introduits que pour écouter la narration du sujet. Je pense l'avoir déjà dit, et j'ajoute que ces personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la tragédie, parce que les événements publics et éclatants dont elle est composée sont connus de tout le monde, et que s'il est aisé de trouver des gens qui les sachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre; c'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux, depuis son retour de Colchos, avait toujours été en Asie, où il n'avait rien appris de ce qui s'était passé dans la Grèce, que la mer en sépare. Le contraire arrive en la comédie : comme elle n'est que d'intrigues particulières, il n'est rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent; mais souvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer : ainsi l'on n'y manque jamais de confident quand il y a matière de confidence.

Dans la narration que fait Nérine au quatrième acte, on peut considérer que, quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, et que c'est assez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot : c'est ce que fait voir ici Médée, qui ayant su que Jason a arraché Créuse à ses ravisseurs, et pris Ægée prisonnier, ne veut point qu'on lui explique comment cela s'est fait. Lorsqu'on a affaire à un esprit tranquille, comme Achorée à Cléopâtre dans la *Mort de Pompée*, pour qui elle ne s'intéresse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularités; mais avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon même alors d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Surtout, dans les narrations ornées et pathétiques, il faut très-soigneusement prendre garde en quelle assiette est l'âme de celui qui parle et de celui qui écoute, et se passer de cet ornement, qui ne va guère sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oubliais à remarquer que la prison où je mets Ægée est un spectacle désagréable, que je conseillerais d'éviter; ces grilles qui éloignent l'acteur du spectateur, et lui cachent toujours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des occasions indispensables de faire arrêter prisonniers sur nos théâtres quelques-uns de nos principaux acteurs; mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des gardes qui les suivent, et n'affaiblissent ni le spectacle ni l'action, comme dans *Polyeucte* et dans *Héraclius*. J'ai voulu rendre visible ici l'obligation qu'Ægée avait à Médée; mais cela se fut mieux fait par un récit.

Je serai bien aise encore qu'on remarque la civilité de Jason envers Pollux à son départ : il l'accompagne jusque hors de la ville; et c'est une adresse de théâtre assez heureusement pratiquée pour l'éloigner de Créon et de Créuse mourants, et n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un auteur est bien embarrassé quand il y en a trois, et qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'âme pour leur donner une juste impatience de la pousser au dehors; c'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce roi malheureux avant l'arrivée de Jason, afin qu'il n'eût à parler qu'à Créuse, et à faire mourir cette princesse avant que Médée se montre sur le balcon, afin que cet amant en colère n'ait plus à qui s'adresser qu'à elle; mais on aurait eu lieu de trouver à dire qu'il ne fût pas auprès de sa maîtresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ai feint que les feux que produit la robe de Médée, et qui font périr Créon et Créuse, étaient invisibles, parce que j'ai mis leurs personnes sur la scène dans la catastrophe. Ce spectacle de mourants m'était nécessaire pour remplir mon cinquième acte, qui sans cela n'eût pu atteindre à la longueur ordinaire des nôtres; mais, à dire le vrai, il n'a pas l'effet que demande la tragédie, et ces deux mourants importunent plus par leurs cris et par leurs gémissements, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raison en est qu'ils semblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à Médée, qui attire si bien de son côté toute la faveur de l'auditoire [1], qu'on excuse sa vengeance après

[1] Une magicienne ne nous paraît pas un sujet propre à la tragédie régulière, ni convenable à un peuple dont le goût est perfectionné. On demande pourquoi nous rejetterions des magiciens, et que non-seulement nous permettons que dans la tragédie on parle d'ombres et de fantômes, mais même qu'une ombre paraisse quelquefois sur le théâtre.

Il n'y a certainement pas plus de revenants que de magiciens dans le monde; et si le théâtre est la représentation de la vérité, il faut bannir également les apparitions et la magie.

Voici, je crois, la raison pour laquelle nous souffririons l'apparition d'un mort, et non le vol d'un magicien dans les airs. Il est possible que la Divinité fasse paraître une ombre pour étonner les hommes par ces coups extraordinaires de sa providence, et pour faire rentrer les criminels en eux-mêmes; mais il n'est pas possible que des magiciens aient le pouvoir de violer les lois éternelles de cette même providence : telles sont aujourd'hui les idées reçues.

Un prodige opéré par le ciel même ne révoltera point; mais un prodige opéré par un sorcier, malgré le ciel, ne plaira jamais qu'à la populace.

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

l'indigne traitement qu'elle a reçu de Créon et de son mari; et qu'on a plus de compassion du désespoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait souffrir.

Quant au style, il est fort inégal en ce poëme : et ce que j'y ai mêlé du mien approche si peu de ce que j'ai traduit de Sénèque, qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge pour faire discerner au lecteur ce qui est de lui ou de moi. Le temps m'a donné le moyen d'amasser assez de forces pour ne laisser pas cette différence si visible dans le *Pompée*, où j'ai beaucoup pris de Lucain, et ne crois pas être demeuré fort au-dessous de lui quand il a fallu me passer de son secours.

Chez les Grecs, et même chez les Romains, qui admettaient les sortiléges, *Médée* pouvait être un très-beau sujet. Aujourd'hui nous le reléguons à l'Opéra, qui est parmi nous l'empire des fables, et qui est à peu près parmi les théâtres ce qu'est l'*Orlando furioso* parmi les poëmes épiques.

Mais quand Médée ne serait pas sorcière, le parricide qu'elle commet presque de sang-froid sur ses deux enfants pour se venger de son mari, et l'envie que Jason a de son côté de tuer ces mêmes enfants pour se venger de sa femme, forment un amas de monstres dégoûtants, qui n'est malheureusement soutenu que par des amplifications de rhétorique, en vers souvent durs ou faibles, ou tenant de ce comique qu'on mêlait avec le tragique, sur tous les théâtres de l'Europe, au commencement du dix-septième siècle. Cependant cette pièce est un chef-d'œuvre en comparaison de presque tous les ouvrages dramatiques qui la précédèrent. C'est ce que M. de Fontenelle appelle *prendre l'essor, et monter jusqu'au tragique le plus sublime*. Et en effet il a raison, si on compare *Médée* aux six cents pièces de Hardi, qui furent faites chacune en deux ou trois jours; aux tragédies de Garnier, aux *Amours infortunées de Léandre et de Héro*, par l'avocat la Selve; à la *Fidele tromperie* d'un autre avocat nommé Gougenot; au *Pirandre* de Boisrobert qui fut joué un an avant la *Médée*.

Nous avons déjà remarqué que toutes les autres parties de la littérature n'étaient pas mieux cultivées.

Corneille avait trente ans quand il donna sa *Médée :* c'est l'âge de la force de l'esprit; mais il était encore subjugué par son siècle. Ce n'est point sa première tragédie; il avait fait jouer *Clitandre* trois ans auparavant. Les tragédies de Shakespeare étaient plus monstrueuses encore que *Clitandre;* mais elles n'ennuyaient pas. Il fallut enfin revenir aux anciens pour faire quelque chose de supportable, et *Médée* est la première pièce dans laquelle on trouve quelque goût de l'antiquité. Cette imitation est sans doute très-inférieure à ces beautés vraies que Corneille tira depuis de son seul génie.

Resserrer un événement illustre et intéressant dans l'espace de deux ou trois heures; ne faire paraître les personnages que quand ils doivent venir; ne laisser jamais le théâtre vide; former une intrigue aussi vraisemblable qu'attachante; ne dire rien d'inutile; instruire l'esprit et remuer le cœur; être toujours éloquent en vers, et de l'éloquence propre à chaque caractère qu'on représente; parler sa langue avec autant de pureté que dans la prose la plus châtiée, sans que la contrainte de la rime paraisse gêner les pensées; ne se pas permettre un seul vers ou dur, ou obscur, ou déclamateur : ce sont là les conditions qu'on exige aujourd'hui d'une tragédie, pour qu'elle puisse passer à la postérité avec l'approbation des connaisseurs, sans laquelle il n'y a jamais de réputation véritable.

On verra comment, dans les pièces suivantes, Corneille a rempli plusieurs de ces conditions. (V.)

FIN DE MÉDÉE.

L'ILLUSION,

COMÉDIE[1]. — 1636.

A MADEMOISELLE M. F. D. R.

MADEMOISELLE,

Voici un étrange monstre[2] que je vous dédie. Le premier acte n'est qu'un prologue, les trois suivants font une comédie imparfaite, le dernier est une tragédie : et tout cela, cousu ensemble, fait une comédie. Qu'on en nomme l'invention bizarre et extravagante tant qu'on voudra, elle est nouvelle; et souvent la grâce de la nouveauté, parmi nos Français, n'est pas un petit degré de bonté. Son succès ne m'a point fait de honte sur le théâtre, et j'ose dire que la représentation de cette pièce capricieuse ne vous a point déplu, puisque vous m'avez commandé de vous en adresser l'épître quand elle irait sous la presse. Je suis au désespoir de vous la présenter en si mauvais état, qu'elle en est méconnaissable : la quantité de fautes que l'imprimeur a ajoutées aux miennes la déguise, ou, pour mieux dire, la change entièrement. C'est l'effet de mon absence de Paris, d'où mes affaires m'ont rappelé sur le point qu'il l'imprimait, et m'ont obligé d'en abandonner les épreuves à sa discrétion. Je vous conjure de ne la lire point que vous n'ayez pris la peine de corriger ce que vous trouverez marqué en suite de cette épître. Ce n'est pas que j'y aie employé toutes les fautes qui s'y sont coulées; le nombre en est si grand, qu'il eût épouvanté le lecteur : j'ai seulement choisi celles qui peuvent apporter quelque corruption notable au sens, et qu'on ne peut pas deviner aisément. Pour les autres, qui ne sont que contre la rime, ou l'orthographe, ou la ponctuation, j'ai cru que le lecteur judicieux y suppléerait sans beaucoup de difficulté, et qu'ainsi il n'était pas besoin d'en charger cette première feuille. Cela m'apprendra à ne hasarder plus de pièces à l'impression durant mon absence. Ayez assez de bonté pour ne dédaigner pas celle-ci, toute déchirée qu'elle est; et vous m'obligerez d'autant plus à demeurer toute ma vie,

MADEMOISELLE,

Le plus fidèle et le plus passionné
de vos serviteurs,

CORNEILLE.

PERSONNAGES.

ALCANDRE, magicien.
PRIDAMANT, père de Clindor.
DORANTE, ami de Pridamant.
MATAMORE, capitan gascon, amoureux d'Isabelle.
CLINDOR, suivant du capitan, et amant d'Isabelle.
ADRASTE, gentilhomme, amoureux d'Isabelle.
GÉRONTE, père d'Isabelle.
ISABELLE, fille de Géronte.
LYSE, servante d'Isabelle.
GEÔLIER de Bordeaux.
PAGE du capitan.
CLINDOR, représentant THÉAGÈNE, seigneur anglais.
ISABELLE, représentant HIPPOLYTE, femme de Théagène.
LYSE, représentant CLARINE, suivante d'Hippolyte.
ÉRASTE, écuyer de Florilame.
TROUPE de domestiques d'Adraste.
TROUPE de domestiques de Florilame.

La scène est en Touraine, en une campagne proche de la grotte du magicien.

---

[1] Ce qu'on n'a point assez remarqué, c'est que Corneille, quoique naturellement porté au grand et au sublime, ait pu méconnaître si longtemps la carrière où l'appelait son génie. Un goût de préférence parut d'abord l'entraîner vers la comédie; et même après *Médée*, qui fut son premier essai dans le genre tragique, et dans laquelle on découvre déjà des beautés d'un ordre supérieur, il y fut encore ramené par la force de l'habitude. Il donna l'*Illusion*, pièce plus bizarre qu'agréable, et qui, loin d'annoncer des progrès, devait, après un ouvrage tel que *Médée*, être plutôt regardée comme une chute. Cette comédie parut d'abord sous le titre de *l'Illusion comique*.

[2] Cette pièce mérite véritablement le nom que lui donne Corneille, et pouvait être regardée comme un sommeil de l'auteur après la tragédie de *Médée* : mais quel réveil que la pièce du *Cid*, qui suivit immédiatement cette farce!

Le personnage de Matamore fit cependant le succès de l'*Illusion comique*, et la conserva même assez longtemps au théâtre. Le public, dont le goût n'était pas encore formé, prenait pour beau ce qui n'était que bizarre, ou même extravagant. Les *Visionnaires* de Desmarets, comédie qui n'était remplie que de personnages aussi outrés que celui de Matamore, furent très-applaudis; et dans les plus belles années du siècle de Louis XIV, madame de Sévigné, qui faisait assez peu de cas des tragédies de Racine, convient qu'elle s'amusa beaucoup aux *Visionnaires*. Rien ne justifie mieux ces vers de Boileau, qu'il serait dur pourtant d'appliquer à madame de Sévigné :

Tous les jours, à la cour, un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile, etc.

(P.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Ce mage, qui d'un mot renverse la nature,
N'a choisi pour palais que cette grotte obscure.
La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour
N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des ombres.
N'avancez pas : son art au pied de ce rocher
A mis de quoi punir qui s'en ose approcher;
Et cette large bouche est un mur invisible,
Où l'air en sa faveur devient inaccessible,
Et lui fait un rempart, dont les funestes bords
Sur un peu de poussière étalent mille morts.
Jaloux de son repos plus que de sa défense,
Il perd qui l'importune, ainsi que qui l'offense;
Malgré l'empressement d'un curieux désir,
Il faut, pour lui parler, attendre son loisir :
Chaque jour il se montre, et nous touchons à l'heure
Où, pour se divertir, il sort de sa demeure.

PRIDAMANT.

J'en attends peu de chose, et brûle de le voir.
J'ai de l'impatience, et je manque d'espoir.
Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes,
Qu'ont éloigné de moi des traitements trop rudes,
Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,
A caché pour jamais sa présence à mes yeux.
Sous ombre qu'il prenait un peu trop de licence,
Contre ses libertés je roidis ma puissance;
Je croyais le dompter à force de punir,
Et ma sévérité ne fit que le bannir.
Mon âme vit l'erreur dont elle était séduite :
Je l'outrageais présent, et je pleurai sa fuite;
Et l'amour paternel me fit bientôt sentir
D'une injuste rigueur un juste repentir.
Il l'a fallu chercher : j'ai vu dans mon voyage
Le Pô, le Rhin, la Meuse, et la Seine, et le Tage :
Toujours le même soin travaille mes esprits;
Et ces longues erreurs ne m'en ont rien appris.
Enfin, au désespoir de perdre tant de peine,
Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,
Pour trouver quelque borne à tant de maux soufferts,
J'ai déjà sur ce point consulté les enfers;
J'ai vu les plus fameux en la haute science
Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'expérience :
On m'en faisait l'état que vous faites de lui,
Et pas un d'eux n'a pu soulager mon ennui.
L'enfer devient muet quand il me faut répondre,
Ou ne me répond rien qu'afin de me confondre.

DORANTE.

Ne traitez pas Alcandre en homme du commun,
Ce qu'il sait en son art n'est connu de pas un.
Je ne vous dirai point qu'il commande au tonnerre,
Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait trembler la terre;
Que de l'air, qu'il mutine en mille tourbillons,
Contre ses ennemis il fait des bataillons;
Que de ses mots savants les forces inconnues
Transportent les rochers, font descendre les nues,
Et briller dans la nuit l'éclat de deux soleils;
Vous n'avez pas besoin de miracles pareils :
Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées,
Qu'il connaît l'avenir et les choses passées;
Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers,
Et pour lui nos destins sont des livres ouverts.
Moi-même, ainsi que vous, je ne pouvais le croire :
Mais sitôt qu'il me vit, il me dit mon histoire;
Et je fus étonné d'entendre le discours
Des traits les plus cachés de toutes mes amours.

PRIDAMANT.

Vous m'en dites beaucoup.

DORANTE.

J'en ai vu davantage.

PRIDAMANT.

Vous essayez en vain de me donner courage;
Mes soins et mes travaux verront, sans aucun fruit,
Clore mes tristes jours d'une éternelle nuit.

DORANTE.

Depuis que j'ai quitté le séjour de Bretagne
Pour venir faire ici le noble de campagne,
Et que deux ans d'amour, par une heureuse fin,
M'ont acquis Silvérie et ce château voisin,
De pas un, que je sache, il n'a déçu l'attente :
Quiconque le consulte en sort l'âme contente.
Croyez-moi, son secours n'est pas à négliger :
D'ailleurs, il est ravi quand il peut m'obliger;
Et j'ose me vanter qu'un peu de mes prières
Vous obtiendra de lui des faveurs singulières.

PRIDAMANT.

Le sort m'est trop cruel pour devenir si doux.

DORANTE.

Espérez mieux : il sort, et s'avance vers nous.
Regardez-le marcher; ce visage si grave,
Dont le rare savoir tient la nature esclave,
N'a sauvé toutefois des ravages du temps
Qu'un peu d'os et de nerfs qu'ont décharnés cent ans,
Son corps, malgré son âge, a les forces robustes,
Le mouvement facile, et les démarches justes :
Des ressorts inconnus agitent le vieillard,
Et font de tous ses pas des miracles de l'art.

SCÈNE II.

ALCANDRE, PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Grand démon du savoir, de qui les doctes veilles
Produisent chaque jour de nouvelles merveilles,
A qui rien n'est secret dans nos intentions,
Et qui vois, sans nous voir, toutes nos actions;
Si de ton art divin le pouvoir admirable
Jamais en ma faveur se rendit secourable,
De ce père affligé soulage les douleurs;
Une vieille amitié prend part en ses malheurs.
Rennes, ainsi qu'à moi, lui donna la naissance,
Et presque entre ses bras j'ai passé mon enfance;
Là son fils, pareil d'âge et de condition,
S'unissant avec moi d'étroite affection...

ALCANDRE.

Dorante, c'est assez, je sais ce qui l'amène;
Ce fils est aujourd'hui le sujet de sa peine.
Vieillard, n'est-il pas vrai que son éloignement
Par un juste remords te gêne incessamment?
Qu'une obstination à te montrer sévère
L'a banni de ta vue, et cause ta misère?
Qu'en vain, au repentir de ta sévérité,
Tu cherches en tous lieux ce fils si maltraité?

PRIDAMANT.

Oracle de nos jours, qui connais toutes choses,
En vain de ma douleur je cacherais les causes;
Tu sais trop quelle fut mon injuste rigueur,
Et vois trop clairement les secrets de mon cœur.
Il est vrai, j'ai failli; mais, pour mes injustices,
Tant de travaux en vain sont d'assez grands supplices:
Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisants,
Rends-moi l'unique appui de mes débiles ans.
Je le tiendrai rendu, si j'en ai des nouvelles;
L'amour pour le trouver me fournira des ailes.
Où fait-il sa retraite? en quels lieux dois-je aller?
Fût-il au bout du monde, on m'y verra voler.

ALCANDRE.

Commencez d'espérer; vous saurez par mes charmes
Ce que le ciel vengeur refusait à vos larmes.
Vous reverrez ce fils plein de vie et d'honneur:
De son bannissement il tire son bonheur.
C'est peu de vous le dire: en faveur de Dorante
Je veux vous faire voir sa fortune éclatante.
Les novices de l'art, avec tous leurs encens,
Et leurs mots inconnus, qu'ils feignent tout puissants,
Leurs herbes, leurs parfums et leurs cérémonies,
Apportent au métier des longueurs infinies,
Qui ne sont, après tout, qu'un mystère pipeur,
Pour se faire valoir, et pour vous faire peur:
Ma baguette à la main, j'en ferai davantage.
(Il donne un coup de baguette, et on tire un rideau, derrière lequel sont en parade les plus beaux habits des comédiens.)
Jugez de votre fils par un tel équipage:
Eh bien, celui d'un prince a-t-il plus de splendeur?
Et pouvez-vous encor douter de sa grandeur?

PRIDAMANT.

D'un amour paternel vous flattez les tendresses;
Mon fils n'est point de rang à porter ces richesses,
Et sa condition ne saurait consentir
Que d'une telle pompe il s'ose revêtir.

ALCANDRE.

Sous un meilleur destin sa fortune rangée,
Et sa condition avec le temps changée,
Personne maintenant n'a de quoi murmurer
Qu'en public de la sorte il aime à se parer.

PRIDAMANT.

A cet espoir si doux j'abandonne mon âme:
Mais parmi ces habits je vois ceux d'une femme;
Serait-il marié?

ALCANDRE.

Je vais de ses amours
Et de tous ses hasards vous faire le discours.
Toutefois, si votre âme était assez hardie,
Sous une illusion vous pourriez voir sa vie,
Et tous ces accidents devant vous exprimés
Par des spectres pareils à des corps animés;
Il ne leur manquera ni geste ni parole.

PRIDAMANT.

Ne me soupçonnez point d'une crainte frivole;
Le portrait de celui que je cherche en tous lieux
Pourrait-il, par sa vue, épouvanter mes yeux?

ALCANDRE, *à Dorante.*

Mon cavalier, de grâce, il faut faire retraite,
Et souffrir qu'entre nous l'histoire en soit secrète.

PRIDAMANT.

Pour un si bon ami je n'ai point de secrets.

DORANTE, *à Pridamant.*

Il nous faut, sans réplique, accepter ses arrêts;
Je vous attends chez moi.

ALCANDRE, *à Dorante.*

Ce soir, si bon lui semble,
Il vous apprendra tout quand vous serez ensemble.

SCÈNE III.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Votre fils tout d'un coup ne fut pas grand seigneur;
Toutes ses actions ne vous font pas honneur,
Et je serais marri d'exposer sa misère
En spectacle à des yeux autres que ceux d'un père.

Il vous prit quelque argent, mais ce petit butin
A peine lui dura du soir jusqu'au matin;
Et, pour gagner Paris, il vendit par la plaine
Des brevets à chasser la fièvre et la migraine,
Dit la bonne aventure, et s'y rendit ainsi.
Là, comme on vit d'esprit, il en vécut aussi.
Dedans Saint-Innocent il se fit secrétaire :
Après, montant d'état, il fut clerc d'un notaire.
Ennuyé de la plume, il le quitta soudain,
Et fit danser un singe au faubourg Saint-Germain.
Il se mit sur la rime, et l'essai de sa veine
Enrichit les chanteurs de la Samaritaine.
Son style prit après de plus beaux ornements;
Il se hasarda même à faire des romans,
Des chansons pour Gautier, des pointes pour Guillau-
Depuis, il trafiqua de chapelets, de baume, [me.
Vendit du mithridate en maître opérateur,
Revint dans le palais, et fut solliciteur.
Enfin, jamais Buscon, Lazarille de Tormes,
Sayavèdre, et Gusman, ne prirent tant de formes.
C'était là pour Dorante un honnête entretien!

PRIDAMANT.

Que je vous suis tenu de ce qu'il n'en sait rien!

ALCANDRE.

Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte,
Dont le peu de longueur épargne votre honte.
Las de tant de métiers sans bonheur et sans fruit,
Quelque meilleur destin à Bordeaux l'a conduit;
Et là, comme il pensait au choix d'un exercice,
Un brave du pays l'a pris à son service.
Ce guerrier amoureux en a fait son agent :
Cette commission l'a remeublé d'argent;
Il sait avec adresse, en portant les paroles,
De la vaillante dupe attraper les pistoles;
Même de son agent il s'est fait son rival,
Et la beauté qu'il sert ne lui veut point de mal.
Lorsque de ses amours vous aurez vu l'histoire,
Je vous le veux montrer plein d'éclat et de gloire,
Et la même action qu'il pratique aujourd'hui.

PRIDAMANT.

Que déjà cet espoir soulage mon ennui!

ALCANDRE.

Il a caché son nom en battant la campagne,
Et s'est fait de Clindor le sieur de la Montagne;
C'est ainsi que tantôt vous l'entendrez nommer.
Voyez tout sans rien dire, et sans vous alarmer.
Je tarde un peu beaucoup pour votre impatience :
N'en concevez pourtant aucune défiance :
C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir
Sur les spectres parlants qu'il faut vous faire voir.
Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prépare
Quelques charmes nouveaux pour un effet si rare.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Quoi qui s'offre à vos yeux, n'en ayez point d'effroi :
De ma grotte, surtout, ne sortez qu'après moi;
Sinon, vous êtes mort. Voyez déjà paraître
Sous deux fantômes vains votre fils et son maître.

PRIDAMANT.

O dieux! je sens mon âme après lui s'envoler.

ALCANDRE.

Faites-lui du silence, et l'écoutez parler.
(*Alcandre et Pridamant se retirent dans un des côtés du théâtre.*)

SCÈNE II.

MATAMORE, CLINDOR.

CLINDOR.

Quoi! monsieur, vous rêvez! et cette âme hautaine,
Après tant de beaux faits, semble être encore en peine!
N'êtes-vous point lassé d'abattre des guerriers?
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers?

MATAMORE.

Il est vrai que je rêve, et ne saurais résoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand sophi de Perse, ou bien du grand mogor.

CLINDOR.

Eh! de grâce, monsieur, laissez-les vivre encor.
Qu'ajouterait leur perte à votre renommée?
D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé votre armée?

MATAMORE.

Mon armée? Ah, poltron! ah, traître! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort?
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons, et gagne les batailles.
Mon courage invaincu contre les empereurs
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs; [ques,
D'un seul commandement que je fais aux trois Par-
Je dépeuple l'État des plus heureux monarques;
La foudre est mon canon, les Destins mes soldats :
Je couche d'un revers mille ennemis à bas.
D'un souffle je réduis leurs projets en fumée;
Et tu m'oses parler cependant d'une armée!
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars;
Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards,
Veillaque : toutefois, je songe à ma maîtresse;
Ce penser m'adoucit. Va, ma colère cesse,

Et ce petit archer qui dompte tous les dieux
Vient de chasser la mort qui logeait dans mes yeux.
Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine
Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine;
Et pensant au bel œil qui tient ma liberté,
Je ne suis plus qu'amour, que grâce, que beauté.

CLINDOR.

O dieux! en un moment que tout vous est possible!
Je vous vois aussi beau que vous étiez terrible,
Et ne crois point d'objet si ferme en sa rigueur,
Qu'il puisse constamment vous refuser son cœur.

MATAMORE.

Je te le dis encor, ne sois plus en alarme :
Quand je veux, j'épouvante; et quand je veux, je char-
Et, selon qu'il me plaît, je remplis tour à tour [me;
Les hommes de terreur, et les femmes d'amour.
Du temps que ma beauté m'était inséparable,
Leurs persécutions me rendaient misérable;
Je ne pouvais sortir sans les faire pâmer;
Mille mouraient par jour à force de m'aimer :
J'avais des rendez-vous de toutes les princesses;
Les reines, à l'envi, mendiaient mes caresses;
Celle d'Éthiopie, et celle du Japon,
Dans leurs soupirs d'amour ne mêlaient que mon nom.
De passion pour moi deux sultanes troublèrent;
Deux autres, pour me voir, du sérail s'échappèrent :
J'en fus mal quelque temps avec le Grand Seigneur.

CLINDOR.

Son mécontentement n'allait qu'à votre honneur.

MATAMORE.

Ces pratiques nuisaient à mes desseins de guerre,
Et pouvaient m'empêcher de conquérir la terre.
D'ailleurs, j'en devins las; et pour les arrêter,
J'envoyai le Destin dire à son Jupiter
Qu'il trouvât un moyen qui fît cesser les flammes
Et l'importunité dont m'accablaient les dames :
Qu'autrement ma colère irait dedans les cieux
Le dégrader soudain de l'empire des dieux,
Et donnerait à Mars à gouverner sa foudre.
La frayeur qu'il en eut le fit bientôt résoudre :
Ce que je demandais fut prêt en un moment;
Et depuis, je suis beau quand je veux seulement.

CLINDOR.

Que j'aurais, sans cela, de poulets à vous rendre!

MATAMORE.

De quelle que ce soit, garde-toi bien d'en prendre,
Sinon de... Tu m'entends? Que dit-elle de moi?

CLINDOR.

Que vous êtes des cœurs et le charme et l'effroi;
Et que si quelque effet peut suivre vos promesses,
Son sort est plus heureux que celui des déesses.

MATAMORE.

Écoute. En ce temps-là, dont tantôt je parlois,
Les déesses aussi se rangeaient sous mes lois;
Et je te veux conter une étrange aventure
Qui jeta du désordre en toute la nature,
Mais désordre aussi grand qu'on en voie arriver.
Le Soleil fut un jour sans se pouvoir lever,
Et ce visible dieu, que tant de monde adore,
Pour marcher devant lui ne trouvait point d'Aurore :
On la cherchait partout, au lit du vieux Tithon,
Dans les bois de Céphale, au palais de Memnon;
Et faute de trouver cette belle fourrière,
Le jour jusqu'à midi se passa sans lumière.

CLINDOR.

Où pouvait être alors la reine des clartés?

MATAMORE.

Au milieu de ma chambre à m'offrir ses beautés :
Elle y perdit son temps, elle y perdit ses larmes;
Mon cœur fut insensible à ses plus puissants charmes;
Et tout ce qu'elle obtint par son frivole amour
Fut un ordre précis d'aller rendre le jour.

CLINDOR.

Cet étrange accident me revient en mémoire;
J'étais lors en Mexique, où j'en appris l'histoire,
Et j'entendis conter que la Perse en courroux
De l'affront de son dieu murmurait contre vous.

MATAMORE.

J'en ouïs quelque chose, et je l'eusse punie;
Mais j'étais engagé dans la Transylvanie,
Où ses ambassadeurs, qui vinrent l'excuser,
A force de présents me surent apaiser.

CLINDOR.

Que la clémence est belle en un si grand courage!

MATAMORE.

Contemple, mon ami, contemple ce visage;
Tu vois un abrégé de toutes les vertus.
D'un monde d'ennemis sous mes pieds abattus,
Dont la race est périe, et la terre déserte,
Pas un qu'à son orgueil n'a jamais dû sa perte.
Tous ceux qui font hommage à mes perfections
Conservent leurs États par leurs submissions.
En Europe, où les rois sont d'une humeur civile,
Je ne leur rase point de château ni de ville;
Je les souffre régner : mais, chez les Africains,
Partout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,
J'ai détruit les pays pour punir leurs monarques;
Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques;
Ces grands sables qu'à peine on passe sans horreur
Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur.

CLINDOR.

Revenons à l'amour : voici votre maîtresse.

MATAMORE.

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse.

CLINDOR.

Où vous retirez-vous?

MATAMORE.

Ce fat n'est pas vaillant,

Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.
Peut-être qu'orgueilleux d'être avec cette belle,
Il serait assez vain pour me faire querelle.

CLINDOR.

Ce serait bien courir lui-même à son malheur.

MATAMORE.

Lorsque j'ai ma beauté, je n'ai point de valeur.

CLINDOR.

Cessez d'être charmant, et faites-vous terrible.

MATAMORE.

Mais tu n'en prévois pas l'accident infaillible :
Je ne saurais me faire effroyable à demi;
Je tûrais ma maîtresse avec mon ennemi.
Attendons en ce coin l'heure qui les sépare.

CLINDOR.

Comme votre valeur, votre prudence est rare.

SCÈNE III.

ADRASTE, ISABELLE.

ADRASTE.

Hélas! s'il est ainsi, quel malheur est le mien!
Je soupire, j'endure, et je n'avance rien;
Et malgré les transports de mon amour extrême,
Vous ne voulez pas croire encor que je vous aime.

ISABELLE.

Je ne sais pas, monsieur, de quoi vous me blâmez.
Je me connais aimable, et crois que vous m'aimez;
Dans vos soupirs ardents j'en vois trop d'apparence;
Et quand bien de leur part j'aurais moins d'assurance,
Pour peu qu'un honnête homme ait vers moi de crédit,
Je lui fais la faveur de croire ce qu'il dit.
Rendez-moi la pareille; et puisqu'à votre flamme
Je ne déguise rien de ce que j'ai dans l'âme,
Faites-moi la faveur de croire sur ce point
Que, bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.

ADRASTE.

Cruelle, est-ce là donc ce que vos injustices
Ont réservé de prix à de si longs services?
Et mon fidèle amour est-il si criminel
Qu'il doive être puni d'un mépris éternel?

ISABELLE.

Nous donnons bien souvent de divers noms aux cho- [ses :
Des épines pour moi, vous les nommez des roses;
Ce que vous appelez service, affection,
Je l'appelle supplice et persécution.
Chacun dans sa croyance également s'obstine.
Vous pensez m'obliger d'un feu qui m'assassine;
Et ce que vous jugez digne du plus haut prix
Ne mérite, à mon gré, que haine et que mépris.

ADRASTE.

N'avoir que du mépris pour des flammes si saintes
Dont j'ai reçu du ciel les premières atteintes!
Oui, le ciel, au moment qu'il me fit respirer,
Ne me donna de cœur que pour vous adorer.
Mon âme vint au jour pleine de votre idée;
Avant que de vous voir vous l'avez possédée;
Et quand je me rendis à des regards si doux,
Je ne vous donnai rien qui ne fût tout à vous,
Rien que l'ordre du ciel n'eût déjà fait tout vôtre.

ISABELLE.

Le ciel m'eût fait plaisir d'en enrichir une autre;
Il vous fit pour m'aimer, et moi pour vous haïr :
Gardons-nous bien tous deux de lui désobéir.
Vous avez, après tout, bonne part à sa haine,
Ou d'un crime secret il vous livre à la peine;
Car je ne pense pas qu'il soit tourment égal
Au supplice d'aimer qui vous traite si mal.

ADRASTE.

La grandeur de mes maux vous étant si connue,
Me refuserez-vous la pitié qui m'est due?

ISABELLE.

Certes j'en ai beaucoup, et vous plains d'autant plus
Que je vois ces tourments tout à fait superflus,
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue souffrance
Que l'incommode honneur d'une triste constance.

ADRASTE.

Un père l'autorise, et mon feu maltraité
Enfin aura recours à son autorité.

ISABELLE.

Ce n'est pas le moyen de trouver votre compte;
Et d'un si beau dessein vous n'aurez que la honte.

ADRASTE.

J'espère voir pourtant, avant la fin du jour,
Ce que peut son vouloir au défaut de l'amour.

ISABELLE.

Et moi, j'espère voir, avant que le jour passe,
Un amant accablé de nouvelle disgrâce.

ADRASTE.

Eh quoi! cette rigueur ne cessera jamais?

ISABELLE.

Allez trouver mon père, et me laissez en paix.

ADRASTE.

Votre âme, au repentir de sa froideur passée,
Ne la veut point quitter sans être un peu forcée;
J'y vais tout de ce pas, mais avec des serments
Que c'est pour obéir à vos commandements.

ISABELLE.

Allez continuer une vaine poursuite.

SCÈNE IV.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR.

MATAMORE.

Eh bien, dès qu'il m'a vu, comme a-t-il pris la fuite!
M'a-t-il bien su quitter la place au même instant!

ISABELLE.

Ce n'est pas honte à lui, les rois en font autant,
Du moins si ce grand bruit qui court de vos merveilles
N'a trompé mon esprit en frappant mes oreilles.

MATAMORE.

Vous le pouvez bien croire; et pour le témoigner,
Choisissez en quels lieux il vous plaît de régner;
Ce bras tout aussitôt vous conquête un empire :
J'en jure par lui-même, et cela c'est tout dire.

ISABELLE.

Ne prodiguez pas tant ce bras toujours vainqueur;
Je ne veux point régner que dessus votre cœur :
Toute l'ambition que me donne ma flamme,
C'est d'avoir pour sujets les désirs de votre âme.

MATAMORE.

Ils vous sont tout acquis, et pour vous faire voir
Que vous avez sur eux un absolu pouvoir,
Je n'écouterai plus cette humeur de conquête;
Et laissant tous les rois leurs couronnes en tête,
J'en prendrai seulement deux ou trois pour valets,
Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.

ISABELLE.

L'éclat de tels suivants attirerait l'envie
Sur le rare bonheur où je coule ma vie;
Le commerce discret de nos affections
N'a besoin que de lui pour ces commissions.

MATAMORE.

Vous avez, Dieu me sauve! un esprit à ma mode;
Vous trouvez, comme moi, la grandeur incommode.
Les sceptres les plus beaux n'ont rien pour moi d'ex- [quis;
Je les rends aussitôt que je les ai conquis,
Et me suis vu charmer quantité de princesses,
Sans que jamais mon cœur les voulût pour maîtresses.

ISABELLE.

Certes, en ce point seul je manque un peu de foi.
Que vous ayez quitté des princesses pour moi!
Que vous leur refusiez un cœur dont je dispose!

MATAMORE, *montrant Clindor.*

Je crois que la Montagne en saura quelque chose.
Viens çà. Lorsqu'en la Chine, en ce fameux tournoi,
Je donnai dans la vue aux deux filles du roi,
Que te dit-on en cour de cette jalousie
Dont pour moi toutes deux eurent l'âme saisie?

CLINDOR.

Par vos mépris enfin l'une et l'autre mourut.
J'étais lors en Égypte, où le bruit en courut;
Et ce fut en ce temps que la peur de vos armes
Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes.
Vous veniez d'assommer dix géants en un jour;
Vous aviez désolé les pays d'alentour,
Rasé quinze châteaux, aplani deux montagnes,
Fait passer par le feu villes, bourgs et campagnes,
Et défait, vers Damas, cent mille combattants.

MATAMORE.

Que tu remarques bien et les lieux et les temps!
Je l'avais oublié.

ISABELLE.

Des faits si pleins de gloire
Vous peuvent-ils ainsi sortir de la mémoire?

MATAMORE.

Trop pleine de lauriers remportés sur les rois,
Je ne la charge point de ces menus exploits.

SCÈNE V.

MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR, PAGE.

PAGE.

Monsieur.

MATAMORE.

Que veux-tu, page?

PAGE.

Un courrier vous demande

MATAMORE.

D'où vient-il?

PAGE.

De la part de la reine d'Islande.

MATAMORE.

Ciel, qui sais comme quoi j'en suis persécuté,
Un peu plus de repos avec moins de beauté;
Fais qu'un si long mépris enfin la désabuse.

CLINDOR.

Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuse.

ISABELLE.

Je n'en puis plus douter.

CLINDOR.

Il vous le disait bien.

MATAMORE.

Elle m'a beau prier, non, je n'en ferai rien.
Et quoi qu'un fol espoir ose encor lui promettre,
Je lui vais envoyer sa mort dans une lettre.
Trouvez-le bon, ma reine, et souffrez cependant
Une heure d'entretien de ce cher confident,
Qui, comme de ma vie il sait toute l'histoire,
Vous fera voir sur qui vous avez la victoire.

ISABELLE.

Tardez encore moins; et par ce prompt retour,
Je jugerai quel est envers moi votre amour.

SCÈNE VI.

CLINDOR, ISABELLE.

CLINDOR.

Jugez plutôt par là l'humeur du personnage :
Ce page n'est chez lui que pour ce badinage,
Et venir d'heure en heure avertir sa grandeur
D'un courrier, d'un agent, ou d'un ambassadeur.

ISABELLE.

Ce message me plaît bien plus qu'il ne lui semble;
Il me défait d'un fou pour nous laisser ensemble.

CLINDOR.

Ce discours favorable enhardira mes feux
A bien user d'un temps si propice à mes vœux.

ISABELLE.

Que m'allez-vous conter?

CLINDOR.

Que j'adore Isabelle,
Que je n'ai plus de cœur ni d'âme que pour elle;
Que ma vie...

ISABELLE.

Épargnez ces propos superflus;
Je les sais, je les crois : que voulez-vous de plus?
Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadème;
Je dédaigne un rival : en un mot, je vous aime.
C'est aux commencements des faibles passions
A s'amuser encore aux protestations :
Il suffit de nous voir au point où sont les nôtres;
Un coup d'œil vaut pour vous tous les discours des autres.

CLINDOR.

Dieux! qui l'eût jamais cru que mon sort rigoureux
Se rendît si facile à mon cœur amoureux!
Banni de mon pays par la rigueur d'un père,
Sans support, sans amis, accablé de misère,
Et réduit à flatter le caprice arrogant
Et les vaines humeurs d'un maître extravagant;
Ce pitoyable état de ma triste fortune
N'a rien qui vous déplaise ou qui vous importune;
Et d'un rival puissant les biens et la grandeur
Obtiennent moins sur vous que ma sincère ardeur.

ISABELLE.

C'est comme il faut choisir. Un amour véritable
S'attache seulement à ce qu'il voit aimable.
Qui regarde les biens ou la condition
N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition,
Et souille lâchement par ce mélange infâme
Les plus nobles désirs qu'enfante une belle âme.
Je sais bien que mon père a d'autres sentiments,
Et mettra de l'obstacle à nos contentements :
Mais l'amour sur mon cœur a pris trop de puissance
Pour écouter encor les lois de la naissance.
Mon père peut beaucoup, mais bien moins que ma foi.
Il a choisi pour lui, je veux choisir pour moi.

CLINDOR.

Confus de voir donner à mon peu de mérite...

ISABELLE.

Voici mon importun, souffrez que je l'évite.

SCÈNE VII.

ADRASTE, CLINDOR.

ADRASTE.

Que vous êtes heureux! et quel malheur me suit!
Ma maîtresse vous souffre, et l'ingrate me fuit.
Quelque goût qu'elle prenne en votre compagnie,
Sitôt que j'ai paru, mon abord l'a bannie.

CLINDOR.

Sans avoir vu vos pas s'adresser en ce lieu,
Lasse de mes discours, elle m'a dit adieu.

ADRASTE.

Lasse de vos discours! votre humeur est trop bonne,
Et votre esprit trop beau pour ennuyer personne.
Mais que lui contiez-vous qui pût l'importuner?

CLINDOR.

Des choses qu'aisément vous pouvez deviner.
Les amours de mon maître, ou plutôt ses sottises,
Ses conquêtes en l'air, ses hautes entreprises.

ADRASTE.

Voulez-vous m'obliger? votre maître, ni vous,
N'êtes pas gens tous deux à me rendre jaloux;
Mais si vous ne pouvez arrêter ses saillies,
Divertissez ailleurs le cours de ses folies.

CLINDOR.

Que craignez-vous de lui, dont tous les compliments
Ne parlent que de morts et de saccagements;
Qu'il bat, terrasse, brise, étrangle, brûle, assomme?

ADRASTE.

Pour être son valet, je vous trouve honnête homme;
Vous n'êtes point de taille à servir sans dessein
Un fanfaron plus fou que son discours n'est vain.
Quoi qu'il en soit, depuis que je vous vois chez elle,
Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle :
Ou vous servez quelque autre, ou votre qualité
Laisse dans vos projets trop de témérité.
Je vous tiens fort suspect de quelque haute adresse.
Que votre maître, enfin, fasse une autre maîtresse;
Ou, s'il ne peut quitter un entretien si doux,
Qu'il se serve du moins d'un autre que de vous.
Ce n'est pas qu'après tout les volontés d'un père,
Qui sait ce que je suis, ne terminent l'affaire;
Mais purgez-moi l'esprit de ce petit souci,
Et si vous vous aimez, bannissez-vous d'ici;
Car si je vous vois plus regarder cette porte,
Je sais comme traiter les gens de votre sorte.

CLINDOR.

Me prenez-vous pour homme à nuire à votre feu?

ADRASTE.

Sans réplique, de grâce, ou nous verrons beau jeu.
Allez; c'est assez dit.

CLINDOR.

Pour un léger ombrage,

C'est trop indignement traiter un bon courage.
Si le ciel en naissant ne m'a fait grand seigneur,
Il m'a fait le cœur ferme et sensible à l'honneur :
Et je pourrais bien rendre un jour ce qu'on me prête.

ADRASTE.

Quoi! vous me menacez!

CLINDOR.

Non, non, je fais retraite.
D'un si cruel affront vous aurez peu de fruit;
Mais ce n'est pas ici qu'il faut faire du bruit.

SCÈNE VIII.

ADRASTE, LYSE.

ADRASTE.

Ce belître insolent me fait encor bravade.

LYSE.

A ce compte, monsieur, votre esprit est malade?

ADRASTE.

Malade, mon esprit!

LYSE.

Oui, puisqu'il est jaloux
Du malheureux agent de ce prince des fous.

ADRASTE.

Je sais ce que je suis, et ce qu'est Isabelle,
Et crains peu qu'un valet me supplante auprès d'elle.
Je ne puis toutefois souffrir sans quelque ennui
Le plaisir qu'elle prend à causer avec lui.

LYSE.

C'est dénier ensemble et confesser la dette.

ADRASTE.

Nomme, si tu le veux, ma boutade indiscrète,
Et trouve mes soupçons bien ou mal à propos,
Je l'ai chassé d'ici pour me mettre en repos.
En effet, qu'en est-il?

LYSE.

Si j'ose vous le dire,
Ce n'est plus que pour lui qu'Isabelle soupire.

ADRASTE.

Lyse, que me dis-tu!

LYSE.

Qu'il possède son cœur,
Que jamais feux naissants n'eurent tant de vigueur,
Qu'ils meurent l'un pour l'autre, et n'ont qu'une pensée.

ADRASTE.

Trop ingrate beauté, déloyale, insensée,
Tu m'oses donc ainsi préférer un maraud?

LYSE.

Ce rival orgueilleux le porte bien plus haut,
Et je vous en veux faire entière confidence :
Il se dit gentilhomme, et riche

ADRASTE.

Ah! l'impudence!

LYSE.

D'un père rigoureux fuyant l'autorité,
Il a couru longtemps d'un et d'autre côté;
Enfin, manque d'argent peut-être, ou par caprice,
De notre fier-à-bras il s'est mis au service,
Et sous ombre d'agir pour ses folles amours,
Il a su pratiquer de si rusés détours,
Et charmer tellement cette pauvre abusée,
Que vous en avez vu votre ardeur méprisée :
Mais parlez à son père, et bientôt son pouvoir
Remettra son esprit aux termes du devoir.

ADRASTE.

Je viens tout maintenant d'en tirer assurance
De recevoir les fruits de ma persévérance,
Et devant qu'il soit peu nous en verrons l'effet :
Mais écoute, il me faut obliger tout à fait.

LYSE.

Où je vous puis servir j'ose tout entreprendre.

ADRASTE.

Peux-tu dans leurs amours me les faire surprendre?

LYSE.

Il n'est rien plus aisé; peut-être dès ce soir.

ADRASTE.

Adieu donc. Souviens-toi de me les faire voir.
(*Il lui donne un diamant.*)
Cependant prends ceci seulement par avance.

LYSE.

Que le galant alors soit frotté d'importance!

ADRASTE.

Crois-moi qu'il se verra, pour te mieux contenter,
Chargé d'autant de bois qu'il en pourra porter.

SCÈNE IX.

LYSE.

L'arrogant croit déjà tenir ville gagnée;
Mais il sera puni de m'avoir dédaignée.
Parce qu'il est aimable, il fait le petit dieu,
Il ne veut s'adresser qu'aux filles de bon lieu.
Je ne mérite pas l'honneur de ses caresses :
Vraiment c'est pour son nez, il lui faut des maîtresses;
Je ne suis que servante : et qu'est-il que valet?
Si son visage est beau, le mien n'est pas trop laid :
Il se dit riche et noble, et cela me fait rire;
Si loin de son pays, qui n'en peut autant dire?
Qu'il le soit, nous verrons ce soir, si je le tiens,
Danser sous le cotret sa noblesse et ses biens.

SCÈNE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Le cœur vous bat un peu.

PRIDAMANT.

Je crains cette menace.

ALCANDRE.

Lyse aime trop Clindor pour causer sa disgrâce.

PRIDAMANT.

Elle en est méprisée, et cherche à se venger.

ALCANDRE.

Ne craignez point : l'amour la fera bien changer.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, ISABELLE.

GÉRONTE.

Apaisez vos soupirs et tarissez vos larmes ;
Contre ma volonté ce sont de faibles armes :
Mon cœur, quoique sensible à toutes vos douleurs,
Écoute la raison, et néglige vos pleurs.
Je sais ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous-même.
Vous dédaignez Adraste à cause que je l'aime ;
Et parce qu'il me plaît d'en faire votre époux,
Votre orgueil n'y voit rien qui soit digne de vous.
Quoi ! manque-t-il de bien, de cœur ou de noblesse?
En est ce le visage ou l'esprit qui vous blesse?
Il vous fait trop d'honneur.

ISABELLE.

Je sais qu'il est parfait,
Et que je réponds mal à l'honneur qu'il me fait ;
Mais si votre bonté me permet en ma cause,
Pour me justifier, de dire quelque chose,
Par un secret instinct, que je ne puis nommer,
J'en fais beaucoup d'état, et ne le puis aimer.
Souvent je ne sais quoi que le ciel nous inspire
Soulève tout le cœur contre ce qu'on désire,
Et ne nous laisse pas en état d'obéir
Quand on choisit pour nous ce qu'il nous fait haïr.
Il attache ici-bas avec des sympathies
Les âmes que son ordre a là-haut assorties :
On n'en saurait unir sans ses avis secrets ;
Et cette chaîne manque où manquent ses décrets.
Aller contre les lois de cette providence,
C'est le prendre à partie, et blâmer sa prudence,
L'attaquer en rebelle, et s'exposer aux coups
Des plus âpres malheurs qui suivent son courroux.

GÉRONTE.

Insolente, est-ce ainsi que l'on se justifie?
Quel maître vous apprend cette philosophie?
Vous en savez beaucoup ; mais tout votre savoir
Ne m'empêchera pas d'user de mon pouvoir.
Si le ciel pour mon choix vous donne tant de haine,
Vous a-t-il mise en feu pour ce grand capitaine?
Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ses fers?
Et vous a-t-il domptée avec tout l'univers?
Ce fanfaron doit-il relever ma famille?

ISABELLE.

Eh ! de grâce, monsieur, traitez mieux votre fille !

GÉRONTE.

Quel sujet donc vous porte à me désobéir?

ISABELLE.

Mon heur et mon repos, que je ne puis trahir.
Ce que vous appelez un heureux hyménée
N'est pour moi qu'un enfer si j'y suis condamnée.

GÉRONTE.

Ah ! qu'il en est encor de mieux faites que vous
Qui se voudraient bien voir dans un enfer si doux !
Après tout, je le veux ; cédez à ma puissance.

ISABELLE.

Faites un autre essai de mon obéissance.

GÉRONTE.

Ne me répliquez plus quand j'ai dit : *Je le veux*.
Rentrez ; c'est désormais trop contesté nous deux.

SCÈNE II.

GÉRONTE.

Qu'à présent la jeunesse a d'étranges manies !
Les règles du devoir lui sont des tyrannies ;
Et les droits les plus saints deviennent impuissants
Contre cette fierté qui l'attache à son sens.
Telle est l'humeur du sexe ; il aime à contredire,
Rejette obstinément le joug de notre empire,
Ne suit que son caprice en ses affections,
Et n'est jamais d'accord de nos élections.
N'espère pas pourtant, aveugle et sans cervelle,
Que ma prudence cède à ton esprit rebelle.
Mais ce fou viendra-t-il toujours m'embarrasser?
Par force ou par adresse il me le faut chasser.

SCÈNE III.

GÉRONTE, MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE, *à Clindor.*

Ne doit-on pas avoir pitié de ma fortune?
Le grand vizir encor de nouveau m'importune ;
Le Tartare, d'ailleurs, m'appelle à son secours ;
Narsingue et Calicut m'en pressent tous les jours :
Si je ne les refuse, il me faut mettre en quatre.

CLINDOR.

Pour moi, je suis d'avis que vous les laissiez battre.
Vous emploieriez trop mal vos invincibles coups

Si pour en servir un vous faisiez trois jaloux.

MATAMORE.

Tu dis bien ; c'est assez de telles courtoisies ;
Je ne veux qu'en amour donner des jalousies.
Ah ! monsieur, excusez, si, faute de vous voir,
Bien que si près de vous, je manquais au devoir.
Mais quelle émotion paraît sur ce visage ?
Où sont vos ennemis, que j'en fasse carnage ?

GÉRONTE.

Monsieur, grâces aux dieux, je n'ai point d'ennemis.

MATAMORE.

Mais grâces à ce bras qui vous les a soumis.

GÉRONTE.

C'est une grâce encor que j'avais ignorée.

MATAMORE.

Depuis que ma faveur pour vous s'est déclarée,
Ils sont tous morts de peur, ou n'ont osé branler.

GÉRONTE.

C'est ailleurs, maintenant, qu'il vous faut signaler :
Il fait beau voir ce bras, plus craint que le tonnerre,
Demeurer si paisible en un temps plein de guerre ;
Et c'est pour acquérir un nom bien relevé,
D'être dans une ville à battre le pavé.
Chacun croit votre gloire à faux titre usurpée,
Et vous ne passez plus que pour traîneur d'épée.

MATAMORE.

Ah, ventre ! il est tout vrai que vous avez raison ;
Mais le moyen d'aller, si je suis en prison ?
Isabelle m'arrête, et ses yeux pleins de charmes
Ont captivé mon cœur, et suspendu mes armes.

GÉRONTE.

Si rien que son sujet ne vous tient arrêté,
Faites votre équipage en toute liberté ;
Elle n'est pas pour vous ; n'en soyez point en peine.

MATAMORE.

Ventre ! que dites-vous ? je la veux faire reine.

GÉRONTE.

Je ne suis pas d'humeur à rire tant de fois
Du grotesque récit de vos rares exploits.
La sottise ne plaît qu'alors qu'elle est nouvelle :
En un mot, faites reine une autre qu'Isabelle.
Si pour l'entretenir vous venez plus ici...

MATAMORE.

Il a perdu le sens, de me parler ainsi.
Pauvre homme, sais-tu bien que mon nom effroyable
Met le Grand Turc en fuite, et fait trembler le diable ;
Que pour t'anéantir je ne veux qu'un moment ?

GÉRONTE.

J'ai chez moi des valets à mon commandement,
Qui, n'ayant pas l'esprit de faire des bravades,
Répondraient de la main à vos rodomontades.

MATAMORE, *à Clindor*.

Dis-lui ce que j'ai fait en mille et mille lieux.

GÉRONTE.

Adieu. Modérez-vous, il vous en prendra mieux.
Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent,
J'ai le sang un peu chaud, et mes gens m'obéissent.

SCÈNE IV.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

Respect de ma maîtresse, incommode vertu,
Tyran de ma vaillance, à quoi me réduis-tu ?
Que n'ai-je eu cent rivaux en la place d'un père,
Sur qui, sans t'offenser, laisser choir ma colère !
Ah ! visible démon, vieux spectre décharné,
Vrai suppôt de Satan, médaille de damné,
Tu m'oses donc bannir, et même avec menaces,
Moi, de qui tous les rois briguent les bonnes grâces ?

CLINDOR.

Tandis qu'il est dehors, allez, dès aujourd'hui,
Causer de vos amours, et vous moquer de lui.

MATAMORE.

Cadédiou ! ses valets feraient quelque insolence.

CLINDOR.

Ce fer a trop de quoi dompter leur violence.

MATAMORE.

Oui, mais les feux qu'il jette en sortant de prison
Auraient en un moment embrasé la maison,
Dévoré tout à l'heure ardoises et gouttières,
Faîtes, lattes, chevrons, montants, courbes, filières,
Entre-toises, sommiers, colonnes, soliveaux,
Parnes, soles, appuis, jambages, travetaux,
Portes, grilles, verroux, serrures, tuiles, pierres,
Plomb, fer, plâtre, ciment, peinture, marbre, verres,
Caves, puits, cours, perrons, salles, chambres, gre-
Offices, cabinets, terrasses, escaliers. [niers,
Juge un peu quel désordre aux yeux de ma charmeuse ;
Ces feux étoufferaient son ardeur amoureuse.
Va lui parler pour moi, toi qui n'es pas vaillant ;
Tu puniras à moins un valet insolent.

CLINDOR.

C'est m'exposer...

MATAMORE.

Adieu : je vois ouvrir la porte,
Et crains que sans respect cette canaille sorte.

SCÈNE V.

CLINDOR, LYSE.

CLINDOR, *seul.*

Le souverain poltron, à qui pour faire peur
Il ne faut qu'une feuille, une ombre, une vapeur !
Un vieillard le maltraite, il fuit pour une fille,
Et tremble à tous moments de crainte qu'on l'étrille.

Lyse, que ton abord doit être dangereux!
Il donne l'épouvante à ce cœur généreux,
Cet unique vaillant, la fleur des capitaines,
Qui dompte autant de rois qu'il captive de reines!

LYSE.

Mon visage est ainsi malheureux en attraits;
D'autres charment de loin, le mien fait peur de près.

CLINDOR.

S'il fait peur à des fous, il charme les plus sages.
Il n'est pas quantité de semblables visages.
Si l'on brûle pour toi, ce n'est pas sans sujet;
Je ne connus jamais un si gentil objet;
L'esprit beau, prompt, accort, l'humeur un peu railleuse,
L'embonpoint ravissant, la taille avantageuse,
Les yeux doux, le teint vif, et les traits délicats :
Qui serait le brutal qui ne t'aimerait pas?

LYSE.

De grâce, et depuis quand me trouvez-vous si belle?
Voyez bien, je suis Lyse, et non pas Isabelle.

CLINDOR.

Vous partagez vous deux mes inclinations :
J'adore sa fortune, et tes perfections.

LYSE.

Vous en embrassez trop, c'est assez pour vous d'une,
Et mes perfections cèdent à sa fortune.

CLINDOR.

Quelque effort que je fasse à lui donner ma foi,
Penses-tu qu'en effet je l'aime plus que toi?
L'amour et l'hyménée ont diverse méthode;
L'un court au plus aimable, et l'autre au plus commode.
Je suis dans la misère, et tu n'as point de bien;
Un rien s'ajuste mal avec un autre rien;
Et malgré les douceurs que l'amour y déploie,
Deux malheureux ensemble ont toujours courte joie.
Ainsi j'aspire ailleurs, pour vaincre mon malheur;
Mais je ne puis te voir sans un peu de douleur,
Sans qu'un soupir échappe à ce cœur qui murmure
De ce qu'à ses désirs ma raison fait d'injure.
A tes moindres coups d'œil je me laisse charmer.
Ah! que je t'aimerais, s'il ne fallait qu'aimer!
Et que tu me plairais, s'il ne fallait que plaire!

LYSE.

Que vous auriez d'esprit, si vous saviez vous taire,
Ou remettre du moins en quelque autre saison
A montrer tant d'amour avec tant de raison!
Le grand trésor pour moi qu'un amoureux si sage,
Qui, par compassion, n'ose me rendre hommage,
Et porte ses désirs à des partis meilleurs,
De peur de m'accabler sous nos communs malheurs!
Je n'oublîrai jamais de si rares mérites.
Allez continuer cependant vos visites.

CLINDOR.

Que j'aurais avec toi l'esprit bien plus content!

LYSE.

Ma maîtresse là-haut est seule, et vous attend.

CLINDOR.

Tu me chasses ainsi!

LYSE.

Non, mais je vous envoie
Aux lieux où vous aurez une plus longue joie.

CLINDOR.

Que même tes dédains me semblent gracieux!

LYSE.

Ah, que vous prodiguez un temps si précieux!
Allez.

CLINDOR.

Souviens-toi donc que si j'en aime une autre...

LYSE.

C'est de peur d'ajouter ma misère à la vôtre.
Je vous l'ai déjà dit, je ne l'oublîrai pas.

CLINDOR.

Adieu. Ta raillerie a pour moi tant d'appas,
Que mon cœur à tes yeux de plus en plus s'engage,
Et je t'aimerais trop à tarder davantage.

SCÈNE VI.

LYSE.

L'ingrat! il trouve enfin mon visage charmant,
Et pour se divertir il contrefait l'amant!
Qui néglige mes feux m'aime par raillerie,
Me prend pour le jouet de sa galanterie,
Et, par un libre aveu de me voler sa foi,
Me jure qu'il m'adore, et ne veut point de moi.
Aime en tous lieux, perfide, et partage ton âme;
Choisis qui tu voudras pour maîtresse ou pour femme
Donne à tes intérêts à ménager tes vœux;
Mais ne crois plus tromper aucune de nous deux.
Isabelle vaut mieux qu'un amour politique,
Et je vaux mieux qu'un cœur où cet amour s'applique.
J'ai raillé comme toi, mais c'était seulement
Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment.
Qu'eût produit son éclat, que de la défiance?
Qui cache sa colère assure sa vengeance;
Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux
Ce piége où tu vas choir, et bientôt, à mes yeux.
Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable?
Pour chercher sa fortune est-on si punissable?
Tu m'aimes, mais le bien te fait être inconstant :
Au siècle où nous vivons, qui n'en ferait autant?
Oublions des mépris où par force il s'excite,
Et laissons-le jouir du bonheur qu'il mérite.
S'il m'aime, il se punit en m'osant dédaigner,
Et si je l'aime encor, je le dois épargner.
Dieux! à quoi me réduit ma folle inquiétude,
De vouloir faire grâce à tant d'ingratitude?

Digne soif de vengeance, à quoi m'exposez-vous,
De laisser affaiblir un si juste courroux?
Il m'aime, et de mes yeux je m'en vois méprisée!
Je l'aime, et ne lui sers que d'objet de risée!
Silence, amour, silence; il est temps de punir.
J'en ai donné ma foi, laisse-moi la tenir;
Puisque ton faux espoir ne fait qu'aigrir ma peine,
Fais céder tes douceurs à celles de la haine.
Il est temps qu'en mon cœur elle règne à son tour,
Et l'amour outragé ne doit plus être amour.

SCÈNE VII.

MATAMORE.

Les voilà, sauvons-nous. Non, je ne vois personne.
Avançons hardiment. Tout le corps me frissonne.
Je les entends, fuyons. Le vent faisait ce bruit.
Marchons sous la faveur des ombres de la nuit.
Vieux rêveur, malgré toi j'attends ici ma reine.
Ces diables de valets me mettent bien en peine.
De deux mille ans et plus, je ne tremblai si fort.
C'est trop me hasarder; s'ils sortent, je suis mort;
Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille,
Et profaner mon bras contre cette canaille.
Que le courage expose à d'étranges dangers!
Toutefois, en tous cas, je suis des plus légers;
S'il ne faut que courir, leur attente est dupée:
J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée.
Tout de bon, je les vois: c'est fait, il faut mourir:
J'ai le corps si glacé, que je ne puis courir.
Destin, qu'à ma valeur tu te montres contraire!...
C'est ma reine elle-même, avec mon secrétaire!
Tout mon corps se déglace: écoutons leurs discours,
Et voyons son adresse à traiter mes amours.

SCÈNE VIII.

CLINDOR, ISABELLE, MATAMORE.

ISABELLE.
(*Matamore écoute caché.*)
Tout se prépare mal du côté de mon père;
Je ne le vis jamais d'une humeur si sévère:
Il ne souffrira plus votre maître, ni vous;
Votre rival, d'ailleurs, est devenu jaloux:
C'est par cette raison que je vous fais descendre;
Dedans mon cabinet ils pourraient nous surprendre;
Ici nous parlerons en plus de sûreté:
Vous pourrez vous couler d'un et d'autre côté;
Et si quelqu'un survient, ma retraite est ouverte.

CLINDOR.
C'est trop prendre de soin pour empêcher ma perte.

ISABELLE.
Je n'en puis prendre trop pour m'assurer un bien
Sans qui tous autres biens à mes yeux ne sont rien,
Un bien qui vaut pour moi la terre tout entière,
Et pour qui seul enfin j'aime à voir la lumière.
Un rival par mon père attaque en vain ma foi;
Votre amour seul a droit de triompher de moi:
Des discours de tous deux je suis persécutée;
Mais pour vous je me plais à me voir maltraitée.
Et des plus grands malheurs je bénirais les coups,
Si ma fidélité les endurait pour vous.

CLINDOR.
Vous me rendez confus, et mon âme ravie
Ne vous peut, en revanche, offrir rien que ma vie;
Mon sang est le seul bien qui me reste en ces lieux,
Trop heureux de le perdre en servant vos beaux yeux!
Mais si mon astre un jour, changeant son influence,
Me donne un accès libre au lieu de ma naissance,
Vous verrez que ce choix n'est pas fort inégal,
Et que, tout balancé, je vaux bien mon rival.
Mais, avec ces douceurs, permettez-moi de craindre
Qu'un père et ce rival ne veuillent vous contraindre.

ISABELLE.
N'en ayez point d'alarme, et croyez qu'en ce cas
L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas.
Je ne vous dirai point où je suis résolue:
Il suffit que sur moi je me rende absolue.
Ainsi tous leurs projets sont des projets en l'air.
Ainsi...

MATAMORE.
Je n'en puis plus: il est temps de parler.

ISABELLE.
Dieux! on nous écoutait.

CLINDOR.
C'est notre capitaine:
Je vais bien l'apaiser; n'en soyez pas en peine.

SCÈNE IX.

MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.
Ah, traître!

CLINDOR.
Parlez bas; ces valets...

MATAMORE.
Eh bien, quoi?

CLINDOR.
Ils fondront tout à l'heure et sur vous, et sur moi.

MATAMORE *le tire en un coin du théâtre.*
Viens çà. Tu sais ton crime, et qu'à l'objet que j'aime,
Loin de parler pour moi, tu parlais pour toi-même?

CLINDOR.
Oui, pour me rendre heureux j'ai fait quelques efforts.

MATAMORE.
Je te donne le choix de trois ou quatre morts;
Je vais, d'un coup de poing, te briser comme verre,

Ou t'enfoncer tout vif au centre de la terre,
Ou te fendre en dix parts d'un seul coup de revers,
Ou te jeter si haut au-dessus des éclairs,
Que tu sois dévoré des feux élémentaires.
Choisis donc promptement, et pense à tes affaires.

CLINDOR.

Vous-même choisissez.

MATAMORE.

Quel choix proposes-tu?

CLINDOR.

De fuir en diligence, ou d'être bien battu.

MATAMORE.

Me menacer encore! ah, ventre! quelle audace!
Au lieu d'être à genoux, et d'implorer ma grâce!...
Il a donné le mot, ces valets vont sortir...
Je m'en vais commander aux mers de t'engloutir.

CLINDOR.

Sans vous chercher si loin un si grand cimetière,
Je vous vais, de ce pas, jeter dans la rivière.

MATAMORE.

Ils sont d'intelligence. Ah, tête!

CLINDOR.

Point de bruit:
J'ai déjà massacré dix hommes cette nuit;
Et, si vous me fâchez, vous en croîtrez le nombre.

MATAMORE.

Cadédiou! ce coquin a marché dans mon ombre;
Il s'est fait tout vaillant d'avoir suivi mes pas:
S'il avait du respect, j'en voudrais faire cas.
Écoute: je suis bon, et ce serait dommage
De priver l'univers d'un homme de courage.
Demande-moi pardon, et cesse par tes feux
De profaner l'objet digne seul de mes vœux;
Tu connais ma valeur, éprouve ma clémence.

CLINDOR.

Plutôt, si votre amour a tant de véhémence,
Faisons deux coups d'épée au nom de sa beauté.

MATAMORE.

Parbieu, tu me ravis de générosité.
Va, pour la conquérir n'use plus d'artifices,
Je te la veux donner pour prix de tes services;
Plains-toi dorénavant d'avoir un maître ingrat!

CLINDOR.

A ce rare présent, d'aise le cœur me bat.
Protecteur des grands rois, guerrier trop magnanime,
Puisse tout l'univers bruire de votre estime!

SCÈNE X.

ISABELLE, MATAMORE, CLINDOR.

ISABELLE.

Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
Qu'à la fin, sans combat, je vous vois bons amis.

MATAMORE.

Ne pensez plus, ma reine, à l'honneur que ma flamme
Vous devait faire un jour de vous prendre pour femme;
Pour quelque occasion j'ai changé de dessein:
Mais je vous veux donner un homme de ma main;
Faites-en de l'état; il est vaillant lui-même;
Il commandait sous moi.

ISABELLE.

Pour vous plaire, je l'aime.

CLINDOR.

Mais il faut du silence à notre affection.

MATAMORE.

Je vous promets silence, et ma protection.
Avouez-vous de moi par tous les coins du monde.
Je suis craint à l'égal sur la terre et sur l'onde;
Allez, vivez contents sous une même loi.

ISABELLE.

Pour vous mieux obéir je lui donne ma foi.

CLINDOR.

Commandez que sa foi de quelque effet suivie...

SCÈNE XI.

GÉRONTE, ADRASTE, MATAMORE, CLINDOR, ISABELLE, LYSE, TROUPE DE DOMESTIQUES.

ADRASTE.

Cet insolent discours te coûtera la vie,
Suborneur.

MATAMORE.

Ils ont pris mon courage en défaut.
Cette porte est ouverte, allons gagner le haut.
(*Il entre chez Isabelle après qu'elle et Lyse y sont entrées.*)

CLINDOR.

Traître! qui te fais fort d'une troupe brigande,
Je te choisirai bien au milieu de la bande.

GÉRONTE.

Dieux! Adraste est blessé, courez au médecin.
Vous autres, cependant, arrêtez l'assassin.

CLINDOR.

Ah, ciel! je cède au nombre. Adieu, chère Isabelle;
Je tombe au précipice où mon destin m'appelle.

GÉRONTE.

C'en est fait, emportez ce corps à la maison;
Et vous, conduisez tôt ce traître à la prison.

SCÈNE XII.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Hélas! mon fils est mort.

ALCANDRE.

Que vous avez d'alarmes!

PRIDAMANT.

Ne lui refusez point le secours de vos charmes.

ALCANDRE.

Un peu de patience, et, sans un tel secours,
Vous le verrez bientôt heureux en ses amours.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE.

Enfin le terme approche; un jugement inique
Doit abuser demain d'un pouvoir tyrannique,
A son propre assassin immoler mon amant,
Et faire une vengeance au lieu d'un châtiment.
Par un décret injuste autant comme sévère,
Demain doit triompher la haine de mon père,
La faveur du pays, la qualité du mort,
Le malheur d'Isabelle, et la rigueur du sort.
Hélas! que d'ennemis, et de quelle puissance,
Contre le faible appui que donne l'innocence,
Contre un pauvre inconnu, de qui tout le forfait
Est de m'avoir aimée, et d'être trop parfait!
Oui, Clindor, tes vertus et ton feu légitime,
T'ayant acquis mon cœur, ont fait aussi ton crime.
Mais en vain après toi l'on me laisse le jour;
Je veux perdre la vie en perdant mon amour:
Prononçant ton arrêt, c'est de moi qu'on dispose;
Je veux suivre ta mort, puisque j'en suis la cause,
Et le même moment verra par deux trépas
Nos esprits amoureux se rejoindre là-bas.
Ainsi, père inhumain, ta cruauté déçue
De nos saintes ardeurs verra l'heureuse issue;
Et si ma perte alors fait naître tes douleurs,
Auprès de mon amant je rirai de tes pleurs.
Ce qu'un remords cuisant te coûtera de larmes
D'un si doux entretien augmentera les charmes;
Ou s'il n'a pas assez de quoi te tourmenter,
Mon ombre chaque jour viendra t'épouvanter,
S'attacher à tes pas dans l'horreur des ténèbres,
Présenter à tes yeux mille images funèbres,
Jeter dans ton esprit un éternel effroi,
Te reprocher ma mort, t'appeler après moi,
Accabler de malheurs ta languissante vie,
Et te réduire au point de me porter envie.
Enfin...

SCÈNE II.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Quoi! chacun dort, et vous êtes ici?
Je vous jure, monsieur en est en grand souci.

ISABELLE.

Quand on n'a plus d'espoir, Lyse, on n'a plus de crainte.
Je trouve des douceurs à faire ici ma plainte.
Ici je vis Clindor pour la dernière fois;
Ce lieu me redit mieux les accents de sa voix,
Et remet plus avant en mon âme éperdue
L'aimable souvenir d'une si chère vue.

LYSE.

Que vous prenez de peine à grossir vos ennuis!

ISABELLE.

Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis?

LYSE.

De deux amants parfaits dont vous étiez servie,
L'un doit mourir demain, l'autre est déjà sans vie:
Sans perdre plus de temps à soupirer pour eux,
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

ISABELLE.

De quel front oses-tu me tenir ces paroles?

LYSE.

Quel fruit espérez-vous de vos douleurs frivoles?
Pensez-vous, pour pleurer et ternir vos appas,
Rappeler votre amant des portes du trépas?
Songez plutôt à faire une illustre conquête;
Je sais pour vos liens une âme toute prête,
Un homme incomparable.

ISABELLE.

Ote-toi de mes yeux.

LYSE.

Le meilleur jugement ne choisirait pas mieux.

ISABELLE.

Pour croître mes douleurs faut-il que je te voie?

LYSE.

Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joie?

ISABELLE.

D'où te vient cette joie ainsi hors de saison?

LYSE.

Quand je vous l'aurai dit, jugez si j'ai raison.

ISABELLE.

Ah! ne me conte rien.

LYSE.

Mais l'affaire vous touche.

ISABELLE.

Parle-moi de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.

LYSE.

Ma belle humeur, qui rit au milieu des malheurs,
Fait plus en un moment qu'un siècle de vos pleurs;
Elle a sauvé Clindor.

ISABELLE.

Sauvé Clindor?

LYSE.

Lui-même :
Jugez après cela comme quoi je vous aime.

ISABELLE.

Eh! de grâce, où faut-il que je l'aille trouver?

LYSE.

Je n'ai que commencé, c'est à vous d'achever.

ISABELLE.

Ah! Lyse!

LYSE.

Tout de bon, seriez-vous pour le suivre?

ISABELLE.

Si je suivrais celui sans qui je ne puis vivre?
Lyse, si ton esprit ne le tire des fers,
Je l'accompagnerai jusque dans les enfers.
Va, ne demande plus si je suivrais sa fuite.

LYSE.

Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite,
Écoutez où j'en suis, et secondez mes coups;
Si votre amant n'échappe, il ne tiendra qu'à vous.
La prison est tout proche.

ISABELLE.

Eh bien?

LYSE.

Ce voisinage
Au frère du concierge a fait voir mon visage;
Et comme c'est tout un que me voir et m'aimer,
Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.

ISABELLE.

Je n'en avais rien su!

LYSE.

J'en avais tant de honte
Que je mourais de peur qu'on vous en fît le conte;
Mais depuis quatre jours votre amant arrêté
A fait que l'allant voir je l'ai mieux écouté.
Des yeux et du discours flattant son espérance,
D'un mutuel amour j'ai formé l'apparence.
Quand on aime une fois, et qu'on se croit aimé,
On fait tout pour l'objet dont on est enflammé.
Par là j'ai sur son âme assuré mon empire,
Et l'ai mis en état de ne m'oser dédire.
Quand il n'a plus douté de mon affection,
J'ai fondé mes refus sur sa condition;
Et lui, pour m'obliger, jurait de s'y déplaire,
Mais que malaisément il s'en pouvait défaire;
Que les clefs des prisons qu'il gardait aujourd'hui
Étaient le plus grand bien de son frère et de lui.
Moi de dire soudain que sa bonne fortune
Ne lui pouvait offrir d'heure plus opportune;
Que, pour se faire riche, et pour me posséder,
Il n'avait seulement qu'à s'en accommoder;
Qu'il tenait dans les fers un seigneur de Bretagne
Déguisé sous le nom du sieur de la Montagne;
Qu'il fallait le sauver, et le suivre chez lui;
Qu'il nous ferait du bien, et serait notre appui.
Il demeure étonné; je le presse, il s'excuse;
Il me parle d'amour, et moi je le refuse;
Je le quitte en colère; il me suit tout confus,
Me fait nouvelle excuse, et moi nouveau refus.

ISABELLE.

Mais enfin?

LYSE.

J'y retourne, et le trouve fort triste;
Je le juge ébranlé; je l'attaque, il résiste.
Ce matin : « En un mot, le péril est pressant, »
Ai-je dit; « tu peux tout, et ton frère est absent. »
« Mais il faut de l'argent pour un si long voyage, »
M'a-t-il dit; « il en faut pour faire l'équipage;
« Ce cavalier en manque. »

ISABELLE.

Ah, Lyse! tu devais
Lui faire offre aussitôt de tout ce que j'avais,
Perles, bagues, habits.

LYSE.

J'ai bien fait davantage,
J'ai dit qu'à vos beautés ce captif rend hommage,
Que vous l'aimez de même, et fuirez avec nous.
Ce mot me l'a rendu si traitable et si doux,
Que j'ai bien reconnu qu'un peu de jalousie
Touchant votre Clindor brouillait sa fantaisie,
Et que tous ces détours provenaient seulement
D'une vaine frayeur qu'il ne fût mon amant.
Il est parti soudain après votre amour sue,
A trouvé tout aisé, m'en a promis l'issue,
Et vous mande par moi qu'environ à minuit
Vous soyez toute prête à déloger sans bruit.

ISABELLE.

Que tu me rends heureuse!

LYSE.

Ajoutez-y, de grâce,
Qu'accepter un mari pour qui je suis de glace,
C'est me sacrifier à vos contentements.

ISABELLE.

Aussi...

LYSE.

Je ne veux point de vos remercîments.
Allez ployer bagage; et pour grossir la somme,
Joignez à vos bijoux les écus du bon homme.
Je vous rends ses trésors, mais à fort bon marché;
J'ai dérobé ses clefs depuis qu'il est couché;
Je vous les livre.

ISABELLE.

Allons y travailler ensemble.

LYSE.

Passez-vous de mon aide.

ISABELLE.

Eh quoi! le cœur te tremble?

LYSE.

Non, mais c'est un secret tout propre à l'éveiller;

Nous ne nous garderions jamais de babiller.

ISABELLE.

Folle, tu ris toujours.

LYSE.

De peur d'une surprise,
Je dois attendre ici le chef de l'entreprise;
S'il tardait à la rue, il serait reconnu;
Nous vous irons trouver dès qu'il sera venu.
C'est là sans raillerie...

ISABELLE.

Adieu donc. Je te laisse,
Et consens que tu sois aujourd'hui la maîtresse.

LYSE.

C'est du moins...

ISABELLE.

Fais bon guet.

LYSE.

Vous, faites bon butin.

SCÈNE III.

LYSE.

Ainsi, Clindor, je fais moi seule ton destin;
Des fers où je t'ai mis c'est moi qui te délivre,
Et te puis, à mon choix, faire mourir ou vivre.
On me vengeait de toi par delà mes désirs;
Je n'avais de dessein que contre tes plaisirs.
Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie;
Je te veux assurer tes plaisirs et ta vie;
Et mon amour éteint, te voyant en danger,
Renaît pour m'avertir que c'est trop me venger.
J'espère aussi, Clindor, que, pour reconnaissance,
De ton ingrat amour étouffant la licence...

SCÈNE IV.

MATAMORE, ISABELLE, LYSE.

ISABELLE.

Quoi! chez nous, et de nuit!

MATAMORE.

L'autre jour...

ISABELLE.

Qu'est ceci,
L'autre jour? est-il temps que je vous trouve ici?

LYSE.

C'est ce grand capitaine. Où s'est-il laissé prendre?

ISABELLE.

En montant l'escalier je l'en ai vu descendre.

MATAMORE.

L'autre jour, au défaut de mon affection,
J'assurai vos appas de ma protection.

ISABELLE.

Après?

MATAMORE.

On vint ici faire une brouillerie;
Vous rentrâtes voyant cette forfanterie;
Et, pour vous protéger, je vous suivis soudain.

ISABELLE.

Votre valeur prit lors un généreux dessein.
Depuis?

MATAMORE.

Pour conserver une dame si belle,
Au plus haut du logis j'ai fait la sentinelle.

ISABELLE.

Sans sortir?

MATAMORE.

Sans sortir.

LYSE.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que la peur l'enfermait dans la chambre aux fagots.

MATAMORE.

La peur?

LYSE.

Oui, vous tremblez; la vôtre est sans égale.

MATAMORE.

Parce qu'elle a bon pas, j'en fais mon Bucéphale;
Lorsque je la domptai, je lui fis cette loi;
Et depuis, quand je marche, elle tremble sous moi.

LYSE.

Votre caprice est rare à choisir des montures.

MATAMORE.

C'est pour aller plus vite aux grandes aventures.

ISABELLE.

Vous en exploitez bien: mais changeons de discours.
Vous avez demeuré là dedans quatre jours?

MATAMORE.

Quatre jours.

ISABELLE.

Et vécu?

MATAMORE.

De nectar, d'ambrosie[1].

LYSE.

Je crois que cette viande aisément rassasie?

MATAMORE.

Aucunement.

ISABELLE.

Enfin vous étiez descendu...

MATAMORE.

Pour faire qu'un amant en vos bras fût rendu,
Pour rompre sa prison, en fracasser les portes,
Et briser en morceaux ses chaînes les plus fortes.

[1] L'orthographe de ce mot n'était pas encore fixée. Dans la première édition Corneille avait écrit *ambroisie*, et dans la dernière il l'a corrigé tel qu'il est ici : peut-être a-t-il voulu se rapprocher de l'étymologie. Quoi qu'il en soit, *ambroisie* a prévalu.

LYSE.

Avouez franchement que, pressé par la faim,
Vous veniez bien plutôt faire la guerre au pain.

MATAMORE.

L'un et l'autre, parbieu. Cétte ambrosie est fade,
J'en eus au bout d'un jour l'estomac tout malade.
C'est un mets délicat, et de peu de soutien;
A moins que d'être un dieu l'on n'en vivrait pas bien;
Il cause mille maux, et dès l'heure qu'il entre,
Il allonge les dents, et rétrécit le ventre.

LYSE.

Enfin c'est un ragoût qui ne vous plaisait pas?

MATAMORE.

Quitte pour chaque nuit faire deux tours en bas,
Et là, m'accommodant des reliefs de cuisine,
Mêler la viande humaine avecque la divine.

ISABELLE.

Vous aviez, après tout, dessein de nous voler.

MATAMORE.

Vous-mêmes, après tout, m'osez-vous quereller?
Si je laisse une fois échapper ma colère...

ISABELLE.

Lyse, fais-moi sortir les valets de mon père.

MATAMORE.

Un sot les attendrait.

SCÈNE V.

ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Vous ne le tenez pas.

ISABELLE.

Il nous avait bien dit que la peur a bon pas.

LYSE.

Vous n'avez cependant rien fait, ou peu de chose.

ISABELLE.

Rien du tout. Que veux-tu? sa rencontre en est cause.

LYSE.

Mais vous n'aviez alors qu'à le laisser aller.

ISABELLE.

Mais il m'a reconnue, et m'est venu parler.
Moi qui, seule et de nuit, craignais son insolence,
Et beaucoup plus encor de troubler le silence,
J'ai cru, pour m'en défaire, et m'ôter de souci,
Que le meilleur était de l'amener ici.
Vois quand j'ai ton secours que je me tiens vaillante,
Puisque j'ose affronter cette humeur violente.

LYSE.

J'en ai ri comme vous, mais non sans murmurer:
C'est bien du temps perdu.

ISABELLE.

Je vais le réparer.

LYSE.

Voici le conducteur de notre intelligence;
Sachez auparavant toute sa diligence.

SCÈNE VI.

ISABELLE, LYSE, LE GEÔLIER.

ISABELLE.

Eh bien! mon grand ami, braverons-nous le sort?
Et viens-tu m'apporter ou la vie ou la mort?
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir se fonde.

LE GEÔLIER.

Bannissez vos frayeurs, tout va le mieux du monde;
Il ne faut que partir, j'ai des chevaux tout prêts,
Et vous pourrez bientôt vous moquer des arrêts.

ISABELLE.

Je te dois regarder comme un dieu tutélaire,
Et ne sais point pour toi d'assez digne salaire.

LE GEÔLIER.

Voici le prix unique où tout mon cœur prétend.

ISABELLE.

Lyse, il faut te résoudre à le rendre content.

LYSE.

Oui, mais tout son apprêt nous est fort inutile;
Comment ouvrirons-nous les portes de la ville?

LE GEÔLIER.

On nous tient des chevaux en main sûre aux faubourgs;
Et je sais un vieux mur qui tombe tous les jours:
Nous pourrons aisément sortir par ses ruines.

ISABELLE.

Ah! que je me trouvais sur d'étranges épines!

LE GEÔLIER.

Mais il faut se hâter.

ISABELLE.

Nous partirons soudain.
Viens nous aider là-haut à faire notre main.

SCÈNE VII.

CLINDOR, *en prison.*

Aimables souvenirs de mes chères délices,
Qu'on va bientôt changer en d'infâmes supplices,
Que, malgré les horreurs de ce mortel effroi,
Vos charmants entretiens ont de douceurs pour moi!
Ne m'abandonnez point, soyez-moi plus fidèles
Que les rigueurs du sort ne se montrent cruelles;
Et lorsque du trépas les plus noires couleurs
Viendront à mon esprit figurer mes malheurs,
Figurez aussitôt à mon âme interdite
Combien je fus heureux par delà mon mérite
Lorsque je me plaindrai de leur sévérité,
Redites-moi l'excès de ma témérité;

Que d'un si haut dessein ma fortune incapable
Rendait ma flamme injuste, et mon espoir coupable;
Que je fus criminel quand je devins amant,
Et que ma mort en est le juste châtiment.
Quel bonheur m'accompagne à la fin de ma vie!
Isabelle, je meurs pour vous avoir servie;
Et de quelque tranchant que je souffre les coups,
Je meurs trop glorieux, puisque je meurs pour vous.
Hélas! que je me flatte, et que j'ai d'artifice
A me dissimuler la honte d'un supplice!
En est-il de plus grand que de quitter ces yeux
Dont le fatal amour me rend si glorieux?
L'ombre d'un meurtrier creuse ici ma ruine;
Il succomba vivant, et mort, il m'assassine;
Son nom fait contre moi ce que n'a pu son bras;
Mille assassins nouveaux naissent de son trépas;
Et je vois de son sang, fécond en perfidies,
S'élever contre moi des âmes plus hardies,
De qui les passions, s'armant d'autorité,
Font un meurtre public avec impunité.
Demain de mon courage on doit faire un grand crime,
Donner au déloyal ma tête pour victime;
Et tous pour le pays prennent tant d'intérêt,
Qu'il ne m'est pas permis de douter de l'arrêt.
Ainsi de tous côtés ma perte était certaine.
J'ai repoussé la mort, je la reçois pour peine.
D'un péril évité je tombe en un nouveau,
Et des mains d'un rival en celles d'un bourreau.
Je frémis à penser à ma triste aventure;
Dans le sein du repos je suis à la torture;
Au milieu de la nuit, et du temps du sommeil,
Je vois de mon trépas le honteux appareil;
J'en ai devant les yeux les funestes ministres;
On me lit du sénat les mandements sinistres;
Je sors les fers aux pieds; j'entends déjà le bruit
De l'amas insolent d'un peuple qui me suit;
Je vois le lieu fatal où ma mort se prépare :
Là mon esprit se trouble, et ma raison s'égare;
Je ne découvre rien qui m'ose secourir,
Et la peur de la mort me fait déjà mourir.
Isabelle, toi seule, en réveillant ma flamme,
Dissipes ces terreurs, et rassures mon âme;
Et sitôt que je pense à tes divins attraits,
Je vois évanouir ces infâmes portraits.
Quelques rudes assauts que le malheur me livre,
Garde mon souvenir, et je croirai revivre.
Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma prison?
Ami, que viens-tu faire ici hors de saison?

SCÈNE VIII.

CLINDOR, LE GEÔLIER.

LE GEÔLIER, *cependant qu'Isabelle et Lyse paraissent à quartier.*

Les juges assemblés pour punir votre audace,
Mus de compassion, enfin vous ont fait grâce.

CLINDOR.

M'ont fait grâce, bons dieux!

LE GEÔLIER.

Oui, vous mourrez de nuit.

CLINDOR.

De leur compassion est-ce là tout le fruit?

LE GEÔLIER.

Que de cette faveur vous tenez peu de compte!
D'un supplice public c'est vous sauver la honte.

CLINDOR.

Quels encens puis-je offrir aux maîtres de mon sort,
Dont l'arrêt me fait grâce, et m'envoie à la mort?

LE GEÔLIER.

Il la faut recevoir avec meilleur visage.

CLINDOR.

Fais ton office, ami, sans causer davantage.

LE GEÔLIER.

Une troupe d'archers là-dehors vous attend;
Peut-être en les voyant serez-vous plus content.

SCÈNE IX.

CLINDOR, ISABELLE, LYSE, LE GEÔLIER.

ISABELLE *dit ces mots à Lyse, pendant que le geôlier ouvre la prison à Clindor.*

Lyse, nous l'allons voir.

LYSE.

Que vous êtes ravie!

ISABELLE.

Ne le serais-je point de recevoir la vie?
Son destin et le mien prennent un même cours,
Et je mourrais du coup qui trancherait ses jours.

LE GEÔLIER.

Monsieur, connaissez-vous beaucoup d'archers semblables?

CLINDOR.

Ah! madame, est-ce vous? surprises adorables!
Trompeur trop obligeant! tu disais bien vraiment
Que je mourrais de nuit, mais de contentement.

ISABELLE.

Clindor!

LE GEÔLIER.

Ne perdons point le temps à ces caresses.
Nous aurons tout loisir de flatter nos maîtresses.

CLINDOR.

Quoi! Lyse est donc la sienne?

ISABELLE.

Écoutez le discours
De votre liberté qu'ont produit leurs amours.

LE GEÔLIER.

En lieu de sûreté le babil est de mise,
Mais ici ne songeons qu'à nous ôter de prise.

ISABELLE.

Sauvons-nous : mais avant, promettez-nous tous deux
Jusqu'au jour d'un hymen de modérer vos feux :
Autrement, nous rentrons.

CLINDOR.

Que cela ne vous tienne,
Je vous donne ma foi.

LE GEÔLIER.

Lyse, reçois la mienne.

ISABELLE.

Sur un gage si beau j'ose tout hasarder.

LE GEÔLIER.

Nous nous amusons trop, il est temps d'évader.

SCÈNE X.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ne craignez plus pour eux ni périls ni disgrâces!
Beaucoup les poursuivront, mais sans trouver leurs traces.

PRIDAMANT.

A la fin je respire.

ALCANDRE.

Après un tel bonheur,
Deux ans les ont montés en haut degré d'honneur.
Je ne vous dirai point le cours de leurs voyages,
S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu les orages,
Ni par quel art non plus ils se sont élevés;
Il suffit d'avoir vu comme ils se sont sauvés,
Et que, sans vous en faire une histoire importune,
Je vous les vais montrer en leur haute fortune.
Mais puisqu'il faut passer à des effets plus beaux,
Rentrons pour évoquer des fantômes nouveaux!
Ceux que vous avez vus représenter de suite
A vos yeux étonnés leur amour et leur fuite,
N'étant pas destinés aux hautes fonctions,
N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Qu'Isabelle est changée et qu'elle est éclatante!

ALCANDRE.

Lyse marche après elle, et lui sert de suivante;
Mais derechef surtout n'ayez aucun effroi,
Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après moi;
Je vous le dis encore, il y va de la vie.

PRIDAMANT.

Cette condition m'en ôte assez l'envie.

SCÈNE II.

ISABELLE, *représentant Hippolyte;* LYSE, *représentant Clarine.*

LYSE.

Ce divertissement n'aura-t-il point de fin?
Et voulez-vous passer la nuit dans ce jardin?

ISABELLE.

Je ne puis plus cacher le sujet qui m'amène;
C'est grossir mes douleurs que te taire ma peine.
Le prince Florilame...

LYSE.

Eh bien, il est absent.

ISABELLE.

C'est la source des maux que mon âme ressent;
Nous sommes ses voisins, et l'amour qu'il nous porte
Dedans son grand jardin nous permet cette porte.
La princesse Rosine, et mon perfide époux,
Durant qu'il est absent en font leur rendez-vous :
Je l'attends au passage, et lui ferai connaître
Que je ne suis pas femme à rien souffrir d'un traître.

LYSE.

Madame, croyez-moi, loin de le quereller,
Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler.
Il nous vient peu de fruit de telles jalousies;
Un homme en court plus tôt après ses fantaisies;
Il est toujours le maître, et tout notre discours,
Par un contraire effet l'obstine en ses amours.

ISABELLE.

Je dissimulerai son adultère flamme!
Une autre aura son cœur, et moi le nom de femme!
Sans crime, d'un hymen peut-il rompre la loi?
Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foi?

LYSE.

Cela fut bon jadis; mais au temps où nous sommes,
Ni l'hymen ni la foi n'obligent plus les hommes :
Leur gloire a son brillant et ses règles à part;
Où la nôtre se perd, la leur est sans hasard;
Elle croît aux dépens de nos lâches faiblesses;
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des maîtresses.

ISABELLE.

Ote-moi cet honneur et cette vanité,
De se mettre en crédit par l'infidélité.
Si, pour haïr le change et vivre sans amie,
Un homme tel que lui tombe dans l'infamie,

Je le tiens glorieux d'être infâme à ce prix;
S'il en est méprisé, j'estime ce mépris.
Le blâme qu'on reçoit d'aimer trop une femme
Aux maris vertueux est un illustre blâme.

LYSE.

Madame, il vient d'entrer; la porte a fait du bruit.

ISABELLE.

Retirons-nous, qu'il passe.

LYSE.

Il vous voit et vous suit.

SCÈNE III.

CLINDOR, *représentant Théagène;* ISABELLE, *représentant Hippolyte;* LYSE, *représentant Clarine.*

CLINDOR.

Vous fuyez, ma princesse, et cherchez des remises :
Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promises?
Est-ce ainsi que l'amour ménage un entretien?
Ne fuyez plus, madame, et n'appréhendez rien:
Florilame est absent, ma jalouse endormie.

ISABELLE.

En êtes-vous bien sûr?

CLINDOR.

Ah! fortune ennemie!

ISABELLE.

Je veille, déloyal : ne crois plus m'aveugler;
Au milieu de la nuit je ne vois que trop clair;
Je vois tous mes soupçons passer en certitudes,
Et ne puis plus douter de tes ingratitudes!
Toi-même, par ta bouche, as trahi ton secret.
O l'esprit avisé pour un amant discret!
Et que c'est en amour une haute prudence
D'en faire avec sa femme entière confidence!
Où sont tant de serments de n'aimer rien que moi?
Qu'as-tu fait de ton cœur? qu'as-tu fait de ta foi?
Lorsque je la reçus, ingrat, qu'il te souvienne
De combien différaient ta fortune et la mienne,
De combien de rivaux je dédaignai les vœux,
Ce qu'un simple soldat pouvait être auprès d'eux;
Quelle tendre amitié je recevais d'un père!
Je le quittai pourtant pour suivre ta misère;
Et je tendis les bras à mon enlèvement,
Pour soustraire ma main à son commandement.
En quelle extrémité depuis ne m'ont réduite
Les hasards dont le sort a traversé ta fuite?
Et que n'ai-je souffert avant que le bonheur
Élevât ta bassesse à ce haut rang d'honneur!
Si, pour te voir heureux, ta foi s'est relâchée,
Remets-moi dans le sein dont tu m'as arrachée.
L'amour que j'ai pour toi m'a fait tout hasarder,
Non pas pour des grandeurs, mais pour te posséder.

CLINDOR.

Ne me reproche plus ta fuite ni ta flamme.
Que ne fait point l'amour quand il possède une âme?
Son pouvoir à ma vue attachait tes plaisirs,
Et tu me suivais moins que tes propres désirs.
J'étais lors peu de chose, oui; mais qu'il te souvienne
Que ta fuite égala ta fortune à la mienne,
Et que pour t'enlever c'était un faible appas
Que l'éclat de tes biens qui ne te suivaient pas.
Je n'eus, de mon côté, que l'épée en partage,
Et ta flamme, du tien, fut mon seul avantage :
Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers,
L'autre exposa ma tête à cent et cent dangers.
Regrette maintenant ton père et ses richesses;
Fâche-toi de marcher à côté des princesses;
Retourne en ton pays chercher avec tes biens
L'honneur d'un rang pareil à celui que tu tiens.
De quel manque, après tout, as-tu lieu de te plaindre?
En quelle occasion m'as-tu vu te contraindre?
As-tu reçu de moi ni froideurs, ni mépris?
Les femmes, à vrai dire, ont d'étranges esprits!
Qu'un mari les adore, et qu'un amour extrême
A leur bizarre humeur le soumette lui-même,
Qu'il les comble d'honneurs et de bons traitements,
Qu'il ne refuse rien à leurs contentements :
S'il fait la moindre brèche à la foi conjugale,
Il n'est point à leur gré de crime qui l'égale;
C'est vol, c'est perfidie, assassinat, poison,
C'est massacrer son père, et brûler sa maison:
Et jadis des Titans l'effroyable supplice
Tomba sur Encelade avec moins de justice.

ISABELLE.

Je te l'ai déjà dit, que toute ta grandeur
Ne fut jamais l'objet de ma sincère ardeur.
Je ne suivais que toi, quand je quittai mon père;
Mais puisque ces grandeurs t'ont fait l'âme légère,
Laisse mon intérêt; songe à qui tu les dois.
Florilame lui seul t'a mis où tu te vois;
A peine il te connut qu'il te tira de peine;
De soldat vagabond il te fit capitaine :
Et le rare bonheur qui suivit cet emploi
Joignit à ses faveurs les faveurs de son roi.
Quelle forte amitié n'a-t-il point fait paraître
A cultiver depuis ce qu'il avait fait naître?
Par ses soins redoublés n'es-tu pas aujourd'hui
Un peu moindre de rang, mais plus puissant que lui?
Il eût gagné par là l'esprit le plus farouche;
Et pour remercîment tu veux souiller sa couche!
Dans ta brutalité trouve quelques raisons,
Et contre ses faveurs défends tes trahisons.
Il t'a comblé de biens, tu lui voles son âme!
Il t'a fait grand seigneur, et tu le rends infâme!
Ingrat, c'est donc ainsi que tu rends les bienfaits :
Et ta reconnaissance a produit ces effets?

CLINDOR.

Mon âme (car encor ce beau nom te demeure,
Et te demeurera jusqu'à tant que je meure),
Crois-tu qu'aucun respect ou crainte du trépas
Puisse obtenir sur moi ce que tu n'obtiens pas?
Dis que je suis ingrat, appelle-moi parjure;
Mais à nos feux sacrés ne fais plus tant d'injure :
Ils conservent encor leur première vigueur;
Et si le fol amour qui m'a surpris le cœur
Avait pu s'étouffer au point de sa naissance,
Celui que je te porte eût eu cette puissance.
Mais en vain mon devoir tâche à lui résister;
Toi-même as éprouvé qu'on ne le peut dompter.
Ce dieu qui te força d'abandonner ton père,
Ton pays et tes biens, pour suivre ma misère,
Ce dieu même aujourd'hui force tous mes désirs
A te faire un larcin de deux ou trois soupirs.
A mon égarement souffre cette échappée,
Sans craindre que ta place en demeure usurpée.
L'amour dont la vertu n'est point le fondement
Se détruit de soi-même, et passe en un moment;
Mais celui qui nous joint est un amour solide,
Où l'honneur a son lustre, où la vertu préside;
Sa durée a toujours quelques nouveaux appas,
Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.
Mon âme, derechef pardonne à la surprise
Que ce tyran des cœurs a faite à ma franchise;
Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,
Et qui n'affaiblit point le conjugal amour.

ISABELLE.

Hélas! que j'aime bien à m'abuser moi-même!
Je vois qu'on me trahit, et veux croire qu'on m'aime;
Je me laisse charmer à ce discours flatteur,
Et j'excuse un forfait dont j'adore l'auteur.
Pardonne, cher époux, au peu de retenue
Où d'un premier transport la chaleur est venue :
C'est en ces accidents manquer d'affection
Que de les voir sans trouble et sans émotion.
Puisque mon teint se fane et ma beauté se passe,
Il est bien juste aussi que ton amour se lasse;
Et même je croirai que ce feu passager
En l'amour conjugal ne pourra rien changer.
Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adresse,
En quel péril te jette une telle maîtresse.
Dissimule, déguise, et sois amant discret.
Les grands en leur amour n'ont jamais de secret; [che
Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre atta-
N'est qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne se
Et dont il n'est pas un qui ne fit son effort [cache,
A se mettre en faveur par un mauvais rapport.
Tôt ou tard Florilame apprendra tes pratiques,
Ou de sa défiance, ou de ses domestiques;
Et lors (à ce penser je frissonne d'horreur)
A quelle extrémité n'ira point sa fureur?
Puisqu'à ces passe-temps ton humeur te convie,
Cours après tes plaisirs, mais assure ta vie.
Sans aucun sentiment je te verrai changer,
Lorsque tu changeras sans te mettre en danger.

CLINDOR.

Encore une fois donc tu veux que je te die
Qu'auprès de mon amour je méprise ma vie?
Mon âme est trop atteinte, et mon cœur trop blessé,
Pour craindre les périls dont je suis menacé.
Ma passion m'aveugle, et pour cette conquête
C'est hasarder trop peu de hasarder ma tête.
C'est un feu que le temps pourra seul modérer;
C'est un torrent qui passe et ne saurait durer.

ISABELLE.

Eh bien, cours au trépas, puisqu'il a tant de charmes,
Et néglige ta vie aussi bien que mes larmes.
Penses-tu que ce prince, après un tel forfait,
Par ta punition se tienne satisfait?
Qui sera mon appui lorsque ta mort infâme
A sa juste vengeance exposera ta femme,
Et que sur la moitié d'un perfide étranger
Une seconde fois il croira se venger?
Non, je n'attendrai pas que ta perte certaine
Puisse attirer sur moi les restes de ta peine,
Et que de mon honneur, gardé si chèrement,
Il fasse un sacrifice à son ressentiment.
Je préviendrai la honte où ton malheur me livre,
Et saurai bien mourir, si tu ne veux pas vivre.
Ce corps, dont mon amour t'a fait le possesseur,
Ne craindra plus bientôt l'effort d'un ravisseur.
J'ai vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie
De servir au mari de ton illustre amie.
Adieu; je vais du moins, en mourant avant toi,
Diminuer ton crime, et dégager ta foi.

CLINDOR.

Ne meurs pas, chère épouse, et dans un second change
Vois l'effet merveilleux où ta vertu me range.
M'aimer malgré mon crime, et vouloir par ta mort
Éviter le hasard de quelque indigne effort!
Je ne sais qui je dois admirer davantage,
Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage;
Tous les deux m'ont vaincu : je reviens sous tes lois,
Et ma brutale ardeur va rendre les abois;
C'en est fait, elle expire, et mon âme plus saine
Vient de rompre les nœuds de sa honteuse chaîne.
Mon cœur, quand il fut pris, s'était mal défendu;
Perds-en le souvenir.

ISABELLE.

Je l'ai déjà perdu.

CLINDOR.

Que les plus beaux objets qui soient dessus la terre
Conspirent désormais à me faire la guerre;
Ce cœur, inexpugnable aux assauts de leurs yeux,
N'aura plus que les tiens pour maîtres et pour dieux.

LYSE.

Madame, quelqu'un vient.

SCÈNE IV.

CLINDOR, *représentant Théagène;* ISABELLE, *représentant Hippolyte;* LYSE, *représentant Clarine;* ÉRASTE; TROUPE DE DOMESTIQUES DE FLORILAME.

ÉRASTE, *poignardant Clindor.*

Reçois, traître, avec joie
Les faveurs que par nous ta maîtresse t'envoie.

PRIDAMANT, *à Alcandre.*

On l'assassine, ô dieux! daignez le secourir.

ÉRASTE.

Puissent les suborneurs ainsi toujours périr!

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait, bourreaux?

ÉRASTE.

Un juste et grand exemple,
Qu'il faut qu'avec effroi tout l'avenir contemple,
Pour apprendre aux ingrats, aux dépens de son sang,
A n'attaquer jamais l'honneur d'un si haut rang.
Notre main a vengé le prince Florilame,
La princesse outragée, et vous-même, madame,
Immolant à tous trois un déloyal époux,
Qui ne méritait pas la gloire d'être à vous.
D'un si lâche attentat souffrez le prompt supplice,
Et ne vous plaignez point quand on vous rend justice.
Adieu.

ISABELLE.

Vous ne l'avez massacré qu'à demi,
Il vit encore en moi; soûlez son ennemi:
Achevez, assassins, de m'arracher la vie.
Cher époux, en mes bras on te l'a donc ravie!
Et de mon cœur jaloux les secrets mouvements
N'ont pu rompre ce coup par leurs pressentiments!
O clarté trop fidèle, hélas! et trop tardive,
Qui ne fait voir le mal qu'au moment qu'il arrive!
Fallait-il... Mais j'étouffe, et, dans un tel malheur,
Mes forces et ma voix cèdent à ma douleur;
Son vif excès me tue ensemble et me console,
Et puisqu'il nous rejoint...

LYSE.

Elle perd la parole.
Madame... Elle se meurt; épargnons les discours,
Et courons au logis appeler du secours.

(*Ici on rabaisse une toile qui couvre le jardin et les corps de Clindor et d'Isabelle, et le magicien et le père sortent de la grotte.*)

SCÈNE V.

ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ainsi de notre espoir la fortune se joue:
Tout s'élève ou s'abaisse au branle de sa roue:
Et son ordre inégal, qui régit l'univers,
Au milieu du bonheur a ses plus grands revers.

PRIDAMANT.

Cette réflexion, mal propre pour un père,
Consolerait peut-être une douleur légère;
Mais, après avoir vu mon fils assassiné,
Mes plaisirs foudroyés, mon espoir ruiné,
J'aurais d'un si grand coup l'âme bien peu blessée,
Si de pareils discours m'entraient dans la pensée.
Hélas! dans sa misère il ne pouvait périr;
Et son bonheur fatal lui seul l'a fait mourir.
N'attendez pas de moi des plaintes davantage:
La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage;
La mienne court après son déplorable sort.
Adieu; je vais mourir, puisque mon fils est mort.

ALCANDRE.

D'un juste désespoir l'effort est légitime,
Et de le détourner je croirais faire un crime.
Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain;
Mais épargnez du moins ce coup à votre main;
Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,
Et pour les redoubler voyez ses funérailles.

(*Ici on relève la toile, et tous les comédiens paraissent avec leur portier, qui comptent de l'argent sur une table, et en prennent chacun leur part.*)

PRIDAMANT.

Que vois-je? chez les morts compte-t-on de l'argent?

ALCANDRE.

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

PRIDAMANT.

Je vois Clindor! ah dieux! quelle étrange surprise!
Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse!
Quel charme en un moment étouffe leurs discords,
Pour assembler ainsi les vivants et les morts?

ALCANDRE.

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,
Leur poëme récité, partagent leur pratique:
L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié;
Mais la scène préside à leur inimitié.
Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs [paroles,
Et, sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,
Le traître et le trahi, le mort et le vivant,
Se trouvent à la fin amis comme devant.
Votre fils et son train ont bien su, par leur fuite,
D'un père et d'un prévôt éviter la poursuite;
Mais tombant dans les mains de la nécessité,
Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

PRIDAMANT.

Mon fils comédien !

ALCANDRE.

D'un art si difficile
Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asile;
Et, depuis sa prison, ce que vous avez vu,
Son adultère amour, son trépas imprévu,
N'est que la triste fin d'une pièce tragique
Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,
Par où ses compagnons en ce noble métier
Ravissent à Paris un peuple tout entier.
Le gain leur en demeure, et ce grand équipage,
Dont je vous ai fait voir le superbe étalage,
Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer
Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

PRIDAMANT.

J'ai pris sa mort pour vraie, et ce n'était que feinte;
Mais je trouve partout même sujet de plainte.
Est-ce là cette gloire, et ce haut rang d'honneur
Où le devait monter l'excès de son bonheur?

ALCANDRE.

Cessez de vous en plaindre. A présent le théâtre [1]
Est en un point si haut que chacun l'idolâtre;
Et ce que votre temps voyait avec mépris
Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,
L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
Le divertissement le plus doux de nos princes,
Les délices du peuple, et le plaisir des grands;
Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps :
Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde
Par ses illustres soins conserver tout le monde,
Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau
De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.
Même notre grand roi, ce foudre de la guerre,
Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,
Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
Prêter l'œil et l'oreille au Théâtre-François :
C'est là que le Parnasse étale ses merveilles;
Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles;
Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard
De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.
D'ailleurs, si par les biens on prise les personnes,
Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes;
Et votre fils rencontre en un métier si doux
Plus d'accommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.
Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

PRIDAMANT.

Je n'ose plus m'en plaindre, et vois trop de combien
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.
Il est vrai que d'abord mon âme s'est émue :
J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue;
J'en ignorais l'éclat, l'utilité, l'appas,
Et la blâmais ainsi, ne la connaissant pas;
Mais, depuis vos discours, mon cœur plein d'allégresse
A banni cette erreur avecque sa tristesse.
Clindor a trop bien fait.

ALCANDRE.

N'en croyez que vos yeux.

PRIDAMANT.

Demain, pour ce sujet, j'abandonne ces lieux;
Je vole vers Paris. Cependant, grand Alcandre,
Quelles grâces ici ne vous dois-je point rendre?

ALCANDRE.

Servir les gens d'honneur est mon plus grand désir.
J'ai pris ma récompense en vous faisant plaisir.
Adieu. Je suis content, puisque je vous vois l'être.

PRIDAMANT.

Un si rare bienfait ne se peut reconnaître :
Mais, grand mage, du moins croyez qu'à l'avenir
Mon âme en gardera l'éternel souvenir.

EXAMEN DE L'ILLUSION.

Je dirai peu de chose de cette pièce : c'est une galanterie extravagante qui a tant d'irrégularités, qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le succès assez favorable pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le premier acte ne semble qu'un prologue; les trois suivants forment une pièce, que je ne sais comment nommer : le succès en est tragique; Adraste y est tué, et Clindor en péril de mort; mais le style et les personnages sont entièrement de la comédie. Il y en a même un qui n'a d'être que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, et dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes : c'est un capitan qui soutient assez son caractère de fanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque langue que ce soit, qui s'en acquittent mieux. L'action n'y est pas complète, puisqu'on ne sait, à la fin du quatrième acte qui la termine, ce que deviennent les principaux

[1] Ces vers de Corneille, en faveur du théâtre, et même des comédiens, durent être fort applaudis, et ne sont pas assez connus. Ils prouvent la révolution qui commençait à se faire dans les esprits, et purent même y contribuer. Il était digne de Corneille de prendre le parti d'un art dans lequel il acquit tant de gloire, et de s'élever contre le préjugé qui, surtout alors, avilissait beaucoup trop l'état de comédien. C'est peut-être à l'effet que produisirent ces vers que la scène française fut redevable de ses meilleurs acteurs : qui sait même s'ils ne contribuèrent pas à fortifier Molière dans la résolution qu'il avait prise de monter sur le théâtre? On ne s'est jamais tenu dans de justes bornes à l'égard des comédiens; on les a successivement trop abaissés ou trop relevés. Cette profession, dans laquelle on peut compter des individus très-estimables, suppose sans doute des talents qu'il est juste d'encourager; mais il paraît impossible de l'ennoblir, parce que son exercice est une espèce d'esclavage qui les assujettit aux plus grandes humiliations de la part d'un public qui n'est pas toujours digne de les juger. (P.)

acteurs, et qu'ils se dérobent plutôt au péril qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote et que j'ai tâché d'expliquer. Clindor et Isabelle, étant devenus comédiens sans qu'on le sache, y représentent une histoire qui a du rapport avec la leur, et semble en être la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention, mais c'est un trait d'art pour mieux abuser par une fausse mort le père de Clindor qui les regarde, et rendre son retour de la douleur à la joie plus surprenant et plus agréable.

Tout cela cousu ensemble fait une comédie dont l'action n'a pour sa durée que celle de sa représentation, mais sur quoi il ne serait pas sûr de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hasardent qu'une fois; et quand l'original aurait passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le style semble assez proportionné aux matières, si ce n'est que Lyse, en la septième scène du troisième acte, semble s'élever un peu trop au-dessus du caractère de servante. Ces deux vers d'Horace lui serviront d'excuse, aussi bien qu'au père du Menteur, quand il se met en colère contre son fils au cinquième acte :

Interdum tamen et vocem comædia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce poëme : tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des temps, et qu'il paraît encore sur nos théâtres, bien qu'il y ait plus de trente années qu'il est au monde, et qu'une si longue révolution en ait enseveli beaucoup sous la poussière, qui semblaient avoir plus de droit que lui de prétendre à une si heureuse durée.

FIN DE L'ILLUSION.

LE CID,

TRAGÉDIE. — 1636.

A MADAME LA DUCHESSE

D'AIGUILLON[1].

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre représente un héros assez reconnaissable aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été une suite continuelle de victoires; son corps, porté dans son armée, a gagné des batailles après sa mort; et son nom, au bout de six cents ans, vient encore triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays, et d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances, et m'a surpris d'abord; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé, et j'ai cru qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet applaudissement universel ne lui pouvait manquer. Et véritablement, MADAME, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire; le jugement que vous en faites est la marque assurée de son prix : et comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent; elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent, et ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit[2] que votre qualité et vos vertus vous ont acquis. J'en ai ressenti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en taire, et je ne vous dois pas moins de remercîments pour moi que pour le CID. C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même temps que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, MADAME, si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'est point pour apprendre mon nom à la postérité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois, et faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles la protestation que je fais d'être toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-obligé serviteur,

CORNEILLE.

AVERTISSEMENT.

Fragment de l'historien Mariana, Historia de España.
L. IVe, c. 50.

« Avia pocos dias antes hecho campo con D. Gomez conde de Gormaz. Venciόle, y dióle la muerte.
« Lo que resultó de este caso, fue que casó con dona
« Ximena, hija y heredera del mismo conde. Ella
« misma[1] requirió al rey que se le diesse por marido
« (ya estaba muy prendada de sus partes), ó le
« castigasse conforme á las leyes, por la muerte que
« dio á su padre. Hizóse el casamiento, que ó todos
« estaba á cuento, con el qual por el gran dote de
« su esposa, que se allegó al estado que él tenia de
« su padre, se aumentó en poder y riquezas. »

Voilà ce qu'a prêté l'histoire à D. Guillem de Castro, qui a mis ce fameux événement sur le théâtre avant moi. Ceux

[1] Marie-Madeleine de Vignerot, fille de la sœur du cardinal et de René de Vignerot, seigneur de Pont-Courley. Elle épousa le marquis du Roure de Combalet, et fut dame d'atours de la reine; elle fut duchesse d'Aiguillon, de son chef, sur la fin de 1637. (V.)

[2] La duchesse d'Aiguillon avait un très-grand crédit, en effet, sur son oncle le cardinal; et, sans elle, Corneille aurait été entièrement disgracié : il le fait assez entendre par ces paroles. Ses ennemis acharnés l'avaient peint comme un esprit altier qui bravait le premier ministre, et qui confondait dans un mépris général leurs ouvrages, et le goût de celui qui les protégeait. La duchesse d'Aiguillon rendit dans cette affaire un aussi grand service à son oncle qu'à Corneille : elle lui sauva dans la postérité la honte de passer pour l'approbateur de Colletet et l'ennemi du *Cid* et de *Cinna*. (V.)

[1] Ces paroles de Mariana suffisent pour justifier Corneille : « Chimène demanda au roi qu'il fît punir le Cid selon les lois, « ou qu'il le lui donnât pour époux. »
On voit combien la vérité historique est adoucie dans la tragédie. (V.)

qui entendent l'espagnol y remarqueront deux circonstances : l'une, que Chimène ne pouvant s'empêcher de reconnaître et d'aimer les belles qualités qu'elle voyait en D. Rodrigue, quoiqu'il eût tué son père (*estaba prendada de sus partes*), alla proposer elle-même au roi cette généreuse alternative, ou qu'il le lui donnât pour mari, ou qu'il le fît punir suivant les lois; l'autre, que ce mariage se fit au gré de tout le monde (*á todos estaba á cuento*). Deux chroniques du *Cid* ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Séville, en présence du roi et de toute sa cour; mais je me suis contenté du texte de l'historien, parce que toutes les deux ont quelque chose qui sent le roman, et peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos Français ont faites de Charlemagne et de Roland. Ce que j'ai rapporté de Mariana suffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène et de son mariage dans son siècle même, où elle vécut en un tel éclat, que les rois d'Aragon et de Navarre tinrent à honneur d'être ses gendres, en épousant ses deux filles. Quelques-unes ne l'ont pas si bien traitée dans le nôtre; et sans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théâtre, celui qui a composé l'histoire d'Espagne en français l'a notée, dans son livre, de s'être tôt et aisément consolée de la mort de son père, et a voulu taxer de légèreté une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent les témoins. Deux romances espagnoles, que je vous donnerai en suite de cet avertissement, parlent encore plus en sa faveur. Ces sortes de petits poëmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires; et je serais ingrat envers la mémoire de cette héroïne, si, après l'avoir fait connaître en France, et m'y être fait connaître par elle, je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parce qu'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces justificatives de la réputation où elle a vécu, sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler français. Le temps l'a fait pour moi, et les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui servent aujourd'hui à la scène, et chez tous les peuples où l'on voit des théâtres, je veux dire en italien, flamand et anglais, sont d'assez glorieuses apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute chose qu'environ une douzaine de vers espagnols qui semblent faits exprès pour la défendre. Ils sont du même auteur qui l'a traitée avant moi, D. Guillem de Castro, qui, dans une autre comédie qu'il intitule *Engañarse engañando*, fait dire à une princesse de Béarn :

A mirar
Bien el mondo, que el tener
Apetitos que vencer,
Y ocasiones que dexar.
Examinan el valor
En la muger, yo dixera
Lo que siento, porque fuera
Luzimiento de mi honor.
Pero malicias fundadas
En honras mal entendidas
De tentaciones vencidas
Hazen culpas declaradas :
Y assi, la que el dessear
Con el resistir apunta,
Vence dos vezes, si junta
Con el resistir el callar.

C'est, si je ne me trompe, comme agit Chimène dans mon ouvrage, en présence du roi et de l'infante. Je dis en présence du roi et de l'infante, parce que quand elle est seule, ou avec sa confidente, ou avec son amant, c'est une autre chose. Ses mœurs sont inégalement égales, pour parler en termes de notre Aristote, et changent suivant les circonstances des lieux, des personnes, des temps et des occasions, en conservant toujours le même principe.

Au reste, je me sens obligé de désabuser le public de deux erreurs qui s'y sont glissées touchant cette tragédie; et qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La première est que j'aie convenu de juges touchant son mérite, et m'en sois rapporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairais encore, si ce faux bruit n'avait été jusque chez M. de Balzac dans sa province, ou, pour me servir de ses paroles mêmes, dans son désert, et si je n'en avais vu depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite sur ce sujet, et qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés. Or, comme tout ce qui part de sa plume regarde toute la postérité, maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me serait honteux qu'il y passât avec cette tache, et qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation. C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple; et de tous ceux qui ont été attaqués comme moi, aucun que je sache n'a eu assez de faiblesse pour convenir d'arbitres avec ses censeurs; et s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainsi que j'ai fait, ç'a été sans s'obliger, non plus que moi, à en croire personne. Outre que, dans la conjoncture où étaient lors les affaires du Cid, il ne fallait pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vu arriver. A moins que d'être tout à fait stupide, on ne pouvait pas ignorer que, comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion ni l'État, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, aussi bien que par celles du théâtre, et tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du *Cid* en ont jugé suivant leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en aient bien ou mal jugé, mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé, et que peut-être je l'aurais justifié sans beaucoup de peine, si la même raison qui les a fait parler ne m'avait obligé à me taire. Aristote ne s'est pas expliqué si clairement dans sa Poétique, que nous n'en puissions faire ainsi que les philosophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires; et comme c'est un pays inconnu pour beaucoup de monde, les plus zélés partisans du *Cid* en ont cru ses censeurs sur leur parole, et se sont imaginé avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections, quand ils ont soutenu qu'il importait peu qu'il fût selon les règles d'Aristote, et qu'Aristote en avait fait pour son siècle et pour des Grecs, et non pas pour le nôtre et pour des Français.

Cette seconde erreur, que mon silence a affermie, n'est pas moins injurieuse à Aristote qu'à moi. Ce grand homme a traité la poétique avec tant d'adresse et de jugement, que les préceptes qu'il nous en a laissés sont de tous les temps et de tous les peuples; et bien loin de s'amuser au détail des bienséances et des agréments, qui peuvent être divers,

selon que ces deux circonstances sont diverses, il a été droit aux mouvements de l'âme dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celle de ses auditeurs; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, et aux personnes qu'on introduit, et aux événements qu'on représente, pour les y faire naître; il en a laissé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, et qui seront capables de le produire encore partout, tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs; et pour le reste, que les lieux et les temps peuvent changer, il l'a négligé, et n'a pas même prescrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui.

Et certes, je serais le premier qui condamnerais le *Cid*, s'il péchait contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe; mais, bien loin d'en demeurer d'accord, j'ose dire que cet heureux poëme n'a si extraordinairement réussi que parce qu'on y voit les deux maîtresses conditions (permettez-moi cette épithète) que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, et qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage, qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait soutient que toute l'antiquité ne les a vues se rencontrer que dans le seul *Œdipe*. La première est que celui qui souffre et est persécuté ne soit ni tout méchant ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui, par quelque trait de faiblesse humaine qui ne soit pas un crime, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas : l'autre, que la persécution et le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une personne qui doive aimer celui qui souffre et en être aimée. Et voilà, pour en parler pleinement, la véritable et seule cause de tout le succès du *Cid*, en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions, sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole; et après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le Cid du théâtre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'histoire, les deux romances que je vous ai promises.

ROMANCE PRIMERO.

Delante el rey de Leon
Doña Ximena una tarde
Se pone á pedir justicia
Por la muerte de su padre,
Para contra el Cid la pide,
Don Rodrigo de Bivare,
Que huerfana la dexó,
Nina, y de muy poca edade.
Si tengo razon, o non,
Bien, rey, lo alcanzas y sabes,
Que los negocios de honra
No pueden disimularse.
Cada dia que amanece
Veo al lobo de mi sangre
Caballero en un caballo
Por darme mayor pesare.
Mandale, buen rey, pues puedes
Que no me ronde mi calle,
Que no se venga en mugeres
El hombre que mucho vale.
Si mi padre afrentó al suyo,
Bien ha vengadó á su padre,
Que si honras pagaron muertes,
Para su disculpa basten.
Encomendada me tienes,
No consientas que me agravien,
Que el que a mi se fiziere,
A tu corona se faze.
Calledes, doña Ximena,
Que me dades pena grande,
Que yo dare buen remedio
Para todos vuestros males.
Al Cid no le he de ofender,
Que es hombre que mucho vale
Y me defiende mis reynos,
Y quiero que me los guarde.
Pero yo faré un partido
Con el, que no os este male,
De tomalle la palabra
Para que con vos se case.
Contenta quedó Ximena,
Con la merced que le faze,
Que quien huerfana la fizó
Aquesse mismo la ampare.

•••••••••

ROMANCE SEGUNDO.

A Ximena y á Rodrigo
Prendió el rey palabra, y mano,
De juntarlos para en uno
En presencia de Layn Calvo.
Las enemistades viejas
Con amor se conformaron,
Que donde preside el amor
Se olvidan muchos agravios.
. . . .

Llegaron juntos los novios,
Y al dar la mano, y abraco,
El Cid mirando á la novia,
Le dixó todo turbado :
Maté a tu padre, Ximena,
Pero no á desaguisado,
Matéle de hombre á hombre,
Para vengar cierto agravio.
Maté hombre, y hombre doy,
Aqui estoy á tu mandado,
Y en lugar del muerto padre
Cobraste un marido honrado.
A todos pareció bien,
Su discrecion alabaron,
Y assi se hizieron las bodas
De Rodrigo el Castellano.

•••••••••

PERSONNAGES.

D. FERNAND, premier roi de Castille.
D. URRAQUE, infante de Castille.
D. DIÈGUE, père de don Rodrigue.
D. GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.
D. RODRIGUE, amant de Chimène.
D. SANCHE, amoureux de Chimène.
D. ARIAS, D. ALONSE, } gentilshommes castillans.
CHIMÈNE, fille de don Gomès.
LÉONOR, gouvernante de l'infante.
ELVIRE, gouvernante de Chimène.
UN PAGE de l'infante.

La scène est à Séville [1].

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE [2].

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés :
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez;
Et si je ne m'abuse à lire dans son âme,
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix;
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre;
Un si charmant discours ne se peut trop entendre;
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue?
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amants me penche d'un côté?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,
Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux
Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.
Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,
Et puisqu'il vous en faut encor faire un récit,
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :
« Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle.
« Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,
« Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
« L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
« Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
« Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
« Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
« Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
« La valeur de son père en son temps sans pareille,
« Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille [1];
« Ses rides sur son front ont gravé ses exploits [2],
« Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
« Je me promets du fils ce que j'ai vu du père;
« Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »
Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait
A tranché ce discours qu'à peine il commençait;
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.
Le roi doit à son fils élire un gouverneur,
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur;
Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
Dans un espoir si juste il sera sans rival :
Et puisque don Rodrigue a résolu son père
Au sortir du conseil à proposer l'affaire [3],

[1] Remarquez que la scène est tantôt au palais du roi, tantôt dans la maison du comte de Gormas, tantôt dans la ville; mais, comme je le dis ailleurs, l'unité de lieu serait observée aux yeux des spectateurs, si on avait eu des théâtres dignes de Corneille, semblables à celui de Vicence, qui représente une ville, un palais, des rues, une place, etc.; car cette unité ne consiste pas à représenter toute l'action dans un cabinet, dans une chambre, mais dans plusieurs endroits contigus que l'œil puisse apercevoir sans peine. (V.)

[2] Dans l'origine, le *Cid* portait le titre de tragi-comédie, et s'ouvrait par une scène entre le comte de Gormas et Elvire, dans laquelle Corneille mettait en dialogue ce que Chimène apprend par le récit de sa suivante; en changeant la forme de son exposition, l'auteur donna plus de rapidité à son action. (V.)

[1] *A passé pour merveille* a été excusé par l'Académie : aujourd'hui cette expression ne passerait point; elle est commune, froide, et lâche. Les premiers qui écrivirent purement, Racine et Boileau, ont proscrit tous ces termes de *merveille*, *sans pareille*, *sans seconde*, *miracle de nos jours*, *soleil*, etc.; et plus la poésie est devenue difficile, plus elle est belle. (V.)

[2] Voyez le jugement de l'Académie, auquel nous renvoyons pour la plupart des vers qu'elle a censurés ou justifiés.

Racine se moqua de ce vers dans la farce des *Plaideurs*; il y dit d'un vieux huissier :

Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits.

Cette plaisanterie ne plut point du tout à l'auteur du *Cid*. (V.)

Racine ne se moqua point de ce vers; il se permit de le parodier plaisamment dans la comédie et non dans la farce des *Plaideurs*, comme Voltaire l'appelle; mais on parodie de beaux vers sans avoir l'intention de s'en moquer; et si cette liberté déplut à Corneille, il fut injuste envers Racine, qui savait mieux que personne apprécier le mérite de ce grand poëte. (P.)

[3] *Proposer l'affaire* est encore du style comique; mais observons que le *Cid* fut donné d'abord sous le titre de tragi-comédie. (V.)

Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon âme troublée
Refuse cette joie, et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCÈNE II.

L'INFANTE, LÉONOR, PAGE[1].

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimène de ma part
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

(*Le page rentre.*)

LÉONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse;
Et dans son entretien je vous vois chaque jour
Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet; je l'ai presque forcée
A recevoir les traits dont son âme est blessée :
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main,
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain;
Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons succès
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse?
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux?
Mais je vais trop avant, et deviens indiscrète.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.
Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Écoute quels assauts brave encor ma vertu.
L'amour est un tyran qui n'épargne personne.
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez!

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnaît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, madame,
Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.
Une grande princesse à ce point s'oublier
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier!
Et que dirait le roi, que dirait la Castille?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang,
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles âmes
Le seul mérite a droit de produire des flammes;
Et si ma passion cherchait à s'excuser,
Mille exemples fameux pourraient l'autoriser :
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage;
La surprise des sens n'abat point mon courage;
Et je me dis toujours qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvait défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée
Avec impatience attend leur hyménée;
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui;
C'est un feu qui s'éteint, faute de nourriture;
Et malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.
Je souffre cependant un tourment incroyable.
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :
Je travaille à le perdre, et le perds à regret;
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne;
Je sens en deux partis mon esprit divisé.
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé.
Cet hymen m'est fatal, je le crains, et souhaite :
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite.
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas,

[1] C'est ici un défaut intolérable pour nous. La scène reste vide, les scènes ne sont point liées, l'action est interrompue. Pourquoi les acteurs précédents s'en vont-ils? pourquoi ces nouveaux acteurs viennent-ils? comment l'un peut-il s'en aller et l'autre arriver sans se voir? comment Chimène peut-elle voir l'infante sans la saluer? Ce grand défaut était commun à toute l'Europe, et les Français seuls s'en sont corrigés. Plus il est difficile de lier toutes les scènes, plus cette difficulté vaincue a de mérite; mais il ne faut pas la surmonter aux dépens de la vraisemblance et de l'intérêt. C'est un des secrets de ce grand art de la tragédie, inconnu encore à la plupart de ceux qui l'exercent. Non-seulement on a retranché cette scène de l'infante, mais on a supprimé tout son rôle; et Corneille ne s'était permis cette faute insupportable que pour remplir l'étendue malheureusement prescrite a une tragédie. Il vaut mieux la faire beaucoup trop courte : un rôle superflu la rend toujours trop longue. (V.)

Que je meurs s'il s'achève ou ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire :
Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent :
Mais puisque dans un mal si doux et si cuisant
Votre vertu combat et son charme et sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottants.
Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps :
Espérez tout du ciel ; il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, *à Léonor.*

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis.

SCÈNE III.

L'INFANTE *seule.*

Juste ciel, d'où j'attends mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède,
Assure mon repos, assure mon honneur.
Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe ;
Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amants,
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourments.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimène,
Et par son entretien soulager notre peine.

SCÈNE IV.

LE COMTE, D. DIÈGUE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi[1] ;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes[1] :
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite ;
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, monsieur[2], et gouvernez le prince ;

[1] La dureté, l'impolitesse, les rodomontades du comte sont, à la vérité, intolérables ; mais songez qu'il est puni.

N. B. Aujourd'hui, quand les comédiens représentent cette pièce, ils commencent par cette scène[*]. Il paraît qu'ils ont très-grand tort ; car peut-on s'intéresser à la querelle du comte et de don Diègue, si on n'est pas instruit des amours de leurs enfants ? L'affront que Gormas fait à don Diègue est un coup de théâtre, quand on espère qu'ils vont conclure le mariage de Chimène avec Rodrigue. Ce n'est point jouer le *Cid*, c'est insulter son auteur, que de le tronquer ainsi. On ne devrait pas permettre aux comédiens d'altérer ainsi les ouvrages qu'ils représentent.

Dans le *Cid* de Diamante, le roi donne la place de gouverneur de son fils en présence du comte ; et cela est encore plus théâtral. Le théâtre ne reste point vide. Il semble que Corneille aurait dû plutôt imiter Diamante que Castro dans cette intelligence du théâtre.

Au reste, dans les deux pièces espagnoles, le comte de Gormas donne un soufflet à don Diègue : ce soufflet était essentiel.

Les deux pères disent à peu près les mêmes choses dans ces deux scènes et dans les suivantes. Castro, qui vint après Diamante, ne fit point difficulté de prendre plusieurs pensées chez son prédécesseur, dont la pièce était presque oubliée. A plus forte raison, Corneille fut en droit d'imiter les deux poëtes espagnols, et d'enrichir sa langue des beautés d'une langue étrangère. (V.)

On trouvera dans le tome II l'*Avertissement* de J. B. Rousseau sur l'édition qu'il donna du *Cid*, avec les changements qu'il croyait nécessaires à la représentation. Pour ne pas surcharger le texte de Corneille, nous avons rejeté au même volume les *Observations* de Scudéri, les *Sentiments de l'Académie*, et la *Préface historique* de Voltaire sur le *Cid*, ainsi que quelques autres pièces relatives à ce premier chef-d'œuvre de la scène française.

[*] C'est J. B. Rousseau qui fit ce changement, et qui supprima le rôle de l'infante. (P.)

[1] Cette phrase a vieilli ; elle était fort bonne alors : il est honteux pour l'esprit humain que la même expression soit bonne en un temps et mauvaise en un autre. On dirait aujourd'hui : *Tout grands que sont les rois*, *Quelque grands que soient les rois*. (V.)

[2] *Mettre une vanité au cœur* serait aujourd'hui une mauvaise façon de parler. *Monsieur* ne se dirait pas non plus dans une tragédie. (V.)

Monsieur se dirait nécessairement dans une pièce dont les personnages seraient Français. On en a eu l'exemple dans la tragédie de *Charles IX*, où non-seulement ce mot a été reçu

Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi;
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir;
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :
Le prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire;
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait...

D. DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi.
Je vous ai vu combattre et commander sous moi :
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place :
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

mais où l'auteur ne pouvait pas en employer d'autre sans blesser les convenances. (P.)

D. DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne le méritait pas! Moi?

D. DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence[1],
Téméraire vieillard, aura sa récompense.

(*Il lui donne un soufflet.*)

D. DIÈGUE, *mettant l'épée à la main.*

Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse?

D. DIÈGUE.

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE.

Ton épée est à moi; mais tu serais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie;
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE V.

D. DIÈGUE.

O rage! ô désespoir! ô vieillesse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie?

[1] On ne donnerait pas aujourd'hui un soufflet sur la joue d'un héros. Les acteurs mêmes sont très-embarrassés à donner ce soufflet; ils font le semblant. Cela n'est plus même souffert dans la comédie, et c'est le seul exemple qu'on en ait sur le théâtre tragique. Il est à croire que c'est une des raisons qui firent intituler le *Cid*, *tragi-comédie*. Presque toutes les pièces de Scudéri et de Boisrobert avaient été des tragi-comédies. On avait cru longtemps en France qu'on ne pouvait supporter le tragique continu sans mélange d'aucune familiarité. Le mot de *tragi-comédie* est très-ancien; Plaute l'emploie pour désigner son *Amphitryon*, parce que si l'aventure de Sosie est comique, Amphitryon est très-sérieusement affligé. (V.)

Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi?
O cruel souvenir de ma gloire passée!
Œuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur;
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
M'as servi de parade, et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

SCÈNE VI[1].

D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

D. DIÈGUE.

Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma hon-
Viens me venger. [te;

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIÈGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir[1].
Va contre un arrogant éprouver ton courage:
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est...

D. RODRIGUE.

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le...

D. DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour:
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance:
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

SCÈNE VII.

D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur[2]
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,

[1] Dans le *Cid* de Diamante, Rodrigue arrive avec le *garçon gracieux* qui a peint le portrait de Chimène. Rodrigue trouve le portrait ressemblant, et dit au *garçon gracieux* qu'il est un grand peintre, *grande pintor;* puis regardant son père affligé qui tient d'une main son épée et de l'autre un mouchoir, il lui en demande la raison. Don Diègue lui répond : *Aie, aie, l'honneur.* Rodrigue : *Qu'est-ce qui vous déplait?* Don Diègue : *Aie, aie, l'honneur, te dis-je.* Rodrigue : *Parlez, espérez; j'écoute.* Don Diègue : *Aie, aie, as-tu du courage?* Rodrigue répond à peu près comme dans Castro et dans Corneille. (V.)

[1] Ces deux vers, tout admirables qu'ils sont, ont essuyé la critique de l'Académie. « *Venger* et *punir*, dit-elle, est trop vague, car on ne sait qui doit être vengé ou qui doit être puni. » J'ose croire cette critique mal fondée, et je louerai ces deux vers précisément par ce qu'on y censure. D'abord le sens est clair : qui peut se méprendre sur ce qu'on doit *venger* et sur ce qu'on doit *punir?* Mais ce qui me paraît digne de louange, c'est cette précision rapide qui est avare des mots, parce que la vengeance est avare du temps. *Venger et punir, meurs, ou tue;* voilà les mots qui se précipitent dans la bouche d'un homme furieux : il voudrait n'en pas dire d'autres. (LA H.)

[2] On mettait alors des stances dans la plupart des tragédies, et on en voit dans *Médée :* on les a bannies du théâtre. On a pensé que les personnages qui parlent en vers d'une mesure déterminée ne devaient jamais changer cette mesure, parce que s'ils s'expliquaient en prose, ils devraient toujours continuer à parler en prose. Or les vers de six pieds étant substitués à la prose, le personnage ne doit pas s'écarter de ce langage convenu. Les stances donnent trop l'idée que c'est le poète qui parle. Cela n'empêche pas que ces stances du *Cid* ne soient fort belles, et ne soient encore écoutées avec beaucoup de plaisir. (V.)

Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène!

Que je sens de rudes combats!
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine!
Faut-il laisser un affront impuni?
Faut-il punir le père de Chimène?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père;
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison!
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire,
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison!
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée!
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur[1],
Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence;
Courons à la vengeance;
Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut.
Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :
Il y prend grande part; et son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense.
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs et des submissions
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le roi vous aime encore; apaisez son courroux.
Il a dit, JE LE VEUX; désobéirez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime;
Et quelque grand qu'il soit, mes services présents
Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.
Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

[1] L'Académie avait approuvé *allons, mon âme;* et cependant Corneille le changea, et mit, *allons, mon bras*. On ne dirait aujourd'hui ni l'un ni l'autre. Ce n'est point un effet du caprice de la langue; c'est qu'on s'est accoutumé à mettre plus de vérité dans le langage. *Allons* signifie *marchons;* et ni un bras ni une âme ne marchent : d'ailleurs nous ne sommes plus dans un temps où l'on parle à son bras et à son âme. (V.)

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'État périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, monsieur, n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre :
Avec tous vos lauriers, craignez encor le foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

(*Il est seul.*)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.
J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces;
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCÈNE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux!

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années[1].

LE COMTE.

Te mesurer à moi! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître[2].

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

D. RODRIGUE.

Oui; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu[3], mais non pas invincible.

[1] Dans la pièce de Diamante, Rodrigue propose au comte de se battre à la campagne ou dans la ville, de nuit ou de jour, au soleil ou à l'ombre, avec plastron ou sans plastron, à pied ou à cheval, à l'épée ou à la lance. Ah! le plaisant bouffon! répond le comte. (V.)

[2] *Coups d'essai*, *coups de maître*, termes familiers qu'on ne doit jamais employer dans le tragique; de plus, ce n'est qu'une répétition froide de ce beau vers :

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Scudéri censurait des beautés, et ne vit pas ce défaut. (V.)

[3] Ce mot *invaincu* n'a point été employé par les autres écrivains; je n'en vois aucune raison : il signifie autre chose qu'*indompté*. Un pays est *indompté*; un guerrier est *invaincu*. Corneille l'a encore employé dans les *Horaces*. Il y a un dictionnaire d'orthographe où il est dit qu'*invaincu* est un barbarisme. Non; c'est un terme hasardé et nécessaire. Il y a deux sortes de barbarismes, celui des mots et celui des phrases. *Égaliser les fortunes*, pour *égaler les fortunes*; *au parfait*, au

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime;
Que ta haute vertu répond à mon estime;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse;
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie:
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCÈNE III.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur;
Fais agir ta constance en ce coup de malheur;
Tu reverras le calme après ce faible orage;
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage,
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.
Un orage si prompt qui trouble une bonace
D'un naufrage certain nous porte la menace;
Je n'en saurais douter, je péris dans le port.
J'aimais, j'étais aimée, et nos pères d'accord;
Et je vous en contais la charmante nouvelle
Au malheureux moment que naissait leur querelle,
Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,
D'une si douce attente a ruiné l'effet.
Maudite ambition, détestable manie,
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie!
Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,
Que tu vas me coûter de pleurs et de soupirs!

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre:
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre.
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
Puisque déjà le roi les veut accommoder;
Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible,
Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE.

Les accommodements ne font rien en ce point:
De si mortels affronts ne se réparent point.
En vain on fait agir la force ou la prudence;
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence.
La haine que les cœurs conservent au dedans
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène
Des pères ennemis dissipera la haine;
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère:
Don Diègue est trop altier, et je connais mon père.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir;
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu? d'un vieillard l'impuissante faiblesse?

CHIMÈNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup;
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire;
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui!
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui?
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage!
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène a l'âme haute, et, quoique intéressée,

lieu de *parfaitement*; *éduquer*, pour *donner de l'éducation*, *élever*; voilà des barbarismes de mots. *Je crois de bien faire*, au lieu de *je crois bien faire*, *encenser aux dieux*, pour *encenser les dieux*; *je vous aime tout ce qu'on peut aimer*; voilà des barbarismes de phrase. (V.)

Elle ne peut souffrir une basse pensée;
Mais si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMÈNE.

Ah! madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

SCÈNE IV.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, LE PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas et lui...

CHIMÈNE.

Bon Dieu! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls?

LE PAGE.

Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE V.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Hélas! que dans l'esprit je sens d'inquiétude!
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit;
Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène
Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine;
Et leur division, que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre âme
Se rend-elle si tôt à cette lâche flamme?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi
Pompeuse et triomphante elle me fait la loi;
Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.
Ma vertu la combat, mais, malgré moi, j'espère;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage?

L'INFANTE.

Ah! qu'avec peu d'effet on entend la raison,
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison!
Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie!

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux;
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop; mais si ma vertu cède,
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le comte!
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois;
Et mon amour flatteur déjà se persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade,
Les Maures subjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées
Porter delà les mers ses hautes destinées;
Du sang des Africains arroser ses lauriers;
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, madame, voyez où vous portez son bras,
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé, le comte a fait l'outrage;
Ils sont sortis ensemble, en faut-il davantage?

LÉONOR.

Eh bien! ils se battront, puisque vous le voulez;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez?

L'INFANTE.

Que veux-tu? je suis folle, et mon esprit s'égare;
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare.
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis;
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCÈNE VI.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable!
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part longtemps entretenu.
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes cieux! ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire!
Il offense don Diègue, et méprise son roi!
Au milieu de ma cour il me donne la loi!
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine;
Fût-il la valeur même, et le dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence;
Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle;
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle;
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur si généreux se rend malaisément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute
N'est pas si tôt réduite à confesser sa faute.

D. FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti [1]
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, et me tais; mais, de grâce encor, sire,
Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE.

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des submissions :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte;
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte.
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait, s'il avait moins de cœur.
Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,
Répare cette injure à la pointe des armes;
Il satisfera, sire; et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect : mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets :
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi;
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi;
Et quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire,
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs l'affront me touche; il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur;
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux [1]
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux;
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.

D. ARIAS.

Les Maures ont appris par force à vous connaître,
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais, sans quelque jalousie,
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie;
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près, et d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes
Combien votre présence assure vos conquêtes :
Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger.
Le trop de confiance attire le danger;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.

[1] Cette scène paraît presque aussi inutile que celle de l'Infante; elle avilit d'ailleurs le roi, qui n'est point obéi. Après que le roi a dit *taisez-vous*, pourquoi dit-il, le moment d'après, *parlez?* et il ne résulte rien de cette scène. (V.)

Cette scène, loin d'être inutile, annonce le caractère audacieux et la confiance présomptueuse du jeune don Sanche, qui se flatte, comme on le verra dans le cours de la pièce, non-seulement de venger le comte de Gormas, mais de disputer Chimène à Rodrigue. (P.)

Cette scène est encore indispensable pour préparer l'esprit des spectateurs à la descente des Maures, qu'on apprend dans l'acte suivant.

[1] N'est-ce point un grand défaut de parler avec tant d'indifférence du danger de l'État? N'aurait-il pas été plus intéressant et plus noble de commencer par montrer une grande inquiétude de l'approche des Maures, et un embarras non moins grand d'être obligé de punir dans le comte le seul homme dont il espérait des services utiles dans cette conjoncture? N'eût-ce pas même été un coup de théâtre que dans le temps où le roi eût dit *je n'ai d'espérance que dans le comte*, on lui fût venu dire, *le comte est mort?* Cette idée même n'eût-elle pas donné un nouveau prix au service que rend ensuite Rodrigue en faisant plus qu'on n'espérait du comte?

Il faut observer encore qu'*au reste* signifie *quant à ce qui reste :* il ne s'emploie que pour les choses dont on a déjà parlé, et dont on a omis quelque point dont on veut traiter : *Je veux que le comte fasse satisfaction; au reste, je souhaite que cette querelle puisse ne pas rendre les deux maisons éternellement ennemies.* Mais quand on passe d'un sujet à un autre, il faut *cependant*, ou quelque autre transition. (V.)

L'effroi que produirait cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville :
Faites doubler la garde aux murs et sur le port.
C'est assez pour ce soir [1].

SCÈNE VII.

D. FERNAND, D. ALONSE, D. SANCHE, D. ARIAS.

D. ALONSE.
Sire, le comte est mort.
Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

D. FERNAND.
Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance;
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

D. ALONSE.
Chimène à vos genoux apporte sa douleur;
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.
Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,
Ce que le comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtiment de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon État rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige.

SCÈNE VIII.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE, D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMÈNE [2].
Sire, sire, justice.

D. DIÈGUE.
Ah! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.
Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE.
J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.
Je demande justice.

D. DIÈGUE.
Entendez ma défense.

CHIMÈNE.
D'un jeune audacieux punissez l'insolence :
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père.

D. DIÈGUE.
Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.
Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

D. DIÈGUE.
Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.

D. FERNAND.
Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir;
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.
(*à D. Diègue.*)
Vous parlerez après; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.
Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc;
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux [1]
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur;
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste;
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.
Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.
Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie;
Son flanc était ouvert; et, pour mieux m'émouvoir [2],

[1] Le roi a grand tort de dire, *C'est assez pour ce soir*, puisqu'en effet les Maures font leur descente le soir même, et que sans le Cid la ville était prise. On demande s'il est permis de mettre sur la scène un prince qui prend si mal ses mesures. Je ne le crois pas; la raison en est qu'un personnage avili ne peut jamais plaire. (V.)

Le roi peut ne pas croire le danger si pressant, il peut se tromper dans ses conjectures, sans être avili. (P.)

[2] Voyez comme dès ce moment les défauts précédents disparaissent. Quelle beauté dans le poëte espagnol et dans son imitateur! Le premier mot de Chimène est de demander justice contre un homme qu'elle adore : c'est peut-être la plus belle des situations. Quand, dans l'amour, il ne s'agit que de l'amour, cette passion n'est pas tragique. Monime aimera-t-elle Xipharès ou Pharnace? Antiochus épousera-t-il Bérénice? bien des gens répondent *Que m'importe*? Mais Chimène fera-t-elle couler le sang du Cid? Qui l'emportera d'elle ou de don Diègue? tous les esprits sont en suspens, tous les cœurs sont émus. (V.)

[1] Scudéri ne reprit point ces hyperboles poétiques qui, n'étant point dans la nature, affaiblissent le pathétique de ce discours. C'est le poëte qui dit que *ce sang fume de courroux*; ce n'est pas assurément Chimène : on ne parle pas ainsi d'un père mourant. Scudéri, beaucoup plus accoutumé que Corneille à ces figures outrées et puériles, ne remarqua pas même en autrui, tout éclairé qu'il était par l'envie, une faute qu'il ne sentait pas dans lui-même. (V.)

[2] Les connaisseurs sentent qu'il ne fallait pas même que Chimène dît, *pour mieux m'émouvoir*. Elle doit être si émue,

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir [1];
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite;
Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne;
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie!
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays et digne de son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête:
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène:
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.
Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs [2].

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie était ma honte;
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la maison du mort!
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

qu'il ne faut pas qu'elle prête aux choses inanimées le dessein de la toucher. (V.)

[1] L'espagnol dit, *parlait par sa plaie :* vous voyez que ces figures recherchées sont dans l'original espagnol. C'était l'esprit du temps; c'était le faux brillant du Marini et de tous les auteurs. (V.)

[2] *Croître* aujourd'hui n'est plus actif : on dit *accroître;* mais il me semble qu'il est permis en vers de dire, *croître mes tourments, mes ennuis, mes douleurs, mes peines.* (V.)

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.
Ne me regarde plus d'un visage étonné;
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène :
Je mérite la mort de mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence;
A ses premiers transports dérobe ta présence.
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère [1];
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grâce, ôte-moi de souci.
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père?
Elle va revenir; elle vient, je la voi :
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCÈNE II.

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes :
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes;
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable;
Employez mon amour à venger cette mort :
Sous vos commandements mon bras sera trop fort [1].

CHIMÈNE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grâce, acceptez mon service.

CHIMÈNE.

J'offenserais le roi, qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
Que bien souvent le crime échappe à sa longueur;
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède; et s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend;
Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCÈNE III.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je puis, sans contrainte,
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte;
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire; et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau!
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau [2],
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

[1] Cette faute tant reprochée à Corneille d'avoir violé l'unité de lieu pour violer les lois de la bienséance, et d'avoir fait aller Rodrigue dans la maison même de Chimène, qu'il pouvait si aisément rencontrer au palais; cette faute, dis-je, est de l'auteur espagnol : quelque répugnance qu'on ait à voir Rodrigue chez Chimène, on oublie presque où il est, on n'est occupé que de la situation. Le mal est qu'il ne parle qu'à une confidente.

On n'a point de *colère pour un supplice :* c'est un barbarisme.

Corneille, au lieu que *j'évite cent morts*, avait d'abord mis :

Et d'un heur sans pareil je me verrai combler.

On ne pouvait guère corriger plus mal. L'idée d'éviter tant de morts ne doit pas se présenter à un homme qui la cherche. Ces *cent morts* sont une expression vague, un vers fait à la hâte; il ne se donnait ni le temps ni la peine de chercher un mot propre et un tour élégant. On ne connaissait pas encore cette pureté de diction, et cette éloquence sage et vraie que Racine trouva par un travail assidu, et par une méditation profonde sur le génie de notre langue. (V.)

Avoir de la colère pour ou contre un supplice, n'est pas ce que Corneille a dit ou voulu dire. Rodrigue dit à Elvire que Chimène ne peut avoir trop de colère pour le punir et pour venger la mort du comte. L'expression est vicieuse sans doute, mais non dans le sens que Voltaire y donne. (P.)

[1] Quelque insipidité qu'on ait trouvée dans le personnage de don Sanche, il me semble qu'il fait là un effet très-heureux en augmentant la douleur de Chimène; et ce mot *malheureuse*, qu'elle prononce sans presque l'écouter, est sublime. Lorsqu'un personnage qui n'est rien par lui-même sert à faire valoir le caractère principal, il n'est point de trop. (V.)

[2] Scudéri trouvait là trois moitiés. Cette affectation, cette apostrophe à ses yeux ont paru à tous les critiques une puérilité dont on ne trouve aucun exemple dans le théâtre grec,

Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

Par quel art cependant ces vers touchent-ils? N'est-ce point que *la moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau*, porte dans l'âme une idée attendrissante qui subsiste encore malgré les vers qui suivent? (V.)

ELVIRE.

Reposez-vous, madame[1].

CHIMÈNE.

Ah! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos!
Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée?
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel!

ELVIRE.

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore!

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore;
Ma passion s'oppose à mon ressentiment;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père:
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant:
Mais, en ce dur combat de colère et de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon âme;
Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir;
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige;
Mon cœur prend son parti; mais, malgré son effort,
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre?

CHIMÈNE.

Ah! cruelle pensée!
Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir:
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir!

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi! mon père étant mort et presque entre mes bras,
Son sang crira vengeance, et je ne l'orrai[2] pas!
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres char-
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes! [mes,
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur[3]!

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable,
Contre un amant si cher: vous avez assez fait;
Vous avez vu le roi, n'en pressez point l'effet:
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge;
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui[1].

SCÈNE IV.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

Eh bien! sans vous donner la peine de poursuivre[2],
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang: goûtez, sans résistance,
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

[1] *Desransa*, qu'on lit dans l'espagnol, n'est-il pas un mot plus énergique et plus noble que *Reposez-vous*, *madame?* Le mot de *reposer* est un peu de la comédie, et ne peut guère être adressé qu'à une personne fatiguée. Dans la tragédie, on peut proposer le repos à un conquérant, pourvu que cette idée soit ennoblie. (V.)

[2] Ce futur du verbe *ouïr* n'est plus usité.

[3] Un honneur n'est point étouffé *sous un lâche silence*; il semble qu'un *silence* soit un poids qu'on mette sur l'honneur. (V.)

On n'étouffe un honneur ni dans un lâche, ni sous un lâche silence; mais ce que Voltaire ajoute, *qu'il semble que ce silence soit un poids qu'on mette sur l'honneur*, est du style de la parodie; style peu convenable, et avec lequel on pourrait jeter du ridicule sur de très-beaux vers. Voltaire s'est permis quelquefois ce genre de critique indigne de lui, et très-déplacé d'ailleurs lorsqu'il s'agit de Corneille. (P.)

[1] Ce vers excellent renferme toute la pièce, et répond à toutes les critiques qu'on a faites sur le caractère de Chimène. Puisque ce vers est dans l'espagnol, l'original contenait les vraies beautés qui firent la fortune du *Cid* français. (V.)

[2] Il fallait dire *de me poursuivre*. *M'empêcher de vivre* est languissant, et n'exprime pas *donnez-moi la mort*. (V.)

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement;
Après, ne me réponds qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chimène...

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien;
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien [1].

CHIMÈNE.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue!
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
Déshonorait mon père, et me couvrait de honte.
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur,
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur :
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire :
Ce n'est pas qu'en effet, contre mon père et moi,
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi;
Juge de son pouvoir : dans une telle offense
J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance,
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt,
Je me suis accusé de trop de violence;
Et ta beauté, sans doute, emportait la balance,
A moins que d'opposer à tes plus forts appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas;
Que malgré cette part que j'avais en ton âme,
Qui m'aima généreux me haïrait infâme;
Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
Je te le dis encore, et, quoique j'en soupire,
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire;
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
Pour effacer ma honte, et pour te mériter;
Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire :
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah, Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie;
Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage :
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien;
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire;
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
Hélas! ton intérêt ici me désespère.
Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir;
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu;
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû;
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.
Car enfin n'attends pas de mon affection
De lâches sentiments pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
Ma générosité doit répondre à la tienne :
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi;
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne;
Il demande ma tête, et je te l'abandonne;
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt;
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

[1] Cela n'a point été repris par l'Académie; mais je doute que cette teinture réussît aujourd'hui. Le désespoir n'a pas de réflexions si fines, et j'oserais ajouter si fausses : une épée est également rougie de quelque sang que ce soit, ce n'est point du tout une teinture différente. Tout ce qui n'est pas exactement vrai révolte les bons esprits. Il faut qu'une métaphore soit naturelle, vraie, lumineuse, qu'elle échappe à la passion. (V.)

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne;
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas :
Ma main seule du mien a su venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel! à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner!
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,
Que ne publiront point l'envie et l'imposture!
Force-les au silence, et, sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ;
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence :
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure!...

CHIMÈNE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour [1]!

CHIMÈNE.

O comble de misères!

D. RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru...

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit...

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche, et si tôt se perdît?

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance?

CHIMÈNE.

Ah! mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah! regrets superflus!

CHIMÈNE.

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu; je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu; sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer,
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCÈNE V.

D. DIÈGUE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse :
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse;

[1] *O miracle d'amour!* semble affaiblir cette touchante scène, et n'est point dans l'espagnol. (V.)

[2] Quoique chez les étrangers, pour qui principalement ces ro-

Toujours quelques soucis en ces événements
Troublent la pureté de nos contentements.
Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte;
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé;
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre;
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite;
Je crains du comte mort les amis et la suite;
Leur nombre m'épouvante, et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux! me trompé-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance!
C'est lui, n'en doutons plus; mes vœux sont exaucés,
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

SCÈNE VI.

D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.
Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie!

D. RODRIGUE.
Hélas!

D. DIÈGUE.
Ne mêle point de soupirs à ma joie;
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer;
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race :
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens :
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D. RODRIGUE.
L'honneur vous en est dû, je ne pouvais pas moins,
Étant sorti de vous et nourri par vos soins.
Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate;
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir servi;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras pour vous venger, armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme;
Ne me dites plus rien; pour vous j'ai tout perdu;
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

D. DIÈGUE.
Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire;
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses;
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses!
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

D. RODRIGUE.
Ah! que me dites-vous?

D. DIÈGUE.
Ce que tu dois savoir.

D. RODRIGUE.
Mon honneur offensé sur moi-même se venge;
Et vous m'osez pousser à la honte du change!
L'infamie est pareille, et suit également
Le guerrier sans courage, et le perfide amant.
A ma fidélité ne faites point d'injure;
Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure,
Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus;
Ma foi m'engage encor si je n'espère plus;
Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

D. DIÈGUE.
Il n'est pas temps encor de chercher le trépas;
Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,
Croit surprendre la ville et piller la contrée.
Les Maures vont descendre; et le flux et la nuit
Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.
La cour est en désordre, et le peuple en alarmes;
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.

marques sont faites, on ne soit pas encore parvenu à l'art de lier toutes les scènes, cependant y a-t-il un lecteur qui ne soit choqué de voir Chimène s'en aller d'un côté, Rodrigue de l'autre, et don Diègue arriver sans les voir?

Observez que quand le cœur a été ému par les passions des deux premiers personnages, et qu'un troisième vient parler de lui-même, il touche peu, surtout quand il rompt le fil du discours.

Nous venons d'entendre Chimène dans sa maison : mais où est maintenant don Diègue? Ce n'est pas assurément dans cette maison. Le spectateur ne peut se figurer ce qu'il voit; et c'est là un très-grand défaut pour notre nation, qui veut partout de la vraisemblance, de la suite, de la liaison; qui exige que toutes les scènes soient naturellement amenées les unes par les autres; mérite inconnu sur tous les autres théâtres, et mérite absolument nécessaire pour la perfection de l'art. (V.)

Dans ce malheur public mon bonheur a permis[1]
Que j'ai trouvé chez moi cinq cents de mes amis,
Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
Se venaient tous offrir à venger ma querelle.
Tu les as prévenus; mais leurs vaillantes mains
Se tremperont bien mieux au sang des Africains.
Va marcher à leur tête où l'honneur te demande;
C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.
De ces vieux ennemis va soutenir l'abord :
Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort;
Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte;
Fais devoir à ton roi son salut à ta perte;
Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front.
Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
Porte-la plus avant; force par ta vaillance
Ce monarque au pardon, et Chimène au silence;
Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur
C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles;
Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles.
Viens, suis-moi, va combattre, et montrer à ton roi
Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.
N'est-ce point un faux bruit? le sais-tu bien, Elvire[2]?

ELVIRE.
Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
De ce jeune héros les glorieux exploits.
Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte;
Trois heures de combat laissent à nos guerriers
Une victoire entière et deux rois prisonniers.
La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMÈNE.
Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE.
De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix;
Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

CHIMÈNE.
De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.
Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
Son ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMÈNE.
Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.
Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence;
Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,
Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
Et demande pour grâce à ce généreux prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la province.

CHIMÈNE.
Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.
Je n'en ai rien appris.
Vous changez de couleur! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE.
Reprenons donc aussi ma colère affaiblie :
Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie?
On le vante, on le loue, et mon cœur y consent!
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant!
Silence, mon amour, laisse agir ma colère;
S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père;
Ces tristes vêtements, où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur;
Et quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime,
Ici tous les objets me parlent de son crime.
Vous qui rendez la force à mes ressentiments,
Voile, crêpes, habits, lugubres ornements,
Pompe où m'ensevelit sa première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.
Modérez ces transports, voici venir l'infante.

[1] Vous verrez dans la critique de Scudéri qu'il condamne l'assemblée de ces cinq cents gentilshommes, et que l'Académie l'approuve. C'est un trait fort ingénieux, inventé par l'auteur espagnol, de faire venir cette troupe pour une chose, et de l'employer pour une autre. (V.)

[2] Ce combat n'est point étranger à la pièce, il fait, au contraire, une partie du nœud, et prépare le dénoûment en affaiblissant nécessairement la poursuite de Chimène, et rendant Rodrigue digne d'elle. Il fait, si je ne me trompe, souhaiter au spectateur que Chimène oublie la mort de son père en faveur de sa patrie, et qu'elle puisse enfin se donner un jour à Rodrigue. (V.)

SCÈNE II.

L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE[1].

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie,
Madame : autre que moi n'a droit de soupirer.
Le péril dont Rodrigue a su vous retirer,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes :
Il a sauvé la ville, il a servi son roi;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles;
Et je l'entends partout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire?
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire;
Il possédait ton âme, il vivait sous tes lois :
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix;

CHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice,
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut :
Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.
Ah! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !
Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente :
Cependant mon devoir est toujours le plus fort,
Et malgré mon amour va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime[2];
L'effort que tu te fis parut si magnanime,
Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
Admirait ton courage et plaignait ton amour.
Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle?

[1] Pour toutes ces scènes de l'infante, on convient unanimement de leur inutilité insipide; et celle-ci est d'autant plus superflue que Chimène y répète avec faiblesse ce qu'elle vient de dire avec force a sa confidente. (V.)

[2] Cet *hier* fait voir que la pièce dure deux jours dans Corneille : l'unité de temps n'était pas encore une règle bien reconnue. Cependant si la querelle du comte et sa mort arrivent la veille au soir, et si le lendemain tout est fini a la même heure, l'unité de temps est observée. Les événements ne sont point aussi pressés qu'on l'a reproché à Corneille, et tout est assez vraisemblable. (V.)

CHIMÈNE.

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui.
Rodrigue maintenant est notre unique appui,
L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,
Le soutien de Castille, et la terreur du Maure.
Le roi même est d'accord de cette vérité,
Que ton père en lui seul se voit ressuscité;
Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
Quoi! pour venger un père est-il jamais permis
De livrer sa patrie aux mains des ennemis?
Contre nous ta poursuite est-elle légitime?
Et pour être punis avons-nous part au crime?
Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser:
Je te voudrais moi-même en arracher l'envie :
Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÈNE.

Ah! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté;
Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,
Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le caresse,
Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité quand, pour venger un père,
Notre devoir attaque une tête si chère;
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang,
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme;
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme.
Que le bien du pays t'impose cette loi :
Aussi bien que crois-tu que t'accorde le roi?

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu : tu pourras seule y penser à loisir.

CHIMÈNE.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

SCÈNE III[1].

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,

[1] Toujours la scène vide, et nulle liaison; c'était encore un des défauts du siècle. Cette négligence rend la tragédie bien plus facile à faire, mais bien plus défectueuse. (V.)

Que l'essai de la tienne a si tôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes[1],
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais deux rois tes captifs feront ta récompense :
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence.
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
Je ne t'envîrai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid ; qu'à ce grand nom tout cède;
Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre majesté, sire, épargne ma honte[2].
D'un si faible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand roi
De mériter si peu l'honneur que j'en reçoi.
Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire;
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage;
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita mon âme encor toute troublée...
Mais, sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité;
Le péril approchait; leur brigade était prête;
Me montrant à la cour, je hasardais ma tête :
Et, s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense;
Et l'État défendu me parle en ta défense :
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents; mais, par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port[1],
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient de courage!
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés :
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée, aide à mon stratagème;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants;
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent;
Ils paraissent armés, les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient :
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.

[1] Le roi ne joue pas là un personnage bien respectable; il avoue qu'il n'a donné ordre à rien. (V.)

[2] Le mot de *honte* n'est pas le mot propre. Une valeur qui *ne va point dans l'excès* est plus impropre encore. (V.)

[1] L'Académie n'a point repris cet endroit, qui consiste à substituer l'aoriste au simple passé. *Je vis, je fis, j'allai, je partis,* ne peut se dire d'une chose faite le jour où l'on parle. Plût à Dieu que cette licence fût permise en poésie! car *nous nous sommes vus cinq cents*, *nous sommes partis*, est bien languissant; on eût pu dire :

> Nous n'étions que cinq cents; mais, par un prompt renfort,
> Nous nous voyons trois mille en arrivant au port.

L'Académie ne prononça point sur cette faute, uniquement par la raison que Scudéri ne l'avait pas relevée, et qu'elle se borna, comme je l'ai déjà dit, à juger entre Corneille et Scudéri. (V.)

Voltaire ne se rappelait donc pas que nos meilleurs poëtes

Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges [1],
De notre sang au leur font d'horribles mélanges;
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait!
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour;
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montre notre avantage;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage:
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.
Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte;
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas:
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef; je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps;
Et le combat cessa faute de combattants.
C'est de cette façon que, pour votre service...

SCÈNE IV.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. RODRIGUE, D. ARIAS, D. ALONSE, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir [2]!
Va, je ne la veux pas obliger à te voir.
Pour tous remercîments il faut que je te chasse:
Mais avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

(*D. Rodrigue rentre.*)

D. DIÈGUE.

Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.
Montrez un œil plus triste.

SCÈNE V.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. FERNAND.

Enfin soyez contente,
Chimène, le succès répond à votre attente [1].
Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus;
Rendez grâces au ciel, qui vous en a vengée.
(*à D. Diègue.*)
Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,
Dans cette pâmoison, sire, admirez l'effet.
Sa douleur a trahi les secrets de son âme,
Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encore un immuable amour:
Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse [2]:
Un excès de plaisir nous rend tout languissants;
Et quand il surprend l'âme, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible?
Chimène, ta douleur a paru trop visible.

CHIMÈNE.

Eh bien, sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur:
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;
Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite;
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis:

avaient consacré cette licence, qui par conséquent cesse d'en être une. Dans le récit de la mort d'Hippolyte, Racine fait dire à Théramène, en parlant de ce qu'il vient de voir à l'instant même:

Le flot qui l'apporta recule épouvanté;

et l'abbé d'Olivet, qui n'était que grammairien, mais qui ne manquait pas de goût, ne lui reproche point cet aoriste. (P.)

[1] *Alfange* est un mot espagnol qui signifie *sabre*, *cimeterre*, *coutelas*. L'épée était alors une arme inconnue aux Maures.

[2] Dès ce moment Rodrigue ne peut plus être puni; toutes les poursuites de Chimène paraissent surabondantes. Elle est donc si loin de manquer aux bienséances, comme on le lui a reproché, qu'au contraire elle va au delà de son devoir en demandant la mort d'un homme devenu si nécessaire à l'État. (V.)

[1] Cette petite ruse du roi est prise de l'auteur espagnol: l'Académie ne la condamne pas. C'est apparemment le titre de *tragi-comédie* qui la disposait à cette indulgence; car ce moyen paraît aujourd'hui peu digne de la noblesse du tragique. (V.)

[2] On ne dit pas *pâmer*, *évanouir*; on dit *se pâmer*, *s'évanouir*. Cette défaite de Chimène est comique, et fait rire. La faute est de l'original; mais ses termes sont plus convenables. (V.)

Une si belle fin m'est trop injurieuse.
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud;
Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie;
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
Mourir pour le pays n'est pas un triste sort;
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime;
Elle assure l'État, et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers;
Et pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père...
Hélas! à quel espoir me laissé-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter;
Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise;
Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis;
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur sang répandu la justice étouffée
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée;
Nous en croissons la pompe, et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

D. FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice on met tout en balance.
On a tué ton père, il était l'agresseur;
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître,
Consulte bien ton cœur; Rodrigue en est le maître,
Et ta flamme en secret rend grâces à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi! mon ennemi! l'objet de ma colère!
L'auteur de mes malheurs! l'assassin de mon père[1]!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas!
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes;
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête;
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête;
Qu'ils le combattent, sire; et, le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattants affaiblit un État;
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent, et soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue; il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux;
Et quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

D. DIÈGUE.

Quoi! sire, pour lui seul vous renversez des lois
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois!
Que croira votre peuple, et que dira l'envie,
Si sous votre défense il ménage sa vie,
Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire:
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.
Le comte eut de l'audace, il l'en a su punir:
Il l'a fait en brave homme, et le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse:
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place,
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis
De tous mes cavaliers ferait ses ennemis:
L'opposer seul à tous serait trop d'injustice;
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIÈGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne;
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui?
Qui se hasarderait contre un tel adversaire?
Qui serait ce vaillant, ou bien ce téméraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ: vous voyez l'assaillant;
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.
Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse.
Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIÈGUE.

Non, sire, il ne faut pas différer davantage:
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant!

D. DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.

[1] On fait peu de remarques sur cette pièce: on renvoie le lecteur à celles de l'Académie. Cependant il faut observer que Chimène a tort d'appeler Rodrigue assassin: il ne l'est pas: elle l'a appelé elle-même *brave homme*, *homme de bien*. (V.)

Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la présence [1].
(*à D. Arias.*)
Vous seul des combattants jugerez la vaillance.
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine;
Je le veux de ma main présenter à Chimène,
Et que pour récompense il reçoive sa foi.

CHIMÈNE.

Quoi! sire, m'imposer une si dure loi!

D. FERNAND.

Tu t'en plains; mais ton feu, loin d'avouer ta plainte,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux;
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Quoi! Rodrigue, en plein jour! d'où te vient cette audace?
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi, de grâce.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu [2],
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu;
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux moments
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui t'a rendu si faible? ou qui le rend si fort?
Rodrigue va combattre, et se croit déja mort!
Celui qui n'a pas craint les Maures, ni mon père,
Va combattre don Sanche, et déjà désespère!
Ainsi donc au besoin ton courage s'abat!

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat;
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur; mais je n'ai point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas;
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle,
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle;
Mais défendant mon roi, son peuple et mon pays,
A me défendre mal je les aurais trahis.
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie,
Qu'il en veuille sortir par une perfidie:
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre ressentiment choisit la main d'un autre;
Je ne méritais pas de mourir de la vôtre.
On ne me verra point en repousser les coups;
Je dois plus de respect à qui combat pour vous;
Et, ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
Je lui vais présenter mon estomac ouvert,
Adorant en sa main la vôtre qui me perd [1].

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste violence,
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si forte loi
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que, dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère,
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père,
Et te fait renoncer, malgré ta passion,
A l'espoir le plus doux de ma possession:
Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
Quelle inégalité ravale ta vertu?
Pourquoi ne l'as-tu plus? ou pourquoi l'avais-tu?
Quoi! n'es-tu généreux que pour me faire outrage?

[1] Ce tour est très-adroit; il donne lieu à la scène dans laquelle don Sanche apporte son épée à Chimène. (V.)

[2] En quel lieu? Il est triste que ce mot *adieu* n'ait que *lieu* pour rime. C'est un des grands inconvénients de notre langue. (V.)

Le mot *adieu* a d'autres rimes; mais n'eût-il en effet que celle-là, ce serait un faible inconvénient. (P.)

Du reste, la question que fait ici Voltaire est au moins irréfléchie: le reproche que Chimène vient d'adresser à Rodrigue indique assez clairement qu'il est chez elle.

[1] C'est dommage que ces sentiments ne soient point du tout naturels. Il paraît assez ridicule de dire qu'il doit du respect à don Sanche, et qu'il va lui présenter son estomac ouvert. Ces idées sont prises dans ces misérables romans qui n'ont rien de vraisemblable, ni dans les aventures, ni dans les sentiments, ni dans les expressions; tout était hors de la nature dans ces impertinents ouvrages qui gâtèrent si longtemps le goût de la nation. Un héros n'osait ni vivre ni mourir sans le congé de sa dame. Scudéri n'avait garde de condamner ces idées romanesques dans Corneille, lui qui en avait rempli ses ridicules ouvrages. (V.)

S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage?
Et traites-tu mon père avec tant de rigueur,
Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur?
Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre,
Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre [1].

D. RODRIGUE.

Après la mort du comte, et les Maures défaits,
Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets?
Elle peut dédaigner le soin de me défendre;
On sait que mon courage ose tout entreprendre,
Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,
Auprès de mon honneur, rien ne m'est précieux.
Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire,
Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
On dira seulement : « Il adorait Chimène;
« Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine;
« Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
« Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort :
« Elle voulait sa tête; et son cœur magnanime,
« S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.
« Pour venger son honneur il perdit son amour,
« Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,
« Préférant (quelque espoir qu'eût son âme asservie)
« Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »
Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat;
Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire [2].

CHIMÈNE.

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche;
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix [3].
Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

[1] Ce vers est également adroit et passionné; il est plein d'art, mais de cet art que la nature inspire. Il me paraît admirable; mais le discours de Chimène est un peu trop long. (V.)

[2] Cette réponse de Rodrigue paraît aussi alambiquée et allongée : cette dispute sur un sentiment très-peu naturel a quelque chose des conversations de l'hôtel Rambouillet, où l'on quintessenciait des idées sophistiquées. (V.)

[3] Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,

est repris par Scudéri. C'est peut-être le plus beau vers de la pièce, et il obtient grâce pour tous les sentiments un peu hors de la nature qu'on trouve dans cette scène, traitée d'ailleurs avec une grande supériorité de génie.

Comment, après ce beau vers, peut-on ramener encore sur la scène notre pitoyable infante? (V.)

D. RODRIGUE, seul.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans [1],
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants;
Unissez-vous ensemble, et faites une armée,
Pour combattre une main de la sorte animée :
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux;
Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous.

SCÈNE II.

L'INFANTE.

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,
    Qui fais un crime de mes feux?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux?
    Pauvre princesse! auquel des deux
    Dois-tu prêter obéissance?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi;
Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare
    Ma gloire d'avec mes désirs,
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs?
    O cieux! à combien de soupirs
    Faut-il que mon cœur se prépare,
Si jamais il n'obtient sur un si long tourment
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant!

Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne
    Du mépris d'un si digne choix :
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois.
    Après avoir vaincu deux rois,
    Pourrais-tu manquer de couronne?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner?

Il est digne de moi, mais il est à Chimène;
    Le don que j'en ai fait me nuit.
Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine,
Que le devoir du sang à regret le poursuit :
    Ainsi n'espérons aucun fruit
    De son crime, ni de ma peine,

[1] Je ne sais pourquoi on supprime ce morceau dans les représentations. *Paraissez, Navarrois*, était passé en proverbe; et c'est pour cela même qu'il faut réciter ces vers. Cet enthousiasme de valeur et d'espérance messied-il au Cid, encouragé par sa maîtresse? (V.)

Ajoutez que ces vers étaient parfaitement dans les mœurs espagnoles du temps, et que personne n'a porté plus loin que Corneille ce mérite de peindre fidèlement les mœurs des nations qu'il met en scène. (P.)

Puisque pour me punir le destin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCÈNE III.

L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Léonor?

LÉONOR.

Vous applaudir, madame,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre âme.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage.
Vous savez le combat où Chimène l'engage;
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte, et votre esprit guéri.

L'INFANTE.

Ah! qu'il s'en faut encor!

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourrez-vous quelque chose, après qu'un père mort
N'a pu, dans leurs esprits, allumer de discord?
Car Chimène aisément montre, par sa conduite,
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, et pour son combattant
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant:
Elle n'a point recours à ces mains généreuses
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses;
Don Sanche lui suffit, et mérite son choix
Parce qu'il va s'armer pour la première fois;
Elle aime en ce duel son peu d'expérience;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance;
Et sa facilité vous doit bien faire voir
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée,
Et l'autorise enfin à paraître apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, et toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée?

LÉONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née:
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet!

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.
Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme;
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme:
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.
Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme;
Et quand pour m'obliger on l'aurait couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup le donner à Chimène.
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCÈNE IV[1].

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, que je souffre! et que je suis à plaindre!
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre;
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir;
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir.
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes:
Le plus heureux succès me coûtera des larmes;
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée[2]:
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée;
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,
Il soutient votre gloire, et vous donne un époux.

CHIMÈNE.

Quoi! l'objet de ma haine, ou de tant de colère!
L'assassin de Rodrigue, ou celui de mon père!
De tous les deux côtés on me donne un mari
Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
De tous les deux côtés mon âme se rebelle.

[1] Chimène, qui arrive à la place de l'infante sans la voir, et qui pourrait aussi bien ne pas paraître sur le théâtre que s'y montrer, ne fait ici que renouveler ce défaut dont nous avons tant parlé, qui consiste dans l'interruption des scènes; défaut, encore une fois, qui n'était pas reconnu dans le chaos dont Corneille a tiré le théâtre. (V.)

[2] Les raisonnements d'Elvire, dans cette scène, semblent un peu se contredire. D'abord elle dit à Chimène qu'*elle sera soulagée des deux côtés*. Ensuite :

Et nous verrons du ciel l'équitable courroux
Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.

Il est probable que ces raisonnements d'Elvire contribuent un peu à refroidir cette scène; mais aussi ils contribuent beaucoup à laver Chimène de l'affront que les critiques injustes lui ont fait de se conduire en fille dénaturée; car le spectateur est du parti d'Elvire contre Chimène; il trouve, comme Elvire, que Chimène en a fait assez, et qu'elle doit s'en remettre à l'événement du combat. (V.)

Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix :
Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toujours ce haut ressentiment,
Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impose silence;
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
Et que le roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande;
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,
Que celle du combat et le vouloir du roi.
Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chimène;
Et, quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur?
Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère?
La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur?
Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine;
Et nous verrons du ciel l'équitable courroux
Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.

CHIMÈNE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
Ne les redouble point par ce funeste augure.
Je veux, si je le puis, les éviter tous deux;
Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux :
Non qu'une folle ardeur de son côté me penche;
Mais, s'il était vaincu, je serais à don Sanche.
Cette appréhension fait naître mon souhait...
Que vois-je! malheureuse! Elvire, c'en est fait.

SCÈNE V [1].

D. SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée...

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de Rodrigue encor toute trempée?
Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux?
Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre;
Mon père est satisfait, cesse de te contraindre;
Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis...

CHIMÈNE.

Tu me parles encore,
Exécrable assassin d'un héros que j'adore!
Va, tu l'as pris en traître; un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie!
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Étrange impression, qui, loin de m'écouter...

CHIMÈNE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance?

SCÈNE VI.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.
J'aimais, vous l'avez su; mais, pour venger mon père,
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :
Votre majesté, sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense;

[1] L'Académie a condamné cette scène, et on peut voir les raisons qu'elle en rapporte; mais il n'y a point de lecteur sensé qui ne prévienne ce jugement, et qui ne voie qu'il n'est pas naturel que l'erreur de Chimène dure si longtemps. Ce qui n'est pas dans la nature ne peut toucher. Ce vain artifice affaiblit l'intérêt qu'on pourrait prendre à la scène suivante. Il ne reste que l'impression que Chimène a faite pendant toute la pièce : cette impression est si forte, qu'elle remue encore les cœurs, malgré toutes ces fautes. (V.)

Et du bras qui me perd je suis la récompense!
Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
De grâce, révoquez une si dure loi;
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien; qu'il me laisse à moi-même;
Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment,
Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

D. DIÈGUE.

Enfin elle aime, sire, et ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort,
Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue:
Je venais du combat lui raconter l'issue.
Ce généreux guerrier, dont son cœur est charmé,
« Ne crains rien (m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé):
« Je laisserais plutôt la victoire incertaine,
« Que de répandre un sang hasardé pour Chimène;
« Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi [1],
« Va de notre combat l'entretenir pour moi,
« De la part du vainqueur lui porter ton épée. »
Sire, j'y suis venu: cet objet l'a trompée;
Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour,
Et soudain sa colère a trahi son amour
Avec tant de transport et tant d'impatience,
Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux;
Et, malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu;
Une louable honte en vain t'en sollicite;
Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte;
Ton père est satisfait, et c'était le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose.
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose,
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE VII.

D. FERNAND, D. DIÈGUE, D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SANCHE, L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

[1] Quel devoir l'appelle auprès du roi, au temps de ce combat? (V.)

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête;
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête [1],
Madame; mon amour n'emploîra point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée?
Si mon crime par là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever:
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains;
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains;
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible;
Prenez une vengeance à tout autre impossible;
Mais du moins que ma mort suffise à me punir.
Ne me bannissez point de votre souvenir;
Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher conservez ma mémoire [2],
Et dites quelquefois, en déplorant mon sort:
« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

CHIMÈNE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire.
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr;
Et quand un roi commande on lui doit obéir.
Mais, à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord?
Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire,
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel [3]?

[1] Rodrigue a offert sa tête si souvent, que cette nouvelle *offre* ne peut plus produire le même effet. Les personnages doivent toujours conserver leur caractère, mais non pas dire toujours les mêmes choses. L'unité de caractère n'est belle que par la variété des idées. (V.)

[2] Le mot de *revancher* est devenu bas; on dirait aujourd'hui *pour m'en récompenser*. (V.)

Les comédiens devraient adopter ces corrections de Voltaire, qui sont la plupart très-heureuses. (P.)

[3] Il semble que ces derniers beaux vers que dit Chimène la justifient entièrement. Elle n'épouse point le Cid; elle fait même des remontrances au roi. J'avoue que je ne conçois pas comment on a pu l'accuser d'indécence, au lieu de la plaindre et de l'admirer. Elle dit, à la vérité, au roi: *C'est à moi d'obéir;* mais elle ne dit point: *J'obéirai.* Le spectateur sent bien pourtant qu'elle

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime.
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui.
Mais, quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire
Pour lui donner si tôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi
Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi.
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée, et ravager leur terre.
A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi;
Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.
Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle :
Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;
Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et pour votre service,
Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
Quoi que absent de ses yeux il me faille endurer,
Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espère en ton courage, espère en ma promesse;
Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

EXAMEN DU CID.

Ce poëme a tant d'avantages du côté du sujet et des pensées brillantes dont il est semé, que la plupart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite, et ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence, il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des règles; et depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. Aussi a-t-il les deux grandes conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens ni chez les modernes; il les assemble même plus fortement et plus noblement que les espèces que pose ce philosophe. Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les passions plus vives et plus allumées que tout ce qui peut se passer entre un mari et sa femme, une mère et son fils, un frère et sa sœur; et la haute vertu dans un naturel sensible à ses passions, qu'elle dompte sans les affaiblir, et à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant, de plus élevé et de plus aimable que cette médiocre bonté, capable d'une faiblesse, et même d'un crime, où nos anciens étaient contraints d'arrêter le caractère le plus parfait des rois et des princes dont ils faisaient leurs héros, afin que ces taches et ces forfaits défigurant ce qu'ils leur laissaient de vertu, s'accommodât [1] au goût et aux souhaits de leurs spectateurs, et

obéira; et c'est en cela, ce me semble, que consiste la beauté du dénoûment.

La réponse du roi et les derniers vers qu'il prononce achèvent de justifier Corneille. Comment pouvait-on dire que Chimène était une fille dénaturée, quand le roi lui-même n'espère rien pour Rodrigue que du temps, de sa protection et de la valeur de ce héros? (V.)

Ce qu'on peut reprocher avec raison à Corneille, c'est 1° le rôle de l'infante, qui a le double inconvénient d'être absolument inutile, et de venir se mêler mal à propos aux situations les plus intéressantes.

2° L'imprudence du roi de Castille, qui ne prend aucune mesure pour prévenir la descente des Maures, quoiqu'il en soit instruit à temps, et qui, par conséquent, joue un rôle peu digne de la royauté.

3° L'invraisemblance de la scène où don Sanche apporte son épée à Chimène, qui se persuade que Rodrigue est mort, et persiste dans une méprise beaucoup trop prolongée, et dont un seul mot pouvait la tirer. On voit que l'auteur s'est servi de ce moyen forcé pour amener le désespoir de Chimène jusqu'à l'aveu public de son amour pour Rodrigue, et affaiblir ainsi la résistance qu'elle oppose au roi, qui veut l'unir à son amant. Mais il ne paraît pas que ce ressort fût nécessaire; et la passion de Chimène était suffisamment connue.

4° La violation fréquente de cette règle essentielle qui défend de laisser jamais la scène vide, et que les acteurs entrent et sortent sans se parler ou sans se voir.

5° La monotonie qui se fait sentir dans toutes les scènes entre Chimène et Rodrigue, où ce dernier offre continuellement de mourir. J'ignore si, dans le plan de l'ouvrage, il était possible de faire autrement : j'avouerai aussi que Corneille a mis beaucoup d'esprit et d'adresse à varier, autant qu'il le pouvait, par les détails, cette uniformité de fond; mais enfin elle se fait sentir, et Voltaire ajoute, avec raison, que Rodrigue, offrant toujours sa vie à sa maîtresse, a une tournure un peu trop romanesque.

Voilà, ce me semble, les vrais défauts qu'on peut blâmer dans la conduite du Cid : ils sont assez graves. Remarquons pourtant qu'il n'y en a pas un qui soit capital, c'est-à-dire qui fasse crouler l'ouvrage par les fondements, ou qui détruise l'intérêt; car un rôle inutile peut être retranché, et nous en avons plus d'un exemple. Il est possible, à toute force, que le roi de Castille manque de prudence et de précaution, et que don Sanche, étourdi de l'emportement de Chimène, n'ose point l'interrompre pour la détromper : ce sont des invraisemblances, mais non pas des absurdités.

Concluons que, dans le *Cid*, le choix du sujet, que l'on a blâmé, est un des grands mérites du poëte. C'est à mon gré le plus beau, le plus intéressant que Corneille ait traité. Qu'il l'ait pris à Guillem de Castro, peu importe : on ne saurait trop répéter que prendre ainsi aux étrangers ou aux anciens pour enrichir sa nation, sera toujours un sujet de gloire et non pas de reproche. (LA H.)

[1] Sans chercher à justifier l'emploi de ces verbes au singu-

fortifiât l'horreur qu'ils avaient conçue de leur domination et de la monarchie.

Rodrigue suit ici son devoir sans relâcher de sa passion : Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée par là ; et si la présence de son amant lui fait faire quelque faux pas, c'est une glissade dont elle se relève à l'heure même ; et non-seulement elle connaît si bien sa faute, qu'elle nous en avertit ; mais elle fait un prompt désaveu de tout ce qu'une vue si chère lui a pu arracher. Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant après qu'il a tué son père ; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore et le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme, qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son possible lorsqu'elle est en la présence du roi. S'il lui échappe de l'encourager au combat contre don Sanche par ces paroles :

> Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment ; mais sitôt qu'elle est avec Elvire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son âme, et que la vue de ce cher objet ne lui fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu et son amour tout ensemble, et demande au ciel que ce combat se termine

> Sans faire aucun des deux, ni vaincu ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté de Rodrigue, de peur d'être à don Sanche, pour qui elle a de l'aversion, cela ne détruit point la protestation qu'elle a faite un peu auparavant que, malgré la loi de ce combat, et les promesses que le roi a faites à Rodrigue, elle lui fera mille autres ennemis, s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour après qu'elle le croit mort, est suivi d'une opposition vigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son amant, et elle ne se tait qu'après que le roi l'a différée, et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement ; mais quand les rois parlent, c'en est une de contradiction : on ne manque jamais à leur applaudir quand on entre dans leurs sentiments ; et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire, quand leurs ordres ne sont pas si pressants qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéir lorsque le temps en sera venu, et conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement qu'on ne peut encore déterminément prévoir.

Il est vrai que, dans ce sujet, il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimène. Il est historique, et a plu en son temps ; mais bien sûrement il déplairait au nôtre ; et j'ai peine à voir que Chimène y consente chez l'auteur espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire, j'ai cru ne me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet : et ce n'était que par là que je pouvais accorder la bienséance du théâtre avec la vérité de l'événement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque cette bienséance de la part de celle qui les souffre ; la rigueur du devoir voulait qu'elle refusât de lui parler, et s'enfermât dans son cabinet au lieu de l'écouter : mais permettez-moi de dire avec un des premiers esprits de notre siècle, « que leur conversation est remplie « de si beaux sentiments, que plusieurs n'ont pas connu ce « défaut, et que ceux qui l'ont connu l'ont toléré. » J'irai plus outre, et dirai que presque tous ont souhaité que ces entretiens se fissent ; et j'ai remarqué aux premières représentations qu'alors que ce malheureux amant se présentait devant elle, il s'élevait un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquait une curiosité merveilleuse, et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avaient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit « qu'il y a des absur« dités qu'il faut laisser dans un poëme, quand on peut espé« rer qu'elles seront bien reçues ; et il est du devoir du poëte, « en ce cas, de les couvrir de tant de brillants, qu'elles « puissent éblouir. » Je laisse au jugement de mes auditeurs si je me suis assez bien acquitté de ce devoir pour justifier par là ces deux scènes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées ; mais, outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poëmes ramperaient souvent, et les grandes douleurs ne mettraient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des hélas. Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène, et cette protestation de se laisser tuer par don Sanche, ne me plairaient pas maintenant. Ces beautés étaient de mise en ce temps-là, et ne le seraient plus en celui-ci. La première est dans l'original espagnol ; et l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur ; mais je ferais scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre.

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'infante et le roi ; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit, qui ne paraît pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le comte après le soufflet donné, et n'envoie pas des gardes à don Diègue et à son fils. Sur quoi on peut considérer que don Fernand étant le premier roi de Castille, et ceux qui en avaient été maîtres auparavant lui n'ayant eu titre que de comtes, il n'était peut-être pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez don Guillem de Castro, qui a traité ce sujet avant moi, et qui devait mieux connaître que moi quelle était l'autorité de ce premier monarque de son pays, le soufflet se donne en sa présence et en celle de deux ministres d'État, qui lui conseillent, après que le comte s'est retiré fièrement et avec bravade, et que don Diègue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis

lier, nous ferons remarquer que nous donnons la phrase de Corneille telle qu'elle se trouve dans toutes les éditions publiées de son vivant.

dans les Asturies, qui se pourraient révolter, et prendre parti avec les Maures dont son État est environné : ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit, et recommande le secret à ces deux ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne ferait en ce temps-ci, où l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute bien grande de ne jeter point l'alarme, de nuit, dans sa ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures, puisqu'on faisait bonne garde sur les murs et sur le port; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée, et de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chimène avant que de le permettre à don Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat, qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paraît en ce qu'après la victoire de Rodrigue il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole, et la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt et quatre heures presse trop les incidents de cette pièce. La mort du comte et l'arrivée des Maures s'y pouvaient entre-suivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise qui n'a point de communication, ni de mesures à prendre avec le reste; mais il n'en va pas ainsi du combat de don Sanche, dont le roi était le maître, et pouvait lui choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Maures. Leur défaite avait assez fatigué Rodrigue toute la nuit pour mériter deux ou trois jours de repos, et même il y avait quelque apparence qu'il n'en était pas échappé sans blessures, quoique je n'en aie rien dit, parce qu'elles n'auraient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au roi la seconde fois. Elle l'avait fait le soir d'auparavant, et n'avait aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour en importuner le roi, dont elle n'avait encore aucun lieu de se plaindre, puisqu'elle ne pouvait encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le roman lui aurait donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau; mais les vingt et quatre heures ne l'ont pas permis; c'est l'incommodité de la règle. Passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas donné moins de gêne en cette pièce.

Je l'ai placé dans Séville, bien que don Fernand n'en ait jamais été le maître; et j'ai été obligé à cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvait venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrais pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque-là; mais, comme dans notre Seine, il fait encore plus de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir ce défaut que j'ai marqué ailleurs, qu'ils se présentent d'eux-mêmes, sans être appelés dans la pièce directement ni indirectement par aucun acteur du premier acte. Ils ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'auteur espagnol. Rodrigue n'osant plus se montrer à la cour, les va combattre sur la frontière, et ainsi le premier acteur les va chercher, et leur donne place dans le poëme; au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de fête exprès pour en être battus, et lui donner moyen de rendre à son roi un service d'importance qui lui fasse obtenir sa grâce. C'est une seconde incommodité de la règle dans cette tragédie.

Tout s'y passe donc dans Séville, et garde ainsi quelque espèce d'unité de lieu en général : mais le lieu particulier change de scène en scène, et tantôt c'est le palais du roi, tantôt l'appartement de l'infante, tantôt la maison de Chimène, et tantôt une rue ou place publique. On le détermine aisément pour les scènes détachées; mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernières du premier acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le comte et don Diègue se querellent au sortir du palais; cela se peut passer dans une rue; mais, après le soufflet reçu, don Diègue ne peut pas demeurer en cette rue à faire ses plaintes, attendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitôt environné de peuple, et ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il serait plus à propos qu'il se plaignît dans sa maison, où le met l'espagnol, pour laisser aller ses sentiments en liberté; mais, en ce cas, il faudrait délier les scènes comme il a fait. En l'état où elles sont ici, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théâtre, et suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, et quelquefois il faut présumer qu'ils marchent, ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue, parce qu'ils échapperaient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'auditeur. Ainsi, par une fiction de théâtre, on peut s'imaginer que don Diègue et le comte, sortant du palais du roi, avancent toujours en se querellant, et sont arrivés devant la maison de ce premier lorsqu'il reçoit le soufflet qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point, laissons-le dans la place publique, et disons que le concours du peuple autour de lui après cette offense, et les offres de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent, sont des circonstances que le roman ne doit pas oublier; mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le poëte s'en embarrasse sur la scène. Horace l'en dispense par ces vers :

> *Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor;*
> *Pleraque negligat.*

Et ailleurs,

> *Semper ad eventum festinat.*

C'est ce qui m'a fait négliger, au troisième acte, de donner à don Diègue, pour aide à chercher son fils, aucun des cinq cents amis qu'il avait chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnaient, et même que quelques autres le cherchaient pour lui d'un autre côté; mais ces accompagnements inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action, ces sortes d'accompagnements, dis-je,

ont toujours mauvaise grâce au théâtre, et d'autant plus que les comédiens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles et leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du comte étaient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la pièce, soit que le corps ait demeuré en présence dans son hôtel, attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention, et rempli l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler; et je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un ni à l'autre, et que la plupart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce poëme, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit [1].

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diègue, et cacher aux yeux la mort du comte, afin d'acquérir et conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard, chargé d'années et de victoires, les jette aisément dans le parti de l'offensé; et cette mort, qu'on vient dire au roi tout simplement sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commisération qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, et ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont vu forcé, par ce qu'il devait à son honneur, d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérêt et la tendresse de son amour.

[1] *Segnius irritant animos demissa per aurem,*
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

De Arte poetica, v. 180.

FIN DU CID.

HORACE[1],

TRAGÉDIE. — 1639.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL

DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurais jamais eu la témérité de présenter à Votre Éminence ce mauvais portrait d'Horace, si je n'eusse considéré qu'après tant de bienfaits[2] que j'ai reçus d'elle, le silence où mon respect m'a retenu jusqu'à présent passerait pour ingratitude, et que, quelque juste défiance que j'aie de mon travail, je dois avoir encore plus de confiance en votre bonté. C'est d'elle que je tiens tout ce que je suis; et ce n'est pas sans rougir que, pour toute reconnaissance, je vous fais un présent si peu digne de vous, et si peu proportionné à ce que je vous dois. Mais, dans cette confusion, qui m'est commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage qu'on ne peut, sans quelque injustice, condamner mon choix, et que ce généreux Romain, que je mets aux pieds de Votre Éminence, eût pu paraître devant elle avec moins de honte, si les forces de l'artisan eussent répondu à la dignité de la matière : j'en ai pour garant l'auteur dont je l'ai tirée, qui commence à décrire cette fameuse histoire par ce glorieux éloge, « qu'il n'y a presque aucune chose plus noble dans « toute l'antiquité. » Je voudrais que ce qu'il a dit de l'action se pût dire de la peinture que j'en ai faite, non pour en tirer plus de vanité, mais seulement pour vous offrir quelque chose un peu moins indigne de vous être offert. Le sujet était capable de plus de grâces, s'il eût été traité d'une main plus savante; mais du moins il a reçu de la mienne toutes celles qu'elle était capable de lui donner, et qu'on pouvait raisonnablement attendre d'une muse de province[1], qui, n'étant pas assez heureuse pour jouir souvent des regards de Votre Éminence, n'a pas les mêmes lumières à se conduire qu'ont celles qui en sont continuellement éclairées. Et certes, MONSEIGNEUR, ce changement visible qu'on remarque en mes ouvrages depuis que j'ai l'honneur d'être[2] à Votre Éminence, qu'est-ce autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inspire quand elle daigne souffrir que je lui rende mes devoirs; et à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais, qu'aux teintures grossières que je reprends quand je demeure abandonné à ma propre faiblesse? Il faut, MONSEIGNEUR, que tous ceux qui donnent leurs veilles au théâtre publient hautement avec moi que nous vous avons deux obligations très-signalées : l'une, d'avoir ennobli[3] le but de l'art; l'autre, de nous en avoir

[1] C'est le titre que Corneille donna toujours à cette tragédie. Celui des *Horaces* a prévalu depuis dans la conversation et sur les affiches des spectacles. Ainsi, l'usage étend son empire même sur des objets qui ne sont pas de sa compétence. (P.)

Si on reprocha à Corneille d'avoir pris dans des Espagnols les beautés les plus touchantes du *Cid*, on dut le louer d'avoir transporté sur la scène française, dans les *Horaces*, les morceaux les plus éloquents de Tite-Live, et même de les avoir embellis. On sait que quand on le menaça d'une seconde critique sur la tragédie des *Horaces*, semblable à celle du *Cid*, il répondit : « Horace fut condamné par les duumvirs, mais il fut « absous par le peuple. » *Horace* n'est point encore une tragédie régulière, mais on y verra des beautés d'un genre supérieur. (V.)

[2] Ce mot *bienfaits* fait voir que le cardinal de Richelieu savait récompenser en premier ministre ce même talent qu'il avait un peu persécuté dans l'auteur du *Cid*. (V.)

[1] Corneille demeurait à Rouen, et ne venait à Paris que pour y faire jouer ses pièces, dont il tirait un profit qui ne répondait point du tout à leur gloire, et à l'utilité dont elles étaient aux comédiens. (V.)

[2] Je ne sais ce qu'on doit entendre par ces mots, *être à Votre Éminence*. Le cardinal de Richelieu faisait au grand Corneille une pension de cinq cents écus, non pas au nom du roi, mais de ses propres deniers. Cela ne se pratiquerait pas aujourd'hui : peu de gens de lettres voudraient accepter une pension d'un autre que de Sa Majesté, ou d'un prince. Mais il faut considérer que le cardinal de Richelieu était roi en quelque façon; il en avait la puissance et l'appareil.

Cependant une pension de cinq cents écus, que le grand Corneille fut réduit à recevoir, ne paraît pas un titre suffisant pour qu'il dit, *J'ai l'honneur d'être à Votre Éminence*. (V.)

[3] Cette phrase est assez remarquable : ou elle est une ironie, ou elle est une flatterie qui semble contredire le caractère qu'on attribue à Corneille. Il est évident qu'il ne croyait pas que l'ennemi du *Cid* et le protecteur de ses ennemis eût un goût si sûr. Il était mécontent du cardinal, et il le loue! Jugeons de ses vrais sentiments par le sonnet fameux qu'il fit après la mort de Louis XIII :

Sous ce marbre repose un monarque sans vice,
Dont la seule bonté déplut aux bons François;
Ses erreurs, ses écarts, vinrent d'un mauvais choix,
Dont il fut trop longtemps innocemment complice.

L'ambition, l'orgueil, la haine, l'avarice,
Armés de son pouvoir, nous donnèrent des lois;
Et, bien qu'il fût en soi le plus juste des rois,
Son règne fut toujours celui de l'injustice.

Fier vainqueur au dehors, vil esclave en sa cour,
Son tyran et le nôtre à peine perd le jour,
Que jusque dans sa tombe il le force à le suivre;

facilité les connaissances. Vous avez ennobli le but de l'art, puisque, au lieu de celui de plaire au peuple que nous prescrivent nos maîtres, et dont les deux plus honnêtes gens de leur siècle, Scipion et Lælie, ont autrefois protesté de se contenter, vous nous avez donné celui de vous plaire et de vous divertir; et qu'ainsi nous ne rendons pas un petit service à l'État, puisque, contribuant à vos divertissements, nous contribuons à l'entretien d'une santé qui lui est si précieuse et si nécessaire. Vous nous en avez facilité les connaissances, puisque nous n'avons plus besoin d'autre étude pour les acquérir que d'attacher nos yeux sur Votre Éminence quand elle honore de sa présence et de son attention le récit de nos poëmes. C'est là que, lisant sur son visage ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas, nous nous instruisons avec certitude de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, et tirons des règles infaillibles de ce qu'il faut suivre et de ce qu'il faut éviter : c'est là que j'ai souvent appris en deux heures ce que mes livres n'eussent pu m'apprendre en six ans; c'est là que j'ai puisé ce qui m'a valu l'applaudissement du public; et c'est là qu'avec votre faveur j'espère puiser assez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais, Monseigneur, que, pour vous remercier de ce que j'ai de réputation, dont je vous suis entièrement redevable, j'emprunte quatre vers d'un autre Horace que celui que je vous présente, et que je vous exprime par eux les plus véritables sentiments de mon âme :

Totum muneris hoc tui est,
Quod monstror digito prætereuntium
Scenæ non levis artifex :
Quod spiro et placeo, si placeo, tuum est.

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci, en vous suppliant de croire que je suis et serai toute ma vie, très-passionnément [1],

Monseigneur,

de votre Éminence,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-obligé serviteur,

CORNEILLE.

Et par cet ascendant ses projets confondus,
Après trente-trois ans sur le trône perdus,
Commençant à régner, il a cessé de vivre.

Le sonnet a des beautés; mais avouons que ce n'était pas à un pensionnaire du cardinal à le faire, et qu'il ne fallait ni lui prodiguer tant de louanges pendant sa vie, ni l'outrager après sa mort. (V.)

La vérité échappait enfin à Corneille; et Richelieu, qui l'avait persécuté, ne méritait pas de sa part plus de ménagement. Voltaire devait être ici plus indulgent que personne. (P.)

[1] Cette expression *passionnément* montre combien tout dépend des usages. *Je suis passionnément* est aujourd'hui la formule dont les supérieurs se servent avec les inférieurs. Les Romains ni les Grecs ne connurent jamais ce protocole de la vanité : il a toujours changé parmi nous. Celui qui fait cette remarque est le premier qui ait supprimé les formules dans les épîtres dédicatoires de ce genre; et on commence à s'en abstenir. Ces épîtres, en effet, étant souvent des ouvrages raisonnés, ne doivent point finir comme un ouvrage ordinaire. (V.)

EXCERPTA E TITO LIVIO.

Titus Livius, lib. *primo*, cap. 23 *et seqq.*

Bellum utrinque summa ope parabatur, civili simillimum bello, prope inter parentes natosque, Trojanam utramque prolem, cum Laviniam ab Troja, ab Lavinio Alba, ab Albanorum stirpe regum oriundi Romani essent. Eventus tamen belli minus miserabilem dimicationem fecit, quod nec acie certatum est, et tectis modo dirutis alterius urbis, duo populi in unum confusi sunt. Albani priores ingenti exercitu in agrum romanum impetum fecere : castra ab urbe haud plus quinque millia passuum locant, fossa circumdant. Fossa Cluilia ab nomine ducis per aliquot secula appellata est, donec cum re nomen quoque vetustate abolevit. In his castris Cluilius Albanus rex moritur. Dictatorem Albani Metium Suffetium creant. Interim Tullus ferox præcipue morte regis magnumque deorum numen ab ipso capite orsum, in omne nomen Albanum expetiturum pœnas ob bellum impium dictitans, nocte præteritis hostium castris, infesto exercitu in agrum Albanum pergit. Ea res ab stativis excivit Metium, is ducit exercitum quam proxime ad hostem potest, inde legatum præmissum nunciare Tullo jubet, priusquam dimicent, opus esse colloquio : si secum congressus sit, satis scire ea se allaturum, quæ nihilo minus ad rem Romanam, quam ad Albanam pertineant. Haud aspernatus Tullus, tametsi vana afferrentur, suos in aciem ducit; exeunt contra et Albani. Postquam instructi utrinque stabant, cum paucis procerum in medium duces procedunt. Ibi infit Albanus : « Injurias, et non redditas res ex fœdere quæ repetitæ sunt; « et, ego regem nostrum Cluilium causam hujusce esse « belli audisse videor, nec te dubito, Tulle, eadem præ te « ferre. Sed si vera potius quam dictu speciosa dicenda « sunt, cupido imperii duos cognatos vicinosque populos « ad arma stimulat; neque recte an perperam interpretor, « fuerit ista ejus deliberatio qui bellum suscepit : me Al« bani gerendo bello ducem creavere. Illud te, Tulle, mo« nitum velim : Etrusca res quanta circa nos teque maxime « sit, quo propior es Volscis, hoc magis scis : multum illi « terra, plurimum mari pollent. Memor esto, jam cum « signum pugnæ dabis, has duas acies spectaculo fore, ut « fessos confectosque, simul victorem ac victum aggre« diantur. Itaque, si nos dii amant, quoniam non con« tenti libertate certa, in dubiam imperii, servitiique aleam « imus, ineamus aliquam viam, qua utri utris imperent, « sine magna clade, sine multo sanguine utriusque populi « decerni possit. » Haud displicet res Tullo, quamquam tum indole animi, tum spe victoriæ ferocior erat. Quærentibus utrinque ratio initur, cui et fortuna ipsa præbuit materiam.

Forte in duobus tum exercitibus erant tergemini fratres nec ætate, nec viribus dispares. Horatios Curiatiosque fuisse satis constat, nec ferme res antiqua alia est nobilior; tamen in re tam clara nominum error manet, utrius populi Horatii, utrius Curiatii fuerint. Auctores utroque trahunt : plures tamen invenio, qui Romanos Horatios vocent : hos ut sequar, inclinat animus. Cum terge-

minis agunt reges, ut pro sua quisque patria dimicet ferro, ibi imperium fore, unde victoria fuerit. Nihil recusatur, tempus et locus convenit. Priusquam dimicarent, fœdus ictum inter Romanos et Albanos est his legibus : Ut cujus populi cives eo certamine vicissent, is alteri populo cum bona pace imperitaret....

Fœdere icto, tergemini (sicut convenerat) arma capiunt. Cum sui utrosque abhortarentur, deos patrios, patriam ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus, feroces et suopte ingenio, et pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt. Consederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis præsentis, quam curæ expertes : quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque erecti suspensique in minime gratum spectaculum animo intenduntur. Datur signum : infestisque armis, velut acies, terni juvenes magnorum exercituum animos gerentes concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum sed publicum imperium, servitiumque observatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna, quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu increpuere arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit, et neutro inclinata spe, torpebat vox spiritusque. Consertis deinde manibus, cum jam non motus tantum corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque et sanguis spectaculo essent, duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum casum cum clamasset gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimes vice unius, quem tres Curiatii circumsteterant. Forte is integer fuit, ut universis solus nequaquam par, sic adversus singulos ferox. Ergo ut segregaret pugnam eorum, capescit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret. Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cum respiciens videt magnis intervallis, sequentes, unum haud procul ab sese abesse; in eum magno impetu rediit. Et dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis, uti opem ferant fratri, jam Horatius cæso hoste, victor secundam pugnam petebat. Tunc clamore (qualis ex insperato faventium solet) Romani adjuvant militem suum : et ille defungi prælio festinat. Prius itaque quam alter, qui nec procul aberat, consequi posset, et alterum Curiatium conficit. Jamque æquato Marte singuli supererant, sed nec spe, nec viribus pares : alterum intactum ferro corpus, et geminata victoria ferocem in certamen tertium dabant, alter fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud prælium fuit. Romanus exsultans, « Duos, inquit, fratrum manibus dedi, tertium « causæ belli hujusce, ut Romanus Albano imperet, dabo. » Male sustinenti arma gladium superne jugulo defigit, jacentem spoliat. Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt : eo majore cum gaudio, quo propius metum res fuerat. Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur : quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti. Sepulcra exstant, quo quisque loco cecidit : duo Romana uno loco propius Albam, tria Albana, Romam versus; sed distantia locis, et ut pugnatum est.

Priusquam inde digrederentur, roganti Metio ex fœdere icto, quid imperaret, imperat Tullus, uti juventutem in armis habeat, usurum se eorum opera, si bellum cum Veientibus foret. Ita exercitus inde domos abducti. Princeps Horatius ibat tergemina spolia præ se gerens, cui soror virgo, quæ desponsata uni ex Curiatiis fuerat, obviam ante portam Capenam fuit; cognitoque super humeros fratris paludamento sponsi, quod ipsa confecerat, solvit crines, et flebiliter nomine sponsum mortuum appellat. Movet feroci juveni animum comploratio sororis in victoria sua, tantoque gaudio publico. Stricto itaque gladio, simul verbis increpans, transfigit puellam. « Abi hinc cum « immaturo amore ad sponsum, inquit, oblita fratrum « mortuorum, vivique, oblita patriæ. Sic eat, quæcum- « que Romana lugebit hostem. » Atrox visum id facinus patribus, plebique, sed recens meritum facto obstabat : tamen raptus in jus ad regem. Rex, ne ipse tam tristis ingratique ad vulgus judicii, aut secundum judicium supplicii auctor esset, concilio populi advocato. « Duumviros, « inquit, qui Horatio perduellionem judicent secundum « legem, facio. *Lex horrendi carminis erat,* duumviri « perduellionem judicent. Si a duumviris provocarit, pro- « vocatione certato : si vincent, caput obnubito, infelici « arbori reste suspendito, verberato, vel intra pomœrium, « vel extra pomœrium. » Hac lege duumviri creati, qui se absolvere non rebantur ea lege ne innoxium quidem posse. Cum condemnassent, tum alter ex his, « P. Horati, tibi « perduellionem judico, inquit : I, lictor, colliga manus. » Accesserat lictor, injiciebatque laqueum : tum Horatius, auctore Tullo, clemente legis interprete : Provoco, inquit. Ita de provocatione certatum ad populum est. Moti homines sunt in eo judicio, maxime P. Horatio patre proclamante se filiam jure cæsam judicare : ni ita esset, patrio jure in filium animadversurum fuisse. Orabat deinde; ne se, quem paulo ante cum egregia stirpe conspexissent, orbum liberis facerent. Inter hæc senex juvenem amplexus, spolia Curiatiorum fixa eo loco, qui nunc Pila Horatia appellatur, ostentans : « Hunccine, aiebat, quem modo de- « coratum, ovantemque victoria, incedentem vidistis, Qui- « rites, eum sub furca vinctum inter verbera et cruciatus « videre potestis? quod vix Albanorum oculi tam deforme « spectaculum ferre possent. I, lictor, colliga manus, quæ « paulo ante armatæ, imperium populo Romano pepe- « rerunt. I, caput obnube liberatoris urbis hujus : arbori « infelici suspende : verbera, vel intra pomœrium, modo « inter illa pila et spolia hostium : vel extra pomœrium, « modo inter sepulcra Curiatiorum. Quo enim ducere « hunc juvenem potestis, ubi non sua decora eum a tanta « fœditate supplicii vindicent? » Non tulit populus nec patris lacrymas, nec ipsius parem in omni periculo animum : absolveruntque admiratione magis virtutis, quam jure causæ. Itaque ut cædes manifesta aliquo tamen piaculo lueretur, imperatum patri, ut filium expiaret pecunia publica. Is quibusdam piacularibus sacrificiis factis, quæ deinde genti Horatiæ tradita sunt, transmisso per viam tigillo, capite adoperto, velut sub jugum misit juvenem. Id hodie publice quoque semper refectum manet : sororium tigillum vocant. Horatiæ sepulcrum, quo loco corruerat icta, constructum est saxo quadrato.

PERSONNAGES.

TULLE, roi de Rome.
LE VIEIL HORACE, chevalier romain.
HORACE, son fils.
CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.
VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.
SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.
CAMILLE, amante de Curiace et sœur d'Horace.
JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.
FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.
PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SABINE [1], JULIE.

SABINE.

Approuvez ma faiblesse, et souffrez ma douleur;
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur :
Si près de voir sur soi fondre de tels orages [2],
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages;
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu
Ne saurait sans désordre exercer sa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes [1],
Et parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,
Ma constance du moins règne encor sur mes yeux :
Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme [2],
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme [3];
Commander à ses pleurs en cette extrémité,
C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une âme commune
Qui du moindre péril se fait une infortune;
Mais de cette faiblesse un grand cœur est honteux;
Il ose espérer tout dans un succès douteux.
Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir :
Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas! puisque Horace est Romain;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, et mon premier amour [4];
Lorsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr [5].
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et sans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité ?
Je sais que ton État, encor en sa naissance,
Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne le borneront pas chez les peuples latins;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,

[1] Corneille, dans l'examen des *Horaces*, dit que le personnage de Sabine est heureusement inventé, mais qu'il ne sert pas plus à l'action que l'infante à celle du *Cid*.

Il est vrai que ce rôle n'est pas nécessaire à la pièce; mais j'ose ici être moins sévère que Corneille : ce rôle est du moins incorporé à la tragédie; c'est une femme qui tremble pour son mari et pour son frère. Elle ne cause aucun événement, il est vrai; c'est un défaut sur un théâtre aussi perfectionné que le nôtre; mais elle prend part à tous les événements, et c'est beaucoup pour un temps où l'art commençait à naitre.

Observez que ce personnage débite souvent de très-beaux vers, et qu'il fait l'exposition du sujet d'une manière très-intéressante et très-noble.

Mais observez surtout que les beaux vers de Corneille nous enseignèrent à discerner les mauvais. Le goût du public se forma insensiblement par la comparaison des beautés et des défauts. On désapprouve aujourd'hui cet amas de sentences, ces idées générales retournées en tant de manières, l'ébranlement qui sied aux *fermes* courages, l'esprit le *plus mâle*, le *moins abattu* : c'est l'auteur qui parle, et c'est le personnage qui doit parler. (V.)

[2] *Si près de voir* n'est pas français : *près de* veut un substantif : *près de la ruine*, *près d'être ruiné*. (V.)

Il n'est pas vrai que *près de* ne puisse précéder un verbe; nos meilleurs écrivains en offriraient plusieurs exemples; et, par une contradiction singulière, Voltaire le prouve lui-même par les exemples dont il s'appuie. Si près d'*être* ruiné : *être* n'est-il pas un verbe? (P.)

[1] *Un trouble qui a du pouvoir sur des larmes* : cela est louche et mal exprimé. (V.)

[2] *Quand on arrête là* ne serait pas souffert aujourd'hui : c'est une expression de comédie. (V.)

Cette expression, quoique simple, n'a rien de choquant; nous ne savons pourquoi Voltaire veut la reléguer dans la comédie. (P.)

[3] Cette petite distinction, *moins qu'un homme*, *plus qu'une femme*, est trop recherchée pour la vraie douleur.

Elle revient encore une troisième fois à la charge pour dire qu'elle ne pleure point. (V.)

[4] Voyez comme ces vers sont supérieurs à ceux du commencement : c'est ici un sentiment vrai; il n'y a point là de lieux communs, point de vaines sentences, rien de recherché, ni dans les idées, ni dans les expressions. *Albe, mon cher pays*, c'est la nature seule qui parle : cette comparaison de Corneille avec lui-même formera mieux le goût que toutes les dissertations et les poétiques. (V.)

[5] Ce vers est resté en proverbe. (V.)

Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre :
Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons;
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons;
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
Albe est ton origine; arrête, et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants;
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle [1],
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps [2]
Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance.
J'admirais la vertu qui réduisait en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux;
Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes [3].

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
Trop faibles pour jeter un des partis à bas [4],
Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;
Et si j'ai ressenti, dans ses destins contraires,
Quelque maligne joie en faveur de mes frères [5],
Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,
J'ai pleuré quand la gloire entrait dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
J'aurais pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvais encore être toute Romaine,
Et si je demandais votre triomphe aux dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux [1].
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme :
Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome;
Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,
Et serai du parti qu'affligera le sort.
Égale à tous les deux jusques à la victoire [2],
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire;
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs [3].

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses [4],
En des esprits divers, des passions diverses!
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frère est votre époux, le vôtre est son amant :
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
Son sang dans une armée, et son amour dans l'autre.
Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,
Le sien irrésolu, le sien tout incertain,
De la moindre mêlée appréhendait l'orage,
De tous les deux partis détestait l'avantage,
Au malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs,
Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.
Mais hier, quand elle sut qu'on avait pris journée [5],
Et qu'enfin la bataille allait être donnée,
Une soudaine joie éclatant sur son front...

[1] Cette phrase est équivoque, et n'est pas française. Le mot de *ravir*, quand il signifie *joie*, ne prend point un datif : on n'est point ravi à quelque chose; c'est un solécisme de phrase. (V.)

[2] Ce *vu que* est une expression peu noble, même en prose : s'il y en avait beaucoup de pareilles, la poésie serait basse et rampante : mais jusqu'ici vous ne trouvez guère que ce mot indigne du style de la tragédie. (V.)

[3] On ne fait pas une *crainte*, on la cause, on l'inspire, on l'excite, on la fait naître. (V.)

[4] *Jeter à bas* est une expression familière qui ne serait pas même admise dans la prose. Corneille n'ayant aucun rival qui écrivît avec noblesse, se permettait ces négligences dans les petites choses, et s'abandonnait à son génie dans les grandes. (V.)

[5] La joie des succès de sa patrie et d'un frère peut-elle être appelée *maligne?* Elle est naturelle : on pouvait dire, *une secrète joie en faveur de mes frères*. Ce mot de *maligne joie* est bien plus à sa place dans ces deux admirables vers de la *Mort de Pompée :*

Une maligne joie en son cœur s'élevait,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

Il faut toujours avoir devant les yeux ce passage de Boileau :

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

C'est ce mot propre qui distingue les orateurs et les poëtes de ceux qui ne sont que diserts et versificateurs. (V.)

[1] Ce n'est pas ce *tant* qui est précieux, c'est le *sang*; c'est *au prix d'un sang qui m'est si précieux*. Le *tant* est inutile, et corrompt un peu la pureté de la phrase et la beauté du vers; c'est une très-petite faute. (V.)

[2] *Égale à* n'est pas français en ce sens. L'auteur veut dire *juste envers tous les deux;* car Sabine doit être juste, et non pas indifférente. (V.)

[3] Elle ne doit pas haïr son mari, ses frères, s'ils sont victorieux; ce sentiment n'est pas permis : elle devrait plutôt dire *sans haïr les vainqueurs*. (V.)

[4] Le lecteur se sent arrêter à ces deux vers : ces *de des* embarrassent l'esprit. *Traverses* n'est point le mot propre : les passions ici ne sont point *diverses*. Sabine et Camille se trouvent dans une situation à peu près semblable. Le sens de l'auteur est probablement que *les mêmes malheurs produisent quelquefois des sentiments différents*. (V.)

[5] On prend *jour*, et on ne prend point *journée*, parce que *jour* signifie *temps*, et que *journée* signifie *bataille*. La journée d'Ivry, la journée de Fontenoy. (V.)

SABINE.

Ah! que je crains, Julie, un changement si prompt!
Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère[1];
Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère[2];
Son esprit, ébranlé par les objets présents[3];
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle;
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle :
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet[4].
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet.
Les âmes rarement sont de nouveau blessées;
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées :
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
Ni de contentements qui soient pareils aux siens[5].

JULIE.

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures.
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
C'est assez de constance en un si grand danger
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger;
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie[6].
Essayez sur ce point à la faire parler[7],
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer.
Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie[1] :
J'ai honte de montrer tant de mélancolie,
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à cacher ses soupirs[2].

SCÈNE II.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne[3]!
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
Et que, plus insensible à de si grands malheurs,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs?
De pareilles frayeurs mon âme est alarmée;
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.
Je verrai mon amant, mon plus unique bien[4],
Mourir pour son pays, ou détruire le mien;
Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,
Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine.
Hélas!

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux[5].

[1] *Hier*, comme on l'a déjà dit, est toujours aujourd'hui de deux syllabes : la prononciation serait trop gênée en le faisant d'une seule, comme s'il y avait *her*. *Belle humeur* ne peut se dire que dans la comédie. (V.)

[2] Sabine ne doit point dire que sans doute Camille est volage et infidèle, sur cela seul que Camille a parlé civilement à Valère, et paraissait être dans sa belle humeur. Ces petits moyens, ces soupçons, peuvent produire quelquefois de grands mouvements et des intérêts tragiques, comme la méprise peu vraisemblable d'Acomat dans la tragédie de *Bajazet*. Le plus léger incident peut causer de grands troubles : mais c'est ici tout le contraire; il ne s'agit que de savoir si Camille a quitté Curiace pour Valère.

Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

Cela serait un peu froid, même dans une comédie. (V.)

[3] Ces deux vers appartiennent plutôt au genre de la comédie qu'à la tragédie. (V.)

[4] Ces mots font voir que l'auteur sentait que Sabine a tort; mais il valait mieux supprimer ces soupçons de Sabine que vouloir les justifier, puisque en effet Sabine semble se contredire en prétendant que Camille a sans doute quitté son frère, et en disant ensuite que les âmes sont rarement blessées de nouveau. Tout cet examen du sujet de la joie de Camille n'est nullement héroïque. (V.)

[5] Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
Ni de contentements qui soient pareils aux siens,

sont de la comédie de ce temps-là. L'art de dire noblement les petites choses n'était pas encore trouvé. (V.)

[6] Ce tour a vieilli : c'est un malheur pour la langue; il est vif et naturel, et mérite, je crois, d'être imité. (V.)

[7] On essaie *de*, on s'essaie *à*. Ce vers d'ailleurs est trop comique. (V.) — Corneille pouvait également employer le *de* sans nuire à son vers. L'usage apparemment permettait alors l'un et l'autre. Ce vers n'est pas trop comique; il est trop familier. (P.)

[1] Ma sœur, entretenez Julie,

est encore de la comédie; mais il y a ici un plus grand défaut, c'est qu'il semble que Camille vienne sans aucun intérêt, et seulement pour faire conversation. La tragédie ne permet pas qu'un personnage paraisse sans une raison importante. On est fort dégoûté aujourd'hui de toutes ces longues conversations, qui ne sont amenées que pour remplir le vide de l'action, et qui ne le remplissent pas. D'ailleurs pourquoi s'en aller quand un bon génie lui envoie Camille, et qu'elle peut s'éclaircir? (V.)

[2] Cela n'est pas français : on cherche la solitude pour cacher ses soupirs, et une solitude propre à les cacher. On ne dit point *une solitude*, *une chambre à pleurer*, *à gémir*, *à réfléchir*, comme on dit *une chambre à coucher*, *une salle à manger;* mais, du temps de Corneille, presque personne ne s'étudiait à parler purement.

Corneille a ici une grande attention à lier les scènes, attention inconnue avant lui. On pourrait dire seulement que Sabine n'a pas une raison assez forte pour s'en aller, que cette sortie rend son personnage plus inutile et plus froid; que c'était à Sabine, et non à une confidente, à écouter les choses importantes que Camille va annoncer; que cette idée d'entretenir Julie diminue l'intérêt; qu'un simple entretien ne doit jamais entrer dans la tragédie; que les principaux personnages ne doivent paraître que pour avoir quelque chose d'important à dire ou à entendre; qu'enfin il eût été plus théâtral et plus intéressant que Sabine eût reproché à Camille sa joie, et que Camille lui en eût appris la cause. (V.)

[3] Cette formule de conversation ne doit jamais entrer dans la tragédie, où les personnages doivent, pour ainsi dire, parler malgré eux, emportés par la passion qui les anime. (V.)

[4] *Plus unique* ne peut se dire; *unique* n'admet ni de plus, ni de moins. (V.)

[5] Ce vers porte entièrement le caractère de la comédie. Corneille en ayant fait plusieurs, en conserva souvent le style. Cela était permis de son temps; on ne distinguait pas assez les bornes qui séparent le familier du simple : le simple est néces-

Oubliez Curiace, et recevez Valère,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
Vous serez toute nôtre[1], et votre esprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi! vous appelez crime un change raisonnable!

CAMILLE.

Quoi! le manque de foi vous semble pardonnable?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire :
Je vous vis encore hier entretenir Valère;
Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage[2],
N'en imaginez rien qu'à son désavantage[3];
De mon contentement un autre était l'objet.
Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet;
Je garde à Curiace une amitié trop pure
Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur
Par un heureux hymen mon frère possesseur,
Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père
Que de ses chastes feux je serais le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois;
Unissant nos maisons, il désunit nos rois;
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,
Fit naître notre espoir et le jeta par terre[4],
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis;
Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis.

saire, le familier ne peut être souffert. Peut-être une attention trop scrupuleuse aurait éteint le feu du génie; mais, après avoir écrit avec la rapidité du génie, il faut corriger avec la lenteur scrupuleuse de la critique. (V.)

[1] Vous serez toute nôtre, ...

n'est pas du style noble. Ces familiarités étaient encore d'usage. (V.)

[2] *Faire bon visage* est du discours le plus familier. (V.)

[3] Tout cela est d'un style un peu trop bourgeois, qui était admis alors. Il ne serait pas permis aujourd'hui qu'une fille dit que c'est un désavantage de ne lui pas plaire. (V.)

[4] Non-seulement un *espoir jeté par terre* est une expression vicieuse, mais la même idée est exprimée ici en quatre façons différentes; ce qui est un vice plus grand. Il faut, autant qu'on le peut, éviter ces pléonasmes; c'est une abondance stérile : je ne crois pas qu'il y en ait un seul exemple dans Racine. (V.)

Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes!
Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes!
Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux!
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux;
Vous avez vu depuis les troubles de mon âme :
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,
Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez si celui qui me fut hier rendu
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux[1],
Me promit par ces vers la fin de mes travaux :
« Albe et Rome demain prendront une autre face[2];
« Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
« Et tu seras unie avec ton Curiace,
« Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »
Je pris sur cet oracle une entière assurance,
Et comme le succès passait mon espérance,
J'abandonnai mon âme à des ravissements
Qui passaient les transports des plus heureux amants.
Jugez de leur excès : je rencontrai Valère,
Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire,
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui :
Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui;
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace[3] :

[1] *Parler à faux* n'est pas sans doute assez noble, ni même assez juste. Un coup porte à faux, on est accusé à faux, dans le style familier; mais on ne peut dire, *il parle à faux*, dans un discours tant soit peu relevé. (V.)

[2] On pourrait souhaiter que cet oracle eût été plutôt rendu dans un temple que par un Grec qui fait des prédictions au pied d'une montagne. Remarquons encore qu'un oracle doit produire un événement et servir au nœud de la pièce, et qu'ici il ne sert presque à rien qu'à donner un moment d'espérance. J'oserais encore dire que ces mots à double entente, *sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais*, paraissent seulement une plaisanterie amère, une équivoque cruelle sur la destinée malheureuse de Camille. Le plus grand défaut de cette scène, c'est son inutilité. Cet entretien de Camille et de Julie roule sur un objet trop mince, et qui ne sert en rien, ni au nœud, ni au dénoûment. Julie veut pénétrer le secret de Camille, et savoir si elle aime un autre que Curiace : rien n'est moins tragique. (V.)

[3] On pourrait faire ici une réflexion que je ne hasarde qu'avec la défiance convenable; c'est que Camille était plus en droit de laisser paraître son indifférence pour Valère que de l'écouter avec complaisance; c'est qu'il était même plus naturel de lui montrer de *la glace*, quand elle se croyait sûre d'épouser son amant, que de *faire bon visage* à un homme qui lui déplaît; et enfin ce trait raffiné marque plus de subtilité que de sentiment, il n'y a rien là de tragique. Mais ce vers,

Tout ce que je voyais me semblait Curiace,

est si beau qu'il semble tout excuser.

Il est vrai que ce petit incident, qui ne consiste que dans la joie que Camille a ressentie, ne produit aucun événement, et

Tout ce que je voyais me semblait Curiace;
Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux;
Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui se hasarde;
J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde[1];
Mon esprit rejetait ces funestes objets,
Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes;
Mille songes affreux, mille images sanglantes,
Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur,
M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite[2];
Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite;
Ils s'effaçaient l'un l'autre; et chaque illusion
Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète[3].

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal, s'il y faut ce remède!
Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous[4],
Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux;
Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux?
Est-ce toi, Curiace? en croirai-je mes yeux?

SCÈNE III.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme
Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome[1];
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers ou du sang des Romains[2].
J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire;
Et comme également en cette extrémité
Je craignais la victoire et la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste:
Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste[3],
Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considère ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée[4].
Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer;
Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer;
Et, si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.
Mais as-tu vu mon père? et peut-il endurer[5]

n'est pas nécessaire à la pièce; mais il produit des sentiments. Ajoutons que dans un premier acte on permet des incidents de peu d'importance, qu'on ne souffrirait pas dans le cours d'une intrigue tragique. (V.)

[1] Elle ne prend pas garde à une bataille qui va se donner! Le spectacle de deux armées prêtes à combattre, et le danger de son amant, ne devaient-ils pas autant l'alarmer que le discours d'un Grec au pied du mont Aventin a dû la rassurer? Le premier mouvement, dans une telle occasion, n'est-il pas de dire: *Ce Grec m'a trompée; c'est un faux prophète?* Avait-elle besoin d'un songe pour craindre ce que deux armées rangées en bataille devaient assez lui faire redouter? (V.)

[2] Ce songe est beau, en ce qu'il alarme un esprit rassuré par un oracle. Je remarquerai ici qu'en général un songe, ainsi qu'un oracle, doit servir au nœud de la pièce; tel est le songe admirable d'Athalie: elle voit un enfant en songe, elle trouve ce même enfant dans le temple; c'est là que l'art est poussé à sa perfection.

Un rêve qui ne sert qu'à faire craindre ce qui doit arriver ne peut avoir que des beautés de détail, n'est qu'un ornement passager. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui un *remplissage*. *Mille* songes, *mille* images, *mille* amas, sont d'un style trop négligé, et ne disent rien d'assez positif. (V.)

[3] Pourquoi un songe s'interprète-t-il en sens contraire? Voyez les songes expliqués par Joseph, par Daniel; ils sont funestes par eux-mêmes et par leur explication. (V.)

[4] *Avoir le dessus ou le dessous* ne se dit que dans la poésie burlesque; c'est le *di sopra* et le *di sotto* des Italiens. L'Arioste emploie cette expression lorsqu'il se permet le comique; le Tasse ne s'en sert jamais. (V.) — Racine a dit dans *Phèdre*:

Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus,

et Racine ne crut pas faire un vers burlesque. En général, Voltaire est trop tranchant dans les exclusions qu'il donne à de certains mots, et dans ses décisions grammaticales; son génie l'appelait à de plus grandes choses. (P.)

[1] Camille vient de dire à la fin de la scène précédente:

. . . . Jamais ce nom (d'époux) ne sera pour un homme
Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.

On ne permet plus de répéter ainsi un vers. (V.)

Nous doutons qu'on ne permît plus une répétition de ce genre: elle nous paraît naturelle; elle peut même avoir de la grâce. (P.)

[2] *Rougir* est employé ici en deux acceptions différentes. Les mains *rouges de sang*, elles ne sont rouges en un autre sens que quand elles sont meurtries par le poids des fers, mais cette figure ne manque pas de justesse, parce qu'en effet il y a de la rougeur dans l'un et dans l'autre cas. (V.)

[3] Il est bien étrange que Camille interrompe Curiace pour le soupçonner et le louer d'être un lâche. Ce défaut est grand, et il était aisé de l'éviter. Il était naturel que Curiace dit d'abord ce qu'il doit dire; qu'il ne commençât point par répéter les vers de Camille, par lui dire qu'*il a cru que Camille aimait Rome et la gloire*, qu'*elle mépriserait sa chaîne, et haïrait sa victoire*; et que, *comme il craint la victoire et la captivité*... etc. De tels propos ne sont pas à leur place; il faut aller au fait: *Semper ad eventum festinat.* (V.)

[4] Ces vers condamnent trop l'idée de Camille, que son amant est traître à son pays. Il fallait supprimer toute cette tirade. (V.)

[5] Ce mot *endurer* est du style de la comédie: on ne dit que dans le discours le plus familier, *j'endure que*, *je n'endure pas*

Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer,
Ne préfère-t-il point l'État à sa famille ?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?
Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi ?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse
Qui témoignait assez une entière allégresse ;
Mais il ne m'a point vu, par une trahison,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle ;
Je soupirais pour vous en combattant pour elle;
Et s'il fallait encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,
Si la guerre durait, je serais dans l'armée :
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix! Et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE.

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle [1],
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'aurait-on jamais cru! Déjà les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçaient des yeux, et marchant fièrement,
N'attendaient, pour donner, que le commandement;
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de silence;
Et l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains,
« Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains [2]?
« Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes :
« Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
« Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds,
« Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux;
« Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes :
« Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
« Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,
« Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs?
« Nos ennemis communs attendent avec joie
« Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
« Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,
« Dénué d'un secours par lui-même détruit.
« Ils ont assez longtemps joui de nos divorces [1];
« Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,
« Et noyons dans l'oubli ces petits différends
« Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
« Que si l'ambition de commander aux autres
« Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
« Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
« Elle nous unira, loin de nous diviser.
« Nommons des combattants pour la cause commune;
« Que chaque peuple aux siens attache sa fortune;
« Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
« Que le faible parti prenne loi du plus fort :
« Mais sans indignité pour des guerriers si braves,
« Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
« Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
« Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
« Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »
Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :
Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami;
Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
Volaient, sans y penser, à tant de parricides,
Et font paraître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée
Sous ces conditions est aussitôt jurée :
Trois combattront pour tous; mais pour les mieux choisir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :
Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O dieux, que ce discours rend mon âme contente!

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme :
Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome;
D'un et d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis [2].
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères;
Et mes désirs ont eu des succès si prospères,

que. Le terme *endurer* ne s'admet dans le style noble qu'avec un accusatif, *les peines que j'endure*. (V.)

[1] On sent ici combien Sabine ferait un meilleur effet que la confidente Julie. Ce n'est point à Julie à dire, *sachons pleinement*; c'est toujours à la personne la plus intéressée à interroger. (V.)

[2] J'ose dire que dans ce discours imité de Tite-Live, l'auteur français est au-dessus du romain, plus nerveux, plus touchant; et quand on songe qu'il était gêné par la rime et par une langue embarrassée d'articles, et qui souffre peu d'inversions, qu'il a surmonté toutes ces difficultés, qu'il n'a employé le secours d'aucune épithète, que rien n'arrête l'éloquente rapidité de son discours, c'est là qu'on reconnait le grand Corneille. Il n'y a que *tant et tant de nœuds* à reprendre. (V.)

[1] Ce mot de *divorces*, s'il ne signifiait que des querelles, serait impropre : mais ici il dénote les querelles de deux peuples unis; et par là il est juste, nouveau, et excellent. (V.)

[2] On doit avouer que *renouer avec ses vieux amis* est de la prose familière, qu'il faut éviter dans le style tragique; bien entendu qu'on ne sera jamais ampoulé. (V.)

Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain [1]
Le bonheur sans pareil de vous donner la main [2].
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement [3],
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères [4].

JULIE.

Allez, et cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime [5]:
Cette superbe ville en vos frères et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous;
Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres [6],
D'une seule maison brave toutes les nôtres:
Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire [1]:
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix [2]
En pouvait à bon titre immortaliser trois;
Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme,
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis
Me font y prendre part autant que je le puis:
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte:
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe et prévois son malheur:
Puisque vous combattez, sa perte est assurée;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle
Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle:
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance;
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance;
Et du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi; mais mon âme ravie
Remplira son attente, ou quittera la vie.
Qui veut mourir, ou vaincre, est vaincu rarement;
Ce noble désespoir périt malaisément [3].

[1] *A demain* est trop du style de la comédie. Je fais souvent cette observation; c'était un des vices du temps. La *Sophonisbe* de Mairet est tout entière dans ce style; et Corneille s'y livrait quand les grandes images ne le soutenaient pas. (V.)

[2] *Le bonheur sans pareil* n'était pas si ridicule qu'aujourd'hui. Ce fut Boileau qui proscrivit toutes ces expressions communes de *sans pareil*, *sans seconde*, *à nul autre pareil*, *à nulle autre seconde*. (V.)

[3] Ce vers et le précédent sont de pure comédie: aussi les retrouve-t-on mot à mot dans la comédie du *Menteur:* mais l'auteur aurait dû les retrancher de la tragédie des *Horaces*. (V.)

[4] Il n'est pas inutile de dire aux étrangers que *misère* est, en poésie, un terme noble, qui signifie *calamité*, et non pas *indigence*.

> Hécube près d'Ulysse acheva sa *misère* . . . .
> Peut-être je devrais, plus humble en ma *misère*.
>
> RACINE. (V.)

[5] *Illégitime* pourrait n'être pas le mot propre en prose; on dirait: *un mauvais choix*, *un choix dangereux*, etc. *Illégitime* non-seulement est pardonné à la rime, mais devient une expression forte, et signifie qu'il y aurait de l'injustice à ne point choisir les trois plus braves. (V.) — Ce mot n'est point pardonné à la rime, dès qu'il devient une expression forte, il est ordonné par le sens. (P.)

[6] Il y avait dans les premières éditions:

> Et ne nous opposant d'autres bras que les vôtres, etc.

Ni l'une ni l'autre manière n'est élégante, et *illustre ardeur d'oser* n'est pas français. *D'une maison braver les autres* n'est pas une expression heureuse; mais le sens est fort beau. On voit que quelquefois Corneille a mal corrigé ses vers. Je crois que l'on peut imputer cette singularité non-seulement au peu de bons critiques que la France avait alors, au peu de connaissance de la pureté et de l'élégance de la langue, mais au génie même de Corneille, qui ne produisait ses beautés que quand il était animé par la force de son sujet. (V.) — *D'une seule maison brave toutes les autres* nous paraît d'un très-beau sens, et même un beau vers. Celui qui le précède valait mieux dans les premières éditions; il était plus naturel, plus simple, et Corneille eut tort de le changer. (P.)

[1] Remarquez que *hautement* fait languir le vers, parce que ce mot est inutile. (V.)

[2] Cette répétition, *oui*, *l'honneur*, est très-vicieuse. *Omne supervacuum pleno de pectore manat*. C'est ici ce qu'on appelle une battologie: il est permis de répéter dans la passion, mais non pas dans un compliment. (V.)

[3] Un *désespoir* qui *périt malaisément* n'a pas un sens clair; de plus, Horace n'a point de désespoir. Ce vers est le seul qu'on puisse reprendre dans cette belle tirade. (V.) — C'est une résolu-

Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas! c'est bien ici que je dois être plaint.
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe asservie,
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,
Et que l'unique bien où tendent ses désirs
S'achète seulement par vos derniers soupirs!
Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre;
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,
Et je le recevrais en bénissant mon sort,
Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre;
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre:
La gloire en est pour vous, et la perte pour eux;
Il vous fait immortel, et les rend malheureux:
On perd tout quand on perd un ami si fidèle [1].
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCÈNE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien, qui sont les trois?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères [2].

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères?
Ce choix vous déplaît-il?

CURIACE.

Non, mais il me surprend;
Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre;
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort [1]:
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
Offre à notre constance une illustre matière;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur [2];
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes [3].
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire,

tion désespérée que celle de vaincre ou de mourir; telle est la résolution d'Horace, très-bien caractérisée, à ce qu'il nous semble, par l'expression de *noble désespoir*, qui d'ailleurs est très-belle. Nous ne trouvons dans ce vers aucune obscurité, et nous ne voyons pas qu'il mérite d'être repris. (P.)

[1] *Perte* suivie de deux fois *perd* est une faute bien légère. (V.)

[2] Ce n'est pas ici une battologie; cette répétition, *vous et vos deux frères*, est sublime par la situation. Voilà la première scène au théâtre où un simple messager ait fait un effet tragique en croyant apporter des nouvelles ordinaires. J'ose croire que c'est la perfection de l'art. (V.)

[1] Cet entassement, cette répétition, cette combinaison de *ciel*, de *dieux*, d'*enfers*, de *démons*, de *terre*, et d'*hommes*; de *cruel*, d'*horrible*, d'*affreux*, est, je l'avoue, bien condamnable. Cependant le dernier vers fait presque pardonner ce défaut. (V.)

[2] *Le sort qui veut se mesurer avec la valeur* paraît bien recherché, bien peu naturel; mais que ce qui suit est admirable! (V.)

[3] Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes,

n'est pas une expression propre. Ce mot de *fortunes* au pluriel ne doit jamais être employé sans épithète: *bonnes* et *mauvaises fortunes*, *fortunes diverses*, mais jamais *des fortunes*. Cependant le sens est si beau, et la poésie a tant de priviléges, que je ne crois pas qu'on puisse condamner ce vers. (V.)

Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire [1];
Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on brigueraít en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur;
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie;
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr.
L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare :
Mais votre fermeté tient un peu du barbare;
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance;
Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait [2],
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome;
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme :
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur;
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte;

[1] Rien ne fait mieux sentir les difficultés attachées à la rime que ce vers faible, ces *mille* qui ont *fait*, ces *mille* qui pourraient *faire*, pour rimer à *ordinaire*. Le reste est d'une beauté achevée. (V.) — Voltaire blâme ce deuxième hémistiche, comme fait uniquement pour la rime. J'avoue que cette espèce de répétition ne me choque point : elle me semble naturelle, amenée par le sens et par le ton de la phrase. (La H.)

[2] . . . . Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,

n'est pas français. On peut dire en prose, et non en vers : *J'ai dû vous estimer autant que je fais*, ou *autant que je le fais*; mais non pas *autant que je vous fais*; et le mot *faire*, qui revient immédiatement après, est encore une faute : mais ce sont des fautes légères qui ne peuvent gâter une si belle scène. (V.)

Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain [1].

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La solide vertu dont je fais vanité [2]
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur est grand; il est au plus haut point;
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point :
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie;
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
Qui, près de le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégresse aussi pleine et sincère
Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;
Et, pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus [3].

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue;
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue;
Comme notre malheur elle est au plus haut point :
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte [4];

[1] Cette tirade fit un effet surprenant sur tout le public, et les deux derniers vers sont devenus un proverbe, ou plutôt une maxime admirable. (V.)

[2] Il y a ici une sorte de contradiction dans les termes. On ne peut faire vanité de ce qui est *solide;* il fallait : *Dont je me fais un devoir*, ou *dont je fais gloire*. (La H.)

[3] A ces mots, *je ne vous connais plus*, — *je vous connais encore*, on se récria d'admiration; on n'avait jamais rien vu de si sublime : il n'y a pas dans Longin un seul exemple d'une pareille grandeur. Ce sont ces traits qui ont mérité à Corneille le nom de grand, non-seulement pour le distinguer de son frère, mais du reste des hommes. Une telle scène fait pardonner mille défauts. (V.) — Voilà une remarque qui prouve combien Voltaire était digne de juger Corneille. Il loue le génie avec l'enthousiasme du génie; il s'élève au-dessus des petites passions qui paraissent ailleurs l'avoir égaré, et qui donnèrent lieu à ses détracteurs de l'accuser de jalousie. (P.)

[4] Un des excellents esprits de nos jours (Vauvenargues) trouvait dans ces vers un outrage odieux qu'Horace ne devait pas faire à son beau-frère : je lui dis que cela préparait au meurtre de Camille, et il ne se rendit pas. Voici ce qu'il en dit dans son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain* : « Corneille apparemment veut peindre ici une valeur féroce; mais « s'exprime-t-on ainsi avec un ami et un guerrier modeste? La « fierté est une passion fort théâtrale; mais elle dégénère en va- « nité et en petitesse sitôt qu'on la montre sans qu'on la pro- « voque. » J'ajouterai à cette réflexion de l'homme du monde

Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous [1].
Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

SCÈNE V.

HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace [2],
Ma sœur?

CAMILLE.

Hélas! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur;
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,
Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous.
Comme si je vivais, achevez l'hyménée;
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,

qui pensait le plus noblement, qu'outre la fierté déplacée d'Horace, il y a une ironie, une amertume, un mépris dans sa réponse, qui sont plus déplacés encore. (V.)

Des beautés d'un ordre supérieur, telles que ce caractère si fortement imaginé et si bien soutenu du jeune Horace, pouvaient échapper au marquis de Vauvenargues, qui n'était guère, avec beaucoup d'esprit et des vues très-fines, que ce qu'on appelait alors dans le monde un homme de bonne compagnie. Ces vieux Romains, dont Corneille avait si bien saisi le génie, pouvaient paraître démesurés dans un souper de Paris; mais Corneille les avait conçus tels qu'ils étaient peints dans l'histoire, ne voyant rien hors de leur patrie, qui était tout pour eux. Voltaire avait très-bien observé que, par cette réponse austère, Horace préparait le spectateur au meurtre de Camille : il pouvait ajouter encore que, dès la scène précédente, ce même Horace avait établi ce grand caractère qu'il doit garder toute la pièce, en disant à Curiace, avec l'enthousiasme d'un vrai Romain :

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!

Voltaire se laissait tromper par l'amitié qu'il avait eue pour M. de Vauvenargues; il oubliait, en s'abaissant aux fonctions de commentateur, ce noble enthousiasme qui l'avait animé lorsque lui-même traçait, dans la manière de Corneille, le caractère des deux Brutus. (P.)

[1] *Voici venir* ne se dit plus. Pourquoi fait-il un si bel effet en italien, *Ecce venir la barbara reina*, et qu'il en fait un si mauvais en français? N'est-ce point parce que l'italien fait toujours usage de l'infinitif? *Un bel tacer*; nous ne disons pas *un beau taire*. C'est dans ces exemples que se découvre le génie des langues. (V.)

[2] *L'état* ne se dit plus, et je voudrais qu'on le dît; notre langue n'est pas assez riche pour bannir tant de termes dont Corneille s'est servi heureusement. (V.)

Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse.
Consumez avec lui toute cette faiblesse,
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort;
Mais après le combat ne pensez plus au mort.
(*à Curiace.*)
Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace? et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi:
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime;
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,
Elle se prend au ciel, et l'ose quereller.
Je vous plains, je me plains; mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non; je te connais mieux, tu veux que je te prie,
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie [1].
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre;
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre [2] :
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien;
Souffre qu'un autre aussi puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,
Et que sous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie!
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi;
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte.

CAMILLE.

Quoi! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis!

[1] . . . Mon pouvoir t'excuse à ta patrie,

n'est pas français; il faut *envers ta patrie*, *auprès de ta patrie*. (V.)

[2] Ces *autre* ne seraient plus soufferts, même dans le style comique. Telle est la tyrannie de l'usage; *nul autre* donne peut-être moins de rapidité et de force au discours. (V.)

CURIACE.

Avant que d'être à vous je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
Ta sœur de son mari !

CURIACE.

Telle est notre misère,
Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête!

CURIACE.

Il n'y faut plus penser; en l'état où je suis,
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure :
Mon insensible amant ordonne que je meure;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours [1] !
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours [2] !
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue!
Ma constance contre elle à regret s'évertue.
N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs;
Je sens qu'elle chancelle, et défend mal la place.
Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace.
Faible d'avoir déjà combattu l'amitié,
Vaincrait-elle à la fois l'amour et la pitié?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et, pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous :
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage [3].
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage!
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi!
En faut-il plus encor? je renonce à ma foi.
Rigoureuse vertu dont je suis la victime,
Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux
Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux;
Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide,
Et cesse d'aspirer au nom de fratricide.
Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?
Je te préparerais des lauriers de ma main;
Je t'encouragerais, au lieu de te distraire;
Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère.
Hélas! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui,
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
Il revient : quel malheur, si l'amour de sa femme
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme [1] !

SCÈNE VI.

HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux, Sabine le suit! Pour ébranler mon cœur,
Est-ce peu de Camille? y joignez-vous ma sœur?
Et, laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage?

SABINE.

Non, non, mon frère, non, je ne viens en ce lieu [2]
Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,
Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche [3] :

[1] Remarquez qu'on peut dire *le langage des pleurs*, comme on dit *le langage des yeux*; pourquoi? parce que les regards et les pleurs expriment le sentiment; mais on ne peut dire *le discours des pleurs*, parce que ce mot *discours* tient au raisonnement. Les pleurs n'ont point de discours; et, de plus, *avoir des discours* est un barbarisme. (V.)

[2] Ces réflexions générales font rarement un bon effet; on sent que c'est le poëte qui parle; c'est à la passion du personnage à parler. Un *bel œil* n'est ni noble ni convenable : il n'est pas question ici de savoir si Camille a un *bel œil*, et si un bel œil est fort; il s'agit de perdre une femme qu'on adore, et qu'on va épouser. Retranchez ces quatre premiers vers, le discours en devient plus rapide et plus pathétique. (V.)

[3] J'ose penser qu'il y a ici plus d'artifice et de subtilité que de naturel. On sent trop que Curiace ne parle pas sérieusement. Ce trait de rhéteur refroidit; mais Camille répond avec des sentiments si vrais, qu'elle couvre tout d'un coup ce petit défaut. (V.)

[1] . . . Quel malheur, si l'amour de sa femme
Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme!

n'est pas français; la grammaire demande, *ne peut pas plus sur lui*. Ces deux vers ne sont pas faits. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans Corneille la pureté, la correction, l'élégance du style : ce mérite ne fut connu que dans les beaux jours du siècle de Louis XIV. C'est une réflexion que les lecteurs doivent faire souvent pour justifier Corneille, et pour excuser la multitude des notes du commentateur. (V.)

[2] Ces trois *non*, et *en ce lieu*, font un mauvais effet. On sent que le *lieu* est pour la rime, et les *non* redoublés pour le vers. Ces négligences, si pardonnables dans un bel ouvrage, sont remarquées aujourd'hui. Mais ces termes, *en ce lieu*, *en ces lieux*, cessent d'être une expression oiseuse, une cheville, quand ils signifient qu'on doit être en ce lieu plutôt qu'ailleurs. (V.) — Pourquoi ces *non* redoublés seraient-ils pour la mesure du vers? Corneille était-il donc réduit à ces misérables ressources? Cette répétition, que le public n'a jamais désapprouvée, lui parut permise à la passion, ou du moins il la jugea sans inconvénient. Voltaire pouvait-il descendre à des remarques si minutieuses? (P.)

[3] *Se fâche* est trop faible, trop du style familier; mais le lec

Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,
Je le désavoûrais pour frère ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une prière
Digne d'un tel époux et digne d'un tel frère?
Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
La mettre en son éclat sans mélange de crimes;
Enfin, je vous veux faire ennemis légitimes.
Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien:
Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne;
Et puisque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr:
Albe le veut, et Rome; il faut leur obéir.
Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge[1]:
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
Mais quoi! vous souilleriez une gloire si belle,
Si vous vous animiez par quelque autre querelle:
Le zèle du pays vous défend de tels soins;
Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins[2].
Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire;
Commencez par sa sœur à répandre son sang,
Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne sacrifice à vos chères patries:
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
Quoi! me réservez-vous à voir une victoire
Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire[3],
Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme,
Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?
Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu:
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne;
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains;
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées;
Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme!

CURIACE.

O ma sœur!

CAMILLE.

Courage! ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs; vos visages pâlissent:
Quelle peur vous saisit? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine? et quelle est mon offense,
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?
Que t'a fait mon honneur? et par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point[1];
Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse;
La dispute déjà m'en est assez honteuse.
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre; on vient à ton secours.

SCÈNE VII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ce ci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes[2]?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes[3]?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.

teur doit examiner quelque chose de plus important; il verra que cette scène de Sabine n'était pas nécessaire, qu'elle ne fait pas un coup de théâtre, que le discours de Sabine est trop artificieux, que sa douleur est trop étudiée, que ce n'est qu'un effort de rhétorique. Cette proposition qu'un des deux la tue, et que l'autre la venge, n'a pas l'air sérieux; et d'ailleurs, cela n'empêchera pas que Curiace ne combatte le frère de sa maîtresse, et qu'Horace ne combatte l'époux promis à sa sœur. De plus, Camille est un personnage nécessaire, et Sabine ne l'est pas; c'est sur Camille que roule l'intrigue. Épousera-t-elle son amant? ne l'épousera-t-elle pas? Ce sont les personnages dont le sort peut changer, et dont les passions doivent être heureuses ou malheureuses, qui sont l'âme de la tragédie. Sabine n'est introduite dans la pièce que pour se plaindre. (V.)

[1] Quand Sabine vient proposer à son frère et à son mari de lui donner la mort, on sait trop qu'ils ne le feront ni l'un ni l'autre. Ce n'est donc qu'une vaine déclamation: car Sabine ne doit pas plus le demander qu'ils ne doivent le faire; c'est un remplissage amené par des sentiments peu naturels. (La H.)

[2] *Ce peu* et *ce moins* font un mauvais effet, et *vous vous étiez moins* est prosaïque et familier. (V.)

[3] Ces vers échappent quelquefois au génie dans le feu de la composition. Ils ne disent rien, mais ils accompagnent des vers qui disent beaucoup. (V.)

[1] Notre malheureuse rime arrache quelquefois de ces mauvais vers: ils passent à la faveur des bons; mais ils feraient tomber un ouvrage médiocre dans lequel ils seraient en grand nombre. (V.)

[2] *Qu'est-ce ci* ne se dit plus aujourd'hui que dans le discours familier. (V.)

[3] *Avec des femmes* serait comique en toute autre occasion; mais je ne sais si cette expression commune ne va pas ici jusqu'à la noblesse, tant elle peint bien le vieil Horace. (V.)

Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse;
Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre;
Et si notre faiblesse ébranlait leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.
Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes;
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes.
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII.

LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et, de grâce, empêchez surtout qu'elles ne sortent.
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous sont ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice;
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent [1].

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je? et par quels compliments....

LE VIEIL HORACE.

Ah! n'attendrissez point ici mes sentiments;
Pour vous encourager ma voix manque de termes;
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux [2].
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux [3].

[1] Des pays ne demandent point *des devoirs;* la patrie impose *des devoirs;* elle en demande l'accomplissement. (V.)

[2] Cette larme paternelle qui tombe des yeux de l'inflexible vieillard touche cent fois plus que les plaintes superflues des deux femmes. On reconnait ici la vérité de ce qu'a dit Voltaire, que l'amour n'est point fait pour la seconde place. (LA H.)

[3] J'ai cherché dans tous les anciens et dans tous les théâtres étrangers une situation pareille, un pareil mélange de grandeur d'âme, de douleur, de bienséance, et je ne l'ai point trouvé : je remarquerai surtout que chez les Grecs il n'y a rien dans ce goût. (V.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SABINE [1].

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces;
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins;
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais las! quel parti prendre en un sort si contraire?
Quel ennemi choisir, d'un époux ou d'un frère?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres:
Regardons leur honneur comme un souverain bien;
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains;
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains;
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire;
Et sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang [2],
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.
Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,
Vain effort de mon âme, impuissante lumière,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir!
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,

[1] Ce monologue de Sabine est absolument inutile, et fait languir la pièce. Les comédiens voulaient alors des monologues. La déclamation approchait du chant, surtout celle des femmes; les auteurs avaient cette complaisance pour elles. Sabine s'adresse sa pensée, la retourne, répète ce qu'elle a dit, oppose parole à parole.

En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille.
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme.
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains.
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause.

Les quatre derniers vers sont plus dans la passion. (V.)

[2] Il ne s'agit point ici de rang : l'auteur a voulu rimer à *sang*. La plus grande difficulté de la poésie française et son plus grand mérite est que la rime ne doit jamais empêcher d'employer le mot propre. (V.)

Poussent un jour qui fuit, et rend les nuits plus sombres[1],
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.
Tu charmais trop ma peine, et le ciel, qui s'en fâche,
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang
Que pour considérer aux dépens de quel sang.
La maison des vaincus touche seule mon âme;
En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée!
Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée!
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés?
Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence[2]?

SCÈNE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie? et que m'apportez-vous[3]?
Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux?
Le funeste succès de leurs armes impies
De tous les combattants a-t-il fait des hosties[4]?
Et m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il mes pleurs?

JULIE.

Quoi! ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore?
Et ne savez-vous point que de cette maison
Pour Camille et pour moi l'on fait une prison?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes;
Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
Et, par les désespoirs[1] d'une chaste amitié,
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle;
Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.
Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer :
A voir de tels amis, des personnes si proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
L'autre d'un si grand zèle admire la fureur;
Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
Et tel l'ose nommer sacrilége et brutale.
Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix;
Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix;
Et ne pouvant souffrir un combat si barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez!

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez :
Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre;
Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
En vain d'un sort si triste on les veut garantir;
Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :
La gloire de ce choix leur est si précieuse,
Et charme tellement leur âme ambitieuse,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'estiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps souille leur renommée;
Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent!

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps se mutinent,
Et leurs cris des deux parts poussés en même temps
Demandent la bataille, ou d'autres combattants.
La présence des chefs a peine est respectée,
Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée,
Le roi même s'étonne; et pour dernier effort :
« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord[2],
« Consultons des grands dieux la majesté sacrée,
« Et voyons si ce change à leurs bontés agrée.
« Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
« Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir? »

[1] La tragédie admet les métaphores, mais non pas les comparaisons; pourquoi? parce que la métaphore, quand elle est naturelle, appartient à la passion; les comparaisons n'appartiennent qu'à l'esprit. (V.)

[2] Ces quatre derniers vers semblent dignes de la tragédie; mais ce monologue ne semble qu'une amplification. (V.)

[3] Autant la première scène a refroidi les esprits, autant cette seconde les échauffe; pourquoi? c'est qu'on y apprend quelque chose de nouveau et d'intéressant : il n'y a point de vaine déclamation, et c'est là le grand art de la tragédie, fondé sur la connaissance du cœur humain, qui veut toujours être remué. (V.)

[4] *Hostie* ne se dit plus, et c'est dommage; il ne reste plus que le mot de *victime*. Plus on a de termes pour exprimer la même chose, plus la poésie est variée. (V.)

[1] On n'emploie plus aujourd'hui *désespoir* au pluriel; il fait pourtant un très-bel effet. *Mes déplaisirs*, *mes craintes*, *mes douleurs*, *mes ennuis*, disent plus que *mon déplaisir*, *ma crainte*, etc. Pourquoi ne pourrait-on pas dire *mes désespoirs*, comme on dit *mes espérances?* Ne peut-on pas désespérer de plusieurs choses, comme on peut en espérer plusieurs? (V.)

[2] *En ce discord* ne se dit plus, mais il est à regretter. (V.)

Il se tait, et ces mots semblent être des charmes;
Même aux six combattants ils arrachent les armes;
Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encore les dieux.
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle;
Et, soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme si toutes deux le connaissaient pour roi[1].
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoûront point un combat plein de crimes;
J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

SCÈNE III.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, que je vous die une bonne nouvelle[2].

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle;
On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui :
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui :
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes;
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes;
Et tout l'allégement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix;
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix;
Ils descendent bien moins dans de si bas étages[3],
Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,
De qui l'indépendante et sainte autorité
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre;
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre;
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qui fait pour nous prenons plus d'assurance,
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie;
Et lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit sans nous en ces événements,
Et ne les règle point dessus nos sentiments.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce.
Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe[1].
Modérez vos frayeurs; j'espère à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour[2];
Et que nous n'emploîrons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi, je n'espère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

SCÈNE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme[3] :
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme;

[1] C'est une petite faute : le sens est, *comme si toutes deux voyaient en lui leur roi. Connaître un homme pour roi* ne signifie pas le reconnaître pour son souverain. On peut connaître un homme pour roi d'un autre pays, *connaître* ne veut pas dire *reconnaître*. (V.)

[2] Au lieu de *die*, on a imprimé *dise* dans les éditions suivantes. *Die* n'est plus qu'une licence; on ne l'emploie que pour la rime. *Une bonne nouvelle* est du style de la comédie : ce n'est là qu'une très-légère inattention. Il était très-aisé à Corneille de mettre : *Ah! ma sœur, apprenez une heureuse nouvelle*, et d'exprimer ce petit détail autrement; mais alors ces expressions familières étaient tolérées; elles ne sont devenues des fautes que quand la langue s'est perfectionnée : et c'est à Corneille même qu'elle doit en partie cette perfection. On fit bientôt une étude sérieuse d'une langue dans laquelle il avait écrit de si belles choses. (V.)

[3] *Bas étages* est bien bas, et la pensée n'est que poétique. Cette contestation de Sabine et de Camille paraît froide dans un moment où l'on est si impatient de savoir ce qui se passe. Ce discours de Camille semble avoir un autre défaut : ce n'est point à une amante à dire que les *dieux inspirent toujours les rois*, qu'*ils sont des rayons de la divinité;* c'est là de la déclamation d'un rhéteur dans un panégyrique. Ces contestations de Camille et de Sabine sont, à la vérité, des jeux d'esprit un peu froids; c'est un grand malheur que le peu de matière que fournit la pièce ait obligé l'auteur à y mêler ces scènes qui, par leur inutilité, sont toujours languissantes. (V.)

[1] Ce vers de comédie démontre l'inutilité de la scène. La nécessité de savoir comme tout se passe condamne tout ce froid dialogue. (V.)

[2] Ce discours de Julie est trop d'une soubrette de comédie. (V.)

[3] Cette scène est encore froide. On sent trop que Sabine et Camille ne sont là que pour amuser le peuple en attendant qu'il arrive un événement intéressant; elles répètent ce qu'elles ont déjà dit. Corneille manque à la grande règle, *semper ad eve-*

Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens :
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens,
Mais, à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux;
L'hymen qui nous attache en une autre famille [1]
Nous détache de celle où l'on a vécu fille;
On voit d'un œil divers des nœuds si différents,
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents :
Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère;
Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, et nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes;
Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter,
Pour moi j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre [2].
Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :
L'hymen n'efface point ces profonds caractères;
Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères;
La nature en tout temps garde ses premiers droits;
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :
Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes;
Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes [3] :
Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez [1]
Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison,
Et laissez votre sang hors de comparaison :
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter;
Mais pour vous, le devoir vous donne, dans vos plaintes,
Où porter vos souhaits, et terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais :
Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits [2] :
On peut lui résister quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi :
Il entre avec douceur, mais il règne par force [3];
Et quand l'âme une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut [4] :
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles [5].

SCÈNE V.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles [6],
Mes filles; mais en vain je voudrais vous celer

tum festinat; mais quel homme l'a toujours observée? J'avouerai que Shakespeare est, de tous les auteurs tragiques, celui où l'on trouve le moins de ces scènes de pure conversation : il y a presque toujours quelque chose de nouveau dans chacune de ses scènes; c'est, à la vérité, aux dépens des règles et de la bienséance et de la vraisemblance; c'est en entassant vingt années d'événements les uns sur les autres, c'est en mêlant le grotesque au terrible; c'est en passant d'un cabaret à un champ de bataille, et d'un cimetière à un trône; mais enfin il attache. L'art serait d'attacher et de surprendre toujours, sans aucun de ces moyens irréguliers et burlesques tant employés sur les théâtres espagnols et anglais. (V.)

[1] Il faut *attache à une autre famille :* d'ailleurs ces vers sont trop familiers. (V.)

[2] Ce mot seul de *raisonnement* est la condamnation de cette scène et de toutes celles qui lui ressemblent. Tout doit être action dans une tragédie; non que chaque scène doive être un événement, mais chaque scène doit servir à nouer ou à dénouer l'intrigue; chaque discours doit être préparation ou obstacle. C'est en vain qu'on cherche à mettre des contrastes entre les caractères dans ces scènes inutiles, si ces contrastes ne produisent rien. (V.)

[3] Ce beau vers est d'une grande vérité; il est triste qu'il soit perdu dans une amplification. (V.)

[1] . . . L'amant qui vous charme, et pour qui vous brûlez,
Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie,

sont des vers comiques qui gâteraient la plus belle tirade. (V.)

[2] Ce *point* est de trop; il faut : *Vous ne connaissez ni l'amour ni ses traits.* (V.)

[3] Ces maximes détachées, qui sont un défaut quand la passion doit parler, avaient alors le mérite de la nouveauté; on s'écriait : *C'est connaître le cœur humain!* Mais c'est le connaître bien mieux que de faire dire en sentiment ce qu'on n'exprimait guère alors qu'en sentences, défaut éblouissant que les auteurs imitaient de Sénèque. (V.)

[4] Ces deux *peut*, ces syllabes dures, ces monosyllabes *veut* et *peut*, et cette idée de vouloir ce que l'amour veut, comme s'il était question ici du dieu d'amour, tout cela constitue deux des plus mauvais vers qu'on pût faire; et c'était de tels vers qu'il fallait corriger. (V.)

[5] Toute cette scène est ce qu'on appelle du remplissage; défaut insupportable, mais devenu presque nécessaire dans nos tragédies, qui sont toutes trop longues, à l'exception d'un très-petit nombre. (V.)

[6] Comme l'arrivée du vieil Horace rend la vie au théâtre qui languissait! quel moment et quelle noble simplicité! On pourrait objecter qu'Horace ne devait pas venir avertir des femmes que leurs époux et leurs frères sont aux mains, que c'est venir

Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler :
Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent;
Et je m'imaginais dans la divinité
Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.
Ne nous consolez point : contre tant d'infortune [1]
La pitié parle en vain, la raison importune.
Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aisément faire en votre présence
De notre désespoir une fausse constance [2];
Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter au dehors, c'est une lâcheté [3];
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.
Nous ne demandons point qu'un courage si fort
S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort.
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes;
Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs,
Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et céderais peut-être à de si rudes coups,
Si je prenais ici même intérêt que vous :
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
Tous trois me sont encor des personnes bien chères;
Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang;
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante :
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
Ils sont, grâces aux dieux, dignes de leur patrie;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement [1]
De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe serait réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces
Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain :
La prudence des dieux autrement en dispose ;
Sur leur ordre éternel mon esprit se repose :
Il s'arme en ce besoin de générosité,
Et du bonheur public fait sa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor;
Un si glorieux titre est un digne trésor [2].
Un jour, un jour viendra que par toute la terre
Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois,
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
Les dieux à notre Ænée ont promis cette gloire.

SCÈNE VI.

LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire [3]?

les désespérer inutilement et sans raison, qu'on les a même renfermées pour ne point entendre leurs cris; qu'il ne résulte rien de cette nouvelle; mais il en résulte du plaisir pour le spectateur, qui, malgré cette critique, est très-aise de voir le vieil Horace. (V.) — Il faut bien qu'elles soient averties de ce qui se passe, qu'on les prépare aux malheurs qu'elles ont à redouter. Loin de venir les désespérer inutilement, le vieil Horace, en leur avouant qu'il partage leurs douleurs, et qu'il a besoin de tout son courage pour ne pas s'attendrir comme elles, est en effet le seul qui puisse adoucir ce que leur situation a de terrible. (P.)

[1] Trompé par un défaut de ponctuation, Voltaire, à qui le sens de ces vers paraît avoir échappé, fait remarquer ici qu'on ne console point *contre* le malheur, mais *du* malheur; qu'on s'arme, qu'on se soutient contre le malheur.

[2] *Faire une fausse constance de son désespoir* est du phébus, du galimatias : est-il possible que le mauvais se trouve ainsi presque toujours à côté du bon! (V.)

[3] Ces sentences et ces raisonnements sont bien mal placés dans un moment si douloureux; c'est là le poëte qui parle et qui raisonne. (V.)

[1] Ce discours du vieil Horace est plein d'un art d'autant plu beau, qu'il ne paraît pas : on ne voit que la hauteur d'un Ro main, et la chaleur d'un vieillard qui préfère l'honneur à la na ture. Mais cela même prépare tout ce qu'il dit dans la scène su vante; c'est là qu'est le vrai génie. (V.)

[2] Notre malheureuse rime n'amène que trop souvent de c expressions faibles ou impropres. *Un titre qui est un dig trésor* ne serait permis que dans le cas où il s'agirait d'opp ce titre à la fortune; mais ici il ne forme pas de sens, et ce de *digne* achève de rendre ce vers intolérable. Quand les po se trouvent ainsi gênés par une rime, ils doivent absolum en chercher deux autres. (V.)

[3] Il semble intolérable qu'une suivante ait vu le combat, que ce père des trois champions de Rome reste inutilement a des femmes pendant que ses enfants sont aux mains, lui q dit auparavant :

> Qu'est-ce-ci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes,
> Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?

C'est une grande inconséquence; c'est démentir son caract Quoi! cet homme qui se sent assez de force pour tuer ses t

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ; [te.
Des trois les deux sont morts, son époux seul vous res-

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;
Mais comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous ;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu [1],
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince [2],
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

enfants *hautement*, s'ils donnent un *mol consentement* à un nouveau choix que le peuple est en droit de faire, quitte le champ où ses trois fils combattent pour venir apprendre à des femmes une nouvelle qu'on doit leur cacher ! Il ne prétexte pas même cette disparate sur l'horreur qu'il aurait de voir ses fils combattre contre son gendre ! Il ne vient que comme messager, lors que Rome entière est sur le champ de bataille ; il reste les bras croisés, tandis qu'une soubrette a tout vu ! Ce défaut peut-il se pardonner ? On peut répondre qu'il est resté pour empêcher les femmes d'aller séparer les combattants ; comme s'il n'y avait pas tant d'autres moyens ! (V.)

[1] Ce mot *invaincu* n'a été employé que par Corneille, et devrait l'être, je crois, par tous nos poëtes. Une expression si bien mise à sa place dans le *Cid* et dans cette admirable scène ne doit jamais vieillir. (V.)

[2] *Ne point* est ici un solécisme ; il faut, *et ne l'auront vue obéir qu'à*. (V.)

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût [1],
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie,
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie [2],
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour [3],
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours [4], et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir, dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

[1] Voilà ce fameux *qu'il mourût*, ce trait du plus grand sublime, ce mot auquel il n'en est aucun de comparable dans toute l'antiquité. Tout l'auditoire fut si transporté, qu'on n'entendit jamais le vers faible qui suit, et le morceau, *n'eût-il que d'un moment retardé sa défaite*, étant plein de chaleur, augmente encore la force du *qu'il mourût*. Que de beautés ! et d'où naissent-elles ? d'une simple méprise très-naturelle, sans complication d'événements, sans aucune intrigue recherchée, sans aucun effort. Il y a d'autres beautés tragiques ; mais celle-ci est au premier rang.

Il est vrai que le vieil Horace, qui était présent quand les Horaces et les Curiaces ont refusé qu'on nommât d'autres champions, a dû être présent à leur combat. Cela gâte jusqu'au *qu'il mourût*. (V.)

Non, le *qu'il mourût* n'est point gâté, et ne saurait l'être. Quoi qu'en dise Voltaire, il n'est point prouvé que le vieil Horace dût être présent au combat. Il est Romain, le *qu'il mourût* l'atteste assez, mais il est père, et lui-même a dit, dans l'autre scène, à Camille et à Sabine :

> Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
> Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre.

Il ne pardonnerait pas à ses fils de s'être déshonorés par une lâcheté ; mais il ne veut être le témoin ni de leur mort, ni de celle des Curiaces. Corneille nous paraît avoir admirablement assorti toutes les parties de ce grand caractère. M. de la Harpe, dans son *Cours de Littérature*, a développé longuement ce que nous ne pourrions qu'effleurer dans cette note, et ce qui n'a jamais été douteux pour les hommes qui savent juger. (P.)

C'est Rome qui a prononcé *qu'il mourût ;* c'est la nature qui, ne renonçant jamais à l'espérance, a dit tout de suite :

> Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

Je veux bien que Rome soit ici plus sublime que la nature : cela doit être. Mais la nature n'est pas *faible* quand elle dit ce qu'elle doit dire. (La H.)

[2] *Chaque goutte* paraît être de trop. Il ne faut pas tant retourner sa pensée.

A sa gloire flétrie : la sévérité de la grammaire ne permet point ce *flétrie*. Il faut, dans la rigueur, *a flétri sa gloire :* mais *a sa gloire flétrie* est plus beau, plus poétique, plus éloigné du langage ordinaire, sans causer d'obscurité. (V.)

[3] *Après ce lâche tour* est une expression trop triviale. (V.)

[4] Ces derniers mots se rapportent naturellement à la honte, mais on ne rompt point le cours d'une honte : il faut donc qu'ils

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément;
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos misères;
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères :
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays :
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis;
Et voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous :
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses;
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte. [te[1]?
Dieux! verrons-nous toujours des malheurs de la sor-
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents[2]?

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme[3];
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme :
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.

tombent sur *chaque instant de sa vie*, qui est plus haut, mais *je romprai bien le cours de chaque instant de sa vie*, ne peut se dire. *Bien* signifie, dans ces occasions, *fortement* ou *aisément :* je le punirai *bien*, je l'empêcherai *bien*. (V.)

[1] Ce *de la sorte* est une expression du peuple, qui n'est pas convenable; elle n'est pas même française. Il faudrait *de cette sorte* ou *d'une telle sorte*. (V.)

[2] Ce dernier vers est de la plus grande beauté; non-seulement il dit ce dont il s'agit, mais il prépare ce qui doit suivre. (V.)

[3] Nous avons vu qu'il est très-extraordinaire que le père n'ait pas été détrompé entre le troisième et le quatrième acte; qu'un vieillard de son caractère, qui a assez de force pour tuer son fils de ses propres mains, à ce qu'il dit, n'en ait pas assez pour être allé sur le champ de bataille; qu'il reste dans sa maison tandis que Rome entière est spectatrice du combat : comment souffrir qu'une suivante soit allée voir ce fameux duel, et que le vieil Horace soit demeuré chez lui? Comment ne s'est-il pas mieux informé pendant l'entre-acte? Pourquoi le père des Horaces ignore-t-il seul ce que tout Rome sait? Je ne sais de réponse à cette critique, sinon que ce défaut est presque excusable, puisqu'il amène de grandes beautés. (V.)

Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste[1]....

CAMILLE.

Ah! mon père, prenez un plus doux sentiment;
Vous verrez Rome même en user autrement;
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard[2],
Camille; je suis père, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable :
C'est sans en triompher que le nombre l'accable;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe sous la force, et ne lui cède point.
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II.

LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'hon-
Il me suffit. [neur;

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait[3].

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion[4].

[1] *Derechef* et *la troupe céleste* sont hors d'usage. *La troupe céleste* est bannie du style noble, surtout depuis que Scarron l'a employée dans le style burlesque. (V.)

[2] *Pour mon regard* est suranné et hors d'usage; c'est pourtant une expression nécessaire. (V.)

[3] Si son fils est coupable d'un *forfait* envers Rome, pourquoi serait-ce au père seul à le punir? (V.)

[4] Je ne sais s'il n'y a pas dans cette scène un artifice trop

Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE.

Quelle confusion, et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsque Albe sous ses lois range notre destin [1] ?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi, Rome donc triomphe [2] !

VALÈRE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi domptés :
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur,
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;
Elle crie au second qu'il secoure son frère :
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus;
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas!

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace [1] :
Son courage sans force est un débile appui;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie;
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie [2].
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver [3] :
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères,
« Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
« C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
Dit-il; et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un État penchant l'inespéré secours!
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace!
Appui de ton pays, et gloire de ta race!
Quand pourrai-je étouffer dans tés embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse?

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer;
Le roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare;
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
Par des chants de victoire et par de simples vœux.
C'est où le roi le mène [4], et tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur et de joie [5];

ble, une méprise trop longtemps soutenue. Il semble que l'auteur ait eu plus d'égards au jeu de théâtre qu'à la vraisemblance. C'est le même défaut que dans la scène de Chimène avec don Sanche, dans le *Cid*. Ce petit et faible artifice, dont Corneille se sert trop souvent, n'est pas la véritable tragédie. (V.)

[1] On ne range point ainsi un destin. (V.) — La phrase de Corneille est poétique, le sens en est très-clair; et nous croyons qu'aujourd'hui même cette expression serait admise. (P.)

[2] Que ce mot est pathétique! comme il sort des entrailles d'un vieux Romain! (V.)

[1] *Redouble la victoire*, *geminatâ victoriâ*, expression plus latine que française. (La H.)

[2] On ne dit plus guère *angoisse*, et pourquoi? quel mot lui a-t-on substitué? *Douleur*, *horreur*, *peine*, *affliction*, ne sont pas des équivalents : *angoisse* exprime la douleur pressante et la crainte à la fois. (V.)

[3] *Braver* est un verbe actif qui demande toujours un régime; de plus, ce n'est pas ici une bravade, c'est un sentiment généreux d'un citoyen qui venge ses frères et sa patrie. (V.)

[4] *Mener à des chants et à des vœux*, n'est ni noble ni juste; mais le récit de Valère a été si beau, qu'on pardonne aisément ces petites fautes. (V.)

[5] *Tandis*, sans un *que*, est absolument proscrit, et n'est plus permis que dans une espèce de style burlesque et naïf, qu'on nomme *marotique* : *Tandis la perdrix vire*.

Faire office de douleur n'est plus français, et je ne sais s'il l'a jamais été : on dit familièrement, *faire office d'ami*, *office*

Mais cet office encor n'est pas assez pour lui;
Il y viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :
Il croit mal reconnaître une vertu si pure,
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE.

De tels remercîments ont pour moi trop d'éclat,
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
Du service d'un fils, et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-dessous du mérite et du fils et du père.
Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
La vertu vous inspire en tous vos mouvements,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office [1].

SCÈNE III.

LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs [2],
Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs;
On pleure injustement des pertes domestiques,
Quand on en voit sortir des victoires publiques [3].
Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme [1]
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome;
Après cette victoire, il n'est point de Romain
Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;
Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,
Et ses trois frères morts par la main d'un époux
Lui donneront des pleurs bien plus justes qu'à vous [2];
Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence aidant son grand courage
Fera bientôt régner sur un si noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche tristesse;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse;
Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang [3].

SCÈNE IV.

CAMILLE.

Oui, je lui ferai voir, par d'infaillibles marques,
Qu'un véritable amour brave la main des Parques [4],
Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans
Qu'un astre injurieux nous donne pour parents.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
Impitoyable père, et par un juste effort

de serviteur, office d'homme intéressé; mais non *office de douleur et de joie.* (V.)

[1] Ici la pièce est finie, l'action est complétement terminée. Il s'agissait de la victoire, et elle est remportée; du destin de Rome, et il est décidé. (V.)

[2] Voici donc une autre pièce qui commence; le sujet en est bien moins grand, moins intéressant, moins théâtral que celui de la première. Ces deux actions différentes ont nui au succès complet des *Horaces*. Il est vrai qu'en Espagne, en Angleterre, on joint quelquefois plusieurs actions sur le théâtre : on représente dans la même pièce la mort de César et la bataille de Philippes. *Nos musas colimus severiores.*

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Remarquez que Camille a été si inutile sur la fin de la première pièce, qu'elle n'a proféré qu'un *hélas* pendant le récit de la mort de Curiace.

Remarquez encore que le vieil Horace n'a plus rien à dire, et qu'il perd le temps à répéter à Camille qu'il va consoler Sabine. (V.)

[3] *Des victoires qui sortent* font une image peu convenable; on ne voit point sortir des victoires comme on voit sortir des troupes d'une ville. (V.)

Ce vers nous paraît très-beau. *Sortir* est ici au figuré, et devient l'équivalent de *naître*. On se console aisément d'une perte dont on voit naître de grands avantages : voilà ce que Corneille a exprimé en poëte, et ce qui nous semble très-heureusement exprimé. Il savait bien *qu'on ne voit pas sortir des victoires comme on voit sortir des troupes d'une ville;* une idée aussi étrange ne pouvait pas même s'offrir à sa pensée : ce qui nous surprend, c'est qu'elle ait pu s'offrir à Voltaire. (P.)

[1] L'auteur répète trop souvent cette idée, et ce n'est pas là le temps de parler de mariage à Camille. (V.)

[2] *Lui donneront des pleurs justes* n'est pas français. C'est Sabine qui donnera des pleurs; ce ne sont pas ses frères morts qui lui en donneront. Un accident fait couler des pleurs, et ne les donne pas. (V.)

[3] *Faites-vous voir... et qu'en...* est un solécisme, parce que *faites-vous voir* signifie *montrez-vous, soyez sa sœur; montrez-vous, soyez, paraissez,* ne peut régir un *que.*

Ajoutez qu'après lui avoir dit *faites-vous voir sa sœur*, il est très-superflu de dire qu'elle est sortie du même flanc. (V.)

[4] Voici Camille qui, après un long silence, dont on ne s'est pas seulement aperçu, parce que l'âme était toute remplie du destin des Horaces et des Curiaces, et de celui de Rome; voici Camille, dis-je, qui s'échauffe tout d'un coup et comme de propos délibéré; elle débute par une sentence poétique, *Qu'un véritable amour brave la main des Parques. Infaillibles marques* n'est là que pour la rime; grand défaut de notre poésie.

Ce monologue même n'est qu'une vaine déclamation. La vraie douleur ne raisonne point tant, ne récapitule point; elle ne dit point qu'on bâtit *en l'air sur le malheur d'autrui*, et que son père *triomphe*, comme son frère, de ce malheur; elle ne s'excite point *à braver la colère*, à essayer de déplaire. Tous ces vains efforts sont froids; et pourquoi? c'est qu'au fond le sujet manque à l'auteur. Dès qu'il n'y a plus de combats dans le cœur, il n'y a plus rien à dire. (V.)

Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort[1].
En vit-on jamais un dont les rudes traverses
Prissent en moins de rien tant de faces diverses?
Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel?
Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte
De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
Asservie en esclave à plus d'événements,
Et le piteux jouet de plus de changements?
Un oracle m'assure, un songe me travaille[2];
La paix calme l'effroi que me fait la bataille;
Mon hymen se prépare, et presque en un moment
Pour combattre mon frère on choisit mon amant[3];
Ce choix me désespère, et tous le désavouent,
La partie est rompue, et les dieux la renouent;
Rome semble vaincue, et seul des trois Albains,
Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
O dieux! sentais-je alors des douleurs trop légères
Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères?
Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir
L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir?
Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle
Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle;
Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
D'un si triste succès le récit odieux,
Il porte sur le front une allégresse ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte,
Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.
Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste:
On demande ma joie en un jour si funeste;
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiser une main qui me perce le cœur.
En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
Se plaindre est une honte, et soupirer un crime;
Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
Et si l'on n'est barbare on n'est point généreux.
Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père[1];
Soyons indigne sœur d'un si généreux frère:
C'est gloire de passer pour un cœur abattu,
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Éclatez, mes douleurs; à quoi bon vous contraindre?
Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect;
Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect;
Offensez sa victoire, irritez sa colère,
Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
Il vient; préparons-nous à montrer constamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant[2].

SCÈNE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

(*Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.*)

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères[3],
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États;
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

[1] Elle dit ici qu'elle veut rendre sa douleur *égale, par un juste effort, aux rigueurs de son sort*. Quand on fait ainsi des efforts pour proportionner sa douleur à son état, on n'est pas même poétiquement affligé. (V.)

[2] *M'assure* ne signifie pas *me rassure*: et c'est *me rassure* que l'auteur entend. Je suis effrayé, on me rassure. Je doute d'une chose, on m'assure qu'elle est ainsi.... *Assurer* avec l'accusatif ne s'emploie que pour *certifier: J'assure ce fait;* et, en termes d'art, il signifie *affermir: Assurez cette solive, ce chevron.* (V.)

Assurer a été employé souvent au lieu de *rassurer* par des poëtes postérieurs à Corneille, et qui savaient écrire purement. Abner, dans *Athalie*, dit à Josabeth:

Princesse, assurez-vous; je les prends sous ma garde.

Voltaire se plaint souvent du peu de liberté qu'on accorde à la poésie, et, par ses exclusions, on croirait qu'il ne cherche qu'à en augmenter la gène. (P.)

[3] Cette récapitulation de la pièce précédente n'est-elle point encore l'opposé d'une affliction véritable? *Curæ leves loquuntur.* (V.)

[1] Ce *dégénérons, mon cœur*, cette résolution de se mettre en colère, ce long discours, cette nouvelle sentence mal exprimée, que *c'est gloire de passer pour un cœur abattu*, enfin tout refroidit, tout glace le lecteur, qui ne souhaite plus rien. C'est, encore une fois, la faute du sujet. L'aventure des Horaces, des Curiaces et de Camille, est plus propre en effet pour l'histoire que pour le théâtre. On ne peut trop honorer Corneille, qui a senti ce défaut, et qui en parle dans son Examen avec la candeur d'un grand homme. (V.)

[2] *Préparons-nous* augmente encore le défaut. On voit une femme qui s'étudie à montrer son affliction, qui répète, pour ainsi dire, sa leçon de douleur. (V.)

[3] Ce n'est plus là l'Horace du second acte. Ce *bras* trois fois répété, et cet ordre de rendre *ce qu'on doit à l'heur de sa victoire*, témoignent, ce semble, plus de vanité que de grandeur; il ne devrait parler à sa sœur que pour la consoler, ou plutôt il n'a rien du tout à dire. Qui l'amène auprès d'elle? est-ce à elle qu'il doit présenter les armes de ses beaux-frères? C'est au roi, c'est au sénat assemblé qu'il devait montrer ces trophées. Les femmes ne se mêlaient de rien chez les premiers Romains: ni la bienséance, ni l'humanité, ni son devoir, ne lui permettaient de venir faire à sa sœur une telle insulte. Il paraît qu'Horace pouvait déposer au moins ces dépouilles dans la maison paternelle, en attendant que le roi vînt; que sa sœur, à cet aspect, pouvait s'abandonner à sa douleur, sans qu'Horace lui dît: *Voici le bras*, et sans qu'il lui ordonnât de ne s'entretenir jamais que de sa victoire; il semble qu'alors Camille aurait paru un peu plus coupable, et que l'emportement d'Horace aurait eu quelque excuse. (V.)

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
Je cesserai pour eux de paraître affligée,
Et j'oublîrai leur mort que vous avez vengée;
Mais qui me vengera de celle d'un amant
Pour me faire oublier sa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse?

CAMILLE.

O mon cher Curiace!

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace[1]!
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur[2]!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire!
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire!
Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
Tes flammes désormais doivent être étouffées;
Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées;
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien[3];
Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme :
Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort;
Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée;
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie!
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité!

HORACE.

O ciel! qui vit jamais une pareille rage!
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment[1]!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome qui t'a vu naître, que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés!
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers!

[1] Observez que la colère du vieil Horace contre son fils était très-intéressante, et que celle de son fils contre sa sœur est révoltante et sans aucun intérêt. C'est que la colère du vieil Horace supposait le malheur de Rome; au lieu que le jeune Horace ne se met en colère que contre une femme qui pleure et qui crie, et qu'il faut laisser crier et pleurer. Cela est historique, oui; mais cela n'est nullement tragique, nullement théâtral. (V.)

[2] Le reproche est évidemment injuste. Horace lui-même devait plaindre Curiace : c'est son beau-frère; il n'y a plus d'ennemis, les deux peuples n'en font plus qu'un. Il a dit lui-même, au second acte, qu'*il aurait voulu racheter de sa vie le sang de Curiace*. (V.)

[3] Ces plaintes seraient plus touchantes, si l'amour de Camille avait été le sujet de la pièce; mais il n'en a été que l'épisode, on y a songé à peine : on n'a été occupé que de Rome. Un petit intérêt d'amour interrompu ne peut plus reprendre une vraie force. Le cœur doit saigner par degrés dans la tragédie, et toujours des mêmes coups redoublés, et surtout variés. (V.)

[1] Ces imprécations de Camille ont toujours été un beau morceau de déclamation, et ont fait valoir toutes les actrices qui ont joué ce rôle. Plusieur juges sévères n'ont pas aimé le *mourir de plaisir;* ils ont dit que l'hyperbole est si forte, qu'elle va jusqu'à la plaisanterie.

Il y a une observation à faire, c'est que jamais les douleurs de Camille, ni sa mort, n'ont fait répandre une larme.

Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Mais Camille n'est que furieuse, elle ne doit pas être en colère contre Rome; elle doit s'être attendue que Rome ou Albe triompherait : elle n'a raison d'être en colère que contre Horace, qui, au lieu d'être auprès du roi après sa victoire, vient se vanter assez mal à propos à sa sœur d'avoir tué son amant. Encore une fois, ce ne peut être un sujet de tragédie. (V.)

L'imprécation de Camille a toujours passé pour la plus belle qu'il y ait au théâtre, et le génie de Corneille se fait sentir dans toute sa vigueur. Camille doit s'emporter contre Rome, parce que son frère n'oppose à ses douleurs que l'intérêt de Rome, et que c'est à ce grand intérêt qu'il se vante d'immoler Curiace : l'excès de la passion, d'ailleurs, ne raisonne pas; et si l'emportement de Camille avait moins de violence, la férocité d'Horace serait révoltante. Il fallait amener ce trait de barbarie consacré par l'histoire, et Corneille n'avait que ce moyen de le rendre suppo[illegible]able. *Mourir de plaisir* n'est point une hyperbole qui aille jusqu'à la plaisanterie; c'est un dernier coup de pinceau plein de vigueur, et qui n'a pu faire naître d'idée plaisante que dans la tête de quelques-uns de ces bouffons de société qui se plaisent, dit Gresset,

. . . . A semer l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents et les dons du génie.

Que veut dire là *mourir de plaisir*, sinon mourir de l'excès de ravissement qu'une ver[illegible]eance satisfaite peut faire éprouver? (P.)

Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles;
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

HORACE, *mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur, qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place;
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace[1]!

CAMILLE, *blessée, derrière le théâtre.*

Ah, traître!

HORACE, *revenant sur le théâtre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain
Quiconque ose pleurer un ennemi romain!

SCÈNE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire[2]?

HORACE.

Un acte de justice;
Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur.
Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :
Qui maudit son pays renonce à sa famille;
Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis;
De ses plus chers parents il fait ses ennemis;
Le sang même les arme en haine de son crime.
La plus prompte vengeance en est plus légitime;
Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCÈNE VII.

SABINE, HORACE, PROCULE.

SABINE.

A quoi s'arrête ici ton illustre colère[1]?
Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père;
Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux :
Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces
Ce reste malheureux du sang des Curiaces.
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur;
Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur;
Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères;
Je soupire comme elle, et déplore mes frères :
Plus coupable en ce point contre tes dures lois,
Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois,
Qu'après son châtiment ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue.
Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,
C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,
Non à moi de descendre à la honte des tiens.
Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse;
Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse[2],
Participe à ma gloire au lieu de la souiller.
Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller[3].
Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
Que je te plaise mieux couvert d'une infamie?
Sois plus femme que sœur, et te réglant sur moi,
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

[1] On ne se sert plus du mot de *dedans*, et il fut toujours un solécisme quand on lui donne un régime; on ne peut l'employer que dans un sens absolu. *Êtes-vous hors du cabinet? Non, je suis dedans.* Mais il est toujours mal de dire *dedans ma chambre*, *dehors de ma chambre*. Corneille, au cinquième acte, dit :

Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire.

Il n'aurait pas parlé français, s'il eût dit, *dedans les murs, dehors les murs.* (V.)

[2] D'où vient ce Procule? à quoi sert ce Procule, ce personnage subalterne qui n'a pas dit un mot jusqu'ici? C'est encore un très-grand défaut, non pas de ces défauts de convenances, de ces fautes qui amènent des beautés, mais de celles qui amènent de nouveaux défauts.

Cette scène a toujours paru dure et révoltante. Aristote remarque que la plus froide des catastrophes est celle dans laquelle on commet de sang-froid une action atroce qu'on a voulu commettre. Addison, dans son *Spectateur,* dit que ce meurtre de Camille est d'autant plus révoltant, qu'il semble commis de sang-froid, et qu'Horace traversant tout le théâtre pour aller poignarder sa sœur, avait tout le temps de la réflexion. Le public éclairé ne peut jamais souffrir un meurtre sur le théâtre, à moins qu'il ne soit absolument nécessaire, ou que le meurtrier n'ait les plus violents remords. (V.)

[1] Sabine, arrivant après le meurtre de Camille, seulement pour reprocher cette mort à son mari, achève de jeter de la froideur sur un événement qui, autrement préparé, devait être terrible.

L'illustre colère et les généreux coups sont une déclamation ironique. Racine a pourtant imité ce vers dans *Andromaque* :

Que peut-on refuser à ces généreux coups?

Cette conversation de Sabine et d'Horace, après le meurtre de Camille, est aussi inutile que la scène de Proculus; elle ne produit aucun changement. (V.)

[2] Est-ce là le langage qu'il doit tenir à sa femme, quand il vient d'assassiner sa sœur dans un moment de colère? (V.)

[3] Sans parler des fautes de langage, tous ces conseils ne peuvent faire aucun bon effet, parce que la douleur de Sabine n'en peut faire aucun. (V.)

SABINE.

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentiments que je dois en avoir,
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir;
Mais enfin, je renonce à la vertu romaine[1],
Si, pour la posséder, je dois être inhumaine,
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte[2],
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi! ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère?
Que Camille est heureuse! elle a pu te déplaire;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Écoute la pitié, si ta colère cesse;
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma faiblesse, ou finir mes douleurs:
Je demande la mort pour grâce, ou pour supplice;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe; tous ses traits n'auront rien que de doux,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles âmes[3],
Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs!
A quel point ma vertu devient-elle réduite[4]!
Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.
Adieu. Ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

[1] C'est une répétition un peu froide des vers de Curiace:

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain...

(V.)

[2] On sent assez qu'*agir d'une autre sorte*, et *laisser en entrant les lauriers à la porte*, ne sont des expressions ni nobles ni tragiques, et que toute cette tirade est une déclamation oiseuse d'une femme inutile. (V.)

[3] Cette tendresse est-elle convenable à l'assassin de sa sœur, qui n'a aucun remords de cette indigne action, et qui parle encore de sa vertu? Voyez comme ces sentences et ces discours vagues sur le pouvoir des femmes conviennent peu devant le corps sanglant de Camille qu'Horace vient d'assassiner? (V.)

[4] *Devient réduite* n'est pas français. Ce mot *devenir* ne convient jamais qu'aux affections de l'ame: on devient faible, malheureux, hardi, timide, etc.; mais on ne devient pas *forcé à*, *réduit à*. (V.) — Nous convenons que le vers de Corneille n'est pas français; mais Voltaire se trompe lorsqu'il ajoute que le mot *devenir* ne convient qu'aux affections de l'âme: on devient vieux, aveugle, sourd, paralytique; on devient riche, pauvre, etc. etc. (P.)

SABINE, *seule*.

O colère, ô pitié, sourdes à mes désirs,
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,
Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce!
Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
Et n'employons après que nous à notre mort[1].

ACTE CINQUIÈME[2].

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste,
Pour admirer ici le jugement céleste:
Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut:
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse[3];
Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action.
Je ne plains point Camille; elle était criminelle;
Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle:
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain;

[1] Sabine parle toujours de mourir: il n'en faut pas tant parler quand on ne meurt point. (V.)

[2] Corneille, dans son jugement sur *Horace*, s'exprime ainsi: *Tout ce cinquième acte est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie; il est tout en plaidoyers*, etc. Après un si noble aveu, il ne faut parler de la pièce que pour rendre hommage au génie d'un homme assez grand pour se condamner lui-même. Si j'ose ajouter quelque chose, c'est qu'on trouvera de beaux détails dans ces plaidoyers. Il est vrai que cette pièce n'est pas régulière, qu'il y a en effet trois tragédies absolument distinctes: la victoire d'Horace, la mort de Camille et le procès d'Horace. C'est imiter, en quelque façon, le défaut qu'on reproche à la scène anglaise et à l'espagnole; mais les scènes d'Horace, de Curiace et du vieil Horace, sont d'une si grande beauté, qu'on reverra toujours ce poëme avec plaisir quand il se trouvera des acteurs qui auront assez de talent pour faire sentir ce qu'il y a d'excellent, et faire pardonner ce qu'il y a de défectueux. (V.)

[3] Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse;

expression familière dont il ne faut jamais se servir dans le style noble. En effet, des plaisirs ne *vont* point. (V.) — Cette expression nous paraît plus naïve que familière, et la naïveté s'allie quelquefois très-heureusement même au sublime. Le plus grand des poëtes, Homère, est souvent naïf; et c'est un mérite de la traduction de madame Dacier que d'avoir conservé, plus qu'aucun autre des traducteurs d'Homère, cette naïveté précieuse qui est la grâce du génie. De tous nos poëtes, Voltaire est peut-être celui chez lequel on en trouve le moins d'exemples: c'est qu'il avait encore plus d'esprit que de génie, quoiqu'il en eût beaucoup; et c'est l'esprit qui tue la naïveté. (P.)

Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte;
Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte;
Son crime, quoique énorme et digne du trépas,
Était mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître;
J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.
Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse et profanée [1],
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :
Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté
A si brutalement souillé la pureté [2].
Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race;
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
Qu'un père tel que vous se montre intéressé :
Son amour doit se taire où toute excuse est nulle [3];
Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule;
Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême;
Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même;
Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
Et ne les punit point, de peur de se punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes;
Je sais... Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCÈNE II.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, TROUPE DE GARDES.

LE VIEIL HORACE.

Ah! sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi;
Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :
Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon père.
Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.
Un si rare service et si fort important [4]
Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.
(*montrant Valère.*)
Vous en aviez déjà sa parole pour gage;
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.

[1] Une action est honteuse, mais la main ne l'est pas; elle est souillée, coupable, etc. (V.)
[2] *Lâcheté... brutalement.* S'il a été lâche et brutal, pourquoi parlait-il à sa femme de *la vertu* avec laquelle il avait tué sa sœur? (V.)
[3] *Est nulle;* expression qui doit être bannie des vers. (V.)
[4] *Fort* est de trop.

J'ai su par son rapport, et je n'en doutais pas,
Comme de vos deux fils vous portez le trépas [1],
Et que, déjà votre âme étant trop résolue,
Ma consolation vous serait superflue :
Mais je viens de savoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a suivi la valeur,
Et que son trop d'amour pour la cause publique,
Par ses mains, à son père ôte une fille unique.
Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort;
Et je doute comment vous portez cette mort [2].

LE VIEIL HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
Que le malheur succède au bonheur le plus doux :
Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,
Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.
Si vous pouvez trouver dans ma compassion
Quelque soulagement pour votre affliction,
Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALÈRE.

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des lois [3],
Et que l'État demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez...

LE VIEIL HORACE.

Quoi! qu'on envoie un vainqueur au supplice?

TULLE.

Permettez qu'il achève, et je ferai justice :
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu,
C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu;
Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service
On puisse contre lui me demander justice [4].

VALÈRE.

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix [5]:

[1] Il faut *comment;* et *portez* n'est plus d'usage. (V.)
[2] Répétition vicieuse. (V.)
[3] Il faut avouer que ce *Valère* fait là un fort mauvais personnage : il n'a encore paru dans la pièce que pour faire un compliment; on n'en a parlé que comme d'un homme sans conséquence. C'est un défaut capital que Corneille tâche en vain de pallier dans son Examen. (V.)
[4] C'est la loi de l'unité de lieu qui force ici l'auteur à faire le procès d'Horace dans sa propre maison; ce qui n'est ici ni convenable, ni vraisemblable. J'ajouterai ici une remarque purement historique, c'est que les chefs de Rome, appelés *rois*, ne rendaient point justice seuls; il fallait le concours du sénat entier, ou des délégués. (V.)
[5] Ce plaidoyer ressemble à celui d'un avocat qui s'est pré-

Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent;
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer;
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer :
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains;
Il y va de la perte ou du salut du reste.
La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie;
Il a sur nous un droit et de mort et de vie;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme;
Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frère si cruel rejaillir au visage:
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir;
Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir :
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice [1].
Vous avez à demain remis le sacrifice;
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce sacrilége attirerait sa peine;
Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu Rome a vu le premier parricide,
La suite en est à craindre, et la haine des cieux.
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre?
Vous savez l'action, vous la venez d'entendre;
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi;
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable.
C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser.
Notre sang est son bien, il en peut disposer;
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère :
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui;
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.
Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière [1].
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.
Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce,
S'attache à son effet pour juger de la force;
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours :
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux;
Il n'examine point si lors on pouvait mieux,
Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre, et la vertu pareille :
Son injustice accable et détruit les grands noms;
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds;
Et quand la renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras;
Votre majesté, sire, a vu mes trois combats :
Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous;
Si bien que, pour lasser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire:

paré : il n'est ni dans le génie de ces temps-là, ni dans le caractère d'un amant qui parle contre l'assassin de sa maîtresse (V.)

[1] Ce trait est de l'art oratoire, et non de l'art tragique; mais quelque chose que pût dire Valère, il ne pouvait toucher. (V.)

[1] Ces vers sont beaux, parce qu'ils sont vrais et bien écrits (V.)

Encor la fallait-il sitôt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie;
Et ma main aurait su déjà m'en garantir :
Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir;
Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre;
C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers;
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers;
Que votre majesté désormais m'en dispense [1] :
Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

SCÈNE III.

TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son âme
Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme,
Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux,
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la justice;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel;
De mon sang malheureux expiez tout son crime :
Vous ne changerez point pour cela de victime;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hyménée, et son amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui [2];
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine, et finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée!
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'État, et vous!
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères!
N'aimer pas un mari qui finit nos misères!
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas;
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux;
Si je puis par mon sang apaiser la colère
Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,
Satisfaire, en mourant, aux mânes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE.

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
Mes enfants avec lui conspirent contre un père;
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
(*à Sabine.*)
Toi qui, par des douleurs à ton devoir contraires,
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt consulter leurs mânes généreux;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux :
Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce malheur semble moindre, et moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous;
Tous trois désavoûront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux [1].
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
(*au roi.*)
Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :
Un premier mouvement ne fut jamais un crime;
Et la louange est due, au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'État un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée;
Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.
Qu'ai-je dit, sire? il l'est, et ce bras paternel
L'aurait déjà puni s'il était criminel;
J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance;
J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère;
Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,
Lorsque ignorant encor la moitié du combat,
Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,

[1] On ne connaissait point alors le titre de *majesté*. (V.)

[2] Ces subtilités de Sabine jettent beaucoup de froid sur cette scène. On est las de voir une femme qui a toujours eu une douleur étudiée, qui a proposé à Horace de la tuer afin que Curiace la vengeât, et qui maintenant veut qu'on la fasse mourir pour Horace, parce que *Horace vit en elle*. (V.)

[1] Cela n'est pas vrai. Sabine, qui veut mourir pour Horace, n'a point montré d'horreur pour lui. (V.)

Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
Et, de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
(*à Valère.*)
Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?
Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoins de sa vaillance et de notre bonheur?
Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire?
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous les préviendrez, sire : et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle :
Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle [1] :
N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui;
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.
Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit,
Mais un moment l'élève, un moment le détruit;
Et ce qu'il contribue à notre renommée
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire;
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace; et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,
D'un vulgaire ignor nt trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays et ton roi.
Sire, j'en ai trop dit : mais l'affaire vous touche;
Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire, permettez-moi...

TULLE.

Valère, c'est assez;
Vos discours par les leurs ne sont pas effacés;
J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes [1],
Et toutes vos raisons me sont encor présentes.
Cette énorme action faite presque à nos yeux
Outrage la nature, et blesse jusqu'aux dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime
Ne saurait lui servir d'excuse légitime :
Les moins sévères lois en ce point sont d'accord;
Et si nous les suivons, il est digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
Vient de la même épée et part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
Parlent bien hautement en faveur de sa vie :
Sans lui j'obéirais où je donne la loi,
Et je serais sujet où je suis deux fois roi.
Assez de bons sujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes:
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illustres effets assurer leurs États;
Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
De pareils serviteurs sont les forces des rois,
Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
Qu'elles se taisent donc, que Rome dissimule
Ce que dès sa naissance elle vit en Romule;
Elle peut bien souffrir en son libérateur
Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.

[1] Quoiqu'en effet tout ce cinquième acte ne soit qu'un plaidoyer hors d'œuvre, et dans lequel personne ne craint pour l'accusé, cependant il y a de temps en temps des maximes profondes, nobles, justes, qu'on écoutait autrefois avec grand plaisir. Pascal même, qui faisait un recueil de toutes les pensées qui pouvaient servir à établir un ouvrage qu'il n'a jamais pu faire, n'a pas manqué de mettre dans son agenda cette pensée de Corneille : *Il faut plaire aux esprits bien faits.* (V.) — Pascal n'acheva point cet ouvrage, parce qu'il fut enlevé par une mort prématurée; mais il est téméraire peut-être de dire qu'il n'avait jamais pu le faire : il serait difficile de déterminer ce qui était impossible à Pascal. (P.)

[1] *Force* s'emploie au pluriel pour les forces du corps, pour celles d'un État, mais non pour un discours. *Plus* est une faute. (V.)

Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime :
Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime;
Sa chaleur généreuse a produit ton forfait;
D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
Vis pour servir l'État; vis, mais aime Valère :
Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère;
Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,
Sans aucun sentiment [1] résous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse;
Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse :
C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable sœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice;
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
Si nos prêtres, avant que de sacrifier,
Ne trouvaient les moyens de le purifier :
Son père en prendra soin; il lui sera facile
D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.
Je la plains; et pour rendre à son sort rigoureux
Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
Achève le destin de son amant et d'elle,
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

EXAMEN D'HORACE.

C'est une croyance assez générale que cette pièce pourrait passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondaient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, et j'en demeure d'accord; mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la scène; ce qui serait plutôt la faute de l'actrice que la mienne, parce que, quand elle voit son frère mettre l'épée à la main, la frayeur, si naturelle au sexe, lui doit faire prendre la fuite, et recevoir le coup derrière le théâtre, comme je le marque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une règle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du temps d'Aristote, qui nous apprend que pour émouvoir puissamment il faut de grands déplaisirs, des blessures et des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hasardions les événements trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfants; mais je ne vois pas qu'il en fasse une règle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'emportement d'un homme passionné pour sa patrie contre une sœur qui la maudit en sa présence avec des imprécations horribles, soit de même nature que la cruauté de cette mère. Sénèque l'expose aux yeux du peuple, en dépit d'Horace; et, chez Sophocle, Ajax ne se cache point au spectateur lorsqu'il se tue. L'adoucissement que j'apporte dans le second de ces discours pour rectifier la mort de Clytemnestre ne peut être propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enferrerait d'elle-même par désespoir en voyant son frère l'épée à la main, ce frère ne laisserait pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puisqu'il n'y a point de troisième personne sur le théâtre à qui il pût adresser le coup qu'elle recevrait, comme peut faire Oreste à Ægisthe. D'ailleurs, l'histoire est trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infâme après l'avoir tuée; et la défense que lui prête son père pour obtenir sa grâce n'aurait plus de lieu, s'il demeurait innocent. Quoi qu'il en soit, voyons si cette action n'a pu causer la chute de ce poëme que par là, et si elle n'a point d'autre irrégularité que de blesser les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier est que cette action, qui devient la principale de la pièce, est momentanée, et n'a point cette juste grandeur que lui demande Aristote, et qui consiste en un commencement, un milieu, et une fin. Elle surprend tout d'un coup; et toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace, et par la défense qu'il fait à sa sœur de regretter qui que ce soit de lui ou de son amant qui meure au combat, n'est point suffisante pour faire attendre un emportement si extraordinaire, et servir de commencement à cette action.

Le second défaut est que cette mort fait une action double par le second péril où tombe Horace après être sorti du premier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie fait l'unité d'action; et quand il en est garanti, la pièce est finie, si ce n'est que la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre, que la liaison et la continuité des deux n'en fasse qu'une action; ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant sans aucun besoin de tuer sa sœur, ni même de parler à elle; et l'action serait suffisamment terminée à sa victoire. Cette chute d'un péril en l'autre, sans nécessité, fait ici un effet d'autant plus mauvais, que d'un péril public, où il y va de tout l'État, il tombe en un péril particulier, où il n'y va que de sa vie; et, pour dire encore plus, d'un péril illustre, où il ne peut succomber que glorieusement, en un péril infâme, dont il ne peut sortir sans tache. Ajoutez, pour troisième imperfection, que Camille, qui ne tient que le second rang dans les trois premiers actes, et y laisse le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'est plus considérable; et qu'ainsi s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y en a point dans la dignité des personnages, où se doit étendre ce précepte d'Horace :

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

Ce défaut en Rodelinde a été une des principales causes du mauvais succès de *Pertharite*, et je n'ai point encore vu sur nos théâtres cette inégalité de rang en un même acteur, qui n'ait produit un très-méchant effet. Il serait bon d'en établir une règle inviolable.

Du côté du temps, l'action n'est point trop pressée, et n'a rien qui ne me semble vraisemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace et Curiace n'ont point de raison de se séparer du reste de la famille pour com-

[1] Il faudrait *ressentiment*. (P.)

mencer le second acte; et c'est une adresse de théâtre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'auteur à l'action présente souvent ne lui permet pas de descendre à l'examen sévère de cette justesse, et ce n'est pas un crime que de s'en prévaloir pour l'éblouir, quand il est malaisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé, et trouve sa vraisemblance aisée dans le rapport à l'histoire, qui marque assez d'amitié et d'égalité entre les deux familles pour avoir pu faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action que l'infante à celle du *Cid*, et ne fait que se laisser toucher diversement, comme elle, à la diversité des événements. Néanmoins on a généralement approuvé celle-ci, et condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, et j'en ai trouvé deux : l'une est la liaison des scènes, qui semble, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette pièce, au lieu que, dans le *Cid*, toutes celles de l'infante sont détachées, et paraissent hors d'œuvre :

Tantum series juncturaque pollet.

L'autre, qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidents de ce poëme lui donnent les sentiments qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son mari et ses frères; mais l'infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le Cid; et si elle a quelque inclination secrète pour lui, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paraître, puisqu'elle ne produit aucun effet.

L'oracle qui est proposé au premier acte trouve son vrai sens à la conclusion du cinquième. Il semble clair d'abord, et porte l'imagination à un sens contraire; et je les aimerais mieux de cette sorte sur nos théâtres, que ceux qu'on fait entièrement obscurs, parce que la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans l'*Andromède* et dans l'*Œdipe*. Je ne dis pas la même chose des songes, qui peuvent faire encore un grand ornement dans la protase, pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrais qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la pièce, mais avec quelque confusion qui n'en permît pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois, ici et dans *Polyeucte*, mais avec plus d'éclat et d'artifice dans ce dernier poëme, où il marque toutes les particularités de l'événement, qu'en celui-ci, où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout à fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second acte est un des plus pathétiques qui soient sur la scène, et le troisième un des plus artificieux. Il est soutenu de la seule narration de la moitié du combat des trois frères, qui est coupée très-heureusement pour laisser Horace le père dans la colère et le déplaisir, et lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatrième. Il a été à propos, pour le jeter dans cette erreur, de se servir de l'impatience d'une femme qui suit brusquement sa première idée, et présume le combat achevé, parce qu'elle a vu deux Horaces par terre, et le troisième en fuite. Un homme, qui doit être plus posé et plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fausse alarme; il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement, et n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légèrement, par les apparences, à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'eût pas vu la fin.

Bien que le roi n'y paraisse qu'au cinquième, il y est mieux dans sa dignité que dans le *Cid*, parce qu'il a intérêt pour tout son État dans le reste de la pièce; et, bien qu'il n'y parle point, il ne laisse pas d'y agir comme roi. Il vient aussi dans ce cinquième comme roi qui veut honorer par cette visite un père dont les fils lui ont conservé sa couronne, et acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de juge, ce n'est que par accident; et il le fait dans ce logis même d'Horace, par la seule contrainte qu'impose la règle de l'unité de lieu. Tout ce cinquième est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie : il est tout en plaidoyers; et ce n'est pas là la place des harangues ni des longs discours : ils peuvent être supportés en un commencement de pièce, où l'action n'est pas encore échauffée; mais le cinquième acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur, déjà lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent et tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valère y soit un digne accusateur d'Horace, parce que, dans la pièce, il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille; à quoi je réponds que ce n'est pas à dire qu'il n'en eût une très-forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvait se montrer de bonne grâce à sa maîtresse dans le jour qui la rejoignait à un amant aimé. Il n'y avait point de place pour lui au premier acte, et encore moins au second : il fallait qu'il tînt son rang à l'armée pendant le troisième; et il se montre au quatrième, sitôt que la mort de son rival fait quelque ouverture à son espérance : il tâche à gagner les bonnes grâces du père par la commission qu'il prend du roi de lui apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce prince lui veut faire; et, par occasion, il lui apprend la victoire de son fils, qu'il ignorait. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers actes, mais d'un temps propre à le témoigner; et, dès la première scène de la pièce, il paraît bien qu'il rendait assez de soins à Camille, puisque Sabine s'en alarme pour son frère. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut considérer qu'il est Romain, et dans Rome, où il n'aurait pu entreprendre un duel contre un autre Romain sans faire un crime d'État, et que j'en aurais fait un de théâtre, si j'avais habillé un Romain à la française.

FIN D'HORACE.



CINNA,

OU

LA CLÉMENCE D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE. — 1639.

A MONSIEUR DE MONTORON.

MONSIEUR,

Je vous présente un tableau d'une des plus belles actions d'Auguste. Ce monarque était tout généreux, et sa générosité n'a jamais paru avec tant d'éclat que dans les effets de sa clémence et de sa libéralité. Ces deux rares vertus lui étaient si naturelles et si inséparables en lui, qu'il semble qu'en cette histoire que j'ai mise sur notre théâtre, elles se soient tour à tour entre-produites dans nos âmes. Il avait été si libéral envers Cinna, que sa conjuration ayant fait voir une ingratitude extraordinaire, il eut besoin d'un extraordinaire effort de clémence pour lui pardonner : et le pardon qu'il lui donna fut la source des nouveaux bienfaits dont il lui fut prodigue, pour vaincre tout à fait cet esprit qui n'avait pu être gagné par les premiers; de sorte qu'il est vrai de dire qu'il eût été moins clément envers lui s'il eût été moins libéral, et qu'il eût été moins libéral s'il eût été moins clément. Cela étant, à qui pourrais-je plus justement donner le portrait de l'une de ces héroïques vertus, qu'à celui qui possède l'autre en un si haut degré, puisque, dans cette action, ce grand prince les a si bien attachées et comme unies l'une à l'autre, qu'elles ont été tout ensemble et la cause et l'effet l'une de l'autre? Vous avez des richesses, mais vous savez en jouir, et vous en jouissez d'une façon si noble, si relevée, et tellement illustre, que vous forcez la voix publique d'avouer que la fortune a consulté la raison quand elle a répandu ses faveurs sur vous, et qu'on a plus de sujet de vous en souhaiter le redoublement que de vous en envier l'abondance. J'ai vécu si éloigné de la flatterie, que je pense être en possession de me faire croire quand je dis du bien de quelqu'un; et lorsque je donne des louanges (ce qui m'arrive assez rarement), c'est avec tant de retenue, que je supprime toujours quantité de glorieuses vérités, pour ne me rendre pas suspect d'étaler de ces mensonges obligeants que beaucoup de nos modernes savent débiter de si bonne grâce. Aussi je ne dirai rien des avantages de votre naissance, ni de votre courage, qui l'a si dignement soutenue dans la profession des armes, à qui vous avez donné vos premières années; ce sont des choses trop connues de tout le monde. Je ne dirai rien de ce prompt et puissant secours que reçoivent chaque jour de votre maintant de bonnes familles ruinées par les désordres de nos guerres; ce sont des choses que vous voulez tenir cachées. Je dirai seulement un mot de ce que vous avez particulièrement de commun avec Auguste : c'est que cette générosité qui compose la meilleure partie de votre âme et règne sur l'autre, et qu'à juste titre on peut nommer l'âme de votre âme, puisqu'elle en fait mouvoir toutes les puissances; c'est, dis-je, que cette générosité, à l'exemple de ce grand empereur[1], prend plaisir à s'étendre sur les gens de lettres, en un temps où beaucoup pensent avoir trop récompensé eurs travaux quand ils les ont honorés d'une louange sté-

[1] Voilà une étrange lettre, et pour le style, et pour les sentiments. On n'y reconnaît point *la main qui crayonna l'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna*. Celui qui faisait des vers si sublimes n'est plus le même en prose. On ne peut s'empêcher de plaindre Corneille, et son siècle, et les beaux-arts, quand on voit ce grand homme, négligé à la cour, comparer le sieur de Montoron à l'empereur Auguste. Si pourtant la reconnaissance arracha ce singulier hommage, il faut encore plus en louer Corneille que l'en blamer; mais on peut toujours l'en plaindre. (V.) — *Le sieur de Montoron*, comme Voltaire l'appelle, n'était pas, à beaucoup près, un homme sans considération, et, pour parler le langage du temps, un homme sans naissance. Le beau portrait que Corneille en fait, les actions vraiment nobles qu'il en raconte, et le soin particulier qu'il prend d'écarter de lui tout soupçon de flatterie, en invoquant même la réputation qu'il s'était faite d'homme vrai et incapable d'en imposer par de fausses louanges, tout enfin nous paraît prouver que Montoron n'était pas indigne de l'honneur que lui fait Corneille. Nous convenons que la comparaison de Montoron à Auguste paraîtrait aujourd'hui très-déplacée; mais était-ce bien à Voltaire d'ailleurs d'affecter ici tant de sévérité? lui-même, sans avoir l'excuse du malheur, ne prodigua-t-il pas des adulations non moins outrées à beaucoup de personnes qu'il ne pouvait ni aimer ni estimer? N'appelait-il pas le financier la Popelinière, Pollion? Ne dédia-t-il pas *Tancrède* à madame de Pompadour? N'adressa-t-il pas même des vers très-flatteurs à madame Dubarry? Pourquoi donc Corneille n'aurait-il pu louer sans bassesse un citoyen bienfaisant et vertueux? (P.)

rile. Et certes, vous avez traité quelques-unes de nos muses avec tant de magnanimité, qu'en elles vous avez obligé toutes les autres, et qu'il n'en est point qui ne vous en doive un remercîment. Trouvez donc bon, Monsieur, que je m'acquitte de celui que je reconnais vous en devoir, par le présent que je vous fais de ce poëme, que j'ai choisi comme le plus durable des miens, pour apprendre plus longtemps à ceux qui le liront que le généreux M. de MONTORON, par une libéralité inouïe en ce siècle, s'est rendu toutes les muses redevables, et que je prends tant de part aux bienfaits dont vous avez surpris quelques-unes d'elles, que je m'en dirai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
et très-obligé serviteur,

CORNEILLE.

SENECA.

LIB. I, *De clementia*, CAP. 9 [1].

Divus Augustus mitis fuit princeps, si quis illum a principatu suo æstimare incipiat : in communi quidem republica, duodevicesimum egressus annum, jam pugiones in sinu amicorum absconderat, jam insidiis M. Antonii consulis latus petierat, jam fuerat collega proscriptionis : sed quum annum quadragesimum transisset, et in Gallia moraretur, delatum est ad eum indicium L. Cinnam, stolidi ingenii virum, insidias ei struere. Dictum est et ubi, et quando, et quemadmodum aggredi vellet. Unus ex consciis deferebat; constituit se ab eo vindicare. Consilium amicorum advocari jussit.

Nox illi inquieta erat, quum cogitaret adolescentem nobilem, hoc detracto integrum, Cn. Pompeii nepotem damnandum. Jam unum hominem occidere non poterat, quum M. Antonio proscriptionis edictum inter cœnam dictaret. Gemens subinde voces emittebat varias et inter se contrarias : « Quid ergo! ego percussorem meum securum ambulare patiar, me sollicito? Ergo non dabit pœnas, qui « tot civilibus bellis frustra petitum caput, tot navalibus, « tot pedestribus præliis incolume, postquam terra mari« que pax parta est, non occidere constituit, sed immo« lare? » (Nam sacrificantem placuerat adoriri.) Rursus silentio interposito, majore multo voce sibi quam Cinnæ irascebatur : « Quid vivis, si perire te tam multorum in« terest. Quis finis erit suppliciorum? quis sanguinis? « Ego sum nobilibus adolescentulis expositum caput, in « quod mucrones acuant. Non est tanti vita, si, ut ego non « peream, tam multa perdenda sunt. » Interpellavit tandem illum Livia uxor : « Et admittis, inquit, muliebre « consilium? Fac quod medici solent; ubi usitata remedia « non procedunt, tentant contraria. Severitate nihil adhuc « profecisti : Salvidienum Lepidus secutus est, Lepidum « Muræna, Murænam Cæpio, Cæpionem Egnatius, ut « alios taceam quos tantum ausos pudet : nunc tenta quo« modo tibi cedat clementia. Ignosce L. Cinnæ; depre« hensus est; jam nocere tibi non potest, prodesse famæ « tuæ potest. »

Gavisus sibi quod advocatum invenerat, uxori quidem gratias egit : renuntiari autem extemplo amicis quos in consilium rogaverat imperavit, et Cinnam unum ad se accersit, dimissisque omnibus e cubiculo, quum alteram poni Cinnæ cathedram jussisset, « Hoc, inquit, primum « a te peto ne me loquentem interpelles, ne medio ser« mone meo proclames; dabitur tibi loquendi liberum tem« pus. Ego te, Cinna, quum in hostium castris invenissem, « non tantum factum mihi inimicum, sed natum servavi, « patrimonium tibi omne concessi; hodie tam felix es et « tam dives, ut victo victores invideant : sacerdotium tibi « petenti, præteritis compluribus quorum parentes me« cum militaverant, dedi. Quum sic de te meruerim, occi« dere me constituisti! »

Quum ad hanc vocem exclamasset Cinna, procul hanc ab se abesse dementiam : « Non præstas, inquit, fidem, « Cinna; convenerat ne interloquereris. Occidere, inquam, « me paras. » Adjecit locum, socios, diem, ordinem insidiarum, cui commissum esset ferrum. Et quum defixum videret, nec ex conventione jam, sed ex conscientia tacentem : « Quo, inquit, hoc animo facis? Ut ipse sis prin« ceps? Male, mehercule, cum republica agitur, si tibi ad « imperandum nihil præter me obstat. Domum tuam « tueri non potes; nuper libertini hominis gratia in pri« vato judicio superatus es. Adeo nihil facilius putas quam « contra Cæsarem advocare. Cedo, si spes tuas solus im« pedio. Paulusne te et Fabius Maximus et Cossi et Ser« vilii ferent, tantumque agmen nobilium, non inania no« mina præferentium, sed eorum qui imaginibus suis « decori sunt? » Ne totam ejus orationem repetendo magnam partem voluminis occupem, diutius enim quam duabus horis locutum esse constat, quum hanc pœnam qua sola erat contentus futurus, extenderet. « Vitam tibi, « inquit, Cinna, iterum do, prius hosti, nunc insidiatori « ac parricidæ. Ex hodierno die inter nos amicitia inci« piat. Contendamus, utrum ego meliore fide vitam tibi « dederim, an tu debeas. » Post hæc detulit ultro consulatum, questus quod non auderet petere, amicissimum, fidelissimumque habuit, hæres solus fuit illi, nullis amplius insidiis ab ullo petitus est.

[1] L'aventure de Cinna laisse quelque doute. Il se peut que ce soit une fiction de Sénèque, ou du moins qu'il ait ajouté beaucoup à l'histoire, pour mieux faire valoir son chapitre *De la clémence*. C'est une chose bien étonnante que Suétone, qui entre dans tous les détails de la vie d'Auguste, passe sous silence un acte de clémence qui ferait tant d'honneur à cet empereur, et qui serait la plus mémorable de ses actions. Sénèque suppose la scène en Gaule. Dion Cassius, qui rapporte cette anecdote longtemps après Sénèque, au milieu du troisième siècle de notre ère vulgaire, dit que la chose arriva dans Rome. J'avoue que je croirai difficilement qu'Auguste ait nommé sur-le-champ premier consul un homme convaincu d'avoir voulu l'assassiner. Mais, vraie ou fausse, cette clémence d'Auguste est un des plus nobles sujets de tragédie, une des plus belles instructions pour les princes. C'est une grande leçon de mœurs; c'est, à mon avis, le chef-d'œuvre de Corneille, malgré quelques défauts. (V.)

PERSONNAGES.

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, empereur de Rome.
LIVIE, impératrice.
CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.
MAXIME, autre chef de la conjuration.
ÆMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat.
FULVIE, confidente d'Æmilie.
POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.
ÉVANDRE, affranchi de Cinna.
EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE [1].

ÆMILIE.

Impatients désirs d'une illustre vengeance [2]
Dont la mort de mon père a formé la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire;
Durant quelques moments souffrez que je respire,
Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,
Et que vous reprochez à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon père massacré
Du trône où je le vois fait le premier degré [3];
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine, et l'effet de sa rage [1],
Je m'abandonne toute à vos ardents transports,
Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts [2].
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste [3],
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement
Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien :
D'une si haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes;
L'issue en est douteuse, et le péril certain :
Un ami déloyal peut trahir ton dessein;
L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise,
Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper,
Dans sa ruine même il peut t'envelopper;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute.
Ah! cesse de courir à ce mortel danger;
Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père?
Est-il perte à ce prix qui ne semble légère?
Et quand son assassin tombe sous notre effort,
Doit-on considérer ce que coûte sa mort?
Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,

[1] Plusieurs actrices ont supprimé ce monologue dans les représentations. Le public même paraissait souhaiter ce retranchement : on y trouvait de l'amplification. Ceux qui fréquentent les spectacles disaient qu'Émilie ne devait pas ainsi se parler à elle-même, se faire des objections et y répondre; que c'était une déclamation de rhétorique; que les mêmes choses qui seraient très-convenables quand on parle à sa confidente sont très-déplacées quand on s'entretient toute seule avec soi-même; qu'enfin la longueur de ce monologue y jetait de la froideur, et qu'on doit toujours supprimer ce qui n'est pas nécessaire. Cependant j'étais si touché des beautés répandues dans cette première scène, que j'engageai l'actrice qui jouait Émilie à la remettre au théâtre; et elle fut très-bien reçue. (V.)

[2] Quand il se trouve des acteurs capables de jouer *Cinna*, on retranche assez communément ce monologue. Le public a perdu le goût de ces déclamations; celle-ci n'est pas nécessaire à la pièce : mais n'a-t-elle pas de grandes beautés? n'est-elle pas majestueuse, et même assez passionnée? Boileau trouvait dans ces *impatients désirs, enfants du ressentiment, embrassés par la douleur*, une espèce de famille : il prétendait que les grands intérêts et les grandes passions s'expriment plus naturellement; il trouvait que le poëte paraît trop ici, et le personnage trop peu (V.)

[3] Ces désirs rappellent à Émilie le meurtre de son père, et ne le lui reprochent pas. Il fallait dire, *vous me reprochez de ne l'avoir pas encore vengé*, et non pas, *vous me reprochez sa proscription*; car elle n'est certainement pas cause de cette mort. (V.)

[1] Émilie a déjà dit quelle est la cause de sa haine; la cause et l'effet paraissent trop recherchés. (V.)

[2] *Mille morts, mille et mille tempêtes*, ne sont que de légères négligences auxquelles il ne faut pas prendre garde dans les ouvrages de génie, et surtout dans ceux du siècle de Corneille, mais qu'il faut éviter soigneusement aujourd'hui. (V.)

[3] De bons critiques, qui connaissent l'art et le cœur humain, n'aiment pas qu'on annonce ainsi de sang-froid les sentiments de son cœur; ils veulent que les sentiments échappent à la passion. Ils trouvent mauvais qu'on dise : *J'aime plus celui-ci que je ne hais celui-là; je sens refroidir mon mouvement bouillant; je m'irrite contre moi-même, j'ai de la fureur :* ils veulent que cette fureur, cet amour, cette haine, ces bouillants mouvements, éclatent sans que le personnage vous en avertisse. C'est le grand art de Racine. Ni Phèdre, ni Iphigénie, ni Agrippine, ni Roxane, ni Monime, ne débutent par venir étaler leurs sentiments secrets dans un monologue, et par raisonner sur les intérêts de leurs passions : mais il faut toujours se souvenir que c'est Corneille qui a débrouillé l'art, et que si ces amplifications de rhétorique sont un défaut aux yeux des connaisseurs, ce défaut est réparé par de très-grandes beautés. (V.)

De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses;
Et toi qui les produis par tes soins superflus,
Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus [1] :
Lui céder, c'est ta gloire; et le vaincre, ta honte :
Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte;
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

SCÈNE II.

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore [2],
S'il me veut posséder, Auguste doit périr;
Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause;
Par un si grand dessein vous vous faites juger [3]
Digne sang de celui que vous voulez venger [4] :
Mais encore une fois souffrez que je vous die
Qu'une si juste ardeur devrait être attiédie.
Auguste chaque jour, à force de bienfaits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits;
Sa faveur envers vous paraît si déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus considérée;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÆMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père;
Et de quelque façon que l'on me considère,
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses;
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses :
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.

[1] Il semble que le monologue devrait finir là. Les quatre derniers vers ne sont-ils pas surabondants? les pensées n'en sont-elles pas recherchées, et hors de la nature? Qu'importe de la gloire ou de la honte de l'amour? Qu'est-ce que ce devoir qui ne triomphera que pour couronner l'amour? D'ailleurs, dans le dernier de ces vers, au lieu de

Et ne triomphera que pour te courronner,

il faudrait, *il ne triomphera;* mais les vers précédents paraissent dignes de Corneille : et j'ose croire qu'au théâtre il faudrait réciter ce monologue, en retranchant seulement ces quatre derniers vers, qui ne sont pas dignes du reste. (V.)

[2] Des critiques trouvent ce vers languissant, par le soin même que prend l'auteur de lui donner de la force; ils disent qu'*adore* n'est que la répétition de j'*aime*. (V.)

[3] *Vous vous faites juger* est plus languissant; d'ailleurs, c'est un grand secret, on ne peut encore le juger. (V.)

[4] Toranius était un plébéien inconnu, qui n'avait joué aucun rôle, et qu'Octave sacrifia dans les proscriptions, parce qu'il était riche. (V.)

Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage;
Je suis ce que j'étais, et je puis davantage,
Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
J'achète contre lui les esprits des Romains;
Je recevrais de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie [1].
Pour qui venge son père il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi;
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes,
Qu'à son ambition ont immolés ses crimes [2],
Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre:
Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre :
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÆMILIE.

Quoi! je le haïrai sans tâcher de lui nuire?
J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire?
Et je satisferai des devoirs si pressants
Par une haine obscure et des vœux impuissants?
Sa perte, que je veux, me deviendrait amère,
Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père;
Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas,
Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas [3].
C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parents
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
Et faisons publier par toute l'Italie :
« La liberté de Rome est l'œuvre d'Æmilie;
« On a touché son âme, et son cœur s'est épris;
« Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
Pensez mieux, Æmilie, à quoi vous l'exposez,
Combien à cet écueil se sont déjà brisés;
Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÆMILIE.

Ah! tu sais me frapper par où je suis sensible.

[1] Ce sentiment furieux est, à mon gré, une raison pour ne pas supprimer le monologue qui prépare cette férocité. (V.)

[2] *Ambition ont* est bien dur à l'oreille.

Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

[3] Ce sentiment atroce et ces beaux vers ont été imités par Racine dans *Andromaque* :

Ma vengeance est perdue,
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de sa mort me fait déjà mourir;
Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose :
Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose;
Et mon devoir confus, languissant, étonné,
Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.
Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte[1];
Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'im-
Cinna n'est pas perdu pour être hasardé. [porte :
De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tien-
Qui méprise la vie est maître de la sienne. [ne,
Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit;
La vertu nous y jette, et la gloire le suit :
Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
Aux mânes paternels je dois ce sacrifice[2];
Cinna me l'a promis en recevant ma foi :
Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire;
L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui;
Et c'est à faire enfin à mourir après lui[3].

SCÈNE III.

CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée?
Et reconnaissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue,
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord;
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse,
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse;
Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un père comme vous.

ÆMILIE.

Je l'avais bien prévu, que, pour un tel ouvrage,
Cinna saurait choisir des hommes de courage,
Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Æmilie et celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle[1]!
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
« Qui doit conclure enfin nos desseins généreux[2];
« Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
« Et son salut dépend de la perte d'un homme,
« Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
« A ce tigre altéré de tout le sang romain.
« Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues!
« Combien de fois changé de partis et de ligues,
« Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
« Et jamais insolent ni cruel à demi! »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères[3],
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre leur liberté;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.
J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable;
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,

[1] *Tout beau* revient au *pian piano* des Italiens. Ce mot familier est banni du discours sérieux, à plus forte raison de la poésie; et l'apostrophe à sa passion sort du ton du dialogue et de la vérité : c'est un tour de rhéteur qu'on se permettait encore. (V.)

[2] Il semble, par ces expressions, qu'elle doive le sacrifice de Cinna. (V.)

[3] *Et c'est à faire* est encore une expression bourgeoise hors d'usage, même aujourd'hui chez le peuple. Remarquez que dans cette scène il n'y a presque que ces deux mots à reprendre, et que la pièce est faite depuis six vingts ans : ce n'est qu'une scène avec une confidente, et elle est sublime. (V.)

[1] Ce discours de Cinna est un des plus beaux morceaux d'éloquence que nous ayons dans notre langue. (V.)

[2] Le mot *dessein* ne convient pas à *conclure* : il me semble qu'on conclut une affaire, un traité, un marché; que l'on consomme un dessein, qu'on l'exécute, qu'on l'effectue. Peut-être que le verbe *remplir* eût été plus juste et plus poétique que *conclure*. (V.)

[3] *Durant* et *enduré*, dans le même vers, ne sont qu'une inadvertance; il était aisé de mettre *pendant notre enfance* : mais *ont enduré* paraît une faute aux grammairiens; ils voudraient, *les misères qu'ont endurées nos pères*. Je ne suis point du tout de leur avis; il serait ridicule de dire, *les misères qu'ont souffertes nos pères*, quoiqu'il faille dire, *les misères que nos pères ont souffertes*. S'il n'est pas permis à un poëte de se servir en ce cas du participe absolu, il faut renoncer à faire des vers. (V.) — Voltaire nous paraît avoir raison contre les grammairiens. Jusqu'ici toutes ses remarques sont pleines de goût. (P.)

Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques :
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé;
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et sa tête à la main demandant son salaire [1],
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages [2],
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
« La perte de nos biens et de nos libertés,
« Le ravage des champs, le pillage des villes,
« Et les proscriptions, et les guerres civiles,
« Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
« Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
« Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
« Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
« Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui, [lui :
« Perdant, pour régner seul, deux méchants comme
« Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maî-
« Avec la liberté Rome s'en va renaître [4]; [tre [3],
« Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
« Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
« Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
« Demain au Capitole il fait un sacrifice;
« Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
« Justice à tout le monde, à la face des dieux :
« Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe;
« C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe;
« Et je veux pour signal que cette même main [sein.
« Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le
« Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
« Fera voir si je suis du sang du grand Pompée;
« Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
« Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
Maxime et la moitié s'assurent de la porte;
L'autre moitié me suit, et doit l'environner,
Prête au premier signal que je voudrai donner.
Voilà, belle Æmilie, à quel point nous en sommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide ou de libérateur,
César celui de prince ou d'un usurpateur [1].
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire ou notre ignominie;
Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans [2],
S'il les déteste morts, les adore vivants.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir tout me semblera doux.

ÆMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire;
Et dans un tel dessein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute et de Cassie;
La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins[3]?

[1] Peinture énergique des sanglantes proscriptions et des crimes du triumvirat, cet effrayant tableau met dans le parti de Cinna les spectateurs, qui ne voient dans son entreprise que le dessein toujours imposant de rendre la liberté à Rome, et de punir un tyran qui a été barbare. (LA H.)

[2] Dans le temps de Corneille, on disait *les courages* pour *les esprits;* on peut même se servir encore du mot *courage* en ce sens : mais *aigrir* n'est pas assez fort. Cinna a peint les proscriptions pour faire horreur, pour enflammer les esprits, pour les irriter, pour les envenimer, pour les saisir d'indignation, pour les remplir des fureurs de la vengeance. (V.)

[3] Il veut dire :

Mort, il est sans vengeur, et nous sommes sans maître.

En effet, c'est Rome qui a des vengeurs dans les assassins du tyran. Corneille entend donc qu'Auguste restera sans vengeance. (V.)

[4] *S'en va renaître.* Cette expression n'est point fautive en poésie; au contraire, voyez dans l'*Iphigénie* de Racine :

Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

Cet exemple est un de ceux qui peuvent servir à distinguer le langage de la poésie de celui de la prose. (V.) — Dans des exemples beaucoup plus remarquables et plus importants, Voltaire n'a pas toujours saisi les différences essentielles qui distinguent la langue poétique de celle de la prose. (P.)

[1] Il faut *d'usurpateur* dans la règle; *il aura le nom de prince légitime ou d'usurpateur.* Mais gênons la poésie le moins que nous pourrons. (V.)

[2] Ce terme *à l'endroit* n'est plus d'usage dans le style noble. (V.)

[3] Cette expression sublime, *mourir tout entier,* est prise du latin d'Horace, *non omnis moriar;* Racine l'a imitée dans sa belle pièce d'Iphigénie :

Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier. (V.)

Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse ;
Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.
Va marcher sur leurs pas[1] où l'honneur te convie[2] :
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ;
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
Qu'aussi bien que la gloire Æmilie est ton prix ;
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent[3],
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occasion mène Évandre vers nous ?

SCÈNE IV.

CINNA, ÆMILIE, ÉVANDRE, FULVIE.

ÉVANDRE.

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous [4].

CINNA.

Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien, Évandre ?

ÉVANDRE.

Polyclète est encor chez vous à vous attendre,
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher ;
Je vous en donne avis, de peur d'une surprise.
Il presse fort.

ÆMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise !
Tous deux ! en même temps ! Vous êtes découverts.

CINNA.

Espérons mieux, de grâce.

ÆMILIE.

Ah, Cinna ! je te perds !
Et les dieux, obstinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.

[1] Il faudrait, *va, marche;* on ne dit pas plus *allons marcher* qu'*allons aller*. (V.)

[2] *Convie* est une très-belle expression ; elle était très-usitée dans le grand siècle de Louis XIV. Il est à souhaiter que ce mot continue d'être en usage. (V.)

[3] Ailleurs ce mot de *faveurs* exciterait le ris et le murmure ; mais ce mot est ici confondu dans la foule des beautés de cette scène, si vive, si éloquente et si romaine. (V.)

[4] L'intrigue est nouée dès le premier acte ; le plus grand intérêt et le plus grand péril s'y manifestent : c'est un coup de théâtre. Remarquez que l'on s'intéresse d'abord beaucoup au succès de la conspiration de Cinna et d'Émilie : 1° parce que c'est une conspiration ; 2° parce que l'amant et la maîtresse sont en danger ; 3° parce que Cinna a peint Auguste avec toutes les couleurs que les proscriptions méritent, et que dans son récit il a rendu Auguste *exécrable ;* 4° parce qu'il n'y a point de spectateur qui ne prenne dans son cœur le parti de la liberté. Il est important de faire voir que, dans ce premier acte, Cinna et Émilie s'emparent de tout l'intérêt ; on tremble qu'ils ne soient découverts. Vous verrez qu'ensuite cet intérêt change, et vous jugerez si c'est un défaut ou non. (V.)

Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi, tous deux ! et sitôt que le conseil est pris !

CINNA.

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne ;
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne ;
Maxime est comme moi de ses plus confidents,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

ÆMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna, ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême ;
Et puisque désormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger ;
Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère.
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père[1] ;
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment ;
Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ! sur l'illusion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts et la cause publique !
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,
Et tout abandonner quand il faut tout oser !
Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

ÆMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue ?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ;
Vous la verrez, brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrais suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux[2] :
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ÆMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient ;
Mon trouble se dissipe, et ma raison revient.
Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse.
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse ;
Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir

[1] Peut-être ces pleurs, disent les critiques sévères, sont un peu trop de commande : peut-être n'est-il pas bien naturel qu'on pleure son père au bout de vingt ans ; et il est certain que les spectateurs ne pleurent point ce Toranius, père d'Émilie. Mais si Corneille s'élève ici au-dessus de la nature, il ne choque point la nature : c'est une beauté plutôt qu'un défaut. (V.)

[2] Boileau reprenait cet *heureux et malheureux :* il y trouvait trop de recherche et je ne sais quoi d'alambiqué. On peut dire *heureux dans mon malheur,* l'exact et l'élégant Racine l'a dit ; mais être à la fois heureux et malheureux, expliquer et retourner cette antithèse, cette énigme, cela n'est pas de la véritable éloquence. (V.)

A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
Digne de notre amour, digne de ta naissance;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne;
Ta mort emportera mon âme vers la tienne;
Et mon cœur, aussitôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah! souffrez que tout mort je vive encore en vous;
Et du moins en mourant permettez que j'espère
Que vous saurez venger l'amant avec le père.
Rien n'est pour vous à craindre; aucun de nos amis
Ne sait ni nos desseins, ni ce qui m'est promis;
Et, leur parlant tantôt des misères romaines,
Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts,
D'un si parfait amour ne trahît les secrets;
Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

ÆMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit et le mien :
Mais si mon amitié par là ne te délivre,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre.
Je fais de ton destin des règles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort [1].

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÆMILIE.

Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime [2].

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE [3].

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, TROUPE DE COURTISANS.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.

(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.*)

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans bornes et cet illustre rang,
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang [1],

[1] *Je suivrai ta mort* n'exprime pas ce que l'auteur veut dire, *je mourrai après toi*. (V.)

[2] *Seulement* fait là un mauvais effet; car Cinna doit se souvenir de son entreprise et de ses amis. — On ne remarque ces légères inadvertances qu'en faveur des étrangers et des commençants. (V.)

[3] Corneille, dans son examen de *Cinna*, semble se condamner d'avoir manqué à l'unité de lieu. *Le premier acte*, dit-il, *se passe dans l'appartement d'Émilie, le second dans celui d'Auguste;* mais il fait aussi réflexion que l'unité s'étend à tout le palais; il est impossible que cette unité soit plus rigoureusement observée. Si on avait eu des théâtres véritables, une scène semblable à celle de Vicence, qui représentât plusieurs appartements, les yeux des spectateurs auraient vu ce que leur esprit doit suppléer. C'est la faute des constructeurs quand un théâtre ne représente pas les différents endroits où se passe l'action, dans une même enceinte, une place, un temple, un palais, un vestibule, un cabinet, etc. Il s'en fallait beaucoup que le théâtre fût digne des pièces de Corneille. C'est une chose admirable sans doute d'avoir supposé cette délibération d'Auguste avec ceux mêmes qui viennent de faire serment de l'assassiner : sans cela, cette scène serait plutôt un beau morceau de déclamation qu'une belle scène de tragédie. (V.)

[1] *Cet empire absolu, ce pouvoir souverain, la terre et l'onde, tout le monde, et cet illustre rang*, sont une redondance, un pléonasme, une petite faute.

Fénelon, dans sa lettre à l'Académie sur l'éloquence, dit : « Il me semble qu'on a donné souvent aux Romains un discours « trop fastueux; je ne trouve point de proportion entre l'em- « phase avec laquelle Auguste parle dans la tragédie de Cinna et « la modeste simplicité avec laquelle Suétone le dépeint. » Il est vrai : mais ne faut-il pas quelque chose de plus relevé sur le théâtre que dans Suétone? Il y a un milieu à garder entre l'enflure et la simplicité. Il faut avouer que Corneille a quelquefois passé les bornes.

L'archevêque de Cambrai avait d'autant plus raison de reprendre cette enflure vicieuse, que de son temps les comédiens chargeaient encore ce défaut par la plus ridicule affectation dans l'habillement, dans la déclamation, et dans les gestes. On voyait Auguste arriver avec la démarche d'un matamore, coiffé d'une perruque carrée qui descendait par-devant jusqu'à la ceinture; cette perruque était farcie de feuilles de laurier, et surmontée d'un large chapeau avec deux rangs de plumes rouges. Auguste, ainsi défiguré par des bateleurs gaulois sur un théâtre de marionnettes, était quelque chose de bien étrange; il se plaçait sur un énorme fauteuil à deux gradins, et Maxime et Cinna étaient sur deux petits tabourets. La déclamation ampoulée répondait parfaitement à cet étalage; et surtout Auguste ne manquait pas de regarder Cinna et Maxime du haut en bas avec un noble dédain, en prononçant ces vers :

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune.

Il faisait bien sentir que c'était eux qu'il regardait comme des courtisans flatteurs. En effet, il n'y a rien dans le commencement de cette scène qui empêche que ces vers ne puissent être joués ainsi. Auguste n'a point encore parlé avec bonté, avec amitié à Cinna et à Maxime; il ne leur a encore parlé que de son pouvoir absolu sur la terre et sur l'onde : on est même un peu surpris qu'il leur propose tout d'un coup son abdication de l'empire, et qu'il les ait demandés avec tant d'empressement pour écouter une résolution si soudaine, sans aucune préparation, sans aucun sujet, sans aucune raison prise de l'état présent des choses.

Lorsque Auguste examinait avec Agrippa et avec Mécène s'il devait conserver ou abdiquer sa puissance, c'était dans des occasions critiques qui amenaient naturellement cette délibération, c'était dans l'intimité de la conversation, c'était dans des effusions de cœur. Peut-être cette scène eût-elle été plus vraisemblable, plus théâtrale, plus intéressante, si Auguste avait commencé par traiter Cinna et Maxime avec amitié, s'il leur

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie [1],
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre [2].
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tous propos [3],
Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême :
Le grand César mon père en a joui de même;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire :
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur;
Mais l'exemple souvent est un miroir trompeur;
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt, un autre est conservé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène [1],
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu :
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain;
Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les lois d'un monarque, ou d'une république;
Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise [2], et mon insuffisance,
Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher;
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,

avait parlé de son abdication comme d'une idée qui leur était déjà connue; alors la scène ne paraîtrait plus amenée comme par force, uniquement pour faire un contraste avec la conspiration. Mais, malgré toutes ces observations, ce morceau sera toujours un chef-d'œuvre par la beauté des vers, par les détails, par la force du raisonnement, et par l'intérêt même qui doit en résulter; car est-il rien de plus intéressant que de voir Auguste rendre ses propres assassins arbitres de sa destinée? Il serait mieux, j'en conviens, que cette scène eût pu être préparée; mais le fond est toujours le même, et les beautés de détail, qui seules peuvent faire les succès des poëtes, sont d'un genre sublime. (V.)

[1] Ces maximes générales sont rarement convenables au théâtre (comme nous le remarquons plusieurs fois), surtout quand leur longueur dégénère en dissertation; mais ici elles sont à leur place. La passion et le danger n'admettent point les maximes : Auguste n'a point de passion, et n'éprouve point ici de dangers; c'est un homme qui réfléchit, et ses réflexions mêmes servent encore à justifier le projet de renoncer à l'empire. Ce qui ne serait pas permis dans une scène vive et passionnée est ici admirable. (V.)

[2] Quelque crainte que mon père eût de parler de vers à mon frère quand il le vit en âge de pouvoir discerner le bon du mauvais, il lui fit apprendre par cœur des endroits de *Cinna;* et lorsqu'il lui entendait réciter ce beau vers :

Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre,

« Remarquez bien cette expression, lui disait-il avec enthou-
« siasme. On dit : Aspirer à monter; mais il faut connaître le
« cœur humain aussi bien que Corneille l'a connu, pour avoir
« su dire de l'ambitieux, qu'il aspire à descendre. » On ne croira point qu'il ait affecté la modestie lorsqu'il parlait ainsi en particulier à son fils : il lui disait ce qu'il pensait. (L. RACINE.)

Racine admirait surtout ce vers, et le faisait admirer par ses enfants. En effet, ce mot *aspire,* qui d'ordinaire s'emploie avec *s'élever,* devient une beauté frappante quand on le joint à *descendre :* c'est cet heureux emploi des mots qui fait la belle poésie, et qui fait passer un ouvrage à la postérité. (V.)

[3] *La mort à tous propos* est trop familier. Si ces légers défauts se trouvaient dans une tirade faible, ils l'affaibliraient encore; mais ces négligences ne choquent personne dans un morceau si supérieurement écrit : ce sont de petites pierres entourées de diamants; elles en reçoivent de l'éclat, et n'en ôtent point. (V.)

[1] Auguste eut en effet, à ce qu'on dit, cette conversation avec Agrippa et Mécénas : Dion Cassius les fait parler tous deux; mais qu'il est faible et stérile en comparaison de Corneille!

Dion Cassius fait ainsi parler Mécénas : *Consultez plutôt les besoins de la patrie que la voix du peuple, qui, semblable aux enfants, ignore ce qui lui est profitable ou nuisible. La république est comme un vaisseau battu de la tempête*, etc. Comparez ces discours à ceux de Corneille, dans lesquels il avait la difficulté de la rime à surmonter.

Cette scène est un traité du droit des gens. La différence que Corneille établit entre l'usurpation et la tyrannie était une chose toute nouvelle; et jamais écrivain n'avait étalé des idées politiques en prose aussi fortement que Corneille les approfondit en vers. (V.)

[2] Ce mot est la critique du peu de préparation donnée à cette scène. En effet, est-il naturel qu'Auguste veuille ainsi abdiquer tout d'un coup sans aucun sujet, sans aucune raison nouvelle? (V.)

Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'État.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre [1]
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre;
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans;
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes princes :
C'est ce que fit César; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui [2].
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas fut juste,
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées;
Un plus puissant démon veille sur vos années :
On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait [3].
On entreprend assez, mais aucun n'exécute;
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute :
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire; et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'État une juste conquête :
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien;
Chacun en liberté peut disposer du sien;
Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire :
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,

[1] Comme il faut des remarques grammaticales, surtout pour les étrangers, on est obligé d'avertir que *dessous* est adverbe, et n'est point préposition : *Est-il dessus? est-il dessous? il est sous vous; il est sous lui.* (V.)

[2] Le mot de *faire* est prosaïque et vague : *régner comme lui* eût mieux valu. (V.)

[3] On ne sait point à quoi se rapporte *le perdre;* on pourrait entendre par ce vers, *ceux qui ont attenté sur vous se sont perdus.* Il faut éviter ce mot *faire*, surtout à la fin d'un vers; petite remarque, mais utile. Ce mot *faire* est trop vague : il ne présente ni idée déterminée ni image; il est lâche, il est prosaïque. (V.) — *Le perdre* se rapporte évidemment et nécessairement à César. On a tenté inutilement dix conspirations contre Auguste, et il n'en a fallu qu'une pour perdre César. Par quelle étrange inattention ce sens si naturel peut-il être échappé à Voltaire? (P.)

Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté!
Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent;
Et faites hautement connaître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance [1];
Vous lui voulez donner votre toute-puissance;
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers le pays natal [2]!
Il appelle remords l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix [3]!
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
Mais commet-on un crime indigne de pardon [4],
Quand la reconnaissance est au-dessus du don?
Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire :
Votre gloire redouble à mépriser l'empire;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême.
Mais pour y renoncer il faut la vertu même;
Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner [5].
Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,
On hait la monarchie; et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
Ils passent [6] pour tyran quiconque s'y fait maître;

[1] La tyrannie du vers amène très-mal à propos ce mot oiseux *autrefois.* (V.)

[2] *Le pays natal* n'est pas du style noble. *La libéralité* n'est pas le mot propre : car *rendre la liberté à sa patrie* est bien plus que *liberalitas Augusti.* (V.)

[3] Cette phrase n'a pas la clarté, l'élégance, la justesse nécessaires. La vertu est donc un objet digne de nos mépris, si l'infamie est le prix de ses pleins effets. Remarquez de plus qu'*infamie* n'est pas le mot propre : il n'y a point d'infamie à renoncer à l'empire. (V.)

[4] La rime a encore produit cet hémistiche, *indigne de pardon :* ce n'est assurément pas un crime impardonnable de donner plus qu'on n'a reçu. Les vers, pour être bons, doivent avoir l'exactitude de la prose, en s'élevant au-dessus d'elle. (V.)

[5] *Après un sceptre acquis;* cet hémistiche n'est pas heureux, et ces deux vers sont de trop après celui-ci :

Mais pour y renoncer il faut la vertu même.

C'est toujours gâter une belle pensée que de vouloir y ajouter; c'est une abondance vicieuse. (V.)

[6] Les éditeurs modernes (et sous cette dénomination nous comprenons tous ceux postérieurs à Thomas Corneille) ont mis ce verbe au singulier. Voltaire a même pris soin de justifier cette leçon, en disant : « Cet *il qui* était autrefois un tour très-« heureux; la tyrannie de l'usage l'a aboli. *Il est un tyran ce-« lui qui asservit son pays; il est un perfide celui qui*

Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître [1];
Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu [2],
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines :
On a fait contre vous dix entreprises vaines;
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers.
Il est beau de mourir maître de l'univers;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États :
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte :
La voix de la raison jamais ne se consulte;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit;
Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement :
Le pire des États, c'est l'État populaire [3].

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfants,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME.

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée;
Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison :
Sa coutume l'emporte, et non pas la raison;
Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,
L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes ?
J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États,
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure :
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Sème dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique :
Les Parthes, les Persans veulent des souverains;
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie;
Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change selon les temps comme selon les lieux.
Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance;
Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble souverain de ses prospérités.
Sous vous, l'État n'est plus en pillage aux armées;
Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois

« *manque à sa parole*. On a encore conservé ce tour : *Ils sont* « *dangereux ces ennemis du théâtre, ces rigoristes ou-* « *trés.* »

Mais les éditions publiées par Corneille de son vivant, celle même donnée par son frère en 1692, sont uniformes sur ce point, et portent *ils passent*, au pluriel. Tout fait présumer que Corneille, sous-entendant les Romains, remplacés ici par le pronom, a voulu donner à *passer* une signification active, que ce verbe n'a pas conservée. Le sens de ce vers est : *Les Romains tiennent pour tyran quiconque s'y fait maître.*

[1] Voilà encore de cette abondance superflue et stérile. Pourquoi celui qui aime un usurpateur est-il traître? Il n'est certainement pas traître parce qu'il l'aime. Quand on a dit qu'il est esclave, on a tout dit; le reste est inutile. (V.)

[2] On ne se sert plus du terme *mol*. De plus, ces trois épithètes forment un vers trop négligé; la précision y perd, et le sens n'y gagne rien. (V.)

[3] Quelle prodigieuse supériorité de la belle poésie sur la prose! Tous les écrivains politiques ont délayé ces pensées; aucun a-t-il approché de la force, de la profondeur, de la netteté, de la précision de ces discours de Cinna et de Maxime? tous les corps de l'État auraient dû assister à cette pièce pour apprendre à penser et à parler; ils ne faisaient que des harangues ridicules, qui sont la honte de la nation. Corneille était un maître dont ils avaient besoin; mais un préjugé, plus barbare encore que ne l'était l'éloquence du barreau et de la chaire, a souvent empêché plusieurs magistrats très-éclairés d'imiter Cicéron et Hortensius, qui allaient entendre des tragédies fort inférieures à celles de Corneille. Ainsi les hommes pour qui ces pièces étaient faites ne les voyaient pas. Le parterre n'était pas digne de ces tableaux de la grandeur romaine. Les femmes ne voulaient que de l'amour; bientôt on ne traita plus que l'amour, et par là on fournit à ceux que leurs petits talents rendent jaloux de la gloire des spectacles un malheureux prétexte de s'élever contre le premier des beaux-arts. Nous avons eu un chancelier qui a écrit sur l'art dramatique, et on a observé que de sa vie il n'alla au spectacle; mais Scipion, Caton, Cicéron, César, y allaient. (V.)

MAXIME.

Les changements d'État que fait l'ordre céleste
Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste [1].

CINNA.

C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt, [font.
De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous
L'exil des Tarquin même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté
Quand il a combattu pour notre liberté [2] ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdu,
Par les mains de Pompée il l'aurait défendu :
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
  Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant des suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.

[1] J'ai peur que ces raisonnements ne soient pas de la force des autres : ce que dit Maxime est faux; la plupart des révolutions ont coûté du sang, et d'ailleurs tout se fait par l'ordre céleste. La réponse, que c'est un ordre immuable du ciel de vendre cher ses bienfaits, semble dégénérer en dispute de sophiste, en question d'école, et trop s'écarter de cette grande et noble politique dont il est ici question.

[2] L'objection de *votre aïeul Pompée* est pressante; mais Cinna n'y répond que par un trait d'esprit. Voilà un singulier honneur fait aux mânes de Pompée, d'asservir Rome pour laquelle il combattait. Pourquoi le ciel devait-il cet honneur à Pompée? Au contraire, s'il lui devait quelque chose, c'était de soutenir son parti, qui était le plus juste. Dans une telle délibération, devant un homme tel qu'Auguste, on ne doit donner que des raisons solides : ces subtilités ne paraissent pas convenir à la dignité de la tragédie. Cinna s'éloigne ici de ce vrai si nécessaire et si beau. Voulez-vous savoir si une pensée est naturelle et juste? examinez la proposition contraire; si ce contraire est vrai, la pensée que vous examinez est fausse.

On peut répondre à ces objections que Cinna parle ici contre sa pensée. Mais pourquoi parlerait-il contre sa pensée? y est-il forcé? Junie, dans *Britannicus*, parle contre son propre sentiment, parce que Néron l'écoute : mais ici Cinna est en toute liberté; s'il veut persuader à Auguste de ne point abdiquer, il doit dire à Maxime : Laissons là ces vaines disputes; il ne s'agit pas de savoir si Pompée a résisté au ciel, et si le ciel lui devait l'honneur de rendre Rome esclave. Il s'agit que Rome a besoin d'un maître; il s'agit de prévenir des guerres civiles, etc. Je crois enfin que cette subtilité, dans cette belle scène, est un défaut; mais c'est un défaut dont il n'y a qu'un grand homme qui soit capable. (V.)

Envieux l'un et l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux;
César, de mon aïeul; Marc-Antoine, de vous :
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.
  Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée [1],
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir [2],
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire,
Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
  Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche [3].
Considérez le prix que vous avez coûté :
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
Mais une juste peur tient son âme effrayée :
Si, jaloux de son heur, et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,

[1] Cet *enfin* gâte la phrase. (V.)

[2] Il semble que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir César et Pompée. La phrase est louche et obscure. Il veut dire : *Le malheur des temps ne nous eût pas fait voir le champ ouvert à César et à Pompée.* (V.)

[3] Ici, Cinna embrasse les genoux d'Auguste, et semble déshonorer les belles choses qu'il a dites par une perfidie bien lâche qui l'avilit. Cette basse perfidie même semble contraire aux remords qu'il aura. On pourrait croire que c'est à Maxime, représenté comme un vil scélérat, à faire le personnage de Cinna, et que Cinna devait dire ce que dit Maxime. Cinna, que l'auteur veut et doit ennoblir, devait-il conjurer Auguste à genoux de garder l'empire, pour avoir un prétexte de l'assassiner? On est fâché que Maxime joue ici le rôle d'un digne Romain, et Cinna celui d'un fourbe qui emploie le raffinement le plus noir pour empêcher Auguste de faire une action qui doit même désarmer Émilie. (V.)

Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'État et ma personne :
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile[1],
Allez donner mes lois à ce terroir fertile :
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Æmilie[2];
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité,
Mon épargne depuis en sa faveur ouverte[3]
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
De l'offre de vos vœux elle sera ravie[4].
Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

[1] Cela n'est pas dans l'histoire. En effet, c'eût été plutôt un exil qu'une récompense; un proconsulat en Sicile est une punition pour un favori qui veut rester à Rome et à la cour avec un grand crédit. (V.)

[2] Ceci est bien différent. Tout lecteur voit dans ce vers la perfection de l'art. Auguste donne à Cinna sa fille adoptive, que Cinna veut obtenir par l'assassinat d'Auguste. Le mérite de ce vers ne peut échapper à personne. (V.)

[3] *Épargne* signifiait *trésor royal*, et la cassette du roi s'appelait *chatouille*. Les mots changent; mais ce qui ne doit pas changer, c'est la noblesse des idées. Il est trop bas de faire dire à Auguste qu'il a donné de l'argent à Émilie; et il est bien plus bas à Émilie de l'avoir reçu, et de conspirer contre lui. (V.)

[4] En général, cette scène est d'un genre dont il n'y avait aucun exemple chez les anciens ni chez les modernes : détachez-la de la pièce, c'est un chef-d'œuvre d'éloquence; incorporée à la pièce, c'est un chef-d'œuvre encore plus grand. Il est vrai que ces beautés n'excitent ni terreur, ni pitié, ni grands mouvements, mais ces mouvements, cette pitié, cette terreur ne sont pas nécessaires dans le commencement d'un second acte.

Cette scène est beaucoup plus difficile à jouer qu'aucune autre : elle exigerait trois acteurs d'une figure imposante, et qui eussent autant de noblesse dans la voix et dans les gestes qu'il y en a dans les vers; c'est ce qui ne s'est jamais rencontré. (V.)

SCÈNE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Quel est votre dessein après ces beaux discours[1] ?

CINNA.

Le même que j'avais, et que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie!

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie!

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir ensemble et la venger[2].
Octave aura donc vu ses fureurs assouvies,
Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et sera quitte après pour l'effet d'un remords!
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
Un lâche repentir garantira sa tête[3]!
C'est trop semer d'appâts, et c'est trop inviter
Par son impunité quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne
Quiconque après sa mort aspire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé :
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

MAXIME.

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé;

[1] *Ces beaux discours* est trop familier. Pourquoi Cinna n'aurait-il pas ici les remords qu'il a dans le troisième acte? Il eût fallu, en ce cas, une autre construction dans la pièce. C'est un doute que je propose, et que les remarques suivantes exposeront plus au long. (V.)

[2] Pourquoi persister dans des principes qu'il va démentir, et dans une fourbe honteuse dont il va se repentir? N'était-ce pas dans ce moment-là même que ces mots, *je vous donne Émilie*, devaient faire impression sur un homme qu'on nous donne pour digne petit-fils du grand Pompée? J'ai vu des lecteurs de goût et de sens réprouver cette scène, non-seulement parce que Cinna, pour qui on s'intéressait, commence à devenir odieux, et pourrait ne pas l'être, s'il disait tout le contraire de ce qu'il dit, mais parce que cette scène est inutile pour l'action, parce que Maxime, rival de Cinna, ne laisse échapper aucun sentiment de rival, et qu'en ôtant cette scène, le reste marche plus rapidement. Il la faut pardonner à la nécessité de donner quelque étendue aux actes, nécessité consacrée par l'usage. (V.)

[3] C'est proprement un simple repentir. Le mot même, *en sera quitte*, indique qu'on ne doit pas pardonner à Octave pour un simple repentir : il n'y a nulle lâcheté à sentir, au comble de la gloire, des remords de toutes les violences commises pour arriver à cette gloire. (V.)

S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé[1].

CINNA.

La faute de Cassie, et ses terreurs paniques,
Ont fait rentrer l'État sous des lois tyranniques;
Mais nous ne verrons point de pareils accidents,
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence;
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine;
Employer la douceur à cette guérison,
C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

CINNA.

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort lâchement, si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable;
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer :
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME.

Donc pour vous Æmilie est un objet de haine?

CINNA.

La recevoir de lui me serait une gêne
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts[1],
Je saurai le braver jusque dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort
Les présents du tyran soient le prix de sa mort[2].

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami, dans ce palais on peut nous écouter[3],
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confidence :
Sortons; qu'en sûreté j'examine avec vous,
Pour en venir à bout, les moyens les plus doux.

---

[1] Maxime veut retourner le beau vers de Cinna : *S'il eût puni Sylla, César eût moins osé*, et répondre en écho sur la même rime; il dit une chose qui a besoin d'être éclaircie. Si César n'eût pas été assassiné, Auguste, son fils adoptif, eût été bien plus aisément le maître, et beaucoup plus maître. Il est vrai qu'il n'y eût point eu de guerre civile; et c'est par cela même que l'empire d'Auguste eût été mieux affermi, et qu'il eût osé davantage. Il est vrai encore que sans le meurtre de César il n'y eût point eu de proscriptions. Il reste donc à discuter quelle a été la véritable cause du triumvirat et des guerres civiles. Or il est indubitable que ces dissertations ne conviennent guère à la tragédie. Quoi! après ces vers : *Mais je le retiendrai pour vous en faire part.... Je vous donne Émilie....* Cinna disserte! il n'est pas troublé! et il le sera ensuite. Quel est le lecteur qui ne s'attend pas à de violentes agitations dans un tel moment? Si Cinna les éprouvait, si Maxime s'en apercevait, cette situation ne serait-elle pas plus naturelle et plus théâtrale? Encore une fois, je ne propose cette idée que comme un doute; mais je crois que les combats du cœur sont toujours plus intéressants que des raisonnements politiques, et ces contestations qui, au fond, sont souvent un jeu d'esprit assez froid. C'est au cœur qu'il faut parler dans une tragédie. (V.)

[1] L'esprit de notre langue ne permet guère ces participes; nous ne pouvons dire *des maux soufferts*, comme on dit *des maux passés*. *Soufferts* suppose par quelqu'un; *les maux qu'elle a soufferts;* il serait à souhaiter que cet exemple de Corneille eût fait une règle; la langue y gagnerait une marche plus rapide. (V.)

[2] Cet affermissement de Cinna dans son crime, cette fureur d'épouser Émilie sur le tombeau d'Auguste, cette persévérance dans la fourberie avec laquelle il a persuadé Auguste de ne point abdiquer, ne font espérer aucun remords; il était naturel qu'il en eût quand Auguste lui a dit qu'il partagerait l'empire avec lui. Le cœur humain est ainsi fait, il se laisse toucher par le sentiment présent des bienfaits; et le spectateur n'attend pas d'un homme qui s'endurcit, lorsqu'il devrait être attendri, qu'il s'attendrira après cet endurcissement. Nous donnerons plus de jour à ce doute dans la suite. (V.)

[3] Et que peut-il dire de plus fort que ce qu'il a déjà dit? N'a-t-il pas, dans ce même palais, déclaré qu'il veut épouser Émilie sur la cendre d'Auguste? Cette conclusion de l'acte paraît un peu fautive. On sent assez qu'il n'est pas vraisemblable que l'on conspire et qu'on rende compte de la conspiration dans le cabinet d'Auguste.

Les acteurs sont supposés avoir passé d'un appartement dans un autre : mais si le lieu où ils sont est *si mal propre à cette confidence*, il ne fallait donc pas y dire tous ses secrets; il valait mieux motiver la sortie par la nécessité d'aller tout préparer pour la mort d'Auguste; c'eût été une raison valable et intéressante, et le péril d'Auguste en eût redoublé.

L'observation la plus importante, à mon avis, c'est qu'ici l'intérêt change. On détestait Auguste; on s'intéressait beaucoup à Cinna : maintenant c'est Cinna qu'on hait; c'est en faveur d'Auguste que le cœur se déclare. Lorsque ainsi on s'intéresse tour à tour pour les partis contraires, on ne s'intéresse en effet pour personne : c'est ce qui fait que plusieurs gens de lettres regardent *Cinna* plutôt comme un bel ouvrage que comme une tragédie intéressante. (V.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Lui-même il m'a tout dit; leur flamme est mutuelle;
Il adore Æmilie, il est adoré d'elle;
Mais sans venger son père il n'y peut aspirer [1];
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence [2]
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance :
La ligue se romprait s'il s'en était démis [3],
Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme
Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome;
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je pense servir Rome, et je sers mon rival!

EUPHORBE.

Vous êtes son rival?

MAXIME.

Oui, j'aime sa maîtresse,
Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse [4];
Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la voulait mériter :
Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève;
Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève;
J'avance des succès dont j'attends le trépas,
Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
Que l'amitié me plonge en un malheur extrême [5]!

EUPHORBE.

L'issue en est aisée, agissez pour vous-même;
D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal,
Gagnez une maîtresse, accusant un rival [1].
Auguste, à qui par là vous sauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuser Æmilie.

MAXIME.

Quoi! trahir mon ami!

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis;
Un véritable amant ne connaît point d'amis [2],
Et même avec justice on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtresse ose trahir son maître :
Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime;
On n'est point criminel quand on punit un crime.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté!

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage;
Le sien, et non la gloire, anime son courage.
Il aimerait César, s'il n'était amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.
Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son âme?
Sous la cause publique il vous cachait sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,

[1] Cependant Maxime a été témoin qu'Auguste a donné Émilie à Cinna; il peut donc croire que Cinna peut aspirer à elle sans tuer Auguste. Cinna et Maxime peuvent présumer qu'Émilie ne tiendra pas contre un tel bienfait. Maxime, surtout, n'a nulle raison de penser le contraire, puisqu'il ne sait point encore si Émilie cède ou non à la bonté d'Auguste; et Cinna peut penser qu'Émilie sera touchée, comme il commence lui-même à l'être. Cinna doit sans doute l'espérer, et Maxime doit le craindre; il doit donc dire : Émilie sera à lui, soit qu'il cède aux bienfaits d'Auguste, soit qu'il l'assassine. (V.)

[2] Le mot de *violence* est peut-être trop fort. Cinna a étalé un faux zèle, une fourbe éloquente; est-ce là de la violence? (V.)

[3] On se démet d'une charge, d'un emploi, d'une dignité; mais on ne se démet pas d'une puissance. L'auteur veut dire ici que la ligue se dissiperait si Auguste renonçait à l'empire. Mais ce vers fait entendre *si Cinna s'était démis de cette ligue*, parce que cet *il* tombe sur *Cinna*. C'est une faute très-légère. (V.) — Un roi peut abdiquer, et par conséquent se démettre de sa puissance : cette expression nous paraît française. (P.)

[4] Ces vers de comédie, et cette manière froide d'exprimer qu'il est rival de Cinna, ne contribuent pas peu à l'avilissement de ce personnage. L'amour qui n'est pas une grande passion n'est pas théâtral. (V.)

[5] Ni son amitié, ni son amour n'intéresse. J'ai toujours remarqué que cette scène est froide au théâtre; la raison en est que l'amour de Maxime est insipide : on apprend au troisième acte que ce Maxime est amoureux. Si Oreste, dans *Andromaque*, n'était rival de Pyrrhus qu'au troisième acte, la pièce serait froide. L'amour de Maxime ne fait aucun effet, et tout son rôle n'est que celui d'un lâche sans aucune passion théâtrale. (V.)

[1] Il semble, par la construction, que ce soit Émilie qui accuse : il fallait *en accusant*, pour lever l'équivoque; légère inadvertance qui ne fait aucun tort. (V.)

[2] En général, ces maximes et ce terme de *véritable amant* sont tirés des romans de ce temps-là, et surtout de l'*Astrée*, où l'on examine sérieusement ce qui constitue le véritable amant. Vous ne trouverez jamais ni ces maximes, ni ces mots, *véritables amants*, *vrais amants*, dans Racine. Si vous entendez par *véritable amant* un homme agité d'une passion effrénée, furieux dans ses désirs, incapable d'écouter la raison, la vertu, la bienséance, Maxime n'est rien de tout cela; il est de sang-froid; à peine parle-t-il de son amour : de plus, il est l'ami de Cinna et son confident; il doit s'être douté que Cinna aime Émilie, il voit qu'Auguste a donné Émilie à Cinna; c'était alors qu'il devait éprouver le sentiment de la jalousie. Ni les remords de Cinna, ni la jalousie de Maxime, ne remuent l'âme; pourquoi? c'est qu'ils viennent trop tard, comme on l'a déjà dit; c'est qu'ils ont disserté au lieu de sentir. (V.)

Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste?
A tous nos conjurés l'avis serait funeste,
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon âme est incapable;
Il perd trop d'innocents pour punir un coupable.
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux;
En ces occasions, ennuyé de supplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie[1]
De vouloir par sa perte acquérir Æmilie;
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi j'estime peu qu'Auguste me la donne;
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne[2],
Et ne fais point d'état de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance;
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr[3];
Et j'aurais quelque espoir qu'elle me pût chérir!

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile[4].
L'artifice pourtant vous y peut être utile;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice,
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse,
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles,

[1] *Ce n'est que folie*, vers comique, indigne de la tragédie. *Plaire à ses beaux yeux*, expression fade. *Ce qu'elle aime le mieux*, encore pire. (V.)

[2] Remarquez qu'on ne s'intéresse jamais à un amant qu'on est sûr qui sera rebuté. Pourquoi Oreste intéresse-t-il dans *Andromaque?* c'est que Racine a eu le grand art de faire espérer qu'Oreste serait aimé. Un amant toujours rebuté par sa maîtresse l'est toujours aussi par le spectateur, à moins qu'il ne respire la fureur de la vengeance. Point de vraies tragédies sans grandes passions. (V.)

[3] *Périr un sang* est un barbarisme. Ces fautes sont d'autant plus senties que la scène est froide. (V.)

[4] Cette manière de répondre à une objection pressante sent un peu plus le valet de comédie que le confident tragique. (V.)

Que pour les surmonter il faudrait des miracles;
J'espère, toutefois, qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Éloigne-toi; dans peu j'irai te retrouver:
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose[1],
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

SCÈNE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet?

CINNA.

Æmilie et César, l'un et l'autre me gêne[2];
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins;
Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me désarme!
Je sens au fond du cœur mille remords cuisants
Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents;
Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous moments me tue.
Il me semble surtout incessamment le voir
Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
Écouter nos avis, m'applaudir, et me dire:
« Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire,
« Mais je le retiendrai pour vous en faire part. »
Et je puis dans son sein enfoncer un poignard!
Ah! plutôt.... Mais, hélas! j'idolâtre Æmilie;
Un serment exécrable à sa haine me lie;
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux:
Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux[3];

[1] On ne voit pas ce qu'il veut *tirer* de Cinna; s'il veut être instruit que Cinna est son rival, il le sait déjà. (V.)

[2] C'est là peut-être ce que Cinna devait dire immédiatement après la conférence d'Auguste. Pourquoi a-t-il à présent des remords? s'est-il passé quelque chose de nouveau qui ait pu lui en donner? Je demande toujours pourquoi il n'en a point senti quand les bienfaits et la tendresse d'Auguste devaient faire sur son cœur une si forte impression. Il a été perfide; il s'est obstiné dans sa perfidie. Les remords sont le partage naturel de ceux que l'emportement des passions entraîne au crime, mais non pas des fourbes consommés. C'est sur quoi les lecteurs qui connaissent le cœur humain doivent prononcer. Je suis bien loin de porter un jugement. (V.)

[3] Pourquoi les dieux? est-ce parce qu'il a fait serment à sa maîtresse? Il est utile d'observer ici que dans beaucoup de tragédies modernes on met ainsi les dieux à la fin du vers, à cause de la rime. Manlius dit qu'un homme tel que lui partage la vengeance *avec les dieux;* un autre, qu'il punit à l'exemple des

Je deviens sacrilége, ou je suis parricide,
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations [1];
Vous paraissiez plus ferme en vos intentions;
Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche [*],
Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'âme, de son dessein jusque-là possédée,
S'attache aveuglément à sa première idée;
Mais alors quel esprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
Qu'avant que de frapper elle lui fit sentir
Plus d'un remords en l'âme, et plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude;
Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
Et fut contre un tyran d'autant plus animé
Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même chose,
Et formez vos remords d'une plus juste cause [1],
De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
Le bonheur renaissant de notre liberté:
C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée;
De la main de César Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de son pouvoir suprême;
Mais entendez crier Rome à votre côté [2]:
« Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté;
« Et, si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
« Ne me préfère pas le tyran qui m'oppresse. »

CINNA.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux
Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux [3].
Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte;
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer sans me faire pitié,
Et laisse-moi, de grâce, attendant Æmilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie:

dieux; un troisième, qu'il s'en prend *aux dieux*. Corneille tombe rarement dans cette faute puérile. (V.)

[1] Vous voyez que Corneille a bien senti l'objection. Maxime demande à Cinna ce que tout le monde lui demanderait: *Pourquoi avez-vous des remords si tard? qu'est-il survenu qui vous oblige à changer ainsi?* Il veut en *tirer quelque chose*, et cependant il n'en tire rien. S'il voulait s'éclaircir de la passion d'Émilie, n'aurait-il pas été convenable que d'abord il eût soupçonné leur intelligence, que Cinna la lui eût avouée, que cet aveu l'eût mis au désespoir, et que ce désespoir, joint aux conseils d'Euphorbe, l'eût déterminé, non pas à être délateur, car cela est bas, petit et sans intérêt, mais à laisser deviner la conspiration par ses emportements? (V.)

[2] Oui, si vous n'avez pas reçu des bienfaits de celui que vous vouliez assassiner; mais si entre les préparatifs du crime et la consommation il vous a donné les plus grandes marques de faveur, vous avez tort de dire qu'on ne sent des remords qu'au moment de l'assassinat.

Un coup n'approche pas [*]; *reconnaître des forfaits* n'est pas le mot propre; *en venir aux effets* est faible et prosaïque.

Il sera peut-être utile de faire voir comment Shakespeare, soixante ans auparavant, exprima le même sentiment dans la même occasion. C'est Brutus prêt à assassiner César:

Between the acting of a dreadful thing
And the first motion, all the interim is
Like a fantasma, or a hideous dream, etc.

« Entre le dessein et l'exécution d'une chose si terrible, tout « l'intervalle n'est qu'un rêve affreux. Le génie de Rome et les « instruments mortels de sa ruine semblent tenir conseil dans « notre âme bouleversée: cet état funeste de l'âme tient de « l'horreur de nos guerres civiles. »

Je ne présente point ces objets de comparaison pour égaler les irrégularités sauvages et capricieuses de Shakespeare à la profondeur du jugement de Corneille, mais seulement pour faire voir comment des hommes de génie expriment différemment les mêmes idées. Qu'il me soit seulement permis d'observer encore qu'à l'approche de ces grands événements, l'agitation qu'on sent est moins un remords qu'un trouble dont l'âme est saisie: ce n'est point un remords que Shakespeare donne à Brutus. (V.)

[*] *Le coup approche* peut être dur; mais l'expression n'a rien de blâmable. (P.)

[1] Voilà la plus forte critique du rôle qu'a joué Cinna dans la conférence avec Auguste: aussi Cinna n'y répond-il point. Cette scène est un peu froide, et pourrait être très-vive: car deux rivaux doivent dire des choses intéressantes, ou ne pas paraître ensemble; ils doivent être à la fois défiants et animés; mais ici ils ne font que raisonner. *Arrêter un bonheur renaissant*, l'expression est trop impropre. (V.) — Le sens en est très-clair, et Corneille nous paraît s'être exprimé avec la précision qui convient à la poésie. (P.)

[2] Cela est plus froid encore, parce que Maxime fait ici l'enthousiaste mal à propos. Quiconque s'échauffe trop refroidit. Maxime parle en rhéteur; il devrait épier avec une douleur sombre toutes les paroles de Cinna; paraître jaloux, être près d'éclater, se retenir. Il est bien loin d'être *un véritable amant*, comme le disait son confident; il n'est ni un vrai Romain, ni un vrai conjuré, ni un vrai amant; il n'est que froid et faible: il a même changé d'opinion, car il disait à Cinna, au second acte: *Pourquoi voulez-vous assassiner Auguste, plutôt que de recevoir de lui la liberté de Rome?* et à présent il dit: *Pourquoi n'assassinez-vous pas Auguste?* Veut-il par là faire persévérer Cinna dans le crime, afin d'avoir une raison de plus pour être son délateur, comme Cinna a voulu empêcher Auguste d'abdiquer, afin d'avoir un prétexte de plus de l'assassiner? en ce cas, voilà deux scélérats qui cachent leur basse perfidie par des raisonnements subtils? (V.)

[3] Voilà Cinna qui se donne lui-même le nom de *lâche*, et qui, par ce seul mot, détruit tout l'intérêt de la pièce, toute la grandeur qu'il a déployée dans le premier acte. Que veulent dire les *abois* d'une vieille amitié qui lui fait pitié? Quelle façon de parler! et puis il parle de sa *mélancolie*. (V.)

Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
De la bonté d'Octave et de votre faiblesse;
L'entretien des amants veut un entier secret.
Adieu. Je me retire en confident discret[1].

SCÈNE III.

CINNA.

Donne un plus digne nom au glorieux empire[2]
Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
Et que l'honneur oppose au coup précipité
De mon ingratitude et de ma lâcheté;
Mais plutôt continue à le nommer faiblesse,
Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse,
Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer,
Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher.
En ces extrémités quel conseil dois-je prendre?
De quel côté pencher? à quel parti me rendre?
Qu'une âme généreuse a de peine à faillir[3]!
Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appâts pour flatter ma raison
S'il les faut acquérir par une trahison,
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime
Qui du peu que je suis fait une telle estime[4],

[1] Maxime finit son indigne rôle dans cette scène par un vers de comédie, et en se retirant comme un valet à qui on dit qu'on veut être seul. L'auteur a entièrement sacrifié ce rôle de Maxime : il ne faut le regarder que comme un personnage qui sert à faire valoir les autres. (V.) — Le respect que nous avons pour Corneille, malgré ses fautes, qui appartiennent encore plus au temps où il écrivait qu'à son génie, nous ferait désirer ici des expressions plus mesurées. Le personnage de Maxime peut sans doute causer de l'indignation : cependant la tragédie n'exclut pas les personnages vicieux; elle doit éviter seulement ce qui est ignoble et bas, et ce qui le devient encore plus par un style trop familier. (P.)

[2] Voici le cas ou un monologue est convenable : un homme dans une situation violente peut examiner avec lui-même le danger de son entreprise, l'horreur du crime qu'il va commettre, écouter ou combattre ses remords; mais il fallait que ce monologue fût placé après qu'Auguste l'a comblé d'amitié et de bienfaits, et non pas après une scène froide avec Maxime. (V.)

[3] Ce vers ne prouve-t-il pas ce que j'ai déjà dit, que ce n'était pas à Cinna à donner à l'empereur des conseils du fourbe le plus déterminé? S'il a une âme si généreuse, s'il a tant de *peine à faillir*, pourquoi n'a-t-il pas affermi Auguste dans le dessein de quitter l'empire? S'il a tant de *peine à faillir*, pourquoi n'a t-il pas senti les plus cuisants remords au moment qu'Auguste lui donnait Émilie? (V.)

[4] Ce discours est d'un vil domestique, et non pas d'un sénateur romain; il achève d'avilir son rôle, qui était si mâle, si fier, si terrible au premier acte. On s'intéressait à Cinna, et à présent on ne s'intéresse qu'à Auguste. (V.)

Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
O coup! ô trahison trop indigne d'un homme[1]!
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome!
Périsse mon amour, périsse mon espoir,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir!
Quoi! ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
Et qu'au prix de son sang ma passion achète?
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?
Mais je dépends de vous, ô serment téméraire[2]!
O haine d'Æmilie! ô souvenir d'un père!
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus rien que par votre congé[3] :
C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse;
C'est à vous, Æmilie, à lui donner sa grâce;
Vos seules volontés président à son sort,
Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
O dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable[4];
Et, puisque de ses lois je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir.
Mais voici de retour cette aimable inhumaine[5].

[1] J'en reviens toujours à ce remords trop tardif; je soupçonne qu'il serait très-touchant, très-intéressant, s'il avait été plus prompt, s'il n'était pas contradictoire avec la rage d'épouser Émilie sur la cendre d'Auguste. Metastasio, dans sa *Clemenza di Tito*, imitée de *Cinna*, commence par donner des remords à Sestus, qui joue le rôle de Cinna. (V.)

[2] Non, sans doute, il ne dépend pas de ce serment; c'est chercher un prétexte et non pas une raison. Voilà un plaisant serment que la promesse faite à une femme de hasarder le dernier supplice pour faire une très-vilaine action. Il devait dire : *Les conjurés et moi nous avons fait serment de venger la patrie* Voilà un serment respectable. (V.)

[3] *Par votre congé* ne se dit plus, et en effet ne devait pas se dire, puisque ce mot vient de *congédier*, qui ne signifie pas *permettre*. Comment un homme qui n'a pas les fureurs de l'amour, un petit-fils de Pompée, qui a assemblé tant de Romains pour rendre la liberté à la patrie, peut-il dire, en langage de ruelle : *Je ne peux rien que par le congé d'une femme?* Il fallait donc le peindre dès le premier acte comme un homme éperdu d'amour, forcé par une maitrèsse qu'il idolatre à conspirer contre un maitre qu'il aime. C'est ainsi que Metastasio peint Sestus dans la *Clemenza di Tito*, en donnant a ce Sestus le caractère de l'Oreste de Racine. Ce n'est pas que je préfère ce Sestus à Cinna, il s'en faut beaucoup; mais je dis que le rôle de Cinna serait beaucoup plus touchant, si on l'avait peint dès le premier acte aveuglé par une passion furieuse; mais il a joué à ce premier acte le rôle d'un Brutus, et au troisième il n'est plus qu'un amant timide. (V.)

[4] *Exorable* devrait se dire; c'est un terme sonore, intelligible, nécessaire et digne des beaux vers que débite Cinna. Il est bien étrange qu'on dise *implacable*, et non *placable*; *âme inaltérable*, et non pas *âme altérable*; *héros indomptable*, et non *héros domptable*, etc. (V.)

[5] *Aimable inhumaine* fait quelque peine, à cause de tant de fades vers de galanterie où cette expression commune se trouve. (V.)

SCÈNE IV.

ÆMILIE, CINNA, FULVIE.

ÆMILIE.

Grâces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine;
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma présence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavouërez-vous? et du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet?

ÆMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÆMILIE.

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre;
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... ô ciel! l'osé-je dire?

ÆMILIE.

Que puis-je? et que crains-tu?

CINNA.

Je tremble, je soupire,
Et vois que si nos cœurs avaient mêmes désirs,
Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire;
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ÆMILIE.

C'est trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.
Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.
Je vous aime, Æmilie, et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie [1],
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur!
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme:
En me rendant heureux vous me rendez infâme;
Cette bonté d'Auguste...

ÆMILIE.

Il suffit, je t'entends,
Je vois ton repentir et tes vœux inconstants:
Les faveurs du tyran emportent tes promesses [2];
Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses;
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout, peut aussi me donner;
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne;
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne:
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un roi hors du trône, et donner ses États [1],
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde;
Mais le cœur d'Æmilie est hors de son pouvoir [2].

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.
Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure [3];
La pitié que je sens ne me rend point parjure;
J'obéis sans réserve à tous vos sentiments,
Et prends vos intérêts par delà mes serments [4].
J'ai pu, vous le savez, sans parjure et sans crime,
Vous laisser échapper cette illustre victime.
César se dépouillant du pouvoir souverain
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein;
La conjuration s'en allait dissipée,
Vos desseins avortés, votre haine trompée [5];
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÆMILIE.

Pour me l'immoler, traître! et tu veux que moi-même
Je retienne ta main! qu'il vive, et que je l'aime!

---

[1] Je vous aime, Æmilie, et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie,

fait toujours un peu rire. *Avec toute l'ardeur qu'un digne objet peut attendre d'un grand cœur*, est du style de Scudéri. Ce n'est que depuis Racine qu'on a proscrit ces fades lieux communs. (V.)

[2] *Des faveurs qui emportent des promesses.* Cette figure n'a pas de sens en français. Les faveurs d'Auguste peuvent l'emporter sur les promesses de Cinna, les faire oublier; mais elles ne les emportent pas. Quinault a dit, avec élégance et justesse:

Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les serments qu'elle a faits.

[1] Il y avait:

Jeter un roi du trône, et donner ses états.

Mettre hors est bien moins énergique que *jeter*, et n'est pas même une expression noble. *Roi hors* est dur à l'oreille. Pourquoi ne dirait-on pas *jeter du trône?* On dit bien *jeter du haut du trône:* en tous cas, *chasser* eût été mieux que *mettre hors*. Quelquefois en corrigeant on affaiblit. (V.)

[2] Voilà une imitation admirable de ces beaux vers d'Horace:

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.

Cette imitation est d'autant plus belle, qu'elle est en sentiment. Plusieurs s'étonnent qu'Émilie, affectant de penser comme Caton, ait cependant reçu pendant quinze ans les bienfaits et l'argent d'Auguste, dont l'*épargne lui a été ouverte*. Cette conduite ne semble pas s'accorder avec cette inflexibilité héroïque dont elle fait parade. (V.)

[3] Il faut, *ma foi est toujours pure. Ma foi* ne peut être gouvernée par *je suis. Foi pure* ne se dit qu'en théologie. (V.) — *Foi pure* n'est pas si exclusivement théologique qu'on ne puisse l'employer en poésie pour foi constante, foi inviolable. (P.)

[4] *Par delà mes serments:* expression dont je ne trouve que cet exemple; et cet exemple me paraît mériter d'être suivi. (V.)

[5] *Votre haine s'en allait trompée.* C'est un barbarisme. (V.)

Que je sois le butin de qui l'ose épargner [1],
Et le prix du conseil qui le force à régner!

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie :
Sans moi, vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie;
Et, malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour [2].
Avec les premiers vœux de mon obéissance
Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous [3].
Une âme généreuse, et que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur [4].

ÆMILIE.

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :
La perfidie est noble envers la tyrannie;
Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux [5].

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÆMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine [6].

CINNA.

Un cœur vraiment romain....

ÆMILIE.

Ose tout pour ravir
Une odieuse vie à qui le fait servir;
Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

[1] *Butin* n'est pas le mot propre. (V.)

[2] La scène se refroidit par ces arguments de Cinna; il veut prouver qu'il a satisfait à l'amour, parce qu'il veut que le sort d'Auguste dépende de sa maîtresse. Toute cette tirade paraît un peu obscure. (V.)

[3] Il faut *et de vous donner*. Le mot d'*amour* n'est point du tout convenable. (V.)

[4] Toutes ces sentences refroidissent encore. Voyez si Oreste et Hermione parlent en sentences. (V.)

[5] Elle a déjà retourné cette pensée plus d'une fois. (V.)

[6] Ce vers est beau, et ces sentiments d'Émilie ne se démentent jamais. Plusieurs demandent encore pourquoi cette Émilie ne touche point; pourquoi ce personnage ne fait pas au théâtre la grande impression qu'y fait Hermione. Elle est l'âme de toute la pièce, et cependant elle inspire peu d'intérêt. N'est-ce point parce qu'elle n'est pas malheureuse? n'est-ce point parce que les sentiments d'un Brutus, d'un Cassius conviennent peu à une fille? n'est-ce point parce que sa facilité à recevoir l'argent d'Auguste dément la grandeur d'âme qu'elle affecte? n'est-ce point parce que ce rôle n'est pas tout à fait dans la nature? Cette fille, que Balzac appelle une *adorable furie*, est-elle si adorable? C'est Émilie que Racine avait en vue, lorsqu'il dit, dans une de ses préfaces, qu'il ne veut pas mettre sur le théâtre de ces femmes qui font des leçons d'héroïsme aux hommes. Malgré tout cela, le rôle d'Émilie est plein de choses sublimes; et quand on compare ce qu'on faisait alors à ce seul rôle d'Émilie, on est étonné, on admire. (V.)

CINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave;
Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
Demander pour appui tels esclaves que nous;
Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,
Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes [1];
Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÆMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose!
Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose [2]!
Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
Qu'il prétende égaler un citoyen romain?
Antoine sur sa tête attira notre haine
En se déshonorant par l'amour d'une reine;
Attale, ce grand roi, dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple romain se nommait l'affranchi,
Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,
Eût encor moins prisé son trône que ce titre [3].
Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité;
Et prenant d'un Romain la générosité,
Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

[1] Il faut remarquer les plus légères fautes de langage. On est *souverain de*, on n'est pas *souverain sur*, encore moins *souverain sur une grandeur* : mais ce qui est bien plus digne de remarque, c'est que le second vers n'est qu'une faible répétition du premier. (V.)

[2] Ce beau vers est une contradiction avec celui que dit Auguste au cinquième acte :

Qu'en te couronnant roi, je t'aurais donné moins *.

Ou Émilie, ou Auguste a tort. Il n'est pas douteux que le vers d'Émilie étant plus romain, plus fort, et même étant devenu proverbe, ne dût être conservé, et celui d'Auguste sacrifié; mais il faut surtout remarquer que ces hyperboles commencent à déplaire, qu'on y trouve même du ridicule, qu'il y a une distance infinie entre un grand roi et un marchand de Rome, que ces exagérations d'une fille à qui Auguste fait une pension révoltent bien des lecteurs, et que ces contestations entre Cinna et sa maîtresse sur la grandeur romaine n'ont pas toute la chaleur de la véritable tragédie. (V.)

[3] Cet exemple du roi Attale serait peut-être plus convenable dans un conseil que dans la bouche d'une fille ** qui veut venger son père. Mais la beauté de ces vers et ces traits tirés de l'histoire romaine font un très-grand plaisir aux lecteurs, quoique au théâtre ils refroidissent un peu la scène : au reste, cet Attale était un très-petit roi de Pergame, qui ne possédait pas un pays de trente lieues. (V.)

* Ce vers serait une contradiction avec l'autre, si Corneille les eût placés tous deux dans la bouche du même personnage; mais il convient à Émilie républicaine de parler avec mépris des rois, et Auguste doit croire qu'il est glorieux de régner, puisqu'il a tout sacrifié à cette ambition. C'est une distraction de Voltaire que de n'avoir pas vu combien, par la différence de ces deux vers, les caractères sont parfaitement observés. (P.)

** Voltaire veut toujours oublier qu'Émilie n'est pas une fille ordinaire. (P.)

CINNA.

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats
Qu'il hait les assassins et punit les ingrats[1];
Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute,
Quand il élève un trône, il en venge la chute;
Il se met du parti de ceux qu'il fait régner;
Le coup dont on les tue est longtemps à saigner;
Et quand à les punir il a pu se résoudre,
De pareils châtiments n'appartiennent qu'au foudre.

ÆMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends;
De te remettre au foudre à punir les tyrans[2].
Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie;
Abandonne ton âme à son lâche génie;
Et pour rendre le calme à ton esprit flottant,
Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
Sans emprunter ta main pour servir ma colère[3],
Je saurai bien venger mon pays et mon père.
J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras;
C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie :
Seule contre un tyran, en le faisant périr,
Par les mains de sa garde il me fallait mourir.
Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive;
Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive[4],
J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée
Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée,
Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
A fait choix d'un esclave en son lieu supposé[5].
Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être;
Et si pour me gagner il faut trahir ton maître,
Mille autres à l'envi recevraient cette loi[1],

[1] Cette réplique de Cinna ne paraît pas convenable : un sujet parle ainsi dans une monarchie; mais un homme du sang de Pompée doit-il parler en sujet? (V.)

[2] Cela n'est ni français, ni clairement exprimé; et ces dissertations sur la foudre ne sont plus tolérées. (V.)

[3] Le mot de *colère* ne paraît peut-être pas assez juste. On ne sent point de colère pour la mort d'un père mis au nombre des proscrits il y a trente ans. Le mot de *ressentiment* serait plus propre; mais, en poésie, *colère* peut signifier *indignation*, *ressentiment*, *souvenir des injures*, *désir de vengeance*. (V.)

[4] Je remarque ailleurs que toutes les phrases qui commencent par *comme* sentent la dissertation, le raisonnement, et que la chaleur du sentiment ne permet guère ce tour prosaïque. Mais est-ce un sentiment bien touchant, bien tragique, que celui d'Émilie? *Je n'ai pas voulu tuer Auguste moi-même, parce qu'on m'aurait tuée; je veux vivre pour toi, et je veux que ce soit toi qui hasarde ta vie, etc.* (V.) — Voltaire pouvait-il se dissimuler qu'il dénaturait ici le sentiment d'Émilie, et qu'il parodiait le texte en feignant de l'interpréter? (P.)

[5] Il est trop dur d'appeler Cinna esclave au propre, de lui dire qu'il est un fils supposé, qu'il est fils d'un esclave : cette condition était au-dessous de celle de nos valets. (V.) — Elle ne dit à Cinna, ni qu'il est un fils supposé, ni qu'il est le fils d'un esclave; elle lui reproche, en républicaine, le sentiment de bassesse qui paraît le familiariser avec l'idée d'un maître. Aux yeux d'une Romaine telle qu'Émilie, quiconque peut s'accoutumer au sacrifice de sa liberté n'est plus qu'un esclave, quoiqu'il ne soit pas né dans la servitude. (P.)

[1] Doit-elle lui dire que mille autres assassineraient l'empereur pour mériter les bonnes grâces d'une femme? cela ne révolte-t-il pas un peu? cela n'empêche-t-il pas qu'on ne s'intéresse à Émilie? Cette présomption de sa beauté la rend moins intéressante. Une femme emportée par une grande passion touche beaucoup; mais une femme qui a la vanité de regarder sa possession comme le plus grand prix où l'on puisse aspirer, révolte, au lieu d'intéresser. Émilie a déjà dit au premier acte qu'on publiera dans toute l'Italie qu'on n'a pu la mériter qu'en tuant Auguste; elle a dit à Cinna : *songe que mes faveurs t'attendent.* Ici elle dit que *mille Romains tueraient Auguste pour mériter ses bonnes grâces.* Quelle femme a jamais parlé ainsi? Quelle différence entre elle et Hermione, qui dit, dans une situation à peu près semblable :

Quoi! sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière!
Ses yeux, pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connaissaient pas;
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure;
Il peut me conquérir à ce prix sans danger,
Je me livre moi-même, et ne puis me venger.

C'est ainsi que s'exprime le goût perfectionné; et le génie, dénué de ce goût sûr, bronche quelquefois. On ne prétend pas, encore une fois, rien diminuer de l'extrême mérite de Corneille; mais il faut qu'un commentateur n'ait en vue que la vérité et l'utilité publique. Au reste, la fin de cette tirade est fort belle. (V.) — Les rapprochements d'Hermione et d'Émilie ne me paraissent pas exacts : l'une ne devait pas ressembler à l'autre. Il est bien vrai que toutes deux exigent de leur amant une vengeance et un meurtre; mais leur injure, et par conséquent leur situation, n'est pas la même, et ne devait pas produire le même effet. Émilie poursuit la vengeance de son père Toranius, tué il y a vingt ans, dans le temps des proscriptions. Ce sentiment est légitime; mais personne n'a connu ce Toranius : la perte qu'a faite Émilie est bien ancienne; Auguste même l'a réparée autant qu'il l'a pu, en traitant Émilie comme sa fille adoptive; elle a reçu ses bienfaits : sa situation, comme le remarque lui-même Voltaire, n'est point à plaindre. Ainsi donc, lorsqu'elle demande la tête d'Auguste, c'est un sentiment tout au moins aussi républicain que filial, ennobli surtout par le dessein de rendre la liberté aux Romains : c'est un de ces sentiments auxquels on peut se prêter, mais que le spectateur n'embrasse pas comme s'ils étaient les siens, qu'il ne partage pas avec toute la vivacité de ses affections; ces sortes de rôles sont plutôt des moyens d'action que des mobiles d'intérêt. Il n'en est pas de même d'Hermione : son injure est récente, elle est sous les yeux du spectateur : c'est une femme, une princesse cruellement outragée et fortement passionnée. L'offense qu'elle reçoit est de celles que tout son sexe partage, et son infortune est de celles qui excitent la pitié du nôtre. Sa vengeance n'est pas un devoir, c'est une passion, et une passion si aveugle et si forcenée, que l'on sent bien qu'Hermione se fait illusion à elle-même, et qu'elle sera plus à plaindre encore dès qu'on l'aura vengée. Il résulte de cette différence essentielle entre les deux rôles, que celui de Racine est infiniment plus théâtral; mais que Corneille, en faisant l'autre pour un plan différent, n'était pas obligé de produire la même impression. Il ne faut donc pas exiger qu'Émilie nous *touche*, mais seulement qu'elle nous attache; et c'est à quoi l'auteur a réussi en lui donnant le mérite qui lui est propre, celui d'une noblesse d'âme que rien ne peut abaisser, d'une résolution intrépide que rien ne peut ébranler. (LA H.)

S'ils pouvaient m acquérir à même prix que toi.
Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne.
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne :
Mes jours avec les siens se vont précipiter,
Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,
De ma seule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
« N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait ;
« Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée ,
« Où la gloire me suit qui t'était destinée :
« Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
« Mais je vivrais à toi si tu l'avais voulu. »

CINNA.

Eh bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
Il faut sur un tyran porter de justes coups ;
Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous.
S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes[1],
Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes ;
Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés[2].
Vous me faites priser ce qui me déshonore[3] ;
Vous me faites haïr ce que mon âme adore ;
Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
Exposer tout le mien et mille et mille fois :
Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée ;
Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée,
Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment[4],
Et par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.
Adieu.

SCÈNE V.

ÆMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son âme au désespoir.

ÆMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie :
Vous en pleurez !

ÆMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie,
Et si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir ;
Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste ?

ÆMILIE.

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc ?

ÆMILIE.

Qu'il achève, et dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort, ou de moi[1].

[1] Mais en ce cas Auguste est donc un monstre à étouffer : Cinna ne devait donc pas balancer ; il a donc très-grand tort de se dédire ; ses remords ne sont donc pas vrais ? Comment peut-il aimer un tyran qui ôte aux Romains leurs biens, leurs femmes et leurs vies ? Ces contradictions ne font-elles pas tort au pathétique aussi bien qu'au vrai, sans lequel rien n'est beau ? (V.)

[2] C'est ici une idée poétique, ou plutôt une subtilité : *Vos beautés sont plus inhumaines qu'Auguste !* ce n'est pas ainsi que la vraie passion parle. Oreste, dans une circonstance semblable, dit à Hermione :

Non, je vous priverai d'un plaisir si funeste,
Madame ; il ne mourra que de la main d'Oreste.

Il ne s'amuse point à dire que les beautés inhumaines d'Hermione sont des tyrans ; il le fait sentir en se déterminant malgré lui à un crime : ce n'est pas là le poëte qui parle, c'est le personnage. (V.)

[3] *Priser* n'est plus d'usage. Cinna ne prise point ici son action, puisqu'il la condamne ; il dit qu'il adore Auguste, cela est beaucoup trop fort : il n'adore point Auguste ; *il devrait*, dit-il, *donner son sang pour lui mille et mille fois*. Il devait donc être très-touché au moment que ce même Auguste lui donnait Émilie. Il lui a conseillé de garder l'empire pour l'assassiner, et il voudrait donner mille vies pour lui par réflexion. (V.)

[4] Ces derniers vers réconcilient Cinna avec le spectateur : c'est un très-grand art. Racine a imité ce morceau dans l'*Andromaque :*

Et mes mains aussitôt contre mon sein tournées, etc. (V.)

[1] Ce sont là de ces traits qui portaient le docteur cité par Balzac à nommer Émilie *adorable furie*. On ne peut guère finir un acte d'une manière plus grande ou plus tragique ; et si Émilie avait une raison plus pressante de vouloir faire périr Auguste, si elle n'avait appris que depuis peu qu'Auguste a fait mourir son père, si elle avait connu ce père, si ce père même avait pu lui demander vengeance, ce rôle serait du plus grand intérêt. Mais ce qui peut détruire tout l'intérêt qu'on prendrait à Émilie, c'est la supposition de l'auteur qu'elle est adoptée par Auguste. On devait chez les Romains autant et plus d'amour filial à un père d'adoption qu'à un père qui ne l'était que par le sang. Émilie conspire contre Auguste, son père et son bienfaiteur, au bout de trente ans, pour venger Toranius qu'elle n'a jamais vu. Alors cette furie n'est point du tout adorable ; elle est réellement parricide. Cependant gardons-nous bien de croire qu'Émilie, malgré son ingratitude, et Cinna, malgré sa perfidie, ne soient pas deux très-beaux rôles ; tous deux étincellent de traits admirables. (V.) — C'est une affectation maligne de la part de Voltaire que de donner trente ans à Émilie : rien n'exige dans la pièce qu'on lui en suppose plus de vingt. Si, des proscriptions d'Auguste à la conjuration de Cinna, il s'est passé en effet trente ans, comme Voltaire en paraît persuadé, Corneille, qui n'était pas assujetti à l'ordre des temps comme un historien, était bien le maître de raccourcir cet intervalle. On est fâché qu'avec tant de raison, de finesse et de goût, Voltaire se permette quelquefois non-seulement des critiques exagérées, mais de petits artifices qui pourraient le faire soupçonner d'avoir voulu en effet rabaisser Corneille. Jusqu'à présent cette injustice ne s'est pas encore trop manifestée ; on entrevoit cependant qu'il se passionne pour son sentiment, de

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLÈTE, GARDES.

AUGUSTE.

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable[1].

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paraît effroyable :
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi! mes plus chers amis! quoi! Cinna! quoi! Maxime!
Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix
Pour les plus importants et plus nobles emplois!
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire!
Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juste repentir;
Mais Cinna!

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine,
Et contre vos bontés d'autant plus se mutine[2];
Lui seul combat encor les vertueux efforts
Que sur les conjurés fait ce juste remords,
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage, et lui seul les séduit!
O le plus déloyal que la terre ait produit!
O trahison conçue au sein d'une furie!
O trop sensible coup d'une main si chérie!
Cinna, tu me trahis! Polyclète, écoutez.
(*Il lui parle à l'oreille.*)

POLYCLÈTE.

Tous vos ordres, seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime.
(*Polyclète rentre.*)

EUPHORBE.

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir[1].
A peine du palais il a pu revenir,
Que, les yeux égarés, et le regard farouche,
Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
Il déteste sa vie et ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit;
Et m'ayant commandé que je vous avertisse,
Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice,
« Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »
Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité;
Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé,
Il s'est à mes bontés lui-même dérobé;
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface :
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

SCÈNE II.

AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie[2]
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des sujets il ôte les amis;
Si tel est le destin des grandeurs souveraines

manière à n'être pas toujours très-délicat sur le choix de ses moyens. Il prétend, par exemple, que chez les Romains on devait autant et plus d'amour filial au père d'adoption qu'à un père qui ne l'était que par le sang. Oui, pourvu toutefois que le père d'adoption n'eût pas fait assassiner le véritable père. (P.)

[1] Il est triste qu'un si bas et lâche subalterne, un esclave affranchi, paraisse avec Auguste, et que l'auteur n'ait pas trouvé dans la jalousie de Maxime, dans les emportements que sa passion eût dû lui inspirer, ou dans quelque autre invention tragique, de quoi fournir des soupçons à Auguste. Si le trouble de Cinna, celui de Maxime, celui d'Émilie, ouvraient les yeux de l'empereur, cela serait beaucoup plus noble et plus théâtral que la dénonciation d'un esclave, qui est un ressort trop mince et trop trivial. (V.)

[2] Le second vers est faible après l'expression *il s'obstine dans sa rage;* l'idée la plus forte doit toujours être la dernière : de plus, *se mutiner contre des bontés* est une expression bourgeoise : on ne l'emploie qu'en parlant des enfants. Ce n'est pas que ce mot *mutiné*, employé avec art, ne puisse faire un très-bel effet. Racine a dit :

Enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné.

D'autant plus exige un *que*, c'est une phrase qui n'est pas relevée. (V.)

[1] On ne peut nier que ce lâche et inutile mensonge d'Euphorbe ne soit indigne de la tragédie. Mais, dira-t-on, on a le même reproche à faire à Œnone dans *Phèdre*. Point du tout; elle est criminelle, elle calomnie Hippolyte, mais elle ne dit pas une fausse nouvelle : c'est cela qui est petit et bas. (V.)

[2] Voilà encore une occasion où un monologue est bien placé; la situation d'Auguste est une excuse légitime : d'ailleurs il est bien écrit, les vers en sont beaux, les réflexions sont justes, intéressantes; ce morceau est digne du grand Corneille. (V.)

Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr; qui peut tout doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine[1],
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau,
Et puis ose accuser le destin d'injustice
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice!
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés!
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise;
Rends un sang infidèle à l'infidélité[2],
Et souffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au besoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne?
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'Etat?
Donc jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre!
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser;
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices!
Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter;
Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile;
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute;
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute;
Meurs; tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste[1];
Meurs, mais quitte du moins la vie avec éclat,
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
A toi-même en mourant immole ce perfide;
Contentant ses désirs, punis son parricide;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas :
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine[2];
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
O Romains! ô vengeance! ô pouvoir absolu!
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose!
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner[3]?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

SCÈNE III[4].

AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.
Madame, on me trahit, et la main qui me tue

[1] Cela n'est pas français. Il fallait, *quels flots j'en ai versés aux champs de Macédoine*, ou quelque chose de semblable. (V.)

[2] Ce vers est imité de Malherbe :

> Fais de tous les assauts que la rage peut faire
> Une fidèle preuve à l'infidélité

Un tel abus de mots et quelques longueurs, quelques répétitions empêchent ce beau monologue de faire tout son effet. A mesure que le public s'est plus éclairé, il s'est un peu dégoûté des longs monologues; on s'est lassé de voir des empereurs qui parlaient si longtemps tout seuls. Mais ne devrait-on pas se prêter à l'illusion du théâtre? Auguste ne pouvait-il pas être supposé au milieu de sa cour, et s'abandonner à ses réflexions devant ses confidents*, qui tiendraient lieu du chœur des anciens?

Il faut avouer que le monologue est un peu long. Les étrangers ne peuvent souffrir ces scènes sans action, et il n'y a peut-être pas assez d'action dans *Cinna*. (V.)

* Il n'est aucun de ses confidents les plus intimes à qui Auguste osât faire les aveux qu'il est censé se faire à lui-même dans ce monologue. (P.)

[1] *Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste*. C'est ici le tour de phrase italien. On dirait bien *non vale il comprar*; c'est un trope dont Corneille enrichissait notre langue. (V.)

[2] *Peine* ici veut dire *supplice*. (V.)

[3] Ces expressions, *qui des deux*, *duquel*, n'expriment qu'un froid embarras; elles peignent un homme qui veut résoudre un problème, et non un cœur agité. Mais le dernier vers est très-beau, et est digne de ce grand monologue. (V.)

[4] On a retranché toute cette scène au théâtre depuis environ trente ans. Rien ne révolte plus que de voir un personnage s'introduire sur la fin sans avoir été annoncé, et se mêler des intérêts de la pièce sans y être nécessaire. Le conseil que Livie donne à Auguste est rapporté dans l'histoire; mais il fait un très-mauvais effet dans la tragédie; il ôte à Auguste la gloire de prendre de lui-même un parti généreux. Auguste répond à Livie : *Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme, vous me tenez parole*; et après ces vers comiques il suit ces mêmes conseils : cette conduite l'avilit. On a donc eu raison de

Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.
Cinna, Cinna le traître....

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme?

AUGUSTE.

Hélas! de quel conseil est capable mon âme?

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit;
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide:
Salvidien à bas a soulevé Lépide;
Murène a succédé, Cépion l'a suivi:
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Égnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjects
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence,
Faites son châtiment de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette occasion:
Sa peine peut aigrir une ville animée,
Son pardon peut servir à votre renommée;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
J'ai trop par vos avis consulté là-dessus[1];
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise;
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
Et te rends ton État, après l'avoir conquis,
Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris:
Si tu veux me haïr, hais-moi sans plus rien feindre;
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre:
De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,
Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez et trop longtemps son exemple vous flatte;
Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate[2]:
Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
Ne serait pas bonheur s'il arrivait toujours.

AUGUSTE.

Eh bien! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre.
Après un long orage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi! vous voulez quitter le fruit de tant de peines!

AUGUSTE.

Quoi! vous voulez garder l'objet de tant de haines!

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner et caresser une main si traîtresse,
Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme[1];
Vous me tenez parole, et c'en sont là, madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus[2];
Je sais leur divers ordre, et de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture:
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'État,
Une offense qu'on fait à toute sa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'être prince[3].

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

retrancher tout le rôle de Livie, comme celui de l'infante dans le *Cid*. Pardonnons ces fautes au commencement de l'art, et surtout au sublime, dont Corneille a donné beaucoup plus d'exemples qu'il n'en a donné de faiblesse dans ses belles tragédies. (V.)

[1] *Là-dessus*, *là-dessous*, *ci-dessus*, *ci-dessous*, termes familiers qu'il faut absolument éviter, soit en vers, soit en prose. (V.)

[2] Ces deux vers n'expriment pas assez la pensée de l'auteur, ne forment pas une image assez précise. Le contraire d'un exemple ne peut se dire. (V.)

[1] Corneille devait d'autant moins mettre un reproche si injuste et si avilissant dans la bouche d'Auguste, que cette grossièreté est manifestement contraire à l'histoire. *Uxori gratias egit*, dit Sénèque le philosophe, dont le sujet de *Cinna* est tiré. (V.) — Ce vers est-il donc aussi injurieux, aussi avilissant que Voltaire le suppose? Il le serait peut-être si Livie n'eût pas dit:

Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme?

La réponse d'Auguste ne paraît alors qu'une application assez naturelle à ce vers de Livie, et ne mérite pas, à ce qu'il nous semble, ce reproche de grossièreté. Il faut observer d'ailleurs que ce ton de galanterie avec les femmes, qui de nos romans et de nos boudoirs s'est étendu jusqu'à nos théâtres, était inconnu aux Romains, et n'eût pas été compatible avec la sévérité de mœurs qui subsistait encore du temps d'Auguste. (P.)

[2] *Les vertus de régner* est un barbarisme de phrase, un solécisme; on peut dire, *les vertus des rois*, *des capitaines*, *des magistrats*, mais non *les vertus de régner*, *de combattre*, *de juger*. (V.)

[3] La rime de *prince* n'a que celle de *province* en substantif: cette indigence est ce qui contribue davantage à rendre souvent la versification française faible, languissante et forcée. Corneille est obligé de mettre *toute sa province*, pour rimer à *prince*; et *toute sa province* est une expression bien malheureuse, surtout quand il s'agit de l'empire romain. (V.)

AUGUSTE.

Ayez moins de faiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu : nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'aye obtenu ce point[1].

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune[2].

LIVIE.

J'aime votre personne, et non votre fortune.
(*Elle est seule.*)
Il m'échappe; suivons, et forçons-le de voir
Qu'il peut, en faisant grâce, affermir son pouvoir;
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

SCÈNE IV[3].

ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

D'où me vient cette joie, et que mal à propos
Mon esprit malgré moi goûte un entier repos[4]!
César mande Cinna sans me donner d'alarmes!
Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes :
Comme si j'apprenais d'un secret mouvement
Que tout doit succéder à mon contentement!
Ai-je bien entendu? me l'as-tu dit, Fulvie?

FULVIE.

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie,
Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux,
Faire un second effort contre votre courroux[1];
Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète,
Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,
Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit,
Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.
Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause;
Chacun diversement soupçonne quelque chose[2];
Tous présument qu'il aye un grand sujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarrasse, et que je viens d'apprendre,
C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,
Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,
Que même de son maître on dit je ne sais quoi[3] :
On lui veut imputer un désespoir funeste[4];
On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste[5].

ÆMILIE.

Que de sujets de craindre et de désespérer,
Sans que mon triste cœur en daigne murmurer[6]!
A chaque occasion le ciel y fait descendre

---

[1] Ce mot *point* est trivial et didactique. Premier *point*, second *point*, *point* principal. (V.)

[2] C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune,
augmente encore la faute qui consiste à faire rejeter par Auguste un très-bon conseil, qu'en effet il accepte. (V.)

[3] La scène reste vide; c'est un grand défaut aujourd'hui, et dans lequel même les plus médiocres auteurs ne tombent pas. Mais Corneille est le premier qui ait pratiqué cette règle si belle et si nécessaire de lier les scènes, et de ne faire paraître sur le théâtre aucun personnage sans une raison évidente. Si le législateur manque ici à la loi qu'il a introduite, il est assurément bien excusable. Il n'est pas vraisemblable qu'Émilie arrive avec sa confidente pour parler de la conspiration dans la même chambre dont Auguste sort; ainsi elle est supposée parler dans un autre appartement. (V.)

[4] On ne voit pas trop en effet d'où lui vient cette prétendue joie; c'était au contraire le moment des plus terribles inquiétudes. On peut être alors atterré, immobile, égaré, accablé, insensible, à force d'éprouver des sentiments trop profonds; mais de la joie! cela n'est pas dans la nature. (V.)

[1] *Je vous l'amenais... faire un second effort contre un courroux* n'est ni français, ni intelligible; de plus, comment cette Fulvie n'est-elle pas effrayée d'avoir vu Cinna conduit chez Auguste, et des complices arrêtés? comment n'en parle-t-elle pas d'abord? comment n'inspire-t-elle pas le plus grand effroi à Émilie? Il semble qu'elle dise par occasion des nouvelles indifférentes. (V.)

[2] Ces termes lâches et sans idée, ces familiarités de la conversation doivent être soigneusement évités. (V.)

[3] *Je ne sais quoi* est du style de la comédie; et ce n'est pas assurément un *je ne sais quoi* que la mort de Maxime, principal conjuré. (V.)

[4] *On lui veut imputer* est de la gazette suisse; *on veut dire qu'il s'est donné une bataille.* (V.) — Le vers sans doute est mauvais; mais Voltaire n'eût-il pas condamné dans un autre la comparaison injurieuse qu'il fait d'un vers de Corneille au style de la gazette suisse? (P.)

[5] Il est bien singulier qu'elle dise que Maxime s'est noyé, et qu'on se tait du reste. Qu'est-ce que le reste? et comment Corneille, qui corrigea quelques vers dans cette pièce, ne réforma-t-il pas ceux-ci? n'avait-il pas un ami? (V.) — Fulvie, comme le suppose Voltaire, ne dit pas que Maxime se soit noyé, *et qu'on se tait du reste;* ce qui serait insoutenable. Par le désordre de ses paroles, Corneille a cru donner une idée des bruits confus qu'elle a entendus; mais elle n'affirme rien; elle ne paraît même ajouter aucune foi à ces bruits sans liaison et sans suite, sur lesquels chacun raisonne diversement, sans se fixer à rien de positif. Il est bien vrai, comme le dit Voltaire, que Corneille aurait dû corriger tous ces vers beaucoup trop négligés; mais si Fulvie ne s'exprime pas heureusement, Corneille ne lui fait rien dire d'absurde. (P.) — Nous n'avons reconnu dans ce vers ni la singularité qu'y a trouvé Voltaire, ni l'incorrection qu'y a vue Palissot. Il nous semble au contraire que Corneille a rendu aussi correctement et aussi clairement qu'il l'a voulu sa pensée, qui d'ailleurs ne peut échapper à personne : ce *reste*, c'est la cause du désespoir de Maxime.

[6] Cela n'est pas naturel. Émilie doit être au désespoir d'avoir conduit son amant au supplice. Le reste n'est-il pas un peu de déclamation? On entend toujours ces vers d'Émilie sans émotion : d'où vient cette indifférence? c'est qu'elle ne dit pas ce que toute autre dirait à sa place : elle a forcé son amant à conspirer, à courir au supplice, et elle parle de sa gloire! et elle est *fumante d'un courroux* généreux! elle devrait être désespé-

Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre :
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler;
Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
Je vous entends, grands dieux! vos bontés que j'adore
Ne peuvent consentir que je me déshonore;
Et ne me permettant soupirs, sanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage
Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage;
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
Et dans la même assiette où vous me retenez [1].
O liberté de Rome! ô mânes de mon père!
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire :
Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,
Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre;
N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre,
Mais si fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas si noble et si digne de vous,
Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître
Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

SCÈNE V.

MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.
Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisait mort [2]!

MAXIME.
Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport;
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÆMILIE.
Que dit-on de Cinna?

MAXIME.
Que son plus grand regret
C'est de voir que César sait tout votre secret;
En vain il le dénie et le veut méconnaître,
Évandre a tout conté pour excuser son maître,
Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÆMILIE.
Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter;
Je suis prête à le suivre et lasse de l'attendre.

MAXIME.
Il vous attend chez moi.

ÆMILIE.
Chez vous!

MAXIME.
C'est vous surprendre :
Mais apprenez le soin que le ciel a de vous;
C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive;
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÆMILIE.
Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis?

MAXIME.
En faveur de Cinna je fais ce que je puis [1],
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de lui-même.
Sauvons-nous, Æmilie, et conservons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

ÆMILIE.
Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur survivre [2];
Quiconque après sa perte aspire à se sauver
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.
Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O dieux! que de faiblesse en une âme si forte!
Ce cœur si généreux rend si peu de combat,
Et du premier revers la fortune l'abat!
Rappelez, rappelez cette vertu sublime,
Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime :
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez [3];
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez;
Et puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme [4],
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme;
Avec la même ardeur il saura vous chérir,
Que..

rée, et non pas fumante. (V.) — *Et non pas fumante* est une plaisanterie peu digne de Voltaire jugeant Corneille. (P.)

[1] Pourquoi les dieux voudraient-ils qu'elle mourût dans cette *assiette?* qu'importe qu'elle meure dans cette *assiette* ou dans une autre? ce qui importe, c'est qu'elle a conduit son amant et ses amis à la mort. (V.) — L'espèce de jeu de mots sur l'*assiette* n'est pas plus digne de Voltaire; c'est parodier plutôt que critiquer. (P.)

[2] Ne dissimulons rien, cette résurrection de Maxime n'est pas une invention heureuse. Qu'un héros qu'on croyait mort dans un combat reparaisse, c'est un moment intéressant; mais le public ne peut souffrir un lâche que son valet avait supposé s'être jeté dans la rivière. Corneille n'a pas prétendu faire un coup de théâtre, mais il pouvait éviter cette apparition inattendue d'un homme qu'on croit mort, et dont on ne désire point du tout la vie; il était fort inutile à la pièce que son esclave Euphorbe eût feint que son maître s'était noyé. (V.)

[1] Maxime joue le rôle d'un misérable; pourquoi l'auteur, pouvant l'ennoblir, l'a-t-il rendu si bas? apparemment il cherchait un contraste; mais de tels contrastes ne peuvent guère réussir que dans la comédie. (V.)

[2] Que veut dire *de peur de leur survivre?* Le sens naturel est qu'il ne faut pas venger Cinna, parce que, si on le vengeait, on ne mourrait pas avec lui, mais en voulant le venger, on pourrait aller au supplice, puisque Auguste est maître, et que tout est découvert. Je crois que Corneille veut dire : *Tu feins de le venger, et tu veux lui survivre.* (V.) — *De peur de leur survivre* veut dire, parce qu'il serait honteux de leur survivre. C'est un sens si naturel, qu'il est surprenant que Voltaire se donne la peine d'en chercher un autre. (P.)

[3] Cela est comique, et achève de rendre le rôle de Maxime insupportable. (V.)

[4] L'auteur veut dire : *Cinna et Maxime n'avaient qu'une âme*, mais il ne le dit pas.

ÆMILIE.

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir [1] !
Tu prétends un peu trop; mais quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes;
Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas;
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite;
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette;
Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse!
Apprends, apprends de moi quel en est le devoir,
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÆMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déjà d'un bienheureux retour,
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour!

MAXIME.

Cet amour en naissant est toutefois exêtrme;
C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime;
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé....

ÆMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé [2].
Ma perte m'a surprise, et ne m'a point troublée;
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée.
Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir,
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ! vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

ÆMILIE.

Oui, tu l'es, puisque enfin tu veux que je le die;
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté :
Les dieux seraient pour nous prodigues en miracles,
S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles.
Fuis sans moi, tes amours sont ici superflus [3].

MAXIME.

Ah! vous m'en dites trop.

ÆMILIE.

J'en présume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures;
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Æmilie, et souffrez qu'un esclave....

ÆMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCÈNE VI [1].

MAXIME.

Désespéré, confus,
Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime? et quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice [2]?
Aucune illusion ne te doit plus flatter;
Æmilie en mourant va tout faire éclater;
Sur un même échafaud la perte de sa vie [3]
Étalera sa gloire et ton ignominie,
Et sa mort va laisser à la postérité
L'infâme souvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vu, par une fausse adresse [4],
Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amants au tyran immolés,
Il te reste aucun fruit que la honte et la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme;

---

[1] Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir !

est sublime. (V.)

[2] *Avisé* n'est pas le mot propre; il semble qu'au contraire Maxime a été trop peu avisé : il paraît trop évidemment un perfide, Émilie l'a déjà appelé lâche. (V.)

[3] *Superflus* n'est pas encore le mot propre; ces amours doivent être très-odieux à Émilie.

Cette scène de Maxime et d'Émilie ne fait pas l'effet qu'elle pourrait produire, parce que l'amour de Maxime révolte, parce que cette scène ne produit rien, parce qu'elle ne sert qu'à remplir un moment vide, parce qu'on sait bien qu'Émilie n'acceptera point les propositions de Maxime, parce qu'il est impossible de rien produire de théâtral et d'attachant entre un lâche qu'on méprise et une femme qui ne peut l'écouter. (V.)

[1] Autant le spectateur s'est prêté au monologue important d'Auguste, qui est un personnage respectable, autant il se refuse au monologue de Maxime, qui excite l'indignation et le mépris. Jamais un monologue ne fait un bel effet que quand on s'intéresse à celui qui parle, que quand ses passions, ses vertus, ses malheurs, ses faiblesses, font dans son âme un combat si noble, si attachant, si animé, que vous lui pardonnez de parler trop longtemps à soi-même. (V.)

[2] Ce mot de *vertu* dans la bouche de Maxime est déplacé, et va jusqu'au ridicule. (V.)

[3] Il n'y avait point d'échafauds chez les Romains pour les criminels; l'appareil barbare des supplices n'était point connu, excepté celui de la potence en croix pour les esclaves. (V.)

[4] *Fausse adresse* est trop faible, et Maxime n'a point été adroit. (V.)

Il ne paraît pas convenable qu'un conjuré, qu'un sénateur reproche à un esclave de lui avoir fait commettre une mauvaise action; ce reproche serait bon dans la bouche d'une femme faible, dans celle de Phèdre, par exemple, à l'égard d'Œnone, dans celle d'un jeune homme sans expérience; mais le spectateur ne peut souffrir un sénateur qui débite un long monologue pour dire à son esclave, qui n'est pas là, qu'il

Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme;
La tienne, encor servile, avec la liberté
N'a pu prendre un rayon de générosité :
Tu m'as fait relever une injuste puissance;
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance;
Mon cœur te résistait, et tu l'as combattu
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu [1].
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire;
Mais les dieux permettront à mes ressentiments
De te sacrifier aux yeux des deux amants [2],
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime [3]
Mon sang leur servira d'assez pure victime,
Si dans le tien mon bras, justement irrité,
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siége, Cinna, prends, et sur toute chose [4]
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive; et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main;
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti :
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie;
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens [1];
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion;
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conservé le jour que je respire;
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu [2],
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
Après tant de faveur montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident;
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis;
Bien plus, ce même jour je te donne Æmilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins [3].
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire

espère qu'il pourra se venger de lui, et le punir de lui avoir fait commettre une action infâme. (V.)

[1] Il faut éviter cette cacophonie en vers, et même dans la prose soutenue. (V.)

[2] On se soucie fort peu que cet esclave Euphorbe soit mis en croix ou non. Cet acte est un peu défectueux dans toutes ses parties; la difficulté d'en faire cinq est si grande, l'art était alors si peu connu, qu'il serait injuste de condamner Corneille. Cet acte eût été admirable partout ailleurs dans son temps; mais nous ne recherchons pas si une chose était bonne autrefois, nous recherchons si elle est bonne pour tous les temps. (V.)

[3] On ne peut pas dire *en dépit de mon crime* comme on dit *malgré mon crime, quel qu'ait été mon crime*, parce qu'un crime n'a point de dépit. On dit bien *en dépit de ma haine, de mon amour*, parce que les passions se personnifient. (V.)

[4] *Sede, inquit, Cinna; hoc primum a te peto ne loquentem interpelles*. Toute cette scène est de Sénèque le philosophe. Par quel prodige de l'art Corneille a-t-il surpassé Sénèque, comme dans les *Horaces* il a été plus nerveux que Tite-Live? C'est là le privilége de la belle poésie, et un de ces exemples qui condamnent bien fortement ces deux auteurs, d'Aubignac et la Motte, qui ont voulu faire des tragédies en prose : d'Aubignac, homme sans talents, qui, pour avoir mal étudié le théâtre, croyait pouvoir faire une bonne tragédie dans la prose la plus plate; la Motte, homme d'esprit et de génie, qui, ayant trop négligé le style et la langue dans la poésie, pour laquelle il avait beaucoup de talent, voulut faire des tragédies en prose, parce que la prose est plus aisée que la poésie. (V.)

[1] On sous-entend *furent*. Ce n'est point une licence, c'est un trope en usage dans toutes les langues. (V.)

[2] *De la façon* est trop familier, trop trivial. (V.)

[3] Voilà ce vers qui contredit celui d'Émilie : d'ailleurs, quel royaume aurait-il donné à Cinna? les Romains n'en recevaient point. Ce n'est qu'une inadvertance qui n'ôte rien au sentiment et à l'éloquence vraie et sans enflure dont ce morceau est rempli. (V)

Ne peuvent pas si tôt sortir de ta mémoire ;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi, seigneur ! moi, que j'eusse une âme si traîtresse !
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons [1] ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé :
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.
Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique !
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain,
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;
Et si sa liberté te faisait entreprendre,
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but ? d'y régner en ma place ?
D'un étrange malheur son destin le menace,
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main [2].
Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite [1].
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient ;
Elle seule t'élève, et seule te soutient ;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne ;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne ;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie :
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie ;
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux ?
Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide ;
Non que votre colère ou la mort m'intimide :
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.
Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée :
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée.
Le père et les deux fils lâchement égorgés,

[1] *Bons et mauvais* n'est-il pas un peu trop antithèse ? et ces antithèses, en général, ne sont-elles pas trop fréquentes dans les vers français et dans la plupart des langues modernes ? (V.)

[2] Racine a exprimé avec plus de précision la même pensée dans ces deux vers :

Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui.
Alexandre, acte II, sc. II.

[1] Ces vers et les suivants occasionnèrent un jour une saillie singulière. Le dernier maréchal de la Feuillade étant sur le théâtre, dit tout haut à Auguste : « Ah ! tu me gâtes le *Soyons amis, Cinna.* » Le vieux comédien qui jouait Auguste se déconcerta, et crut avoir mal joué. Le maréchal, après la pièce, lui dit : Ce n'est pas vous qui m'avez déplu, c'est Auguste qui « dit à Cinna qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'est propre à rien, « qu'il fait pitié, et qui ensuite lui dit : *Soyons amis.* Si le roi « m'en disait autant, je le remercierais de son amitié. » Il y a un grand sens et beaucoup de finesse dans cette plaisanterie. On peut pardonner à un coupable qu'on méprise, mais on ne devient pas son ami ; il fallait peut-être que Cinna, très-criminel, fût encore grand aux yeux d'Auguste. Cela n'empêche pas que le discours d'Auguste ne soit un des plus beaux que nous ayons dans notre langue. (V.) — Il y avait plus de finesse que de vérité dans cette plaisanterie du maréchal de la Feuillade. Auguste se devait à lui-même de dire à Cinna tout ce qu'il lui dit. Puisqu'il était son ami auparavant, et qu'il veut bien continuer de l'être, son intention n'est pas de l'avilir, mais de le remettre à sa place en lui faisant sentir le peu de puissance réelle qu'il a, et tous les obstacles qui s'opposeraient à son ambition. Ajoutons même que la clémence d'Auguste est intéressée à les lui faire sentir, pour le détourner d'une rechute qui deviendrait impardonnable. (P.)

Par la mort de César étaient trop peu vengés ;
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause :
Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs [1],
D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs ;
Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire ;
Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire [2].
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout ;
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

SCÈNE II.

LIVIE, AUGUSTE, CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connaissez pas encor tous les complices ;
Votre Æmilie en est, seigneur, et la voici [3].

CINNA.

C'est elle-même, ô dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi !

ÆMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étais, seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE.

Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui !
Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne [4].

ÆMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments
N'est point le prompt effet de vos commandements ;
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées,
Et ce sont des secrets de plus de quatre années ;
Mais, quoique je l'aimasse, et qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi ;

[1] Le *repentir* ne peut admettre ici de pluriel. (V.)

[2] Le sens est, *ce que vous devez faire ;* mais l'expression est trop équivoque, elle semble signifier ce que Cinna doit faire à Auguste. (V.)

[3] Les acteurs ont été obligés de retrancher Livie, qui venait faire ici le personnage d'un exempt, et qui ne disait que ces deux vers. On les fait prononcer par Émilie ; mais ils lui sont peu convenables : elle ne doit pas dire à Auguste *votre Émilie ;* ce mot la condamne ; si elle vient s'accuser elle-même, il faut qu'elle débute en disant : *Je viens mourir avec Cinna.* (V.)

[4] Cette petite ironie est-elle bien placée dans ce moment tragique ? est-ce ainsi qu'Auguste doit parler ? (V.)

Je ne voulus jamais lui donner d'espérance,
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance ;
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis :
Le ciel rompt le succès que je m'étais promis [1],
Et je vous viens, seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime :
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'État :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie ;
Mon amour en sa place a fait choix d'Æmilie,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a soif de mon sang ;
Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, et l'autre est parricide [2].
O ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÆMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets [3].

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÆMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse ;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin ;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin :
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père,
Et qu'un juste courroux dont je me sens brûler,
A son sang innocent voulait vous immoler.

LIVIE [4].

C'en est trop, Æmilie, arrête, et considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, et non de l'empereur.

[1] On ne rompt point un succès, encore moins un succès qu'on s'est promis ; on rompt une union, on détruit des espérances, on fait avorter des desseins, on prévient des projets : Le ciel ne m'a pas accordé, m'ôte, me ravit, le succès que je m'étais promis. (V.)

[2] Il est ici question de Julie et d'Émilie. Ce mot *impudique* ne se dit plus guère dans le style noble, parce qu'il présente une idée qui ne l'est pas ; on n'aime point d'ailleurs à voir Auguste se rappeler cette idée humiliante et étrangère au sujet. Les gens instruits savent trop bien qu'Émilie ne fut même jamais adoptée par Auguste ; elle ne l'est que dans cette pièce. (V.)

[3] *Firent mêmes effets* n'est recevable ni en vers ni en prose. (V.)

[4] Les comédiens ont retranché tout le couplet de Livie, et il n'est pas à regretter : non-seulement Livie n'était pas nécessaire, mais elle se faisait de fête mal à propos pour débiter une maxime aussi fausse qu'horrible, qu'il est permis d'assassiner pour une couronne, et qu'on est absous de tous les crimes quand on règne. (V.)

Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,
Et dans le sacré rang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis [1].
Qui peut y parvenir ne peut être coupable;
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable :
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main;
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÆMILIE.

Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, et non pour me défendre.
Punissez donc, seigneur, ces criminels appas
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats;
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres.
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres [2];
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore!
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer :
J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer;
A mes plus saints désirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres soins elle serait sensible;
Je parlai de son père et de votre rigueur,
Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme[3]!
Je l'attaquai par là, par là je pris son âme [4];
Dans mon peu de mérite elle me négligeait,
Et ne put négliger le bras qui la vengeait :
Elle n'a conspiré que par mon artifice;
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice [5].

ÆMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire? est-ce là me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÆMILIE.

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups [1].

ÆMILIE.

Eh bien! prends-en ta part, et me laisse la mienne [2];
Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne :
La gloire et le plaisir, la honte et les tourments,
Tout doit être commun entre de vrais amants [3].
Nos deux âmes, seigneur, sont deux âmes romaines;
Unissant nos désirs, nous unîmes nos haines;
De nos parents perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment;
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent;
Nos esprits généreux ensemble le formèrent;
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide,
Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez :
Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez;
Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,
S'étonne du supplice aussi bien que du crime :

SCÈNE III.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÆMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

Mais enfin le ciel m'aime, et ses bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux [4].
Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME.

Honorez moins, seigneur, une âme criminelle.

[1] Ce vers n'a pas de sens. L'*avenir* ne peut signifier *les crimes à venir;* et s'il le signifiait, cette idée serait abominable. (V.)

[2] Il semble qu'Émilie soit toujours sûre de faire conspirer qui elle voudra, parce qu'elle se croit belle. Doit-elle dire à Auguste qu'elle aura d'autres amants qui vengeront celui qu'elle aura perdu? (V.)

[3] Ce vers paraît trop du ton de la comédie, et est d'autant plus déplacé, qu'Émilie doit être supposée avoir voulu venger son pere, non pas parce qu'elle a le caractère d'une femme, mais parce qu'elle a écouté la voix de la nature. (V.)

[4] Expression trop familière. (V.)

[5] Pourquoi toute cette contestation entre Cinna et Émilie est-elle un peu froide? C'est que si Auguste veut leur pardonner, il importe fort peu qui des deux soit le plus coupable; et que s'il veut les punir, il importe encore moins qui des deux a séduit l'autre. Ces disputes, ces combats à qui mourra l'un pour l'autre, font une grande impression quand on peut hésiter entre deux personnages, quand on ignore sur lequel des deux le coup tombera, mais non pas quand tous les deux sont condamnés et condamnables. (V.)

[1] *Tirez à vous* est une expression trop peu noble. *Généreux coups* ne peut se dire d'une entreprise qui n'a pas eu d'effet. (V.)

[2] *Eh bien! prends-en ta part* est du ton de la comédie. (V.) — Nous avouons qu'ici *prends-en ta part* nous paraît simple et noble. (P.)

[3] Ce vers est encore du ton de la comédie; et cette expression *de vrais amants* revient trop souvent. (V.)

[4] Maxime vient ici faire un personnage aussi inutile que Livie : il paraît qu'il ne doit point dire à Auguste qu'on l'a fait passer pour noyé, de peur qu'on n'eût envoyé après lui, puisqu'il n'avait révélé la conspiration qu'à condition qu'on lui pardonnerait. N'eût-il pas été mieux qu'il se fût noyé en effet de douleur d'avoir joué un si lâche personnage? On ne s'intéresse qu'au sort de Cinna et d'Émilie, et la grâce de Maxime ne touche personne. (V.)

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as su garantir;
C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire :
Si vous régnez encor, seigneur, si vous vivez,
C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon âme;
Pour perdre mon rival, j'ai découvert sa trame;
Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé[1]
De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé :
Je voulais avoir lieu d'abuser Æmilie,
Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
Et pensais la résoudre à cet enlèvement
Sous l'espoir du retour pour venger son amant[2];
Mais, au lieu de goûter ces grossières amorces,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces[3],
Elle a lu dans mon cœur; vous savez le surplus,
Et je vous en ferais des récits superflus.
Vous voyez le succès de mon lâche artifice :
Si pourtant quelque grâce est due à mon indice[4],
Faites périr Euphorbe au milieu des tourments[5],
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô ciel! et le sort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers;
Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire;
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie[6] :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang[1];
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÆMILIE.

Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés :
Je connais mon forfait qui me semblait justice;
Et (ce que n'avait pu la terreur du supplice)
Je sens naître en mon âme un repentir puissant,
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.
Le ciel a résolu votre grandeur suprême;
Et pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même :
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle;
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle;
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
Au lieu de châtiments trouvent des récompenses?
O vertu sans exemple! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand!

[1] *Feindre* ne peut gouverner le datif; on ne peut dire *feindre à quelqu'un*. (V.)
Racine cependant a dit :

Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez
Vous cachez des trésors par David amassés.
Athal. acte I, sc. I.

Et cette locution, qui ne lui a été reprochée par aucun de ses nombreux commentateurs, a été justifiée par la Harpe.

[2] *Sous l'espoir du retour*... expression de comédie; *retour pour venger*, expression vicieuse. (V.)

[3] On dit *les forces d'un État*, *la force de l'âme*. De plus, Émilie n'avait besoin ni de force ni de vertu pour mépriser Maxime. (V.)

[4] *Indice* est là pour rimer à *artifice* : le mot propre est aveu. (V.)

[5] C'est un sentiment lâche, cruel et inutile. (V.)

[6] C'est ce que dit Auguste qui est admirable; c'est là ce qui fit verser des larmes au grand Condé, larmes qui n'appartiennent qu'à de belles âmes.

De toutes les tragédies de Corneille, celle-ci fit le plus grand effet à la cour, et on peut lui appliquer ces vers du vieil Horace :

C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits...
. . . .
C'est d'eux seuls qu'on attend la véritable gloire.

De plus, on était alors dans un temps où les esprits, animés par les factions qui avaient agité le règne de Louis XIII, ou plutôt du cardinal de Richelieu, étaient plus propres à recevoir les sentiments qui règnent dans cette pièce. Les premiers spectateurs furent ceux qui combattirent à la Marfée, et qui firent la guerre de la Fronde. Il y a d'ailleurs dans cette pièce un vrai continuel, un développement de la constitution de l'empire romain qui plait extrêmement aux hommes d'État; et alors chacun voulait l'être.

J'observerai ici que, dans toutes les tragédies grecques faites pour un peuple si amoureux de sa liberté, on ne trouve pas un trait qui regarde cette liberté, et que Corneille, né Français, en est rempli. (V.)

[1] *La pourpre d'un rang* est intolérable; cette pourpre, comparée au sang parce qu'il est rouge, est puérile. (V.)

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime;
Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime :
Il nous a trahis tous; mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocents, et me rend mes amis.
(*à Maxime.*)
Reprends auprès de moi ta place accoutumée;
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée;
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice [1];
Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous consacre une foi lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler,
Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.
Puisse le grand moteur des belles destinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années;
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

LIVIE.

Ce n'est pas tout, seigneur; une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon âme [2].
Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi;
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre;
On portera le joug désormais sans se plaindre;
Et les plus indomptés renversant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets;
Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une si belle vie;
Jamais plus d'assassins, ni de conspirateurs :
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome, avec une joie et sensible et profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde;
Vos royales vertus lui vont trop enseigner
Que son bonheur consiste à vous faire régner :
D'une si longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déjà des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels;

[1] Un supplice est juste; on l'ordonne avec justice; celui qui punit a de la justice; mais le supplice n'en a point, parce qu'un supplice ne peut être personnifié. (V.)

[2] *Un rayon prophétique* ne semble pas convenir à Livie; la juste espérance que la clémence d'Auguste préviendra désormais toute conspiration, vaut bien mieux qu'un rayon prophétique.

On retranche aux représentations ce dernier couplet de Livie comme les autres, par la raison que tout acteur qui n'est pas nécessaire, gâte les plus grandes beautés. (V.)

Et la postérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer :
Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer!
Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices,
Et que vos conjurés entendent publier
Qu'Auguste a tout appris, et veut tout oublier [1].

EXAMEN DE CINNA.

Ce poëme a tant d'illustres suffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens, que je me ferais trop d'importants ennemis si j'en disais du mal : je ne le suis pas assez de moi-même pour chercher des défauts [2] où ils n'en ont

[1] Ce n'est pas ici une pièce telle que les *Horaces*. On voit bien le même pinceau, mais l'ordonnance du tableau est très-supérieure. Il n'y a point de double action : ce ne sont point des intérêts indépendants les uns des autres, des actes ajoutés à des actes; c'est toujours la même intrigue. Les trois unités sont aussi parfaitement observées qu'elles puissent l'être, sans que l'action soit gênée, sans que l'auteur paraisse faire le moindre effort. Il y a toujours de l'art; et l'art s'y montre rarement à découvert. (V.) — Le pardon généreux d'Auguste, les vers qu'il prononce, qui sont le sublime de la grandeur d'âme; ces vers que l'admiration a gravés dans la mémoire de tous ceux qui les ont entendus, et cet avantage attaché à la beauté du dénoûment, de laisser au spectateur une dernière impression, qui est la plus heureuse et la plus vive de toutes celles qu'il a reçues, ont fait regarder assez généralement cette tragédie comme le chef-d'œuvre de Corneille; et si l'on ajoute à ce grand mérite du cinquième acte le discours éloquent de Cinna dans la scène où il fait le tableau des proscriptions d'Octave; cette autre scène si théâtrale où Auguste délibère avec ceux qui ont résolu de l'assassiner; les idées profondes et l'énergie de style qu'on remarque dans ce dialogue aussi frappant à la lecture qu'au théâtre; le monologue d'Auguste au quatrième acte; la fierté du caractère d'Émilie, et les traits heureux dont il est semé; cette préférence paraîtra suffisamment justifiée. N'oublions pas surtout de remarquer combien l'auteur de *Cinna* a embelli les détails qu'il a puisés dans Sénèque. Tel est l'avantage inappréciable des beaux vers, telle est la supériorité qu'ils ont sur la meilleure prose, que la mesure et l'harmonie ont gravé dans tous les esprits et mis dans toutes les bouches ce qui demeurait comme enseveli dans les écrits d'un philosophe, et n'existait que pour un petit nombre de lecteurs. Cette précision commandée par le rhythme poétique, a tellement consacré les paroles que Corneille prête à Auguste, qu'on croirait qu'il n'a pu s'exprimer autrement; et la conversation d'Auguste et de Cinna ne sera jamais autre chose que les vers qu'on a retenus de Corneille. (La H.)

[2] Quoique j'aie osé y trouver des défauts, j'oserais dire ici à Corneille : Je souscris à l'avis de ceux qui mettent cette pièce au-dessus de tous vos autres ouvrages; je suis frappé de la noblesse, des sentiments vrais, de la force, de l'éloquence, des grands traits de cette tragédie. Il y a peu de cette emphase et de cette enflure qui n'est qu'une grandeur fausse. Le récit que fait Cinna au premier acte, la délibération d'Auguste, plusieurs

point voulu voir, et accuser le jugement qu'ils en ont fait, pour obscurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation si forte et si générale vient sans doute de ce que la vraisemblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la vérité lui manque, qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées; rien n'y est violenté par les incommodités de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulière. La moitié de la pièce se passe chez Æmilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste. J'aurais été ridicule si j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime et Cinna s'il quitterait l'empire ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Æmilie de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre la liaison des scènes au quatrième acte, n'ayant pu me résoudre à faire que Maxime vînt donner l'alarme à Æmilie de la conjuration découverte au lieu même où Auguste en venait de recevoir l'avis par son ordre, et dont il ne faisait que de sortir avec tant d'inquiétude et d'irrésolution. C'eût été une impudence extraordinaire, et tout à fait hors du vraisemblable, de se présenter dans son cabinet un moment après qu'il lui avait fait révéler le secret de cette entreprise, dont il était un des chefs, et porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre Æmilie par la peur de se voir arrêtée, c'eût été se faire arrêter lui-même, et se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il voulait exécuter. Æmilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la réserve du cinquième acte; mais cela n'empêche pas qu'à considérer tout le poëme ensemble, il n'ait son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer, non-seulement dans Rome ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais d'Auguste, pourvu que vous y vouliez donner un appartement à Æmilie qui soit éloigné du sien.

Le compte que Cinna lui rend de sa conspiration justifie ce que j'ai dit ailleurs, que pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait et celui qui l'écoute aient l'esprit assez tranquille, et s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. Æmilie a de la joie d'apprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions; et Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite : c'est pourquoi, quelque longue que soit cette narration, sans interruption aucune, elle n'ennuie point. Les ornements de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifice, et la diversité de ses figures ne fait point regretter le temps que j'y perds; mais si j'avais attendu à la commencer qu'Évandre eût troublé ces deux amants par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en six vers, et Æmilie n'en eût pu supporter davantage.

Comme les vers de ma tragédie d'*Horace* ont quelque chose de plus net et de moins guindé pour les pensées que ceux du *Cid*, on peut dire que ceux de cette pièce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'*Horace*, et qu'enfin la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidents, ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la pièce, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'il a reçue. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action présente, et à n'être point obligé, pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir sur ce qu'il a déjà vu, et de fixer sa mémoire sur les premiers actes, pendant que les derniers sont devant ses yeux. C'est l'incommodité des pièces embarrassées, qu'en termes de l'art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du latin, telles que sont *Rodogune* et *Héraclius*. Elle ne se rencontre pas dans les simples; mais comme celles-là ont sans doute besoin de plus d'esprit pour les imaginer, et de plus d'art pour les conduire, celles-ci, n'ayant pas le même secours du côté du sujet, demandent plus de force de vers, de raisonnement, et de sentiments pour les soutenir [1].

traits d'Émilie, et enfin la dernière scène, sont des beautés de tous les temps, et des beautés supérieures. Quand je vous compare surtout aux contemporains qui osaient alors produire leurs ouvrages à côté des vôtres, je lève les épaules, et je vous admire comme un être à part. Qui étaient ces hommes qui voulaient courir la même carrière que vous? Tristan, la Case, Grenaille, Rosiers, Boyer, Colletet, Gaulmin, Gillet, Provais, la Ménardière, Magnon, Picou, de Brosse. J'en nommerais cinquante dont pas un n'est connu, ou dont les noms ne se prononcent qu'en riant. C'est au milieu de cette foule que vous vous éleviez au delà des bornes connues de l'art. Vous deviez avoir autant d'ennemis qu'il y avait de mauvais écrivains, et tous les bons esprits devaient être vos admirateurs. Si j'ai trouvé des taches dans *Cinna*, ces défauts mêmes auraient été de très-grandes beautés dans les écrits de vos pitoyables adversaires. Je n'ai remarqué ces défauts que pour la perfection d'un art dont je vous regarde comme le créateur. Je ne peux ni ajouter ni ôter rien à votre gloire : mon seul but est de faire des remarques utiles aux étrangers qui apprennent votre langue, aux jeunes auteurs qui veulent vous imiter, aux lecteurs qui veulent s'instruire. (V.)

[1] On peut conclure de ces derniers mots que les pièces simples ont beaucoup plus d'art et de beauté que les pièces implexes. Rien n'est plus simple que l'*OEdipe* et l'*Électre* de Sophocle; et ce sont, avec leurs défauts, les deux plus belles pièces de l'antiquité. *Cinna* et *Athalie*, parmi les modernes, sont, je crois, fort au-dessus d'*Électre* et d'*OEdipe*. Il en est de même dans l'épique. Qu'y a-t-il de plus simple que le quatrième livre de Virgile? Nos romans, au contraire, sont chargés d'incidents et d'intrigues. (V.)

FIN DE CINNA.



POLYEUCTE[1]

MARTYR,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE. — 1640.

A LA REINE RÉGENTE[2].

MADAME,

Quelque connaissance que j'aie de ma faiblesse, quelque profond respect qu'imprime Votre Majesté dans les âmes de ceux qui l'approchent, j'avoue que je me jette à ses pieds, sans timidité, sans défiance, et que je me tiens assuré de lui plaire, parce que je suis assuré de lui parler de ce qu'elle aime le mieux. Ce n'est qu'une pièce de théâtre que je lui présente, mais qui l'entretiendra de Dieu : la dignité de la matière est si haute, que l'impuissance de l'artisan ne la peut ravaler; et votre âme royale se plaît trop à cette sorte d'entretien pour s'offenser des défauts d'un ouvrage où elle rencontrera les délices de son cœur. C'est par là, MADAME, que j'espère obtenir de Votre Majesté le pardon du long temps que j'ai attendu à lui rendre cette sorte d'hommage. Toutes les fois que j'ai mis sur notre scène des vertus morales ou politiques, j'en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j'ai considéré qu'avec quelque soin que je les pusse choisir dans l'histoire, et quelques ornements dont l'artifice les pût enrichir, elle en voyait de plus grands exemples dans elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il fallait aller à la plus haute espèce, et n'entreprendre pas de rien offrir de cette nature à une reine très-chrétienne, et qui l'est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes dont l'amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits, et qui rendît les plaisirs qu'elle y pourra prendre aussi propres à exercer sa piété qu'à délasser son esprit. C'est à cette extraordinaire et admirable piété, MADAME, que la France est redevable des bénédictions qu'elle voit tomber sur les premières armes de son roi; les heureux succès qu'elles ont obtenus en sont les rétributions éclatantes, et des coups du ciel, qui répand abondamment sur tout le royaume les récompenses et les grâces que Votre Majesté a méritées. Notre perte semblait infaillible après celle de notre grand monarque; toute l'Europe avait déjà pitié de nous, et s'imaginait que nous nous allions précipiter dans un extrême désordre, parce qu'elle nous voyait dans une extrême désolation : cependant la prudence et les soins de Votre Majesté, les bons conseils qu'elle a pris, les grands courages qu'elle a choisis pour les exécuter, ont agi si puissamment dans tous les besoins de l'État, que cette première année de sa régence a non-seulement égalé les plus glorieuses de l'autre règne, mais a même effacé, par la prise de Thionville, le souvenir du malheur qui, devant ses murs, avait interrompu une si longue suite de victoires. Permettez que je me laisse emporter au ravissement que me donne cette pensée, et que je m'écrie dans ce transport :

> Que vos soins[1], grande reine, enfantent de miracles!
> Bruxelles et Madrid en sont tout interdits;

[1] Quand on passe de *Cinna* à *Polyeucte*, on se trouve dans un monde tout différent : mais les grands poetes, ainsi que les grands peintres, savent traiter tous les sujets. C'est une chose assez connue que Corneille ayant lu sa tragédie de *Polyeucte* chez madame de Rambouillet, où se rassemblaient alors les esprits les plus cultivés, cette pièce y fut condamnée d'une voix unanime, malgré l'intérêt qu'on prenait à l'auteur dans cette maison : Voiture fut député de toute l'assemblée pour engager Corneille à ne pas faire représenter cet ouvrage. Il est difficile de démêler ce qui put porter les hommes du royaume qui avaient le plus de goût et de lumières à juger si singulièrement : furent-ils persuadés qu'un martyr ne pouvait jamais réussir sur le théâtre? c'était ne pas connaître le peuple; croyaient-ils que les défauts que leur sagacité leur faisait remarquer révolteraient le public? c'était tomber dans la même erreur qui avait trompé les censeurs du *Cid* : ils examinaient le *Cid* par l'exacte raison, et ils ne voyaient pas qu'au spectacle on juge par sentiment. Pouvaient-ils ne pas sentir les beautés singulières des rôles de Sévère et de Pauline? Ces beautés d'un genre si neuf et si délicat les alarmèrent peut-être : ils purent craindre qu'une femme qui aimait à la fois son amant et son mari n'intéressât pas; et c'est précisément ce qui fit le succès de la pièce. On trouvera dans les remarques quelques anecdotes concernant ce jugement de l'hôtel de Rambouillet. Ce qui est étonnant, c'est que tous ces chefs-d'œuvre se suivaient d'année en année. *Cinna* fut joué au commencement de 1639, et *Polyeucte* en 1640. Il est vrai que Lope de Vega, Garnier, Calderon, composaient encore plus vite, *stantes pede in uno;* mais quand on ne s'asservit à aucune règle, qu'on n'est géné ni par la rime, ni par la conduite, ni par aucune bienséance, il est plus aisé de faire dix tragédies que de faire *Cinna* et *Polyeucte*. (V.)

[2] La tragédie de *Polyeucte* fut imprimée pour la première fois en 1644. Louis XIII était mort l'année précédente, laissant les rênes de l'État entre les mains d'Anne d'Autriche, sa veuve, régente pendant la minorité de son fils, qui fut depuis Louis le Grand.

[1] Corneille n'était pas fait pour les sonnets et pour les madri-

Et si notre Apollon me les avait prédits,
J'aurais moi-même osé douter de ses oracles.

Sous vos commandements on force tous obstacles;
On porte l'épouvante aux cœurs les plus hardis,
Et par des coups d'essai vos États agrandis
Des drapeaux ennemis font d'illustres spectacles.

La victoire elle-même accourant à mon roi,
Et mettant à ses pieds Thionville et Rocroy,
Fait retentir ces vers sur les bords de la Seine :

France, attends tout d'un règne ouvert en triomphant,
Puisque tu vois déjà les ordres de ta reine
Faire un foudre en tes mains des armes d'un enfant.

Il ne faut point douter que des commencements si merveilleux ne soient soutenus par des progrès encore plus étonnants. Dieu ne laisse point ses ouvrages imparfaits : il les achèvera, MADAME, et rendra non-seulement la régence de Votre Majesté, mais encore toute sa vie, un enchaînement continuel de prospérités. Ce sont les vœux de toute la France, et ce sont ceux que fait avec plus de zèle,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant, très-fidèle serviteur et sujet,

CORNEILLE.

ABRÉGÉ

DU

MARTYRE DE SAINT POLYEUCTE,

ÉCRIT PAR SIMÉON MÉTAPHRASTE,

ET RAPPORTÉ PAR SURIUS.

L'ingénieuse tissure des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la poésie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement, qu'aussitôt qu'ils ont remarqué quelques événements véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître et des circonstances qui les accompagnent; les autres, mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connaissance; si bien que quand nous traitons quelque histoire écartée dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent tout entière à l'effort de notre imagination, et la prennent pour une aventure de roman.

L'un et l'autre de ces effets serait dangereux en cette rencontre : il y va de la gloire de Dieu, qui se plaît dans celle de ses saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre théâtre par sa représentation, nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances, si nous permettions que la crédulité des uns et la défiance des autres, également abusées par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est due, et que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la méritent pas, pendant que les autres la dénieraient à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte est un martyr dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la comédie qu'à l'église. Le *Martyrologe romain* en fait mention sur le 13 de février, mais en deux mots, suivant sa coutume; Baronius, dans ses *Annales*, n'en dit qu'une ligne; le seul Surius, ou plutôt Mosander, qui l'a augmenté dans les dernières impressions, en rapporte la mort assez au long sur le neuvième de janvier : et j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la représentation agréable, afin que le plaisir pût insinuer plus doucement l'utilité, et lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'âme du peuple, il est juste aussi de lui donner cette lumière pour démêler la vérité d'avec ses ornements, et lui faire reconnaître ce qui lui doit imprimer du respect comme saint, et ce qui le doit seulement divertir comme industrieux. Voici donc ce que ce dernier nous apprend :

Polyeucte et Néarque étaient deux cavaliers étroitement liés ensemble d'amitié; ils vivaient en l'an 250, sous l'empire de Décius; leur demeure était dans Mélitène, capitale d'Arménie; leur religion différente, Néarque étant chrétien, et Polyeucte suivant encore la secte des gentils, mais ayant toutes les qualités dignes d'un chrétien, et une grande inclination à le devenir. L'empereur ayant fait publier un édit très-rigoureux contre les chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non pour la crainte des supplices dont il était menacé, mais pour l'appréhension qu'il eut que leur amitié ne souffrît quelque séparation ou refroidissement par cet édit, vu les peines qui y étaient proposées à ceux de sa religion, et les honneurs promis à ceux du parti contraire; il en conçut un si profond déplaisir, que son ami s'en aperçut; et l'ayant obligé de lui en dire la cause, il prit de là occasion de lui ouvrir son cœur : Ne craignez point, lui dit-il, que l'édit de l'empereur nous désunisse; j'ai vu cette nuit le Christ que vous adorez; il m'a dépouillé d'une robe sale pour me revêtir d'une autre toute lumineuse, et m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre : cette vision m'a résolu entièrement à faire ce qu'il y a longtemps que je médite; le seul nom de chrétien me manque; et vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec respect; et quand vous m'avez lu sa vie et ses enseignements, j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions et de ses discours. O Néarque! si je ne me croyais pas indigne d'aller à lui sans être initié de ses mystères et avoir reçu la grâce de ses sacrements, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire et le soutien de ses éternelles vérités! Néarque l'ayant éclairci sur l'illusion du scrupule

gaux. Il aurait mieux fait de ne se point *écrier dans son transport*. (V.)

où il était par l'exemple du bon larron, qui en un moment mérita le ciel, bien qu'il n'eût pas reçu le baptême; aussitôt notre martyr, plein d'une sainte ferveur, prend l'édit de l'empereur, crache dessus, et le déchire en morceaux qu'il jette au vent; et voyant des idoles que le peuple portait sur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portaient, les brise contre terre, et les foule aux pieds, étonnant tout le monde et son ami même par la chaleur de ce zèle, qu'il n'avait pas espéré.

Son beau-père Félix, qui avait la commission de l'empereur pour persécuter les chrétiens, ayant vu lui-même ce qu'avait fait son gendre, saisi de douleur de voir l'espoir et l'appui de sa famille perdus, tâche d'ébranler sa constance, premièrement par de belles paroles, ensuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur tout le visage : mais n'en ayant pu venir à bout, pour dernier effort il lui envoie sa fille Pauline, afin de voir si ses larmes n'auraient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari que n'avaient eu ses artifices et ses rigueurs. Il n'avance rien davantage par là; au contraire, voyant que sa fermeté convertissait beaucoup de païens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure; et le saint martyr, sans autre baptême que de son sang, s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceraient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius : le songe de Pauline, l'amour de Sévère, le baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'empereur, la dignité de Félix que je fais gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Félix et de Pauline, sont des inventions et des embellissements de théâtre. La seule victoire de l'empereur contre les Perses a quelque fondement dans l'histoire; et sans chercher d'autres auteurs, elle est rapportée par M. Coeffeteau dans son *Histoire romaine;* mais il ne dit pas, ni qu'il leur imposa tribut, ni qu'il envoya faire des sacrifices de remercîment en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidents et ces particularités selon l'art, ou non, les savants en jugeront; mon but ici n'est pas de les justifier, mais seulement d'avertir le lecteur de ce qu'il en peut croire.

•••••••••

PERSONNAGES.

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.
POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.
SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.
NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.
PAULINE, fille de Félix, et femme de Polyeucte.
STRATONICE, confidente de Pauline.
ALBIN, confident de Félix.
FABIAN, domestique de Sévère.
CLÉON, domestique de Félix.
TROIS GARDES.

La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie, dans le palais de Félix.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Quoi! vous vous arrêtez aux songes d'une femme!
De si faibles sujets troublent cette grande âme[1]!
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé[2]!

POLYEUCTE.

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit;
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme;
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme[3]
Quand, après un long temps qu'elle a su nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée[4];
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,

[1] *Des songes qui sont des sujets.* Il était aisé de commencer avec plus d'exactitude et d'élégance; mais la faute est très-légère. (V.)

[2] Le mot de *rêver* est devenu trop familier; peut-être ne l'était-il pas du temps de Corneille. Il faut observer qu'il avait déjà l'art de varier son style; il nous avertit même dans ses examens qu'il l'a proportionné à ses sujets. Toutes les pièces des autres auteurs paraissent jetées dans le même moule. Il faut convenir pourtant qu'un connaisseur reconnaîtra toujours le même fonds de style dans les pièces de Corneille qui paraissent le plus diversement écrites : c'est en effet le même tour dans les phrases, toujours un peu de raisonnement dans la passion, toujours des maximes détachées, toujours des pensées retournées en plus d'une manière. C'est le style de Rotrou, avec plus de force, d'élégance et de richesse. La manière du peintre est visible, quelque sujet que traite son pinceau. (V.)

[3] Ce mot *toute* est inutile, et fait languir le vers; une vaine épithète affaiblit toujours la diction et la pensée. (V.)

[4] On ne peut dire que dans le burlesque *songer une mort* (V.)

Nous pouvons nous tromper; mais nous croyons entrevoir quelque différence entre *songer une mort*, expression que nous ne balancerions pas à condamner, si elle était employée dans un sens absolu, et cette mort de Polyeucte que Pauline a véritablement songée, puisqu'elle a cru la voir en songe. *Somniare aliquem* était une expression latine très-usitée pour dire voir quelqu'un en songe : *somniare mortem alicujus* se dirait donc également, et c'est précisément l'expression de Corneille. (P.)

N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé[1].
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?
Par un peu de remise épargnons son ennui,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui[2].

NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie ou de persévérance?
Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain[3]?
Il est toujours tout juste et tout bon; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace;
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs[4];
Le nôtre s'endureit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la versait en devient plus avare[5],
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
Celle qui vous pressait de courir au baptême,
Languissante déjà, cesse d'être la même,
Et pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr[1],
Sa flamme se dissipe, et va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,
Et le désir s'accroît quand l'effet se recule.
Ces pleurs, que je regarde avec un œil d'époux,
Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous;
Mais pour en recevoir le sacré caractère
Qui lave nos forfaits dans une eau salutaire,
Et qui, purgeant notre âme et dessillant nos yeux,
Nous rend le premier droit que nous avions aux cieux,
Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,
Comme le bien suprême est le seul où j'aspire,
Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour,
Pouvoir un peu remettre, et différer d'un jour.

NÉARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse[2] :
Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse[3].
Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
Quand il ne les peut rompre[4], il pousse à reculer;
D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,

[1] Et mon cœur, attendri sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé;

expression impropre, vicieuse; on ne peut dire, *être possédé des yeux*. (V.)

[2] Cela est à peine intelligible. Ce style est trop à la fois négligé et forcé. Pour juger si des vers sont mauvais, mettez-les en prose*; si cette prose est incorrecte, les vers le sont. *Épargnons son ennui par un peu de remise, pour faire en plein repos ce qu'il trouble.* Vous voyez combien une telle phrase révolte. Les vers doivent avoir la clarté, la pureté de la prose la plus correcte, et l'élégance, la force, la hardiesse, l'harmonie de la poésie. Ce qui est assez singulier, c'est que Corneille, dans la première édition de *Polyeucte*, avait mis :

Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui,
Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui;

et dans toutes les autres éditions qu'il fit faire, il corrigea ces deux vers de la manière dont nous les imprimons dans le texte. Apparemment on avait critiqué *remettre un dessein*, parce qu'on remet à un autre jour l'accomplissement, l'exécution, et non pas le dessein. On avait pu blâmer aussi, *nous le pourrons demain*, parce que ce *le* se rapporte à *dessein*, et que *pouvoir un dessein* n'est pas français. Mais en général il vaut mieux pécher un peu contre l'exactitude de la syntaxe, que de faire des vers obscurs et mal tournés. La première manière était, à la vérité, un peu fautive, mais elle vaut beaucoup mieux que la seconde. Tout cela prouve que la versification française est d'une difficulté presque insurmontable. (V.)

[3] Est-ce Dieu qui *promet de vouloir demain*, ou qui promet que Polyeucte voudra? Un écrivain ne doit jamais tomber dans ces amphibologies; on ne les permet plus. (V.)

[4] Tous ces vers sont rampants, trop négligés, trop du style familier des livres de dévotion. *Après certains moments*, etc. cela sent plus le style comique que le tragique. (V.)

[5] Il faut avouer qu'aujourd'hui on ne souffrirait pas *un bras qui verse une grâce*. (V.) — Rousseau a dit, dans son ode au comte du Luc :

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux!

et personne ne lui a contesté la beauté de cette expression.

* C'est ici un paradoxe auquel Voltaire est revenu plus d'une fois dans le cours de ses remarques, et qui serait plus capable d'égarer que d'instruire; il est même étonnant qu'il ait pu se présenter à l'idée d'un homme aussi exercé que lui dans l'art des vers, et qui souvent en a fait de si beaux. (P.)

[1] Ce mot *ouïr* ne peut guère convenir à des *soupirs*. Quand Racine, dans son style châtié, toujours élégant, toujours noble, et d'autant plus hardi qu'il le paraît moins, fait dire à Andromaque :

. . . . . . Ah! seigneur, vous entendiez assez
Des soupirs qui craignaient de se voir repoussés;

le mot d'*entendre* signifie là *comprendre*, *connaître*. *Vous connaissiez mon cœur par mes soupirs*. (V.)

[2] Ce langage familier de la dévotion parut d'abord extraordinaire : on venait de jouer *Sainte Agnès*, d'un Puget de la Serre : elle était tombée : sa chute donna mauvaise opinion de *Saint Polyeucte* à l'hôtel de Rambouillet. Le cardinal de Richelieu le condamna comme *le Cid*. C'est ce que nous apprend l'abbé Hédelin d'Aubignac, ennemi de Corneille, et qui croyait être son maître. Remarquez que cette périphrase, *l'ennemi du genre humain*, est noble, et que le nom propre eût été ridicule : le vulgaire se représente le diable avec des cornes et une longue queue; *l'ennemi du genre humain* donne l'idée d'un être terrible qui combat contre Dieu même. Toutes les fois qu'un mot présente une image, ou basse, ou dégoûtante, ou comique, ennoblissez-la par des images accessoires; mais aussi ne vous piquez pas de vouloir ajouter une grandeur vaine à ce qui est imposant par soi-même. Si vous voulez exprimer que le roi vient, dites *le roi vient;* et n'imitez pas le poëte qui, trouvant ces mots trop communs, dit :

Ce grand roi roule ici ses pas impérieux. (V.)

[3] *De force*, *de ruse*, cela est lâche, et n'est pas d'un français pur. On n'entreprend point de ruse. (V.) — On entreprend par ruse ce qu'on avait tenté vainement par la force. Corneille emploie *de* au lieu de *par :* ce qui était familier, et ce qui l'est encore, à tous les poëtes. (P.)

[4] *Les rompre*, *demi rompu*, *rompez*. Ce mot *rompre*, si souvent répété, est d'autant plus vicieux qu'on ne dit ni *rompre un dessein*, ni *rompre un coup*. (V.)

Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre[1];
Et ce songe rempli de noires visions
N'est que le coup d'essai de ses illusions :
Il met tout en usage, et prière, et menace;
Il attaque toujours, et jamais ne se lasse;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.
Rompez ses premiers coups; laissez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arrière, et, douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne?

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l'ordonne;
Mais, à vous dire tout, ce Seigneur des seigneurs
Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il faut ne rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite
Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite!
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point; la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs, et n'a point de faiblesse.
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort[2] :
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort;
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque,
Je brûle d'en porter la glorieuse marque.
Mais Pauline s'afflige, et ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble, à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes;
Dans une heure au plus tard vous essuîrez ses larmes;
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE.

Apaisez donc sa crainte[1],
Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut;
Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue[2].

SCÈNE II.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline, adieu.
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie?
Y va-t-il de l'honneur? y va-t-il de la vie?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret;
Mais enfin il le faut[3].

[1] Après *par des pleurs* il fallait spécifier un autre obstacle. *Chaque jour par quelque autre :* il semble que ce soit par quelque autre pleur. Le sens est clair, à la vérité, mais la phrase ne l'est pas.

> Ici le sens me choque, et plus loin c'est la phrase.
>
> BOILEAU

Ces petites négligences multipliées se font plus sentir à la lecture qu'au théâtre; rien ne doit échapper aux lecteurs qui veulent s'instruire. Quand Virgile eut appris aux Romains à faire des vers toujours nobles et élégants, il ne fut plus permis d'écrire comme Ennius. (V.)

[2] On ne dirait plus aujourd'hui, *sur mes pareils*, ni *un bel œil*. Ce terme de *pareil*, dont Rotrou et Corneille se sont toujours servis, et que Racine n'employa jamais, semble caractériser une petite vanité bourgeoise. *Un bel œil* est toujours ridicule, et beaucoup plus dans un mari que dans un amant. *Fâcher un bel œil* est encore pis. (V.)

[1] On apaise la colère, et non la crainte. (V.)

[2] Plusieurs personnes ont cru que Néarque ne devait pas parler ainsi d'une épouse : que dirait-il de plus si c'était une maîtresse? Le mot *tue* semble ici un peu trop fort; car, après tout, une complaisance de quelques heures pour sa femme tuerait-elle l'âme de Polyeucte? (V.)

[3] Voilà trois fois de suite *il le faut*. Cette inadvertance n'ôte rien à l'intérêt qui commence à naître dès la première scène; et quoique le style soit souvent incorrect et négligé, il est toujours au-dessus de son siècle. (V.)

PAULINE.

Vous m'aimez?

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même;
Mais...

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir!
Vous avez des secrets que je ne puis savoir!
Quelle preuve d'amour! Au nom de l'hyménée,
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur?

PAULINE.

Ses présages sont vains,
Je le sais; mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence [1].
Adieu: vos pleurs sur moi prennent trop de puissance;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Va, néglige mes pleurs, cours, et te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite;
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.
Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes:
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes [2];
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre, et des vœux qu'on nous [fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amants nous sommes souverai-
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines; [nes,
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour [3].

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour [1];
S'il ne vous traite ici d'entière confidence [2],
S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence [3];
Sans vous en affliger, présumez avec moi
Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi [4];
Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose [5],
Qu'il soit quelquefois libre, et ne s'abaisse pas
A nous rendre toujours compte de tous ses pas:
On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traver-
Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses, [ses [6];
Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés [7]
N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez:
Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine;
Il est Arménien, et vous êtes Romaine,
Et vous pouvez savoir que nos deux nations
N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions.
Un songe en notre esprit passe pour ridicule,
Il ne nous laisse espoir, ni crainte ni scrupule;
Mais il passe dans Rome avec autorité
Pour fidèle miroir de la fatalité [8].

[1] *Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence,*

est encore du style comique. (V.)

[2] Ces deux vers sentent la comédie. Le peu de rimes de notre langue fait que, pour rimer à *hommes*, on fait venir comme on peut *le siècle où nous sommes*, *l'état où nous sommes*, *tous tant que nous sommes*. Cette gêne ne se fait que trop sentir en mille occasions; et c'est une des preuves de la prodigieuse supériorité des langues grecque et latine sur les langues modernes. La seule ressource est d'éviter, si l'on peut, ces malheureuses rimes, et de chercher un autre tour; la difficulté est prodigieuse, mais il la faut vaincre. (V.)

[3] Ce vers a passé en proverbe. Il n'est pas, à la vérité, de la haute tragédie, mais cette naïveté ne peut déplaire.

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Il y a ici une remarque bien importante à faire. Il s'agit de la vie de Polyeucte. Pauline croit que le fanatique Néarque va livrer son mari aux mains des assassins, et elle s'amuse à dire: *Voilà notre pouvoir sur les hommes dans le siècle où nous sommes*, etc. Si elle est réellement si effrayée, si elle craint pour la vie de Polyeucte, c'est de cette crainte qu'elle devait d'abord parler; elle devait même la confier à son mari, et ne pas attendre son départ pour raconter son rêve à une confidente. (V.)

[1] *Manquer d'amour* est d'une prose trop faible. (V.)

[2] Cela n'est pas français; c'est un barbarisme de phrase. (V.)

[3] Expression de la haute comédie, mais que la tragédie peut souffrir (V.)

[4] Ce dernier vers ou cette ligne tient trop du bourgeois. C'est une règle assez générale qu'un vers héroïque ne doit guère finir par un adverbe, à moins que cet adverbe se fasse à peine remarquer comme adverbe, je ne le verrai *plus*, je ne l'aimerai *jamais*. *Pourquoi* pourrait être employé à la fin d'un vers quand le sens est suspendu:

Eh! comment et pourquoi
Voulez-vous que je vive,
Quand vous ne vivez pas pour moi?
QUINAULT.

Mais alors ce *pourquoi* lie la phrase. Vous ne trouverez jamais dans le style noble, *il m'a dit pourquoi; je sais pourquoi*: la nuance du simple et du familier est délicate, il faut la saisir. (V.)

[5] Ce vers est absolument comique, et comme burlesque. (V.)

[6] Cette expression ne paraît pas d'abord française, elle l'est cependant. *Est-on allé là? on y est allé deux;* mais c'est un gallicisme qui ne s'emploie que dans le style très-familier. *Mêmes traverses, fonctions diverses;* cela n'est pas assez élégamment écrit, et l'idée est un peu subtile. Rien n'est véritablement beau que ce qui est écrit naturellement, avec élégance et pureté: on ne saurait trop avoir ces règles devant les yeux. (V.)

[7] Le mot propre est *unis*; on ne peut se servir de celui d'*assembler* que pour plusieurs personnes. (V.)

[8] Les mots de *ridicule* et de *miroir* doivent être bannis des vers héroïques; cependant on pourrait se servir du terme *ridicule* pour jeter de l'opprobre sur quelque chose que d'autres respectent. Tout dépend de l'art avec lequel les mots sont placés. Il est à remarquer que du temps de l'empereur Décie

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne[1],
Je crois que ta frayeur égalerait la mienne,
Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,
Si je t'en avais fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage[2].

PAULINE.

Écoute; mais il faut te dire davantage,
Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
Tu saches ma faiblesse et mes autres amours :
Une femme d'honneur peut avouer sans honte
Ces surprises des sens que la raison surmonte;
Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,
Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu[3].
Dans Rome, où je naquis, ce malheureux visage[1]
D'un chevalier romain captiva le courage;
Il s'appelait Sévère : excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains[2],
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains[3]?
Lui, qu'entre tant de morts immolés à son maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître;
A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux!

PAULINE.

Hélas! c'était lui-même, et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête hom-
Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien. [me.
Je l'aimai, Stratonice; il le méritait bien.
Mais que sert le mérite où manque la fortune?
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune;
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant!

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance[4]!

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance.
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir[5],
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère[6],
J'attendais un époux de la main de mon père;

les Romains n'avaient nulle foi aux songes; les honnêtes gens ne connaissaient plus de superstitions. On dit bien *miroir de l'avenir*, parce qu'on est supposé voir l'avenir comme dans un miroir, mais on ne peut dire *miroir de la fatalité*, parce que ce n'est pas cette fatalité qu'on voit, mais les événements qu'elle amène. (V.) — Il n'est pas vrai que le mot *ridicule* doive être banni des vers héroïques, puisque Voltaire convient qu'on peut l'employer pour jeter du mépris sur des préjugés que d'autres respectent. C'est ce que fait ici Corneille, en l'appliquant aux songes, à peu près comme Voltaire l'a fait lui-même dans ces vers de *Mahomet :*

Qui, sous le vain appât d'un songe ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule.

Non-seulement ce mot n'est point bas, comme le dit ailleurs Voltaire, mais il n'a rien qui doive le faire exclure du style noble, témoin ces beaux vers de l'*Art poétique :*

Ce n'était point jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Il est vrai que Voltaire paraît se rétracter lorsqu'il ajoute que *tout dépend de l'art avec lequel les mots sont placés.* (P.)

[1] Le mot de *crédit* est impropre. Un songe n'obtient point de crédit. (V.) — Ce mot est encore très-usité dans le sens où Corneille l'emploie. *Crédit* est l'équivalent d'autorité, et les songes en conservent encore sur le peuple. Il est des hommes sur qui le merveilleux le plus absurde aura toujours du crédit. (P.)

[2] Ce vers est un peu familier, et il faut *en racontant*, et non *à raconter.* (V.)

[3] Plusieurs personnes ont trouvé que Pauline ne devait pas débuter par dire un peu crûment qu'elle a eu *d'autres amours*, et qu'une coquette ne s'exprimerait pas autrement; d'autres disent que Corneille avait la simplicité d'un grand homme, et qu'il la donne à Pauline. On peut remarquer ici que Corneille étale presque toujours en maxime ce que Racine mettait en sentiment. Il y a peut-être une espèce d'appareil, une petite affectation dans une nouvelle mariée, à dire ainsi qu'une femme d'honneur peut raconter ses amours. On sent que c'est le poëte qui débite ses pensées et qui prépare une excuse pour Pauline. Si Pauline n'avait pas combattu, voudrait-elle qu'on doutât de sa conduite? Une femme est-elle moins estimée pour n'avoir aimé que son mari? faut-il absolument qu'elle ait un autre amour, pour qu'on ne doute pas de sa vertu? (V.) — Corneille, dans l'examen de *Polyeucte*, avait réfuté d'avance l'objection de Voltaire. « Pauline, dit-il, ne s'ouvre à Strato- « nice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les « sujets qu'elle a de s'en alarmer. » Elle ne pouvait lui raconter ce songe, dans lequel il est question de Sévère, sans lui confier le secret de ses premières amours : *secret*, ajoute Corneille, *qu'elle ne lui eût jamais révélé sans cette occasion qui l'y oblige*. Il n'y a donc pas de coquetterie dans cette confidence de Pauline. (P.)

[1] *Ce malheureux visage*... Cette expression est condamnée comme burlesque. (V.)

[2] *Tirer la victoire des mains*, expression impropre et un peu basse aujourd'hui; peut-être ne l'était-elle pas alors. (V.)

[3] *Le sort* ne peut être employé pour *la victoire ;* mais le sens est si clair, qu'il ne peut y avoir d'équivoque. *Tourner le sort* n'est pas heureux. (V.)

[4] Stratonice pourrait parler ainsi avant le mariage, mais non après. Ce vers est trop d'une soubrette. (V.)

[5] *Le fruit recueilli par une fille* ne présente pas un sens clair; et si par ce fruit Pauline entend la possession d'un amant, ce discours paraît peu convenable à une nouvelle mariée. Racine a employé cette expression dans *Phèdre :*

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit *.

Mais cela veut dire, *je n'ai jamais goûté de douceur dans ma passion criminelle.* (V.)

[6] *Parmi ce grand amour* est un solécisme. *Parmi* demande toujours un pluriel, ou un nom collectif. (V.)

* Les vers de Racine disent peut-être un peu trop : Pauline ne dit que ce qu'elle doit dire; mais Corneille aurait pu l'exprimer plus heureusement. (P.)

Toujours prête à le prendre; et jamais ma raison
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison :
Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée;
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée;
Nous soupirions ensemble, et pleurions nos malheurs;
Mais au lieu d'espérance il n'avait que des pleurs;
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon père et mon devoir étaient inexorables.
Enfin je quittai Rome et ce parfait amant,
Pour suivre ici mon père en son gouvernement;
Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée
Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée [1].
Le reste, tu le sais. Mon abord en ces lieux
Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux;
Et comme il est ici le chef de la noblesse,
Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse,
Et par son alliance il se crut assuré
D'être plus redoutable et plus considéré;
Il approuva sa flamme, et conclut l'hyménée;
Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avait par inclination [2].
Si tu peux en douter, juge-le par la crainte [3]
Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.
Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :
Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;
Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire;
Il semblait triomphant, et tel que sur son char
Victorieux dans Rome entre notre César.
Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue,
« Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
« Ingrate, m'a-t-il dit; et, ce jour expiré,
« Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée :
Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
Soudain à son secours j'ai réclamé mon père;
Hélas! c'est de tout point ce qui me désespère,
J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein :
Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages [1].
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste [2];

[1] *La renommée* ne convient point à *trépas :* ce mot ne regarde jamais que la personne, parce que *renommée* vient de *nom* : la renommée d'un guerrier; la gloire d'un *trépas :* mais la poésie permet ces licences. (V.)

[2] Rien ne paraît plus neuf, plus singulier, et d'une nuance plus délicate. Quoi qu'on en dise, ce sentiment peut être très-naturel dans une femme sensible et honnête. Ceux qui ont dit qu'ils ne voudraient de Pauline ni pour femme ni pour maîtresse, ont dit un bon mot qui ne dérobe rien à la beauté extraordinaire du caractère de Pauline. Il serait à souhaiter que ces vers fussent aussi délicats par l'expression que par le sentiment. *Affection*, *inclination*, ne terminent pas un vers heureusement. (V.)

[3] Il faut éviter ces *le* après les verbes. *Juges-en* ne serait pas moins dur.

Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
BOILEAU. (V.)

[1] *De tout point*, *brouiller des images*, sont des termes bannis du tragique. *Rages* ne se dit plus au pluriel; je ne sais pourquoi, car il faisait un très-bel effet dans Malherbe et dans Corneille. Craignons d'appauvrir notre langue. Plusieurs personnes ont entendu dire au marquis de Saint-Aulaire, mort à l'âge de cent ans, que l'hôtel de Rambouillet avait condamné ce songe de Pauline. On disait que, dans une pièce chrétienne, ce songe est envoyé par Dieu même, et que, dans ce cas, Dieu, qui a en vue la conversion de Pauline, doit faire servir ce songe à cette même conversion; mais qu'au contraire il semble uniquement fait pour inspirer à Pauline de la haine contre les chrétiens; qu'elle voit des chrétiens qui assassinent son mari, et qu'elle devait voir tout le contraire.

. . . . Des chrétiens une impie assemblée,
. . . .
A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.

Ce qu'on pourrait encore reprocher peut-être à ce songe, c'est qu'il ne sert de rien dans la pièce; ce n'est qu'un morceau de déclamation. Il n'en est pas ainsi du songe d'Athalie, envoyé exprès par le Dieu des Juifs; il fait entrer Athalie dans le temple pour lui faire rencontrer ce même enfant qui lui est apparu pendant la nuit, et pour amener l'enfant même, le nœud et le dénoûment de la pièce; un pareil songe est à la fois sublime, vraisemblable, intéressant, et nécessaire : celui de Pauline est à la vérité un peu hors d'œuvre, la pièce peut s'en passer. L'ouvrage serait sans doute meilleur s'il y avait le même art que dans *Athalie;* mais si ce songe de Pauline est une moindre beauté, ce n'est point du tout un défaut choquant; il y a de l'intérêt et du pathétique. On fait souvent des critiques judicieuses qui subsistent, mais l'ouvrage qu'elles attaquent subsiste aussi. Je ne sais qui a dit que ce songe est envoyé par le diable. (V.) — L'hôtel de Rambouillet avait évidemment tort. Ce n'est pas Dieu, c'est au contraire le diable qui, dans l'intention de l'auteur, envoie ce songe à Pauline pour lui faire haïr les chrétiens. C'est ce que Corneille fait dire expressément à Néarque dans la première scène de ce premier acte, où il est question du même songe. Voltaire aurait dû se rappeler ces vers :

Et ce songe, rempli de noires visions,
N'est pas le coup d'essai de ses illusions.

Le diable veut exciter Pauline à s'opposer au baptême de Polyeucte; supposition qui n'a rien que de naturel dans une tragédie chrétienne, quelque absurde qu'elle puisse paraître à la raison. (P.)

[2] Cette naïveté fait toujours rire le parterre; je n'en ai jamais trop connu la raison : on pouvait s'exprimer avec un tour plus

Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste :
La vision, de soi, peut faire quelque horreur[1],
Mais non pas vous donner une juste terreur. [un père
Pouvez-vous craindre un mort, pouvez-vous craindre
Qui chérit votre époux, que votre époux révère,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui ?

PAULINE.

Il m'en a dit autant, et rit de mes alarmes;
Mais je crains des chrétiens les complots et les char-
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé [mes,
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie, et sacrilége,
Et dans son sacrifice use de sortilége;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels;
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure, et meurent avec joie;
Et, depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon père vient.

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge!
Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher!

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher ?

FÉLIX.

Sévère n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie[2]?

FÉLIX.

Il est le favori de l'empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis;
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice[1],
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient!

FÉLIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop; mais comment le pouvez-vous savoir[2]?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne;
Un gros de courtisans en foule l'accompagne[3],
Et montre assez quel est son rang et son crédit :
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,

noble; mais la simplicité n'est-elle pas permise dans une confidente? ses expressions ici ne sont point comiques. A l'égard du songe, s'il n'a pas l'extrême mérite de celui d'Athalie, qui fait le nœud de la pièce, il a le mérite de celui de Camille, il prépare. (V.)

[1] *La vision* est bannie du genre noble, et *de soi* l'est de tous les genres. (V.)

[2] *Sévère n'est point mort*... Ce mot seul fait un beau coup de théâtre. Et combien la réponse de Pauline est intéressante! Que le lecteur me pardonne de remarquer quelquefois ces beautés, qu'il sent assez, sans qu'on les lui indique. (V.)

[1] Il n'y a que ce mot *mal propice* qui gâte cette belle et naturelle réflexion de Pauline. *Mal* détruit *propice :* il faut *peu propice*. (V.)

[2] Il n'est pas naturel qu'un gouverneur d'Arménie ne sache pas de si grands événements arrivés dans la Perse, qui touche à l'Arménie, et qu'il ne les apprenne que par l'arrivée de Sévère : il ne paraît pas convenable qu'il ne soit instruit que par un subalterne à qui les gens de Sévère ont parlé. Il est encore assez extraordinaire que Sévère, devenu tout d'un coup favori sans que le gouverneur d'Arménie en ait rien su, quitte la cour et l'armée pour aller faire sans raison un sacrifice qu'il pouvait mieux faire sur les lieux. Qu'eût-on dit de Turenne s'il eût quitté l'Alsace pour aller faire chanter un *Te Deum* en Champagne? Mais Sévère vient pour épouser Pauline. L'Arménie est frontière de Perse; il a dû savoir que Pauline était mariée; il a dû s'informer d'elle tous les jours; Félix n'a point marié sa fille sans en avertir l'empereur. Il fallait inventer une fable qui fût plus vraisemblable : toutefois le défaut de vraisemblance laisse souvent subsister l'intérêt. Le spectateur est entraîné par les objets présents, et on pardonne presque toujours ce qui amène de grandes beautés. (V.) — En avouant que le spectateur pardonne presque toujours ce qui amène de grandes beautés, Voltaire n'eût-il pas dû se dispenser de toutes les objections qu'il accumule ici contre de prétendues invraisemblances dont il serait facile de justifier Corneille? Peut-il supposer, par exemple, que Sévère, qu'on a cru mort, et qui n'est en effet échappé à la mort que par une espèce de miracle, ait été bien à portée, lorsqu'il était mourant dans la tente du roi de Perse, de s'informer tous les jours de la situation de Pauline? A qui d'ailleurs en eût-il demandé des nouvelles? A peine rétabli, un nouveau combat l'expose à de nouveaux dangers; et s'il retourne en Arménie après ce combat, c'est par un ordre exprès de l'empereur. Voltaire a donc voulu plaisanter lorsqu'il compare ce retour de Sévère en Arménie à la ridicule démarche que Turenne aurait faite, si, de son propre mouvement, et sans ordre, il eût quitté l'Alsace pour aller faire chanter un *Te Deum* en Champagne. (P.)

[3] Ce vers convient moins à un gouverneur de province qu'à un homme du commun, que cette foule de suivants éblouit. Le récit de toutes ces aventures arrivées dans le voisinage de Félix fait trop voir que Félix devait en être instruit. Cette cure secrète de Sévère est un mauvais artifice, qui n'empêche pas que la cure ne soit publique : l'auteur, en voulant ménager une surprise, a oublié toute la vraisemblance. (V.)

Où l'empereur captif, par sa main dégagé,
Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre;
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre[1],
Après qu'entre les morts on ne put le trouver :
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever[2].
Témoin de ses hauts faits et de son grand courage,
Ce monarque en voulut connaître le visage;
On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,
Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux;
Là, bientôt il montra quelque signe de vie :
Ce prince généreux en eut l'âme ravie,
Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,
Du bras qui le causait honora la valeur;
Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète[3];
Et comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
Il offrit dignités, alliance, trésors,
Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
Après avoir comblé ses refus de louanges,
Il envoie à Décie en proposer l'échange;
Et soudain l'empereur, transporté de plaisir,
Offre au Perse son frère, et cent chefs à choisir.
Ainsi revint au camp le valeureux Sévère
De sa haute vertu recevoir le salaire;
La faveur de Décie en fut le digne prix.
De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.
Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire :
Lui seul rétablit l'ordre, et gagne la victoire,
Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,
Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
L'empereur, qui lui montre une amour infinie,
Après ce grand succès l'envoie en Arménie[4];
Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux.

FÉLIX.

O ciel! en quel état ma fortune est réduite!

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,
Et j'ai couru, seigneur, pour vous y disposer[5].

FÉLIX.

Ah! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser[6];
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose,
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourrait bien être; il m'aimait chèrement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment?
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
Une juste colère avec tant de puissance?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un père malheureux;
Il nous perdra, ma fille. Ah! regret qui me tue
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue!
Ah, Pauline! en effet, tu m'as trop obéi;
Ton courage était bon, ton devoir l'a trahi[1] :
Que ta rébellion m'eût été favorable!
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable!
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui;
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède[2].

PAULINE.

Moi! moi! que je revoie un si puissant vainqueur,
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur!
Mon père, je suis femme, et je sais ma faiblesse;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Rassure un peu ton âme.

[1] Il faudrait, *qu'on rendit.* (V.)

[2] Ces vers sont trop négligés; la syntaxe y est violée. *Le roi de Perse l'avait fait enlever; qu'on ne put le trouver :* s'est un solécisme; *ce que* ne se rapporte à rien. Ce récit d'ailleurs est trop dans la forme d'une relation; c'est dans ces détails qu'il faut déployer les richesses et les ressources de la langue. (V.)

[3] Pourquoi la cure en fut-elle secrète? cela n'est point du tout vraisemblable; on ne fait point guérir secrètement un guerrier dont on honore la valeur publiquement. (V.)

[4] Il n'est point du tout naturel que l'empereur envoie son libérateur et son favori en Arménie porter une nouvelle. (V.)

[5] Ce *disposer* ne se rapporte à rien; il veut dire, *pour vous disposer à le recevoir.* (V.)

[6] Cette idée de Félix, que Sévère vient pour épouser sa fille, condamne encore son ignorance. Sévère ne devait-il pas lui expédier un exprès de la frontière, lui écrire, l'instruire de tout, et lui demander Pauline*? N'était-il pas infiniment raisonnable que Félix dît à sa fille : *Sévère n'est point mort, il arrive, il m'écrit, il vous demande pour épouse?* en ce cas, Pauline ne lui aurait pas répondu par ce vers comique : *Cela pourrait bien être.* Mais ici elle doit répondre : *Cela ne doit pas être;* il fait trop peu de cas de vous, il ne vous écrit point; vous ne savez sa victoire que par ses valets; s'il voulait m'épouser, il ne vous traiterait pas avec tant de mépris. (V.)

[1] On dit bien dans le style familier, *tu as bon courage;* mais non pas *ton courage est bon.* L'auteur veut dire, *tu pensais mieux que moi... le ciel t'inspirait... ton cœur ne se trompait pas.* (V.)

[2] Félix n'annonce-t-il pas par ce vers le caractère le plus bas et le plus lâche? ces expressions bourgeoises, *fais sortir le remède*, ne portent-elles pas dans l'esprit l'idée que sa fille doit faire des caresses à Sévère pour l'apaiser? devait-il craindre qu'un courtisan poli d'un empereur juste vînt persécuter le père et la fille parce qu'il n'a pas épousé Pauline? ne serait-ce pas en partie la raison pour laquelle l'hôtel de Rambouillet et le cardinal de Richelieu refusèrent leur suffrage à *Polyeucte?* (V.)

* Non, si *Sévère*, comme c'est en effet son dessein, et comme il le dit au second acte à son confident, veut auparavant voir Pauline, et s'assurer s'il en est toujours aimé. (P.)

PAULINE.

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme [1];
Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu [2].
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton père et toute ta famille [3].

PAULINE.

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez;
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute;
Ce n'est pas le succès que mon âme redoute :
Je crains ce dur combat et ces troubles puissants
Que fait déjà chez moi la révolte des sens;
Mais, puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX.

Jusqu'au-devant des murs je vais le recevoir [4];
Rappelle cependant tes forces étonnées [5],
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments,
Pour servir de victime à vos commandements.

[1] Ce combat de Pauline, qui dit deux fois qu'elle est femme, et de Félix, qui, malgré ce danger, veut absolument que Pauline voie son ancien amant, n'aurait-il pas quelque chose de comique plus que de tragique? *Je suis toujours femme* est une expression bourgeoise. (V.)

[2] Cela contredit ce bel hémistiche, *elle vaincra sans doute*. Il n'est point du tout convenable qu'une femme dise, *je ne réponds pas de ma vertu;* mais qu'elle le dise après quinze jours de mariage, cela parait bien peu décent. (V.) — Pauline ne se fait pas l'injure de douter de sa vertu. Qu'on lise la scène avec attention, et on sentira combien cette critique est peu fondée. Pauline craint les combats auxquels elle va s'exposer; et cette crainte, dans une femme honnête, est un sentiment respectable. Elle dit, il est vrai, *qu'elle n'ose s'assurer de toute sa vertu :* mais cette défiance modeste qu'elle a d'elle-même ne suppose pas une crainte honteuse. Voyez avec quelle noble fermeté elle ajoute ensuite :

Ce n'est pas le succès que mon âme redoute.

Ce qu'elle craint (et elle en fait l'aveu à son père), c'est ce dur combat et ces troubles puissants que la femme la plus vertueuse éprouve lorsqu'il s'agit de combattre un ennemi qui lui est cher, et de s'armer, en quelque sorte, contre elle-même. (P.)

[3] Malheureuse preuve de l'esclavage de la rime : *toute ta famille* pour rimer à *fille;* toute la *province* pour rimer à *prince*. On ne tombe plus guère aujourd'hui dans ces fautes, mais la rime gêne toujours, et met souvent de la langueur dans le style. (V.)

[4] On va au-devant de quelqu'un, mais non au-devant des murs; on va le recevoir hors des murs, au delà des murs. (V.)

[5] On n'a jamais dit *les forces* d'une femme en pareil cas. (V.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice [1]?
Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux?
Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène,
Le reste est un prétexte à soulager ma peine;
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, seigneur.

SÉVÈRE.

Ah, quel comble de joie!
Cette chère beauté consent que je la voie!
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue?
Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser [2];
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle :

[1] Il est bien peu décent, bien peu naturel que Sévère n'ait pas encore vu le gouverneur, et que ce gouverneur aille faire l'office de prêtre, au lieu de recevoir Sévère. Mais si Félix est allé le recevoir *hors des murs*, comment Polyeucte ne l'a-t-il pas accompagné? comment n'a-t-on point parlé de Pauline? Il est inconcevable que Sévère ignore que Pauline est mariée, et qu'il l'apprenne par son écuyer Fabian. Où parle ici Sévère? dans la maison du gouverneur, dans un appartement où Pauline va bientôt le trouver; et il n'a point vu ce gouverneur! et il ignore que ce gouverneur a marié sa fille! Tout cela, encore une fois, justifierait le cardinal de Richelieu et l'hôtel de Rambouillet, si leur jugement n'était condamné par les beautés de cette pièce. Il y a surtout de l'intérêt, et l'intérêt fait tout passer. Le cœur oublie toutes les inconséquences quand il est touché. (V.) — Sévère a vu le gouverneur, puisque Félix est allé le recevoir hors des murs; maintenant Félix donne ordre au sacrifice. Polyeucte ne l'a point accompagné, parce que, impatient de recevoir le baptême, il est sorti au premier acte avec Néarque pour se disposer à cette cérémonie, et que d'ailleurs il ignore l'arrivée de Sévère, dont il n'était pas encore question quand il est sorti. Tout nous paraît bien conduit, bien enchaîné, bien à sa place : Voltaire aurait-il lu la pièce avec moins d'attention que nous? (P.)

[2] Ces expressions sont-elles convenables? tout cela ne justifie-t-il pas l'hôtel de Rambouillet? Il a des lettres *de faveur* pour épouser Pauline, et il ne les a pas montrées! il vient pourtant *immoler toutes ses volontés aux beautés* de sa maîtresse. (V.) — Il n'a pas montré ses lettres de faveur, *parce qu'il ne prétendrait rien* si le cœur de Pauline était changé : c'est ce qu'il va dire à l'instant dans cette même scène; et ce sentiment est très-délicat. (P.)

Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle;
Et si mon mauvais sort avait changé le sien,
Je me vaincrais moi-même, et ne prétendrais rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

SÉVÈRE.

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Ne m'aime-t-elle plus? éclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, seigneur? ne la revoyez point;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses [1];
Et dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE.

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale!
Que je tienne Pauline à mon sort inégale!
Elle en a mieux usé, je la dois imiter;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian, ton discours m'importune;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune :
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement,
En cherchant une mort digne de son amant;
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne [2],
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

[1] Cela est-il de la dignité de la tragédie? Corneille retourne ici ce vers du vieil Horace :

. . . . Vous ne perdez qu'un homme
Dont la perte est aisée à réparer dans Rome;

et cet autre de don Diègue : *Il est tant de maîtresses!* Mais *porter l'honneur de ses caresses en lieu plus haut* est intolérable. (V.)

[2] Comment ce rang peut-il être sien, c'est-à-dire appartenir à Pauline? c'est, dit-il, parce qu'il a voulu mourir quand on n'a pas voulu de lui. Est-ce ainsi que Didon parle dans Virgile? Un homme passionné épuise-t-il ainsi son esprit à chercher de si fausses raisons? Les Italiens, à qui on reproche les *concetti*, en ont-ils de plus condamnables? *Rang sien, faveur sienne*, expressions de comédie. Voyez avec quelle noble élégance Titus, dans Racine, dit qu'il doit tout à Bérénice.

Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime et gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang; tout fit place à mes armes :
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux :
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre;
Heureux et plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. . . . .

Cette élégance est absolument nécessaire pour constituer un ouvrage parfait. Je ne prétends pas dépriser Corneille; mon commentaire n'est ni un panégyrique, ni une censure, mais un examen impartial. La perfection de l'art est mon seul objet. (V.) — Un commentaire n'est pas un panégyrique, mais il ne doit jamais être une satire. (P.)

FABIAN.

Non, mais encore un coup ne la revoyez point.

SÉVÈRE.

Ah! c'en est trop, enfin éclaircis-moi ce point;
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée [1]?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire; elle est....

SÉVÈRE.

Quoi?

FABIAN.

Mariée [2].

SÉVÈRE.

Soutiens-moi, Fabian; ce coup de foudre est grand,
Et frappe d'autant plus, que plus il me surprend [3].

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage?

SÉVÈRE.

La constance est ici d'un difficile usage;
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur;
Et quand d'un feu si beau les âmes sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises [4].
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours.
Pauline est mariée!

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours [5];

[1] Ce petit artifice de ne pas apprendre tout d'un coup à Sévère que Pauline est mariée, est peut-être un ressort indigne de la tragédie : on voit trop que l'auteur prend ses avantages pour ménager une surprise; et encore la surprise n'est pas naturelle : car il n'est pas possible qu'on ignore un moment, dans la maison de Félix, le mariage de sa fille; il a dû le savoir en mettant le pied dans l'Arménie. (V.)

[2] Comment s'exprimerait-on autrement dans la comédie? Quelle idée peut avoir Sévère en disant *quoi?* que peut-il soupçonner? il sait que Pauline est vivante, qu'elle est honorée. Ce *quoi* n'est là que pour faire dire à Fabian, *mariée*, et Sévère devait le savoir tout aussi bien que Fabian. Remarquez toutefois que, malgré tous ces défauts contre la vraisemblance, il règne dans cette scène un très-grand intérêt : et c'est là ce qui fait le succès des tragédies. Ce mouvement d'intérêt diminuerait beaucoup si les spectateurs étaient tous des censeurs éclairés; mais le public est composé d'hommes qui se laissent entrainer au sentiment. (V.)

[3] *Ce coup de foudre* est d'un héros de roman. Quand l'expression est trop forte pour la situation, elle devient comique. Et comment un coup de foudre *frappe-t-il d'autant plus qu'il surprend?* il faut que la metaphore soit juste. (V.)

[4] Ces quatre vers refroidissent. C'est l'auteur qui parle, et non pas le personnage. On ne débite pas des lieux communs quand on est profondément affligé. Corneille tombe trop souvent dans ce défaut. (V.)

[5] Quoi! elle est mariée depuis quinze jours, et Sévère n'en a rien su en venant en Arménie! Plus j'y réfléchis, plus cela me paraît absurde; et cependant on se sent remué, attendri à la représentation : grande preuve qu'il ne s'agit pas au théâtre d'avoir raison, mais d'émouvoir. (V.) — C'est un des moyens que Voltaire a le moins négligé dans ses meilleurs ouvrages; mais au mérite d'émouvoir, Racine savait allier la sagesse de composition, et Voltaire s'en est quelquefois dispensé. (P.)

Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix;
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois:
Faibles soulagements d'un malheur sans remède!
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède!
O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour,
O sort, qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée!
Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu
Achevons de mourir en lui disant adieu;
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage.

FABIAN.

Seigneur, considérez....

SÉVÈRE.

Tout est considéré.
Quel désordre peut craindre un cœur désespéré?
N'y consent-elle pas?

FABIAN.

Oui, seigneur, mais....

SÉVÈRE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir;
Je ne veux que la voir, soupirer, et mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez sans doute en sa présence [1];
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance;
Dans un tel entretien il suit sa passion,
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation [2].

SÉVÈRE.

Juge autrement de moi, mon respect dure encore;
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère;
Son devoir m'a trahi, mon malheur, et son père [3].
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison;
J'impute à mon malheur toute la trahison [4];
Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,

[1] Expression bourgeoise. (V.)

[2] Cela n'est ni noble ni français. (V.)

[3] Voilà où il est beau de s'élever au-dessus des règles de la grammaire. L'exactitude demanderait *son devoir, et son père, et mon malheur m'ont trahi;* mais la passion rend ce désordre de paroles très-beau : on peut dire seulement que *trahi* n'est pas le mot propre. (V.)

[4] Un devoir ne peut être ni juste, ni injuste : mais la justice consiste à faire son devoir. Il n'y a point eu là de trahison. (V.)

Eût gagné l'un par l'autre, et me l'eût conservée [1];
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir:
Laisse-la-moi donc voir, soupirer et mourir [2].

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvements
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants,
Et dont la violence excite assez de trouble,
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble.

SÉVÈRE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous....

SÉVÈRE.

Hélas! elle aime un autre, un autre est son époux.

SCÈNE II.

SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE, FABIAN.

PAULINE.

Oui, je l'aime, Sévère, et n'en fais point d'excuse;
Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,
Pauline a l'âme noble, et parle à cœur ouvert [3].
Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd [4];
Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serais donnée,

[1] *L'un par l'autre* ne se rapporte à rien : on devine seulement qu'il eût gagné Félix par Pauline. Il faut éviter en poésie ces termes, *celui-ci, celui-là, l'un, l'autre, le premier, le second*, tous termes de discussion, tous d'une prose rampante, qui ne peuvent être employés qu'avec une extrême circonspection. (V.)

[2] Un général d'armée qui vient en Arménie *soupirer et mourir*, en rondeau, paraît très-ridicule aux gens sensés de l'Europe. Cette imitation des héros de la chevalerie infectait déjà notre théâtre dans sa naissance; c'est ce que Boileau appelle *mourir par métaphore* : l'écuyer Fabian, qui parle des *vrais amants*, est encore un écuyer de roman. Tout cela est vrai; et il n'est pas moins vrai que l'amour de Sévère intéresse, parce que tous ses sentiments sont nobles. On n'insiste pas ici sur *la douceur infinie de l'hymen*, sur ces expressions : *Éclaircis-moi ce point; vous vous échapperez; ne pousse qu'injure : et les premiers mouvements des vrais amants*. Il est peut-être un peu étrange que Pauline ait parlé de ces premiers mouvements à l'écuyer Fabian; mais enfin tout cela n'ôte rien à l'intérêt théâtral. (V.)

[3] Plus on a l'âme noble, moins on le doit dire; l'art consiste à faire voir cette noblesse sans l'annoncer. Racine n'a jamais manqué à cette règle. Corneille fait toujours dire à ses héros qu'ils sont grands; ce serait les avilir, s'ils pouvaient l'être. L'opposé de la magnanimité est de se dire magnanime. Ce n'est guère que dans un excès de passion, dans un moment où l'on craint d'être avili, qu'il est permis de parler ainsi de soi-même. (V.)

[4] *Ce qui vous perd*, n'est pas tout à fait le mot propre. Une femme qui a manqué un mariage si avantageux, ne doit pas dire à un homme tel que Sévère : *Vous êtes perdu*, parce que vous n'êtes pas à moi. (V.)

Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort;
Je découvrais en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques[1] :
Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne
Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne[2],
Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï,
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,
Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVÈRE.

Que vous êtes heureuse! et qu'un peu de soupirs[3]
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs!
Ainsi, de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue;
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence, et peut-être au mépris;
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine.
Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu[4]
Soulagerait les maux de ce cœur abattu!
Un soupir, une larme à regret épandue
M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue;
Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli,
Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli;
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.
O trop aimable objet, qui m'avez trop charmé,
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé?

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, seigneur; et si mon âme
Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterais de rigoureux tourments!
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments :
Mais, quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise;
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition[1] :
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte;
Votre mérite est grand, si ma raison est forte :
Je le vois, encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avais conçu.
Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome[2],
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,
Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas,
Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas;
C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,
Que vous louiez alors en blasphémant contre elle[3]:
Plaignez-vous-en encor; mais louez sa rigueur
Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur,
Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère[4]
N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE.

Ah! madame, excusez une aveugle douleur
Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :

[1] Ces *marques* pour rimer à *monarques* reviennent souvent, et ne doivent jamais paraître dans la poésie, à moins que ces *marques* ne signifient quelque chose. La plus grande de toutes les difficultés est de faire tellement ses vers, que le lecteur n'aperçoive pas qu'on a été occupé de la rime. Dirait-on en prose : *Le prince Eugène avait des marques qui l'égalaient aux monarques?* (V.)

[2] Pauline, Romaine, parle peut-être trop de monarque et de couronne à un Romain; il semble qu'elle parle à un Perse : elle vivait, à la vérité, sous un empereur; mais jamais empereur ne donna de royaume à un Romain. C'est un discours ordinaire que l'auteur met ici dans la bouche de Pauline; mais c'est précisément à Pauline qu'il ne convenait pas. (V.)

[3] On ne peut dire correctement, *un peu de soupirs*, *un peu de larmes*, *un peu de sanglots*, comme on dit, *un peu d'eau*, *un peu de pain*; on dira bien, *elle a versé peu de larmes*, mais non pas *un peu de larmes*; *elle a peu de douleur*, *peu d'amour*, non *un peu de douleur*, *un peu d'amour*; *elle a peu de chagrin*, et non *un peu de chagrin*, etc. *Fait un aisé remède à*, n'est pas français : on remédie à des maux, on les répare, on les adoucit, on en console. *Remède* n'est admis dans la poésie noble qu'avec une épithète qui l'ennoblit :

D'un incurable amour remèdes impuissants. (V.)

Voltaire se permet souvent des décisions trop tranchantes. Selon lui, le mot *remède* ne peut être admis dans la poésie noble qu'avec une épithète qui l'ennoblisse : et lui-même l'a employé dans *Rome sauvée*, sans se croire obligé de l'ennoblir :

Dans ce péril pressant qui croît et nous obsède,
Vous montrez tous nos maux : montrez-vous le remède ? (P.)

[4] On voit assez qu'*un peu de votre humeur* tient du style comique. (V.)

[1] *Le dehors* et *le dedans* ne sont pas du style noble. (V.)

[2] On cherche à quoi se rapporte ce *le*, et on trouve que c'est à *espoir* : c'est donc le devoir qui a vaincu un *espoir*. Ces phrases obscures, ces expressions impropres et forcées ne seraient pas pardonnées aujourd'hui dans de bons ouvrages, c'est-à-dire dans des ouvrages dignes de la critique. On a substitué *me* à *le* dans quelques éditions. (V.) — Ce *le* ne se rapporte point à *espoir*; il se rapporte à ce charme qui entraînait Pauline vers Sévère, à ce mérite qu'elle voit encore en lui, comme elle le voyait lorsqu'elle pouvait se flatter de l'obtenir pour époux. (P.)

[3] *Louiez*, *louer*, *blasphémer*, termes qu'on eût dû corriger; car *louiez* est désagréable à l'oreille : *blasphémer* n'est point convenable. *Vous blasphémiez contre ma vertu*; cela ne peut se dire ni en vers ni en prose : une femme doit faire sentir qu'elle est vertueuse, et ne jamais dire *ma vertu*. Voyez si *Monime*, dont *Mithridate* voulut faire sa concubine, et qui est attaquée par les deux enfants de ce prince, dit jamais *ma vertu*. (V.)

[4] *Un devoir* ne peut être ni *ferme* ni *faible* : c'est le cœur qui l'est. Mais le sens est si clair, que le sentiment ne peut être affaibli. (V.)

Je nommais inconstance, et prenais pour un crime,
De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
De grâce, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte et ce que vous valez;
Et cachant par pitié cette vertu si rare,
Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,
Faites voir des défauts qui puissent à leur tour [1]
Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas! cette vertu, quoique enfin invincible
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins[2], et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence [3]
Contre qui mon devoir a trop peu de défense!
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

SÉVÈRE.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste!

PAULINE.

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE.

Quel prix de mon amour! quel fruit de mes travaux!

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE.

Je veux mourir des miens; aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens; ils souilleraient ma gloire.

SÉVÈRE.

Ah! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne?
Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
Adieu : je vais chercher au milieu des combats
Cette immortalité que donne un beau trépas,
Et remplir dignement, par une mort pompeuse,
De mes premiers exploits l'attente avantageuse [1],
Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort [2].

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Je l'éviterai même en votre sacrifice;
Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets,
Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE.

Puisse le juste ciel, content de ma ruine,
Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline!

PAULINE.

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
Une félicité digne de sa valeur!

SÉVÈRE.

Il la trouvait en vous.

PAULINE.

Je dépendais d'un père [3].

SÉVÈRE.

O devoir qui me perd et qui me désespère!
Adieu, trop vertueux objet, et trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant [4].

SCÈNE III.

PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

Je vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des lar[mes:
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes [5]:

[1] Des critiques sévères, mais justes, peuvent dire que cela est d'une galanterie un peu comique. *Madame, faites-moi voir des défauts, afin que je vous aime moins.* De plus, le seul défaut que Pauline montre serait trop d'amour pour Sévère; certainement il n'en aimerait pas moins sa maîtresse. La pensée est donc fausse, recherchée, alambiquée. (V.)

[2] Ils en sont la preuve. Sévère est témoin; mais *témoin* peut signifier *preuve*. (V.)

[3] *D'une aimable présence* est une expression d'idylle. Monime, en exprimant le même sentiment, dit :

Je verrais en secret mon âme déchirée
Revoler vers le bien dont elle est séparée.

Plus une situation est délicate, plus l'expression doit l'être. (V.)

[1] *Rend les soins, mort pompeuse*, etc. tous mots impropres (V.)

[2] Ces pensées affectées, ces idées plus recherchées que naturelles, étaient les vices du temps. (V.)

[3] Ces sentiments sont touchants; ce dernier vers convient aussi bien à la tragédie qu'à la comédie, parce qu'il est noble autant que simple; il y a tendresse et précision. (V.)

[4] Ces vers-ci sont un peu de l'églogue * : quand les malheurs de l'amour ne consistent qu'à aller dans sa chambre, et à vi[vre] avec son mari, ce sont des malheurs de comédie; nulle p[itié,] nulle terreur, rien de tragique : cette scène ne contribue rien au nœud de la pièce; mais elle est intéressante par [elle-]même. Corneille sentait bien que l'entrevue de deux perso[nnes] qui s'aiment et qui ne doivent pas s'aimer ferait un très-gr[and] effet; et l'hôtel de Rambouillet ne sentit pas ce mérite. Jusq[u'ici] on ne voit à la vérité dans Pauline qu'une femme qui n'a p[as] épousé son amant, qui l'aime encore, et qui le lui dit qu[elques] jours après ses noces; mais c'est une préparation à ce qui [va] suivre, au péril de son mari, à la fermeté que montrera P[au]line en parlant à Sévère pour ce mari même, à la grand[eur] d'âme de Sévère; voilà ce qui rend l'amour de Pauline in[fini]ment théâtral et digne de la tragédie. (V.)

[5] On dit *hors d'alarmes; hors de crainte, hors de da[nger]*; mais non *hors de ses alarmes, de sa crainte, de son d[anger]*.

* Il faut en convenir, ces deux vers seraient même au-dess[ous de] l'églogue; ce qui est mauvais n'appartient à aucun genre. (P.)

Vous voyez clairement que votre songe est vain;
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi respirer du moins, si tu m'as plainte :
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte;
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi! vous craignez encor ?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice;
Et bien que je m'effraie avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue,
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui.

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il serait son appui :
Mais, soit cette croyance ou fausse, ou véritable,
Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable[1];
A quoi que sa vertu puisse le disposer,
Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE, STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop verser de pleurs; il est temps qu'ils tarissent[2]:
Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent;
Malgré les faux avis par vos dieux envoyés[1],
Je suis vivant, madame, et vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long, et, ce qui plus m'effraie,
La moitié de l'avis se trouve déjà vraie;
J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sais; mais enfin j'en prends peu de souci.
Je suis dans Mélitène, et, quel que soit Sévère,
Votre père y commande, et l'on m'y considère;
Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
D'un cœur tel que le sien craindre une trahison :
On m'avait assuré qu'il vous faisait visite[2],
Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste et confus;
Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage?

PAULINE.

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage[3].
J'assure mon repos, que troublent ses regards :
La vertu la plus ferme évite les hasards;
Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte:
Et pour vous en parler avec une âme ouverte,
Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre;
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère[4],

parce qu'on n'est pas hors de quelque chose qu'on a; il est *hors de mesure*, et non *hors de sa mesure;* ce mot *hors* bien employé peut devenir noble :

Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir. (V.)

[1] *Soit cette croyance* n'est pas français; il faut *que cette croyance soit fausse ou véritable* *. Je ne sais, au reste, si ce passage subit de la tendresse pour Sévère à la crainte pour son mari est bien naturel, si cela n'est pas ce qu'on appelle ajusté au théâtre : le spectateur n'est point du tout ému de ce renouvellement de crainte pour Polyeucte. Ne sent-on pas qu'une femme tendre qui sort d'une conversation tendre avec son amant, ne s'afflige que par bienséance pour son mari? (V.)

[2] Si Pauline verse des pleurs, c'est son amour pour Sévère, et le combat de cet amour et de son devoir, qui la font pleurer : il est clair qu'elle ne peut pleurer de ce que Polyeucte est sorti pendant une heure. Cette méprise de Polyeucte peut jeter un peu d'avilissement sur le rôle d'un mari qui croit qu'on a pleuré son absence, tandis qu'on a entretenu un amant. (V.)

* L'exactitude prosaïque voudrait sans doute ce que Voltaire désire, mais la poésie se dispense de cette régularité, et le vers de Corneille regagne en précision ce qu'il peut perdre en exactitude. (P.)

[1] Il faut sous-entendre *que vous croyez envoyés par vos dieux;* car Polyeucte chrétien ne doit pas croire que les dieux des Romains envoient des songes. (V.) — Polyeucte chrétien peut le croire, car les chrétiens regardaient les dieux des païens comme des démons qui pouvaient envoyer des songes, et opérer d'autres prestiges. *Notandi sunt mores.* (P.)

[2] Discours trop familier. Polyeucte, à la vérité, joue un rôle un peu désagréable, et n'intéresse encore en rien : revenir pour dire qu'*il n'est pas mort*, cela n'est pas tragique; et il est bien étrange que Polyeucte ait appris que Sévère faisait visite à sa femme avant d'avoir vu ni Polyeucte ni Félix : cela n'est ni décent ni vraisemblable; une telle conduite est révoltante dans un homme comme Sévère; Félix aurait dû aller au-devant de lui, ou Sévère aurait dû rendre visite à Félix, et demander du moins à voir Polyeucte. (V.)

[3] Je ferais à tous trois un trop sensible outrage,

est admirable. Le reste n'affaiblit-il pas ce beau vers? Pauline doit-elle dire en face à son époux que le vrai mérite de Sévère a dû l'enflammer, qu'il a droit de la *charmer?* Quel mari ne serait pas très-offensé de ce discours outrageant et très-indécent? Il répond à cette insulte : *O vertu trop parfaite!* cette vertu aurait été bien plus parfaite si elle n'avait pas dit à son mari qu'il lui est pénible de résister à son amant. (V.) — Nous pensons précisément le contraire. Vertu suppose combat et victoire. (P.)

[4] Un devoir n'est ni *sincère* ni *dissimulé;* et Polyeucte ne

Que vous devez coûter de regrets à Sévère!
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux [1]!
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux!
Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple,
Plus j'admire...

SCÈNE V.

POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE, STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, Félix vous mande au temple;
La victime est choisie, et le peuple à genoux;
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, madame?

PAULINE.

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme;
Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.
Adieu : vous l'y verrez; pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous que sa valeur est grande [2].

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende;
Et comme je connais sa générosité,
Nous ne nous combattrons que de civilité [3].

SCÈNE VI.

POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au temple, où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle!
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser [1],
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a si tôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle?

doit pas dire que sa femme doit coûter des regrets à Sévère; c'est l'encourager à l'aimer. Qui jamais a parlé à sa femme *du beau feu de l'amant* de sa femme? Pauline a un étrange père et un étrange mari. Sans l'amour et le caractère de Sévère, la pièce était très-hasardée; et l'hôtel de Rambouillet pouvait avoir pleinement raison. Jusqu'ici il n'y a encore rien de tragique; c'est une femme qui veut que son mari ménage son amant, et qui se ménage elle-même entre l'un et l'autre. (V.)—Un étrange père, nous en convenons, car sa politique est à la fois artificieuse et basse; mais, loin d'être un personnage étrange, Polyeucte est souvent sublime. (P.)

[1] Les *dépens d'un beau feu* ne devaient avoir place que dans les romans de Scudéri. (V.)

[2] Le sens est, *songez, mon mari, que mon amant est un grand seigneur qu'il ne faut pas choquer :* cela semble avilir son mari. (V.)

[3] Vers de comédie. (V.)

[1] C'est une tradition que tout l'hôtel de Rambouillet, et particulièrement l'évêque de Vence, Godeau, condamnèrent cette entreprise de Polyeucte : on disait que c'est un zèle imprudent; que plusieurs évêques et plusieurs synodes avaient expressément défendu ces attentats contre l'ordre et contre les lois; qu'on refusait même la communion aux chrétiens qui, par des témérités pareilles, avaient exposé l'Église entière aux persécutions : on ajoutait que Polyeucte et même Pauline auraient intéressé bien davantage si Polyeucte avait simplement refusé d'assister à un sacrifice idolâtre fait en l'honneur de la victoire de Sévère. Ces réflexions me paraissent judicieuses; mais il me paraît aussi que le spectateur pardonne à Polyeucte son imprudence, comme celle d'un jeune homme pénétré d'un zèle ardent que le baptême fortifie en lui : il n'examine pas si ce zèle est selon la science. Au théâtre, on se prête toujours aux sentiments naturels des personnages; on devient enthousiaste avec Polyeucte, inflexible avec Horace, tendre avec Chimène; le dialogue est vif, et il entraîne. Il est vrai que les esprits philosophes, dont le nombre est fort augmenté, méprisent beaucoup l'action de Polyeucte et de Néarque; ils ne regardent ce Néarque que comme un convulsionnaire qui a ensorcelé un jeune imprudent. Mais le parterre entier ne sera jamais philosophe; les idées populaires seront toujours admises au théâtre. (V.)—Le profond mépris que Voltaire témoigne pour les idées religieuses de Polyeucte, tout en convenant qu'au théâtre on doit toujours se prêter aux sentiments naturels des personnages, prouve qu'il était trop prévenu contre le sujet pour juger sainement la pièce. (P.)

POLYEUCTE.
Il sera mon appui.
NÉARQUE.
Il ne commande point que l'on s'y précipite.
POLYEUCTE.
Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.
NÉARQUE.
Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.
POLYEUCTE.
On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.
NÉARQUE.
Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.
POLYEUCTE.
Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.
NÉARQUE.
Par une sainte vie il faut la mériter.
POLYEUCTE.
Mes crimes, en vivant, me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait;
La foi que j'ai reçue aspire à son effet [1].
Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.
NÉARQUE.
Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe;
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.
POLYEUCTE.
L'exemple de ma mort les fortifira mieux.
NÉARQUE.
Vous voulez donc mourir?
POLYEUCTE.
Vous aimez donc à vivre?
NÉARQUE.
Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.
POLYEUCTE.
Qui marche assurément n'a point peur de tomber :
Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.
Qui craint de le nier, dans son âme le nie,
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.
NÉARQUE.
Qui n'appréhende rien présume trop de soi.
POLYEUCTE.
J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
Mais, loin de me presser, il faut que je vous presse!
D'où vient cette froideur?
NÉARQUE.
Dieu même a craint la mort.
POLYEUCTE.
Il s'est offert pourtant; suivons ce saint effort;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang;
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous?
NÉARQUE.
Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime;
Comme encor tout entière, elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément :
Mais cette même grâce en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets avec tant de langueur,
Que tout semble impossible à son peu de vigueur :
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier [1].
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes;
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!
POLYEUCTE.
A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps; le sacrifice est prêt;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule [2]
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal [3];
Allons briser ces dieux de pierre et de métal [4] :
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste;
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.
NÉARQUE.
Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous [5].

[1] *Tout à fait* ne doit jamais entrer dans la poésie; et *une foi qui aspire à son effet* n'est pas un vers correct et élégant. (V.)

[1] Il fallait *pour me fortifier*. J'ai cru apercevoir dans le public, aux représentations, une secrète joie que Polyeucte allât commettre cette action, parce qu'on espérait qu'il en serait puni, et que Sévère épouserait sa femme. En effet, c'est à Sévère qu'on s'intéresse; et le public prend toujours, sans qu'il s'en aperçoive, le parti du héros amant contre le mari qui n'est pas héros. (V.)

[2] Voilà un exemple d'un mot bas noblement employé. (V.)

[3] *En éclairer* est dur à l'oreille. Il faut éviter ces cacophonies : de plus, on éclaire des yeux; on n'éclaire point un aveuglement, on le dissipe, on le guérit. (V.)

[4] C'est sans doute une action très-ridicule et très-coupable. Un seigneur turc qui, dans Constantinople, irait briser les statues de l'église chrétienne pendant la grand'messe, passerait pour un fou, et serait sévèrement puni par les Turcs mêmes. Nous renvoyons le lecteur aux notes précédentes. (V.)

[5] Néarque ne fait ici que répéter en deux vers languissants ce qu'a dit Polyeucte; aussi j'ai vu souvent supprimer ces vers à la représentation. (V.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE.

Que de soucis flottants, que de confus nuages
Présentent à mes yeux d'inconstantes images!
Douce tranquillité, que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer!
Mille agitations, que mes troubles produisent,
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent;
Aucun espoir n'y coule où j'ose persister;
Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.
Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,
Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine,
Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet,
Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.
Sévère incessamment brouille ma fantaisie[1] :
J'espère en sa vertu, je crains sa jalousie;
Et je n'ose penser que d'un œil bien égal
Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
L'entrevue aisément se termine en querelle;
L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
L'autre un désespéré qui peut trop attenter[2].
Quelque haute raison qui règle leur courage,
L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage;
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir
Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
Consumant dès l'abord toute leur patience,
Forme de la colère et de la défiance;
Et, saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.

[1] Cette fantaisie devrait-elle être *brouillée* après les assurances de *civilités* réciproques? Pauline doit-elle craindre que Sévère et Polyeucte se querellent au temple? Ce monologue, qui n'est qu'une répétition de ses terreurs, et même des terreurs qu'elle ne peut avoir qu'en vertu de son rêve, languit un peu à la représentation : non-seulement il est long et sans chaleur; mais si Pauline est encore effrayée par son rêve, elle ne doit craindre qu'une assemblée de chrétiens, puisque c'est *de chrétiens une impie assemblée* qui a tué son mari en songe, et qu'elle ne doit pas présumer que cette impie assemblée soit dans le temple de Jupiter. Je crois que si elle avait craint un assassinat de la part des chrétiens, cela produirait un coup de théâtre quand on vient lui dire que son mari est chrétien lui-même. (V.)

[2] Cette dissertation paraît bien froide. Le grand défaut de Corneille est de faire des raisonnements quand il faut du sentiment. Le public ne s'aperçut pas d'abord de ce défaut, qui était caché par tant de beautés; mais il augmenta avec l'âge et jeta dans toutes ses dernières pièces une langueur insupportable. Ici cette faute est un peu couverte par l'intérêt qu'on prend au rôle si neuf et si singulier de Pauline. (V.) — *Singulier* n'est pas le mot propre. (P.)

Mais que je me figure une étrange chimère!
Et que je traite mal Polyeucte et Sévère,
Comme si la vertu de ces fameux rivaux
Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts!
Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maîtresses[1]
Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses :
Ils se verront au temple en hommes généreux.
Mais las! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux[2].
Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,
Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
Si mon père y commande, et craint ce favori,
Et se repent déjà du choix de mon mari[3]?
Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte[4];
En naissant il avorte, et fait place à la crainte;
Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux! faites que ma peur puisse enfin se tromper!

SCÈNE II.

PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Mais sachons-en l'issue[5]. Eh bien! ma Stratonice,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus?

STRATONICE.

Ah, Pauline!

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens....

PAULINE.

Parle donc : les chrétiens...

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné?

STRATONICE.

Ce serait peu de chose.

[1] *Leurs âmes à tous deux* : cette expression n'est pas française. (V.)

[2] On dirait bien de deux rivaux ennemis, c'est beaucoup pour eux de se voir, c'est-à-dire, ils ont fait un grand effort, ils ont surmonté leur aversion, ils ont pris sur eux de se voir : ici l'auteur veut dire, *il est dangereux qu'ils se voient; mais* il ne le dit pas. (V.)

[3] Vers de comédie. (V.)

[4] Cela n'est pas français; il faut *le peu*. (V.)

[5] Cette *issue* se rapporte à *peur* : une peur n'a point d'issue. (V.)

Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus....

PAULINE.

Il est mort !

STRATONICE.

Non, il vit; mais, ô pleurs superflus !
Ce courage si grand, cette âme si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.
Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux;
C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux,
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide[1],
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécrable à tous les gens de bien,
Un sacrilége impie, en un mot, un chrétien.

PAULINE.

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures?

PAULINE.

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que ce Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir; ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr;
Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir.

PAULINE.

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie[2],
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :
Qu'il y manque, s'il veut; je dois faire le mien.
Quoi ! s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée
A suivre, à son exemple, une ardeur insensée[3]?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur;
Je chéris sa personne, et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon père ?

STRATONICE.

Une secrète rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.
Il ne veut point sur lui faire agir sa justice[1],
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE.

Quoi ! Néarque en est donc ?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit;
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le traînait au baptême.
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs[2];
En qualité de femme ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincront un époux, ou fléchiront un père.
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant[3],
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.
Le prêtre avait à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie,
Des mystères sacrés hautement se moquait,
Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :
« Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
« Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois[4] ? »

[1] Ce couplet fait toujours un peu rire; mais la réponse de Pauline est belle, et répare incontinent le ridicule produit par cet entassement d'injures. (V.)

[2] *Ébahie* ne s'emploie que dans le bas comique; je crois qu'on a mis a la place :

Je l'aimerais encor, m'eût-il abandonnée;
Et si de tant d'amour tu parais étonnée.... (V.)

[3] Ce qu'elle dit ici d'amour n'est-il pas un peu déplacé? Elle doit trembler pour les jours de son mari, et elle demande s'il serait permis de lui faire une infidélité. D'ailleurs, *dispensée à* n'est pas français; elle veut dire : *serais-je autorisée à*. *A suivre une ardeur* est un barbarisme; on ne suit point une ardeur. (V.) — Elle ne demande point à Stratonice s'il lui serait permis de faire une infidélité à son mari; elle lui dit, au contraire :

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie;

et pour le confirmer, elle ajoute que son devoir ne dépend pas de celui de Polyeucte, et que s'il était capable de violer sa foi, son exemple ne la dispenserait pas de garder la sienne. Voltaire se permet ici d'altérer le sens pour appuyer des critiques qui nous semblent bien peu dignes de lui. (P.)

[1] Cela n'est pas français; il faut *agir contre lui*, ou *déployer sur lui*. (V.)

[2] Il faut *le pouvoir;* mais un autre tour serait beaucoup mieux : de plus, doit-elle se préparer ainsi à pleurer? les pleurs sont involontaires; elle aurait dû dire, *il aura peut-être pitié de mes pleurs*. (V.)

[3] On ne peut remarquer avec trop d'attention ces mots inutiles que la rime arrache. *Sans frémir*, dit tout; *à l'instant* est ce qu'on appelle *cheville*. (V.)

[4] Je ne répondrai point à cette fausse opinion où l'on est que les Romains adoraient du bois et de la pierre. Il est bien sûr que leur *Deus optimus, maximus*, que *deum sator atque ho-*

Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes[1] :
L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux.
« Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple, oyez tous[2] :
« Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
« De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
« Seul être indépendant, seul maître du destin,
« Seul principe éternel, et souveraine fin.
« C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
« Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie ;
« Lui seul tient en sa main le succès des combats ;
« Il le peut élever, il le peut mettre à bas ;
« Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense ;
« C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense :
« Vous adorez en vain des monstres impuissants. »
Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
Après en avoir mis les saints vases par terre,
Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
Cieux ! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel !
Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
Par une main impie à leurs pieds abattue ;
Les mystères troublés, le temple profané,
La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné[3],
Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
Félix... Mais le voici qui vous dira le reste[4].

PAULINE.

Que son visage est sombre et plein d'émotion !
Qu'il montre de tristesse et d'indignation !

minum rex n'était point une statue, et que Polyeucte avait très-grand tort de leur reprocher une sottise dont ils n'étaient point coupables ; mais c'est une opinion commune. Polyeucte était dans cette erreur ; il parle comme il doit parler, conformément aux préjugés. La poésie n'est pas de la philosophie ; ou plutôt la philosophie consiste à faire dire ce que les caractères des personnages comportent. (V.)

[1] Corneille emploie indifféremment cet adverbe *même* avec une *s* et sans *s*. Les poëtes, tant gênés d'ailleurs, peuvent avoir la liberté d'ôter et d'ajouter une *s* à ce mot. (V.)

[2] *Oyez* n'est plus employé qu'au barreau : on a conservé ce mot en Angleterre ; les huissiers disent *ois* sans savoir ce qu'ils disent. Nous n'avons gardé de ce verbe que l'infinitif *ouïr ;* et nous disions autrefois *oyer*. Les sessions de l'échiquier de Normandie s'appelaient *oyer et terminer*. (V.)

[3] *Voir des clameurs ;* c'est une inadvertance qui n'empêche pas que ce récit ne soit animé et bien fait. (V.) — Il n'y a point ici d'inadvertance. Le mot *clameurs*, placé, comme il l'est, à la suite de plusieurs mots qui sont tous régis par *nous voyons*, se dérobe, en quelque sorte, dans la foule ; et l'art du poëte est d'avoir su le placer de manière que cette licence soit à peine remarquée : dans les récits vifs et animés, elle est familière à tous nos poëtes. (P.)

[4] Il y a là un grand intérêt : c'est là, encore une fois, ce qui fait le succès des pièces de théâtre. (V.)

SCÈNE III.

FÉLIX, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Une telle insolence avoir osé paraître !
En public ! à ma vue ! Il en mourra, le traître.

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque et non de votre époux.
Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre ;
La grandeur de son crime et de mon déplaisir
N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX.

Je pouvais l'immoler à ma juste colère :
Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
De son audace impie a monté la fureur ;
Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil qu'il doit prendre il sera mieux instruit,
Quand il verra punir celui qui l'a séduit.
Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,
La crainte de mourir et le désir de vivre
Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir,
Que qui voit le trépas cesse de le vouloir[1].
L'exemple touche plus que ne fait la menace :
Cette indiscrète ardeur tourne bientôt en glace,
Et nous verrons bientôt son cœur inquiété
Me demander pardon de tant d'impiété.

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage ?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit ; mais, hélas ! où me renvoyez-vous ?
Et quels tristes hasards ne court point mon époux,
Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérais de la bonté d'un père ?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devais même peine à des crimes semblables ;
Et, mettant différence entre ces deux coupables,

[1] Voilà où les maximes générales sont bien placées ; elles ne sont point ici dans la bouche d'un homme passionné qui doit parler avec sentiment, et éviter les sentences et les lieux communs ; c'est un juge qui parle, et qui dit des raisons prises dans la connaissance du cœur humain. (V.)

J'ai trahi la justice à l'amour paternel [1];
Je me suis fait pour lui moi-même criminel;
Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remercîments que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien.
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure:
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la tout entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois, qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui [2].

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être.
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

PAULINE.

Mon père, au nom des dieux....

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,
Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien! qu'il leur en fasse [3].

PAULINE.

Au nom de l'empereur dont vous tenez la place....

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main; mais, s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

[1] Cette suppression des articles n'est permise que dans le style burlesque, qu'on nomme *marotique*; *et trahir la justice à l'amour paternel* n'est pas français. (V.)

[2] Ce vers est un barbarisme : on dit *autant que*, et non pas *autant comme*. *Soi* ne se dit qu'à l'indéfini; il faut faire quelque chose pour *soi*, il travaille pour *lui*. (V.) — Cette loi n'est pas sans exception. (P.)

[3] Le lecteur voit sans doute combien tout ce dialogue est vif, pressé, naturel, intéressant; c'est un chef-d'œuvre. (V.)

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles;
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'État se mêle au sacrilége,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilége.

PAULINE.

Quel excès de rigueur!

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet!
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille?

FÉLIX.

Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter!

FÉLIX.

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.
Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste:
Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste?
S'il nous semblait tantôt courir à son malheur,
C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
Que deux fois en un jour il change de croyance:
Outre que les chrétiens ont plus de dureté [1],
Vous attendez de lui trop de légèreté.
Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
Que sans l'examiner son âme ait embrassée:
Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu,
Et vous portait au temple un esprit résolu.
Vous devez présumer de lui comme du reste:
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste;
Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux;
Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux;
Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,
Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
Et les mènent au but où tendent leurs désirs;
La mort la plus infâme ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Eh bien donc! Polyeucte aura ce qu'il désire:
N'en parlons plus.

[1] *Outre que*, expression qui ne doit jamais entrer dans la poésie. *Plus de dureté*, ce *plus* ne se rapporte à rien. On peut demander pourquoi elle dit que Polyeucte sera inébranlable, quand elle espère le fléchir par ses pleurs? Peut-être * que si elle espérait un retour de Polyeucte à la religion de ses pères, la situation en deviendrait plus touchante quand elle verrait ensuite son espérance trompée. Cette scène d'ailleurs est supérieurement dialoguée. (V.)

* Son premier mouvement est et doit être de l'espérer; elle en doute ensuite par un sentiment plus réfléchi. (P.)

PAULINE.

Mon père....

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Albin, en est-ce fait?

ALBIN.

Oui, seigneur; et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie?

ALBIN.

Il l'a vu, mais, hélas! avec un œil d'envie.
Il brûle de le suivre, au lieu de reculer;
Et son cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disais bien. Encore un coup, mon père,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri....

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime [1];
Il est de votre choix la glorieuse estime;
Et j'ai, pour l'accepter, éteint le plus beau feu
Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu.
Au nom de cette aveugle et prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance,
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour!
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons; ils sont chers à mes yeux [2],
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre [3];
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs;
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs;
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien,
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez; n'irritez plus un père qui vous aime,
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.
Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grâce, permettez....

FÉLIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je;
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE V.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Albin, comme est-il mort [1]?

ALBIN.

En brutal [2], en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,
Comme un chrétien enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche,
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut;
On l'a violenté pour quitter l'échafaud :
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire.

FÉLIX.

Que je suis malheureux!

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint;
De pensers sur pensers mon âme est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiétée [3];
Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,
La joie et la douleur tour à tour l'émouvoir [4];
J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables;
J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables;

[1] On est toujours un peu étonné que Pauline prononce le mot d'amour en parlant de son mari, elle qui a avoué à ce mari qu'elle en aimait un autre; mais *je l'ai de votre main* est admirable. Dans le vers qui suit, *la glorieuse estime de votre choix* est un barbarisme. (V.)

[2] Il ne paraît guère convenable que Pauline demande la grâce de son mari au nom de l'amour qu'elle a eu pour un autre que son mari. (V.) — Ce n'est pas au nom de l'amour qu'elle a eu pour Sévère avant qu'elle connût ou qu'elle pût connaître Polyeucte; c'est

Au nom de cette aveugle et prompte obéissance

qui l'a toujours soumise aux volontés de son père; c'est au nom du sacrifice qu'elle a fait à son devoir. (P.)

[3] Que veut dire *aimer la pitié au prix qu'on en veut prendre?* qu'est-ce que ce prix? Cette phrase était autrefois triviale, et jamais noble ni exacte. (V.)

[1] Il faut *comment*. (V.)

[2] Mauvaise expression. (V.)

[3] Il n'y a pas là d'élégance, mais il y a de la vivacité de sentiment. (V.)

[4] *La joie :* ce mot ne découvre-t-il pas trop la bassesse de Félix? Quel moment pour sentir de la joie! (V.)

J'en ai de généreux qui n'oseraient agir :
J'en ai même de bas, et qui me font rougir.
J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre,
Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre;
Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,
J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver;
Je redoute leur foudre et celui de Décie;
Il y va de ma charge, il y va de ma vie.
Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-père;
Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX.

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux [1];
Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux :
On ne distingue point quand l'offense est publique;
Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,
Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévère me perdrait, si j'en usais ainsi :
Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
Si j'avais différé de punir un tel crime,
Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné;
Et de tant de mépris son esprit indigné,
Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine [2].
Pour venger un affront tout semble être permis,
Et les occasions tentent les plus remis.
Peut-être (et ce soupçon n'est pas sans apparence)
Il rallume en son cœur déjà quelque espérance;
Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni,
Il rappelle un amour à grand'peine banni,
Juge si sa colère, en ce cas implacable,
Me ferait innocent de sauver un coupable,
Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
Une seconde fois ses desseins avortés.
Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche?
Je l'étouffe, il renaît; il me flatte, et me fâche :
L'ambition toujours me le vient présenter.
Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
Polyeucte est ici l'appui de ma famille;
Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis [1]
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.
Mon cœur en prend par force une maligne joie :
Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie,
Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
Que jusque-là ma gloire ose se démentir!

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.
Mais vous résolvez-vous à punir cette faute?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort;
Et nous verrons après ce que pourra Pauline.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine?

FÉLIX.

Ne me presse point tant; dans un tel déplaisir
Je ne puis que résoudre, et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle [2],
Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
Sa dernière espérance et le sang de ses rois.
Je tiens sa prison même assez mal assurée;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce

[1] Un *ordre à punir* est un solécisme. (V.)

[2] Cette crainte n'est-elle pas aussi frivole que celle où était Pauline que son mari et son amant ne se querellassent au temple? Personne ne craint pour Félix; il n'a rien à redouter en demandant l'ordre de l'empereur; il affecte une terreur qui paraît peu naturelle. (V.)

[1] Voici le sentiment le plus bas qu'on puisse jamais développer; mais il est ménagé avec art. Ces expressions, *si l'autre épousait ma fille, j'acquerrais par là, cent fois plus haut*, sont aussi basses que le sentiment de Félix. Cependant j'ai toujours remarqué qu'on n'écoutait pas sans plaisir l'aveu de ces sentiments, tout condamnables qu'ils sont : on aimait en secret ce développement honteux du cœur humain; on sentait qu'il n'est que trop vrai que souvent les hommes sacrifient tout à leur propre intérêt. Enfin Félix dit au moins qu'il déteste ces pensers si lâches; on lui pardonne un peu : mais pardonne-t-on à Albin, qui lui dit qu'il a *l'âme trop haute?* C'est ici le lieu d'examiner si on peut mettre sur la scène tragique des caractères bas et lâches. Le public en général ne les aime pas : le parterre murmure quand Narcisse dit dans *Britannicus*, *et pour nous rendre heureux perdons les misérables*. On n'aime point le prêtre Mathan qui veut *à force d'attentats perdre tous ses remords*. Cependant, puisque ces caractères sont dans la nature, il semble qu'il soit permis de les peindre; et l'art de les faire contraster avec les personnages héroïques peut quelquefois produire des beautés. (V.)

[2] *Rebeller* ne se dit plus, et devrait se dire, puisqu'il vient de *rebelle*, *rébellion*. Mais comment cette ville païenne peut-elle se révolter en faveur d'un chrétien, après que l'on a dit que ce même peuple a été indigné de son sacrilége, et qu'il s'est enfui du temple si épouvanté, qu'il a craint d'être écrasé par la foudre? Il eût donc fallu expliquer comment on a passé si tôt de l'exécration pour l'action de Polyeucte à l'amour pour sa personne. (V.)

Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons, et s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYEUCTE, CLÉON, TROIS AUTRES GARDES.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que surtout j'appréhende!
Félix, dans la prison j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace, et t'ai vu sans effroi :
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes;
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours;
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.
Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office?
Non pour me dérober aux rigueurs du supplice,
Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader;
Mais comme il suffira de trois à me garder,
L'autre m'obligerait d'aller querir Sévère [1];
Je crois que sans péril on peut me satisfaire :
Si j'avais pu lui dire un secret important,
Il vivrait plus heureux, et je mourrais content.

CLÉON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence [2].

POLYEUCTE.

Sévère à mon défaut fera ta récompense.
Va, ne perds point de temps, et reviens promptement.

CLÉON.

Je serai de retour, seigneur, dans un moment.

[1] *Querir* ne se dit plus. (V.)
[2] Il n'est pas naturel que Polyeucte envoie prier Sévère de venir lui parler : il ne doit rien avoir à lui dire; mais le public est dans l'attente qu'il dira quelque chose d'important. On ne se doute pas que Polyeucte envoie chercher Sévère pour lui donner sa femme. (V.)

SCÈNE II [1].

POLYEUCTE.

(*Les gardes se retirent aux coins du théâtre.*)

Source délicieuse, en misères féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
Heureux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
Toute votre félicité,
Sujette à l'instabilité,
En moins de rien tombe par terre [2];
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité [3].

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissants;
Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
Il étale à son tour des revers équitables

[1] Quatre ans après *Polyeucte*, Rotrou donna *Saint Genêt* comme une tragédie sainte. On sait que ce Genêt était un comédien qui se convertit sur le théâtre en jouant dans une farce contre les chrétiens. Rotrou, dans cette pièce, a imité ces stances de Polyeucte. (V.)
[2] *Tombe par terre* est toujours mauvais; la raison en est que *par terre* est inutile et n'est pas noble. Cette manière de parler est de la conversation familière : *il est tombé par terre*. (V.)
[3] C'est là un de ces *concetti*, un de ces faux brillants qui étaient tant à la mode. Ce n'est pas l'éclat qui fait la fragilité; les diamants, qui éclatent bien davantage, sont très-solides. On remarqua, dès les premières représentations de *Polyeucte*, que ces trois vers étaient pris entièrement de la trente-deuxième strophe d'une ode de l'évêque Godeau à Louis XIII :

Mais leur gloire tombe par terre;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Cette ode était oubliée, comme le sont toutes les odes aux rois, surtout quand elles sont trop longues; mais on la déterra pour accuser Corneille de ce petit plagiat. Sa mémoire pouvait l'avoir trompé : ces trois vers purent se présenter à lui dans la foule de ses autres enfants : il eût été mieux de ne les pas employer; il était assez riche de son propre fonds. C'est peut-être une plus grande faute de les avoir crus bons que de se les être appropriés. (V.) — Voltaire suppose que Corneille s'est approprié ces vers de Godeau; mais rien n'était plus éloigné du caractère de ce grand homme que de s'approprier les idées d'autrui. Lui-même, dans sa *Médée*, avait fait imprimer tous les vers qu'il avait imités de Sénèque; dans le *Cid*, tous ceux qu'il avait traduits de Guillem de Castro; et dans la *Mort de Pompée*, ceux dont il était redevable à Lucain. Voltaire a mieux gardé le secret de ses emprunts. Mais un auteur qui s'est montré à cet égard aussi scrupuleux que Corneille ne peut être légèrement soupçonné de plagiat. Au reste, malgré l'opinion de Voltaire, les vers dont il s'agit pouvaient être regardés, non comme de faux brillants, mais comme de bons vers. Ils sont évidemment une traduction de ce vers de Publius Syrus :

Fortuna vitrea est; tum cum splendet frangitur;

et c'est vraisemblablement dans cette source que Corneille les avait puisés. (P.)

Par qui les grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus [1]
Sur les plus fortunés coupables
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens :
De ton heureux destin vois la suite effroyable;
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue;
Rien ne t'en saurait garantir;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien :
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir :
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup, et donnez davantage :
Vos biens ne sont point inconstants;
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.
Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il était charmé;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières,
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières [2].

[1] *Qu'il tient suspendus* serait mieux. *Pendus* n'est pas agréable. (V.)

[2] C'est dommage que ce dernier mot ne soit plus d'usage que dans le burlesque. (V.)

SCÈNE III.

POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite [1]?
Apportez-vous ici la haine, ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemis que vous-même [2];
Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime;
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé [3] :
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités;
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province [4],
Je ne vous compte à rien le nom de mon époux;
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous :
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance [5];
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos tristes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus; je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages [6].
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers,
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue;
Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue;
Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.
J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,

[1] Cela n'est pas français. (V.)

[2] *Point* est ici une faute contre la langue; il faut *vous n'avez d'ennemi que vous-même*. (V.)

[3] On a déjà dit que les mots *rêver, songer, faire un rêve, un songe*, ne sont pas du style de la tragédie. (V.)

[4] Ce *toute* gâte le vers, parce qu'il est à la fois inutile et emphatique. (V.)

[5] On ne peut dire *après votre naissance, après votre pouvoir*, comme on dit *après vos exploits. Voyez notre espérance* est le contraire de ce qu'elle entend; car elle entend, Voyez la juste terreur qui nous reste, voyez où vous nous réduisez; vous, d'une si grande naissance, vous qui avez tant de pouvoir! (V.)

[6] L'espoir que les *grands courages forment sur des avantages* n'est pas une faute contre la syntaxe; mais cela n'est pas bien écrit : la raison en est qu'il ne faut pas un grand courage pour espérer une grande fortune quand on est gendre du gouverneur de *toute la province*, et estimé chez le *prince*. (V.)

Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie [1];
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes [2];
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges;
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux!
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage:
Vous le devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat;
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire;
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne:
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort!

PAULINE.

Quel Dieu!

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline: il entend vos paroles [3],
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles;
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez:
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien!

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir:
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir [4],
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière [1],
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort [2].
Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie!...
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés?

PAULINE.

Cruel! (car il est temps que ma douleur éclate [3],
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate)
Est-ce là ce beau feu? sont-ce là tes serments?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable;
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Et je ne voulais pas de sentiments forcés:
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie;
Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas!
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée?
Je te suis odieuse après m'être donnée!

POLYEUCTE.

Hélas!

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir [4]!
Encor s'il commençait un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes!
Mais courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs:

[1] *Tantôt* est ici pour *bientôt*. J'ai vu des gens traiter de capucinade ce discours de Polyeucte; mais il faut toujours se mettre à la place du personnage qui parle. Polyeucte ne dit que ce qu'il doit dire. (V.)

[2] C'est ici que le mot de *ridicule* est bien placé dans la bouche de Pauline. Les termes les plus bas, employés à propos, s'ennoblissent. Racine, dans *Athalie*, se sert des mots de *bouc* et *chien* avec succès. (V.)

[3] *Tout beau* ne peut jamais être ennobli, parce qu'il ne peut être accompagné de rien qui le relève; mais presque tout ce que dit Polyeucte dans cette scène est du genre sublime. (V.)

[4] On n'ôte point *des périls*; on vous sauve d'un péril; on détourne un péril; on vous arrache à un péril. (V.)

[1] *Sans me laisser lieu*, expression de prose rampante. (V.)

[2] Observez que voilà quatre vers qui disent tous la même chose; c'est une *carrière*, c'est un *port*, c'est la *mort*. Cette superfluité fait quelquefois languir une idée; une seule image la fortifierait: une seule métaphore se présente naturellement à un esprit rempli de son objet; mais deux ou trois métaphores accumulées sentent le rhéteur. Que dirait-on d'un homme qui, en revenant dans sa patrie, dirait: *Je rentre dans mon nid, j'arrive au port à pleines voiles, je reviens à bride abattue?* C'est une règle de la vraie éloquence qu'une seule métaphore convient à la passion. (V.)

[3] Il me semble que ce couplet est tendre, animé, douloureux, naturel, et très à sa place. (V.)

[4] *Cet hélas* est un peu familier; mais il est attendrissant, quoique le mot *sortir* ne soit pas noble. (V.)

Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière;
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne[1];
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne[2]:
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense:
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que [moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Étrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Éternelles clartés!

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline!

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine!

PAULINE

Va, cruel, va mourir; tu ne m'aimas jamais[1].

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser; ne t'en mets plus en peine;
Je vais...

SCÈNE IV.

POLYEUCTE, PAULINE, SÉVÈRE, FABIAN; GARDES.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère? aurait-on cru qu'un cœur si généreux
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite;
A ma seule prière il rend cette visite.
Je vous ai fait, seigneur, une incivilité[2],
Que vous pardonnerez à ma captivité.
Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
Souffrez avant ma mort que je vous le résigne[3],
Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux
Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous;
Ne la refusez pas de la main d'un époux:
S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre;

[1] Je me souviens qu'autrefois l'acteur qui jouait Polyeucte avec des gants blancs et un grand chapeau, ôtait ses gants et son chapeau pour faire sa prière à Dieu. Je ne sais pas si ce ridicule subsiste encore. (V.)

[2] Ce vers est admirable. On a beau dire qu'un mahométan en dirait autant à Constantinople de sa femme, si elle était chrétienne, *Elle a trop de vertus pour n'être pas musulmane*: c'est par cela même que cette idée est très-belle, parce qu'elle est dans la nature. C'est ce qu'Horace appelle *bene morata fabula*. (V.)

[1] Pauline doit-elle tant insister sur l'amour qu'elle exige d'un mari pour lequel elle n'a point d'amour? Peut-être ce dépit ne sied qu'à une amante qu'on dédaigne, et non à une épouse dont le mari va être exécuté. Tout sentiment qui n'est pas à sa place sèche les larmes qu'une situation attendrissante faisait couler. Il ne s'agit pas ici que Pauline soit aimée, il s'agit qu'on ne tranche pas la tête à son mari. Cependant, comme les femmes veulent toujours être aimées, ce vers est dans la nature et il doit plaire. (V.) — Quoi! Voltaire suppose encore que Pauline n'aime pas son mari! D'après cette étrange supposition, rien ne doit plus étonner dans ses remarques. (P.)

[2] *Rendre visite* et *incivilité* ne doivent jamais être employés dans la tragédie. (V.)

[3] Cette étrange idée de prier Sévère de venir pour lui céder sa femme ne serait pas tolérable en toute autre occasion; on ne peut l'approuver que dans un chrétien qui n'aime que le martyre. Cette cession, d'ailleurs lâche et ridicule, peut devenir héroïque par le motif. Le philosophe même peut être touché; car le philosophe sait que chacun doit parler suivant son caractère. Cependant on peut dire que cette cession n'a rien d'attendrissant, parce qu'elle n'a rien de nécessaire; que c'est une chose que Polyeucte peut également faire ou ne faire pas, qui n'est point fondée dans l'intrigue de la pièce, un hors-d'œuvre qui ne va point au cœur. Il semble qu'il cède sa femme pour avoir le plaisir de la céder. Mais cela produit de très-grandes beautés dans la scène suivante. (V.)

Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi :
Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi ;
C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
Allons, gardes, c'est fait.

SCÈNE V.

SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Dans mon étonnement,
Je suis confus pour lui de son aveuglement [1] ;
Sa résolution a si peu de pareilles,
Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas [2]
Aurait pu vous connaître, et ne vous chérir pas ?),
Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,
Sans regret il vous quitte : il fait plus, il vous cède ;
Et comme si vos feux étaient un don fatal,
Il en fait un présent lui-même à son rival [3] !
Certes, ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter
Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.
Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux ;
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre [4],
Avant que...

PAULINE.

Brisons là ; je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux [5],
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connaissez Pauline tout entière.
Mon Polyeucte touche à son heure dernière ;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment ;
Vous en êtes la cause encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,
Aurait osé former quelque espoir sur sa perte :
Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort [1] :
Et si vous me croyiez d'une âme si peu saine [2],
L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.
Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout.
Mon père est en état de vous accorder tout,
Il vous craint ; et j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ;
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ;
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.
Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher :
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu. Résolvez seul ce que vous voulez faire ;
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,
Pour vous priser encor je le veux ignorer [3].

SCÈNE VI.

SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Qu'est-ce ci, Fabian ? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur, et le réduit en poudre [4] !
Plus je l'estime près, plus il est éloigné ;
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné ;

[1] Cette résignation de Polyeucte fait naître une des plus belles scènes qui soient au théâtre : c'est là surtout ce qui soutient cette tragédie. Remarquez que si l'acte finissait par la proposition étrange de Polyeucte de laisser sa femme à son rival par testament, rien ne serait plus ridicule et plus froid ; mais le grand art de relever cette espèce de bassesse par la scène entre Sévère et Pauline est d'un génie plein de ressources. (V.)

[2] *Assez bas* n'est pas le mot propre. *Assez* ne se rapporte à rien. (V.) — *Assez* se rapporte à *bas*, comme dans ces vers de *Zaïre* :

Qui peut avoir un cœur assez lâche, assez bas,
Pour feindre tant d'amour et ne le sentir pas ? (P.)

[3] C'est dommage qu'*un présent de vos feux* gâte un peu ces vers excellents. (V.)

[4] *En poudre, en cendre ;* c'est une petite négligence qui n'affaiblit point les sublimes et pathétiques beautés de cette scène. (V.)

[5] *Une chaleur qui sent de premiers feux et qui pousse une suite ;* cela est mal écrit, d'accord ; mais le sentiment l'emporte ici sur les termes, et le reste est d'une beauté dont il n'y eut jamais d'exemple. Les Grecs étaient des déclamateurs froids en comparaison de cet endroit de Corneille. (V.)

[1] Par la construction, c'est le triste sort de cet homme qu'elle épouserait en secondes noces ; et par le sens, c'est le triste sort de Polyeucte dont il s'agit. (V.)

[2] *Si peu saine* n'est pas le mot propre : il s'en faut beaucoup. (V.)

[3] Il n'est point du tout naturel que Pauline sorte sans recevoir une réponse qu'elle attend avec tant d'empressement. Mais le dernier vers est si beau, et en même temps si adroit, qu'il fait tout pardonner. (V.)

[4] Si on ôtait ce *qu'est-ce ci*, et ce *coup de foudre* qui réduit un espoir en poudre, et les deux vers faibles qui suivent, et si on commençait la scène par ces mots : *Quoi ! toujours la fortune*, etc. elle en serait plus vive. (V.)

Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née;
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus :
Toujours triste, toujours et honteux et confus
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître;
Et qu'une femme enfin dans la calamité
Me fasse des leçons de générosité.

Votre belle âme est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline; et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne;
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne;
Et que, par un cruel et généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille;
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux :
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous?

SÉVÈRE.

La gloire de montrer à cette âme si belle
Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle;
Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des cieux
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service;
Vous hasardez beaucoup, seigneur, pensez-y bien.
Quoi! vous entreprenez de sauver un chrétien!
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie
Quelle est et fut toujours la haine de Décie?
C'est un crime vers lui si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE.

Cet avis serait bon pour quelque âme commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encor Sévère; et tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire;
Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content.

Je te dirai bien plus, mais avec confidence,
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense[1] :
On les hait; la raison, je ne la connais point;
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connaître :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître;
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas.
Mais Cérès Éleusine, et la bonne déesse,
Ont leurs secrets comme eux à Rome et dans la Grèce;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toute sorte de dieux :
Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome;
Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme;
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs :
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout :
Mais, si j'ose entre nous dire ce qu'il me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble;
Et, me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.
Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
Les vices détestés, les vertus florissantes;
Ils font des vœux pour nous qui les persécutons[1],
Et, depuis tant de temps que nous les tourmentons,
Les a-t-on vus mutins? les a-t-on vus rebelles?
Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles?
Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux;
Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
J'ai trop de pitié d'eux pour ne les pas défendre.
Allons trouver Félix; commençons par son gendre;
Et contentons ainsi, d'une seule action,
Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

[1] On sait assez que c'est là un des plus beaux endroits de la pièce; jamais on n'a mieux parlé de la tolérance; c'est la condamnation de tous les persécuteurs. (V.)

[1] Remarquez ici que Racine, dans *Esther*, exprime la même chose en cinq vers :

> Tandis que votre main sur eux appesantie
> A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
> Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
> De rompre des méchants les trames criminelles,
> De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.

Sévère, qui parle en homme d'État, ne dit qu'un mot, et ce mot est plein d'énergie : Esther, qui veut toucher Assuérus, étend davantage cette idée. Sévère ne fait qu'une réflexion; Esther fait une prière : ainsi l'un doit être concis, et l'autre déployer une éloquence attendrissante. Ce sont des beautés différentes, et toutes deux à leur place. On peut souvent faire de ces comparaisons; rien ne contribue davantage à épurer le goût. (V.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

Albin, as-tu bien vu la fourbe de Sévère [1] ?
As-tu bien vu sa haine? et vois-tu ma misère [2] ?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine [3] !
Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline!
Et, s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui [4].
Il parle en sa faveur, il me prie, il menace,
Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce;
Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter :
L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.
Je sais des gens de cour quelle est la politique,
J'en connais mieux que lui la plus fine pratique [5].
C'est en vain qu'il tempête [6] et feint d'être en fureur :

[1] Je ne doute pas que Corneille n'ait voulu faire contraster la bassesse de Felix avec la grandeur de Sévère. Les oppositions sont belles en peinture, en poésie, en éloquence. Homère a son Thersite; l'Arioste a son Brunel : il n'en est pas ainsi au théâtre; les caractères lâches n'y sont presque jamais tolérés : on ne veut pas voir ce qu'on méprise. Non-seulement Félix est méprisable, mais il se trompe toujours dans ses raisonnements *. Il prétend que Sévère méprise dans Pauline les restes de Polyeucte. Cependant Sévère aime passionnément *ces restes*. Il a beau dire que Sévère *tempête*, qu'il tranche du *généreux*, et qu'au fond c'est un *fourbe ;* il devrait bien voir que Sévère n'a pas besoin de l'être. En général, tout ce qui n'est que politique est froid au théâtre; et la politique de Félix est aussi fausse que lâche. S'il croit que Sévère se soucie peu de Pauline, il ne doit pas croire qu'il veuille se venger. Pourquoi ne pas donner à Félix un grand zèle pour sa religion? Cela ferait un bien meilleur contraste avec le zèle de Polyeucte pour la sienne. (V.) — Voltaire nous parait se tromper; ce contraste ne produirait entre le gendre et le beau-père qu'une scène de controverse déplacée dans une tragédie. (P.)

[2] Le mot de *misère*, qu'on emploie souvent en vers pour malheur, peut n'être pas convenable ici, parce qu'il peut être entendu de la misère, c'est-a-dire de la bassesse des sentiments. (V.)

[3] Ce vers est trop du ton de la comédie. (V.)

[4] *Les restes d'un rival*, expression toujours déshonnête, et du discours familier. (V.)

[5] *Tranchant du généreux... l'artifice est trop lourd... la plus fine pratique ;* tout cela est bourgeois et comique. (V.)

[6] Ce mot n'est que burlesque. (V.)

* C'est précisément ce qui décide le pinceau du maitre dans le caractère de Félix. On aime à voir sa politique basse et artificieuse toujours trompée : c'est un homme vicieux puni, comme le disait Régnier, par son propre vice. (P.)

Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.
De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime;
Épargnant son rival, je serais sa victime;
Et s'il avait affaire à quelque maladroit,
Le piége est bien tendu, sans doute il le perdroit [1] :
Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule;
Il voit quand on le joue, et quand on dissimule;
Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même au besoin j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux! que vous vous gênez par cette défiance!

FÉLIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science [2].
Quand une fois un homme a droit de nous haïr,
Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir;
Toute son amitié nous doit être suspecte.
Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grâce, grâce, seigneur! que Pauline l'obtienne!

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne [3];
Et, loin de le tirer de ce pas dangereux,
Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...

FÉLIX.

Albin, je m'en défié,
Et connais mieux que lui la haine de Décie,
En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,
Lui-même assurément se perdrait avec nous.
Je veux tenter pourtant encore une autre voie.
Amenez Polyeucte; et si je le renvoie,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le suive,
Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.

[1] Toute cette tirade, et ces expressions bourgeoises, *j'en ai tant vu de toutes les façons*, et *j'en ferais des leçons au besoin ;* et *s'il avait affaire à un maladroit*, sont absolument mauvaises. Il faut savoir avouer les fautes, comme admirer les beautés. (V.)

[2] *Pour subsister en cour* est une expression bourgeoise. *La haute science pour subsister en cour* n'est pas de faire couper le cou à son gendre avant de demander l'ordre de l'empereur, il faut des raisons plus fortes. Le zèle de la religion suffisait, et pouvait fournir des choses sublimes. (V.)

[3] Qui lui a dit que la grâce de l'empereur ne suivrait pas la sienne? au contraire, il doit présumer que l'empereur trouvera fort bon qu'il n'ait pas fait couper le cou à son gendre, et qu'il attende des ordres positifs. (V.)

Je vois le peuple ému pour prendre son parti[1] ;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti :
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître,
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître ;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir ;
Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance,
M'irait calomnier de quelque intelligence[2].
Il faut rompre ce coup, qui me serait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal !
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'ombrage :
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage ;
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer ;
Et s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence :
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

SCÈNE II.

FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte? et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage[3],
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens ;
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens ;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter ?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter[4].

[1] Cette raison ne paraît guère meilleure que les autres. Il est difficile, comme on l'a déjà remarqué, que le peuple, qui a eu tant d'horreur pour le fanatisme punissable de Polyeucte, se révolte sur-le-champ en sa faveur. Ce qu'il y a de triste, c'est que les défauts du rôle de Félix ne sont rachetés par aucune beauté ; il parle presque toujours aussi bassement qu'il pense. On ne dit point *ému pour ;* cela n'est pas français. (V.)

[2] *Calomnier de* n'est pas français. (V.)

[3] *L'esclavage* n'est pas le mot propre, parce qu'on n'est pas esclave de la vie. (V.)

[4] Ce vers fait un mauvais effet, parce qu'il affaiblit le beau vers de la scène suivante, *Où le conduisez-vous ? — A la mort. — A la gloire.* Voyez comme ces mots *où je m'en vais monter* gâtent, énervent ce sentiment, comme ce qui est superflu est toujours mauvais. (V.)

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître ;
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être ;
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera votre juge ;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge ;
Les rois et les bergers y sont d'un même rang :
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus, et, quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive ;
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités :
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances ;
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions :
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux à compren-
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre. [dre[1] ;

FÉLIX.

Je te parle sans fard, et veux être chrétien.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FÉLIX.

La présence importune....

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévère ?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère[2] :

[1] Ce mot *fâcheux* n'est pas le mot propre, c'est *difficile.* (V.)

[2] Cet artifice est de *mauvaise grâce*, comme le dit très-bien Polyeucte. Rotrou, dans son *Saint Genêt*, fait parler ainsi Marcel, qui veut persuader à Genêt de ne pas renoncer à la religion de ses pères :

> O ridicule erreur de vanter la puissance
> D'un Dieu qui donne aux siens la mort pour récompense,
> D'un imposteur, d'un fourbe, et d'un crucifié !
> Qui l'a mis dans le ciel ? qui l'a déifié ?
> Un ramas d'ignorants et d'hommes inutiles,
> De malheureux, la lie et l'opprobre des villes,
> De femmes et d'enfants, dont la crédulité
> S'est forgée à plaisir une divinité ;
> De gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
> Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
> Sous le nom de chrétiens s'exposent au trépas,
> Et méprisent des biens qu'ils ne possèdent pas.

On ne fit aucune difficulté de réciter ces vers convenables à un païen. Ces raisons sont aisément réfutées par Genêt :

> Si mépriser vos dieux c'est leur être rebelle,
> Croyez qu'avec raison je leur suis infidèle....
> Vous verrez si ces dieux de métal et de pierre

Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard?
Portez à vos païens, portez à vos idoles,
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles [1].
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien;
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de saison;
Elle est un don du ciel, et non de la raison;
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer;
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre
Dont la condition répond mieux à la vôtre [2];
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux [3].
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites;
Mais, malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites,
Cette insolence enfin te rendrait odieux,
Et je me vengerais aussi bien que nos dieux.

POLYEUCTE.

Quoi! vous changez bientôt d'humeur et de langage!
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage!
Celui d'être chrétien s'échappe! et par hasard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard!

FÉLIX.

Va, ne présume pas que, quoi que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture.
Je flattais ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher;
Je voulais gagner temps pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie [4]:
Mais j'ai trop fait d'injure à nos dieux tout-puissants:
Choisis de leur donner ton sang, ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline:
O ciel!

SCÈNE III.

FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère [1].

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager;
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède [2].
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer [3],
Sa présence toujours a droit de vous charmer:
Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée....

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi [4]?
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire [5];
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur [6]
Si justement acquis à son premier vainqueur;
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline:
Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment [7];
Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement;

Seront puissants au ciel comme on les croit en terre.
Alors les sectateurs de ce crucifié
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié, etc.

Une telle scène entre Polyeucte et Félix, écrite avec force, aurait certainement fait un très-grand effet. (V.) — Avec quel plaisir Voltaire cite ces vers, et plus malignement encore la réponse de Genêt, qui les fortifie par sa faiblesse! (P.)

[1] Ce mot de *sucre* n'est admis que dans le discours très-familier. (V.)

[2] *La condition* est du style de la comédie. (V.)

[3] *Outrageux* n'est pas un mot usité; mais plusieurs auteurs s'en sont heureusement servis. Nous ne sommes pas assez riches pour devoir nous priver de ce que nous avons. (V.)

[4] *Gagner temps*, style de comédie. *Flatteur de Décie*; ce n'est pas ainsi qu'il doit caractériser Sévère. (V.)

[1] On est un peu révolté que Polyeucte ne parle à sa femme que de l'amour qu'elle a pour Sévère. Cette répétition peut déplaire. Le christianisme n'ordonne point qu'on cède sa femme; mais ici Polyeucte semble lui reprocher qu'elle en aime un autre. (V.)

[2] Ces maximes d'amour sont ici un peu révoltantes. Il n'est pas convenable que Polyeucte l'encourage à aimer un autre amant, et ce n'est pas à un homme uniquement occupé du bonheur du martyre à dire qu'il n'y a qu'un autre amour qui puisse remédier à l'amour. Un martyr enthousiaste doit-il débiter ces fades maximes de comédie? (V.)

[3] *Un si grand mérite*, style de comédie. (V.)

[4] Elle l'a déjà dit bien souvent. (V.)

[5] On dit bien *se faire des efforts*, mais non pas *faire des efforts à soi*; il faut *sur soi*. (V.)

[6] *Donnés pour te donner*, répétition vicieuse. (V.)

[7] Le mot propre est *dompter*. (V.)

Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
Si tu peux rejeter de si justes désirs,
Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs;
Ne désespère pas une âme qui t'adore[1].

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi[2].
Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi;
Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne[3],
Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.
C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,
Et sur cet insolent vengez vos dieux, et vous.

PAULINE.

Ah! mon père, son crime à peine est pardonnable;
Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable[4]:
La nature est trop forte, et ses aimables traits
Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais:
Un père est toujours père, et sur cette assurance
J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
Jetez sur votre fille un regard paternel:
Ma mort suivra la mort de ce cher criminel;
Et les dieux trouveront sa peine illégitime,
Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
Et qu'elle changera, par ce redoublement[5],
En injuste rigueur un juste châtiment;
Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables;
Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire[6];
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père;
Rien n'en peut effacer le sacré caractère;
Je porte un cœur sensible et vous l'avez percé.
Je me joins avec vous contre cet insensé.
Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible?
Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible?
Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché[1]?
Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché?
Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme,
Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme?
Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,
Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce[2]!
Après avoir deux fois essayé la menace,
Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort[3],
Après m'avoir montré cette soif du baptême,
Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
Vous vous joignez ensemble! Ah, ruses de l'enfer!
Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher[4]!
Vos résolutions usent trop de remise[5];
Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre, et les enfers;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
Voulut mourir pour nous avec ignominie,
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre:
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux;
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat et tout ce qu'on déteste,
C'est exemple qu'à suivre offrent vos immortels.

[1] Comment Pauline peut-elle dire qu'elle adore Polyeucte? elle lui donne, *par devoir* et *par affection*, tout ce que l'autre avait *par inclination*; mais *l'adorer*, c'est trop; certainement elle ne l'adore pas. (V.)

[3] Cette troisième apostrophe, cet empressement extrême de lui donner un mari, ne paraissent pas naturels. Tout cela n'empêche pas que cette scène ne soit écoutée avec un grand plaisir. L'obstination de Polyeucte, sa résignation, son transport divin, plaisent beaucoup. Ceux qui assistent au spectacle étant persuadés, pour la plupart, des vérités qui enflamment Polyeucte, sont saisis de son transport: il ne sont pas fort attendris, mais ils s'intéressent à la situation. (V.)

[3] *De quoi que notre amour m'entretienne pour vous.* Ce vers est un barbarisme. *Un amour qui entretient, et qui entretient pour! et de quoi qu'il entretienne!* Il n'est pas permis de parler ainsi. (V.)

[4] Ce vers est du style de la comédie. (V.)

[5] Il est triste que *redoublement* ne puisse se dire en cette occasion: le sens est beau; mais on n'a jamais appelé *redoublement* la mort d'un mari et d'une femme. (V.)

[6] Ces maximes générales conviennent peu à la douleur: c'est là parler de sentiments; ce n'est pas en avoir. Comment se peut-il faire que cette scène ne fasse jamais verser de larmes? N'est-ce point qu'on sent que Pauline n'agit que par devoir, et qu'elle s'efforce d'aimer un homme pour lequel elle n'a point d'amour? D'ailleurs elle parle ici de désunion après avoir parlé de *redoublement* de mort qui les sépare. (V.)

[1] Le cœur peut être détaché, mais l'œil ne l'est pas. (V.) — On s'éloigne d'un objet qui fait une impression trop vive, on en détache ses yeux; il nous semble que cette expression pourrait être permise. (P.)

[2] Que tout cet artifice est de mauvaise grâce!

est du style de la comédie. (V.)

[3] Cela n'est ni d'un français exact, ni d'un français agréable. (V.)

[4] *Ruses de l'enfer,* expression pardonnable au personnage qui parle, mais qui n'est pas d'un style noble. *Enfer* ne rime avec *triompher* qu'à l'aide d'une prononeiation vicieuse; grande preuve que l'on ne doit rimer que pour les oreilles. (V.)

[5] Phrase qui n'a point d'élégance. *User de remise*, expression prosaïque: *user* d'ailleurs suppose *usage;* une résolution n'a point d'usage. (V.)

J'ai profané leur temple, et brisé leurs autels;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire[1],
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore-les, ou meurs!

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie!
Adore-les, te dis-je; ou renonce à la vie[2].

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire[3].
Chère Pauline, adieu; conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, que l'on m'obéisse.
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCÈNE IV.

FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû;
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à présent se déploie,
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie,
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté?
Vois-tu comme le sien des cœurs impénétrables[4],
Ou des impiétés à ce point exécrables?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé :
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes :
Et certes, sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie[1];
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie;
Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang,
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc[2].

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit; mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir[3]...

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'elle fera paraître
De mes commandements pourra troubler l'effet :
Va donc y donner ordre, et voir ce qu'elle fait;
Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obtacle;
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle[4];
Tâche à la consoler. Va donc; qui te retient?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin, seigneur, elle revient.

SCÈNE V.

FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Cette seconde hostie est digne de ta rage[5] :

[1] Ce vers est dans *le Cid*, et est à sa place dans les deux pièces. (V.)
[2] *Renonce à la vie* n'enchérit point sur *mourir* : quand on répète la pensée, il faut fortifier l'expression. (V.)
[3] Dialogue admirable et toujours applaudi. (V.)
[4] *Impénétrable* n'est pas le mot propre; il signifie caché, dissimulé, qu'on ne peut découvrir, qu'on ne peut pénétrer, et ne peut jamais être mis à la place d'*inflexible*. (V.)

[1] On est un peu surpris que cet homme se compare aux Brutus et aux Manlius, après avoir avoué les sentiments les plus lâches. (V.)
[2] C'est une vieille erreur qu'en se faisant saigner on se délivrait de son mauvais sang : cette fausse métaphore a été souvent employée, et on la retrouve dans la tragédie de *Don Carlos* sous le nom d'*Andronic* :

Quand j'ai de mauvais sang, je me le fais tirer.

On dit que Philippe II fit cette abominable plaisanterie à son fils en le condamnant. (V.)
[3] Remarquez que nous employons souvent ce mot *savoir* en poésie assez mal à propos : *j'ai su le satisfaire*, pour *je l'ai satisfait; j'ai su lui plaire*, au lieu de *je lui ai plu*. Il ne faut employer ce mot que quand il marque quelque dessein. (V.)
[4] *Romps*, *tire-la*, mauvaises expressions : *des douleurs qui donnent obstacle* est un barbarisme; et *ce qu'ils donneraient d'obstacle* est un barbarisme encore plus grand. (V.)
[5] Ce mot *hostie* signifiait alors *victime*. (V.)

Joins ta fille à ton gendre; ose : que tardes-tu?
Tu vois le même crime, ou la même vertu :
Ta barbarie en elle a les mêmes matières [1].
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir [2].
Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée :
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée;
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit;
Redoute l'empereur, appréhende Sévère [3] :
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire;
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste;
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux lois de la naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir;
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor, Félix? je suis chrétienne [4];
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux [5].

SCÈNE VI. [6]

FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVÈRE.

Père dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique [7];
Polyeucte est donc mort! et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités!
La faveur que pour lui je vous avais offerte,
Au lieu de le sauver, précipite sa perte!
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir;
Et vous m'avez cru fourbe, ou de peu de pouvoir!
Eh bien! à vos dépens vous verrez que Sévère
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux dieux ce service fidèle;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Adieu; mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, seigneur, et d'une âme apaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conserver mes tristes dignités;
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre :
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre;
Je m'y trouve forcé par un secret appas;
Je cède à des tranports que je ne connais pas [1];
Et par un mouvement que je ne puis entendre [2],
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant;
Son amour épandu sur toute la famille
Tire après lui le père aussi bien que la fille [3].
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.

[1] Ce vers est trop négligé, et n'est pas français : *une barbarie qui a des matières*, et *matières en elle*, cela est un peu barbare. (V.)

[2] Pléonasme. (V.)

[3] D'où sait-elle que Félix a sacrifié Polyeucte à la crainte qu'il a de Sévère? est-ce une révélation? (V.) — D'où elle le sait? des sentiments bas et lâches que son père lui a fait voir dans la quatrième scène du premier acte. Félix ne lui dissimule ni la peur qu'il a de Sévère, ni le regret que lui donne cette peur de lui avoir préféré Polyeucte. Ce n'est donc pas sérieusement que Voltaire demande si elle le sait par révélation. (P.)

[4] Ce miracle soudain a révolté beaucoup de gens. *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* Mais le parterre aimera longtemps ce prodige; il est la récompense de la vertu de Pauline; et s'il n'est pas dans l'histoire, il convient parfaitement au théâtre dans une tragédie chrétienne. (V.)

[5] *T'assure en terre* n'est pas français : elle veut dire, *affermit ton pouvoir sur la terre.* (V.)

[6] La pièce semble finie quand Polyeucte est mort. Autrefois, quand les acteurs représentaient les Romains avec le chapeau et une cravate, Sévère arrivait le chapeau sur la tête, et Félix l'écoutait chapeau bas; ce qui faisait un effet ridicule. (V.)

[7] D'où sait-il que Félix a immolé son gendre à la peur méprisable qu'il avait de Sévère? Ce Sévère ne pouvait le savoir, à moins que Polyeucte, par un second miracle, ne le lui eût révélé. Le reste est fort juste et fort beau; il doit être irrité que Félix n'ait pas déféré à sa noble prière. (V.) — Voltaire retombe ici dans la même plaisanterie ou dans la même distraction. Sévère est instruit, sans miracle, des sentiments de Félix. Pauline elle-même, au quatrième acte, lui en a fait l'aveu en lui disant :

> Mon père est en état de vous accorder tout :
> Il vous craint; et j'avance encor cette parole,
> Que, s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole.

(P.)

[1] Ce nouveau miracle n'est pas si bien reçu du parterre que les deux autres; il ne faut pas surtout prodiguer coup sur coup les prodiges de même espèce. Quand on pardonnerait la conversion incroyable de ce lâche Felix, on n'en serait pas touché, parce qu'on ne s'intéresse pas à lui comme à Pauline, et qu'il est même odieux. (V.) — Si Félix devient un élu à la fin de la pièce, il faut convenir que, jusqu'au dénoûment, il a bien conservé la physionomie d'un réprouvé. C'est peut-être sur cette singulière conversion que Voltaire aurait pu s'égayer sans conséquence : mais il devait respecter Pauline; il le devait d'autant plus, que c'est d'après ce beau caractère qu'il a tracé celui d'Idamé dans l'*Orphelin de la Chine*, et que le mérite de la copie ne le dispensait pas d'être juste envers l'original. (P.)

[2] *Comprendre* semblerait plus juste qu'*entendre*. (V.)

[3] *Tirer après soi* est devenu bas avec le temps. (V.)

C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce :
Heureuse cruauté dont la suite est si douce!
Donne la main, Pauline. Apportez des liens;
Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens.
Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père!
Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE.

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle!
De pareils changements ne vont point sans miracle[1] :
Sans doute vos chrétiens qu'on persécute en vain
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain;
Ils mènent une vie avec tant d'innocence,
Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance[2] :
Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
N'est pas aussi l'effet des communes vertus[3].
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire;
Je n'en vois point mourir que mon cœur n'en soupire;
Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.
J'approuve cependant que chacun ait ses dieux[4],
Qu'il les serve à sa mode[5], et sans peur de la peine.
Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine;
Je les aime, Félix, et de leur protecteur
Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur[6].
Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque;
Servez bien votre Dieu, servez votre monarque.
Je perdrai mon crédit envers sa majesté,
Ou vous verrez finir cette sévérité :
Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,
Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez,
Vous inspirer bientôt toutes ses vérités!
Nous autres, bénissons notre heureuse aventure[1] :
Allons à nos martyrs donner la sépulture,
Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
Et faire retentir partout le nom de Dieu[2].

[1] Des changements ne *vont* point : on mène une vie innocente, et non pas *avec innocence;* mais *j'approuve que chacun ait ses dieux*, et *servez votre monarque*, reçoivent toujours des applaudissements. La manière dont le fameux Baron récitait ces vers, en appuyant sur *servez votre monarque*, était reçue avec transport. Plusieurs n'approuvent pas que Sévère dise à Félix : *Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque*, parce que ce n'est pas lui qui donne les gouvernements et que Félix n'a pas quitté le sien; il n'appartient qu'à l'empereur de parler ainsi. (V.)

[2] Style trop familier; et d'ailleurs cela n'est pas français, comme on l'a déjà dit. (V.)

[3] *Se relever n'est pas l'effet;* cela n'est pas exact, mais c'est une licence que je crois permise. (V.)

[4] Ce vers est toujours très-bien reçu du parterre : c'est la voix de la nature. (V.)

[5] Qu'il les serve à sa mode,

est du style comique; *à son choix* eût peut-être été mieux placé. (V.)

[6] Il y avait auparavant *en vous;* cela paraissait un contre-sens : il semblait que ce fût Félix chrétien qui pût être persécuteur. Corneille corrigea *sur vous :* mais c'est une faute de langage; on persécute un homme, et non *sur* un homme. (V.)

[1] *Notre heureuse aventure*, immédiatement après avoir coupé le cou à son gendre, fait un peu rire; et *nous autres* y contribue. L'extrême beauté du rôle de Sévère, la situation piquante de Pauline, sa scène admirable avec Sévère au quatrième acte, assurent à cette pièce un succès éternel : non-seulement elle enseigne la vertu la plus pure, mais la dévotion et la perfection du christianisme. *Polyeucte* et *Athalie* sont la condamnation éternelle de ceux qui, par une jalousie secrète, voudraient proscrire un art sublime dont les beautés n'effacent que trop leurs ouvrages : ils sentent combien cet art est au-dessus du leur; ne pouvant y atteindre, ils le veulent proscrire, et par une injustice aussi absurde que barbare, ils confondent Tabarin et Guillot Gorju avec saint Polyeucte et le grand-prêtre Joad*. Dacier, dans ses remarques sur la poétique d'Aristote, prétend que Polyeucte n'est pas propre au théâtre, parce que ce personnage n'excite ni la pitié ni la crainte; il attribue tout le succès à Sévère et à Pauline. Cette opinion est assez générale; mais il faut avouer aussi qu'il y a de très-beaux traits dans le rôle de Polyeucte, et qu'il a fallu un très-grand génie pour manier un sujet si difficile. (V.)

[2] Les maximes sur la grâce divine, qui reviennent en plus d'un endroit de cette pièce, pouvaient avoir un intérêt particulier à cette époque où les querelles du jansénisme commençaient à diviser la France. Personne n'ignore que le christianisme, qui fait le fond de cet ouvrage, était une des choses qui l'avaient fait condamner par l'hôtel de Rambouillet. Il est également concevable qu'on en ait regardé quelques passages comme plus faits pour la chaire que pour le théâtre, et que la multitude, qui entendait parler tous les jours de ces mêmes matières, se soit trouvée par avance familiarisée avec ces discussions théologiques, et n'ait pas été blessée de les retrouver dans une tragédie. Mais ce qui est certain, c'est que la disposition des esprits, soit par rapport à la politique, soit par rapport à la religion, ne fit ni le succès de *Cinna*, ni celui de *Polyeucte*. (LA H.) — Voltaire avait de l'aversion pour les sujets sacrés, et cette aversion était devenue chez lui une espèce de manie qui s'était accrue avec l'âge. On sait que dans les dernières années de sa vie il changea dans *la Henriade* des vers qui avaient subsisté jusqu'alors dans toutes les éditions de ce poëme, uniquement parce que ces vers paraissaient traduits d'un passage de l'Évangile. Qui sait même si, par une suite de cette manie, il ne se reprochait pas les vers dévots du vieux Lusignan dans *Zaïre*, et ce bel éloge du christianisme qui fait le dénoûment d'*Alzire?* Quelque admiration qu'il eût constamment témoignée pour Racine, le ridicule qu'il a jeté sur le sujet d'*Esther*, et la critique amère qu'il s'est permise, en plus d'une occasion, de celui d'*Athalie*, prouvent qu'il avait de la peine à lui pardonner ces deux pièces. Quoi qu'il en soit, cette prévention de Voltaire contre les sujets religieux était d'une inconséquence singulière : car enfin on peut admirer *Athalie* sans être juif, et sentir les beautés de *Polyeucte* sans être chrétien. Mais, en parlant de cette prévention très-réelle, Voltaire, dans le personnage d'un martyr de la religion, ne pouvait voir qu'un fanatique impassible; et ce caractère lui paraissait peu fait pour la tragédie, dont le principal intérêt n'est fondé que sur le combat des passions. Il s'en était expliqué longtemps avant qu'il eût la pensée de commenter Corneille; on peut en juger par cette plaisanterie adressée à un Anglais dans la dédicace de *Zaïre*.

De Polyeucte la belle âme

* Cette exagération est beaucoup trop forte. Personne ne confond Polyeucte et Joad avec Tabarin et Guillot Gorju. Les plus ardents ennemis des spectacles n'ont jamais été absurdes à ce point-là. (P.)

EXAMEN DE POLYEUCTE.

Ce martyre est rapporté par Surius sur le neuvième de janvier. Polyeucte vivait en l'année 250, sous l'empereur Décius. Il était Arménien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avait la commission de l'empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'histoire; le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie, et ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre, et donner un prétexte à Sévère de venir en cette province, sans faire éclater son amour avant qu'il en eût l'aveu de Pauline [1]. Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté, et n'a aucun mélange de faiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs; et pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici que Minturnus, dans son *Traité du Poëte*, agite cette question, *si la Passion de Jésus-Christ et les martyres des saints doivent être exclus du théâtre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté*, et résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius, qui non-seulement a traduit la *Poétique* de notre philosophe, mais a fait un *Traité de la Constitution de la Tragédie* selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyre des Innocents. L'illustre Grotius a mis sur la scène la Passion même de Jésus-Christ et l'histoire de Joseph; et le savant Buchanan a fait la même chose de celle de Jephté, et de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai basardé ce poëme, où je me suis donné des licences qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose, et d'y mêler des épisodes d'invention : aussi m'était-il plus permis sur cette matière qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théâtre, que sur ce que nous empruntons des autres histoires; mais nous devons une foi chrétienne et indispensable à tout ce qui est dans la *Bible*, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poëmes, mais aussi ne les ont ils pas rendus assez fournis pour notre théâtre, et ne s'y sont proposé pour exemple que la constitution la plus simple des anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé : les anges qui bercent l'enfant Jésus, et l'ombre de Marianne avec les furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agréments qu'il n'a pas trouvés dans l'Évangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose, quand il y a apparence qu'il ne plairait pas sur le théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place; car alors ce serait changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avais à y exposer celle de David et de Bethsabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fît une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur; mais je me contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière cet amour se serait emparé de son cœur.

Je reviens à *Polyeucte*, dont le succès a été très-heureux. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna* et de *Pompée*, mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin, que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action, et celle de jour et de lieu, y ont leur justesse; et les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnaissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que, si nous appliquons ce poëme à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère; et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la règle. Quand le roi envoie ses

Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce païen son favori,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.

A l'égard de Pauline, si l'on considère que Voltaire était né à l'époque de la plus grande corruption de nos mœurs, qu'il était entré dans le monde au moment où cette corruption était portée à son comble, et qu'enfin il vit commencer dans sa première jeunesse cette licencieuse régence où les vices devinrent les mœurs de la nation, on ne sera pas étonné qu'il ait méconnu la beauté de ce caractère de Pauline, qui ne pouvait plus passer que pour une fiction dénuée de vraisemblance. Ce n'est pas que dans son commentaire il ait eu la maladresse d'attaquer ouvertement le personnage de Pauline; mais tantôt il lui suppose de la coquetterie, supposition qui se détruit d'elle-même, pour peu qu'on lise l'ouvrage avec l'attention respectueuse qu'il mérite; tantôt il s'égaye aux dépens de quelques naïvetés, qu'il travestit en bassesses : enfin, si l'on pouvait admettre qu'il se trompât de bonne foi, nous n'en serions que plus confirmés dans l'opinion ou nous sommes que le siècle où il a vécu ne lui permettait plus de bien juger un pareil chef-d'œuvre. (P.)

[1] Ceci répond à toutes les objections de Voltaire. Sévère, dit-il, ne devait-il pas expédier de la frontière un exprès à Félix, et lui demander Pauline? Quoi! il a des lettres de faveur pour épouser Pauline, et il ne les a pas montrées en arrivant! *Il ne voulait pas*, répond Corneille, et Sévère lui-même le dit dans la pièce, *faire éclater son amour avant qu'il en eût l'aveu de Pauline.* Voltaire, ayant le projet de commenter Corneille, devait au moins consulter les différents examens que ce grand homme a mis à la suite de ces pièces, ou les lire avec plus d'attention. (P.)

ordres dans les villes pour y faire rendre des actions de grâces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du ciel, on ne les exécute pas dès le jour même; mais aussi il faut du temps pour assembler le clergé, les magistrats et les corps de ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'avaient ici aucune de ces assemblées à faire.

Il suffisait de la présence de Sévère et de Félix, et du ministère du grand prêtre; ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice à un autre jour. D'ailleurs comme Félix craignait ce favori, qu'il croyait irrité du mariage de sa fille, il était bien aise de lui donner le moins d'occasion de tarder qu'il lui était possible, et de tâcher, durant son peu de séjour, à gagner son esprit par une prompte complaisance, et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une salle ou antichambre commune aux appartements de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée pour conserver cette unité au second acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devrait attendre la visite dans son cabinet. A quoi je réponds qu'elle a eu deux raisons de venir au-devant de lui : l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son père redoutait l'indignation, et qu'il lui avait commandé d'adoucir en sa faveur; l'autre, pour rompre plus aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quitter à sa prière, et se délivrer, par cette retraite, d'un entretien dangereux pour elle; ce qu'elle n'eût pu faire, si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce cavalier, me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup sur nos théâtres d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret justement au jour de l'action qui se représente, et non-seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le spectateur en les faisant apprendre par un des acteurs à l'autre; mais il faut prendre garde avec soin que celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusque-là aussi bien que le spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si longtemps. L'infante dans *le Cid*, avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, et l'aurait pu faire un an ou six mois plus tôt. Cléopâtre, dans *Pompée*, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion; elle lui conte la passion de César pour elle, et comme

Chaque jour ses courriers
Lui portent en tribut ses vœux et ses lauriers.

Cependant, comme il ne paraît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'était elle-même dont cette reine se servait pour introduire ces courriers, et qu'ainsi elle devait savoir déjà tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il fallait marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend, et de quel autre ministère cette princesse s'était servie pour recevoir ces courriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les sujets qu'elle a de s'en alarmer; et comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'auparavant, et qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais personne pour la faire ni pour l'écouter, que des païens qui ne la pouvaient ni écouter, ni faire que comme ils avaient fait et écouté celle de Néarque, ce qui aurait été une répétition et marque de stérilité, et, en outre, n'aurait pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connaître par un saint emportement de Pauline, que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grâce dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son père se convertit après elle; et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres, qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événements rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple; et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère et de Pauline, que sans cela j'aurais eu bien de la peine à retirer du théâtre dans un état qui rendît la pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur.

FIN DE POLYEUCTE.

POMPÉE[1],

TRAGÉDIE. — 1641.

A MONSEIGNEUR

L'ÉMINENTISSIME

CARDINAL MAZARIN.

MONSEIGNEUR,

Je présente le grand Pompée à votre Éminence, c'est-à-dire le plus grand personnage de l'ancienne Rome au plus illustre de la nouvelle; je mets sous la protection du premier ministre de notre jeune roi un héros qui, dans sa bonne fortune, fut le protecteur de beaucoup de rois, et qui, dans sa mauvaise, eut encore des rois pour ses ministres. Il espère de la générosité de V. E. qu'elle ne dédaignera pas de lui conserver cette seconde vie que j'ai tâché de lui redonner, et que, lui rendant cette justice qu'elle fait rendre par tout le royaume, elle le vengera pleinement de la mauvaise politique de la cour d'Égypte. Il l'espère, et avec raison, puisque dans le peu de séjour qu'il a fait en France, il a déjà su de la voix publique que les maximes dont vous vous servez pour la conduite de cet État, ne sont point fondées sur d'autres principes que ceux de la vertu. Il a su d'elle les obligations que vous a la France de l'avoir choisie pour votre seconde mère, qui vous est d'autant plus redevable, que les grands services que vous lui rendez sont de purs effets de votre inclination et de votre zèle, et non pas des devoirs de votre naissance. Il a su d'elle que Rome s'est acquittée envers notre jeune monarque de ce qu'elle devait à ses prédécesseurs, par le présent qu'elle lui a fait de votre personne. Il a su d'elle enfin que la solidité de votre prudence et la netteté de vos lumières enfantent des conseils si avantageux pour le gouvernement, qu'il semble que ce soit vous à qui, par un esprit de prophétie, notre Virgile ait adressé ce vers il y a plus de seize siècles :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que ce grand homme a appris en apprenant à parler français :

Pauca, sed a pleno venientia pectore veri.

Et comme la gloire de V. É. est assurée sur la fidélité de cette voix publique, je n'y mêlerai point la faiblesse de mes pensées, ni la rudesse de mes expressions, qui pourraient diminuer quelque chose de son éclat; et je n'ajouterai rien aux célèbres témoignages qu'elle vous rend, qu'une profonde vénération pour les hautes qualités qui vous les ont acquis, avec une protestation très-sincère et très-inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

CORNEILLE.

[1] Dans la première édition, cette tragédie avait pour titre : *La Mort de Pompée;* et c'est ainsi qu'aujourd'hui encore on la désigne ordinairement.

AU LECTEUR.

Si je voulais faire ici ce que j'ai fait en mes deux derniers ouvrages, et te donner le texte ou l'abrégé des auteurs dont cette histoire est tirée, afin que tu pusses remarquer en quoi je m'en serais écarté pour l'accommoder au théâtre, je ferais un avant-propos dix fois plus long que mon poëme, et j'aurais à rapporter des livres entiers de presque tous ceux qui ont écrit l'histoire romaine. Je me contenterai de t'avertir que celui dont je me suis le plus servi a été le poëte Lucain, dont la lecture m'a rendu si amoureux de la force de ses pensées et de la majesté de son raisonnement, qu'afin d'en enrichir notre langue, j'ai fait cet effort pour réduire en poëme dramatique ce qu'il a traité en épique. Tu trouveras ici cent ou deux cents vers traduits ou imités de lui[1]. J'ai tâché de suivre ce grand homme dans le reste, et de prendre son caractère quand son exemple m'a manqué : si je suis demeuré bien loin derrière, tu en jugeras. Cependant j'ai cru ne te déplaire pas de te donner ici trois passages qui ne viennent pas mal à mon sujet. Le premier est un épitaphe[2] de Pompée, prononcé par Caton dans Lucain. Les deux autres sont deux peintures de Pompée et de César, tirées de Velleius Paterculus. Je les laisse en latin, de peur que ma traduction n'ôte trop de leur grâce et de leur force. Les dames se les feront expliquer.

[1] C'est le huitième livre de Lucain qui a fourni à Corneille le sujet de Pompée. Le succès de cette tragédie détermina Brébeuf à traduire *la Pharsale*.

[2] *Épitaphe* était alors du genre masculin.

EPITAPHIUM.

POMPEII MAGNI.

CATO, APUD LUCANUM, LIB. IX [1].

Civis obit, inquit, multum majoribus impar
Nosse modum juris, sed in hoc tamen utilis ævo,
Cui non ulla fuit justi reverentia : salva
Libertate potens, et solus plebe parata
Privatus servire sibi, rectorque senatus,
Sed regnantis, erat. Nil belli jure poposcit :
Quæque dari voluit, voluit sibi posse negari.
Immodicas possedit opes, sed plura retentis
Intulit : invasit ferrum ; sed ponere norat.
Prætulit arma togæ, sed pacem armatus amavit.
Juvit sumpta ducem, juvit dimissa potestas.
Casta domus, luxuque carens, corruptaque nunquam
Fortuna domini. Clarum et venerabile nomen
Gentibus, et multum nostræ quod proderat urbi.
Olim vera fides, Sylla Marioque receptis,
Libertatis obit : Pompeio rebus adempto
Nunc et ficta perit. Non jam regnare pudebit :
Nec color imperii, nec frons erit ulla senatus.
O felix, cui summa dies fuit obvia victo,
Et cui quærendos Pharium scelus obtulit enses !
Forsitan in soceri potuisset vivere regno.
Scire mori, sors prima viris, sed proxima cogi.
Et mihi, si fatis aliena in jura venimus,
Da talem, Fortuna, Jubam : non deprecor hosti
Servari, dum me servet cervice recisa.

ICON POMPEII MAGNI.

VELLEIUS PATERCULUS, LIB. II, C. XXIX.

Fuit hic genitus matre Lucilia, stirpis senatoriæ, forma excellens, non ea qua flos commendatur ætatis, sed dignitate et constantia : quæ in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus ad ultimum vitæ comitata est diem : innocentia eximius, sanctitate præcipuus, eloquentia medius; potentiæ quæ honoris causa ad eum deferretur, non ut ad eo occuparetur, cupidissimus : dux bello peritissimus : civis in toga (nisi ubi vereretur ne quem haberet parem) modestissimus, amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconcilianda gratia fidelissimus, in accipienda satisfactione facillimus, potentia sua nunquam aut raro ad impotentiam usus, pene omnium votorum expers, nisi numeraretur inter maxima, in civitate libera dominaque gentium, indignari, cum omnes cives jure haberet pares, quemquam æqualem dignitate conspicere.

[1] V. 190 et seqq

ICON C. J. CAESARIS.

VELLEIUS PATERCULUS, LIB. II, C. XLI.

Hic nobilissima Juliorum genitus familia, et, quod inter omnes antiquissimos constabat, ab Anchise ac Venere deducens genus, forma omnium civium excellentissimus, vigore animi acerrimus, munificentia effusissimus, animo super humanam et naturam et fidem evectus, magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum, Magno illi Alexandro, sed sobrio, neque iracundo, simillimus : qui denique semper et somno et cibo in vitam, non in voluptatem uteretur.

PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR.
MARC-ANTOINE.
LÉPIDE.
CORNÉLIE, femme de Pompée.
PTOLOMÉE [1], roi d'Égypte.
CLÉOPATRE, sœur de Ptolomée.
PHOTIN, chef du conseil d'Égypte.
ACHILLAS, lieutenant général des armées du roi d'Égypte.
SEPTIME, tribun romain, à la solde du roi d'Égypte.
CHARMION, dame d'honneur de Cléopâtre.
ACHORÉE, écuyer de Cléopâtre.
PHILIPPE, affranchi de Pompée.
TROUPE DE ROMAINS.
TROUPE D'ÉGYPTIENS.

La scène est en Alexandrie, dans le palais de Ptolomée.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, PHOTIN, ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLOMÉE.

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.
Quand les dieux étonnés semblaient se partager [2],

[1] *Ptolémée* eût été plus conforme à l'étymologie. Voltaire a écrit l'un et l'autre.

[2] Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne point pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
BOILEAU, *Art poétique*.

A plus forte raison un roi d'Égypte, qui n'a point vu Pharsale, et à qui cette guerre est étrangère, ne doit point dire que les dieux étaient étonnés en se partageant, qu'il n'osaient juger, et que la bataille a jugé pour eux. Dès qu'on reconnait des dieux

Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ses fleuves teints de sang, et rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ses champs empestés confusément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée.
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire
Des changements du sort une éclatante histoire.
Il fuit, lui qui, toujours triomphant et vainqueur,
Vit ses prospérités égaler son grand cœur;
Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes,
Et, contre son beau-père ayant besoin d'asiles,
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux
Où contre les Titans en trouvèrent les dieux [1]:
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,
Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant [2].
Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde,
Et veut que notre Égypte, en miracles féconde,
Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui [1],
Et relève sa chute, ou trébuche sous lui.
C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre,
Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre :
S'il couronna le père, il hasarde le fils;
Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis.
Il faut le recevoir, ou hâter son supplice,
Le suivre, ou le pousser dedans le précipice.
L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux;
Et je crains d'être injuste, ou d'être malheureux.
Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie
M'offre bien des périls, ou beaucoup d'infamie :
C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser
A quel choix vos conseils doivent me disposer.
Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire
D'achever de César ou troubler la victoire [2];
Et je puis dire enfin que jamais potentat
N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État [3].

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées [4],
La justice et le droit sont de vaines idées;
Et qui veut être juste en de telles saisons
Balance le pouvoir, et non pas les raisons [5].
Voyez donc votre force; et regardez Pompée,
Sa fortune abattue, et sa valeur trompée.
César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état :
Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,
Dont plus de la moitié piteusement étale
Une indigne curée aux vautours de Pharsale [6];
Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains [7],

on doit convenir qu'ils ont jugé par la bataille même. *Ces champs empestés, ces montagnes de morts qui se vengent, ces débordements de parricides, ces troncs pourris*, étaient notés par Boileau comme un exemple d'enflure et de déclamation. Il fallait dire simplement :

> Le destin se déclare ; et le droit de l'épée,
> Justifiant César, a condamné Pompée.

C'était parler en roi. Les vers ampoulés ne conviennent pas dans un conseil d'État. Il n'y a donc qu'à retrancher des vers sonores et inutiles, pour que la pièce commence noblement; car l'ampoulé n'est pas plus noble que convenable. (V.)

1 *Une déroute orgueilleuse qui cherche un asile* ne présente ni une idée vraie, ni une idée nette. *Où les dieux en trouvèrent contre les Titans* est une idée qui pourrait être admise dans une ode, ou le poëte se livre à l'enthousiasme; mais dans un conseil on parle sérieusement. De plus, Pompée serait ici le dieu, et César le Titan; et, si une comparaison poétique était une raison, c'en serait une en faveur de Pompée. (V.)

2
> Il croit que ce climat, en dépit de la guerre...
> Pourra prêter l'épaule au monde chancelant,

est dans ce même genre de déclamation ampoulée. Lucain lui-même n'est pas tombé dans ce défaut. Observez que, dans cette déclamation, *prêter l'épaule* est du genre familier : enfin un climat qui *prête l'épaule* forme une idée trop incohérente. Comment l'auteur de *Cinna* put-il se livrer à un pareil phébus? c'est qu'il y eut de mauvais critiques qui ne trouvèrent pas les beaux vers de *Cinna* assez relevés; c'est que de son temps on n'avait ni connaissance, ni goût : cela est si vrai, que Boileau fut le premier qui fit connaître combien ce commencement est défectueux. (V.)

1 *Appui* n'est pas l'opposé de *sépulcre;* mais c'est une très-légère faute. (V.)

2 On peut dire également ici *de troubler* ou *troubler*, parce que le *de* répété est désagréable. Mais *troubler* n'est pas le mot propre; une *victoire troublée* n'a pas un sens assez déterminé, assez clair. (V.)

3 L'usage veut aujourd'hui que *délibérer* soit suivi de *sur* : mais le *de* est aussi permis. On délibéra du sort de Jacques II dans le conseil du prince d'Orange : mais je crois que la règle est de pouvoir employer le *de* quand on spécifie les intérêts dont on parle. On délibère aujourd'hui *de* la nécessité, ou *sur* la nécessité d'envoyer des secours en Allemagne; on délibère *sur* de grands intérêts, *sur* des points importants. (V.)

4 *Les choses vidées* n'est pas du style noble; de plus, on vide un procès, une querelle; on ne vide pas une chose. (V.)

5 *En de telles saisons* est pour la rime. *Balance le pouvoir, et non pas les raisons;* il veut dire, *examine ce qu'il peut, et non pas ce qu'il doit;* mais il ne l'exprime pas. On ne balance point le pouvoir; cette expression est impropre et obscure, et c'est précisément les raisons politiques qu'on balance. (V.)

6 *Piteusement*, *curée*, expressions basses en poésie. (V.)

7 *Perdue* n'est pas le mot propre, on ne fuit pas ce qu'on a perdu. (V.) — On fuit une ville qu'on a perdue en défendant mal sa liberté, dont on s'était déclaré le protecteur; on la fuit par un sentiment de honte de l'avoir laissée en proie aux tyrans qu'on s'était flatté de vaincre : et voilà ce que Rome se promettait de l'appui de Pompée. (P.)

A qui par sa défaite il met les fers aux mains;
Il fuit le désespoir des peuples et des princes
Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces,
Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,
Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés :
Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute [1].
Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis?
L'espoir de son salut en lui seul était mis,
Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe.
Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé [2],
Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?
Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
A force d'être juste on est souvent coupable;
Et la fidélité qu'on garde imprudemment,
Après un peu d'éclat, traîne un long châtiment,
Trouve un noble revers, dont les coups invincibles [3],
Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles.
Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux;
Rangez-vous du parti des destins et des dieux;
Et sans les accuser d'injustice ou d'outrage [4],
Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage;
Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
Et, pour leur obéir, perdez le malheureux.
Pressé de toutes parts des colères célestes [5],
Il en vient dessus vous faire fondre les restes [6];
Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober,
Toute prête de choir, cherche avec qui tomber.
Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime [7];
Elle marque sa haine, et non pas son estime [8];
Il ne vient que vous perdre en venant prendre port [1]
Et vous pouvez douter s'il est digne de mort!
Il devait mieux remplir nos vœux et notre attente,
Faire voir sur ses nefs la victoire flottante;
Il n'eût ici trouvé que joie et que festins [2] :
Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.
J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne :
J'exécute à regret ce que le ciel ordonne;
Et du même poignard pour César destiné
Je perce en soupirant son cœur infortuné.
Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête
Mettre à l'abri la vôtre, et parer la tempête [3].
Laissez nommer sa mort un injuste attentat :
La justice n'est pas une vertu d'État.
Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes
Ne fait qu'anéantir la force des couronnes [4] :
Le droit des rois consiste à ne rien épargner;
La timide équité détruit l'art de régner [5].
Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre;
Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
Et voler sans scrupule au crime qui lui sert [6].

[1] Comment peut-on fuir l'univers écrasé : comment et où fuir quand on est écrasé avec cet univers? cette métaphore n'est pas plus juste qu'un *climat qui prête l'épaule*. (V.)

[2] *Un faix sous qui l'on se trouve foudroyé* est encore une de ces figures fausses, une de ces images incohérentes qu'on ne peut admettre : un faix ne foudroie pas. (V.)

[3] Ces termes ne paraîtront pas justes à ceux qui exigent la pu[illegible]u langage et la justesse des figures : en effet, un coup n'est [illegible]*incible*, parce qu'un coup ne combat pas. (V.) — *Les* [illegible]*vincibles d'un revers* sont en effet une expression [illegible]se; mais des coups auxquels rien ne résiste sont, dans [illegible] langues et chez tous les poëtes, des coups invinci-[illegible]

[illegible]-t-on les destins d'outrage? (V.)

[illegible]*e*, substantif, n'admet point le pluriel. (V.)

[illegible]*us vous* est une faute contre la langue, et *faire fondre* [illegible]ne contre l'harmonie : et quelle expression que les *res*[illegible]*des colères!* (V.)

[7] La retraite de Pompée peut-elle être représentée comme un crime, et comme un effet de sa haine contre Ptolémée? est-ce ainsi que s'exprime un ministre d'État? n'est-ce point aller au delà du but? Tout le reste de ce morceau est d'une beauté achevée; et plus le fond du discours est naturel et vrai, plus les exagérations emphatiques sont déplacées. (V.)

[8] Cette exagération d'un ministre d'État est trop évidemment fausse. Est-ce une preuve de haine que de demander un asile? (V.)

[1] *Venant prendre port*, expression trop triviale pour la tragédie. (V.)

[2] On pourrait encore dire que *joie et festins* ne sont pas l'expression convenable dans la bouche d'un ministre d'État; c'est ainsi qu'on parlerait de la réception d'une bourgeoise. (V.)

[3] On ne pare point une tempête. (V.) — Voltaire prodigue sans nécessité, à ce qu'il nous semble, dans le cours de cette pièce, des observations grammaticales bien minutieuses, et qui ne sont pas toujours justes. Le commentaire est ici tellement surchargé de ces remarques de détail, que le texte en est écrasé; et ce n'est guère que dans les observations qui tiennent plus aux idées qu'aux mots, que Voltaire se fait reconnaître. (P.)

[4] Ces deux vers obscurs et entortillés affaiblissent cette tirade : c'est d'ailleurs trop retourner, trop répéter la même chose. (V.)

[5] Cette maxime horrible n'est point du tout convenable ici : il ne s'agit point du droit des rois contre d'autres rois, ni avec leurs sujets; il ne s'agit que de mériter la faveur de César. Ptolémée est lui-même une espèce de sujet, un vassal à qui on propose de flatter son maître par une action infâme. Ainsi la dernière partie du discours de Photin pèche contre la raison autant que contre la morale. (V.)

[6] C'est ce qu'on a dit quelquefois des ministres; mais ils ne parlent jamais ainsi. Un homme qui veut faire passer son avis ne lui donne point de si abominables couleurs. La Saint-Barthélemy même ne fut point présentée dans le conseil de Charles IX comme un crime, mais comme une sévérité nécessaire. La tragédie est une imitation des mœurs, et non pas une amplification de rhétorique. Cette faute de Corneille a perdu plusieurs auteurs : leurs personnages débitent avec un enthousiasme de poëte des maximes atroces et de fades lieux communs d'horreurs insipides, qui séduisent quelquefois le parterre dans un roman barbarement dialogué. On a récité sur le théâtre ces vers :

Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses dieux.
Le sceptre absout toujours la main la plus coupable
Le crime n'est forfait que pour les malheureux.
Telle est donc de ces lieux l'influence cruelle,

C'est là mon sentiment. Achillas et Septime
S'attacheront peut-être à quelque autre maxime.
Chacun a son avis; mais quel que soit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai; mais, quoique de Pompée
Je voie et la fortune et la valeur trompée,
Je regarde son sang comme un sang précieux,
Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux.
Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime;
Mais, s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime :
Et quel besoin ici d'une extrême rigueur!
Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.
Neutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore;
Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore[1] :
Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel[2],
Cette grande victime est trop pour son autel;
Et sa tête immolée au dieu de la victoire
Imprime à votre nom une tache trop noire :
Ne le pas secourir suffit sans l'opprimer.
En usant de la sorte, on ne vous peut blâmer[1].
Vous lui devez beaucoup; par lui Rome animée
A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolomée :
Mais la reconnaissance et l'hospitalité
Sur les âmes des rois n'ont qu'un droit limité.
Quoi que doive un monarque, et dût-il sa couronne,
Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne,
Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang[2].
S'il est juste d'ailleurs que tout se considère,
Que hasardait Pompée en servant votre père?
Il se voulut par là faire voir tout-puissant,
Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
Il le servit enfin, mais ce fut de la langue;
La bourse de César fit plus que sa harangue[3].
Sans ses mille talents, Pompée et ses discours
Pour rentrer en Égypte étaient un froid secours[4].
Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles,
Les effets de César valent bien ses paroles :
Et si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
Comme il parla pour vous vous parlerez pour lui.
Ainsi vous le pouvez et devez reconnaître[5].
Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maître,
Qui, tout vaincu qu'il est, bravant le nom de roi,
Dans vos propres États vous donnerait la loi.
Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête.
S'il le faut toutefois, ma main est toute prête;
J'obéis avec joie, et je serais jaloux
Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain[6], je connais l'un et l'autre.
Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre :
Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,

Que jusqu'à la vertu s'y rendra criminelle.
Oui, lorsque de ses soins la justice est l'objet,
Elle y doit emprunter le secours du forfait.
Vertu! c'est à ce prix qu'on te doit dédaigner.

Voilà des sentences dignes de la Grève, dont plusieurs de nos pièces ont été remplies; voilà les vers barbares dignes de ces maximes qui ont retenti sur nos théâtres. Nous avons vu une mère amoureuse de son fils, qui disait hardiment :

Dieux, qui m'abandonnez à ces honteux transports
N'en attendez, cruels, ni douleurs ni remords.
Je ne tiens mon amour que de votre colère;
Mais, pour vous en punir, je prétends m'y complaire.

Les dieux, qui n'*attendent pas les douleurs* de cette vieille, et qui sont punis par la complaisance de la vieille dans son inceste, doivent être bien étonnés; et les gens de goût doivent l'être bien davantage de la vogue qu'ont eue pendant quelque temps ces infamies absurdes écrites en gaulois. Nous avons entendu dans *Catilina* des vers encore plus révoltants et plus ridicules :

Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il sera toujours grand, s'il est impénétrable.
Tel on déteste avant, que l'on adore après.

Ce n'est que depuis quelque temps que le parterre a senti l'horreur et le ridicule de ces maximes. Narcisse, dans *Britannicus*, ne dit point à Néron, Commettez un crime, c'est à vous qu'il appartient d'en faire; il ne débite aucune de ces maximes d'un vain déclamateur. (V.)

[1] Il faut éviter ces syllabes désagréables de *l'on l'a*. (V.)

[2] *Encens* ne souffre point le pluriel. On offre de l'encens aux immortels, mais l'encens ne traite point d'immortel. On peut observer ici qu'en aucune langue les métaux, les minéraux, les aromates, n'ont jamais de pluriel. Ainsi chez toutes les nations on offre de l'or, de l'encens, de la myrrhe, et non des *ors*, des *encens*, des *myrrhes*. (V.) — Voltaire se trompe évidemment en disant qu'en *aucune langue* les aromates, les métaux, et les minéraux n'ont jamais de plùriel; ils sont, au contraire, employés de préférence au pluriel par les poëtes latins; et les exemples en sont si fréquents, qu'il paraît qu'ils y attachaient de l'élégance. On y trouve *thura*, *sulphura*, *æra*. (P.)

[1] En usant de la sorte, on ne vous peut blâmer,

n'est ni français ni noble. On dit, dans le langage familier, *en user de la sorte*, mais non pas *user de la sòrte*. (V.)

[2] Une dette est trop forte, trop grande, elle n'est pas *d'un rang à ne point s'acquitter qu'aux;* ce *point* est de trop, jamais on ne l'emploie que dans le sens absolu : *je n'irai point, je n'irai qu'à cette condition*. (V.)

[3] *La langue, la bourse,* sont des expressions trop familières. Voyez comme il est difficile de dire noblement les petites choses, et comme il est aisé de traiter les autres avec emphase. Le grand art des vers consiste à n'être jamais ni ampoulé, ni bas. (V.)

[4] *Un secours* n'est ni chaud ni froid : le mot propre est souvent difficile à rencontrer, et quand il est trouvé, la gène du vers et de la rime empèche qu'on ne l'emploie. (V.)

[5] On reconnait un bienfait, mais non pas la personne. *Je vous reconnais* n'est pas français, et ne forme point de sens, à moins qu'il ne signifie au propre, *je ne vous remettais pas, et je vous reconnais*, ou bien, *je reconnais là votre caractère*. (V.)

[6] Le raisonnement de Septime est encore plus fort que celui d'Achillas. Cette scène est au fond parfaitement traitée, et, à quelques fautes près (qu'on est toujours obligé de remarquer pour l'utilité des jeunes gens et des étrangers), elle est très-forte de raisonnement. (V.)

Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.
Des quatre le premier vous serait trop funeste;
Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.
Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi,
Puisque c'est lui laisser et sur mer et sur terre
La suite d'une longue et difficile guerre [1],
Dont peut-être tous deux également lassés
Se vengeraient sur vous de tous les maux passés.
Le livrer à César n'est que la même chose [2] :
Il lui pardonnera, s'il faut qu'il en dispose,
Et s'armant à regret de générosité,
D'une fausse clémence il fera vanité;
Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,
Et de plaire par là même à Rome asservie!
Cependant que, forcé d'épargner son rival,
Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal [3].
Il faut le délivrer du péril et du crime,
Assurer sa puissance, et sauver son estime [4],
Et du parti contraire en ce grand chef détruit,
Prendre sur vous le crime, et lui laisser le fruit;
C'est là mon sentiment, ce doit être le vôtre :
Par là vous gagnez l'un, et ne craignez plus l'autre.
Mais suivant d'Achillas le conseil hasardeux,
Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.

PTOLOMÉE.

N'examinons donc plus la justice des causes,
Et cédons au torrent qui roule toutes choses [5].

[1] Il faut éviter autant qu'on peut ces hémistiches trop communs, *et sur mer et sur terre*, qui ne sont que pour la rime, et qui font tout languir; *laisser la suite d'une guerre* n'est pas français. (V.)

[2] Le livrer à César n'est que la même chose;

expression trop familière et trop triviale : de plus, livrer Pompée à César n'est pas la même chose que le renvoyer. Il y a une différence immense entre laisser un homme en liberté et le mettre dans les mains de son ennemi. (V.)

[3] *Il vous voudra du mal* est une expression de comédie. (V.)

[4] *Sauver son estime* ne forme aucun sens. Veut-il dire que Ptolémée conservera l'estime qu'on a pour César, ou l'estime que César a pour Ptolémée, ou l'estime que César fait de lui-même? Dans les trois cas, *sauver l'estime* est trop impropre. *J'évite d'être long, et je deviens obscur.* (V.)

[5] *Des causes* est un terme de barreau. *Toutes choses* est trop prosaïque, quoique dans les délibérations la poésie tragique ne doive point s'élever au-dessus de la prose soutenue; et d'ailleurs *toutes choses* et *la même chose* dans une page est d'un style trop négligé. On ne peut trop répéter qu'on est dans l'obligation de remarquer ces fautes, de peur que les jeunes gens, qui n'auraient pas la même excuse que Corneille, n'imitent des défauts qu'on devait lui pardonner, mais qu'on ne pardonne plus aujourd'hui. (V.) — La poésie, sans cesser d'être naturelle, doit toujours s'élever au-dessus de la prose; ou, s'il est quelques exceptions à cette règle, elles doivent être très-rares. Cette délibération elle-même le prouve; le style en est, en général, beaucoup plus élevé que celui de la prose la mieux soutenue; et dans la belle délibération qui ouvre la tragédie de *Brutus*, Voltaire s'est bien gardé de suivre la règle qu'il établit par inadvertance (P.)

Je passe au plus de voix, et de mon sentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.
Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme.
Abattons sa superbe avec sa liberté [1]
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté;
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.
Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,
Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu serviras; et ces rois que tu braves,
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.
Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliser par cet illustre crime [2].
Qu'il plaise au ciel ou non, laissez-m'en le souci.
Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLOMÉE.

Allez, et hâtez-vous d'assurer ma couronne;
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Égypte et celui des Romains.

[1] La *superbe* ne se dit plus dans la poésie noble; il est aisé d'y substituer *orgueil*. On n'abat point la liberté, on la détruit; rien n'est beau sans le mot propre. Ces remarques ne portent point sur l'essentiel de la pièce; mais il faut avertir de tout les lecteurs qui veulent s'instruire, et ceux qui nous font l'honneur d'apprendre notre langue. (V.) — La *superbe* nous paraît, au contraire, un de ces mots que la poésie noble aurait à regretter. Il nous semble aussi qu'un poëte, obligé toujours de préférer l'expression la plus forte et la plus animée à une expression plus faible ou plus vague, ne balancera jamais sur le choix entre *abattre* ou *détruire* la liberté. *Détruire* peut être le mot propre de la prose; *abattre*, qui fait image, doit être celui de la poésie. (P.)

[2] Cette pensée est trop emphatique Ptolémée peut-il dire qu'il s'immortalisera par un assassinat? Cette illusion qu'il se fait est-elle bien dans la nature? les raisons qu'il en apporte sont-elles de vraies raisons? les nations seront-elles moins esclaves pour être esclaves du maître de Rome? S'exprimer ainsi c'est substituer une amplification de rhétorique à la solidité d'un conseil d'état. Quel est le souverain qui dirait : Allons nous immortaliser par un illustre crime? La tragédie doit être l'imitation embellie de la nature. Ces défauts dans le détail n'empêchent pas que le fond de cette première scène ne soit une des plus belles expositions qu'on ait vues sur aucun théâtre. Les anciens n'ont rien qui en approche; elle est auguste, intéressante, importante; elle entre tout d'un coup en action : les autres expositions ne font qu'instruire du sujet de la pièce, celle-ci en est le nœud; placez-la dans quelque acte que vous vouliez, elle sera toujours attachante : c'est la seule qui soit dans ce goût. (V.)

SCÈNE II.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Photin, ou je me trompe, ou ma sœur est déçue.
De l'abord de Pompée elle espère autre issue[1].
Sachant que de mon père il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement;
Elle se croit déjà souveraine maîtresse
D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse[2]
Et, se promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en son âme elle prend la moitié[3],
Où de son vain orgueil les cendres rallumées
Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées[4].

PHOTIN.

Seigneur, c'est un motif que je ne disais pas,
Qui devait de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugerait de la sœur et du frère
Suivant le testament du feu roi votre père[5],
Son hôte et son ami, qui l'en daigna saisir:
Jugez après cela de votre déplaisir[6].
Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle;
Du trône et non du cœur je la veux éloigner,
Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner[7]:
Un roi qui s'y résout est mauvais politique;
Il détruit son pouvoir quand il le communique;
Et les raisons d'État... Mais, seigneur, la voici.

[1] *Autre issue* ne se dit que dans le style comique. Il faut, dans le style noble, *une autre issue*. On ne supprime les articles et les pronoms que dans ce familier qui approche du style marotique, *sentir joie*, *faire mauvaise fin*, etc. Observez encore qu'*issue* n'est pas le mot propre. Un abord n'a point d'*issue*. Il faut toujours ou le mot propre, ou une métaphore noble. (V.)

[2] On ne sait, par la construction, à quoi se rapporte *sa bonté*. (V.)

[3] Ce mot *prend* n'est pas assez noble. (V.)

[4] Jamais un orgueil n'eut de cendres; ces fumées, poussées par les cendres de l'orgueil, ne sont guère plus admissibles. Tout ce qui n'est pas naturel doit être banni de la poésie et de la prose. (V.)

[5] *Le feu roi votre père* est trop prosaïque, et il y a un enjambement que les règles de notre poésie ne souffrent point dans le style sérieux des vers alexandrins. *Qui l'en daigna saisir* est un terme de chicane. Ma partie est *saisie* de ce testament. On a *saisi* ma partie de ces pièces. (V.)

[6] Ce vers n'a pas un sens clair. Est-ce du déplaisir qu'a eu Ptolémée? On ne peut dire à un homme, *jugez de la peine que vous avez eue*: est-ce du déplaisir qu'il aura? il fallait donc l'exprimer, et dire : *jugez de votre déplaisir si Pompée venait mettre Cléopâtre sur le trône*: de plus, cette raison de Photin peut être alléguée contre César bien plus que contre Pompée. (V.)

[7] C'est exprimer bassement ce qui demande de l'élévation. (V.)

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, PHOTIN.

CLÉOPATRE.

Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici!

PTOLOMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas et Septime[1].

CLÉOPATRE.

Quoi! Septime à Pompée, à Pompée Achillas!

PTOLOMÉE.

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLÉOPATRE.

Donc pour le recevoir c'est trop que de vous-même?

PTOLOMÉE.

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadème.

CLÉOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLOMÉE.

Au sortir de Pharsale est-ce ainsi qu'on le nomme?

CLÉOPATRE.

Fût-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toujours Pompée, et vous a couronné.

PTOLOMÉE.

Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon père,
Dont l'ombre et non pas moi lui doit ce qu'il espère[2];
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument
Recevoir ses devoirs et son remercîment.

CLÉOPATRE.

Après un tel bienfait, c'est ainsi qu'on le traite!

PTOLOMÉE.

Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

CLÉOPATRE.

Vous la voyez de vrai, mais d'un œil de mépris.

PTOLOMÉE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage;
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage[3].

[1] Ce vers en dit plus que vingt n'en pourraient dire. La simple exposition des choses est quelquefois plus énergique que les plus grands mouvements de l'éloquence. Voilà le véritable dialogue de la tragédie; il est simple, mais plein de force; il fait penser plus qu'il ne dit. Corneille est le premier qui ait eu l'idée de cette vraie beauté, mais elle est très-difficile à saisir, et il ne l'a pas toujours employée. (V.)

[2] *Il n'en est plus que l'ombre;* donc c'est à l'*ombre* de mon père à le payer. Quel raisonnement! et quel mauvais jeu de mots! (V.)

[3] Ptolémée ne commet-il pas ici une indiscrétion en fesant entendre à sa sœur, dont il se défie, qu'il va faire assassiner Pompée? ne doit-il pas craindre qu'elle ne l'en avertisse? Je ne crois pas qu'il soit permis de mettre sur la scène tragique un prince imprudent et indiscret, à moins d'une grande passion

CLÉOPATRE.

Il peut faire naufrage, et même dans le port!
Quoi! vous auriez osé lui préparer la mort!

PTOLOMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon État j'ai jugé nécessaire.

CLÉOPATRE.

Je ne le vois que trop, Photin et ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils :
Ces âmes que le ciel ne forma que de boue...

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, madame, et j'avoue...

CLÉOPATRE.

Photin, je parle au roi; vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

PTOLOMÉE, *à Photin.*

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine.
Je sais votre innocence, et je connais sa haine;
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir [1].

CLÉOPATRE.

Ah! s'il est encor temps de vous en repentir,
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie,
Rappelez la vertu par leurs conseils bannie,
Cette haute vertu dont le ciel et le sang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang [2].

PTOLOMÉE.

Quoi! d'un frivole espoir déjà préoccupée,
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée;
Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu!
Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire,
N'était le testament du feu roi notre père [3];
Vous savez qu'il le garde.

CLÉOPATRE.

Et vous saurez aussi
Que la seule vertu me fait parler ainsi,
Et que, si l'intérêt m'avait préoccupée,
J'agirais pour César et non pas pour Pompée.
Apprenez un secret que je voulais cacher,
Et cessez désormais de me rien reprocher.
Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie
Fit quitter au feu roi son trône et sa patrie,
Et que jusque dans Rome il alla du sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat,
Il nous mena tous deux pour toucher son courage [1],
Vous, assez jeune encor, moi déjà dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux
D'un assez vif éclat faisait briller mes yeux [2].
César en fut épris, et du moins j'eus la gloire
De le voir hautement donner lieu de le croire;
Mais voyant contre lui le sénat irrité,
Il fit agir Pompée et son autorité.
Ce dernier nous servit à sa seule prière,
Qui de leur amitié fut la preuve dernière :
Vous en savez l'effet, et vous en jouissez.
Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez :
Après avoir pour nous employé ce grand homme,
Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,
Son amour en voulut seconder les efforts [3],
Et nous ouvrant son cœur, nous ouvrit ses trésors [4] :
Nous eûmes de ses feux, encore en leur naissance,
Et les nerfs de la guerre, et ceux de la puissance [5];
Et les mille talents qui lui sont encor dus
Remirent en nos mains tous nos États perdus.
Le roi, qui s'en souvint à son heure fatale,
Me laissa comme à vous la dignité royale,
Et, par son testament, il vous fit cette loi
Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,

qui excuse tout. L'imprudence et l'indiscrétion peuvent être jouées à la comédie; mais sur le théâtre tragique il ne faut peindre que des défauts nobles. Britannicus brave Néron avec la hauteur imprudente d'un jeune prince passionné; mais il ne dit pas son secret à Néron imprudemment. (V.)

[1] *Oyez* ne se dit plus. L'usage fait tout. (V.)

[2] *Le ciel et le sang qui enflent le cœur de vertu* n'est pas une expression convenable. Le mot *enfler* est fait pour l'orgueil. On pourrait encore dire, *enfler d'une vaine espérance.* (V.)

[3] *N'était* est une expression du style le plus familier, et prise encore du barreau. *Le feu roi notre père*, deux fois repété, n'est pas d'un style assez châtié. Ces façons de parler ne sont plus permises. La poésiè ne doit pas être enflée, mais elle ne doit pas être trop familière; c'est une observation qu'on est obligé de faire souvent. C'est un défaut trop grand dans cette pièce que ce mélange continuel d'enflure et de familiarité. (V.)

[1] Quand on parle du courage de César, on entend toujours sa valeur. Mais ici Cléopâtre entend son âme, son cœur. Le mot de *courage* était entendu en ce sens du temps de Corneille; nous avons vu que Félix dit à Pauline, *Ton courage était bon.* (V.)

[2] Il n'est guère dans les bienséances qu'une princesse parle ainsi devant des ministres. La décence est une des premières lois de notre théâtre : on n'y peut manquer qu'en faveur du grand tragique, dans les occasions où la passion ne ménage plus rien. (V.)

[3] Que veut dire *en seconder les efforts ?* est-ce aux efforts des voix de Rome que cet *en* se rapporte? sont-ce les efforts de l'amour de ce grand homme? cet *en* est également vicieux dans l'un et l'autre sens. (V.) — Aucun de ces deux sens n'est celui de Corneille. Cet *en* se rapporte évidemment à Pompée, dont César voulut seconder les efforts après que Pompée, à sa prière, eut employé son crédit en faveur de Ptolémée et de Cléopâtre. Il faut avouer pourtant que Corneille aurait dû corriger avec plus de soin des négligences de style, qui se font d'autant plus sentir qu'elles se trouvent mêlées à de très-beaux vers qu'il avait imités de Lucain. (P.)

[4] *Ouvrir son cœur et ses trésors* semble un jeu de mots. Tout ce qui a l'air de pointe est l'opposé du style sérieux. (V.)

[5] *Nous eûmes de ses feux les nerfs de la guerre.* Cette expression n'est pas française : qu'est-ce qu'un nerf qu'on a d'un feu? L'idée est plus répréhensible que l'expression. Une femme ne se vante point ainsi d'avoir un amant, cela n'est permis que dans les rôles comiques. (V.)

Vous appelez faveur ce qui n'est que justice,
Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLOMÉE.

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLÉOPATRE.

César viendra bientôt, et j'en ai lettre expresse [1];
Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins
De ce que votre esprit s'imagine le moins.
Ce n'est pas sans sujet que je parlais en reine.
Je n'ai reçu de vous que mépris et que haine [2];
Et, de ma part du sceptre indigne ravisseur [3],
Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur;
Même, pour éviter des effets plus sinistres,
Il m'a fallu flatter vos insolents ministres,
Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison.
Mais Pompée ou César m'en va faire raison,
Et quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
Cependant mon orgueil vous laisse à démêler
Quel était l'intérêt qui me faisait parler [4].

SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuse?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse [5];
Je n'en sais que penser, et mon cœur étonné [6]
D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné,
Inconstant et confus dans son incertitude [1],
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLOMÉE.

Sauverons-nous Pompée?

PHOTIN.

Il faudrait faire effort,
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort [2].
Cléopâtre vous hait; elle est fière, elle est belle;
Et si l'heureux César a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée est l'unique présent
Qui vous fasse contre elle un rempart suffisant.

PTOLOMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLOMÉE.

Mais si, tout grand qu'il est, il cède à ses appas?

PHOTIN.

Il la faudra flatter: mais ne m'en croyez pas,
Et pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Consultez-en encore Achillas et Septime [3].

PTOLOMÉE.

Allons donc les voir faire, et montons à la tour [4];
Et nous en résoudrons ensemble à leur retour.

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Je l'aime, mais l'éclat d'une si belle flamme,
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon âme [5],
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur [6]

[1] Ces vers sont de la pure comédie. Cette scène eût été bien plus belle, si Cléopâtre n'eût fait parler que sa fierté et sa vertu, et si elle ne se fût point vantée que César était amoureux d'elle. *J'en ai lettre expresse.* Style familier et bourgeois. (V.)

[2] On ne dit point *je n'ai reçu que haine.* On ne reçoit point haine; c'est un barbarisme. (V.) — On ne dit point *je n'ai reçu que haine;* mais l'irrégularité est sauvée par ce qui précède: Je n'ai reçu de vous que mépris. Le mot *haine* peut venir à la suite; au lieu qu'il eût été choquant, si, comme Voltaire le suppose dans sa remarque, il eût été placé immédiatement après *reçu.* On trouve dans nos meilleurs poëtes, et dans Racine surtout, plusieurs exemples qui justifieraient notre observation. (P.)

[3] *Part du sceptre* est hasardé, parce qu'on ne coupe point un sceptre en deux. Mais cette figure, qui ne présente rien de louche et d'obscur, est très-admissible. (V.)

[4] Elle ne le laisse point à démêler; elle le fait entendre trop nettement. (V.)

[5] *Merveilleuse*, pour *étonnante*, *surprenante*, est du style de la comédie; l'on ne peut dire, *une surprise étonnante, merveilleuse;* ce n'est pas la surprise qui est merveilleuse, c'est la chose qui surprend. (V.)

[6] *Mon cœur* n'est pas le mot propre; on ne l'emploie que dans le sentiment: le cœur n'a jamais de part aux réflexions politiques. Il fallait, *mon esprit;* de plus, quand on vient de dire qu'on est surpris, il ne faut pas ajouter qu'on est étonné. (V.)

[1] *Inconstant* est encore moins convenable. *Le cœur inconstant* n'exprime point du tout un homme embarrassé. (V.)

[2] *Il faudrait faire effort pour conclure.* C'est le contraire de ce que Photin veut dire. *Il ne faudrait point d'effort pour conclure la mort de Pompée:* on aurait une raison de plus pour la conclure; il faudrait s'efforcer de la hâter. (V.)

[3] *En encore:* on doit éviter ce bâillement, ces *hiatus* de syllabes, désagréables à l'oreille. Cet acte ne finit point avec la pompe et la noblesse qu'on attendait du commencement. (V.)

[4] Allons donc les voir faire, et montons à la tour,

est du ton bourgeois, et l'acte a commencé dans un style emphatique. Il faut, autant qu'on le peut, finir un acte par de beaux vers, qui fassent naître l'impatience de voir l'acte suivant. (V.)

[5] Ce sentiment de Cléopâtre est fort beau; mais on affaiblit toujours son propre sentiment quand on l'exprime par des maximes générales. (V.)

[6] Les héroïnes de Corneille parlent toujours de leur vertu. (V.)

Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur[1].
Aussi qui l'ose aimer porte une âme trop haute
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute;
Et je le traiterais avec indignité
Si j'aspirais à lui par une lâcheté[2].

CHARMION.

Quoi! vous aimez César, et si vous étiez crue,
L'Égypte pour Pompée armerait à sa vue,
En prendrait la défense, et, par un prompt secours,
Du destin de Pharsale arrêterait le cours?
L'amour certes sur vous a bien peu de puissance.

CLÉOPATRE.

Les princes ont cela de leur haute naissance[3];
Leur âme dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions[4];
Leur générosité soumet tout à leur gloire[5] :
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire[6];
Et si le peuple y voit quelques déréglements,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments.
Ce malheur de Pompée achève la ruine.
Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine :
Il croit cette âme basse, et se montre sans foi;
Mais, s'il croyait la sienne, il agirait en roi[7].

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie...

CLÉOPATRE.

Je lui garde une flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION

Vous possédez le sien?

CLÉOPATRE.

Je crois le posséder.

[1] Il semble, par la construction, que le vaincu brûle pour le vainqueur. Toutes ces négligences sont pardonnables à Corneille, mais ne le seraient pas à d'autres; c'est pour cette raison que je les remarque soigneusement. (V.)

[2] *Je le traiterais avec indignité* ne dit pas ce que Cléopâtre veut dire; son idée est qu'elle serait indigne de César, si elle ne pensait pas noblement. *Traiter avec indignité* signifie *maltraiter, accabler d'opprobre.* (V.)

[3] *Les princes ont cela* gâte la noblesse de cette idée. C'est ici le lieu de rapporter le sentiment du marquis de *Vauvenargues. Les héros de Corneille*, dit-il, *parlent toujours trop, et pour se faire connaître. Ceux de Racine se font connaître parce qu'ils parlent.* Cette réflexion est très-juste. Les vaines maximes, les lieux communs, disent toujours peu de chose; et un mot qui échappe à propos, qui part du cœur, qui peint le caractère, en dit bien davantage. (V.)

[4] *Dessous leur vertu*, cette expression n'est pas heureuse. (V.)

[5] Ce vers a un sens trop vague, qui ôte à ce couplet sa précision, et lui dérobe par conséquent sa force. (V.)

[6] *Tout est illustre* n'est pas le mot propre; c'est *noble* qu'il fallait. (V.)

[7] Ce dernier vers est beau, et semble demander grâce pour les autres (V.)

CHARMION.

Mais le savez-vous bien?

CLÉOPATRE.

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée[1],
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris[2].
Notre séjour à Rome enflamma son courage :
Là j'eus de son amour le premier témoignage,
Et depuis jusqu'ici chaque jour ses courriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers.
Partout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
La fortune le suit, et l'amour l'accompagne.
Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux[3]
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,
Et de la même main dont il quitte l'épée
Fumante encor du sang des amis de Pompée,
Il trace des soupirs, et d'un style plaintif[4]

[1] Il y avait d'abord :

Quand elle avoue aimer, s'assure d'être aimée.

Voilà encore une maxime générale, qui a même le défaut de n'être pas vraie; car l'infante du *Cid* avoue qu'elle aime, et n'en est pas plus aimée. Hermione est dans la même situation : il est vrai que si une princesse disait publiquement qu'elle aime et qu'elle n'est point aimée, elle pourrait être avilie : mais il n'est pas vrai qu'une princesse n'avoue à sa confidente sa passion que quand elle est sûre d'être aimée. En général, il faut s'interdire ce ton didactique dans une tragédie : on doit, le plus qu'on peut, mettre les maximes en sentiment. Ce qu'il y a de pis, c'est que l'amour de Cléopâtre est très-froid, et contre les lois de la tragédie; il n'inspire ni terreur, ni pitié : ce n'est précisément que de la galanterie, sans aucun intérêt; et cette galanterie est des plus indécentes : c'est un très-grand défaut. (V.)

[2] *Soit épris* est un solécisme; mais *de beaux feux qui exposent à des hontes* sont pis qu'un solécisme. (V.)

[3] *Lieux* après *peuples* est inutile et languissant. *Un bras qui dompte des lieux* révolte l'esprit et l'oreille. (V.)

[4] César qui trace des soupirs d'un style plaintif n'est point César; et ce ridicule augmente encore par celui de l'expression : on ne parlerait pas autrement de Corydon dans une églogue. Est-il possible qu'on ait dit que Corneille a banni la galanterie de ses pièces? il ne l'a traitée que trop : elle était alors la base de tous les ouvrages d'imagination. Horatius Coclès chante à l'écho dans *Clélie*, et fait des anagrammes. Tout héros est galant. Remarquons que Dacier, dans nos notes sur l'*Art poétique* d'Horace, censura fortement la plupart de ces fautes où Corneille tombe trop souvent. Il rapporte plusieurs vers dont il fait la critique. Le seul amour du bon goût le portait à cette juste sévérité dans un temps où il ne semblait pas encore permis de censurer un homme presque universellement applaudi. Boileau avait bien fait sentir que Corneille péchait souvent par le style, par l'obscurité des pensées, quelquefois par leur fausseté, par l'inégalité, par des termes bas et par des expressions ampoulées; mais il le disait avec ménagement : jusqu'à ce qu'enfin, dans son *Art poétique*, il alla jusqu'à dire :

Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.

Il n'aurait jamais parlé ainsi de Racine, le seul qui eut toujours un style noble et pur. (V.) — Ce n'est point dans son *Art poétique*, où ces vers n'eussent pas été convenables, mais dans la *Satire à son Esprit*, que Boileau les a placés. (P.)

Dans son champ de victoire il se dit mon captif.
Oui, tout victorieux il m'écrit de Pharsale [1];
Et si sa diligence à ses feux est égale,
Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux [2],
L'Égypte le va voir me présenter ses vœux.
Il vient, ma Charmion, jusque dans nos murailles,
Chercher auprès de moi le prix de ses batailles,
M'offrir toute sa gloire, et soumettre à mes lois
Ce cœur et cette main qui commandent aux rois :
Et ma rigueur, mêlée aux faveurs de la guerre,
Ferait un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oserais bien jurer que vos charmants appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas [3],
Et que le grand César n'a rien qui l'importune
Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune [4].
Mais quelle est votre attente, et que prétendez-vous,
Puisque d'une autre femme il est déjà l'époux,
Et qu'avec Calphurnie [5] un paisible hyménée
Par des liens sacrés tient son âme enchaînée?

CLÉOPATRE.

Le divorce, aujourd'hui si commun aux Romains,
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains :
César en sait l'usage et la cérémonie;
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLÉOPATRE.

Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter;
Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui saura mieux que moi ménager son courage [6].
Mais laissons au hasard ce qui peut arriver
Achevons cet hymen, s'il se peut achever;
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
D'être du moins un jour la maîtresse du monde.
J'ai de l'ambition, et soit vice ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu;
J'en aime la chaleur, et la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mène sans honte au faîte des grandeurs;
Et je la désavoue alors que sa manie
Nous présente le trône avec ignominie.
Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée et suivre mon devoir;
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,
Dans mon âme en secret je l'exhorte à la fuite [1],
Et voudrais qu'un orage, écartant ses vaisseaux,
Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.
Mais voici de retour le fidèle Achorée,
Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée [2].

SCÈNE II [3].

CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

En est-ce déjà fait, et nos bords malheureux
Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux?

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage;
J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage [4];

[1] Il faut dire, *Oui, tout vainqueur qu'il est.* (V.)

[2] Cette opposition de la *mer* et des *feux* est un jeu de mots puéril, auquel l'auteur n'a peut-être pas pensé. Ce n'est pas assez de ne pas chercher ces petitesses, il faut prendre garde que le lecteur ne puisse les soupçonner. (V.)

[3] Discours de soubrette; mais Cléopâtre, qui espère avoir un enfant de César, s'exprime en femme abandonnée. (V.) — Ce qui termine cette remarque n'a plus d'objet. Cléopâtre ne s'exprime point en femme abandonnée. La critique de Voltaire tombe sur des vers qui se trouvaient dans les premières éditions de Corneille, et qu'il supprima depuis. Voltaire cite ces vers à la page suivante, et pouvait se dispenser de les citer. (P.)

[4] Toutes ces expressions sont fausses et alambiquées. Des rigueurs n'ont point de droit, elles n'en ont point sur la fortune de César; et ce César *qui n'a rien qui importune* est comique. J'avoue qu'on est étonné de tant de fautes, quand on y regarde de près. Remarquons-les, puisqu'il faut être utile; mais songeons toujours que Corneille a des beautés admirables, et que s'il a bronché dans la carrière, c'est lui qui l'a ouverte en quelque façon, puisqu'il a surpassé ses contemporains jusqu'à l'époque d'*Andromaque*. (V.)

[5] Corneille a écrit *Calpurnie* dans la première édition seulement.

[6] Son amour qui a un avantage, lequel ménagera mieux le courage de César qu'elle-même, est une idée obscure exprimée obscurément. (V.)

[1] Il semble par la phrase qu'il s'agisse de la vertu séduite de Pompée, et c'est de la vertu séduite de l'âme de Cléopâtre. *Je l'exhorte à la fuite dans mon âme*. Cette expression n'est pas heureuse. Mais si Cléopâtre veut secourir Pompée, que ne lui dépêche-t-elle un exprès pour l'avertir de son danger? Elle en dit trop, quand elle ne fait rien. (V.) — *Sa vertu séduite*, quoi qu'en dise Voltaire, ne peut se rapporter qu'à Pompée, et n'aurait aucun sens si on l'appliquait à Cléopâtre. Que signifie donc *sa vertu séduite?* Nous croyons que Corneille s'est mal expliqué, mais qu'il a voulu dire sa confiance, à laquelle on tend un piége. En effet, Pompée tombe dans le piége que lui tend la perfidie de Ptolémée : sa bonne foi *séduite* ne rencontre que des assassins où elle se flattait de trouver un asile. (P.)

[2] On apprend des nouvelles sûres, et non une nouvelle assurée. On dit bien, *cette nouvelle m'a été assurée par tels et tels.* (V.)

[3] Si Cléopâtre, au lieu de parler en femme galante, avait su donner de la noblesse à son amour pour César, et montrer en même temps la plus grande reconnaissance pour Pompée, et une véritable crainte de sa mort, le récit d'Achorée ferait bien un autre effet. Le cœur n'est point assez ému quand le récit des infortunes n'est fait qu'à des personnes indifférentes. Le nom de Pompée, et de beaux vers, suppléent à l'intérêt qui manque. Cléopâtre a montré assez d'envie de sauver Pompée pour que le récit qu'on lui fait la touche, mais non pas pour que ce récit soit un coup de théâtre, non pas pour qu'il fasse répandre des larmes. (V.)

[4] La rage de la trahison! (V.) — Oui, la trahison, quand elle

Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort [1] :
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort [2];
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Écoutez, admirez, et plaignez son trépas [3].
Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voiles bas;
Et voyant dans le port préparer nos galères,
Il croyait que le roi, touché de ses misères,
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,
Avec toute sa cour le venait recevoir;
Mais voyant que ce prince, ingrat à ses mérites [4],
N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites,
Il soupçonne aussitôt son manquement de foi [5],
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi;
Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
A ne hasarder pas Cornélie avec lui :
« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête
« A la réception que l'Égypte m'apprête;
« Et tandis que moi seul j'en courrai le danger,
« Songe à prendre la fuite afin de me venger.
« Le roi Juba nous garde une foi plus sincère;
« Chez lui tu trouveras et mes fils, et ton père;
« Mais quand tu les verrais descendre chez Pluton [6],
« Ne désespère point, du vivant de Caton. »
Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste.
Septime se présente, et lui tendant la main,
Le salue empereur en langage romain;
Et comme député de ce jeune monarque,
« Passez, seigneur, dit-il, passez dans cette barque;
« Les sables et les bancs cachés dessous les eaux
« Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »
Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme [1] :
Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
Leur défend de le suivre, et s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnait les États;
La même majesté sur son visage empreinte
Entre ces assassins montre un esprit sans crainte;
Sa vertu tout entière à la mort le conduit :
Son affranchi Philippe est le seul qui le suit;
C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire;
Mes yeux ont vu le reste, et mon cœur en soupire,
Et croit que César même à de si grands malheurs [2]
Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

CLÉOPATRE.

N'épargnez pas les miens; achevez, Achorée,
L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE.

On l'amène; et du port nous le voyons venir,
Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
Sitôt qu'on a pris terre on l'invite à descendre :
Il se lève; et soudain pour signal Achillas,
Derrière ce héros, tirant son coutelas,

n'a plus rien à dissimuler, prend le caractère et les emportements de la rage. (P.)

[1] On tranche la vie, on tranche la tête, on ne tranche point un sort. (V.) — Le sort, poétiquement, se dit très-bien pour la vie. (P.)

[2] *La gloire d'une mort!* et cette *gloire* deux fois répétée! quelle négligence! (V.) — Quoi! Voltaire doute qu'en poésie on puisse dire *la gloire de sa mort*, au lieu de sa mort glorieuse! (P.)

[3] On n'admire point un *trépas*, mais la manière héroïque dont un homme est mort. Cependant cette expression est une beauté, et non une faute; c'est une figure très-admissible. (V.)

[4] *Ingrat à ses mérites*. Nous disons, *ingrat envers quelqu'un*, et non pas, *ingrat à quelqu'un*. Aujourd'hui que la langue semble commencer à se corrompre, et qu'on s'étudie à parler un jargon ridicule, on se sert du mot impropre *vis-à-vis :* Plusieurs gens de lettres ont été ingrats *vis-à-vis de moi*, au lieu de *envers moi;* cette compagnie s'est rendue difficile *vis-à-vis du roi*, au lieu de *envers le roi* ou *avec le roi*. Vous ne trouverez le mot *vis-à-vis* employé en ce sens dans aucun auteur classique du siècle de Louis XIV. (V.) — Voltaire lui-même, encouragé par l'exemple de Racine, de Boileau et de tous nos bons poëtes, a dit, dans *la Mort de César, ingrat à tes bontés;* et l'abbé d'Olivet, qui n'était qu'un grammairien, appuie cette manière de s'exprimer d'une citation de Vaugelas. (P.)

[5] *Manquement* n'est plus d'usage; nous disons, *manque;* et ce *manque de foi* est une expression trop faible pour exprimer l'horrible perfidie que Pompée soupçonne. (V.)

[6] Pompée ne se servit certainement pas de cette figure, *descendre chez Pluton*. Il ne faut pas faire parler un héros en poëte. (V.)

[1] *S'en moque* est comique et trivial. Je ne sais pourquoi Corneille feint que Pompée s'aperçoit du dessein de Septime; car s'il le devine, il ne doit pas quitter son vaisseau, dans lequel sans doute il a des soldats : il doit prendre le chemin de Carthage. (V.)

Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme.

C'est le sentiment que l'histoire prête à Pompée. *S'en moque* est peut-être ici l'expression la plus convenable, parce qu'elle caractérise le mieux cet héroïque dédain de Pompée. Ce vers et les trois suivants ont toujours été cités comme des exemples de sublime. Mais, dit Voltaire, si Pompée s'aperçoit du dessein de Septime, il ne doit pas quitter son vaisseau. Oui, si ce grand homme, vaincu à Pharsale, et n'ayant compté que sur l'Égypte, ne voulait que fuir la mort; mais la trahison qu'il éprouve, en lui ôtant toute espérance de relever son parti, ne lui laisse plus d'autre choix que celui d'une mort glorieuse. (*P.*)

[2] *Un cœur qui croit*. Cela ne serait pas souffert aujourd'hui. (V.) — Nous sommes toujours étonnés de voir combien un poëte, en jugeant à froid ce qui a été écrit avec enthousiasme, peut oublier non-seulement les priviléges de son art, mais ce qu'il écrivait lui-même lorsqu'il ne recevait de loi que de son génie. *Un cœur qui croit*, dit Voltaire, ne serait pas souffert aujourd'hui. Lui-même pourtant, par une figure plus hardie, avait fait dire à Mérope :

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette.

Croyait-il donc alors qu'un cœur eût des yeux? Non; mais il écrivait en poëte; et dans quelques-unes de ses remarques, il semble ne juger que d'après des dictionnaires. (P.)

Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome,
Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme,
Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,
De ces quatre enragés admire la fureur [1].

CLÉOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes!
N'imputez rien aux lieux, reconnaissez les mains;
Le crime de l'Égypte est fait par des Romains.
Mais que fait et que dit ce généreux courage?

ACHORÉE.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
A son mauvais destin en aveugle obéit,
Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit [2],
De peur que d'un coup d'œil contre une telle offense
Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
Aucun gémissement à son cœur échappé
Ne le montre, en mourant, digne d'être frappé [3]:
Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle [4]
Ce qu'eut de beau sa vie, et ce qu'on dira d'elle;
Et tient la trahison que le roi leur prescrit
Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit [5].
Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre;
Et son dernier soupir est un soupir illustre [1],
Qui, de cette grande âme achevant les destins,
Étale tout Pompée aux yeux des assassins.
Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,
Par le traître Septime indignement tranchée,
Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats;
On descend, et pour comble à sa noire aventure
On donne à ce héros la mer pour sépulture,
Et le tronc sous les flots roule dorénavant
Au gré de la fortune, et de l'onde, et du vent.
La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
Défend ce cher époux de la voix et des yeux,
Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux;
Et cédant tout à coup à la douleur plus forte,
Tombe, dans sa galère, évanouie, ou morte.
Les siens en ce désastre, à force de ramer,
L'éloignent de la rive, et regagnent la mer.
Mais sa fuite est mal sûre: et l'infâme Septime,
Qui se voit dérober la moitié de son crime,
Afin de l'achever, prend six vaisseaux au port,
Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.
Cependant Achillas porte au roi sa conquête:
Tout le peuple tremblant en détourne la tête;
Un effroi général offre à l'un sous ses pas
Des abîmes ouverts pour venger ce trépas;
L'autre entend le tonnerre; et chacun se figure
Un désordre soudain de toute la nature;
Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,
Présente à leur terreur l'excès des châtiments!
Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
Dans une âme servile un généreux courage,
Examine d'un œil et d'un soin curieux
Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre [2],

[1] *Ces quatre enragés* est aujourd'hui du bas comique; il ne l'était pas alors. *Enragé* faisait le même effet que l'*arrabiato* des Italiens, et l'*enraged* des Anglais: *admire* est insoutenable. (V.) — *Admire la fureur* ne nous paraît pas insoutenable, et Voltaire ne l'avait pas critiqué dans sa première édition. (P.)

[2] J'ai vu autrefois admirer ce vers; et depuis j'ai vu tous les connaisseurs le condamner comme une exagération, comme un vain ornement, et même comme une pensée fausse. On peut dédaigner de regarder un ami perfide; mais dédaigner de regarder le ciel, parce qu'on se suppose trahi par le ciel, cela est d'un capitan plutôt que d'un héros. (V.)

[3] N'est-ce pas là encore une fausse idée? Pourquoi Pompée aurait-il été *digne d'être frappé*, s'il eût gémi? et que veut dire *digne d'être frappé?* Quelle enflure! quelle fausse grandeur! (V.)

[4] Il vaut mieux suivre, comme Homère, la nature jusque dans ses faiblesses que de s'écarter d'elle trop loin, en cherchant un merveilleux qui lui est contraire; comme Corneille, quand il dit que Pompée, dans le moment même qu'il est percé de coups par les assassins,

Immobile à leurs coups, en lui-même rappelle...

Le plus grand homme n'est point indifférent à un pareil moment; il ne croit pas qu'il soit au-dessous de lui d'y penser. (L. RACINE.) — *Immobile* n'a et ne peut avoir de régime: car, en toute langue, on n'est immobile ni à quelque chose ni en quelque chose. (V.) — *Immobile à leurs coups* nous paraît l'expression que le poëte devait choisir, parce que aucune autre ne peindrait mieux la situation et le courage tranquille de Pompée. Lorsque Racine, dans un seul vers, a fait dire à Hermione:

Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes,

il ne consultait que la passion et son génie, sans s'arrêter aux scrupules de la grammaire. (P.)

[5] Quoi, Pompée ne daigne pas songer qu'on l'assassine! quoi, il ne daigne pas *prêter l'esprit* à vingt coups de poignard qu'il reçoit! Il n'y a rien au monde de plus faux, de plus romanesque; et *cette vertu qui augmente ainsi son lustre dans leur crime!* Quelles peines l'auteur se donne pour montrer de l'esprit faux, et pour s'expliquer en énigmes! (V.) — Cette pensée nous paraît en effet de l'exagération la plus outrée. Le génie de Corneille, monté à l'hyperbole par celui de Lucain, passe évidemment la mesure dans quelques parties de ce beau récit: mais involontairement, et peut-être par le préjugé d'une vieille habitude, nous avons peine à nous défendre d'un sentiment d'admiration pour cet autre vers que Voltaire condamne:

Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit. (P.)

[1] Ce mot *illustre* ne peut convenir à un *soupir;* de plus, un *soupir* n'est-il pas une espèce de gémissement? Achorée vient de dire que Pompée n'a poussé aucun gémissement; et comment un *soupir* peut-il *étaler tout Pompée?* Corneille a voulu traduire le *seque probat moriens* de Lucain; il *prouve en mourant qu'il est Pompée*. Ce peu de mots est vrai, simple et noble; mais un *soupir illustre* n'est pas tolérable. (V.)

[2] Le mot de *chétive* ne passerait pas aujourd'hui. Il me paraît

Et d'un peu de poussière élever un tombeau
A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
On voit d'ailleurs César venir de Thessalie :
Une flotte paraît, qu'on a peine à compter...

CLÉOPATRE.

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre ;
Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre [1] :
César vient, elle est reine, et Pompée est vengé ;
La tyrannie est bas, et le sort a changé.
Admirons cependant le destin des grands hommes,
Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes [2].
Ce prince d'un sénat maître de l'univers,
Dont le bonheur semblait au-dessus du revers,
Lui que sa Rome a vu plus craint que le tonnerre,
Triompher en trois fois des trois parts de la terre [3],
Et qui voyait encore en ces derniers hasards
L'un et l'autre consul suivre ses étendards ;
Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie :
On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
Arbitres souverains d'un si noble destin ;
Un roi qui de ses mains a reçu la couronne
A ces pestes de cour lâchement l'abandonne.
Ainsi finit Pompée ; et peut-être qu'un jour
César éprouvera même sort à son tour [4].
Rendez l'augure faux, dieux, qui voyez mes larmes,
Et secondez partout et mes vœux et ses armes !

CHARMION.

Madame, le roi vient, qui pourra vous ouïr.

qu'il fait ici un très-bel effet, par l'opposition d'une fin si déplorable à la grandeur passée de Pompée. (V.)

[1] *Cléopâtre a de quoi* : on évite aujourd'hui de tels hémistiches. La situation n'en est pas moins intéressante ; rien n'est plus grand que ce moment où Pompée périt, où Cornélie fuit, et ou César arrive. On évite aujourd'hui ces lieux communs, *mettre en poudre*, qui n'étaient employés que pour rimer à *foudre*. (V.)

[2] Cela serait froid en toute autre occasion ; on est peu touché quand on se prépare ainsi, quand on s'arrange pour faire des réflexions ; il vaudrait mieux montrer plus de sentiment. (V.)

[3] On voit bien là le misérable esclavage de la rime. Ce *tonnerre* n'est mis que pour rimer à *terre* : on s'est imaginé, grâce à ces malheureuses rimes, si souvent rebattues, qu'il n'y avait que *tonnerre* et *guerre* qui pussent rimer à *terre*, à cause des deux *rr* qui se trouvent dans ces mots ; on n'a pas fait réflexion que ce double *r* ne se prononce pas. *Abhorre*, qui a deux *r*, rime très-bien avec *adore* et *honore*, qui n'en ont qu'un. L'usage fait tout ; mais c'est un usage bien condamnable de se donner des entraves si ridicules. La rime est faite pour l'oreille. On prononce *terre* comme *père*, *mère* ; et puisque *abhorre* rime avec *adore*, *terre* doit rimer avec *mère*. (V.)

[4] Cette idée est fort belle, et d'autant plus convenable, que le jour même on conspire contre César. (V.) — Elle l'est encore par une autre raison ; c'est qu'on peut la regarder comme un pressentiment prophétique de la mort de César, qui fut en effet assassiné comme Pompée. Les poëtes n'ont jamais négligé ces espèces de prédictions. (P.)

SCÈNE III.

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION.

PTOLOMÉE.

Savez-vous le bonheur dont nous allons jouir,
Ma sœur ?

CLÉOPATRE.

Oui, je le sais, le grand César arrive :
Sous les lois de Photin je ne suis plus captive.

PTOLOMÉE.

Vous haïssez toujours ce fidèle sujet ?

CLÉOPATRE.

Non, mais en liberté je ris de son projet [1].

PTOLOMÉE.

Quel projet faisait-il dont vous pussiez vous plaindre ?

CLÉOPATRE.

J'en ai souffert beaucoup, et j'avais plus à craindre.
Un si grand politique est capable de tout ;
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLOMÉE.

Si je suis ses conseils, j'en connais la prudence.

CLÉOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLOMÉE.

Pour le bien de l'État tout est juste en un roi.

CLÉOPATRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moi ;
Après ma part du sceptre, à ce titre usurpée,
Il en coûte la vie et la tête à Pompée [2].

PTOLOMÉE.

Jamais un coup d'État ne fut mieux entrepris.
Le voulant secourir, César nous eût surpris ;
Vous voyez sa vitesse ; et l'Égypte troublée
Avant qu'être en défense en serait accablée ;
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en sûreté mon trône et votre cœur.

CLÉOPATRE.

Je ferai mes présents, n'ayez soin que des vôtres [3],
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

[1] Le spectateur est indigné qu'après la mort du grand Pompée, dont il est rempli, Ptolémée et Cléopâtre s'amusent à parler de Photin, et que Cléopâtre dise en vers de comédie qu'elle *rit de son projet*. Il faut, autant qu'on le peut, fixer toujours l'attention du public sur les grands objets, et parler peu des petits, mais avec dignité. Cette froide scène devient encore moins tragique par les petites ironies du frère et de la sœur. (V.)

[2] Quand on dit *la vie*, *la tête* est de trop. (V.)

[3] *Je ferai mes présents* est de la dernière indécence, surtout dans la bouche d'une femme galante. *N'ayez soin que des vôtres* paraît encore plus insupportable quand il s'agit de la tête de Pompée. (V.)

PTOLOMÉE.

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLÉOPATRE.

Vous pouvez dire encore, étant de même rang,
Étant rois l'un et l'autre; et toutefois je pense
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLOMÉE.

Oui, ma sœur; car l'État, dont mon cœur est content,
Sur quelques bords du Nil à grand'peine s'étend :
Mais César, à vos lois soumettant son courage,
Vous va faire régner sur le Gange et le Tage.

CLÉOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la sais régler :
Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler.
Ne parlons point ici du Tage, ni du Gange;
Je connais ma portée, et ne prends point le change [1].

PTOLOMÉE.

L'occasion vous rit, et vous en userez.

CLÉOPATRE.

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

PTOLOMÉE.

J'en espère beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLÉOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage;
Mais, quelque occasion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui;
Je ne garde pour vous ni haine, ni colère;
Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère.

PTOLOMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLÉOPATRE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.

PTOLOMÉE.

Votre façon d'agir le fait assez connaître.

CLÉOPATRE.

Le grand César arrive, et vous avez un maître.

PTOLOMÉE.

Il l'est de tout le monde, et je l'ai fait le mien.

[1] Je connais ma portée, et ne prends point le change...
Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère. —
Vous montrez cependant un peu bien du mépris, etc.

Tout cela est d'un comique si froid, que plusieurs personnes sont étonnées que Corneille ait pu passer si rapidement du pathétique et du sublime à ce style bourgeois, et qu'il n'ait point eu quelque ami qui l'ait fait apercevoir de ces disparates. On l'a déjà dit, Corneille n'était plus le même quand il n'était plus soutenu par la majesté du sujet : et il ne vivait pas dans un temps où l'on connût encore toutes les bienséances du dialogue, la pureté du style, l'art aussi nécessaire que difficile de dire les petites choses avec une noblesse élégante. On ne peut trop répéter que la plupart des défauts de Corneille sont ceux de son siècle.

. . . Je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère,

vers de comédie, et mauvais vers. *Un peu bien du mépris* n'est pas français. (V.)

CLÉOPATRE.

Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le sien.
Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même :
Je garderai pour vous l'honneur du diadème.
Photin vous vient aider à le bien recevoir;
Consultez avec lui quel est votre devoir.

SCÈNE IV.

PTOLOMÉE, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

J'ai suivi tes conseils; mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée [1];
Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignités,
Je m'allais emporter dans les extrémités [2] :
Mon bras, dont ses mépris forçaient la retenue,
N'eût plus considéré César ni sa venue,
Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,
De se plaindre à Pompée auparavant qu'à lui [3].
L'arrogante! à l'ouïr elle est déjà ma reine;
Et si César en croit son orgueil et sa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet,
De son frère et son roi je deviens son sujet.
Non, non; prévenons-la : c'est faiblesse d'attendre
Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre :
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner;
Otons-lui les moyens de plaire et de régner;
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades,
Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades [4].

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César
Pour attacher l'Égypte aux pompes de son char [5].
Ce cœur ambitieux, qui, par toute la terre,
Ne cherche qu'à porter l'esclavage et la guerre,
Enflé de sa victoire, et des ressentiments
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amants [6],
Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,
Prendrait l'occasion de venger ce qu'il aime;

[1] *Elle s'est emportée dans l'insolence* est un barbarisme et un solécisme. Il faut, *jusqu'à l'insolence elle s'est emportée.* (V.)

[2] On s'emporte à quelque extrémité, et non *dans* les extrémités. Ptolémée doit-il dire qu'il a été tenté de tuer sa sœur? Il me semble qu'au théâtre on ne doit parler de meurtre que dans les grandes passions ou dans les grands intérêts, et non pas après une scène d'ironie et de picoterie. (V.)

[3] *Auparavant qu'à lui* n'est pas français. Cet adverbe absolu n'admet aucune relation, aucun régime. Il faut, *avant qu'à lui.* (V.)

[4] Ces deux vers sont du style comique. On peut trouver de telles observations minutieuses; mais elles sont faites pour les étrangers : il ne faut rien omettre. (V.)

[5] Attacher l'Égypte à des pompes! (V.)

[6] Un ministre d'État, et même un scélérat, qui parle de vrais amants, et des ressentiments qu'une perte imprime aux vrais amants! (V.)

Et, pour s'assujettir et vos États et vous,
Imputerait à crime un si juste courroux.

PTOLOMÉE.

Si Cléopâtre vit, s'il la voit, elle est reine.

PHOTIN.

Si Cléopâtre meurt, votre perte est certaine.

PTOLOMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie il faut vous conserver[1].

PTOLOMÉE.

Quoi! pour voir sur sa tête éclater ma couronne?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur[2].

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.
Quelques feux que d'abord il lui fasse paraître,
Il partira bientôt, et vous serez le maître.
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur[3]
Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur :
Il voit encor l'Afrique et l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion, et les jeunes Pompées;
Et le monde à ses lois n'est point assujetti,
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.
Au sortir de Pharsale un si grand capitaine
Saurait mal son métier s'il laissait prendre haleine,
Et s'il donnait loisir à des cœurs si hardis
De relever du coup dont ils sont étourdis[4] :
S'il les vainc, s'il parvient où son désir aspire[5],
Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,
Jouir de sa fortune et de son attentat,
Et changer à son gré la forme de l'État.
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire;
Et lui déférant tout, veuillez vous souvenir
Que les événements régleront l'avenir.
Remettez en ses mains trône, sceptre, couronne[6],
Et, sans en murmurer, souffrez qu'il en ordonne :
Il en croira sans doute ordonner justement,
En suivant du feu roi l'ordre et le testament;
L'importance d'ailleurs de ce dernier service
Ne permet pas d'en craindre une entière injustice.
Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
Louez son jugement, et laissez-le partir.
Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,
Nous aurons et la force et les intelligences.
Jusque-là réprimez ces transports violents
Qu'excitent d'une sœur les mépris insolents :
Les bravades enfin sont des discours frivoles,
Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLOMÉE.

Ah! tu me rends la vie et le sceptre à la fois :
Un sage conseiller est le bonheur des rois.
Cher appui de mon trône, allons sans plus attendre,
Offrir tout à César, afin de tout reprendre;
Avec toute ma flotte allons le recevoir,
Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir[1].

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE[2].

CHARMION, ACHORÉE.

CHARMION.

Oui, tandis que le roi va lui-même en personne
Jusqu'aux pieds de César prosterner sa couronne[3],
Cléopâtre s'enferme en son appartement,

[1] Cet *avec joie* est ridicule : il devait dire, *pour la perdre sans vous nuire, pour vous venger avec sûreté*. (V.)

[2] Il faut avoir l'attention d'éviter ces façons de parler employées dans le style bas; *passe, passe* fait un effet ridicule. (V.)

[3] *L'amour* qui donne de *l'ardeur!* (V.)

[4] On relève de maladie, on ne relève pas d'un coup. (V.)

[5] Évitez toujours ces syllabes rudes et sèches. (V.)

[6] Ce ne sont point trois choses différentes, c'est la même idée sous trois diverses figures; c'est un pléonasme, une négligence. (V.)

[1] Notre langue ne permet guère qu'on applique à des choses inanimées des verbes qui ne sont appropriés qu'à des choses animées. On séduit un homme; et, par une métaphore très-juste, on séduit sa passion : mais quand on séduit un homme puissant, ce n'est pas son pouvoir qu'on séduit. Cette impropriété de termes est souvent ce qui révolte le lecteur, sans qu'il s'aperçoive d'où naît son dégoût. Les poëtes comme Boileau et Racine, qui n'emploient jamais que des métaphores justes, qui écrivent toujours purement, sont lus de tout le monde, et il n'y a pas un seul de leurs vers que les amateurs ne relisent cent fois, et ne sachent par cœur; mais on ne lit des autres que quelques endroits de génie, dont la beauté supérieure s'élève au-dessus des règles de la syntaxe et de la correction du style. (V.)

[2] Corneille, dans l'examen de *Pompée*, dit qu'on a trouvé mauvais qu'Achorée fasse le récit intéressant qui suit à une simple suivante; il donne pour réponse que cette suivante tient lieu de la reine : mais, encore une fois, les récits intéressants ne doivent être faits qu'aux principaux personnages. On est mécontent de voir une suivante qui dit que sa maîtresse, *dans son appartement, de César attend le compliment sans s'en émouvoir*. Ces scènes inutiles, et par conséquent froides, prouvent que presque toutes les tragédies françaises sont trop longues : on les appelle des scènes de *remplissage;* ce mot est leur condamnation. (V.)

[3] On ne prosterne point une couronne; on se prosterne, on dépose une couronne; on la dépose aux pieds, et non jusqu'aux pieds. (V) — Que voulait peindre Corneille? l'extrême avilissement d'un roi; et toute autre expression que celle de *prosterner sa couronne* eût affaibli sa pensée. Prosterner, on le sait, est un de ces verbes qui, dans l'usage ordinaire, ne se conju-

Et, sans s'en émouvoir, attend son compliment.
Comment nommerez-vous une humeur si hautaine[1] ?

ACHORÉE.

Un orgueil noble et juste, et digne d'une reine
Qui soutient avec cœur et magnanimité
L'honneur de sa naissance et de sa dignité :
Lui pourrai-je parler?

CHARMION.

Non; mais elle m'envoie
Savoir à cet abord ce qu'on a vu de joie[2];
Ce qu'à ce beau présent César a témoigné[3];
S'il a paru content, ou s'il l'a dédaigné;
S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire[4];
Ce qu'à nos assassins enfin il a su dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets
Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits[5].
Je ne sais si César prendrait plaisir à feindre;
Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre :
S'ils aimaient Ptolomée, ils l'ont fort mal servi.
Vous l'avez vu partir, et moi je l'ai suivi.
Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné la ville[6],
Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille :
Il venait à plein voile[7]; et si dans les hasards
Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,
Sa flotte, qu'à l'envi favorisait Neptune,
Avait le vent en poupe ainsi que sa fortune[8].
Dès le premier abord notre prince étonné
Ne s'est plus souvenu de son front couronné;
Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse;
Toutes ses actions ont senti la bassesse :
J'en ai rougi moi-même, et me suis plaint à moi
De voir là Ptolomée, et n'y voir point de roi;
Et César, qui lisait sa peur sur son visage,
Le flattait par pitié pour lui donner courage.
Lui, d'une voix tombante offrant ce don fatal :
« Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival;
« Ce que n'ont pu les dieux dans votre Thessalie,
« Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie :
« En voici déjà l'un, et pour l'autre, elle fuit;
« Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit[1]. »
A ces mots Achillas découvre cette tête :
Il semble qu'à parler encore elle s'apprête;
Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
En sanglots mal formés exhale sa douleur;
Sa bouche encore ouverte et sa vue égarée
Rappellent sa grande âme à peine séparée;
Et son courroux mourant fait un dernier effort
Pour reprocher aux dieux sa défaite et sa mort.
César, à cet aspect, comme frappé du foudre[2],
Et comme ne sachant que croire ou que résoudre[3],
Immobile, et les yeux sur l'objet attachés,
Nous tient assez longtemps ses sentiments cachés;
Et je dirai, si j'ose en faire conjecture[4],
Que, par un mouvement commun à la nature,
Quelque maligne joie en son cœur s'élevait,
Dont sa gloire indignée à peine le sauvait[5].
L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise
Chatouillait malgré lui son âme avec surprise,
Et de cette douceur son esprit combattu
Avec un peu d'effort rassurait sa vertu.
S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie;
Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,

ment qu'avec un pronom. On ne prosterne point, on se prosterne; mais tout poëte qui, en faveur d'une pensée forte ou d'une image heureuse, ne sait pas s'affranchir de la tyrannie de l'usage, ne sera jamais qu'un poëte médiocre. Il faut sans doute respecter la langue; mais c'est la respecter que de l'enrichir, et c'est aux poëtes surtout qu'elle doit ce qu'elle a de plus noble et le plus pompeux. Racine, Boileau, Corneille lui-même, ont bâti la nôtre, et l'ont élevée à une perfection que sans eux elle n'eût jamais acquise. *Prosterner sa couronne* est une figure hardie qui sera toujours applaudie de tous ceux qui se connaissent en poésie; eh! qui devait mieux s'y connaître que Voltaire? (P.)

[1] *Humeur* n'est pas plus noble que *beau présent.* (V.)

[2] *Ce qu'on a vu de joie* ne peut se dire dans le style tragique, quoique ce soit une suivante qui parle. (V.)

[3] *Ce beau présent* est comique. (V.)

[4] *Traite* exige un régime; ce verbe n'est neutre que lorsqu'on parle d'un traiteur. (V.)

[5] Ce vers est un peu de comédie. (V.)

[6] *Ont éloigné la ville* est un solécisme. Il fallait *se sont éloignés de*, ou plutôt une autre expression, un autre tour. (V.)

[7] Il venait à plein voile, etc.

Est un solécisme : *voile* de vaisseau a toujours été féminin; *voile* qui couvre, masculin. (V.)

[8] N'est-ce pas là une réflexion inutile, et en même temps trop recherchée? Pourquoi dire que son vaisseau avait le vent en poupe? pourquoi comparer la fortune de César à ce vaisseau? Quel rapport de ces idées avec la réception dont il s'agit? La peinture de l'humiliation de Ptolémée est admirable, parce qu'elle est vraie; celle de la tête de Pompée, qui semble s'apprêter à parler, n'est pas si vraie : cela sent le poëte; et dès lors on n'est plus si touché. Un mort n'a pas la vue égarée. (V.)

[1] *Un des miens;* il semble que ce soit un de ses vaisseaux, et Ptolémée entend un de ses officiers. Ces méprises sont assez communes dans notre langue; il faut y prendre garde soigneusement (V.)

[2] Ce n'est pas un coup de foudre pour César que la mort de Pompée. (V.) — Non, sans doute, la mort de Pompée n'est pas un coup de foudre pour César; ce qui n'empêche pas qu'au spectacle affreux et inattendu de cette tête, César ne puisse être frappé comme d'un coup de foudre : dans son trouble, il peut même d'abord, comme le dit Achorée, ne savoir ce qu'il doit croire. Est-ce bien par les ordres de Ptolémée que Pompée a péri? sont-ce les assassins de ce grand homme qui osent lui présenter sa tête? que résoudra-t-il? Tous ces sentiments sont vrais et naturels. (P.)

[3] Il doit savoir certainement *que croire* en voyant la tête de Pompée. (V.)

[4] Expression un peu triviale. (V.)

[5] Quelle peinture, et quelle vérité! que ces grands traits effacent de fautes! Rien n'est plus beau que cette tirade; elle fait voir en même temps qu'il fallait mettre ce récit intéressant dans la bouche d'un personnage plus important qu'Achorée. (V.)

Examine en secret sa joie et ses douleurs,
Les balance, choisit, laisse couler des pleurs;
Et, forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
Se montre généreux par un trait de faiblesse :
Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,
Lève les mains ensemble et les regards aux cieux,
Lâche deux ou trois mots contre cette insolence;
Puis tout triste et pensif il s'obstine au silence,
Et même à ses Romains ne daigne repartir
Que d'un regard farouche et d'un profond soupir.
Enfin ayant pris terre avec trente cohortes,
Il se saisit du port, il se saisit des portes,
Met des gardes partout et des ordres secrets [1],
Fait voir sa défiance, ainsi que ses regrets,
Parle d'Égypte en maître et de son adversaire,
Non plus comme ennemi, mais comme son beau-père.
Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendait,
Ce qu'au juste Osiris la reine demandait.
Je vais bien la ravir avec cette nouvelle [2].
Vous, continuez-lui ce service fidèle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient. Allez,
Peignez-lui bien nos gens pâles et désolés;
Et moi, soit que l'issue en soit douce ou funeste,
J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

SCÈNE II.

CÉSAR, PTOLOMÉE, LÉPIDE, PHOTIN, ACHORÉE; SOLDATS ROMAINS, SOLDATS ÉGYPTIENS.

PTOLOMÉE.

Seigneur, montez au trône, et commandez ici.

CÉSAR.

Connaissez-vous César, de lui parler ainsi [3]?
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie [1]!
Certes, Rome à ce coup pourrait bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter;
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs, avec l'âme et le sang,
Et la haine du nom, et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre :
S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre [2];
Et le trône et le roi se seraient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :
Votre chute eût valu la plus haute victoire;
Et si votre destin n'eût pu vous en sauver,
César eût pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une si noble envie.
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie?
Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect au moindre des Romains [3]?
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale?
Et par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
La puissance absolue et de vie et de mort?
Moi qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée,
Et que de mon bonheur vous ayez abusé
Jusqu'à plus attenter que je n'aurais osé?
De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme
Ce camp où vous tranchez du souverain de Rome,
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront [4]
Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont?
Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule
Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant

[1] Cela est impropre; on met des gardes, et on donne des ordres. (V.)

[2] Vers familier de comédie. *La ravir avec une nouvelle!* (V.)

[3] Beaucoup de bons juges ont trouvé que César affecte ici un peu trop de rodomontade; que la véritable grandeur est plus simple; que les Romains ne regardaient point le trône comme une infamie; qu'ils avaient au contraire aboli chez eux le nom de roi, comme trop dangereux à Rome; que les Romains n'avaient aucun mépris pour un roi d'Égypte; que César joue un peu sur le mot; que quand Ptolémée lui dit, *montez au trône*, il veut dire seulement, *soyez ici le maître*, et non pas, *faites-vous couronner roi d'Égypte;* qu'enfin César répond à un compliment très-raisonnable par des hauteurs qui sentent plus la vanité que la grandeur. Ces critiques peuvent être fondées; mais peut-être est-il nécessaire d'enfler un peu la grandeur romaine sur le théâtre, comme on place des figures colossales dans de vastes enceintes. Il est bien certain que quand Ptolémée dit à César, *commandez ici*, il ne lui dit pas, *prenez le titre de roi d'Égypte*, au lieu de celui d'*imperator*, de *consul*, de *triumvir :* mais César veut humilier Ptolémée. Le spectateur est charmé de voir ce roi abaissé et confondu, et les reproches sur la mort de Pompée sont admirables. (V.)

[1] Jamais on n'a tenu *le trône égal à l'infamie :* il n'y a là qu'un faux air de grandeur, et tout faux air est puéril. César tenait si peu le trône égal à l'infamie, qu'il voulut depuis être reconnu roi. Les Romains craignaient chez eux la royauté; mais le trône ailleurs n'était point infâme. (V.)

[2] Ce vers n'est pas trop intelligible; le reste fait un très-bel effet. Ptolémée joue là un indigne rôle; mais on aime à voir un roi abaissé devant César. Lorsque Corneille fait parler Ptolémée, les vers sont faibles; César s'exprime fortement : tel était le génie de Corneille : le sublime de César passe jusque dans l'âme du lecteur. (V.) — Le sens de ce vers n'a rien d'obscur, à ce qu'il nous semble. Pompée, qui avait fait Ptolémée roi, aurait pu être flatté de cette offre, qu'il eût regardée de la part de ce prince comme un sentiment de reconnaissance; mais il ne l'eût point acceptée : l'orgueil romain consistait à donner des couronnes, et à les mépriser. (P.)

[3] Cela n'est pas vrai, puisque Ptolémée avait des chevaliers romains à son service. (V.)

[4] *Un coup qui fait affront sur un chef* n'est pas élégant. (V.)

Lui faisait de ma tête un semblable présent[1] ?
Grâces à ma victoire, on me rend des hommages
Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages;
Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :
Si César en jouit, ce n'est que par bonheur.
Amitié dangereuse, et redoutable zèle,
Que règle la fortune, et qui tourne avec elle!
Mais parlez, c'est trop être interdit et confus.

PTOLOMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus;
Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.
Étant né souverain, je vois ici mon maître :
Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
Où je n'ai point encore agi qu'en commandant[2],
Je vois une autre cour sous une autre puissance,
Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
De votre seul aspect je me suis vu surpris :
Jugez si vos discours rassurent mes esprits;
Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
Que forme le respect, que la crainte redouble,
Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
De voir tant de colère et tant de majesté.
Dans ces étonnements dont mon âme est frappée
De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
Il me souvient pourtant que s'il fut notre appui,
Nous vous dûmes dès lors autant et plus qu'à lui :
Votre faveur pour nous éclata la première,
Tout ce qu'il fit après fut à votre prière :
Il émut le sénat pour des rois outragés,
Que sans cette prière il aurait négligés;
Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances
Eussent peu fait pour nous, seigneur, sans vos finances[3];
Par là de nos mutins le feu roi vint à bout;
Et pour en bien parler, nous vous devons le tout[4].
Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre[5];

[1] Cela est beau, parce que cela est vrai. Il n'y a là ni déclamation ni enflure. (V.)

[2] Le *point* est de trop; c'est un solécisme. (V.)

[3] Le mot de *finances* n'est pas plus fait pour la tragédie que celui de *caissier*. (V.)

[4] Expression trop faible, trop commune. Ne finissez jamais un vers par ces mots, *le tout;* ils ne sont ni harmonieux, ni nobles. *Le tout*, est du style de bureau. (V.)

[5] On ne peut trop remarquer avec quel soin pénible il faut éviter ce concours de syllabes dures, dont les auteurs ne s'aperçoivent pas dans la chaleur de la composition. *Jusqu'à ce qu'à* révolte l'oreille : *se prendre à quelqu'un* est du discours familier; et *s'en prendre* est quelquefois fort noble : *Répondez du succès, ou je m'en prends à vous.* De plus, *se prendre* ne signifie pas attaquer, comme Corneille le prétend ici; il signifie le contraire, chercher un appui, un secours : en tombant, il se prit à un arbre, qui le garantit; dans le malheur, on se prend à tout, c'est-à-dire, on se fait une ressource de tout ce qu'on trouve; dans le malheur, *on s'en prend à tout*, signifie, on accuse tout, on se plaint de tout. (V.)

Mais voyant son pouvoir, de vos succès jaloux[1],
Passer en tyrannie, et s'armer contre vous...

CÉSAR.

Tout beau : que votre haine en son sang assouvie[2]
N'aille point à sa gloire; il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier;
Et justifiez-vous, sans le calomnier.

PTOLOMÉE.

Je laisse donc aux dieux à juger ses pensées,
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités;
Que, comme il vous traitait en mortel adversaire,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire;
Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours[3],
Jusque dans les enfers chercherait du secours[4];
Ou qu'enfin, s'il tombait dessous votre puissance,
Il nous fallait pour vous craindre votre clémence;
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendît malheureux.
J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême
Nous vous devions, seigneur, servir malgré vous-même;
Et sans attendre d'ordre en cette occasion,
Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion[5].
Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime :
Mais pour servir César rien n'est illégitime.
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver :
Vous pouvez en jouir, et le désapprouver;
Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR.

Vous cherchez, Ptolomée, avecque trop de ruses[6]
De mauvaises couleurs et de froides excuses.
Votre zèle était faux, si seul il redoutait
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitait[7] :
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles,
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur seul m'engage, et que pour terminer[8]

[1] Un pouvoir jaloux d'un succès! (V.)

[2] On a déjà remarqué ailleurs que ce mot familier, *tout beau*, ne doit jamais entrer dans la tragédie. (V.)

[3] *Et que*, n'ayant point été précédé d'un autre *que*, est une faute de grammaire, mais de ces fautes qui cessent de l'être dans la poésie animée. (V.)

[4] *Les enfers* sont ici d'un déclamateur, et non pas d'un homme qui donne de bonnes raisons. (V.)

[5] Il veut dire, Mon zèle ardent a pris cette occasion; mais c'est une expression bien étrange, *j'ai pris cette occasion pour assassiner Pompée.* (V.)

[6] Les comédiens disent, *avec de faibles ruses*, *avecque* était trop dur. (V.)

[7] *A pleins vœux* ne se dit plus. (V.)

[8] *Où l'honneur seul m'engage, et que pour*, etc.; cela n'est

Je ne veux que celui de vaincre et pardonner,
Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,
Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes frères;
Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.
O combien d'allégresse une si triste guerre
Aurait-elle laissé dessus toute la terre,
Si Rome avait pu voir marcher en même char,
Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César!
Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.
O crainte ridicule autant que criminelle!
Vous craigniez ma clémence! ah! n'ayez plus ce soin;
Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin [1].
Si je n'avais égard qu'aux lois de la justice,
Je m'apaiserais Rome avec votre supplice,
Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
Ni votre dignité, vous pussent garantir;
Votre trône lui-même en serait le théâtre :
Mais, voulant épargner le sang de Cléopâtre,
J'impute à vos flatteurs toute la trahison,
Et je veux voir comment vous m'en ferez raison;
Suivant les sentiments dont vous serez capable
Je saurai vous tenir innocent ou coupable.
Cependant à Pompée élevez des autels;
Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels;
Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes;
Et surtout pensez bien au choix de vos victimes.
Allez y donner ordre, et me laissez ici
Entretenir les miens sur quelque autre souci.

SCÈNE III.

CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

CÉSAR.

Antoine, avez-vous vu cette reine adorable?

ANTOINE.

Oui, seigneur, je l'ai vue : elle est incomparable [2];
Le ciel n'a point encor, par de si doux accords,
Uni tant de vertus aux grâces d'un beau corps [3].
Une majesté douce épand sur son visage
De quoi s'assujettir le plus noble courage;
Ses yeux savent ravir, son discours sait charmer;
Et si j'étais César, je la voudrais aimer.

CÉSAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme [1]?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire, et la croyant dans l'âme;
Par un refus modeste et fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, et la croit mériter [2].

CÉSAR.

En pourrai-je être aimé [3]?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous seul attend son diadème,
Qui n'espère qu'en vous! douter de ses ardeurs,
Vous qui la pouvez mettre au faîte des grandeurs [4]!
Que votre amour sans crainte à son amour prétende;
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende;
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois;
Et surtout elle craint l'amour de Calphurnie :
Mais l'une et l'autre crainte à votre aspect bannie,
Vous ferez succéder un espoir assez doux [5],
Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes;
Allons, ne tardons plus.

ANTOINE.

Avant que de la voir,
Sachez que Cornélie est en votre pouvoir;
Septime vous l'amène, orgueilleux de son crime,
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime :
Dès qu'ils ont abordé, vos chefs, par vous instruits,
Sans leur rien témoigner, les ont ici conduits.

CÉSAR.

Qu'elle entre. Ah! l'importune et fâcheuse nouvelle [6]!

pas français; il fallait *guerres où l'honneur m'engage, où je ne veux que vaincre et pardonner, où mes plus grands ennemis*, etc. (V.)

[1] *Souhaitez-la plutôt* est sublime; et quoique les vers suivants étendent peut-être un peu trop cette pensée, ils ne la déparent pas; tant on aime à voir le crime puni, et un roi confondu par un Romain. (V.)

[2] Après ce discours noble et vigoureux de César, le lecteur est indigné de voir Antoine faire le personnage d'entremetteur, et de lui entendre dire *que cette reine adorable est incomparable, que son corps est si beau, qu'il la voudrait aimer.* Ce n'est pas là César, ce n'est pas là Antoine; c'est un amoureux de comédie qui parle à un valet. On a substitué à ce demi-vers, *je l'ai vue, ô César!* cet autre, *oui, seigneur, je l'ai vue. L'incomparable* exigeait plutôt une correction. (V.)

[3] *Par de si doux accords*, hémistiche d'églogue, qui, joint aux *grâces d'un beau corps*, rend tout ce morceau indigne de la tragédie. (V.) — Le lecteur n'est pas indigné. S'il est instruit, il sait que ces fautes, comme Voltaire ne peut s'empêcher quelquefois d'en convenir, appartiennent moins à Corneille qu'à son siècle, et qu'il en est plusieurs, comme Voltaire vient aussi de le dire, qui ne méritent guère plus d'attention que des fautes d'orthographe. Si le lecteur est indigné, c'est du ridicule que jette Voltaire sur Corneille, en donnant à Antoine les noms d'*entremetteur* et de *valet;* il suffisait d'observer que cette scène n'a pas la dignité de la tragédie. (P.)

[1] Au moins il fallait *comment a-t-elle reçu?* (V.)

[2] Madrigal de comédie. (V.)

[3] En pourrai-je être aimé?

est trop comique. (V.)

[4] . . . . Douter de ses ardeurs,
Vous qui la pouvez mettre au faîte des grandeurs!

est au-dessous du style de la comédie. (V.)

[5] Il faut toujours un régime à *succéder*. On *succède à*. Tout cet endroit est mal écrit. (V.)

[6] Voici un trait de comédie qui fait un grand tort à la belle

Qu'à mon impatience elle semble cruelle !
O ciel ! et ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reste du jour ?

SCÈNE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, ANTOINE, LÉPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

Seigneur...

CÉSAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître ;
César ne peut souffrir la présence d'un traître,
D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi,
Après avoir servi sous Pompée et sous moi [1].

(*Septime rentre.*)

CORNÉLIE.

César, car le destin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonnière et non pas ton esclave [2],
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur ;
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus ;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi ;
Et bien que le moyen m'en aye été ravi [1],
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'aye ôté le secours et du fer et des ondes,
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur :
Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs, et me voir ta captive ;
Je dois bien toutefois rendre grâces aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande, et non pas Ptolomée.
Hélas ! et sous quel astre, ô ciel ! m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un [prince
Qui doit à mon époux son trône et sa province.
César, de ta victoire écoute moins le bruit ;
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit ;
Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse ;
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce [2],
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les dieux du plus juste parti :
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée,
Pour le bonheur de Rome, à César m'eût donnée !
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison [3] !
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine.
Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine [4],

scène de Cornélie ; tout ce que lui dit César de noble et de grand est gâté par ce vers si déplacé. On voit qu'il voudrait être auprès de sa maîtresse, qu'il ne fera à Cornélie que de vains compliments ; et cela seul répand du froid sur la pièce. D'ailleurs, après la mort de Pompée, la tragédie ne roule plus que sur un rendez-vous de César avec Cléopâtre, sur une bonne fortune ; tout devient hors-d'œuvre : il n'y a ni nœud, ni intrigue. Cornélie n'arrive que pour déplorer la mort de son mari ; mais telle est la beauté de son rôle, qu'elle soutient presque seule la dignité de la pièce. (V.)

[1] Ces quatre vers de César à Septime relèvent tout d'un coup le caractère de César, et le rendent digne d'écouter Cornélie.

[2] Cornélie doit-elle dire à César qu'elle est sa prisonnière, et non pas son esclave ? n'est-ce pas une chose assez reconnue par César ? Jamais les Romains vaincus par des Romains ne furent mis dans l'esclavage. Elle se vante d'appeler César par son nom, et de ne point l'appeler *seigneur :* mais le nom de *seigneur* n'était donné à personne ; c'est un terme dont nous nous servons au théâtre français, et dont Cornélie abuse : il vient du mot latin *senior,* et nous l'avons adopté pour en faire un titre honorifique. Cornélie peut-elle s'excuser de ne pas donner à un Romain un titre français ? doit-elle enfin faire remarquer à César qu'elle parle comme tout le monde parlait alors ? n'est-ce pas une petite attention de Cornélie à faire voir qu'elle veut mettre de la grandeur où il n'y a rien que de très-ordinaire ? Cette affectation, dit le judicieux marquis de Vauvenargues, homme trop peu connu et qui a trop peu vécu, cette affectation est le principal défaut de notre théâtre, et l'écueil ordinaire des poëtes. (V.) — Voltaire a fait la même faute dans *Rome sauvée.* Catilina donne à Cicéron le nom de seigneur :

> Je vous ai déjà dit, seigneur, que votre place
> Avec Catilina permet peu cette audace.

C'est, en effet, un défaut de convenance (P.)

[1] *Aye été* pour *ait été.* Cet *aye*, à la troisième personne, est un solécisme très-commun. On a mis *ait* dans les dernières éditions. On doit surtout remarquer que Cornélie devrait commencer par remercier César, qui vient de chasser ignominieusement de sa présence Septime, l'un des assassins de Pompée. (V.)

[2] Cette imitation de Lucain, *bis nocui mundo*, et tous ces sentiments ne sont-ils pas un peu trop chargés d'ostentation ? Pourquoi Cornélie a-t-elle fait le malheur du monde ? elle n'entra jamais dans les affaires publiques ; c'était une jeune veuve que Pompée fut blâmé d'avoir épousée : elle eut deux maris malheureux, mais ne fut cause du malheur d'aucun. (V.)

[3] Ce souhait d'être la femme de César pour lui porter l'invincible poison d'un astre paraît trop recherché. Cela est encore imité de Lucain, et n'en paraît pas meilleur : il n'est point du tout naturel qu'elle pense être la cause des malheurs de Rome, puisqu'elle n'a point été la cause des guerres civiles. Elle rend grâces aux dieux d'avoir trouvé César ; elle lui demande la vengeance de la mort de son mari, et elle lui dit en même temps qu'elle voudrait l'épouser pour le rendre malheureux ! De pareils jeux d'esprit dégraderaient beaucoup le rôle de Cornélie, si quelque chose pouvait l'avilir. On pourrait dire que cette entrevue de Cornélie et de César est inutile à l'intrigue de la pièce. Cette tragédie (qui est en effet d'un genre particulier qu'il serait très-dangereux d'imiter) se soutient par les beaux morceaux de détail. Il y a des choses admirables dans ce discours de Cornélie. Il serait à souhaiter qu'il y eût moins de cette enflure qui est contraire à la vraie dignité et à la vraie douleur. (V.)

[4] Pourquoi le répéter ? parle-t-elle à un autre qu'à un Romain ? (V.) — En disant à César qu'elle est Romaine, Cornélie ne veut pas lui dire simplement qu'elle est de Rome, comme Voltaire paraît l'entendre, et comme une bourgeoise de Paris

Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne; et sans vouloir qu'il tremble, ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illustre époux noble et digne moitié,
Dont le courage étonne, et le sort fait pitié!
Certes, vos sentiments font assez reconnaître
Qui vous donna la main, et qui vous donna l'être;
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez.
L'âme du jeune Crasse, et celle de Pompée,
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions protecteur de nos dieux,
Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux;
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux
Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,
Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare
N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi,
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi;
Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes;
Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier,
Il m'eût donné moyen de me justifier!
Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie,
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ma victoire, et d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal:
J'eusse alors regagné son âme satisfaite
Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite;
Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque par sa perte, à jamais sans seconde,
Le sort a dérobé cette allégresse au monde,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté tout entière [1]:
Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,
Afin d'être témoin comme, après nos débats,
Je chéris sa mémoire et venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-même et vous quitte un moment [1].
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement [2];
Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,
C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la reine.
Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE.

O ciel que de vertus vous me faites haïr [3]!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLOMÉE.

Quoi! de la même main et de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime, par César indignement chassé,
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé?

ACHILLAS.

Oui, seigneur; et sa mort a de quoi vous apprendre
La honte qu'il prévient et qu'il vous faut attendre.
Jugez quel est César à ce courroux si lent.
Un moment pousse et rompt un transport violent;
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le temps, et porte un coup plus rude:
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré;
Par adresse il se fâche après s'être assuré [4].
Sa puissance établie, il a soin de sa gloire.
Il poursuivait Pompée, et chérit sa mémoire;
Et veut tirer à soi, par un courroux accort [5],
L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

dirait qu'elle est Parisienne. Elle veut dire qu'elle a les sentiments d'une Romaine, l'amour de sa patrie et de la liberté: sentiments que César a perdus, et que pour sa gloire il aurait dû conserver. C'est ainsi que Brutus, dans la tragédie de Voltaire, dit à Proculus: *Je suis un consul de Rome*, non pour lui apprendre qu'il est en effet consul, ce que Proculus sait très-bien, mais pour lui dire que son devoir est de penser et d'agir en consul romain. (P.)

[1] *Prenez liberté* est trop familier, trop trivial, trop du style de la comédie: de plus, on ne prend point liberté. (V.)

[1] Il est triste que César finisse une si belle scène par dire, *je vous quitte un moment*, surtout après l'avoir commencé en disant que la visite de Cornélie était très-importune. On sent trop qu'il va voir sa maîtresse; et le détail du *digne appartement* achèverait d'affaiblir ce beau morceau, sans l'admirable vers de Cornélie qui termine l'acte. (V.)

[2] On pouvait se passer de ce *digne appartement*. (V.)

[3] Me sera-t-il permis de rapporter ici que mademoiselle de Lenclos, pressée de se rendre aux offres d'un grand seigneur qu'elle n'aimait point, et dont on lui vantait la probité et le mérite, répondit:

O ciel! que de vertus vous me faites haïr!

C'est le privilége des beaux vers d'être cités en toute occasion, et c'est ce qui n'arrive jamais à la prose. (V.)

[4] Il faut dire de quoi. *S'assurer* ne signifie rien quand il est sans régime. *Par adresse il se fâche* est du style comique et négligé. (V.)

[5] *Accort* signifie *conciliant*; il vient d'*accorder*; il ne signifie pas *feint*: c'est d'ailleurs un mot qui n'est plus en usage dans le style noble, et on doit regretter qu'il n'y soit plus. *Tirer à soi* est bas. (V.)

PTOLOMÉE.

Ah! si je t'avais cru, je n'aurais pas de maître;
Je serais dans le trône où le ciel m'a fait naître :
Mais c'est une imprudence assez commune aux rois
D'écouter trop d'avis, et se tromper au choix;
Le destin les aveugle au bord du précipice;
Ou si quelque lumière en leur âme se glisse[1],
Cette fausse clarté, dont il les éblouit,
Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu César; mais puisqu'en son estime[2]
Un si rare service est un énorme crime,
Il porte dans son flanc de quoi nous en laver;
C'est là qu'est notre grâce, il nous l'y faut trouver.
Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,
D'attendre son départ pour venger cette injure;
Je sais mieux conformer les remèdes au mal :
Justifions sur lui la mort de son rival;
Et notre main alors également trempée
Et du sang de César et du sang de Pompée,
Rome, sans leur donner de titres différents,
Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLOMÉE.

Oui, par là seulement ma perte est évitable[3];
C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable :
Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains;
Deux fois en même jour disposons des Romains;
Faisons leur liberté comme leur esclavage.
César, que tes exploits n'enflent plus ton courage;
Considère les miens, tes yeux en sont témoins.
Pompée était mortel, et tu ne l'es pas moins :
Il pouvait plus que toi; tu lui portais envie :
Tu n'as, non plus que lui, qu'une âme et qu'une vie[4];
Et son sort que tu plains te doit faire penser
Que ton cœur est sensible, et qu'on peut le percer[5].
Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice :
C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice;
C'est à moi de punir ta cruelle douceur,
Qui n'épargne en un roi que le sang de sa sœur.
Je n'abandonne plus ma vie et ma puissance
Au hasard de sa haine, ou de ton inconstance[1];
Ne crois pas que jamais tu puisses à ce prix
Récompenser sa flamme, ou punir ses mépris :
J'emploierai contre toi de plus nobles maximes.
Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,
De bien penser au choix; j'obéis, et je voi
Que je n'en puis choisir de plus digne que toi,
Ni dont le sang offert, la fumée, et la cendre,
Puissent mieux satisfaire aux mânes de ton gendre.
Mais ce n'est pas assez, amis, de s'irriter;
Il faut voir quels moyens on a d'exécuter :
Toute cette chaleur est peut-être inutile;
Les soldats du tyran sont maîtres de la ville;
Que pouvons-nous contre eux? et pour les prévenir,
Quel temps devons-nous prendre, et quel ordre tenir?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, seigneur, en l'état où nous sommes[2].
A deux milles d'ici vous avez six mille hommes,
Que depuis quelques jours, craignant des remuements,
Je faisais tenir prêts à tous événements;
Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue.
Cette ville a sous terre une secrète issue,
Par où fort aisément on les peut cette nuit
Jusque dans le palais introduire sans bruit :
Car contre sa fortune aller à force ouverte[3],
Ce serait trop courir vous-même à votre perte.
Il nous le faut surprendre au milieu du festin,
Enivré des douceurs de l'amour et du vin[4].
Tout le peuple est pour nous. Tantôt, à son entrée,
J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée
Lorsque avec tant de faste il a vu ses faisceaux
Marcher arrogamment, et braver nos drapeaux :
Au spectacle insolent de ce pompeux outrage
Ses farouches regards étincelaient de rage :
Je voyais sa fureur à peine se dompter;
Et pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater :
Mais surtout les Romains que commandait Septime,
Pressés de la terreur que sa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux
Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLOMÉE.

Mais qui pourra de nous approcher sa personne,
Si durant le festin sa garde l'environne?

[1] *Glisse* n'est pas heureux; mais il est si difficile de trouver les termes nobles et convenables, et de les accorder avec la rime, qu'on doit pardonner à ces petites fautes inséparables d'un art dans lequel on éprouve autant d'obstacles qu'on fait de pas. (V.)

[2] *Estime* signifie ici *opinion*. C'est un terme qui n'est en usage que dans la marine; l'estime du pilote veut dire le calcul présumé. (V.)

[3] Pourquoi *évitable* n'est-il pas en usage, puisque *inévitable* est reçu? c'est une grande bizarrerie des langues d'admettre le mot composé et d'en rejeter la racine. (V.)

[4] Jamais personne n'en a eu deux. (V.)

[5] C'est une équivoque. Le mot *sensible* est pris ici au physique. Ptolémée entend que César n'est pas invulnérable. Jamais le mot *sensible* ne souffre cette acception; de plus, cette pensée est trop répétée, trop délayée : il ne faut jamais rien ajouter quand on a dit assez. (V.)

[1] Il veut dire *au caprice; hasard* n'est pas le mot propre. (V.)

[2] Il ne faut jamais être ampoulé, mais il faut éviter ces expressions de gazette, et ces tours languissants qui ne servent qu'à la rime, comme *en l'état où nous sommes*. (V.)

[3] *Car contre* est trop rude. C'est une petite remarque; mais il ne faut rien négliger. (V.)

[4] *De l'amour et du vin :* ces expressions ne sont permises que dans une chanson; il faut chercher des tours qui ennoblissent ces idées : c'est là le grand mérite de Racine. (V.)

PHOTIN.

Les gens de Cornélie[1], entre qui vos Romains
Ont déjà reconnu des frères, des germains,
Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paraître
Une soif d'immoler leur tyran à leur maître :
Ils ont donné parole, et peuvent, mieux que nous,
Dans les flancs de César porter les premiers coups :
Son faux art de clémence, ou plutôt sa folie,
Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera sans doute un assez libre accès
Pour de ce grand dessein assurer le succès[2].
Mais voici Cléopâtre : agissez avec feinte,
Seigneur, et ne montrez que faiblesse et que crainte[3].
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aspect importun offenserait ses yeux.

PTOLOMÉE.

Allez, je vous rejoins.

SCÈNE II[4].

PTOLOMÉE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

J'ai vu César, mon frère,
Et de tout mon pouvoir combattu sa colère.

PTOLOMÉE.

Vous êtes généreuse; et j'avais attendu
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée[5].

CLÉOPATRE.

Sur quelque brouillerie, en la ville excitée[6],
Il a voulu lui-même apaiser les débats
Qu'avec nos citoyens ont eus quelques soldats;
Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre empire
Et que le grand César blâme votre action
Avec moins de courroux que de compassion.
Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques
Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques
Ainsi que la naissance, ils ont les esprits bas[1];
En vain on les élève à régir des États :
Un cœur né pour servir sait mal comme on commande
Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande;
Et sa main, que le crime en vain fait redouter,
Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLOMÉE.

Vous dites vrai, ma sœur, et ces effets sinistres
Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres
Si j'avais écouté de plus nobles conseils,
Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils;
Je mériterais mieux cette amitié si pure
Que pour un frère ingrat vous donne la nature;
César embrasserait Pompée en ce palais;
Notre Égypte à la terre aurait rendu la paix,
Et verrait son monarque encore à juste titre
Ami de tous les deux, et peut-être l'arbitre.
Mais, puisque le passé ne peut se révoquer,
Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer
Je vous ai maltraitée, et vous êtes si bonne,
Que vous me conservez la vie et la couronne[2].
Vainquez-vous tout à fait[3]; et par un digne effort,
Arrachez Achillas et Photin à la mort :
Elle leur est bien due; ils vous ont offensée;
Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée :
Si César les punit des crimes de leur roi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi :
Il me punit en eux; leur supplice est ma peine.
Forcez, en ma faveur, une trop juste haine.
De quoi peut satisfaire un cœur si généreux
Le sang abject et vil de ces deux malheureux?
Que je vous doive tout : César cherche à vous plaire

[1] Cette expression ne doit jamais entrer dans la tragédie. (V.)

[2] Cette inversion est trop rude, et il n'est pas permis de mettre ainsi une préposition à côté de l'article *de*. *Pour de lui me servir, et d'elle me défaire*; cela n'est toléré tout au plus que dans le style plaisant qu'on appelle *marotique*. (V.)

[3] Ce conseil achève d'avilir le roi. (V.)

[4] Cette scène met le comble au caractère méprisable de Ptolémée. On ne s'intéresse ni à lui ni à Cléopâtre; on se soucie peu que Ptolémée ait vécu dans la gloire *où vivaient ses pareils*, et qu'il demande la grâce de Photin; mais le plus grand défaut, c'est qu'à ce quatrième acte une nouvelle pièce commence. Il s'agissait d'abord de la mort de Pompée; on veut actuellement assassiner César, parce qu'on craint qu'il ne fasse mettre en croix les ministres du roi. Le péril même de César n'est pas assez grand pour que cette nouvelle tragédie intéresse. Ce n'est point comme dans *Cinna*, où les mesures des conjurés sont bien prises; on ne craint ici pour personne, on ne s'intéresse à personne; la bassesse du roi révolte l'esprit, les amours de Cléopâtre glacent le cœur, et les ironies de Ptolémée dégoûtent. (V.) — Ces expressions ne sont-elles pas un peu dures dans un commentateur de Corneille? (P.)

[5] Est-ce de l'ironie? parle-t-il sérieusement? (V.) — La scène précédente prouve assez que Ptolémée ne parle pas sérieusement; il ne veut que feindre, et tromper Cléopâtre. (P.)

[6] *Brouillerie* : ce mot trop familier ne doit jamais entrer dans la tragédie. (V.)

[1] Le mot *esprit* en ce sens ne peut guère être employé au pl[uriel] : il fallait *le cœur bas*, pour la régularité, et il faut un a[u]tre tour pour l'élégance : on pourrait dire, *il n'y eut jamais des cœurs plus durs et des esprits plus bas*, mais non *ils ont les esprits bas*. (V.)

[2] Est-ce de l'ironie? mais soit qu'il raille, soit qu'il parle sérieusement, il s'exprime en termes bien bas, ou du moins très familiers. (V.)

[3] Vainquez-vous tout à fait, etc.

et quelques vers plus bas :

. . . . Mais il a su gauchir,
Et, tournant le discours sur une autre matière, etc.

Toutes expressions qu'on doit éviter; elles sont trop famili[ères,] trop comiques. (V.)

Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colère[1].

CLÉOPATRE.

Si j'avais en mes mains leur vie et leur trépas,
Je les méprise assez pour ne m'en venger pas;
Mais sur le grand César je puis fort peu de chose,
Quand le sang de Pompée à mes désirs s'oppose.
Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir;
J'en ai déjà parlé, mais il a su gauchir;
Et tournant les discours sur une autre matière,
Il n'a ni refusé, ni souffert ma prière.
Je veux bien toutefois encor m'y hasarder,
Mes efforts redoublés pourront mieux succéder
Et j'ose croire...

PTOLOMÉE.

Il vient; souffrez que je l'évite :
Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite,
Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir;
Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

SCÈNE III[2].

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ACHORÉE, ROMAINS.

CÉSAR.

Reine, tout est paisible; et la ville calmée,
Qu'un trouble assez léger avait trop alarmée,
N'a plus à redouter le divorce intestin[1]
Du soldat insolent et du peuple mutin.
Mais, ô dieux! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon âme agitée!
Et ces soins importuns, qui m'arrachaient de vous,
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux.
Je lui voulais du mal de m'être si contraire,
De rendre ma présence ailleurs si nécessaire;
Mais je lui pardonnais, au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence,
Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,
Qu'il n'est pas tout à fait indigne de vos feux,
Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,
N'ayant plus que les dieux au-dessus de sa tête.
Oui, reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers;
S'il était quelque trône où vous pussiez paraître
Plus dignement assise en captivant son maître,
J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir,
Que pour lui disputer le droit de vous servir;
Et je n'aspirerais au bonheur de vous plaire
Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.
C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princesse : et le dieu des combats
M'y favorisait moins que vos divins appas;
Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage;
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage :
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inspirer;
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
Pour faire que votre âme avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier et de Rome et du monde.

[1] Rien n'est plus petit et plus désagréable au théâtre qu'un roi qui prie sa sœur d'intercéder auprès de son amant pour qu'on ne perde pas ses ministres. (V.)

[2] L'amour régna toujours sur le théâtre de France dans les pièces qui précédèrent celles de Corneille, et dans les siennes; mais si vous en exceptez les scènes de Chimène, il ne fut jamais traité comme il doit l'être : ce ne fut point une passion violente, suivie de crimes et de remords; il ne déchira point le cœur, il n'arracha point de larmes. Ce ne fut guère que dans le cinquième acte d'*Andromaque*, et dans le rôle de Phèdre, que Racine apprit à l'Europe comment cette terrible passion, la plus théâtrale de toutes, doit être traitée. On ne connut longtemps que de fades conversations amoureuses et jamais les fureurs de l'amour. Cette scène de César et de Cléopâtre est un des plus grands exemples du ridicule auquel les mauvais romans avaient accoutumé notre nation. Il n'y a presque pas un vers dans cette scène de César qui ne fasse souhaiter au lecteur que Corneille eût en effet secoué ce joug de l'habitude qui le forçait à faire parler d'amour tous ses héros : « Ce moment qu'il l'a quittée — « a d'un trouble plus grand son âme agitée — que tout le tumulte « et le trouble excité dans la ville. Mais il pardonne à ce tumulte « en faveur du simple souvenir du bonheur dont il a une haute « espérance, qui le flatte d'une illustre apparence. Il n'est pas « tout à fait indigne des feux de Cléopâtre, et il en peut pré« tendre une juste conquête, n'ayant que les dieux au-dessus de « sa tête. Son bras ambitieux a combattu dans Pharsale, non « pas pour vaincre Pompée, mais pour mériter Cléopâtre. Ce « sont ses divins appas qui enflaient le courage de César; ce sont « ses beaux yeux qui ont gagné la bataille*. » La pureté de la langue est aussi blessée que le bon goût dans toute cette tirade. Le reste de la scène enchérit encore sur ces défauts : il veut que cette *ingrate* de Rome prie Cléopâtre de se livrer à lui, et d'en avoir des enfants. Il ne voit que ce chaste amour; *mais, las! contre son feu son feu le sollicite*, etc. Ne perdons point de vue que les héros ne parlaient point autrement dans ce temps-là; et, même lorsque Racine donna son *Alexandre*, il lui fit tenir les mêmes discours à Cléophile : les vers étaient plus purs à la vérité, mais Alexandre n'en était pas moins avili. Pardonnons à Corneille de ne s'être pas toujours élevé au-dessus de son siècle; imputons à nos romans ces défauts du théâtre, et plaignons le plus beau génie qu'eût la France d'avoir été asservi aux plus ridicules usages.

> Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
> L'air ni l'esprit français à l'antique Italie;
> Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
> Peindre Caton galant, et César dameret.
>
> BOILEAU, *Art poétique*. (V.)

* Ce n'est point là mettre les vers en prose pour apprendre à les juger, c'est les décomposer, ou plutôt les travestir en style burlesque, et c'est ce que Voltaire se permet trop souvent. (P.)

[1] *Divorce intestin*, expression impropre et désagréable. (V.)

C'est ce glorieux titre, à présent effectif[1],
Que je viens anoblir par celui de captif :
Heureux, si mon esprit gagne tant sur le vôtre,
Qu'il en estime l'un et me permette l'autre !

CLÉOPATRE.

Je sais ce que je dois au souverain bonheur
Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur[2].
Je ne vous tiendrai plus mes passions secrètes[3] :
Je sais ce que je suis ; je sais ce que vous êtes.
Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans ;
Le sceptre que je porte est un de vos présents ;
Vous m'avez par deux fois rendu le diadème :
J'avoue, après cela, seigneur, que je vous aime,
Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits
Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.
Mais, hélas ! ce haut rang, cette illustre naissance,
Cet État de nouveau rangé sous ma puissance,
Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis,
A mes vœux innocents sont autant d'ennemis[4].
Ils allument contre eux une implacable haine :
Ils me font méprisable alors qu'ils me font reine ;
Et si Rome est encor telle qu'auparavant,
Le trône où je me sieds m'abaisse en m'élevant[5] ;
Et ces marques d'honneur, comme titres infâmes,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.
J'ose encor toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes désirs un généreux espoir.
Après tant de combats, je sais qu'un si grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des rois
Peut céder, par votre ordre, à de plus justes lois ;
Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles :
Vous me l'avez promis, et j'attends ces miracles.
Votre bras dans Pharsale a fait de plus grand coups[6],
Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CÉSAR.

Tout miracle est facile où mon amour s'applique.
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté
Du parti malheureux qui m'a persécuté ;
Rome, n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuissance enfin prendra soin de me plaire ;
Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,
Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil[1].
Encore une défaite, et dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie[2] ;
Et qu'un juste respect, conduisant ses regards,
A votre chaste amour demande des Césars.
C'est l'unique bonheur où mes désirs prétendent ;
C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent[3] :
Heureux, si mon destin, encore un peu plus doux,
Me les faisait cueillir sans m'éloigner de vous !
Mais, las ! contre mon feu mon feu me sollicite.
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte.
En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir
Pour achever de vaincre et de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces[4],
Pour faire dire encore, aux peuples pleins d'effroi,
Que venir, voir, et vaincre, est même chose en moi[5].

CLÉOPATRE.

C'est trop, c'est trop, seigneur, souffrez que j'en abuse :
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.
Vous me rendez le sceptre, et peut-être le jour ;
Mais, si j'ose abuser de cet excès d'amour,
Je vous conjure encor, par ces plus puissants charmes,
Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes,
Par tout ce que j'espère et que vous attendez,
De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.
Faites grâce, seigneur, ou souffrez que j'en fasse,
Et montre à tous par là que j'ai repris ma place[6].
Achillas et Photin sont gens à dédaigner[7] ;

[1] *Ce glorieux titre à présent effectif*, etc. C'est un mauvais vers de comédie ; et l'esprit de Cléopâtre, que César prie d'estimer le titre de premier du monde, et de permettre celui de captif, est une chose intolérable. (V.)

[2] Elle doit à César, et non au souverain bonheur, cet excès d'honneur qui comble et accable. (V.)

[3] On ne dit point *passions* au pluriel, pour signifier *mon amour*. (V.)

[4] Cela n'est pas français ; on n'est pas ennemi *à*, mais ennemi *de*. (V.)

[5] Elle veut dire : *si Rome persévère dans son horreur pour le trône ;* mais *telle qu'auparavant* est trop prosaïque. (V.)

[6] *Un bras qui fait de grands coups !* quelle expression ! elle est digne du rôle de Cléopâtre. Faut-il que le très-mauvais soit à tout moment à côté du très-bon ! Mais ce très-bon n'appartenait qu'à Corneille, et le très-mauvais appartenait à tous les auteurs de son temps, jusqu'à ce que l'inimitable Racine parût. (V.)

[1] *Par un superbe accueil*, veut dire ici *réception favorable ;* mais *immoler son orgueil par un superbe accueil* n'est pas une expression élégante et juste. (V.)

[2] Cette ingrate de Rome qui *prie dans Alexandrie*, et dont un juste *respect conduit les regards !* On voit combien ce style est forcé. (V.)

[3] Ce n'est pas là que la répétition a de l'énergie et de la grâce. (V.)

[4] César qui prend un nouveau cœur à ces douces amorces ; quelles expressions ! (V.)

[5] Il faudrait *pour moi ;* mais, ce qui est bien plus à observer, c'est qu'on fait dire à César par un orgueil révoltant ce qu'il dit en effet par modestie dans la guerre contre Pharnace. *Veni, vidi, vici*, ne signifiait que le peu de peine qu'il avait eue contre un ennemi presque sans défense. Voy. *les Commentaires de César ;* jamais grand homme ne fut plus modeste. La grandeur Romaine, encore une fois, ne consista jamais dans de vaines paroles, dans des discours emphatiques ; elle ne fut jamais boursouflée : des actions fermes, et des paroles simples, voilà le vrai caractère des anciens Romains. Nous y avons été souvent trompés ; on a pris plus d'une fois des discours de capitan pour des discours de héros. (V.)

[6] Jamais dans la poésie on ne doit employer *par là, par ici*, si ce n'est dans le style comique. (V.)

[7] Ce mot *gens* ne doit jamais entrer dans le style noble. On

Ils sont assez punis en me voyant régner :
Et leur crime...

CÉSAR.

Ah! prenez d'autres marques de reine :
Dessus mes volontés vous êtes souveraine;
Mais, si mes sentiments peuvent être écoutés,
Choisissez des sujets dignes de vos bontés.
Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime,
Et ne me rendez point complice de leur crime [1] :
C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le roi [2],
Et si mes feux n'étaient...

SCÈNE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ROMAINS.

CORNÉLIE.

César, prends garde à toi [3] :
Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête;
A celle de Pompée on veut joindre ta tête.
Prends-y garde, César, ou ton sang répandu
Bientôt parmi le sien se verra confondu.
Mes esclaves en sont; apprends de leurs indices
L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices :
Je te les abandonne.

CÉSAR.

O cœur vraiment romain,
Et digne du héros qui vous donna la main!
Ses mânes, qui du ciel ont vu de quel courage
Je préparais la mienne à venger son outrage,
Mettant leur haine bas [4], me sauvent aujourd'hui
Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui.
Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,
Il parle par sa bouche, il agit dans son âme;
Il la pousse, et l'oppose à cette indignité,
Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance
Que la haine ait fait place à la reconnaissance :
Ne le présume plus; le sang de mon époux
A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
Afin de l'employer tout entière à ta perte;
Et je te chercherai partout des ennemis,
Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
Mais, avec cette soif que j'ai de ta ruine,
Je me jette au-devant du coup qui t'assassine [1],
Et forme des désirs avec trop de raison
Pour en aimer l'effet par une trahison :
Qui la sait et la souffre a part à l'infamie.
Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie :
Mon époux a des fils; il aura des neveux :
Quand ils te combattront, c'est là que je le veux,
Et qu'une digne main par moi-même animée,
Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
T'immole noblement et par un digne effort
Aux mânes du héros dont tu venges la mort.
Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengean-
Ta perte la recule, et ton salut l'avance. [ce :
Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir [2],
Ma juste impatience aurait trop à souffrir :
La vengeance éloignée est à demi perdue;
Et quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue.
Je n'irai point chercher sur les bords africains
Le foudre souhaité que je vois en tes mains [3] :

voit, par le grand nombre de ces expressions vicieuses, combien l'art de la poésie est difficile. (V.)

[1] Je reconnais là le véritable César, et c'était sur ce ton qu'il devait toujours parler. (V.)

[2] *Que j'ose épargner* n'est pas le mot propre, c'est *que je daigne épargner*. (V.)

[3] Que cette scène répare bien la précédente! Que cette générosité de Cornélie élève l'âme! ce n'est point de la terreur et de la pitié, mais c'est de l'admiration. Corneille est le premier de tous les tragiques du monde qui ait excité ce sentiment, et qui en ait fait la base de la tragédie. Quand l'admiration se joint à la pitié et à la terreur, l'art est poussé alors au plus haut point où l'esprit puisse atteindre. L'admiration seule passe trop vite. Boileau dit :

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que ceux qui travaillent pour la scène tragique aient toujours ce précepte gravé dans leur mémoire. (V.)

[4] *Mettre bas* ne se dit plus, comme on l'a déjà observé, et n'a jamais été un terme noble. (V.)

[1] Plusieurs critiques prétendent que Cornélie en dit trop; qu'elle ne doit point montrer tant de *soif* de la ruine d'un homme qui vient de venger son époux; qu'elle retourne ce sentiment en trop de manières, que la grandeur vraie ou apparente de ce sentiment est affaiblie par trop de déclamation et par trop de sentences; qu'elle ne devrait pas même dire à César : *le sang de mon époux a rompu tout commerce entre nous*, parce qu'il semble par ces mots que César ait tué Pompée. Je crois qu'il est important de remarquer que, si Cornélie s'était réduite dans une pareille scène à parler seulement avec la bienséance de sa situation, c'est-à-dire à ne pas trop menacer un homme tel que César, à ne se pas mettre au-dessus de lui; en un mot, si elle n'eût dit que ce qu'elle devait dire, la scène eût été un peu froide. Il faut peut-être dans ces occasions aller un peu au delà de la vérité. Une critique très-juste, c'est que tous ces discours de vengeance sont inutiles à la pièce. (V.)

[2] *Un espoir qui ose offrir*, et cette alternative d'*ose* ou *puisse*, ne sont convenables ni justes. (V.)

[3] Il y avait d'abord, *le foudre punisseur; punisseur* était un beau terme qui manquait à notre langue. *Puni* doit fournir *punisseur*, comme *vengé* fournit *vengeur*. J'ose souhaiter, encore une fois, qu'on eût conservé la plupart de ces termes qui faisaient un si bel effet du temps de Corneille; mais il a mis lui-même à la place *le foudre souhaité*, épithète qui est bien plus faible. *En tes mains*. Comment ce foudre souhaité contre César est-il dans les mains de César? Quelques éditions portent, *en ses mains*; mais *en ses mains* ne se rapporte à rien. (V.) — Ce n'est point contre César que Cornélie invoque ici la foudre; au contraire, c'est dans les mains de ce même César qu'elle croit

La tête qu'il menace en doit être frappée :
J'ai pu donner la tienne au lieu d'elle à Pompée [1];
Ma haine avait le choix ; mais cette haine enfin
Sépare son vainqueur d'avec son assassin,
Et ne croit avoir droit de punir ta victoire
Qu'après le châtiment d'une action si noire.
Rome le veut ainsi ; son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront [2],
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir [3].
Tu tomberais ici sans être sa victime ;
Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime ;
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Égypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu : tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux [4].

déjà voir la foudre menaçant la tête de Ptolémée, et prête à tomber sur cet assassin. Les vers qui précèdent et qui suivent, lus avec un peu d'attention, expliquent clairement sa pensée. Le vœu de Cornélie est bien que César périsse à son tour ; mais auparavant elle veut qu'il punisse l'assassin de Pompée. (P.)

[1] On ne voit pas d'abord à quoi se rapporte cet *au lieu d'elle ;* c'est à Ptolémée. (V.)

[2] L'*adorable front de Rome qui rougirait!* Est-ce ainsi que doit s'exprimer la noble douleur d'une femme profondément affligée ? cela n'est-il pas un peu trop recherché ? (V.)

[3] Cette antithèse, ce raisonnement, ces expressions ne sont-elles pas encore moins naturelles ? (V.)

[4] Ces derniers vers que prononce Cornélie frappent d'admiration, et quand ce couplet est bien récité, il est toujours suivi d'applaudissements. Quelques personnes ont prétendu que ces mots, *tu peux te vanter,* ne conviennent pas, qu'ils contiennent une espèce d'ironie, que c'est affecter sur César une supériorité qu'une femme ne peut avoir. On a remarqué que cette tirade, et toutes celles dans lesquelles la hauteur est poussée au delà des bornes, faisaient toujours moins d'effet à la cour qu'à la ville. C'est peut-être qu'à la cour on avait plus de connaissance et plus d'usage de la manière dont les personnes du premier rang s'expriment, et que dans le parterre on aime les bravades, on se plait à voir la puissance abaissée par la grandeur d'âme. On croit que la veuve de Pompée devait parler comme Brutus et Caton, et les grands sentiments de Cornélie font oublier combien les menaces d'une femme sont peu de chose aux yeux de César ; et peut-être même ces menaces sont-elles un peu déplacées envers un homme qui venge Pompée, et à qui Cornélie ne doit que des remerciments. (V.)

SCÈNE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CÉSAR.

Son courage m'étonne autant que leur audace.
Reine, voyez pour qui vous me demandiez grâce !

CLÉOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire : allez, seigneur, allez
Venger sur ces méchants tant de droits violés.
On m'en veut plus qu'à vous : c'est ma mort qu'ils respirent,
C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent ;
Leur rage, pour l'abattre, attaque mon soutien,
Et par votre trépas cherche un passage au mien [1].
Mais, parmi ces transports d'une juste colère,
Je ne puis oublier que leur chef est mon frère.
Le saurez-vous, seigneur ? et pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

CÉSAR.

Oui, je me souviendrai que ce cœur magnanime
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime [2].
Adieu, ne craignez rien : Achillas et Photin
Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin ;
Pour les mettre en déroute, eux, et tous leurs complices,
Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices,
Et, pour soldats choisis, envoyer des bourreaux
Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.

(*César rentre avec les Romains.*)

CLÉOPATRE.

Ne quittez pas César ; allez, cher Achorée,
Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée ;
Et quand il punira nos lâches ennemis,
Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis.
Ayez l'œil sur le roi dans la chaleur des armes,
Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,
Si mon zèle et mes soins peuvent le secourir.

[1] Cléopâtre songe ici plus à elle qu'au péril de César. On ne cherche point *un passage au trépas par un autre trépas.* Cette scène est sans intérêt ; il ne s'agit guère que d'Achillas et de Photin : il est triste que l'acte finisse si froidement. (V.)

[2] Ce dernier vers est trop obscur : César veut dire que Ptolémée est heureux d'être frère de Cléopâtre, et qu'il sera épargné ; mais *pardonner un crime au bonheur d'un sang* n'est pas intelligible. (V.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE[1].

CORNÉLIE, *tenant une petite urne en sa main;* PHILIPPE.

CORNÉLIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge [2]?
Te revois-je, Philippe, et cet époux si cher
A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher?
Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre?
O vous, à ma douleur objet terrible et tendre [3],
Éternel entretien de haine et de pitié,
Reste [1] du grand Pompée, écoutez sa moitié.
N'attendez point de moi de regrets, ni de larmes;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
Les faibles déplaisirs s'amusent à parler,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
Moi, je jure des dieux la puissance suprême,
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même;
Car vous pouvez bien plus sur un cœur affligé
Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé:
Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
Ma divinité seule après ce coup funeste,
Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,
De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger.
Ptolomée à César, par un lâche artifice,
Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice;
Et je n'entrerai point dans tes murs désolés,
Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés [2].
Faites-m'en souvenir, et soutenez ma haine,
O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine [3];
Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.
Toi qui l'as honoré sur cette infâme rive
D'une flamme pieuse autant comme chétive [4],
Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir
De rendre à ce héros ce funèbre devoir?

PHILIPPE.

Tout couvert de son sang, et plus mort que lui-même,
Après avoir cent fois maudit le diadème,

[1] Par quel art une scène inutile est-elle si belle? Cornélie a déjà dit sur la mort de Pompée tout ce qu'elle devait dire. Que les cendres de Pompée soient enfermées dans une urne ou non, c'est une chose absolument indifférente à la construction de la pièce; cette urne ne fait ni le nœud, ni le dénoûment : retranchez cette scène, la tragédie (si c'en est une) marche tout de même; mais Cornélie dit de si belles choses, Philippe fait parler César d'une manière si noble, le nom seul de Pompée fait une telle impression, que cette scène même soutient le cinquième acte, qui est assez languissant. Ce qui, dans les règles sévères de la tragédie, est un véritable défaut devient ici une beauté frappante par les détails, par les beaux vers. (V.)

[2] Il est triste, dans notre poésie, que *songe* fasse toujours attendre la rime de *mensonge*. Un *mensonge* formé sur des vœux n'est pas intelligible, n'est pas français. (V.)

[3] *Tendre à ma douleur* ne peut se dire; et cependant ce vers est beau : c'est qu'il est plein de sentiment, c'est qu'il est composé, comme les bons vers doivent l'être, d'un assemblage harmonieux de consonnes et de voyelles. Ce morceau, qui est un peu de déclamation, serait déplacé dans le premier moment où Cornélie apprend la mort de son époux; mais, après les premiers transports de la douleur, on peut donner plus de liberté à ses sentiments. Peut-être ne devrait-il pas dire : *ma divinité seule*, etc.; car est-ce à une femme vertueuse à blasphémer les dieux? Garnier, du temps de Henri III, fit paraître Cornélie tenant en main l'urne de Pompée. Elle dit :

O douce et chère cendre, ô cendre déplorable!
Qu'avecque vous ne suis-je, ô femme misérable!

C'est la même idée, mais elle est grossièrement rendue dans Garnier, et admirablement dans Corneille : l'expression fait la poésie. (V.) — Pourquoi, malgré la petite irrégularité qu'on peut y remarquer, ce vers est-il très-beau, de l'aveu même de Voltaire? Au lieu d'en donner la raison poétique, il en imagine une si étrange, qu'on a peine à croire qu'il la présente sérieusement; c'est, dit-il, parce que ce vers est composé d'un assemblage harmonieux de consonnes et de voyelles. Ainsi ces vers dont Horace parle avec si peu d'estime.

Versus inopes rerum, nugæque canoræ,

pourraient, à la faveur de l'harmonie, faire excuser leur pauvreté. Il est trop évident que ce n'est point à ces voyelles et à ces consonnes, auxquelles Corneille n'a jamais songé, qu'il faut attribuer le mérite de ce vers. S'il est véritablement beau, c'est par le sentiment profond de mélancolie qu'il exprime et qu'il inspire. (P.)

[1] *Reste*. Ce mot se retrouve huit vers plus loin, et toujours au singulier.

[2] Peut-être *le prêtre et le dieu* sont peu convenables à la vraie douleur. Elle a dit que la cendre de Pompée est son seul *dieu*, et puis elle dit que César est le *dieu*, et Ptolémée le *prêtre*. Tout cela est-il bien conséquent? Peut-être encore ce sentiment serait plus digne de Cornélie, si elle ignorait avec quelle grandeur d'âme César a promis de venger la mort de Pompée. N'est-on pas un peu fâché que Cornélie ne parle que de faire tuer César? Ce sont des nuances délicates que les connaisseurs aperçoivent, sans en approuver moins la force et la fierté du pinceau de l'auteur. (V.)

[3] C'est la répétition de ce vers, *objet terrible et tendre;* mais *aussi bien que ma peine* affaiblit encore cette répétition, et *des cendres qui versent ce qu'un cœur ressent* ne sont pas une image naturelle. (V.)

[4] Cela n'est ni français ni noble; on ne dit point *autant comme*, mais *autant que*. Ce mot de *chétive* a été heureusement employé au second acte; *dans quelque urne chétive en ramasser la cendre*. Le même terme peut faire un bon et un mauvais effet, selon la place où il est. Une urne chétive qui contient la cendre du grand Pompée présente à l'esprit un contraste attendrissant; mais une flamme n'est point chétive. Ces deux vers que Philippe met dans la bouche de César :

Reste d'un demi-dieu dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,

sont d'un sublime si touchant, qu'on dit avec raison que Corneille, dans ses bonnes pièces, faisait quelquefois parler les Romains mieux qu'ils ne parlaient eux-mêmes. (V.)

Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots
Du côté que le vent poussait encor les flots.
Je cours longtemps en vain; mais enfin d'une roche
J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
Où la vague en courroux semblait prendre plaisir
A feindre de le rendre, et puis s'en ressaisir.
Je m'y jette, et l'embrasse, et le pousse au rivage;
Et, ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art,
Tel que je pus sur l'heure, et qu'il plut au hasard.
A peine brûlait-il que le ciel plus propice
M'envoie un compagnon en ce pieux office :
Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
Retournant de la ville, y détourne les yeux;
Et, n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,
A cette triste marque il reconnaît Pompée.
Soudain la larme à l'œil : « O toi, qui que tu sois,
« A qui le ciel permet de si dignes emplois,
« Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses;
« Tu crains des châtiments, attends des récompenses.
« César est en Égypte, et venge hautement
« Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.
« Tu peux faire éclater le soins qu'on t'en voit prendre,
« Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre.
« Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect
« Qu'un dieu pourrait ici trouver à son aspect.
« Achève, je reviens. » Il part et m'abandonne,
Et rapporte aussitôt ce vase qu'il me donne,
Où sa main et la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un héros par le feu consumé.

CORNÉLIE.

O que sa piété mérite de louanges!

PHILIPPE.

En entrant j'ai trouvé des désordres étranges.
J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port,
Où le roi, disait-on, s'était fait le plus fort.
Les Romains poursuivaient; et César, dans la place
Ruisselante du sang de cette populace,
Montrait de sa justice un exemple assez beau,
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.
Aussitôt qu'il me voit, il daigne me connaître;
Et prenant de ma main les cendres de mon maître :
« Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
« Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,
« De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes :
« Attendant des autels, recevez ces victimes;
« Bien d'autres vont les suivre. Et toi, cours au palais
« Porter à sa moitié ce don que je lui fais;
« Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance,
« Et dis-lui que je cours achever sa vengeance. »
Ce grand homme à ces mots me quitte en soupirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE.

O soupirs, ô respect! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre [1]!
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger
Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,
Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire
Fait notre sûreté comme il croît notre gloire!
César est généreux, j'en veux être d'accord;
Mais le roi le veut perdre, et son rival est mort.
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie :
Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat [2];
Cette ombre qui la couvre en affaiblit l'éclat;
L'amour même s'y mêle, et le force à combattre:
Quand il venge Pompée, il défend Cléopâtre.
Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous,
Si comme par soi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre [3],
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrais faire autant [4].

SCÈNE II [5].

CLÉOPATRE, CORNÉLIE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte

[1] Ces beaux vers font un très-grand effet, parce que la maxime est courte, et qu'elle est en sentiment. Peut-être Cornélie est toujours trop occupée de rabaisser le mérite de César. Elle doit savoir que César a parlé de punir le meurtre de Pompée en arrivant en Égypte, et avant que Ptolémée conspirât contre lui : mais que ne pardonne-t-on point à la veuve de Pompée gemissante! Les curieux ne seront pas fâchés de savoir que Garnier avait donné les mêmes sentiments à Cornélie; Philippe lui dit :

César plora sa mort.

Cornélie répond :

Il plora mort celui
Qu'il n'eût voulu souffrir être vif comme lui. (V.)

[2] *Pour grand* ne se dit plus. *Son péril en rabat* est trop familier. (V.)

[3] *Par la nôtre* gâte un peu ce dernier vers. On ne dit *nous et nôtre*, en parlant de soi, que dans un édit; et, si Cornélie, juge César si vertueux, si généreux, il semble qu'elle aurait dû souhaiter un peu moins sa mort. Elle ne paraît pas toujours d'accord avec elle-même. (V.) — C'est en cela, c'est dans ces oppositions que consiste la beauté de son caractère. Elle doit haïr César; mais elle ne peut se dispenser de l'estimer : elle ne veut point qu'il soit, comme Pompée, la victime d'une trahison; mais, quoiqu'il ait puni ses assassins, elle ne peut lui pardonner d'avoir causé sa mort, et surtout d'attenter à la liberté de sa patrie. (P.)

[4] *Au point qu'il est* ne se dit plus. (V.)

[5] Après cette scène de Cornélie, qui est un chef-d'œuvre de génie, on est fâché de voir celle-ci. Quand le sujet baisse, l'auteur baisse nécessairement, et Cléopâtre n'est pas digne de parler à Cornélie. Ces scènes d'ailleurs ne servent ni au nœud ni au dénoûment; ce sont des entretiens, et non pas des scènes. (V.)

Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte[1];
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros
Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, et vous jurer, madame,
Que j'aurais conservé ce maître de votre âme,
Si le ciel, qui vous traite avec trop de rigueur,
M'en eût donné la force aussi bien que le cœur.
Si pourtant, à l'aspect de ce qu'il vous renvoie,
Vos douleurs laissaient place à quelque peu de joie;
Si la vengeance avait de quoi vous soulager,
Je vous dirais aussi qu'on vient de vous venger,
Que le traître Photin... Vous le savez peut-être?

CORNÉLIE.

Oui, princesse, je sais qu'on a puni ce traître.

CLÉOPATRE.

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNÉLIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLÉOPATRE.

Tous les cœurs trouvent dou le succès qu'ils espèrent.

CORNÉLIE.

Comme nos intérêts, nos sentiments diffèrent.
Si César à sa mort joint celle d'Achillas,
Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas[2].
Aux mânes de Pompée il faut une autre offrande :
La victime est trop basse, et l'injure est trop grande;
Et ce n'est pas un sang que pour la réparer
Son ombre et ma douleur daignent considérer;
L'ardeur de le venger, dans mon âme allumée[3],
En attendant César, demande Ptolomée[4].
Tout indigne qu'il est de vivre et de régner,
Je sais bien que César se force à l'épargner;
Mais, quoi que son amour ait osé vous promettre,
Le ciel, plus juste enfin, n'osera le permettre;
Et, s'il peut une fois écouter tous mes vœux,
Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux[5].

[1] *Juste à la douleur* n'est pas français; il fallait, *permise à la douleur*. (V.)

[2] On sait aujourd'hui qu'il faut, *je ne le suis pas*; ce *le* est neutre : Êtes-vous satisfaites? nous *le* sommes, et non pas nous *les* sommes. (V.)

[3] *L'ardeur de le venger* ne se rapporte à rien : elle veut dire Pompée; mais ce régime est trop éloigné. (V.)

[4] Pourquoi tant répéter qu'elle veut la tête de César, le vengeur de son mari? que dirait-elle de plus s'il en était l'assassin? Pompée lui-même eût-il demandé la tête de César? est-ce ainsi qu'on doit traiter le plus généreux des vainqueurs? Ce sentiment eût été lâche dans Pompée : pourquoi serait-il beau dans Cornélie? (V.)

[5] Encore des souhaits pour la mort de César! qu'un sentiment contraire serait plus noble! (V.) — Quoi! Voltaire voudrait-il donc que Cornélie devînt l'amie de César? ne lui a-t-elle pas payé tout ce qu'elle peut lui devoir d'estime par ce vers admirable :

O ciel! que de vertus vous me faites haïr! (P.)

Mon âme à ce bonheur, si le ciel me l'envoie,
Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joie;
Mais si ce grand souhait demande trop pour moi,
Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel! perdez le roi.

CLÉOPATRE.

Le ciel sur nos souhaits ne règle pas les choses[1].

CORNÉLIE.

Le ciel règle souvent les effets sur les causes[2],
Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPATRE.

Comme de la justice, il a de la bonté.

CORNÉLIE.

Oui; mais il fait juger, à voir comme il commence,
Que sa justice agit, et non pas sa clémence.

CLÉOPATRE.

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNÉLIE.

Reine, je parle en veuve, et vous parlez en sœur.
Chacune a son sujet d'aigreur ou de tendresse[3],
Qui dans le sort du roi justement l'intéresse.
Apprenons par le sang qu'on aura répandu
A quels souhaits le ciel a le mieux répondu.
Voici votre Achorée.

SCÈNE III.

CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Hélas! sur son visage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flatter :
Qu'ai-je à craindre, Achorée? ou qu'ai-je à regretter?

ACHORÉE.

Aussitôt que César eut su la perfidie[4]...

CLÉOPATRE.

Ce ne sont pas ses soins que je veux qu'on me die[5],
Je sais qu'il fit trancher et clore ce conduit[6]
Par où ce grand secours devait être introduit;
Qu'il manda tous les siens pour s'assurer la place

[1] Ce vers est trop prosaïque. (V.)

[2] Vers trop didactique; et tous ces discours sont de plus très-inutiles. (V.)

[3] Ce vers est trop du style de la comédie. (V.)

[4] Il faut, *a su la perfidie*. (V.)

[5] *Die* était en usage, mais on ne *dit* pas *des soins*, cela n'est pas français. (V.)

[6] Il faut, *qu'il a fait trancher*, parce que la chose s'est passée aujourd'hui. Si Ptolémée avait pu intéresser, ce qui était presque impossible, le récit de sa mort pourrait émouvoir; mais ce récit est aussi froid que son rôle. La pièce d'ailleurs est finie quand Ptolémée est mort : tout le reste n'est qu'une *superstructure* inutile à l'édifice. Toute la petite dispute entre Cornélie et Cléopâtre est très-froide, par cette raison-là même que Ptolémée n'intéresse point du tout. (V.)

Où Photin a reçu le prix de son audace;
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné
S'est aisément saisi du port abondonné;
Que le roi l'a suivi; qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses vaisseaux restait de gens de guerre;
Que César l'a rejoint; et je ne doute pas
Qu'il n'ait su vaincre encore, et punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui, madame, on a vu son bonheur ordinaire...

CLÉOPATRE.

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frère,
S'il m'a tenu promesse.

ACHORÉE.

Oui, de tout son pouvoir.

CLÉOPATRE.

C'est là l'unique point que je voulais savoir.
Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

CORNÉLIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLÉOPATRE.

Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

CLÉOPATRE.

Que disiez-vous naguère? et que viens-je d'entendre?
Accordez ces discours, que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir;
Malgré César et nous il a voulu périr:
Mais il est mort, madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes monarques;
Sa vertu rappelée a soutenu son rang,
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.
Il combattait Antoine avec tant de courage,
Qu'il emportait déjà sur lui quelque avantage;
Mais l'abord de César a changé le destin;
Aussitôt Achillas suit le sort de Photin:
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main, en défendant son maître.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi;
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi;
Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce, et fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir;
Et son cœur, emporté par l'erreur qui l'abuse,
Cherche partout la mort, que chacun lui refuse.
Enfin perdant haleine après ces grands efforts,
Près d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque;
Il s'y jette, et les siens, qui suivent leur monarque,
D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau,
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.
C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,
A vous toute l'Égypte, à César la victoire.
Il vous proclame reine; et, bien qu'aucun Romain
Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,
Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême,
Il soupire, il gémit. Mais le voici lui-même,
Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur
Que lui donne du roi l'invincible malheur.

SCÈNE IV.

CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

César, tiens-moi parole, et me rends mes galères[1].
Achillas et Photin ont reçu leurs salaires;
Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci[2];
Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici[3].
Je n'y saurais plus voir qu'un funeste rivage
Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant[4];
Et, parmi ces objets, ce qui le plus m'afflige,
C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,
Et souffre que ma haine agisse en liberté[5].
A cet empressement j'ajoute une requête:
Vois l'urne de Pompée; il y manque sa tête[6]:
Ne me la retiens plus; c'est l'unique faveur
Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR.

Il est juste, et César est tout prêt de vous rendre
Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre;
Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots
A ses mânes errants nous rendions le repos,
Qu'un bûcher allumé par ma main et la vôtre
Le venge pleinement de la honte de l'autre[7];

[1] Il est évident que Cornélie, qui redemande ses galères, est absolument inutile. La pièce est finie, et ces galères ne sont point le sujet de la tragédie. (V.)

[2] Il veut dire, *n'a pu profiter de la clémence de César*; mais *jouir du cœur de César* est une expression impropre. (V.)

[3] N'est-ce pas dommage que cette expression ait entièrement vieilli? On dirait aujourd'hui, *autant qu'il peut l'être*; mais *ce qu'il peut l'être* n'est-il pas plus énergique? (V.)

[4] C'est sans doute une faute d'impression; on doit lire, *aux changements de rois*; mais *un peuple qui pousse un bruit* est un barbarisme. (V.)

[5] Elle parle toujours de sa *haine* quand elle ne devrait parler que de sa reconnaissance. (V.)

[6] La tête pour rejoindre à l'urne est un accessoire qui, ne pouvant être refusé, ne mérite peut-être pas d'être demandé; c'est une circonstance étrangère, et les compliments de César paraissent superflus quand l'action est entièrement finie. (V.)

[7] On ne voit pas à quoi se rapporte cet *autre*. Il veut dire apparemment *l'autre bûcher*. (V.)

Que son ombre s'apaise en voyant notre ennui ;
Et qu'une urne plus digne et de vous et de lui,
Après la flamme éteinte et les pompes finies,
Renferme avec éclat ses cendres réunies.
De cette même main dont il fut combattu
Il verra des autels dressés à sa vertu ;
Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
Sans recevoir par là d'honneurs que légitimes [1] :
Pour ces justes devoirs je ne veux que demain ;
Ne me refusez pas ce bonheur souverain.
Faites un peu de force à votre impatience [2] ;
Vous êtes libre après ; partez en diligence ;
Portez à notre Rome un si digne trésor ;
Portez...

CORNÉLIE.

Non pas, César, non pas à Rome encor :
Il faut que ta défaite et que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles [3] ;
Et quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi,
Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi [4].
Je la porte en Afrique ; et c'est là que j'espère
Que les fils de Pompée, et Caton et mon père,
Secondés par l'effort d'un roi plus généreux,
Ainsi que la justice auront le sort pour eux.
C'est là que tu verras sur la terre et sur l'onde
Le débris de Pharsale armer un autre monde ;
Et c'est là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.
Je veux que de ma haine ils reçoivent des règles,
Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles [5] ;
Et que ce triste objet porte en leur souvenir
Les soins de le venger, et ceux de te punir.
Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême ;
L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même :
Tu m'en veux pour témoin ; j'obéis au vainqueur ;
Mais ne présume pas toucher par là mon cœur [1].
La perte que j'ai faite est trop irréparable ;
La source de ma haine est trop inépuisable :
A l'égal de mes jours je la ferai durer ;
Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.
Je t'avouerai pourtant, comme vraiment Romaine [2],
Que pour toi mon estime est égale à ma haine ;
Que l'une et l'autre est juste, et montre le pouvoir,
L'une de la vertu, l'autre de mon devoir ;
Que l'une est généreuse, et l'autre intéressée,
Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée [3].
Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
Me force de priser ce que je dois haïr :
Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie [4],
La veuve de Pompée y force Cornélie.
J'irai, n'en doute point, au sortir de ces lieux,
Soulever contre toi les hommes et les dieux ;
Ces dieux qui t'ont flatté, ces dieux qui m'ont trompée ;
Ces dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,
Qui, la foudre à la main, l'ont pu voir égorger ;
Ils connaîtront leur faute, et le voudront venger [5].
Mon zèle, à leur refus, aidé de sa mémoire,
Te saura bien sans eux arracher la victoire :
Et quand tout mon effort se trouvera rompu [6],
Cléopâtre fera ce que je n'aurai pu.
Je sais quelle est ta flamme et quelles sont ses forces [7],

[1] Vers trop dur et trop négligé. (V.)

[2] Cela n'est pas français ; il faut, ou *modérez votre impatience*, ou *mettez un frein à votre impatience*, ou quelque autre tour. (V.)

[3] On se lasse à la fin d'entendre Cornélie qui demande toujours les *funérailles* de César, et qui le lui dit en face : *Quid deceat, quid non.* (V.)

[4] Ces vers déparent la beauté et l'harmonie des autres, c'est à quoi il faut toujours prendre garde. Voyez que ces deux *elle* font un mauvais effet, parce que l'une se rapporte à Rome, et l'autre à la cendre de Pompée, sans que la construction indique ces rapports nécessaires. Voyez combien ce vers est rude : *et quoiqu'elle la tienne aussi chère que...* Tout vers qui n'est pas aussi harmonieux qu'exact et correct doit être banni de la poésie : voilà pourquoi il est si prodigieusement difficile d'en faire de bons dans toutes les langues, et surtout dans la nôtre. (V.)

[5] Cela est trop impropre et trop vicieux. Qu'est-ce qu'une *haine qui donne des règles à des aigles?* Que ce vers affaiblit le précédent, qui est admirable ! De plus, faut-il que Cornélie parle toujours à César de sa haine pour lui ? Il serait bien plus beau, à mon gré, de lui dire qu'elle sera toujours son ennemie sans pouvoir haïr un si grand homme. (V.) — Ce n'est point aux *aigles* qu'elle prétend donner des *règles*, puisqu'elle veut y substituer des *urnes ;* c'est aux soldats à qui elle portera de rang en rang la cendre de Pompée, et qu'elle appelle le débris de Pharsale. Le mot *règles*, qui est réellement impropre, demandait à être remplacé par celui de *lois :*

Je veux que de ma haine ils reçoivent des lois ;

mais ici Corneille sacrifia l'exactitude à la rime ; ce qu'il faut toujours éviter. (P.)

[1] Cela serait bon si César avait tâché de l'engager à suivre son parti ; mais il n'y a jamais pensé : il n'a pas dit à Cornélie un seul mot qui pût lui donner cette présomption. (V.)

[2] Elle a déjà dit plusieurs fois qu'elle est Romaine, et cette affectation diminue beaucoup de la vraie grandeur. (V.)

[3] Toutes ces antithèses et cette petite dissertation dégradent la noblesse de ce rôle, et les répétitions continuelles affaiblissent le sentiment. (V.)

[4] Un devoir qui la lie à la haine ! et toujours la haine ! (V.)

[5] Ces dieux qui connaîtront leur faute, et ce zèle qui saura bien sans eux arracher la victoire, sont une déclamation si ampoulée et si puérile, qu'on ne peut s'empêcher de s'élever avec force contre ce faux goût. On admirait autrefois ce galimatias, tant le bon goût est rare, tant l'esprit des nations septentrionales de l'Europe est difficile à former ! (V.) — Galimatias est ce qui n'a aucun sens ; et l'on entend très-bien ce que veut dire :

Ils connaîtront leur faute, et le voudront venger.

Il est vrai que cette pensée tient du style ampoulé de Lucain ; mais le vers n'en est pas moins très-intelligible. (P.)

[6] Un effort qui se trouve rompu ! (V.)

[7] Les forces de sa flamme ! Et on a pu applaudir à tous ces

Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
Que ton amour t'aveugle, et que pour l'épouser
Rome n'a point de lois que tu n'oses briser :
Mais sache aussi qu'alors la jeunesse romaine
Se croira tout permis sur l'époux d'une reine,
Et que de cet hymen tes amis indignés
Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.
J'empêche ta ruine, empêchant tes caresses [1].
Adieu : j'attends demain l'effet de tes promesses.

SCÈNE V.

CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Plutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,
Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer :
Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre;
Le mien sera trop grand, et je n'en veux point d'autre [2],
Indigne que je suis d'un César pour époux,
Que de vivre en votre âme, étant morte pour vous.

CÉSAR.

Reine, ces vains projets sont le seul avantage
Qu'un grand cœur impuissant a du ciel en partage [3] :
Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins [4];
Et, s'il pouvait plus faire, il souhaiterait moins.
Les dieux empêcheront l'effet de ces augures,
Et mes félicités n'en seront pas moins pures,
Pourvu que votre amour gagne sur vos douleurs [5],
Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs,
Et que votre bonté, sensible à ma prière,
Pour un fidèle amant oublie un mauvais frère.
On aura pu vous dire avec quel déplaisir
J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir [1];
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avaient pu surprendre!
Il s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu,
Et de peur de se perdre il s'est enfin perdu.
O honte pour César, qu'avec tant de puissance,
Tant de soins pour vous rendre entière obéissance [2],
Il n'ait pu toutefois, en ces événements,
Obéir au premier de vos commandements!
Prenez-vous-en au ciel, dont les ordres sublimes [3]
Malgré tous nos efforts savent punir les crimes;
Sa rigueur envers lui vous ouvre un sort plus doux,
Puisque par cette mort l'Égypte est toute à vous.

CLÉOPATRE.

Je sais que j'en reçois un nouveau diadème,
Qu'on n'en peut accuser que les dieux et lui-même;
Mais comme il est, seigneur, de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité [4],
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de biens, me coûte un peu de larmes.
Et si, voyant sa mort due à sa trahison,
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,
Qu'aussitôt à mon cœur mon sang ne le reproche;
J'en ressens dans mon âme un murmure secret,
Et ne puis remonter au trône sans regret.

ACHORÉE.

Un grand peuple, seigneur, dont cette cour est pleine,
Par des cris redoublés demande à voir sa reine [5],

faux sentiments exprimés en solécismes et en barbarismes! (V.)— S'il y a de la vérité dans les remarques de Voltaire sur ces sentiments exagérés, devait-il s'exprimer aussi durement, et paraître offensé de ce qu'on avait pu les applaudir? (P.)

[1] Ce vers pèche à la fois contre l'harmonie, contre la langue, contre les convenances et contre la vérité; il ne convient point à Cornélie de parler des caresses que César peut faire à Cléopâtre : elle n'empêche point ses caresses, elle ne peut les empêcher; elle pourrait seulement dire à César que l'amour d'une Égyptienne peut lui être fatal : mais il serait encore plus décent de ne lui en point parler. De quoi se mêle-t-elle? est-ce l'affaire de la veuve de Pompée, pour qui César a eu tant d'égards, tant de générosité? Cela n'est ni convenable ni intéressant. Il est ridicule que Cornélie prononce ces paroles, que César les entende, et que Cléopâtre les souffre. (V.)

[2] Cléopâtre parle aussi mal que César a parlé : elle ne veut point d'autre bonheur que d'être tuée par César, parce que Cornélie a manqué à toute bienséance, à toute honnêteté devant elle. (V.)

[3] De vains projets qui sont le seul avantage qu'on ait du ciel en partage! et un grand cœur impuissant! César vise au galimatias aussi bien que Cornélie. (V.) — Voilà donc la dernière impression que fait sur Voltaire le beau rôle de Cornélie, et le mot galimatias qui se retrouve sous sa plume! (P.)

[4] *Beaucoup de soins;* ce n'est pas là le mot propre. César veut dire que Cornélie ne menace beaucoup que parce qu'elle a peu de pouvoir; mais le mot de *soins* ne remplit point du tout cette idée. (V.)

[5] Un amour qui gagne sur des douleurs! (V.)

[1] On ne choisit point un désespoir; au contraire, le désespoir ôte la liberté du choix, ou, si l'on veut, le désespoir force à choisir mal. (V.)

[2] *Rendre entière obéissance.* Ces termes signifient la sujétion d'un vassal. César veut dire qu'il a fait ce qu'il a pu pour obéir à la volonté de Cléopâtre. Ce n'est pas là rendre obéissance; cette expression ne lui convient pas : *tant de soins pour* ne se dit pas. (V.)

[3] *Ordres sublimes* ne se dit plus; on se sert des épithètes *suprêmes, souverains, inévitables, immuables; sublime* est affecté aux grandes idées, aux grands sentiments. (V.)

[4] Le mot propre serait *amertume*, au lieu d'*aigreur*. (V.)

[5] Il importe peu que le peuple soit ou non dans la cour pour voir Cléopâtre. La pièce s'appelle *Pompée;* les assassins sont punis : tous les compliments de César et de Cléopâtre sont peut-être plus inutiles que le dernier discours de Cornélie, dans lequel du moins il y a toujours de la grandeur. Cette dernière scène est la plus froide de toutes; et, dans une tragédie, elle doit être, s'il se peut, la plus touchante. Mais *Pompée* n'est point une véritable tragédie; c'est une tentative que fit Corneille pour mettre sur la scène des morceaux excellents, qui ne faisaient point un tout; c'est un ouvrage d'un genre unique, qu'il ne faudrait pas imiter, et que son génie, animé par la grandeur romaine, pouvait seul faire réussir. Telle est la force de ce génie, que cette pièce l'emporte encore sur mille pièces régulières, que

Et, tout impatient, déjà se plaint aux cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CÉSAR.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il désire :
Princesse, allons par là commencer votre empire.
Fasse le juste ciel, propice à mes desirs;
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs,
Et puissent ne laisser dedans votre pensée
Que l'image des traits dont mon âme est blessée [1] !
Cependant qu'à l'envi ma suite et votre cour
Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
Où, dans un digne emploi l'une et l'autre occupée,
Couronne Cléopâtre et m'apaise Pompée,
Elève à l'une un trône, à l'autre des autels,
Et jure à tous les deux des respects immortels [2].

leur froideur a fait oublier. Trente beaux vers de Cornélie valent beaucoup mieux qu'une pièce médiocre. (V.)

[1] Voilà de ces métaphores qui ne paraissent pas naturelles. Comment peut-on avoir dans sa pensée l'image d'un trait qui a blessé une âme? Ces figures forcées expriment toujours mal le sentiment. César veut dire : *puissiez-vous ne vous occuper que de mon amour!* Il pouvait y ajouter encore : *de sa gloire*. Ces sentiments doivent être toujours exprimés noblement, mais jamais d'une manière recherchée. (V.)

[2] La première question qui se présente sur la tragédie qui a pour titre *Pompée*, c'est de savoir quel en est le sujet. Ce ne peut être la *Mort de Pompée*, quoique depuis longtemps on se soit accoutumé à l'afficher sous ce titre très-improprement; car Pompée est assassiné au commencement du second acte. Ce pourrait être la vengeance de cette mort, si Ptolomée, qui périt dans un combat à la fin de la pièce, était tué en punition de son crime ; mais il ne l'est que parce que César, à qui ce prince perfide veut faire éprouver le sort de Pompée, se trouve heureusement le plus fort, et triomphe de l'armée égyptienne. Cette conspiration contre César, et le péril qu'il court, forment donc une seconde action, moins intéressante que la première; car on sait quels éloges unanimes les connaisseurs ont donnés à la scène d'exposition, qui montre Ptolomée délibérant avec ses ministres sur l'accueil qu'il doit faire à Pompée, vaincu à Pharsale, et cherchant un asile en Égypte. On ne peut pas commencer une tragédie d'une manière plus imposante à la fois et plus attachante; et quoique l'exécution en soit souvent gâtée par l'enflure et la déclamation, cette ouverture de pièce, en ne la considérant que par son objet, passe avec raison pour un modèle. Des scènes d'une galanterie froide, et quelquefois indécente, entre César et Cléopâtre, ne sont qu'un remplissage vicieux qui achève de faire de cette pièce un ouvrage très-irrégulier, composé de parties incohérentes. Les caractères ne sont pas moins répréhensibles. Le roi Ptolomée, qui supplie sa sœur Cléopâtre d'employer son crédit auprès de César pour en obtenir la grâce de Photin, est entièrement avili; et quand Achorée dit, en parlant de sa contenance devant César :

> Toutes ses actions ont senti la bassesse :
> J'en ai rougi moi-même, et me suis plaint à moi
> De voir là Ptolomée, et n'y point voir de roi,

il fait en très-beaux vers la critique de ce caractère. César, qui n'a *vaincu à Pharsale que pour Cléopâtre*, et qui n'est *venu en Égypte que pour elle*, est encore plus sensiblement dégradé, parce que c'est un des personnages dont le nom seul annonce la grandeur. Cléopâtre, qui parle d'amour et de mariage, en style de comédie, à César qui est marié, joue un rôle indigne d'une princesse. Cependant la pièce est restée au théâtre malgré tous ses défauts, et s'y soutient par une de ces ressources qui appartiennent au génie de Corneille, par le seul rôle de Cornélie. Il offre un mélange de noblesse et de douleur, de sublime et de pathétique, qui fait revivre en elle tout l'intérêt attaché à ce seul nom de Pompée. Il ne paraît point dans la pièce; mais il semble que son ombre la remplisse et l'anime. L'urne qui contient ses cendres, et qu'apporte à sa veuve un Romain obscur qui a rendu les derniers devoirs aux restes d'un héros malheureux, l'expression touchante des regrets de Cornélie, et les serments qu'elle fait de venger son époux, les regrets même de César, qui ne peut refuser des larmes au sort de son ennemi, répandent de temps en temps sur cette pièce une sorte de deuil majestueux qui convient à la tragédie. La scène où Cornélie vient avertir César des complots formés contre sa vie par Ptolomée et Photin est encore une de ces hautes conceptions qui caractérisent le grand Corneille, et rappellent l'auteur des *Horaces* et de *Cinna*. (LA H.)

EXAMEN DE POMPÉE.

A bien considérer cette pièce, je ne crois pas qu'il y en ait sur le théâtre où l'histoire soit plus conservée et plus falsifiée tout ensemble. Elle est si connue, que je n'ai osé en changer les événements; mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivés comme je les fais arriver. Je n'y ai ajouté que ce qui regarde Cornélie, qui semble s'y offrir d'elle-même, puisque, dans la vérité historique, elle était dans le même vaisseau que son mari lorsqu'il aborda en Égypte, qu'elle le vit descendre dans la barque, où il fut assassiné à ses yeux par Septime, et qu'elle fut poursuivie sur mer par les ordres de Ptolomée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit, et qu'elle fut ramenée devant César, bien que l'histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées, et la longueur du temps qu'elles ont consumé dans la vérité historique, m'ont réduit à cette falsification pour les ramener dans l'unité de jour et de lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pelusium, qu'on appelle aujourd'hui Damiette, et César prit terre à Alexandrie. Je n'ai nommé ni l'une ni l'autre ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtât l'imagination de l'auditeur, et ne lui fît remarquer malgré lui la fausseté de ce qui s'est passé ailleurs. Le lieu particulier est, comme dans *Polyeucte*, un grand vestibule commun à tous les appartements du palais royal ; et cette unité n'a rien que de vraisemblable, pourvu qu'on se détache de la vérité historique. Le premier, le troisième, et le quatrième acte, y ont leur justesse manifeste; il y peut avoir quelque difficulté pour le second et le cinquième, dont Cléopâtre ouvre l'un, et Cornélie l'autre. Elles sembleraient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur appartement; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir : l'une pour apprendre plus tôt les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée, qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce vestibule; et l'autre, pour en savoir du combat de César et des Romains contre Ptolomée et les Égyptiens, pour empêcher que ce héros n'en aille donner à Cléopâtre avant qu'à elle, et pour obtenir de lui d'autant plus tôt la permission de partir. En quoi on peut remarquer que,

comme elle sait qu'il est amoureux de cette reine, et qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne lui fasse le premier compliment, le soin qu'elle a de conserver la dignité romaine lui fait prendre la parole la première, et obliger par là César à lui répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le temps, il m'a fallu réduire en soulèvement tumultuaire une guerre qui n'a pu durer guère moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent après que César fut parti d'Alexandrie, Cléopâtre accoucha de Césarion. Quand Pompée se présenta pour entrer en Égypte, cette princesse et le roi son frère avaient chacun leur armée prête à en venir aux mains l'une contre l'autre, et n'avaient garde ainsi de loger dans le même palais. César, dans ses *Commentaires*, ne parle point de ses amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fut présentée quand il arriva : c'est Plutarque et Lucain qui nous apprennent l'un et l'autre; mais ils ne lui font présenter cette tête que par un des ministres du roi, nommé Théodote, et non pas par le roi même, comme je l'ai fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce poëme, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point; mais il ne laisse pas d'en être, en quelque sorte, le principal acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. J'ai justifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre, par cette raison que les événements y ont une telle dépendance l'un de l'autre, que la tragédie n'aurait pas été complète, si je ne l'eusse poussée jusqu'au terme où je la fais finir. C'est à ce dessein que, dès le premier acte, je fais connaître la venue de César, à qui la cour d'Égypte immole Pompée pour gagner les bonnes grâces du victorieux; et ainsi il m'a fallu nécessairement faire voir quelle réception il ferait à leur lâche et cruelle politique. J'ai avancé l'âge de Ptolomée, afin qu'il pût agir, et que, portant le titre de roi, il tâchât d'en soutenir le caractère. Bien que les historiens et le poëte Lucain l'appellent communément *rex puer, le roi enfant*, il ne l'était pas à tel point qu'il ne fût en état d'épouser sa sœur Cléopâtre, comme l'avait ordonné son père. Hirtius dit qu'il était *puer jam adulta œtate;* et Lucain appelle Cléopâtre incestueuse, dans ce vers qu'il adresse à ce roi par apostrophe :

Incestæ sceptris cessure sororis ;

soit qu'elle eût déjà contracté ce mariage incestueux, soit à cause qu'après la guerre d'Alexandrie et la mort de Ptolomée, César la fit épouser à son jeune frère, qu'il rétablit dans le trône : d'où l'on peut tirer une conséquence infaillible, que si le plus jeune des deux frères était en âge de se marier quand César partit d'Égypte, l'aîné en était capable quand il y arriva, puisqu'il ne tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopâtre garde une ressemblance ennoblie par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition, et en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour qu'en tant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive et abandonnée à ses plaisirs, et que Lucain, peut-être en haine de César, la nomme en quelque endroit *meretrix regina*, et fasse dire ailleurs à l'eunuque Photin, qui gouvernait sous le nom de son frère Ptolomée :

Quem non e nobis credit Cleopatra nocentem,
A quo casta fuit?

je trouve qu'à bien examiner l'histoire, elle n'avait que de l'ambition sans amour, et que, par politique, elle se servait des avantages de sa beauté pour affermir sa fortune. Cela paraît visible, en ce que les historiens ne marquent point qu'elle se soit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, César et Antoine; et qu'après la déroute de ce dernier, elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la même passion qu'ils avaient eue pour elle, et fit voir par là qu'elle ne s'était attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, et non pas à sa personne.

Pour le style, il est plus élevé en ce poëme qu'en aucun des miens [1], et ce sont, sans contredit, les vers les plus

[1] Il est important de faire ici quelques réflexions sur le style de la tragédie. On a accusé Corneille de se méprendre un peu à cette pompe des vers, et à cette prédilection qu'il témoigne pour le style de Lucain; il faut que cette pompe n'aille jamais jusqu'à l'enflure et à l'exagération : on n'estime point dans Lucain *Bella per Emathios plus quam civilia campos;* on estime *Nil actum reputans, si quid superesset agendum.* De même, les connaisseurs ont toujours condamné dans *Pompée* : *Les fleuves rendus rapides par le débordement des parricides*, et tout ce qui est dans ce goût; ils ont admiré :

O ciel! que de vertus vous me faites haïr!
. . . .
Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Voilà le véritable style de la tragédie : il doit être toujours d'une simplicité noble, qui convient aux personnes du premier rang; jamais rien d'ampoulé ni de bas, jamais d'affectation ni d'obscurité. La pureté du langage doit être rigoureusement observée; tous les vers doivent être harmonieux, sans que cette harmonie dérobe rien à la force des sentiments. Il ne faut pas que les vers marchent toujours de deux en deux, mais que tantôt une pensée soit exprimée en un vers, tantôt en deux ou trois, quelquefois dans un seul hémistiche; on peut étendre une image dans une phrase de cinq ou six vers, ensuite en renfermer une autre dans un ou deux. Il faut souvent finir un sens par une rime, et commencer un autre sens par la rime correspondante. Ce sont toutes ces règles, très-difficiles à observer, qui donnent aux vers la grâce, l'énergie, l'harmonie, dont la prose ne peut jamais approcher. C'est ce qui fait qu'on retient par cœur, même malgré soi, les beaux vers. Il y en a beaucoup de cette espèce dans les belles tragédies de Corneille. Le lecteur judicieux fait aisément la comparaison de ces vers harmonieux, naturels, et énergiques, avec ceux qui ont les défauts contraires; et c'est par cette comparaison que le goût des jeunes gens pourra se former aisément. Ce goût juste est bien plus rare qu'on ne pense : peu de personnes savent bien leur langue; peu distinguent au théâtre l'enflure de la dignité; peu démêlent les convenances. On a applaudi pendant plusieurs années à des pensées fausses et révoltantes : on battait des mains lorsque Baron prononçait ce vers :

Il est, comme à la vie, un terme à la vertu.

On s'est récrié quelquefois d'admiration à des maximes non moins fausses. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'un peuple qui a pour modèle de style les pièces de Racine ait pu applaudir long-temps des ouvrages où la langue et la raison sont également blessées d'un bout à l'autre. (V.)

pompeux que j'aie faits. La gloire n'en est pas toute à moi; j'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon sujet; et comme je n'ai point fait de scrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pu faire chez lui, j'ai tâché, pour le reste, à entrer si bien dans sa manière de former ses pensées et de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentît son génie, et ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui eusse fait. J'ai parlé, en l'examen de *Polyeucte*, de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopâtre à Charmion au second acte; il ne me reste qu'un mot touchant les narrations d'Achorée, qui ont toujours passé pour fort belles : en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du public; mais seulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait et les personnes qui les écoutent ont l'esprit assez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troisième acte, qui est à mon gré la plus magnifique, a été accusée de n'être pas reçue par une personne digne de la recevoir : mais bien que Charmion qui l'écoute ne soit qu'une domestique de Cléopâtre, qu'on peut toutefois prendre pour sa dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette reine même, qui cependant montre un orgueil digne d'elle, d'attendre la visite de César dans sa chambre sans aller au-devant de lui. D'ailleurs Cléopâtre eût rompu tout le reste de ce troisième acte, si elle s'y fût montrée; et il m'a fallu la cacher par adresse de théâtre, et trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, et qui ne laissât point paraître le secret de l'art qui m'obligeait à l'empêcher de se produire.

FIN DE POMPÉE.

LE MENTEUR[1],

COMÉDIE. — 1642.

ÉPITRE.

MONSIEUR,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière, qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna*, et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe quand le sujet le pourrait souffrir; j'ai fait *le Menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres qui, suivant l'humeur des Français, aiment le changement, et, après tant de poëmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de ce que pouvaient la majesté du raisonnement et la force des vers dénués de l'agrément du sujet; dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du sujet dénué de la force des vers. Et d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvais l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que, comme alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que, pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Sénèque[2], à qui j'empruntai tout ce qu'il avait donné de rare à sa *Médée :* ainsi, quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au fameux Lope de Vega, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intriques que fait notre Menteur. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de *la Verdad sospechosa;* et, me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser aux poëtes ainsi qu'aux peintres[1], j'ai cru que, nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'était permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce était un crime, il y a longtemps que je serais coupable, je ne dis pas seulement pour *le Cid*, où je me suis aidé de dom Guillem de Castro, mais aussi pour *Médée*, dont je viens de parler, et pour *Pompée* même, où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis approuveront du moins que je pille chez eux; et, soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien, que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis, et ne m'en estimerez pas moins.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Bien que cette comédie et celle qui la suit soient toutes deux de l'invention de Lope de Vega, je ne vous les donne point dans le même ordre que je vous ai donné *le Cid* et *Pompée*, dont en l'un vous avez vu les vers espagnols, et en l'autre les latins, que j'ai traduits ou imités de Guillem de Castro et de Lucain. Ce n'est pas que je n'aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original; mais, comme j'ai entièrement dépaysé les sujets pour les habiller à la française, vous trouveriez si peu de rapport entre l'Espagnol et le Français, qu'au lieu de satisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne, où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le lui fait dire du Pérou et des Indes, dont il fait le

[1] Il faut avouer que nous devons à l'Espagne la première tragédie touchante et la première comédie de caractère qui aient illustré la France. Ne rougissons point d'être venus tard dans tous les genres. C'est beaucoup que, dans un temps où l'on ne connaissait que des aventures romanesques et des turlupinades, Corneille mit la morale sur le théâtre. Ce n'est qu'une traduction; mais c'est probablement à cette traduction que nous devons Molière. Il est impossible, en effet, que l'inimitable Molière ait vu cette pièce sans voir tout d'un coup la prodigieuse supériorité que ce genre a sur tous les autres, et sans s'y livrer entièrement. Il y a autant de distance de *Mélite* au *Menteur* que de toutes les comédies de ce temps-là à *Mélite :* ainsi Corneille a réformé la scène tragique et la scène comique par d'heureuses imitations. (V.)

[2] Sénèque le tragique n'est souvent qu'un déclamateur qui ne méritait pas le nom de grand de la part du grand Corneille. (P.)

[1] . . . . *Pictoribus atque poëtis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
De Arte poeticâ, v. 10.

nouveau revenu ; et ainsi de la plupart des autres incidents, qui, bien qu'ils soient imités de l'original, n'ont presque point de ressemblance avec lui pour les pensées, ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entièrement de lui, comme vous les trouverez dans la vingt et deuxième partie de ses comédies. Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage; et s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même temps que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle est toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux, qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite, et n'en aimer pas la représentation.

Je me défierais peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poëme, si je n'y étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non-seulement est le protecteur des savantes muses dans la Hollande, mais fait voir encore par son propre exemple que les grâces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'État. Je parle de M. de Zuylichem, secrétaire des commandements de monseigneur le prince d'Orange. C'est lui que MM. Heinsius et Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuse querelle, puisqu'ils lui ont adressé l'un et l'autre leurs doctes dissertations, et qui n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de cette comédie par deux épigrammes [1], l'un français et l'autre latin, qu'il a mis au-devant de l'impression qu'en ont faite les Elzeviers, à Leyden. Je vous les donne ici [2] d'autant plus volontiers, que, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, son témoignage ne peut être suspect, et qu'on n'aura pas lieu de m'accuser de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, puisque toute la gloire qu'il m'y donne doit être attribuée au grand Lope de Vega, que peut-être il ne connaissait pas pour le premier auteur de cette merveille du théâtre.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Dorante.
DORANTE, fils de Géronte.
ALCIPPE, ami de Dorante et amant de Clarice.
PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.
CLARICE, maîtresse d'Alcippe.
LUCRÈCE, amie de Clarice.
ISABELLE, suivante de Clarice.
SABINE, femme de chambre de Lucrèce.
CLITON, valet de Dorante.
LYCAS, valet d'Alcippe.

La scène est à Paris.

[1] *Épigramme* est aujourd'hui du genre féminin.
[2] Voyez le tome II.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois [1].
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries [2],
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous,
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Barthole :
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.
Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles âmes [3],
Disent les beaux-esprits. Mais, sans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin!
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile!
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour!
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour [4]!
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature;
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier [5],

[1] On disait alors *faire banqueroute*, pour *abandonner, renoncer, quitter, se détacher*, mais mal à propos : banqueroute était impropre, même en ce temps-là, dans l'occasion ou l'auteur l'emploie. Dorante ne fait pas banqueroute aux lois, puisque son père consent qu'il renonce à cette profession. (V.)
[2] Nous avons souvent remarqué ailleurs que *dedans* est une légère faute, et qu'il faut *dans*. (V.)
[3] On prend un soin, on a un soin, on se charge d'un soin, on rend des soins; mais un soin ne *vient* pas. (V.)
[4] On ne pratique point l'amour comme on pratique le barreau, la médecine. (V.)
[5] Quoique Corneille ait épuré le théâtre dans ses premières

Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connaissance où l'on se plaise à rire,
Qu'on puisse visiter par divertissement,
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
Pour me connaître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous [1] :
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes [2],
Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux [3],
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles;
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles [4].
Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant de leçons;
Ou je me connais mal à voir votre visage,
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :
Vos lois ne réglaient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse;
J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode :
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode;
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre;

comédies, et qu'il ait imité ou plutôt deviné le ton de la bonne compagnie de son temps, il est pourtant encore ici loin de la bienséance et du bon goût; mais au moins il n'y a pas de mot déshonnête, comme Scarron s'en permit dans de misérables farces des Jodelets, qui a la honte de la nation, et même de la cour, eurent tant de succès avant les chefs-d'œuvre de Molière. (V.)

[1] *Le son d'un écu* et l'idée de ce vers sont des choses honteuses qu'on devrait retrancher pour l'honneur de la scène française. Ce vers même est imité de la satire de Regnier intitulée *Macette*. Les bienséances étaient impunément violées dans ce temps-là; et Corneille, qui s'élevait au-dessus de ses contemporains, se laissait entraîner à leurs usages. (V.)

[2] Cela n'est pas français. On dit bien *la maison où j'ai été*, mais non *la coquette où j'ai été*. (V.)

[3] Ce vers n'est pas français; *faire l'amour d'yeux et de babil* ne peut se dire. (V.)

[4] *Chandelles*; cette expression serait aujourd'hui indigne de la haute comédie. (V.)

Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre [1].
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités;
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés;
Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés :
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise [2],
Et vaut communément autant comme il se prise [3] :
De bien pires que vous s'y font assez valoir.
Mais, pour venir au point que vous voulez savoir,
Êtes-vous libéral?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare;
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne [4] :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé;
L'autre oublie un bijou qu'on aurait refusé.
Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse;
Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait [5],
Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE.

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,
Et me dis seulement si tu connais ces dames.

CLITON.

Non : cette marchandise est de trop bon aloi;
Ce n'est point là gibier à des gens comme moi;

[1] Ce mot signifie *revue*. (V.)

[2] Peut-être cette expression pouvait passer autrefois. (V.)

[3] *Vaut autant comme* n'est pas français; on l'a déjà observé ailleurs. (V.)

[4] Molière n'a point de tirade plus parfaite; Térence n'a rien écrit de plus pur que ce morceau : il n'est point au-dessus d'un valet, et cependant c'est une des meilleures leçons pour se bien conduire dans le monde. Il me semble que Corneille a donné des modèles de tous les genres. (V.)

[5] On ne dit pas *faire d'un contre-temps*, mais *faire à contre-temps*. Au reste, cette scène est d'un ton très-supérieur à toutes les comédies qu'on donnait alors : elle peint des mœurs vraies; elle est bien écrite, à l'exception de quelques fautes excusables. (V.)

Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en die?

CLITON.

Assez pour en mourir;
Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE.

CLARICE, *faisant un faux pas, et comme se laissant choir* [1].

Ay!

DORANTE, *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office [2],
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service [3];
Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,
Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard;
Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part;
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
Puisque enfin ce bonheur, que j'ai si fort prisé,
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu si tôt ce qui pouvait vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.
J'estime plus un don qu'une reconnaissance :
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense;
Et le plus grand bonheur au mérite rendu [1]
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée;
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée;
Et le bien où sans peine elle fait parvenir
Par le mérite à peine aurait pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande :
J'en sais mieux le haut prix; et mon cœur amoureux,
Moins il s'en connaît digne, et plus s'en tient heureux,
On me l'a pu toujours dénier sans injure;
Et si la recevant ce cœur même en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicités,
Que le hasard lui donne, et non vos volontés.
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :
Comme l'intention seule en forme le prix [2],
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'âme.
Je la tiens, je la touche et je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,
Le mien ne sut jamais brûler si promptement;
Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie,
Le temps donnera place à plus de sympathie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux, que j'avais ignorés.

SCÈNE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire du moins depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier; [des;
Je vous cherche en tous lieux, aux bals, aux promena-

[1] Une comédie qui n'est fondée que sur un faux pas que fait une demoiselle en se promenant aux Tuileries semble manquer d'art dans son exposition; et les compliments que se font Clarice et Dorante n'annoncent ni intrigue ni caractère. (V.)

[2] Si cette Clarice n'avait pas fait un faux pas, il n'y aurait donc pas de pièce? Ce défaut est de l'auteur espagnol. L'esprit est plus content quand l'intrigue est déjà nouée dans l'exposition; on prend bien plus de part à des passions déjà régnantes, à des intérêts déjà établis. Un amour qui commence tout d'un coup dans la pièce, et dont l'origine est si faible, ne fait aucune impression, parce que cet amour n'est pas assez vraisemblable. On tolère la naissance soudaine de cette passion dans quelque jeune homme ardent et impétueux qui s'enflamme au premier objet; encore y faut-il beaucoup de nuances. On croirait presque que ce Dorante, qui aime tant à mentir, exerce ce talent dans sa déclaration d'amour, et que cet amour est un de ses mensonges; cependant il est de bonne foi. (V.)

[3] *Lieu d'un service* n'est pas français : on donne lieu de rendre service. (V.)

[1] Cela n'est pas français : on rend justice au mérite, on ne lui rend pas *bonheur* (peut-être les premiers imprimeurs ont-ils mis *bonheur* au lieu d'*honneur*.) Cette scène languit par une contestation trop longue. (V.)

[2] Ces dissertations dont les phrases commencent presque toujours par *comme*, et dont l'auteur a rempli ses tragédies, sont une de ces habitudes qu'il avait prises en écrivant; c'est la manière du peintre. (V.)

Vous n'avez que de moi reçu des sérénades ;
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi ! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON.

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats, ni siéges importants,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire :
Et même la gazette a souvent divulgué...

CLITON, *le tirant par la basque.*

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez ?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE.

Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable ;
Vous en revîntes hier.

DORANTE, *à Cliton.*

Te tairas-tu, maraud ?

(*à Clarice.*)

Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;
Et je suivrais encore un si noble exercice,
N'était que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes ;
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes ;
Je leur livrai mon âme ; et ce cœur généreux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir,
Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, *à Clarice, tout bas.*

Madame, Alcippe vient ; il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE.

Quoi ? me priver si tôt de tout mon bien ?

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien ;
Et, malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocents
La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suis-les, Cliton.

CLITON.

J'en sais ce qu'on en peut savoir.
La langue du cocher a fait tout son devoir.
« La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse ;
Elle loge à la place, et son nom est Lucrèce. »

DORANTE.

Quelle place ?

CLITON.

Royale, et l'autre y loge aussi.
Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,
C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit :
Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,
La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre [1].

DORANTE.

Quoi ! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

CLITON.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire ;
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver ;
Sans un petit miracle il ne peut l'achever ;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits ;
Et, quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis [2].

[1] *Je crois que ce soit* est une faute de grammaire, du temps même de Corneille. *Je crois*, étant une chose positive, exige l'indicatif ; mais pourquoi dit-on : je crois qu'elle *est* aimable, qu'elle *a* de l'esprit ? et *croyez-vous* qu'elle *soit* aimable, qu'elle *ait* de l'esprit ? C'est que *croyez-vous* n'est point positif ; *croyez-vous* exprime le doute de celui qui interroge : *Je suis sûr qu'il vous satisfera ; êtes-vous sûr qu'il vous satisfasse ?* Vous voyez, par cet exemple, que les règles de la grammaire sont fondées, pour la plupart, sur la raison, et sur cette logique naturelle avec laquelle naissent tous les hommes bien organisés. (V.)

[2] *J'en prends par où je puis* est un peu licencieux, et l'ex-

Mais naturellement femme qui se peut taire
A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
Je lui voudrais donner le prix de la beauté.
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce :
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse ;
Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot,
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
Ils semblent étonnés, à voir leur action.

SCÈNE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Quoi ! sur l'eau la musique et la collation ?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Hier au soir ?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Hier au soir.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Et belle ?

ALCIPPE, *à Philiste.*

Magnifique.

PHILISTE, *à Alcippe.*

Et par qui ?

ALCIPPE, *à Philiste.*

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, *les saluant.*

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grâce :
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous ?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour ?

ALCIPPE.

Je le présume.

pression est dégoûtante. Ce n'est point ainsi que Térence fait parler ses valets. (V.)

DORANTE.

Achevez, je vous prie,
Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau ?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir ?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir.
Le temps était bien pris. Cette dame, elle est belle ?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique ?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner ?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort superbe ?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée ?

ALCIPPE.

Vous en riez !

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

ALCIPPE.

Vous ?

DORANTE.

Moi-même.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait maîtresse ?

DORANTE.

Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour ;
De nuit, *incognito*, je rends quelques visites ;
Ainsi...

CLITON, *à Dorante, à l'oreille.*

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tais-toi ; si jamais plus tu me viens avertir...

CLITON.

J'enrage de me taire et d'entendre mentir !

PHILISTE, *à Alcippe*.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous même se montre.

DORANTE, *revenant à eux*.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster ;
Les quatre contenaient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ;
Des flûtes, au troisième ; au dernier, des hautbois,
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies [1]
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.
Le cinquième était grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade, et d'orange.
Je fis de ce bateau la salle du festin :
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussitôt servie.
Je ne vous dirai point les différents apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets :
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats, et qu'on fit six services ;
Cependant que les eaux, les rochers, et les airs,
Répondaient aux accents de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
S'élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.
Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour :
S'il eût pris notre avis, sa lumière importune
N'eût pas troublé si tôt ma petite fortune ;
Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,
Il sépara la troupe, et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grâce à conter ces merveilles ;
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avais été surpris ; et l'objet de mes vœux
Ne m'avait tout au plus donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare, et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à cette bagatelle [1] :
Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état de moi.

ALCIPPE, *à Philiste, en s'en allant.*

Je meurs de jalousie !

PHILISTE, *à Alcippe*.

Sans raison toutefois votre âme en est saisie ;
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, *à Philiste*.

Le lieu s'accorde, et l'heure : et le reste n'est rien.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire ?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire [2] ;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries
Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries.
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit !

CLITON.

Je le perds
Quand je vous ois parler de guerre et de concerts [3].

[1] Quoique ce substantif *harmonie* n'admette point de pluriel, non plus que *mélodie*, *musique*, *physique*, et presque tous les noms des sciences et des arts, cependant j'ose croire que, dans cette occasion, ces *harmonies* ne sont point une faute, parce que ce sont des concerts différents. On peut : dire *les mélodies de Lully et de Rameau sont différentes ;* de plus, le Menteur s'égaye dans son récit, et *pousser des harmonies* est assez plaisant pour un menteur qui est supposé chercher à tout moment ses phrases. (V.)

[1] *Se passer à*, *se passer de*, sont deux choses absolument différentes. *Se passer à* signifie *se contenter de ce qu'on a ; se passer de* signifie *soutenir le besoin de ce qu'on n'a pas :* il a quatre attelages, on peut se passer à moins ; vous avez cent mille écus de rente, et je m'en passe. (V.)

[2] La grande exactitude de la prose veut *de se taire* ; mais il faut renoncer à faire des vers si cette petite licence n'est pas permise. (V.)

[3] *Je vous ois* ne se dit plus ; pourquoi ? cette diphthongue n'est-elle pas sonore ? *Foi*, *loi*, *crois*, *bois*, révoltent-ils l'oreille ? Pourquoi l'infinitif *ouïr* est-il resté, et le présent est-il proscrit ? La syntaxe est toujours fondée sur la raison : l'usage et l'abolition des mots dépendent quelquefois du caprice ; mais on peut

Vous voyez sans péril nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma-
[cour.

CLITON.

Qu'à de propre la guerre à montrer votre flamme?

DORANTE.

O le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
« Un cœur nouveau venu des universités;
« Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
« Je sais le Code entier avec les Authentiques,
« Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat,
« Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat! »
Qu'un si riche discours nous rend considérables!
Qu'on amollit par là de cœurs inexorables!
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant!
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant:
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
Étaler force mots qu'elles n'entendent pas;
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, et Galas[1];
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,
Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares;
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
Vedette, contrescarpe, et travaux avancés :
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne;
On leur fait admirer les baies qu'on leur donne[2] :
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire;
Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès;
Et, loin d'en redouter un malheureux succès,
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence[3].
Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

dire que cet usage tend toujours à la douceur de la prononciation : *je l'ois, j'ois*, est sec et rude: on s'en défait insensiblement. (V.)

[1] Généraux de l'empereur Ferdinand III. (V.)

[2] *Baies* signifie ici *bourdes, cassades*. Il faut éviter soigneusement au milieu des vers ces mots *baies, haies*, et ne les jamais faire rencontrer par des syllabes qui les heurtent. On est obligé de faire *baies* de deux syllabes, et ce son est très-désagréable; c'est ce qu'on appelle le demi-*hiatus*. Nous avons des règles certaines d'harmonie dans la poésie; pour peu qu'on s'en écarte, les vers rebutent, et c'est en partie pourquoi nous avons tant de mauvais poëtes. (V.)

[3] On n'entend pas bien ce que l'auteur veut dire. Comment Dorante sera-t-il d'intelligence avec sa maîtresse sous les mots de *contrescarpe* et de *fossé*? (V.)

CLITON

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine
N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine,
Vous allez au delà de leurs enchantements :
Vous seriez un grand maître à faire des romans;
Ayant si bien en main le festin et la guerre[1],
Vos gens en moins de rien courraient toute la terre,
Et ce serait pour vous des travaux fort légers
Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire.
Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON.

Je le juge assez grand; mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de fâcheux intriques[2].

DORANTE.

Nous nous en tirerons; mais tous ces vains discours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours;
Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre[3]
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous;
Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée[4],

[1] *Le festin en main*; mauvaise expression de ce temps-là. (V.)

[2] Ce mot *intriques* n'est plus d'usage. Thomas Corneille, dans l'édition qu'il fit des Œuvres de son frère (1692), substitua :

. . . . Mais enfin ces pratiques
Vous couvriront de honte en devenant publiques. (V.)

[3] *A me suivre*, est un barbarisme. (V.)

[4] Cette expression *conviée*, prise en ce sens, n'est plus d'usage; mais j'ose croire que, si on voulait l'employer à propos, elle reprendrait ses premiers droits. Remarquez ici que la scène change. Le premier acte s'est passé dans les Tuileries; à présent nous sommes dans la maison de Clarice, à la place Royale : on aurait pu aisément supposer que la maison est voisine du

C'est grande avidité de se voir mariée :
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,
Et lui permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce serait trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice;
Ce que vous m'ordonnez est la même justice [1];
Et comme c'est à nous à subir votre loi,
Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.
Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connaître [2],
Examiner sa taille, et sa mine, et son air,
Et voir quel est l'époux que je vous veux donner [3].
Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école;
Et si l'on pouvait croire un père à sa parole,
Quelque écolier qu'il soit, je dirais qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
Mais vous en jugerez après la voix publique.
Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'est unique [4],
Et je brûle surtout de le voir sous vos lois.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.
Je l'attendrai, monsieur, avec impatience,
Et je l'aime déjà sur cette confiance.

Jardin des Tuileries, et que le spectateur voit l'une et l'autre. Nous avons déjà dit que l'unité de lieu ne consiste pas à rester toujours dans le même endroit, et que la scène peut se passer dans plusieurs lieux représentés sur le théâtre avec vraisemblance : rien n'empêche qu'on ne voie aisément un jardin, un vestibule, une chambre. (V.)

[1] *La même justice* ne signifie pas *la justice même*. Voyez ce qui est dit sur cette règle dans les notes sur la tragédie de *Cinna*. (V.)

[2] Cette manière de présenter un amant à sa maîtresse, qu'il doit épouser, paraît un peu singulière dans nos mœurs; mais la pièce est espagnole, et, de plus, ce n'est point ici une entrevue : le père ne veut que prévenir Clarice par la bonne mine de son fils. (V.)

[3] *Son air..... donner*. Il faut rimer à l'oreille, puisque c'est pour elle que la rime fut inventée, et qu'elle n'est que le retour des mêmes sons, ou du moins de sons à peu près semblables. On prononçait *donner* en faisant sonner la finale *r*, comme s'il y avait eu *donnair*. (V.)

[4] On ne dit pas *il m'est unique* comme *il m'est cher, il m'est agréable*, parce que *unique* n'est pas un adjectif, une qualité susceptible de régime; il est agréable pour moi, agréable à mes yeux. *Unique* est absolu. Mais pourquoi dit-on, *cela m'est agréable*, et ne peut-on pas dire, *cela m'est aimable? cela est plaisant à mon goût*, et non pas *cela m'est plaisant?* C'est qu'*agréable* vient d'*agréer;* cela m'agrée, au datif. *Plaisant* vient de *plaire;* cela me plaît, aussi au datif, comme s'il y avait *plaît à moi*. Il n'en est pas ainsi d'*aimer :* j'aime cette pièce, et non cette pièce aime à moi; ainsi on peut dire, *m'est aimable*. (V.)

SCÈNE II.

CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE.

Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger?
J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence;
Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance?
Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs;
Les visages souvent sont de doux imposteurs.
Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces!
Et que de beaux semblants cachent des âmes basses!
Les yeux en ce grand choix ont la première part;
Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire;
Mais, sans leur obéir, il doit les satisfaire,
En croire leur refus, et non pas leur aveu,
Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,
Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
Le contraire au contraire, et le mort au vivant :
Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,
Avant que l'accepter je voudrais le connaître,
Mais connaître dans l'âme [1].

ISABELLE.

Eh bien! qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente;
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
Si son père venait, serait exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet et diffère;
Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire;
Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts;
Et le bon homme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prends tous ces délais pour une résistance,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte;
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte [2].
Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,

[1] Cette allégorie ne paraît-elle pas un peu forte dans une scène de comédie, et surtout dans la bouche d'une fille? Mais toute cette tirade est de la plus grande beauté; il n'y a point de fille qui parle mieux, et peut-être si bien, dans Molière. (V.)

[2] L'usage permet qu'on dise : cette fille est *de défaite*, c'est-à-dire elle est belle, on peut aisément s'en défaire, la marier. Mais *sa défaite* exprime figurément qu'elle s'est rendue; *de-*

Et son honneur se perd à le trop conserver [1].

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre
De qui l'humeur aurait de quoi plaire à la vôtre?

CLARICE.

Oui, je le quitterais; mais pour ce changement
Il me faudrait en main avoir un autre amant,
Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée
Dût bientôt à la sienne unir ma destinée [2].
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien;
Son père peut venir, quelque longtemps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,
Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup pour vous;
Elle n'a point d'amants qui deviennent jaloux :
Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paraître
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
Comme il est jeune encore, on l'y verra voler;
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ni que lui-même pense à d'autre qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle; et Lucrèce aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisait pas?

CLARICE.

Ah! bon Dieu! si Dorante avait autant d'appas,
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place!

ISABELLE.

Ne parlez point d'Alcippe; il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse!
Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet,
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCÈNE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

Ah! Clarice! ah! Clarice! inconstante! volage!

CLARICE, *à part, le premier vers.*

Aurait-il deviné déjà ce mariage?
Alcippe, qu'avez-vous? qui vous fait soupirer?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, déloyale! eh! peux-tu l'ignorer?
Parle à ta conscience, elle devrait t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.

ALCIPPE.

Ton père va descendre, âme double et sans foi [1]!
Confesse que tu n'as un père que pour moi.
La nuit, sur la rivière...

CLARICE.

Eh bien! sur la rivière?
La nuit! quoi? qu'est-ce enfin?

ALCIPPE.

Oui, la nuit tout entière.

CLARICE.

Après?

ALCIPPE.

Quoi! sans rougir?...

CLARICE.

Rougir! à quel propos?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots!

CLARICE.

Mourir pour les entendre! et qu'ont-ils de funeste?

faire, se défaire, un visage *défait*, un ennemi *défait*, *défaite* d'une marchandise, *défaite* d'une armée, toutes acceptions différentes. (V.)

[1] Il semble qu'une fille perde son honneur en se mariant. Ce vers gâte un très-beau morceau. (V.) — Où Voltaire a-t-il pu prendre le sens étrange qu'il substitue ici au véritable sens de Corneille? L'honneur d'une fille se perd à être gardé trop longtemps; voila le sens naturel et évident de ce vers, qui n'est qu'une répétition de ce que Clarice elle-même vient de dire :

> Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
> Et fille qui vieillit tombe dans le mépris;
> C'est un nom glorieux qui se garde avec honte.

Trouve-t-on là quelque chose qui ressemble au sens qu'imagine Voltaire? Comment pouvait-il tomber dans ces distractions? (P.)

[2] On retrouve le même vers à peu près dans la bouche d'Achille :

> On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
> Doit bientôt à son sort unir ma destinée.
> *Iphigénie en Aulide*, acte I, sc. II.

[1] Tout cela parait choquer un peu la bienséance, mais on pardonne au temps où Corneille écrivait : on tutoyait alors au théâtre. Le tutoiement, qui rend le discours plus serré, plus vif, a souvent de la noblesse et de la force dans la tragédie; on aime à voir Rodrigue et Chimène l'employer. Remarquez cependant que l'élégant Racine ne se permet guère le tutoiement que quand un père irrité parle à son fils, ou un maître à un confident, ou quand une amante emportée se plaint à son amant.

> Je ne t'ai point aimé? Cruel, qu'ai-je donc fait?

Hermione dit :

> Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée?

Phèdre dit :

> Eh bien! connais donc Phèdre et toute sa fureur.

Mais jamais Achille, Oreste, Britannicus, etc. ne tutoient leurs maîtresses. A plus forte raison cette manière de s'exprimer doit-elle être bannie de la comédie, qui est la peinture de nos mœurs. Molière en fait usage dans *le Dépit amoureux*; mais il s'est ensuite corrigé lui-même. (V.)

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr et demander le reste?
Ne saurais-tu rougir, si je ne te dis tout?

CLARICE.

Quoi, tout?

ALCIPPE.

Tes passe-temps, de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure, en vos discours si je puis rien comprendre!

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va descendre,
Il t'en souvient alors; le tour est excellent!
Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,
A présent que le ciel me fait te mieux connaître.
Oui, pour passer la nuit en danses et festin,
Être avec ton galant du soir jusqu'au matin
(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.

CLARICE.

Rêvez-vous? raillez-vous? et quel est ce mystère?

ALCIPPE.

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret.
Choisis une autre fois un amant plus discret;
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante!

ALCIPPE.

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais, et si je le connai!...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi[1]?
Tu passes, infidèle, âme ingrate et légère,
La nuit avec le fils, le jour avec le père[2]!

CLARICE.

Son père, de vieux temps, est grand ami du mien[3].

[1] Voilà encore *connais* ou *connai* qui rime avec *toi*. Voilà une nouvelle preuve qu'on prononçait *je connais*, ou bien *je connai*, en retranchant la lettre *s*, comme nous prononçons *j'aperçois*, *je vois*, *loi*, *roi*; tous les *oi* étaient prononcés comme écrits avec l'*o*. Aujourd'hui qu'on prononce *je connais*, *je parais*, *je verrais*, *j'aimerais*, il est clair qu'il faut un *a*. (V.)

[2] Cette idée ne serait pas tolérable, s'il n'était question d'une fête qu'on a donnée. Le théâtre doit être l'école des mœurs. (V.)

[3] On ne dit point *de vieux temps*, mais *dès longtemps*, *depuis longtemps*, *de tout temps*, *toujours*, *en tout temps*, *en tous les temps*. (V.)

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisait votre entretien?
Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre!
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre?

CLARICE.

Alcippe, si je sais quel visage a le fils...

ALCIPPE.

La nuit était fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe et magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun!
Son entretien alors t'était fort importun?
Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage?
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour?
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour?
T'en ai-je dit assez? Rougis, et meurs de honte!

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux[1]?

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,
Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses;
Je connais tes détours, et devine tes ruses.
Adieu : suis ton Dorante, et l'aime désormais;
Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.

CLARICE.

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va descendre.

CLARICE.

Non, il ne descend point, et ne peut nous entendre;
Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser,
A moins qu'en attendant le jour du mariage,
M'en donner ta parole et deux baisers en gage[2].

[1] Il semble que l'auteur espagnol n'ait pas tiré assez de parti du mensonge de Dorante sur cette fête. La méprise d'un page qui a pris une femme pour une autre n'a rien d'agréable et de comique. D'ailleurs ce mensonge de Dorante, fait à son rival, devait servir au nœud de la pièce et au dénoûment; il ne sert qu'à des incidents. (V.)

[2] Cette indécence ne serait point soufferte aujourd'hui. On demande comment Corneille a épuré le théâtre. C'est que de son temps on allait plus loin : on demandait des baisers, et on en donnait. Cette mauvaise coutume venait de l'usage où l'on avait été très-longtemps en France de donner, par respect, un baiser aux dames sur la bouche quand on leur était présenté. Montaigne dit qu'il est triste pour une dame d'apprêter sa bouche pour le premier mal tourne qui viendra à elle avec trois laquais Les soubrettes se conformèrent à cet usage sur le théâtre. De

CLARICE.

Pour me justifier vous demandez de moi,
Alcippe?

ALCIPPE.

Deux baisers, et ta main, et ta foi.

CLARICE.

Que cela?

ALCIPPE.

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

SCÈNE IV.

ALCIPPE.

Va, ris de ma douleur alors que je te perds;
Par ces indignités romps toi-même mes fers;
Aide mes feux trompés à se tourner en glace;
Aide un juste courroux à se mettre en leur place.
Je cours à la vengeance, et porte à ton amant
Le vif et prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes [1];
Et plutôt que le voir possesseur de mon bien,
Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien [2]!
Le voici ce rival, que son père t'amène [3]:
Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine;
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler:
Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller [1].

SCÈNE V.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Dorante, arrêtons-nous; le trop de promenade
Me mettrait hors d'haleine, et me ferait malade [2].
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments!

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans.
J'y croyais ce matin voir une île enchantée:
Je la laissais déserte, et la trouve habitée;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses:
Dans tout le Pré aux Clercs tu verras mêmes choses;
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du palais Cardinal [3].
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois [4].
Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

là vient que dans *la Mère coquette* de Quinault, jouée plus de vingt ans après, la pièce commence par ce vers :

Je t'ai baisé deux fois. — Quoi! tu baises par compte?

Il faut encore observer que, quand ces familiarités ridicules sont inutiles à l'intrigue, c'est un défaut de plus (V.)

[1] Cela n'est pas français. *Régler* ne veut pas dire *causer; on* ne peut dire *régler des larmes, régler des plaisirs.* (V.)

[2] L'auteur paraît ici quitter absolument le ton de la comédie, et s'élever à la noblesse des images et des expressions tragiques; mais il faut observer que c'est un amant au désespoir qui veut appeler son rival en duel: les expressions suivent ordinairement le caractère des passions qu'elles expriment.

Interdum tamen et vocem comœdia tollit. (V.)

[3] On ne conçoit pas trop comment Alcippe peut voir entrer Dorante. Le premier vers de la cinquième scène prouve que Dorante et Géronte son père sont dans une place publique, ou dans une rue sur laquelle donnent les fenêtres de Clarice, ou à toute force dans le jardin des Tuileries, qui est le premier lieu de la scène, quoiqu'il soit assez peu vraisemblable que tous les personnages de cette comédie passent leur journée, et ne fassent leurs affaires, qu'en se promenant dans un jardin. Or, Alcippe est encore dans la maison de Clarice; car ce n'est sûrement ni dans la rue, ni dans un jardin public que Géronte vient rendre visite à Clarice, et lui proposer son fils en mariage. Ce n'est pas non plus dans la rue que Clarice découvre à sa soubrette les secrets de son cœur. Enfin ce ne peut pas être dans la rue qu'Alcippe vient débiter à sa maîtresse deux pages d'injures, et lui demander ensuite deux baisers; cela ne serait ni vraisemblable ni décent : ce n'est pas dans le milieu d'un jardin, puisque Clarice le prie de parler plus bas, de crainte que son père ne l'entende. Il faut donc conclure que le lieu de la scène change souvent dans cette comédie, et qu'en cet endroit Alcippe, qui est chez Clarice, ne peut pas voir entrer Dorante, qui est dans la rue. Remarquez aussi que les scènes IV et V ne sont point liées, et que le théâtre reste vide : seulement Alcippe annonce que Dorante paraît, mais il l'annonce mal à propos, puisqu'il ne peut le voir. (V.)

[1] *Quereller* signifie aujourd'hui *reprendre, faire des reproches, réprimander;* il signifiait alors *insulter, défier,* et même *se battre.* Dans nos provinces méridionales, les tribunaux se servent du mot *quereller* pour accuser un homme, attaquer un testament, une convention : c'est un abus des mots; le langage du barreau est partout barbare. (V.)

[2] Il semble par ces vers que Géronte et Dorante soient dans les Tuileries. Comment Alcippe a-t-il pu les voir de la maison de Clarice à la place Royale? (V.)

[3] Aujourd'hui le Palais-Royal. Ce quartier, qui est à présent un des plus peuplés de Paris, n'était que des prairies entourées de fossés lorsque le cardinal de Richelieu y fit bâtir son palais. Quoique les embellissements de Paris n'aient commencé à se multiplier que vers le milieu du siècle de Louis XIV, cependant la simple architecture du palais Cardinal ne devait pas paraître si superbe aux Parisiens, qui avaient déjà le Louvre et le Luxembourg. Il n'est pas surprenant que Corneille, dans ses vers, cherchât à louer indirectement le cardinal de Richelieu, qui protégea beaucoup cette pièce, et même donna des habits à quelques acteurs. Il était mourant alors, en 1642, et il cherchait à se dissiper par ces amusements. (V.)

[4] *Des dieux!* cela est un peu fort. (V.)

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
Et force à tout moment de négliger la vie,
Avant qu'aucun malheur te puisse être avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE, *à part.*

O ma chère Lucrèce!

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,
Honnête, belle, riche.

DORANTE.

Ah! pour la bien choisir,
Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connais assez. Clarice est belle et sage
Autant que dans Paris il en soit de son âge;
Son père de tout temps est mon plus grand ami,
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah! monsieur, j'en frémi;
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse!

GÉRONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, *à part.*

Il faut jouer d'adresse.
(*haut.*)
Quoi! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE.

Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible?

GÉRONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il est impossible?

GÉRONTE.

Impossible! et comment?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux.
Je suis...

GÉRONTE.

Quoi?

DORANTE.

Dans Poitiers...

GÉRONTE.

Parle donc, et te lève.

DORANTE.

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE.

Sans mon consentement?

DORANTE.

On m'a violenté:
Vous ferez tout casser par votre autorité;
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée
Par la fatalité la plus inopinée...
Ah! si vous le saviez!

GÉRONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon père; et pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite...

GÉRONTE.

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.
Elle se nomme?

DORANTE.

Orphise; et son père, Armédon.

GÉRONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursuis.

DORANTE.

Je la vis presque à mon arrivée.
Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur!
Je cherchai donc chez elle à faire connaissance;
Et les soins obligeants de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes;
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit.
Pour causer avec elle une part de la nuit.

Un soir que je venais de monter dans sa chambre
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre[1].

[1] Ces particularités rendent la narration de Dorante plus vraisemblable : on ne peut se refuser au plaisir de dire que cette scène est une des plus agréables qui soient au théâtre. Corneille, en imitant cette comédie de l'espagnol de *Lope de Vega*, a, comme à son ordinaire, eu la gloire d'embellir son original. Il a été imité à son tour par le célèbre Goldoni. Au printemps de l'année 1750, cet auteur, si naturel et si fécond, a donné à Mantoue une comédie intitulée *le Menteur*. Il avoue qu'il en a imité les scènes les plus frappantes de la pièce de Corneille; il a même quelquefois beaucoup ajouté à son original. Il y a dans Goldoni deux choses fort plaisantes : la première, c'est un rival du Menteur, qui redit bonnement pour des vérités toutes les fables que le Menteur lui a débitées, et qui est pris pour un menteur lui-même, à qui on dit mille injures; la seconde est le valet qui veut imiter son maître, et qui s'engage dans des mensonges ridicules dont il ne peut se tirer. Il est vrai que le caractère du Menteur de Goldoni est bien moins noble que celui de Corneille La pièce française est plus sage; le style en est plus vif, plus intéressant. La pièce italienne n'approche point des vers de l'au

Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),
Ce soir même son père en ville avait soupé;
Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art!)
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :
Il se sied; il lui dit qu'il veut la voir pourvue;
Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.
Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir!
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
Ce discours ennuyeux enfin se termina;
Le bon homme partait quand ma montre sonna;
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :
« Depuis quand cette montre? et qui vous l'a donnée?
« Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
« Dit-elle; et veut ici là faire nettoyer,
« N'ayant point d'horlogiers [1] au lieu de sa demeure :
« Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.
« Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :
Je la lui donne en main; mais, voyez ma disgrâce,
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
Fait marcher le déclin : le feu prend, le coup part;
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
Elle tombe par terre; et moi, je la crus morte.
Le père épouvanté gagne aussitôt la porte;
Il appelle au secours, il crie à l'assassin :
Son fils et deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, et combattant de rage,
Au milieu de tous trois je me faisais passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé, je recule, et rentre : alors Orphise,
De sa frayeur première aucunement remise,
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles,
Nous nous barricadons, et, dans ce premier feu,
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
D'une chambre voisine on perce la muraille :
Alors me voyant pris, il fallut composer.

(*Ici Clarice les voit de sa fenêtre; et Lucrèce, avec Isabelle, les voit aussi de la sienne.*)

GÉRONTE.

C'est-à-dire en français qu'il fallut l'épouser?

DORANTE.

Les siens m'avaient trouvé de nuit seul avec elle,
Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle,
Le scandale était grand, son honneur se perdait;
A ne le faire pas ma tête en répondait;
Ses grands efforts pour moi, son péril, et ses larmes,
A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes :
Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre aurait fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances,
Que mon amour t'excuse; et mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisait vous le taire.

GÉRONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père.
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime; il me suffit. Adieu :
Je vais me dégager du père de Clarice.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice?
Le bon homme en tient-il? m'en suis-je bien tiré?
Quelque sot en ma place y serait demeuré;
Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre,
Et, malgré son amour, se fût laissé contraindre,
Oh! l'utile secret que mentir à propos!

CLITON.

Quoi! ce que vous disiez n'est pas vrai!

DORANTE.

Pas deux mots,
Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon âme et mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoi! la montre, l'épée, avec le pistolet...

DORANTE.

Industrie.

---

teur de *Cinna*. Les Ménandre, les Térence, écrivirent en vers; c'est un mérite de plus : et ce n'est guère que par impuissance de mieux faire ou par envie de faire vite que les modernes ont écrit des comédies en prose. On s'y est ensuite accoutumé. *L'Avare* surtout, que Molière n'eut pas le temps de versifier, détermina plusieurs auteurs à faire en prose leurs comédies. Bien des gens prétendent aujourd'hui que la prose est plus naturelle, et sert mieux le comique. Je crois que dans les farces la prose est assez convenable; mais que *le Misanthrope* et *le Tartuffe* perdraient de force et d'énergie s'ils étaient en prose. (V.)

[1] Ce mot venait d'être créé, et portait encore, du vivant de Corneille, toutes les traces de son étymologie.

CLITON.

Obligez, monsieur, votre valet.
Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connaître;
Quoique bien averti, j'étais dans le panneau.

DORANTE.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau;
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'ose bien espérer
Qu'assez malaisément je pourrais m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse...

SCÈNE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE.

(*Elle lui donne un billet.*)

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, *après l'avoir lu.*

Dis-lui que j'y viendrai.

(*Sabine rentre, et Dorante continue.*)

Doute encore, Cliton,
A laquelle des deux appartient ce beau nom.
Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.
Qu'aurait l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle;
Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là-dedans, et de quelqu'un des siens
Sache subtilement sa famille et ses biens.

SCÈNE VIII.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS, *lui présentant un billet.*

Monsieur.

DORANTE.

Autre billet.

(*Il continue, après avoir lu tout bas le billet.*)

J'ignore quelle offense
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence;
Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers.
Je te suis.

(*Lycas rentre, et Dorante continue seul.*)

Je revins hier au soir de Poitiers,
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,
Et j'ai déjà querelle, amour et mariage.
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.
Vienne encore un procès, et je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,
Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes,
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.
Mais allons voir celui qui m'ose quereller[1].

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.
Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
Que je sois[2] survenu pour vous refaire amis,
Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :
Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,
Qui lui faisais raison sans avoir su de quoi.
Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine.
Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine?
Quelque mauvais rapport m'aurait-il pu noircir?
Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

[1] « Je dois beaucoup au *Menteur*, disait Molière à Boileau. Lorsqu'il parut, j'avais bien l'envie d'écrire; mais j'étais incertain de ce que j'écrirais : mes idées étaient confuses; cet ouvrage vint les fixer. Le dialogue me fit voir comment causaient les honnêtes gens; la grâce et l'esprit de Dorante m'apprirent qu'il fallait toujours choisir un héros du bon ton; le sang-froid avec lequel il débite ses faussetés me montra comment il fallait établir un caractère; la scène où il oublie lui-même le nom supposé qu'il s'est donné m'éclaira sur la bonne plaisanterie; et celle où il est obligé de se battre, par suite de ses mensonges, me prouva que toutes les comédies ont besoin d'un but moral. Enfin, sans *le Menteur*, j'aurais sans doute fait quelques pièces d'intrigue, *l'Étourdi*, *le Dépit amoureux;* mais peut-être n'aurais-je pas fait *le Misanthrope*. Embrassez-moi, dit Despréaux : voilà un aveu qui vaut la meilleure comédie. » (Extrait du *Bolæana*.)

[2] Voltaire a fait imprimer *que je suis survenu*, et a pris de là occasion de rappeler la règle du *que* entre deux verbes, qui veut le second au subjonctif toutes les fois qu'on n'assure pas positivement quelque chose. Cette leçon n'existe dans aucune des éditions publiées du vivant de Corneille, que nous avons sous les yeux.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère,
Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Eh bien! puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrètement;
Mon affaire est d'accord[1], et la chose vaut faite;
Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,
Et qui sans me trahir ne peut-être qu'à moi,
Vous avez donné bal, collation, musique;
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puisque, pour me jouer un si sensible tour,
Vous m'avez à dessein caché votre retour,
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirais ni d'erreur ni d'ombrage,
Et nous nous reverrions, si nous étions rivaux;
Mais comme vous savez tous deux ce que je vaux,
Écoutez en deux mots l'histoire démêlée :
Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régalée
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle est mariée, et ne peut être à vous;
Depuis peu pour affaire elle est ici venue,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE.

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion,
De voir si tôt finir notre division.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvements de votre défiance;
Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu; je suis à vous.

SCÈNE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire?

ALCIPPE.

Hélas! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pu donner?
A qui puis-je m'en prendre? et que m'imaginer?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes[1].
Cette galanterie était pour d'autres dames.
L'erreur de votre page a causé votre ennui;
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.
J'ai tout su de lui-même, et des gens de Lucrèce.
Il avait vu chez elle entrer votre maîtresse,
Mais il n'avait pas su qu'Hippolyte et Daphné,
Ce jour-là par hasard, chez elle avaient dîné.
Il les en voit sortir, mais à coiffe abattue,
Et sans les approcher il suit de rue en rue;
Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien;
Tout était à Lucrèce, et le dupe si bien,
Que, prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice,
Il rend à votre amour un très-mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carrosse, entrer dans un bateau;
Il voit porter des plats, entend quelque musique,
A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique.
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété,
Car enfin le carrosse avait été prêté :
L'avis se trouve faux; et ces deux autres belles
Avaient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien! Ainsi donc sans sujet
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet!

PHILISTE.

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose :
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe et sur l'heure apprêté,
Lui qui, depuis un mois nous cachant sa venue,
La nuit, *incognito*, visite une inconnue,
Il vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit,
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit[2].

ALCIPPE.

Quoi! sa collation...?

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge;
Ou quand, s'il l'a donnée il l'a donnée, en songe[3].

[1] Les hommes sont d'*accord*; les affaires sont *accordées*, *terminées*, *accommodées*, *finies*. (V.)

[1] Ce mot au pluriel était alors en usage; et en effet pourquoi ne pas dire *à vos flammes*, aussi bien qu'*à vos feux*, *à vos amours*? (V.)

[2] On disait alors *toute nuit*, au lieu de *toute la nuit*; mais, comme on ne pouvait pas dire *tout jour*, à cause de l'équivoque de *toujours*, on a dit *toute la nuit*, comme on disait *tout le jour*. (V.)

[3] Il est évident que ce dernier vers n'est placé là que pour la rime : ce sont de légères taches, que la difficulté de notre poésie doit faire excuser; dès qu'on voit *songe*, on est presque sûr de *mensonge*. (V.) — Rien ne nous paraît moins évident. Philiste sait que Dorante, au lieu de passer la nuit à donner des fêtes, comme il s'en est vanté, ne l'a réellement passée que dans son lit, sans autre projet que d'y bien dormir. S'il a donné une fête, il n'a donc pu la donner qu'en songe. La plaisanterie est non-seulement amenée, mais elle a de la grâce. (P.)

ALCIPPE.

Dorante, en ce combat si peu prémédité,
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
La valeur n'apprend point la fourbe en son école;
Tout homme de courage est homme de parole;
A des vices si bas il ne peut consentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'est point.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présume,
Est vaillant par nature, et menteur par coutume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,
Et vous-même admirez notre simplicité.
A nous laisser duper nous sommes bien novices [1],
Une collation servie à six services,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du ciel dedans quelque machine.
Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,
S'il a manqué de sens, n'a pas manqué de foi [2].
Pour moi, je voyais bien que tout ce badinage
Répondait assez mal aux remarques du page;
Mais vous?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint,
Et, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.
Mais laissons là Dorante avecque son audace;
Allons trouver Clarice, et lui demander grâce:
Elle pouvait tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain, et me laissez agir;
Je veux par ce récit vous préparer la voie,
Dissiper sa colère, et lui rendre sa joie.
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCÈNE III [3].

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit;
A peine ai-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir n'en serait pas moins prompte.
Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte?
Et sais-tu que ce fils qu'il m'avait tant vanté
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître;
Et sitôt que Géronte a voulu disparaître,
Le voyant resté seul avec un vieux valet,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle!

ISABELLE.

Eh bien! cette pratique est-elle si nouvelle?
Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier?
Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,
Et si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne;
Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, et des chevaux perdus;
Qui, dans une gazette apprenant ce langage,
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés!
Il aura cru sans doute (ou je suis fort trompée)
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée;
Et vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paraître,
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matière de fourbe il est maître, il y pipe [1];
Après m'avoir dupée, il dupe encore Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
Juge un peu si la pièce a la moindre apparence!
Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
Me fait une querelle où je ne comprends rien.
J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien;
Il me parle de bal, de danse, de musique,
D'une collation superbe et magnifique,

[1] Ce vers signifie, à la lettre, *nous ne savons pas être dupés:* c'est le contraire de ce que l'auteur veut dire. (V.)

[2] Philiste avoue ici qu'il a cru ce que disait Dorante; et le vers d'après, il dit qu'il ne l'a pas cru. (V.)

[3] Les scènes ici cessent encore d'être liées; le théâtre ne reste pas tout à fait vide; les acteurs qui entrent sont du moins annoncés. (V.)

[1] Cette expression ne serait plus admise aujourd'hui. On dit *piper au jeu, piper la bécasse:* voilà tout ce qui est resté en usage. (V.)

Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnaissez par là que Dorante vous aime,
Et que dans son amour son adresse est extrême;
Il aura su qu'Alcippe était bien avec vous,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
Soudain à cet effort il en a joint un autre :
Il a fait que son père est venu voir le vôtre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment
Que de gagner un père et brouiller l'autre amant?
Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite,
Il vous aime, il vous plaît, c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE.

Quoi! votre cœur se change, et désobéira?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures [1].
Explique, si tu peux, encor ses impostures :
Il était marié sans que l'on en sût rien;
Et son père a repris sa parole du mien,
Fort triste de visage et fort confus dans l'âme.

ISABELLE.

Ah! je dis à mon tour : Qu'il est fourbe, madame!
C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main,
Que de prendre plaisir à fourber sans dessein.
Car, pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre
Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire? et pourquoi lui parler?
Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrais davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité,
Et si c'était lui-même, il pourrait me connaître :
Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,
Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler.
Mon jaloux, après tout, sera mon pis-aller.
Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,
Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

[1] Cette métaphore, tirée de l'art des armes, paraît aujourd'hui peu convenable dans la bouche d'une fille parlant à une fille; mais quand une métaphore est usitée, elle cesse d'être une figure. L'art de l'escrime étant alors beaucoup plus commun qu'aujourd'hui, *sortir de garde, être en garde*, entrait dans le discours familier, et on employait ces expressions avec les femmes même; comme on dit *à la boule-vue* à ceux qui n'ont jamais vu jouer à la boule, *servir sur les deux toits* à ceux qui n'ont jamais vu jouer à la paume, le *dessous des cartes*, etc. (V.)

SCÈNE IV [1].

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet [2].
Son père est de la robe, et n'a qu'elle de fille,
Je vous ai dit son bien, son âge, et sa famille.
Mais, monsieur, ce serait pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrèce excellait à mentir.
Le divertissement serait rare, ou je meure;
Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure;
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, et martre pour renard :
D'un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes :
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

SCÈNE V [3].

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, *à la fenêtre;*
DORANTE, CLITON, *en bas.*

CLARICE, *à Isabelle.*

Isabelle,
Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.
(*Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.*)

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Il conte assez au long ton histoire à mon père.

[1] Remarquez que le théâtre ici ne reste pas tout à fait vide, et que si les scènes ne sont pas liées, elles sont du moins annoncées. Il sort deux acteurs, et il en rentre deux autres; mais les deux premiers ne sortent qu'en conséquence de l'arrivée des deux seconds : c'est toujours la même action qui continue, c'est le même objet qui occupe le spectateur. Il est mieux que les scènes soient toujours liées; les yeux et l'esprit en sont plus satisfaits. (V.)

[2] Autrefois un auteur, selon sa volonté, faisait *hier* d'une syllabe, et *ancien* de trois; aujourd'hui cette méthode est changée : *ancien* de trois syllabes rend le vers plus languissant; *ancien* de deux syllabes devient dur : on est réduit à éviter ce mot, quand on veut faire des vers où rien ne rebute l'oreille. (V.)

[3] Cette scène est toute espagnole : c'est un simple jeu de deux femmes, une simple méprise de Dorante, dont il ne résulte rien d'intéressant ni de plaisant, rien qui déploie les caractères; et c'est probablement la raison pour laquelle *le Menteur* n'est plus si goûté qu'autrefois. (V.) — La remarque de Voltaire est très-juste; mais *le Menteur* est toujours goûté, parce que, malgré ses défauts, c'est une de nos plus agréables comédies. (P.)

Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.
CLARICE.
Êtes-vous là, Dorante?
DORANTE.
Oui, madame, c'est moi,
Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.
LUCRÈCE, *à Clarice.*
Sa fleurette pour toi prend encor même style.
CLARICE, *à Lucrèce.*
Il devrait s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'aurait-il déjà reconnue à la voix?
CLITON, *à Dorante.*
C'est elle; et je me rends, monsieur, à cette fois.
DORANTE, *à Clarice.*
Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux;
C'est une longue mort; et pour moi, je confesse
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.
CLARICE, *à Lucrèce.*
Chère amie, il en conte à chacune à son tour [1].
LUCRÈCE, *à Clarice.*
Il aime à promener sa fourbe et son amour.
DORANTE.
A vos commandements j'apporte donc ma vie;
Trop heureux si pour vous elle m'était ravie!
Disposez-en, madame, et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.
CLARICE.
Je vous voulais tantôt proposer quelque chose;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.
DORANTE.
Impossible? ah! pour vous
Je pourrai tout, madame, en tous lieux, contre tous.
CLARICE.
Jusqu'à vous marier, quand je sais que vous l'êtes?
DORANTE.
Moi, marié! ce sont pièces qu'on vous a faites;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.
CLARICE, *à Lucrèce.*
Est-il un plus grand fourbe?
LUCRÈCE, *à Clarice.*
Il ne sait que mentir.

[1] Il paraît que Clarice ne dit pas ce qu'elle devrait dire, et ne joue pas le rôle qu'elle devrait jouer : elle est convenue que Lucrèce mentirait au Menteur, et qu'elle lui ferait croire que cette Lucrèce est la même personne qu'il a vue aux Tuileries : c'est la demoiselle des Tuileries que Dorante aime; c'est à elle qu'il croit parler : par conséquent il n'en conte point à chacune à son tour, il n'est point fourbe, il tombe dans le piége qu'on lui a dressé. (V.)

DORANTE.
Je ne le fus jamais; et si, par cette voie,
On pense..
CLARICE.
Et vous pensez encor que je vous croie?
DORANTE.
Que le foudre à vos yeux m'écrase si je mens!
CLARICE.
Un menteur est toujours prodigue de serments.
DORANTE.
Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance, et de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.
CLARICE, *à Lucrèce.*
On dirait qu'il dit vrai, tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.
DORANTE.
Pour vous ôter de doute, agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.
CLARICE.
Hé! vous la donneriez en un jour à deux mille.
DORANTE.
Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand, que j'en crains les jaloux.
CLARICE.
C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre;
Qui vint hier de Poitiers, et conte, à son retour,
Que depuis une année il fait ici sa cour;
Qui donne toute nuit festin, musique, et danse,
Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence;
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit.
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit!
Vous-même, apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.
CLITON, *à Dorante.*
Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.
DORANTE, *à Cliton.*
Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.
(*à Clarice.*)
De ces inventions chacune à sa raison;
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente;
Mais à présent je passe à la plus importante:
J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer
Ce qui vous forcera vous-même à me louer?);
Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose.
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause?
CLARICE.
Moi?
DORANTE.
Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...
CLITON, *à Dorante.*
De grâce, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, *bas, à Cliton.*
Ah! je t'arracherai cette langue importune.
(*à Clarice.*)
Donc comme à vous servir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...
CLARICE, *bas, à Lucrèce.*
Il fait pièce nouvelle, écoutons.
DORANTE.
Cette adresse
A conservé mon âme à la belle Lucrèce;
Et par ce mariage au besoin inventé,
J'ai su rompre celui qu'on m'avait apprêté.
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes[1];
Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celui de votre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres;
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres;
Et libre pour entrer en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.
CLARICE.
Votre flamme en naissant a trop de violence,
Et me laisse toujours en juste défiance.
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
Pour qui m'a si peu vue et ne me connaît pas?
DORANTE.
Je ne vous connais pas! Vous n'avez plus de mère;
Périandre est le nom de monsieur votre père;
Il est homme de robe, adroit et retenu;
Dix mille écus de rente en font le revenu;
Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie;
Vous aviez une sœur qui s'appelait Julie.
Vous connais-je à présent? dites encor que non.
CLARICE, *bas, à Lucrèce.*
Cousine, il te connaît, et t'en veut tout de bon.
LUCRÈCE, *en elle-même.*
Plût à Dieu!
CLARICE, *bas, à Lucrèce.*
Découvrons le fond de l'artifice.
(*à Dorante.*)
J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice,
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier?
DORANTE.
Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon âme,
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

[1] Cette expression est aujourd'hui un peu basse; elle vient de l'ancien mot *bourdeller, bordeler*, qui ne signifiait que *se réjouir*. (V.)

CLARICE.
Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté :
Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté;
Si Lucrèce à vos yeux paraît un peu plus belle,
De bien mieux faits que vous se contenteraient d'elle.
DORANTE.
Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.
CLARICE.
Quel est-il ce défaut?
DORANTE.
Elle ne me plaît pas;
Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je serai marié si l'on veut en Turquie.
CLARICE.
Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui serriez la main, et lui parliez d'amour.
DORANTE.
Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.
CLARICE, *bas, à Lucrèce.*
Écoutez l'imposteur; c'est hasard s'il n'en jure.
DORANTE.
Que du ciel...
CLARICE, *bas, à Lucrèce.*
L'ai-je dit?
DORANTE.
J'éprouve le courroux
Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous!
CLARICE.
Je ne puis plus souffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence :
Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer[1],
Comme si je pouvais vous croire, ou l'endurer?
Adieu : retirez-vous, et croyez, je vous prie,
Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie,
Et que, pour me donner des passe-temps si doux,
J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous[2].

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.
Eh bien! vous le voyez, l'histoire est découverte.
DORANTE.
Ah! Cliton! je me trouve à deux doigts de ma perte.
CLITON.
Vous en avez sans doute un plus heureux succès,

[1] *Vous couchez d'imposture.* Cette manière de s'exprimer n'est plus admise; elle vient du jeu. On disait : *couché de vingt pistoles, de trente pistoles, couché belle.* (V.)
[2] Cette scène ne peut réussir, elle est trop forcée; il était naturel que Clarice lui dit : *C'est moi que vous avez trouvée aux Tuileries, vous devez reconnaître ma voix;* et alors tout était fini. (V.)

Et vous avez gagné chez elle un grand accès.
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être : qu'en crois-tu?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse?

CLITON.

Si jamais cette part tombait dans le commerce,
Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché,
Je vous conseillerais d'en faire bon marché.

DORANTE.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je disais vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche elle perd son crédit[1].

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet rêver quelque moyen[2]
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune :
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune;
Et de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour, et la nuit porte avis[3].

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce[4]?
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver;
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver :
J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée
Mon âme à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remède au désordre arrivé?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnais hier pour grand, pour rare, pour suprême[1] :
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal :
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage et discrète[2];
A lui faire présent mes efforts seraient vains[3] :
Elle a le cœur trop bon; mais ses gens ont des mains;
Et bien que sur ce point elle les désavoue,
Avec un tel secret leur langue se dénoue :
Ils parlent; et souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.
Si celle-ci venait qui m'a rendu sa lettre[4],
Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre;
Et ce sera hasard si, sans beaucoup d'effort,
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même :
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime;
Et comme c'est m'aimer que me faire présent,
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu[5],

[1] Voilà deux vers qui sont passés en proverbe : c'est une vérité fortement et naïvement exprimée; elle est dans l'espagnol, et on l'a imitée dans l'italien. (V.)

[2] Il faut *rêver à quelque moyen*. (V.)

[3] On ne peut guère finir un acte moins vivement : il faut toujours tenir le spectateur en haleine, lui donner de la crainte ou de l'espérance. Quand un personnage se borne à dire : *nous verrons demain ce que nous ferons, allons-nous-en*, le spectateur est tenté de s'en aller aussi, à moins que les choses auxquelles le personnage va rêver ne soient très-intéressantes. (V.)

[4] Nous avons déjà remarqué que le lieu de la scène changeait souvent dans cette comédie, et que, par conséquent, l'unité de lieu n'y était pas scrupuleusement observée. (V.)

[1] *Un secret suprême!* voilà à quoi l'esclavage de la rime réduit trop souvent les auteurs; on emploie les mots les plus impropres, parce qu'ils riment. C'est le plus grand défaut de notre poésie : il vaut mieux rejeter la plus belle pensée que de la mal exprimer. (V.)

[2] D'où le sait-il, lui qui arriva hier de Poitiers? (V.) – Il le sait de Cliton même, à qui il a donné ordre de s'en informer à la septième scène du second acte, et qui lui en a rendu compte à la quatrième scène du troisième. Voltaire mit trop de précipitation dans quelques parties de son travail; ces observations en sont la preuve. (P.)

[3] Il faut dire : *faire un présent*, ou *faire présent de quelque chose*. (V.)

[4] Ce vers n'est pas français; il faudrait *celle-là*, ou *celle*. *Celle* ne doit point se séparer du *qui*; mais ce n'est qu'une petite faute. (V.)

[5] On dit : *se faire une vertu, faire une vertu d'un* [illegible]

Il court quelque ruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui?

CLITON.

L'on ne sait, mais un confus murmure
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure;
Et, si de tout le jour je vous avais quitté,
Je vous soupçonnerais de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce!

CLITON.

Ah! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse?

DORANTE.

Nous nous battîmes hier, et j'avais fait serment
De ne parler jamais de cet événement;
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,
A toi, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne célerai rien, puisque je l'ai promis.
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :
Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle;
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vue il en faudrait tâter.
Hier nous nous rencontrons; cette ardeur se réveille,
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille;
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins;
Et le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce compte il est mort?

DORANTE.

Je le laissai pour tel.

CLITON.

Certes, je plains son sort :
Il était honnête homme; et le ciel ne déploie...

SCÈNE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.
Je suis heureux; mon père...

DORANTE.

Eh bien?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON, *à Dorante.*

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune, et pour revoir un père
Un homme tel que nous ne se réjouit guère.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entièrement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.
Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée :
On attendait mon père afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvait deviner;
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle;
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnaissant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon père se délasse,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, *bas, à Dorante.*

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance :
Excuse d'un amant la juste impatience.
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen sans souci!

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est mort! Quoi! monsieur, vous m'en donnez aussi,
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire,
A moi, de vos secrets le grand dépositaire!
Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer
Qu'assez malaisément je pourrais m'en parer [1].

DORANTE.

Quoi! mon combat te semble un conte imaginaire?

CLITON.

Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux.
Maure, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend! sa guérison t'étonne!
L'état où je le mis était fort périlleux;

ais *faire vertu*, quand il signifie *faire effet*, n'est plus d'u-ge; et *faire vertu sur quelque chose* est un barbarisme. (V.)

[1] Dans ces deux vers, que Cliton répète ici après les avoir dits à la fin du second acte, on peut remarquer qu'*espérer*, ne se prenant jamais en mauvaise part, ne peut pas servir de synonyme à *craindre*, et qu'ici l'expression n'est point juste. (V.)

Mais il est à présent des secrets merveilleux :
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie?
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants;
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace [1],
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune,
On n'en fait plus de cas; mais, Cliton, j'en sais une
Qui rappelle sitôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient [pas;
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerais, et tu serais heureux;
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce serait pour toi des trésors inutiles.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu?

DORANTE.

L'hébreu! parfaitement :
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,
Pour fournir tour à tour à tant de menteries;
Vous les hachez menu comme chair à pâtés [2].
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah, cervelle ignorante!
Mais mon père survient.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Je vous cherchais, Dorante.

DORANTE, *à part.*

Je ne vous cherchais pas, moi. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos [3]!
Et qu'un père incommode un homme de mon âge [1]!

GÉRONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point,
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.
La raison le défend, et je sens dans mon âme
Un violent désir de voir ici ta femme.
J'écris donc à son père; écris-lui comme moi :
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage, et si bien née, entre dans ma famille [2].
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne;
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne :
N'envoyer qu'un valet sentirait son mépris.

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris,
Et pour moi je suis prêt; mais je perdrai ma peine:
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène;
Elle est grosse.

GÉRONTE.

Elle est grosse!

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GÉRONTE.

Que de ravissements je sens à cette fois!

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse.

GÉRONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse;
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.
A ce coup ma prière a pénétré les cieux.
Je pense en le voyant que je mourrai de joie.
Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,
En écrire à son père un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, *bas, à Cliton.*

Le bon homme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, *se retournant.*

Écris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

(*à Cliton.*)

Qu'il est bon!

CLITON.

Taisez-vous, il revient sur ses pas.

[1] *Efficace*, pris comme substantif, n'est plus d'usage; on dit *efficacité*, ou plutôt on se sert d'un autre mot. (V.)

[2] Ces vers ne paraissent-ils pas d'un genre de plaisanterie trivial, et même trop bas pour le ton général de la pièce? (V.)

[3] Il ne peut pas dire qu'il est en repos : il ne pourrait trouver son père incommode qu'en cas qu'il sût que son père vient troubler son amour : il serait excusable alors par l'excès de sa passion; mais il n'a de véritable passion que celle de mentir assez mal à propos. (V.)

[1] Corneille aurait pu se dispenser de donner à Dorante, d[illegible] il a voulu faire un personnage agréable, ce sentiment très-im[illegible] moral d'irrévérence envers son père. Cette remarque n'eût p[illegible] été déplacée dans le commentaire de Voltaire. (P.)

[2] *Si sage, et si bien née*, une fille qui a été surprise avec u[illegible] homme pendant la nuit! (V.)

GÉRONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'appelle-t-il?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire;
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

GÉRONTE.

Étant tout d'une main, il sera plus honnête.

DORANTE, *à part, le premier vers.*

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête?
Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE.

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son père sait la cour.

GÉRONTE.

Ne me fais plus attendre,
Dis-moi...

DORANTE, *à part.*

Que lui dirai-je?

GÉRONTE.

Il s'appelle?

DORANTE.

Pyrandre.

GÉRONTE.

Pyrandre! tu m'as dit tantôt un autre nom :
C'était, je m'en souviens, oui, c'était Armédon.

DORANTE.

Oui, c'est là son nom propre, et l'autre d'une terre;
Il portait ce dernier quand il fut à la guerre,
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom,
Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

GÉRONTE.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage,
Et j'en usais ainsi du temps de mon jeune âge.
Adieu : je vais écrire.

SCÈNE V [1].

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin j'en suis sorti.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reste encor longtemps ne peut être caché :
On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice,
Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée, et puisque le temps presse,
Il faut tacher en hâte à m'engager Lucrèce.
Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

SCÈNE VI [1].

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chère amie, hier au soir j'étais si transporté,
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre;
Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort.
Je ne suis pas de...

DORANTE.

Prends.

SABINE.

Hé, monsieur!

DORANTE.

Prends, te dis-je :
Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige;
Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!
Je lui veux par pitié donner quelques leçons.
Chère amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occasions ne sont qu'impertinences;
Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux :
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans se piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluie est fort douce; et, quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrirais jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,

[1] Qu'il me soit permis de dire en passant que, dans les quatre scènes précédentes, la résurrection d'Alcippe, le nouvel embarras de Dorante avec Géronte, la noble confiance de ce dernier, forment les situations les plus heureuses et les plus comiques. On ne voit point de tels exemples chez les Grecs ni chez les Latins : aussi l'auteur italien n'a-t-il pas manqué de traduire toutes ces scènes. (V.)

[1] Toutes les fois qu'un acteur entre ou sort du théâtre, l'art exige que le spectateur soit instruit des motifs qui l'y déterminent : on ne voit pas trop ici quelle raison ramène Sabine. (V.)

Et refuser n'est plus le vice des grands hommes [1].
Retiens bien ma doctrine; et, pour faire amitié,
Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose
De faire avec le temps pour toi toute autre chose.
Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,
En voudrais-tu donner la réponse pour moi?

SABINE.

Je la donnerai bien, mais je n'ose vous dire
Que ma maîtresse daigne ou la prendre, ou la lire :
J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez, elle se rend
Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

DORANTE.

(bas, à Cliton.) *(haut, à Sabine.)*
Le secret a joué. Présente-la, n'importe;
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait [2].

SCÈNE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles;
C'est un homme qui fait litière de pistoles [3] :
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE.

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences,
Je ne suis pas encor si dupe que tu penses.
Je sais bien mon métier, et ma simplicité
Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance
Doit obtenir mon maître à la persévérance.
Sera-t-elle insensible? en viendrons-nous à bout?

SABINE.

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.
Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse;
Durant toute la nuit elle n'a point dormi;
Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais sur quel privilége est-ce qu'elle se fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix.
Ces amours à demi sont d'une étrange espèce;
Et, s'il me voulait croire, il quitterait Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles [1];
Elle l'aime, et son cœur n'y saurait consentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'était que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter, et d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui [2]?

CLITON.

Je suis homme d'honneur; tu me fais injustice.

SABINE.

Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.
Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnaître,
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paraître,
Pour voir si par hasard il ne me dirait rien;

[1] Que veut dire *le vice des grands hommes*, quand il s'agit d'une femme de chambre? (V.)

[2] Ces scènes, qui ne consistent qu'à donner de l'argent à des suivantes qui font des façons et qui acceptent, sont devenues aussi insipides que fréquentes; mais alors la nouveauté empêchait qu'on en sentît toute la froideur. (V.)

[3] *Litière de pistoles*, expression aujourd'hui proscrite, et entièrement hors d'usage. (V.)

[1] Le proverbe ne paraît-il pas un peu trivial, et la scène un peu trop longue dans la situation où sont les choses? (V.)

[2] On a déjà dit que *comme* est ici un solécisme, et qu'il faut *que*. (V.)

Et s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va-t'en : et sans te mettre en peine de m'instruire,
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu ; de ton côté si tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SCÈNE VIII.

SABINE, LUCRÈCE.

SABINE.

Que je vais bientôt voir une fille contente !
Mais la voici déjà ; qu'elle est impatiente !
Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

LUCRÈCE.

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE.

Le maître et le valet m'ont dit la même chose,
Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.

LUCRÈCE, *après avoir lu.*

Dorante avec chaleur fait le passionné ;
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné,
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRÈCE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,
Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables ;
Et je remets, madame, au jugement de tous
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une âme commune.

LUCRÈCE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;
Mais, comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre ?

LUCRÈCE.

Dis-lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous ?

LUCRÈCE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux ;
Conte-lui dextrement le naturel des femmes[1] ;
Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs âmes ;
Et l'avertis surtout des heures et des lieux
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah ! si vous connaissiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint ;
Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE.

Pour apaiser les maux que cause cette plainte,
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ;
Et sache entre les deux toujours le modérer,
Sans m'engager à lui, ni le désespérer.

SCÈNE IX.

CLARICE, LUCRÈCE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite[1] ;
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite ;
Alcippe la répare, et son père est ici.

LUCRÈCE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci ?

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte ; et toi, te voilà prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentait alors,
A présent il dit vrai ; j'en réponds corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit ; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE.

Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connaître ;
Mais s'il continuait encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me ferait douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie[2].

LUCRÈCE.

C'en est trop ; et tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite :
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ;

[1] *Dextrement* n'est plus d'usage : on ne conte point le naturel ; on le peint, on le décrit. (V.)

[1] Ces scènes de Clarice et de Lucrèce ne sont ni comiques ni intéressantes : aucune des deux n'aime ; elles jouent un tour assez grossier à Dorante, qui doit reconnaître Clarice à sa voix ; et ce sont elles qui sont véritablement menteuses avec lui. (V.)

[2] Cette expression, prise en ce sens, n'est plus d'usage. Aujourd'hui, *prendre garde à son fait* est une phrase très-populaire. On a remarqué que ces scènes de Clarice et de Lucrèce sont toutes très-froides. On en demande la raison : c'est que ni l'une ni l'autre n'a une vraie passion ni un grand intérêt. (V.)

Ces deux points en amour se suivent de si près,
Que qui se croit aimée aime bientôt après.

LUCRÈCE.

La curiosité souvent dans quelques âmes
Produit le même effet que produiraient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage!
Faites moins la sucrée, et changez de langage,
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent [1].

LUCRÈCE.

Laissons là cette folle, et dis-moi cependant,
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries [2]
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.
Était-ce amour alors, ou curiosité?

CLARICE.

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il aurait pu me dire.

LUCRÈCE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour;
Je l'ai pris, je l'ai lu, mais le tout sans amour :
Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il aurait pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté:
L'un est grande faveur; l'autre, civilité;
Mais trouves-y ton compte, et j'en serai ravie;
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

LUCRÈCE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.
Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE.

Ajoute à ton exemple.

CLARICE.

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple [3].

[1] Façon de s'exprimer prise d'un ancien proverbe trivial, et indigne d'être écrit, surtout en vers. (V.)

[2] Ce vers prouve deux choses : d'abord, que la pièce dure deux journées; ensuite, que la scène a changé, que le théâtre ne doit plus représenter les Tuileries, mais la place Royale. Il était, à la vérité, assez extraordinaire que ces dames se promenassent si régulièrement dans un jardin deux journées de suite; mais il ne l'est pas moins qu'elles aient de si longues conférences dans une place. Au reste, la règle des vingt-quatre heures peut très-bien subsister, la pièce cemmençant à six heures du soir, et finissant le lendemain à la même heure. (V.)

[3] *Il est saison*, pour *il est temps, il est l'heure*, ne se dit plus; de plus, voilà une manière bien froide et bien maladroite de finir un acte : il est temps d'aller à l'église, parce que nous n'avons plus rien à dire. (V.)

LUCRÈCE, *à Clarice.*

Allons.

(*à Sabine.*)

Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais [1] :
Je connais à tous deux où tient la maladie;
Et le mal sera grand si je n'y remédie.
Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert [2].

LUCRÈCE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.

ACTE CINQUIÈME [3].

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, PHILISTE.

GÉRONTE.

Je ne pouvais avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers,
Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il, ce Pyrandre?

GÉRONTE.

Un de leurs citoyens :
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme

[1] *Tu sais* ne rime pas avec *essais* : c'est ce qu'on appelle des rimes provinciales. La rime est uniquement pour l'oreille. On prononce *tu sais* comme s'il y avait *tu sés*, et *essais* est long et ouvert. Si on ne voulait rimer qu'aux yeux, *cuiller* rimerait avec *mouiller*. Tous les mots qui se prononcent à peu près de même doivent rimer ensemble : il me paraît que c'est la règle générale concernant la rime. (V.)

[2] On appelait alors *le vert* le gazon de rempart sur lequel on se promenait, et de là vient le mot *boulevert, vert* à jouer à la boule, qu'on prononce aujourd'hui *boulevart*. Le nom de *vert* se donnait au marché aux herbes. (V.)

[3] Dans la première édition du *Menteur*, Corneille introduisait ici un personnage nommé Argante, qui tenait à Géronte à peu près le même langage que Philiste; mais, pour prévenir les critiques qu'exciterait l'apparition d'un nouveau personnage à la fin de sa pièce, il le supprima, et refit la scène telle que nous la donnons ci-dessus. Par une bizarrerie inconcevable, Voltaire n'a tenu aucun compte à Corneille de cette importante correction.

Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE.

Vous le connaîtrez mieux peut-être à l'autre nom;
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE.

Et le père d'Orphise,
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise?
Vous connaissez le nom de cet objet charmant
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon, et Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant....

GÉRONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant;
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise,
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle.
Je sais tout; et de plus, ma bonté paternelle
M'a fait y consentir; et votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

PHILISTE.

Quoi! Dorante a donc fait un secret mariage?

GÉRONTE.

Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit?

GÉRONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah! puisqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reste un fidèle récit;
Il en sait mieux que moi toutes les circonstances:
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances;
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi, je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE.

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire;
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partait d'un esprit de grande invention;
Et, si ce mariage est de même méthode,
La pièce est fort complète, et des plus à la mode.

GÉRONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux?

PHILISTE.

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous;
Et, pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez; adieu: je ne vous dis plus rien.

SCÈNE II.

GÉRONTE.

O vieillesse facile! ô jeunesse impudente!
O de mes cheveux gris honte trop évidente!
Est-il dessous le ciel père plus malheureux?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux?
Dorante n'est qu'un fourbe; et cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même;
Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette et le second auteur!
Comme si c'était peu pour mon reste de vie
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité!

SCÈNE III.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme[1]?

DORANTE, *à part.*

Ah! rencontre fâcheuse!

(*haut.*)

Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous point avec toute la France

[1] Cette scène est imitée de l'espagnol. Le génie mâle de Corneille quitte ici le ton familier de la comédie, le sujet qu'il traite l'oblige d'élever sa voix : c'est un père justement indigné, c'est

Iratus Chremes (qui) tumido delitigat ore.

On voit ici la même main qui peignit le vieil Horace et don Diègue. Il n'est point de père qui ne doive faire lire cette belle scène à ses enfants; et, si l'on disait aux farouches ennemis du théâtre, aux persécuteurs du plus beau des arts : Oserez-vous nier que cette scène, bien représentée, ne fasse une impression plus heureuse et plus forte sur l'esprit d'un jeune homme que tous les sermons que l'on débite journellement sur cette matière? Je voudrais bien savoir ce qu'ils pourraient répondre. Goldoni, dans son *Bugiardo*, n'a pu imiter cette belle scène de Corneille, parce que Pantalon Bisognosi est le père de son Menteur, et que Pantalon, marchand vénitien, ne peut avoir l'autorité et le ton d'un gentilhomme : Pantalon dit simplement à son fils qu'il faut qu'un marchand ait de la bonne foi. (V.)

D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne?

GÉRONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire;
Et, dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens?

GÉRONTE.

Qui me le dit, infâme?
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme.
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier...

CLITON, *bas, à Dorante.*

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, *bas, à Dorante.*

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment?
Tu me fais donc servir de fable et de risée,
Passer pour esprit faible, et pour cervelle usée!
Mais, dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard?
Voyais-tu violence ou courroux de ma part?
Si quelque aversion t'éloignait de Clarice,
Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice?
Et pouvais-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement.
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
Consentait [1] à tes yeux l'hymen d'une inconnue?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
Va, je te désavoue.

DORANTE.

Eh! mon père, écoutez.

GÉRONTE.

Quoi? des contes en l'air et sur l'heure inventés?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GÉRONTE.

En est-il dans ta bouche?

CLITON, *bas, à Dorante.*

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir
Qu'elle a pris sur mon âme un absolu pouvoir,
De Lucrèce, en un mot : vous la pouvez connaître...

GÉRONTE.

Dis vrai : je la connais, et ceux qui l'ont fait naître;
Son père est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
Étant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice,
Sitôt que je le sus, me parut un supplice;
Mais comme j'ignorais si Lucrèce et son sort
Pouvaient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
Que venaient ses beautés d'allumer dans mon âme;
Et j'avais ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
Mais, si je vous osais demander quelque grâce,
A présent que je sais et son bien et sa race,
Je vous conjurerais, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle;
Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez;
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE.

Tu ne meurs pas de honte

[1] *Consentir* est un verbe neutre qui régit le datif, c'est-à-dire notre préposition *à*, qui sert de datif. On ne dit pas *consentir quelque chose*, mais *à quelque chose*. Dans quelques éditions, on a substitué *approuvait* à *consentait*. (V.)

Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi!
Écoute : je suis bon, et, malgré ma colère,
Je veux encore un coup montrer un cœur de père;
Je veux encore un coup pour toi me hasarder.
Je connais ta Lucrèce, et la vais demander;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux, et ne me voir jamais;
Autrement souviens-toi du serment que je fais :
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père,
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompte justice à mon honneur perdu.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt et de mauvaise grâce;
Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,
Devait en galant homme aller jusques à trois :
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes, ou mauvaises [1].

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaises :
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse;
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce [2],
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE.

Je l'aime; et sur ce point ta défiance est vaine;
Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne.
Si son père et le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux serait conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant :
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'âme un peu gênée :
Mon cœur entre les deux est presque partagé [1];
Et celle-ci l'aurait, s'il n'était engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre père à faire une demande?

DORANTE.

Il ne m'aurait pas cru, si je ne l'avais fait.

CLITON.

Quoi! même en disant vrai, vous mentiez en effet [2].

DORANTE.

C'était le seul moyen d'apaiser sa colère.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon père!
Avec ce faux hymen j'aurais eu le loisir
De consulter mon cœur, et je pourrais choisir.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.
Oh! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus!
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avait presque volé.
Mais Sabine survient.

SCÈNE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre?
En de si belles mains as-tu su la remettre?

SABINE.

Oui, monsieur, mais....

DORANTE.

Quoi! mais?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

[1] Cette plaisanterie est tirée de l'opinion où l'on était alors que le troisième accès de fièvre décidait de la guérison ou de la mort. (V.)

[2] On ne sait, en effet, qui Dorante aime; il ne le sait pas lui-même : c'est une intrigue où le lecteur n'a aucune part. Dorante, Lucrèce et Clarice, prennent si peu de part à cet amour, que le spectateur n'y prend aucun intérêt. C'est un très-grand défaut, comme on l'a déjà dit; et l'intrigue n'est point assez plaisante pour réparer cette faute : la pièce ne se soutient que par le comique des menteries de Dorante. (V.)

[1] Cela seul suffit pour refroidir la pièce. S'il ne se soucie d'aucune, qu'importe celle qu'il aura? (V.)

[2] Voilà une excellente plaisanterie, qui prépare le dénoûment de l'intrigue. (V.)

DORANTE.

Sans lire?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré?

SABINE.

Ah! si vous aviez vu comme elle m'a grondée!
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE.

Elle s'apaisera; mais, pour t'en consoler,
Tends la main.

SABINE.

Eh! monsieur!

DORANTE.

Ose encor lui parler.
Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne pièce avec ses révérences!
Comme ses déplaisirs sont déjà consolés,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire?

SABINE.

Elle m'avait donné charge de vous le dire;
Mais, à parler sans fard....

CLITON.

Sait-elle son métier!

SABINE.

Elle n'en a rien fait, et l'a lu tout entier.
Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte?

SABINE.

Elle? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon?

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je?

SABINE.

Je ne sais.

DORANTE.

Mais enfin, dis-moi.

SABINE.

Que vous dirai-je?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira? Que ma joie est extrême!

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc, et m'en ose vanter,
Puisque ce cher objet n'en saurait plus douter[1]:
Mon père....

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

SCÈNE VI.

CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.
Comme tu le connais, ne précipite rien.

DORANTE, *à Clarice.*

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien....

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

On dirait qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.
Voyons s'il continue.

DORANTE, *à Clarice.*

Ah! que loin de vos yeux
Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux!
Et que je reconnais par mon expérience
Quel supplice aux amants est une heure d'absence!

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Il continue encor.

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*

Mais vois ce qu'il m'écrit.

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Mais écoute.

[1] Cette scène participe de cette froideur causée par l'indifférence de Dorante; il demande avec empressement comment ce a reçu sa lettre écrite à une personne qu'il n'aime guère, et qu'il appelle *ce cher objet*. (V.)

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*
Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE.
(*bas, à Lucrèce.*) (*haut, à Dorante.*)
Eclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?

DORANTE, *à Clarice.*
Hélas! que cette amour vous est indifférente!
Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi....

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*
Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi?

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*
Je ne sais où j'en suis!

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*
Oyons la fourbe entière.

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*
Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*
C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour;
Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour.

DORANTE, *à Clarice.*
Vous consultez ensemble! Ah! quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie;
Le sien auprès de vous me serait trop fatal;
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, *en elle-même.*
Ah! je n'en ai que trop, et si je ne me venge...

CLARICE, *à Dorante.*
Ce qu'elle me disait est de vrai fort étrange.

DORANTE.
C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.
Je le crois : mais enfin me reconnaissez-vous?

DORANTE.
Si je vous reconnais! quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries;
Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort.

CLARICE.
Si je veux toutefois en croire son rapport,
Pour une autre déjà votre âme inquiétée...

DORANTE.
Pour une autre déjà je vous aurais quittée?
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE.
Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.
Vous me jouez, madame, et, sans doute pour rire,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.
Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE.
Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,
Je serai marié, si l'on veut, en Alger [1].

CLARICE.
Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice?

DORANTE.
Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.
Je ne sais plus moi-même à mon tour où j'en suis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, *bas, à Cliton.*
Lucrèce! que dit-elle?

CLITON, *bas, à Dorante.*
Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle;
Mais laquelle des deux? J'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, *bas, à Cliton.*
Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnaître.

CLITON, *bas, à Dorante.*
Clarice sous son nom parlait à sa fenêtre;
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE, *bas, à Cliton.*
Bonne bouche! j'en tiens : mais l'autre la vaut bien [2];
Et, comme dès tantôt je la trouvais bien faite,
Mon cœur déjà penchait où mon erreur le jette.
Ne me découvre point; et dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de discours, changeons de batterie.

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*
Voyons le dernier point de son effronterie.
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, *à Dorante.*
Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris.
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée.
Laquelle de nous deux avez-vous abusée?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.
Moi! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.
Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce?

DORANTE.
Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse?
Et je ne vous ai point reconnue à la voix?

[1] *Être marié en Turquie ou bien à Alger* n'est pas fort différent; ce n'est pas là enchérir, c'est répéter. (V.)

[2] La méprise de Dorante serait plaisante et intéressante, si aimant passionnément une des deux, il disait à l'une tout ce qu'il croit dire à l'autre. L'auteur espagnol et le français semblent avoir manqué leur but. Clarice fait connaître, au second acte, qu'elle n'aime ni Dorante ni Alcippe, et qu'elle ne veut qu'un mari. Ainsi nul intérêt dans cette pièce : elle se soutient seulement par des méprises et des mensonges comiques. *Faire un entretien* n'est pas français. *Bonne bouche* est trivial, et cette longue méprise est froide. (V.)

CLARICE.

Nous dirait-il bien vrai pour la première fois?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,
Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en dônniez.
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine;
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine;
Vous pensiez me jouer; et moi je vous jouais,
Mais par de faux mépris que je désavouais :
Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
Quand un père pour vous est venu me parler?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre?

LUCRÈCE, *à Dorante.*

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre?

DORANTE, *à Lucrèce.*

J'aime de ce courroux les principes cachés.
Je ne vous déplais pas, puisque vous vous fâchez.
Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse;
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Est-il un plus grand fourbe? et peux-tu l'écouter [1]?

DORANTE, *à Lucrèce.*

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter.
Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre,
Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connaître;
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Veux-tu longtemps encore écouter ce moqueur?

DORANTE, *à Lucrèce.*

Elle avait mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisaient naître un feu que j'ai fait taire,
Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père;
Comme tout ce discours n'était que fiction,
Je cachais mon retour et ma condition.

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que jouer des tours de passe-passe [2].

DORANTE, *à Lucrèce.*

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

[1] Elle devait lui dire : *Je suis Clarice, c'est mon nom, et vous avez cru que je m'appelais Lucrèce.* (V.)

[2] *Passe-passe;* cette expression populaire ne paraît-elle pas ici déplacée? (V.)

LUCRÈCE, *à Dorante.*

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon père à présent porte parole au vôtre,
Après son témoignage, en voudrez-vous quelque autre [1]?

LUCRÈCE.

Après son témoignage il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, *à Lucrèce.*

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.
(*à Clarice.*)
Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe;
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenait plus rien;
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien [2];
Mais entre vous et moi vous savez le mystère.
Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE, *sortant de chez Clarice et parlant à elle.*

Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, *sortant de chez Lucrèce et parlant à elle.*

Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, *à Clarice.*

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GÉRONTE, *à Lucrèce.*

Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE, *à Lucrèce.*

Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.

Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?

CLARICE.

Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÈCE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance [3].

GÉRONTE, *à Lucrèce.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, *à Clarice.*

Venez donc ajouter ce doux consentement.
(*Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste rentre chez Lucrèce.*)

[1] De pareils dénouments sont toujours froids et vicieux, parce qu'ils n'ont point ce qu'on appelle la péripétie : ils n'excitent aucune surprise; il n'y a ni comique ni intérêt. *Si mon père consent à mon mariage, y consentez-vous? Oui.* Ce n'est pas la peine de faire cinq actes pour amener quelque chose de si trivial; et, encore une fois, le caractère du Menteur est l'unique cause du succès. (V.)

[2] *Faire un mauvais entretien* est un barbarisme. (V.)

[3] Il est assez singulier de remarquer que Corneille a placé ce vers et le suivant dans la bouche de Camille et de Curiace dans sa belle tragédie des *Horaces.* (V.)

SABINE, *à Dorante, comme il rentre.*

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE.

Je changerai pour toi cette pluie en rivières [1].

SABINE.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

CLITON, *seul.*

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse!
Peu sauraient comme lui s'en tirer avec grâce.
Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir [2].

[1] Plaisanterie bien recherchée. Un défaut de cette pièce est la répétition des façons et des gaîtés d'une soubrette à qui l'on fait quelques petits présents. (V.)

[2] C'est ici une plaisanterie de valet; mais elle paraît déplacée. On attend la morale de la pièce, qui est toute contraire au propos de Cliton *. Goldoni ne manque jamais à ce devoir; tous ses dénoùments sont accompagnés d'une courte leçon de vertu : chez lui, le Menteur est puni, et il doit l'être; il en a fait un malhonnête homme, odieux et méprisable. Le Menteur, dans le poëte espagnol et dans la copie faite par Corneille, n'est qu'un étourdi. Il y a peut-être plus d'intérêt dans l'italien, en ce que tous les mensonges du Bugiardo servent à ruiner les espérances d'un honnête homme discret, timide et fidèle. (V.) — La comédie du *Menteur*, qui précéda de vingt ans celles de Molière, fut empruntée des Espagnols, comme le *Cid :* ainsi nous devons à d'heureuses imitations, embellies par la muse de Corneille, la première tragédie touchante, et la première comédie de caractère que l'on ait vues sur notre théâtre; et l'auteur fut, dans l'une et dans l'autre, également supérieur à tous ses contemporains. C'est dans *le Menteur* qu'on entendit pour la première fois sur la scène la conversation des honnêtes gens. On n'avait eu jusque-là que des farces grossières, telles que les *Jodelets* de Scarron, et de mauvais romans dialogués. L'intrigue du *Menteur* est faible, et ne roule que sur une méprise de nom qui n'amène pas des situations fort comiques. Mais la facilité et l'agrément des mensonges de Dorante, et la scène entre son père et lui, où le poëte a su être éloquent sans sortir du ton de la comédie, font toujours revoir cette pièce avec plaisir. (LA H.)

* La morale de la pièce est dans la belle scène du père et du fils ; elle serait déplacée dans la bouche de Cliton. (P.)

EXAMEN DU MENTEUR.

Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles que j'aie faites, et qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vega; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon, où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est très-ingénieuse; et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *a parte,* dont je n'aurais pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, et je me les suis permis rarement, sans laisser deux acteurs ensemble qui s'entretiennent tout bas cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve, et tout ce qui s'y passe dans Paris; mais le premier acte est dans les Tuileries, et le reste à la Place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée pourvu qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entières. Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce, et épouse Lucrèce à la fin, qui par là ne répond pas à la protase. L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit à épouser par force cette Lucrèce qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, et croit que Clarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, et dit hautement, lorsqu'on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi, le père de Lucrèce le menace de le tuer s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenue; et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté serait plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce au cinquième acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grâce, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

FIN DU MENTEUR.

LA SUITE

DU MENTEUR,

COMÉDIE. — 1643.

ÉPITRE.

MONSIEUR,

Je vous avais bien dit que *le Menteur* ne serait pas le dernier emprunt ou larcin que je ferais chez les Espagnols : en voici une suite qui est encore tirée du même original, et dont Lope a traité le sujet sous le titre de *Amar sine saber a quien*. Elle n'a pas été si heureuse au théâtre que l'autre, quoique plus remplie de beaux sentiments et de beaux vers. Ce n'est pas que j'en veuille accuser ni le défaut des acteurs, ni le mauvais jugement du peuple; la faute en est toute à moi, qui devais mieux prendre mes mesures, et choisir des sujets plus répondants au goût de mon auditoire. Si j'étais de ceux qui tiennent que la poésie a pour but de profiter aussi bien que de plaire, je tâcherais de vous persuader que celle-ci est beaucoup meilleure que l'autre, à cause que Dorante y paraît beaucoup plus honnête homme, et donne des exemples de vertu a suivre; au lieu qu'en l'autre il ne donne que des imperfections à éviter; mais pour moi, qui tiens avec Aristote et Horace que notre art n'a pour but que le divertissement, j'avoue qu'il est ici bien moins à estimer qu'en la première comédie, puisque, avec ses mauvaises habitudes, il a perdu presque toutes ses grâces, et qu'il semble avoir quitté la meilleure part de ses agréments lorsqu'il a voulu se corriger de ses défauts. Vous me direz que je suis bien injurieux au métier qui me fait connaître, d'en ravaler le but si bas que de le réduire à plaire au peuple, et que je suis bien hardi tout ensemble de prendre pour garants de mon opinion les deux maîtres dont ceux du parti contraire se fortifient. A cela, je vous dirai que ceux-là même qui mettent si haut le but de l'art sont injurieux à l'artisan, dont ils ravalent d'autant plus le mérite, qu'ils pensent relever la dignité de sa profession, parce que, s'il est obligé de prendre soin de l'utile, il évite seulement une faute quand il s'en acquitte, et n'est digne d'aucune louange. C'est mon Horace qui me l'apprend :

Vitavi denique culpam,
Non laudem merui.

En effet, monsieur, vous ne loueriez pas beaucoup un homme pour avoir réduit un poëme dramatique dans l'unité de jour et de lieu, parce que les lois du théâtre le lui prescrivent, et que sans cela son ouvrage ne serait qu'un monstre. Pour moi, j'estime extrêmement ceux qui mêlent l'utile au délectable, et d'autant plus qu'ils n'y sont pas obligés par les règles de la poésie : je suis bien aise de dire avec notre docteur :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Mais je dénie qu'ils faillent contre ces règles, lorsqu'ils ne l'y mêlent pas, et les blâme seulement de ne s'être pas proposé un objet assez digne d'eux, ou, si vous me permettez de parler un peu chrétiennement, de n'avoir pas eu assez de charité pour prendre l'occasion de donner en passant quelque instruction à ceux qui les écoutent ou qui les lisent; pourvu qu'ils aient trouvé le moyen de plaire, ils sont quittes envers leur art; et s'ils pèchent, ce n'est pas contre lui, c'est contre les bonnes mœurs et contre leur auditoire. Pour vous faire voir le sentiment d'Horace là-dessus, je n'ai qu'à répéter ce que j'en ai déjà pris; puisqu'il ne tient pas qu'on soit digne de louange quand on n'a fait que s'acquitter de ce qu'on doit, et qu'il en donne tant à celui qui joint l'utile à l'agréable, il est aisé de conclure qu'il tient que celui-là fait plus qu'il n'était obligé de faire. Quant à Aristote, je ne crois pas que ceux du parti contraire aient d'assez bons yeux pour trouver le mot d'utilité dans tout son *Art poétique :* quand il recherche la cause de la poésie, il ne l'attribue qu'au plaisir que les hommes reçoivent de l'imitation; et, comparant l'une à l'autre les parties de la tragédie, il préfère la fable aux mœurs, seulement pour ce qu'elle contient tout ce qu'il y a d'agréable dans le poëme; et c'est pour cela qu'il l'appelle l'âme de la tragédie. Cependant, quand on y mêle quelque utilité, elle doit être principalement dans cette partie qui regarde les mœurs, et que ce grand homme toutefois ne tient point du tout nécessaire, puisqu'il permet de la retrancher entièrement, et demeure d'accord qu'on peut faire une tragédie sans mœurs. Or, pour ne vous pas donner mauvaise impression de la comédie du *Menteur,* qui a donné lieu à cette suite, que vous pourriez juger être simplement faite pour plaire, et n'avoir pas ce noble mélange de l'utilité, d'autant qu'elle semble violer une autre maxime, qu'on veut tenir pour indubitable, touchant la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises, il ne sera peut-être pas hors de propos que je vous dise là-dessus ce que je pense. Il est certain que les actions de Dorante ne sont pas bonnes moralement, n'étant que fourbes et menteries; et néanmoins il obtient enfin ce qu'il souhaite

puisque la vraie Lucrèce est en cette pièce sa dernière inclination. Ainsi, si cette maxime est une véritable règle du théâtre, j'ai failli; et si c'est en ce point seul que consiste l'utilité de la poésie, je n'y en ai point mêlé. Pour le premier, je n'ai qu'à vous dire que cette règle imaginaire est entièrement contre la pratique des anciens; et, sans aller chercher des exemples parmi les Grecs, Sénèque, qui en a tiré presque tous ses sujets, nous en fournira assez : Médée brave Jason après avoir brûlé le palais royal, fait périr le roi et sa fille et tue ses enfants; dans *la Troade*, Ulysse précipite Astyanax, et Pyrrhus immole Polyxène, tous deux impunément; dans *Agamemnon*, il est assassiné par sa femme et par son adultère, qui s'empare de son trône sans qu'on voie tomber de foudre sur leurs têtes; Atrée même, dans *le Thyeste*, triomphe de son misérable frère, après lui avoir fait manger ses enfants. Et, dans les comédies de Plaute et de Térence, que voyons-nous autre chose que de jeunes fous qui, après avoir, par quelque tromperie, tiré de l'argent de leurs pères, pour dépenser à la suite de leurs amours déréglées, sont enfin richement mariés; et des esclaves qui, après avoir conduit toute l'intrique[1], et servi de ministres à leurs débauches, obtiennent leur liberté pour récompense? Ce sont des exemples qui ne seraient non plus propres à imiter que les mauvaises finesses de notre Menteur. Vous me demanderez en quoi donc consiste cette utilité de la poésie, qui en doit être un des grands ornements, et qui relève si haut le mérite du poëte quand il en enrichit son ouvrage. J'en trouve deux à mon sens : l'une empruntée de la morale, l'autre qui lui est particulière : celle-là se rencontre aux sentences et réflexions que l'on peut adroitement semer presque partout; celle-ci en la naïve peinture des vices et des vertus. Pourvu qu'on les sache mettre en leur jour, et les faire connaître par leurs véritables caractères, celles-ci se feront aimer, quoique malheureuses, et ceux-là se feront détester, quoique triomphants. Et comme le portrait d'une laide femme ne laisse pas d'être beau, et qu'il n'est pas besoin d'avertir que l'original n'en est pas aimable pour empêcher qu'on l'aime, il en est de même dans notre peinture parlante : quand le crime est bien peint de ses couleurs, quand les imperfections sont bien figurées, il n'est pas besoin d'en faire voir un mauvais succès à la fin pour avertir qu'il ne les faut pas imiter; et je m'assure que, toutes les fois que *le Menteur* a été représenté, bien qu'on l'ait vu sortir du théâtre pour aller épouser l'objet de ses derniers désirs, il n'y a eu personne qui se soit proposé son exemple pour acquérir une maîtresse, et qui n'ait pris toutes ses fourbes, quoique heureuses, pour des friponneries d'écolier, dont il faut qu'on se corrige avec soin, si l'on veut passer pour honnête homme. Je vous dirais qu'il y a encore une autre utilité propre à la tragédie, qui est la purgation des passions; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler, puisque ce n'est qu'une comédie que je vous présente. Vous y pourrez rencontrer en quelques endroits ces deux sortes d'utilités dont je vous viens d'entretenir. Je voudrais que le peuple y eût trouvé autant d'agréable, afin que je vous pusse présenter quelque chose qui eût mieux atteint le but de l'art. Telle qu'elle est, je vous la donne, aussi bien que la première, et demeure de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

CORNEILLE.

[1] On écrivait alors indifféremment *intrigue* et *intrique*, et ce mot était des deux genres.

PERSONNAGES.

DORANTE.
CLITON, valet de Dorante.
CLÉANDRE, gentilhomme de Lyon.
MÉLISSE, sœur de Cléandre.
PHILISTE, ami de Dorante, et amoureux de Mélisse.
LYSE, femme de chambre de Mélisse.
UN PRÉVÔT.

La scène est à Lyon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE[1].

DORANTE, CLITON.

(*Dorante paraît écrivant dans une prison, et le geôlier ouvrant la porte à Cliton, et le lui montrant.*)

CLITON.

Ah! monsieur, c'est donc vous?

DORANTE.

Cliton, je te revoi!

CLITON.

Je vous trouve, monsieur, dans la maison du roi!
Quel charme, quel désordre, ou quelle raillerie,
Des prisons de Lyon fait votre hôtellerie?

DORANTE.

Tu le sauras tantôt. Mais qui t'amène ici?

CLITON.

Les soins de vous chercher.

DORANTE.

Tu prends trop de souci;
Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en avise,
Ta rencontre me plaît, j'en aime la surprise;

[1] Dès les premiers vers, un grand intérêt commence : Dorante est en prison, après avoir disparu le jour de ses noces; il est vrai qu'il n'a eu aucune raison de s'enfuir quand il allait se marier, que c'est un caprice impardonnable, que ce caprice même le rend un peu méprisable; mais il est en prison; sa maîtresse a épousé son père, ce père est mort : tout cela excite beaucoup de curiosité. C'est une chose à laquelle il ne faut jamais manquer dans les expositions : toute première scène qui ne donne pas envie de voir les autres ne vaut rien. (V.)

Ce devoir, quoique tard, enfin s'est éveillé.

CLITON.

Et qui savait, monsieur, où vous étiez allé?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur et qu'allégresse,
Qu'impatients désirs de posséder Lucrèce;
L'argent était touché, les accords publiés;
Le festin commandé, les parents conviés,
Les violons choisis, ainsi que la journée:
Rien ne semblait plus sûr qu'un si proche hyménée;
Et parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant
Vous sûtes faire gille [1], et fendîtes le vent.
Comme il ne fut jamais d'éclipse plus obscure,
Chacun sur ce départ forma sa conjecture;
Tous s'entre-regardaient, étonnés, ébahis;
L'un disait: « il est jeune, il veut voir le pays; »
L'autre: « il s'est allé battre, il a quelque querelle; »
L'autre d'une autre idée embrouillait sa cervelle;
Et tel vous soupçonnait de quelque guérison
D'un mal privilégié dont je tairai le nom [2].
Pour moi, j'écoutais tout, et mis dans mon caprice [3]
Qu'on ne devinait rien que par votre artifice.
Ainsi ce qui chez eux prenait plus de crédit
M'était aussi suspect que si vous l'eussiez dit;
Et tout simple et doucet, sans chercher de finesse,
Attendant le boiteux [4], je consolais Lucrèce.

DORANTE.

Je l'aimais, je te jure; et, pour la posséder,
Mon amour mille fois voulut tout hasarder;
Mais quand j'eus bien pensé que j'allais à mon âge
Au sortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus considéré ses chaînes de plus près,
Son visage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits:
L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtresse;
Je crus qu'il fallait mieux employer ma jeunesse,
Et que, quelques appas qui pussent me ravir,
C'était mal en user que si tôt m'asservir.
Je combats toutefois; mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance;
Et la tentation de tant d'argent touché
M'achève de pousser où j'étais trop penché.
Que l'argent est commode à faire une folie!
L'argent me fait résoudre à courir l'Italie.
Je pars de nuit en poste, et d'un soin diligent
Je quitte la maîtresse, et j'emporte l'argent.
Mais, dis-moi, que fit-elle? et que dit lors son père?
Le mien, ou je me trompe, était fort en colère?

CLITON.

D'abord de part et d'autre on vous attend sans bruit;
Un jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit:
Enfin, n'espérant plus, on éclate, on foudroie:
Lucrèce par dépit témoigne de la joie,
Chante, danse, discourt, rit; mais, sur mon honneur,
Elle enrageait, monsieur, dans l'âme, et de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, et, pour plâtrer l'affaire,
La pauvre délaissée épouse votre père,
Et rongeant dans son cœur son déplaisir secret,
D'un visage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'est à son avis que d'être mariée;
Et comme en un naufrage on se prend où l'on peut,
En fille obéissante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bon homme enfin à sa seconde,
C'est-à-dire qu'il prend la poste à l'autre monde;
Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

DORANTE.

J'ai su sa mort à Rome, où j'en ai pris le deuil.

CLITON.

Elle a laissé chez vous un diable de ménage:
Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage,
La veuve et les cousins, chacun y fait pour soi,
Comme fait un traitant pour les deniers du roi;
Où qu'ils jettent la main ils font rafles entières;
Ils ne pardonnent pas même au plomb des gouttières;
Et ce sera beaucoup si vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gonds et quatre clous.
J'apprends qu'on vous a vu cependant à Florence:
Pour vous donner avis je pars en diligence;
Et je suis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je vois courir du peuple avec émotion:
Je veux voir ce que c'est; et je vois, ce me semble,
Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble;
On m'y permet l'entrée; et, vous trouvant ici,
Je trouve en même temps mon voyage accourci.
Voilà mon aventure; apprenez-moi la vôtre.

DORANTE.

La mienne est bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON.

J'eusse osé le gager. Est-ce meurtre, ou larcin?

[1] Quand quelqu'un s'est dérobé et s'en est fui secrètement, on dit qu'il a fait gille, parce que saint Gilles, prince du Languedoc, s'enfuit secrètement, de peur d'être fait roi. (BELLINGEN, *Étymologie des Proverbes français*, édition de 1656.)

[2] Il faut plaindre un siècle où l'on présentait sur le théâtre de ces idées qui font rougir. De plus, *privilégié* doit être de cinq syllabes, et Corneille le fait de quatre. (V.)

[3] *Je mis dans mon caprice* ne peut signifier *je mis dans ma tête, dans ma fantaisie, dans mon imagination, dans mon esprit:* on n'a pas le caprice comme on a une faculté de l'âme; on peut bien avoir un caprice dans son idée, mais on n'a point une idée dans son caprice. (V.)

[4] Ancienne façon de parler qui signifie *le temps*, parce que les anciens figuraient le temps sous l'emblème d'un vieillard boiteux qui avait des ailes, pour faire voir que le mal arrive trop vite, et le bien trop lentement. — Nous ne remarquerons pas dans cette pièce toutes les fautes de langage: elles sont en très-grand nombre; mais c'est assez d'avertir qu'en général il ne faut pas imiter le style de cet ouvrage, trop négligé. Il me semble que la meilleure manière de s'instruire est d'observer soigneusement les fautes des bons écrits, parce qu'elles pourraient être d'un exemple dangereux, et de remarquer les beautés des pièces moins heureuses, parce que d'ordinaire ces beautés sont perdues. (V.)

DORANTE.

Suis-je fait en voleur, ou bien en assassin?
Traître, en ai-je l'habit, ou la mine, ou la taille?

CLITON.

Connaît-on à l'habit aujourd'hui la canaille?
Et n'est-il point, monsieur, à Paris de filous
Et de taille et de mine aussi bonnes que vous?

DORANTE.

Tu dis vrai, mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,
J'eus avis que ma vie y courait du danger :
Ainsi donc sans trompette il fallut déloger.
Je pars seul et de nuit, et prends ma route en France,
Où, sitôt que je suis en pays d'assurance,
Comme d'avoir couru je me sens un peu las,
J'abandonne le poste, et viens au petit pas.
Approchant de Lyon, je vois dans la campagne...

CLITON, *bas.*

N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne [1]?

DORANTE.

Que dis-tu?

CLITON.

Rien, monsieur, je gronde entre mes dents
Du malheur qui suivra ces rares incidents;
J'en ai l'âme déjà toute préoccupée.

DORANTE.

Donc à deux cavaliers je vois tirer l'épée;
Et pour en empêcher l'événement fatal,
J'y cours la mienne au poing, et descends de cheval.
L'un et l'autre, voyant à quoi je me prépare,
Se hâte [2] d'achever avant qu'on les sépare,
Presse sans perdre temps, si bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge, il blesse l'autre à mort.
Je me jette au blessé, je l'embrasse, et j'essaie
Pour arrêter son sang de lui bander sa plaie;
L'autre, sans perdre temps en cet événement,
Saute sur mon cheval, le presse vivement,
Disparaît, et mettant à couvert le coupable,
Me laisse auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de sang souillés,
Qu'au bruit de ce duel, trois sergents éveillés,
Tout gonflés de l'espoir d'une bonne lippée,
Me découvrirent seul, et la main à l'épée.
Lors, suivant du métier le serment solennel,
Mon argent fut pour eux le premier criminel;
Et s'en étant saisis aux premières approches,
Ces messieurs pour prison lui donnèrent leurs poches,
Et moi, non sans couleur, encor qu'injustement,
Je fus conduit par eux en cet appartement.
Qui te fait ainsi rire? et qu'est-ce que tu penses?

[1] Voyez *le Menteur,* acte I, sc. III.
[2] On mettait indifféremment, du temps de Corneille, au singulier ou au pluriel le verbe régi par *l'un et l'autre.*

CLITON.

Je trouve ici, monsieur, beaucoup de circonstances :
Vous en avez sans doute un trésor infini;
Votre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni;
Et le cheval surtout vaut en cette rencontre
Le pistolet ensemble, et l'épée, et la montre [1].

DORANTE.

Je me suis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'usage autrefois m'était si familier;
Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme.

CLITON.

Vous êtes amendé du voyage de Rome;
Et votre âme en ce lieu, réduite au repentir,
Fait mentir le proverbe en cessant de mentir.
Ah! j'aurais plutôt cru...

DORANTE.

Le temps m'a fait connaître
Quelle indignité c'est, et quel mal en peut naître.

CLITON.

Quoi! ce duel, ces coups si justement portés,
Ce cheval, ces sergents...

DORANTE.

Autant de vérités.

CLITON.

J'en suis fâché pour vous, monsieur, et surtout d'une,
Que je ne compte pas à petite infortune :
Vous êtes prisonnier, et n'avez point d'argent;
Vous serez criminel.

DORANTE.

Je suis trop innocent.

CLITON.

Ah! monsieur, sans argent est-il de l'innocence?

DORANTE.

Fort peu; mais dans ces murs Philiste a pris naissance,
Et comme il est parent des premiers magistrats,
Soit d'argent, soit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ai su qu'il est en ville, et lui venais d'écrire
Lorsqu'ici le concierge est venu t'introduire.
Va lui porter ma lettre.

CLITON.

Avec un tel secours
Vous serez innocent avant qu'il soit deux jours.
Mais je ne comprends rien à ces nouveaux mystères :
Les filles doivent être ici fort volontaires;
Jusque dans la prison elles cherchent les gens [2].

[1] Voyez le récit du *Menteur,* acte II, sc. V.
[2] La dernière partie de cette première scène me paraît d'un très-grand mérite; il y a cependant quelques fautes de langage. (V.)

SCÈNE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

CLITON, *à Lyse.*

Il ne fait que sortir des mains de trois sergents;
Je t'en veux avertir : un fol espoir te trouble;
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double.

LYSE.

J'en apporte pour lui.

CLITON.

Pour lui! tu m'as dupé;
Et je doute sans toi si nous aurions soupé.

LYSE, *montrant une bourse.*

Avec ce passe-port suis-je la bienvenue?

CLITON.

Tu nous vas à tous deux donner dedans la vue.

LYSE.

Ai-je bien pris mon temps?

CLITON.

Le mieux qu'il se pouvait.
C'est une honnête fille, et Dieu nous la devait.
Monsieur, écoutez-la.

DORANTE.

Que veut-elle?

LYSE.

Une dame
Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flamme.

DORANTE.

Une dame?

CLITON.

Lisez sans faire de façons :
Dieu nous aime, monsieur, comme nous sommes bons;
Et ce n'est pas là tout, l'amour ouvre son coffre,
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE *lit.*

« Au bruit du monde qui vous conduisait prisonnier, j'ai mis les yeux à la fenêtre, et vous ai trouvé de si bonne mine, que mon cœur est allé dans la même prison que vous, et n'en veut point sortir tant que vous y serez. Je ferai mon possible pour vous en tirer au plus tôt. Cependant obligez-moi de vous servir de ces cent pistoles que je vous envoie; vous en pouvez avoir besoin en l'état où vous êtes, et il m'en demeure assez d'autres à votre serviee. »

(*Dorante continue.*)

Cette lettre est sans nom.

CLITON.

Les mots en sont français.
(*à Lyse.*)
Dis-moi, sont-ce louis, ou pistoles de poids?

DORANTE.

Tais-toi.

LYSE, *à Dorante.*

Pour ma maîtresse il est de conséquence
De vous taire deux jours son nom et sa naissance;
Ce secret trop tôt su peut la perdre d'honneur.

DORANTE.

Je serai cependant aveugle en mon bonheur?
Et d'un si grand bienfait j'ignorerai la source?

CLITON, *à Dorante.*

Curiosité bas, prenons toujours la bourse.
Souvent c'est perdre tout que vouloir tout savoir.

LYSE, *à Dorante.*

Puis-je la lui donner?

CLITON, *à Lyse.*

Donne, j'ai tout pouvoir,
Quant même ce serait le trésor de Venise.

DORANTE.

Tout beau, tout beau, Cliton, il nous faut...

CLITON.

Lâcher prise?
Quoi! c'est ainsi, monsieur...

DORANTE.

Parleras-tu toujours?

CLITON.

Et voulez-vous du ciel renvoyer le secours?

DORANTE.

Accepter de l'argent porte en soi quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous, et la prends pour mon compte.

DORANTE, *à Lyse.*

Écoute un mot.

CLITON, *à part.*

Je tremble, il va la refuser.

DORANTE.

Ta maîtresse m'oblige.

CLITON, *à part.*

Il en veut mieux user.

Oyons.

DORANTE.

Sa courtoisie est extrême et m'étonne;
Mais...

CLITON, *à part.*

Le diable de mais!

DORANTE.

Mais qu'elle me pardonne...

CLITON, *à part.*

Je me meurs, je suis mort.

DORANTE.

Si j'en change l'effet,
Et reçois comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON, *à part.*

Je suis ressuscité; prêt ou non, ne m'importe.

DORANTE, *à Cliton, et puis à Lyse.*

Prends. Je le lui rendrai même avant que je sorte.

CLITON, *à Lyse.*

Écoute un mot : tu peux t'en aller à l'instant,
Et revenir demain avec encore autant.

Et vous, monsieur, songez à changer de demeure.
Vous serez innocent avant qu'il soit une heure.

DORANTE, *à Cliton, et puis à Lyse.*

Ne me romps plus la tête; et toi, tarde un moment;
J'écris à ta maîtresse un mot de compliment.

(*Dorante va écrire sur la table.*)

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre ensem- [ble?

LYSE.

Disons.

CLITON.

Contemple-moi.

LYSE.

Toi?

CLITON.

Oui, moi. Que t'en semble?
Dis.

LYSE.

Que tout vert et rouge, ainsi qu'un perroquet,
Tu n'es que bien en cage, et n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris. Cette action, qu'est-elle?

LYSE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main?

LYSE.

De taille à bien ferrer la mule [1].

CLITON.

Cette jambe, ce pied?

LYSE.

Si tu sors des prisons,
Dignes de t'installer aux Petites-Maisons.

CLITON.

Ce front?

LYSE.

Est un peu creux.

CLITON.

Cette tête?

LYSE.

Un peu folle.

CLITON.

Ce ton de voix enfin avec cette parole?

LYSE.

Ah! c'est là que mes sens demeurent étonnés:
Le ton de voix est rare, aussi bien que le nez.

CLITON.

Je meure, ton humeur me semble si jolie,
Que tu vas me résoudre à faire une folie.
Touche, je veux t'aimer, tu seras mon souci:
Nos maîtres font l'amour, nous le ferons aussi.
J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire;
Je coucherai de feux, de sanglots, de martyre;
Je te dirai : « Je meurs, je suis dans les abois,
« Je brûle... »

LYSE.

Et tout cela de ce beau ton de voix?
Ah! si tu m'entreprends deux jours de cette sorte,
Mon cœur est déconfit, et je me tiens pour morte;
Si tu me veux en vie, affaiblis ces attraits,
Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON.

Tu sais même charmer alors que tu te moques.
Gouverne doucement l'âme que tu m'escroques.
On a traité mon maître avec moins de rigueur;
On n'a pris que sa bourse, et tu prends jusqu'au cœur.

LYSE.

Il est riche, ton maître?

CLITON.

Assez.

LYSE.

Et gentilhomme?

CLITON.

Il le dit.

LYSE.

Il demeure?

CLITON.

A Paris.

LYSE.

Et se nomme?

DORANTE, *fouillant dans la bourse.*

Porte-lui cette lettre, et reçois...

CLITON, *lui retenant le bras.*

Sans compter?

DORANTE.

Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON.

Elle n'en prendra pas, monsieur, je vous proteste.

LYSE.

Celle qui vous l'envoie en a pour moi de reste.

CLITON.

Je vous le disais bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE.

Lui pourrai-je, monsieur, apprendre votre nom?

DORANTE.

Il est dans mon billet. Mais prends, je t'en conjure.

CLITON.

Vous faut-il dire encor que c'est lui faire injure?

LYSE.

Vous perdez temps, monsieur, je sais trop mon devoir.
Adieu : dans peu de temps je viendrai vous revoir;
Et porte tant de joie à celle qui vous aime,
Qu'elle rapportera la réponse elle-même.

[1] *Ferrer la mule*, acheter quelque chose pour quelqu'un, et la lui compter plus cher qu'elle n'a coûté.

CLITON.

Adieu, belle railleuse.

LYSE.

Adieu, cher babillard [1].

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cette fille est jolie, elle a l'esprit gaillard.

CLITON.

J'en estime l'humeur, j'en aime le visage;
Mais plus que tous les deux j'adore son message.

DORANTE.

C'est celle dont il vient qu'il en faut estimer;
C'est elle qui me charme, et que je veux aimer.

CLITON.

Quoi! vous voulez, monsieur, aimer cette inconnue?

DORANTE.

Oui, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir vue?

DORANTE.

Un si rare bienfait en un besoin pressant
S'empare puissamment d'un cœur reconnaissant;
Et comme de soi-même il marque un grand mérite,
Dessous cette couleur il parle, il sollicite,
Peint l'objet aussi beau qu'on le voit généreux;
Et si l'on n'est ingrat, il faut être amoureux.

CLITON.

Votre amour va toujours d'un étrange caprice :
Dès l'abord autrefois vous aimâtes Clarice;
Celle-ci, sans la voir; mais, monsieur, votre nom,
Lui deviez-vous l'apprendre, et si tôt?

DORANTE.

Pourquoi non?
J'ai cru le devoir faire, et l'ai fait avec joie.

CLITON.

Il est plus décrié que la fausse monnoie.

DORANTE.

Mon nom?

CLITON.

Oui, dans Paris, en langage commun,
Dorante et le Menteur à présent ce n'est qu'un;
Et vous y possédez ce haut degré de gloire
Qu'en une comédie on a mis votre histoire.

DORANTE.

En une comédie?

CLITON.

Et si naïvement,
Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec votre visage;
On le prendrait pour vous; il a votre air, votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,
Et paraît, comme vous, adroit au dernier point.
Comme à l'événement j'ai part à la peinture;
Après votre portrait on produit ma figure.
Le héros de la farce, un certain Jodelet,
Fait marcher après vous votre digne valet;
Il a jusqu'à mon nez et jusqu'à ma parole,
Et nous avons tous deux appris en même école;
C'est l'original même, il vaut ce que je vaux;
Si quelque autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux;
Et tout autre que lui dans cette comédie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice et Lucrèce, elles en ont quelque air.
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder.
Votre feu père même est joué sous le masque.

DORANTE.

Cette pièce doit être et plaisante et fantasque.
Mais son nom?

CLITON.

Votre nom de guerre, LE MENTEUR [1].

DORANTE.

Les vers en sont-ils bons? fait-on cas de l'auteur?

CLITON.

La pièce a réussi, quoique faible de style;
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville;
De sorte qu'aujourd'hui presque en tous les quartiers
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.

[1] S'il ne s'agissait dans cette scène que d'une femme qui a vu passer un prisonnier; qui, sans le connaître, devient amoureuse de lui; qui lui déclare sa passion en lui envoyant de l'argent, ce ne serait qu'une aventure incroyable et indécente de nos anciens romans; et ce qui n'est ni décent ni vraisemblable ne peut jamais plaire : mais cette Mélisse ne fait que son devoir en faisant une démarche si extraordinaire; elle obéit à son frère, pour lequel Dorante est en prison; elle s'égaye même en obéissant, car elle n'est point encore éprise de Dorante; elle veut à la fois le servir comme elle le doit, l'embarrasser un peu, et voir en même temps s'il est digne qu'on s'attache à lui : tout cela est à la fois noble, intéressant, et du haut comique. On ne peut que louer l'auteur espagnol de cette belle invention; mais il eût fallu y mettre plus d'art et de ménagement. Les plaisanteries du valet et l'avidité pour l'argent sont très-grossières; on n'a que trop longtemps avili la comédie par ce bas comique, qui n'est point du tout comique. Ces scènes de valets et de soubrettes ne sont bonnes que quand elles sont absolument nécessaires à l'intérêt de la pièce, et quand elles renouent l'intrigue; elles sont insipides dès qu'on ne les introduit que pour remplir le vide de la scène; et cette insipidité, jointe à la bassesse des discours, déshonore un théâtre fait pour amuser et pour instruire les honnêtes gens. (V.)

[1] Cette tirade et toute cette scène durent plaire beaucoup en leur temps; elles rappelaient au public l'idée d'un ouvrage qui avait extrêmement réussi. Beaucoup de vers du *Menteur* avaient passé en proverbe; et même, près de cent ans après, un homme de la cour contant à table des anecdotes très-fausses, comme il n'arrive que trop souvent, un des convives, se tournant vers le laquais de cet homme, lui dit : *Cliton, donnez à boire à votre maître*. (V.)

Et pour moi, c'est bien pis, je n'ose plus paraître.
Ce maraud de farceur m'a fait si bien connaître,
Que les petits enfants, sitôt qu'on m'aperçoit,
Me courent dans la rue et me montrent au doigt;
Et chacun rit de voir les courtauds de boutique,
Grossissant à l'envi leur chienne de musique,
Se rompre le gosier, dans cette belle humeur,
A crier après moi : LE VALET DU MENTEUR!
Vous en riez vous-même!

DORANTE.

Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire, et cela vous décrie,
Mais si bien, qu'à présent, voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un huissier,
Pas celle d'un recors, pas d'un cabaret même.

DORANTE.

Il faut donc avancer près de celle qui m'aime.
Comme Paris est loin, si je ne suis déçu,
Nous pourrons réussir avant qu'elle ait rien su.
Mais quelqu'un vient à nous, et j'entends du murmure.

SCÈNE IV.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON, LE PRÉVÔT.

CLÉANDRE, *au prévôt.*

Ah! je suis innocent; vous me faites injure.

LE PRÉVÔT, *à Cléandre.*

Si vous l'êtes, monsieur, ne craignez aucun mal;
Mais comme enfin le mort était votre rival,
Et que le prisonnier proteste d'innocence,
Je dois sur ce soupçon vous mettre en sa présence.

CLÉANDRE, *au prévôt.*

Et si pour s'affranchir il ose me charger?

LE PRÉVÔT, *à Cléandre.*

La justice entre vous en saura bien juger.
Souffrez paisiblement que l'ordre s'exécute.
(*à Dorante.*)
Vous avez vu, monsieur, le coup qu'on vous impute;
Voyez ce cavalier; en serait-il l'auteur?

CLÉANDRE, *bas.*

Il va me reconnaître. Ah! Dieu! je meurs de peur.

DORANTE, *au prévôt.*

Souffrez que j'examine à loisir son visage.
(*bas.*)
C'est lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage;
Ce serait lâcheté, quoi qu'il puisse arriver,
De perdre un si grand cœur quand je puis le sauver.
Ne le découvrons point.

CLÉANDRE, *bas.*

Il me connaît; je tremble.

DORANTE, *au prévôt.*

Ce cavalier, monsieur, n'a rien qui lui ressemble;
L'autre est de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le visage plus rond,
Et je le connais moins, tant plus je le contemple.

CLÉANDRE, *bas.*

O générosité qui n'eut jamais d'exemple!

DORANTE.

L'habit même est tout autre.

LE PRÉVÔT.

Enfin ce n'est pas lui?

DORANTE.

Non, il n'a point de part au duel d'aujourd'hui.

LE PRÉVÔT, *à Cléandre.*

Je suis ravi, monsieur, de voir votre innocence
Assurée à présent par sa reconnaissance;
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir.
Excusez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
Adieu.

CLÉANDRE, *au prévôt.*

Vous avez fait le dû de votre office[1].

SCÈNE V.

DORANTE, CLÉANDRE, CLITON.

DORANTE, *à Cléandre.*

Mon cavalier, pour vous je me fais injustice;
Je vous tiens pour brave homme, et vous reconnais bien;
Faites votre devoir comme j'ai fait le mien.

CLÉANDRE.

Monsieur...

DORANTE.

Point de réplique, on pourrait nous entendre.

CLÉANDRE.

Sachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre,
Que je sais mon devoir, que j'en prendrai souci,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

N'est-il pas vrai, Cliton, que c'eût été dommage
De livrer au malheur ce généreux courage?
J'avais entre mes mains et sa vie et sa mort,
Et je me viens de voir arbitre de son sort.

[1] Cette scène n'est-elle pas très-vraisemblable, très-attachante? Dorante n'y joue-t-il pas le rôle d'un homme généreux? n'inspire-t-il pas pour lui un grand intérêt? la situation n'est-elle pas des plus heureuses? ne tient-elle pas les esprits en suspens? Je doute qu'il y ait au théâtre une pièce mieux commencée. (V.)

CLITON.

Quoi! c'est là donc, monsieur...?

DORANTE.

Oui, c'est là le coupable.

CLITON.

L'homme à votre cheval?

DORANTE.

Rien n'est si véritable.

CLITON.

Je ne sais où j'en suis, et deviens tout confus.
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus?

DORANTE.

J'ai vu sur son visage un noble caractère,
Qui, me parlant pour lui, m'a forcé de me taire,
Et d'une voix connue entre les gens de cœur
M'a dit qu'en le perdant je me perdrais d'honneur.
J'ai cru devoir mentir pour sauver un brave homme.

CLITON.

Et c'est ainsi, monsieur, que l'on s'amende à Rome [1]?
Je me tiens au proverbe; oui, courez, voyagez;
Je veux être guenon si jamais vous changez :
Vous mentirez toujours, monsieur, sur ma parole.
Croyez-moi que Poitiers est une bonne école;
Pour le bien du public je veux le publier;
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

DORANTE.

Je ne ments plus, Cliton, je t'en donne assurance;
Mais en un tel sujet l'occasion dispense.

CLITON.

Vous en prendrez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre, et menteur vous mourrez;
Et l'on dira de vous pour oraison funèbre :
« C'était en menterie un auteur très-célèbre,
« Qui sut y raffiner de si digne façon,
« Qu'aux maîtres du métier il en eût fait leçon;
« Et qui tant qu'il vécut, sans craindre aucune risque [2],
« Aux plus forts d'après lui put donner quinze et bisque. »

DORANTE.

Je n'ai plus qu'à mourir, mon épitaphe est fait [3],
Et tu m'érigeras en cavalier parfait :
Tu ferais violence à l'humeur la plus triste.
Mais, sans plus badiner, va-t'en chercher Philiste;
Donne-lui cette lettre; et moi, sans plus mentir,
Avec les prisonniers j'irai me divertir.

[1] Cliton fait fort mal de ne pas approuver un mensonge si noble, et Dorante perd ici une belle occasion de faire voir qu'il est des cas où il serait infâme de dire la vérité : quel cœur serait assez lâche pour ne point mentir quand il s'agit de sauver la vie et l'honneur d'un père, d'un parent, d'un ami ? Il y avait là de quoi faire de très-beaux vers. (V.)

[2] *Aucune risque* serait un solécisme aujourd'hui : *risque* est masculin. (P.)

[3] *Épitaphe*, au contraire, est du genre féminin. (P.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLISSE, LYSE.

MÉLISSE, *tenant une lettre ouverte en sa main.*

Certes, il écrit bien; sa lettre est excellente.

LYSE.

Madame, sa personne est encor plus galante :
Tout est charmant en lui, sa grâce, son maintien.

MÉLISSE.

Il semble que déjà tu lui veuilles du bien.

LYSE.

J'en trouve, à dire vrai, la rencontre si belle,
Que je voudrais l'aimer, si j'étais demoiselle [1].
Il est riche, et de plus il demeure à Paris,
Où des dames, dit-on, est le vrai paradis;
Et ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,
Les maris y sont bons, et les femmes maîtresses.
Je vous le dis encor, je m'y passerais bien;
Et si j'étais son fait, il serait fort le mien.

MÉLISSE.

Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyse, sans rire,
C'est un homme bien fait?

LYSE.

Plus que je ne puis dire.

MÉLISSE.

A sa lettre il paraît qu'il a beaucoup d'esprit;
Mais, dis-moi, parle-t-il aussi bien qu'il écrit?

LYSE.

Pour lui faire en discours montrer son éloquence
Il lui faudrait des gens de plus de conséquence;
C'est à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MÉLISSE.

Et que croit-il de moi?

LYSE.

Ce que vous lui mandez;

[1] C'est précisément ce que dit Antoine à César, dans la tragédie de *Pompée : Et si j'étais César, je la voudrais aimer.* Cette idée, ridicule dans le tragique, est ici à sa place; on peut remarquer d'ailleurs que, quand il s'agit d'amour, il y a une infinité de vers qui conviennent également au comique et au tragique : tout ce qui est naturel et tendre peut également s'employer dans les deux genres; mais ce qui n'est que familier ne doit jamais appartenir qu'au genre comique. Le grand défaut de ce temps-là était de ne pas distinguer ces nuances : on n'y parvint que fort tard, quand le goût épuré de la cour de Louis XIV, l'esprit de Racine, et la critique de Boileau, eurent enfin posé ces bornes, qu'il était si difficile de connaître, et qu'il est si aisé de passer. On doit avouer que c'est un mérite qui ne fut guère connu qu'en France : l'amour n'a été traité sur aucun autre théâtre comme il doit l'être; les auteurs tragiques de toutes les autres nations ont toujours fait parler leurs amants en poëtes. (V.)

Que vous l'avez tantôt vu par votre fenêtre.
Que vous l'aimez déjà.

MÉLISSE.

Cela pourrait bien être.

LYSE.

Sans l'avoir jamais vu?

MÉLISSE.

J'écris bien sans le voir.

LYSE.

Mais vous suivez d'un frère un absolu pouvoir[1],
Qui, vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'est mis à couvert de la mort de Florange,
Se sert de cette feinte, en cachant votre nom,
Pour lui donner secours dedans cette prison.
L'y voyant en sa place, il fait ce qu'il doit faire.

MÉLISSE.

Je n'écrivais tantôt qu'à dessein de lui plaire.
Mais, Lyse, maintenant j'ai pitié de l'ennui
D'un homme si bien fait qui souffre pour autrui;
Et par quelques motifs que je vienne d'écrire,
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre est de ma main, elle parle d'amour :
S'il ne sait qui je suis, il peut l'apprendre un jour.
Un tel gage m'oblige à lui tenir parole :
Ce qu'on met par écrit passe une amour frivole.
Puisqu'il a du mérite, on ne m'en peut blâmer;
Et je lui dois mon cœur, s'il daigne l'estimer.
Je m'en forme en idée une image si rare,
Qu'elle pourrait gagner l'âme la plus barbare;
L'amour en est le peintre, et ton rapport flatteur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

LYSE.

Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime :
Si vous vous engagez, il s'engage de même,
Et se forme de vous un tableau si parfait,
Que c'est lettre pour lettre, et portrait pour portrait.
Il faut que votre amour plaisamment s'entretienne;
Il sera votre idée, et vous serez la sienne.
L'alliance est mignarde, et cette nouveauté,
Surtout dans une lettre, aura grande beauté,
Quand vous y souscrirez, pour Dorante ou Mélisse :
« Votre très-humble idée à vous rendre service. »
Vous vous moquez, madame; et loin d'y consentir,
Vous n'en parlez ainsi que pour vous divertir?

MÉLISSE.

Je ne me moque point.

LYSE.

Et que fera, madame,
Cet autre cavalier dont vous possédez l'âme,
Votre amant?

MÉLISSE.

Qui?

LYSE.

Philiste.

MÉLISSE.

Ah! ne présume pas
Que son cœur soit sensible au peu que j'ai d'appas;
Il fait mine d'aimer, mais sa galanterie
N'est qu'un amusement et qu'une raillerie.

LYSE.

Il est riche, et parent des premiers de Lyon.

MÉLISSE.

Et c'est ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'est comme par surprise;
Dans ses civilités on dirait qu'il méprise,
Qu'un seul mot de sa bouche est un rare bonheur,
Et qu'un de ses regards est un excès d'honneur.
L'amour même d'un roi me serait importune,
S'il fallait la tenir à si haute fortune.
La sienne est un trésor qu'il fait bien d'épargner;
L'avantage est trop grand, j'y pourrais trop gagner.
Il n'entre point chez nous; et quand il me rencontre,
Il semble qu'avec peine à mes yeux il se montre,
Et prend l'occasion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaisser sa grandeur.

LYSE.

Peut-être il est timide, et n'ose davantage.

MÉLISSE.

S'il craint, c'est que l'amour trop avant ne l'engage.
Il voit souvent mon frère, et ne parle de rien.

LYSE.

Mais vous le recevez, ce me semble, assez bien.

MÉLISSE.

Comme je ne suis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre j'en souffre, et je lui rends ses mines;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs,
Et ne dois plus souffrir qu'avec cette grimace
D'un véritable amant il occupe la place.

LYSE.

Je l'ai vu pour vous voir faire beaucoup de tours.

MÉLISSE.

Qui l'empêche d'entrer, et me voir tous les jours?
Cette façon d'agir est-elle plus polie?
Croit-il...?

LYSE.

Les amoureux ont chacun leur folie :
La sienne est de vous voir avec tant de respect,
Qu'il passe pour superbe, et vous devient suspect;
Et la vôtre, un dégoût de cette retenue,
Qui vous fait mépriser la personne connue,
Pour donner votre estime, et chercher avec soin
L'amour d'un inconnu, parce qu'il est de loin.

[1] Cela justifie entièrement le procédé de Mélisse; cela rend son rôle intéressant : tout annonce jusqu'ici une pièce parfaite pour la conduite; nous ne parlons point des fautes de style. (V.)

SCÈNE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

Envers ce prisonnier as-tu fait cette feinte,
Ma sœur?

MÉLISSE.

Sans me connaître, il me croit l'âme atteinte,
Que je l'ai vu conduire en ce triste séjour,
Que ma lettre et l'argent sont des effets d'amour;
Et Lyse, qui l'a vu, m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.

CLÉANDRE.

Ah! si tu savais tout!

MÉLISSE.

Elle ne laisse rien;
Elle en vante l'esprit, la taille, le maintien,
Le visage attrayant, et la façon modeste.

CLÉANDRE.

Ah! que c'est peu de chose au prix de ce qui reste!

MÉLISSE.

Que reste-t-il à dire? Un courage invaincu?

CLÉANDRE.

C'est le plus généreux qui jamais ait vécu;
C'est le cœur le plus noble, et l'âme la plus haute...

MÉLISSE.

Quoi! vous voulez, mon frère, ajouter à sa faute,
Percer avec ces traits un cœur qu'il a blessé,
Et vous-même achever ce qu'elle a commencé?

CLÉANDRE.

Ma sœur, à peine sais-je encor comme il se nomme,
Et je sais qu'on n'a vu jamais plus honnête homme,
Et que ton frère enfin périrait aujourd'hui,
Si nous avions affaire à tout autre qu'à lui.
Quoique notre partie ait été si secrète
Que j'en dusse espérer une sûre retraite,
Et que Florange et moi, comme je t'ai conté,
Afin que ce duel ne pût être éventé,
Sans prendre de seconds, l'eussions faite de sorte
Que chacun pour sortir choisît diverse porte,
Que nous n'eussions ensemble été vus de huit jours,
Que presque tout le monde ignorât nos amours,
Et que l'occasion me fût si favorable
Que je vis l'innocent saisi pour le coupable;
Je crois te l'avoir dit, qu'il nous vint séparer,
Et que sur son cheval je sus me retirer.
Comme je me montrais, afin que ma présence
Donnât lieu d'en juger une entière innocence,
Sur un bruit répandu que le défunt et moi
D'une même beauté nous adorions la loi,
Un prévôt soupçonneux me saisit dans la rue,
Me mène au prisonnier, et m'expose à sa vue.
Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux :
Ce cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnaît, je tremble encore à te le dire;
Mais apprends sa vertu, chère sœur, et l'admire.
Ce grand cœur, se voyant mon destin en la main,
Devient pour me sauver à soi-même inhumain;
Lui qui souffre pour moi sait mon crime et le nie,
Dit que ce qu'on m'impute est une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le prévôt à sortir sans soupçon,
Me promet amitié, m'assure de se taire.
Voilà ce qu'il a fait; vois ce que je dois faire.

MÉLISSE.

L'aimer, le secourir, et tous deux avouer
Qu'une telle vertu ne se peut trop louer.

CLÉANDRE.

Si je l'ai plaint tantôt de souffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma sœur, était bien légitime;
Mais ce n'est plus pitié, c'est obligation,
Et le devoir succède à la compassion.
Nos plus puissants secours ne sont qu'ingratitude;
Mets à les redoubler ton soin et ton étude;
Sous ce même prétexte et ces déguisements
Ajoute à ton argent perles et diamants;
Qu'il ne manque de rien; et pour sa délivrance
Je vais de mes amis faire agir la puissance.
Que si tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquitter vers lui j'irai me déclarer.
Adieu. De ton côté prends souci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère.

MÉLISSE.

Je vous obéirai très-ponctuellement [1].

SCÈNE III.

MÉLISSE, LYSE.

LYSE.

Vous pouviez dire encore très-volontairement;
Et la faveur du ciel vous a bien conservée,
Si ces derniers discours ne vous ont achevée.
Le parti de Philiste a de quoi s'appuyer;
Je n'en suis plus, madame; il n'est bon qu'à noyer;
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la prison apprendre une courante?

MÉLISSE.

Oui, tu peux te résoudre encore à te crotter.

LYSE.

Quels de vos diamants me faut-il lui porter?

MÉLISSE.

Mon frère va trop vite; et sa chaleur l'emporte

[1] Cette scène redouble encore l'intérêt; l'amour de Mélisse, fondé sur la reconnaissance, dut être attendrissant; les scènes suivantes soutiennent cet intérêt dans toute sa force, malgré les fautes du style. (V.)

Jusqu'à connaître mal des gens de cette sorte.
Aussi, comme son but est différent du mien,
Je dois prendre un chemin fort éloigné du sien.
Il est reconnaissant, et je suis amoureuse;
Il a peur d'être ingrat, et je veux être heureuse.
A force de présents il se croit acquitter;
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de mérite,
Le second l'importune, et le reste l'irrite,
Et, passé le besoin, quoi qu'on lui puisse offrir,
C'est un accablement qu'il ne saurait souffrir.
L'amour est libéral, mais c'est avec adresse :
Le prix de ses présents est en leur gentillesse;
Et celui qu'à Dorante exprès tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe au lieu de l'accepter.
Écoute une pratique assez ingénieuse.

LYSE.

Elle doit être belle, et fort mystérieuse.

MÉLISSE.

Au lieu des diamants dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler,
Entrer sous ce prétexte, et trouver quelque voie
Par où, sans que j'y sois, tu fasses qu'il me voie :
Porte-lui mon portrait, et comme sans dessein
Fais qu'il puisse aisément le surprendre en ton sein;
Feins lors pour le ravoir un déplaisir extrême :
S'il le rend, c'en est fait; s'il le retient, il m'aime.

LYSE.

A vous dire le vrai, vous en savez beaucoup.

MÉLISSE.

L'amour est un grand maître, il instruit tout d'un coup.

LYSE.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

MÉLISSE.

Viens querir mon portrait avec des confitures :
Comme pourra Dorante en user bien ou mal,
Nous résoudrons après touchant l'original.

SCÈNE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON,
dans la prison.

DORANTE.

Voilà, mon cher ami, la véritable histoire
D'une aventure étrange et difficile à croire;
Mais puisque je vous vois, mon sort est assez doux.

PHILISTE.

L'aventure est étrange, et bien digne de vous;
Et, si je n'en voyais la fin trop véritable,
J'aurais bien de la peine à la trouver croyable :
Vous me seriez suspect, si vous étiez ailleurs.

CLITON.

Ayez pour lui, monsieur, des sentiments meilleurs :
Il s'est bien converti dans un si long voyage;
C'est tout un autre esprit sous le même visage;
Et tout ce qu'il débite est pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par générosité.
C'est le même qui prit Clarice pour Lucrèce,
Qui fit jaloux Alcippe avec sa noble adresse;
Et, malgré tout cela, le même toutefois,
Depuis qu'il est ici n'a menti qu'une fois.

PHILISTE.

En voudrais-tu jurer?

CLITON.

Oui, monsieur, et j'en jure
Par le dieu des menteurs, dont il est créature;
Et, s'il vous faut encore un serment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers et le festin sur l'eau.

PHILISTE.

Laissant là ce badin, ami, je vous confesse
Qu'il me souvient toujours de vos traits de jeunesse;
Cent fois en cette ville aux meilleures maisons
J'en ai fait un bon conte en déguisant les noms;
J'en ai ri de bon cœur, et j'en ai bien fait rire;
Et quoi que maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toujours me les vient présenter,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

DORANTE.

Formez en ma faveur de plus saines pensées;
Ces petites humeurs sont aussitôt passées;
Et l'air du monde change en bonnes qualités
Ces teintures qu'on prend aux universités.

PHILISTE.

Dès lors, à cela près, vous étiez en estime
D'avoir une âme noble, et grande, et magnanime.

CLITON.

Je le disais dès lors; sans cette qualité,
Vous n'eussiez pu jamais le payer de bonté.

DORANTE.

Ne te tairas-tu point?

CLITON.

Dis-je rien qu'il ne sache?
Et fais-je à votre nom quelque nouvelle tache?
N'était-il pas, monsieur, avec Alcippe et vous
Quand ce festin en l'air le rendit si jaloux?
Lui qui fut le témoin du conte que vous fîtes,
Lui qui vous sépara lorsque vous vous battîtes?
Ne sait-il pas encor les plus rusés détours
Dont votre esprit adroit bricola vos amours?

PHILISTE.

Ami, ce flux de langue est trop grand pour se taire;
Mais, sans plus l'écouter, parlons de votre affaire.
Elle me semble aisée, et j'ose me vanter
Qu'assez facilement je pourrai l'emporter :
Ceux dont elle dépend sont de ma connaissance,
Et même à la plupart je touche de naissance;
Le mort était d'ailleurs fort peu considéré,

Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de temps, souffrez que j'aille appren-
Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre. [dre
Ne vous attristez point cependant en prison,
On aura soin de vous comme en votre maison;
Le concierge en a l'ordre, il tient de moi sa place,
Et sitôt que je parle il n'est rien qu'il ne fasse.

DORANTE.

Ma joie est de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE.

Je prends congé de vous pour vous aller servir.
Cliton divertira votre mélancolie.

SCÈNE V.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Comment va maintenant l'amour ou la folie?
Cette dame obligeante au visage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec son revenu,
Est-elle encore aimable? a-t-elle encor des charmes?
Par générosité lui rendrons-nous les armes?

DORANTE.

Cliton, je la tiens belle, et m'ose figurer
Qu'elle n'a rien en soi qu'on ne puisse adorer.
Qu'en imagines-tu?

CLITON.

J'en fais des conjectures
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures.
Vous payer par avance, et vous cacher son nom,
Quoi que vous présumiez, ne marque rien de bon.
A voir ce qu'elle a fait, et comme elle procède,
Je jurerais, monsieur, qu'elle est ou vieille ou laide,
Peut-être l'une et l'autre, et vous a regardé
Comme un galant commode, et fort incommodé.

DORANTE.

Tu parles en brutal.

CLITON.

Vous en visionnaire.
Mais, si je disais vrai, que prétendez-vous faire?

DORANTE.

Envoyer et la dame et les amours au vent.

CLITON.

Mais vous avez reçu; quiconque prend se vend.

DORANTE.

Quitte pour lui jeter son argent à la tête.

CLITON.

Le compliment est doux et la défaite honnête.
Tout de bon à ce coup vous êtes converti;
Je le soutiens, monsieur, le proverbe a menti.
Sans scrupule autrefois, témoin votre Lucrèce,
Vous emportiez l'argent, et quittiez la maîtresse;
Mais Rome vous a fait si grand homme de bien,
Qu'à présent vous voulez rendre à chacun le sien.
Vous vous êtes instruit des cas de conscience.

DORANTE.

Tu m'embrouilles l'esprit faute de patience. [moins,
Deux ou trois jours peut-être, un peu plus, un peu
Éclairciront ce trouble, et purgeront ces soins.
Tu sais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime
Viendra me rapporter sa réponse elle-même:
Vois déjà sa servante, elle revient.

CLITON.

Tant pis.
Dussiez-vous enrager, c'est ce que je vous dis.
Si fréquente ambassade, et maîtresse invisible,
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, et si son passe-port
Est aussi bien fourni comme au premier abord.

DORANTE.

Veux-tu qu'à tous moments il pleuve des pistoles?

CLITON.

Qu'avons-nous sans cela besoin de ses paroles?

SCÈNE VI.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE, *à Lyse*.

Je ne t'espérais pas si soudain de retour.

LYSE.

Vous jugerez par là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilités ma maîtresse est ravie:
Elle serait venue, elle en brûle d'envie;
Mais une compagnie au logis la retient:
Elle viendra bientôt, et peut-être elle vient;
Et je me connais mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voyez même avant que je sorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs;
Les sèches sont dessous, celles-ci sont liquides.

CLITON.

Les amours de tantôt me semblaient plus solides.
Si tu n'as autre chose, épargne mieux tes pas;
Cette inégalité ne me satisfait pas.
Nous avons le cœur bon, et, dans nos aventures,
Nous ne fûmes jamais hommes à confitures.

LYSE.

Badin, qui te demande ici ton sentiment?

CLITON.

Ah! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LYSE.

Est-ce à toi de parler? que n'attends-tu ton heure?

DORANTE.

Saurons-nous cette fois son nom, ou sa demeure?

LYSE.

Non pas encor si tôt.

DORANTE.

Mais te vaut-elle bien?
Parle-moi franchement, et ne déguise rien.

LYSE.

A ce compte, monsieur, vous me trouvez passable?

DORANTE.

Je te trouve de taille et d'esprit agréable,
Tant de grace en l'humeur, et tant d'attraits aux yeux,
Qu'à te dire le vrai, je ne voudrais pas mieux;
Elle me charmera, pourvu qu'elle te vaille.

LYSE.

Ma maîtresse n'est pas tout à fait de ma taille,
Mais elle me surpasse en esprit, en beauté,
Autant et plus encor, monsieur, qu'en qualité.

DORANTE.

Tu sais adroitement couler ta flatterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!
Je veux le dérober. Mais qu'est-ce qui le suit?

LYSE.

Rendez-le-moi, monsieur; j'ai hâte, il s'en va nuit.

DORANTE.

Je verrai ce que c'est.

LYSE.

C'est une mignature.

DORANTE.

Oh, le charmant portrait! l'adorable peinture!
Elle est faite à plaisir?

LYSE.

Après le naturel.

DORANTE.

Je ne crois pas jamais avoir rien vu de tel.

LYSE.

Ces quatre diamants dont elle est enrichie
Ont sous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blanchie;
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE.

Et quel est ce portrait?

LYSE.

Le faut-il demander?
Et doutez-vous si c'est ma maîtresse elle-même?

DORANTE.

Quoi! celle qui m'écrit?

LYSE.

Oui, celle qui vous aime;
A l'aimer tant soit peu vous l'auriez deviné.

DORANTE.

Un si rare bonheur ne m'est pas destiné;
Et tu me veux flatter par cette fausse joie.

LYSE.

Quand je dis vrai, monsieur, je prétends qu'on me croie.
Mais je m'amuse trop, l'orfévre est loin d'ici;
Donnez-moi, je perds temps.

DORANTE.

Laisse-moi ce souci;
Nous avons un orfévre arrêté pour ses dettes,
Qui saura tout remettre au point que tu souhaites.

LYSE.

Vous m'en donnez, monsieur.

DORANTE.

Je te le ferai voir.

LYSE.

A-t-il la main fort bonne?

DORANTE.

Autant qu'on peut l'avoir.

LYSE.

Sans mentir?

DORANTE.

Sans mentir.

CLITON.

Il est trop jeune, il n'ose.

LYSE.

Je voudrais bien pour vous faire ici quelque chose;
Mais vous le montrerez.

DORANTE.

Non, à qui que ce soit.

LYSE.

Vous me ferez chasser si quelque autre le voit.

DORANTE.

Va, dors en sûreté.

LYSE.

Mais enfin à quand rendre?

DORANTE.

Dès demain.

LYSE.

Demain donc je viendrai le reprendre,
Je ne puis me résoudre à vous désobliger.

CLITON, *à Dorante, puis à Lyse.*

Elle se met pour vous en un très-grand danger.
Dirons-nous rien nous deux?

LYSE.

Non.

CLITON.

Comme tu méprises!

LYSE.

Je n'ai pas le loisir d'entendre tes sottises.

CLITON.

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LYSE.

Peut-être à mon retour je saurai te guérir;
Je ne puis mieux pour l'heure : adieu [1].

CLITON.

Tout me succède.

[1] Cette scène du portrait n'est-elle pas encore très-ingénieuse? Les menteries que fait Dorante dans cette pièce ne sont plus d'une étourderie ridicule, comme dans la première; elles sont, pour la plupart, dictées par l'honneur ou par la galanterie; elles rendent le menteur infiniment aimable. (V.)

SCÈNE VII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Viens, Cliton, et regarde. Est-elle vieille ou laide?
Voit-on des yeux plus vifs? voit-on des traits plus doux?

CLITON.

Je suis un peu moins dupe, et plus futé que vous.
C'est un leurre, monsieur, la chose est toute claire;
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire surprendre on les apporte exprès;
On s'en fâche, on fait bruit, on vous les redemande,
Mais on tremble toujours de crainte qu'on les rende;
Et pour dernière adresse, une telle beauté
Ne se voit que de nuit et dans l'obscurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'estropie
A voir l'original si loin de la copie.
Mais laissons ce discours, qui peut vous ennuyer.
Vous ferai-je venir l'orfévre prisonnier?

DORANTE.

Simple! n'as-tu point vu que c'était une feinte,
Un effet de l'amour dont mon âme est atteinte?

CLITON.

Bon; en voici déjà de deux en même jour,
Par devoir d'honnête homme, et par effet d'amour.
Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres.
Chacun a ses talents, et ce sont là les vôtres.

DORANTE.

Tais-toi, tu m'étourdis de tes sottes raisons.
Allons prendre un peu l'air dans la cour des prisons.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON.

(L'acte se passe dans la prison.)

DORANTE.

Je vous en prie encor, discourons d'autre chose,
Et sur un tel sujet ayons la bouche close:
On peut nous écouter, et vous surprendre ici;
Et si vous vous perdez, vous me perdez aussi.
La parfaite amitié que pour vous j'ai conçue,
Quoiqu'elle soit l'effet d'une première vue,
Joint mon péril au vôtre, et les unit si bien
Qu'au cours de votre sort elle attache le mien.

CLÉANDRE.

N'ayez aucune peur, et sortez d'un tel doute.
J'ai des gens là dehors qui gardent qu'on n'écoute:
Et je puis vous parler en toute sûreté
De ce que mon malheur doit à votre bonté.
Si d'un bienfait si grand qu'on reçoit sans mérite
Qui s'avoue insolvable aucunement s'acquitte,
Pour m'acquitter vers vous autant que je le puis,
J'avoue, et hautement, monsieur, que je le suis;
Mais si cette amitié par l'amitié se paie,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraie.
La vôtre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon sort au vôtre également;
Et l'on n'y trouvera que cette différence,
Qu'en vous elle est faveur, en moi reconnaissance.

DORANTE.

N'appelez point faveur ce qui fut un devoir.
Entre les gens de cœur il suffit de se voir.
Par un effort secret de quelque sympathie
L'un à l'autre aussitôt un certain nœud les lie:
Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est;
Et quand on lui ressemble, on prend son intérêt.

CLITON.

Par exemple, voyez, aux traits de ce visage
Mille dames m'ont pris pour homme de courage,
Et sitôt que je parle, on devine à demi
Que le sexe jamais ne fut mon ennemi.

CLÉANDRE.

Cet homme a de l'humeur [1].

DORANTE.

C'est un vieux domestique
Qui, comme vous voyez, n'est pas mélancolique.
A cause de son âge il se croit tout permis;
Il se rend familier avec tous mes amis,
Mêle partout son mot; et jamais, quoi qu'on die,
Pour donner son avis il n'attend qu'on l'en prie.
Souvent il importune, et quelquefois il plaît.

CLÉANDRE.

J'en voudrais connaître un de l'humeur dont il est.

CLITON.

Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine:
Le monde n'en voit pas quatorze à la douzaine;
Et je jurerais bien, monsieur, en bonne foi,
Qu'en France il n'en est point que Jodelet et moi.

DORANTE.

Voilà de ses bons mots les galantes surprises;
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises:
Et quand il a dessein de se mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il sait ce qu'il dit.

CLITON.

On appelle cela des vers à ma louange.

[1] On dirait aujourd'hui:

Il est de bonne humeur.

Ce mot n'avait pas besoin alors de l'adjectif pour signifier *jouement, gaieté*.

CLÉANDRE.

Presque insensiblement nous avons pris le change.
Mais revenons, monsieur, à ce que je vous dois.

DORANTE.

Nous en pourrons parler encor quelque autre fois :
Il suffit pour ce coup.

CLÉANDRE.

Je ne saurais vous taire
En quel heureux état se trouve votre affaire.
Vous sortirez bientôt, et peut-être demain ;
Mais un si prompt secours ne vient pas de ma main ;
Les amis de Philiste en ont trouvé la voie :
J'en dois rougir de honte au milieu de ma joie ;
Et je ne saurais voir sans être un peu jaloux
Qu'il m'ôte les moyens de m'employer pour vous.
Je cède avec regret à cet ami fidèle ;
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zèle ;
Et vous m'obligerez, au sortir de prison,
De me faire l'honneur de prendre ma maison.
Je n'attends point le temps de votre délivrance,
De peur qu'encore un coup Philiste me devance ;
Comme il m'ôte aujourd'hui l'espoir de vous servir,
Vous loger est un bien que je lui veux ravir.

DORANTE.

C'est un excès d'honneur que vous me voulez rendre ;
Et je croirais faillir de m'en vouloir défendre.

CLÉANDRE.

Je vous en reprîrai quand vous pourrez sortir ;
Et lors nous tâcherons à vous bien divertir,
Et vous faire oublier l'ennui que je vous cause.
Auriez-vous cependant besoin de quelque chose ?
Vous êtes voyageur, et pris par des sergents ;
Et quoique ces messieurs soient fort honnêtes gens,
Il en est quelques-uns...

CLITON.

Les siens en sont du nombre ;
Ils ont en le prenant pillé jusqu'à son ombre ;
Et n'était que le ciel a su le soulager,
Vous le verriez encor fort net et fort léger ;
Mais comme je pleurais ses tristes aventures,
Nous avons reçu lettre, argent et confitures.

CLÉANDRE.

Et de qui ?

DORANTE.

Pour le dire, il faudrait deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Une dame m'écrit, me flatte, me régale,
Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force présents...

CLÉANDRE.

Et vous visite ?

DORANTE.

Non.

CLÉANDRE.

Vous savez son logis ?

DORANTE.

Non ; pas même son nom.
Ne soupçonnez-vous point ce que ce pourrait être ?

CLÉANDRE.

A moins que de la voir je ne la puis connaître.

DORANTE.

Pour un si bon ami je n'ai point de secret.
Voyez, connaissez-vous les traits de ce portrait ?

CLÉANDRE.

Elle semble éveillée, et passablement belle ;
Mais je ne vous en puis dire aucune nouvelle,
Et je ne connais rien à ces traits que je voi.
Je vais vous préparer une chambre chez moi.
Adieu [1].

SCÈNE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Ce brusque adieu marque un trouble dans l'âme.
Sans doute il la connaît.

CLITON.

C'est peut-être sa femme.

DORANTE.

Sa femme ?

CLITON.

Oui, c'est sans doute elle qui vous écrit ;
Et vous venez de faire un coup de grand esprit.
Voilà de vos secrets et de vos confidences.

DORANTE.

Nomme-les par leur nom, dis de mes imprudences.
Mais serait-ce en effet celle que tu me dis ?

CLITON.

Envoyez vos portaits à de tels étourdis,
Ils gardent un secret avec extrême adresse.
C'est sa femme, vous dis-je, ou du moins sa maîtresse.
Ne l'avez-vous pas vu tout changé de couleur ?

DORANTE.

Je l'ai vu comme atteint d'une vive douleur,
Faire de vains efforts pour cacher sa surprise.
Son désordre, Cliton, montre ce qu'il déguise.
Il a pris un prétexte à sortir promptement,
Sans se donner loisir d'un mot de compliment.

[1] Cette scène ne dément en rien le mérite des deux premiers actes : n'est-ce pas l'invention du monde la plus heureuse de faire secourir Dorante par son rival Philiste et de préparer ainsi le plus grand embarras ? J'écarte, comme je l'ai déjà dit, tous les petits défauts de langage, les plaisanteries qui ne sont plus de mode ; je ne m'arrête qu'à la marche de la pièce, qui me paraît toujours parfaite : la manière dont Mélisse envoie à Dorante son portrait, celle dont il le prend ; ce portrait montré à un homme qui paraît surpris et fâché de le voir ; encore une fois, y a-t-il rien de mieux ménagé et de plus agréable dans aucune pièce de théâtre ? (V.)

CLITON.

Qu'il fera dangereux rencontrer sa colère!
Il va tout renverser si l'on le laisse faire,
Et je vous tiens pour mort si sa fureur se croit [1];
Mais surtout ses valets peuvent bien marcher droit :
Malheureux le premier qui fâchera son maître!
Pour autres cent louis je ne voudrais pas l'être.

DORANTE.

La chose est sans remède, en soit ce qui pourra :
S'il fait tant le mauvais peut-être on le verra.
Ce n'est pas qu'après tout, Cliton, si c'est sa femme,
Je ne sache étouffer cette naissante flamme;
Ce serait lui prêter un fort mauvais secours
Que lui ravir l'honneur en conservant ses jours;
D'une belle action j'en ferais une noire.
J'en ai fait mon ami, je prends part à sa gloire;
Et je ne voudrais pas qu'on pût me reprocher
De servir un brave homme au prix d'un bien si cher.

CLITON.

Et s'il est son amant?

DORANTE.

Puisqu'elle me préfère,
Ce que j'ai fait pour lui vaut bien qu'il me défère;
Sinon, il a du cœur, il en sait bien les lois,
Et je suis résolu de défendre son choix.
Tandis, pour un moment trève de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma rêverie.

(*Il prend le portrait de Mélisse.*)

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rends les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes?
Hélas! au lieu de l'espérer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette belle,
Que tu lui dis mon procédé,
Et que je te fus infidèle
Sitôt que je t'eus possédé.

Garde mieux le secret que moi,
Daigne en ma faveur te contraindre :
Si j'ai pu te manquer de foi,
C'est m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colère en me punissant
Te fait criminel d'innocent;
Sur toi retombent les vengeances...

CLITON, *lui ôtant le portrait.*

Vous ne dites, monsieur, que des extravagances,
Et parlez justement le langage des fous.
Donnez, j'entretiendrai ce portrait mieux que vous;
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,
Et lui faire des vœux plus courts et plus commodes.

Adorable et riche beauté,
Qui joins les effets aux paroles,
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs et tes pistoles,
Sache un peu mieux les partager;
Et, si tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouïs,
Garde pour toi les confitures,
Et nous accable de louis.

Voilà parler en homme.

DORANTE.

Arrête tes saillies,
Ou va du moins ailleurs débiter tes folies.
Je ne suis pas toujours d'humeur à t'écouter.

CLITON.

Et je ne suis jamais d'humeur à vous flatter;
Je ne vous puis souffrir de dire une sottise :
Par un double intérêt je prends cette franchise;
L'un vous êtes mon maître, et j'en rougis pour vous;
L'autre, c'est mon talent, et j'en deviens jaloux.

DORANTE.

Si c'est là ton talent, ma faute est sans exemple.

CLITON.

Ne me l'enviez point, le vôtre est assez ample;
Et puisque enfin le ciel m'a voulu départir
Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne mens point devant votre excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance;
N'entreprenez sur moi, non plus que moi sur vous.

DORANTE.

Tais-toi; le ciel m'envoie un entretien plus doux :
L'ambassade revient.

CLITON.

Que nous apporte-t-elle?

DORANTE.

Maraud, veux-tu toujours quelque douceur nouvelle?

CLITON.

Non pas, mais le passé m'a rendu curieux;
Je lui regarde aux mains un peu plutôt qu'aux yeux [1].

[1] Tous les éditeurs modernes ont pris ce mot pour un des temps du verbe *croître*. *Se croît* pour *s'augmente* n'est pas français, et cette faute n'existe ni dans les éditions publiées du vivant de Corneille, ni dans celle donnée par son frère.

[1] Ces scènes avec Cliton, ces stances sur un portrait, cette parodie des stances par Cliton, peuvent avoir nui à la pièce : ces défauts seraient bien aisés à corriger. (V.)

SCÈNE III.

DORANTE, MÉLISSE, *déguisée en servante, cachant son visage sous une coiffe;* CLITON, LYSE.

CLITON, *à Lyse.*

Montre ton passeport. Quoi! tu viens les mains vides!
(*à Dorante.*)
Ainsi détruit le temps les biens les plus solides;
Et moins d'un jour réduit tout votre heur et le mien,
Des louis aux douceurs, et des douceurs à rien.

LYSE.

Si j'apportai tantôt, à présent je demande.

DORANTE.

Que veux-tu?

LYSE.

Ce portrait, que je veux qu'on me rende.

DORANTE.

As-tu pris du secours pour faire plus de bruit?

LYSE.

J'amène ici ma sœur, parce qu'il s'en va nuit;
Mais vous pensez en vain chercher une défaite :
Demandez-lui, monsieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE.

Quoi! ta maîtresse sait que tu me l'as laissé!

LYSE.

Elle s'en est doutée, et je l'ai confessé.

DORANTE.

Elle s'en est donc mise en colère?

LYSE.

Et si forte,
Que je n'ose rentrer si je ne le rapporte :
Si vous vous obstinez à me le retenir,
Je ne sais dès ce soir, monsieur, que devenir;
Ma fortune est perdue, et dix ans de service.

DORANTE.

Écoute, il n'est pour toi chose que je ne fisse :
Si je te nuis ici, c'est avec grand regret;
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoie
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joie,
Que rien n'approcherait de mon ravissement,
Si je le possédais de son consentement;
Qu'il est l'unique bien où mon espoir se fonde,
u'il est le seul trésor qui me soit cher au monde.
, quant à ta fortune, il est en mon pouvoir
e la faire monter par delà ton espoir.

LYSE.

ne veux point de vous, ni de vos récompenses.

DORANTE.

u me dédaignes trop.

LYSE.

Je le dois.

CLITON.

Tu l'offenses.
Mais voulez-vous, monsieur, me croire et vous venger?
Rendez-lui son portrait pour la faire enrager.

LYSE.

O le grand habile homme! il y connaît finesse.
C'est donc ainsi, monsieur, que vous tenez promesse?
Mais puisque auprès de vous j'ai si peu de crédit,
Demandez à ma sœur ce qu'elle m'en a dit,
Et si c'est sans raison que j'ai tant d'épouvante.

DORANTE.

Tu verras que ta sœur sera plus obligeante;
Mais si ce grand courroux lui donne autant d'effroi,
Je ferai tout autant pour elle que pour toi.

LYSE.

N'importe, parlez-lui; du moins vous saurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ai pris votre querelle.

DORANTE, *à Mélisse.*

Son ordre est-il si rude?

MÉLISSE.

Il est assez exprès;
Mais, sans mentir, ma sœur vous presse un peu de près :
Quoi qu'elle ait commandé, la chose a deux visages.

CLITON.

Comme toutes les deux jouent[1] leurs personnages!

MÉLISSE.

Souvent tout cet effort à ravoir un portrait
N'est que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'est peut-être après tout le dessein de madame.
Ma sœur, non plus que moi, ne lit pas dans son âme;
En ces occasions il fait bon hasarder,
Et de force ou de gré je saurais le garder.
Si vous l'aimez, monsieur, croyez qu'en son courage
Elle vous aime assez pour vous laisser ce gage :
Ce serait vous traiter avec trop de rigueur,
Puisque avant ce portrait on aura votre cœur;
Et je la trouverais d'une humeur bien étrange
Si je ne lui faisais accepter cet échange.
Je l'entreprends pour vous, et vous répondrai bien
Qu'elle aimera ce gage autant comme le sien.

DORANTE.

O ciel! et de quel nom faut-il que je te nomme?

CLITON.

Ainsi font deux soldats logés chez le bon homme :
Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups;
L'un jure comme un diable, et l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaise à tout votre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

MÉLISSE.

Que dit cet insolent?

[1] *Jouent* ne peut se placer qu'à la fin, et jamais dans le cours d'un vers. (P.)

DORANTE.

C'est un fou qui me sert.

CLITON.

Vous dites que...

DORANTE, *à Cliton.*

Tais-toi, ta sottise me perd.

(*à Mélisse.*)

Je suivrai ton conseil, il m'a rendu la vie.

LYSE.

Avec sa complaisance à flatter votre envie,
Dans le cœur de madame elle croit pénétrer;
Mais son front en rougit, et n'ose se montrer.

MÉLISSE, *se découvrant.*

Mon front n'en rougit point; et je veux bien qu'il voie
D'où lui vient ce conseil qui lui rend tant de joie.

DORANTE.

Mes yeux, que vois-je? où suis-je? êtes-vous des flat- [teurs?
Si le portrait dit vrai, les habits sont menteurs.
Madame, c'est ainsi que vous savez surprendre?

MÉLISSE.

C'est ainsi que je tâche à ne me point méprendre,
A voir si vous m'aimez, et savez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce portrait est à vous, vous l'avez su défendre,
Et de plus sur mon cœur vous pouvez tout prétendre;
Mais, par quelque motif que vous l'eussiez rendu,
L'un et l'autre à jamais était pour vous perdu.
Je retirais le cœur en retirant ce gage,
Et vous n'eussiez de moi jamais vu que l'image.
Voilà le vrai sujet de mon déguisement.
Pour ne rien hasarder j'ai pris ce vêtement,
Pour entrer sans soupçons, pour en sortir de même,
Et ne me point montrer qu'ayant vu si l'on m'aime.

DORANTE.

Je demeure immobile, et, pour vous répliquer,
Je perds la liberté même de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille,
Je ne sais si je vis; et je sais toutefois
Que ma vie est trop peu pour ce que je vous dois;
Que tous mes jours usés à vous rendre service,
Que tout mon sang pour vous offert en sacrifice,
Que tout mon cœur brûlé d'amour pour vos appas,
Envers votre beauté ne m'acquitteraient pas.

MÉLISSE.

Sachez, pour arrêter ce discours qui me flatte,
Que je n'ai pu moins faire, à moins que d'être ingrate.
Vous avez fait pour moi plus que vous ne savez;
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour; à présent je vous quitte;
Et, malgré mon amour, je romps cette visite:
Le soin de mon honneur veut que j'en use ainsi;
Je crains à tous moments qu'on me surprenne ici;
Encor que déguisée, on pourrait me connaître.
Je vous puis cette nuit parler par ma fenêtre,
Du moins si le concierge est homme à consentir,
A force de présents, que vous puissiez sortir:
Un peu d'argent fait tout chez les gens de sa sorte.

DORANTE.

Mais, après que les dons m'auront ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher?

MÉLISSE.

Ayant su la maison,
Vous pourriez aisément vous informer du nom;
Encore un jour ou deux il me faut vous le taire:
Mais vous n'êtes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Bellecour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.

DORANTE.

Donnez quelque signal pour plus certaine adresse.

LYSE.

Un linge servira de marque plus expresse;
J'en prendrai soin.

MÉLISSE.

On ouvre, et quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, monsieur...

(*Elles baissent toutes deux leurs coiffes.*)

DORANTE.

Je sais bien mon devoir;
Sur ma discrétion prenez toute assurance[1].

SCÈNE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE.

Ami, notre bonheur passe notre espérance.
Vous avez compagnie? Ah! voyons, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-les s'échapper, je vous dirai qui c'est.
Ce n'est qu'une lingère: allant en Italie,
Je la vis en passant, et la trouvai jolie;
Nous fîmes connaissance; et me sachant ici,
Comme vous le voyez, elle en a pris souci.

PHILISTE.

Vous trouvez en tous lieux d'assez bonnes fortunes.

DORANTE.

Celle-ci pour le moins n'est pas des plus communes.

PHILISTE.

Elle vous semble belle, à ce compte?

DORANTE.

A ravir.

[1] Cette scène, où Mélisse voilée vient voir si on lui rendra s[...] portrait, devait être d'autant plus agréable que les femmes [...] étaient en usage de porter un masque de velours, ou d'abais[...] leurs coiffes quand elles sortaient à pied: cette mode ve[...] d'Espagne, ainsi que la plupart de nos comédies. (V.)

PHILISTE.
Je n'en suis point jaloux.
DORANTE.
M'y voulez-vous servir ?
PHILISTE.
Je suis trop maladroit pour un si noble rôle.
DORANTE.
Vous n'avez seulement qu'à dire une parole.
PHILISTE.
Qu'une?
DORANTE.
Non. Cette nuit j'ai promis de la voir,
Sûr que vous obtiendrez mon congé pour ce soir.
Le concierge est à vous.
PHILISTE.
C'est une affaire faite.
DORANTE.
Quoi! vous me refusez un mot que je souhaite?
PHILISTE.
L'ordre, tout au contraire, en est déjà donné,
Et votre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quittais avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté votre histoire :
Ils marchaient après vous deux ou trois mille pas;
Ils vous ont vu courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, et fuir en diligence :
Ils ont vu tout cela de sur une éminence,
Et n'ont connu personne, étant trop éloignés.
Voilà, quoi qu'il en soit, tous nos procès gagnés,
Et plus tôt de beaucoup que je n'osais prétendre.
Je n'ai point perdu temps, et les ai fait entendre;
Si bien que, sans chercher d'autre éclaircissement,
Vos juges m'ont promis votre élargissement.
Mais, quoiqu'il soit constant qu'on vous prend pour un autre,
Il faudra caution, et je serai la vôtre :
Ce sont formalités que pour vous dégager
Les juges, disent-ils, sont tenus d'exiger;
Mais sans doute ils en font ainsi que bon leur semble.
Tandis, ce soir chez moi nous souperons ensemble;
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir;
Nous aurons tout loisir de nous entretenir,
Et vous prendrez le temps de voir votre lingère.
Ils m'ont dit toutefois qu'il serait nécessaire
De coucher pour la forme un moment en prison,
Et m'en ont sur-le-champ rendu quelque raison;
Mais c'est si peu mon jeu que de telles matières,
Que j'en perds aussitôt les plus belles lumières.
Vous sortirez demain, il n'est rien de plus vrai;
C'est tout ce que j'en aime, et tout ce que j'en sai.
DORANTE.
Que ne vous dois-je point pour de si bons offices!
PHILISTE.
Ami, ce ne sont là que de petits services;
Je voudrais pouvoir mieux, tout me serait fort doux.
Je vais chercher du monde à souper avec vous.
Adieu : je vous attends au plus tard dans une heure [1].

SCÈNE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.
Tu ne dis mot, Cliton.
CLITON.
Elle est belle, ou je meure.
DORANTE.
Elle te semble belle?
CLITON.
Et si parfaitement
Que j'en suis même encor dans le ravissement.
Encor dans mon esprit je la vois, et l'admire,
Et je n'ai su depuis trouver le mot à dire.
DORANTE.
Je suis ravi de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.
CLITON.
Ah! plût à Dieu, monsieur, que ce fût la servante!
Vous verriez comme quoi je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferais le mutin.
DORANTE.
Admire en cet amour la force du destin.
CLITON.
J'admire bien plutôt votre adresse ordinaire,
Qui change en un moment cette dame en lingère.
DORANTE.
C'était nécessité dans cette occasion,
De crainte que Philiste eût quelque vision,
S'en formât quelque idée, et la pût reconnaître.
CLITON.
Cette métamorphose est de vos coups de maître,
Je n'en parlerai plus, monsieur, que cette fois;
Mais en un demi-jour comptez déjà pour trois.
Un coupable honnête homme, un portrait, une dame,
A son premier métier rendent soudain votre âme;
Et vous savez mentir par générosité,
Par adresse d'amour, et par nécessité.
Quelle conversion!
DORANTE.
Tu fais bien le sévère.

[1] On pouvait tirer un plus grand parti de l'aventure de Philiste, qui rencontre sa maîtresse dans la prison de Dorante : ce coup de théâtre, qui pouvait fournir les situations les plus intéressantes, ne produit qu'un mensonge aussi plat qu'inutile; tout se borne à faire passer Mélisse pour une lingère : l'intrigue pouvait redoubler, et elle est affaiblie; l'intérêt cesse dès qu'il n'y a plus de danger; le comique cesse aussi dès qu'il n'est plus dans les situations : et voilà ce qui perd une pièce que quelques changements pouvaient rendre excellente. (V.)

CLITON.

Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire :
J'aurais trop à compter.

DORANTE.

Conserver un secret,
Ce n'est pas tant mentir qu'être amoureux discret ;
L'honneur d'une maîtresse aisément y dispose.

CLITON.

Ce n'est qu'autre prétexte, et non pas autre chose.
Croyez-moi, vous mourrez, monsieur, dans votre peau,
Et vous mériterez cet illustre tombeau,
Cette digne oraison que naguère j'ai faite :
Vous vous en souvenez sans que je la répète.

DORANTE.

Pour de pareils sujets peut-on s'en garantir ?
Et toi-même à ton tour ne crois-tu point mentir ?
L'occasion convie, aide, engage, dispense ;
Et pour servir un autre on ment sans qu'on y pense.

CLITON.

Si vous m'y surprenez, étrillez-y-moi bien.

DORANTE.

Allons trouver Philiste, et ne jurons de rien.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLISSE, LYSE.

MÉLISSE.

J'en tremble encor de peur, et n'en suis pas remise.

LYSE.

Aussi bien comme vous je pensais être prise.

MÉLISSE.

Non, Philiste n'est fait que pour m'incommoder.
Voyez ce qu'en ces lieux il venait demander,
S'il est heure si tard de faire une visite.

LYSE.

Un ami véritable à toute heure s'acquitte ;
Mais un amant fâcheux, soit de jour, soit de nuit,
Toujours à contre-temps à nos yeux se produit ;
Et depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire :
Tant son mauvais destin semble prendre de soin
A mêler sa présence où l'on la veut le moins !

MÉLISSE.

Quel désordre eût-ce été, Lyse, s'il m'eût connue !

LYSE.

Il vous aurait donné fort avant dans la vue.

MÉLISSE.

Quel bruit et quel éclat n'eût point fait son courroux !

LYSE.

Il eût été peut-être aussi honteux que vous.
Un homme un peu content et qui s'en fait accroire,
Se voyant méprisé, rabat bien de sa gloire,
Et, surpris qu'il en est en telle occasion,
Toute sa vanité tourne en confusion.
Quand il a de l'esprit, il sait rendre le change ;
Loin de s'en émouvoir, en raillant il se venge,
Affecte des mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher ;
Tant qu'il peut, il témoigne une âme indifférente.
Quoi qu'il en soit enfin, vous avez vu Dorante,
Et fort adroitement je vous ai mise en jeu.

MÉLISSE.

Et fort adroitement tu m'as fait voir son feu.

LYSE.

Eh bien ! mais que vous semble encor du personnage ?
Vous en ai-je trop dit ?

MÉLISSE.

J'en ai vu davantage.

LYSE.

Avez-vous du regret d'avoir trop hasardé ?

MÉLISSE.

Je n'ai qu'un déplaisir, d'avoir si peu tardé.

LYSE.

Vous l'aimez ?

MÉLISSE.

Je l'adore.

LYSE.

Et croyez qu'il vous aime ?

MÉLISSE.

Qu'il m'aime, et d'une amour, comme la mienne, extrême.

LYSE.

Une première vue, un moment d'entretien,
Vous fait ainsi tout croire, et ne douter de rien !

MÉLISSE.

Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre [1],
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre :
Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Sème l'intelligence avant que de se voir ;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse.

[1] Si *la Suite du Menteur* est tombée, ces vers ne le sont pas ; presque tous les connaisseurs les savent par cœur : c'est la même pensée qu'on voit dans *Rodogune*, et cela prouve que les mêmes choses conviennent quelquefois à la comédie et à la tragédie ; mais la comédie a sans doute plus de droit à ces petits morceaux naïfs et galants. Celui-ci a toujours passé pour achevé. Il n'y a que ce vers,

Et, sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,

qui dépare un peu ce joli couplet. Nous avons déjà remarqué combien la rime entraîne de mauvais vers, et avec quel soin il faut empêcher que de deux vers il y en ait un pour le sens, et l'autre pour la rime. (V.)

On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément;
Et sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles;
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

LYSE.

Si, comme dit Sylvandre, une âme en se formant [1],
Ou descendant du ciel, prend d'une autre l'aimant,
La sienne a pris le vôtre, et vous a rencontrée.

MÉLISSE.

Quoi! tu lis les romans?

LYSE.

Je puis bien lire *Astrée;*
Je suis de son village, et j'ai de bons garants
Qu'elle et son Céladon étaient de mes parents.

MÉLISSE.

Quelle preuve en as-tu?

LYSE.

Ce vieux saule, madame,
Où chacun d'eux cachait ses lettres et sa flamme,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin.
Du pré de mon grand-père il fait encor le coin;
Et l'on m'a dit que c'est un infaillible signe
Que d'un si rare hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas?

MÉLISSE.

De vrai, c'est un grand point.

LYSE.

Aurais-je tant d'esprit, si cela n'était point?
D'où viendrait cette adresse à faire vos messages,
A jouer avec vous de si bons personnages,
Ce trésor de lumière et de vivacité,
Que d'un sang amoureux que j'ai d'eux hérité?

MÉLISSE.

Tu le disais tantôt, chacun a sa folie;
Les uns l'ont importune, et la tienne est jolie.

SCÈNE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

Je viens d'avoir querelle avec ce prisonnier,
Ma sœur.

MÉLISSE.

Avec Dorante, avec ce cavalier
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie?
Qu'avez-vous fait!

CLÉANDRE.

Un coup dont tu seras ravie.

MÉLISSE.

Qu'à cette lâcheté je puisse consentir!

CLÉANDRE.

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MÉLISSE.

Ne le présumez pas, quelque espoir qui vous flatte;
Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.

CLÉANDRE.

Tu sembles t'en fâcher!

MÉLISSE.

Je m'en fâche pour vous.
D'un mot il peut vous perdre, et je crains son courroux.

CLÉANDRE.

Il est trop généreux, et d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle est, n'est pas si criminelle.
Écoute. Nous parlions des dames de Lyon;
Elles sont assez mal en son opinion :
Il confesse de vrai qu'il a peu vu la ville,
Mais il se l'imagine en beautés fort stérile,
Et ne peut se résoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait de quoi captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du pays j'en nomme trois ou quatre;
Mais, à moins que de voir, il n'en veut rien rabattre;
Et comme il ne le peut étant dans la prison,
J'ai cru par un portrait le mettre à la raison;
Et, sans chercher plus loin ces beautés qu'on admire,
Je ne veux que le tien pour le faire dédire.
Me le dénieras-tu, ma sœur, pour un moment?

MÉLISSE.

Vous me jouez, mon frère, assez accortement;
La querelle est adroite et bien imaginée.

CLÉANDRE.

Non, je m'en suis vanté, ma parole est donnée.

MÉLISSE.

S'il faut ruser ici, j'en sais autant que vous,
Et vous serez bien fin si je ne romps vos coups.
Vous pensez me surprendre, et je n'en fais que rire;
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLÉANDRE.

Eh bien! je viens de voir ton portrait en ses mains.

MÉLISSE.

Et c'est ce qui vous fâche?

CLÉANDRE.

Et c'est dont je me plains.

MÉLISSE.

J'ai cru vous obliger, et l'ai fait pour vous plaire :
Votre ordre était exprès.

[1] Tout ce qui suit est une allusion au roman de l'*Astrée* du marquis d'Urfé, roman qui eut en France beaucoup de réputation et de cours sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et qu'on lisait encore même dans les beaux jours de Louis XIV, sur la foi de sa réputation. Toutes ces allusions sont toujours froides au théâtre, parce qu'elles ne sont point liées au nœud de la pièce; ce n'est que de la conversation, ce n'est que de l'esprit, et toute beauté étrangère est un défaut. (V.)

CLÉANDRE.

Quoi ! je te l'ai fait faire ?

MÉLISSE.

Ne m'avez-vous pas dit : « Sous ces déguisements
« Ajoute à ton argent perles et diamants? »
Ce sont vos propres mots, et vous en êtes cause.

CLÉANDRE.

Eh quoi! de ce portrait disent-ils quelque chose?

MÉLISSE.

Puisqu'il est enrichi de quatre diamants,
N'est-ce pas obéir à vos commandements?

CLÉANDRE.

C'est fort bien expliquer le sens de mes prières.
Mais, ma sœur, ces faveurs sont un peu singulières :
Qui donne le portrait promet l'original.

MÉLISSE.

C'est encore votre ordre, ou je m'y connais mal.
Ne m'avez-vous pas dit : « Prends souci de me plaire,
« Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère ? »
Puisque vous lui devez et la vie et l'honneur,
Pour vous en revancher dois-je moins que mon cœur?
Et doutez-vous encore à quel point je vous aime,
Quand pour vous acquitter je me donne moi-même?

CLÉANDRE.

Certes, pour m'obéir avec plus de chaleur,
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand soin de bien payer mes dettes :
Non que mes volontés en soient mal satisfaites;
Loin d'éteindre ce feu, je voudrais l'allumer,
Qu'il eût de quoi vous plaire, et voulût vous aimer.
Je tiendrais à bonheur de l'avoir pour beau-frère;
J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire;
Et c'est à ce dessein qu'au sortir de prison
Je viens de l'obliger à prendre la maison,
Afin que l'entretien produise quelques flammes
Qui forment doucement l'union de vos âmes.
Mais vous savez trouver des chemins plus aisés;
Sans savoir s'il vous plaît, ni si vous lui plaisez,
Vous pensez l'engager en lui donnant ces gages,
Et lui donnez sur vous de trop grands avantages.
Que sera-ce, ma sœur, si, quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous espérez,
Si quelque aversion vous prend pour son visage,
Si le vôtre le choque, ou qu'un autre l'engage,
Et que de ce portrait, donné légèrement,
Il érige un trophée à quelque objet charmant?

MÉLISSE.

Sans l'avoir jamais vu je connais son courage;
Qu'importe après cela quel en soit le visage?
Tout le reste m'en plaît; si le cœur en est haut,
Et si l'âme est parfaite, il n'a point de défaut.
Ajoutez que vous-même, après votre aventure,
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et, comme vous devez vous y connaître mieux,
Je m'en rapporte à vous, et choisis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimerai, mon frère;
Et si ces faibles traits n'ont point de quoi lui plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en appréhendez rien;
Puisqu'il est généreux, il en usera bien.

CLÉANDRE.

Quoi qu'il en soit, ma sœur, soyez plus retenue
Alors qu'à tous moments vous serez à sa vue.
Votre amour me ravit, je veux le couronner;
Mais souffrez qu'il se donne avant que vous donner.
Il sortira demain, n'en soyez point en peine.
Adieu : je vais une heure entretenir Climène[1].

SCÈNE III.

MÉLISSE, LYSE.

LYSE.

Vous en voilà défaite et quitte à bon marché.
Encore est-il traitable alors qu'il est fâché.
Sa colère a pour vous une douce méthode,
Et sur la remontrance il n'est pas incommode.

MÉLISSE.

Aussi qu'ai-je commis pour en donner sujet?
Me ranger à son choix sans savoir son projet,
Deviner sa pensée, obéir par avance,
Sont-ce, Lyse, envers lui des crimes d'importance?

LYSE.

Obéir par avance est un jeu délicat
Dont tout autre que lui ferait un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites votre âme
Avec un grand secret ménage votre flamme :
Devait-il exposer ce portrait à ses yeux?
Je le tiens indiscret.

MÉLISSE.

Il n'est que curieux,
Et ne montrerait pas si grande impatience,
S'il me considérait avec indifférence;
Outre qu'un tel secret peut souffrir un ami.

LYSE.

Mais un homme qu'à peine il connaît à demi?

MÉLISSE.

Mon frère lui doit tant, qu'il a lieu d'en attendre
Tout ce que d'un ami tout autre peut prétendre.

LYSE.

L'amour excuse tout dans un cœur enflammé,
Et tout crime est léger dont l'auteur est aimé.

[1] Pour n'avoir pas su mettre en œuvre l'amour de Mélisse et le don de son portrait, la pièce languit. Cette scène de Cléandre et de Mélisse n'est qu'ingénieuse; toutes ces petites finesses refroidissent les spectateurs : il faut attacher dans la comédie comme dans la tragédie, quoique par des moyens absolument différents; il faut que le cœur soit occupé; il faut qu'on désire et qu'on craigne; les situations doivent être vives : c'est ici tout le contraire. (V.)

Je serais plus sévère, et tiens qu'à juste titre
Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.

MÉLISSE.

Ne querellons personne; et puisque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LYSE.

Que vous avez de peur que le marché n'échappe!

MÉLISSE.

Avec tant de façons que veux-tu que j'attrape?
Je possède son cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrais le temps en débats surperflus.
Quelquefois en amour trop de finesse abuse.
S'excusera-t-il mieux que mon feu ne l'excuse?
Allons, allons l'attendre; et, sans en murmurer,
Ne pensons qu'aux moyens de nous en assurer.

LYSE.

Vous ferez-vous connaître?

MÉLISSE.

Oui, s'il sait de mon frère
Ce que jusqu'à présent j'avais voulu lui taire;
Sinon, quand il viendra prendre son logement,
Il se verra surpris plus agréablement [1].

SCÈNE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE.

Me reconduire encor! cette cérémonie
D'entre les vrais amis devrait être bannie.

PHILISTE.

Jusques en Bellecour je vous ai reconduit,
Pour voir une maîtresse en faveur de la nuit.
Le temps est assez doux, et je la vois paraître
En de semblables nuits souvent à la fenêtre :
J'attendrai le hasard un moment en ce lieu,
Et vous laisse aller voir votre lingère. Adieu.

DORANTE.

Que je vous laisse ici, de nuit, sans compagnie!

PHILISTE.

C'est faire à votre tour trop de cérémonie.
Peut-être qu'à Paris j'aurais besoin de vous;
Mais je ne crains ici ni rivaux, ni filous.

DORANTE.

Ami, pour des rivaux, chaque jour en fait naître;
Vous en pouvez avoir, et ne les pas connaître :
Ce n'est pas que je veuille entrer dans vos secrets;
Mais nous nous tiendrons loin en confidents discrets.
J'ai du loisir assez.

PHILISTE.

Si l'heure ne vous presse
Vous saurez mon secret touchant cette maîtresse;

[1] Cette scène augmente l'ennui. (V.)

Elle demeure, ami, dans ce grand pavillon.

CLITON, *bas.*

Tout se prépare mal, à cet échantillon.

DORANTE.

Est-ce où je pense voir un linge qui voltige?

PHILISTE.

Justement.

DORANTE.

Elle est belle?

PHILISTE.

Assez.

DORANTE.

Et vous oblige?

PHILISTE.

Je ne saurais encor, s'il faut tout avouer,
Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louer;
Son accueil n'est pour moi ni trop doux, ni trop rude;
Il est et sans faveur, et sans ingratitude,
Et je la vois toujours dedans un certain point
Qui ne me chasse pas, et ne l'engage point.
Mais je me trompe fort, ou sa fenêtre s'ouvre.

DORANTE.

Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE.

J'avance; approchez-vous, mais sans suivre mes pas,
Et prenez un détour qui ne vous montre pas :
Vous jugerez quel fruit je puis espérer d'elle.
Pour Cliton, il peut faire ici la sentinelle.

DORANTE, *parlant à Cliton, après que Philiste s'est éloigné.*

Que me vient-il de dire? et qu'est-ce que je voi?
Cliton, sans doute il aime en même lieu que moi.
O ciel! que mon bonheur est de peu de durée!

CLITON.

S'il prend l'occasion qui vous est préparée,
Vous pouvez disputer avec votre valet
A qui mieux de vous deux gardera le mulet [1].

DORANTE.

Que de confusion et de trouble en mon âme!

CLITON.

Allez prêter l'oreille aux discours de la dame;
Au bruit que je ferai prenez bien votre temps,
Et nous lui donnerons de jolis passe-temps [2].

(*Dorante va auprès de Philiste.*)

SCÈNE V.

MÉLISSE, LYSE, *à la fenêtre;* PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MÉLISSE.

Est-ce vous?

[1] *Garder le mulet*, attendre à une porte avec impatience s'ennuyer à attendre.
[2] Tout est manqué. (V.)

PHILISTE.

Oui, madame.

MÉLISSE.

Ah! que j'en suis ravie!
Que mon sort cette nuit devient digne d'envie!
Certes, je n'osais plus espérer ce bonheur.

PHILISTE.

Manquerais-je à venir où j'ai laissé mon cœur?

MÉLISSE.

Qu'ainsi je sois aimée! et que de vous j'obtienne
Une amour si parfaite, et pareille à la mienne!

PHILISTE.

Ah! s'il en est besoin, j'en jure, et par vos yeux.

MÉLISSE.

Vous revoir en ce lieu m'en persuade mieux;
Et, sans autre serment, cette seule visite
M'assure d'un bonheur qui passe mon mérite.

CLITON.

A l'aide!

MÉLISSE.

J'ois du bruit.

CLITON.

A la force! au secours!

PHILISTE.

C'est quelqu'un qu'on maltraite; excusez si j'y cours.
Madame, je reviens.

CLITON, *s'éloignant toujours derrière le théâtre.*

On m'égorge, on me tue.
Au meurtre!

PHILISTE.

Il est déjà dans la prochaine rue.

DORANTE.

C'est Cliton; retournez, il suffira de moi.

PHILISTE.

Je ne vous quitte point; allons.

(*Ils sortent tous deux.*)

MÉLISSE.

Je meurs d'effroi.

CLITON, *derrière le théâtre.*

Je suis mort!

MÉLISSE.

Un rival lui fait cette surprise.

LYSE.

C'est plutôt quelque ivrogne, ou quelque autre sottise
Qui ne méritait pas rompre votre entretien.

MÉLISSE.

Tu flattes mes désirs[1].

[1] C'est encore pis; cette Mélisse qui prend Philiste son amant pour Dorante, ce Cliton qui crie au secours, font tomber la pièce. (V.)

SCÈNE V.

DORANTE, MÉLISSE, LYSE.

DORANTE.

Madame, ce n'est rien:
Des marauds, dont le vin embrouillait la cervelle,
Vidaient à coups de poing une vieille querelle;
Ils étaient trois contre un, et le pauvre battu
A crier de la sorte exerçait sa vertu.

(*bas.*)

Si Cliton m'entendait, il compterait pour quatre.

MÉLISSE.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combattre?

DORANTE.

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MÉLISSE.

Je mourais de frayeur, vous y voyant aller.

DORANTE.

Que Philiste est heureux! qu'il doit aimer la vie!

MÉLISSE.

Vous n'avez pas sujet de lui porter envie.

DORANTE.

Vous lui parliez naguère en termes assez doux.

MÉLISSE.

Je pense d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE.

Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme?
Vous ne lui disiez pas que son amour vous charme,
Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler?

MÉLISSE.

J'ai tenu ce discours, mais j'ai cru vous parler.
N'êtes-vous pas Dorante?

DORANTE.

Oui, je le suis, madame,
Le malheureux témoin de votre peu de flamme.
Ce qu'un moment fit naître, un autre l'a détruit;
Et l'ouvrage d'un jour se perd en une nuit.

MÉLISSE.

L'erreur n'est pas un crime; et votre aimable idée,
Régnant sur mon esprit, m'a si bien possédée,
Que dans ce cher objet le sien s'est confondu,
Et lorsqu'il m'a parlé je vous ai répondu;
En sa place tout autre eût passé pour vous-même:
Vous verrez par la suite à quel point je vous aime.
Pardonnez cependant à mes esprits déçus;
Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçus;
Ou si, manque d'amour, votre soupçon persiste...

DORANTE.

N'en parlons plus, de grâce, et parlons de Philiste;
Il vous sert, et la nuit me l'a trop découvert.

MÉLISSE.

Dites qu'il m'importune, et non pas qu'il me sert;
N'en craignez rien. Adieu, j'ai peur qu'il ne revienne.

DORANTE.

Où voulez-vous demain que je vous entretienne?
Je dois être élargi.

MÉLISSE.

Je vous ferai savoir
Dès demain chez Cléandre où vous me pourrez voir.

DORANTE.

Et qui vous peut si tôt apprendre ces nouvelles?

MÉLISSE.

Et ne savez-vous pas que l'amour a des ailes?

DORANTE.

Vous avez habitude avec ce cavalier?

MÉLISSE.

Non, je sais tout cela d'un esprit familier.
Soyez moins curieux, plus secret, plus modeste,
Sans ombrage, et demain nous parlerons du reste.

DORANTE, *seul.*

Comme elle est ma maîtresse, elle m'a fait leçon,
Et d'un soupçon je tombe en un autre soupçon.
Lorsque je crains Cléandre, un ami me traverse;
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce.
Je crois l'entendre.

SCÈNE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE.

Ami, vous m'avez tôt quitté!

DORANTE.

Sachant fort peu la ville, et dans l'obscurité,
En moins de quatre pas j'ai tout perdu de vue;
Et m'étant égaré dès la première rue,
Comme je sais un peu ce que c'est que l'amour,
J'ai cru qu'il vous fallait attendre en Bellecour;
Mais je n'ai plus trouvé personne à la fenêtre.
Dites-moi, cependant, qui massacrait ce traître?
Qui le faisait crier?

PHILISTE.

A quelque mille pas,
Je l'ai rencontré seul tombé sur des plâtras.

DORANTE.

Maraud, ne criais-tu que pour nous mettre en peine?

CLITON.

Souffrez encore un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le peuple aime fort les laquais,
Et leur donne souvent de dangereux paquets,
Deux coquins, me trouvant tantôt en sentinelle,
Ont laissé choir sur moi leur haine naturelle;
Et sitôt qu'ils ont vu mon habit rouge et vert...

DORANTE.

Quand il est nuit sans lune, et qu'il fait temps couvert,
Connaît-on les couleurs? tu donnes une bourde.

CLITON.

Ils portaient sous le bras une lanterne sourde.
C'était fait de ma vie, ils me traînaient à l'eau;
Mais sentant du secours, ils ont craint pour leur peau,
Et, jouant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher sur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups et de poing et de pied,
Que je crois tout au moins en être estropié.
Puissé-je voir bientôt la canaille noyée!

PHILISTE.

Si j'eusse pu les joindre, ils me l'eussent payée
L'heureuse occasion dont je n'ai pu jouir,
Et que cette sottise a fait évanouir.
Vous en êtes témoin, cette belle adorable
Ne me pourrait jamais être plus favorable;
Jamais je n'en reçus d'accueil si gracieux:
Mais j'ai bientôt perdu ces moments précieux.
Adieu. Je prendrai soin demain de votre affaire.
Il est saison pour vous de voir votre lingère.
Puissiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaisir plus solide et plus long que le mien!

SCÈNE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cliton, si tu le peux, regarde-moi sans rire.

CLITON.

J'entends à demi-mot, et ne m'en puis dédire.
J'ai gagné votre mal.

DORANTE.

Eh bien? l'occasion?

CLITON.

Elle fait le menteur, ainsi que le larron.
Mais si j'en ai donné, c'est pour votre service.

DORANTE.

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON.

Si je ne fusse chu, je l'eusse mené loin;
Mais surtout j'ai trouvé la lanterne au besoin;
Et, sans ce prompt secours, votre feinte importune
M'eût bien embarrassé de votre nuit sans lune.
Sachez un autre fois que ces difficultés
Ne se proposent point qu'entre gens concertés.

DORANTE.

Pour le mieux éblouir, je faisais le sévère.

CLITON.

C'était un jeu tout propre à gâter le mystère.
Dites-moi cependant, êtes-vous satisfait?

DORANTE.

Autant comme on peut l'être.

CLITON.

En effet?

DORANTE.

En effet.

CLITON.

Et Philiste?

DORANTE.

Il se tient comblé d'heur et de gloire :
Mais on l'a pris pour moi dans une nuit si noire;
On s'excuse du moins avec cette couleur.

CLITON.

Ces fenêtres toujours vous ont porté malheur.
Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrèce [1] :
Aujourd'hui même erreur trompe cette maîtresse;
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous
Sans faire une jalouse ou devenir jaloux.

DORANTE.

Je n'ai pas lieu de l'être, et n'en sors pas fort triste.

CLITON.

Vous pourrez maintenant savoir tout de Philiste.

DORANTE.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter :
Tout est perdu pour moi s'il me va tout conter.
De quel front oserais-je, après sa confidence,
Souffrir que mon amour se mît en évidence?
Après les soins qu'il prend de rompre ma prison,
Aimer en même lieu semble une trahison.
Voyant cette chaleur qui pour moi l'intéresse,
Je rougis en secret de servir sa maîtresse,
Et crois devoir du moins ignorer son amour
Jusqu'à ce que le mien ait pu paraître au jour.
Déclaré le premier, je l'oblige à se taire;
Ou, si de cette flamme il ne se peut défaire,
Il ne peut refuser de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les lois.

CLITON.

Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre
Aussi bien contre lui comme contre Cléandre.

DORANTE.

Contre Cléandre et lui je n'ai pas même droit :
Je dois autant à l'un comme l'autre me doit;
Et tout homme d'honneur n'est qu'en inquiétude,
Pouvant être suspect de quelque ingratitude.
Allons nous reposer; la nuit et le sommeil
Nous pourront inspirer quelque meilleur conseil.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSE, CLITON.

CLITON.

Nous voici bien logés, Lyse, et sans raillerie,
Je ne souhaitais pas meilleure hôtellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faisons,
Et je puis à loisir te conter mes raisons.

LYSE.

Tes raisons? c'est-à-dire autant d'extravagances.

CLITON.

Tu me connais déjà!

LYSE.

Bien mieux que tu ne penses.

CLITON.

J'en débite beaucoup.

LYSE.

Tu sais les prodiguer.

CLITON.

Mais sais-tu que l'amour me fait extravaguer?

LYSE.

En tiens-tu donc pour moi?

CLITON.

J'en tiens, je le confesse.

LYSE.

Autant comme ton maître en tient pour ma maîtresse?

CLITON.

Non pas encor si fort, mais dès ce même instant
Il ne tiendra qu'à toi que je n'en tienne autant :
Tu n'as qu'à l'imiter pour être autant aimée.

LYSE.

Si son âme est en feu, la mienne est enflammée;
Et je crois jusqu'ici ne l'imiter pas mal.

CLITON.

Tu manques, à vrai dire, encore au principal.

LYSE.

Ton secret est obscur.

CLITON.

Tu ne veux pas l'entendre?
Vois quelle est sa méthode, et tâche de la prendre.
Ses attraits tout puissants ont des avant-coureurs
Encor plus souverains à lui gagner les cœurs :
Mon maître se rendit à ton premier message.
Ce n'est pas qu'en effet je n'aime ton visage;
Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains.
Et quand l'objet aimé voit les siennes garnies,
Il voit en l'autre objet des grâces infinies :
Pourrais-tu te résoudre à m'attaquer ainsi?

LYSE.

J'en voudrais être quitte à moins d'un grand merci.

CLITON.

Écoute; je n'ai pas une âme intéressée,
Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée. [que
Aimons-nous but à but, sans soupçons, sans
Donnons âme pour âme, et rendons cœur pour cœ

LYSE.

J'en veux bien à ce prix.

[1] Voyez *le Menteur*, acte III, sc. IV.

CLITON.

Donc, sans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelques baisers pour gage?

LYSE.

Pour l'âme et pour le cœur, tant que tu le voudras;
Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas :
Un amour délicat hait ces faveurs grossières,
Et je t'ai bien donné des preuves plus entières.
Pourquoi me demander des gages superflus?
Ayant l'âme et le cœur, que te faut-il de plus?

CLITON.

J'ai le goût fort grossier en matière de flamme;
Je sais que c'est beaucoup qu'avoir le cœur et l'âme;
Mais je ne sais pas moins qu'on a fort peu de fruit
Et de l'âme et du cœur, si le reste ne suit.

LYSE.

Eh quoi! pauvre ignorant, ne sais-tu pas encore
Qu'il faut suivre l'humeur de celle qu'on adore,
Se rendre complaisant, vouloir ce qu'elle veut?

CLITON.

Si tu n'en veux changer, c'est ce qui ne se peut.
De quoi me guériraient ces gages invisibles?
Comme j'ai l'esprit lourd, je les veux plus sensibles;
Autrement, marché nul.

LYSE.

Ne désespère point.
Chaque chose a son ordre, et tout vient à son point;
Peut-être avec le temps nous pourrons nous connaître.
Apprends-moi cependant qu'est devenu ton maître.

CLITON.

Il est avec Philiste allé remercier
Ceux que pour son affaire il a voulu prier.

LYSE.

Je crois qu'il est ravi de voir que sa maîtresse
Est la sœur de Cléandre, et devient son hôtesse?

CLITON.

Il a raison de l'être, et de tout espérer.

LYSE.

Avec toute assurance il peut se déclarer;
Autant comme la sœur le frère le souhaite;
Et s'il l'aime en effet, je tiens la chose faite.

CLITON.

Ne doute point s'il l'aime après qu'il meurt d'amour.

LYSE.

Il semble toutefois fort triste à son retour [1].

[1] Ces scènes où les valets font l'amour à l'imitation de leurs maîtres, sont enfin proscrites du théâtre avec beaucoup de raison : ce n'est qu'une parodie basse et dégoûtante des premiers personnages. (V.) — Il y a une de ces scènes dans *le Dépit amoureux* de Molière, et le public ne l'a jamais trouvée dégoûtante : à force de vouloir ennoblir le comique, on l'a rendu froid et sérieux; aussi le public qui aimait à rire n'a plus que le choix de siffler ou de bâiller. (P.)

SCÈNE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

DORANTE.

Tout est perdu, Cliton; il faut ployer bagage [1].

CLITON.

Je fais ici, monsieur, l'amour de bon courage;
Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.

DORANTE.

N'en parlons plus.

CLITON.

Entrez, vous dis-je, on vous attend.

DORANTE.

Que m'importe?

CLITON.

On vous aime.

DORANTE.

Hélas!

CLITON.

On vous adore.

DORANTE.

Je le sais.

CLITON.

D'où vient donc l'ennui qui vous dévore?

DORANTE.

Que je te trouve heureux!

CLITON.

Le destin m'est si doux
Que vous avez sujet d'en être fort jaloux :
Alors qu'on vous caresse à grands coups de pistoles,
J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage est fort rare, et me rend fort heureux.

DORANTE.

Il faut partir, te dis-je.

CLITON.

Oui, dans un an ou deux.

DORANTE.

Sans tarder un moment.

LYSE.

L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles alarmes.

DORANTE.

Lyse, c'est tout de bon.

LYSE.

Vous n'en avez pas lieu.

DORANTE.

Ta maîtresse survient; il faut lui dire adieu.
Puisse en ses belles mains ma douleur immortelle
Laisser toute mon âme en prenant congé d'elle!

[1] On dirait aujourd'hui : *plier bagage*. *Ployer* ne se prend plus que dans le sens de *fléchir, courber*.

SCÈNE III.

DORANTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

MÉLISSE.

Au bruit de vos soupirs, tremblante et sans couleur,
Je viens savoir de vous mon crime, ou mon malheur;
Si j'en suis le sujet, si j'en suis le remède;
Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y cède;
Si je dois, ou vous plaindre, ou me justifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE.

De mon mauvais destin, qui seul me persécute.

MÉLISSE.

A ses injustes lois que faut-il que j'impute?

DORANTE.

Le coup le plus mortel dont il m'eût pu frapper.

MÉLISSE.

Est-ce un mal que mes yeux ne puissent dissiper?

DORANTE.

Votre amour le fait naître, et vos yeux le redoublent.

MÉLISSE.

Si je ne puis calmer les soucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous saura les partager.

DORANTE.

Ah! vous les aigrissez, les voulant soulager!
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,
Et dire sans mourir qu'il faut que je vous quitte?

MÉLISSE.

Vous me quittez! ô ciel! mais, Lyse, soutenez;
Je sens manquer la force à mes sens étonnés.

DORANTE.

Ne croissez point ma plaie, elle est assez ouverte;
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte.
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs
Triomphe de mon cœur sans vaincre mes malheurs.
On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes,
On redouble ma flamme, on redouble mes peines;
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraser
Me donnent seulement plus de fers à briser.

MÉLISSE.

Donc à m'abandonner votre âme est résolue?

DORANTE.

Je cède à la rigueur d'une force absolue.

MÉLISSE.

Votre manque d'amour vous y fait consentir.

DORANTE.

Traitez-moi de volage, et me laissez partir;
Vous me serez plus douce en m'étant plus cruelle.
Je ne pars toutefois que pour être fidèle;
A quelques lois par là qu'il me faille obéir,
Je m'en révolterais, si je pouvais trahir.
Sachez-en le sujet; et peut-être, madame,
Que vous-même avoûrez, en lisant dans mon âme,
Qu'il faut plaindre Dorante au lieu de l'accuser;
Que plus il quitte en vous, plus il est à priser,
Et que tant de faveurs dessus lui répandues
Sur un indigne objet ne sont pas descendues.
Je ne vous redis point combien il m'était doux
De vous connaître enfin, et de loger chez vous,
Ni comme avec transport je vous ai rencontrée:
Par cette porte, hélas! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bonheur mon bonheur s'est détruit;
Ce funeste départ en est l'unique fruit,
Et ma bonne fortune, à moi-même contraire,
Me fait perdre la sœur par la faveur du frère.
Le cœur enflé d'amour et de ravissement,
J'allais rendre à Philiste un mot de compliment;
Mais lui tout aussitôt, sans le vouloir entendre:
« Cher ami, m'a-t-il dit, vous logez chez Cléandre,
« Vous aurez vu sa sœur, je l'aime, et vous pouvez
« Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez:
« En faveur de mes feux parlez à cette belle;
« Et comme mon amour a peu d'accès chez elle,
« Faites l'occasion quand je vous irai voir. »
A ces mots j'ai frémi sous l'horreur du devoir.
Par ce que je lui dois, jugez de ma misère;
Voyez ce que je puis, et ce que je dois faire.
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'hui,
Ne vous trahit pas moins s'il vous parle pour lui.
Ainsi, pour n'offenser son amour ni le vôtre,
Ainsi, pour n'être ingrat ni vers l'un ni vers l'autre,
J'ôte de votre vue un amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir sans vous trahir tous deux:
Lui, puisque à son amour j'oppose ma présence;
Vous, puisqu'en sa faveur je m'impose silence.

MÉLISSE.

C'est à Philiste donc que vous m'abandonnez?
Ou plutôt c'est Philiste à qui vous me donnez?
Votre amitié trop ferme, ou votre amour trop lâche,
M'ôtant ce qui me plaît, me rend ce qui me fâche?
Que c'est à contre-temps faire l'amant discret,
Qu'en ces occasions conserver un secret!
Il fallait découvrir... mais, simple! je m'abuse;
Un amour si léger eût mal servi d'excuse;
Un bien acquis sans peine est un trésor en l'air;
Ce qui coûte si peu ne vaut pas en parler:
La garde en importune, et la perte en console;
Et pour le retenir, c'est trop qu'une parole.

DORANTE.

Quelle excuse, madame! et quel remercîment!
Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil? car lui dire autre chose,
Lui conter de vos feux la véritable cause,
Que je vous sauve un frère, et qu'il me doit le jour,
Que la reconnaissance a produit votre amour,
C'était mettre en sa main le destin de Cléandre,
C'était trahir ce frère en voulant vous défendre,

C'était me repentir de l'avoir conservé,
C'était l'assassiner après l'avoir sauvé;
C'était désavouer ce généreux silence
Qu'au péril de mon sang garda mon innocence,
Et perdre, en vous forçant à ne plus m'estimer,
Toutes les qualités qui vous firent m'aimer.

MÉLISSE.

Hélas! tout ce discours ne sert qu'à me confondre.
Je n'y puis consentir, et ne sais qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups;
Vous parlez pour Philiste, et vous faites pour vous:
Vos dames de Paris vous rappellent vers elles;
Nos provinces pour vous n'en ont point d'assez belles.
Si dans votre prison vous avez fait l'amant,
Je ne vous y servais que d'un amusement.
A peine en sortez-vous que vous changez de style;
Pour quitter la maîtresse il faut quitter la ville.
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE.

Puisse à vos yeux
M'écraser à l'instant la colère des cieux,
Si j'adore autre objet que celui de Mélisse,
Si je conçois des vœux que pour votre service,
Et si pour d'autres yeux on m'entend soupirer,
Tant que je pourrai voir quelque lieu d'espérer!
Oui, madame, souffrez que cette amour persiste
Tant que l'hymen engage ou Mélisse, ou Philiste;
Jusque-là les douceurs de votre souvenir
Avec un peu d'espoir sauront m'entretenir:
J'en jure par vous-même, et ne suis point capable
D'un serment ni plus saint ni plus inviolable.
Mais j'offense Philiste avec un tel serment;
Pour guérir vos soupçons je nuis à votre amant.
J'effacerai ce crime avec cette prière:
Si vous devez le cœur à qui vous sauve un frère,
Vous ne devez pas moins au généreux secours
Dont tient le jour celui qui conserva ses jours.
Aimez en ma faveur un ami qui vous aime,
Et possédez Dorante en un autre lui-même.
Adieu. Contre vos yeux c'est assez combattu;
Je sens à leurs regards chanceler ma vertu;
Et, dans le triste état où mon âme est réduite,
Pour sauver mon honneur, je n'ai plus que la fuite [1].

[1] Cette scène pouvait faire un très-grand effet, et ne le fait point. Les plus beaux sentiments n'attendrissent jamais quand ils ne sont pas amenés, préparés par une situation pressante, par quelque coup de théâtre, par quelque chose de vif et d'animé. (V.)

SCÈNE IV.

DORANTE, PHILISTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

PHILISTE.

Ami, je vous rencontre assez heureusement.
Vous sortiez?

DORANTE.

Oui, je sors, ami, pour un moment.
Entrez, Mélisse est seule, et je pourrais vous nuire.

PHILISTE.

Ne m'échappez donc point avant que m'introduire;
Après, sur le discours vous prendrez votre temps;
Et nous serons ainsi l'un et l'autre contents.
Vous me semblez troublé!

DORANTE.

J'ai bien raison de l'être.
Adieu.

PHILISTE.

Vous soupirez, et voulez disparaître!
De Mélisse ou de vous je saurai vos malheurs.
Madame, puis-je... O ciel! elle-même est en pleurs!
Je ne vois des deux parts que des sujets d'alarmes.
D'où viennent ses soupirs? et d'où naissent vos larmes?
Quel accident vous fâche, et le fait retirer?
Qu'ai-je à craindre pour vous, ou qu'ai-je à déplorer?

MÉLISSE.

Philiste, il est tout vrai... Mais retenez Dorante,
Sa présence au secret est la plus importante.

DORANTE.

Vous me perdez, madame.

MÉLISSE.

Il faut tout hasarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.

LYSE.

Cléandre entre.

MÉLISSE.

Le ciel à propos nous l'envoie.

SCÈNE V.

DORANTE, PHILISTE, CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

CLÉANDRE.

Ma sœur, auriez-vous cru...? Vous montrez peu de joie!
En si bon entretien qui vous peut attrister?

MÉLISSE, *à Cléandre.*

J'en contais le sujet, vous pouvez l'écouter.
(*à Philiste.*)
Vous m'aimez, je l'ai su de votre propre bouche,
Je l'ai su de Dorante, et votre amour me touche,
Si trop peu pour vous rendre un amour tout pareil,
Assez pour vous donner un fidèle conseil.
Ne vous obstinez plus à chérir une ingrate;
J'aime ailleurs, c'est en vain qu'un faux espoir vous flatte.

J'aime, et je suis aimée, et mon frère y consent;
Mon choix est aussi beau que mon amour puissant.
Vous l'auriez fait pour moi, si vous étiez mon frère.
C'est Dorante, en un mot, qui seul a pu me plaire.
Ne me demandez point ni quelle occasion,
Ni quel temps entre nous a fait cette union;
S'il la faut appeler ou surprise, ou constance;
Je ne vous en puis dire aucune circonstance :
Contentez-vous de voir que mon frère aujourd'hui
L'estime et l'aime assez pour le loger chez lui,
Et d'apprendre de moi que mon cœur se propose
Le change et le tombeau pour une même chose.
Lorsque notre destin nous semblait le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous;
Il l'a fait, et s'en va pour vous quitter la place :
Jugez par ce discours quel malheur nous menace.
Voilà cet accident qui le fait retirer;
Voila ce qui le trouble, et qui me fait pleurer;
Voilà ce que je crains; et voilà les alarmes
D'où viennent ses soupirs, et d'où naissent mes lar- [mes.

PHILISTE.

Ce n'est pas là, Dorante, agir en cavalier.
Sur ma parole encor vous êtes prisonnier;
Votre liberté n'est qu'une prison plus large;
Et je réponds de vous s'il survient quelque charge.
Vous partez cependant, et sans m'en avertir!
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Allons, je suis tout prêt d'y laisser une vie
Plus digne de pitié qu'elle n'était d'envie;
Mais, après le bonheur que je vous ai cédé,
Je méritais peut-être un plus doux procédé.

PHILISTE.

Un ami tel que vous n'en mérite point d'autre.
Je vous dis mon secret, vous me cachez le vôtre,
Et vous ne craignez point d'irriter mon courroux,
Lorsque vous me jugez moins généreux que vous!
Vous pouvez me céder un objet qui vous aime;
Et j'ai le cœur trop bas pour vous traiter de même,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend
Sinon trop mal voulu, du moins indifférent.
Si vous avez pu naître et noble et magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre estime :
Malgré notre amitié, je m'en dois ressentir.
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

CLÉANDRE.

Vous prenez pour mépris son trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine assurance
Qu'un ami si parfait, que vous osez blâmer,
Vous aime plus que lui, sans vous moins estimer.
Si pour lui votre foi sert aux juges d'otage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage,
Et sortant du péril d'en être inquiété,
Remettez-lui, monsieur, toute sa liberté;
Ou, si mon mauvais sort vous rend inexorable,
Au lieu de l'innocent arrêtez le coupable :
C'est moi qui me suis hier sauvé sur son cheval,
Après avoir donné la mort à mon rival;
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climène,
Et Dorante sans vous se fût tiré de peine,
Si devant le prévôt son cœur trop généreux
N'eût voulu méconnaître un homme malheureux.

PHILISTE.

Je ne demande plus quel secret a pu faire
Et l'amour de la sœur, et l'amitié du frère;
Ce qu'il a fait pour vous est digne de vos soins.
Vous lui devez beaucoup, vous ne rendez pas moins :
D'un plus haut sentiment la vertu n'est capable;
Et puisque ce duel vous avait fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Être plus obligé ni plus reconnaissant.
Je ne m'oppose point à votre gratitude;
Et si je vous ai mis en quelque inquiétude,
Si d'un si prompt départ j'ai paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas, et je vais m'expliquer.
On nomme une prison le nœud de l'hyménée;
L'amour même a des fers dont l'âme est enchaînée;
Vous les rompiez pour moi, je n'y puis consentir.
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Ami, c'est là le but qu'ávait votre colère?

PHILISTE.

Ami, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLÉANDRE.

Comme à lui je vous dois et la vie et l'honneur.

MÉLISSE.

Vous m'avez fait trembler pour croître mon bonheur.

PHILISTE, *à Mélisse.*

J'ai voulu voir vos pleurs pour mieux voir votre flam- [me,
Et la crainte a trahi les secrets de votre âme.
Mais quittons désormais des compliments si vains.
(*à Cléandre.*)
Votre secret, monsieur, est sûr entre mes mains;
Recevez-moi pour tiers d'une amitié si belle,
Et croyez qu'à l'envi je vous serai fidèle.

CLITON, *seul.*

Ceux qui sont las debout se peuvent aller seoir;
Je vous donne en passant cet avis, et bonsoir [1].

[1] Cette scène est encore manquée : l'auteur n'a point fait de Philiste l'usage qu'il en pouvait faire. Un rival ne doit jamais être un personnage épisodique et inutile. Philiste est froid; et c'est, comme on l'a dit si souvent, le plus grand des défauts. Ce refrain, *Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir*, est encore plus froid que le caractère de Philiste; et cette petite finesse anéantit tout le mérite que pouvait avoir Philiste en se sacrifiant pour son ami. Je ne sais si je me trompe; mais, en donnant de l'âme à ce caractère, en mettant en œuvre la jalousie, en retranchant quelques mauvaises plaisanteries de Cliton, on ferait de cette pièce un chef-d'œuvre. (V.)

EXAMEN

DE LA SUITE DU MENTEUR.

L'effet de cette pièce n'a pas été si avantageux que celui de la précédente, bien qu'elle soit mieux écrite [1]. L'original espagnol est de Lope de Vègue sans contredit, et a ce défaut que ce n'est que le valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agréments sont dans la bouche du maître. L'on a pu voir par les divers succès quelle différence il y a entre les railleries spirituelles d'un honnête homme de bonne humeur, et les bouffonneries froides d'un plaisant à gages. L'obscurité que fait en celle-ci le rapport à l'autre a pu contribuer quelque chose à sa disgrace, y ayant beaucoup de choses qu'on ne peut entendre, si l'on n'a l'idée présente du *Menteur*. Elle a encore quelques défauts particuliers. Au second acte, Cléandre raconte à sa sœur la générosité de Dorante qu'on a vue au premier, contre la maxime qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le spectateur a déjà vu. Le cinquième est trop sérieux pour une pièce si enjouée, et n'a rien de plaisant que la première scène entre un valet et une servante. Cela plait si fort en Espagne, qu'ils font souvent parler bas les amants de condition, pour donner lieu à ces sortes de gens de s'entredire des badinages; mais en France, ce n'est pas le goût de l'auditoire. Leur entretien est plus supportable au premier acte, cependant que Dorante écrit : car il ne faut jamais laisser le théâtre sans qu'on y agisse, et l'on n'y agit qu'en parlant. Ainsi Dorante qui écrit ne le remplit pas assez; et toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le second débute par une adresse digne d'être remarquée, et dont on peut former cette règle, que, quand on a quelque occasion de louer une lettre, un billet ou quelque autre pièce éloquente ou spirituelle, il ne faut jamais la faire voir, parce qu'alors c'est une propre louange que le poëte se donne à soi-même; et souvent le mérite de la chose répond si mal aux éloges qu'on en fait, que j'ai vu des stances présentées à une maîtresse, qu'elle vantait d'une haute excellence, bien qu'elles fussent très-médiocres; et cela devenait ridicule. Mélisse loue ici la lettre que Dorante lui a écrite; et comme elle ne la lit point, l'auditeur a lieu de croire qu'elle est aussi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette pièce n'eût pas grande approbation, quatre ou cinq ans après la troupe du Marais la remit sur le théâtre avec un succès plus heureux; mais aucune des troupes qui courent les provinces ne s'en est chargée. Le contraire est arrivé de *Théodore* [1], que les troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis sa disgrâce, mais que celles des provinces y ont fait assez passablement réussir.

[1] *La Suite du Menteur* ne réussit point. Serait-il permis de dire qu'avec quelques changements elle ferait au théâtre plus d'effet que *le Menteur* même? L'intrigue de cette seconde pièce espagnole est beaucoup plus intéressante que la première. Dès que l'intrigue attache, le succès ne dépend plus que de quelques embellissements, de quelques convenances, que peut-être Corneille négligea trop dans les derniers actes de cette pièce. (V.)

[1] Il ne faut jamais juger d'une pièce par les succès des premières années, ni à Paris ni en province; le temps seul met le prix aux ouvrages, et l'opinion réfléchie des bons juges est à la longue l'arbitre du goût du public. (V.)

FIN DE LA SUITE DU MENTEUR.

THÉODORE

VIERGE ET MARTYRE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE. — 1645.

A MONSIEUR L. P. C. B.

MONSIEUR,

Je n'abuserai point de votre absence de la cour pour vous imposer touchant cette tragédie : sa représentation n'a pas eu grand éclat; et, quoique beaucoup en attribuent la cause à diverses conjonctures qui pourraient me justifier aucunement, pour moi je ne m'en veux prendre qu'à ses défauts, et la tiens mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurais tort de m'opposer au jugement du public : il m'a été trop avantageux en mes autres ouvrages pour le désavouer en celui-ci; et, si je l'accusais d'erreur ou d'injustice pour *Théodore*, mon exemple donnerait lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses tous les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque sorte de satisfaction que je vois que la meilleure partie de mes juges impute ce mauvais succès à l'idée de la prostitution que l'on n'a pu souffrir, quoiqu'on sût bien qu'elle n'aurait pas d'effet, et que pour en exténuer l'horreur j'aie employé tout ce que l'art et l'expérience [1] m'ont pu fournir de lumières; et certes, il y a de quoi congratuler à la pureté [2] de notre théâtre, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre *des Vierges* de saint Ambroise, se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit, si, comme ce grand docteur de l'Église, j'eusse fait voir Théodore dans le lieu infâme, si j'eusse décrit les diverses agitations de son âme durant qu'elle y fut, si j'eusse figuré les troubles qu'elle y ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'est là-dessus que ce grand saint fait triompher son éloquence, et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, et, autant que j'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs; et après y avoir consumé toute mon adresse, la modestie de notre scène a désavoué comme indigne d'elle [3] ce peu que la nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connaître. Après cela, j'oserai bien dire que ce n'est pas contre des comédies pareilles aux nôtres que déclame saint Augustin [1], et que ceux que le scrupule, ou le caprice, ou le zèle, en rend opiniâtres ennemis, n'ont pas grande raison de s'appuyer de son autorité : c'est avec justice qu'il condamne celles de son temps, qui ne méritaient que trop le nom qu'il leur donne de spectacles de turpitude; mais c'est avec injustice qu'on veut étendre cette condamnation jusqu'à celles du nôtre, qui ne contiennent, pour l'ordinaire, que des exemples d'innocence, de vertu et de piété. J'aurais mauvaise grâce de vous en entretenir plus au long; vous êtes déjà trop persuadé de ces vérités, et ce n'est pas mon dessein d'entreprendre ici de désabuser ceux qui ne veulent pas l'être : il est juste qu'on les abandonne à leur aveuglement volontaire, et que, pour peine de la trop facile croyance qu'ils donnent à des invectives mal fondées, ils demeurent privés du plus agréable et du plus utile des divertissements [2] dont l'esprit humain soit capable. Contentons-nous d'en jouir sans leur en faire part; et souffrez que

[1] Il ne paraît pas qu'il ait mis de voile sur ce sujet révoltant, puisqu'il emploie dans la pièce les mots de *prostitution*, d'*impudicité*, de *fille abandonnée aux soldats*. (V.)

[2] *Congratuler à* ne se dit plus. Cette phrase est latine, *tibi gratulor* : mais aujourd'hui *congratuler* régit l'accusatif, comme *féliciter*. (V.)

[3] Les honnêtes gens assemblés sont toujours chastes. On souffrait, du temps de Hardy, qu'on parlât de viol sur le théâtre de la manière la plus grossière; mais c'est qu'alors il n'y avait que des hommes grossiers qui fréquentassent les spectacles. Mairet et Rotrou furent les premiers qui épurèrent un peu la scène des indécences les plus révoltantes. Il était impossible que cette pièce de Corneille eût du succès en 1645; elle en aurait eu vingt ans auparavant. Il choisit ce sujet, parce qu'il connaissait plus son cabinet que le monde, et qu'il avait plus de génie que de goût. C'est toujours la même versification, tantôt forte, tantôt faible, toujours la même inégalité de style, le même tour de phrase, la même manière d'intriguer; mais, n'étant pas soutenu par le sujet, comme dans les pièces précédentes, il ne pouvait ni s'élever ni intéresser. Puisqu'il faut des notes sur toutes les pièces de Corneille, on en donne aussi quelques-unes sur *Théodore;* mais un commentaire n'est pas un panégyrique : on doit au public la vérité dans toute son étendue. (V.)

[1] On sait assez que saint Augustin ignorait le grec : s'il avait connu cette belle langue, il n'aurait pas déclamé contre Sophocle; ou s'il eût déclamé contre ce grand homme, il eut été fort à plaindre. (V.)

[2] On ne peut rien dire de plus fort en faveur de l'art des Sophocle, dont Aristote a donné les règles; et il est bien honteux pour notre nation, devenue si critique après avoir été si barbare, que Corneille ait été obligé de faire l'apologie d'un art qui était si respectable entre ses mains.

sans faire aucun effort pour les guérir de leur faiblesse, je finisse en vous assurant que je suis et serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obligé serviteur,

CORNEILLE.

PERSONNAGES.

VALENS, gouverneur d'Antioche.
PLACIDE, fils de Valens et amoureux de Théodore.
CLÉOBULE, ami de Placide.
DIDYME, amoureux de Théodore.
PAULIN, confident de Valens.
LYCANTE, capitaine d'une cohorte romaine.
MARCELLE, femme de Valens.
THÉODORE, princesse d'Antioche.
STÉPHANIE, confidente de Marcelle.

La scène est à Antioche, dans le palais du gouverneur.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE [1].

PLACIDE, CLÉOBULE.

PLACIDE.

Il est vrai, Cléobule, et je veux l'avouer,
La fortune me flatte assez pour m'en louer :
Mon père est gouverneur de toute la Syrie [2];
Et comme si c'était trop peu de flatterie [3],
Moi-même elle m'embrasse, et vient de me donner,
Tout jeune que je suis, l'Égypte à gouverner.
Certes, si je m'enflais de ces vaines fumées
Dont on voit à la cour tant d'âmes si charmées [4],

[1] Cette pièce ne mérite aucun commentaire; elle pèche par l'indécence du sujet, par la conduite, par la froideur, par le style. On ne fera que très-peu de remarques. (V.)

[2] Dans *Polyeucte*, Félix est gouverneur de *toute* l'Arménie, et ici Valens est gouverneur de *toute* la Syrie : un mot de trop gâte un beau vers, et rend un médiocre mauvais. (V.)

[3] *Trop peu de flatterie* de donner le gouvernement *de toute la Syrie!* et *la fortune qui embrasse Placide!* quelles expressions! quel style! quelle négligence! (V.)

[4] Il faut convenir que ce style est bas et incorrect; et malheureusement la plus grande partie de la pièce est écrite dans ce goût. On a exigé un commentaire sur toutes les pièces de Corneille; mais toutes n'en méritent pas. Que verra-t-on par ce commentaire? que nul auteur n'est jamais tombé si bas après être monté si haut. La seule consolation d'un travail si ingrat, est que du moins tant de fautes peuvent être de quelque utilité; elles feront voir aux étrangers que les beautés ne nous aveuglent pas sur les défauts; que notre nation est juste en admirant et en désapprouvant; et les jeunes auteurs, en voyant ces chutes déplorables et si fréquentes, en seront plus sur leurs gardes. (V.)

Si l'éclat des grandeurs avait pu me ravir,
J'aurais de quoi me plaire et de quoi m'assouvir [1].
Au-dessous des Césars, je suis ce qu'on peut être;
A moins que de leur rang le mien ne saurait croître [2];
Et pour haut qu'on ait mis des titres si sacrés,
On y monte souvent par de moindres degrés [3].
Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie,
Parce que je les tiens d'une main ennemie [4],
Et leur plus doux appât qu'un excès de rigueur,
Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd temps toutefois; ce cœur n'est point à vendre [5].
Marcelle, en vain par là tu crois gagner un gendre;
Ta Flavie à mes yeux fait toujours même horreur.
Ton frère Marcellin peut tout sur l'empereur.
Mon père est ton époux, et tu peux sur son âme
Ce que sur un mari doit pouvoir une femme :
Va plus outre [6]; et par zèle ou par dextérité,
Joins le vouloir des dieux à leur autorité [7] :
Assemble leur faveur, assemble leur colère [8] :
Pour aimer je n'écoute empereur, dieux, ni père;
Et je la trouverais un objet odieux
Des mains de l'empereur, et d'un père, et des dieux.

CLÉOBULE.

Quoique pour vous Marcelle ait le nom de marâtre
Considérez, seigneur, qu'elle vous idolâtre;
Voyez d'un œil plus sain ce que vous lui devez,
Les biens et les honneurs qu'elle vous a sauvés.
Quand Dioclétian fut maître de l'empire...

PLACIDE.

Mon père était perdu, c'est ce que tu veux dire.
Sitôt qu'à son parti le bonheur eut manqué,

[1] *Un éclat qui peut ravir! un homme qui aurait de quoi se plaire et de quoi s'assouvir!* Nul auteur n'a jamais écrit plus mal et mieux : voilà pourquoi on disait que Corneille avait un démon qui fit pour lui les belles scènes de ses tragédies, et qui lui laissa faire tout le reste. (V.)

[2] Cela n'est pas français : un rang ne croît pas; on passe, on s'élève d'un rang à un autre. (V.) — Un rang peut s'accroître quand on y joint de nouvelles prérogatives, de nouveaux honneurs; en un mot lorsqu'il devient supérieur à ce qu'il était. (P.)

[3] On y monte souvent par de moindres degrés,

n'est pas plus exact que le reste; on ne monte pas à un titre.

[4] *Parce que* est une conjonction dure à l'oreille, et traînante en vers; il faut toujours l'éviter; mais, quand il est répété, il devient intolérable. On pardonne toutes ces fautes dans des ouvrages remplis de beautés, comme les précédents. (V.)

[5] On peut dire, dans le style noble : *vendre son sang, vendre son honneur à la fortune;* mais *un cœur à vendre* est bas. (V.)

[6] Terme autrefois familier, et qui n'est plus français. (V.)

[7] Pourquoi *le vouloir des dieux?* Cet hymen n'est point ordonné par un oracle; les *dieux* sont ici de trop : *le vouloir* n'est plus d'usage. (V.)

[8] Il faudrait *leurs faveurs* au pluriel, parce qu'on ne peut assembler une seule chose. (V.)

Sa tête fut proscrite, et son bien confisqué [1];
On vit à Marcellin sa dépouille donnée:
Il sut la racheter par ce triste hyménée;
Et forçant son grand cœur à ce honteux lien,
Lui-même il se livra pour rançon de son bien.
Dès lors on asservit jusques à mon enfance;
De Flavie avec moi l'on conclut l'alliance;
Et depuis ce moment Marcelle a fait chez nous
Un destin que tout autre aurait trouvé fort doux [2].
La dignité du fils, comme celle du père,
Descend du haut pouvoir que lui donne ce frère;
Mais, à la regarder de l'œil dont je la voi,
Ce n'est qu'un joug pompeux qu'on veut jeter sur moi.
On élève chez nous un trône pour sa fille;
On y sème l'éclat dont on veut qu'elle brille:
Et dans tous ces honneurs je ne vois en effet
Qu'un infâme dépôt des présents qu'on lui fait.

CLÉOBULE.

S'ils ne sont qu'un dépôt du bien qu'on lui veut faire,
Vous en êtes, seigneur, mauvais dépositaire,
Puisqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller [3].
Vous aimez Théodore, et votre âme ravie
Lui veut donner ce trône élevée pour Flavie [4]:
C'est là le fondement de votre aversion.

PLACIDE.

Ce n'est point un secret que cette passion:
Flavie au lit malade en meurt de jalousie [5];
Et dans l'âpre dépit dont sa mère est saisie,
Elle tonne, foudroie, et pleine de fureur,
Menace de tout perdre auprès de l'empereur.
Comme de ses faveurs, je ris de sa colère:
Quoi qu'elle ait fait pour moi, quoi qu'elle puisse faire,
Le passé sur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laisse au hasard le soin de l'avenir.
Je me plais à braver cet orgueilleux courage;
Chaque jour pour l'aigrir je vais jusqu'à l'outrage [6];
Son âme impérieuse et prompte à fulminer
Ne saurait me haïr jusqu'à m'abandonner:
Souvent elle me flatte alors que je l'offense;
Et quand je l'ai poussée à quelque violence,
L'amour de sa Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bienfaits.
Je la plains toutefois; et plus à plaindre qu'elle,
Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle,
Dont la rigueur la venge, et rejetant ma foi,
Me rend tous les mépris que Flavie a de moi.
Mon sort des deux côtés mérite qu'on le plaigne:
L'une me persécute, et l'autre me dédaigne;
Je hais qui m'idolâtre, et j'aime qui me fuit,
Et je poursuis en vain, ainsi qu'on me poursuit.
Telle est de mon destin la fatale injustice;
Telle est la tyrannie ensemble et le caprice
Du démon aveuglé qui sans discrétion
Verse l'antipathie et l'inclination.
Mais puisqu'à d'autres yeux je parais trop aimable,
Que peut voir Théodore en moi de méprisable?
Sans doute elle aime ailleurs, et s'impute à bonheur
De préférer Didyme au fils du gouverneur.

CLÉOBULE.

Comme elle je suis né, seigneur, dans Antioche,
Et par les droits du sang je lui suis assez proche;
Je connais son courage, et vous repondrai bien
Qu'étant sourde à vos vœux elle n'écoute rien,
Et que cette rigueur dont votre amour l'accuse
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuse.
Ce malheureux rival dont vous êtes jaloux
En reçoit chaque jour plus de mépris que vous:
Mais quand même ses feux répondraient à vos flammes,
Qu'une amour mutuelle unirait vos deux âmes,
Voyez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage sur vous elle doit exciter,
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
Souffrez que son parent vous dise enfin pour elle...

PLACIDE.

Ah! si je puis encor quelque chose sur toi,
Ne me dis rien pour elle, et dis-lui tout pour moi;
Dis-lui que je suis sûr des bontés de mon père;

[1] Toutes ces expressions sont faibles, prosaïques et rampantes. (V.)

[2] Style bas et négligé de la comédie. En voilà assez sur le style de la pièce, dont les fautes ne sont rachetées par aucun morceau sublime; nous nous contenterons de remarquer les endroits moins faibles que les autres. Il est étrange que Corneille ait senti le vice de son sujet, et qu'il n'ait pas senti le vice de sa diction. (V.)

[3] Travailler à mettre ailleurs un éclat! (V.)

[4] Le terme de *trône* ne peut jamais convenir à un gouverneur de province. (V.)

[5] Ce style prosaïque est inadmissible dans le tragique; la poésie n'est faite que pour déguiser et embellir tous ces détails. Voyez comment Racine rend la même idée:

> Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
> Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire... (V.)

[6] Il n'était pas nécessaire que Placide outrageât tous les jours sa belle-mère, qui lui veut donner sa fille; ce sont là des mœurs révoltantes, et qui rendent tout d'un coup le premier personnage odieux. Nous ne parlerons plus guère du style; nous nous en tiendrons à l'art de la tragédie. Il n'y a rien de tragique dans cette intrigue; c'est un jeune homme qui ne veut point de la femme qu'on lui offre, et qui en aime une autre qui ne veut point de lui: vrai sujet de comédie, et même sujet trivial. Nous avons déjà remarqué que les gens peu instruits croient que Racine a gâté le théâtre en y introduisant ces intrigues d'amour; mais il n'y a aucune pièce de Corneille dont l'amour ne fasse l'intrigue: la seule différence est que Racine a traité cette passion en maître, et que Corneille n'a jamais su faire parler des amants, excepté dans *le Cid*, où il était conduit par un auteur espagnol. Ce n'est pas l'amour qui domine dans *Polyeucte*; c'est la victoire que remporte Pauline sur son amant, c'est la noblesse de Sévère. (V.)

Ou que, s'il se rendait d'une humeur trop sévère,
L'Égypte où l'on m'envoie est un asile ouvert
Pour mettre notre flamme et notre heur à couvert.
Là, saisis d'un rayon des puissances suprêmes,
Nous ne recevrons plus de lois que de nous-mêmes.
Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
Et la mère et la fille ensemble au désespoir,
Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes,
Sans venir jusqu'à nous crèvera sur leurs têtes,
Et nous érigerons en cet heureux séjour
De leur rage impuissante un trophée à l'amour.
Parle, parle pour moi, presse, agis, persuade;
Fais quelque chose enfin pour mon esprit malade;
Fais-lui voir mon pouvoir, fais-lui voir mon ardeur:
Son dédain est peut-être un effet de sa peur;
Et, si tu lui pouvais arracher cette crainte,
Tu pourrais dissiper cette froideur contrainte,
Tu pourrais... Mais je vois Marcelle qui survient.

SCÈNE II.

MARCELLE, PLACIDE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ce mauvais conseiller toujours vous entretient [1]!

PLACIDE.

Vous dites vrai, madame, il tâche à me surprendre;
Son conseil est mauvais, mais je sais m'en défendre.

MARCELLE.

Il vous parle d'aimer?

PLACIDE.

Contre mon sentiment.

MARCELLE.

Levez, levez le masque, et parlez franchement:
De votre Théodore il est l'agent fidèle;
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chasse en apparence, et, pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir.

PLACIDE.

Par ce fidèle agent elle est donc mal servie:
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie;
Et ce parent adroit en matière d'amour
Agit contre son sang pour mieux faire sa cour.
C'est, madame, en effet le mal qu'il me conseille;
Mais j'ai le cœur trop bon pour lui prêter l'oreille.

MARCELLE.

Dites le cœur trop bas pour aimer en bon lieu.

PLACIDE.

L'objet où vont mes vœux serait digne d'un dieu.

MARCELLE.

Il est digne de vous, d'une âme vile et basse.

PLACIDE.

Je fais donc seulement ce qu'il faut que je fasse.
Ne blâmez que Flavie: un cœur si bien placé
D'une âme vile et basse est trop embarrassé;
D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite,
Et me prive d'un bien qui passe mon mérite.

MARCELLE.

Avec quelle arrogance osez-vous me parler!

PLACIDE.

Au-dessous de Flavie ainsi me ravaler.
C'est de cette arrogance un mauvais témoignage.
Je ne me puis, madame, abaisser davantage.

MARCELLE.

Votre respect est rare, et fait voir clairement
Que votre humeur modeste aime l'abaissement.
Eh bien! puisqu'à présent j'en suis mieux avertie,
Il faudra satisfaire à cette modestie;
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.

PLACIDE.

Vous ne m'ôterez rien, puisque je vous dois tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE.

Vous pourrez bientôt prendre un sentiment contraire.

PLACIDE.

Je n'en changerai point pour la perte d'un bien
Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.

MARCELLE.

Ainsi l'ingratitude en soi-même se flatte.
Mais je saurai punir cette âme trop ingrate;
Et pour mieux abaisser vos esprits soulevés,
Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE.

La menace est obscure; expliquez-la, de grâce.

MARCELLE.

L'effet expliquera le sens de la menace.
Tandis, souvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ai fait ce que sont et le père et le fils:
Vous me devez l'Égypte; et Valens, Antioche.

PLACIDE.

Nous ne vous devons rien après un tel reproche.
Un bienfait perd sa grâce à le trop publier:
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le doit oublier.

MARCELLE.

Je l'oublierais, ingrat, si pour tant de puissance
Je recevais de vous quelque reconnaissance.

PLACIDE.

Et je m'en souviendrais jusqu'aux derniers abois,

[1] Cette scène de bravade entre Marcelle et Placide paraît contre toute bienséance; c'est une picoterie bourgeoise, et des bourgeois bien élevés parleraient plus noblement. Marcelle querelle Placide, tandis qu'elle devrait tâcher de lui plaire. Quel rôle désagréable que celui d'une femme qui veut à toute force qu'on épouse sa fille, qui dit des injures grossières à celui dont elle veut faire son gendre, et qui en essuie de plus fortes! Marcelle dit que Placide a le cœur trop bas pour aimer en bon lieu, qu'il a une âme vile et basse; Placide répond sur le même ton: cela seul devait faire tomber la pièce, qui d'ailleurs est une des plus mal écrites. (V.)

Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE.

Après tant de bienfaits, osé-je trop prétendre?

PLACIDE.

Ce ne sont plus bienfaits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE.

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit?

PLACIDE.

S'avouant redevable il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE.

Tous les ingrats en foule iront à votre école,
Puisqu'on y devient quitte en payant de parole.

PLACIDE.

Je vous dirai donc plus, puisque vous me pressez :
Nous ne vous devons pas tout ce que vous pensez.

MARCELLE.

Que seriez-vous sans moi?

PLACIDE.

Sans vous? ce que nous sommes.
Notre empereur est juste, et sait choisir les hommes;
Et mon père, après tout, ne se trouve qu'au rang
Où l'auraient mis sans vous ses vertus et son sang.

MARCELLE.

Ne vous souvient-il plus qu'on proscrivit sa tête?

PLACIDE.

Par là votre artifice en fit votre conquête.

MARCELLE.

Ainsi de ma faveur vous nommez les effets!

PLACIDE.

Un autre ami peut-être aurait bien fait sa paix;
Et si votre faveur pour lui s'est employée,
Par son hymen, madame, il vous a trop payée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiés;
Et, la faveur à part, on sait qui vous étiez.

MARCELLE.

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'insolence!

PLACIDE.

Elles m'ont mis trop haut pour souffrir une offense.

MARCELLE.

Quoi! vous tranchez ici du nouveau gouverneur?

PLACIDE.

De mon rang en tous lieux je soutiendrai l'honneur.

MARCELLE.

Considérez donc mieux quelle main vous y porte;
L'hymen seul de Flavie en est pour vous la porte.

PLACIDE.

Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez votre Égypte, et me laissez à moi.

MARCELLE.

Plus il me doit d'honneurs, plus son orgueil me brave!

PLACIDE.

Plus je reçois d'honneurs, moins je dois être esclave.

MARCELLE.

Conservez ce grand cœur, vous en aurez besoin.

PLACIDE.

Je le conserverai, madame, avec grand soin;
Et votre grand pouvoir en chassera la vie
Avant que d'y surprendre aucun lieu pour Flavie.

MARCELLE.

J'en chasserai du moins l'ennemi qui me nuit.

PLACIDE.

Vous ferez peu d'effet avec beaucoup de bruit.

MARCELLE.

Je joindrai de si près l'effet à la menace,
Que sa perte aujourd'hui me quittera la place.

PLACIDE.

Vous perdrez aujourd'hui...?

MARCELLE.

Théodore à vos yeux.
M'entendez-vous, Placide? Oui, j'en jure les dieux
Qu'aujourd'hui mon courroux, armé contre son crime,
Au pied de leurs autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces mêmes immortels
Que je la vengerai jusque sur leurs autels.
Je jure plus encor, que, si je pouvais croire
Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
Il n'est point de respect qui pût me retenir
D'en punir la pensée et de vous prévenir;
Et que, pour garantir une tête si chère,
Je vous irais chercher jusqu'au lit de mon père.
M'entendez-vous, madame? Adieu. Pensez-y bien.
N'épargnez pas mon sang si vous versez le sien;
Autrement ce beau sang en fera verser d'autre,
Et ma fureur n'est pas pour se borner au vôtre.

SCÈNE III[1].

MARCELLE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

As-tu vu, Stéphanie, un plus farouche orgueil?
As-tu vu des mépris plus dignes du cercueil?
Et pourrais-je épargner cette insolente vie,
Si sa perte n'était la perte de Flavie,
Dont le cruel destin prend un si triste cours
Qu'aux jours de ce barbare il attache ses jours?

STÉPHANIE.

Je tremble encor de voir où sa rage l'emporte.

MARCELLE.

Ma colère en devient et plus juste et plus forte;
Et l'aveugle fureur dont ses discours sont pleins
Ne m'arrachera pas ma vengeance des mains.

STÉPHANIE.

Après votre vengeance appréhendez la sienne.

[1] Corneille avoue la faiblesse et là lâcheté de Valens; mais comment ne sentait-il pas que le rôle de Marcelle révoltait encore davantage? (V.)

MARCELLE.

Qu'une indigne épouvante à présent me retienne !
De ce feu turbulent l'éclat impétueux
N'est qu'un faible avorton d'un cœur présomptueux[1].
La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'est qu'un effet d'impuissance et de crainte;
Et qui si près du mal s'amuse à menacer
Veut amollir le coup qu'il ne peut repousser.

STÉPHANIE.

Théodore vivante, il craint votre colère;
Mais voyez qu'il ne craint que parce qu'il espère;
Et c'est à vous, madame, à bien considérer
Qu'il cessera de craindre en cessant d'espérer.

MARCELLE.

Si l'espoir fait sa peur, nous n'avons qu'à l'éteindre :
Il cessera d'aimer aussi bien que de craindre.
L'amour va rarement jusque dans un tombeau
S'unir au reste affreux de l'objet le plus beau.
Hasardons; je ne vois que ce conseil à prendre.
Théodore vivante, il n'en faut rien prétendre;
Et Théodore morte, on peut encor douter
Quel sera le succès que tu veux redouter.
Quoi qu'il arrive enfin, de la sorte outragée,
C'est un plaisir bien doux que de se voir vengée.
Mais dis-moi, ton indice est-il bien assuré?

STÉPHANIE.

J'en réponds sur ma tête, et l'ai trop avéré.

MARCELLE.

Ne t'oppose donc plus à ce moment de joie
Qu'aujourd'hui par ta main le juste ciel m'envoie.
Valens vient à propos, et sur tes bons avis
Je vais forcer le père à me venger du fils.

SCÈNE IV.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Jusques à quand, seigneur, voulez-vous qu'abusée
Au mépris d'un ingrat je demeure exposée,
Et qu'un fils arrogant sous votre autorité
Outrage votre femme avec impunité ?
Sont-ce là les douceurs, sont-ce là les caresses
Qu'en faisaient à ma fille espérer vos promesses?
Et faut-il qu'un amour conçu par votre aveu
Lui coûte enfin la vie, et vous touche si peu?

VALENS.

Plût aux dieux que mon sang eût de quoi satisfaire
Et l'amour de la fille, et l'espoir de la mère,
Et qu'en le répandant je lui pusse gagner
Ce cœur dont l'insolence ose la dédaigner!
Mais de ses volontés le ciel est le seul maître.
J'ai promis de l'amour, il le doit faire naître.
Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.

MARCELLE.

Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'est avec son orgueil être d'intelligence;
Aussi bien que le fils le père m'est suspect,
Et vous manquez de foi comme lui de respect.
Ah ! si vous déployiez cette haute puissance
Que donnent aux parents les droits de la naissance...

VALENS.

Si la haine et l'amour lui doivent obéir,
Déployez-la, madame, à le faire haïr.
Quel que soit le pouvoir d'un père en sa famille,
Puis-je plus sur mon fils que vous sur votre fille?
Et si vous n'en pouvez vaincre la passion,
Dois-je plus obtenir sur tant d'aversion?

MARCELLE.

Elle tâche à se vaincre, et son cœur y succombe;
Et l'effort qu'elle y fait la jette sous la tombe.

VALENS.

Elle n'a toutefois que l'amour à dompter;
Et Placide bien moins se pourrait surmonter,
Puisque deux passions le font être rebelle,
L'amour pour Théodore, et la haine pour elle.

MARCELLE.

Otez-lui Théodore; et, son amour dompté,
Vous dompterez sa haine avec facilité.

VALENS.

Pour l'ôter à Placide il faut qu'elle se donne.
Aime-t-elle quelque autre ?

MARCELLE.

Elle n'aime personne.
Mais qu'importe, seigneur qu'elle écoute aucuns vœux?
Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux.

VALENS.

Quoi! madame, abuser ainsi de ma puissance!
A votre passion immoler l'innocence!
Les dieux m'en puniraient.

MARCELLE.

Trouvent-ils innocents
Ceux dont l'impiété leur refuse l'encens?
Prenez leur intérêt : Théodore est chrétienne;
C'est la cause des dieux, et ce n'est plus la mienne.

VALENS.

Souvent la calomnie...

MARCELLE.

Il n'en faut plus parler,
Si vous vous préparez à le dissimuler.
Devenez protecteur de cette secte impie
Que l'empereur jamais ne crut digne de vie;

[1] Si on assemblait des mots au hasard, il est à présumer qu'ils ne s'arrangeraient pas plus mal. (V.)

Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'appui :
Mais songez qu'il me reste un frère auprès de lui.

VALENS.

Sans en importuner l'autorité suprême,
Si je vous suis suspect, n'en croyez que vous-même,
Agissez en ma place, et faites-la venir ;
Quand vous la convaincrez, je saurai la punir ;
Et vous reconnaîtrez que dans le fond de l'âme
Je prends, comme je dois, l'intérêt d'une femme.

MARCELLE.

Puisque vous le voulez, j'oserai la mander :
Allez-y, Stéphanie, allez sans plus tarder.
(*Stéphanie s'en va, et Marcelle continue à parler à Valens.*)
Et si l'on m'a flattée avec un faux indice,
Je vous irai moi-même en demander justice.

VALENS.

N'oubliez pas alors que je la dois à tous,
Et même à Théodore, aussi bien comme à vous.

MARCELLE.

N'oubliez pas non plus quelle est votre promesse.
(*Valens s'en va, et Marcelle continue.*)
Il est temps que Flavie ait part à l'allégresse :
Avec cette espérance allons la soulager.
Et vous, dieux, qu'avec moi j'entreprends de venger,
Agréez ma victime, et pour finir ma peine,
Jetez un peu d'amour où règne tant de haine ;
Ou, si c'est trop pour nous qu'il soupire à son tour,
Jetez un peu de haine où règne tant d'amour [1].

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

Marcelle n'est pas loin, et je me persuade
Que son amour l'attache auprès de sa malade [1] ;
Mais je vais l'avertir que vous êtes ici.

THÉODORE.

Vous m'obligerez fort d'en prendre le souci,
Et de lui témoigner avec quelle franchise
A ses commandements vous me voyez soumise.

STÉPHANIE.

Dans un moment ou deux vous la verrez venir.

SCÈNE II [2].

CLÉOBULE, THÉODORE.

CLÉOBULE.

Tandis, permettez-moi de vous entretenir,
Et de blâmer un peu cette vertu farouche,
Cette insensible humeur qu'aucun objet ne touche,
D'où naissent tant de feux sans pouvoir l'enflammer,
Et qui semble haïr quiconque l'ose aimer.
Je veux bien avec vous que dessous votre empire
Toute notre jeunesse en vain brûle et soupire ;
J'approuve les mépris que vous rendez à tous :
Le ciel n'en a point fait qui soient dignes de vous ;
Mais je ne puis souffrir que la grandeur romaine
S'abaissant à vos pieds ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitements
Ces maîtres de la terre aux vulgaires amants.
Quoiqu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve sa gloire à céder au mérite ;
Et sa sévérité ne lui fait point de lois
Qu'elle n'aime à briser pour un illustre choix.
Voyez ce qu'est Valens, voyez ce qu'est Placide,
Voyez sur quels États l'un et l'autre préside,
Où le père et le fils peuvent un jour régner ;
Et cessez d'être aveugle, et de le dédaigner.

THÉODORE.

Je ne suis point aveugle, et vois ce qu'est un homme
Qu'élèvent la naissance, et la fortune, et Rome ;
Je rends ce que je dois à l'éclat de son sang ;
J'honore son mérite, et respecte son rang ;
Mais vous connaissez mal cette vertu farouche
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,
Et qu'une âme insensible aux plus saintes ardeurs

[1] Je ne parle pas des termes impropres, des locutions vicieuses dont cette pièce fourmille ; je laisse à part ces vers barbares :

Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.
Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence.....
Déployez-la, madame, à le faire haïr, etc. etc.

Mais il faut avouer que malheureusement, de cent tragédies françaises, il y en a quatre-vingt-dix-huit fondées sur un mariage qu'une des parties veut, et que l'autre ne veut pas ; c'est l'intrigue de toutes les comédies : c'est une uniformité qui fait tout languir. Les femmes, dit-on, qui fréquentent nos spectacles, et qui seules y attirent les hommes, ont réduit tous les auteurs à ne marcher que dans ce chemin qu'elles leur ont tracé ; et Racine seul est parvenu à répandre des fleurs sur cette route trop commune, et à embellir cette stérilité misérable. Il est à croire que le génie de Corneille aurait pris une autre voie, s'il avait pu secouer le joug, si l'on avait représenté la tragédie ailleurs que dans un vil jeu de paume, où les courtauds de boutique allaient pour cinq sous ; si la nation avait eu quelque connaissance de l'antiquité ; si Paris avait pu alors avoir quelque chose d'Athènes. (V.)

[1] *Sa malade* et *Marcelle, qu'on verra venir dans un moment ou deux*, sont toujours le style de la comédie. (V.)

[2] Cette scène, aux vices de la diction près, n'est pas répréhensible ; les sentiments et le caractère de Théodore s'y développent. (V.)

Cède honteusement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle est ennoblie
Par quelques traits d'amour pouvait être affaiblie,
Mon cœur, plus incapable encor de vanité,
Ne ferait point de choix que dans l'égalité;
Et rendant aux grandeurs un respect légitime,
J'honorerais Placide, et j'aimerais Didyme.

CLÉOBULE.

Didyme, que sur tous vous semblez dédaigner!

THÉODORE.

Didyme, que sur tous je tâche d'éloigner,
Et qui verrait bientôt sa flamme couronnée
Si mon âme à mes sens était abandonnée,
Et se laissait conduire à ces impressions
Que forment en naissant les belles passions.
Comme cet avantage est digne qu'on le craigne,
Plus je penche à l'aimer, et plus je le dédaigne;
Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en secret
Voudrait s'en laisser vaincre, et combat à regret.
Je me fais tant d'effort lorsque je le méprise,
Que par mes propres sens je crains d'être surprise;
J'en crains une révolte, et que, las d'obéir,
Comme je les trahis, ils ne m'osent trahir.
Voilà, pour vous montrer mon âme toute nue,
Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vue:
Je crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal,
Et chasse un ennemi dont je me défends mal.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être;
La raison quelque jour s'en fera mieux connaître:
Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,
Ce dessein me suivra jusque dans le cercueil.

CLÉOBULE.

Il peut vous y pousser, si vous n'y prenez garde.
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde;
Et se prenant à vous du mauvais traitement
Que sa fille à ses yeux reçoit de votre amant,
Sa jalouse fureur ne peut être assouvie
A moins de votre sang, à moins de votre vie:
Ce n'est plus en secret que frémit son courroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les dieux; et ce que j'appréhende,
Pour ce triste sujet sans doute elle vous mande.
Dans un péril si grand faites un protecteur.

THÉODORE.

Si je suis en péril, Placide en est l'auteur;
L'amour qu'il a pour moi lui seul m'y précipite;
C'est par là qu'on me hait, c'est par là qu'on s'irrite.
On n'en veut qu'à sa flamme, on n'en veut qu'à son choix;
C'est contre lui qu'on arme ou la force ou les lois.
Tous les vœux qu'il m'adresse avancent ma ruine,
Et par une autre main c'est lui qui m'assassine.
Je sais quel est mon crime, et je ne doute pas
Du prétexte qu'aura l'arrêt de mon trépas;
Je l'attends sans frayeur: mais, de quoi qu'on m'accuse,
S'il portait à Flavie un cœur que je refuse,
Qui veut finir mes jours les voudrait protéger,
Et par ce changement il ferait tout changer.
Mais mon péril le flatte; et son cœur en espère
Ce que jusqu'à présent tous ses soins n'ont pu faire;
Il attend que du mien j'achète son appui:
J'en trouverai peut-être un plus puissant que lui;
Et s'il me faut périr, dites-lui qu'avec joie
Je cours à cette mort où son amour m'envoie,
Et que, par un exemple assez rare à nommer,
Je périrai pour lui, si je ne puis l'aimer.

CLÉOBULE.

Ne vous pas mieux servir d'un amour si fidèle,
C'est...

THÉODORE.

Quittons ce discours, je vois venir Marcelle [1].

SCÈNE III.

MARCELLE, THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE, *à Cléobule.*

Quoi! toujours l'un ou l'autre est par vous obsédé?
Qui vous amène ici? vous avais-je mandé?
Et ne pourrai-je voir Théodore ou Placide,
Sans que vous leur serviez d'interprète ou de guide?
Cette assiduité marque un zèle imprudent;
Et ce n'est pas agir en adroit confident.

CLÉOBULE.

Je crois qu'on me doit voir d'une âme indifférente
Accompagner ici Placide et ma parente.
Je fais ma cour à l'un à cause de son rang,
Et rends à l'autre un soin où m'oblige le sang.

MARCELLE.

Vous êtes bon parent.

CLÉOBULE.

Elle m'oblige à l'être.

MARCELLE.

Votre humeur généreuse aime à le reconnaître;
Et sensible aux faveurs que vous en recevez,
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Un si rare service aura sa récompense
Plus grande qu'on n'estime et plus tôt qu'on ne pense.
Cependant quittez-nous, que je puisse à mon tour
Servir de confidente à cet illustre amour.

[1] Rien n'est plus froid et plus déplacé dans le tragique que ces scènes dans lesquelles un confident parle à une femme en faveur de l'amour d'un autre; c'est ce qu'on a tant reproché à Racine dans son *Alexandre*, où Éphestion paraît en *fidèle confident du beau feu de son maître*. Rien n'a plus avili notre théâtre, et ne l'a rendu plus ridicule aux yeux des étrangers, que ces scènes d'ambassadeurs d'amour; heureusement il y en a peu dans Corneille. (V.)

CLÉOBULE.

Ne croyez pas, madame...

MARCELLE.

Obéissez, de grâce.
Je sais ce qu'il faut croire, et vois ce qui se passe.

SCÈNE IV.

MARCELLE, THÉODORE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ne vous offensez pas, objet rare et charmant,
Si ma haine avec lui traite un peu rudement.
Ce n'est point avec vous que je la dissimule :
Je chéris Théodore, et je hais Cléobule;
Et par un pur effet du bien que je vous veux,
Je ne puis voir ici ce parent dangereux.
Je sais que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en sa grandeur nouvelle il vous peint un asile,
Et tâche à vous porter jusqu'à la vanité
D'espérer me braver avec impunité;
Je n'ignore non plus que votre âme plus saine,
Connaissant son devoir ou redoutant ma haine,
Rejette ses conseils, en dédaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un généreux mépris.
Mais commè avec le temps il pourrait vous séduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
J'ai voulu vous parler, pour vous mieux avertir
Qu'il serait malaisé de vous en garantir;
Que si ce qu'est Placide enflait votre courage,
Je puis en un moment renverser mon ouvrage,
Abattre sa fortune, et détruire avec lui
Quiconque m'oserait opposer son appui.
Gardez donc d'aspirer au rang où je l'élève.
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève.
Ne servez point d'obstacle à ce que j'en prétends;
N'acquérez point ma haine en perdant votre temps.
Croyez que me tromper c'est vous tromper vous-même;
Et si vous vous aimez, souffrez que je vous aime.

THÉODORE.

Je n'ai point vu, madame, encor jusqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour,
Et peu faite à l'honneur de pareilles visites,
J'aurais lieu de douter de ce que vous me dites;
Mais soit que ce puisse être ou feinte, ou vérité,
Je veux bien vous répondre avec sincérité.
Quoique vous me jugiez l'âme basse et timide,
Je croirais sans faillir pouvoir aimer Placide,
Et si sa passion avait pu me toucher,
J'aurais assez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puissance à ses vertus rendue
L'égale presque aux rois dont je suis descendue;
Et si Rome et le temps m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage et le sang.
Dans mon sort ravalé je sais vivre en princesse;
Je fuis l'ambition, mais je hais la faiblesse :
Et comme ses grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'estime beaucoup, mais en vain il soupire;
Quand même sur ma tête il ferait choir l'empire,
Vous me verriez répondre à cette illustre ardeur
Avec la même estime et la même froideur.
Sortez d'inquiétude, et m'obligez de croire
Que la gloire où j'aspire est tout une autre gloire,
Et que, sans m'éblouir de cet éclat nouveau,
Plutôt que dans son lit j'entrerais au tombeau [1].

MARCELLE.

Je vous crois; mais souvent l'amour brûle sans luire :
Dans un profond secret il aime à se conduire;
Et voyant Cléobule aller tant et venir,
Entretenir Placide, et vous entretenir,
Je sens toujours dans l'âme un reste de scrupule,
Que je blâme moi-même et tiens pour ridicule.
Mais mon cœur soupçonneux ne s'en peut départir.
Vous avez deux moyens de l'en faire sortir :
Épousez ou Didyme, ou Cléante, ou quelque autre,
Ne m'importe pas qui, mon choix suivra le vôtre,
Et je le comblerai de tant de dignités,
Que peut-être il vaudra ce que vous me quittez;
Ou, si vous ne pouvez si tôt vous y résoudre,
Jurez-moi par ce Dieu qui porte en main la foudre,
Et dont tont l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera votre époux.
Je lui fais pour Flavie offrir un sacrifice :
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice;
Venez les joindre aux miens, et le prendre à témoin.

THÉODORE.

Je veux vous satisfaire; et, sans aller si loin,
J'atteste ici le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce monarque absolu du ciel et de la terre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera mon époux.
En est-ce assez, madame? êtes-vous satisfaite?

MARCELLE.

Ce serment à peu près est ce que je souhaite;
Mais, pour vous dire tout, la sainteté des lieux,
Le respect des autels, la présence des dieux,
Le rendant et plus saint et plus inviolable,
Me le pourraient aussi rendre bien plus croyable.

[1] On retrouve dans quelques vers de cette scène l'auteur des beaux morceaux de *Polyeucte*, mais une fille de qualité qui veut mourir vierge est fort bonne pour le couvent, et fort mauvaise pour le théâtre. Au reste, *l'amour qui brûle sans luire*, Cléobule qu'on voit *aller tant et venir*, un reste de scrupule que Marcelle *tient pour ridicule*, sont des façons de parler si basses, si choquantes, qu'elles dégoûteraient tout lecteur, quand même la pièce serait bien faite. (V.)

THÉODORE.

Le Dieu que j'ai juré connaît tout, entend tout;
Il remplit l'univers de l'un à l'autre bout;
Sa grandeur est sans borne ainsi que sans exemple;
Il n'est pas moins ici qu'au milieu de son temple,
Et ne m'entend pas mieux dans son temple qu'ici.

MARCELLE.

S'il vous entend partout, je vous entends aussi :
On ne m'éblouit point d'une mauvaise ruse;
Suivez-moi dans le temple, et tôt, et sans excuse.

THÉODORE.

Votre cœur soupçonneux ne m'y croirait non plus,
Et je vous y ferais des serments superflus.

MARCELLE.

Vous désobéissez?

THÉODORE.

Je crois vous satisfaire.

MARCELLE.

Suivez, suivez mes pas.

THÉODORE.

Ce serait vous déplaire;
Vos desseins d'autant plus en seraient reculés;
Ma désobéissance est ce que vous voulez.

MARCELLE.

Il faut de deux raisons que l'une vous retienne :
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes chrétienne.

THÉODORE.

Oui, je le suis, madame, et le tiens à plus d'heur
Qu'une autre ne tiendrait toute votre grandeur.
Je vois qu'on vous l'a dit, ne cherchez plus de ruse;
J'avoue et hautement, et tôt, et sans excuse.
Armez-vous à ma perte, éclatez, vengez-vous,
Par ma mort à Flavie assurez un époux;
Et noyez dans ce sang, dont vous êtes avide,
Et le mal qui la tue, et l'amour de Placide.

MARCELLE.

Oui, pour vous en punir je n'épargnerai rien;
Et l'intérêt des dieux assurera le mien.

THÉODORE.

Le vôtre en même temps assurera ma gloire;
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais si grande, si haute, et si pleine d'appas,
Qu'à ce prix j'aimerai les plus cruels trépas.

MARCELLE.

De cette illusion soyez persuadée;
Périssant à mes yeux, triomphez en idée;
Goûtez d'un autre monde à loisir les appas,
Et devenez heureuse où je ne serai pas :
Je n'en suis point jalouse, et toute ma puissance
Vous veut bien d'un tel heur hâter la jouissance;
Mais gardez de pâlir et de vous étonner
A l'aspect du chemin qui vous y doit mener.

THÉODORE.

La mort n'a que douceur pour une âme chrétienne.

MARCELLE.

Votre félicité va donc faire la mienne.

THÉODORE.

Votre haine est trop lente à me la procurer.

MARCELLE.

Vous n'aurez pas longtemps sujet d'en murmurer.
Allez trouver Valens, allez, ma Stéphanie.
Mais demeurez; il vient[1].

SCÈNE V.

VALENS, MARCELLE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ce n'est point calomnie,
Seigneur, elle est chrétienne, et s'en ose vanter.

VALENS.

Théodore, parlez sans vous épouvanter.

THÉODORE.

Puisque je suis coupable aux yeux de l'injustice,
Je fais gloire du crime, et j'aspire au supplice;
Et d'un crime si beau le supplice est si doux,
Que qui peut le connaître en doit être jaloux.

VALENS.

Je ne recherche plus la damnable origine
De cette aveugle amour où Placide s'obstine;
Cette noire magie, ordinaire aux chrétiens,
L'arrête indignement dans vos honteux liens;
Votre charme après lui se répand sur Flavie :
De l'un il prend le cœur, et de l'autre la vie.
Vous osez donc ainsi jusque dans ma maison,
Jusque sur mes enfants verser votre poison?
Vous osez donc tous deux les prendre pour victimes?

THÉODORE.

Seigneur, il ne faut point me supposer de crimes,
C'est à des faussetés sans besoin recourir;
Puisque je suis chrétienne, il suffit pour mourir.
Je suis prête; où faut-il que je porte ma vie?
Où me veut votre haine immoler à Flavie?
Hâtez, hâtez, seigneur, ces heureux châtiments
Qui feront mes plaisirs et vos contentements.

VALENS.

Ah! je rabattrai bien cette fière constance.

THÉODORE.

Craindrais-je des tourments qui font ma récompense?

VALENS.

Oui, j'en sais que peut-être aisément vous craindrez;
Vous en recevrez l'ordre, et vous en résoudrez.

[1] L'auteur dit, avec une candeur digne de lui, qu'une femme sans grande passion ne pouvait faire un grand effet : on ne peut sans doute s'intéresser à elle, mais on s'intéresse beaucoup moins à Marcelle : son caractère indigne et son ton ironique et insultant dégoûtent. (V.)

Ce courage toujours ne sera pas si ferme.
Paulin, que là dedans pour prison on l'enferme.
Mettez-y bonne garde.

(*Paulin la conduit avec quelques soldats, et l'ayant enfermée, il revient incontinent.*)

SCÈNE VI.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Eh quoi! pour la punir,
Quand le crime est constant, qui vous peut retenir?

VALENS.

Agréerez-vous le choix que je fais d'un supplice?

MARCELLE.

J'agréerai tout, seigneur, pourvu qu'elle périsse :
Choisissez le plus doux, ce sera m'obliger.

VALENS.

Ah! que vous savez mal comme il se faut venger[1]!

MARCELLE.

Je ne suis point cruelle, et n'en veux à sa vie
Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Otez-nous cet obstacle à nos contentements;
Mais en faveur du sexe épargnez les tourments;
Qu'elle meure, il suffit.

VALENS.

Oui, sans plus de demeure,
Pour l'intérêt des dieux je consens qu'elle meure :
Indigne de la vie, elle doit en sortir;
Mais pour votre intérêt je n'y puis consentir.
Quoi! madame, la perdre est-ce gagner Placide?
Croyez-vous que sa mort le change, ou l'intimide?
Que ce soit un moyen d'être aimable à ses yeux,
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux?
Ah! ne vous flattez point d'une espérance vaine :
En cherchant son amour vous redoublez sa haine;
Et dans le désespoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cause, il voudra s'en venger.
Chaque jour à ses yeux cette ombre ensanglantée,
Sortant des tristes nuits où vous l'aurez jetée,

[1] Ce ne sont plus, on l'a déjà dit, les expressions que nous examinons : il faut plaindre ici la faiblesse de l'esprit humain; c'est l'auteur de *Cinna* qui met dans la tête d'un Romain qu'on ne doit se venger d'une princesse qu'en l'envoyant dans un mauvais lieu; et c'est à sa femme qu'il tient ce langage! Au reste, on doute fort que cette aventure soit vraie; ces contes qu'on nous fait de jeunes et belles chrétiennes condamnées à la prostitution sont l'opposé des mœurs et des lois romaines : une nation qui condamnait les vestales à être enterrées toutes vives pour une faiblesse n'avait garde de permettre qu'on prostituât des princesses à des soldats, pour cause de religion. On pourrait mettre un événement au théâtre, si, sans être vrai, il avait été vraisemblable; mais il faudrait surtout qu'il fût noble et tragique : celui-ci est faux, ridicule et abominable; il est tiré de ces légendes qui sont la honte de l'esprit humain. (V.)

Vous peindra toutes deux avec des traits d'horreur
Qui feront de sa haine une aveugle fureur :
Et lors je ne dis pas tout ce que j'appréhende.
Son âme est violente, et son amour est grande :
Verser le sang aimé ce n'est pas l'en guérir;
Et le désespérer ce n'est pas l'acquérir[1].

MARCELLE.

Ainsi donc vous laissez Théodore impunie?

VALENS.

Non, je la veux punir, mais par l'ignominie;
Et pour forcer Placide à vous porter ses vœux,
Rendre cette chrétienne indigne de ses feux.

MARCELLE.

Je ne vous entends point.

VALENS.

Contentez-vous, madame,
Que je vois pleinement les désirs de votre âme,
Que de votre intérêt je veux faire le mien.
Allez, et sur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquais mieux, quoique son ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie;
Et quelque bon succès qu'il en faille espérer,
Votre haute vertu ne pourrait l'endurer.
Agréez ce supplice, et sans que je le nomme,
Sachez qu'assez souvent on le pratique à Rome;
Qu'il est craint des chrétiens, qu'il plaît à l'empereur,
Qu'aux filles de sa sorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de votre juste haine
Voudrait de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE.

Soit que vous me vouliez éblouir ou venger,
Jusqu'à l'événement je n'en veux point juger;
Je vous en laisse faire. Adieu : disposez d'elle;
Mais gardez d'oublier qu'enfin je suis Marcelle,
Et que si vous trompez un si juste courroux,
Je me saurai bientôt venger d'elle et de vous[2].

[1] Comme si on ne désespérait pas ce Placide en envoyant au b..... une fille respectable qu'il veut épouser! Valens ne savait-il pas qu'on peut, avec le temps, pardonner le meurtre, et qu'on ne pardonne jamais les affronts? (V.) — Dans une petite pièce contre Scudéri, qui est placée à la suite des observations sur *le Cid*, Corneille avait employé le mot que Voltaire emploie ici, et qu'il répète plusieurs fois avec complaisance dans le cours de ces remarques. Voltaire, qui lui reproche assez durement cette indécence, qui peut-être n'en était pas une du temps de Corneille, aurait dû n'y pas tomber lui-même. Ajoutez qu'une petite pièce de dix ou douze vers, échappée à ce grand homme dans un moment d'humeur, pouvait n'être pas recueillie, que même elle ne méritait pas de l'être, et que, selon toute apparence, l'intention de Corneille n'était pas qu'elle le fût : au lieu que le commentaire de Voltaire est entre les mains de tout le monde. (P.)

[2] Voilà une impertinente créature; elle menace son mari qui veut la venger : si elle n'entend point de quoi il s'agit, c'est une grande sotte. (V.)

SCÈNE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

L'impérieuse humeur! vois comme elle me brave,
Comme son fier orgueil m'ose traiter d'esclave.

PAULIN.

Seigneur, j'en suis confus, mais vous le méritez :
Au lieu d'y résister, vous vous y soumettez.

VALENS.

Ne t'imagine pas que dans le fond de l'âme
Je préfère à mon fils les fureurs d'une femme;
L'un m'est plus cher que l'autre, et par ce triste arrêt
Ce n'est que de ce fils que je prends l'intérêt.
Théodore est chrétienne, et ce honteux supplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice :
Cette haute infamie où je veux la plonger
Est moins pour la punir que pour la voir changer.
Je connais les chrétiens; la mort la plus cruelle
Affermit leur constance, et redouble leur zèle;
Et sans s'épouvanter de tous nos châtiments,
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourments;
Mais la pudeur peut tout sur l'esprit d'une fille
Dont la vertu répond à l'illustre famille;
Et j'attends aujourd'hui d'un si puissant effort
Ce que n'obtiendraient pas les frayeurs de la mort.
Après ce grand effet, j'oserai tout pour elle,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle;
Et je n'ai rien à craindre auprès de l'empereur,
Si ce cœur endurci renonce à son erreur :
Lui-même il me loûra d'avoir su l'y réduire;
Lui-même il détruira ceux qui m'en voudraient nuire.
J'aurai lieu de braver Marcelle et ses amis :
Ma vertu me soutient où son crédit m'a mis;
Mais elle me perdrait, quelque rang que je tienne,
Si j'osais à ses yeux sauver cette chrétienne.
Va la voir de ma part, et tâche à l'étonner :
Dis-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner [1],
Tranche le mot enfin, que je la prostitue;
Et, quand tu la verras troublée et combattue,
Donne entrée à Placide, et souffre que son feu
Tâche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un amant et l'horreur de sa honte
Pourront fléchir ce cœur qu'aucun péril ne dompte,
Et lors elle n'a point d'ennemis si puissants
Dont elle ne triomphe avec un peu d'encens;
Et cette ignominie où je l'ai condamnée
Se changera soudain en heureux hyménée.

[1] Ce vers et le mot *prostitue* présentent l'image la plus dégoûtante, la plus odieuse et la plus sale; cela ne serait pas souffert à la foire : voilà pourtant le nœud de la pièce. On ne sort point d'étonnement que le même homme qui a imaginé le cinquième acte de *Rodogune* ait fait un pareil ouvrage. (V.)

PAULIN.

Votre prudence est rare, et j'en suivrai les lois.
Daigne le juste ciel seconder votre choix,
Et par une influence un peu moins rigoureuse,
Disposer Théodore à vouloir être heureuse!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE.

Où m'allez-vous conduire?

PAULIN.

Il est à votre choix :
Suivez-moi dans le temple, ou subissez nos lois.

THÉODORE.

De ces indignités vos juges sont capables?

PAULIN.

Ils égalent la peine aux crimes des coupables ?

THÉODORE.

Si le mien est trop grand pour le dissimuler,
N'est-il point de tourments qui puissent l'égaler!

PAULIN.

Comme dans les tourments vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais supplices,
Et par un châtiment aussi grand que nouveau,
De votre vertu même ils font votre bourreau.

THÉODORE.

Ah! qu'un si détestable et honteux sacrifice
Est pour elle en effet un rigoureux supplice!

PAULIN.

Ce mépris de la mort qui partout à nos yeux
Brave si hautement et nos lois et nos dieux,
Cette indigne fierté ne serait pas punie
A ne vous ôter rien de plus cher que la vie :
Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris,
Ce que chez votre sexe on met à plus haut prix,
Ou que cette fierté, de nos lois ennemie,
Cède aux justes horreurs d'une pleine infamie,
Et que votre pudeur rende à nos immortels
L'encens que votre orgueil refuse à leurs autels.

THÉODORE.

Valens me fait par vous porter cette menace;
Mais, s'il hait les chrétiens, il respecte ma race :
Le sang d'Antiochus n'est pas encor si bas
Qu'on l'abandonne en proie aux fureurs des soldats?

PAULIN.

Ne vous figurez point qu'en un tel sacrilége
Le sang d'Antiochus ait quelque privilége :

Les dieux sont au-dessus des rois dont vous sortez,
Et l'on vous traite ici comme vous les traitez.
Vous les déshonorez, et l'on vous déshonore.

THÉODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore,
A ces dieux dont enfin la plus sainte action
N'est qu'inceste, adultère, et prostitution?
Pour venger les mépris que je fais de leurs temples,
Je me vois condamnée à suivre leurs exemples,
Et dans vos dures lois, je ne puis éviter
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter!
Dieu de la pureté, que vos lois sont bien autres!

PAULIN.

Au lieu de blasphémer, obéissez aux nôtres,
Et ne redoublez point par vos impiétés
La haine et le courroux de nos dieux irrités :
Après nos châtiments ils ont encor leur foudre.
On vous donne de grâce une heure à vous résoudre;
Vous savez votre arrêt, vous avez à choisir;
Usez utilement de ce peu de loisir.

THÉODORE.

Quelles sont vos rigueurs, si vous le nommez grâce!
Et quel choix voulez-vous qu'une chrétienne fasse,
Réduite à balancer son esprit agité
Entre l'idolâtrie et l'impudicité?
Le choix est inutile où les maux sont extrêmes.
Reprenez votre grâce, et choisissez vous-mêmes :
Quiconque peut choisir consent à l'un des deux,
Et le consentement est seul lâche et honteux.
Dieu, tout juste et tout bon, qui lit dans nos pensées,
N'impute point de crime aux actions forcées!
Soit que vous contraigniez pour vos dieux impuissants
Mon corps à l'infamie, ou ma main à l'encens,
Je saurai conserver d'une âme résolue
A l'époux sans macule une épouse impollue[1].

SCÈNE II.

PLACIDE, THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE.

Mais que vois-je? ah! Seigneur, est-ce Marcelle ou vous
Dont sur mon innocence éclate le courroux?
L'arrêt qu'a contre moi prononcé votre père,
Est-ce pour la venger, ou pour vous satisfaire?
Est-ce mon ennemie ou mon illustre amant
Qui du nom de vos dieux abuse insolemment?
Vos feux de sa fureur se sont-ils faits complices?
Sont-ils d'intelligence à choisir mes supplices?
Étouffent-ils si bien vos respects généreux
Qu'ils fassent mon bourreau d'un héros amoureux!

PLACIDE.

Retirez-vous, Paulin.

PAULIN.

On me l'a mise en garde.

PLACIDE.

Je sais jusqu'à quel point ce devoir vous regarde;
Prenez soin de la porte, et sans me répliquer :
Ce n'est pas devant vous que je veux m'expliquer.

PAULIN.

Seigneur...

PLACIDE.

Laissez-nous, dis-je, et craignez ma colère
Je vous garantirai de celle de mon père.

SCÈNE III.

PLACIDE, THÉODORE.

THÉODORE.

Quoi! vous chassez Paulin, et vous craignez ses yeux,
Vous qui ne craignez pas la colère des cieux!

PLACIDE.

Redoublez vos mépris, mais bannissez des craintes
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes;
Ils sont encor plus doux que les indignités
Qu'imputent vos frayeurs à mes témérités;
Et ce n'est pas contre eux que mon âme s'irrite.
Je sais qu'ils font justice à mon peu de mérite;
Et lorsque vous pouviez jouir de vos dédains[1],
Si j'osais les nommer quelquefois inhumains,
Je les justifiais dedans ma conscience,
Et je n'attendais rien que de ma patience,
Sans que pour ces grandeurs qui font tant de jaloux
Je me sois jamais cru moins indigne de vous.

[1] Qui aurait jamais pu s'attendre à voir une âme résolue conserver une épouse impollue à l'époux sans macule? Jusqu'où Corneille s'est-il oublié? jusqu'à quel abaissement est-il descendu? Ce n'est pas seulement l'excès du ridicule qui étonne ici; c'est la résignation de cette bonne fille qui prend son parti d'aller dans un mauvais lieu s'abandonner à la canaille, et qui se console en songeant qu'elle n'y consentira pas.

Dieu soit... Dieu soit... dit le saint personnage,
Dieu soit loué! je l'ai fait sans péché. (V.)

[1] Voilà comme Corneille parle d'amour quand il n'est p[...] guidé par Guillem de Castro, et quand il n'a que l'amour à fa[...] parler : c'est le style des romans de son temps; c'est le style [...] ses comédies. Rien n'est plus insipide, plus bourgeois, plus d[...] goûtant, que le langage purement amoureux qui a déshono[...] toujours le théâtre français. Racine, au moins, par la pureté [...] sa diction, par l'harmonie des vers, par le choix des mots, [...] un style aussi soigné que naturel, ennoblit un peu ce p[...] genre, et réchauffe la froideur de ce langage. Je ne parle p[...] ici de cet amour passionné, furieux, terrible, qui entre si bi[...] dans la vraie tragédie; je parle des déclarations d'Antiochus, [...] Xipharès, de Pharnace, d'Hippolyte; je parle des scènes de [...] quetterie; je parle de ces amours, plus propres à l'idylle et à [...] comédie qu'à la tragédie, dont il a seul soutenu la faiblesse [...] le charme de la poésie, et par des sentiments vrais et délica[...] inconnus à tout autre qu'à lui. (V.)

Aussi ne pensez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune :
Je ne demande pas un bien qui leur soit dû ;
Mais je viens pour vous rendre un bien presque perdu,
Encor le même amant qu'une rigueur si dure
A toujours vu brûler et souffrir sans murmure,
Qui plaint du sexe en vous les respects violés,
Votre libérateur enfin, si vous voulez.

THÉODORE.

Pardonnez donc, seigneur, à la première idée
Qu'a jeté dans mon âme une peur mal fondée.
De mille objets d'horreur mon esprit combattu
Aurait tout soupçonné de la même vertu
Dans un péril si proche et si grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, aussi je puis tout croire;
Et mon honneur timide, entre tant d'ennemis,
Sur les ordres du père a mal jugé le fils.
Je vois, grâces au ciel, par un effet contraire,
Que la vertu du fils soutient celle du père,
Qu'elle ranime en lui la raison qui mourait,
Qu'elle rappelle en lui l'honneur qui s'égarait,
Et le rétablissant dans une âme si belle,
Détruit heureusement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à votre prière il s'est laissé toucher?

PLACIDE.

J'aurais touché plutôt un cœur tout de rocher;
Soit crainte, soit amour qui possède son âme,
Elle est tout asservie aux fureurs d'une femme.
Je le dis à ma honte, et j'en rougis pour lui,
Il est inexorable, et j'en mourrais d'ennui,
Si nous n'avions l'Égypte où fuir l'ignominie
Dont vous veut lâchement combler sa tyrannie.
Consentez-y, madame, et je suis assez fort
Pour rompre vos prisons et changer votre sort;
Ou si votre pudeur au peuple abandonnée
S'en peut mieux affranchir que par mon hyménée,
S'il est quelque autre voie à vous sauver l'honneur,
J'y consens, et renonce à mon plus doux bonheur;
Mais si contre un arrêt à cet honneur funeste
Pour en rompre le coup ce moyen seul vous reste,
Si, refusant Placide, il vous faut être à tous,
Fuyez cette infamie en suivant un époux;
Suivez-moi dans des lieux où je serai le maître,
Où vous serez sans peur ce que vous voudrez être;
Et peut-être, suivant ce que vous résoudrez,
Je n'y serai bientôt que ce que vous voudrez.
C'est assez m'expliquer; que rien ne vous retienne :
Je vous aime, madame, et vous aime chrétienne.
Venez me donner lieu d'aimer ma dignité,
Qui fera mon bonheur et votre sûreté.

THÉODORE.

N'espérez pas, seigneur, que mon sort déplorable[1]
Me puisse à votre amour rendre plus favorable,
Et que d'un si grand coup mon esprit abattu
Défère à ses malheurs plus qu'à votre vertu.
Je l'ai toujours connue et toujours estimée;
Je l'ai plainte souvent d'aimer sans être aimée;
Et par tous ces dédains où j'ai su recourir,
J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir.
Louez-en le dessein, en apprenant la cause.
Un obstacle éternel à vos désirs s'oppose.
Chrétienne, et sous les lois d'un plus puissant époux...
Mais, seigneur, à ce mot ne soyez point jaloux.
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous; mais ce n'est point un homme :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le maître des rois,
C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ai fait choix;
Et c'est enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner?
Et par où votre amour se peut-il couronner,
Si pour moi votre hymen n'est qu'un lâche adultère,
D'autant plus criminel qu'il serait volontaire,
Dont le ciel punirait les sacriléges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vengerait sur tous deux?
Non, non, en quelque état que le sort m'ait réduite,
Ne me parlez, seigneur, ni d'hymen, ni de fuite :
C'est changer d'infamie, et non pas l'éviter;
Loin de m'en garantir, c'est m'y précipiter.
Mais, pour braver Marcelle, et m'affranchir de honte,
Il est une autre voie et plus sûre et plus prompte,
Que dans l'éternité j'aurais lieu de bénir,
La mort; et c'est de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'ose le croire,
Vous devez cette grâce à votre propre gloire;
En m'arrachant la mienne on la va déchirer;
C'est votre choix, c'est vous qu'on va déshonorer.
L'amant si fortement s'unit à ce qu'il aime,
Qu'il en fait dans son cœur une part de lui-même;
C'est par là qu'on vous blesse, et c'est par là, seigneur
Que peut jusques à vous aller mon déshonneur.
Tranchez donc cette part par où l'ignominie
Pourrait souiller l'éclat d'une si belle vie :
Rendez à votre honneur toute sa pureté,
Et mettez par ma mort son lustre en sûreté.
Mille dont votre Rome adore la mémoire
Se sont bien tout entiers immolés à leur gloire;
Comme eux, en vrai Romain de la vôtre jaloux,

[1] Ce couplet de Théodore est fort beau, quoique trop long, et quoiqu'il y ait une affectation condamnable à parler d'un amant qui s'unit à ce qu'il aime si fortement, qu'il en fait une part de lui-même. Mais pourquoi Corneille a-t-il réussi dans ce morceau? c'est que les sentiments y sont grands; c'est que l'objet en serait vraiment tragique, s'il n'était pas avili par le ridicule honteux de la prostitution. Toutes les fois que Corneille a quelque chose de vigoureux à traiter, on le retrouve; mais ces beaux morceaux sont perdus. (V.)

Immolez cette part trop indigne de vous;
Sauvez-la par sa perte; ou, si quelque tendresse
A ce bras généreux imprime sa faiblesse,
Si du sang d'une fille il craint de se rougir,
Armez, armez le mien, et le laissez agir.
Ma loi me le défend, mais mon Dieu me l'inspire;
Il parle, et j'obéis à son secret empire;
Et contre l'ordre exprès de son commandement,
Je sens que c'est de lui que vient ce mouvement.
Pour le suivre, seigneur, souffrez que votre épée
Me puisse...

PLACIDE.

Oui, vous l'aurez, mais dans mon sang trempée;
Et votre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple avant que le moyen.

THÉODORE.

Ah! ce n'est pas pour vous un mouvement à suivre;
C'est à moi de mourir, mais c'est à vous de vivre.

PLACIDE.

Ah! faites-moi donc vivre, ou me laissez mourir;
Cessez de me tuer, ou de me secourir.
Puisque vous n'écoutez ni mes vœux ni mes larmes,
Puisque la mort pour vous a plus que moi de charmes,
Souffrez que ce trépas, que vous trouvez si doux,
Ait à son tour pour moi plus de douceur que vous.
Puis-je vivre et vous voir morte ou déshonorée,
Vous que de tout mon cœur j'ai toujours adorée,
Vous qui de mon destin réglez le triste cours,
Vous, dis-je, à qui j'attache et ma gloire et mes jours?
Non, non, s'il vous faut voir déshonorée ou morte,
Souffrez un désespoir où la raison me porte;
Renoncer à la vie avant de tels malheurs,
Ce n'est que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémités je vous conjure encore :
Non par ce zèle ardent d'un cœur qui vous adore,
Non par ce vain éclat de tant de dignités,
Trop au-dessous du sang des rois dont vous sortez,
Non par ce désespoir où vous poussez ma vie,
Mais par la sainte horreur que vous fait l'infamie,
Par ce Dieu que j'ignore, et pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conservez.
Daignez en éviter la perte irréparable,
Et sous les saints liens d'un nœud si vénérable
Mettez en sûreté ce qu'on va vous ravir [1].

THÉODORE.

Vous n'êtes pas celui dont Dieu s'y veut servir :
Il saura bien sans vous en susciter un autre,
Dont le bras moins puissant, mais plus saint que le
Par un zèle plus pur se fera mon appui [2], [vôtre,
Sans porter ses désirs sur un bien tout à lui.
Mais parlez à Marcelle.

[1] C'est toujours l'idée de la prostitution. (V.)

[2] Elle est donc déjà informée que Didyme entrera dans le mauvais lieu pour sauver son honneur? (V.)

SCÈNE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

PLACIDE.

Ah dieux! quelle infortune!
Faut-il qu'à tous moments...

MARCELLE.

Je vous suis importune
De mêler ma présence aux secrets des amants,
Qui n'ont jamais besoin de pareils truchements.

PAULIN.

Madame, on m'a forcé de puissance absolue.

MARCELLE, *à Paulin.*

L'ayant soufferte ainsi, vous l'avez bien voulue :
Ne me répliquez plus, et me la renfermez [1].

SCÈNE V.

MARCELLE, PLACIDE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ainsi donc vos désirs en sont toujours charmés?
Et quand un juste arrêt la couvre d'infamie,
Comme de tout l'empire et des dieux ennemie,
Au milieu de sa honte elle plaît à vos yeux,
Et vous fait l'ennemi de l'empire et des dieux;
Tant les illustres noms d'infâme et de rebelle
Vous semblent précieux à les porter pour elle!
Vous trouvez, je m'assure, en un si digne lieu
Cet objet de vos vœux encor digne d'un dieu [2]?
J'ai conservé son sang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas votre juste colère
A ce serment conçu par tous les immortels
De venger son trépas jusque sur les autels.
Vous vous étiez par là fait une loi si dure,
Que sans moi vous seriez sacrilége, ou parjure :
Je vous en ai fait grâce en lui laissant le jour;
Et j'épargne du moins un crime à votre amour.

PLACIDE.

Triomphez-en dans l'âme, et tâchez de paraître
Moins insensible aux maux que vous avez fait naître

[1] Il n'y a rien de plus indécent, de plus révoltant, de atroce, de plus bas, de plus lâche, que cette Marcelle qui insulter à cette prostituée; du moins, elle devrait épar solécismes et les barbarismes : *on a forcé Paulin de p sance absolue, et il l'a bien voulue.* (V.)

[2] Que dites-vous d'un b..... que cette dame appelle un *lieu?* (V.)—Ce mot de b*** est répété bien souvent dans un mentaire que Voltaire destinait à l'instruction de la jeun Cette répétition affectée d'un mot indécent paraît d'autant inexcusable que Voltaire, comme nous l'avons déjà rem reproche sévèrement à Corneille de l'avoir employé dans épigramme contre Scudéri. (P.)

En l'état où je suis, c'est une lâcheté
D'insulter aux malheurs où vous m'avez jeté ;
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tournerait aisément ma douleur en furie.
Si quelque espoir arrête et suspend mon courroux,
Il ne peut être grand, puisqu'il n'est plus qu'en vous ;
En vous, que j'ai traitée avec tant d'insolence,
En vous de qui la haine a tant de violence.
Contre ces malheurs même où vous m'avez jeté,
J'espère encore en vous trouver quelque bonté ;
Je fais plus, je l'implore, et cette âme si fière
Du haut de son orgueil descend à la prière,
Après tant de mépris s'abaisse pleinement,
Et de votre triomphe achève l'ornement.
 Voyez ce qu'aucun dieu n'eût osé vous promettre [1],
Ce que jamais mon cœur n'aurait cru se permettre :
Placide suppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit être, madame, un spectacle assez doux ;
Et c'est par la douceur de ce même spectacle
Que mon cœur vous demande un aussi grand miracle.
Arrachez Théodore aux hontes d'un arrêt
Qui mêle avec le sien mon plus cher intérêt.
Tout ingrate, inhumaine, inflexible, chrétienne,
Madame, elle est mon choix, et sa gloire est la mienne ;
S'il faut qu'elle subisse une si dure loi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi ;
Et je n'ai pas moins qu'elle à rougir d'un supplice
Qui profane l'autel où j'ai fait sacrifice,
Et de l'illustre objet de mes plus saints désirs
Fait l'infâme rebut des plus sales plaisirs.
S'il vous demeure encor quelque espoir pour Flavie,
Conservez-moi l'honneur pour conserver sa vie ;
Et songez que l'affront où vous m'abandonnez
Déshonore l'époux que vous lui destinez.
Je vous le dis encor, sauvez-moi cette honte ;
Ne désespérez pas une âme qui se dompte,
Et par le noble effort d'un généreux emploi,
Triomphez de vous-même aussi bien que de moi.
Théodore est pour vous une utile ennemie ;
Et si proche qu'elle est de choir dans l'infamie,
Ma plus sincère ardeur n'en peut rien obtenir.
Vous n'avez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le temps ne la rendra que plus inexorable ;
Le temps détrompera peut-être un misérable.
Daignez lui donner lieu de me pouvoir guérir,
Et ne me perdez pas en voulant m'acquérir.

MARCELLE.

Quoi ! vous voulez enfin me devoir votre gloire !
Certes un tel miracle est difficile à croire,
Que vous qui n'aspirez qu'à ne me devoir rien,
Vous me vouliez devoir un si précieux bien.
Mais comme en ses désirs aisément on se flatte,
Dussé-je contre moi servir une âme ingrate,
Perdre encor mes faveurs, et m'en voir abuser,
Je vous aime encor trop pour vous rien refuser.
 Oui, puisque Théodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un office agréable,
Puisque son intérêt vous force à me traiter
Mieux que tous mes bienfaits n'avaient su mériter,
Et par soin de vous plaire, et par reconnaissance,
Je vais pour l'un et l'autre employer ma puissance,
Et pour un peu d'espoir qui m'est en vain rendu,
Rendre à mes ennemis l'honneur presque perdu.
Je vais d'un juste juge adoucir la colère,
Rompre le triste effet d'un arrêt trop sévère,
Répondre à votre attente, et vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moi vous espérez trouver.
Jugez par cette épreuve, à mes vœux si cruelle,
Quel pouvoir vous avez sur l'esprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaisant,
Quand vous y pouvez tout même en la méprisant.
Mais pourrai-je à mon tour vous faire une prière ?

PLACIDE.

Madame, au nom des dieux, faites-moi grâce entière :
En l'état où je suis, quoi qu'il puisse avenir,
Je vous dois tout promettre, et ne puis rien tenir ;
Je ne vous puis donner qu'une attente frivole ;
Ne me réduisez point à manquer de parole :
Je crains, mais j'aime encore, et mon cœur amoureux...

MARCELLE.

Le mien est raisonnable autant que généreux.
Je ne demande pas que vous cessiez encore
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Théodore :
Ce grand coup doit tomber plus insensiblement,
Et je me défierais d'un si prompt changement.
Il faut languir encor dedans l'incertitude,
Laisser faire le temps et cette ingratitude :
Je ne veux à présent qu'une fausse pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Un moment de visite à la triste Flavie
Des portes du trépas rappellerait sa vie.
Cependant que pour vous je vais tout obtenir,
Pour soulager ses maux allez l'entretenir ;
Ne lui promettez rien, mais souffrez qu'elle espère,
Et trompez-la du moins pour la rendre à sa mère :
Un coup d'œil y suffit, un mot ou deux plus doux.
Faites un peu pour moi quand j'ai fait tout pour vous ;
Daignez pour Théodore un moment vous contraindre.

PLACIDE.

Un moment est bien long à qui ne sait pas feindre ;
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puissant
Pour ne rencontrer pas un cœur obéissant.

[1] Ce beau mouvement de Placide paraît avoir été imité avec génie par Voltaire dans la tragédie d'*Oreste*, lorsque Électre, pour implorer la grâce de son frère, se courbe un moment devant Égyste. (P.)

J'y vais; mais, par pitié, souvenez-vous vous-même
Des troubles d'un amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre assez de liberté
Tant que pour son objet il est inquiété.

MARCELLE.

Allez sans plus rien craindre, ayant pour vous Marcelle[1].

SCÈNE VI.

MARCELLE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

Enfin vous triomphez de cet esprit rebelle.

MARCELLE.

Quel triomphe?

STÉPHANIE.

Est-ce peu que de voir à vos pieds
Sa haine et son orgueil enfin humiliés?

MARCELLE.

Quel triomphe, te dis-je, et qu'il a d'amertumes!
Et que nous sommes loin de ce que tu présumes!
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier;
Mais ne crois pas pourtant le voir s'humilier,
Ne crois pas qu'il se rende aux bontés qu'il implore;
Mais vois de quelle ardeur il aime Théodore;
Et juge quel pouvoir cet amour a sur lui,
Puisqu'il peut le réduire à chercher mon appui.
Que n'oseront ses feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pu l'abaisser jusqu'aux pieds de Marcelle?
Et que dois-je espérer d'un cœur si fort épris,
Qui, même en m'adorant, me fait voir ses mépris?
Dans ses submissions vois ce qui l'y convie;
Mesure à son amour sa haine pour Flavie;
Et voyant l'un et l'autre en son abaissement,
Juge de mon triomphe un peu plus sainement;
Vois dans son triste effet sa ridicule pompe.
J'ai peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux espoir.

STÉPHANIE.

Et vous l'allez servir de tout votre pouvoir?

MARCELLE.

Oui, je vais le servir, mais comme il le mérite.
Toi, va par quelque adresse amuser sa visite,
Et sous un faux appât prolonger l'entretien.

STÉPHANIE.

Donc...

MARCELLE.

Le temps presse; va, sans t'informer de rien.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLACIDE, STÉPHANIE, *sortant de chez Marcelle.*

STÉPHANIE.

Seigneur...

PLACIDE.

Va, Stéphanie, en vain tu me rappelles,
Ces feintes ont pour moi des gênes trop cruelles:
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laisse trop durer cet ennuyeux moment.
Pour souffrir plus longtemps un supplice si rude,
J'ai trop d'impatience et trop d'inquiétude:
Il faut voir Théodore, il faut savoir mon sort,
Il faut...

STÉPHANIE.

Ah! faites-vous, seigneur, un peu d'effort.
Marcelle, qui vous sert de toute sa puissance,
Mérite bien du moins cette reconnaissance.
Retournez chez Flavie attendre un bien si doux,
Et ne craignez plus rien, puisqu'elle agit pour vous.

PLACIDE.

L'effet tarde beaucoup pour n'avoir rien à craindre:
Elle feignait peut-être en me priant de feindre.
On retire souvent le bras pour mieux frapper.
Qui veut que je la trompe a droit de me tromper.

STÉPHANIE.

Considérez l'humeur implacable d'un père,
Quelle est pour les chrétiens sa haine et sa colère,
Combien il faut de temps afin de l'émouvoir.

PLACIDE.

Hélas! il n'en faut guère à trahir mon espoir.
Peut-être en ce moment qu'ici tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'espérances frivoles,
Ce rare et cher objet, qui fait seul mon destin,
Du soldat insolent est l'indigne butin.
Va flatter, si tu veux, la douleur de Flavie,
Et me laisse éclaircir de l'état de ma vie:
C'est trop l'abandonner à l'injuste pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, et me la faites voir.
On ne me répond point, et la porte est ouverte!
Paulin! madame!

STÉPHANIE.

O dieux! la fourbe est découverte.
Où fuirai-je?

PLACIDE.

Demeure, infâme, et ne crains rien:
Je ne veux pas d'un sang abject comme le tien,
Il faut à mon courroux de plus nobles victimes:

[1] Cette scène est une des plus étranges qui soient au théâtre français. *Rendez une visite de civilité à ma fille, sinon je vais prostituer votre maîtresse aux portefaix d'Antioche :* c'est la substance de cette scène et l'intrigue de la pièce. Disons hardiment qu'il n'y a jamais rien eu de si mauvais en aucun genre : il ne faut pas ménager les fautes portées à cet excès. (V.) — On ne doit point ménager les fautes, mais on doit ménager les termes quand on relève les fautes d'un grand homme. (P.)

Instruis-moi seulement de l'ordre de tes crimes.
Qu'a-t-on fait de mon âme, où la dois-je chercher ?

STÉPHANIE.

Vous n'avez pas sujet encor de vous fâcher :
Elle est...

PLACIDE.

Dépêche, dis ce qu'en a fait Marcelle.

STÉPHANIE.

Tout ce que votre amour pouvait attendre d'elle.
Peut-on croire autre chose avec quelque raison,
Quand vous voyez déjà qu'elle est hors de prison ?

PLACIDE.

Ah ! j'en aurais déjà reçu les assurances;
Et tu veux m'amuser de vaines apparences,
Cependant que Marcelle agit comme il lui plaît,
Et fait sans résistance exécuter l'arrêt.
De ma crédulité Théodore est punie :
Elle est hors de prison, mais dans l'ignominie;
Et je devais juger, dans mon sort rigoureux,
Que l'ennemi qui flatte est le plus dangereux.
Mais souvent on s'aveugle, et, dans des maux extrêmes,
Les esprits généreux jugent tout par eux-mêmes;
Et lorsqu'on les trahit...

SCÈNE II.

PLACIDE, LYCANTE, STÉPHANIE.

LYCANTE.

Jugez-en mieux, seigneur :
Marcelle vous renvoie et la joie et l'honneur;
Elle a de l'infâmie arraché Théodore.

PLACIDE.

Elle a fait ce miracle !

LYCANTE.

Elle a fait plus encore.

PLACIDE.

Ne me fais plus languir, dis promptement.

LYCANTE.

D'abord
Valens changeait l'arrêt en un arrêt de mort...

PLACIDE.

Ah ! si de cet arrêt jusqu'à l'effet on passe...

LYCANTE.

Marcelle a refusé cette sanglante grâce :
Elle la veut entière, et tâche à l'obtenir;
Mais Valens irrité s'obstine à la bannir;
Et voulant que cet ordre à l'instant s'exécute,
Quoi qu'en votre faveur Marcelle lui dispute,
Il mande Théodore, et la veut promptement
Faire conduire au lieu de son bannissement.

STÉPHANIE.

Et vous vous alarmiez de voir sa prison vide !

PLACIDE.

Tout fait peur à l'amour, c'est un enfant timide [1];
Et si tu le connais, tu me dois pardonner.

LYCANTE.

Elle fait ses efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encore un moment de l'attendre.

PLACIDE.

Quelles grâces, bons dieux, ne lui dois-je point rendre !
Va, dis-lui que j'attends ici ce grand succès,
Où sa bonté pour moi paraît avec excès [2].

(*Lycante sort.*)

STÉPHANIE.

Et moi je vais pour vous consoler sa Flavie.

PLACIDE.

Fais-lui donc quelque excuse à flatter son envie,
Et dis-lui de ma part tout ce que tu voudras.
Mon âme n'eut jamais les sentiments ingrats,
Et j'ai honte en secret d'être dans l'impuissance
De montrer plus d'effets de ma reconnaissance.

(*Il est seul.*)

Certes, une ennemie à qui je dois l'honneur
Méritait dans son choix un peu plus de bonheur,
Devait trouver une âme un peu moins défendue,
Et j'ai pitié de voir tant de bonté perdue :
Mais le cœur d'un amant ne peut se partager;
Elle a beau se contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ai qu'aversion pour ce qui la regarde.

SCÈNE III.

PLACIDE, PAULIN.

PLACIDE.

Vous ne me direz plus qu'on vous l'a mise en garde,
Paulin ?

PAULIN.

Elle n'est plus, seigneur, en mon pouvoir.

PLACIDE.

Quoi ! vous en soupirez ?

PAULIN.

Je pense le devoir.

[1] Il ne manquait aux étonnantes turpitudes de cette pièce que la mauvaise plaisanterie du madrigal, *l'amour est un enfant timide*. (V.) — Ce que Voltaire appelle des turpitudes, et ce qui serait en effet révoltant aujourd'hui que les bienséances sont mieux connues, sans que les mœurs soient devenues plus décentes, n'était pas jugé alors avec autant de sévérité. Voltaire convient ailleurs que, vingt ans auparavant, la pièce eût peut-être été très-applaudie; et c'est au degré de perfection où Corneille lui-même avait élevé la scène par ses chefs-d'œuvre, qu'il dut imputer la chute de *Théodore*. Cette réflexion devait interdire à Voltaire l'indécence de son style moqueur. (P.)

[2] Qui aurait pu s'attendre, en voyant *Cinna* et les belles scènes des *Horaces*, que, peu d'années après, quand le génie de Corneille était dans toute sa force, il mettrait sur le théâtre une princesse qu'on envoie dans un mauvais lieu, et un amant qui dit que *l'amour est un enfant timide ?* (V.)

PLACIDE.

Soupirer du bonheur que le ciel me renvoie!

PAULIN.

Je ne vois pas pour vous de grands sujets de joie.

PLACIDE.

Qu'on la bannisse ou non, je la verrai toujours.

PAULIN.

Quel fruit de cette vue espèrent vos amours?

PLACIDE.

Le temps adoucira cette âme rigoureuse.

PAULIN.

Le temps ne rendra pas la vôtre plus heureuse.

PLACIDE.

Sans doute elle aura peine à me laisser périr.

PAULIN.

Qui le peut espérer devait la secourir.

PLACIDE.

Marcelle a fait pour moi tout ce que j'ai dû faire.

PAULIN.

Je n'ai donc rien à dire et dois ici me taire.

PLACIDE.

Non, non, il faut parler avec sincérité,
Et louer hautement sa générosité.

PAULIN.

Si vous me l'ordonnez, je loûrai donc sa rage.
Mais depuis quand, seigneur, changez-vous de courage?
Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur?
Depuis quand louez-vous ce qui doit faire horreur?

PLACIDE.

Ah! je tremble à ces mots que j'ai peine à comprendre.

PAULIN.

Je ne sais pas, seigneur, ce qu'on vous fait entendre,
Ou quel puissant motif retient votre courroux;
Mais Théodore enfin n'est plus digne de vous.

PLACIDE.

Quoi! Marcelle en effet ne l'a pas garantie?

PAULIN.

A peine d'avec vous, seigneur, elle est sortie,
Que l'âme tout en feu, les yeux étincelants,
Rapportant elle-même un ordre de Valens,
Avec trente soldats elle a saisi la porte,
Et tirant de ce lieu Théodore à main-forte...

PLACIDE.

O dieux! jusqu'à ses pieds j'ai donc pu m'abaisser
Pour voir trahir des vœux qu'elle a feint d'exaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'insolence
De tant de lâcheté la digne récompense!
Mon cœur avait déjà pressenti ce malheur.
Mais achève, Paulin, d'irriter ma douleur;
Et, sans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Dis-moi qui je me dois immoler après elle,
Et sur quels insolents, après son châtiment,
Doit choir le reste affreux de mon ressentiment.

PAULIN.

Armez-vous donc, seigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos transports à me prêter silence,
Tandis que le récit d'une juste rigueur
Peut-être à chaque mot vous percera le cœur.
Je ne vous dirai point avec quelle tristesse
A ce honteux supplice a marché la princesse:
Forcé de la conduire en ces infâmes lieux,
De honte et de dépit j'en détournais les yeux;
Et pour la consoler ne sachant que lui dire,
Je maudissais tout bas les lois de notre empire;
Et vous étiez le dieu que, dans mes déplaisirs,
En secret pour les rompre invoquaient mes soupirs.

PLACIDE.

Ah! pour gagner ce temps on charmait mon courage
D'une fausse promesse, et puis d'un faux message;
Et j'ai cru dans ces cœurs de la sincérité!
Ne fais plus de reproche à ma crédulité,
Et poursuis.

PAULIN.

Dans ces lieux à peine on l'a traînée,
Qu'on a vu des soldats la troupe mutinée;
Tous courent à la proie avec avidité;
Tous montrent à l'envi même brutalité.
Je croyais déjà voir de cette ardeur égale
Naître quelque discorde à ces tigres fatale,
Quand Didyme...

PLACIDE.

Ah! le lâche! ah! le traître!

PAULIN.

Écoutez.
Ce traître a réuni toutes leurs volontés;
Le front plein d'impudence, et l'œil armé d'audace:
« Compagnons, a-t-il dit, on me doit une grâce;
« Depuis plus de dix ans je souffre les mépris
« Du plus ingrat objet dont on puisse être épris:
« Ce n'est pas de mes feux que je veux récompense,
« Mais de tant de rigueurs la première vengeance:
« Après, vous punirez à loisir ses dédains. »
Il leur jette de l'or ensuite à pleines mains[1];
Et lors, soit par respect qu'on eût pour sa naissance,
Soit qu'ils eussent marché sous son obéissance,
Soit que son or pour lui fît un si prompt effort,
Ces cœurs en sa faveur tombent soudain d'accord;
Il entre sans obstacle.

PLACIDE.

Il y mourra, l'infâme!
Viens me voir dans ses bras lui faire vomir l'âme;

[1] Comment a-t-on pu hasarder un tel récit sur le théâtre tra-gique? Ce Didyme, à la vérité, n'entre dans ce mauvais [illegible] qu'avec une louable intention; mais le récit fait le même eff[illegible] que si Didyme n'était qu'un débauché. Ce n'est pas la peine d[illegible] pousser plus loin nos remarques : plaignons tout esprit aban[illegible] donné à lui-même, et n'en estimons pas moins l'âme du gran[illegible] Pompée et celle de Cinna. (V.)

Viens voir de ma colère un juste et prompt effet
Joindre en ces mêmes lieux la peine à son forfait,
Confondre son triomphe avecque son supplice.

PAULIN.

Ce n'est pas en ces lieux qu'il vous fera justice :
Didyme en est sorti.

PLACIDE.

Quoi! Paulin, ce voleur
A déjà par sa fuite évité ma douleur!

PAULIN.

Oui; mais il n'était plus, en sortant, ce Didyme
Dont l'orgueil insolent demandait sa victime;
Ses cheveux sur son front s'efforçaient de cacher
La rougeur que son crime y semblait attacher,
Et le remords de sorte abattait son courage,
Que même il n'osait plus nous montrer son visage;
L'œil bas, le pied timide, et le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin qui s'échappe en tremblant.
A peine il est sorti, que la fière insolence
Du soldat mutiné reprend sa violence;
Chacun, en sa valeur mettant tout son appui,
S'efforce de montrer qu'il n'a cédé qu'à lui;
On se pousse, on se presse, on se bat, on se tue :
J'en vois une partie à mes pieds abattue.
Au spectacle sanglant que je m'étais promis,
Cléobule survient avec quelques amis,
Met l'épée à la main, tourne en fuite le reste,
Entre...

PLACIDE.

Lui seul?

PAULIN.

Lui seul.

PLACIDE.

Ah! dieux! quel coup funeste!

PAULIN.

Sans doute il n'est entré que pour l'en retirer.

PLACIDE.

Dis, dis qu'il est entré pour la déshonorer,
Et que le sort cruel, pour hâter ma ruine,
Veut qu'après un rival un ami m'assassine.
Le traître! Mais, dis-moi, l'en as-tu vu sortir?
Montrait-il de l'audace ou quelque repentir?
Qui des siens l'a suivi?

PAULIN.

Cette troupe fidèle
M'a chassé comme chef des soldats de Marcelle :
Je n'ai rien vu de plus; mais, loin de le blâmer,
Je présume...

PLACIDE.

Ah! je sais ce qu'il faut présumer.
Il est entré lui seul.

PAULIN.

Ayant si peu d'escorte,
C'est ainsi qu'il a dû s'assurer de la porte;
Et si là tous ensemble il ne les eût laissés,
Assez facilement on les aurait forcés.
Mais le voici qui vient pour vous en rendre compte :
A son zèle, de grâce, épargnez cette honte[1].

SCÈNE IV.

PLACIDE, PAULIN, CLÉOBULE.

PLACIDE.

Eh bien! votre parente est-elle hors de ces lieux
Où l'on sacrifiait sa pudeur à nos dieux?

CLÉOBULE.

Oui, seigneur[2].

PLACIDE.

J'ai regret qu'un cœur si magnanime
Se soit ainsi laissé prévenir par Didyme.

CLÉOBULE.

J'en dois être honteux; mais je m'étonne fort
Qui vous a pu si tôt en faire le rapport :
J'en croyais apporter les premières nouvelles.

PLACIDE.

Grâces aux dieux, sans vous j'ai des amis fidèles.
Mais ne différez plus à me la faire voir.

CLÉOBULE.

Qui, seigneur?

PLACIDE.

Théodore.

CLÉOBULE.

Est-elle en mon pouvoir?

PLACIDE.

Ne me dites-vous pas que vous l'avez sauvée?

CLÉOBULE.

Je vous le dirais, moi, qui ne l'ai plus trouvée!

PLACIDE.

Quoi! soudain par un charme elle avait disparu?

CLÉOBULE.

Puisque déjà ce bruit jusqu'à vous a couru,
Vous savez que sans charme elle a fui sa disgrâce,
Que je n'ai pu trouver que Didyme en sa place :
Quel plaisir prenez-vous à me le déguiser?

PLACIDE.

Quel plaisir prenez-vous vous-même à m'abuser,
Quand Paulin de ses yeux a vu sortir Didyme?

[1] Voilà donc la gouvernante d'Antioche qui livre la princesse à la canaille, et la canaille se dispute à qui l'aura; voilà un homme qui leur jette de l'argent pour avoir la préférence : il est vrai que c'est à bonne intention; mais on ne peut le deviner, et cette bonne intention est un ridicule de plus. On a osé nommer tragédie cet étrange ouvrage, parce qu'il y a du sang répandu à la fin. Comment osons-nous, après cela, condamner les pièces de Lope de Vega et de Shakspeare? Ne vaut-il pas mieux manquer à toutes les unités, que de manquer à toutes les bienséances, et d'être à la fois froid et dégoûtant? (V.)

[2] On ne voit ici que l'apparence de la prostitution : l'apparence est trompeuse; mais cela ressemble à ces énigmes dont les vers annoncent une ordure, et dont le mot est honnête : jeu de l'esprit honteux, et fait pour la populace. (V.)

CLÉOBULE.

Si ses yeux l'ont trompé, l'erreur est légitime;
Et si vous n'en savez que ce qu'il vous a dit,
Écoutez-en, seigneur, un fidèle récit.
Vous ignorez encor la meilleure partie :
Sous l'habit de Didyme elle-même est sortie [1].

PLACIDE.

Qui?

CLÉOBULE.

Votre Théodore; et cet audacieux
Sous le sien au lieu d'elle est resté dans ces lieux.

PLACIDE.

Que dis-tu, Cléobule? ils ont fait cet échange!

CLÉOBULE.

C'est une nouveauté qui doit sembler étrange...

PLACIDE.

Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Vois si c'est sans raison que j'en étais jaloux;
Et malgré les avis de ta fausse prudence,
Juge de leur amour par leur intelligence.

CLÉOBULE.

J'ose en douter encore, et je ne vois pas bien
Si c'est zèle d'amant ou fureur de chrétien.

PLACIDE.

Non, non, ce téméraire, au péril de sa tête,
A mis en sûreté son illustre conquête :
Par tant de feints mépris elle qui t'abusait
Lui conservait ce cœur qu'elle me refusait,
Et ses dédains cachaient une faveur secrète,
Dont tu n'étais pour moi qu'un aveugle interprète.
L'œil d'un amant jaloux a bien d'autres clartés;
Les cœurs pour ses soupçons n'ont point d'obscurités;
Son amour lui fait jour jusques au fond d'une âme,
Pour y lire sa perte écrite en traits de flamme.
Elle me disait bien, l'ingrate, que son Dieu
Saurait, sans mon secours, la tirer de ce lieu;
Et sûre qu'elle était de celui de Didyme,
A se servir du mien elle eût cru faire un crime.
Mais aurait-on bien pris pour générosité
L'impétueuse ardeur de sa témérité?
Après un tel affront et de telles offenses,
M'aurait-on envié la douceur des vengeances?

CLÉOBULE.

Vous le verriez déjà si j'avais pu souffrir
Qu'en cet habit de fille on vous le vînt offrir.
J'ai cru que sa valeur et l'éclat de sa race
Pouvaient bien mériter cette petite grâce;
Et vous pardonnerez à ma vieille amitié
Si jusque-là, seigneur, elle étend sa pitié.
Le voici qu'Amintas [1] vous amène à main-forte.

PLACIDE.

Pourrai-je retenir la fureur qui m'emporte?

CLÉOBULE.

Seigneur, réglez si bien ce violent courroux,
Qu'il n'en échappe rien trop indigne de vous.

SCÈNE V.

PLACIDE, DIDYME, CLÉOBULE, PAULIN, AMINTAS, TROUPE.

PLACIDE.

Approche, heureux rival, heureux choix d'une ingrate,
Dont je vois qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
C'est donc pour t'enrichir d'un si noble butin
Qu'elle s'est obstinée à suivre son destin?
Et pour mettre ton âme au comble de sa joie
Cet esprit déguisé n'a point eu d'autre voie?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçu ta foi,
Et pris l'occasion de se donner à toi?

DIDYME.

Ah! seigneur, traitez mieux une vertu parfaite.

PLACIDE.

Ah! je sais mieux que toi comme il faut qu'on la traite!
J'en connais l'artifice et de tous ses mépris.
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris?
Ma perfide marâtre et mon tyran de père
Auraient-ils contre moi choisi ton ministère?
Et pour mieux t'enhardir à me voler mon bien,
T'auraient-ils promis grâce, appui, faveur, soutien?
Aurais-tu bien uni leurs fureurs à ton zèle,
Son amant tout ensemble et l'agent de Marcelle?
Qu'en as-tu fait enfin? où me la caches-tu?

DIDYME.

Derechef jugez mieux de la même vertu.
Je n'ai rien entrepris, ni comme amant fidèle,
Ni comme impie agent des fureurs de Marcelle,

[1] Je dois remarquer ici, en général, que toutes ces petites tromperies, des changements d'habits, des billets qu'on entend en un sens, et qui en signifient un autre, des oracles même à double entente, des méprises de subalternes qui ont mal vu ou qui n'ont vu que la moitié d'un événement, sont des inventions de la tragédie moderne : inventions petites, mesquines, imitées de nos romans; puérilités inconnues à l'antiquité, et dont il faut couvrir la faiblesse par quelque chose de grand et de tragique, comme vous avez vu dans *les Horaces* la méprise d'une suivante produire les plus grands mouvements. Le vieil Horace n'est admirable que parce qu'une domestique de la maison a été trop impatiente : c'est là créer beaucoup de rien; mais ici c'est entasser petitesses sur petitesses. (V.) — Voltaire critique ici, avec un courage qui lui fait honneur, des moyens qu'il a souvent employés dans ses pièces. La croix de diamants de Zaïre, le billet équivoque qu'elle reçoit de Nérestan, celui que Nanine écrit à Philippe Hombert, la lettre sans adresse d'Aménaïde à Tancrède, sont précisément ce qu'il appelle ici des inventions petites, mesquines, imitées de nos romans. Il est vrai que ces défauts sont rachetés par de très-grandes beautés; mais c'est en cela que l'ordonnance de Voltaire n'est pas toujours approuvée des connaisseurs, et que le cabinet lui est souvent moins favorable que le théâtre. (P.)

[1] Ce personnage ne figure pas sur la liste placée en tête de la pièce.

Ni sous l'espoir flatteur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de générosité :
Je le nommerais mieux, si vous pouviez comprendre
Par quel zèle un chrétien ose tout entreprendre.
La mort, qu'avec ce nom je ne puis éviter,
Ne vous laisse aucun lieu de vous inquiéter :
Qui s'apprête à mourir, qui court à ses supplices,
N'abaisse pas son âme à ces molles délices;
Et près de rendre compte à son juge éternel,
Il craint d'y porter même un désir criminel.
J'ai soustrait Théodore à la rage insensée,
Sans blesser sa pudeur de la moindre pensée :
Elle fuit, et sans tache, où l'inspire son Dieu.
Ne m'en demandez point ni l'ordre ni le lieu :
Comme je n'en prétends ni faveur, ni salaire,
J'ai voulu l'ignorer, afin de le mieux taire.

PLACIDE.

Ah! tu me fais ici des contes superflus :
J'ai trop été crédule, et je ne le suis plus.
Quoi! sans rien obtenir, sans même rien prétendre,
Un zèle de chrétien t'a fait tout entreprendre?
Quel prodige pareil s'est jamais rencontré?

DIDYME.

Paulin vous aura dit comme je suis entré;
Prêtez l'oreille au reste, et punissez ensuite
Tout ce que vous verrez de coupable en sa fuite.

PLACIDE.

Dis, mais en peu de mots, et sûr que les tourments
M'auront bientôt vengé de tes déguisements.

DIDYME.

La princesse, à ma vue également atteinte
D'étonnement, d'horreur, de colère et de crainte,
A tant de passions exposée à la fois,
A perdu quelque temps l'usage de la voix;
Aussi j'avais l'audace encor sur le visage
Qui parmi ces mutins m'avait donné passage,
Et je portais encor sur le front imprimé
Cet insolent orgueil dont je l'avais armé.
Enfin, reprenant cœur : « Arrête, me dit-elle,
« Arrête; » et m'allait faire une longue querelle;
Mais, pour laisser agir l'erreur qui la surprend,
Le temps était trop cher, et le péril trop grand;
Donc, pour la détromper : « Non, lui dis-je, madame,
« Quelque outrageux mépris dont vous traitez ma flamme,
« Je ne viens point ici comme amant indigné
« Me venger de l'objet dont je fus dédaigné;
« Une plus sainte ardeur règne au cœur de Didyme :
« Il vient de votre honneur se faire la victime,
« Le payer de son sang, et s'exposer pour vous
« A tout ce qu'oseront la haine et le courroux.
« Fuyez sous mon habit, et me laissez, de grâce,
« Sous le vôtre en ces lieux occuper votre place;
« C'est par ce moyen seul qu'on peut vous garantir :
« Conservez une vierge en faisant un martyr. »
Elle, à cette prière encor demi-tremblante,
Et mêlant à sa joie un reste d'épouvante,
Me demande pardon, d'un visage étonné,
De tout ce que son âme a craint ou soupçonné.
Je m'apprête à l'échange, elle à la mort s'apprête;
Je lui tends mes habits, elle m'offre sa tête,
Et demande à sauver un si précieux bien
Aux dépens de son sang, plutôt qu'au prix du mien;
Mais Dieu la persuade, et notre combat cesse.
Je vois, suivant mes vœux, échapper la princesse.

PAULIN.

C'était donc à dessein qu'elle cachait ses yeux,
Comme rouges de honte, en sortant de ces lieux?

DIDYME.

En lui disant adieu je l'en avais instruite;
Et le ciel a daigné favoriser sa fuite.
Seigneur, ce peu de mots suffit pour vous guérir :
Vivez sans jalousie, et m'envoyez mourir.

PLACIDE.

Hélas! et le moyen d'être sans jalousie,
Lorsque ce cher objet te doit plus que la vie?
Ta courageuse adresse à ses divins appas
Vient de rendre un secours que leur devait mon bras;
Et lorsque je me laisse amuser de paroles,
Tu t'exposes pour elle, ou plutôt tu t'immoles :
Tu donnes tout ton sang pour lui sauver l'honneur;
Et je ne serais pas jaloux de ton bonheur!
Mais ferais-je périr celui qui l'a sauvée,
Celui par qui Marcelle est pleinement bravée,
Qui m'a rendu ma gloire, et préservé mon front
Des infâmes couleurs d'un si mortel affront?
Tu vivras. Toutefois défendrai-je ta tête,
Alors que Théodore est ta juste conquête,
Et que cette beauté qui me tient sous sa loi
Ne saurait plus sans crime être à d'autres qu'à toi?
N'importe, si ta flamme en est mieux écoutée,
Je dirai seulement que tu l'as méritée;
Et sans plus regarder ce que j'aurai perdu,
J'aurai devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaisirs qui m'arrachaient la vie
Je n'ai plus que celui de te porter envie;
Je saurai bien le vaincre, et garder pour tes feux
Dans une âme jalouse un esprit généreux.
Va donc, heureux rival, rejoindre ta princesse,
Dérobe-toi comme elle aux yeux d'une tigresse :
Tu m'as sauvé l'honneur, j'assurerai tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moi-même à ton secours.

DIDYME.

Seigneur...

PLACIDE.

Ne me dis rien. Après de tels services
Je n'ai rien à prétendre à moins que tu périsses.
Je le sais, je l'ai dit; mais, dans ce triste état,
Je te suis redevable, et ne puis être ingrat.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULIN, CLÉOBULE.

PAULIN.

Oui, Valens pour Placide a beaucoup d'indulgence;
Il est même en secret de son intelligence :
C'était par cet arrêt lui qu'il considérait;
Et je vous ai conté ce qu'il en espérait.
Mais il hait des chrétiens l'opiniâtre zèle;
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle;
Il en sait le pouvoir, il en voit la fureur;
Et ne veut pas se perdre auprès de l'empereur :
Il ne veut pas périr pour conserver Didyme;
Puisqu'il s'est laissé prendre, il paîra pour son crime.
Valens saura punir son illustre attentat
Par inclination et par raison d'État;
Et si quelque malheur ramène Théodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,
Dût Placide lui-même après elle en mourir,
Par les mêmes motifs il la fera périr.
Dans l'âme il est ravi d'ignorer sa retraite,
Il fait des vœux au ciel pour la tenir secrète;
Il craint qu'un indiscret la vienne révéler,
Et n'osera rien plus que de dissimuler.

CLÉOBULE.

Cependant vous savez, pour grand que soit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme.
Piqué contre Marcelle, il cherche à la braver,
Et hasardera tout afin de le sauver.
Il a des amis prêts, il en assemble encore;
Et si quelque malheur vous rendait Théodore,
Je prévois des transports en lui si violents,
Que je crains pour Marcelle et même pour Valens.
Mais a-t-il condamné ce généreux coupable?

PAULIN.

Il l'interroge encor, mais en juge implacable.

CLÉOBULE.

Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu,
Pour tâcher à le vaincre, ou pour lui dire adieu.
Ah! qu'il dissiperait un dangereux orage,
S'il voulait à nos dieux rendre le moindre hommage!

PAULIN.

Quand de sa folle erreur vous l'auriez diverti,
En vain de ce péril vous le croiriez sorti.
Flavie est aux abois, Théodore échappée
D'un mortel désespoir jusqu'au cœur l'a frappée;
Marcelle n'attend plus que son dernier soupir :
Jugez à quelle rage ira son déplaisir;
Et si, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son époux lui voudra refuser sa victime.

CLÉOBULE.

Ah! Paulin, un chrétien à nos autels réduit
Fait auprès des Césars un trop précieux bruit;
Il leur devient trop cher pour souffrir qu'il périsse.
Mais je le vois déjà qu'on amène au supplice.

SCÈNE II.

PAULIN, CLÉOBULE, LYCANTE, DIDYME.

CLÉOBULE.

Lycante, souffre ici l'adieu de deux amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYCANTE.

J'en ai l'ordre, et je vais disposer ma cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Je ne mets point d'obstacle à vos derniers secrets;
Mais tranchez promptement d'inutiles regrets.

SCÈNE III.

CLÉOBULE, DIDYME, PAULIN.

CLÉOBULE.

Ce n'est point, cher ami, le cœur troublé d'alarmes
Que je t'attends ici pour te donner des larmes;
Un astre plus bénin vient d'éclairer tes jours :
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.

DIDYME.

Et j'y cours.
Pour la cause de Dieu s'offrir en sacrifice,
C'est courir à la vie, et non pas au supplice.

CLÉOBULE.

Peut-être dans ta secte est-ce une vision;
Mais l'heur que je t'apporte est sans illusion.
Théodore est à toi : ce dernier témoignage
Et de ta passion et de ton grand courage
A si bien en amour changé tous ses mépris,
Qu'elle t'attend chez moi pour t'en donner le prix.

DIDYME.

Que me sert son amour et sa reconnaissance,
Alors que leur effet n'est plus en sa puissance?
Et qui t'amène ici par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret,
Empêcher que ma joie à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encore un regard vers le monde?
Ainsi donc Théodore est cruelle à mon sort
Jusqu'à persécuter et ma vie et ma mort;
Dans sa haine et sa flamme également à craindre,
Et moi dans l'une et l'autre également à plaindre!

CLÉOBULE.

Ne te figure point d'impossibilité
Où tu fais, si tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte :

Donne à ton Dieu ton cœur, aux nôtres quelque feinte;
Un peu d'encens offert aux pieds de leurs autels
Peut égaler ton sort au sort des immortels.

DIDYME.

Et pour cela vers moi Théodore t'envoie?
Son esprit adouci me veut par cette voie?

CLÉOBULE.

Non, elle ignore encor que tu sois arrêté;
Mais ose en sa faveur te mettre en liberté;
Ose te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enlève en Égypte avec elle,
Où son cœur généreux te laisse entre ses bras
Être avec sûreté tout ce que tu voudras.

DIDYME.

Va, dangereux ami que l'enfer me suscite,
Ton damnable artifice en vain me sollicite :
Mon cœur, inébranlable aux plus cruels tourments,
A presque été surpris de tes chatouillements;
Leur mollesse a plus fait que le fer ni la flamme;
Elle a frappé mes sens, elle a brouillé mon âme;
Ma raison s'est troublée, et mon faible a paru :
Mais j'ai dépouillé l'homme, et Dieu ma secouru.
Va revoir ta parente, et dis-lui qu'elle quitte
Ce soin de me payer par delà mon mérite.
Je n'ai rien fait pour elle, elle ne me doit rien;
Ce qu'elle juge amour n'est qu'ardeur de chrétien :
C'est la connaître mal que de la reconnaître;
Je n'en veux point de prix que du souverain maître;
Et comme c'est lui seul que j'ai considéré,
C'est lui seul dont j'attends ce qu'il m'a préparé.
Si pourtant elle croit me devoir quelque chose,
Et peut avant ma mort souffrir que j'en dispose,
Qu'elle paie à Placide, et tâche à conserver
Des jours que par les miens je lui viens de sauver;
Qu'elle fuie avec lui, c'est tout ce que veut d'elle
Le souvenir mourant d'une flamme si belle.
Mais elle-même vient, hélas! à quel dessein?

SCÈNE IV.

DIDYME, THÉODORE, CLÉOBULE, PAULIN, LYCANTE.

(*Lycante suit Théodore, et entre incontinent chez Marcelle sans rien dire.*)

DIDYME.

Pensez-vous m'arracher la palme de la main,
Madame, et mieux que lui m'expliquant votre envie,
Par un charme plus fort m'attacher à la vie?

THÉODORE.

Oui, Didyme, il faut vivre et me laisser mourir;
C'est à moi qu'on en veut, c'est à moi de périr.

CLÉOBULE, *à Théodore*.

O dieux! qu'elle fureur aujourd'hui vous possède!
(*à Paulin.*)
Mais prévenons le mal par le dernier remède :
Je cours trouver Placide; et toi, tire en longueur
De Valens, si tu peux, la dernière rigueur.

SCÈNE V.

DIDYME, THÉODORE, PAULIN.

DIDYME.

Quoi! ne craignez-vous point qu'une rage ennemie
Vous fasse de nouveau traîner à l'infamie?

THÉODORE.

Non, non, Flavie est morte, et Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a tant fait d'horreur;
Je n'en ai rien à craindre, et Dieu me le révèle :
Ce n'est plus que du sang que veut cette cruelle;
Et quelque cruauté qu'elle veuille essayer,
S'il ne faut que du sang j'ai trop de quoi payer.
Rends-moi, rends-moi ma place assez et trop gardée.
Pour me sauver l'honneur je te l'avais cédée;
Jusque-là seulement j'ai souffert ton secours;
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Rends, Didyme, rends-moi le seul bien où j'aspire,
C'est le droit de mourir, c'est l'honneur du martyre.
A quel titre peux-tu me retenir mon bien?

DIDYME.

A quel droit voulez-vous vous emparer du mien?
C'est à moi qu'appartient, quoi que vous puissiez dire,
Et le droit de mourir, et l'honneur du martyre;
De sort comme d'habits nous avons su changer,
Et l'arrêt de Valens me le vient d'adjuger.

THÉODORE.

Tu t'obstines en vain, la haine de Marcelle...

SCÈNE VI.

MARCELLE, THÉODORE, DIDYME, PAULIN, LYCANTE, STÉPHANIE.

MARCELLE, *à Lycante*.

Avec quelque douceur j'en reçois la nouvelle;
Non que mes déplaisirs s'en puissent soulager,
Mais c'est toujours beaucoup que se pouvoir venger.

THÉODORE.

Madame, je vous viens rendre votre victime;
Ne le retenez plus, ma fuite est tout son crime :
Ce n'est qu'au lieu de moi qu'on le mène à l'autel;
Et puisque je me montre, il n'est plus criminel.
C'est pour moi que Placide a dédaigné Flavie;
C'est moi par conséquent qui lui coûte la vie.

DIDYME.

Non; c'est moi seul, madame, et vous l'avez pu voir,
Qui, sauvant sa rivale, ai fait son désespoir.

MARCELLE.

O couple de ma perte également coupable!
Sacriléges auteurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain débat vous vantez à l'envi,
Lorsque j'ai tout perdu, de me l'avoir ravi!
Donc jusques à ce point vous bravez ma colère
Qu'en vous faisant périr je ne vous puis déplaire,
Et que, loin de trembler sous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition!
Elle semble à tous deux porter un diadème;
Vous en êtes jaloux comme d'un bien suprême;
L'un et l'autre de moi s'efforce à l'obtenir :
Je puis vous immoler, et ne puis vous punir;
Et quelque sang qu'épande une mère affligée,
Ne vous punissant pas elle n'est pas vengée.
Toutefois Placide aime, et votre châtiment
Portera sur son cœur ses coups plus puissamment;
Dans ce gouffre de maux c'est lui qui ma plongée,
Et si je l'en punis je suis assez vengée.

THÉODORE, *à Didyme.*

J'ai donc enfin gagné, Didyme, et tu le vois,
L'arrêt est prononcé; c'est moi dont on fait choix,
C'est moi qu'aime Placide, et ma mort te délivre.

DIDYME.

Non, non, si vous mourez, Didyme vous doit suivre.

MARCELLE.

Tu la suivras, Didyme, et je suivrai tes vœux;
Un déplaisir si grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je aussi bien immoler à Flavie
Tous les chrétiens ensemble, et toute la Syrie!
Ou que ne peut ma haine avec un plein loisir
Animer les bourreaux qu'elle saurait choisir,
Repaître mes douleurs d'une mort dure et lente,
Vous la rendre à la fois et cruelle et traînante,
Et parmi les tourments soutenir votre sort,
Pour vous faire sentir chaque jour une mort!
Mais je sais le secours que Placide prépare;
Je sais l'effort pour vous que fera ce barbare;
Et ma triste vengeance a beau se consulter,
Il me faut ou la perdre ou la précipiter.
Hâtons-la donc, Lycante, et courons-y sur l'heure :
La plus prompte des morts est ici la meilleure;
N'avoir pour y descendre à pousser qu'un soupir,
C'est mourir doucement, mais c'est enfin mourir;
Et lorsqu'un grand obstacle à nos fureurs s'oppose,
Se venger à demi c'est du moins quelque chose.
Amenez-les tous deux.

PAULIN.

Sans l'ordre de Valens?
Madame, écoutez moins des transports si bouillants :
Sur son autorité c'est beaucoup entreprendre.

MARCELLE.

S'il en demande compte, est-ce à vous de le rendre?
Paulin, portez ailleurs vos conseils indiscrets,
Et ne prenez souci que de vos intérêts.

THÉODORE, *à Didyme.*

Ainsi de ce combat que la vertu nous donne,
Nous sortirons tous deux avec une couronne.

DIDYME.

Oui, madame, on exauce et vos vœux et les miens.
Dieu...

MARCELLE.

Vous suivrez ailleurs de si doux entretiens.
Amenez-les tous deux.

PAULIN, *seul.*

Quel orage s'apprête!
Que je vois se former une horrible tempête!
Si Placide survient, que de sang répandu!
Et qu'il en répandra s'il trouve tout perdu!
Allons chercher Valens; qu'à tant de violence
Il oppose, non plus une molle prudence,
Mais un courage mâle, et qui d'autorité,
Sans rien craindre...

SCÈNE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

Ah! Paulin, est-ce une vérité?
Est-ce une illusion? est-ce une rêverie?
Viens-je d'ouïr la voix de Marcelle en furie?
Ose-t-elle traîner Théodore à la mort?

PAULIN.

Oui, si Valens n'y fait un généreux effort.

VALENS.

Quel effort généreux veux-tu que Valens fasse,
Lorsque de tous côtés il ne voit que disgrâce?

PAULIN.

Faites voir qu'en ces lieux c'est vous qui gouvernez,
Qu'aucun n'y doit périr si vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos lois est-elle assujettie,
Pour souffrir qu'une femme y soit juge et partie?
Jugez de Théodore.

VALENS.

Et qu'en puis-je ordonner
Qui dans mon triste sort ne serve à me gêner?
Ne la condamner pas, c'est me perdre avec elle,
C'est m'exposer en butte aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de son frère, au courroux des Césars,
Et pour un vain effort courir mille hasards.
La condamner d'ailleurs, c'est faire un parricide,
C'est de ma propre main assassiner Placide,
C'est lui porter au cœur d'inévitables coups.

PAULIN.

Placide donc, seigneur, osera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante et sa cohorte;
Mais sur elle et sur eux il va fondre à main-forte,
Résolu de forcer pour cet objet charmant

Jusqu'à votre palais et votre appartement.
Prévenez ce désordre, et jugez quel carnage
Produit le désespoir qui s'oppose à la rage,
Et combien des deux parts l'amour et la fureur
Étaleront ici de spectacles d'horreur.

VALENS.

N'importe, laissons faire et Marcelle et Placide.
Que l'amour en furie ou la haine en décide;
Que Théodore en meure ou ne périsse pas,
J'aurai lieu d'excuser sa vie ou son trépas.
S'il la sauve, peut-être on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune hom-
Je l'en désavoûrai, j'irai l'en accuser, [me.
Les pousser par ma plainte à le favoriser,
A plaindre son malheur en blâmant son audace :
César même pour lui me demandera grâce;
Et cette illusion de ma sévérité
Augmentera ma gloire et mon autorité.

PAULIN.

Et s'il ne peut sauver cet objet qu'il adore?
Si Marcelle à ses yeux fait périr Théodore?

VALENS.

Marcelle aura sans moi commis cet attentat :
J'en saurai près de lui faire un crime d'État,
A ses ressentiments égaler ma colère,
Lui promettre vengeance, et trancher du sévère,
Et n'ayant point de part en cet événement,
L'en consoler en père un peu plus aisément.
Mes soins avec le temps pourront tarir ses larmes.

PAULIN.

Seigneur, d'un mal si grand c'est prendre peu d'alar-
Placide est violent, et pour la secourir [mes.
Il périra lui-même, ou fera tout périr.
Si Marcelle y succombe, appréhendez son frère,
Et si Placide y meurt, les déplaisirs d'un père.
De grâce, prévenez ce funeste hasard.
Mais que vois-je? peut-être il est déjà trop tard.
Stéphanie entre ici, de pleurs toute trempée.

VALENS.

Théodore à Marcellé est sans doute échappée,
Et l'amour de Placide a bravé son effort.

SCÈNE VIII.

VALENS, PAULIN, STÉPHANIE.

VALENS, *à Stéphanie.*

Marcelle a donc osé les traîner à la mort
Sans mon su, sans mon ordre? et son audace extrê-

STÉPHANIE. [me...

Seigneur, pleurez sa perte, elle est morte elle-même.

VALENS.

Elle est morte!

STÉPHANIE.

Elle l'est.

VALENS.

Et Placide a commis...

STÉPHANIE.

Non, ce n'est en effet ni lui ni ses amis;
Mais s'il n'en est l'auteur, du moins il en est cause.

VALENS.

Ah! pour moi l'un et l'autre est une même chose;
Et puisque c'est l'effet de leur inimitié,
Je dois venger sur lui cette chère moitié.
Mais apprends-moi sa mort, du moins si tu l'as vue.

STÉPHANIE.

De l'escalier à peine elle était descendue,
Qu'elle aperçoit Placide aux portes du palais,
Suivi d'un gros armé d'amis et de valets,
Sur les bords du perron soudain elle s'avance,
Et pressant sa fureur qu'accroît cette présence,
« Viens, dit-elle, viens voir l'effet de ton secours; »
Et sans perdre de temps en de plus longs discours,
Ayant fait avancer l'une et l'autre victime,
D'un côté Théodore, et de l'autre Didyme,
Elle lève le bras, et de la même main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le sein.

VALENS.

Quoi! Théodore est morte?

STÉPHANIE.

Et Didyme avec elle.

VALENS.

Et l'un et l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah! tout est pardonnable aux douleurs d'un amant,
Et quoi qu'ait fait Placide en son ressentiment...

STÉPHANIE.

Il n'a rien fait, seigneur; mais écoutez le reste :
Il demeure immobile à cet objet funeste;
Quelque ardeur qui le pousse à venger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur;
Il pâlit, il frémit, il tremble, il tombe, il pâme,
Sur son cher Cléobule il semble rendre l'âme.
Cependant, triomphante entre ces deux mourants,
Marcelle les contemple à ses pieds expirants,
Jouit de sa vengeance, et d'un regard avide
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide;
Et tantôt se repaît de leurs derniers soupirs,
Tantôt goûte à pleins yeux ses mortels déplaisirs,
Y mesure sa joie, et trouve plus charmante
La douleur de l'amant que la mort de l'amante,
Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal,
Pour être trop sensible il sent trop peu son mal;
En hait sa pâmoison qui la laisse impunie,
Au péril de ses jours la souhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle, haussant la voix :
« Je n'ai pas résolu de mourir à ton choix [1],

[1] Il y a dans ce récit quelques vers dignes de Corneille, et que Voltaire aurait pu faire remarquer. (P.)

« Dit-elle, ni d'attendre à rejoindre Flavie
« Que ta rage insolente ordonne de ma vie. »
A ces mots, furieuse, et se perçant le flanc
De ce même poignard fumant d'un autre sang,
Elle ajoute : « Va, traître, à qui j'épargne un crime;
« Si tu veux te venger, cherche une autre victime.
« Je meurs, mais j'ai de quoi rendre grâces aux dieux,
« Puisque je meurs vengée, et vengée à tes yeux. »
Lors même, dans la mort conservant son audace,
Elle tombe, et tombant elle choisit sa place,
D'où son œil semble encore à longs traits se soûler
Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

VALENS.

Et Placide?

STÉPHANIE.

J'ai fui, voyant Marcelle morte,
De peur qu'une douleur et si juste et si forte
Ne vengeât... Mais, seigneur, je l'aperçois qui vient.

VALENS.

Arrête, de faiblesse à peine il se soutient;
Et d'ailleurs à ma vue il saura se contraindre.
Ne crains rien. Mais, ô dieux! que j'ai moi-même à craindre[1]!

SCÈNE IX.

VALENS, PLACIDE, CLÉOBULE, PAULIN, STÉPHANIE, TROUPE.

VALENS.

Cléobule, quel sang coule sur ses habits?

CLÉOBULE.

Le sien propre, seigneur.

VALENS.

Ah! Placide! ah! mon fils!

PLACIDE.

Retire-toi, cruel!

VALENS.

Cet ami si fidèle
N'a pu rompre le coup qui t'immole à Marcelle!
Qui sont les assassins?

CLÉOBULE.

Son propre désespoir.

VALENS.

Et vous ne deviez pas le craindre et le prévoir?

CLÉOBULE.

Je l'ai craint et prévu jusqu'à saisir ses armes;
Mais comme après ce soin j'en avais moins d'alarmes,
Embrassant Théodore, un funeste hasard
A fait dessous sa main rencontrer ce poignard,
Par où ses déplaisirs trompant ma prévoyance...

VALENS.

Ah! fallait-il avoir si peu de défiance?

PLACIDE.

Rends-en grâces au ciel, heureux père et mari:
Par là t'est conservé ce pouvoir si chéri,
Ta dignité dans l'âme à ton fils préférée;
Ta propre vie enfin par là t'est assurée,
Et ce sang qu'un amour pleinement indigné
Peut-être en ses transports n'aurait pas épargné.
Pour ne point violer les droits de la naissance,
Il fallait que mon bras s'en mît dans l'impuissance:
C'est par là seulement qu'il s'est pu retenir,
Et je me suis puni de peur de te punir.
Je te punis pourtant, c'est ton sang que je verse;
Si tu m'aimes encor, c'est ton sein que je perce;
Et c'est pour te punir que je viens en ces lieux,
Pour le moins en mourant te blesser par les yeux.
Daigne ce juste ciel...

VALENS.

Cléobule, il expire!

CLÉOBULE.

Non, seigneur, je l'entends encore qui soupire,
Ce n'est que la douleur qui lui coupe la voix.

VALENS.

Non, non, j'ai tout perdu, Placide est aux abois:
Mais ne rejetons pas une espérance vaine,
Portons-le reposer dans la chambre prochaine;
Et vous autres, allez prendre souci des morts,
Tandis que j'aurai soin de calmer ses transports[1].

[1] Cette fin est funeste, mais elle n'est nullement touchante : pourquoi? parce qu'on ne s'intéresse à personne. A quoi bon intituler *tragédie chrétienne* ce malheureux ouvrage? Supposons que Théodore fût de la religion de ses pères, Marcelle n'en est pas moins furieuse de la perte de sa fille, que Placide a dédaignée, et qui est morte de la fièvre; elle n'en tue pas moins Théodore, elle ne s'en tue pas moins elle-même; Placide aussi ne s'arrache pas moins la vie, et le tout aux yeux du maître de la maison, le plus imbécile qu'on ait jamais mis sur le théâtre tragique : voilà quatre morts violentes, et tout est froid. Il ne suffit pas de répandre du sang, il faut que l'âme du spectateur soit continuellement remuée en faveur de ceux dont le sang est répandu. Ce n'est pas le meurtre qui touche, c'est l'intérêt qu'on prend aux malheureux. Jamais Corneille n'a cherché cette grande et principale partie de la tragédie; il a donné tout à l'intrigue, et souvent à l'intrigue plus embrouillée qu'intéressante; il a élevé l'âme quelquefois, il a excité l'admiration; il a prespue toujours négligé les deux grands pivots du tragique, la terreur et la pitié; il a fait très-rarement répandre des larmes.

[1] Si quelque chose peut étonner et confondre l'esprit humain, c'est que l'auteur de *Polyeucte* ait pu être celui de *Théodore*; c'est que le même homme qui avait fait la scène sublime dans laquelle Pauline demande à Sévère la grâce de son mari, ait pu présenter une héroïne dans un mauvais lieu, et accompagner une turpitude si odieuse et si ridicule de tous les mauvais raisonnements qu'une telle impertinence peut suggérer, de tous les accidents qu'une telle infamie peut fournir, et de tous les mauvais vers que le plus inepte des versificateurs n'aurait jamais pu faire. Comment ne se trouva-t-il personne qui empêchât l'auteur de *Cinna* de déshonorer ses talents par le choix [illegible] d'un tel sujet, et par une exécution aussi mauvaise que le [illegible] même? comment les comédiens osèrent-ils enfin représ[illegible] *Théodore?* (V.) — Voltaire ici n'est que juste, il ne l'est [illegible] moins dans la plupart de ses remarques sur cette malheur[illegible]

EXAMEN DE THÉODORE.

La représentation de cette tragédie n'a pas eu grand éclat[1], et, sans chercher des couleurs à la justifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ses défauts, et la croire mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurais tort de m'opposer au jugement du public; il m'a été trop avantageux en d'autres ouvrages pour le contredire en celui-ci; et si je l'accusais d'erreur ou d'injustice pour *Théodore*, mon exemple donnerait lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction que je vois la meilleure et la plus saine partie de mes juges imputer ce mauvais succès à l'idée de la prostitution, qu'on n'a pu souffrir, bien qu'on sût assez qu'elle n'aurait point d'effet, et que, pour en exténuer l'horreur, j'ai employé tout ce que l'art et l'expérience m'ont pu fournir de lumière; pouvant dire du quatrième acte de cette pièce, que je ne crois pas en avoir fait aucun où les diverses passions soient ménagées avec plus d'adresse, et qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent acteur. Dans cette disgrâce, j'ai de quoi congratuler à la pureté de notre scène, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre *des Vierges* de saint Ambroise, se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit, si, comme ce grand docteur de l'Église, j'eusse fait voir cette vierge dans le lieu infâme; si j'eusse décrit les diverses agitations de son âme pendant qu'elle y fut; si j'eusse peint les troubles qu'elle ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'est là-dessus que ce grand saint fait triompher cette éloquence qui convertit saint Augustin, et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, et, autant que je l'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs; et, après y avoir consumé toute mon industrie, la modestie de notre théâtre a désavoué ce peu que la nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connaître[2].

Je ne veux pas toutefois me flatter jusqu'à dire que cette fâcheuse idée ait été le seul défaut de ce poëme. A le bien examiner, s'il y a quelques caractères vigoureux et animés, comme ceux de Placide et de Marcelle, il y en a de traînants, qui ne peuvent avoir grand charme ni grand feu sur le théâtre. Celui de Théodore est entièrement froid : elle n'a aucune passion qui l'agite; et, là même où son zèle pour Dieu, qui occupe toute son âme, devrait éclater le plus, c'est-à-dire dans sa contestation avec Didyme pour le martyre, je lui ai donné si peu de chaleur, que cette scène, bien que très-courte, ne laisse pas d'ennuyer. Aussi, pour en parler sainement, une vierge et martyre sur un théâtre n'est autre chose qu'un terme qui n'a ni jambes ni bras, et par conséquent point d'action.

Le caractère de Valens ressemble trop à celui de Félix dans *Polyeucte*, et a même quelque chose de plus bas, en ce qu'il se ravale à craindre sa femme, et n'ose s'opposer à ses fureurs, bien que dans l'âme il tienne le parti de son fils. Tout gouverneur qu'il est, il demeure les bras croisés, au cinquième acte, quand il les voit prêts à s'entre-immoler l'un à l'autre, et attend le succès de leur haine mutuelle pour se ranger du côté du plus fort. La connaissance que Placide son fils a de cette bassesse d'âme, fait qu'il le regarde si bien comme un esclave de Marcelle, qu'il ne daigne pas s'adresser à lui pour obtenir ce qu'il souhaite en faveur de sa maîtresse, sachant bien qu'il le ferait inutilement : il aime mieux se jeter aux pieds de cette marâtre impérieuse, qu'il hait et qu'il a bravée, que de perdre des prières et des soupirs auprès d'un père qui l'aime dans le fond de l'âme et n'oserait lui rien accorder.

Le reste est assez ingénieusement conduit; et la maladie de Flavie, sa mort, et les violences des désespoirs de sa mère qui la venge, ont assez de justesse. J'avais peint des haines trop envenimées pour finir autrement; et j'eusse été ridicule, si j'eusse fait faire au sang de ces martyrs le même effet sur les cœurs de Marcelle et de Placide, que fait celui de Polyeucte sur ceux de Félix et de Pauline. La mort de Théodore peut servir de preuve à ce que dit Aristote, *que quand un ennemi tue son ennemi, il ne s'excite par là aucune pitié dans l'âme des spectateurs.* Placide en peut faire naître, et purger[1] ensuite ces forts attachements d'amour qui sont cause de son malheur; mais les funestes désespoirs de Marcelle et de Flavie, bien que l'une ni l'autre ne fasse de pitié, sont encore plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des mariages par force, et à ne se point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille entre des enfants dont les volontés ne s'y conforment point quand ils sont venus en âge de l'exécuter.

L'unité de jour et de lieu se rencontre en cette pièce; mais je ne sais s'il n'y a point une duplicité d'action, en ce que Théodore, échappée d'un péril, se rejette dans un autre de son propre mouvement. L'histoire le porte; mais la tragédie n'est pas obligée de représenter toute la vie de son héros ou de son héroïne, et doit ne s'attacher qu'à une action propre au théâtre. Dans l'histoire même, j'ai trouvé toujours quelque chose à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de sa vie aux bourreaux de Didyme. Elle venait d'échapper de la prostitution, et n'avait aucune assurance qu'on ne l'y condamnerait point de nouveau, et qu'on accepterait sa vie en échange de sa pudicité qu'on avait voulu sacrifier. Je l'ai sauvée de ce péril, non-seulement par une révélation de Dieu qu'on se contenterait de sa mort, mais encore par une raison assez vraisemblable, que Marcelle, qui vient de voir expirer sa fille unique entre ses bras, voudrait obstinément du sang pour sa vengeance; mais, avec toutes ces précautions, je ne vois pas comment je pourrais

pièce; mais que ses expressions sont amères! Lui-même en eût blâmé la violence, si elles étaient échappées à quelque contemporain de Corneille : devaient-elles lui paraître moins indécentes, parce que ce grand homme n'existait plus? (P.)

[1] Elle devrait avoir fait beaucoup de bruit; la prostitution avait dû révolter tout le monde. Les comédiens aujourd'hui n'oseraient représenter une pareille pièce, fût-elle parfaitement écrite. (V.)

[2] Tout ce qui précède se trouve déjà dans l'épître dédicatoire.

[1] Placide ne peut rien purger, et il serait à souhaiter que Corneille eût purgé le recueil de ses Œuvres de cette infâme pièce, si indigne de se trouver avec *le Cid* et *Cinna*. (V.) — Ne serait-il pas nécessaire aussi que Voltaire eût purgé son commentaire de ces expressions si dures et si peu convenables? (P.)

justifier ici cette duplicité de péril, après l'avoir condamnée dans l'*Horace*. La seule couleur qui pourrait y servir de prétexte, c'est que la pièce ne serait pas achevée, si on ne savait ce que devient Théodore après être échappée de l'infamie, et qu'il n'y a point de fin glorieuse ni même raisonnable pour elle que le martyre, qui est historique; du moins l'imagination ne m'en offre point. Si les maîtres de l'art veulent consentir que cette nécessité de faire connaître ce qu'elle devient suffise pour réunir ce nouveau péril à l'autre, et empêcher qu'il n'y ait duplicité d'action, je ne m'opposerai pas à leur jugement; mais aussi je n'en appellerai pas quand ils la voudront condamner.

FIN DE THÉODORE.



RODOGUNE,

PRINCESSE DES PARTHES,

TRAGÉDIE. — 1646.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

Rodogune se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaissance de votre bonté pour craindre que vous veuilliez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des grâces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la faiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur, qu'il s'emblait que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, MONSEIGNEUR, quels hommages peut-elle rendre à Votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essai furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre; et ce grand courage, qui n'avait encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avait lu des Alexandre et des César, sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale consternation où la perte de notre grand monarque nous avait plongés, enflait l'orgueil de nos adversaires en un tel point qu'ils osaient se persuader que du siége de Rocroi dépendait la prise de Paris; et l'avidité de leur ambition dévorait déjà le cœur d'un royaume dont ils pensaient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent si pleinement toutes leurs espérances, que ceux-là mêmes qui s'étaient promis tant de conquêtes sur nous virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes sur eux. Ce fut par là, MONSEIGNEUR, que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies, qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'État sous celui-ci, si elle n'eût en même temps effacé quelques-uns des malheurs qui s'étaient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg, et Norlinghen, étaient des lieux funestes pour la France : elle n'en pouvait entendre les noms sans gémir; elle ne pouvait y porter sa pensée sans soupirer; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachait des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glorieux sujets des actions de grâce qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Dispensez-moi, MONSEIGNEUR, de vous parler de Dunkerque : j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos havres en étaient comme assiégés; il n'en pouvait échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venaient de faire voile : et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois, d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée; d'autre côté, la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captives, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, MONSEIGNEUR, de profaner des effets si merveilleux et des attentes si hautes, par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions; et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très-inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble, très-obéissant,
et très-passionné serviteur,

CORNEILLE.

APPIAN ALEXANDRIN,

AU LIVRE

DES GUERRES DE SYRIE, SUR LA FIN.

« Démétrius, surnommé Nicanor, roi de Syrie, entre-« prit la guerre contre les Parthes, et, étant devenu leur « prisonnier, vécut dans la cour de leur roi Phraates, dont « il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Dio-« dotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône « de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre encore enfant, « fils d'Alexandre le bâtard, et d'une fille de Ptolomée. « Ayant gouverné quelque temps comme son tuteur, il se « défit de ce malheureux pupille, et eut l'insolence de « prendre lui-même la couronne sous un nouveau nom de « Tryphon qu'il se donna. Mais Antiochus, frère du roi « prisonnier, ayant appris à Rhodes sa captivité, et les « troubles qui l'avaient suivie, revint dans le pays, où, « ayant défait Tryphon avec beaucoup de peine, il le fit mou-« rir : de là il porta ses armes contre Phraates, lui rede-« mandant son frère; et, vaincu dans une bataille, il se « tua lui-même. Démétrius, retourné en son royaume, fut « tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches « en haine de cette seconde femme Rodogune qu'il avait « épousée, dont elle avait conçu une telle indignation, « que, pour s'en venger, elle avait épousé ce même An-« tiochus, frère de son mari. Elle avait eu deux fils de « Démétrius, l'un nommé Séleucus, et l'autre Antiochus, « dont elle tua le premier d'un coup de flèche, sitôt qu'il « eut pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle « craignît qu'il ne la voulût venger, soit que l'impétuosité « de la même fureur la portât à ce nouveau parricide. An-« tiochus lui succéda, qui contraignit cette mauvaise mère « de boire le poison qu'elle lui avait préparé. C'est ainsi « qu'elle fut enfin punie. »

Voilà ce que m'a prêté l'histoire, où j'ai changé les circonstances de quelques incidents, pour leur donner plus de bienséance. Je me suis servi du nom de Nicanor plutôt que de celui de Démétrius, à cause que le vers souffrait plus aisément l'un que l'autre. J'ai supposé qu'il n'avait pas encore épousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle, sans choquer les spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur père, si j'eusse suivi l'histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonnière, quoiqu'elle ne vînt jamais en Syrie; la haine de Cléopâtre pour elle, la proposition sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette princesse est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, et la jalouse fureur de cette mère qui se résout plutôt à perdre ses fils qu'à se voir sujette de sa rivale, ne sont que des embellissements, de l'invention, et des acheminements vraisemblables à l'effet dénaturé que me présentait l'histoire, et que les lois du poëme ne me permettaient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus, que j'avais fait trop honnête homme dans le reste de l'ouvrage, pour forcer à la fin sa mère à s'empoisonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de *Rodogune* plutôt que celui de *Cléopâtre*, sur qui tombe toute l'action tragique, et même on pourra douter si la liberté de la poësie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusques aux effets qui paraissent dans le cinquième, il n'y a rien que l'histoire avoue.

Pour le premier, je confesse ingénûment que ce poëme devait plutôt porter le nom de *Cléopâtre* que de *Rodogune*; mais ce qui ma fait en user ainsi, a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse reine d'Égypte, et ne confondît cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendait prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la reine; et je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement, que j'ai remarqué parmi nos anciens maîtres qu'ils se sont fort peu mis en peine de donner à leurs poëmes le nom des héros qu'ils y faisaient paraître, et leur ont souvent fait porter celui des chœurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que les personnages épisodiques, comme Rodogune : témoin *les Trachiniennes* de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que *la Mort d'Hercule*.

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à résoudre, et n'en voudrais pas donner mon opinion pour bonne : j'ai cru que, pourvu que nous conservassions les effets de l'histoire, toutes les circonstances, ou, comme je viens de les nommer, les acheminements, étaient en notre pouvoir; au moins je ne pense point avoir vu de règle qui restreigne cette liberté que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette tragédie; mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans *Héraclius*, que je viens de mettre sur le théâtre, ce sera en le donnant au public que je tâcherai de la justifier, si je vois que les savants s'en offensent, ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui en auront quelque scrupule m'obligeront de considérer les deux *Électre* de Sophocle et d'Euripide, qui, conservant le même effet, y parviennent par des voies si différentes, qu'il faut nécessairement conclure que l'une des deux est tout à fait de l'invention de l'auteur. Ils pourront encore jeter l'œil sur l'*Iphigénie in Tauris* [1], que notre Aris[illegible] nous donne pour exemple d'une parfaite tragédie, et qui [illegible] bien la mine d'être toute de même nature, vu qu'elle n'e[illegible] fondée que sur cette feinte que Diane enleva Iphigénie [illegible] sacrifice dans une nuée, et supposa une biche en sa pla[illegible] Enfin, ils pourront prendre garde à l'*Hélène* d'Euripide. [illegible] la principale action et les épisodes, le nœud et le déno[illegible]ment sont entièrement inventés sous des noms véritables.

Au reste, si quelqu'un a la curiosité de voir cette hi[illegible]toire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Justi[illegible] qui la commence au trente-sixième livre, et, l'ayant qu[illegible]tée, la reprend sur la fin du trente et huitième, et l'ache[illegible] au trente-neuvième. Il la rapporte un peu autrement, [illegible] ne dit pas que Cléopâtre tua son mari, mais qu'elle l'aba[illegible]donna, et qu'il fut tué par le commandement d'un des [illegible]pitaines d'un Alexandre qu'il lui oppose. Il varie au[illegible]

[1] L'Iphigénie en Tauride.

beaucoup sur ce qui regarde Tryphon et son pupille, qu'il nomme Antiochus, et ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se passa entre la mère et les deux fils.

Le premier livre *des Machabées*, aux chapitres 11, 13, 14 et 15, parle de ces guerres de Tryphon et de la prison de Démétrius chez les Parthes; mais il nomme ce pupille Antiochus, ainsi que Justin, et attribue la défaite de Tryphon à Antiochus, fils de Démétrius, et non pas à son frère, comme fait Appian, que j'ai suivi, et ne dit rien du reste.

Josèphe, au treizième livre *des Antiquités judaïques*, nomme encore ce pupille de Tryphon Antiochus, fait marier Cléopâtre à Antiochus, frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite et la mort de Tryphon, s'accorde avec Justin touchant la mort de Démétrius, abandonné et non pas tué par sa femme, et ne parle point de ce qu'Appian et lui rapportent d'elle et de ses deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

PERSONNAGES.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.
SÉLEUCUS, } fils de Démétrius et de Cléopâtre.
ANTIOCHUS, } fils de Démétrius et de Cléopâtre.
RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.
TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.
ORONTE, ambassadeur de Phraates.
LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit [1],
Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,

[1] A ce magnifique début, qui annonce la réunion entre la Perse et la Syrie, et la nomination d'un roi, etc., on croirait que ce sont des princes qui parlent de ces grands intérêts (quoiqu'un prince ne dise guère qu'un jour est pompeux) : ce sont malheureusement deux subalternes qui ouvrent la pièce. Corneille, dans son examen, dit qu'on lui reprocha cette faute : il était presque le seul qui eût appris aux Français à juger; avant lui, on n'était pas difficile. Il n'y a guère de connaisseurs quand il n'y a point de modèles. Les défauts de cette exposition sont : 1° qu'on ne sait point qui parle; 2° qu'on ne sait point de qui l'on parle; 3° qu'on ne sait point où l'on parle. Les premiers vers doivent mettre le spectateur au fait, autant qu'il est possible. (V.)

Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix;
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné [1],
De deux princes gémeaux [2] nous déclarer l'aîné :
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine [3],
Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimait à gêner [4]?
Rodogune, par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée [5],
Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE.

Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie [6].
J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roi Nicanor [7],
Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite [8],
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement [9].

[1] Quelle reine? elle n'est pas nommée dans cette scène. On ne dit point que l'on soit en Syrie, et il faudrait le dire d'abord. (V.) — Corneille en donne une raison dans l'argument qui précède la pièce. Il craignit que l'on ne confondît la Cléopâtre de Syrie avec celle d'Égypte, beaucoup plus célèbre Cette excuse ne couvre pas le défaut; une exposition plus claire et plus soignée n'eût permis aucune méprise. (P.)

[2] Le mot *jumeaux* n'était pas encore généralement reçu.

[3] *Sa haine* se rapporte à l'*époux*, qui est le substantif le plus voisin; cependant l'auteur entend la *haine* de Cléopâtre : ce sont de ces fautes de grammaire dans lesquelles Corneille, qui ne châtiait pas son style, tombe souvent, et dans lesquelles Racine ne tombe jamais depuis *Andromaque*. (V.)

[4] Le mot *gêner* ne signifie parmi nous qu'*embarrasser, inquiéter*. Ainsi Pyrrhus dit à Andromaque : *Ah! que vous me gênez!* Il vient, à la vérité, originairement de *géhène*, vieux mot tiré de la *Bible*, qui signifie *torture, prison;* mais jamais il n'est pris en ce dernier sens. (V.)

[5] Cela n'est pas français : une machine est *montée* par quelqu'un; une reine n'est pas *montée* au trône par une autre, et *se va voir montée* est ridicule. (V.)

[6] Pour *le*, etc. : ce *le* ne se rapporte à rien; *pour le mieux admirer* est un peu du style comique : *trouvez bon, je vous prie*, etc.; tout cela ressemble trop à une conversation familière de deux domestiques qui s'entretiennent des aventures de leurs maîtres sans aucun art. (V.)

[7] *Succès* veut dire au propre *événement heureux;* mais il est permis de dire *malheureux, mauvais, funeste succès*. (V.)

[8] Il semble qu'il ait pressé les Parthes de fuir : l'auteur veut dire que Nicanor poursuivait les Parthes fuyant. (V.)

[9] Le spectateur ne sait pas quel est ce Tryphon; il fallait le dire. (V.)

Voyant le roi captif, la reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée[1],
Et le sort, favorable à son lâche attentat,
Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'État.
La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages[2];
Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frère enlever à Memphis[3].
Là, nous n'avons rien su que de la renommée,
Qui, par un bruit confus diversement semée[4],
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements
Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant su nous réduire à ces seules murailles[5],
En forma tôt le siége[6], et, pour comble d'effroi,
Un faux bruit s'y coula[7] touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté, qui déjà dans son âme
Ne suivait qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choisir un époux.
Que pouvait-elle faire et seule et contre tous?
Croyant son mari mort, elle épousa son frère[8].
L'effet montra soudain ce conseil salutaire[9].
Le prince Antiochus, devenu nouveau roi[1],
Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi[2]:
La victoire attachée au progrès de ses armes
Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes[3];
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'État[4].
Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère
De remettre ses fils au trône de leur père[5],
Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.

[1] Un empire, un trône peut être ébranlé, mais non pas une couronne. Il faut toujours que la métaphore soit juste. (V.)

[2] *En sut mettre à l'abri* est louche et incorrect; le mot de *gages* seul n'a aucun sens, que quand il signifie appointements: il a reçu ses gages; mais il faut dire *les gages de mon hymen*, pour signifier *mes enfants*. (V.)

[3] *Me les fit enlever*, phrase louche. Elle peut signifier, *les fit enlever de mes bras*, ou *m'ordonna de les enlever*: en ce dernier sens, elle est mauvaise. *Enlever à Memphis* est impropre; elle les porta, les conduisit à Memphis, les cacha dans Memphis. *Enlever à Memphis* signifie tout le contraire, *enlever à* signifie *ôter à*, *dérober à*; *enlever le Palladium à Troie*, *enlever Hélène à Pâris*. *Élever*, au lieu d'*enlever*, ôterait toute équivoque. Peut-être y a-t-il eu dans la première édition une faute d'impression, qui a été répétée dans toutes les autres. (V.)

[4] Il ne faudrait pas imiter cette phrase, quoique l'idée soit intelligible; on ne dit pas *semer la renommée*, comme on dit, dans le discours familier, *semer un bruit*. *La renommée diversement semée par un bruit*, cela n'est pas français: la raison en est qu'un bruit ne sème pas, et que toute métaphore doit être d'une extrême justesse. (V.)

[5] Quelles sont ces murailles? ne fallait-il pas d'abord nommer Séleucie? Ce sont là des fautes contre l'art, non pas un manque de génie. Cet oubli des convenances ne diminue point le mérite de l'invention. (V.)

[6] *Tôt* ne se dit plus; il est devenu bas. (V.)

[7] *S'y coula* n'est pas du style noble. (V.)

[8] Il semble qu'elle épousa son propre frère: ne devait-on pas exprimer qu'elle épousa le frère de son mari? l'auteur ne devait-il pas lever cette petite équivoque avec d'autant plus de soin, qu'on pouvait épouser son frère en Perse, en Syrie, en Égypte, à Athènes, en Palestine? Ce n'est là qu'une très-légère négligence; mais il faut toujours faire voir combien il importe de parler purement sa langue, et d'être toujours clair. (V.)

[9] Montrer une chose bonne ou mauvaise, utile ou dangereuse, ne signifie pas montrer que cette chose est telle, prouver qu'elle est telle; il montrait ses blessures mortelles ne dit pas: il montrait que ses blessures étaient mortelles. (V.)

L'effet montra soudain ce conseil salutaire est une tournure elliptique qui sied très-bien à la poésie, et que Racine a imitée dans ces vers de *Bajazet*:

> J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
> Lui montrai d'Amurat le retour incertain.

Corneille sous-entend les deux mots dont la prose ne pourrait se passer: l'effet montra soudain *que* ce conseil *était* salutaire. Racine est plein d'ellipses plus hardies. Tout le monde connaît, tout le monde a cité ce vers d'Hermione dans *Andromaque*:

> Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?

Le poëte y sous-entend quatre mots qu'il sacrifie à la précision. (P.)

[1] Ce mot *nouveau* est de trop; il gâte le sens et le vers. (V.)

[2] On a déjà remarqué que l'*heur* ne se dit plus; mais on ne traine avec soi ni l'*heur* ni le *bonheur*: *trainer* donne toujours l'idée de quelque chose de douloureux ou d'humiliant: on traine sa misère, sa honte; on traine une vie obscure; les rois vaincus étaient trainés au Capitole. *Et trainé sans honneur autour de nos murailles*. Le mot *trainer* est encore heureusement employé pour signifier une douce violence, et alors il est mis pour *entrainer*: *Charmant, jeune, trainant tous les cœurs après soi*. (V.)

[3] Le mot est impropre: on ne rejette point des *alarmes* sur un autre comme on rejette une faute, un soupçon, etc., sur un autre; les *alarmes* sont dans les hommes, parmi les hommes, et non sur les hommes. On ne peut trop répéter que la propriété des termes est toujours fondée en raison. (V.) — On fait retomber ou l'on rejette sur l'ennemi l'épouvante qu'il avait d'abord causée. Les alarmes sont ici le synonyme d'épouvante; et, en prose même, nous ne verrions rien à reprendre dans cette expression de Corneille. (P.)

[4] Cela ressemble à un *gendre du gouverneur de toute la province*. On est malheureusement obligé de remarquer des négligences, des obscurités, des fautes presque à chaque vers. (V.)

[5] Il n'est pas dit que cette veuve de Nicanor était Cléopâtre, mère des deux princes, et que le roi Antiochus avait promis de rendre la couronne aux enfants du premier lit. Le spectateur a besoin qu'on lui débrouille cette histoire. Cléopâtre n'est pas nommée une seule fois dans la pièce. Corneille en donne pour raison qu'on aurait pu la confondre avec la Cléopâtre de César; mais il n'y a guère d'apparence que les spectateurs instruits, qui instruisent bientôt les autres, eussent pris cette reine de Syrie pour la maîtresse de César. Et puis comment cet Antiochus avait-il promis de rendre le royaume aux deux princes? devaient-ils régner tous deux ensemble? Tout cela est un peu confus dans le fond, et est exprimé confusément; plusieurs lecteurs en sont révoltés. On est plus indulgent à la représentation. (V.)

Ayant régné sept ans, son ardeur militaire[1]
Ralluma cette guerre où succomba son frère[2] :
Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
Pour en venger sur lui la prison et la mort[3].
Jusque dans ses états il lui porta la guerre;
Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre;
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
Je vous achèverai le reste une autre fois[4],
Un des princes survient[5].

(*Elle se veut retirer.*)

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice[6];
Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office[7].
Dans l'état où je suis triste et plein de souci[8],
Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.

[1] Ce mot *militaire* est technique, c'est-à-dire un terme d'art; le *pas militaire*, la *discipline militaire*, l'*ordre militaire de Saint-Louis*. Il faut en poésie employer les mots *guerrière*, *belliqueuse*. (V.)

[2] Rien ne fait mieux voir la nécessité absolue d'écrire purement, que l'erreur où jette ce mot *succomba*; il fait croire qu'un frère d'Antiochus succomba dans cette nouvelle guerre: point du tout; il est question du roi Nicanor, qui avait succombé dans la guerre précédente : il fallait *avait succombé*; cela seul jette des obscurités sur cette exposition. N'oublions jamais que la pureté du style est d'une nécessité indispensable. Quand on voit que celui qui conte cette histoire s'interrompt aux *mille beaux exploits* de cet Antiochus, *craint à l'égal du tonnerre*, et *qui donna bataille*, cette interruption, qui laisse le spectateur si peu instruit, lui ôte l'envie de s'instruire, et il a fallu tout l'art et toutes les ressources du génie de Corneille pour renouer le fil de l'intérêt. (V.)

[3] La construction est encore obscure et vicieuse; *en* se rapporte au frère, et *lui* se rapporte au Parthe. La difficulté d'employer les pronoms et les conjonctions, sans nuire à la clarté et à l'élégance, est très-grande en français. (V.)

[4] Est du style comique. (V.)

[5] On ne sait point quel prince; et Antiochus ne se nommant point, laisse le spectateur incertain. (V.)

[6] On ne sait encore si c'est Antiochus ou Séleucus qui parle; on ignore même que l'un est Antiochus, l'autre Séleucus. Il est à remarquer qu'Antiochus n'est nommé qu'au quatrième acte, à la scène troisième, et Séleucus à la scène cinquième, et que Cléopâtre n'est jamais nommée. Il fallait d'abord instruire les spectateurs. Le lecteur doit sentir la difficulté extrême d'expliquer tant de choses dans une seule scène, et de les énoncer d'une manière intéressante. Mais voyez l'exposition de *Bajazet*: il y avait autant de préliminaires dont il fallait parler; cependant quelle netteté! comme tous les caractères sont annoncés! avec quelle heureuse facilité tout est développé! quel art admirable dans cette exposition de *Bajazet!* (V.)

[7] *Bon office*. Jamais ce mot familier ne doit entrer dans le style tragique. (V.)

[8] *Plein de souci* n'est pas assez noble. (V.)

Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune[1],
Et de tous les mortels ce secret révélé
Me rend le plus content ou le plus désolé[2].
Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère[3],
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère,
Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre[4];
Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre[5],
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux[6] :
Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse[7],
Et puis par ce partage épargner les soupirs[8]

[1] Il vaudrait mieux qu'on sût déjà qui est Rodogune. Il est encore plus important de faire connaître tout d'un coup les personnages auxquels on doit s'intéresser, que les événements passés avant l'action. (V.)

[2] Il semble par la phrase que ce secret ait été révélé par tous les mortels. On n'insiste ici sur ces petites fautes que pour faire voir aux jeunes auteurs quelle attention demande l'art des vers. (V.)

[3] Est impropre et louche. *Voir dans le hasard* ne signifie pas : *Mon bien est au hasard, mon bien est hasardé;* cette expression n'est pas française. (V.)

[4] *Donc* ne doit presque jamais entrer dans un vers, encore moins le commencer. *Quoi donc* se dit très-bien, parce que la syllabe *quoi* adoucit la dureté de la syllabe *donc*.

Racine a dit :

Je suis donc un témoin de leur peu de puissance.

Mais remarquez que ce mot est glissé dans le vers, et que sa rudesse est adoucie par la voyelle qui le suit. Peu de nos auteurs ont su employer cet enchaînement harmonieux de voyelles et de consonnes. Les vers les mieux pensés et les plus exacts rebutent quelquefois : on en ignore la raison; elle vient du défaut d'harmonie. (V.)

[5] J'ai déjà remarqué qu'on ne rompt point un coup; on le pare, on le détourne, on l'affaiblit, on le repousse; de plus, on prononce ces mots comme *rompre le cou;* il faut éviter cette équivoque. Si l'expression *rompre un coup* est prise des jeux, comme, par exemple, du jeu de dés, où l'on dit *rompre le coup*, quand on arrête les dés de son adversaire, cette figure alors est indigne du style noble. (V.)

[6] On est étonné d'abord qu'un prince cède un trône pour avoir une femme. Cette seule idée fit tomber *Pertharite*, qui redemandait sa propre épouse, et dont la vertu pouvait excuser cette faiblesse. Mais, dans *Pertharite*, cette cession est la catastrophe : ici elle commence la pièce. Antiochus est déterminé par son amitié pour son frère Séleucus, ainsi que par son amour pour Rodogune. Ce qui déplait dans *Pertharite* ne déplait pas ici. Tout dépend des circonstances où l'auteur sait mettre ses personnages. Peut-être eût-il fallu qu'Antiochus eût paru éperdument amoureux, et qu'on s'intéressât déjà à sa passion, pour qu'on excusât davantage ce début par lequel il renonce au trône. (V.)

[7] Le mot propre, au dernier hémistiche du premier vers, est *incertain;* car ce droit d'aînesse n'est point *fâcheux* pour celui qui aura le trône et Rodogune : *fâcheux*, d'ailleurs, n'est pas noble. (V.)

[8] Il faut absolument *Et si je puis épargner des soupirs :* on

Qui naîtraient de ma peine ou de ses déplaisirs[1] !
Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
Que pour cette beauté je lui cède l'empire[2] ;
Mais porte-lui si haut la douceur de régner[3],
Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner[4] ;
Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connaître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

(Timagène s'en va, et le prince continue à parler à Laonice.)

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet[5],
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne,
S'il n'attachait les siens à sa seule personne,
Et ne la préférait à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

(Timagène rentre sur le théâtre.)

TIMAGÈNE.

Seigneur, le prince vient ; et votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème[6].

ANTIOCHUS.

Ah! je tremble; et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus[7].

SCÈNE III.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

SÉLEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée[8] ?

dit bien *je vous épargne des soupirs ;* mais on ne peut dire *j'épargne des soupirs,* comme on dit *j'épargne de l'argent.* (V.)

[1] Cela veut dire *de ma peine* ou *de sa peine.* Les déplaisirs et la peine ne sont pas des expressions assez fortes pour la perte d'un trône. (V.)

[2] *Pour cette beauté*, termes de comédie, et qui jettent une espèce de ridicule sur cette ambassade : *Va lui dire que je lui cède l'empire pour une beauté.* (V.)

[3] On ne porte point haut une douceur ; cela est impropre, négligé, et peu français. Racine dit : *Œnone, fais briller la couronne à ses yeux :* c'est ainsi qu'il faut s'exprimer. (V.)

[4] *Qu'il se laisse éblouir* est le mot propre ; mais *se laisser gagner à un éclat* affaiblit cette belle idée. (V.)

[5] *Ce cher objet* n'est-il pas un peu du style de l'idylle ? le ton de la pièce n'est pas jusqu'à présent au-dessus de la haute comédie, et est trop vicieux. (V).

[6] Quel prince? le spectateur peut-il savoir si c'est Séleucus ou Antiochus? La réponse de Timagène ne semble-t-elle pas un reproche? et si ce Timagène était un homme de cœur, son discours sec ne paraîtrait-il pas signifier : *Chargez-vous vous-même d'une proposition si humiliante; dites vous-même à votre frère que vous renoncez au droit de régner?* (V.)

[7] Antiochus, qui tremble que son frère n'accepte pas l'empire, a-t-il des sentiments bien élevés? ne devrait-il pas préparer les spectateurs à cette aversion qu'il a montrée pour régner? J'ai vu de bons critiques penser ainsi : je soumets au public leur jugement et mes doutes. (V.)

[8] On ne sait point encore que c'est Séleucus qui parle. Il était aisé de remédier à ce petit défaut. (V.)

ANTIOCHUS.

Parlez ; notre amitié par ce doute est blessée

SÉLEUCUS.

Hélas! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui ;
C'en est le fondement, la liaison, le gage,
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie[1].

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchait, mon frère, également ;
Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remède[2].

SÉLEUCUS.

Si je le veux! bien plus, je l'apporte et vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en soi[3].
Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envîrai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriserons ce faible droit d'aînesse,
Vous, satisfait du trône, et moi, de la princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas!

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui, de la même main qui me cède un empire,
M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire?

SÉLEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-même ; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi ! l'estimez-vous tant ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! l'estimez-vous moins ?

[1] Pourquoi *trop de honte ?* y a-t-il de la honte à n'être pas l'aîné? et, s'il est honteux de ne pas régner, pourquoi céder le trône si vite ? (V.)

[2] Ce vers est de la haute comédie. On a déjà dit que cet usage dura trop longtemps. (V.)

[3] Il paraît singulier que Séleucus ait précisément la même idée que son frère. Il y a beaucoup d'art à les représenter unis de l'amitié la plus tendre ; n'y en a-t-il point un peu trop à leur faire naître en même temps une idée si contraire au caractère de tous les princes ? cela est-il bien naturel ? peut-être que non. Cependant les deux frères intéressent : pourquoi ? parce qu'ils s'aiment ; et le spectateur voit déjà dans quel embarras ils vont se précipiter l'un et l'autre. (V.)

SÉLEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die [1].

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frère?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi [2];
C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.
J'espérais que l'éclat dont le trône se pare
Toucherait vos désirs plus qu'un objet si rare;
Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu,
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah! déplorable prince!

SÉLEUCUS.

Ah! destin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère!

SÉLEUCUS.

O mon cher frère! ô nom pour un rival trop doux [3]!
Que ne ferais-je point contre un autre que vous!

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle?

SÉLEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle [4]?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre [5], et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire:
Cet effort de vertu couronne sa mémoire;
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cède est un lâche, et ne sait pas aimer [1].
De tous deux Rodogune a charmé le courage;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage:
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.
La couronne entre nous flotte encore incertaine;
Mais sans incertitude elle doit être reine.
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet!
Régnons; l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, et reprise pour elle;
Et ce trône, où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer:
C'est dans notre destin le seul conseil à prendre;
Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.
Ces deux siéges fameux de Thèbes et de Troie [2],
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie [3],
N'eurent pour fondements à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le sort a réunis.
Il sème entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie;
Un même espoir du sceptre est permis à tous deux;
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.

[1] Ces discours sont d'un style familier; et *il faut que je le die* est plus qu'inutile; car, lorsqu'on se sert de ces tours: *il faut que je le dise, que je l'avoue, que j'en convienne*, c'est pour exprimer sa répugnance. *Mon ennemi a des vertus, il faut que j'en convienne; je vais vous apprendre une chose désagréable, mais il faut que je la dise.* Séleucus n'a aucune répugnance à dire que Rodogune est préférable aux trônes de l'Asie. (V.)

[2] Plusieurs critiques demandent comment deux frères si unis, et qui n'ont tous deux qu'un même sentiment, ont pu se cacher une passion dont l'aveu involontaire échappe à tous ceux qui l'éprouvent? comment ne se sont-ils pas au moins soupçonnés l'un l'autre d'être rivaux? Quoi! tous deux débutent par se céder le trône pour une maîtresse! A peine serait-il permis d'abandonner son droit à une couronne pour une femme dont on serait adoré; et deux princes commencent par préférer à l'empire une femme à laquelle ils n'ont pas seulement déclaré leur amour. C'est au lecteur à s'interroger lui-même, à se demander quel effet cette idée fait sur lui, si ce double sacrifice est vraisemblable, s'il n'est pas un peu romanesque; mais aussi il faut considérer que ces princes ne cèdent pas absolument le trône, mais un droit incertain au trône: voilà ce qui les justifie. (V.)

[3] Ceci répare tout d'un coup ce que leur proposition semble avoir de trop avilissant et de trop concerté; mais ces répétitions par écho, *que ne ferais-je point contre un autre!* sont-elles assez nobles, assez tragiques, et d'un assez bon goût? (V.)

[4] Cette apostrophe à l'amour est-elle digne de la tragédie? (V.)

[5] Cette réponse ne sent-elle pas un peu plus l'idylle que la tragédie? Remarquez que Racine, qui a tant traité l'amour, n'a jamais dit: *l'amour doit vaincre*. Il n'y a pas une maxime pareille, même dans *Bérénice*. En général, ces maximes ne touchent jamais. Tous ceux qui ont dit que Racine sacrifiait tout à l'amour, et que les héros de Corneille étaient toujours supérieurs à cette passion, n'avaient pas examiné ces deux auteurs. Il est très-commun de lire, et très-rare de lire avec fruit. (V.)

[1] Cette maxime n'est-elle pas encore plus convenable à un berger qu'à un prince? *Qui cède sa maîtresse est un lâche, et ne sait pas aimer; et qui cède un trône est un grand cœur.* Avouons que dans *Cyrus* ni dans *Clélie* on ne trouve point de sentences amoureuses d'une semblable afféterie. Louis Racine, fils de l'immortel Jean Racine, s'élève avec force contre ces idées, dans son *Traité de la Poésie*, page 355, et ajoute: « La « femme qui mérite ce grand sacrifice est cependant une femme « très-peu estimable; et l'on peut remarquer que, dans les tragé- « dies de Corneille, toutes ces femmes adorées par leurs amants « sont, par les qualités de leur âme, des femmes très-communes; « ce n'est que par la beauté que Cléopâtre captive César, et « qu'Émilie a tout empire sur Cinna. » Cet auteur judicieux en excepte sans doute Pauline, qui immole si noblement son amour à son devoir. Ajoutons à cette remarque que les deux frères disent leurs secrets devant deux subalternes, et que Timagène est le confident des amours des deux frères. Comment ces deux frères, qui sont si unis, ne se sont-ils pas avoué ce qu'ils ont avoué à un domestique? (V.)

[2] Les citations des siéges de Troie et de Thèbes sont peut-être étrangères à ce qui se passe. Ne pourrait-on pas dire: *Non erat his exemplis, his sermonibus locus?* (V.)

[3] On ne met point en sang une ville, on ne la met point en proie; on la livre, on l'abandonne en proie. (V.)

Tout va choir en ma main ou tomber en la vôtre [1].
En vain votre amitié tâchait à partager;
Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mère,
Va combler l'un de gloire, et l'autre de misère.
Que de sujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un si faible arrêt!
Que de sources de haine! Hélas! jugez le reste [2],
Craignez-en avec moi l'événement funeste,
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie [3]:
Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour;
Et de notre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frère?

SÉLEUCUS.

Ah! que vous me pressez!
Je le voudrai du moins, mon frère, et c'est assez;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavoûrai mon cœur s'il en soupire.

[1] Le mot *choir*, même du temps de Corneille, ne pouvait être employé pour tomber en partage. (V.)

[2] *Jugez du reste* était l'expression propre; mais elle n'en est pas plus digne de la tragédie : juger quelque chose, c'est porter un arrêt; juger de quelque chose, c'est dire son sentiment. (V.)

[3] *Ne versera que joie* ne se dirait pas aujourd'hui, et c'était même alors une faute : on ne verse point joie. La scène est belle pour le fond, et les sentiments l'embellissent encore. On demande à présent un style plus châtié, plus élégant, plus soutenu : on ne pardonne plus ce qu'on pardonnait à un grand homme qui avait ouvert la carrière; et c'est à présent surtout qu'on peut dire :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Quand des pièces romanesques réussissent de nos jours au théâtre par les situations, si elles fourmillent de barbarismes, d'obscurités, de vers durs, elles sont regardées par des connaisseurs comme de très-mauvais ouvrages. Je crois que, malgré tous ses défauts, cette scène doit toujours réussir au théâtre. L'amitié tendre des deux frères touche d'abord : on excuse leur dessein de céder le trône, parce qu'ils sont jeunes, et qu'on pardonne tout à la jeunesse passionnée et sans expérience, mais surtout parce que leur droit au trône est incertain. La bonne foi avec laquelle ces princes se parlent doit plaire au public. Leurs réflexions que Rodogune doit appartenir à celui qui sera nommé roi, forment tout d'un coup le nœud de la pièce; et le triomphe de l'amitié sur l'amour et sur l'ambition finit cette scène parfaitement. (V.)

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments.
Mais allons leur donner le secours des serments,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS.

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

SCÈNE IV.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la couronne [1]?

TIMAGÈNE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne;
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur.
Mais, de grâce, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée [2],
Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
Sur l'une et l'autre armée également heureuse,
Virent longtemps voler la victoire douteuse;
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus [3], percé de mille coups,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les restes de sa vie,
Et préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par sa main acheva de mourir.
La reine ayant appris cette triste nouvelle,
En reçut tôt après une autre plus cruelle :
Que Nicanor vivait; que, sur un faux rapport,
De ce premier époux elle avait cru la mort;
Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
Son âme à l'imiter s'était déterminée,
Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
Il allait épouser la princesse sa sœur [4],
C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère
Trouve encor les appas qu'avait trouvés leur père [5].

[1] *Mériter plus dignement* signifie, à la lettre, *être digne plus dignement :* c'est un pléonasme; mais la faute est légère. (V.)

[2] Ces discours de confidents, cette histoire interrompue et recommencée, sont condamnés universellement.

> Tous deux, débrouillant mal une pénible intrigue,
> D'un divertissement me font une fatigue. (V.)

[3] *Si bien que, tôt après, piqué jusqu'au vif*, expressions trop familières qu'il faut éviter. (V.)

[4] Sœur de qui? ce n'est pas de Cléopâtre, c'est Rodogune. Elle est nommée, dans la liste des personnages, sœur de Phraates, roi des Parthes; on n'est pas plus instruit pour cela, et le nom de Phraates n'est pas prononcé dans la pièce. (V.)

[5] Cet *encor* semble dire que Rodogune a conservé sa beauté.

La reine envoie en vain pour se justifier [1];
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable;
Et son amour nouveau la veut croire coupable :
Son erreur est un crime; et, pour l'en punir mieux
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadème
Pour ceindre une autre tête en sa présence même;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité [2],
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfants qui naîtraient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colère et d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amants, et court comme à la proie [3],
La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre ou de le prévenir [4].
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
Et, changeant à regret son amour en horreur [5],
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte partout sa rage [6],
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin ? les Parthes sont défaits;
Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine;
Rodogune captive est livrée à sa haine.
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,
Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.
La reine, à la gêner prenant mille délices [7],
Ne commettait qu'à moi l'ordre de ses supplices [8];
Mais, quoi que m'ordonnât cette âme toute en feu [9],
Je promettais beaucoup, et j'exécutais peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance [1];
Sur nous à main armée il fond en diligence [2],
Nous surprend, nous assiége, et fait un tel effort,
Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage [3];
Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,
Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter;
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter [4].
La reine de l'Égypte a rappelé nos princes
Pour remettre à l'aîné son trône et ses provinces.
Rodogune a paru, sortant de sa prison,
Comme un soleil levant dessus notre horizon.
Le Parthe a décampé [5], pressé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ses terres;
D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui [6];
La paix finit la haine [7], et, pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGÈNE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour;
Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connaissant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGÈNE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence [8],
Et peut-être à dessein je la vois qui s'avance [9].
Adieu : je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir [10].

que les deux fils la trouvent aussi belle que le père l'avait trouvée. Le théâtre, qui permet l'amour, ne permet point qu'on aime une femme uniquement parce qu'elle est belle : un tel amour n'est jamais tragique. (V.)

[1] Ce tour n'est pas assez élégant; il est un peu de gazette. (V.)

[2] On ne voit pas ce que c'est que l'*autorité* d'un hymen, ni pourquoi ce second mariage eût été plus respectable en présence de l'épouse répudiée, ni pourquoi cette insulte à Cléopâtre eût mieux assuré le trône aux enfants d'un second lit. (V.)

[3] Plaignons ici la gêne où la rime met la poésie. Ce *plein de joie* est pour rimer à *proie* : et *comme à la proie* est encore une faute; car pourquoi ce *comme?* (V.)

[4] *Se résout de se perdre* est un solécisme. Je me résous *à*, je résous *de*; il s'est résolu à mourir; il a résolu de mourir. (V.)

[5] On peut faire la guerre, se venger, commettre un crime, à regret, mais on n'a point de l'horreur à regret. (V.)

[6] Il valait mieux dire *se mêle aux combattants.* (V.)

[7] On prend plaisir, et non des délices à quelque chose; et on n'en prend point mille. (V.)

[8] Il fallait *le soin de ses supplices;* on ne commet point un ordre. (V.)

[9] *Âme toute en feu*, expression triviale pour rimer à *peu.* Dans quelle contrainte la rime jette! (V.)

[1] Cet *en* est mal placé; il semble que le Parthe jure la vengeance du peu. (V.)

[2] Expression trop commune. (V.)

[3] Ce mot indéfini *de l'avantage* ne peut être admis ici : il faut *de cet avantage*, ou *de son avantage.* (V.)

[4] Cela est louche et obscur; il semble qu'on aille exécuter ce qu'on a écouté. (V.)

[5] Expressions trop négligées; mais il y a un grand germe d'intérêt dans la situation que Timagène expose. Il eût été à désirer que les détails eussent été exprimés avec plus d'élégance : on a remarqué déjà que Racine est le premier qui ait eu ce talent. (V.)

[6] Il fallait *d'ennemi qu'il était. Je me fais votre ami d'un ennemi* n'est pas français : on pourrait dire : *d'un ennemi je suis devenu un ami.* (V.)

[7] La haine finit; on ne la finit pas. (V.)

[8] *Mal propre* ne doit pas entrer dans le style noble; et que Timagène soit propre ou non à une confidence, c'est un trop petit objet. (V.)

[9] A quel dessein? (V.)

[10] Timagène doit du respect à Rodogune, indépendamment de ce mariage; et il doit se retirer quand elle veut parler à sa confidente. (V.)

SCÈNE V.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrète glace [1] :
Je tremble, Laonice, et te voulais parler,
Ou pour chasser ma crainte ou pour m'en consoler [2].

LAONICE.

Quoi! madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de respect [3];
Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser un précipice [4];
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés :
Et un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine [5].

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement;
La paix souvent n'y sert que d'un amusement [6];
Et, dans l'État où j'entre, à te parler sans feinte [7],
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte [8].
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux États
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats [1] :
J'oublie et pleinement toute mon aventure;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé [2]
Un vif ressentiment dont il le croit blessé [3];
Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie;
Et, toujours alarmé de cette illusion,
Sitôt qu'il peut le perdre il prend l'occasion.
Telle est pour moi la reine.

LAONICE.

Ah! madame, je jure
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un désespoir jaloux
Où força son courage un infidèle époux [4].
Si, teinte de son sang et toute furieuse,
Elle vous traita lors en rivale odieuse,
L'impétuosité d'un premier mouvement
Engageait sa vengeance à ce dur traitement;
Il fallait un prétexte à vaincre sa colère,
Il y fallait du temps, et, pour ne rien vous taire,
Quand je me dispensais à lui mal obéir [5],
Quand en votre faveur je semblais la trahir,
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie [6]
Elle en dissimulait la meilleure partie;

[1] *Coule une glace* n'est pas du style noble, et la glace ne coule point. (V.)

[2] Cet *en* se rapporte à la *crainte* par la phrase : il semble qu'elle veuille se consoler de sa crainte. Il faut éviter soigneusement ces amphibologies. (V.)

[3] *La fortune ne traite point avec respect* : toutes ces expressions impropres, hasardées, lâches, négligées, employées seulement pour la rime, doivent être soigneusement bannies. (V.)

[4] La poésie française marche trop souvent avec le secours des antithèses, et ces antithèses ne sont pas toujours justes : comment *un hymen cache-t-il un supplice?* comment *un trône creuse-t-il un précipice?* Le précipice peut être creusé sous le trône, et non par lui. L'antithèse des *premiers fers et des nouveaux, des biens et des maux*, vient ensuite. Cette figure tant répétée est une puérilité dans un rhéteur, à plus forte raison dans une princesse. (V.)

[5] On ne doit jamais se servir de la particule *en* dans ce cas-ci; il fallait : *la paix qu'elle a jurée a dû calmer sa haine.* Cet *en* n'est pas français; on ne dit point : *j'en crains le courroux, j'en vois l'amour*, pour *je crains son courroux, je vois son amour.* (V.) — Voilà une de ces corrections heureuses que les comédiens devraient s'empresser d'adopter. (P.)

[6] Ces réflexions générales et politiques sont-elles d'une jeune femme? Qu'est-ce que la paix qui sert d'amusement à la haine? (V.)

[7] On n'entre point dans un état; cela est prosaïque et impropre. (V.)

[8] Cela ressemble trop à un vers de parodie. (V.)

[1] Elle n'a point parlé de ces attentats : l'auteur les a en vue; il répond à son idée; mais Rodogune, par ce mot *tels*, suppose qu'elle a dit ce qu'elle n'a point dit. Cependant le spectateur est si instruit des attentats de Cléopâtre, qu'il entend aisément ce que Rodogune veut dire. Je ne remarque cette négligence, très-légère, que pour faire voir combien l'exactitude du style est nécessaire. (V.)

[2] Maxime toujours trop générale, dissertation politique qui est un peu longue, et qui n'est pas exprimée avec assez d'élégance et de force. *De cette nature que... jamais ne s'y fie*, etc.; il vaut toujours mieux faire parler le sentiment; c'est là le défaut ordinaire de Corneille : Rodogune se plaignant de Cléopâtre, et exprimant ce qu'elle craint d'un tel caractère, ferait bien plus d'effet qu'une dissertation. Peut-être que Corneille a voulu préparer un peu par ce ton politique la proposition atroce que fera Rodogune à ses amants; mais aussi toutes ces sentences, dans le goût de Machiavel, ne préparent point aux tendresses de l'amour, et à ce caractère d'innocence timide que Rodogune prendra bientôt : cela fait voir combien cette pièce était difficile à faire, et de quel embarras l'auteur a eu à se tirer. (V.)

[3] Blessé d'un ressentiment! Une injure blesse; et le ressentiment est la blessure même. (V.)

[4] *Oublier un désespoir*, et *un désespoir jaloux, où un infidèle époux a forcé son courage!* Presque toutes les scènes de ce premier acte sont remplies de barbarismes ou de solécismes intolérables. Est-ce là l'auteur des belles scènes de *Cinna?* (V.)

[5] Ce vers n'est pas français : on se dispense d'une chose, et non à une chose. (V.)

[6] *Repentie* ne l'est pas non plus, du moins aujourd'hui : on ne peut pas dire cette princesse *repentie*. Mais pourquoi n'emploierions-nous pas une expression nécessaire dont l'équivalent est reçu dans toutes les langues de l'Europe? (V.)

Que, se voyant tromper, elle fermait les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisait mieux.
A présent que l'amour succède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère;
Et si de cet amour je la voyais sortir [1],
Je jure de nouveau de vous en avertir :
Vous savez comme quoi je vous suis toute acquise [2].
Le roi souffrirait-il d'ailleurs quelque surprise ?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore :
Connaissant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi ! sont-ils des sujets indignes de vos feux?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite [3],
Un avantage égal pour eux me sollicite [4];
Mais il est malaisé, dans cette égalité,
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer [5].
C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence;
Je crois voir l'autre encore avec indifférence;
Mais cette indifférence est une aversion
Lorsque je la compare avec ma passion.
Étrange effet d'amour! incroyable chimère [6]!
Je voudrais être à lui si je n'aimais son frère;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme [1] ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon âme [2] :
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage;
L'hymen me le rendra précieux à son tour [3],
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée [4].

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher?

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher [5] !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine [6];
Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur :
Ma rougeur trahirait les secrets de mon cœur [7],
Et je te voudrais mal de cette violence
Que ta dextérité ferait à mon silence;
Même, de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse.

[1] *Sortir d'un amour!* De telles impropriétés, de telles négligences révoltent trop l'esprit du lecteur. (V.)

[2] *Comme quoi* ne se dit pas davantage; et *toute acquise* est du style comique. (V.)

[3] *Avoir même sang* est encore un barbarisme; ils sont du même sang, ils sont nés, formés du même sang : il y avait plus d'une manière de se bien exprimer. (V.)

[4] Un avantage ne sollicite point, et il n'y a point d'avantage dans l'égalité. (V.)

[5] C'est toujours le poëte qui parle; ce sont toujours des maximes : la passion ne s'exprime pas ainsi. Ces vers sont agréables, quoique *dont par le doux rapport* ne soit point français; mais *ces âmes qui se laissent piquer*, et *ces je ne sais quoi*, appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Ces vers ressemblent à ceux de *la Suite du Menteur : Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre*, comme on l'a déjà remarqué. Cependant ces quatre vers, tout éloignés qu'ils sont du style de la véritable tragédie, furent toujours regardés comme un chef-d'œuvre du développement du cœur humain, avant qu'on vît les chefs-d'œuvre véritables de Racine en ce genre. (V.)

[6] Elle voudrait bien être à Séleucus, si elle n'aimait pas Antiochus; ce n'est pas là une chimère incroyable; mais cet examen, cette dissertation, cette comparaison de ses sentiments pour les deux frères, ne sont-ils pas l'opposé de la tragédie? (V.)

[1] N'est-ce pas là un discours de soubrette? (V.)

[2] *Tirer* n'est pas noble; cet *en* rend la phrase incorrecte et louche. (V.)

[3] *A son tour* est de trop; mais il faut rimer au mot *amour :* cette gêne extrême se fait sentir à tout moment. (V.)

[4] Ces vers sont dans le style comique. Racine seul a su ennoblir ces sentiments, qui demandent les tours les plus délicats. (V.)

[5] Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher!

est d'une jeune fille timide et vertueuse qui craint d'aimer; c'est au lecteur à voir si cette timide innocence s'accorde avec ces maximes de politique que Rodogune a étalées, et surtout avec la conduite qu'elle aura. (V.)

[6] Quoi que vous me cachiez, aisément je devine,

est d'une soubrette. (V.)

[7] Remarquez que tous les discours de Rodogune sont dans le caractère d'une jeune personne qui craint de s'avouer à elle-même les sentiments tendres et honnêtes dont son cœur est touché. Cependant Rodogune n'est point jeune; elle épousa Nicanor lorsque les deux frères étaient en bas âge; ils ont au moins vingt ans. Cette rougeur, cette timidité, cette innocence, semblent donc un peu outrées pour son âge; elles s'accordent peu avec tant de maximes de politique; elles conviennent encore moins à une femme qui bientôt demandera la tête de sa belle-mère aux enfants mêmes de cette belle-mère. (V.)

Adieu : mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE.

Serments fallacieux, salutaire contrainte [1],
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'État, évanouissez-vous [2] !
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparaître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés [3].
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissants, haine dissimulée [4],
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Éclatez, il est temps, et voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes [1],
Mais telle que je suis, et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser :
Nous n'avons rien à craindre, et rien à déguiser;
Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques [2]
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques :
Faisons-en avec gloire un départ éclatant [3],
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi [4].
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème,
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :
Tremble, te dis-je; et songe, en dépit du traité,
Que, pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.

---

[1] Corneille reparaît ici dans toute sa pompe; l'éloquent Bossuet est le seul qui se soit servi après lui de cette belle épithète *fallacieux*. Pourquoi appauvrir la langue? Un mot consacré par Corneille et Bossuet peut-il être abandonné? *Salutaire contrainte;* il est difficile d'expliquer comment une salutaire contrainte est un vain fantôme d'État : il manque là un peu de netteté et de naturel. (V.)

[2] Voltaire paraît avoir imité ces vers dans le monologue de Catilina, qui ouvre sa tragédie de *Rome sauvée :*

Titres chers et sacrés, et de père et d'époux,
Faiblesse des humains, évanouissez-vous. (P.)

[3] Une comparaison directe n'est point convenable à la tragédie. Les personnages ne doivent point être poëtes; la métaphore est toujours plus vraie, plus passionnée : il serait mieux de dire : *mes vœux formés dans l'orage sont oubliés quand les flots sont calmés;* mais il faudrait le dire dans d'aussi beaux vers. (V.) Il nous semble qu'une comparaison aussi courte peut n'être pas déplacée dans une tragédie. Voltaire s'en est permis même dans ses comédies, où les personnages doivent beaucoup moins s'exprimer en poëtes. Telle est, entre autres, celle-ci dans *l'Enfant prodigue :*

Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux. (P.)

[4] Cela paraît un peu d'un poëte qui cherche à montrer qu'il connaît la cour; mais une reine ne s'exprime point ainsi. *Recours des impuissants* paraît un défaut dans ce monologue noble et mâle; car un recours d'impuissants n'est pas une digne vertu des rois : la reine n'est point ici impuissante, puisqu'elle dit que le Parthe est éloigné, et qu'elle n'a rien à craindre. *Recours des impuissants, éclatez*, est une contradiction; car ce recours est la *haine dissimulée*, la dissimulation; et c'est précisément ce qui n'éclate pas : le sens de tout cela est *cessons de dissimuler, éclatons;* mais ce sens est noyé dans des paroles qui semblent plus pompeuses que justes. *Secret de cour* ne peut se dire, comme on dit *homme de cour, habit de cour.* (V.)

[1] Qui sont ces deux? est-ce la haine dissimulée et Cléopâtre? voilà un assemblage bien extraordinaire! Comment Cléopâtre et sa haine sont-elles deux? comment sa haine est-elle sujette? C'est bien dommage que de si beaux morceaux soient si souvent défigurés par des tours si alambiqués. (V.)

[2] *Je hais, je règne encor,* est un coup de pinceau bien fier; mais *laissons d'illustres marques* est faible; on laisse des marques de quelque chose : *marques* n'est là qu'un mot impropre pour rimer à *monarques*. Plût à Dieu que du temps de Corneille un Despréaux eût pu l'accoutumer à faire des vers difficilement !

Haut rang des monarques : haut rang suffisait, *des monarques* est de trop : la rime subjugue souvent le génie et affaiblit l'éloquence. (V.)

[3] Faisons-en avec gloire un départ éclatant,

est barbare; *faire un départ* n'est pas français; *en avec* révolte l'oreille : mais si elle n'a rien à craindre, comme elle le dit, pourquoi quitterait-elle le trône? elle commence par dire qu'elle ne veut plus dissimuler, qu'elle veut tout oser. (V.)

[4] A quoi se rapporte ce *vous?* il ne peut se rapporter qu'au recours des impuissants, à cette haine dissimulée dont elle a parlé treize vers auparavant; elle s'entretient donc avec sa haine dans ce monologue : convenons que cela n'est point dans la nature. Il régnait dans ce temps-là un faux goût dans toute l'Europe, dont on a eu beaucoup de peine à se défaire : ces apostrophes à ses passions, ces jeux d'esprit, ces efforts qu'on faisait pour ne pas parler naturellement, étaient à la mode en Italie, en Espagne, en Angleterre. Corneille, dans les moments de passion, se livra rarement à ce défaut; mais il s'y laissa souvent entraîner dans les morceaux de déclamation : le reste du monologue est plein de force. (V.)

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête [1]?

LAONICE.

La joie en est publique, et les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux;
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare,
Que le souhait confus entre les deux s'égare [2];
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement [3]
N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement [4].
Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre [5]:
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre;
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPATRE.

Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants [6].
Apprends, ma confidente, apprends à me connaître.
Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître [7],
Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux:
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande;
Cependant je possède, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main [1]:
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère
Je les laissais tous deux en dépôt chez mon frère [2]?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés
Pour jouir des États qu'il avait regagnés.

CLÉOPATRE.

Il occupait leur trône, et craignait leur présence,
Et cette juste crainte assurait ma puissance.
Mes ordres en étaient de point en point suivis
Quand je le menaçais du retour de mes fils:
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère [3],
Quoi qu'il me plût oser, il n'osait me déplaire [4];
Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnait au lieu d'eux, ce n'était que sous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune [5]
J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune,
Si, content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner.
Son retour me fâchait plus que son hyménée [6],
Et j'aurais pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée [7].
Tu vis comme il y fit des efforts superflus:
Je fis beaucoup alors, et ferais encor plus [8]
S'il était quelque voie, infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime [9],

[1] *S'apprête à l'appareil* est encore un barbarisme. (V.)
[2] *Le souhait confus* n'est pas français. (V.)
[3] Cela forme un concours de syllabes trop dures. (V.)

[4] N'EST QU'UN FAIBLE ASCENDANT D'UN PREMIER MOUVEMENT

est impropre; *l'ascendant* veut dire la supériorité; un mouvement n'a pas d'ascendant: on ne peut s'exprimer ni avec moins d'élégance, ni avec moins de correction, ni avec moins de netteté. (V.)

[5] ILS PENCHENT D'UN CÔTÉ, PRÊTS À TOMBER DE L'AUTRE,

ne signifie pas ce que l'auteur veut dire, *se déclarer pour un des deux princes:* le mot de *tomber* est impropre; il ne signifie jamais qu'une chute, excepté dans cette phrase, *je tombe d'accord.* (V.)

[6] POUR UN ESPRIT DE COUR, ET NOURRI CHEZ LES GRANDS,
TES YEUX DANS LEURS SECRETS SONT BIEN PEU PÉNÉTRANTS,

n'est pas le langage d'une reine. *Esprit de cour* est une expression bourgeoise; d'ailleurs pourquoi Cléopâtre dit-elle tout cela à sa confidente? elle ne l'emploie à rien; et, pour une si grande politique, Cléopâtre paraît bien imprudente de dire ainsi son secret inutilement. (V.)

[7] C'est ainsi qu'on s'exprimerait si on voulait dire qu'ils ignorent leurs parents; *mais je cache leur rang* n'exprime pas *je cache qui des deux a le droit d'aînesse*, et c'est ce dont il s'agit. (V.)

[1] *Je possède* demande un régime: *jouir* est neutre quelquefois; *posséder* ne l'est pas; cependant je crois que cette hardiesse est très-permise, et fait un bel effet. (V.)

[2] Il semble que Cléopâtre se fasse un petit plaisir de faire valoir ses méchancetés à une fille qu'elle regarde comme un esprit peu éclairé. On ne doit jamais faire de confidences qu'à ceux qui peuvent nous servir dans ce qu'on leur confie, ou à des amis qui arrachent un secret. (V.)

[3] *Ce foudre* peut-il convenir à des enfants en bas âge? (V.)

[4] Toute répétition qui n'enchérit pas doit être évitée. (V.)

[5] Cet *aucune* à la fin d'un vers n'est toléré que dans la comédie. On peut voir une chose sans colère, sans dépit, sans ressentiment; le mot de *violence* n'est pas le mot propre. (V.)

[6] Ce mot *fâcher* ne doit jamais entrer dans la tragédie. (V.)

[7] Il ne l'a point couronnée, il a voulu la couronner; ou, s'il l'a épousée en effet, Rodogune veut donc épouser le fils de son mari: cette obscurité n'est point éclaircie dans la pièce. (V.) — Cette prétendue obscurité n'existe que pour ceux qui auraient lu la pièce sans aucune attention. Relisez (acte I, scène VI) le récit de Laonice à Timagène: il est évident que Nicanor voulait épouser Rodogune, sous les yeux même de Cléopâtre, et déshériter en même temps les fils qu'il avait eus d'elle; mais il périt alors, ou de la main de Cléopâtre, ou dans une embûche qu'elle lui avait dressée. (P.)

[8] *Il y fit des efforts; je fis beaucoup alors, et ferais encor plus.* Que de négligences! (V.)

[9] *Infâme* est trop fort. Un défaut trop commun au théâtre, avant Racine, était de faire parler les méchants princes comme on parle d'eux, de leur faire dire qu'ils sont méchants, exécrables; cela est trop éloigné de la nature. De plus, comment une voie infâme est-elle enseignée par la gloire? elle peut l'être par l'ambition. Enfin quel intérêt a Cléopâtre de dire tant de mal d'elle-même? (V.) — La voie légitime est celle que lui enseignerait la gloire; l'autre est celle que lui ouvrirait le crime. Corneille a voulu s'exprimer avec précision, mais l'emploi des mots

Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari [1].
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite [2],
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte [3];
On m'y force, il le faut : mais on verra quel fruit [4]
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle [5] :
Autant que l'un fut grand l'autre sera cruelle [6];
Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger,
Ma perte est supportable, et mon mal est léger [7].

LAONICE.

Quoi! vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine [8]!

CLÉOPATRE.

Quoi! je ferais un roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux!
N'apprendras-tu jamais, âme basse et grossière [9],
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toi qui connais ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendards;
Que, sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée;
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée [10];
Ne saurais-tu juger que si je nomme un roi,
C'est pour le commander, et combattre pour moi [1]?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse [2],
Et puisqu'il en faut faire une aide à ma faiblesse [3],
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer [4],
J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale [5],
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale [6] :
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir [7];
Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connaissais mal [8].

CLÉOPATRE.

Connais-moi tout entière [9].
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,
Qui m'arrêta le bras, et conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissait sans armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée,
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours [10]
M'exposaient à son frère, et faible et sans secours [11].
Je me voyais perdue à moins d'un tel otage :
Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage;
Il m'imposa des lois, exigea des serments,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire :
J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.
J'ai pu reprendre haleine, et sous de faux apprêts...

nous paraît exact. Nous pensons cependant, comme Voltaire, qu'*infâme* passe la mesure, et que Cléopâtre fait ici, sans nécessité, d'étranges confidences. (P.)

[1] *Ce pour lui* gâte la phrase, aussi bien que le *que, qui*. Verser du sang pour un bien! (V.)

[2] C'est la suite du sang qu'elle a versé; cela n'est pas net, et cet *en* n'est pas heureusement placé. (V.)

[3] Ce sont des expressions faites pour la tendresse, et non pour le trône. Un amour du trône qui se tourne en haine pour Rodogune, et l'un qui est grand, l'autre cruelle; tout cela n'est nullement dans la nature, et l'expression n'en vaut pas mieux que le sentiment. (V.)

[4] Ne faudrait-il pas expliquer comment elle est forcée à résigner la couronne, puisqu'elle vient de dire qu'elle n'a rien à craindre, que le péril est passé? ne devrait-elle pas dire seulement: *on l'exige, je l'ai promis?*

[5] L'amour du trône fait sa haine pour Rodogune, mais ne tourne point en haine. (V.)

[6] La poésie n'admet guère ces *l'un* et *l'autre*.

[7] Comment peut-elle dire que la perte d'un rang qui la rend forcenée lui sera supportable? (V.)

[8] La particule *pour* ne peut convenir à *vengeance:* on n'a point de vengeance pour quelqu'un. (V.) — La particule *pour* s'applique très-bien au mot de *haine* qui la précède immédiatement, et c'en est assez pour l'exactitude de la phrase. Racine et Boileau en offriraient une foule d'exemples. (P.)

[9] Ce n'est point cette confidente qui est grossière; n'est-ce pas Cléopâtre qui semble le devenir en parlant à une dame de sa cour comme on parlerait à une servante dont l'imbécillité mettrait en colère? et ici c'est une reine qui confie des crimes à une dame épouvantée de cette confidence inutile; elle appelle cette dame *grossière :* en vérité, cela est dans le goût de *la comtesse d'Escarbagnas* qui appelle sa femme de chambre *bouvière.* (V.)

[10] Il semble que ce soit l'ardeur d'Antiochus; il s'agit de celle du peuple. Et qu'est-ce qu'une ardeur réveillée sous quelqu'un? (V.)

[1] On commande une armée, on commande à une nation, on ne commande point un homme, excepté lorsqu'à la guerre un homme est commandé par un autre pour être de tranchée, pour aller reconnaître, pour attaquer. *Pour le commander et combattre* n'est pas français : elle veut dire *pour que je le commande, et qu'il combatte pour moi;* ces deux *pour* font un mauvais effet. (V.)

[2] *Avoir un choix en main* n'est ni régulier ni noble. (V.)

[3] *Une aide à ma faiblesse* est du style familier. (V.)

[4] *Sans lui;* elle entend : *sans que je fasse un roi.* (V.)

[5] *Dévaler* est trop bas; mais il était encore d'usage du temps de Corneille. (V.)

[6] *Epouser une haine au lieu d'une femme* est un jeu de mots, une équivoque qu'il ne faut jamais imiter. (V.)

[7] Ce *le* se rapporte au rang, qui est trop loin. (V.)

[8] Ce mot devrait, ce semble, faire rentrer Cléopâtre en elle-même, et lui faire sentir quelle imprudence elle commet d'ouvrir sans raison une âme si noire à une personne qui en est effrayée. (V.)

9 .... Connais-moi tout entière

paraît d'une femme qui veut toujours parler, et non pas d'une reine habile; car quel intérêt a-t-elle à vouloir se donner pour un monstre à une femme étonnée de ces étranges aveux? (V.)

[10] Phrase obscure, et qui n'est pas française; on ne sait si sa vengeance les a fait périr, ou s'ils sont morts en voulant la venger; et *beaucoup d'une troupe* n'est pas français. (V.)

[11] Quel était ce frère? on ne l'a point dit. Voilà, je crois, bien des fautes, et cependant le caractère de Cléopâtre est imposant, et excite un très-grand intérêt de curiosité : le spectateur est comme la confidente; il apprend de moment en moment des choses dont il attend la suite. (V.)

Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs [1].
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux! n'ai-je souffer-[tes!
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit;
Je crus mort votre père; et sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal désir [2],
Et de peur qu'il n'en prît, il m'en fallut choisir [3].
Pour vous sauver l'État que n'eussé-je pu faire [4]?
Je choisis un époux avec des yeux de mère,
Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouverait un appui;
Mais à peine son bras en relève la chute,
Que par lui de nouveau le sort me persécute [5]:
Maître de votre État par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé :
Qui lui parle de vous attire sa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place;
Et de dépositaire et de libérateur
Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
Sa main l'en a puni : pardonnons à son ombre;
Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor votre père, et mon premier époux...
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre?
Passons; je ne me puis souvenir sans trembler
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler [1] :
Je ne sais s'il est digne ou d'honneur ou d'estime,
S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime;
Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étais lasse d'un trône où d'éternels malheurs
Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asile :
Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux!
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfants qui naîtraient d'un second hyménée!
A cette indignité je ne connus plus rien;
Je me crus tout permis pour garder votre bien [2].
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère,
Un trône racheté par le malheur d'un père.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités!

ANTIOCHUS.

Jusques-ici, madame, aucun ne met en doute [3]
Les longs et grands travaux que notre amour vous
Et nous croyons tenir des soins de cet amour [coûte;
Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour [4];
Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre :
Mais afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
Épargnez le dernier à notre souvenir;

[1] Il faut éviter ces répétitions, à moins qu'on ne les emploie comme une figure, comme un trope qui doit augmenter l'intérêt; mais ici ce n'est qu'une négligence. (V.)

[2] *Brutal désir* est bas, et convient à toute autre chose qu'au désir d'avoir un roi. (V.)

[3] Il faut, dans la rigueur, *de peur qu'il n'en prît un*, parce qu'il s'agit ici d'un roi, et non pas d'un nom générique. (V.)

[4] Ce n'est pas français; on ne peut dire : *je vous sauvai l'État*, le peuple, la nation, au lieu de *je conservai vos droits;* on dit : *je vous ai sauvé votre fortune*, parce que votre fortune vous appartenait; vous la perdiez sans moi : *j'ai sauvé l'État*, mais non *je vous ai sauvé l'État.* (V.)

[5] On ne relève point une chute; on relève un trône tombé. Le reste du discours de Cléopâtre est très-artificieux, et plein de grandeur. Il semble que Racine l'ait pris en quelque chose pour modèle du grand discours d'Agrippine à Néron; mais la situation de Cléopâtre est bien plus frappante que celle d'Agrippine; l'intérêt est beaucoup plus grand, et la scène bien autrement intéressante. (V.)

[1] Il semble, par cette phrase, que Cléopâtre trembla du coup que voulait porter Nicanor, et qu'elle l'empêcha de porter ce coup : elle veut dire le contraire. (V.)

[2] Il fallait *pour vous garder votre bien.* (V.)

[3] Ce discours d'Antiochus est d'une bienséance qui lui gagne tous les cœurs. — S'il y a *notre amour* (toutes les éditions le portent), c'est un barbarisme : *notre amour* ne peut jamais signifier l'amour que vous avez pour nous; s'il y a *votre amour,* il peut signifier l'amour de Cléopâtre pour ses enfants. (V.)

[4] Un doux espoir du trône qu'on tient du soin d'un amour! (V.)

Ce sont fatalités dont l'âme embarrassée [1]
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée [2].
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau [3] :
Un fils est criminel quand il les examine ;
Et quelque suite enfin que le ciel y destine [4],
J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le sceptre avec même espérance ;
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience :
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents ;
C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps :
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce ;
Et l'accepter si tôt semble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS.

J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère [5]
Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère [6],
L'ambition n'est pas notre plus grand désir [7].
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance [8],
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;
L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre ennemie [9],
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venait pour vous la dérober [1].
O nobles sentiments d'une âme généreuse !
O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !
Le sort de votre père enfin est éclairci :
Il était innocent, et je puis l'être aussi ;
Il vous aima toujours et ne fut mauvais père
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère ;
Et dans cette embuscade où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main [2].
Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre père, à moi, mon innocence [3] ;
Et si ma main pour vous n'avait tout attenté,
L'effet de cet amour vous aurait tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime [4],
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
De cette même main qui vous a tout sauvé,
Dans son sang odieux je l'aurais bien lavé ;
Mais comme vous aviez votre part aux offenses,
Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;
Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trône est à ce prix [5].

[1] Il faudrait au moins *des fatalités ;* mais *des fatalités* dont l'âme est embarrassée ! une femme qui débute sans raison par avouer à ses enfants qu'elle a tué leur père, doit leur causer plus que de l'embarras. (V.)

[2] *Souvent* est de trop. (V.)

[3] On sent assez que cette alternative d'*éponge* et de *rideau* fait un mauvais effet : il ne faut employer l'alternative que quand on propose le choix de deux partis ; mais on ne propose point, en parlant à sa reine et à sa mère, le choix de deux expressions. De plus, ces expressions un peu triviales ne sont pas dignes du style tragique. Il en faut dire autant de la *suite que le ciel destine à ces noires couleurs.* (V.)

[4] Le ciel qui destine une suite ! (V.)

[5] Séleucus ne parle pas si bien que son frère ; il dit *j'ajouterai*, et il n'ajoute rien. (V.)

[6] *Que bien qu'avec* est trop rude à l'oreille ; on ne dit point *et l'un et l'autre*, à moins que le premier *et* ne lie la phrase. (V.)

[7] L'ambition est une passion, et non un désir. (V.)

[8] *C'est bien la raison* est du style de la comédie. *Pour tant de puissance* ne forme pas un sens net ; est-ce pour la puissance de la reine ? est-ce pour la puissance de ses enfants, qui n'en ont aucune ? est-ce pour celle qu'aura l'un d'eux ? (V.)

[9] Ces vers ne forment aucun sens ; la honte passe à vos yeux pour la même infamie, si un indigne hymen la fait retomber sur celle qui venait, etc. Le défaut vient principalement de la *même infamie*, qui n'est pas français, et de ce que ce pronom *elle*, qui se rapporte par le sens à *couronne*, est joint à *honte* par la construction. (V.)

[1] Est-il vraisemblable que Cléopâtre n'ait pas soupçonné que ses enfants pouvaient aimer Rodogune ? peut-elle imaginer qu'ils ne veulent point régner avec Rodogune, parce que leur père a voulu autrefois l'épouser ? Rodogune sera-t-elle autre chose que femme du roi ? Celui qui régnera tiendra-t-il d'elle la couronne ? doit-elle s'écrier : *O mère trop heureuse !* cet artifice n'est-il pas un peu grossier ? ne sent-on pas que Cléopâtre cherche un vain prétexte que la raison désavoue ? si ses deux fils étaient des imbéciles, parlerait-elle autrement ? Que ce second discours de Cléopâtre est au-dessous du premier ! *Sur celle qui venait*, expression incorrecte et familière. (V.) — Non-seulement Cléopâtre peut ignorer la passion de ses fils, mais même elle peut douter qu'ils aient assez remarqué Rodogune pour qu'elle ait pu faire sur eux une impression bien profonde. Elle n'est sortie de prison que depuis très-peu de temps, et l'arrivée des deux princes à Séleucie n'est pas moins récente : Cléopâtre n'a donc aucune raison de soupçonner un amour que d'ailleurs ils ont pris tant de soin de cacher. (P.)

[2] Cette fausseté est trop sensible et trop révoltante ; et c'est bien là le cas de dire : *Qui prouve trop ne prouve rien.* (V.)

[3] *De cet amour* ne se rapporte à rien ; elle entend l'amour que Nicanor avait eu pour Rodogune. (V.)

[4] *Vous me rendrez l'estime* ne peut se dire comme *vous me rendrez l'innocence :* car l'innocence appartient à la personne, et l'estime est le sentiment d'autrui. Vous me rendez mon innocence, ma raison, mon repos, ma gloire, mais non pas mon estime. (V.)

[5] La proposition de donner le trône à qui assassinera Rodogune est-elle raisonnable ? Tout doit être vraisemblable dans une tragédie. Est-il possible que Cléopâtre, qui doit connaître les hommes, ne sache pas qu'on ne fait point de telles propositions sans avoir de très-fortes raisons de croire qu'elles seront acceptées ? Je dis plus : il faut que ces choses horribles soient absolument nécessaires. Mais Cléopâtre n'est point réduite à faire ass-

Entre deux fils que j'aime avec même tendresse.
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse :
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
 Quoi ! vous montrez tous deux un visage étonné [1] !
Redoutez-vous son frère ? après la paix infâme
Que même en la jurant je détestais dans l'âme,
J'ai fait lever des gens par des ordres secrets [2]
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts ;
Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,
Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?
Est-ce pitié pour elle ? est-ce haine pour moi ?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?
Vous ne répondez point ! Allez, enfants ingrats,
Pour qui je crus en vain conserver ces États :
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre [1] ;
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande ;
Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour :
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris [2] :
Je vous le dis encor, le trône est à ce prix ;
Je puis en disposer comme de ma conquête ;
Point d'aîné, point de roi, qu'en m'apportant sa tête ;
Et puisque mon seul choix vous y peut élever [3],
Pour jouir de mon crime il le faut achever [4].

siner Rodogune, et encore moins à la faire assassiner par ses fils : elle vient de dire que le Parthe est éloigné, qu'elle est sans aucun danger : Rodogune est en sa puissance. Il paraît donc absolument contre la raison que Cléopâtre invite à ce crime ses deux enfants, dont elle doit vouloir être respectée. Si elle a tant d'envie de tuer Rodogune, elle le peut, sans recourir à ses enfants. Cependant cette proposition si peu préparée, si extraordinaire, prépare des événements d'un si grand tragique, que le spectateur a toujours pardonné cette atrocité, quoiqu'elle ne soit ni dans la vérité historique, ni dans la vraisemblance. La situation est théâtrale, elle attache malgré la réflexion. Une invention purement raisonnable peut être très-mauvaise ; une invention théâtrale, que la raison condamne dans l'examen, peut faire un très-grand effet : c'est que l'imagination, émue de la grandeur du spectacle, se demande rarement compte de son plaisir. Mais je doute qu'une telle scène pût être soufferte par des hommes d'un goût et d'un jugement formé, qui la verraient pour la première fois. (V.) — La proposition de Cléopâtre peut n'être pas raisonnable, car une passion violente ne raisonne pas ; mais elle est vraisemblable de la part d'une femme qui a tué son mari de sa propre main, et qui est capable de tout sacrifier à son ambition. Elle se souvient que, dans le temps où Tryphon ravageait la Syrie, le peuple, qui n'obéissait qu'à regret à une femme, voulut la forcer, et la força en effet à se donner un maître. Elle a lieu de craindre que ce peuple, à qui elle a promis de nommer un roi, et qui l'attend ce jour-là même, ne se révolte contre elle, si elle osait éluder sa promesse. Cependant, si elle nomme un roi, Rodogune règne. C'est la condition du traité qu'elle a fait avec les Parthes ; et ce traité qu'elle a rendu public, elle n'ose le violer ouvertement : elle veut en laisser le crime et le danger à celui de ses fils qu'elle nommera roi et qui pourra la mettre à l'abri du ressentiment du peuple. Vindicative, et plus ambitieuse encore, elle a lieu de croire que l'offre d'une couronne séduira du moins un de ses fils. Il nous semble que Voltaire n'a pas assez fortement conçu le caractère de Cléopâtre, qui ne se dément pas un seul moment, et que nous regardons comme un des chefs-d'œuvre de Corneille : il n'en existe aucun de cette force au théâtre. (P.)

[1] Comment peut-elle être surprise que sa proposition révolte ? elle veut que le crime tienne lieu du droit d'aînesse ; celui des deux qui ne voudra pas tuer sa maîtresse sera le cadet, et perdra le trône : mais si tous deux veulent la tuer, qui sera roi ? Il est clair que la proposition de Cléopâtre est absurde autant qu'abominable, et cependant elle forme un grand intérêt, parce qu'on veut voir ce qu'elle produira, parce que Cléopâtre tient en sa main la destinée de ses enfants. *En nommera l'aîné* ; c'est en se rapporte à ses deux fils ; mais comme il y a un vers entre deux, le sens ne se présente pas clairement. Il faut encore éviter de finir un vers par *aîné*, quand l'autre finit par *aînesse*. (V.)

[2] Style de gazette. (V.)

[1] Cléopâtre n'est pas adroite, quoiqu'elle se soit donnée pour une femme très-habile ; dès qu'elle s'aperçoit que ses enfants ont horreur de sa proposition, elle ne doit pas insister : on ne persuade point un crime horrible par de la colère et des emportements. Quand Phèdre a laissé voir son amour à Hippolyte, et qu'Hippolyte répond : *Oubliez-vous que Thésée est mon père et votre époux ?* elle rentre alors en elle-même, et dit : *Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire ?* Cela est dans la nature ; mais peut-on supposer qu'une reine qui a de l'expérience persiste à révolter ses enfants contre elle en se rendant horrible à leurs yeux ? De quel droit leur dit-elle qu'elle peut disposer du trône comme de sa conquête, après avoir dit, dans la scène précédente, qu'elle est forcée de descendre du trône ? Et comment peut-elle y être forcée en disant qu'elle est maîtresse de tout ? Cette contradiction n'est-elle pas palpable ? Faut-il que toute cette pièce, pleine de traits si fiers et si hardis, soit fondée sur de si grandes inconséquences ? (V.) — La comparaison de Phèdre est ici très-déplacée, et confirme encore ce que nous avons dit : Voltaire ne s'était point assez fortement pénétré du caractère de Cléopâtre ; caractère unique, et qui ne peut avoir aucun rapport avec celui de Phèdre. En proie à une passion incestueuse qu'elle déteste, Phèdre ne paraît sur la scène que poursuivie par des remords, qu'elle garde pendant toute la pièce, et qui ne finissent qu'avec sa vie. Cléopâtre, au contraire, non-seulement n'a point de remords, mais n'en a pas même l'idée. Furieuse d'avoir laissé pénétrer ses sentiments à ses fils, elle ose les menacer dès qu'elle ne peut plus se flatter de les séduire. Le respect de ces princes, et la soumission qu'ils paraissent toujours conserver pour elle, lui laissent quelque espérance de pouvoir du moins les intimider par ses menaces. Nous ne disons pas que la conduite de cette femme atroce soit raisonnable ; mais nous répétons que les passions effrénées ne raisonnent pas, et que tout ce qui paraît choquant, ou même incroyable à Voltaire, est rendu vraisemblable par le caractère de Cléopâtre, tel que Corneille l'a conçu : c'est ce que démontre assez le succès constant de la pièce. (P.)

[2] Expression trop triviale, surtout dans une circonstance si tragique. (V.)

[3] Cet *y* se rapporte à *trône*, qui est quatre vers auparavant : les pronoms, les adverbes doivent toujours être près des noms qu'ils désignent ; c'est une règle à laquelle il n'y a point d'exception. (V.)

[4] Ce vers est très-beau. Mais comment une reine habile peut-elle avouer son crime à ses enfants, et les presser d'en commettre un autre ? (V.)

SCÈNE IV.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre[1] ?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

SÉLEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une Mégère !
O femme, que je n'ose appeler encor mère !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne saurais-tu souffrir qu'on règne innocemment ?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :
Nous le nommions cruel, mais il nous était doux
Quand il ne nous donnait à combattre que nous.
Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur si sage et si respectueuse,
Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse,
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
D'en connaître la cause, et l'imputer au sort.
Pour moi, je sens les miens avec plus de faiblesse ;
Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse :
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien ;
Je donnerais encor tout mon sang pour le sien :
Je sais ce que je dois ; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte ;
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministère infâme
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux ?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mère ;
Et plus je vois son crime indigne de ce rang[1],
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence ;
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés[2].
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide ;
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide ;
Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur ;
Et, détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :
Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;
Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine[3].

SÉLEUCUS.

Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage
Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard[4] ;
Nous avons en son cœur vous et moi peu de part.

[1] Voilà donc encore un foudre dont un arrêt met un espoir en poudre ; et Antiochus répond par écho à cette figure incohérente : nouvelle preuve du peu de soin qu'on prenait alors de châtier son style. Despréaux est le premier qui ait appris comment on doit toujours parler en vers. La douleur respectueuse d'Antiochus est aussi contraire à l'histoire qu'à la politique ordinaire des princes. Plusieurs ont fait enfermer leurs mères pour de bien moindres crimes. Cléopâtre vient d'avouer à ses enfants qu'elle a assassiné leur père ; elle veut les forcer à assassiner leur maîtresse ; elle doit être à leurs yeux infiniment plus coupable que Clytemnestre ne le fut pour Oreste. Est-ce là le cas de dire, *j'aime ma mère ?* Mais ce sentiment d'amour respectueux pour une mère est si profondément gravé dans tous les cœurs bien faits, que tous les spectateurs pensent comme Antiochus. Telle est la magie de la poésie ; le poëte tient les cœurs dans sa main : il peut, s'il veut, peindre Antiochus comme un Oreste, et alors le public s'intéressera à sa vengeance ; il peut le peindre comme un prince sévère et juste, qui, pour le bien de son État, veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ses sujets, alors les spectateurs applaudiront à sa justice ; il peut le peindre soumis, respectueux, attaché à sa mère autant qu'indigné, et alors le public partage les mêmes sentiments. Cette dernière situation est la seule convenable à la construction de cette tragédie, d'autant plus qu'Antiochus est représenté comme un jeune homme soumis ; mais aussi son caractère est sans force. (V.)

[1] Ce mot de *rang* ne convient point à *mère :* on n'a point rang de mère comme on a le rang de reine. (V.)

[2] On n'est point formé de traits, et les forfaits ne s'impriment point sur le front. (V.)

[3] Il n'est peut-être pas bien naturel qu'Antiochus dise qu'une larme peut changer le cœur de Cléopâtre, après qu'elle lui a proposé de sang-froid le plus grand des crimes ; mais ce contraste du caractère d'Antiochus avec celui de Séleucus est si beau, qu'on aime cette petite illusion que se fait le cœur respectueux d'Antiochus. (V.)

[4] *Le fard des pleurs* est des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec succès *le faste des pleurs*, pour exprimer l'ostentation d'une douleur étudiée, et que le mot de *fard* n'est pas recevable : c'est qu'en effet il y a de l'ostentation, du faste, dans l'appareil d'une douleur qu'on étale ; mais on ne peut mettre réellement du fard sur des larmes : cette figure n'est pas juste, parce qu'elle n'est pas vraie. (V.)

Elle fait bien sonner ce grand amour de mère[1];
Mais elle seule enfin s'aime et se considère;
Et, quoi que nous étale un langage si doux,
Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine;
Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
En veut au cher objet dont nous sommes épris,
Nous demande son sang, met le trône à ce prix.
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre;
Il est, il est à nous, si nous osons le prendre.
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent;
Il est à l'un de nous, si l'autre le consent[2]:
Régnons, et son courroux ne sera que faiblesse;
C'est l'unique moyen de sauver la princesse.
Allons la voir, mon frère, et demeurons unis,
C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau dessein que son amour m'inspire;
Mais il faut qu'avec lui notre union conspire:
Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
Ne saurait triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
Que la mienne pour vous souffre avec patience.
Allons, et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

••••••••••

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour succède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi[3].
Et tantôt mes soupçons lui faisaient une offense?
Elle n'avait rien fait qu'en sa juste défense?
Lorsque tu la trompais elle fermait les yeux?
Ah! que ma défiance en jugeait beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conserve mon âme,
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs, et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je crois devoir le reste de mes jours.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie;
Il faut de ces périls m'aplanir la sortie;
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser;
C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devait de cet hymen honorer la splendeur[1];
Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
A déposé le soin d'une tête si chère,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.
Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces:
Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant; si j'étais ici vue,
Votre péril croîtrait, et je serais perdue.

[1] Cette expression est trop triviale; de plus, il ne faut pas une grande pénétration pour deviner qu'une femme si criminelle ne travaille que pour elle seule. (V.)

[2] *Le consent* n'est pas français; mais ce seul vers suffit pour démontrer combien Cléopâtre a été imprudente avec ses deux enfants. (V.)

[3] Ce vers est du ton de la comédie. *User de quelqu'un* est du style familier, et Cléopâtre n'a point usé de Rodogune. Il est triste que Rodogune n'apprenne son danger et le dessein barbare de Cléopâtre que par une confidente qui trahit sa maîtresse: n'eût-il pas été plus théâtral et plus touchant de l'apprendre par les deux frères? tous deux brûlants pour elle, tous deux consternés en sa présence; Antiochus n'avouant rien, par respect pour sa mère; et Séleucus, qui la ménage moins, dévoilant ce secret terrible avec horreur! cette situation ne ferait-elle pas une impression plus forte qu'une suivante qui recommande le secret à Rodogune, de peur d'être perdue? à quoi Rodogune répond qu'*elle reconnaîtra ce service en son lieu*. Cet avertissement que donne la suivante à Rodogune démontre combien Cléopâtre a été imprudente de vouloir charger ses enfants d'un crime qui n'entrera jamais dans le cœur d'aucun homme; et il y a même beaucoup plus que de l'imprudence à proposer à deux jeunes princes qu'on sait être vertueux de tuer leur maîtresse. Mais comment Cléopâtre, après avoir vu avec quelle juste horreur ses enfants la regardent, a-t-elle pu confier à Laonice qu'elle a fait cette proposition à ses fils? quelle fureur a-t-elle de découvrir toujours à une confidente qu'elle méprise tout ce qui peut la rendre exécrable et avilie aux yeux de cette confidente? (V.) — Elle n'a pas eu besoin de confier cette proposition à Laonice. Voltaire oublie que non-seulement Laonice était présente à la scène de Cléopâtre et de ses deux fils, mais que Cléopâtre elle-même l'a engagée à demeurer, et à écouter ce qu'elle allait leur dire:

Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée. (P.)

[1] Cet Oronte qui, comme ambassadeur, devait honorer *la splendeur d'un hymen*, et qui ne dit pas un mot, joue dans cette scène un bien mauvais personnage; mais une confidente qui dit le secret de sa maîtresse en joue un plus mauvais encore. C'est un moyen trop petit, trop commun dans les comédies. (V.)

Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnaîtrai ce service en son lieu.

SCÈNE II [1].

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème?
Fuirons-nous chez mon frère? attendrons-nous la
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort? [mort,

ORONTE.

Notre fuite, madame, est assez difficile;
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer;
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse [2]:
Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.
La reine, qui surtout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix;
Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs et nos légèretés,
D'avoir osé douter de la foi des traités;
Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, et la reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne;
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah! que de vos conseils j'aimerais la vigueur
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!
Mais pourrons-nous braver une reine en colère
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère?

ORONTE.

J'aurais perdu l'esprit si j'osais me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance:
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître et des rois et des dieux [1]?
L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mère;
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour
Et ces astres naissants sont adorés de tous. [vous;
Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés;
Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
Empêcher la surprise et le premier outrage.
Craignez moins, et surtout, madame, en ce grand
Si vous voulez régner, faites régner l'amour. [jour,

SCÈNE III.

RODOGUNE.

Quoi! je pourrais descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amants mendier le service [2],
Et sous l'indigne appât d'un coup d'œil affété,

[1] Au lieu d'une situation tragique et terrible, que la fureur de Cléopâtre faisait attendre, on ne voit ici qu'une scène de politique entre Rodogune et l'ambassadeur Oronte. Rodogune a deux grands objets, son amour et la haine de Cléopâtre: ces deux objets ne produisent ici aucun mouvement; ils sont écartés par des discours de politique. On a déjà observé que le grand art de la tragédie est que le cœur soit toujours frappé des mêmes coups, et que des idées étrangères n'affaiblissent pas le sentiment dominant. Cet Oronte, qui ne paraît qu'au troisième acte, lui dit *qu'il aurait perdu l'esprit s'il lui conseillait la résistance;* et il lui conseille de *faire l'amour politiquement.* Mais d'où sait-il que les deux fils de Cléopâtre aiment Rodogune? Les deux frères avaient été jusque-là si discrets, qu'ils s'étaient caché l'un à l'autre leur passion; comment cet ambassadeur peut-il donc en parler comme d'une chose publique? et si l'ambassadeur s'en est aperçu, comment leur mère l'a-t-elle ignorée? (V.) — Il vient de l'apprendre de Laonice à l'instant même. C'est en sa présence que Laonice vient de dire à Rodogune:

Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces. (P.)

[2] Pourquoi cet inutile Oronte, qui croit parler ici en ambassadeur fort adroit, soupçonne-t-il que l'avis est faux, et que c'est un piége que Cléopâtre tend ici à Rodogune? ne connaît-il pas les crimes de Cléopâtre? ne la doit-il pas croire capable de tout? ne doit-il pas balancer les raisons? il joue ici le rôle de ce qu'on appelle un *gros fin*, et rien n'est ni moins tragique ni plus mal imaginé. (V.)

[1] Comment une femme porte-t-elle ce grand maître? *L'amour maître des dieux* est une expression de madrigal ind[illegible] d'un ambassadeur. — Remarquons encore qu'on n'aime p[illegible] à voir un ambassadeur jouer un rôle si peu considérable. (V[illegible]

[2] Voici Rodogune qui oublie, dans le commencement de [illegible] monologue, et son danger et son amour: elle prend la haut[illegible] de ces princesses de roman qui ne veulent rien devoir à le[illegible] amants; *celles de sa naissance ont*, dit-elle, *horreur des* [illegible] *sesses*; et cette scrupuleuse et modeste princesse qui a di[illegible] *est des nœuds secrets*, qu'*il est des sympathies*, *dont p*[illegible] *doux rapport les âmes assorties*, etc. et qui craint de [illegible] vouer à elle-même la sympathie qu'elle a pour Antio[illegible] cette fille si timide va (la scène d'après) proposer à ses [illegible] amants d'assassiner leur mère, et elle dit ici qu'elle ne veut [illegible] mendier leur service! Quoi! elle craint de leur avoir la moi[illegible] obligation, et elle va leur demander le sang de Cléopâtre! [illegible] au lecteur à se rendre compte de l'impression que ces con[illegible] tes font sur lui. (V.)

J'irais jusqu'en leur cœur chercher ma sûreté [1] !
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses;
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses [2].
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir [3] :
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce;
Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
Sentiments étouffés de colère et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine [4],
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi;
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante [5],
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria : « Vengeance! Adieu; je meurs pour vous! »
Chère ombre, hélas! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allais baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang!
Mais pardonne au devoir que m'impose mon rang :
Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes [6];
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr [7];
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivais mon destin en victime d'État.
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné,
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage;
Je brise avec honneur mon illustre esclavage;
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme [1],
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme,
Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes;
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes :
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes;
S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes [2].
Mais, dieux! que je me trouble en les voyant tous deux!
Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux [3].
Et content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards surpris garde-toi de paraître.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir [4].
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent [5];

[1] Je ne sais si cette figure est bien juste : *chercher sa sûreté sous l'appât d'un coup d'œil affété.* (V.)

[2] Mais si celles de sa naissance ont le sang tout généreux, comment cette générosité s'accorde-t-elle avec le parricide? (V.)

[3] On ne doit jamais montrer de la fierté, que quand on nous propose quelque chose d'indigne de nous; dans tout autre cas, la fierté est méprisable. Cette fierté de Rodogune ne paraît point placée : elle éprouvera la force de leur amour sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce; et si cet amour est assez fort pour lui servir d'appui, elle fera régner cet amour en régnant sur lui. Et c'est pour débiter ce galimatias que Rodogune fait un monologue de soixante vers. (V.)

[4] Des sentiments qui rallument des flambeaux à la haine de la reine, et qui rompent la *loi dure* d'un oubli *contraint* pour *rendre* justice, ce sont des paroles qui ne forment point un sens net; c'est un style aussi obscur qu'emphatique; et on doit d'autant plus le remarquer, que plus d'un auteur a imité ces fautes. (V.)

[5] On dirait bien : *Je crois le voir encore étincelant de courroux;* mais ce n'est pas l'image qui est encore animée; de plus, on n'étincelle point d'amour. (V.)

[6] Ces réflexions sur *la haute naissance qui approche des couronnes et qui asservit les personnes*, sont de ces lieux communs qui étaient pardonnables autrefois. (V.)

[7] Ici, elle n'a point de cœur pour aimer ni haïr; et, dans le même monologue, elle reprend un cœur pour aimer et haïr : ces antithèses, ces jeux de vers ne sont plus permis. (V.)

[1] Consentir *à*, et non consentir *le* : ce verbe gouverne toujours le datif, exprimé chez nous par la préposition *à*. Il est vrai qu'au barreau on viole cette règle; mais le style du barreau est celui des barbarismes. (V.)

[2] Que veut dire cela? veut-elle parler de l'ordre qu'elle va donner à ses deux amants de tuer leur mère? est-ce là le cas d'un soupir? ne faut-il pas avouer que presque tous les sentiments de ce monologue ne sont ni assez vrais ni assez touchants? (V.)

[3] Enfin cette même Rodogune, qui songe à faire assassiner une mère par ses propres fils, fait une invocation à l'amour, et le prie de ne pas paraître dans ses yeux : voilà une singulière timidité pour une fille qui n'est plus jeune, qui a voulu épouser le père, qui est amoureuse du fils, et qui veut faire assassiner la mère! La force de la situation a fait apparemment passer tous ces défauts, qui aujourd'hui seraient relevés sévèrement dans une pièce nouvelle (V.) — Tout est altéré dans la manière dont Voltaire présente ici les objets. Il n'est pas vrai que Rodogune ne soit plus jeune. Ce n'est pas elle qui a voulu épouser Nicanor; elle lui avait été promise peut-être sans la consulter, et comme on dispose de la main des jeunes princesses sans leur aveu, par des convenances purement politiques. La proposition qu'elle va faire aux deux princes d'assassiner leur mère n'est pas sérieuse; elle sait trop que ni l'un ni l'autre n'en serait capable, et elle-même l'avouera dans une autre scène. (P.)

[4] Et de quoi veut-il qu'elle s'offense? de ce que deux frères, dont l'un doit l'épouser et la faire reine, joignent à l'offre du trône un sentiment dont elle doit être charmée et honorée? Ce faux goût était introduit par nos romans de chevalerie, dans lesquels un héros était sûr de l'indignation de sa dame, quand il lui avait fait sa déclaration; et ce n'était qu'après beaucoup de temps et de façons qu'on lui pardonnait. (V.)

[5] Cet *en* ne paraît se rapporter à rien, car les cœurs ne soupirent pas d'expliquer un pouvoir. (V.)

A vos premiers regards tous deux ils se rendirent;
Mais un profond respect nous fit taire et brûler[1] ;
Et ce même respect nous force de parler.
L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée[2],
Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous[3]
La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.
C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine[4];
Notre amour s'en offense, et, changeant cette loi,
Remet à notre reine à nous choisir un roi[5].
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne[6];
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne;
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux;
Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux :
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfère votre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à votre élection[7]
Toute notre espérance et notre ambition.
Prononcez-donc, madame, et faites un monarque :
Nous céderons sans honte à cette illustre marque[8];
Et celui qui perdra votre divin objet[9]
Demeurera du moins votre premier sujet;
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire;
Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition et de votre espérance;
Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avaient droit de choisir[10].
Comme sans leur avis les rois disposent d'elles
Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,
Le destin des États est arbitre du leur,
Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur[1].
C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne[2] :
J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne;
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir[3],
Et mon amour pour naître attendra mon devoir[4].
N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la reine;
J'entreprendrais sur elle à l'accepter de vous[5].
Peut-être on vous a tû jusqu'où va son courroux;
Mais je dois par épreuve assez bien le connaître
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé!
Je veux croire avec vous que tout est apaisé;
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime[6] :
Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi[7].
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre:
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre[8];
Et je mériterais qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissais de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante?
Faites un roi, madame, et régnez avec lui;
Son courroux désarmé demeure sans appui,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées[9].

[1] Un profond respect ne fait pas brûler, au contraire. (V.)

[2] *Aucunement* est un terme de loi qui ne doit jamais entrer dans un vers. (V.)

[3] *Incertain parmi nous*, il veut dire *incertain entre nous deux*; mais *parmi* ne peut jamais être employé pour *entre*. (V.)

[4] Quelle indignité y a-t-il que Rodogune partage le trône avec celui qui sera roi de Syrie? Quoi! parce que ces deux princes s'appellent ses *captifs*, il y aura de l'indignité qu'elle soit reine? C'est jouer sur les mots de *reine* et de *captif*; et c'est un ton de galanterie qui est bien loin du tragique. (V.)

[5] Il faudrait *lui remet le choix* : on ne dit point, *je vous remets à décider*, mais *il vous appartient de décider*, *je m'en remets à votre décision*. (V.)

[6] On ne suit point une couronne, on suit l'ordre, la loi qui dispose de la couronne. (V.)

[7] *Élection* ne peut être employé pour *choix*; *élection d'un empereur, d'un pape*, suppose plusieurs suffrages. (V.)

[8] On ne *cède point à une illustre marque*, même pour rimer avec *monarque*; il faudrait spécifier cette *marque*. (V.)

[9] *Votre divin objet* ne peut signifier *votre divine personne* : une femme est bien l'objet de l'amour de quelqu'un, et, en style de ruelle, cela s'appelait autrefois l'*objet aimé*; mais une femme n'est point son propre objet. (V.)

[10] Cette expression, *celles de mon rang*, est souvent employée : non-seulement elle n'est pas heureuse, mais ce n'est pas de *rang* qu'il s'agit; elle parle du traité qui l'oblige d'épouser l'aîné des deux frères. Ces mots, *celles de mon rang*, semblent être un terme de fierté qui n'est pas ici convenable. (V.)

[1] Il n'y a d'ordre des traités que par les dates; il fallait : *la loi des traités*, à moins qu'on n'entende par *ordre* cette loi même; mais le mot d'*ordre* est impropre dans ce sens. (V.)

[2] *Un cœur qui suit une couronne*, tour impropre et forcé : cette faute est répétée deux fois. (V.)

[3] *Je prendrai du secret révélé le pouvoir de vous aimer*, cela n'est pas français : *j'en prendrai* est obscur. (V.)

[4] Un amour peut bien attendre le devoir pour se manifester, mais non pas pour naître; car, s'il n'est pas né, comment peut-il attendre? Il eût fallu peut-être : *et pour oser aimer j'attendrai mon devoir*, ou bien, *et j'attendrai pour aimer l'ordre de mon devoir*. Voilà donc Rodogune qui déclare qu'elle se donnera à l'aîné, et qu'elle l'aimera : comment pourra-t-elle après déclarer qu'elle ne se donnera qu'à l'assassin de Cléopâtre, quand elle a promis d'obéir à Cléopâtre? (V.)

[5] On entreprend sur les droits, et non sur une personne. *Entreprendre sur quelqu'un à accepter un choix*, cela n'est pas français. (V.)

[6] *Ranime* ne peut gouverner le datif; c'est un solécisme. (V.)

[7] On ne viole point un oubli, on ne l'établit pas davantage; l'oubli ne peut être personnifié. (V.)

[8] *Se laisser surprendre d'un feu qu'on réveille* ne paraît pas juste; on n'est point surpris d'un feu qu'on attise, mais on peut en être atteint. (V.)

[9] *De vaines fumées poussées en l'air par des fureurs*, ne font pas, comme je l'ai remarqué ailleurs, une belle image; et Corneille emploie trop souvent ces fumées poussées en l'air. (V.)

Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez [1] ?
La couronne est à nous; et, sans lui faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard [2].
Qu'un si faible scrupule en notre faveur cesse :
Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur [3],
S'il se trouvait contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudirait quand vous seriez à plaindre [4];
Pour vous faire régner ce serait vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble présent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume [5];
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux [6]
Se puisse redoubler à le tenir de vous [7].

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle;
Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule [8].
Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent;
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare [9],
Je crains d'en faire deux si le mien se déclare [10] :
Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux;
Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux [11];
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne;
Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services
Voudront de mon orgueil exiger les caprices [1] ?
Par quels degrés de gloire on me peut mériter [2] ?
En quels affreux périls il faudra vous jeter?
Ce cœur vous est acquis après le diadème,
Princes; mais gardez-vous de le rendre à lui-même [3].
Vous y renoncerez peut-être pour jamais
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices [4]?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter [5] ?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre;
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre,
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Eh bien donc! il est temps de me faire connaître.
J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être [6];

[1] Il paraît naturel que Cléopâtre ait intérêt à ce choix, puisque Rodogune peut choisir le cadet, et que Cléopâtre doit choisir l'aîné; de plus, la phrase est trop louche : *a-t-elle intérêt pour en craindre?* (V.)

[2] *Chacun de nous peut céder sa part de son espérance, et rendre au choix de Rodogune ce qu'il doit au hasard :* quel langage! quel tour! il faudrait au moins *ce qu'il devrait au hasard;* car les deux frères n'ont encore rien. (V.)

3 *Un droit d'aînesse dont on est traité avec rigueur;* cela n'est pas français, et le vers n'est pas bien tourné. (V.)

4 *Applaudirait* n'est pas le mot propre; c'est *on vous féliciterait.* (V.)

5 Qu'est-ce qu'ôter l'amertume à un espoir? (V.)

6 *Un heur qui suit un époux, et qui redouble à le tenir!* tout cela est impropre, et n'est ni bien construit, ni français; ce sont autant de barbarismes. (V.)

7 C'est encore un barbarisme : *un heur qui redouble à le tenir!* il semble que ce soit cet *heur* qui tienne. (V.)

8 Cela n'est ni français, ni noble, ni exact. *Aveugler* et *reculer* sont des figures qui ne peuvent aller ensemble : toute métaphore doit finir comme elle a commencé. Qu'est-ce que l'effort d'un feu qui recule deux princes tâchant d'avancer? (V.)

9 Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare..

ne paraît pas bien dit; on ne prépare pas une vertu comme on prépare une réponse, un dessein, une action, un discours, etc. (V.)

[10] Elle craint d'en faire deux. On ne sait, par la construction, si c'est deux heureux ou deux mécontents; *le mien* veut dire *mon cœur :* toute cette tirade est un peu embrouillée. (V.)

[11] *Tenir à bonheur* est une façon de parler de ce temps-là; mais la belle poésie ne l'a jamais admise. (V.)

[1] Il est bien étrange qu'elle se serve de ce mot, et qu'elle appelle *caprice* l'abominable proposition qu'elle va faire. (V.)

[2] Elle appelle un parricide *degré de gloire;* si elle parle sérieusement, elle dit une chose aussi affreuse que fausse; si c'est une ironie, c'est joindre le comique à l'horreur. (V.)

3 Ces idées et ces expressions ne sont pas nettes. *Cœur acquis après le diadème!* elle veut dire : *je dois mon cœur à celui qui étant roi sera mon époux. Rendre à lui-même,* veut dire : *gardez-vous de faire dépendre la couronne du service que je vais exiger de vous.* (V.)

4 On peut faire un sacrifice de son devoir, de ses sentiments, de sa vie, et non de ses travaux et de ses services; mais c'est par des services et des travaux qu'on fait des sacrifices : et quelle expression que des *sacrifices amoureux !* (V.)

5 Des périls ne sont point des degrés; on ne mérite point par des degrés : tout cela est écrit barbarement. (V.)

6 N'est-il pas étrange que Rodogune prenne le prétexte d'obéir à son roi pour demander la tête de la mère de ce roi? comment peut-elle attester tous les dieux qu'elle est contrainte

Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
J'écoute une chaleur qui m'était défendue[1];
Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.

Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père :
Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère.
Je l'avais oublié, sujette à d'autres lois[2];
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine.
J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine[3] :
Réglez-vous là-dessus; et, sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti, mon choix suivra le vôtre :
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre.
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse[4],
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse.
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit[5]?
Si vous leur préférez une mère cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle :
Vous devez la punir, si vous la condamnez;
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez[6].
Quoi! cette ardeur s'éteint! l'un et l'autre soupire!
J'avais su le prévoir, j'avais su le prédire[7]

ANTIOCHUS.

Princesse...

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché[1].
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché[2].
Appelez ce devoir haine, rigueur, colère[3];
Pour gagner Rodogune il faut venger un père;
Je me donne à ce prix : osez me mériter[4];

par les deux enfants à leur faire cette proposition? Ces subtilités sont-elles naturelles? ne voit-on pas qu'elles ne sont employées que pour pallier une horreur qu'elles ne pallient point? (V.)

[1] *Une chaleur défendue, un devoir qui rend un souvenir, un souvenir que les traités ne peuvent retenir,* font un amas de termes impropres, et une construction trop vicieuse. (V.)

[2] On sent bien qu'elle veut dire : *je ne l'avais pas vengé;* mais le mot d'*oublier,* quand il est seul, signifie *perdre la mémoire,* excepté dans les cas suivants : *je veux bien l'oublier, vous devez l'oublier, il faut oublier les injures,* etc. : on n'est point sujette à des lois; cela n'est pas français : et de quelles lois veut-elle parler? (V.)

[3] Cette antithèse est-elle bien naturelle? une situation terrible permet-elle ces jeux d'esprit? comment peut-on en effet haïr et aimer les mêmes personnes? *Et ce n'est point ainsi que parle la nature.* (V.)

[4] On ne porte point un sang : il était aisé de dire : *ce sang qui coule en vous,* ou *le sang dont vous sortez.* (V.)

[5] Le sens est louche : *contre elle* signifie *contre votre gloire;* et *lui* signifie *votre amour :* c'est là le sens; mais il faut le chercher. La clarté est la première loi de l'art d'écrire; et puis, comment l'esprit de ces princes peut-il être soulevé contre leur gloire? est-ce parce qu'ils s'effrayent d'un parricide? (V.)

[6] Rien de tout cela ne paraît vrai : un fils n'est point du tout obligé de punir sa mère, quoiqu'il condamne ses crimes; il doit encore moins l'imiter, quoiqu'il lui pardonne. Faut-il un raisonnement faux pour persuader une action détestable? Que veut dire, en effet, *vous devez l'imiter, si vous la soutenez?* Cléopâtre a tué son mari, ses enfants doivent-ils tuer leurs femmes? (V.)

[7] Si elle a su le prévoir, comment s'expose-t-elle à toute l'horreur qu'elle mérite qu'on ait pour elle? (V.)

[1] Il semble que cette idée affreuse et méditée lui soit échappée dans le feu de la conversation; cependant elle a préparé avec beaucoup d'artifice la proposition révoltante qu'elle fait. (V.)

[2] *En vain je l'ai tâché* n'est pas français; on dit : *je l'ai voulu, je l'ai essayé,* parce qu'on veut une chose, on l'essaye, mais on ne la tâche pas. (V.)

[3] On voit trop que *colère* n'est là que pour rimer. (V.)

[4] Il est vrai que tous les lecteurs sont révoltés qu'une princesse si douce, si retenue, qui tremble de prononcer le nom de son amant, qui craignait de devoir quelque chose à ceux qui prétendaient à elle, ordonne de sang-froid un parricide à des princes qu'elle connaît vertueux, et dont elle ne savait pas un moment auparavant qu'elle fût aimée; elle se fait détester, elle sur qui l'intérêt de la pièce devait se rassembler. Cette situation pourtant inspire un intérêt de curiosité; on ne peut en éprouver d'autre. Cléopâtre est trop odieuse; Rodogune le devient en ce moment autant qu'elle, et beaucoup plus méprisable, parce que, contre toutes les lois que la raison a prescrites au théâtre, elle a changé de caractère. L'amour dans cette pièce ne peut toucher le cœur, parce qu'il n'agit qu'à reprises interrompues, qu'il n'est point combattu, qu'il ne produit point de danger, et qu'il est presque toujours exprimé en vers languissants, obscurs, ou du style de la comédie. L'amitié des deux frères ne fait pas le grand effet qu'on en attend, parce que l'amitié seule ne peut produire de grands mouvements au théâtre que quand un ami risque sa vie pour son ami en danger. L'amitié qui ne va qu'à ne se point brouiller pour une maîtresse est froide, et rend l'amour froid. La plus grande faute peut-être dans cette pièce, est que tout y est ajusté au théâtre d'une manière peu vraisemblable, et quelquefois contradictoire; car il est contradictoire que cet ambassadeur Oronte soit instruit de l'amour des deux frères, et que Rodogune ne le sache pas. Il n'est guère possible qu'Antiochus aime une mère parricide; et c'est une chose trop forcée que Cléopâtre demande la tête de Rodogune, et Rodogune la tête de Cléopâtre, dans la même heure et aux mêmes personnes, d'autant plus que ce meurtre horrible n'est nécessaire ni à l'une ni à l'autre; toutes deux même, en faisant cette proposition, risquent beaucoup plus qu'elles ne peuvent espérer. Les hommes les moins instruits sentent trop que toutes ces propositions si forcées, si peu naturelles, sont l'échafaud préparé pour établir le cinquième acte. Cependant l'auteur a voulu qu'Antiochus pût balancer entre sa mère et sa maîtresse, quand elles s'accuseront l'une et l'autre d'un parricide et d'un empoisonnement; mais il était impossible qu'Antiochus fût raisonnablement indécis entre ces deux princesses, si elles n'avaient paru également coupables dans le cours de la pièce. Il fallait donc nécessairement que Rodogune pût être soupçonnée avec quelque vraisemblance; mais aussi Rodogune, en se rendant si coupable, changeait de caractère et devenait odieuse; il fallait donc trouver quelque autre nœud, quelque autre intrigue qui sauvât le caractère de Rodogune; il fallait qu'elle parût coupable et qu'elle ne le fût pas : ce moyen eût encore eu de grands inconvénients. Il reste à savoir s'il est permis d'amener une grande beauté par de grands défauts, et c'est sur quoi je n'ose prononcer; mais je doute qu'une pièce remplie de ces défauts essentiels, et en général si mal écrite, pût aujourd'hui être soufferte jusqu'au quatrième acte par une assemblée de gens de goût qui ne prévoiraient pas les beautés du cinquième. (V.)

Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, princes[1].

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.
Hélas! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite[2]!
SÉLEUCUS.
Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.
ANTIOCHUS.
Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur[3].
SÉLEUCUS.
Que le ciel est injuste! Une âme si cruelle
Méritait notre mère, et devait naître d'elle.
ANTIOCHUS.
Plaignons-nous sans blasphème[4].
SÉLEUCUS.
Ah! que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obstinez!
Faut-il encor régner? faut-il l'aimer encore?
ANTIOCHUS.
Il faut plus de respect pour celle qu'on adore[5].
SÉLEUCUS.
C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix[6].
ANTIOCHUS.
C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte[7],
Que faire une révolte et si pleine et si prompte[1].
SÉLEUCUS.
Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.
ANTIOCHUS.
La révolte, mon frère, est bien précipitée[2]
Quand la loi qu'elle rompt peut-être rétractée[3];
Et c'est à nos désirs trop de témérité[4]
De vouloir de tels biens avec facilité:
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire[5].
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments!
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements[6].
Leur excès à mes yeux paraît un noir abîme[7]
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bonheur;
Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me sens affaiblir quand je vous encourage;
Je frémis, je chancelle; et mon cœur abattu
Suit tantôt sa douleur, et tantôt sa vertu.
Mon frère, pardonnez à des discours sans suite,
Qui font trop voir le trouble où mon âme est réduite.
SÉLEUCUS.
J'en ferais comme vous, si mon esprit troublé[8]
Ne secouait le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,

[1] *Adieu*, après une pareille proposition! observez qu'elle n'a pas dit un seul mot de la seule chose qui pourrait en quelque façon lui faire pardonner cette horreur insensée; elle devait leur dire au moins : *Cléopâtre vous a demandé ma tête; ma sûreté me force à vous demander la sienne.* (V.)

[2] Est-ce ici le temps de se plaindre qu'on a mal reçu les profonds respects de l'amour, quand il s'agit d'un parricide? (V.)

[3] Ce vers a toujours été regardé comme un jeu d'esprit qui diminue l'horreur de la situation. On dit que les Parthes lançaient des flèches en fuyant; mais ce n'est pas parce que Rodogune sort qu'elle afflige ces princes; c'est parce qu'elle leur a fait auparavant une proposition affreuse, qui n'a rien de commun avec la manière dont les Parthes combattaient. (V.)

[4] Ne croirait-on pas entendre un héros de roman qui traite sa maîtresse de divinité? (V.)

[5] Peut-on employer ces idées et ces expressions de roman dans un moment si terrible? il n'y a rien de si plat et de si mauvais que ce vers. (V.) — Le vers n'est pas tragique; il convient mal à la situation : mais Voltaire ne devait-il pas s'exprimer moins durement? la bienséance n'est-elle pas blessée? Nous ne nous permettrions pas, en parlant d'un mauvais vers de Voltaire, d'écrire qu'il n'y a rien de si plat. (P.)

[6] On ne sait, par la construction, si c'est au prix du sang de sa mère. (V.)

[7] *Lui* se rapporte au *trône;* mais on ne se sert pas de ce pronom pour les choses inanimées. Ces vers jettent de l'obscurité dans le dialogue : *tenir bien peu de compte d'un trône*, termes d'une prose rampante. (V.)

[1] Faire une révolte contre une femme qui a imaginé quelque chose de si noir! cette expression ne serait pas pardonnée à Céladon; *faire une révolte* n'est pas français. (V.)

[2] *La révolte*, trois fois répétée, rebute trois fois dans une telle circonstance; on voit que cette idée de traiter de souveraine et de divinité une maîtresse qui exige un parricide, est indigne non-seulement d'un héros, mais de tout honnête homme. — Non-seulement cet amour romanesque est froid et ridicule, mais cette dissertation sur le respect et l'obéissance qu'on doit à l'objet aimé, quand cet objet aimé ordonne de sang-froid un parricide, est peut-être ce qu'il y a de plus mauvais au théâtre, aux yeux des connaisseurs. (V.)

[3] On ne rompt point une loi; on ne la rétracte pas; *révoquer* est le mot propre : on rétracte une opinion. (V.)

[4] Que veut dire ce *trop de témérité à ses désirs, de vouloir de tels biens?* de quels biens a-t-on parlé? de quelle gloire s'agit-il? que prétend-il par ces sentences? Si Rodogune a fait ce qu'elle ne devait pas faire, Antiochus dit ce qu'il ne devrait pas dire. (V.)

[5] On gagne une victoire, et non un triomphe. (V.)—Cette observation manque d'exactitude : on remporte une victoire, un triomphe, on gagne une bataille. (P.)

[6] Un déguisement n'est point fort : il faut toujours, ou le mot propre, ou une métaphore juste. Antiochus veut dire qu'il ne peut se dissimuler ses malheurs. (V.)

[7] *Un abîme noir où la haine s'apprête! et une gloire sans nom!* on dit bien *un nom sans gloire;* mais *gloire sans nom* n'a pas de sens. (V.)

[8] J'en ferais comme vous n'est pas français, et *je ferais comme vous* est du style de la comédie (V.)

Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme[1];
Et jugeant par leur prix de leur possession,
J'éteins enfin ma flamme et mon ambition,
Et je vous céderais l'un et l'autre avec joie,
Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeste présent
Ne me jetait dans l'âme un remords trop cuisant.
Dérobons-nous, mon frère, à ces âmes cruelles,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu[2].
L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu[3];
Et son reste confus me rend quelques lumières[4]
Pour juger mieux que vous de ces âmes si fières[5].
Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs :
Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs;
Et si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissez, soupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles[6],
Sauver l'une de l'autre; et peut-être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous :
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère
N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire[7];

[1] Il voit bien ce qu'est Rodogune; mais il n'y a jamais eu que cette femme au monde qui ait dit : *tuez votre mère, si vous voulez que je vous épouse.* Le trône n'a rien de commun avec la monstrueuse idée de la douce Rodogune. Ce qu'il y a de pis, c'est que tous les raisonnements d'Antiochus et de Séleucus ne produisent rien : ils dissertent; les deux frères ne prennent aucune résolution; et le malheur de leur personnage jusqu'ici est de ne rien faire, et d'attendre ce qu'on fera d'eux. (V.)

[2] *Beaucoup et un peu;* cette antithèse n'est pas digne du tragique. (V.)

[3] Un feu où brûle l'espoir! (V.) — Corneille ne dit point *un feu où brûle l'espoir.* Nous ne prétendons pas justifier son vers; mais il ne faut pas lui faire dire ce qu'il n'a pas dit. (P.)

[4] Ce reste confus du feu de l'amour peut-il donner des lumières, parce qu'on se sert du mot *feu* pour exprimer l'amour? n'est-ce pas abuser des termes? Est-ce ainsi que la nature parle? (V.)

[5] Il semble que l'auteur ait été si embarrassé de cette situation forcée, qu'il ait voulu exprès se rendre inintelligible : une fuite qui dérobe des cœurs à des soupirs! une haine qui attend des larmes et qui rend les armes! (V.)

[6] On ne pare point une haine comme on pare un coup d'épée. (V.)

[7] Il veut dire : *nous n'avons plus à choisir entre Cléopâtre et Rodogune. N'ont plus de choix,* dans le sens qu'on lui donne ici, n'est pas français. (V.) — Ce n'est point là du tout la pensée de Séleucus; il veut dire : « Ni Cléopâtre ni Rodogune « n'ont plus désormais à choisir entre nous, puisque je vous fais « roi, et que je vous cède Rodogune. » Ce ne peut être que par distraction que Voltaire lui prête ici un sens si opposé à celui de Corneille. (P.)

Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi[1].
Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :
Je n'en suis point jaloux; et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCÈNE VI.

ANTIOCHUS.

Que je serais heureux si je n'aimais un frère!
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
Elle agira pour vous, mon frère, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance[2].
La pesanteur du coup souvent nous étourdit[3] :
On le croit repoussé quand il s'approfondit;
Et quoiqu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade;
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage!
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage[4],
Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
La nature et l'amour voudront parler pour nous[5].

[1] Lorsqu'on prend la résolution de renoncer à un royaume, un si grand effort doit-il être si soudain? fait-il une grande impression sur les spectateurs, surtout quand cette cession ne produit rien dans la pièce? (V.)

[2] Cela est très-obscur, et à peine intelligible; on ne fait point violence à une espérance. (V.)

[3] Antiochus perd là dix vers entiers à débiter des sentences : est-ce l'occasion de disserter, de parler de malades qui ne sentent point leur mal, et d'ombres de santé qui cachent mille poisons? On ne peut trop répéter que la véritable tragédie rejette toutes les dissertations, toutes les comparaisons, tout ce qui sent le rhéteur, et que tout doit être sentiment, jusque dans le raisonnement même. (V.)

[4] *Vaincre un orage* est impropre; on détourne, on calme un orage, on s'y dérobe, on le brave, etc.; on ne le *vainc* pas : cette métaphore d'orage vaincu ne peut convenir à des ombres de santé qui cachent des poisons. (V.)

[5] La nature et l'amour qui parlent contre l'effort d'un courroux! Voilà encore des expressions impropres : je ne me lasserai point de dire qu'il les faut remarquer, non pas pour observer des fautes, mais pour être utile à ceux qui ne lisent pas avec assez d'attention, à ceux qui veulent se former le goût et posséder leur langue, à ceux qui veulent écrire, aux étrangers qui nous lisent. On a passé beaucoup de fautes contre la langue, et contre l'élégance et la netteté de la construction : le lecteur attentif peut les sentir. On a craint de faire trop de remarques, et de marquer une affectation de critiquer. (V.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

Prince, qu'ai-je entendu? parce que je soupire,
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire [1]!
Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité
S'imagine...

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,
Princesse; aucun de nous ne serait téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire:
Je vois votre mérite et le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connaît mieux ses défauts [2].
Mais si tantôt ce cœur parlait par votre bouche, [che,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le tou-
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flam-

RODOGUNE. [me...

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une âme;
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.
Je l'ai dit, il est vrai; mais, quoi qu'il en puisse être,
Méritez cet amour que vous voulez connaître.
Lorsque j'ai soupiré, ce n'était pas pour vous [1];
J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux [2];
Et ce sont les effets du souvenir fidèle
Que sa mort à toute heure en mon âme rappelle.
Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti [3];
Ce cœur, qu'un saint amour rangea sous votre empire,
Ce cœur, pour qui le vôtre à tous moments soupire,
Ce cœur, en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé [4];
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.
Ah! princesse, en l'état où le sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses

RODOGUNE. [fils?

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,
Faites ce qu'il ferait s'il vivait en lui-même [5];

[1] L'âme du spectateur était remplie de deux assassinats proposés par deux femmes; on attendait la suite de ces horreurs: le spectateur est étonné de voir Rodogune qui se fâche de ce qu'on présume qu'elle pourrait aimer un des princes, destiné pour être son époux; elle ne parle que de la témérité d'Antiochus, qui, en la voyant soupirer, ose supposer qu'elle n'est pas insensible. C'était un des ridicules à la mode dans les romans de chevalerie, comme on l'a déjà dit; il fallait qu'un chevalier n'imaginât pas que la dame de ses pensées pût être sensible avant de très-longs services: ces idées infectèrent notre théâtre. Antiochus, qui ne devrait parler à cette princesse que pour lui dire qu'elle est indigne de lui, et qu'on n'épouse point la vieille maîtresse de son père * quand elle demande la tête de sa belle-mère pour présent de noce, oublie tout d'un coup la conduite révoltante et contradictoire d'une fille modeste et parricide, et lui dit que personne *n'est assez téméraire jusqu'à s'imaginer qu'il ait l'heur de lui plaire, que c'est présomption de croire ce miracle; qu'elle est un oracle, qu'il ne faut pas éteindre un bel espoir*. Peut-on souffrir, après ces vers, que Rodogune, qui mériterait d'être enfermée toute sa vie pour avoir proposé un pareil assassinat, *trouve trop de vanité dans l'espoir trop prompt des termes obligeants de sa civilité?* ces propos de comédie sont-ils soutenables? il faut dire la vérité courageusement; il faut admirer, encore une fois, les grandes beautés répandues dans *Cinna*, dans *les Horaces*, dans *le Cid*, dans *Pompée*, dans *Polyeucte*; mais, si on veut être utile au public, il faut faire sentir des défauts dont l'imitation rendrait la scène française trop vicieuse. — Remarquez encore que cette conjonction *parce que* ne doit jamais entrer dans un vers noble; elle est dure et sourde à l'oreille. (V.)

[2] Est-ce à Antiochus à parler des défauts de son frère? comment peut-on dire à une telle femme que les deux frères connaissent trop bien leurs défauts pour oser croire qu'elle puisse aimer l'un des deux? (V.)

* Voltaire ne se contente plus de dire que Rodogune n'est pas jeune; il veut actuellement qu'elle soit vieille. (P.)

[1] Ce vers paraît trop comique, et achève de révolter le lecteur judicieux qui doit attendre ce que deviendra la proposition d'un assassinat horrible. (V.)

[2] Voici qui est bien pis. Quoi! elle prétend avoir été l'épouse du père d'Antiochus! elle ne se contente pas d'être parricide, elle se dit incestueuse! En effet, dans les premiers actes, on ne sait si elle a consommé ou non le mariage avec le père de ses amants. Il faudrait au moins que de telles horreurs fussent un peu cachées sous la beauté de la diction. (V.) — On sait très-bien, et il est expliqué très-clairement dans les premiers actes, que jamais Rodogune n'a épousé Nicanor. Elle était, comme nous l'avons dit, promise à ce prince, et c'est dans ce sens qu'elle peut le nommer son époux; mais il n'exista point de mariage. Rodogune, en un mot, ne fut jamais, à l'égard de Nicanor, que ce que Monime croyait être à l'égard de Mithridate, *veuve sans avoir eu d'époux*. (P.)

[3] Il semble, par ce discours d'Antiochus, qu'en effet Rodogune a été la femme de son père: s'il en est ainsi, quel effet doit faire un amour, d'ailleurs assez froid, qui devient un inceste avéré, auquel ni Antiochus ni Rodogune ne prennent seulement pas garde? Mais qu'est-ce qu'un cœur réparti en deux? (V.) — Ce discours d'Antiochus ne prouve en aucune façon que Rodogune ait été la femme de son père; il suppose seulement qu'elle en a été aimée; ce qui est très-différent. (P.)

[4] C'est donc le cœur de Nicanor réparti entre ses deux fils, qui, ayant été percé, reprend le sang qu'il a versé; c'est-à-dire son propre sang, pour aimer encore sa femme dans la personne de ses deux enfants. Que dire de telles idées et de telles expressions? comment ne pas remarquer de pareils défauts? et comment les excuser? que gagnerait-on à vouloir les pallier? ce serait trahir l'art qu'on doit enseigner aux jeunes gens. (V.)

[5] Rodogune continue la figure employée par Antiochus, mais

A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras :
Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas [1] ?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.
Une seconde fois il vous le dit par moi [2] :
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.
Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère
Vous fait, en l'acceptant, méconnaître une mère ?

ANTIOCHUS.

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre âme ;
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, madame [3] ;
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix secrète
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète :
Exécutez son ordre ; et hâtez-vous sur moi
De punir une reine et de venger un roi ;
Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévère,
Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.
De deux princes unis à soupirer pour vous [4]
Prenez l'un pour victime, et l'autre pour époux ;
Punissez un des fils des crimes de la mère [5],
Mais payez l'autre aussi des services du père ;
Et laissez un exemple à la postérité
Et de rigueur entière, et d'entière équité.
Quoi ! n'écouterez-vous ni l'amour ni la haine ?
Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine ?
Ce cœur qui vous adore, et que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas, prince [1] !

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roi que vous plaignez [2] ?
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappelez votre frère :
Le combat pour mon âme était moins dangereux
Lorsque je vous avais à combattre tous deux :
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble,
Je vous bravais tantôt, et maintenant je tremble.
J'aime ; n'abusez pas, prince, de mon secret :
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret ;
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue [3].
Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix [4]
Qui rompt de vos traités les favorables lois.
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange [5] :

on ne peut dire *vivre en soi-même*. Ce style fait beaucoup de peine ; mais ce qui en fait bien davantage, c'est que Rodogune passe ainsi tout d'un coup de la modeste fierté d'une fille qui ne veut pas qu'on lui parle d'amour, à l'exécrable empressement d'exiger d'un fils la tête de sa mère. (V.)

[1] *Prêter un bras à un cœur, le porter, et ne pas l'écouter*, sont des expressions si forcées, si fausses, qu'on voit bien que la situation n'est point naturelle ; car d'ordinaire, comme dit Boileau,

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement. (V.)

[2] Rodogune demande donc deux fois un parricide, ce que Cléopâtre elle-même n'a pas fait. Est-il possible qu'Antiochus puisse lui dire : *Nommez les assassins ?* Quel faux artifice ! ne les connaît-il pas ? ne sait-il pas que c'est sa mère ? ne s'en est-elle pas vantée à lui-même ? Je n'ai point de terme pour exprimer la peine que me font les fautes de ce grand homme ; elles consolent au moins en faisant voir l'extrême difficulté de faire une bonne pièce de théâtre. (V.)

[3] Quelle froideur dans de tels éclaircissements, et quelles étranges expressions ! *Vous le prenez ? Oui, je le prends.* Je ne parle pas ici du sens ridicule que les jeunes gens attribuent à ces paroles, je parle de la bassesse des mots. (V.)

[4] Il fallait au moins *unis en soupirant*, car on ne peut dire *unis à soupirer*. (V.)

[5] Peut-on sérieusement dire à Rodogune : *Tuez l'un de nous deux, et épousez l'autre*, et se complaire dans cette pensée aussi froide que barbare, et la retourner en deux ou trois façons ? — Corneille fait dire à Sabine, dans *les Horaces* : *Que l'un de vous me tue et que l'autre me venge ;* il répète ici cette pensée, mais il la délaye, il la rend insipide ; tous ces froids efforts de l'esprit ne sont que des amplifications de rhéteur. Ce n'est pas là Virgile, ce n'est pas là Racine. (V.)

[1] Enfin Rodogune passe tout d'un coup de l'assassinat à la tendresse. La petite finesse du soupir qui va vers l'ombre d'un père, et Rodogune qui tremble d'aimer, forment ici une pastorale. Quel contraste ! est-ce là du tragique ? La proposition d'assassiner une mère est d'une furie ; et cet *hélas* et ce *soupir* sont d'une bergère. Tout cela n'est que trop vrai ; et, encore une fois, il faut le dire et le redire. (V.)

[2] Cela serait bon dans la bouche d'un berger galant. Ce mélange de tendresse naïve et d'atrocités affreuses n'est pas supportable. (V.)

[3] Ce soupir échappe donc ; et la retenue de cette parricide ne peut plus se soutenir à la vue de celui qui doit être son mari ; et cependant elle lui tient encore de longs discours, malgré *l'effort de sa vue*. — Remarquez qu'une femme qui dit deux fois *mon soupir m'échappe*, est une femme à qui rien n'échappe, et qui met un art grossier dans sa conduite. Racine n'a jamais de ces mauvaises finesses. *Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue ;* quelle expression ! jamais le mot propre. Ce n'est pas là le *vultus nimiùm lubricus aspici* d'Horace. (V.)

[4] Cela n'est pas français : on ne presse point d'une chose. (V.)

[5] Le *sort étrange* est faible ; *étrange* n'est là qu'une mauvaise épithète pour rimer à *venge*. (V.)

Si vous me laissez libre, il faut que je le venge [1];
Et mes feux dans mon âme ont beau s'en mutiner [2],
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner :
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende [3];
Votre refus est juste autant que ma demande.
A force de respect votre amour s'est trahi.
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi;
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense [4].
Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix,
Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage :
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,
Et quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,
Je n'oublîrai jamais que je me dois un roi.
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère
Que le trône me donne ou vous ou votre frère.
Attendant son secret vous aurez mes désirs;
Et s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs [5] :
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrais-je de plus? son bonheur est le mien;
Rendez heureux ce frère, et je ne perdrai rien.
L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende.
Je bénirai le ciel d'une perte si grande;
Et quittant les douceurs de cet espoir flottant,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content [1].

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu; mon esprit se confond [2].
Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime [3],
Ne me revoyez point qu'avec le diadème [4].

SCÈNE II.

ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour; mais ce n'est pas assez :
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature;
Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,
Cette pitié qui force, et ces dignes faiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,
Faites-la-moi fléchir, ou mourir à ses yeux [5].

[1] Pourquoi? elle a donc été sa femme? mais si elle ne l'a point été, elle n'est point du tout obligée de venger Nicanor; elle n'est obligée qu'à remplir les conditions de la paix, qui interdisent toute vengeance: ainsi elle raisonne fort mal. (V.) — Elle n'a point été sa femme; mais elle pourrait se croire obligée de venger un prince dont elle était aimée, et à qui elle avait été promise. (P.)

[2] *Des feux qui se mutinent!* cela est impropre; et *s'en mutinent* est encore plus mauvais : on ne se mutine point *de: mutiner* est un verbe qui n'a point de régime. Cette scène est un entassement de barbarismes et de solécismes, autant que de pensées fausses. Ce sont ces défauts, applaudis par quelques ignorants entêtés, que Boileau avait en vue quand il disait dans son *Art poétique :*

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme. (V.)

[3] Pourquoi l'a-t-elle donc demandé? Toutes ces contradictions sont la suite de cette proposition révoltante qu'elle a faite d'assassiner sa belle-mère; une faute en attire cent autres. (V.)

[4] Y a-t-il de l'honneur dans cette vengeance? Elle change à présent d'avis; elle ne voudrait plus d'Antiochus, s'il avait tué sa mère : ce n'est pas là assurément le caractère qu'exigent Horace et Boileau :

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord. (V.)

— Elle ne change ni d'avis ni de caractère; elle prouve seulement que jamais elle n'avait eu l'intention de faire sérieusement aux deux princes une proposition dont elle savait bien que l'un et l'autre seraient infailliblement révoltés. Voilà du moins ce que, dans l'examen de sa pièce, Corneille oppose aux objections qu'on lui fit de son temps, et que Voltaire n'a fait que renouveler. Quant à nous, il nous semble que le grand succès de cette tragédie, principalement dans sa nouveauté, est une preuve très-forte que le public ne se méprit jamais sur la véritable intention de Corneille. Il n'imagina point, puisqu'il n'en fut point révolté, que la proposition de Rodogune pût être sérieuse. Mais quand il vit, au denoûment, toutes les beautés que Corneille avait su tirer d'une invention qui peut n'être pas exempte de reproche, mais qui lui fournit le plus beau cinquième acte qu'il y ait peut-être sur aucun théâtre, alors il ne sut plus qu'admirer. (P.)

[5] Elle voulait tout à l'heure tuer Cléopâtre, et à présent elle lui est soumise. Et qu'est-ce qu'un secret qui *fait régner?* (V.)

[1] Il est assurément impossible de mourir affligé et content. (V.)

[2] Voilà encore Rodogune qui se recueille pour dire qu'elle est troublée, qui fait une pause pour dire qu'elle se confond. Toujours cette grossière finesse, toujours cet art qui manque d'art. (V.)

[3] Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime

n'est pas français; on dit : *ingrat envers quelqu'un*, et non *ingrat à quelqu'un*. J'ai déjà remarqué ailleurs qu'*ingrat vis-à-vis de quelqu'un* est une de ces mauvaises expressions qu'on a mises à la mode depuis quelque temps. Presque personne ne s'étudie à bien parler sa langue. (V.)

[4] Ne me revoyez point qu'avec le diadème

n'est pas français; il faut : *ne me revoyez qu'avec.*

[5] Tout cela ressemble à des stances de Boisrobert, où les vrais amants reviennent à tout propos. — Pourquoi Rodrigue et Chimène parlent-ils si bien, et Antiochus et Rodogune si mal? c'est que l'amour de Chimène est véritablement tragique, et que celui de Rodogune et d'Antiochus ne l'est point du tout; c'est un amour froid dans un sujet terrible. (V.)

SCÈNE III[1].

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Eh bien! Antiochus, vous dois-je la couronne[2]?

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sais que je péris si vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,
Vous vous êtes laissé prévenir par un frère:
Il a su me venger quand vous délibériez[3],
Et je dois à son bras ce que vous espériez[4].
Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême;
C'est périr en effet que perdre un diadème.
Je n'y sais qu'un remède, encore est-il fâcheux,
Étonnant, incertain, et triste pour tous deux;
Je périrai moi-même avant que de le dire[5]:
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

Le remède à nos maux est tout en votre main[6],
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain;
Votre seule colère a fait notre infortune.
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune:
Nous l'adorons tous deux; jugez en quels tourments
Nous jette la rigueur de vos commandements.
L'aveu de cet amour sans doute vous offense;
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,
Et votre cœur qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.
Au point où je les vois, c'en est le seul remède.

CLÉOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède!
Avez-vous oublié que vous parlez à moi?
Ou si vous présumez être déjà mon roi?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connaître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître[1].

CLÉOPATRE.

Moi, j'aurais allumé cet insolent amour?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour[2]?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse
Donnât à l'un de nous le trône et la princesse?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir;
Et c'était par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre[3]?
Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux[4];
Le désir de régner eût fait la même chose[5];
Et dans l'ordre des lois que la paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire;
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère;

[1] Je ne sais si je me trompe, mais cette scène ne me paraît pas plus naturelle ni mieux faite que les précédentes. Il me semble que Cléopâtre, après avoir dit à ses deux fils qu'elle couronnera celui qui aura assassiné sa maîtresse, ne doit point parler familièrement à Antiochus. (V.)

[2] C'est-à-dire, voulez-vous tuer Rodogune? cela ne peut s'entendre autrement; cela même signifie: avez-vous tué Rodogune? car elle n'a promis la couronne qu'à l'assassin. (V.)

[3] On ne peut imaginer que Cléopâtre veuille dire ici autre chose, sinon: *Séleucus vient de tuer sa maîtresse et la vôtre.* A ce mot seul, Antiochus ne doit-il pas entrer en fureur?

[4] Ce vers confirme encore la mort de Rodogune; il n'en est rien, à la vérité, mais Cléopâtre le dit positivement. Comment Antiochus n'est-il pas saisi du plus affreux désespoir à cette nouvelle épouvantable? comment peut-il raisonner de sang-froid avec sa mère, comme si elle ne lui avait rien dit? Rien de tout cela n'est vraisemblable; il ne l'est pas que Cléopâtre veuille faire accroire que Rodogune est morte; il ne l'est pas qu'Antiochus soutienne cette conversation: s'il croit Cléopâtre, il doit être furieux; s'il ne la croit pas, il doit lui dire: *Osez-vous bien imputer ce crime à mon frère?* (V.)

[5] On n'entend pas mieux ce que c'est que ce secret. Ces deux couplets paraissent remplis d'obscurités. (V.)

[6] Comment ce remède aux maux est-il dans la main de Cléopâtre? entend-il qu'en nommant l'aîné, elle finira tout? mais il dit: *Nous perdons tout en perdant Rodogune.* Il n'y aura donc point de remède aux maux de celui qui la perdra. Peut-il répondre que le cœur de Cléopâtre est aveuglé d'un peu d'inimitié? que si ce cœur ignore les maux des deux frères, elle ne peut en prendre pitié, et qu'au point où il les voit, c'en est le seul remède? Quel discours! quel langage! Et dans une telle occasion, il parle avec la plus grande soumission; et Cléopâtre lui répond: *Quelle fureur vous possède?* En vérité, ces discours sont-ils dans la nature? (V.)

[1] On a déjà remarqué qu'on ne dit point *les forces* au pluriel, excepté quand on parle des *forces d'un État.* (V.)

[2] *Un prétexte qui fait un retour* n'est pas français. (V.)

[3] Il me semble qu'il n'est point du tout intéressant de savoir si Cléopâtre a fait naître elle-même l'amour des deux frères pour Rodogune; ce n'est pas là ce qui doit l'inquiéter. Il doit trembler que Cléopâtre n'ait déjà fait assassiner Rodogune par Séleucus, comme elle l'a déjà dit, ou du moins qu'elle n'emploie le bras de quelque autre: cette idée si naturelle ne se présente pas seulement à lui; c'était la seule qui pût inspirer de la terreur et de la pitié, et c'est la seule qui ne vienne pas dans la tête d'Antiochus; il s'amuse à dire inutilement que les deux frères devaient aimer Rodogune: il veut le prouver en forme, il parle de l'*ordre des lois.* (V.)

[4] Il dit que *le devoir attacha leurs vœux auprès d'elle.* Comment un devoir attache-t-il des vœux? Cela n'est pas français. (V.)

[5] *Le désir de régner qui eût fait la même chose*, et les deux princes qui devaient aspirer à la possession de Rodogune dans l'ordre des lois, et qui ont donc aimé! Quel langage! (V.)

Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
l'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foi des traités n'avait point arrachée[1] ?

CLÉOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avais su prévenir[2],
Et de l'indigne état où votre Rodogune
Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.
Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups,
En sauraient conserver un généreux courroux[3];
Et je le retenais avec ma douceur feinte,
Afin que grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colère et de ressentiment
Fût plus impétueux en son débordement.
Je fais plus maintenant : je presse, sollicite,
Je commande, menace, et rien ne vous irrite.
Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer;
Vous ne considérez ni lui ni mon injure;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature :
Et je pourrais aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparés;
L'un n'ôte point à l'autre une âme qu'il possède.

CLÉOPATRE.

Non, non; où l'amour règne il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.
Nous périrons tous deux s'il faut périr pour vous;
Mais aussi....

CLÉOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE.

Périssez, périssez, votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compassion.
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme;
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Eh bien! triomphez-en, que rien ne vous retienne :
Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne[1] ?
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir;
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir :
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute votre colère.
Mais si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de faibles soupirs et d'impuissantes larmes[2].

CLÉOPATRE.

Ah! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer!
Que bien plus aisément j'en saurais triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence;
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance !
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs;
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs[3].
C'en est fait, je me rends, et ma colère expire.
Rodogune est à vous aussi bien que l'empire;
Rendez grâces aux dieux qui vous ont fait l'aîné[4] :
Possédez-la, régnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné!
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine!
Je rends grâces aux dieux qui calment votre haine.
Madame, est-il possible ?

CLÉOPATRE.

En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.

[1] Ce verbe *arracher* exige une préposition et un substantif : on arrache la haine du cœur. (V.)

[2] La *honte* n'a point de pluriel, du moins dans le style noble. (V.)

[3] *Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups*, se rapporte, par la construction de la phrase, au courage de Cléopâtre, dont il est parlé au vers précédent, et, par le sens de la phrase, aux coups de Rodogune. Et comment retenait-elle ce courroux, quand elle dit que leurs cœurs conserveraient un généreux courroux ? Pouvait-elle retenir un courroux dont ses deux fils ne lui donnaient aucune marque ? Au reste, je suis toujours étonné que Cléopâtre veuille tromper toujours grossièrement des princes qui la connaissent, et qui doivent tant se défier d'elle. Observez surtout que rien n'est si froid que ces dissimulations dans des scènes où il s'agit d'un grand intérêt. (V.)

[1] Cet *y* ne se rapporte à rien. (V.)

[2] S'il n'a eu que d'impuissantes larmes, comment Cléopâtre a-t-elle pu lui dire : *quelle aveugle fureur vous possède?* comme on l'a déjà remarqué. (V.)

[3] Cela n'est pas français; il fallait dire : *vos douleurs me font sentir que je suis mère.* La correction du style est devenue d'une nécessité absolue : on est obligé de tourner quelquefois un vers en plusieurs manières avant de rencontrer la bonne. (V.)

[4] Je suis encore surpris du peu d'effet que produit ici cette déclaration de la primogéniture d'Antiochus; c'est pourtant le sujet de la pièce, c'est ce qui est annoncé dès les premiers vers comme la chose la plus importante. Je pense que la raison de l'indifférence avec laquelle on entend cette déclaration, est qu'on ne la croit pas vraie. Cléopâtre vient de s'adoucir sans aucune raison; on pense que tout ce qu'elle dit est feint. Une autre raison encore du peu d'effet de cette déclaration si importante, c'est qu'elle est noyée dans un amas de petits artifices, de mauvaises raisons, et surtout de mauvais vers. Cela peut rendre attentif, mais cela ne saurait toucher. J'observe que, parmi ces défauts, l'intérêt de curiosité se fait toujours sentir; c'est ce qui soutient la pièce jusqu'au cinquième acte, dont les grandes beautés, la situation unique, et le terrible tableau, demandent grâce pour tant de fautes, et l'obtiennent. (V.)

Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi! je triomphe donc sur le point de périr!
La main qui me blessait a daigné me guérir!

CLÉOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme si belle[1].
Allez à la princesse en porter la nouvelle;
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé :
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus! heureuse Rodogune[2]!
Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc; ce qu'ici vous perdez de moments
Sont autant de larcins à vos contentements;
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos désirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère!

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...

CLÉOPATRE.

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume;
Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne serait de vous.

SCÈNE V[1].

CLÉOPATRE.

Que tu pénètres mal le fond de mon courage!
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage;
Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence[2].
Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,
Et dont l'esprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des immortels préfère ta fortune,
Tandis que mieux instruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche[3] :
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche;
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front[4],

[1] *Une flamme si belle* n'est pas une raison quand il s'agit d'un trône; il faut d'autres preuves. Le petit compliment qu'elle fait à Antiochus est plutôt de la comédie que de la tragédie. (V.)

[2] Il faut que ce prince ait le sens bien borné pour n'avoir aucune défiance en voyant sa mère passer tout d'un coup de l'excès de la méchanceté la plus atroce à l'excès de la bonté. Quoi! après qu'elle ne lui a parlé que d'assassiner Rodogune, après avoir voulu lui faire accroire que Séleucus l'a tuée, après lui avoir dit : *périssez, périssez!* elle lui dit que ses larmes ont de l'intelligence dans son cœur; et Antiochus la croit! Non, une telle crédulité n'est pas dans la nature. Antiochus n'a jamais dû avoir plus de défiance, et il n'en témoigne aucune : il devrait au moins demander si le changement inopiné de sa mère est bien vrai; il devrait dire : *Est-il possible que vous soyez tout autre en un moment! serais-je assez heureux? etc.*; mais point; il s'écrie tout d'un coup : *O moment fortuné! ô trop heureuse fin!* Plus j'y réfléchis, et moins je trouve cette scène naturelle. (V.)

[1] On dit qu'au théâtre on n'aime pas les scélérats. Il n'y a point de criminelle plus odieuse que Cléopâtre, et cependant on se plaît à la voir; du moins le parterre, qui n'est pas toujours composé de connaisseurs sévères et délicats, s'est laissé subjuguer quand une actrice imposante a joué ce rôle : elle ennoblit l'horreur de son caractère par la fierté des traits dont Corneille la peint; on ne lui pardonne pas, mais on attend avec impatience ce qu'elle fera après avoir promis Rodogune et le trône à son fils Antiochus. Si Corneille a manqué à son art dans les détails, il a rempli le grand projet de tenir les esprits en suspens, et d'arranger tellement les événements, que personne ne peut deviner le dénoûment de cette tragédie. (V.)

[2] On a déjà averti qu'il faut *dans*, et non pas *dedans*. Mais pourquoi ne veut-elle plus de confidente? et pourquoi s'est-elle confiée? Elle ne le dit pas. (V.)

[3] *Trébucher* n'a jamais été du style noble. (V.) — Pourquoi limiter toujours le nombre des mots qui peuvent entrer dans le style noble? Nous croyons qu'il en est bien peu qui, habilement employés, ne puissent entrer dans un beau vers. Opposons, une fois pour toutes, aux éternels scrupules de Voltaire, une autorité qui doit avoir d'autant plus de poids que c'est un grammairien qui défend les droits de la poésie. L'abbé d'Olivet, en faisant remarquer la construction hardie de ces deux vers d'*Esther*,

> Quand sera le voile arraché,
> Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre?

ne balance pas à condamner la timidité de nos poëtes, qui n'osent presque plus se permettre ces transpositions. « Pour peu « qu'ils continuent, dit-il, à ne vouloir que des tours prosaïques, « nous n'aurons plus de vers. » Il fait des vœux pour que des mots qui passent pour vieillis dans la prose ne soient pas abandonnés de nos poëtes; et il cite en effet quelques-uns de ces mots, qui sont encore, en vers, d'un excellent usage. Enfin il désire, en homme de goût, que notre poésie soit plus attentive à maintenir ses priviléges. (P.)

[4] Je crois qu'il eût fallu *distinguer*, au lieu de *démêler*; car le cœur et le front ne sont point mêlés ensemble. Je ne vois pas pourquoi elle s'applaudit de tromper toujours sa confidente : doit-elle penser à elle dans ce moment d'horreur? (V.)

Que prendre pour sincère un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPATRE.

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée?

SÉLEUCUS.

Pauvre princesse, hélas[1] !

CLÉOPATRE.

Vous déplorez son sort!
Quoi! l'aimiez-vous?

SÉLEUCUS.

Assez pour regretter sa mort[2].

CLÉOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle;
Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O ciel! et de qui donc, madame?

CLÉOPATRE.

C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux;
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère;
De vous, qui dédaignez de servir ma colère;
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes désirs,
S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS.

De moi?

CLÉOPATRE.

De toi, perfide! Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle;
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.
Le trône était à toi par le droit de naissance;
Rodogune avec lui tombait en ta puissance;
Tu devais l'épouser, tu devais être roi!
Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS.

A mon frère?

CLÉOPATRE.

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

[1] Cette réponse est insoutenable, la bassesse de l'expression s'y joint à une indifférence qu'on n'attendait pas d'un homme amoureux; on ne parlerait pas ainsi de la mort d'une personne qu'on connaîtrait à peine : il croit que sa maîtresse est assassinée, et il dit : *Pauvre princesse!* (V.)

[2] Enchérit encore sur cette faute. (V.)

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné :
Et par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentiments vous avaient prévenue :
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux[1]
Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous;
Et si vous bornez là toute votre vengeance,
Vos désirs et les miens seront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit;
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'âme on craint les justes défiances[2].

SÉLEUCUS.

Quoi! je conserverais quelque courroux secret!

CLÉOPATRE.

Quoi! lâche, tu pourrais la perdre sans regret,
Elle de qui les dieux te donnaient l'hyménée,
Elle dont tu plaignais la perte imaginée?

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPATRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte;
Et tel qui se console après l'instant fatal,
Ne saurait voir son bien aux mains de son rival :
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre;
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite à sa flamme était dû[3].

SÉLEUCUS.

Peut-être; mais enfin par quel amour de mère
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater?

CLÉOPATRE.

J'en prends à la connaître, et la faire avorter;

[1] *N'ait donnés* se rapporte aux *attraits si doux :* mais ce ne sont pas les attraits si doux qu'il a donnés à son frère, ce sont *les biens.* (V.)

[2] Cléopâtre est-elle habile? Elle veut trop persuader à Séleucus qu'il doit s'affliger; c'est lui faire voir qu'en effet elle veut l'affliger, et l'animer contre son frère; mais ses paroles n'ont pas un sens net. Qu'est-ce *qu'une feinte* qui *assoupit au dehors*, et de *fausses patiences* qui *amusent ceux dont on craint en l'âme des défiances?* Comment l'auteur de *Cinna* a-t-il pu écrire dans un style si incorrect et si peu noble? (V.)

[3] Tout cela est très-mal exprimé, et est d'un style familier et bas. *Une chose due par rang* n'est pas français. Le reste de la scène est plus naturel et mieux écrit; mais Séleucus ne dit rien qui doive faire prendre à sa mère la résolution de l'assassiner : un si grand crime doit au moins être nécessaire. Pourquoi Séleucus ne prend-il pas des mesures contre sa mère, comme il l'avait proposé à Antiochus? En ce cas, Cléopâtre aurait quelque raison qui semblerait colorer ses crimes. (V.)

J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainsi; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît?
Qui des deux vous doit croire, et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessés
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grâce,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrètes:
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux:
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux ni faute de courage,
Madame; mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi.
Adieu.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable [1]!
Leur amour m'offensait, leur amitié m'accable;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.
Quoi! sans émotion perdre trône et maîtresse!
Quel est ici ton charme, odieuse princesse?
Et par quel privilége, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un et m'ôter tous les deux [2]?
N'espère pas pourtant triompher de ma haine:
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor reine.
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi;
Mais n'importe: mes mains sur le père enhardies
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies;
Leurs jours également sont pour moi dangereux:
J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux [1].
Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent:
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir.
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler nos victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

[1] On est capable d'une résolution, d'une action vertueuse ou criminelle; on n'est point capable d'un malheur. (V.)

[2] Elle veut: dire *en n'en prenant qu'un*, car Rodogune ne pouvait pas prendre deux maris. Cette antithèse, *en prendre un et en ôter deux*, est recherchée. J'ai déjà remarqué que l'antithèse est trop familière à la poésie française: ce pourrait bien être la faute de la langue, qui n'a point le nombre et l'harmonie de la latine et de la grecque; c'est encore plus notre faute: nous ne travaillons pas assez nos vers, nous n'avons pas assez d'attention au choix des paroles, nous ne luttons pas assez contre les difficultés. (V.)

[1] Je ne sais si on sera de mon sentiment, mais je ne vois aucune nécessité pressante qui puisse forcer Cléopâtre à se défaire de ses deux enfants: Antiochus est doux et soumis; Séleucus ne l'a point menacée. J'avoue que son atrocité me révolte; et, quelque méchant que soit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle résolution soit dans la nature. Si ses deux enfants avaient comploté de la faire enfermer, comme ils le devaient, peut-être la fureur pouvait rendre Cléopâtre un peu excusable; mais une femme qui de sang-froid se résout à assassiner un de ses fils et à empoisonner l'autre, n'est pour moi qu'un monstre qui me dégoûte: cela est plus atroce que tragique: il faut toujours, à mon avis, qu'un grand crime ait quelque chose d'excusable. (V.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE.

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi [1].
La mort de Séleucus m'a vengée à demi;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père [3]:
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort;

[2] Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Il faut bien que cela soit ainsi, puisque le public écoute encore, non sans plaisir, ce monologue. Je ne puis trahir ma pensée jusqu'à déguiser la peine qu'il me fait: je trouve surtout cette exclamation, *grâces au dieux*, aussi déplacée qu'horrible. *Grâces aux dieux, je viens d'égorger mon fils de*, [illegible] *je n'avais nul sujet de me plaindre!* mais enfin je conçois que cette détestable fermeté de Cléopâtre peut attacher, et sur qu'on est très-curieux de savoir comment Cléopâtre réussira ou succombera; c'est là ce qui fait, à mon avis, le grand mérite de cette pièce. (V.)

[3] *De ma part* est une expression familière; mais, ainsi placée, elle devient fière et tragique: c'est là le grand art de la diction. Il serait à souhaiter que Corneille l'eût employé souvent: et il serait à souhaiter aussi que la rage de Cléopâtre put avoir quelque excuse au moins apparente. (V.)

Poison, me sauras-tu rendre mon diadème [1] ?
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même?
Me seras-tu fidèle? Et toi, que me veux-tu [2],
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune [3];
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui :
Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme
Que retenir ma main sur la moitié du crime;
Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger,
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
Il faut ou condamner ou couronner sa haine [4].
Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange [5].
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge [6]!
J'en recevrai le coup d'un visage remis :
Il est doux de périr après ses ennemis;
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
Mais voici Laonice; il faut dissimuler [1]
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Viennent-ils, nos amants?

LAONICE.

Ils approchent, madame [2] :
On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme;
L'amour s'y fait paraître avec la majesté;
Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grâce en tous deux tout auguste et royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
Par les mains du grand prêtre être unis à jamais [3] :
C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ses vœux les devance [4],
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés [5],
Tous nos vieux différends de leur âme exilés,
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à l'envi le prince et Rodogune [6].
Mais je les vois déjà : madame, c'est à vous
A commencer ici des spectacles si doux.

[1] J'avoue encore que je n'aime point cette apostrophe au *poison* : on ne parle point à un *poison*; c'est une déclamation de rhéteur; une reine ne s'avise guère de prodiguer ces figures recherchées. Vous ne trouverez point de ces apostrophes dans Racine. (V.) — Monime, dans *Mithridate*, apostrophe le bandeau royal, dont elle voulait faire un instrument de mort, et qui a mal servi son désespoir :

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème, etc. (P.)

[2] . . . . Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu?

n'est pas de même; rien n'est plus bas, ni même plus mal placé : Cléopâtre n'a point de vertu; son âme exécrable n'a pas hésité un instant. Ce mot *sotte* doit être évité. (V.)

[3] *Autant comme* n'est pas français; on l'a déjà observé ailleurs. (V.)

[4] Ces sentences au moins doivent être claires et fortes; mais ici le mot de *haine* est faible, et *couronner sa haine* ne donne pas une idée nette. (V.)

[5] *Il vaut mieux mériter, etc.* Il est bien plus étrange qu'un vers si oiseux et si faible se trouve entre deux vers si beaux et si forts. Plaignons la stérilité de nos rimes dans le genre noble; nous n'en avons qu'un très-petit nombre, et l'embarras de trouver une rime convenable fait souvent beaucoup de tort au génie; mais aussi, quand cette difficulté est toujours surmontée, le génie alors brille dans toute sa perfection. (V.)

[6] On sait bien que le ciel ne peut tomber sur une personne; mais cette idée, quoique très-fausse, était reçue du vulgaire; elle exprime toute la fureur de Cléopâtre, elle fait frémir. (V.)

[1] Ces avertissements au parterre ne sont plus permis, on s'est aperçu qu'il y a très-peu d'art à dire : *je vais agir avec art;* on doit assez s'apercevoir que Cléopâtre dissimule, sans qu'elle dise : *je vais dissimuler.* (V.)

[2] Cette description que fait Laonice, toute simple qu'elle est, me paraît un grand coup de l'art; elle intéresse pour les deux époux; c'est un beau contraste avec la rage de Cléopâtre. Ce moment excite la crainte et la pitié; et voilà la vraie tragédie. (V.)

[3] On sent assez la dureté de ces sons, *grand prêtre, être;* il est aisé de substituer le mot de *pontife.* (V.)

[4] Ce vers est un peu trop du style de la comédie. Il ne faut pas croire que ces petites négligences puissent diminuer en rien le grand intérêt de cette situation, la majesté du spectacle et la beauté de presque tout ce cinquième acte, considéré en lui-même indépendamment des quatre premiers. (V.)

[5] Il faut *en foule.* (V.)

[6] Il semble, par la phrase, que ces différents soient de la suite. (V.)

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

CLÉOPATRE.

Approchez, mes enfants; car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur, vous tient déjà pour telle[1];
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au delà du trépas.
Il m'est trop doux, madame; et tout l'heur que j'espère,
C'est de vous obéir et respecter en mère.

CLÉOPATRE.

Aimez-moi seulement; vous allez être rois,
Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance:
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPATRE.

J'ose le croire ainsi; mais prenez votre place:
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.
(*Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence; et Cléopâtre, cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopâtre continue :*)
Peuple qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Élève dans le trône, et donne à la princesse.
Je lui rends cet État que j'ai sauvé pour lui;
Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine:
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise:
Prêtez les yeux au reste[2], et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.
(*Laonice revient avec une coupe à la main.*)

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paraître,
Madame; et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici:
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale;
Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié!

ANTIOCHUS, *prenant la coupe*.

Ciel! que ne dois-je point aux bontés d'une mère!

CLÉOPATRE.

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS, *à Rodogune*.

Madame, hâtons donc ces glorieux moments:
Voici l'heureux essai de nos contentements.
Mais si mon frère était le témoin de ma joie...

CLÉOPATRE.

C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie:
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner;
Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGÈNE, LAONICE, TROUPE

TIMAGÈNE.

Ah! seigneur!

CLÉOPATRE.

Timagène.
Quelle est votre insolence!

TIMAGÈNE.

Ah! madame!

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice*.

Parlez.

TIMAGÈNE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés..

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGÈNE.

Le prince votre frère...

ANTIOCHUS.

Quoi! se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire?

[1] Quoi! après avoir demandé, il y a deux heures, la tête de Rodogune, elle leur parle d'*amour maternelle!* cela n'est-il pas trop outré? Rodogune ne peut-elle pas regarder ce mot comme une ironie? Il n'y a point de réconciliation formelle, les deux princesses ne se sont point vues. (V.)

[2] Pourquoi dit-on *prêter l'oreille*, et que *prêter les yeux* n'est pas français? N'est-ce point qu'on peut s'empêcher à toute force d'entendre, en détournant ailleurs son attention, et qu'on ne peut s'empêcher de voir, quand on a les yeux ouverts? (V.)

TIMAGÈNE.

L'ayant cherché longtemps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de faiblesse étendu,
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu;
Son âme à ce penser paraissait attachée;
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur, en malheureux amant[1]...

ANTIOCHUS.

Enfin, que faisait-il? achevez promptement[2].

TIMAGÈNE.

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

CLÉOPATRE.

Il est mort?

TIMAGÈNE.

Oui, madame.

CLÉOPATRE.

Ah! destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étais promis,
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'âme,
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,
Madame, et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGÈNE, *à Cléopâtre.*

Madame, il a parlé; sa main est innocente.

CLÉOPATRE, *à Timagène.*

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente[3],
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler!

ANTIOCHUS.

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins[1].
Mais que vous a-t-il dit? achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE.

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie;
Et soudain à mes cris, ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant;
Et ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié règne sur le courroux :
« Une main qui nous fut bien chère
« Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain[2].
« Régnez; et surtout, mon cher frère,
« Gardez-vous de la même main.
« C'est.... » La Parque à ce mot lui coupe la parole;
Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole;
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.
O frère, plus aimé que la clarté du jour!
O rival, aussi cher que m'était mon amour!
Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ses derniers mots fatale obscurité!
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité! qui dois-je en soupçonner?
« Une main qui nous fut bien chère! »

[1] On est fâché de cette absurdité de Timagène, qui jetterait quelque ridicule sur cet événement terrible, s'il était possible d'en jeter. Peut-on dire d'un prince assassiné, qu'il est *rêveur en malheureux amant sur un lit de gazon?* Le moment est pressant et horrible. Séleucus peut avoir un reste de vie, on peut le secourir; et Timagène s'amuse à représenter un prince assassiné et baigné dans son sang, comme un berger de l'*Astrée* rêvant à sa maîtresse sur une couche verte. (V.)

[2] *Enfin que faisait ce malheureux amant rêveur? — Monsieur, il était mort.* C'est une espèce d'arlequinade. Si un auteur hasardait aujourd'hui sur le théâtre une telle incongruité, comme on se récrierait! comme on sifflerait! surtout si l'auteur était malvoulu; cela seul serait capable de faire tomber une pièce nouvelle. Mais le grand intérêt qui règne dans ce dernier acte, si différent du reste, la terreur de cette situation, et le grand nom de Corneille, couvrent ici tous les défauts. (V.)

[3] Je ne sais s'il est bien adroit à Cléopâtre d'accuser sur-le-champ Timagène; mais, comme elle craint d'être accusée, elle se hâte de faire retomber le soupçon sur un autre, quelque peu vraisemblable que soit ce soupçon : d'ailleurs son trouble est une excuse. On peut remarquer que quand Timagène dit que Séleucus a parlé en mourant, la reine lui répond : *C'est donc toi qui l'as tué?* Ce n'est pas une conséquence : *il a parlé, donc tu l'as tué.* (V.)

[1] Cet *à* n'est pas français, il faut *si je vous connaissais moins;* mais pourquoi soupçonnerait-il Timagène? ne devrait-il pas plutôt soupçonner Cléopâtre, qu'il sait être capable de tout? (V.)

[2] Plusieurs critiques ont trouvé qu'il n'est pas naturel que Séleucus en mourant ait prononcé quatre vers entiers sans nommer sa mère : ils disent que cet artifice est trop ajusté au théâtre; ils prétendent que, s'il a été frappé à la poitrine par sa mère, il devait se défendre, qu'un prince ne se laisse pas tuer ainsi par une femme; et que, s'il a été assassiné par un autre, envoyé par sa mère, il ne doit pas dire que c'est *une main chère;* qu'enfin Antiochus, au récit de cette aventure, devrait courir sur le lieu. C'est au lecteur à peser la valeur de toutes ces critiques. La dernière critique surtout ne souffre point de réponse : Antiochus aimait tendrement son frère; ce frère est assassiné, et Antiochus achève tranquillement la cérémonie de son mariage. Rien n'est moins naturel et plus révoltant. Son premier soin doit être de courir sur le lieu, de voir si en effet son frère est mort, si on peut lui donner quelque secours, mais le parterre s'aperçoit à peine de cette invraisemblance : il est impatient de savoir comment Cléopâtre se justifiera. (V.)

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère [1]?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain;
Nous vous avons tous deux refusé notre main :
Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder [2]?

CLÉOPATRE.

Quoi! vous me soupçonnez?

[1] Il n'y a point de situation plus forte, il n'y en a point où l'on ait porté plus loin la terreur, et cette incertitude effrayante qui serre l'âme dans l'attente d'un événement qui ne peut être que tragique. Ces mots terribles :

> Une main qui nous fut bien chère...
> Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère?

Ces mots font frémir; et ce qui mérite encore plus d'éloges, c'est que la situation est aussi bien dénouée qu'elle est fortement conçue. Cléopâtre, avalant elle-même le poison préparé pour son fils et pour Rodogune, et se flattant encore de vivre assez pour les voir périr avec elle, forme un dénouement admirable. Il faut bien qu'il le soit, puisqu'il a fait pardonner les étranges invraisemblances sur lesquelles il est fondé, et qui ne peuvent pas avoir d'autre excuse. Ceux qui ont cru, bien mal à propos, que la gloire de Corneille était intéressée à ce qu'on justifiât ses fautes, ont fait de vains efforts pour pallier celles du plan de *Rodogune*. Pour en venir à bout, il faudrait pouvoir dire : Il est dans l'ordre des choses vraisemblables que, d'un côté, une mère propose à ses deux fils, à deux princes reconnus sensibles et vertueux, d'assassiner leur maîtresse, et que, d'un autre côté, dans le même jour, cette même maîtresse, qui n'est point representée comme une femme atroce, propose à deux jeunes princes dont elle connaît la vertu d'assassiner leur mère. Comme il est impossible d'accorder cette assertion avec le bon sens, il vaut beaucoup mieux abandonner une apologie insoutenable, et laisser à Corneille le soin de se défendre lui-même. Il s'y prend mieux que ses défenseurs : il a fait le cinquième acte. Souvenons-nous donc une bonne fois, et pour toujours, que sa gloire n'est pas de n'avoir point commis de fautes, mais d'avoir su les racheter : elle doit suffire à ce créateur de la scène française. (LA H.)

[2] Cette situation est sans doute des plus théâtrales, elle ne permet pas aux spectateurs de respirer. Quelques personnes plus difficiles peuvent trouver mauvais qu'Antiochus soupçonne Rodogune qu'il adore, et qui n'avait assurément aucun intérêt à tuer Séleucus : d'ailleurs quand l'aurait-elle assassiné? on faisait les préparatifs de la cérémonie; Rodogune devait être accompagnée d'une nombreuse cour; l'ambassadeur Oronte ne l'a pas sans doute quittée; son amant était auprès d'elle : une princesse qu'on va marier se dérobe-t-elle à tout ce qui l'entoure, sort-elle seule du palais, pour aller au bout d'une allée sombre assassiner son beau-frère, auquel elle ne pense seulement pas? Il est très-beau qu'Antiochus puisse balancer entre sa maîtresse et sa mère; mais malheureusement on ne pouvait guère amener cette belle situation qu'aux dépens de la vraisemblance. Le succès prodigieux de cette scène est une grande réponse à tous ces critiques qui disent à un auteur : *Ceci n'est pas assez fondé, cela n'est pas assez préparé.* L'auteur répond : *J'ai touché, j'ai enlevé le public;* l'auteur a raison, tant que le public applaudit. Il est pourtant infiniment mieux de s'astreindre à la plus exacte vraisemblance; par là on plaît toujours, non-seulement au public assemblé, qui sent plus qu'il ne raisonne, mais aux critiques éclairés qui jugent dans le cabinet : c'est même le seul moyen de conserver une réputation pure dans la postérité. (V.)

RODOGUNE.

Quoi! Je vous suis suspecte?

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte;
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connais que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagène?

TIMAGÈNE.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
Je mourrais mille fois; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles [1];
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi :
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

RODOGUNE.

Ah! seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle [2],
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer?
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux [3],
Épargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne;
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essuyer,

[1] *Des haines cruelles aux jours l'une de l'autre;* cela n'est pas français. (V.)

[2] On ne traîne point une gêne; mais le discours d'Antiochus est si beau, que cette légère faute n'est pas sensible. (V.)

[3] Il faudrait *désespoir* plutôt que *déplaisir*. (V.)

Son peu d'amour me force à me justifier;
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égal [1] avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avais raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre [2] :
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(*à Rodogune.*)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous [3],
Madame; mais ô dieux! quelle rage est la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et faible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui!
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge;
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie;
J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier [4].

RODOGUNE, *à Cléopâtre.*

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend [5].
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagène.
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée
Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée :
Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien;
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien;
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénîrai point, puisque vous le savez,
De justes sentiments dans mon âme élevés :
Vous demandiez mon sang; j'ai demandé le vôtre :
Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.

(*à Antiochus.*)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
Que pour don nuptial vous immoler un frère :
On fait plus; on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(*à Cléopâtre.*)

Où fuirais-je de vous après tant de furie,
Madame? et que ferait toute votre Syrie,
Où seule et sans appui contre vos attentats,
Je verrais...? Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien; et dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée;
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas;
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connaître en achevant sur moi [1],
Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre
Son crime redoublé peut arracher la foudre!
Donnez-moi....

[1] *Traiter d'égal* était alors une phrase faite pour les deux genres. On écrirait aujourd'hui : *traiter d'égale.*

[2] *Épandre* était un terme heureux qu'on employait, au besoin, au lieu de *répandre;* ce mot a vieilli. (V.) — A quelle époque un mot peut-il être censé assez vieilli pour qu'il ne soit plus d'usage? Nous trouvons le mot *épandre* dans Boileau et dans d'autres bons auteurs du siècle de Louis XIV, qui semblent même l'avoir préféré à *répandre*. Nous le trouvons dans *la Henriade :*

De noirs torrents de soufre *épandus* dans les airs.

Permettons donc aux poëtes de le rajeunir en l'employant. (P.)

[3] Ce plaidoyer de Cléopâtre n'est pas sans adresse; mais ce vain artifice doit être senti par Antiochus, qui ne peut en aucune façon soupçonner Rodogune. (V.)

[4] Cela n'est pas français, et ce dernier vers ne finit pas heureusement une si belle tirade. (V.)

[5] On n'a rien à dire sur ces deux plaidoyers de Cléopâtre et de Rodogune. Ces deux princesses parlent toutes deux comme elles doivent parler. La réponse de Rodogune est beaucoup plus forte que le discours de Cléopâtre, et elle doit l'être : il n'y a rien à y répliquer, elle porte la conviction; et Antiochus devrait en être tellement frappé, qu'il ne devrait peut-être pas dire : *Non, je n'écoute rien;* car, comment ne pas écouter de si bonnes raisons? Mais j'ose dire que le parti que prend Antiochus est infiniment plus théâtral que s'il était simplement raisonnable. (V.)

[1] *En achevant sur moi* dépare un peu ce morceau, qui est très-beau; *achevant* demande absolument un régime. *Tout lieu de me surprendre* est trop faible; *réduire en poudre,* trop commun. (V.)

RODOGUNE, *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi! seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain :
Donnez.

RODOGUNE.

Ah! gardez-vous de l'une et l'autre main!
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser!

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve; et, pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque domestique[1].

CLÉOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Eh bien! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe des mains de Cléopâtre, après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance :
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort;
Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle[2],
Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connaissent,
Et vais sans plus tarder...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tout égarés, troubles et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah! bons dieux! quelle rage!
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice ou à quelque autre.*

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

[1] Apparemment que les princesses syriennes faisaient peu de cas de leurs domestiques; mais c'est une réflexion que personne ne peut faire dans l'agitation où l'on est, et dans l'attente du dénoûment. L'action qui termine cette scène fait frémir, c'est le tragique porté au comble : on est seulement étonné que, dans les compliments d'Antiochus et de l'ambassadeur, qui terminent la pièce, Antiochus ne dise pas un mot de son frère, qu'il aimait si tendrement. Le rôle terrible de Cléopâtre et le cinquième acte feront toujours réussir cette pièce. (V.)

[2] *Soit adresse pour elle* n'est pas français; on ne peut pas dire : *j'ai de l'adresse pour moi;* il fallait peut-être dire : *soit intérêt pour elle.* (V.)

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi;
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce[1]
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Règne; de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père et d'un frère, et de moi :
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

ANTIOCHUS.

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs. Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(*Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.*)

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable[2],
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable;
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir;
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort;
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple :
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil;
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices[3]

[1] *Disgrâce* paraît un mot trop faible dans une aventure si effroyable; voilà ce que la nécessité de la rime entraîne : dans ces occasions, il faut changer les deux rimes. (V.)

[2] L'ambassadeur Oronte n'a joué dans toute la pièce qu'un rôle insipide, et il finit l'acte le plus tragique par les plus froids compliments. (V.)

[3] *Rodogune* ne ressemble pas plus à *Pompée* que *Pompée* à *Cinna*, et *Cinna* au *Cid*. C'est cette variété qui caractérise le vrai génie. Le sujet en est aussi grand et aussi terrible que celui de *Théodore* est bizarre et impraticable. Il y eut la même rivalité entre cette *Rodogune* et celle de Gilbert, qu'on vit depuis entre la *Phèdre* de Racine et celle de Pradon. La pièce de Gilbert fut jouée quelques mois avant celle de Corneille, en 1645; elle mourut dès sa naissance, malgré la protection de Monsieur, frère de Louis XIII, et lieutenant général du royaume, à qui Gilbert, résident de la reine Christine, la dédia. La reine de

EXAMEN DE RODOGUNE.

Le sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, sur la fin du livre qu'il a fait *des Guerres de Syrie* : « Démétrius, surnommé Nicanor, en-« treprit la guerre contre les Parthes, et vécut quelque « temps prisonnier dans la cour de leur roi Phraates, dont « il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Dio-« dotus, domestique des rois précédents, s'empara du « trône de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre, encore « enfant, fils d'Alexandre le bâtard et d'une fille de Pto-« lomée. Ayant gouverné quelque temps comme tuteur « sous le nom de ce pupille, il s'en défit, et prit lui-même « la couronne sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se « donna. Antiochus, frère du roi prisonnier, ayant appris « sa captivité à Rhodes, et les troubles qui l'avaient suivie, « revint dans la Syrie, où, ayant défait Tryphon, il le fit « mourir. De là, il porta ses armes contre Phraates, et, « vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, « retournant en son royaume, fut tué par sa femme Cléo-« pâtre, qui lui dressa des embûches sur le chemin, en haine « de cette Rodogune qu'il avait épousée, dont elle avait « conçu une telle indignation, qu'elle avait épousé ce même « Antiochus, frère de son mari. Elle avait deux fils de Dé-« métrius, dont elle tua Séleucus, l'aîné, d'un coup de « flèche, sitôt qu'il eut pris le diadème après la mort de « son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger « sur elle, soit que la même fureur l'emportât à ce nou-« veau parricide. Antiochus son frère lui succéda, et con-« traignit cette mère dénaturée de prendre le poison qu'elle « lui avait préparé. »

Justin, en son trente-sixième, trente-huitième et trente-neuvième livre, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier *des Machabées*, et Josèphe, au treizième *des Antiquités judaïques*, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à fait avec Appian. C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisque elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraisemblablement l'amenait en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ai fait porter à la pièce le nom de cette princesse plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Égypte qui portait même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour : quel était celui de mes poëmes que j'estimais le plus; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage, si je n'avais craint de manquer, en quelque sorte, au respect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention, et n'avaient jamais été vus au théâtre; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments; mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci : elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète; sa durée ne va point, ou fort peu, au delà de celle de la représenta-

Suède et le premier prince de France ne soutinrent point ce mauvais ouvrage, comme depuis l'hôtel de Bouillon et l'hôtel de Nevers soutinrent la *Phèdre* de Pradon. En vain le résident présente à son altesse royale, dans son épître dédicatoire, *la généreuse Rodogune, femme et mère des deux plus grands monarques de l'Asie;* en vain compare-t-il cette *Rodogune* à Monsieur, qui cependant ne lui ressemblait en rien : ce mauvais ouvrage fut oublié du protecteur et du public. Le privilége du résident pour sa *Rodogune* est du 8 janvier 1646; elle fut imprimée en février 1647. Le privilége de Corneille est du 17 avril 1646, et sa *Rodogune* ne fut imprimée qu'au 31 janvier 1647. Ainsi la *Rodogune* de Corneille ne parut sur le papier qu'un an ou environ après les représentations de la pièce de Gilbert, c'est-à-dire un an après que cette pièce n'existait plus. Ce qui est étrange, c'est qu'on retrouve dans les deux tragédies précisément les mêmes situations, et souvent les mêmes sentiments, que ces situations amènent. Le cinquième acte est différent; il est terrible et pathétique dans Corneille. Gilbert crut rendre sa pièce intéressante en rendant le dénoûment heureux, et il en fit l'acte le plus froid et le plus insipide qu'on pût mettre sur le théâtre. On peut encore remarquer que Rodogune joue dans la pièce de Gilbert le rôle que Corneille donne à Cléopâtre, et que Gilbert a falsifié l'histoire. Il est étrange que Corneille, dans sa préface, ne parle point d'une ressemblance si frappante*. Bernard de Fontenelle, dans la vie de Corneille son oncle, nous dit que Corneille ayant fait confidence du plan de sa pièce à un ami, cet ami indiscret donna le plan au résident, qui, contre le droit des gens, vola Corneille. Ce trait est peu vraisemblable : rarement un homme revêtu d'un emploi public se déshonore, et se rend ridicule pour si peu de chose : tous les mémoires du temps en auraient parlé; ce larcin aurait été une chose publique. On parle d'un ancien roman de Rodogune : je ne l'ai pas vu; c'est, dit-on, une brochure in-8°, imprimée chez Sommaville, qui servit également au grand auteur et au mauvais. Corneille embellit le roman, et Gilbert le gâta. Le style nuisit aussi beaucoup à Gilbert : car, malgré les inégalités de Corneille, il y eut autant de différence entre ses vers et ceux de ses contemporains jusqu'à Racine, qu'entre le pinceau de Michel-Ange et la brosse des barbouilleurs. Il y a un autre roman de Rodogune en deux volumes, mais il ne fut imprimé qu'en 1668 : il est très-rare et presque oublié; le premier l'est entièrement. (V.)

* Il n'en parla pas, ou par mépris, ou par quelque ménagement politique pour le caractère dont Gilbert était revêtu. (P.

tion. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de mes discours, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il est malaisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre, dans le second, ferait connaître beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice, et par le récit qu'elle en a fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation; mais ces deux scènes demeureraient assez obscures, si cette narration ne les avait précédées, et du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second, n'auraient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang-froid à un personnage protatique, qui se pourrait toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagène, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvait faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvait avoir su déjà en la cour d'Égypte, où il était en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passait dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avait déjà quelque temps qu'il était de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comment se sont passés tous ces troubles, qu'il dit ne savoir que confusément. Pollux, dans *Médée*, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui; mais sa surprise de voir Jason à Corinthe, où il vient d'arriver, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'est encore rien passé dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant; mais si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace dans l'*Horace*, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille, qui l'écoute, a intérêt, comme lui, à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage; et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leurs malheurs et des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis, où elles voient leurs frères dans l'un et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux États, ou sur d'autres affaires publiques, il est très-malaisé d'introduire un acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci : Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avait épousé Rodogune chez les Parthes, et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétirus n'avait pas encore épousé Rodogune, et venait l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, et assurer la couronne aux enfants qui naîtraient de ce mariage. Cette fiction m'était absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fît point d'horreur aux spectateurs, qui n'auraient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur père, tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs!

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes ou à Rodogune, si elle l'eût su plus tôt; et cette ambitieuse mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate, par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins; mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle était avertie par Laonice de celle que la reine leur avait faite, et devait prévoir que, si elle se fût déclarée pour Antiochus qu'elle aimait, son ennemie, qui avait seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour aîné afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devait s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avait point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devait à la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle savait bien qu'ils n'accepteraient pas. Si le traité de paix l'avait forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnaissance, la liberté qu'ils lui rendaient la rejetait dans cette obligation. Il était de son devoir de venger cette mort; mais il était de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïrait, s'ils lui avaient obéi; que, comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père serait un parricide, si elle la recevait de leurs mains.

Je dirai plus : quand cette proposition serait tout à fait condamnable en sa bouche, elle mériterait quelque grâce et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause

que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse; que la reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire, que parce que, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle voulait empoisonner publiquement, il les aurait pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, que ce parricide n'a pas eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en commit un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avait qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue, il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand il le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril; et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

FIN DE RODOGUNE.

HÉRACLIUS,

TRAGÉDIE. — 1647.

A MONSEIGNEUR SEGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je sais que cette tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux, et que, pour offrir quelque chose à Votre Grandeur qui n'en fût pas entièrement indigne, j'aurais eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton ou d'un Sénèque; mais comme je tâchais d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juste impatience de les publier; et les applaudissements qui ont suivi les représentations de ce poëme m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourrait suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture m'a flatté aisément, jusques à me persuader que je pouvais prendre une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable; et j'ai précipité ma reconnaissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerais pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerais dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auraient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en imposaient une très-pressante nécessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, et où l'on ne se défie, avec raison, de ce qu'en dit la voix publique, parce qu'aucun d'eux n'y fait connaître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on sait par toute l'Europe l'accueil favorable que Votre Grandeur fait aux gens de lettres; que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talents de l'esprit élèvent au-dessus du commun; que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent; et qu'enfin nos plus belles muses, que feu monseigneur le cardinal de Richelieu avait choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprit, seraient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avaient trouvé chez Votre Grandeur la même protection qu'elles rencontraient chez Son Éminence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites dans les hommages qu'il vous en doit? Trouvez bon, MONSEIGNEUR, que celui-ci, plus heureux que le reste des miens, affranchisse mon nom de ne vous en avoir point encore rendu, et que, pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute si légitime, en leur apprenant non-seulement que je ne vous suis pas tout à fait inconnu, mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos grâces : de sorte que, quand votre vertu ne me donnerait pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serais le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étais toute ma vie très-véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne reconnaîtrez aucune chose dans cette tragédie, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Constantine, et comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise; l'événement l'a assez justifiée, et les exemples des anciens que j'ai rapportés sur *Rodogune* semblent l'autoriser suffisamment : mais, à parler sans fard, je ne voudrais pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius, parlant de la mort de l'empereur Maurice, et de celle de ses fils, que Phocas faisait immoler à sa vue, rapporte une circonstance très-rare, dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette nourrice eut tant de zèle pour ce malheureux prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens qu'on lui avait donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange, et l'empêcha par une considération pieuse que cette extermination de toute sa famille était un juste jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui était de la mère, elle avait surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et l'on peut dire que son enfant était mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action était assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai supposé que l'échange avait eu son effet; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne croyant pas pouvoir cacher longtemps cet enfant que Maurice avait commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faisait faire; et se voyant même déjà soupçonnée et prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes grâces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il était en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce qu'elle venait de faire l'avait jetée, à ce qu'il croyait, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice, qu'ils avaient seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'Héraclius, qu'elle nourrissait comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian, que Phocas lui avait confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir à la guerre contre les Perses; et à son retour, je fais qu'elle lui donne Héraclius pour fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, cependant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, et le nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avait exposé pour l'autre. Comme ces deux princes sont grands, et que Phocas, abusé par ce dernier échange, presse Héraclius d'épouser Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avait réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frère et de la sœur, avertit Héraclius de sa naissance. Je serais trop long si je voulais ici toucher le reste des incidents d'un poëme si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Martian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie, n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis Léontine et sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en préserver un autre : à quoi j'ai deux réponses à faire; la première, que notre unique docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou, pour me servir des termes latins de ses interprètes, *extrà fabulam*, comme est ici cette supposition d'enfant, et nous donne pour exemple Œdipe, qui, ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après; l'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme j'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la poésie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des incidents qui sont appuyés de l'histoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable; et il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraisemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; et, quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parce que, bien que cela soit vraisemblable, il n'excite dans l'âme des spectateurs ni pitié ni crainte, qui sont les deux passions de la tragédie; mais il nous renvoie la choisir dans les événements extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un père qui tue son fils, une femme son mari, un frère sa sœur; ce qui, n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru : si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les anciens traitaient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontraient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre plus au long sur cette matière : j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruirait tout mon ouvrage, puisqu'elle va en saper le fondement, et non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savants. Aussi ne donné-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent; mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

PERSONNAGES.

PHOCAS, empereur d'Orient.
HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian, fils de Phocas, amant d'Eudoxe.
MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine, amant de Pulchérie.
PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.
LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.
EUDOXE, fille de Léontine, et maîtresse d'Héraclius.
CRISPE, gendre de Phocas.
EXUPÈRE, patricien de Constantinople.
AMINTAS, ami d'Exupère.
UN PAGE de Léontine.

La scène est à Constantinople.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS.

Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne [1];
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids [2].
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées :
Qui croit les posséder les sent s'évanouir [1];
Et la peur de les perdre empêche d'en jouir :
Surtout qui, comme moi, d'une obscure naissance
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé
Ne l'a que par le crime acquis et conservé;
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes [2];
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur [3].
J'en ai semé beaucoup; et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi [4].
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondements,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
On en fait revivre un au bout de vingt années :
Bysance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées [5];
Et le peuple amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déjà de se laisser séduire [6]
Au premier imposteur armé pour me détruire,
Qui s'osant revêtir de ce fantôme aimé [7],

[1] On trouve souvent dans Corneille de ces maximes vagues et de ces lieux communs, où le poëte se met à la place du personnage. S'il y a dans Racine quelque passage qui ressemble au début de Phocas, c'est celui d'Agamemnon dans *Iphigénie* :

> Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
> Libre du joug superbe où je suis attaché,
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

Mais que cette réflexion est pleine de sentiment! qu'elle est belle! qu'elle est éloignée de la déclamation! Au contraire, les premiers vers de Phocas paraissent une amplification; les vers en sont négligés. Ce sont *les faux brillants qui environnent une couronne; c'est celui dont le ciel a fait choix pour un sceptre, et qui en ignore le poids; ce sont mille et mille douceurs* qui sont *un amas d'amertumes cachées.* J'ajouterai encore que cette déclamation conviendrait peut-être mieux à un bon roi qu'à un tyran et à un meurtrier qui règne depuis longtemps, et qui doit être très-accoutumé aux dangers d'une grandeur acquise par les crimes, et à ces amertumes cachées sous mille douceurs. (V.)

[2] *Jusqu'à ce qu'il le porte :* on doit autant qu'on le peut éviter ces cacophonies; elles sont si désagréables à l'oreille, qu'on doit même y avoir une grande attention dans la prose. Que sera-ce donc dans la poésie? tout y doit être coulant et harmonieux. (V.)

[1] Si ces douceurs sont des amertumes, comment se plaint-on de les sentir s'évanouir? Quand on veut examiner les vers français avec des yeux attentifs et sévères, on est étonné des fautes qu'on y trouve. (V.)

[2] Cette phrase n'est pas correcte, *qui comme moi s'est élevé au trône, il croit voir des tempêtes :* cet *il* est une faute, surtout quand ce *qui comme* est si éloigné. Cela est en même temps négligé et forcé : négligé, parce que ce mot vague de *tempêtes* n'est là que pour la rime; forcé, parce qu'il est difficile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de crimes. (V. — Faites la construction de la phrase sans en rien supprimer, et vous verrez que cet *il* est nécessaire. (P.)

[3] C'est le fond de la même pensée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications. Ce tour de phrase, *comme il n'a semé*, *comme il voit en nous*, etc., est très-souvent employé par Corneille : il ne faut pas le prodiguer, parce qu'il est prosaïque. (V.)

[4] Ce vers est beau; je ne sais pas cependant si un empereur, qui a eu assez de mérite et de courage pour parvenir à l'empire du rang de simple soldat, avoue si aisément qu'il a immolé tant de personnes plus dignes que lui de la couronne; il doit les avoir crues dangereuses, mais non plus dignes que lui de la pourpre. En général, il n'est pas dans la nature qu'un souverain s'avilisse ainsi soi-même : c'est à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le théâtre doivent prendre garde; les mœurs doivent toujours être vraies. (V.)

[5] On ouvre l'oreille à un bruit, et non à des menées; on les découvre. (V.)

[6] *Se laisser séduire à quelqu'un* n'est plus d'usage, et au fond c'est une faute : *je me suis laissé aimer, persuader, avertir par vous*, et non pas *aimer, persuader, avertir à vous*. (V.)

[7] Peut-on se vêtir d'un fantôme? l'image est-elle assez juste? comment pourrait-on se mettre un fantôme sur le corps? Tout

'oudra servir d'idole à son zèle charmé[1].
lais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite[2]?

CRISPE.

l nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.

PHOCAS.

uiconque en est l'auteur devait mieux l'inventer.
e nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
a mort est trop certaine, et fut trop remarquable
our craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avait que six mois; et, lui perçant le flanc,
n en fit dégoutter plus de lait que de sang[3];
t ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'âme[4],
ut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
t que sans Léontine on l'eût longtemps cherché :
fut livré par elle, à qui, pour récompense,
donnai de mon fils à gouverner l'enfance[5],
Du jeune Martian, qui d'âge presque égal,
Était resté sans mère en ce moment fatal.
Juge par là combien ce conte est ridicule.

CRISPE.

Tout ridicule il plaît, et le peuple est crédule;
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter[1].
Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
Il vous en plut, seigneur, réserver une fille[2],
Et résoudre dès lors qu'elle aurait pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révère[3]
Et son père Maurice et son aïeul Tibère,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
S'il voit monter la sœur dans le trône du père.
Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards;
Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre[4],
Ce dessein avec lui serait tombé par terre[5],

étaphore doit être une image qu'on puisse peindre. (V.) — près avoir tourné longtemps autour de cette idée en parlant la justesse des métaphores, voilà ce que Voltaire établit enfin mme une règle de goût. A une page ou deux de distance, on rra les nouveaux développements qu'il donne à cet étrange radoxe. Nous nous contentons d'observer ici que la métaore qu'il reprend nous semble en effet vicieuse, non parce l'il serait difficile ou même impossible de la peindre, mais rce qu'elle est beaucoup trop recherchée : on ne se fait pas vêtement d'un fantôme, comme Tartufe se fait un manteau la religion. La métaphore de Molière est naturelle; celle de rneille ne l'est pas. (P.)

[1] Quelles expressions forcées! Pour sentir à quel point tout la est mal écrit, mettez en prose ces vers : *Le peuple est imtient de se laisser séduire au premier imposteur armé ur me détrôner, qui, s'osant revêtir d'un fantôme aimé, udra servir d'idole à son zèle charmé.* Entendra-t-on un langage? ne sera-t-on pas révolté de cette foule d'impropriét de barbarismes? Le sévère Boileau a dit :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Mais souvenons-nous aussi que lorsque Corneille faisait les ux morceaux du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pom*, il était un admirable écrivain. (V.)

[2] Un bruit ne s'excite point sous un nom. Qu'il est difficile de ler en vers avec justesse! mais que cela est nécessaire! (V.)

[3]
> Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable...
> Il n'avait que six mois; et, lui perçant le flanc,
> On en fit dégoutter plus de lait que de sang.

pressions trop familières, trop prosaïques : *et lui perçant le* nc est un solécisme; il faut *en lui perçant*. (V.)

[4] Ce prodige n'est point affreux, c'est seulement une croyance rile, assez commune autrefois, que les enfants au berceau ient du lait dans les veines. Phocas même l'insinue assez en nt : *Il n'avait que six mois, et on en fit dégoutter plus de que de sang*. Cette conjonction *et* signifie évidemment ce lait était une suite, une preuve de son enfance, et par ême exclut le prodige; mais, si c'en était un, que signifiel? à quoi servirait-il? (V.)

[5] *Je donnai à Léontine son enfance à gouverner. — Juge là combien ce conte est ridicule.* — Tout est jusqu'ici de rose un peu commune et négligée. Le milieu entre l'ampoulé familier est difficile à tenir. (V.

[1] On ne se laisse point *emporter à un conte;* on fait avorter des desseins, et non pas des contes. (V.)

[2] Cela est du style d'affaires : *Il plut à votre majesté de donner tel ordre :* il n'y a pas là de faute contre la langue, mais il y en a contre le tragique. (V.)

[3] Cette *personne* se rapporte à *ce prince;* et c'est de cette fille que Phocas a réservée, c'est de Pulchérie que Crispe veut parler. (V.)

[4] Ces expressions sont bannies aujourd'hui, même du style familier. (V.)

[5] On a déjà repris ailleurs ces façons de parler vicieuses. Toute métaphore qui ne forme point une image vraie et sensible est mauvaise; c'est une règle qui ne souffre point d'exception : or, quel peintre pourrait représenter une idée qui tombe par terre? (V.) — C'est ici que Voltaire s'explique sans détour : il veut, sans aucune exception, que l'on puisse peindre chaque métaphore. On ne revient pas d'étonnement qu'une idée aussi bizarre, aussi destructive de toute poésie, ait pu se former dans la tête d'un homme qui non-seulement avait cultivé toute sa vie l'art des vers, mais qui en avait fait d'excellents. Rien ne prouve mieux combien le meilleur juge est sujet à s'égarer lorsqu'il discute à froid ce qui ne doit être senti qu'avec enthousiasme. En mesurant, si nous l'osons dire, avec le compas des grammairiens, la valeur de chaque expression de Corneille, il semblerait que Voltaire eût oublié que lui-même avait été poëte. Mais quelques exemples feront mieux sentir ce que son système a d'étrange, et combien il pourrait induire en erreur les jeunes gens qui, sur la foi de son nom, croiraient ne pouvoir pas choisir de meilleur guide. Quel est le peintre qui oserait essayer, d'après le principe de Voltaire, de faire voir dans un tableau des mains *avides de sang qui volent à des parricides;* un nom *qui chatouille l'orgueilleuse faiblesse d'un cœur;* un pouvoir qui *s'achemine à grands pas vers sa chute;* des pleurs *mis dans une balance avec les lois d'un État;* des yeux qu'on *voit venir de toutes parts;* une victoire qu'*on irrite dans les bras du vainqueur*, ou qui *se laisse attendrir aux pleurs d'une femme;* des murs qui vont *prendre la parole*, des portes qui *n'obéissent* qu'à un seul homme; des mains qui *promettent;* un glaive qui *marche;* des coursiers qui ne *connaissent plus le frein*, ou Dieu lui-même *mettant un*

Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian demeurait ou mort ou prisonnier [1].
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom [2].

PHOCAS.

Hélas! de quoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire [3]?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort;
Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles [4].
La princesse surtout frémit à mon aspect;
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance [1].
Sa mère, que longtemps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre [2].

CRISPE.

Il faut agir de force avec de tels esprits [3],
Seigneur; et qui les flatte endurcit leurs mépris:
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS.

C'est par là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter [4].

CRISPE.

Elle entre.

SCÈNE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

Enfin, madame, il est temps de vous rendre:
Le besoin de l'État défend de plus attendre;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnaissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime:
Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime [5]:
Je vous les offre encore après tant de refus;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus;
Que de force ou de gré je veux me satisfaire [6];
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père.

frein à la fureur des flots, etc. etc.? Il faudrait transcrire tout Racine et tout Boileau, si l'on voulait épuiser toutes les métaphores hardies dont leur poésie est animée, et que pourtant aucun peintre n'entreprendrait de peindre. Molière, la Fontaine lui-même, en sont pleins; et Voltaire, quoiqu'il n'ait que médiocrement enrichi la langue poétique, en offrirait en foule : comment donc a-t-il pu se permettre ce paradoxe insoutenable? Il est, nous le répétons, des métaphores vicieuses, et l'on pourrait en citer quelques-unes dans nos meilleurs poëtes. Telle est celle-ci, par exemple, empruntée d'une des plus belles tragédies de Voltaire :

> Nous préserve le ciel de ce funeste abus,
> Berceau de la mollesse, et tombeau des vertus!

Un abus qui se trouve berceau et tombeau, dans le même vers, est évidemment une figure que le bon goût réprouve. Il en serait de même de ce compliment si déplacé de Polyphonte à Mérope :

> Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
> Pourraient s'effaroucher des l'hiver de mes ans.

Certainement aucun peintre ne pourrait représenter ces jeunes appas qui s'effarouchent d'un hiver; mais ce n'est point là le vice de cette métaphore, c'est qu'elle est pleine de recherche et d'affectation. Nous ne nous arrêterons donc plus ni à cette singulière imagination, que Voltaire renouvelle de temps en temps, ni à son idée, non moins étrange, d'essayer les vers en les mettant au creuset de la prose. Ces deux paradoxes auraient pu déshonorer son commentaire, s'il n'était rempli d'ailleurs de remarques très-précieuses, et sur le caractère particulier du génie de Corneille, et sur l'art de la tragédie. (P.)

[1] On ne peut dire qu'un homme serait *demeuré mort* si on ne l'avait secouru. Ces mots, *demeuré mort*, signifient qu'il était mort en effet. On peut bien dire qu'on demeurerait estropié, parce qu'un estropié peut guérir; qu'on demeurerait prisonnier, parce qu'un prisonnier peut être délivré : mais non pas qu'on demeurerait mort, parce qu'un mort ne ressuscite pas. (V.)

[2] On a déjà repris ailleurs cette expression, *tirer l'amour* : on ne tire l'amour chez personne. (V.)

[3] *Tout me devient contraire pour en voir l'effet* n'est pas français, c'est un solécisme. (V.)

[4]
> Et les aversions entre eux deux mutuelles
> Les font d'intelligence à se montrer rebelles,

n'est pas français. *Des aversions qui font d'intelligence!* que de barbarismes! (V.)

[1] *L'emporte à braver*, autre barbarisme. (V.)

[2]
> . . . . Ce que je vois suivre
> Me punit bien du trop que je la laissai vivre,

est d'une prose familière et trop incorrecte. (V.)

[3] On dit *entrer de force*, *user de force*; je doute qu'on dise *agir de force*; le style de la conversation permet *agir de* ..., *agir de loin*; et s'il permet *agir de force*, la poésie ne le souffre pas. (V.)

[4] C'est une faute de construction : il faut *mais pour* ... *donner des ordres*, car le *je* doit gouverner toute la phrase. Ne nous rebutons point de ces remarques grammaticales: la langue ne doit jamais être violée. Phocas parle très-bien et ... convenablement; je ne sais si on en peut dire autant de Pulchérie. (V.)

[5] *Le rang le plus sublime!* et *une couronne et un* ... *valent de l'estime!* Est-ce là l'auteur des beaux morceaux de *Cinna*? (V.)

[6] *Se satisfaire* n'est pas le mot propre : on ne dit *je veux me satisfaire* que dans le discours familier; je veux contenter mes goûts, mes inclinations, mes caprices.

> Mais enfin dans la vie il faut se satisfaire.
>
> MOLIÈRE.

Je veux me satisfaire *de gré* est un pléonasme; et je veux ...

t que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
ui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE.

ii rendu jusqu'ici cette reconnaissance
ces soins tant vantés d'élever mon enfance[1],
ie, tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
ii voulu me défendre avec civilité[2];
iis, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
ie je me montre entière à l'injuste fureur[3],
parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il fallait me cacher avec quelque artifice
e j'étais Pulchérie et fille de Maurice[4],
tu faisais dessein de m'éblouir les yeux[5]
squ'à prendre tes dons pour des dons précieux[6].
is quels sont ces présents, dont le refus t'étonne :
me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne;
is que me donnes-tu, puisque l'une est à moi[7],
l'autre en est indigne, étant sorti de toi?

faire *de force* est un contre-sens : on se fait obéir de gré ou orce; mais on ne se satisfait pas de force. Phocas entend l réduira de gré ou de force Pulchérie; mais il ne le dit pas.

Cela n'est pas français : on ne rend point une reconnaissance s soins; on a de la reconnaissance, on la témoigne, on la erve; *j'ai rendu cette reconnaissance!* (V.)

Que... j'ai voulu, etc. C'est encore une faute contre la ie. *Avec civilité* est du ton de la comédie. (V.)

l faudrait *à la fureur de*, etc. On ne pourrait dire *à la fu-* généralement que dans un cas tel que celui-ci : *la fermeté* e *la fureur*. L'épithète d'*injuste* est faible et oiseuse avec le *fureur*. Enfin la *fureur* ne convient pas ici; ce n'est point ureur de marier Pulchérie à l'héritier de l'empire. (V.)

ians examiner ici le style, je demande si une jeune per- : élevée par un empereur peut lui parler avec cette arro- : : on ne traite point ainsi son maître dans sa propre mai- Voyez comme Josabet parle à Athalie; elle lui fait sentir e qu'elle pense : cette retenue habile et touchante fait oup plus d'impression que des injures. Électre aux fers, nt rien à ménager, peut éclater en reproches; mais Pulché- ien traitée, doit-elle s'emporter tout d'un coup? peut-elle en souveraine? Un sentiment de douleur et de fierté, qui pe dans ces occasions, ne fait-il pas plus d'effet que des ices inutiles? Ce n'est pas que j'ose condamner ici Pulché- iais, en général, ces tyrans qu'on traite avec tant de mé- ans leurs palais, au milieu de leurs courtisans et de leurs s, sont des personnages dont le modèle n'est pas dans la e. (V.)

ela n'est pas français : on ne *fait* pas dessein : on *a* des- V.)

semble que ce soit Phocas qui prenne ses dons pour des recieux : il fallait, pour l'exactitude, *jusqu'à me faire e les dons pour des dons précieux*. (V.)

in, assurément, jamais femme n'a été héritière de re romain. Pulchérie a moins de droits au trône que le r officier de l'armée; il ne lui sied point du tout de dire : *à moi ce trône; c'est à moi d'y voir tout le monde à eds*. Elle lui propose de *laver ce trône avec son sang* : verai que si un trône est teint de sang, il n'est point lavé g. Si elle prétend qu'on lave un trône teint du sang d'un ur avec le sang d'un autre empereur, elle doit dire : *lave tien*, et non *du tien*. Elle répète ce mot encore, *le bour-*

Ta libéralité me fait peine à comprendre :
Tu parles de donner, quand tu ne fais que rendre;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infâme ravisseur,
Te fasse vrai monarque, et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon âme indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique, et non de ta pitié.
Ton intérêt dès lors fit seul cette réserve[1] :
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,
Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre :
Mais connais Pulchérie, et cesse de prétendre[2].
Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds;
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
S'il n'est lavé du tien, il ne saurait me plaire;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter :
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en père, ou te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS.

J'ai forcé ma colère à te prêter silence[3],
Pour voir à quel excès irait ton insolence :

reau de mon sang. Elle dit qu'elle a le cœur *franc et haut* : on doit bien rarement le dire; il faut que cette hauteur se fasse sentir par le discours même. On a déjà remarqué que l'art consiste à déployer le caractère d'un personnage et tous ses sentiments par la manière dont on le fait parler, et non par la manière dont ce personnage parle de lui-même. (V.) — L'empire romain était électif, et presque toujours à la discrétion des légions, qui n'attendaient le suffrage ni du peuple, ni du sénat : cependant on vit souvent les enfants, et même les femmes et les sœurs des empereurs, disposer de l'empire après eux. Ainsi Pulchérie, sœur de Théodose II, en disposa en faveur de Martian, qu'elle éleva au trône en l'épousant. Dans le bas empire, ces exemples devinrent encore plus fréquents. Irène, Zoé, Théodora, Eudoxie régnèrent, soit par elles-mêmes, soit en se choisissant des époux. C'est donc une exagération de dire que Pulchérie, censée fille de l'empereur Maurice, avait moins de droits à l'empire que le dernier officier de l'armée. (P.)

[1] *Faire une réserve*, pour dire *épargner les jours d'une princesse*; cela n'est pas noble : *faire une réserve* est style d'affaires. (V.)

[2] Ce verbe *prétendre* exige absolument un régime : ce n'est point un verbe neutre; ainsi la phrase n'est point achevée; on pourrait dire : *cessez d'aimer et de haïr*, quoique ce soient des verbes actifs, parce qu'en ce cas cela veut dire : *cessez d'avoir des sentiments d'amour et de haine*; mais on ne peut dire *cessez de prétendre, de satisfaire, de secourir*. (V.)

[3] Cette réponse ne fait-elle pas voir que Phocas ne devait pas

J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.
N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je règne, et je règne sans toi ;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
L'armée a ses raisons pour remplir cette place ;
Son choix en est le titre[1] ; et tel est notre sort
Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice ;
J'en vis avec regret le triste sacrifice :
Au repos de l'État il fallut l'accorder ;
Mon cœur, qui résistait, fut contraint de céder ;
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
Je fis ce que je pus, je conservai sa fille,
Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'était plus à lui.

PULCHÉRIE.

Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie[2],
Oser arrogamment se venter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes[1],
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au repos de l'État !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurpèrent le droit de ces élections,
L'empire était chez nous un bien héréditaire ;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère ;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose, et jusqu'à Constantin[2].
Et je pourrais avoir l'âme assez abattue...

PHOCAS.

Eh bien ! si tu le veux, je te le restitue
Cet empire, et consens encor que ta fierté
Impute à mes remords l'effet de ma bonté[3] ;
Dis que je te le rends et te fais des caresses,
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine, et flatter ta douleur ;
Par un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image[4].
Mais que t'a fait mon fils ? était-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau ?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire ?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli ?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli ?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHÉRIE.

Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime :

se laisser braver ainsi ? Le moyen de parler encore à quelqu'un qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort ? Comment Phocas peut-il encore raisonner amiablement avec Pulchérie après une telle déclaration ? est-il possible qu'il lui propose encore son fils ? (V.) — Phocas ménage ici Pulchérie, parce qu'il a un grand intérêt politique à la ménager. Elle est fille de Maurice, dont la mémoire est chère au peuple ; et en lui faisant épouser son fils, Phocas croit qu'il légitimerait, en quelque sorte, son usurpation. C'est ainsi que, dans la tragédie d'*Oreste*, Égysthe se laisse braver par Électre dans l'espérance de lui faire épouser son fils, à qui Électre apporterait en dot le grand nom d'Agamemnon, dont elle est la fille, et dont Égysthe a usurpé le trône. Notez qu'Électre ne le traite pas avec plus d'égards que Pulchérie n'en montre ici à Phocas. Il est vrai qu'Électre est dans les fers, et que ses emportements, comme Voltaire vient de le dire, paraissent plus motivés que ceux de Pulchérie. (P.)

[1] Un *bien de race*, une *armée qui a ses raisons*, un choix *qui est le titre d'une place*, toutes expressions plates ou obscures. Phocas d'ailleurs a très-grande raison de dire à cette Pulchérie que le trône de l'empire romain ne passe point aux filles ; mais il devait le dire auparavant, et mieux. (V.)

[2] Encore une fois, on ne parle point ainsi à un empereur romain reconnu et sacré depuis longtemps : il peut avoir passé par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, et comme Théodose lui-même, sans que personne soit en droit de le lui reprocher. Mais ce qui paraît plus répréhensible, c'est que tant d'injures et tant de mépris doivent absolument ôter à Phocas l'envie de donner son fils à Pulchérie, puisqu'il ne croit pas qu'Héraclius soit en vie, et qu'il n'a pas un intérêt pressant à marier son fils avec une fille qui n'aime point le fils, et qui outrage le père. Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que saint Grégoire le Grand écrivait à ce même Phocas : *Benignitatem pietatis vestræ ad imperiale fastigium pervenisse gaudemus*. Nous ne prétendons pas que Pulchérie dût imiter la lâche flatterie de ce pape ; ce n'est qu'une note purement historique. (V.

[1] Il fallait : *lui qui n'eut à l'empire autre droit que ses crimes ;* on n'a point de droits *pour*, mais des droits *à* ; c'est un solécisme. (V.)

[2] La race, le sang, la maison, la famille, remonte à une tige, à Constantin ; mais le destin ne remonte pas. (V.) — L'expression que Voltaire reprend est très-usitée et très-noble en poésie.

[3] Un homme doux et faible pourrait parler ainsi ; mais *mutandi sunt tibi mores*. Est-il vraisemblable qu'un guerrier et impitoyable, tel que Phocas, s'excuse doucement avec une personne qui vient de l'outrager si violemment, et qu'il lui offre toujours son fils ? S'il y était forcé par la nation, si, en mariant son fils à Pulchérie, il excluait Héraclius du trône, il aurait raison ; mais Héraclius n'en aura pas moins de droits, supposé qu'en effet on ait des droits à un empire électif, et supposé surtout qu'Héraclius soit en vie, ce que Phocas ne croit point. (V.)

[4] *Une rage qu'une sanglante image allume !* il n'y a point d'ailleurs de sanglante image dans ce couplet. (V.) — Voltaire oublie que, parmi les reproches que Pulchérie vient de faire à Phocas, elle l'accuse d'avoir été le bourreau de sa famille :

Lui qui de tous les miens fit autant de victimes.

Voilà l'image sanglante qu'elle lui remet sous les yeux, et à laquelle Phocas fait allusion dans sa réponse :

Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses, etc.

Comme ma haine est juste, et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands États[1];
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne;
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien[2]
Que s'en voyant indigne il ne demande rien,
Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
S'il ne devait régner, me pourrait être aimable[3];
Et cette grandeur même où tu veux le porter[4]
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laissé, père, mère, ni frère,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier!
Que j'assure par là leur trône au meurtrier!
Non, non; si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infâme[5]
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paraître :
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître[6].

PHOCAS.

A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau[1],
Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance!
Ce bruit s'est fait déjà digne de ta croyance[2].
Mais...

PULCHÉRIE.

Je sais qu'il est faux; pour t'assurer ce rang
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang;
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire[3].
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Sors du trône, et te laisse abuser comme moi[4];
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS.

Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice :
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir;
Ma patience a fait par delà son pouvoir[5].
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Dans ton âme à ton gré change ma destinée;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée[6].

[1] Cette phrase n'est pas française : on est digne de gouverner e grands États; on a assez de mérite pour être élu empereur; ais *je vois assez de mérite en lui pour un royaume*, *pour une rmée*, etc., ne peut se dire, parce que le sens n'est pas comlet. Le mot *pour*, sans verbe, signifie tout autre chose; cet uvrage était excellent *pour* son temps, Phocas est bien patient *our* un homme violent. De plus, on ne doit point dire que le s d'un empereur est digne de gouverner les plus grands États; ar quel plus grand État que l'empire romain? (V.)

[2] Je penche d'autant plus à lui vouloir du bien, etc.

xpression de comédie. (V.)

3 On ne peut dire : *il m'est aimable*, *haïssable*; et pourtant n dit : *il m'est agréable*, *désagréable*, *odieux*, *insupportae*, *indifférent*. On en a dit la raison. (V.)

4 *Porter à une grandeur*, cela n'est ni élégant, ni correct : *un motif qui fait y résister!* à quoi? à cette grandeur où n veut porter Martian? (V.)

5 Corneille emploie souvent ce mot *avise*; il était très-bien u de son temps. *Qu'il te fût infâme* n'est pas français : la gue permet qu'on dise : *cela m'est honteux*, mais non pas, *a m'est infâme*; et cependant on dit : *il est infâme à lui voir fait cette action*. Toutes les langues ont leurs bizarreries leurs inconséquences. (V.)

6 Vers admirable; il le serait encore plus, si l'on pouvait rler ainsi à un empereur dans une simple conversation. Il a qu'une situation violente qui permette les discours viots. Il est toujours étrange que Phocas persiste à vouloir ofr son fils à une princesse que tout autre ferait renfermer pour npêcher de conspirer et pour avoir un otage. — *N. B.* En éral, toutes les scènes de bravade doivent être ménagées r gradation. Un empereur et une fille d'empereur ne se disent point d'abord les dernières duretés, et quand une fois on a laissé échapper de ces reproches et de ces menaces qui ne laissent plus lieu à la conversation, tout doit être dit. La scène aurait fini très-heureusement par ce beau vers, *Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître;* mais quand on entend ensuite, *à ce compte*, *arrogante*, etc. les injures multipliées révoltent le lecteur, et font languir le dialogue. (V.)

[1] *A ce compte* est du style négligé et du ton familier qu'on se permettait alors mal à propos. Ce mot *arrogante* conviendrait à Pulchérie, s'il était possible qu'un empereur et une fille d'empereur se dissent des injures grossières. (V.)

[2] Un bruit ne se peut faire digne ni indigne; cela n'est pas français, parce qu'on ne peut s'exprimer ainsi en aucune langue. (V.)

3 C'est une faute en toute langue, parce qu'une ressemblance ne peut ni gouverner ni mériter. (V.)

4 Elle fait deux fois cette proposition, et la seconde est bien moins forte que la première; mais peut-elle sérieusement lui parler ainsi? Je sais que ces bravades réussissent auprès du parterre; mais je doute qu'un lecteur instruit les approuve, quand elles ne sont pas nécessaires, et quand elles sont si fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs. (V.)

5 Comment une patience fait-elle par delà son pouvoir? jamais on ne peut faire que ce qu'on peut. (V.)

6 Phocas enfin la menace; mais quelle raison a-t-il de persister à lui faire épouser son fils, qui ne veut pas d'elle, et dont elle ne veut pas? Il n'en a d'autre raison que celle qui lui a été

Tonne, menace, brave, espere en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits.

PULCHÉRIE.

Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée, et ne craint point la mort[1].

(*En ces deux scènes, Héraclius passe pour Martian, et Martian pour Léonce. Héraclius se connait, mais Martian ne se connait pas.*)

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, CRISPE.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.
(*à Héraclius.*)
Approche, Martian, que je te le répète[2] :
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du père et du fils :
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère ;
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Garde sur toi d'attirer ma colère.

HÉRACLIUS.

Dussé-je mal user de cet amour de père,
Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur[3], que c'est vous faire tort[4],
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.
J'ai du cœur, et tiendrais l'empire même infâme
S'il fallait le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS.

Eh bien ! elle mourra, tu n'en as pas besoin[1].

HÉRACLIUS.

De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice ; en perdre ce qui reste
Nous rendrait ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé[2].
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette ;
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil[3]...

PHOCAS.

Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre !

HÉRACLIUS.

Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié[4]...

PHOCAS.

A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe[5].
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE, *à Héraclius.*

Ah ! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre[6] ;

suggérée par son confident Crispe à la première scène. Crispe lui remontre que ce mariage attirerait à la maison de Phocas l'affection du peuple, qu'on suppose attaché à la maison de Maurice; mais la haine implacable et juste de Pulchérie détruit cette raison. N'aurait-il pas fallu que les grands et le peuple eussent demandé le mariage de Pulchérie et de Martian ? (V.)

[1] Il me semble que cette scène serait bien plus vraisemblable, bien plus tragique, si l'auteur y avait mis plus de décence et plus de gradation. Un mot échappé à une princesse qui est dans la situation de Pulchérie fait cent fois plus d'effet qu'une déclamation continuelle et un torrent d'injures répétées. (V.)

[2] On doit répéter le moins qu'on peut. Mais si Pulchérie, que Phocas nomme *ingrate furie*, conspire la perte du père et du fils, il est bien étrange que le père s'opiniâtre à vouloir que son fils épouse cette furie. (V.)

[3] Le sens de la phrase est : *je dois vous dire, quoi qu'il m'en coûte;* mais il ne doit pas faire *effort* pour *dire;* ce n'est pas sur cet effort qu'il se fait que son devoir tombe : d'ailleurs il ne fait point d'effort, puisqu'il n'aime point Pulchérie, puisqu'il croit même être son frère; et puis comment se doit-on un effort? (V.)

[4] . . . . Que c'est vous faire tort
est trop du style de la comédie. (V.)

[1] Ce mot semble condamner toute la scène précédente. Phocas avoue qu'il n'avait nul besoin de marier Pulchérie à son fils; il semble, au contraire, qu'il devait avoir un besoin très pressant de ce mariage pour former un nœud intéressant. (V.)

[2] On n'achève point un désordre, comme on achève un projet, une affaire, un ouvrage. Ce n'est pas là le mot propre. (V.)

[3] On peut être puni de son orgueil par un hymen disproportionné; mais on ne peut pas dire: *être puni d'un hymen*, comme on dit : *être puni du dernier supplice*. *Parti plus bas* est déplacé : il semble que Martian soit un parti bas, et qu'on menace Pulchérie d'un parti plus bas encore. (V.)

[4] L'usage a permis qu'en quelques occasions on pût appeler sa femme *sa moitié*.

Mânes du grand Pompée, écoutez sa moitié.

Ce mot fait là un effet admirable : c'est la moitié du grand Pompée qui parle ; mais il est ridicule de dire d'une fille à marier, *cette moitié*. (V.)

[5] Ces trois *point* font un mauvais effet dans la poésie, et *point qu'après* est encore plus dur et plus mal construit; et *point qui ne s'éblouisse à l'éclat de la pompe d'un sceptre* est du galimatias. Ce n'est point écrire comme l'auteur des beaux vers répandus dans *Cinna;* c'est écrire comme Chapelain. (V.)

[6] Cette figure n'est-elle pas un peu outrée et recherchée? Ce qui est hors de la nature ne peut guère toucher. On reproche à notre siècle de courir après l'esprit, d'affecter des pensées ingénieuses; c'était bien plutôt le goût du temps de Corneille que

Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS.

Par ses remercîments juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Résous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive [1];
Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus [2] :
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCÈNE IV.

PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN.

HÉRACLIUS.

En vain il se promet que, sous cette menace,
J'espère en votre cœur surprendre quelque place [3] :
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre :
Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre.
Votre aurez en Léonce un digne possesseur [4];
Je serai trop beureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même;
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime [5].
Léontine leur mère est propice à nos vœux;
Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE.

Seigneur, vous connaissez ce cœur infortuné :
Léonce y peut beaucoup; vous me l'avez donné,
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite;
Mais à d'autres pensers il me faut secourir :
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir [1];
Et quand à ce départ une âme se prépare [2]...

HÉRACLIUS.

Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare :
Pardonnez-moi ce mot; pour vous servir d'appui
J'ai peine à reconnaître encore un père en lui [3].
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie;
Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE.

C'est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN.

Ah! mon prince! ah! madame! il vaut mieux vous résoudre,
Par un heureux hymen, à dissiper ce foudre [4].
Au nom de votre amour et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.

du nôtre. Racine et Boileau corrigèrent la France, qui depuis est retombée quelquefois dans ce défaut séduisant. La vapeur d'un peu de sang ne peut guère servir à former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique? (V.)

1 Je crois qu'on pourrait dire en vers, *résoudre de*, aussi bien que *résoudre à*, quoique ce soit un solécisme en prose; mais il est plus essentiel de remarquer qu'il est bien étrange qu'un monarque dise à son fils : *Résous cette princesse à t'aimer, ou je la ferai mourir.* Il n'y a aucun exemple dans le monde d'une pareille proposition; elle paraît d'autant plus extraordinaire que Phocas a dit qu'on n'a nul besoin de Pulchérie. En un mot, cela n'est pas dans la nature. (V.)

2 *Il en jure encore;* il n'a pourtant point juré, et il répète, pour la sixième fois, qu'il tuera cette Pulchérie, ou qu'il la mariera. (V.)

3 Que d'incongruités! quel galimatias! quel style! (V.)

4 Le lecteur doit savoir que Léonce, dont on n'a point encore parlé, passe pour le fils de Léontine, ancienne gouvernante du prince Héraclius, fils de Maurice, et du prince Martian, fils de Phocas. On ne sait point encore que ce prétendu Léonce a été changé en nourrice, et qu'il est le véritable Martian. Il eût été à souhaiter peut-être que dès la première scène ces aventures eussent été éclaircies; mais avec un peu d'attention il sera aisé de suivre l'intrigue : il est triste qu'on ait besoin de cette attention, qui *d'un divertissement nous fait une fatigue*, comme dit Boileau. (V.)

5 Cette Eudoxe est une fille de Léontine, que par conséquent Martian croit sa sœur. On n'a point encore parlé d'elle, et le véritable Héraclius, cru Martian, s'occupe ici de l'arrangement d'un double mariage. On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale, *aimé autant comme je l'aime*, ni à ces *beaux nœuds*, à cet *amour parfait*, ni à ces *chaînes si belles*, à ces *captivités éternelles*. Quinault a passé pour avoir le premier employé ces expressions, dont Corneille s'était servi avant lui dans presque toutes ses pièces. Il paraît étrange que le public se soit trompé à ce point : mais c'est que ces expressions firent une grande impression dans Quinault, qui ne parle jamais que d'amour, et qui en parle avec élégance; elles en firent très-peu dans les ouvrages de Corneille, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petitesses trop fréquentes. Tous ces vers, d'ailleurs, sont du style de la comédie, et d'un style dur, rampant, incorrect. (V.)

1 Ce beau vers paraît la condamnation de tout ce que vient de dire Héraclius, qui n'a parlé que de mariage : on s'attendait qu'il parlerait d'abord à Pulchérie du péril affreux où elle est, *et dicat jam nunc debentia dici.* Aussi tous ces personnages ont beau parler d'amour, et de tyrans, et de mort, aucun d'eux ne touche, aucun n'inspire de terreur jusqu'ici; mais l'intrigue commence à attacher, et c'est beaucoup. Le principal mérite de cette pièce est dans l'embarras de cette intrigue, qui pique toujours la curiosité. (V.)

2 Ce mot *départ* est faible, et *une âme* aussi. Tâchez de ne jamais faire suivre un vers fort et bien frappé par un vers languissant qui l'énerve. (V.)

3 Le lecteur doit ici se souvenir qu'Héraclius sait bien que Phocas n'est point son père, mais qu'il n'a point dit son secret à Pulchérie : cela cause peut-être un peu d'embarras, et c'est au lecteur à voir s'il aimerait mieux que Pulchérie fût instruite ou non. Mais il y a aujourd'hui beaucoup de lecteurs si rebutés des mauvais vers, qu'ils ne se soucient point du tout de savoir qui est Martian, et qui est Héraclius, et qu'ils s'intéressent fort peu à Pulchérie. (V.)

4 Comment dissipe-t-on un foudre par un hymen? Toute métaphore, encore une fois, doit être juste. *Dissiper ce foudre* n'est là que pour rimer à *résoudre*. Ce style est trop négligé. (V.)

Que la vertu du fils, si pleine et si sincère [1],
Vainque la juste horreur que vous avez du père [2],
Et, pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux [3]...

HÉRACLIUS.

Que me dis-tu, Léonce? et qu'est-ce que tu veux?
Tu m'as sauvé la vie; et, pour reconnaissance,
Je voudrais à tes feux ôter leur récompense;
Et ministre insolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux;
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la princesse, odieux à moi-même!
Je te connais, Léonce, et mieux que tu ne crois;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne
Léonce et Martian en la même personne;
C'est Martian en lui que vous favorisez [4].
Opposons la constance aux périls opposés [5].
Je vais près de Phocas essayer la prière;
Et si je n'en obtiens la grâce tout entière [6],
Malgré le nom de père, et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,
J'irai pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte;
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner [7]!
Adieu, madame.

PULCHÉRIE.

Adieu, prince trop magnanime,

(*Héraclius s'en va, et Pulchérie continue.*

Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre père. Ah! Phocas! ah! tyran!
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents;
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps:
L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

MARTIAN.

Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi [1].

PULCHÉRIE.

N'importe; à tout oser le péril doit contraindre.
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre [2].
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux [3].

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Voilà ce que j'ai craint de son âme enflammée [4].

EUDOXE.

S'il m'eût caché son sort, il m'aurait mal aimée [5].

LÉONTINE.

Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.

[1] Une vertu *pleine et sincère* n'est pas le mot propre : une vertu n'est ni pleine ni vide. (V.)

[2] *Vainque* est trop rude à l'oreille; *horreur de* est permis en vers. (V.) — Et même en prose. (P.)

[3] Martian, cru Léonce, amoureux de Pulchérie, veut ici que Pulchérie épouse Héraclius, cru Martian, amoureux d'Eudoxe. Je remarquerai, à cette occasion, que toutes les fois qu'on cède ce qu'on aime, ce sacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coûte beaucoup : ce sont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts; de simples arrangements de mariage ne sont jamais tragiques, à moins que, dans ces arrangements mêmes, il n'y ait un péril évident et quelque chose de funeste. *N'exposez pas tous deux* n'est pas français; il faut : *ne les exposez pas tous deux*. (V.)

[4] Cela veut dire, pour le spectateur, qu'Héraclius, cru Martian, voit dans Léonce un autre lui-même; et cela veut dire aussi, dans l'esprit de l'auteur, que Léonce est le vrai Martian : c'est ce qui se débrouillera par la suite, et ce qui est ici un peu embrouillé; mais un spectateur bien attentif peut aimer à deviner cette énigme. (V.)

[5] Cet *opposés* est de trop; c'est une figure de mots inutile; de plus, ce n'est pas le mot propre : les périls *menacent*, les obstacles s'opposent. (V.)

[6] Ce vers est obscur; il va trouver Phocas, et, *s'il n'en obtient la grâce*; il semble que ce soit la grâce de Phocas. Il eût fallu dire aussi ce que c'est que cette grâce tout entière, puisqu'on n'a pas encore parlé de grâce. (V.)

[7] Il n'a point été question dans cette scène d'*un faux Héraclius*. Cette imprécation forcée, à laquelle on ne s'attend point, n'est là que pour rappeler le titre de la pièce, et pour faire souvenir qu'Héraclius est le sujet de la tragédie. (V.)

[1] On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y oppose : point de bons vers sans le mot propre; il faut l'exactitude de la prose avec la beauté des images, l'harmonie des syllabes, la hardiesse des tours et l'énergie de l'expression; c'est ce qu'on trouve dans plusieurs morceaux de Corneille. (V.)

[2] Cette sentence paraît quelque chose de contradictoire; elle est cependant au fond d'une très-grande vérité; elle signifie qu'il faut tout hasarder, quand tous les partis sont également dangereux. Il eût fallu, je crois, éviter le jeu de mots et l'antithèse, qui reviennent trop souvent. (V.)

[3] Pulchérie va donc conspirer de son côté. On a donc lieu d'être surpris qu'elle ne soit pas dans le secret, puisque la fille de Maurice doit avoir du pouvoir sur le peuple, et mettre un grand poids dans la balance; mais il faut se livrer à l'intrigue et aux ressorts que l'auteur a choisis. (V.)

[4] Le spectateur ne peut savoir d'abord que c'est Léontine qui parle, et que c'est cette même Léontine, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian; il serait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui assistent à une pièce de théâtre connaissent tout d'un coup les personnages qui se présentent, excepté ceux dont l'intérêt est de cacher leur nom. (V.)

[5] Qui? de qui parle-t-elle? c'est une énigme. *Mal aimée*, expression trop triviale. (V.)

Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé [1] :
Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque âme infidèle [2],
A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par là qu'il est su, c'est par là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie;
C'est par là qu'un tyran, plus instruit que troublé
De l'ennemi secret qui l'aurait accablé [3],
Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes [4],
Et se sacrifîra pour nouvelles victimes
Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous qu'adore son âme, et moi qui l'ai sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire [5] !

EUDOXE.

Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,
Ne m'accusera plus de cette trahison [6];
Car c'en est une enfin bien digne de supplice [7]
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice [8].

LÉONTINE.

Et qui donc aujourd'hui le fait connaître à tous?
Est-ce le prince, ou moi?

EUDOXE.

Ni le prince, ni vous.
De grâce, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme,
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ni comme après, du sien étant la gouvernante,

[1] On voit assez que cela est trop comique. Corneille a-t-il voulu faire parler cette gouvernante comme une bourgeoise qui a conservé le ton bourgeois à la cour? Cela est absolument indigne de la tragédie. (V.)

[2] Voilà la même faute; et dire *à l'oreille à une âme!* on ne peut s'exprimer plus mal. (V.)

[3] Cela n'est pas français. *Instruit d'un ennemi, troublé d'un ennemi;* ce sont deux barbarismes et deux solécismes à la fois dans un seul vers. (V.)

[4] Par la construction, c'est la mort de Phocas; par le sens, c'est celle de Maurice. Il faut que la syntaxe et le sens soient toujours d'accord. (V.)

[5] Ce vers est encore bourgeois, mais les précédents sont nobles, exacts, bien tournés, forts, précis, et dignes de Corneille. (V.)

[6] Cela ne donne pas d'abord une haute opinion de Léontine. Cette femme, qui conduit toute l'intrigue, commence par se tromper, par accuser sa fille mal à propos : cette accusation même est absolument inutile pour l'intelligence et pour l'intérêt de la pièce. Léontine commence son rôle par une méprise et par des expressions indignes même de la comédie. (V.)

[7] Le mot de *supplice* paraît trop fort; et *digne de supplice* n'est pas français, c'est un barbarisme. (V.)

[8] Il faut absolument *que d'avoir : c'est une trahison que d'avoir donné un indice. Trahison qu'avoir donné* est un solécisme. (V.)

Par une tromperie encor plus importante [1],
Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,
Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran :
En sorte que le sien passe ici pour mon frère [2],
Cependant que de l'autre il croit être le père [3],
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
On dirait tout cela si, par quelque imprudence,
Il m'était échappé d'en faire confidence;
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant [4];
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues [5],
Il semble à quelques-uns qu'il doit tomber des nues;
Et j'en sais tel qui croit, dans sa simplicité,
Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité [6].
Mais le voici.

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Madame, il n'est plus temps de taire

[1] Ces mots : *étant la gouvernante auprès* * *du sien*, et *tromperie*, sont comiques et bas, et ne donnent pas de Léontine une assez haute idée. Voyez comme dans *Athalie* le rôle de Josabet est ennobli, comme il est touchant, quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près, aussi nécessaire que celui de Léontine. (V.)

[2] Tout ce discours est un détail d'anecdotes. *Comme étant la gouvernante auprès du sien* n'est pas français; *en sorte que* est trop style d'affaires. Mais Eudoxe, en voulant éclaircir cette histoire, semble l'embrouiller. *Et, prenant Martian, vous laissâtes pour fils ce prince à Phocas son tyran*, ne peut avoir de sens que celui-ci : *vous laissâtes Martian pour fils à Phocas. Laisser quelqu'un pour fils* n'est pas d'un style élégant; mais il ne s'agit pas ici d'élégance, il s'agit de clarté. Eudoxe fait croire au spectateur que Martian a passé et passe pour fils de Phocas. L'équivoque vient de ce mot *prince : vous laissâtes ce prince à Phocas*. Elle entend, par ce prince, Héraclius; mais elle ne dit pas ce qu'elle veut dire : elle devrait expliquer que Léontine a fait passer Martian pour son propre fils Léonce, et a donné Héraclius, fils de Maurice, pour Martian, fils de Phocas. (V.)

[3] Cet *il croit être* se rapporte, par la phrase, à Martian, et cependant c'est Phocas dont on parle. Dans un sujet si obscur, il est absolument nécessaire que les phrases soient toujours claires, et Eudoxe ne s'explique pas assez nettement. (V.)

[4] Toutes ces manières de parler sont d'une familiarité qui n'est nullement convenable à la tragédie. (V.)

[5] Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues....

expressions de comédie. Un tel style est trop rebutant. (V.)

[6] Ces trois derniers vers sont trop comiques : ce qui précède est une explication de l'avant-scène. Cette explication devait appartenir naturellement au premier acte; on n'aime point à être si longtemps en suspens : cette incertitude du spectateur nuit même toujours à l'intérêt. On ne peut être ému des choses

* Aucune des éditions publiées du vivant de Corneille ne porte *auprès*.

D'un si profond secret le dangereux mystère [1] :
Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste, et le péril trop grand.
Non que de ma naissance il fasse conjecture;
Au contraire, il prend tout pour grossière imposture,
Et me connaît si peu, que, pour la renverser [2],
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :
Je suis fils de Maurice; il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
En me donnant moi-même à ma sœur pour mari [3].
En vain nous résistons à son impatience,
Elle par haine aveugle, et moi par connaissance :
Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie, au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort;
Pour éviter l'inceste, elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon père un juste successeur.

LÉONTINE.

Puisque vous ne craignez que sa mort, ou l'inceste,
Je rends grâce, seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux [4]
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre :
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre;
Et puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie [5],
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS.

Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main apesantie,
Se fesant du tyran l'effroyable partie [1],
Veuille avancer par là son juste châtiment;
Que, par un si grand bruit semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connaître.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend [2] :
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend;
Évitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché,
Il puisse me punir de m'être trop caché.
Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance et l'empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déjà pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE.

Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace;
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance,
Semble digne, seigneur, de cette confiance :

qu'on n'a pas bien conçues; et si l'esprit se plait à deviner l'intrigue, le cœur n'est pas touché. *Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité :* voilà où il fallait une métaphore, un tour noble qui sauvât ce ridicule. (V.)

[1] Héraclius ne dit ici rien de nouveau à Léontine. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis la première scène du premier acte; mais l'embarras commence à croître dès qu'Héraclius veut se déclarer. Il ne dit rien, à la vérité, de tragique; il explique seulement l'embarras où est Phocas. (V.)

[2] On ne *renverse* point une imposture; on la *confond*. (V.)

[3] Ce *moi-même* est de trop; sans doute, si on le marie, on le marie lui-même. Il fallait des expressions qui donnassent horreur de l'inceste. (V.)

[4] *Un sort qui est doux en un grand bruit;* ces façons de parler obscures, impropres, gauches, triviales, incorrectes, indignent un lecteur qui a de l'oreille et du goût. Le parterre ne s'en aperçoit pas; il se livre uniquement à la curiosité de savoir comment tout se démêlera. (V.)

[5] Ce discours de Léontine inspire une grande curiosité; je ne sais s'il ne dégrade pas un peu Héraclius, et même Pulchérie. Bien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entièrement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfants, et qui ne leur permet pas de se mêler de leurs propres affaires : c'est au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal est encore que cette Léontine, qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la pièce, hors un billet dont l'empereur peut très-bien se saisir. (V.) — Phocas ne peut pas s'en saisir, puisqu'il en ignore l'existence. (P.)

[1] Les termes les plus bas deviennent quelquefois les plus nobles, soit par la place où ils sont mis, soit par le secours d'une épithète heureuse. La *partie* est un terme de chicane; *la main de Dieu appesantie, qui devient l'effroyable partie du tyran*, est une idée terrible. On pourrait incidenter sur une main qui se fait partie; mais c'est ici que la critique des mots doit, à mon avis, se taire devant la noblesse des choses. Tout ce que dit ici Héraclius est plein de force et de raison; mais la diction dépare trop les pensées. *Évitons le hasard qu'un imposteur l'abuse* est un barbarisme. *Un trône arraché sous un titre; un empereur qui se prévaudra d'un nom pris :* tout cela est impropre, confus, mal exprimé. Plusieurs personnes de goût sont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout sur elle, et qui ne veut pas seulement qu'Héraclius sache autre chose que son nom. Ce caractère n'est pas ordinaire : il excite une grande curiosité; mais, encore une fois, il rend le prince petit. On est secrètement blessé que le héros de la pièce soit inutile, et qu'une gouvernante, qui n'est ici qu'une intrigante, veuille tout faire par vanité. (V.)

[2] Cet *en prétend* tombe sur Héraclius; mais *ce que Dieu en prétend* n'est pas supportable. Ce n'est pas ainsi qu'on parle de Dieu; ce n'est pas ainsi que Racine s'exprime dans *Athalie*. (V.)

Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait,
Et bientôt mes desseins auront leur plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice;
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice:
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

EUDOXE.

Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs [1],
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime [2]:
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir;
Et sa haine obstinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père;
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...

HÉRACLIUS.

Vous en êtes aussi, madame, et je me rends [3];
Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnaissance;
Le secret est à vous, et je serais ingrat
Si sans votre congé j'osais en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
Passerait pour un songe ou pour une imposture.
Je dirai plus : l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi;
C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire [1]
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère :
Non que pour m'acquitter par cette élection [2]
Mon devoir ait forcé mon inclination;
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent;
Il prépara mon âme aux feux qu'ils allumèrent;
Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
Achevèrent sur moi l'effet de ce devoir [3].
Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire
Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
Je ne me suis voulu jeter dans le hasard [4]
Que par la seule soif de vous en faire part [5];
C'était là tout mon but. Pour éviter l'inceste
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste;
Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû [6],
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu;
Seul je vous ôterai ce que je dois vous rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre [7].
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur [8] :
Mais, comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE.

Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort [9].

[1] On écoute des soupirs, on n'écoute point des pleurs, on les voit. (V.)

[2] *Dernier des malheurs* est faible. *Trop légitime*; ce *trop* est de trop. *Dedans vos mains*; il faut *dans*. (V.)

[3] *Vous en êtes aussi*; c'est une de ces expressions de comédie qu'on est obligé de relever si souvent, mais en ajoutant toujours que c'était le défaut du temps. Si cette expression n'est pas élevée, le fond du discours d'Héraclius ne l'est pas davantage : il ne prend aucune mesure, et ne dit rien de grand; il se borne à ne pas faire *éclat d'un secret*, sans le *congé* de sa gouvernante. Son compliment aux yeux *tout divins d'Eudoxe*, la protestation qu'il n'aspire au trône que par la *seule soif* d'en faire part à Eudoxe, sont une froide galanterie, telle que celle de César avec Cléopâtre. Ce n'est pas là une passion tragique; c'est parler d'amour comme on en parlait dans la simple comédie, et d'une manière moins élégante, moins fine qu'aujourd'hui. Corneille a mis de l'amour dans toutes ses pièces; mais on a déjà remarqué que cet amour n'a jamais été intéressant que dans *le Cid*, et attachant que dans *Polyeucte* : c'est de tous les sentiments le plus froid et le plus petit, quand il n'est pas le plus violent. Je ne sais si on peut citer l'opinion de Rousseau comme une autorité; il a fait de si mauvaises comédies, que son sentiment, en fait de tragédies, peut n'avoir point de poids; mais, quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le théâtre, et qu'il soit inégal dans ses autres ouvrages, il avait un goût très-cultivé. Voici ce qu'il dit dans sa lettre au comédien Riccoboni : « Que les effets de l'amour soient tragiques comme dans Hermione et dans Phèdre, qu'on le représente accompagné du « trouble, des inquiétudes, et des violentes agitations qui en « font le caractère; en un mot, que les héros soient amoureux, « et non pas des discoureurs d'amour, comme dans les pièces « du grand Corneille et dans celles de son frère. » (V.)

[1] On ne satisfait point au prix d'un sang. (V.)

[2] Le mot d'*élection* n'est nullement le mot propre, et Héraclius ne peut mettre en doute qu'il n'ait eu de l'inclination pour Eudoxe, puisqu'il l'aime depuis longtemps. (V.)

[3] Des yeux divins qui achèvent l'effet d'un devoir sur quelqu'un, sont une étrange façon de parler. (V.)

[4] On se jette dans le péril, et non dans le hasard. (V.)

[5] Tout cela est trop mal écrit. (V.)

[6] Voltaire, peu soigneux dans le choix des éditions qui ont servi de base à son commentaire, a lu ainsi ce vers :

Mais si je me dérobe au sang qui vous est dû,

et l'a accompagné de cette note injurieuse : « Que veut dire ce « vers obscur? est-ce son sang? est-ce celui de Phocas? comment aura-t-elle perdu ce sang? Qu'elles expressions louches, « fausses, inintelligibles! Il semble que Corneille ait, après ses « succès, méprisé assez le public pour ne jamais soigner son « style, et pour croire que la postérité lui passerait ses fautes « innombrables. »

[7] Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre. (V.)

[8] *Faites-moi possesseur de ce que je dois vous rendre, quand vous pourrez le prendre.* Tout cela est bien loin de la noblesse et de l'élégance que le style tragique demande. (V.)

[9] *N'appréhendez ni l'hymen ni la mort de tout son sort* : on ne peut écrire plus barbarement. (V.)

SCÈNE III.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise;
A ne vous rien cacher son amour m'autorise :
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait [1],
Et pourrez me servir à presser leur effet.
Notre vrai Martian adore la princesse :
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse ;
Faisons que son amour nous venge de Phocas [2],
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourrait s'enhardir.
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE.

Ah! madame!

LÉONTINE.

Ce mot déjà vous intimide!
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir;
C'est par là qu'un tyran est digne de périr;
Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.
C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter :
Phocas le commettra s'il le peut éviter;
Et nous immolerons au sang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.

[1] Cela n'est pas français; il faut *les raisons*, ou *apprenez mes desseins et tout ce que j'ai fait.* (V.)

[2] Il paraît que Léontine n'a pris aucune mesure : elle a une espérance vague qu'un jour Martian, se croyant Héraclius, pourra tuer son propre père Phocas; mais elle n'est sûre de rien : elle se repaît de l'idée d'un parricide, à quoi Eudoxe s'oppose très-raisonnablement. D'ailleurs Léontine n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue. Il n'est guère dans la nature qu'elle ait élevé Martian pour tuer un jour son père; on ne médite pas un parricide de si loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner Héraclius, il n'importe par quelles mains Phocas périsse. Un parricide n'est ici qu'une horreur inutile : à peine est-il question de ce parricide dans la pièce. La fable a imaginé de telles atrocités dans la famille d'Atrée; mais ce sont les personnages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur vengeance. Quand ils commettent ces parricides, quand Atrée fait manger à Thyeste ses propres enfants, c'est dans l'excès de l'emportement qu'inspire un outrage récent. Atrée ne médite pas sa vengeance vingt ans; cela serait froid et ridicule. Ici, c'est une gouvernante d'enfants qui, sans aucun intérêt personnel, a livré son propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'espérance que Martian, substitué à ce fils, tuerait dans vingt ans son père Phocas; cela n'est guère dans l'ordre des choses possibles. Remarquons surtout que les atrocités font effet au théâtre quand la passion les excuse, quand celui qui va tuer quelqu'un a des remords, quand cette situation produit de grands mouvements. C'est ici tout le contraire. Il n'y a point de lecteur qui ne fasse aisément toutes ces réflexions; mais, au théâtre, le spectateur, occupé de l'intrigue, s'attache peu à démêler ces défauts, qui sont sensibles à la lecture. (V.)

L'ordre est digne de nous; le crime est digne d'eux :
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE.

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père;
Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire [1]?
Et sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jusque-là de son aveuglement?

LÉONTINE.

Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence [2],
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu [3].

SCÈNE IV.

LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LE PAGE.

Exupère, madame, est là qui vous demande [4].

LÉONTINE.

Exupère! à ce nom que ma surprise est grande!
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi [5],
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi [6]?
Dans l'âme il hait Phocas, qui s'immola son père;
Et sa venue ici cache quelque mystère.
Je vous l'ai déjà dit, votre langue nous perd [7].

[1] Il semble qu'il soit en péril de faire des fils; cela se rapporte à parricide : mais *faire un parricide* ne se dit pas; on dit *commettre un parricide, faire un crime.* (V.)

[2] La pensée n'est pas exprimée. La naissance ne mérite ni ne démérite. Il veut dire : le fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux; et encore cela n'est pas vrai. Toutes ces pensées subtiles, obscurément exprimées, choquent les premières lois de l'art d'écrire, qui sont le naturel et la clarté. (V.)

[3] La vertu de l'innocence! Ces derniers vers sont vicieux; on dit bien la vertu de la tempérance, de la modération, parce que ce sont des espèces de vertu : l'innocence est l'exclusion de tous les vices, et non une vertu particulière. (V.)

[4] On sent assez que cet *est là* est un terme de domestique qui doit être banni de la tragédie. Ce page ne paraît plus aujourd'hui. On ne connaissait point alors les pages. (V.)

[5] *Parler à moi* ne se dit point; il faut, *me parler.* On peut dire en reproche : *parlez à moi, oubliez-vous que vous parlez à moi?* (V.)

[6] On prononce *je connais*; et, du temps même de Corneille, cette diphthongue *oi* était toujours prononcée *ai* dans tous les imparfaits, *j'aurais, je ferais*; auparavant on la prononçait comme *toi, soi, loi. Connai* pour *connais* est une liberté qu'ont toujours eue les poëtes, et qu'ils ont conservée : il leur est permis d'ôter ou de conserver cette *s* à la fin du verbe, à la première personne du présent; ainsi on met : *je di*, pour *je dis*; *je fai*, pour *je fais*; *j'averti*, pour *j'avertis*; *je vas*, pour *je vais*.

. . . . Je vous en *averti*,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

RACINE. (V.)

[7] Il est intolérable que cette Léontine reproche toujours à sa fille, en termes si bas et si comiques, une indiscrétion qu'Eudoxe n'a point commise : ces reproches sont d'autant plus déplacés, que les discours et les actions de Léontine ne produisent rien. (V.)

SCÈNE V.

EXUPÈRE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPÈRE.

Madame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, *à Eudoxe.*

Eh bien?

EUDOXE.

Si....

LÉONTINE.

(*à Eudoxe.*) (*à Exupère.*)
Taisez-vous. Depuis quand?

EXUPÈRE.

Tout à l'heure [1].

LÉONTINE.

Et déjà l'empereur a commandé qu'il meure?

EXUPÈRE.

Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE.

Comment?

EXUPÈRE.

Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE.

Je ne vois que Léonce.

EXUPÈRE.

Ah! quittez l'artifice.

SCÈNE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPÈRE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, dois-je croire un billet de Maurice?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait;
Dites s'il me détrompe, ou m'abuse en effet,
Si je suis votre fils, ou s'il était mon père :
Vous en devez connaître encor le caractère.

LÉONTINE *lit le billet.*

« Léontine a trompé Phocas [2],
« Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,
« Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.
« O vous qui me restez de fidèles sujets,
« Honorez son grand zèle, appuyez ses projets!
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire.

« MAURICE. »

(*Elle rend le billet à Exupère, qui le lui a donné, et continue.*)

Seigneur, il vous dit vrai : vous étiez en mes mains.
Quand on ouvrit Bysance au pire des humains [1].
Maurice m'honora de cette confiance;
Mon zèle y répondit par delà sa croyance.
Le voyant prisonnier et ses quatre autres fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avait commis;
Mais enfin, toute prête à me voir découverte,
Ce zèle sur mon sang détourna votre perte [2].
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas;
Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas [3].
La généreuse ardeur de sujette fidèle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle :
Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur.
J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur :
Léonce, au lieu de vous, lui servit de victime.

(*Elle fait un soupir.*)

Ah! pardonnez, de grâce; il m'échappe sans crime [4].
J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir [5];
Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir :
A cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite.
  Phocas, ravi de joie à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,
Et nous fit de sa main cette haute fortune [6]
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
  Voilà ce que mes soins vous laissaient ignorer;
Et j'attendais, seigneur, à vous le déclarer,

[1] C'est encore un dialogue de comédie; mais le coup de théâtre est frappant. (V.)

[2] C'est ici que l'intrigue se noue plus que jamais; c'est une énigme à deviner. Ce Martian, cru Léonce, est-il fils de Maurice, ou de Phocas, ou de Léontine? Le spectateur cherche la vérité; il est très-occupé sans être ému. Ces incertitudes n'ont pu encore produire ces grands mouvements, cette terreur, ce pathétique, qui sont l'âme de la vraie tragédie; mais nous ne sommes encore qu'au second acte. Il semble que l'on aurait pu tirer un bien plus grand parti de l'invention de Caldéron; rien n'était peut-être plus tragique et plus singulier que de voir deux héros, élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux-mêmes, qui déploient à la première occasion leur caractère de grandeur : ce sujet, traité avec la vraisemblance qu'exige notre théâtre, aurait reçu de la main de Corneille les beautés les plus frappantes; mais un billet de Maurice dans les mains de Léontine ne peut faire ce grand effet; cela exige des vers de discussion qui énervent le tragique et refroidissent le cœur : aussi la pièce est jusqu'à présent plutôt une affaire difficile à démêler qu'une tragédie. (V.)

[1] On sent bien qu'il fallait un expression plus noble que *pire des humains.* (V.)

[2] Ce vers est trop obscur. Comment détourne-t-on la perte d'un autre sur son sang? (V.)

[3] Cette subtilité affaiblit le pathétique de l'image. (V.)

[4] Cela ne serait pas souffert à présent. Il était aisé de mettre : *pardonnez ce soupir, il m'échappe sans crime.* Le mal est que ce soupir d'une mère est accompagné d'une dissimulation qui affaiblit tout sentiment tendre. Léontine ne se montre jusqu'ici qu'une intrigante qui a voulu jouer un rôle à quelque prix que ce fût. (V.)

[5] J'ai pris pour vous sa vie, etc.

n'est pas français; il faut : *j'ai donné sa vie pour vous*, et non pas *j'ai pris.* (V.)

[6] *De sa main* est de trop. (V.)

Que, par vos grands exploits, votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit [1];
Car, comme j'ignorais que notre grand monarque [2]
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque,
Je doutais qu'un secret, n'étant su que de moi,
Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPÈRE.

Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
Le forçait de ses fils à voir le sacrifice [3],
Ce prince vit l'échange, et l'allait empêcher;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher :
La mort de votre fils arrêta cette envie,
Et prévint d'un moment le refus de sa vie [4].
Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter [5],
S'en ouvrit à Félix, qui vint le visiter [1],
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, madame, et naguère en mourant
Il remit ce dépôt à son plus cher parent;
Et m'ayant tout conté : « Tiens, dit-il, Exupère,
« Sers ton prince, et venge ton père. »
Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il aurait de pouvoir [2].
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connaître;
Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom, sans savoir davantage;
Et cette seule joie anime leur courage,
Sans qu'autres que les deux qui vous parlaient là-bas [3]
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle;
C'est à vous de répondre à son généreux zèle.
Le peuple est mutiné, nos amis assemblés,
Le tyran effrayé, ses confidents troublés.
Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

MARTIAN.

Surpris des nouveautés d'un tel événement [4],
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement [5].
Je sais ce que je dois, madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice [6].
Je croyais, comme fils, devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins;
Mais, pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon âme a trop de trouble et trop d'inquiétude.

[1] Rien n'est plus obscur que ces vers. Qu'est-ce qu'une occasion pareille à un bruit qui peut promettre quelque fruit d'un aveu? l'aveu de qui? l'aveu de quoi? Ne cessons de dire, pour l'instruction des jeunes gens, que la première loi est d'être clair. (V.)

[2] Il n'est pas permis d'écrire avec cette négligence en prose, à plus forte raison en vers.

. . . . Notre grand monarque
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque....

Quel style! il veut dire : *J'ignorais que Maurice avait pu laisser quelque marque à laquelle on pût reconnaître son fils.* (V.)

[3] Forcer un père à voir égorger ses enfants, est-ce là simplement le gêner? n'est-ce pas lui faire souffrir un supplice affreux? Que le mot propre est rare! mais qu'il est nécessaire! Martian, qui s'est toujours cru fils de cette femme, et qui se voit en un instant fils de l'empereur Maurice, demeure muet dans une telle conjoncture; ce qui n'est ni vraisemblable, ni théâtral. Jusqu'ici ni Héraclius ni Martian n'ont été que deux instruments dont on ne sait pas encore comment on se servira. Martian laisse parler Exupère. Mais comment cet Exupère ne lui a-t-il pas parlé plus tôt? est-il possible qu'ayant eu ce billet *naguère de son cher parent*, il ne l'ait pas porté sur-le-champ à Martian ou à Léonce? il a conspiré, dit-il, sans en avertir celui pour lequel il conspire! il a agi précisément comme Léontine; il a voulu tout faire par lui-même. Léontine et Exupère, sans se donner le mot, ont traité les deux princes comme des écoliers : mais cet Exupère est l'ami de Léonce, c'est-à-dire de Martian, cru Léonce; comment Léontine a-t-elle pu dire qu'elle ne le connaît pas? Il y a bien plus : cet Exupère possède ce billet important par lequel une partie du secret de Léontine est révélée, et il s'est mis à la tête d'une conspiration sans en parler à cette Léontine, qui s'est chargée de tout, qui se vante toujours d'être maîtresse de tout. Aucune de ces circonstances n'est croyable; tout paraît amené de la manière la plus forcée. Comment Maurice allait-il empêcher l'échange? Ajoutez que *fut plus prompt à trancher* n'est pas français; il faut un régime à *trancher* : ce n'est pas un verbe neutre. (V.)

[4] Que veut dire *le refus de sa vie?* à quoi se rapporte *sa vie?* qu'est-ce que la mort qui arrête une *envie?* cela n'est ni élégant, ni français, ni clair. (V.)

[5] *Se laissant lors flatter à un espoir* n'est pas français; mais si cette faute se trouvait dans une belle tirade, elle serait à peine une faute. C'est la quantité de ces expressions vicieuses qui révolte. (V.)

[1] Quel était ce Félix? comment put-il visiter Maurice, que Phocas tenait au milieu des bourreaux, et qui fut tué sur le corps de ces enfants? *Venir visiter*, expression de comédie. (V.)

[2] Quoi! cet Exupère a agi de son chef, sans consulter personne? son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit Héraclius, et de parler à Léontine? Va-t-on ainsi soulever le peuple, sans que celui en faveur duquel on le soulève en ait la moindre connaissance? y a-t-il un seul exemple dans l'histoire d'une conduite pareille? tout cela n'est-il pas forcé? On permet un peu d'invraisemblance, quand il en résulte de beaux coups de théâtre et des morceaux pathétiques; mais la conduite d'Exupère ne produit que de l'embarras. Ce n'est pas assez qu'une pièce soit intriguée, elle doit l'être tragiquement. Ici Léontine ne fait qu'embrouiller une énigme qu'elle donne à deviner. (V.)

[3] On ne sait point qui sont ces deux qui parlaient là-bas, et qui n'en savaient pas plus que Phocas. *Sans qu'autres que les deux*, mots durs à l'oreille, cacophonie inadmissible dans le style le plus commun. (V.)

[4] *Des nouveautés :* ce n'est pas le mot propre; il fallait *de la nouveauté ;* cette expression eût encore été trop faible. (V.)

[5] Il faut éviter cette petite méprise, et ne pas dire qu'on est muet, quand on parle; il pouvait dire : *j'ai resté jusqu'ici muet d'étonnement.* (V.)

[6] Cela n'est pas français, c'est un barbarisme. (V.)

J'aimais, vous le savez, et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé [1].
Je perds une maîtresse en gagnant un empire :
Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire;
Et de mille pensers mon esprit agité
Paraît enseveli dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un chef à votre illustre bande [2] :
Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire;
Surtout sauvons le fils en immolant le père :
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang [3],
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.

EXUPÈRE.

Nous vous rendons, seigneur, entière obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

SCÈNE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN.

Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité [4],
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneraient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Aurait voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux

[1] On a déjà vu qu'il n'aimait guère. Tous les mouvements du cœur sont étouffés jusqu'ici dans cette pièce sous le fardeau d'une intrigue difficile à débrouiller. Il n'était guère possible qu'au seul Corneille de soutenir l'attention du spectateur, et d'exciter un grand intérêt dans la discussion embrouillée d'un sujet si compliqué et si obscur; mais malheureusement ce Martian s'explique d'une manière si froide, si sèche, et en si mauvais vers, qu'il ne peut faire aucune impression. (V.)

[2] *Une bande* ne se dit que des voleurs. (V.)

[3] L'erreur où l'on a été longtemps qu'on se fait tirer son mauvais sang par une saignée, a produit cette fausse allégorie. Elle se trouve employée dans la tragédie d'*Andronic :*

Quand j'ai du mauvais sang, je me le fais tirer.

Et on prétend qu'en effet Philippe II avait fait cette réponse à ceux qui demandaient la grâce de don Carlos. Dans presque toutes les anciennes tragédies, il est toujours question de se défaire d'*un peu de mauvais sang*. Mais le grand défaut de cette scène est qu'elle ne produit aucun des mouvements tragiques qu'elle semblait promettre. (V.)

[4] Ce discours de Martian est encore trop obscur par l'expression. *La dignité d'un effort*, et les raisons qui ont caché tant d'années *le secret d'un effort*, sont bien loin de faire une phrase nette. L'esprit est tendu continuellement, non-seulement pour comprendre l'intrigue, mais souvent pour comprendre le sens des vers. (V.)

Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous :
Mais je tiendrais à crime une telle pensée [1].
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste [2]?

LÉONTINE.

Je vous aurais tout dit avant ce nœud funeste;
Et je le craignais peu, trop sûre que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffrirait pas [3].
Je voulais donc, seigneur, qu'une flamme si belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle [4],
Et que votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine :
J'ai vu dans votre amour une source de haine;
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé [5]
Peut-être aurait moins fait si le cœur n'eût aimé.

[1] *Tenir à crime* n'est pas français. (V.)

[2] Cela n'est pas français; il veut dire : *qu'attendiez-vous du péril où vous me mettiez de commettre un inceste? quel projet formiez-vous sur cet inceste?* Mais on ne peut dire *faire un dessein;* on dit bien : *concevoir, former un dessein; mon dessein est d'aller, j'ai le dessein d'aller,* etc.; *mais non pas: je fais un dessein sur vous.* Racine a dit :

Les grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous,

mais non pas :

Les desseins que Dieu fit sur son peuple et sur vous.

De plus, on a des desseins *sur* quelqu'un, mais on n'a point de desseins *sur* quelque chose; on ne fait point des desseins, on fait des projets. Ces règles paraissent étranges au premier coup d'œil, et ne le sont point. Il y a de la différence entre *dessein* et *projet :* un projet est médité et arrêté; ainsi on fait on projet; *dessein* donne un idée plus vague; voilà pourquoi on dit qu'*un général fait un projet de campagne*, et non pas *un dessein de campagne*. Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. Martian fait des objections à Léontine; il ne parle de son inceste que pour demander à cette femme *quel dessein elle fesait sur cet inceste.* (V.)

[3] Pouvait-elle être sûre que Phocas s'opposerait à cet amour? Elle ne donne ici qu'une défaite; et tout cela n'a rien de tragique, rien de naturel. (V.)

[4] La réponse de Léontine ne peut qu'inspirer beaucoup de défiance à Martian, qui se croit Héraclius : *Je voulais vous rendre amoureux de votre sœur, afin de vous inspirer l'ardeur de venger votre père.* Ce discours subtil doit indigner Martian; il doit répondre : *N'aviez-vous pas d'autres moyens, n'êtes-vous pas une très-méchante et très-imprudente femme, d'avoir pris le parti de m'exposer à être incestueux? ne valait-il pas mieux m'apprendre ma naissance? Sur quoi pensez-vous que le motif de venger mon père ne m'eût pas suffi? fallait-il que je fusse amoureux de ma sœur pour faire mon devoir? Comment voulez-vous que je croie la mauvaise raison que vous m'alléguez?* (V.)

[5] Un bras renommé! (V.) — En poésie, tout ce qui se peut dire d'une personne peut se dire également de son bras, qui est pris alors pour la personne même : *bras renommé* n'a donc rien de vicieux; c'est, au contraire, une de ces figures auxquelles on est tellement accoutumé par l'usage, qu'on ne les remarque plus. (P.)

Achevez donc, seigneur; et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie [1]....

MARTIAN.

Peut-être il vaudrait mieux moi-même la porter
A ce que le tyran témoigne en souhaiter [2] :
Son amour, qui pour moi résiste à sa colère,
N'y résistera plus quand je serai son frère.
Pourrais-je lui trouver un plus illustre époux?

LÉONTINE.

Seigneur, qu'allez-vous faire? et que me dites-vous?

MARTIAN.

Que peut-être, pour rompre un si digne hyménée,
J'expose à tort ma tête avec ma destinée,
Et fais d'Héraclius un chef de conjurés
Dont je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne;
Et quand même l'issue en pourrait être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'État [3]
Par l'infâme succès d'un lâche assassinat;
Peut-être il vaudrait mieux en tête d'une armée
Faire parler pour moi toute ma renommée [4],
Et trouver à l'empire un chemin glorieux
Pour venger mes parents d'un bras victorieux [5].
C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse [6].
Vous, avec votre Eudoxe....

LÉONTINE.

Ah! seigneur, écoutez.

MARTIAN.

J'ai besoin de conseils dans ces difficultés;
Mais, à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts, vous en avez trop d'autres.
Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu [7].

[1] Elle veut parler du mariage proposé par Phocas; mais ce n'est pas là une aveugle furie. (V.)

[2] Cela est trop prosaïque; ce sont là des discussions, et non pas des mouvements tragiques. (V.)

[3] On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'État; et l'*issue bonne* est trop prosaïque. (V.)

[4] Voyez comme ce mot *toute* gâte le vers, parce qu'il est superflu. (V.)

[5] Il semble, par la phrase, que c'est d'un bras ennemi victorieux du bras de Phocas qu'il vengera ses parents; et l'auteur entend que le bras victorieux de Martian, cru Héraclius, les vengera. (V.)

[6] Cela n'est pas français; et d'ailleurs les grands mouvements nécessaires au théâtre manquent à cette scène. (V.)

[7] Martian n'a joué dans cette scène qu'un rôle froid et avilissant. Léontine se moque de lui. Il n'agit point, il ne fait rien, il n'aime point, il n'a aucun dessein, aucun mouvement tragique; il n'est là que pour être trompé. (V.)

SCÈNE VII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE.

Tout me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire;
Et, lorsque le hasard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès :
Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencements empoisonne la suite [1].
Ce billet, dont je vois Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurais osé :
Il arme puissamment le fils contre le père;
Mais, comme il a levé le bras en qui j'espère [2],
Sur le point de frapper, je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, et ne peut le séduire;
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire;
Il doute, et, du côté que je le vois pencher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE.

Madame, pour le moins vous avez connaissance
De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence [3];
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône est un grand avantage
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire?

LÉONTINE.

Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir [4].
N'ai-je pas déjà dit que j'y saurai pourvoir [5]?

[1] Léontine n'est pas plus claire dans la construction de ses phrases que dans ses intrigues; *funeste à sa conduite*, c'est la *conduite du dessein*, et cela n'est pas français. (V.)

[2] Suivant l'ordre du discours, c'est ce billet qui a levé ce bras en qui elle espère. On ne peut trop prendre garde à écrire clairement; tout ce qui met dans l'esprit la moindre confusion doit être proscrit. (V.)

[3] Eudoxe ne songe qu'à faire voir à sa mère qu'elle n'a point parlé; elle a été inutile dans toutes ces scènes. Elle fait aussi des raisonnements, au lieu d'être effrayée, comme elle doit l'être, du sort qui menace le véritable Héraclius qu'elle aime. (V.)

[4] Ce vers est intolérable. Léontine parle toujours à sa fille comme une nourrice de comédie : tout cela fait que, dans ces premiers actes, il n'y a ni pitié ni terreur. (V.)

[5] Le malheur est qu'en effet elle ne pourvoit à rien : on prétend qu'elle fera la révolution, et la révolution se fera sans elle. Le lecteur impartial, et surtout les étrangers, demanderont comment la pièce a pu réussir avec des défauts si visibles et si révoltants. Ce n'est pas seulement le nom de l'auteur qui a fait ce succès; car, malgré son nom, plusieurs de ses pièces sont tombées : c'est que l'intrigue est attachante, c'est que l'intérêt

Tâchons, sans plus tarder, à revoir Exupère,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE [1].

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN.

Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,
Quand, malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeais ce cœur sur sa témérité;
Et dans ses mouvements, pour secrète réponse,
Je sentais quelque chose au-dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportait mes désirs au delà de mon sort.

PULCHÉRIE.

Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon âme
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.
Mais quoi! l'impératrice, à qui je dois le jour,
Avait innocemment fait naître cet amour:
J'approchais de quinze ans, alors qu'empoisonnée [2]
Pour avoir contredit mon indigne hyménée,
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs:
« Le tyran veut surprendre ou forcer vos désirs,
« Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine;
« Mais prenez un époux des mains de Léontine:
« Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère;
Et confondant ces mots de trésor et d'époux,
Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous.
J'opposais de la sorte à ma fière naissance
Les favorables lois de mon obéissance [1];
Et je m'imputais même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égalait à la mienne;
Et je me laissais dire en mes douces erreurs:
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs;
« Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
« A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. »
J'écoutais sans dédain ce qui m'autorisait:
L'amour pensait le dire, et le sang le disait;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparait dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN.

Ah! ma sœur! puisque enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène!
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine [2];
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'âme qui s'y force est digne de pitié!
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre!
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous!
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimais d'être!
Ah! s'il m'était permis de ne me pas connaître,
Qu'un si charmant abus serait à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer!

PULCHÉRIE.

J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.
Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces [3];
Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement [4].
J'ai senti comme vous une douleur bien vive

riosité est grand, c'est qu'il y a dans cette tragédie de très-aux morceaux qui enlèvent le suffrage des spectateurs. L'in-ruction de la jeunesse exige que les beautés et les défauts ient remarqués. (V.)

[1] La première scène de ce troisième acte a la même obscurité e tout ce qui précède; et par conséquent, le jeu des passions, mouvements du cœur, ne peuvent encore se déployer; rien terrible, rien de tragique, rien de tendre; tout se passe en aircissements, en réflexions, en subtilités, en énigmes; mais térêt de curiosité soutient la pièce. (V.)

[2] Voilà encore une nouvelle préparation, une nouvelle avant-ne. On n'apprend qu'au troisième acte que la mère de Pul-érie a été empoisonnée; on apprend encore qu'elle a dit que ontine gardait un *trésor* pour la princesse. Tous ces écha-ds doivent être posés au premier acte, autant qu'on le peut, n que l'esprit n'ait plus à s'occuper que de l'action. (V.)

[1] Tous ces raisonnements subtils sur l'amour et sur la force du sang, auxquels Martian répond aussi par des réflexions, sont d'ordinaire l'opposé du tragique. Les subtilités ingénieuses amusent l'esprit dans un livre, et encore très-rarement; mais tout ce qui n'est point sentiment, passion, pitié, terreur, est froideur au théâtre. Qu'est-ce que c'est qu'une *fière naissance* et les *lois d'une obéissance?* (V.)

[2] On ne tombe point dans un penchant. Toujours des expressions impropres. (V.)

[3] On aigrit des douleurs, des ressentiments, des soupçons même. Racine a dit avec son élégance ordinaire:

> La douleur est injuste, et toutes les raisons
> Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.

Mais on n'a jamais aigri une séparation; et une sœur qui ne peut épouser son frère ne fait point un divorce. (V.)

[4] Les maximes, les sentences, au moins doivent être claires; celle-ci n'est ni claire, ni convenable, ni vraie. Il est faux qu'il soit plus agréable d'être obligé de passer de l'amour à la haine, que de l'amour à l'amitié. Corneille est tombé si souvent dans ce défaut, qu'il est inutile d'en examiner la source. Cette habitude de faire raisonner ses personnages avec subtilité n'est pas le fruit du génie. Le génie peint à grands traits, invente tou-

En brisant les beaux fers qui me tenaient captive[1];
Mais j'en condamnerais le plus doux souvenir
S'il avait à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée;
Mon âme l'a reçu sans en être accablée;
Et comme tous mes feux n'avaient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère;
L'un ne peut me toucher, ni l'autre me déplaire;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés, et le tyran puni.
Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance;
Et, domptant comme moi ce dangereux mutin[2],
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN.

Ah! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie;
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous fallait régner[3];
Mais pour moi, qui, caché sous une autre aventure,
D'une âme plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévère:
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frère[4];
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir[5],
Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une âme si haute à frapper m'autorise,
Et tient que, pour répandre un si coupable sang,
L'assassinat est noble et digne de mon rang[1].
Pourrai-je cependant vous faire une prière?

PULCHÉRIE.

Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN.

Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous[2],
Ni vous, mettre l'empire en la main d'un époux,
Épousez Martian comme un autre moi-même[3];
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE.

Ne pouvant être à vous, je pourrais justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant:
Mais on pourrait nommer cette fermeté d'âme
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme[4].
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère:
Mais purgez sa vertu des crimes de son père,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN.

Vous le voyez, j'y cours; mais enfin, s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,
Votre perte est jurée; et d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre;
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,
Et mon ami de suivre un tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère
Dans un sang odieux respecte mon beau-frère;
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,

jours les situations frappantes, porte la terreur dans l'âme, excite les grandes passions, et dédaigne tous les petits moyens; tel est Corneille dans le cinquième acte de *Rodogune*, dans des scènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*. Le génie n'est point subtil et raisonneur : c'est ce qu'on appelle *esprit* qui court après les pensées, les sentences, les antithèses, les réflexions, les contestations ingénieuses. Toutes les pièces de Corneille, et surtout les dernières, sont infectées de ce grand défaut, qui refroidit tout. L'*esprit* dans Corneille, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, est ce qui perd la littérature : ce sont les traits de génie de ce grand homme qui seuls ont fait sa gloire et montré l'art. Je ne sais pourquoi on s'est plu à répéter que Corneille avait plus de génie, et Racine plus d'esprit; il fallait dire que Racine avait beaucoup plus de goût, et autant de génie. Un homme avec du talent et un goût sûr ne fera jamais de lourdes chutes en aucun genre. (V.)

[1] *De beaux fers!* et on reproche à Racine d'avoir parlé d'amour! Mais on ne trouve chez lui ni beaux fers ni beaux feux; ce n'est que dans sa faible tragédie d'*Alexandre*, où il voulait imiter Corneille, qu'il fait dire à Éphestion :

Fidèle confident du beau feu de mon maître. (V.)

[2] Ce *dangereux mutin* est une expression qui ne convient que dans une épigramme. (V.)

[3] Un grand nom qui enseigne comment il faut régner dessus soi-même! Martian caché *sous une aventure*, et qui a pris *la teinture* d'une âme commune! que d'incorrection! que de négligence! quel mauvais style! (V.)

[4] Ce trait prouve encore la vérité de ce qu'on a dit, qu'on courait alors après les tours ingénieux et recherchés. (V.)

[5] Cela confirme encore la preuve que le mauvais goût était dominant et que Corneille, malgré la solidité de son esprit, était trop asservi à ce malheureux usage : il y a même du [illegible] que dans ces oppositions de Léonce avec Martian; et ce [illegible] Léonce qui parle, avec Martian qui agit, ressemble à l'Am[illegible] tryon qui rejette sur l'époux d'Alcmène les torts repro[illegible] l'amant d'Alcmène. Ces artifices réussissent beaucoup [illegible] le comique, et sont puérils dans la tragédie. (V.)

[1] Pulchérie n'a point dit cela : on peut hasarder que l'[illegible] sinat est peut-être pardonnable contre un assassin; [illegible] l'assassinat soit digne du rang suprême, c'est une de ces [illegible] monstrueuses qui révolteraient, si leur extrême ridicule [illegible] rendait sans conséquence. (V.)

[2] Ce *vous* se rapporte à *peut*, et est un solécisme; [illegible] core une fois, cette froide dissertation sur l'inceste est [illegible] des solécismes. (V.)

[3] Remarquez toujours que cette combinaison ingénieuse [illegible] cestes, cette ignorance où chacun est de son état, [illegible] exciter l'attention, mais jamais aucun trouble, aucune [illegible] (V.)

[4] Toute cette scène est une discussion qui n'a rien de la [illegible] tragédie. Pulchérie craint qu'on ne nomme *sa fermeté* [illegible] *reste d'inceste*. (V.)

Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE.

Mais durant ces moments, unie à sa famille,
Il deviendra mon père, et je serai sa fille;
Je lui devrai respect, amour, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité;
Et tous mes vœux pour vous seront mols et timides
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter [1],
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister,
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
Ah! combien ces moments de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auraient d'éternités [2]!
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse;
Comme elle vient de naître, elle n'est que faiblesse :
La mienne a plus de force, et les yeux mieux ouverts;
Et, se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter de père.
e ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi :
'ous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi :
'out son crime est un père à qui le sang l'attache;
uand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache;
t cette mort, propice à former ces beaux nœuds,
urifiant l'objet, justifira mes feux.
Allez donc préparer cette heureuse journée;
t du sang du tyran signez cet hyménée.
ais quel mauvais démon devers nous le conduit?

MARTIAN.

suis trahi, madame, Exupère le suit.

SCÈNE II.

IOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS.

el est votre entretien avec cette princesse?
Des noces que je veux [1]?

MARTIAN.

C'est de quoi je la presse.

PHOCAS.

Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils?

MARTIAN.

Il sera son époux, elle me l'a promis.

PHOCAS.

C'est beaucoup obtenu d'une âme si rebelle.
Mais quand?

MARTIAN.

C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.

PHOCAS.

Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux.
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites-le moi connaître.

MARTIAN.

Vous le connaissez trop, puisque je vois ce traître [2].

EXUPÈRE.

Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.

MARTIAN.

Chacun te l'avoûra; tu le fais assez voir.

PHOCAS.

De grâce éclaircissez ce que je vous propose.
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.

MARTIAN.

Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez;
Dites Héraclius; il n'est plus de Léonce,
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.

PHOCAS.

Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.

MARTIAN.

J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parents,
Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner;
C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce,

Outre que ne doit jamais entrer dans un vers héroïque; et *uccès est à douter* est un solécisme; on ne doute pas une se, elle n'est pas doutée; le verbe *douter* exige toujours le itif, c'est-à-dire la préposition *de*. (V.)

On n'a jamais dû, dans aucune langue, mettre le mot *d'é-ité* au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on dis-ne mal à propos l'éternité passée et l'éternité à venir, me lorsque Platon dit que notre vie est un point entre deux nités, pensée que Pascal a répétée, pensée sublime, quoique la rigueur métaphysique elle soit fausse. Remarquez en-qu'on ne peut dire : *ces moments de quoi vous me flattez;* n'est pas français; il faut : *ces moments dont vous me flat-* Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de sa ten-e; car comment une haine aurait-elle une tendresse? Pul-ie dit encore que sa haine a les yeux mieux ouverts que de Martian. Quel langage! et qu'est-ce encore qu'une *propice à former de beaux nœuds*, et qui purifie un ? Il n'est pas permis d'écrire ainsi. (V.)

[1] Ce mot *noces* est de la comédie, à moins qu'il ne soit relevé par quelque épithète terrible; le reste est très-tragique, et c'est ici que le grand intérêt commence. Le tyran a raison de croire que Martian son fils est Héraclius. Voilà Martian dans le plus grand danger, et l'erreur du père est théâtrale. (V.)

[2] On pourrait dire que Martian se hâte trop d'accuser Exupère. Il peut, ce semble, penser qu'Exupère, qui est de son côté à la tête de la conspiration, trompe toujours le tyran, autant que soupçonner qu'Exupère trahit son propre parti; dans ce doute, pourquoi accuse-t-il Exupère? (V.)

Bon sujet, meilleur prince; et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une âme bien née :
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée [1];
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tombait sur ton fils.

PHOCAS.

Tu prends pour me toucher un mauvais artifice [2] :
Héraclius n'eut point de part à ce service;
J'en ai payé Léonce, à qui seul était dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu.
Mais, sous des noms divers à soi-même contraire,
Qui conserva le fils attente sur le père;
Et se désavouant d'un aveugle secours [3],
Sitôt qu'il se connaît il en veut à mes jours.
Je te devais sa vie, et je me dois justice.
Léonce est effacé par le fils de Maurice.
Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN.

Je sais trop qu'un tyran est sans reconnaissance
Pour en avoir conçu la honteuse espérance;
Et suis trop au-dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferais-tu pour moi de me laisser la vie [4],
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie?
Héraclius vivrait pour te faire la cour!
Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible [5] :
Ta vie avec la mienne est trop incompatible;
Un si grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirais de m'avoir épargné.
Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
Que de vivre en éclat sans en porter la marque [6];
Et puisque, pour jouir d'un si glorieux sort,
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS.

Nous verrons la vertu de cette âme hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix [1]
Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN, *à Pulchérie.*

Adieu, madame, adieu, je n'ai pu davantage.
Ma mort vous va laisser encor dans l'esclavage :
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir!

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPÈRE, AMINTAS.

PHOCAS.

Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup sa tête et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes;
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes [2].

PULCHÉRIE.

Moi, pleurer! moi, gémir, tyran! J'aurais pleuré
Si quelques lâchetés l'avaient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière,
S'il m'avait fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infâme espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie.
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups [3],
Point daigné contre lui perdre un juste courroux [4].
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître;
Et dans cette surprise il a bien su courir

[1] On voit la mort, on l'affronte, on la brave; on ne la traîne pas. (V.)

[2] On ne prend point un artifice; c'est un barbarisme. (V.)

[3] Cela n'est pas français : on désavoue un secours qu'on a donné, on dément sa conduite, on se rétracte, etc.; mais on ne se désavoue pas : *désavouer* n'est point un verbe réciproque, et n'admet point le *de*. (V.)

[4] C'est un solécisme; il faut : *en me laissant la vie*. (V.)

[5] *Incorruptible* n'est pas le mot propre; c'est *inexorable*. (V.)

[6] Toujours *monarque* et *marque*. On ne dit pas *vivre en éclat*, encore moins *porter la marque*. (V.)

[1] *Attendant que mon choix*; ce n'est pas là le mot propre; il veut dire en attendant que j'en dispose, en attendant que tout soit éclairci; du reste on sent assez que cette scène est grande et pathétique. Il est vrai que Pulchérie y joue un rôle désagréable; elle n'a pas un mot à placer. Il faut, autant qu'on le peut, qu'un personnage principal ne devienne pas inutile dans la scène la plus intéressante pour lui. (V.)

[2] Expression qui n'est ni noble ni juste. Des soupirs ne v… point. Ce qui est moins noble encore, c'est l'insulte ironique faite inutilement à une femme par un empereur. Un tyran peut être représenté perfide, cruel, sanguinaire, mais jamais lâche; il y a toujours de la lâcheté à insulter une femme, surtout quand on est son maître absolu. (V.)

[3] On ne fait point des coups; on dit, dans le style familier, faire un mauvais coup, mais jamais faire des coups; on ne q… relle point un bras. et il n'y a ici nul bras qui ait fait un coup. Tout le reste du discours de Pulchérie serait d'une grande beauté, s'il était mieux écrit. (V.)

[4] Point daigné perdre un juste courroux contre un bras. (V.)

A la nécessité qu'il voyait de mourir.
Je goûtais cette joie en un sort si contraire.
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frère, et d'être mon amant.

PHOCAS.

Explique, explique mieux le fond de ta pensée;
Et, sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour apaiser le père, offre le cœur au fils [1],
Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.

PULCHÉRIE.

Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon âme ose descendre à de telles bassesses [2]?
Prends mon sang pour le sien; mais, s'il y faut mon [cœur,
Périsse Héraclius avec sa triste sœur!

PHOCAS.

Eh bien! il va périr; ta haine en est complice [3].

PULCHÉRIE.

Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice [4].
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains;
Il veut frapper le coup sans notre ministère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'État, qui, dans leur mort, voyait trop sa ruine,
Avait des généreux autres que Léontine;
Ils trompaient d'un barbare aisément la fureur,
Qui n'avait jamais vu la cour ni l'empereur [5].
Crains, tyran, crains encor tous les quatre peut-être:
L'un après l'autre enfin se vont faire paraître [6];
Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connaîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même, à leur défaut, je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer [7]
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux [1],
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCÈNE IV.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS.

PHOCAS.

J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles [2];
Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles;
Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine;
Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignais la [haine [3],
Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fidèles à demi:
Résolvez avec moi des moyens de sa perte:
La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux?

EXUPÈRE.

Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS.

Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPÈRE.

Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais;
Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,

[1] Quelle raison peut avoir Phocas de vouloir que Pulchérie ouse son prétendu fils, quand il se croit sûr de tenir Hérалius en sa puissance? Il sait que Pulchérie et Héraclius, cru artian, ne s'aiment point. Offre-t-on ainsi le *cœur* quand on l menacé de mort? (V.)

[2] *Ose* est ici contradictoire; on n'ose pas être bas. (V.)

[3] Autre impropriété; on est complice d'un criminel, complice n crime, mais non pas de ce que quelqu'un va périr. (V.)

[4] *Choir* n'est plus d'usage. Cette idée est grande, mais n'est s exprimée. (V.)

[5] Par la phrase, c'est la fureur de Phocas qui n'avait point Maurice; il faut éviter les plus petites amphibologies. Mais ut-on dire d'un homme qui commandait les armées, qu'il vait jamais seulement vu l'empereur? (V.)

[6] C'est un barbarisme; on se fait voir, on ne se fait point pa-tre; la raison en est évidente: c'est qu'on paraît soi-même, que ce sont les autres qui vous voient. (V.)

[7] Cet hémistiche, *qu'on puisse imaginer*, est surperflu, et t uniquement à la rime. Quelle idée a Pulchérie d'épouser le mier homme de la lie du peuple? la noblesse de sa vengeance it-elle descendre à cette bassesse? (V.)

[1] Ce vers n'est pas français; il fallait: *et, sans plus me presser de répondre à tes vœux*. Remarquez encore que ce mot *vœux* est trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran. (V.)

[2] Cette scène est adroite. L'auteur a voulu tromper jusqu'au spectateur, qui ne sait si Exupère trahit Phocas ou non: cependant un peu de réflexion fait bien voir que Phocas est dupe de cet officier. Les trois principaux personnages de cette pièce, Phocas, Héraclius et Martian, sont trompés jusqu'au bout: ce serait un exemple très-dangereux à imiter. Corneille ne se soutient pas seulement ici par l'intrigue, mais par de très-beaux détails. Toutes les pièces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût sont tombées à la longue. On veut de la vraisemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grandes passions, une élégance continue. (V.)

[3] Pourquoi craignait-il la haine d'Amintas? et s'il a craint la haine d'Exupère, dont il a fait tuer le père, pourquoi se fie-t il à cet Exupère? *J'en craignais* n'est pas bien; il fallait: *quand j'ai craint votre haine*. Malgré l'artifice de cette scène, peut-être Phocas est-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aisément accroire: il a des troupes, il peut mettre Léontine, Pulchérie et le prétendu Héraclius en prison; il n'a point pris ce parti, il attend qu'Exupère lui donne des conseils, il se rend à tout ce qu'on lui dit. (V.)

Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS.

Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPÈRE.

Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice :
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connaître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il die, en mourant, à ce peuple confus :
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

PHOCAS.

Il le faut, je l'avoue ; et déjà je destine
A ce même échafaud l'infâme Léontine.
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains ?

EXUPÈRE.

Qui l'osera, seigneur ?

PHOCAS.

Ce peuple que je crains.

EXUPÈRE.

Ah ! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la première épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté [1] ;
Les plus audacieux craindront votre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se remettre et de se réunir :
Envoyez des soldats à chaque coin des rues [2] ;
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues ;
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout [3] ;
J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout [4].

PHOCAS.

C'en est trop, Exupère : allez, je m'abandonne
Aux fidèles conseils que votre ardeur me donne [5].
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire [1].
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez pro-[mis [2].
Allez de votre part assembler vos amis [3],
Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire [4],
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

[1] *Le bruit* d'un *prince arrêté* qui *disperse chacun de son côté ;* qui ne voit que ces expressions sont à la fois familières, prosaïques et inexactes ? *Le bruit d'un prince arrêté !* quelle expression ! *Chacun de son côté* est oiseux et prosaïque. (V.)

[2] Ce n'est pas ainsi qu'on exprime noblement les plus petites choses, et qu'un poëte, comme dit Boileau,

Fait des plus secs chardons des lauriers et des roses. (V.)

[3] Il doit dire précisément le contraire : nous avons trop d'amis pour n'en pas venir à bout. (V.)

[4] *J'aurai l'œil à tout*, expression de comédie. (V.)

[5] L'ardeur d'Exupère qui donne des conseils ! (V.)

SCÈNE V [5].

EXUPÈRE, AMINTAS.

EXUPÈRE.

Nous sommes en faveur, ami, tout est à nous :
L'heur de notre destin va faire des jaloux [6].

AMINTAS.

Quelque allégresse ici que vous fassiez paraître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître ?

EXUPÈRE.

Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur ;
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur :
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.

[1] Il n'est pas permis dans le tragique d'employer ces phrases qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce c'est pas là cette noble simplicité tant recommandée.

[2] Cela n'est pas français ; on répond à la confiance, on exécute ce qu'on a promis. (V.)

[3] Il semble par ce mot qu'Exupère soit un homme aussi important que l'empereur, et que Phocas ait besoin de ces amis pour l'aider. Les choses ne se passent ainsi dans aucune cour. Justinien n'aurait pas dit, même à un Bélisaire : assemblez vos amis ; on donne des ordres en pareils cas. *De votre part* est encore une faute ; on peut ordonner de sa part, mais on n'exécute point de sa part : il fallait : *vous, de votre côté, rassemblez vos amis*. (V.)

[4] Ces mots *après moi*, et *jusqu'à ce que j'expire*, semblent dire : *jusqu'à ce que je sois mort, après ma mort. Jusqu'à ce que*, mot rude, raboteux, désagréable à l'oreille, et dont il ne faut jamais se servir. Plus on réfléchit sur cette scène, et plus on voit que Phocas y joue le rôle d'un imbécile, à qui cet Exupère fait accroire tout ce qu'il veut. (V.)

[5] Cette scène entre Exupère et Amintas est faite exprès pour jeter le public dans l'incertitude. Il s'agit du destin de l'empire, de celui d'Héraclius, de Pulchérie et de Martian. La situation est violente ; cependant ceux qui se sont chargés d'une entreprise si périlleuse n'en parlent pas ; ils disent *qu'ils sont en faveur, et qu'ils feront des jaloux ;* ils parlent d'une manière équivoque, et uniquement de ce qui les regarde. Ces personnages subalternes n'intéressent jamais, et affaiblissent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'est la raison pourquoi Narcisse est si mal reçu dans *Britannicus*, quand il dit

La fortune t'appelle une seconde fois.

On ne se soucie point de la fortune de Narcisse ; son crime excite l'horreur et le mépris : si c'était un criminel auguste, il en imposerait. Cependant combien est-il au-dessus de cet Exupère ! que la scène où il détermine Néron est adroite, et surtout qu'elle est supérieurement écrite ! comme il échauffe Néron par degrés ! quel art et quel style ! (V.)

[6] Ces deux vers d'Exupère sont d'un valet de comédie qui a trompé son maître, et qui trompe un autre valet. (V.)

Allons; pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'ils nous font espérer.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE[1].

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS.

Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle;
Et je le connais mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, et non pas votre mère :
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère;
Il trahit justement qui voulait me trahir.

EUDOXE.

Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous pour qui son amour a forcé la nature[2] ?

HÉRACLIUS.

Comment voulez-vous donc nommer son imposture?
M'empêcher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort[3];
Abuser d'un billet que le hasard lui donne;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi[4],
De régner en ma place, ou de périr pour moi :
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service?

EUDOXE.

Eût-elle démenti ce billet de Maurice?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que surtout alors il lui fallait celer?
Quand Martian par là n'eût pas connu son père,
C'était vous hasarder sur la foi d'Exupère :
Elle en doutait, seigneur; et, par l'événement,
Vous voyez que son zèle en doutait justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire[1],
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire[2],
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connaissait mal[3].
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HÉRACLIUS.

Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort, d'Exupère ou de moi?
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose;
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrais malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux[4].

EUDOXE.

Quoi! pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin, et donner votre vie[5] !

HÉRACLIUS.

Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour?
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte?
S'il s'agissait ici de le faire empereur,
Je pourrais lui laisser mon nom et son erreur;
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immole!
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort[6] !
Vivre par son supplice, et régner par sa mort!

EUDOXE.

Ah! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande;
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas;
Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas :
Rallumez cette ardeur où s'opposait ma mère,
Garantissez le fils par la perte du père;

[1] L'embarras croit, le nœud se redouble. Héraclius se croit ahi par Léontine et par Exupère : mais il n'est point encore péril; il est avec sa maîtresse; il raisonne avec elle sur l'a-nture du billet. Les passions de l'âme n'ont encore aucune in-ence sur la pièce; aussi les vers de cette scène sont tous de sonnement. C'est, à mon avis, l'opposé de la véritable tra-lie. Des discussions en vers froids et durs peuvent occuper sprit d'un spectateur qui s'obstine à vouloir comprendre cette igme; mais ils ne peuvent aller au cœur, ils ne peuvent exci-r ni crainte, ni pitié, ni admiration. (V.)

[2] Il eût été mieux, je crois, de dire : *a dompté la nature;* car *cer la nature* signifie *pousser la nature trop loin.* (V.)

[3] L'expression n'est ni juste ni claire; il veut dire : *donner à rtian mon nom et mes droits.* (V.)

[4] On ne dit ni *sous*, ni *dessous la bonne foi;* cela n'est pas nçais. (V.)

[1] On n'est point *sûr en soi.* Mais comment Léontine est-elle si sûre du succès? elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire et qui ne doute de rien; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclaircir avec Exupère; il était pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, et encore plus naturel qu'Exupère la mît au fait. Il semble qu'Exupère et Léontine aient songé à rendre l'énigme difficile, plutôt qu'à servir véritablement. (V.)

[2] Par la construction : *elle n'a pas voulu dire l'empire*, elle veut parler des moyens. Il faut soigneusement éviter ces phrases louches, ces amphibologies de construction. (V.)

[3] *Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur* n'est pas intelligible; et tout ce raisonnement d'Eudoxe est un peu obscur. (V.)

[4] Ici tous les sentiments sont en raisonnement, et exprimés d'un ton didactique, dans un style qui est celui de la prose négligée. *Ne sont que même chose, sinon*, n'est pas français. (V.)

[5] *Rompre un destin, désabuser une furie aveugle!* on ne désabuse point une furie, on ne rompt point un destin; ce ne sont pas les mots propres. (V.)

[6] Cette expression n'est grammaticale en aucune langue, et n'est pas intelligible; il veut dire : qu'il subisse la mort qui m'était destinée; mais le fond de ces sentiments est héroïque, c'est dommage qu'ils soient si mal exprimés. (V.)

Et, prenant à l'empire un chemin éclatant [1],
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend [2].

HÉRACLIUS.

Il n'est plus temps, madame, un autre a pris ma place [3].
Sa prison a rendu le peuple tout de glace :
Déjà préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus;
Et ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais quand même il voudrait seconder mes desseins,
Le tyran tient déjà Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever [4].
N'en parlons plus ; en vain votre amour me retarde,
Le sort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir [5].
Mais voici le tyran, et son traître Exupère.

SCÈNE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPÈRE, EUDOXE,
TROUPE DE GARDES.

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ses gardes.*

Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mère.

HÉRACLIUS.

A-t-elle quelque part?...

PHOCAS.

Nous verrons à loisir :
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, *s'en allant.*

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire [6].

PHOCAS, *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.
(*à Héraclius.*)
Ses pleurs pour ce coupable imploraient ta pitié?

HÉRACLIUS.

Seigneur...

PHOCAS.

Je sais pour lui quelle est ton amitié;
Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zèle injuste, et sa mort légitime.
(*aux gardes.*)
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu [1]
Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.
Aurais-tu découvert quelque crime plus grand?

HÉRACLIUS.

Oui, sa mère a plus fait contre votre service
Que ne sait Exupère, et que n'a vu Maurice.

PHOCAS.

La perfide! Ce jour lui sera le dernier [2].
Parle.

HÉRACLIUS.

J'achèverai devant le prisonnier.
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS.

Le voici. Mais surtout ne me dis rien pour lui.

SCÈNE III [3].

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPÈRE,
TROUPE DE GARDES.

HÉRACLIUS.

Je sais qu'en ma prière il aurait peu d'appui;
Et loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis [4];
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils :
Voilà tout mon souhait et toute ma prière.
M'en refuserez-vous [5]?

PHOCAS.

Tu l'obtiendras entière :

[1] *Prendre un chemin éclatant à l'empire!* (V.)

[2] Ce vers est souvent répété, et forme une espèce de refrain; c'est le sujet de la pièce : il y a un peu d'affectation à cette répétition. Cette scène d'ailleurs est intéressante par le fond, et il y a de très-beaux vers qui élèvent l'âme quand les raisonnements l'occupent. (V.)

[3] Vers de comédie. (V.)

[4] Cela n'est pas français, et l'expression est aussi obscure que vicieuse : veut-il dire l'horreur qui soulève mon cœur, ou l'horreur qui me force à soulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me soulever contre le tyran? (V.)

[5] Ce vers est fort beau. (V.)

[6] Ce vers serait également convenable à la comédie et à la tragédie; c'est la situation qui en fait le mérite : il échappe à la passion, il part du cœur; et si Eudoxe avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encore plus d'effet. (V.)

[1] *Pour en tirer l'aveu* est une faute, cet *en* ne peut se re-porter qu'à Martian dont on parle; mais *en tirer l'aveu* sig[illegible] *tirer l'aveu de quelque chose :* il fallait donc dire quel [illegible] aveu qu'on veut tirer. (V.) — Phocas vient de parler du [illegible] dont il suppose Martian coupable : c'est l'aveu de ce crime [illegible] espère tirer de lui, sans qu'il soit besoin, comme il le dit, [illegible] fer ni du feu. Le sens nous paraît très-clair, et le mot [illegible] n'est pas assez éloigné pour laisser aucun doute sur ce [illegible] Corneille a voulu dire. (P.)

[2] Cela n'est pas français : *ce jour est mon dernier jour*, [illegible] non pas *m'est le dernier jour.* (V.)

[3] Jusqu'ici le spectateur n'a été qu'embarrassé et inqu[illegible] présent il est ému par l'attente d'un grand événement. [illegible]

[4] Cela est dit ironiquement et à double entente, car ni [illegible]clius ni Martian n'ont commis de forfaits. La figure de [illegible] doit être employée bien sobrement dans le tragique. [illegible]

[5] Cet *en* était alors en usage dans les discours familier[illegible] moin ce vers du *Cid* :

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage. (V.)

Ton salut en effet est douteux sans sa mort.

MARTIAN.

Ah! prince! j'y courais sans me plaindre du sort;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche :
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche!
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.

HÉRACLIUS.

Et même en ce moment tu ne me connais pas.
Écoute, père aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connais ton sang, et tes vrais ennemis :
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous?

HÉRACLIUS.

Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton père;
Et semant de nos noms un insensible abus [1],
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.

PHOCAS.

Maurice te dément, lâche! tu n'as qu'à lire :
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »
Tu fais après cela des contes superflus [2].

HÉRACLIUS.

Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus [3] :
J'étais Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connaître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avait pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse ;
Cependant Léontine, étant dans le château
Reine de nos destins et de notre berceau [4],
Pour me rendre le rang qu'occupait votre race [5],
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien ;
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance,
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le faible souvenir en trois ans s'en perdit :
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre :
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre;
Et je ne jugeais pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déjà la mienne aurait été ravie,
Je me croirais, seigneur, coupable infiniment
Si je souffrais encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
Conservez votre haine, et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis :
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils [1].

MARTIAN.

Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran; et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.

(*à Héraclius.*)

C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice :
Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas;
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas!
Ah! si vous m'en devez quelque reconnaissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance :
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS.

En quel trouble me jette une telle dispute!
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!
Lequel croire, Exupère, et lequel démentir?
Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir [2]?
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

[1] *Semer un abus des noms* ne peut se dire. Ces expressions, aussi obscures que forcées, se rencontrent souvent; mais la situation empêche qu'on ne remarque ces petites fautes au théâtre. Tous les esprits sont en suspens. Qui des deux est Héraclius? Qui des deux va périr? Rien n'est plus intéressant ni plus terrible. (V.)

[2] Quoique les expressions les plus simples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles sont, ce n'est pas en cet endroit; c'est quand elles expriment un grand sentiment. *Des contes* est ignoble. (V.)

[3] C'est encore une énigme, ou plutôt un procès par écrit. Il faut au quatrième acte essuyer encore une avant-scène, informer le spectateur de tout ce qui s'est passé autrefois; mais cette explication même jette tant de trouble dans l'âme de Phocas, et rend le sort de Martian si douteux, qu'elle devient un coup de théâtre pour les esprits extrêmement attentifs. (V.)

[4] On n'est point reine d'un destin, encore moins d'un berceau. (V.) — Par la contexture de la pièce, Léontine, depuis l'instant de leur naissance, est en effet souveraine maîtresse de leur sort; et c'est ce que le mot *reine* nous paraît exprimer très-poétiquement. (P.)

[5] On ne peut se servir de *race* pour signifier *fils*. On désirerait dans toute cette tirade un style plus tragique et plus noble. (V.)

[1] C'est encore un refrain : on y voit peut-être encore trop d'apprêt. L'auteur se complaît à dire par ce refrain le mot de l'énigme. Je crois cependant que cette répétition est ici mieux placée que celle-ci : *montrez Héraclius au peuple*, laquelle revient trop souvent. La situation est très-intéressante. (V.)

[2] Il faut : *ou bien vais-je en sortir?* Ce *si* s'employait autrefois par abus en sous-entendant : je demande, ou dis-moi, *si j'en vais sortir;* mais c'est une faute contre la langue : il n'y a qu'un cas où ce *si* est admis, c'est en interrogation; *si* je parle? *si* j'obéis? *si* je commets ce crime? on sous-entend, qu'arrivera-t-il? qu'en penserez-vous, etc.? Mais alors il ne faut pas faire précéder ce *si* par une autre figure; il ne faut pas dire : *parlé-je à un sage*, ou *si je parle à un courtisan?* (V.) — Les comédiens doivent adopter toutes ces corrections de Voltaire. Il eût été à souhaiter qu'il en eût fait davantage, et qu'il eût supprimé

EXUPÈRE.

Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable?

PHOCAS.

Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPÈRE.

Elle a pu les changer, et ne les changer pas [1],
Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude [2],
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIUS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Vous voyez quels effets en ont été produits [3].
Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN.

Léontine?

HÉRACLIUS.

Elle-même.

MARTIAN.

Ah! ciel! quelle est sa ruse [4]!
Martian aime Eudoxe, et sa mère l'abuse.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce prince à sa fille elle assure les vœux;
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis;
Mais de mon ignorance elle espérait ces fruits,
Et me tiendrait encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS.

La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPÈRE.

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas [5].

PHOCAS.

Tu vois comme la fille a part au stratagème [6].

EXUPÈRE.

Et que la mère a pu l'abuser elle-même

PHOCAS.

Que de pensers divers! que de soucis flottants!

EXUPÈRE.

Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS.

Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice?

EXUPÈRE.

Oui, si nous connaissons le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS.

Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

MARTIAN.

Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit?

HÉRACLIUS, *à Martian.*

Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande [1] :
Ce n'est que pour mourir que je te le demande.
Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN.

Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime?
Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort [2]:
Dedans Héraclius il a gloire solide [3],
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure illustre, ou criminel [4],
Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel [5],
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un père.

HÉRACLIUS.

Mon nom seul est coupable [6], et, sans plus disputer,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter;

beaucoup de ses remarques. N'avait-il pas dit lui-même, avec autant de goût que de raison :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire? (P.)

[1] Elle a pu les changer, et ne les changer pas;

et plus bas

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas,

sont des vers de comédie; mais la force de la situation les rend tragiques. La contestation d'Héraclius et de Martian me paraît sublime. Si Phocas joue un rôle faible et très-embarrassant pour l'acteur pendant cette noble dispute, il devient tout d'un coup noble et intéressant dès qu'il parle. (V.)

[2] Ce vers est mal dit, indépendamment de cette faute : *dedans;* mais Exupère dit ce qu'il doit dire. (V.)

[3] Cet *en* est vicieux, et le vers est trop faible. (V.)

[4] Ce mot *ruse* ne doit pas entrer dans le tragique, à moins qu'il ne soit relevé par une épithète noble. (V.)

[5] Cette ressemblance affectée avec ce vers : *elle a pu les changer, et ne les changer pas*, est un peu trop du style de la comédie. (V.)

[6] Vers de comédie : ôtez les noms d'empereur et de prince, l'intrigue en effet et la diction ne sont pas tragiques jusqu'ici, mais elles sont ennoblies par l'intérêt d'un trône, et par le danger des personnages. (V.)

[1] Ici le dialogue se relève et s'échauffe; voilà du tragique. (V.)

[2] Ce vers est obscur, parce que *sort* n'est pas le mot propre; il veut dire : *nos noms mettent une grande différence dans notre action;* mais cette différence n'est pas le *sort.* (V.)

[3] *Il a gloire* n'est pas permis dans le style noble; il devait dire : *c'est dans Héraclius une gloire solide.* (V.)

[4] *Illustre* n'est pas opposé *à criminel*, parce qu'on peut être un criminel illustre. (V.)

[5] Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel

n'est pas français; il faut : *d'un opprobre éternel. D'opprobre* est ici absolu, et ne souffre point d'épithète; et on ne peut dire *couvert de louange*, comme on dit *couvert de gloire, de lauriers, d'opprobre, de honte.* Pourquoi? c'est qu'en effet la honte, la gloire, les lauriers, semblent environner un homme, le couvrir : la gloire couvre de ses rayons; les lauriers couvrent la tête; la honte, la rougeur, couvrent le visage; mais la louange ne couvre pas. (V.)

[6] C'est là, ce me semble, une très-noble hardiesse d'expression. (V.)

Il conspira lui seul, tu n'en es point complice[1].
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice :
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN.

Si je l'avais été,
Seigneur, ce traître en vain m'aurait sollicité;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre[2],
La nature en secret aurait su m'en défendre.

HÉRACLIUS.

Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu;
Et dedans mon péril Léontine timide...

MARTIAN.

N'a pu voir Martian commettre un parricide.

HÉRACLIUS.

Toi, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux[3].
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait[4],
Puisque dans ta personne elle en pressait l'effet.
Mais elle m'empêchait de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit[5]
T'exposait aux périls pour m'en donner le fruit;
Et c'était ton succès qu'attendait sa prudence,
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.

PHOCAS.

Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils[1];
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre;
Je sais que de mes mains il ne peut se sauver,
Je sais que je le vois et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian! A ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait[2].
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connaître.

O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!

[1] On ne peut pas dire qu'un nom a conspiré. *Tu n'en es point complice* est une petite faute. (V.)

[2] Ce verbe *entreprendre* est actif, et veut ici absolument un régime. On ne dit point *entreprendre* pour *conspirer*.

N. B. C'est parler très-bien que de dire : *je sais méditer, entreprendre, et agir,* parce que alors *entreprendre, méditer,* ont un sens indéfini. Il en est de même de plusieurs verbes actifs, qu'on laisse alors sans régime : il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour sentir, un bras pour exécuter; mais *j'exécute contre vous, j'entreprends contre vous, j'imagine contre vous,* n'est pas français. Pourquoi? parce que ce défini *contre vous* fait attendre la chose *qu'on imagine, qu'on exécute, et qu'on entreprend;* vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui est règle est fondé sur la nature. (V.)

[3] **Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux**

n'est pas français; il faut un *de. Juger,* avec un accusatif, ne se dit que quand on juge un coupable, un procès; on juge une action bonne ou mauvaise. De plus, ce vers est obscur : *juge ton dessein et tes feux sous les deux noms.* (V.)

[4] *Pour moi* n'est pas français; ainsi placé, il veut dire : *n'eût pas eu horreur de me rendre parricide.* (V.)

[5] On ne peut pas dire : *elle t'a séduit d'un aveu;* il faut *par un aveu;* et aveu n'est pas ici le mot propre, puisque Héraclius regarde cette confidence comme une feinte. Avertissons toujours que ces fautes contre la langue sont pardonnables à Corneille. Boileau a dit, et répétons encore après lui :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Cela est vrai pour quiconque est venu après Corneille, mais non pas pour lui, non-seulement à cause du temps où il est venu mais à cause de son génie. (V.)

[1] Ce que Phocas dit ici est bien plus intéressant que dans Caldéron; et les quatre derniers beaux vers, *O malheureux Phocas!* font, je crois, une impression bien plus touchante, parce qu'ils sont mieux amenés. Phocas, dans l'espagnol, dit aux deux princes : *Es-tu mon fils?* tous deux répondent à la fois : *non;* et c'est à ce mot que Phocas s'écrie : *O malheureux Phócas! ó trop heureux Maurice! etc.* Cette manière est fort belle, j'en conviens; mais n'y a-t-il rien de trop brusque? Ces quatre beaux vers de Caldéron ne sont-ils pas un jeu d'esprit? Il trouve d'abord que Maurice a deux fils, et que lui n'en a plus : cette idée ne demande-t-elle pas un peu de préparation? Quand les deux enfants ont répondu *non*, la première chose qui doit échapper à Phocas n'est-ce pas une expression de douleur, de colère, de reproche? J'avoue que le *non* des deux princes est fort beau, et qu'il convient très-bien à deux sauvages comme eux. On peut dire encore que *pour vivre après toi, pour régner après moi*, n'a pas l'énergie de l'espagnol; ces deux fins de vers : *après toi, après moi*, font languir le discours. Caldéron est bien plus précis :

Ah! venturoso Mauricio!
Ah! infeliz Phocas quien vio
Que para reynar no quiera
Ser hijo de mi valor
Uno, y que quieran del tuyo
Serlo para morir dos! (V.)

— Nous ne pensons point du tout comme Voltaire : non-seulement, comme il l'observe lui-même, les quatre vers de Corneille sont beaucoup mieux amenés que ceux de Caldéron, mais ils sont aussi beaux qu'ils puissent l'être, parfaitement beaux, sans aucune restriction. (P.)

[2] Ces deux beaux vers de cette admirable tirade ont été imités par Pascal, et c'est la meilleure de ses pensées. Cela fait bien voir que le génie de Corneille, malgré ses négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui, presque personne ne pensait avec force et ne s'exprimait avec noblesse. (V.)

Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie[1]!

SCÈNE IV[2].

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPÈRE, LÉONTINE.

CRISPE, *à Phocas.*

Seigneur, ma diligence enfin a réussi :
J'ai trouvé Léontine, et je l'amène ici.

PHOCAS, *à Léontine.*

Approche, malheureuse.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Avouez tout, madame.
J'ai tout dit.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Quoi, seigneur?

PHOCAS.

Tu l'ignores, infâme!
Qui des deux est mon fils?

LÉONTINE.

Qui vous en fait douter?

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter :
Il en croit ce billet et votre témoignage;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS.

N'attends pas les tourments, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils? as-tu changé le mien?

LÉONTINE.

Je t'ai livré mon fils; et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS.

N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE.

Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon âme jouira de ton inquiétude;
Je rirai de ta peine; ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS.

Et si je les punis tous deux sans les connaître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE.

Je m'en consolerai quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique[1]
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS.

Quelle reconnaissance, ingrate! tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avoir mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adorait!
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE.

Il m'en désavoûrait:
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connaître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture[2]
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature!
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
Il t'aurait ressemblé, s'il eût su sa naissance :
Il serait lâche, impie, inhumain comme toi[3]!

[1] Ces deux derniers vers, faibles et languissants, gâtent la tirade; il fallait, comme Caldéron, finir à *para morir dos.* D'ailleurs *les honneurs de la mort* n'est pas juste; *mon fils préfère les honneurs de la mort à la vie.* Y a-t-il eu dans Maurice de l'honneur à mourir? quels honneurs a-t-il eus? Il n'y a de beau que le vrai exprimé clairement. (V.)

[2] Toute cette scène de Léontine est très-belle en son genre; car Léontine dit tout ce qu'elle doit dire, et le dit de la manière la plus imposante. La seule chose qui puisse faire de la peine, c'est que cette Léontine, qui semblait, dès le second acte, conduire l'action, qui voulait qu'on se reposât de tout sur elle, n'agit point dans la pièce; et c'est ce que nous examinerons surtout au cinquième acte. (V.)

[1] Un ordre n'a point de main, et la phrase est trop incorrecte : *je verrai Phocas se couper le bras, et son ordre venger Héraclius de la même main!* (V.)

[2] Ce terme, *nourriture*, mérite d'être en usage; il est très supérieur à *éducation*, qui, étant trop long et composé de syllabes sourdes, ne doit pas entrer dans un vers. (V.)

[3] Remarquez que, dans le cours de la pièce, Phocas n'a été ni lâche, ni impie, ni inhumain : ces injures vagues sentent trop la déclamation; et, encore une fois, une domestique ne parle point ainsi à un empereur dans son propre palais. Qu'il serait beau de faire sous-entendre toutes les injures que disent Léontine et Pulchérie, au lieu de les dire! que ce ménagement serait touchant et plein de force! Mais que ce vers est beau : *c'est du fils*

Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi [1].

EXUPÈRE.

L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moi, seigneur, quelques moments en gar- [de [2],
Puisque j'ai commencé, le reste me regarde :
Malgré l'obscurité de son illusion,
J'espère démêler cette confusion.
Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse [3].

PHOCAS.

Achève, si tu peux, par force, ou par adresse,
Exupère; et sois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre [4].
Agis de ton côté; je la laisse avec toi :
Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi [5].

SCÈNE V.

EXUPÈRE, LÉONTINE.

EXUPÈRE.

On ne peut nous entendre [6]. Il est juste, madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon âme;
C'est passer trop longtemps pour traître auprès de [vous.
Vous haïssez Phocas; nous le haïssons tous...

LÉONTINE.

Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,
Que lui vendre ton prince et le sang de ton père.

EXUPÈRE.

L'apparence vons trompe, et je suis en effet....

LÉONTINE.

L'homme le plus méchant que la nature ait fait [1].

EXUPÈRE.

Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie....

LÉONTINE.

Cache une intention fort noble et fort hardie!

EXUPÈRE.

Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez?
Considérez l'état de tous nos conjurés.
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance [2] :
Et nous en croyant tous dans notre âme indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y fallait rentrer par quelque grand service.

LÉONTINE.

Et tu crois m'éblouir avec cet artifice?

EXUPÈRE.

Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé;
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui?
Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui [3] :
Il me parle, il m'écoute, il me croit; et lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment;
Que sa milice, éparse à chaque coin des rues,
A laissé du palais les portes presque nues :
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis sont tout prêts : c'en est fait, il est mort;
Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.

d'un tyran que j'ai fait ce héros! Il est un peu gâté par les deux vers faibles qui le suivent. (V.)

[1] On dit indifféremment *dois* et *doi*, *vois* et *voi*, *crois* et *croi*, *fais* et *fai*, *prends* et *pren*, *rends* et *ren*, *dis* et *di*, *avertis* et *averti*; mais il n'est pas d'usage d'y comprendre : *je suis*, *je puis*, ou *je peux*; on ne peut dire : *je pui*, *je peu*, *je sui*, et toutes les fois que la terminaison est sans *s*, on ne peut y en ajouter une; il n'est pas permis de dire : *je donnes*, *je soupires*, *je trembles*. (V.)

[2] *Peu de jour pour un discernement*, *quelques moments en garde*, sont de petits défauts; le plus grand, si je ne me trompe, c'est que Léontine et cet Exupère traitent toujours un empereur éclairé et redoutable comme on traite un vieillard de comédie qu'on fait donner dans tous les panneaux. (V.)

[3] Comment ce subalterne peut-il faire entendre que l'affaire l'intéresse particulièrement? quel autre intérêt peut-il être supposé y prendre devant Phocas, que l'intérêt d'obéir à son maître? mais il répond à sa pensée, il entend qu'il y va de sa vie, s'il ne vient à bout de trahir Phocas. (V.)

[4] *Le nôtre* est incorrect et comique : il est incorrect, parce que ce *nôtre* ne se rapporte à rien; il est comique, parce que *le nôtre* est familier, et qu'un prince, qui veut dire : *peut-être qu'enfin je découvrirai mon fils*, ne dit point, en changeant tout d'un coup le singulier en pluriel : *nous trouverons le nôtre*. (V.)

[5] *Vous autres* ne se dit point dans le style noble. (V.)

[6] Quoi! ils sont dans la chambre même de l'empereur, et on ne peut les entendre! (V.)

[1] Ce n'est pas là, je crois, ce que Léontine devrait dire; ce n'est pas là cette femme si adroite, si supérieure, qui se vantait de venir à bout de tout : il me semble qu'elle aurait dû, dans le cours de la pièce, faire l'impossible pour s'entendre avec Exupère. Elle a traité les deux princes comme des enfants; et Exupère, qui n'est qu'un subalterne, l'a traitée comme une petite fille : elle n'a point confié son secret qu'elle devait confier, et Exupère ne lui a point dit le sien; c'est une conspiration dans laquelle personne n'est d'intelligence; et par cela seul, toute l'intrigue est peut-être hors de la vraisemblance.

Ce vers :

L'homme le plus méchant que la nature ait fait

est du ton de la comédie. (V.)—Mademoiselle Dumesnil, par la noblesse et la fierté de son expression, rendait ce vers très-tragique. (P.)

[2] C'est un solécisme : *on donne lieu à quelque chose*, et non *de quelque chose*; il donne lieu *à mes soupçons*, et non *de mes soupçons*. Quand on met un *de*, il faut un verbe; *il m'a donné lieu de le haïr*; *lieu* est prosaïque. (V.)

[3] Le mot de *posture* n'est pas assez noble. (V.)

Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grâce, faites-moi connaître qui je sers;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE.

Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité [1]?
Va, d'un piége si lourd l'appât est inutile,
Traître, et si tu n'as point de ruse plus subtile....

EXUPÈRE.

Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus....

LÉONTINE.

Ne me fais point ici de contes superflus [2] :
L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPÈRE.

Eh bien! demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien;
Gardez votre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vais vous conduire :
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉRACLIUS.

Quelle confusion étrange [3]
De deux princes fait un mélange
Qui met en discord deux amis!
Un père ne sait où se prendre;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infâme de son fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout notre sort :
Ce que j'en eus de connaissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse
Que mon cœur s'en laisse alarmer :
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amitié paraît si pure,
Que je ne saurais présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien :
Cette grâce qu'il veut me faire
Étonne et trouble ma colère;
Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon âme au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connaître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritais de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle,
Et redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir.... Mais il m'exauce; on vient me secourir.

[1] Il me semble qu'au contraire elle doit dire : *Est-il bien vrai, ne me trompez-vous point? quelle preuve pouvez-vous me donner? faites-moi parler à quelques conjurés; je devrais les connaître tous, puisque je me suis vantée de tout faire, mais je n'en connais pas un; je devrais être d'intelligence avec vous; nous détestons tous deux le tyran; il a immolé votre père; il m'en coûte, mon fils; le même intérêt nous joint : il est ridicule que je ne sache rien; mettez-moi au fait de tout, et je verrai ce que je dois croire et ce que je dois faire*. Au lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle appelle Exupère lâche, grossier et brutal. (V.)

[2] Elle doit au moins attendre qu'Exupère lui ait fait ces contes. Je ne sais si je me trompe, mais la fin de cette scène entre deux subalternes approche un peu trop d'une scène de comédie, dans laquelle personne ne s'entend; d'ailleurs elle paraît inutile à la pièce; elle ne conclut rien. Aime-t-on à voir deux subalternes qui ne s'entendent point, et qui devraient s'entendre? Que font pendant ce temps-là les deux héros de la pièce? rien du tout : il paraît qu'il serait mieux de les faire agir. (V.)

[3] On a presque toujours retranché aux représentations ces stances; elles ne valent ni celles de *Polyeucte*, ni celles du *Cid* : ce n'est qu'une ode du poëte sur l'incertitude où les héros de la pièce sont de leur destinée; ce n'est qu'une répétition de tous les sentiments tant de fois étalés dans la pièce; et, puisque c'est une répétition, c'est un défaut. *Un mélange de deux princes, deux amis en discord, un sort brouillé, ce qu'Héraclius a de connaissance qui brave une orgueilleuse puissance*, ne sont pas des manières de parler qui puissent entrer ni dans une tragédie, ni dans des stances. (V.)

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS.

O ciel! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame [1]?

PULCHÉRIE.

Le tyran, qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.

HÉRACLIUS.

Par vous-même en ce trouble il pense réussir [2]!

PULCHÉRIE.

Il le pense, seigneur, et ce brutal espère
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frère [3]:
Comme si j'étais fille à ne lui rien celer [4]
De tout ce que le sang pourrait me révéler [5]!

HÉRACLIUS.

Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle
Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle [6]!
Aidez-moi cependant, madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser....

PULCHÉRIE.

Ah! prince, il ne faut point d'assurance plus claire;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère [7]:
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS.

Moi, la craindre, madame! Ah! je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice;

[1] On sent ici que le terrain manque à l'auteur : cette scène est entièrement inutile au dénoûment de la pièce; mais non-seulement elle est inutile, elle n'est pas vraisemblable : il n'est pas possible que Phocas se serve ici de la fille de Maurice comme il emploierait un confident sur lequel il compterait; il l'a menacée vingt fois de la mort; elle lui a parlé avec la plus grande horreur et le plus profond mépris, et il l'envoie tranquillement pour surprendre le secret d'Héraclius. Une telle disparate, un tel changement dans le caractère devrait au moins être excusé, s'il peut l'être, par une exposition pathétique du trouble extrême où est Phocas, et qui le réduit à implorer le secours de Pulchérie même, sa mortelle ennemie. (V.)

[2] Réussir en un trouble! (V.)

[3] Il faut qu'en effet il soit non-seulement brutal, mais abruti, pour avoir remis ses intérêts entre les mains de Pulchérie. (V.)

[4] Tout cela est écrit du style de la comédie, et c'est dans un moment qui devrait être très-tragique. (V.)

[5] *Un sang qui révèle* est une expression bien impropre, bien obscure, bien irrégulière. Les plus beaux sentiments révolteraient avec un si mauvais style. (V.)

[6] Voilà trois *révèle*. Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au discours; et *qu'il ne me le* fait un son désagréable. (V.)

[7] Cela est bien subtil; ce ne sont pas là des raisons : elle se presse trop; elle joue sur le mot de *frayeur*. Tout ce que disent ici Héraclius et Pulchérie n'ajoute rien à l'intrigue, ne conduit en rien au dénoûment. *Assurance plus claire* n'est ni un mot noble, ni le mot propre; on a une ferme assurance, une preuve claire. (V.)

Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir.
Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse;
Je n'en puis arracher une seule menace :
J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter [1].
Malgré moi comme fils toujours il me regarde [2];
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.
Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir;
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir :
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance;
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En frémit de colère, et tremble de pitié.
De tous ses mouvements mon esprit se défie;
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
La colère, l'amour, la haine et le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
Je crains tout, je fuis tout; et, dans cette aventure,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHÉRIE.

Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez [3].
Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire.
Comme vous on le flatte, il y sait résister;
Rien ne le touche assez pour le faire douter;
Et le sang par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS.

A ces marques en lui connaissez Martian;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance :
La pitié l'accompagne et la reconnaissance.
Dans cette grandeur d'âme un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi;

[1] Cela n'a pas besoin de commentaire; mais de si basses trivialités étonnent toujours. (V.)

[2] Il faut : *comme son fils*. (V.)

[3] C'est encore une de ces subtilités qui ne vont point au cœur, qui ne causent ni terreur ni trouble : il faut, dans un cinquième acte, autre chose que du raisonnement; et ce raisonnement de Pulchérie n'est pas juste. Héraclius peut très-bien douter qu'il soit fils de Maurice, et cependant être son fils; il a même les plus grandes raisons pour en douter. Boileau condamnait hautement dans Corneille toutes ces scènes de raisonnements, et surtout celles qui refroidissent toutes les pièces qu'il fit après *Héraclius*.

> En vain vous étalez une scène savante;
> Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
> Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
> Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
> Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Il est cependant naturel qu'Héraclius explique ses doutes. Le grand défaut de cette scène est, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout. (V.)

La haine qu'il lui doit ne saurait le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre;
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'âme la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute; et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte;
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE.

L'œil le mieux éclairé sur de telles matières
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières;
Et comme notre sexe ose assez promptement[1]
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma première idée
Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux;
Et quoique la pitié montre un cœur généreux[2],
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère[3].
Vous le devez haïr, et, fût-il votre père[4],
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grâce, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise,
Et que votre devoir, par là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïssez; et, quoi qu'il exécute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute:
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre:
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre;
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espère encor pourtant; on murmure, on menace;
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place;
Exupère est allé fondre sur ces mutins;
Et peut-être de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

[1] Ces expressions de comédie, et la réflexion *sur notre sexe*, achèvent de refroidir. (V.)

[2] Ce terme *montre* n'est pas propre; on croirait que la pitié à un cœur. Ces petites négligences seraient à peine remarquables, si elles n'étaient fréquentes; et ces inattentions étaient très-pardonnables pour le temps. Il fallait peut-être : *prouve un cœur généreux*, ou bien : *et quoique la pitié soit d'un cœur généreux*. (V.)

[3] De quel rang? est-ce du rang des cœurs généreux? on ne dégénère point d'un rang. (V.)

[4] Cela n'est pas vrai; un fils ne doit point haïr un père qui l'a élevé avec tendresse : ce sentiment est pardonnable dans la bouche de Pulchérie; mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant? (V.)

SCÈNE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, GARDES.

PHOCAS.

Eh bien! se rendra-t-il, madame?

PULCHÉRIE.

Quelque effort que je fasse à lire dans son âme,
Je n'en vois que l'effet que je m'étais promis[1]:
Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils[2].

PHOCAS.

Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE.

Il tient en ma faveur leur naissance couverte[3]:
Ce frère qu'il me rend serait déjà perdu
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grâce au vôtre:
Mais je veux le connaître, et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.
(*à Héraclius.*)
Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes[4]?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé;
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS.

Et pour reconnaissance
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS.

Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

HÉRACLIUS.

Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

[1] Cela n'est pas français; *on a de la peine à lire*, on fait effort pour lire; et *l'effet d'un effort* n'a pas un sens assez clair. (V.)

[2] Elle ne fait là que répéter ce que Phocas a dit au quatrième acte; et cette antithèse de *trop* et de *trop peu* est souvent répétée. (V.)

[3] *Le ciel qui tient une naissance couverte!* ce n'est pas le mot propre; *couvert* ne veut pas dire *incertain*, *obscur*. (V.)

[4] Il y a ici une remarque importante à faire pour toute la tragédie, c'est qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni soupirer ni pleurer ceux dont les larmes ne font soupirer ni pleurer personne. Pour peu qu'on connaisse le cœur humain, on sent [illegible] que les soupirs et les larmes d'un Phocas ressemblent à la voix du loup berger. (V.)

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que le faire connaître.

PHOCAS.

C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS.

C'est vous le rendre assez que vous désabuser [1].

PHOCAS.

Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père :
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort [2];
Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS.

Ah! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avais forcée [3].
De quelle ignominie osez-vous me flatter?
Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, et non de l'infamie;
Et ce serait un monstre horrible à vos États
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS.

Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites;
Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites :
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux;
Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

HÉRACLIUS.

Perfides, arrêtez!

MARTIAN.

Ah! que voulez-vous faire,
Prince?

HÉRACLIUS.

Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN.

Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous;
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours!

[1] Ces répétitions : *ôter assez, rendre assez*, font une espèce de jeu de mots et de symétrie, qui, n'ajoutant rien à la situation, peuvent faire languir. (V.)

[2] On ne peut dire : *vivre sous un sort*. (V.)

[3] Je ne sais si Héraclius, dans l'incertitude où il est de sa naissance, doit répondre avec tant d'indignation et de mépris à un empereur qui est peut-être son père. Cette scène d'ailleurs fait un grand effet, quoique la perplexité où est le spectateur n'ait point augmenté; mais c'est beaucoup que, dans un tel sujet, elle soit toujours entretenue : c'est un très-grand art d'y être parvenu, et c'est une grande ressource de génie. Martian fait seulement un personnage froid dans la scène; il n'y parle qu'une fois, et est un personnage purement passif. (V.)

PHOCAS.

C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS.

N'attente rien, barbare!
Je suis....

PHOCAS.

Avoue enfin.

HÉRACLIUS.

Je tremble, je m'égare,
Et mon cœur....

PHOCAS, *à Héraclius.*

Tu pourras à loisir y penser.
(*à Octavian.*)
Frappe.

HÉRACLIUS.

Arrête; je suis.... Puis-je le prononcer?

PHOCAS.

Achève, ou....

HÉRACLIUS.

Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héraclius l'aurait pour son vrai père.
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens [1];
Mais sachez que vos jours me répondront des siens :
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

PHOCAS.

Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui :
Mon cœur pâme de joie, et mon âme n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire.
J'ai retrouvé mon fils : mais sois-le tout à fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet [2];
Ne laisse plus de place à la supercherie [3] :
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS.

Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déjà tu t'en dédis?

PULCHÉRIE.

Qui te donne, tyran, une attente si vaine?

[1] Toute cette tirade est véritablement tragique; voilà de la force, du pathétique, et de beaux vers. (V.)

[2] Cela n'est pas français. (V.)

[3] Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie. (V.)

Quoi! son consentement étoufferait ma haine!
Pour l'avoir étonné tu m'aurais fait changer!
J'aurais pour cette honte un cœur assez léger [1]!
Je pourrais épouser ou ton fils ou mon frère!

SCÈNE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE.

Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère [2];
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins :
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins;
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amène.

PHOCAS.

Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.

(*Crispe s'en va, et Phocas parle à Héraclius.*)

Toi, cependant, ingrat, sois mon fils si tu veux.
En l'état où je suis, je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.

(*à Pulchérie.*)

Je vous laisse tous trois. Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment;
Et, si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure [3];
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux [4].
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne [5].
Toi....

PULCHÉRIE.

Ne menace point; je suis prête à mourir [6].

PHOCAS.

A mourir! jusque-là je pourrais te chérir [1]!
N'espère pas de moi cette faveur suprême;
Et pense....

PULCHÉRIE.

A quoi, tyran?

PHOCAS.

A m'épouser moi-même [2]
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE.

Quel supplice!

PHOCAS.

Il est grand pour toi; mais il t'est dû [3].
Tes mépris de la mort bravaient trop ma colère.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCÈNE V.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE.

Le lâche, il vous flattait lorsqu'il tremblait dans l'âme.
Mais tel est d'un tyran le naturel infâme :
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint;
S'il ne craint, il opprime; et s'il n'opprime, il craint.
L'une et l'autre fortune en montre la faiblesse;
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse [4].
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes frères, puisque enfin vous voulez tout deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le-moi paraître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours?

---

[1] Cela n'est pas français; *un cœur léger pour une honte!* et cette légèreté consisterait à épouser son frère. Cette scène ne finit pas heureusement. (V.)

[2] On dirait, à ce mot de *grand cœur*, qu'Exupère est un héros qui a offert son secours à Phocas; mais ce n'est qu'un officier qui a obéi aux ordres de son maître, et qui a arrêté des séditieux : et comment n'a-t-il employé que ses amis? l'empereur n'avait-il pas des gardes? (V.)

[3] Est-ce là le temps d'un mariage? de plus, Phocas doit-il faire sur-le-champ sa belle-fille d'une personne dont il connaît la haine implacable? il n'a nul besoin d'elle, puisqu'il se croit maître de l'État; il les laisse tous trois; qu'en espère-t-il? il a vu qu'il est haï de tous les trois; il doit penser qu'ils tiendront conseil contre lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'est uniquement pour ménager une scène entre Pulchérie et les deux princes? (V.)

[4] Il faut : *je jure qu'à mon retour ils....* (V.)

[5] On ne prend point un amour pour gêne; il veut dire que sa tendresse gêne Héraclius. On ne dit pas non plus : *prendre un nom pour affront*, mais *pour un affront*. (V.)

[6] Cette réponse de Pulchérie nous paraît sublime; et Voltaire n'y fait aucune attention : il ne s'occupe que du ridicule qu'il croit trouver dans la réplique de Phocas. (P.)

[1] Convenons que rien n'est plus outré : un tyran furieux peut bien dire à son ennemi qu'il aime mieux le faire languir dans de longs supplices que de lui donner la mort; mais peut-on dire à une fille : *je ne t'aime pas assez pour te faire mourir?* (V.)

[2] On ne s'attendait point à cette alternative; elle aurait quelque chose de trop comique, si cette saillie d'un vieillard n'était tout d'un coup relevée par le vers suivant.

[3] Si on ne considère ici que la fille de Maurice, ce n'est guère un plus grand supplice pour elle d'être impératrice que d'être bru de l'empereur régnant; mais l'âge d'un vieillard qui se présente pour époux au lieu de son fils pourrait donner du ridicule à ces expressions : *Quel supplice! — Il est grand.* — Remarquez que cette menace soudaine et inattendue que Phocas fait à Pulchérie de l'épouser donne lieu à une dissertation dans la scène suivante. Il semble que l'empereur ne laisse Martian, Héraclius et Pulchérie ensemble que pour leur donner lieu d'amuser la scène en attendant le dénoûment. (V.)

[4] Si Pulchérie et ces princes étaient des personnages agissants, Pulchérie ne débiterait pas des sentences. Phocas n'a point montré de bassesse; c'est un père qui cherche à connaître son fils : il n'y a là rien de bas. (V.)

PULCHÉRIE.

Un généreux conseil est un puissant secours.

MARTIAN.

Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
Que d'épouser le fils pour éviter le père [1] :
L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.

PULCHÉRIE.

Qui me le montrera, si je veux l'épouser?
Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste,
Qui me garantira des périls de l'inceste?

MARTIAN.

Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous;
Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
Abuser du tyran la rage forcenée,
Et vivre en frère et sœur sous un feint hyménée [2].

PULCHÉRIE.

Feindre et nous abaisser à cette lâcheté!

HÉRACLIUS.

Pour tromper un tyran, c'est générosité,
Et c'est mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
Qui, dans leur juste haine animés et constants,
Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.

PULCHÉRIE.

Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
Feignons, vous le voulez, et j'y résiste en vain.
Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main [3]?
Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?

HÉRACLIUS.

Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.

MARTIAN.

Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.

HÉRACLIUS.

Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

MARTIAN.

Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.

HÉRACLIUS.

Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse [1].

MARTIAN.

Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.

PULCHÉRIE.

Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connaissais trop pour juger autrement,
Et de votre conseil, et de l'événement;
Et je n'y déférais que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire ;
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.

HÉRACLIUS.

Admirez cependant quel malheur est le mien :
L'obscure vérité que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne [2] ;
On n'en croit pas ma mort; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.

MARTIAN.

Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclius, Léonce et Martian;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connaître.

PULCHÉRIE.

Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :
Il a fait contre vous un violent effort [3].
Votre malheur est grand; mais, quoi qu'il en succède,
La mort qu'on me refuse en sera le remède;
Et moi.... Mais que nous veut ce perfide?

SCÈNE VI.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, AMINTAS.

AMINTAS.

Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas [4].

[1] La syntaxe demandait : *il n'est de conseil salutaire pour vous que d'épouser le fils; éviter le père* est trop faible. (V.)

[2] *Vivre en frère et sœur* ; cette expression est trop familière, et n'est pas correcte. Pulchérie demande conseil; Martian lui conseille d'épouser Héraclius sans user des droits du mariage : il faut convenir que c'est là un très-petit artifice, et indigne de la tragédie. Ces conversations dans un cinquième acte, lorsqu'on doit agir, sont presque toujours très-languissantes. Je ne sais s'il n'y a pas, dans la pièce extravagante et monstrueuse de Caldéron, un plus grand fonds de tragique, quand le fils de Phocas veut tuer son père. C'était même pour un parricide que Léontine l'avait réservé; elle s'en explique dès le second acte; on s'attend à cette catastrophe. Le fils de Phocas, près de tuer cet empereur, et Héraclius voulant le sauver, pouvaient former un beau coup de théâtre; cependant il n'arrive rien de ce que Léontine a projeté, et Martian ne fait autre chose, dans tout le cours de la pièce, que dire : *Qui suis-je?* (V.)

[3] *Sus donc*. On se servait autrefois de ce mot dans le discours familier ; il veut dire : *vite, allons, courage, dépêchez-vous :*

Sus, sus ; du vin partout; versez, garçon, versez.
Pourceaugnac.

Mais Pulchérie ne peut dire : *allons vite, sus, qui veut feindre avec moi? qui veut m'épouser pour ne point jouir des droits du mariage?* (V.)

[1] Cette contestation est-elle convenable à la tragédie? *Traiter de maîtresse* n'est ni français ni noble. (V.)

[2] Ces vers ne sont pas moins obscurs : *l'obscure vérité* qu'il *signe ne peut* le rendre *digne du nom qui* le *perd!* (V.)

[3] Un sort qui fait un effort! Presque aucune expression n'est ni pure ni naturelle. Enfin la délibération de ces trois personnages n'aboutit à rien : ils n'agissent ni n'ont aucun dessein arrêté dans toute la pièce. (V.)

[4] Je ne parle point ici d'un bras qui lave un nom : on sent assez combien le terme est impropre; mais j'insiste sur ce

HÉRACLIUS.

Que nous dis-tu?

AMINTAS.

Qu'à tort vous nous prenez pour traîtres;
Qu'il n'est plus de tyran; que vous êtes les maîtres [1].

HÉRACLIUS.

De quoi?

AMINTAS.

De tout l'empire.

MARTIAN.

Et par toi?

AMINTAS.

Non, seigneur [2];
Un autre en a la gloire, et j'ai part à l'honneur.

HÉRACLIUS.

Et quelle heureuse main finit notre misère?

AMINTAS.

Princes, l'auriez-vous cru? c'est la main d'Exupère.

MARTIAN.

Lui, qui me trahissait?

AMINTAS.

C'est de quoi s'étonner:
Il ne vous trahissait que pour vous couronner.

HÉRACLIUS.

N'a-t-il pas des mutins dissipé la furie?

AMINTAS.

Son ordre excitait seul cette mutinerie [3].

MARTIAN.

Il en a pris les chefs, toutefois?

AMINTAS.

Admirez
Que ces prisonniers même avec lui conjurés
Sous cette illusion couraient à leur vengeance [4]:
Tous contre ce barbare étant d'intelligence,
Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du palais à son appartement.
La garde y restait faible, et sans aucun ombrage;
Crispe même à Phocas porte notre message:
Il vient; à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers [1].
Le reste, impatient dans sa noble colère,
Enferme la victime; et soudain Exupère:
« Qu'on arrête, dit-il; le premier coup m'est dû:
« C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu [2]. »
Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent discerner que VIVE HÉRACLIUS!
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent;
Et de tant de soldats qui lui servaient d'appui,
Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE.

Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine [3]!

AMINTAS.

Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPÈRE, AMINTAS. TROUPE.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Est-il donc vrai, madame? et changeons-nous de sort?
Amintas nous fait-il un fidèle rapport?

personnage subalterne d'Amintas, qui n'a dit que quatre mots dans toute la pièce, et qui en fait le dénoûment. Jamais, en aucun cas, on ne doit imiter un tel exemple; il faut toujours que les premiers personnages agissent. (V.)

[1] Ce mot n'est-il pas déplacé? car il s'adresse sûrement au fils de Phocas comme au fils de Maurice; il doit croire qu'un des deux princes vengera la mort de son père. (V.)

[2] Il doit au contraire répondre : *oui, seigneur;* puisqu'au vers suivant il dit : *j'ai part à cet honneur.* (V.)

[3] Ce mot est trop familier : *révolte, sédition, tumulte, soulèvement*, etc., sont les termes usités dans le style tragique. (V.)

[4] *Admirez qu'ils couraient* n'est pas français. Cet événement est en effet bien étonnant; et jamais l'histoire n'a rien fourni de si improbable : on peut assassiner un roi au milieu de sa garde, on peut tuer César dans le sénat; mais il n'est guère possible que, dans le temps que Phocas fait attaquer les conjurés, il n'ait pris aucune mesure pour être le plus fort chez lui : un homme, qui de simple soldat est devenu empereur, n'est pas imbécile au point de recevoir dans sa maison plus de prisonniers qu'il n'a de soldats pour les garder; on ne fait point ainsi venir des prisonniers dans son appartement avec des poignards sous leurs robes : on les fouille, on les désarme, on les charge de fers, on ne se livre point à eux. Ainsi la vraisemblance est partout violée. Remarquez que, dans la règle, il faut : *ces prisonniers mêmes*; mais, s'il n'est pas permis à un poëte de retrancher une s en cette occasion, il n'y aura aucune licence pardonnable. Corneille retranche presque toujours cette *s*, et fait un adverbe de *même*, au lieu de le décliner.

Sous cette illusion couraient à leur vengeance.

Cela n'est pas français; on ne court point à la vengeance sur une illusion. (V.)

[1] *Porte notre message, leurs poignards les premiers, tant de nos mains la sienne*, etc. : ces expressions, ou impropres ou incorrectes, ou faibles, énervent le récit, et lui ôtent toute sa chaleur. Oreste, dans l'*Andromaque*, en faisant un récit à peu près semblable, s'exprime ainsi :

> A ces mots, qui du peuple attiraient le suffrage,
> Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
> L'infidèle s'est vu partout envelopper,
> Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt. (V.)

[2] Ce *presque perdu* affaiblit encore la narration. Le spectateur s'embarrasse trop peu qu'un personnage aussi subalterne qu'Exupère ait presque perdu son honneur. (V.)

[3] *Prendre un chemin pour une ruine* est une expression vicieuse, un barbarisme; et cette réflexion de Pulchérie est trop froide quand elle apprend la mort de son tyran. (V.)

LÉONTINE.

Seigneur, un tel succès à peine est concevable [1];
Et d'un si grand dessein la conduite admirable....

HÉRACLIUS, *à Exupère.*

Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser [2]
Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPÈRE, *à Héraclius.*

Seigneur, il me faut grâce ou de l'un ou de l'autre :
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN.

Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui voulait l'immoler :
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS.

Peut-être en vous par là s'explique la nature :
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux :
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.
(*à Léontine.*)
Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE.

Mon témoignage seul peut-il en décider?

MARTIAN.

Quelle autre sûreté pourrions-nous demander [3]?

LÉONTINE.

Je vous puis être encor suspecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas; croyez l'impératrice [4].

[1] Léontine a très-grande raison de concevoir à peine une chose qui n'est nullement vraisemblable : elle dit que la conduite de ce dessein est admirable; mais c'était à elle à conduire ce dessein, puisqu'elle avait tant promis de tout faire. C'est une subalterne qui a voulu jouer un rôle principal, et qui ne l'a pas joué : il se trouve qu'elle ne fait autre chose, dans les premiers actes et dans le dernier, que de montrer des billets; elle a été, aussi bien que Phocas, la dupe d'un autre subalterne. Héraclius, Martian, Pulchérie, Eudoxe, n'ont contribué en rien ni au nœud ni au dénoûment. La tragédie a été une méprise continuelle, et enfin Exupère a tout fait par une espèce de prodige. Remarquez encore que cette mort de Phocas n'est là qu'un événement inattendu, qui ne dépend point du tout du fond du sujet, qui n'y est point contenu, qui n'est point tiré, comme on dit, des entrailles de la pièce : autant vaudrait que Phocas mourût d'apoplexie. Du moins Caldéron fait mourir Phocas en combattant contre Héraclius. (V.)

[2] Une nuée de critiques s'est élevée contre la Motte pour avoir affecté de joindre ainsi des épithètes qui semblent incompatibles. On ne s'avise pas de reprendre le *perfide généreux* de Corneille. Quand un homme a établi sa réputation par des morceaux sublimes, et qu'un siècle entier a mis le sceau à sa gloire, on approuve en lui ce qu'on censure dans un contemporain. C'est ce qu'on voit en Angleterre, où l'on élève Shakspeare au-dessus de Corneille, et où l'on siffle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne sais si *perfide généreux* est un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expression. (V.)

[3] Je ne vois pas qu'on doive si aveuglément s'en rapporter au témoignage seul de Léontine, que sa conduite mystérieuse a pu rendre très-suspecte; et, dans de si grands intérêts, il faut des preuves claires. (V.)

[4] La naissance des deux princes n'est enfin éclaircie que par un billet de Constantine, dont il n'a point été question jusqu'à présent. On est tout étonné que Constantine ait écrit ce billet. Il ne faut jamais jeter dans les derniers actes aucun incident principal qui ne soit bien préparé dans les premiers, et attendu même avec impatience. Toutes ces raisons, qui me paraissent évidentes, font que le cinquième acte d'*Héraclius* est beaucoup inférieur à celui de *Rodogune*. La pièce est d'un genre singulier, qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions. (V.)

(*à Pulchérie, lui donnant un billet.*)
Vous connaissez sa main, madame; et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frère et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

PULCHÉRIE.

J'en baise en soupirant le sacré caractère.

LÉONTINE.

Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes [1].

HÉRACLIUS, *à Eudoxe.*

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

BILLET DE CONSTANTINE.

PULCHÉRIE *lit.*

« Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange :
« Après avoir donné son fils au lieu du mien,
« Léontine à mes yeux, par un second échange,
« Donne encor à Phocas mon fils au lieu du sien.
« Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
« Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
« Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
« Et le faux Martian est vrai fils de Maurice [2].

« CONSTANTINE. »

PULCHÉRIE, *à Héraclius.*

Ah! vous êtes mon frère!

HÉRACLIUS, *à Pulchérie.*

Et c'est heureusement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,

[1] La reconnaissance suit ici la catastrophe. On doit très-rarement violer la règle qui veut au contraire que la reconnaissance précède. Cette règle est dans la nature; car, lorsque la péripétie est arrivée, quand le tyran est tué, personne ne s'intéresse au reste. Q'importe qui des deux princes est Héraclius? Si Joas n'était reconnu qu'après la mort d'Athalie, la pièce finirait très-froidement. Il me semble qu'il se présentait une situation, une péripétie bien théâtrale : Phocas, méconnaissant son fils Martian, voudrait le faire périr; Héraclius, son ami, en le défendant, tuerait Phocas, et croirait avoir commis un parricide; Léontine lui dirait alors : *Vous croyez vous être souillé du sang de votre père, vous avez puni l'assassin du vôtre.* (V.)
— Le plan que propose ici Voltaire nous paraît d'une très-grande beauté : il prouve la profonde connaissance qu'il avait des effets du théâtre; et s'il avait souvent développé de pareilles vues, au lieu de s'arrêter à des critiques de mots, il eût paru vraiment digne de juger Corneille. (P.)

[2] Tout cela ressemble peut-être plus à une question d'État, à un procès par écrit, qu'au pathétique d'une tragédie. (V.)

Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.
(*à Martian.*)
Mais pardonnez, seigneur, à mon zèle parfait
Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN.

Je ne m'oppose point à la commune joie;
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour:
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS.

Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce [1];
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils [2]!
(*à Eudoxe.*)
Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire [3].

EUDOXE, *à Héraclius.*

Seigneur, vous agissez en prince généreux [4].

HÉRACLIUS, *à Exupère et Amintas.*

Et vous dont la vertu me rend ce trouble heureux [5],
Attendant les effets de ma reconnaissance,
Reconnaissons, amis, la céleste puissance;
Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content,
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend [6].

[1] On a déjà dit que ce mot *donc* ne doit jamais commencer un vers. (V.)

[2] Il semble que ce soient les ennemis de Léonce; il entend apparemment les ennemis de Phocas. (V.)

[3] On ne peut dire que dans le style de la comédie : *en échange d'un cœur**. — Remarquez encore que ce mariage n'est point un échange d'un cœur contre une main; ce sont deux personnes qui s'aiment. (V.)

[4] Il faut dans la tragédie autre chose que des compliments; et celui-ci ne paraît pas convenable entre deux personnes qui s'aiment. (V.)

[5] *Rendre un trouble heureux à quelqu'un;* cela n'est pas français. En général, la diction de cette pièce n'est pas assez pure, assez élégante, assez noble. Il y a de très-beaux morceaux : l'intrigue occupe l'esprit continuellement; elle excite la curiosité; et je crois qu'elle réussit plus à la représentation qu'à la lecture. (V.)

[6] Louis Racine, fils de l'admirable Jean Racine, a fait un traité de la poésie dramatique, avec des remarques sur les tragédies de son illustre père. Voici comme il s'explique sur l'*Héraclius* de Corneille. « On croirait devoir trouver quelque ressemblance entre *Héraclius* et *Athalie*, parce qu'il s'agit dans « ces pièces de remettre sur un trône usurpé un prince à qui ce « trône appartient; et ce prince a été sauvé du carnage dans son « enfance. Ces deux pièces n'ont cependant aucune ressemblance entre elles, non-seulement parce qu'il est bien différent de vouloir remettre sur le trône un prince en âge d'agir « par lui-même, ou un enfant de huit ans; mais parce que Corneille a conduit son action d'une manière si singulière et si « compliquée, que ceux qui l'ont lue plusieurs fois, et même « l'ont vu représenter, ont encore de la peine à l'entendre, et « qu'on se lasse à la fin

« D'un divertissement qui fait une fatigue.

« Dans *Héraclius*, sujet et incidents, tout est de l'invention du « génie fécond de Corneille, qui, pour jeter de grands intérêts, « a multiplié des incidents peu vraisemblables. Croira-t-on une « mère capable de livrer son propre fils à la mort, pour élever « sous ce nom le fils de l'empereur mort? Est-il vraisemblable « que deux princes, se croyant toujours tous deux ce qu'ils ne « sont pas, parce qu'ils ont été changés en nourrice, s'aiment « tendrement, lorsque leur naissance les oblige à se détester, et « même à se perdre? Ces choses ne sont pas impossibles; mais « on aime mieux le merveilleux qui naît de la simplicité d'une « action, que celui que peut produire cet amas confus d'incidents extraordinaires. Peu de personnes connaissent *Héraclius*; et qui ne connaît pas *Athalie?* Il y a d'ailleurs de grands « défauts dans *Héraclius*. Toute l'action est conduite par un « personnage subalterne qui n'intéresse point : c'est la reconnaissance qui fait le sujet, au lieu que la reconnaissance doit « naître du sujet, et causer la péripétie. Dans *Héraclius*, la péripétie précède la reconnaissance. La péripétie est la mort de « Phocas : les deux princes ne sont reconnus qu'après cette « mort; et comme alors ils n'ont plus à le craindre, qu'importe « au spectateur qui des deux soit Héraclius? Il me paraît donc « que le poëte qui s'est conformé aux principes d'Aristote, et « qui a conduit sa pièce dans la simplicité des tragédies grecques, est celui qui a le mieux réussi. » J'avoue que je ne suis pas de l'avis de M. Louis Racine en plusieurs points. Je crois qu'une mère peut livrer son fils à la mort pour sauver le fils de son empereur; mais, pour rendre vraisemblable une action si peu naturelle, il faudrait que la mère eût été obligée d'en faire serment, qu'elle eût été forcée par la religion, par quelque motif supérieur à la nature : or, c'est ce qu'on ne trouve pas dans l'*Héraclius* de Pierre Corneille; Léontine même est d'un caractère absolument incapable d'une piété si étrange; c'est une intrigante, et même une très-méchante femme, qui réserve Héraclius à un inceste** : de tels caractères ne sont pas capables d'une vertu surnaturelle. Je ne crois pas impossible qu'Héraclius et Martian aient de l'amitié l'un pour l'autre; je remarque seulement que cette amitié n'est guère théâtrale, et qu'elle ne produit aucun de ces grands mouvements nécessaires au théâtre. A l'égard du dénoûment, je crois que le critique a entièrement raison; mais je ne conçois pas comment il a voulu faire une comparaison d'*Athalie* et d'*Héraclius*, si ce n'est pour avoir une occasion de dire qu'*Héraclius* lui paraît un mauvais ouvrage. Il faut bien pourtant qu'il y ait de grandes beautés dans *Héraclius*, puisqu'on le joue toujours avec applaudissement, quand il se trouve des acteurs convenables aux rôles. Les lecteurs éclairés se sont aperçus sans doute qu'une tragédie écrite d'un style dur, inégal, rempli de solécismes, peut réus-

* Voltaire, croyant avoir lu *qui pour le mien soupire*, ajoute ici : « Un homme ne doit jamais dire d'une femme : *elle soupire pour moi.* »

** A qui faut-il en croire sur les intentions de Corneille? n'est-ce pas plutôt à Corneille lui-même qu'à son commentateur? Or, loin d'attri- à Léontine le détestable projet de *réserver Héraclius à un inceste*, Cor- neille dit expressément, dans la préface de sa pièce : « Comme Phocas « presse Héraclius d'épouser Pulchérie, Léontine, *pour empêcher cette* « *alliance incestueuse du frère et de la sœur*, avertit Héraclius de sa « naissance. » Peut-on mieux justifier Léontine? et n'est-il pas curieux que Voltaire, commentant Corneille, lui prête des intentions dés- vouées d'une manière si positive par Corneille lui-même? (P.)

EXAMEN D'HÉRACLIUS.

Cette tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux

original dont il s'est fait beaucoup de belles copies sitôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là, en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées par occasion en divers lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sang-froid, comme celle de Laonice. Elles sont éparses ici dans tout le poëme, et ne font connaître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la scène qui suit. Ainsi, dès la première, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant, récite les particularités de sa mort pour montrer la fausseté de ce bruit; et Crispe, son gendre, en lui proposant un remède aux troubles qu'il appréhende, fait connaître comme, en perdant toute la famille de Maurice, il a réservé Pulchérie pour la faire épouser à son fils Martian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que sans Léonce il fût demeuré au dernier combat. C'est par là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius, qui passe pour Martian, au vrai Martian, qui passe pour Léonce; et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrième acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas, se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'instruction qu'elle a reçue de sa mère, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur Maurice, son mari. Il fallait tout cela pour faire entendre la scène qui suit entre Pulchérie et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux dont est rempli tout ce que dit Héraclius à la fin de ce premier acte; et on ne les peut comprendre que par une réflexion après que la pièce est finie, et qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Surtout, la manière dont Eudoxe fait connaître, au second acte, le double échange que sa mère a fait des deux princes, est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume[1]. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius et d'être cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie; pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que, puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisserait beaucoup d'obscurité si Héraclius ne l'expliquait plus au long, au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet; mais elle n'en pouvait pas dire davantage à une personne qui savait cette histoire mieux qu'elle, et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière scène de ce quatrième acte passe encore celui-ci : Exupère y fait connaître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie, et de n'avoir d'autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger; mais après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupère de se purger de tous les justes soupçons qu'on avait eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui aurait été fort ennuyeux après le dénoûment de la pièce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le stratagème d'Exupère, avec toute son industrie, a quelque chose un peu délicat[2], et d'une nature à ne se faire qu'au théâtre, où l'auteur est maître des événements qu'il tient dans sa main, et non pas dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit; mais il n'y avait que moi qui lui pût répondre du succès. Il acquiert la confiance du tyran par là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius et sa conduite au supplice : mais le contraire pouvait arriver; et Phocas, au lieu de déférer à ses avis qui le résolvent à faire couper la tête à ce prince en place publique, pouvait s'en défaire sur l'heure, et se défier de lui et de ses amis comme de gens qu'il avait offensés, et dont il ne devait jamais espérer un zèle bien sincère à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amène les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse; mais jusque-là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au

u théâtre par les situations, et qu'au contraire une pièce paraitement écrite peut n'être pas tolérée à la représentation. *Esher*, par exemple, est une preuve de cette vérité : rien n'est lus élégant, plus correct, que le style d'*Esther*; il est même uelquefois touchant et sublime : mais quand cette pièce fut ouée à Paris, elle ne fit aucun effet; le théâtre fut bientôt déert : c'est sans doute que le sujet est bien moins naturel, moins raisemblable, moins intéressant que celui d'*Héraclius*. Quel i qu'Assuérus, qui ne s'est pas fait informer, les six premiers ois de son mariage, de quel pays est sa femme; qui fait égorger ule une nation, parce qu'un homme de cette nation n'a pas it la révérence à son vizir; qui ordonne ensuite à ce vizir de ener par la bride le cheval de ce même homme, etc.! Le fond *Héraclius* est noble, théâtral, attachant; et le fond d'*Esther* était fait que pour des petites filles de couvent, et pour flatter adame de Maintenon. (V.) — En général, cette tragédie, pennt les trois premiers actes, n'excite guère que de la curioé; mais dans les deux derniers la situation de Phocas entre s deux princes, dont aucun ne veut être son fils, est belle et eâtrale. Ce qui n'est pas moins beau, c'est le péril où ils sont suite; c'est le combat de générosite qui s'élève entre eux, à i portera un nom qui n'est qu'un arrêt de mort; c'est aussi le ment où Héraclius voit le glaive levé sur le prince son ami, consent, pour le sauver, à passer pour Martian :

> Je suis donc, s'il faut que je le die,
> Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

ltaire avait sans doute oublié cette scène, quand il a dit que aitié des deux princes ne produisait rien : Sans cette amitié, cène ne subsisterait pas. Il n'y avait que ce motif qui pût cer Héraclius, qui se connait très-bien, à renoncer à être ce l est; et cet effort, qui prolonge l'erreur de Phocas, est une beautés de la pièce. (La H.)

[1] Il n'est plus permis aujourd'hui de parler ainsi de soi-même, et il n'est pas trop spirituel de dire qu'on a fait des choses spirituelles. J'avoue que je ne trouve rien de spirituel dans le rôle d'Eudoxe, ni même rien d'intéressant; ce qui est bien plus nécessaire que d'être spirituel. (V.)

[2] Les éditeurs modernes ont écrit : *quelque chose d'un peu délicat*. C'est vouloir inutilement corriger Corneille.

théâtre, parce qu'elles ont un éclat dont la surprise éblouit, et qu'il ne ferait pas bon tirer en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une pièce d'invention sous des noms véritables; mais je ne crois pas qu'Aristote le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les anciens. Les deux *Électres* de Sophocle et d'Euripide aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée : l'*Iphigénie in Tauris* a la mine d'être de même nature; et l'*Hélène*, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troie, et que Pâris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressemblait, ne peut avoir aucune action épisodique ni principale qui ne parte de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé ici, pour toute vérité historique, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius; j'ai falsifié la naissance de ce dernier pour lui en donner une plus illustre, en le faisant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique qui portait même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, et lui ai donné Martian pour fils, quoique l'histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe, dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auraient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire ces échanges, il fallait qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Constantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sûreté dès la cinquième; et je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui voulait faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Barionius attribue cette action à une nourrice; et je l'ai trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutient mieux la dignité du théâtre. L'empereur Maurice reconnut cette supposition, et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu, qui voulait exterminer toute sa famille; mais, quant à ce qui est de la mère, elle avait surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince; et comme on pouvait dire que son fils était mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé par ce qu'elle avait voulu faire à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés surprenantes de ce sujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à *Rodogune*. La plupart des poëmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourrait passer en cinq ou six heures; mais le poëme est si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits et des personnes des plus qualifiées de la cour, se plaindre de ce que sa représentation fatiguait autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en emporter une entière intelligence.

FIN D'HÉRACLIUS.

ANDROMÈDE[1],

TRAGÉDIE. — 1650.

A M. M. M. M.

MADAME,

C'est vous rendre un hommage bien secret que de vous le rendre ainsi, et je m'assure que vous aurez de la peine vous-même à reconnaitre que c'est à vous à qui je dédie cet ouvrage. Ces quatre lettres hiéroglyphiques vous embarrasseront aussi bien que les autres, et vous ne vous apercevrez jamais qu'elles parlent de vous, jusqu'à ce que je vous les explique; alors vous m'avouerez sans doute que je suis fort exact à ma parole, et fort ponctuel à l'exécution de vos commandements. Vous l'avez voulu, et j'obéis; je vous l'ai promis, et je m'acquitte. C'est peut-être vous en dire trop pour un homme qui se veut cacher quelque temps à vous-même; et pour peu que vous fassiez de réflexion sur mes dernières visites, vous devinerez à demi que c'est à vous que ce compliment s'adresse. N'achevez pas, je vous prie, et laissez-moi la joie de vous surprendre par la confidence que je vous en dois. Je vous en conjure par tout le mérite de mon obéissance, et ne vous dis point en quoi les belles qualités d'Andromède approchent de vos perfections, ni quel rapport ses aventures ont avec les vôtres; ce serait vous faire un miroir où vous vous verriez trop aisément, et vous ne pourriez plus rien ignorer de ce que j'ai à vous dire. Préparez-vous seulement à la recevoir, non pas tant comme un des plus beaux spectacles que la France ait vus, que comme une marque respectueuse de l'attachement inviolable à votre service, dont fait vœu,

MADAME,

Votre très-humble, très-obéissant, et très-obligé serviteur,

CORNEILLE.

ARGUMENT

TIRÉ DU QUATRIÈME ET CINQUIÈME LIVRE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

« Cassiope, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, fut si vaine de sa beauté, qu'elle osa la préférer à celle des « Néréides, dont ces nymphes irritées firent sortir de la « mer un monstre, qui fit de si étranges ravages sur les « terres de l'obéissance du roi son mari, que les forces hu- « maines ne pouvant donner aucun remède à des misères « si grandes, on recourut à l'oracle de Jupiter Ammon. « La réponse qu'en reçurent ces malheureux princes fut « un commandement d'exposer à ce monstre Andromède, « leur fille unique, pour en être dévorée. Il fallut exécu- « ter ce triste arrêt; et cette illustre victime fut attachée à « un rocher, où elle n'attendait que la mort, lorsque Per- « sée, fils de Jupiter et de Danaé, passant par hasard, jeta « les yeux sur elle : il revenait de la conquête glorieuse de « la tête de Méduse, qu'il portait sous son bouclier, et vo- « lait au milieu de l'air au moyen des ailes qu'il avait at- « tachées aux deux pieds, de la façon qu'on nous peint « Mercure. Ce fut d'elle-même qu'il apprit la cause de sa dis- « grâce; et l'amour que ses premiers regards lui donnèrent « lui fit en même temps former le dessein de combattre ce « monstre, pour conserver des jours qui lui étaient devenus « si précieux.

« Avant que d'entrer au combat, il eut loisir de tirer « parole de ses parents que les fruits en seraient pour lui, « et reçut les effets de cette promesse sitôt qu'il eut tué le « monstre.

« Le roi et la reine donnèrent avec grande joie leur fille « à son libérateur; mais la magnificence des noces fut trou- « blée par la violence que voulut faire Phinée, frère du « roi, et oncle de la princesse, à qui elle avait été promise « avant son malheur. Il se jeta dans le palais royal avec « une troupe de gens armés; et Persée s'en défendit quel- « que temps sans autre secours que celui de sa valeur et de « quelques amis généreux : mais, se voyant près de suc- « comber sous le nombre, il se servit enfin de cette tête de « Méduse, qu'il tira de dessous son bouclier; et l'exposant « aux yeux de Phinée et des assassins qui le suivaient, cette « fatale vue les convertit en autant de statues de pierre, « qui servirent d'ornement au même palais qu'ils voulaient « teindre du sang de ce héros. »

Voilà comme Ovide raconte cette fable, où j'ai changé beaucoup de choses, tant par la liberté de l'art que par la nécessité des ordres du théâtre, et pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée ait encore d'assez beaux restes

[1] Le titre de la première édition (1655) porte que cette tra[gédie] fut représentée, avec les machines sur le théâtre royal [de Bou]rbon.

pour s'en vanter si hautement; et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté étant plus parfaite et le jugement moins formé, donnent plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en serait enorgueillie en un autre temps.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avait pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avait ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on tirât au sort pour voir celle qui lui devait être livrée, et que, cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on était au jour qu'il le fallait suivre pour la sixième.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parce qu'il l'avait promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse qu'après que ses parents l'ont assurée qu'elle l'épouserait sitôt qu'il l'aurait délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère; le mariage de deux cousins me semblant plus supportable, dans nos façons de vivre, que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût pu sembler un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres, qui cherchent à faire paraître leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher, où elle est attachée, quoique Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine tout extraordinaire et merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que sitôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes, où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la pièce, pour y faire la noce de ces amants, comme si la terre n'en était pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer : il dit pour toute chose que Céphée régnait en Éthiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du temps de Céphée encore moins : je me contenterai donc de vous dire qu'il fallait que Céphée régnât en quelque pays maritime, que sa ville capitale fût sur le bord de la mer, et que ses peuples fussent blancs, quoique Éthiopiens. Ce n'est pas que les Maures les plus noirs n'aient leurs beautés à leur mode; mais il n'est pas vraisemblable que Persée, qui était Grec, et né dans Argos, fût devenu amoureux d'Andromède, si elle eût été de leur teint. J'ai pour moi le consentement de tous les peintres, et surtout l'autorité du grand Héliodore, qui ne fonde la blancheur de sa divine Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Ma scène sera donc, s'il vous plaît, dans la ville capitale de Céphée, proche de la mer, et pour le nom, vous le lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte, aussi bien que le prologue, a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique, que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre : mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auraient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avaient eu à instruire l'auditeur de quelque chose d'important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas, dans cette tragédie, comme les agréments détachés; elles en font le nœud et le dénoûment, et y sont si nécessaires, que vous n'en sauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'édifice. J'ai été assez heureux à les inventer et à leur donner place dans la tissure de ce poëme; mais aussi faut-il que j'avoue que le sieur Torrelli s'est surmonté lui-même à en exécuter les dessins, et qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos; de sorte que s'il m'est dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte, qui fait le nœud de cette tragédie par l'oracle ingénieux qu'elle prononce, il lui en est dû bien davantage pour l'avoir fait venir de si loin, et descendre au milieu de l'air dans cette magnifique étoile, avec tant d'art et de pompe qu'elle remplit tout le monde d'étonnement et d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, et dont il a inventé l'exécution, qui en a rendu le spectacle si merveilleux qu'il sera malaisé d'en faire un plus beau de cette nature. Pour moi, je confesse ingénument que, quelque effort d'imagination que j'aie fait depuis, je n'ai pu découvrir encore un sujet capable de tant d'ornements extérieurs, et où les machines pussent être distribuées avec tant de justesse; je n'en désespère pas toutefois, et peut-être que le temps en fera éclater quelqu'un assez brillant et assez heureux pour me faire dédire de ce que j'avance. En attendant, recevez celui-ci comme le plus achevé qui aie encore paru sur nos théâtres; et souffrez que la beauté de la représentation supplée au manque des beaux vers, que vous n'y trouverez pas en si grande quantité que dans *Cinna* ou dans *Rodogune*, parce que mon principal but ici a été de satisfaire la vue par l'éclat et la diversité du spectacle, et non pas de toucher l'esprit

par la force du raisonnement, ou le cœur par la délicatesse des passions. Ce n'est pas que j'en aie fui ou négligé aucunes occasions; mais il s'en est rencontré si peu, que j'aime mieux avouer que cette pièce n'est que pour les yeux.

PERSONNAGES.

DIEUX DANS LES MACHINES.

JUPITER.
JUNON.
NEPTUNE.
MERCURE.
LE SOLEIL.
VÉNUS.
MELPOMÈNE.
ÉOLE.
CYMODOCE, ÉPHYRE, CYDIPPE, } Néréides.
HUIT VENTS.

HOMMES.

CÉPHÉE, roi d'Éthiopie, père d'Andromède.
CASSIOPE, reine d'Éthiopie.
ANDROMÈDE, fille de Céphée et de Cassiope.
PHINÉE, prince d'Éthiopie.
PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaé.
TIMANTE, capitaine des gardes du roi.
AMMON, ami de Phinée.
AGLANTE, CÉPHALIE, LIRIOPE, } Nymphes d'Andromède.
UN PAGE DE PHINÉE.
CHOEUR DE PEUPLE.
SUITE DU ROI

La scène est en Éthiopie, dans la ville capitale du royaume de Céphée, proche de la mer.

PROLOGUE.

L'ouverture du théâtre présente de front aux yeux des spectateurs une vaste montagne, dont les sommets inégaux, s'élevant les uns sur les autres, portent le faîte jusques dans les nues. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde qui laisse voir la mer en éloignement. Les deux côtés du théâtre sont occupés par une forêt d'arbres touffus et entrelacés les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne paraît Melpomène, la muse de la tragédie; et, à l'opposite, dans le ciel, on voit le Soleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par les quatre chevaux qu'Ovide lui donne.

LE SOLEIL, MELPOMÈNE.

MELPOMÈNE.

Arrête un peu ta course impétueuse;
Mon théâtre, Soleil, mérite bien tes yeux [1];
Tu n'en vis jamais en ces lieux
La pompe plus majestueuse :
J'ai réuni, pour la faire admirer,
Tout ce qu'ont de plus beau la France et l'Italie;
De tous leurs arts mes sœurs l'ont embellie :
Prête-moi tes rayons pour la mieux éclairer.
Daigne à tant de beautés, par ta propre lumière,
Donner un parfait agrément,
Et rends cette merveille entière
En lui servant toi-même d'ornement.

LE SOLEIL.

Charmante muse de la scène,
Chère et divine Melpomène,
Tu sais de mon destin l'inviolable loi;
Je donne l'âme à toutes choses,
Je fais agir toutes les causes;
Mais quand je puis le plus, je suis le moins à moi;
Par une puissance plus forte
Le char que je conduis m'emporte :
Chaque jour sans repos doit et naître et mourir.
J'en suis esclave alors que j'y préside;
Et ce frein que je tiens aux chevaux que je guide
Ne règle que leur route, et les laisse courir.

MELPOMÈNE.

La naissance d'Hercule et le festin d'Atrée
T'ont fait rompre ces lois;
Et tu peux faire encor ce qu'on t'a vu deux fois
Faire en même contrée.
Je dis plus; tu le dois en faveur du spectacle
Qu'au monarque des lis je prépare aujourd'hui;
Le ciel n'a fait que miracles en lui;
Lui voudrais-tu refuser un miracle?

LE SOLEIL.

Non, mais je le réserve à ces bienheureux jours
Qu'ennoblira sa première victoire;
Alors j'arrêterai mon cours
Pour être plus longtemps le témoin de sa gloire.
Prends cependant le soin de le bien divertir,

[1] Je ne ferai point de remarques détaillées sur ce *théâtre qui mérite les yeux du Soleil* au lieu de *ses regards*, ni sur *le frein que le Soleil tient à ses chevaux;* mais je remarquerai que ce n'est pas Quinault qui consacra le premier ses prologues à la louange de Louis XIV : il ne lui donna même jamais de louanges aussi outrées dans le cours de ses conquêtes que Corneille lui en donne ici. Il n'est guère permis de dire à un prince qui n'a eu encore aucune occasion de se signaler, qu'il est le plus grand des rois. Alexandre, César et Pompée, attachés au char de Louis XIV avant qu'il ait pu rien faire, révoltent un peu le lecteur.

Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
Mais comme des héros attachés à son char.

C'est cet endroit que Boileau voulait noter quand il dit à Louis XIV :

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne puisse attacher Alexandre et César. (V.)

Pour lui faire avec joie attendre les années
Qui feront éclater les belles destinées
Des peuples que son bras lui doit assujettir.
Calliope ta sœur, déjà d'un œil avide
Cherche dans l'avenir les faits de ce grand roi,
Dont les hautes vertus lui donneront emploi
Pour plus d'une Iliade et plus d'une Ænéide.

MELPOMÈNE.

Que je porte d'envie à cette illustre sœur,
Quoique j'aie à craindre pour elle
Que sous ce grand fardeau sa force ne chancelle!
Mais, quel qu'en soit enfin le mérite et l'honneur,
J'aurai du moins cet avantage
Que déjà je le vois, que déjà le lui plais,
Et que de ses vertus, et que de ses hauts faits
Déjà dans ses pareils je lui trace une image.
Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
Mais comme des héros attachés à son char;
Et tout ce haut éclat où je les fais paraître
Lui peint plus qu'ils n'étaient, et moins qu'il ne doit [être.

LE SOLEIL.

Il en effacera les plus glorieux noms
Dès qu'il pourra lui-même animer son armée;
Et tout ce que d'eux tous a dit la renommée
Te fera voir en lui le plus grand des Bourbons.
Son père et son aïeul tout rayonnants de gloire,
Ces grands rois qu'en tous lieux a suivis la Victoire,
Lui voyant emporter sur eux le premier rang,
En deviendraient jaloux s'il n'était pas leur sang.
Mais vole dans mon char, muse; je veux t'apprendre
Tout l'avenir d'un roi qui t'est si précieux.

MELPOMÈNE.

Je sais déjà ce qu'on doit en attendre,
Et je lis chaque jour son destin dans les cieux.

LE SOLEIL.

Viens donc, viens avec moi faire le tour du monde;
Qu'unissant ensemble nos voix,
Nous fassions résonner sur la terre et sur l'onde
Qu'il est et le plus jeune et le plus grand des rois.

MELPOMÈNE.

Soleil, j'y vole; attends-moi donc, de grâce.

LE SOLEIL.

Viens, je t'attends, et te fais place.

MELPOMÈNE *vole dans le char du Soleil, et, y ayant pris place auprès de lui, ils unissent leurs voix, et chantent cet air à la louange du roi. Le dernier vers de chaque couplet est répété par le chœur de la musique.*

Cieux, écoutez; écoutez, mers profondes;
Et vous, antres et bois,
Affreux déserts, rochers battus des ondes,
Redites après nous d'une commune voix :
Louis est le plus jeune et le plus grand des rois.

La majesté qui déjà l'environne
Charme tous ses Français[1];
Il est lui seul digne de sa couronne;
Et quand même le ciel l'aurait mise à leur choix,
Il serait le plus jeune et le plus grand des rois[2].

C'est à vos soins, reine, qu'on doit la gloire
De tant de grands exploits;
Ils sont partout suivis de la victoire;
Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ses lois
Le rend et le plus jeune et le plus grand des rois.

LE SOLEIL.

Voilà ce que je dis sans cesse
Dans tout mon large tour.
Mais c'est trop retarder le jour;
Allons, muse, l'heure me presse,
Et ma rapidité
Doit regagner le temps que sur cette province
Pour contempler ce prince
Je me suis arrêté.

(Le Soleil part avec rapidité, et enlève Melpomène avec lui dans son char, pour aller publier ensemble la même chose au reste de l'univers.)

[1] On prononçait alors *François*, *Anglois*, ce qui était très-dur à l'oreille. On dit aujourd'hui : *Anglais* et *Français*; mais les imprimeurs ne se sont pas encore défaits du ridicule usage d'imprimer avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a* : les Italiens ont eu plus de goût et de hardiesse; ils ont supprimé toutes les lettres qu'ils ne prononcent pas. (V.)

[2] Racine a heureusement imité cet endroit dans sa *Bérénice*:

Parle; peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître?

C'est là qu'on voit l'homme de goût et l'écrivain aussi délicat qu'élégant : il fait parler Bérénice de son amant : ce n'est point une louange vague, le sentiment seul agit, l'éloge part du cœur. Quelle prodigieuse différence entre ces vers charmants et ce refrain : *Il est le plus jeune et le plus grand des rois!* (V.) — A quel propos Voltaire met-il ici les vers de Racine en comparaison avec ceux de Corneille? Melpomène, en parlant du jeune Louis, ne pouvait en parler comme Bérénice parle de son amant. (P.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

Cette grande masse de montagnes et ces rochers élevés les uns sur les autres qui la composaient, ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laissent voir en leur place la ville capitale du royaume de Céphée, ou plutôt la place publique de cette ville. Les deux côtés et le fond du théâtre sont des palais magnifiques, tous différents de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité et les justesses de la perspective. Après que les yeux ont eu le loisir de se satisfaire à considérer leur beauté, la reine Cassiope parait comme passant par cette place pour aller au temple : elle est conduite par Persée, encore inconnu, mais qui passe pour un cavalier de grand mérite qu'elle entretient des malheurs publics, attendant que le roi la rejoigne pour aller à ce temple de compagnie.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSIOPE, PERSÉE, SUITE DE LA REINE.

CASSIOPE.

Généreux inconnu qui chez tous les monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux
Que vous sortez du sang ou des rois ou des dieux,
Puisque vous avez vu le sujet de ce crime [1]
Que chaque mois expie une telle victime,
Cependant qu'en ce lieu nous attendrons le roi,
Soyez-y juste juge entre les dieux et moi.
Jugez de mon forfait, jugez de leur colère;
Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mère,
S'ils ont dû faire agir leur haine au même instant.

PERSÉE.

J'en ai déjà jugé, reine en vous imitant;
Et si de vos malheurs la cause ne procède
Que d'avoir fait justice aux beautés d'Andromède,
Si c'est là ce forfait digne d'un tel courroux,
Je veux être à jamais coupable comme vous.
Mais comme un bruit confus m'apprend ce mal extrême,
Ne le puis-je, madame, apprendre de vous-même,
Pour mieux renouveler ce crime glorieux
Où soudain la raison est complice des yeux?

CASSIOPE.

Écoutez : la douleur se soulage à se plaindre;
Et quelques maux qu'on souffre ou que l'on aie à craindre,
Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
Semble en notre faveur en prendre la moitié.
Ce fut ce même jour qui conclut l'hyménée
De ma chère Andromède avec l'heureux Phinée :
Nos peuples, tout ravis de ces illustres nœuds,
Sur les bords de la mer dressèrent force jeux;
Elle en donnait les prix. Dispensez ma tristesse
De vous dépeindre ici la publique allégresse;
On décrit mal la joie au milieu des malheurs;

---

[1] *Le sujet de ce crime*, ce'*crime glorieux*, *force jeux*, *ces miroirs vagabonds*, et toute cette longue et inutile description de la jalousie des Néréides *qui se choisissent six fois*, pouvaient être les défauts du temps; et il était permis à Corneille de s'égarer dans un genre qui n'était pas le sien. Ce genre ne fut perfectionné par Quinault que plus de trente ans après. Voyez comme, dans sa tragédie-opéra de *Persée et Andromède*, Cassiope raconte la même aventure, comme il n'y a rien de trop dans son récit, comme il ne fait point le poëte mal à propos! tout est concis, vif, touchant, naturel, harmonieux :

Heureuse épouse, tendre mère,
Trop vaine d'un sort glorieux,
Je n'ai pu m'empêcher d'exciter la colère
De l'épouse du dieu de la terre et des cieux.
J'ai comparé ma gloire à sa gloire immortelle :
La déesse punit ma fierté criminelle;
Mais j'espère fléchir son courroux rigoureux.
J'ordonne les célèbres jeux
Qu'à l'honneur de Junon dans ces lieux on prépare;
Mon orgueil offensa cette divinité,
Il faut que mon respect répare
Le crime de ma vanité.
. . . .
Les dieux punissent la fierté.
Il n'est point de grandeur que le ciel irrité
N'abaisse quand il veut, et ne réduise en poudre;
Mais un prompt repentir
Peut arrêter la foudre
Toute prête à partir.

Les étrangers ne connaissent pas assez Quinault; c'est un des beaux génies qui aient fait honneur au siècle de Louis XIV. Boileau, qui en parle avec tant de mépris, était incapable de faire ce que Quinault a fait : personne n'écrira mieux en ce genre; c'est beaucoup que Corneille ait préparé de loin ces beaux spectacles. Une remarque importante à faire, c'est qu'il n'y a pas une seule faute contre la langue dans les opéras de Quinault, à commencer depuis *Alceste*. Aucun auteur n'a plus de précision que lui, et jamais cette précision ne diminue le sentiment; il écrit aussi correctement que Boileau; et on ne peut mieux le venger des critiques passionnées de cet homme, d'ailleurs judicieux, qu'en le mettant à côté de lui. (V.) — Remarquez pourtant que dans ces vers de Quinault il n'y a pas une seule expression poétique, une seule image, rien, en un mot, aux rimes près, qui les distingue de la prose. Que l'on vante, tant qu'on le voudra, cette facilité, ce naturel, et même cette pureté de langage; nous n'en contestons pas le mérite : il se peut sans doute, comme le dit Voltaire, que Quinault écrive aussi correctement que Boileau, mais il s'en faut bien qu'il écrive aussi poétiquement, et c'est ce qui établit entre eux une différence qui ne permettra jamais qu'on les place à côté l'un de l'autre. Peut-être dira-t-on, en faveur de Quinault, que ses vers étaient précisément ce qu'ils devaient être pour être mis en chant : alors nous le louerons d'avoir si bien deviné quel était le genre de style le plus propre à faire valoir le talent d'un musicien; mais il faudra convenir que ce genre est précisément celui d'une poésie facile et médiocre, à laquelle Racine n'aurait pu descendre. On peut en juger par les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, qui sont d'une richesse de poésie si supérieure à tous les opéras de Quinault : il est vrai qu'ils n'ont point encore trouvé de musicien; et nous n'en sommes pas surpris, parce que, pour les embellir, il faudrait au moins que le talent du musicien égalât le génie du poëte; ce qui peut-être n'arrivera jamais. (P.)

Et sa plus douce idée est un sujet de pleurs.
O jour, que ta mémoire encore m'est cruelle!
Andromède jamais ne me parut si belle;
Et voyant ses regards s'épandre sur les eaux [1]
Pour jouir et juger d'un combat de vaisseaux,
« Telle, dis-je, Vénus sortit du sein de l'onde,
« Et promit à ses yeux la conquête du monde
« Quand elle eut consulté sur leur éclat nouveau
« Les miroirs vagabonds de son flottant berceau. »
A ce fameux spectacle on vit les Néréides
Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
Et pour nouvelle pompe à ces noble ébats
A l'envi de la terre étaler leurs appas.
Elles virent ma fille; et leurs regards à peine
Rencontrèrent les siens sur cette humide plaine,
Que par des traits plus forts se sentant effacer,
Éblouis et confus je les vis s'abaisser,
Examiner les leurs, et sur tous leurs visages
En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.
Je les vis se choisir jusqu'à cinq et six fois,
Et rougir aussitôt nous comparant leur choix;
Et cette vanité qu'en toutes les familles
On voit si naturelle aux mères pour leurs filles,
Leur cria par ma bouche : « En est-il parmi vous,
« O nymphes! qui ne cède à des attraits si doux?
« Et pourrez-vous nier, vous autres immortelles [2],
« Qu'entre nous la nature en forme de plus belles? »
Je m'emportais sans doute, et c'en était trop dit :
Je les vis s'en cacher de honte et de dépit;
J'en vis dedans leurs yeux les vives étincelles :
L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles [3];
J'en vis enfler la vague, et la mer en courroux
Rouler à gros bouillons ses flots jusques à nous.
C'eût été peu des flots; la soudaine tempête,
Qui trouble notre joie et dissipe la fête,
Enfante en moins d'une heure et pousse sur nos bords
Un monstre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain; il suit, il brise, il tue;
Chaque victime est morte aussitôt qu'abattue.

[1] Des regards ne s'épandent ni ne se répandent. (V.)
[2] *Vous autres immortelles* est comique. (V.)
[3] Ce vers est comme le précurseur de celui de Racine :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

On a critiqué beaucoup ce dernier vers, et on n'a jamais parlé du premier; c'est que l'un est de *Phèdre*, que tous les amateurs savent par cœur, et que l'autre est d'*Andromède*, que presque personne ne lit. Il paraît utile d'observer que Corneille n'a point changé de style en changeant de genre. Le grand art consisterait à se proportionner à ses sujets. (V.) — Quoi! Corneille n'a jamais changé de style, et c'est Voltaire qui se permet cette assertion? Le style de *Cinna* et des *Horaces* est-il donc le même que celui des charmantes scènes du *Menteur?* La belle scène de l'Amour et de Psyché, dans l'opéra de ce nom, n'est-elle donc pas comparable, pour la délicatesse et les grâces, à ce que Quinault écrivit de mieux longtemps après? (P.)

Nous ne voyons qu'horreur, que sang de toutes parts;
Son haleine est poison, et poison ses regards :
Il ravage, il désole et nos champs et nos villes,
Et contre sa fureur il n'est aucuns asiles.
Après beaucoup d'efforts et de vœux superflus,
Ayant souffert beaucoup, et craignant encor plus,
Nous courons à l'oracle en de telles alarmes [1];
Et voici ce qu'Ammon répondit à nos larmes :
« Pour apaiser Neptune, exposez tous les mois
« Au monstre qui le venge une fille à son choix,
« Jusqu'à ce que le calme à l'orage succède;
« Le sort vous montrera
« Celle qu'il agréera :
« Différez cependant les noces d'Andromède. »
Comme dans un grand mal un moindre semble doux,
Nous prenons pour faveur ce reste de courroux.
Le monstre disparu nous rend un peu de joie :
On ne le voit qu'aux jours qu'on lui livre sa proie.
Mais ce remède enfin n'est qu'un amusement :
Si l'on souffre un peu moins, on craint également;
Et toutes nous tremblons devant une infortune
Qui toutes nous menace avant qu'en frapper une.
La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois;
J'en ai cru de frayeur déjà mourir cinq fois.
Déjà nous avons vu cinq beautés dévorées,
Mais des beautés, hélas! dignes d'être adorées,
Et de qui tous les traits, pleins d'un céleste feu,
Ne cédaient qu'à ma fille, et lui cédaient bien peu;
Comme si, choisissant de plus belle en plus belle,
Le sort par ces degrés tâchait d'approcher d'elle,
Et que, pour élever ses traits jusques à nous,
Il essayât sa force, et mesurât ses coups.
Rien n'a pu jusqu'ici toucher ce dieu barbare;
Et le sixième choix aujourd'hui se prépare :
On le va faire au temple; et je sens malgré moi
Des mouvements secrets redoubler mon effroi.
Je fis hier à Vénus offrir un sacrifice,
Qui jamais à mes vœux ne parut si propice;
Et toutefois mon cœur à force de trembler
Semble prévoir le coup qui le doit accabler.
Vous donc, qui connaissez et mon crime et sa peine,
Dites-moi s'il a pu mériter tant de haine,
Et si le ciel devait tant de sévérité
Aux premiers mouvements d'un peu de vanité.

PERSÉE.

Oui, madame, il est juste; et j'avoûrai moi-même
Qu'en le blâmant tantôt j'ai commis un blasphème.
Mais vous ne voyez pas, dans votre aveuglement,
Quel grand crime il punit d'un si grand châtiment.
Les nymphes de la mer ne lui sont pas si chères

[1] Il y a bien loin de la mer d'Éthiopie à l'oracle d'Ammon; il fallait traverser toute l'Éthiopie et toute l'Égypte; on ne va guère consulter un oracle à quatre cents lieues, quand le péril est si pressant. (V.)

Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs colères [1];
Et quand votre mépris en fit comparaison,
Il voyait mieux que vous que vous aviez raison.
Il venge, et c'est de là que votre mal procède,
L'injustice rendue aux beautés d'Andromède [2].
Sous les lois d'un mortel votre choix l'asservit!
Cette injure est sensible aux dieux qu'elle ravit,
Aux dieux qu'elle captive; et ces rivaux célestes
S'opposent à des nœuds à sa gloire funestes,
En sauvent les appas qui les ont éblouis,
Punissent vos sujets qui s'en sont réjouis.
Jupiter, résolu de l'ôter à Phinée,
Exprès par son oracle en défend l'hyménée.
A sa flamme peut-être il veut la réserver;
Ou, s'il peut se résoudre enfin à s'en priver,
A quelqu'un de ses fils sans doute il la destine;
Et voilà de vos maux la secrète origine.
Faites cesser l'offense, et le même moment
Fera cesser ici son juste châtiment.

CASSIOPE.

Vous montrez pour ma fille une trop haute estime,
Quand pour la mieux flatter vous me faites un crime,
Dont la civilité me force de juger
Que vous ne m'accusez qu'afin de m'obliger.
Si quelquefois les dieux pour des beautés mortelles
Quittent de leur séjour les clartés éternelles,
Ces mêmes dieux aussi, de leur grandeur jaloux,
Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous :
Et, quand pour l'espérer je serais assez folle [3],
Le roi, dont tout dépend est homme de parole;
Il a promis sa fille, et verra tout périr
Avant qu'à se dédire il veuille recourir,
Il tient cette alliance et glorieuse et chère :
Phinée est de son sang, il est fils de son frère.

PERSÉE.

Reine, le sang des dieux vaut bien celui des rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Voici le roi qui vient.

[1] *Colère* n'admet jamais de pluriel. (V.)

[2] On ne rend point injustice, comme on rend justice; c'est un barbarisme; la raison en est qu'on rend ce qu'on doit : on doit *justice*, on ne doit pas *injustice*. D'ailleurs il y a beaucoup d'esprit dans le discours de Persée, mais il n'y a rien d'intéressant : c'est là un des grands défauts de Corneille. Quinault intéresse, quoiqu'il soit presque permis de négliger cet avantage dans l'opéra. (V.)

[3] Ce terme *folle*, et celui de *civilité*, et le ton de ce discours sont bourgeois; tandis qu'il s'agit de dieux et de victimes : c'était un ancien usage, dont Corneille ne s'est défait que dans les grands morceaux de ses belles tragédies : cet usage n'était fondé que sur la négligence des auteurs, et sur le peu d'usage qu'ils avaient du monde. Les bienséances du style n'ont été connues que par Racine. (V.)

SCÈNE II.

CÉPHÉE, CASSIOPE, PHINÉE, PERSÉE,

SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE.

N'en parlons plus, Phinée,
Et laissons d'Andromède aller la destinée [1].
Votre amour fait pour elle un inutile effort;
Je la dois comme une autre au triste choix du sort.
Elle est cause du mal, puisqu'elle l'est du crime :
Peut-être qu'il la veut pour dernière victime,
Et que nos châtiments deviendraient éternels,
S'ils ne pouvaient tomber sur les vrais criminels.

PHINÉE.

Est-ce un crime en ces lieux, seigneur, que d'être belle?

CÉPHÉE.

Elle a rendu par là sa mère criminelle.

PHINÉE.

C'est donc un crime ici que d'avoir de bons yeux
Qui sachent bien juger d'un tel présent des cieux.

CÉPHÉE.

Qui veut en bien juger n'a point le privilége
D'aller jusqu'au blasphème et jusqu'au sacrilége.

CASSIOPE.

Ce blasphème, seigneur, de quoi vous m'accusez [2]....

CÉPHÉE.

Madame, après les maux que vous avez causés,
C'est à vous à pleurer, et non à vous défendre.
Voyez, voyez quel sang vous avez fait répandre;
Et ne laissez paraître en cette occasion
Que larmes, que soupirs, et que confusion.
(*à Phinée.*)
Je vous le dis encore, elle la crut trop belle;
Et peut-être le sort l'en veut punir en elle :
Dérober Andromède à cette élection,
C'est dérober sa mère à sa punition.

PHINÉE.

Déjà cinq fois, seigneur, à ce choix exposée,
Vous voyez que cinq fois le sort l'a refusée.

CÉPHÉE.

Si le courroux du ciel n'en veut point à ses jours,
Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours [3].

[1] *Aller la destinée* est encore une de ces expressions populaires qui ne sont pas permises; mais un défaut plus considérable est celui du rôle de ce Céphée, qui vient dire tranquillement qu'il faut que sa fille soit exposée comme une autre. Il n'y a rien de si froid que cette scène. (V.)

[2] *Ce blasphème de quoi on l'accuse*, et cette longue contestation entre le mari et la femme, dans un si grand malheur, n'est pas sans doute excusable. (V.)

[3] On a déjà dit avec quel soin il faut éviter ces équivoques. (V.) — Le sens nous paraît très-clair, et nous n'apercevons pas l'équivoque. (P.)

PHINÉE.

Le tenter si souvent, c'est lasser sa clémence :
Il pourra vous punir de trop de confiance;
Vouloir toujours faveur, c'est trop lui demander,
Et c'est un crime enfin que de tant hasarder.
Mais quoi ! n'est-il, seigneur, ni bonté paternelle,
Ni tendresse du sang qui vous parle pour elle?

CÉPHÉE.

Ah ! ne m'arrachez point mon sentiment secret.
Phinée, il est tout vrai, je l'expose à regret.
J'aime que votre amour en sa faveur me presse;
La nature en mon cœur avec lui s'intéresse;
Mais elle ne saurait mettre d'accord en moi
Les tendresses d'un père et les devoirs d'un roi;
Et par une justice à moi-même sévère,
Je vous refuse en roi ce que je veux en père.

PHINÉE.

Quelle est cette justice, et quelles sont ces lois
Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux rois?

CÉPHÉE.

Celles que font les dieux, qui, tout rois que nous sommes,
Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux règles du devoir.
Que diraient mes sujets si je me faisais grâce,
Et si, durant qu'au monstre on expose leur race,
Ils voyaient, par un droit tyrannique et honteux,
Le crime en ma maison, et la peine sur eux?

PHINÉE.

Heureux sont les sujets, heureuses les provinces
Dont le sang peut payer pour celui de leurs princes!

CÉPHÉE.

Mais heureux est le prince, heureux sont ses projets,
Quand il se fait justice ainsi qu'à ses sujets!
Notre oracle, après tout, n'excepte point ma fille,
Ses termes généraux comprennent ma famille;
Et ne confondre pas ce qu'il a confondu,
C'est se mettre au-dessus du dieu qui l'a rendu.

PERSÉE.

Seigneur, s'il m'est permis d'entendre votre oracle,
Je crois qu'à sa prière il donne peu d'obstacle [1];
Il parle d'Andromède, il la nomme, il suffit,
Arrêtez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit;
La séparer longtemps d'un amant si fidèle,
C'est tout le châtiment qu'il semble vouloir d'elle.
Différez son hymen sans l'exposer au choix.
Le ciel assez souvent, doux aux crimes des rois,
Quand il leur a montré quelque légère haine,
Répand sur leurs sujets le reste de leur peine [1].

CÉPHÉE.

Vous prenez mal l'oracle; et pour l'expliquer mieux,
Sachez.... Mais quel éclat vient de frapper mes yeux?
D'où partent ces longs traits de nouvelles lumières?

(Le ciel s'ouvre durant cette contestation du roi avec Phinée, et fait voir dans un profond éloignement l'étoile de Vénus qui sert de machine pour apporter cette déesse jusqu'au milieu du théâtre. Elle s'avance lentement sans que l'œil puisse découvrir à quoi elle est suspendue; et cependant le peuple a loisir de lui adresser ses vœux par cet hymne que chantent les musiciens.)

PERSÉE.

Du ciel qui vient d'ouvrir ses luisantes barrières,
D'où quelque déité vient, ce semble, ici-bas
Terminer elle-même entre vous ces débats.

CASSIOPE.

Ah ! je la reconnais, la déesse d'Éryce;
C'est elle, c'est Vénus, à mes vœux si propice :
Je vois dans ses regards mon bonheur renaissant.
Peuple, faites des vœux, tandis qu'elle descend.

SCÈNE III.

VÉNUS, CÉPHÉE, CASSIOPE PERSÉE, PHINÉE, CHŒUR DE MUSIQUE, SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CHŒUR.

Reine de Paphe et d'Amathonte [2],
Mère d'Amour, et fille de la mer,
Peux-tu voir sans un peu de honte
Que contre nous elle ait voulu s'armer,
Et que du même sein qui fut ton origine
Sorte notre ruine?

Peux-tu voir que de la même onde
Il ose naître un tel monstre après toi?
Que d'où vint tant de bien au monde
Il vienne enfin tant de mal et d'effroi,

[1] *Un oracle qui donne peu d'obstacle à une prière, s'arrêter à ce que l'oracle en dit, le ciel qui est doux aux crimes des rois, et qui, leur ayant montré une légère haine, répand le reste de la peine sur les sujets*; tout cela est d'un style bien incorrect, bien dur, bien obscur, bien barbare. (V.)

[1] La pensée renfermée dans ces trois derniers vers est imit[illegible] d'Horace :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
Lib. I, Epist. II, v. 14

[2] Ce fut, dit-on, Boissette qui mit ce chœur en musique [illegible] ne connaissait presque, en ce temps-là, qu'une espèce de [illegible] bourdon, qu'un contre-point grossier; c'était une espè[illegible] chant d'église, c'était une musique de barbares, en compar[illegible] son de celle d'aujourd'hui. Ces paroles : *reine de Paph[illegible]* aussi ridicules que la musique. Il n'y a rien de moins mu[illegible] de moins harmonieux que : *d'où le mal procède part au[illegible] remède*. Le fond de toute cette idée est fort beau : qu'im[illegible] le fond, quand les vers sont durs et secs? C'est par l'h[illegible] choix des mots et par la mélopée que la poésie réussit : les p[illegible] sées les plus sublimes ne sont rien si elles sont mal exprim[illegible] (V.)

Et que l'heureux berceau de ta beauté suprême
Enfante l'horreur même?

Venge l'honneur de ta naissance
Qu'on a souillé par un tel attentat;
Rends-lui sa première innocence,
Et tu rendras le calme à tout l'État :
Et nous dirons enfin que d'où le mal procède
Part aussi le remède.

CASSIOPE.

Peuple, elle veut parler; silence à la déesse;
Silence, et préparez vos cœurs à l'allégresse.
Elle a reçu nos vœux, et les daigne exaucer;
Écoutez-en l'effet qu'elle va prononcer.

VÉNUS, *au milieu de l'air.*

Ne tremblez plus, mortels; ne tremble plus, ô mère!
On va jeter le sort pour la dernière fois,
Et le ciel ne veut plus qu'un choix
Pour apaiser de tout point sa colère.
Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparez son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec vous.

PHINÉE, *à Céphée.*

Souffrez que sans tarder je porte à ma princesse [1],
Seigneur, l'heureux arrêt qu'a donné la déesse.

CÉPHÉE.

Allez, l'impatience est trop juste aux amants.

CASSIOPE, *voyant remonter Vénus.*

Suivons-la dans le ciel par nos remercîments;
Et, d'une voix commune adorant sa puissance,
Montrons à ses faveurs notre reconnaissance.

CHŒUR.

Ainsi toujours sur tes autels
Tous les mortels
Offrent leurs cœurs en sacrifice!
Ainsi le Zéphyr en tout temps
Sur tes palais de Cythère et d'Éryce
Fasse régner les grâces du printemps!

Daigne affermir l'heureuse paix
Qu'à nos souhaits
Vient de promettre ton oracle;
Et fais pour ces jeunes amants,
Pour qui tu viens de faire ce miracle,
Un siècle entier de doux ravissements.

Dans nos campagnes et nos bois
Toutes nos voix
Béniront tes douces atteintes;
Et dans les rochers d'alentour
La même écho [1] qui redisait nos plaintes
Ne redira que des soupirs d'amour.

CÉPHÉE.

C'est assez... la déesse est déjà disparue;
Ses dernières clartés se perdent dans la nue;
Allons jeter le sort pour la dernière fois.
Malheureux le dernier que foudroîra son choix,
Et dont en ce grand jour la perte domestique
Souillera de ses pleurs l'allégresse publique!
Madame, cependant, songez à préparer
Cet hymen que les dieux veulent tant honorer :
Rendez-en l'appareil digne de ma puissance,
Et digne, s'il se peut, d'une telle présence.

CASSIOPE.

J'obéis avec joie, et c'est me commander
Ce qu'avec passion j'allais vous demander.

SCÈNE IV.

CASSIOPE, PERSÉE, SUITE DE LA REINE.

CASSIOPE.

Eh bien! vous le voyez, ce n'était pas un crime,
Et les dieux ont trouvé cet hymen légitime,
Puisque leur ordre exprès nous le fait achever,
Et que par leur présence ils doivent l'approuver.
Mais quoi! vous soupirez?

PERSÉE.

J'en ai bien lieu, madame.

CASSIOPE.

Le sujet?

PERSÉE.

Votre joie.

CASSIOPE.

Elle vous gêne l'âme?

PERSÉE.

Après ce que j'ai dit, douter d'un si beau feu,
Reine, c'est ou m'entendre ou me croire bien peu.
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,
Quand mon âme en frémit et mon cœur en soupire.
Pouvais-je avoir des yeux et ne pas l'adorer?
Et pourrais-je la perdre et n'en pas soupirer?

CASSIOPE.

Quel espoir formiez-vous, puisqu'elle était promise,
Et qu'en vain son bonheur domptait votre franchise?

PERSÉE.

Vouloir que la raison règne sur un amant,
C'est être plus que lui dedans l'aveuglement.
Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable
Sans penser au succès dont sa flamme est capable;
Il s'abandonne entier, et n'examine rien;

[1] Il semble qu'il parle d'un habit. (V.)

[1] Ce mot, dans l'origine, était du genre féminin.

Aimer est tout son but, aimer est tout son bien;
Il n'est difficulté ni péril qui l'étonne.
« Ce qui n'est point à moi n'est encore à personne,
« Disais-je; et ce rival qui possède sa foi,
« S'il espère un peu plus, n'obtient pas plus que moi. »
Voilà durant vos maux de quoi vivait ma flamme,
Et les douces erreurs dont je flattais mon âme.
Pour nourrir des désirs d'un beau feu trop contents,
C'était assez d'espoir que d'espérer au temps;
Lui qui fait chaque jour tant de métamorphoses
Pouvait en ma faveur faire beaucoup de choses.
Mais enfin la déesse a prononcé ma mort,
Et je suis ce dernier sur qui tombe le sort.
J'étais indigne d'elle et de son hyménée,
Et toutefois, hélas! je valais bien Phinée.

CASSIOPE.

Vous plaindre en cet état, c'est tout ce que je puis.

PERSÉE.

Vous vous plaindrez peut-être apprenant qui je suis.
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
Lorsque vous la jugiez ou royale ou divine :
Mon père est.... Mais pourquoi contre vous l'animer?
Puisqu'il nous faut mourir, mourons sans le nommer;
Il vengerait ma mort, si j'avais fait connaître
De quel illustre sang j'ai la gloire de naître;
Et votre grand bonheur serait mal assuré,
Si vous m'aviez connu sans m'avoir préféré.
C'est trop perdre de temps, courons à votre joie,
Courons à ce bonheur que le ciel vous envoie;
J'en veux être témoin, afin que mon tourment
Puisse par ce poison finir plus promptement.

CASSIOPE.

Le temps vous fera voir pour souverain remède
Le peu que vous perdez en perdant Andromède;
Et les dieux, dont pour nous vous voyez la bonté,
Vous rendront bientôt plus qu'ils ne vous ont ôté.

PERSÉE.

Ni le temps ni les dieux ne feront ce miracle.
Mais allons : à votre heur je ne mets point d'obstacle,
Reine; c'est l'affaiblir que de le retarder;
Et les dieux ont parlé, c'est à moi de céder [1].

[1] On sent assez combien cette scène est froide et mal placée : quand même elle serait bien écrite, elle serait toujours mauvaise par le fond. (V.)

ACTE SECOND.

Cette place publique s'évanouit en un instant pour faire place à un jardin délicieux; et ces grands palais sont changés en autant de vases de marbre blanc, qui portent alternativement, les uns des statues d'où sortent autant de jets d'eau, les autres des myrtes, des jasmins et d'autres arbres de cette nature. De chaque côté se détache un rang d'orangers dans de pareils vases, qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du théâtre, et le séparent ainsi en trois allées, que l'artifice ingénieux de la perspective fait paraître longues de plus de mille pas. C'est là qu'on voit Andromède avec ses nymphes qui cueillent des fleurs, et en composent une guirlande dont cette princesse veut couronner Phinée, pour le récompenser, par cette galanterie, de la bonne nouvelle qu'il lui vient d'apporter.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMÈDE, CHŒUR DE NYMPHES, UN PAGE.

ANDROMÈDE.

Nymphes, notre guirlande est encor mal ornée :
Et devant qu'il soit peu nous reverrons Phinée.
Que de ma propre main j'en voulais couronner
Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.
Toutefois la faveur ne serait pas bien grande;
Et mon cœur après tout vaut bien une guirlande.
Dans l'état où le ciel nous a mis aujourd'hui,
C'est l'unique présent qui soit digne de lui.
Quittez, nymphes, quittez ces peines inutiles;
L'augure déplairait de tant de fleurs stériles;
Il faut à notre hymen des présages plus doux.
Dites-moi cependant laquelle d'entre vous....
Mais il faut me le dire, et sans faire les fines.

AGLANTE.

Quoi, madame?

ANDROMÈDE.

A tes yeux je vois que tu devines [1].
Dis-moi donc d'entre vous laquelle a retenu
En ces lieux jusqu'ici cet illustre inconnu.
Car enfin ce n'est point sans un peu de mystère
Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon père.
Quelque chaîne l'arrête et le force à tarder.
Qu'on ne perde point temps à s'entre-regarder.
Parlez, et d'un seul mot éclaircissez mes doutes.
Aucune ne répond, et vous rougissez toutes!
Quoi! toutes l'aimez-vous? Un si parfait amant
Vous a-t-il su charmer toutes également?
Il n'en faut point rougir, il est digne qu'on l'aime :

[1] Ces puérilités étaient le vice du temps; cela pouvait s'appeler alors de la galanterie : on ne sentait pas l'indécence d'un pareil contraste avec le fond terrible de la pièce. (V.)

Si je n'aimais ailleurs, peut-être que moi-même,
Oui, peut-être, à le voir si bien fait, si bien né,
Il aurait eu mon cœur, s'il n'eût été donné.
Mais j'aime trop Phinée, et le change est un crime.

AGLANTE.

Ce héros vaut beaucoup puisqu'il a votre estime;
Mais il sait ce qu'il vaut, et n'a jusqu'à ce jour
A pas une de nous daigné montrer d'amour.

ANDROMÈDE.

Que dis-tu?

AGLANTE.

Pas fait même une offre de service.

ANDROMÈDE.

Ah! c'est de quoi rougir toutes avec justice;
Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de si beaux yeux ont pu manquer son cœur.

CÉPHALIE.

Où les vôtres, madame, épandent leur lumière,
Cette honte pour nous est assez coutumière.
Les plus vives clartés s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du soleil meurent les autres feux:
Et pour peu qu'on vous voie et qu'on vous considère,
Vous ne nous laissez point de conquêtes à faire.

ANDROMÈDE.

Vous êtes une adroite; achevez, achevez:
C'est peut-être en effet vous qui le captivez;
Car il aime, et j'en vois la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle il semble être à la gêne;
Son visage et sa voix changent à tout propos;
Il hésite, il s'égare au bout de quatre mots;
Ses discours vont sans ordre; et plus je les écoute,
Plus j'entends des soupirs dont j'ignore la route.
Où vont-ils, Céphalie? où vont-ils? répondez.

CÉPHALIE.

C'est à vous d'en juger, vous qui les entendez.

UN PAGE, *chantant sans être vu.*

Qu'elle est lente cette journée!

ANDROMÈDE.

Taisons-nous: cette voix me parle pour Phinée;
Sans doute il n'est pas loin, et veut à son retour
Que des accents si doux m'expliquent son amour.

LE PAGE.

Qu'elle est lente cette journée
Dont la fin me doit rendre heureux [1]!
Chaque moment à mon cœur amoureux
Semble durer plus d'une année.
O ciel! quel est l'heur d'un amant,
Si, quand il en a l'assurance,
Sa juste impatience
Est un nouveau tourment?

[1] Ce page chante là une étrange chanson; mais, fût-elle bonne, page qui vient chanter est bien froid. (V.)

Je dois posséder Andromède:
Juge, Soleil, quel est mon bien!
Vis-tu jamais amour égal au mien?
Vois-tu beauté qui ne lui cède?
Puis donc que la longueur du jour
De mon nouveau mal est la source,
Précipite ta course,
Et tarde ton retour.

Tu luis encore, et ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte;
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté [1].

SCÈNE II.

PHINÉE, ANDROMÈDE, UN PAGE, CHŒUR DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

Ce n'est pas mon dessein, madame, de surprendre,
Puisque avant que d'entrer je me suis fait entendre.

ANDROMÈDE.

Vos vœux pour les cacher n'étaient pas criminels,
Puisqu'ils suivent des dieux les ordres éternels.

PHINÉE.

Que me direz-vous donc de leur galanterie?

ANDROMÈDE.

Que je vais vous payer de votre flatterie.

PHINÉE.

Comment?

ANDROMÈDE.

En vous donnant de semblables témoins,
Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.
Approchez, Liriope, et rendez-lui son change [2];
C'est vous, c'est votre voix que je veux qui me venge.
De grâce, écoutez-la; nous avons écouté,
Et demandons silence après l'avoir prêté.

LIRIOPE *chante.*

Phinée est plus aimé qu'Andromède n'est belle,
Bien qu'ici-bas tout cède à ses attraits;
Comme il n'est point de si doux traits,

[1] L'amour de Phinée, qui va bien obliger le soleil à se cacher et à fuir de honte d'avoir moins de clarté que le visage d'Andromède, est d'un ridicule bien plus fort que celui du poignard de Pirame, qui rougissait d'avoir versé le sang de son maître. On ne sort point d'étonnement de voir jusqu'où l'auteur de *Cinna* s'est égaré et s'est abaissé. (V.)

[2] *Liriope qui rend son change au page* est encore d'une étrange galanterie. (V

Il n'est point de cœur si fidèle.
De mille appas son visage semé
La rend une merveille :
Mais quoiqu'elle soit sans pareille,
Phinée est encore plus aimé.

Bien que le juste ciel fasse voir que sans crime
On la préfère aux nymphes de la mer,
Ce n'est que de savoir aimer
Qu'elle-même veut qu'on l'estime;
Chacun, d'amour pour elle consumé,
D'un cœur lui fait un temple :
Mais quoiqu'elle soit sans exemple,
Phinée est encor plus aimé.

Enfin, si ses beaux yeux passent pour un miracle
C'est un miracle aussi que son amour,
Pour qui Vénus en ce beau jour
A prononcé ce digne oracle :
Le ciel lui-même, en la voyant, charmé,
La juge incomparable;
Mais, quoiqu'il l'ait faite adorable,
Phinée est encor plus aimé.

(Cet air chanté, le page de Phinée et cette nymphe font un dialogue en musique, dont chaque couplet a pour refrain l'oracle que Vénus a prononcé au premier acte en faveur de ces deux amants, chanté par les deux voix unies, et répété par le chœur entier de la musique.)

LE PAGE.
Heureux amant!
LIRIOPE.
Heureuse amante!
LE PAGE.
Ils n'ont qu'une âme.
LIRIOPE.
Ils n'ont tous d'eux qu'un cœur.
LE PAGE.
Joignons nos voix pour chanter leur bonheur.
LIRIOPE.
Joignons nos voix pour bénir leur attente.
LE PAGE ET LIRIOPE.
Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.
CHŒUR.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.
LE PAGE.
Le ciel le veut.
LIRIOPE.
Vénus l'ordonne.
LE PAGE.
L'amour les joint.
LIRIOPE.
L'hymen va les unir.
LE PAGE.
Douce union que chacun doit bénir!
LIRIOPE.
Heureuse amour qu'un tel succès couronne!
LE PAGE ET LIRIOPE.
Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.
CHŒUR.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.
ANDROMÈDE.
Il n'en faut point mentir, leur accord m'a surprise.
PHINÉE.
Madame, c'est ainsi que tout me favorise,
Et que tous vos sujets soupirent en ces lieux
Après l'heureux effet de cet arrêt des dieux,
Que leurs souhaits unis [1]...

SCÈNE III.

PHINÉE, ANDROMÈDE, TIMANTE, UN PAGE, CHŒUR DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

TIMANTE.
Ah, seigneur! ah, madame!
PHINÉE.
Que nous veux-tu, Timante, et qui trouble ton âme?
TIMANTE.
Le pire des malheurs.
PHINÉE.
Le roi serait-il mort?
TIMANTE.
Non, seigneur; mais enfin le triste choix du sort
Vient de tomber.... Hélas! pourrai-je vous le dire?
ANDROMÈDE.
Est-ce sur quelque objet pour qui ton cœur soupire?
TIMANTE.
Soupirer à vos yeux du pire de ses coups,

[1] Voici une de ces choses étranges que j'ai promis de remarquer; ce sont ces scènes de galanterie bourgeoise, aussi éloignées de la dignité de la tragédie que des grâces de l'opéra. c'est cette Andromède qui demande à ses filles d'honneur ! - quelle est amoureuse de Persée : c'est ce page qui chante une chanson insipide; c'est Andromède qui rend sérénade pour sérénade; c'est : *Approchez, Liriope, et rendez-lui son change*, etc. Il semble que tout cela ait été fait pour la noce d'un bourgeois de la rue Thibautodé. Mais que l'on considère que les Français n'avaient aucun modèle dans ce genre; nous n'avons rien de supportable avant Quinault dans le lyrique. (V.)

N'est-ce pas dire assez qu'il est tombé sur vous?

PHINÉE.

Qui te fait nous donner de si vaines alarmes?

TIMANTE.

Si vous n'en croyez pas mes soupirs et mes larmes,
Vous en croirez le roi, qui bientôt à vos yeux
La va livrer lui-même aux ministres des dieux.

PHINÉE.

C'est nous faire, Timante, un conte ridicule;
Et je tiendrais le roi bien simple et bien crédule,
Si plus qu'une déesse il en croyait le sort.

TIMANTE.

Le roi non plus que vous ne l'a pas cru d'abord;
Il a fait par trois fois essayer sa malice,
Et l'a vu par trois fois faire même injustice;
Du vase par trois fois ce beau nom est sorti.

PHINÉE.

Et toutes les trois fois le sort en a menti.
Le ciel a fait pour vous une autre destinée;
Son ordre est immuable, il veut notre hyménée;
Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux;
Et ce n'est pas au sort à démentir les dieux.

ANDROMÈDE.

Assez souvent le ciel par quelque fausse joie
Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie [1];
Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux
Par ce flatteur espoir que j'allais être à vous.
Mais puisque ce n'était qu'une trompeuse attente,
Gardez mon souvenir, et je mourrai contente.

PHINÉE.

Et vous mourrez contente! Et j'ai pu mériter
Qu'avec contentement vous puissiez me quitter!
Détacher sans regret votre âme de la mienne!
Vouloir que je le voie, et que je m'en souvienne!
Et mon fidèle amour qui reçut votre foi
Vous trouve indifférente entre la mort et moi!
Oui, je m'en souviendrai, vous le voulez, madame;
J'accepte le supplice où vous livrez mon âme:
Mais, quelque peu d'amour que vous me fassiez voir,
Le mien n'oublira pas les lois de son devoir.
Je dois malgré le sort, je dois malgré vous-même,
Si vous aimez si mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnaître aux yeux qui m'ont charmé
Que j'étais digne au moins d'être un peu mieux aimé.
Vous l'avoûrez bientôt, et j'aurai cette gloire
Qui dans tout l'avenir suivra notre mémoire,
Que pour se voir quitter avec contentement
Un amant tel que moi n'en est pas moins amant.

ANDROMÈDE.

C'est donc trop peu pour moi que des malheurs si proches,
Si vous ne les croissez par d'injustes reproches!
Vous quitter sans regret! les dieux me sont témoins
Que j'en montrerais plus si je vous aimais moins.
C'est pour vous trop aimer que je parais tout autre;
J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vôtre;
Je retiens mes soupirs de peur de vous fâcher,
Et me montre insensible afin de moins toucher.
Hélas! si vous savez faire voir comme on aime,
Du moins vous voyez mal quand l'amour est extrême;
Oui, Phinée, et je doute, en courant à la mort,
Lequel m'est plus cruel, ou de vous, ou du sort.

PHINÉE.

Hélas! qu'il était grand quand je l'ai cru s'éteindre [1],
Votre amour! et qu'à tort ma flamme osait s'en plaindre!
Princesse, vous pouvez me quitter sans regret;
Vous ne perdez en moi qu'un amant indiscret,
Qu'un amant téméraire, et qui même a l'audace
D'accuser votre amour quand vous lui faites grâce.
Mais pour moi, dont la perte est sans comparaison,
Qui perds en vous perdant et lumière et raison,
Je n'ai que ma douleur qui m'aveugle et me guide;
Dessus toute mon âme elle seule préside;
Elle y règne, et je cède entier à son transport;
Mais je ne cède pas aux caprices du sort.
Que le roi par scrupule à sa rigueur défère,
Qu'une indigne équité le fasse injuste père,
La reine et mon amour sauront bien empêcher
Qu'un choix si criminel ne coûte un sang si cher.
J'ose tout, je puis tout après un tel oracle.

TIMANTE.

La reine est hors d'état d'y joindre aucun obstacle;
Surprise comme vous d'un tel événement,
Elle en a de douleur perdu tout sentiment;
Et sans doute le roi livrera la princesse
Avant qu'on l'ait pu voir sortir de sa faiblesse.

PHINÉE.

Eh bien! mon amour seul saura jusqu'au trépas,
Malgré tous....

ANDROMÈDE.

Le roi vient; ne vous emportez pas.

[1] Le plus grand fruit que l'on puisse recueillir de cette pièce, est d'en comparer les situations et les expressions avec celles de l'*Iphigénie* de Racine. Iphigénie, dans les mêmes circonstances, dit à son amant:

Je meurs, dans cet espoir, satisfaite et tranquille;
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.

C'est là qu'on trouve la perfection du style; c'est là que tous les écrivains, soit en prose, soit en vers, doivent chercher un modèle. *(V.)*

[1] De longs discours, et si peu naturels dans une situation si violente, si affreuse, si inattendue, sont pires que le page qui veut faire enfuir le soleil, et que Liriope qui lui rend son change. (V.)

SCENE IV.

CÉPHÉE, PHINÉE, ANDROMÈDE, PERSÉE, TIMANTE, CHOEUR DE NYMPHES, UN PAGE, SUITE DU ROI ET DE PHINÉE.

CÉPHÉE.

Ma fille, si tu sais les nouvelles funestes
De ce dernier effort des colères célestes,
Si tu sais de ton sort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus cruel du plus beau de nos jours,
Épargne ma douleur, juges-en par sa cause,
Et va sans me forcer à te dire autre chose [1].

ANDROMÈDE.

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on se doit croire heureux;
Et le coup qui surprend un espoir légitime
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.
Mais enfin il est juste, et je le dois bénir;
La cause des malheurs les doit faire finir.
Le ciel, qui se repent sitôt de ses caresses,
Verra plus de constance en moi qu'en ses promesses;
Heureuse, si mes jours un peu précipités
Satisfont à ces dieux pour moi seule irrités,
Si je suis la dernière à leur courroux offerte,
Si le salut public peut naître de ma perte!
Malheureuse pourtant de ce qu'un si grand bien
Vous a déjà coûté d'autre sang que le mien,
Et que je ne suis pas la première et l'unique
Qui rende à votre état la sûreté publique!

PHINÉE.

Quoi! vous vous obstinez encore à me trahir?

ANDROMÈDE.

Je vous plains, je me plains, mais je dois obéir.

PHINÉE.

Honteuse obéissance à qui votre amour cède!

CÉPHÉE.

Obéissance illustre, et digne d'Andromède!
Son nom comblé par là d'un immortel honneur...

PHINÉE.

Je l'empêcherai bien, ce funeste bonheur.
Andromède est à moi, vous me l'avez donnée;
Le ciel pour notre hymen a pris cette journée;
Vénus l'a commandé : qui me la peut ôter?
Le sort auprès des dieux se doit-il écouter?
Ah! si j'en vois ici les infâmes ministres
S'apprêter aux effets de ses ordres sinistres....

CÉPHÉE.

Apprenez que le sort n'agit que sous les dieux,
Et souffrez comme moi le bonheur de ces lieux [1].
Votre perte n'est rien au prix de ma misère;
Vous n'êtes qu'amoureux, Phinée, et je suis père.
Il est d'autres objets dignes de votre foi;
Mais il n'est point ailleurs d'autres filles pour moi.
Songez donc mieux qu'un père à ces affreux ravages
Que partout de ce monstre épandirent les rages;
Et n'en rappelez pas l'épouvantable horreur,
Pour trop croire et trop suivre une aveugle fureur.

PHINÉE.

Que de nouveau ce monstre entré dessus vos terres
Fasse à tous vos sujets d'impitoyables guerres;
Le sang de tout un peuple est trop bien employé
Quand celui de ses rois en peut être payé;
Et je ne connais point d'autre perte publique
Que celle où vous condamne un sort si tyrannique.

CÉPHÉE.

Craignez ces mêmes dieux qui président au sort.

PHINÉE.

Qu'entre eux-mêmes ces dieux se montrent donc d'accord.
Quelle crainte après tout me pourrait y résoudre?
S'ils m'ôtent Andromède, ont-ils quelque autre foudre?
Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moi;
Andromède est mon sort, et mes dieux, et mon roi :
Punissez un impie, et perdez un rebelle;
Satisfaites le sort en m'exposant pour elle;
J'y cours : mais autrement je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux [2]....

(Ici le tonnerre commence à rouler avec un si grand bruit, et accompagné d'éclairs redoublés avec tant de promptitude, que cette feinte donne de l'épouvante aussi bien que de l'admiration, tant elle approche du naturel. On voit cependant descendre Éole avec huit vents, dont quatre sont à ses deux côtés, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le même nuage que lui, et les deux plus éloignés sont comme volant en l'air tout contre ce même nuage. Les quatre autres paraissent deux à deux au milieu de l'air sur les ailes du théâtre, deux à la main gauche et deux à la droite; ce qui n'empêche pas Phinée de continuer ses blasphèmes.)

[1] Cela est encore plus mauvais que tout ce que nous avons vu. Les inepties du page et de Liriope sont sans conséquence; mais un père qui sacrifie froidement sa fille, *sans lui dire autre chose*, joint l'atrocité au ridicule. (V.)

[1] Ce Céphée est ici plus insupportable que jamais; il sacrifie sa fille de trop bon cœur. (V.)

[2] Il s'agit bien ici de *beaux yeux*, et d'*uniques rois*, et d'*uniques dieux*. Voyez comme Achille parle dans *Iphigénie*. Cette scène a encore beaucoup de conformité avec l'*Iphigénie* de Racine. Andromède dit :

> Seigneur, je vous l'avoue; il est bien douloureux
> De tout perdre au moment que l'on croit être heureux

Iphigénie s'exprime ainsi :

> J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
> Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
> Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
> Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
> Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

Jamais un sentiment naturel et touchant ne fut plus éloigné de l'emphase tragique, ni exprimé avec une élégance plus n…

SCÈNE V.

ÆOLE, HUIT VENTS, CÉPHÉE, PERSÉE, PHINÉE, ANDROMÈDE, CHŒUR DE NYMPHES, SUITE DU ROI ET DE PHINÉE.

CÉPHÉE.

Arrêtez ; ce nuage enferme une tempête
Qui peut-être déjà menace votre tête.
N'irritez plus les dieux déjà trop irrités.

PHINÉE.

Qu'il crève, ce nuage, et que ces déités....

CÉPHÉE.

Ne les irritez plus, vous dis-je, et prenez garde....

PHINÉE.

A les trop irriter qu'est-ce que je hasarde?
Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe sur moi leur foudre, s'il m'est dû;
Mais s'il est quelque main assez lâche et traîtresse
Pour suivre leur caprice et saisir ma princesse,
Seigneur, encore un coup, je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux....

ÆOLE, *au milieu de l'air.*

Téméraire mortel, n'en dis pas davantage;
Tu n'obliges que trop les dieux à te haïr :
Quoi que pense attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de se faire obéir.
Connais-moi, pour ton infortune;
Je suis Æole, roi des vents.
Partez, mes orageux suivants,
Faites ce qu'ordonne Neptune.

(Ce commandement d'Æole produit un spectacle étrange et merveilleux tout ensemble. Les deux vents qui étaient à ses côtés suspendus en l'air s'envolent, l'un à gauche et l'autre à droit [1] : deux autres remontent avec lui dans le ciel sur le même nuage qui les vient d'apporter; deux autres, qui étaient à sa main gauche sur les ailes du théâtre, s'avancent au milieu de l'air, où, ayant fait un tour, ainsi que deux tourbillons, ils passent au côté droit du théâtre, d'où les deux derniers fondent sur Andromède, et, l'ayant saisie chacun par un bras, ils l'enlèvent de l'autre côté jusque dans les nues.)

ANDROMÈDE.

O ciel!

CÉPHÉE.

Ils l'ont saisie, et l'enlèvent en l'air.

PHINÉE.

Ah! ne présumez pas ainsi me la voler;
Je vous suivrai partout malgré votre surprise.

ble et plus simple; jamais on n'a mis plus de charme dans la véritable éloquence. (V.)

[1] On écrivait alors indifféremment *à droit* ou *à droite;* la langue n'était pas encore fixée.

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, PERSÉE, SUITE DU ROI.

PERSÉE.

Seigneur, un tel péril ne veut point de remise;
Mais espérez encor, je vole à son secours,
Et vais forcer le sort à prendre un autre cours [1].

CÉPHÉE.

Vingt amants pour Nérée en firent l'entreprise;
Mais il n'est point d'effort que ce monstre ne brise.
Tous voulurent sauver ses attraits adorés,
Tous furent avec elle à l'instant dévorés.

PERSÉE.

Le ciel aime Andromède, il veut son hyménée,
Seigneur; et si les vents l'arrachent à Phinée,
Ce n'est que pour la rendre à quelque illustre époux
Qui soit plus digne d'elle, et plus digne de vous;
A quelque autre par là les dieux l'ont réservée.
Vous saurez qui je suis quand je l'aurai sauvée.
Adieu. Par des chemins aux hommes inconnus
Je vais mettre en effet l'oracle de Vénus.
Le temps nous est trop cher pour le perdre en paroles.

CÉPHÉE.

Moi, qui ne puis former d'espérances frivoles,
Pour ne voir point courir ce grand cœur au trépas,
Je vais faire des vœux qu'on n'écoutera pas.

ACTE TROISIÈME.

Il se fait ici une si étrange métamorphose, qu'il semble qu'avant de sortir de ce jardin Persée ait découvert cette monstrueuse tête de Méduse qu'il porte partout sous son bouclier. Les myrtes et les jasmins qui le composaient sont devenus des rochers affreux, dont les masses inégalement escarpées et bossues suivent si parfaitement le caprice de la nature, qu'il semble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainsi des deux côtés du théâtre : c'est en quoi l'artifice de l'ouvrier est merveilleux, et se fait voir d'autant plus, qu'il prend soin de se cacher. Les vagues s'emparent de toute la scène, à la réserve de cinq ou six pieds qu'elles laissent pour leur servir de rivage; elles sont dans une agitation continuelle, et composent comme un golfe enfermé entre ces deux rangs de falaises : on ne voit l'embouchure se dégorger dans la pleine mer, qui paraît si vaste et d'une si grande étendue, qu'on jurerait que les vaisseaux qui flottent près de l'horizon, dont la vue est bornée, sont éloignés de plus de six lieues de ceux qui les considèrent. Il n'y a personne qui ne juge que cet horrible spectacle est le funeste appareil de l'injustice des dieux et du supplice

[1] Persée, qui *va forcer le sort à prendre un autre cours,* n'est pas le Persée de Quinault. (V.)

d'Andromède; aussi la voit-on au haut des nues, d'où les deux vents qui l'ont enlevée l'apportent avec impétuosité et l'attachent au pied d'un de ces rochers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMÈDE, *au pied d'un rocher;* DEUX VENTS *qui l'y attachent*, TIMANTE, CHŒUR DE PEUPLE *sur le rivage.*

TIMANTE.

Allons voir, chers amis, ce qu'elle est devenue,
La princesse, et mourir, s'il se peut, à sa vue.

CHŒUR.

La voilà que ces vents achèvent d'attacher,
En infâmes bourreaux, à ce fatal rocher.

TIMANTE.

Oui, c'est elle sans doute. Ah! l'indigne spectacle!

CHŒUR.

Si le ciel n'est injuste, il lui doit un miracle.
(*Les vents s'envolent.*)

TIMANTE.

Il en fera voir un, s'il en croit nos désirs.

ANDROMÈDE.

O dieux!

TIMANTE.

Avec respect écoutons ses soupirs;
Et puissent les accents de ses premières plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes!

ANDROMÈDE.

Affreuse image du trépas
Qu'un triste honneur m'avait fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas,
Que l'on vous conçoit mal quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement[1]!
Qu'on vous méprise alors! qu'on vous brave aisément!
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage
Lorsqu'on touche au dernier moment!
Ici seule, et de toutes parts
A mon destin abandonnée;
Ici que je n'ai plus ni parents, ni Phinée,
Sur qui détourner mes regards;
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare.
Il n'a qu'elle à considérer;
Et, quoi que de ce monstre il s'ose figurer,
Ma constance qui s'y prépare
Le trouve d'autant plus barbare
Qu'il diffère à me dévorer.

Étrange effet de mes malheurs!
Mon âme traînante, abattue,
N'a qu'un moment à vivre, et ce moment me tue
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moi mille mortelles feintes,
Cependant que la mort me fuit;
Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre bruit;
Et mes espérances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes
Que du monstre qui les produit.

Qu'il tarde à suivre mes désirs!
Et que sa cruelle paresse
A ce cœur dont ma flamme est encor la maîtresse
Goûte d'amers et longs soupirs!
O toi, dont jusqu'ici la douceur m'a suivie,
Va-t'en, souvenir indiscret;
Et, cessant de me faire un entretien secret
De ce prince qui m'a servie,
Laisse-moi sortir de la vie
Avec un peu moins de regret.

C'est assez que tout l'univers
Conspire à faire mes supplices;
Ne les redouble point, toi qui fus mes délices,
En me montrant ce que je perds;
Laisse-moi....

SCÈNE II.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, TIMANTE, CHŒUR DE PEUPLE.

CASSIOPE.

Me voici, qui seule ai fait le crime;
Me voici, justes dieux, prenez votre victime;
S'il est quelque justice encore parmi vous,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû votre courroux.
Punir les innocents, et laisser les coupables,
Inhumains! est-ce en être, est-ce en être capables?
A moi tout le supplice, à moi tout le forfait.
Que faites-vous, cruels? qu'avez-vous presque fait?
Andromède est ici votre plus rare ouvrage;
Andromède est ici votre plus digne image;
Elle rassemble en soi vos attraits divisés:
On vous connaîtra moins si vous la détruisez.
Ah! je découvre enfin d'où provient tant de haine.
Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine;
Si vous la laissiez vivre, envieux tout-puissants,
Elle aurait plus que vous et d'autels et d'encens;

[1] On doit remarquer un défaut que Corneille n'a pu éviter dans aucune de ses pièces de théâtre; c'est de faire parler le poëte à la place du personnage; c'est de mettre en froids raisonnements, en maximes générales, ce qui doit être en sentiment; défaut dans lequel Racine n'est jamais tombé. (V.)

Chacun préférerait le portrait au modèle,
Et bientôt l'univers n'adorerait plus qu'elle [1].

ANDROMÈDE.

En l'état où je suis le sort m'est-il trop doux,
Si vous ne me donnez de quoi craindre pour vous?
Faut-il encore ce comble à des malheurs extrêmes?
Qu'espérez vous, madame, à force de blasphèmes?

CASSIOPE.

Attirer et leur monstre et leur foudre sur moi :
Mais je ne les irrite, hélas! que contre toi;
Sur ton sang innocent retombent tous mes crimes;
Seule tu leur tiens lieu de mille autres victimes;
Et pour punir ta mère ils n'ont, ces cruels dieux,
Ni monstre dans la mer, ni foudre dans les cieux.
Aussi savent-ils bien que se prendre à ta vie,
C'est percer de mon cœur la plus tendre partie;
Que je souffre bien plus en te voyant périr,
Et qu'ils me feraient grâce en me faisant mourir.
Ma fille, c'est donc là cet heureux hyménée [2],
Cette illustre union par Vénus ordonnée
Qu'avecque tant de pompe il fallait préparer,
Et que ces mêmes dieux devaient tant honorer!
Ce que nos yeux ont vu n'était-ce donc qu'un songe,
Déesse? ou ne viens-tu que pour dire un mensonge?
Nous aurais-tu parlé sans l'aveu du Destin?
Est-ce ainsi qu'à nos maux le ciel trouve une fin?
Est-ce ainsi qu'Andromède en reçoit les caresses?
Si contre elle l'envie émeut quelques déesses,
L'amour en sa faveur n'arme-t-il point de dieux?
Sont-ils tous devenus, ou sans cœur, ou sans yeux?
Le maître souverain de toute la nature
Pour de moindres beautés a changé de figure;
Neptune a soupiré pour de moindres appas;
Elle en montre à Phébus que Daphné n'avait pas;
Et l'Amour en Psyché voyait bien moins de charmes,
Quand pour elle il daigna se blesser de ses armes.
Qui dérobe à tes yeux le droit de tout charmer,
Ma fille? au vif éclat qu'ils sèment dans la mer,
Les tritons amoureux, malgré leurs néréides,
Devraient déjà sortir de leurs grottes humides,
Aux fureurs de leur monstre à l'envi s'opposer,
Contre ce même écueil eux-mêmes l'écraser,
Et de ses os brisés, de sa rage étouffée,
Au pied de ton rocher t'élever un trophée.

ANDROMÈDE, *voyant venir le monstre de loin.*

Renouveler le crime, est-ce pour les fléchir?
Vous hâtez mon supplice au lieu de m'affranchir.
Vous appelez le monstre. Ah! du moins à sa vue
Quittez la vanité qui m'a déjà perdue.
Il n'est mortel ni dieu qui m'ose secourir.
Il vient; consolez-vous, et me laissez mourir.

CASSIOPE.

Je le vois, c'en est fait. Parais du moins, Phinée,
Pour sauver la beauté qui t'était destinée;
Parais. Il en est temps, viens en dépit des dieux
Sauver ton Andromède, ou périr à ses yeux;
L'amour te le commande, et l'honneur t'en convie;
Peux-tu, si tu la perds, aimer encor la vie?

ANDROMÈDE.

Il n'a manque d'amour, ni manque de valeur;
Mais sans doute, madame, il est mort de douleur :
Et comme il a du cœur et sait que je l'adore,
Il périrait ici, s'il respirait encore.

CASSIOPE.

Dis plutôt que l'ingrat n'ose te mériter.
Toi donc, qui plus que lui t'osais tantôt vanter,
Viens, amant inconnu, dont la haute origine,
Si nous t'en voulons croire, est royale ou divine;
Viens en donner la preuve, et, par un prompt secours,
Fais-nous voir quelle foi l'on doit à tes discours;
Supplante ton rival par une illustre audace;
Viens à droit de conquête en occuper la place :
Andromède est à toi si tu l'oses gagner.
Quoi! lâches, le péril vous la fait dédaigner!
Il éteint en tous deux ces flammes sans secondes!
Allons, mon désespoir, jusqu'au milieu des ondes
Faire servir l'effort de nos bras impuissants
D'exemple et de reproche à leurs feux languissants;
Faisons ce que tous deux devraient faire avec joie;
Détournons sa fureur dessus une autre proie :
Heureuse si mon sang la pouvait assouvir!
Allons. Mais qui m'arrête? Ah! c'est mal me servir.
(*On voit ici Persée descendre du haut des nues.*)

SCÈNE III.

ANDROMÈDE, *attachée au rocher;* PERSÉE, *en l'air, sur le cheval Pégase;* CASSIOPE, TIMANTE ET LE CHŒUR, *sur le rivage.*

TIMANTE, *montrant Persée à Cassiope, et l'empêchant de se jeter en la mer.*

Courez-vous à la mort quand on vole à votre aide?
Voyez par quels chemins on secourt Andromède;
Quel héros, ou quel dieu sur ce cheval ailé....

[1] Voilà encore un des grands défauts de Corneille; il cherche des pensées, des traits d'esprit, et, qui pis est, d'un esprit faux, quand il ne faut exprimer que la douleur. Cassiope découvre d'où provient tant de haine; c'est de jalousie : et Clytemnestre, dans *Iphigénie*, ne s'exprime pas ainsi. Mais, malgré ce défaut, il y a des moments de chaleur dans le discours de Cassiope; on remarquera seulement qu'Andromède, enchaînée sur un rocher, et sur le point d'être dévorée, n'est pas en état de faire la conversation. (V.)

[2] On retrouve le même mouvement, et presque la même pensée dans ces vers de Racine :

Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice!
Iphigénie, acte IV, sc. IV.

CASSIOPE.

Ah! c'est cet inconnu par mes cris appelé,
C'est lui-même, seigneur, que mon âme étonnée....

PERSÉE, *en l'air, sur le Pégase.*

Reine, voyez par là si je vaux bien Phinée,
Si j'étais moins que lui digne de votre choix,
Et si le sang des dieux cède à celui des rois.

CASSIOPE.

Rien n'égale, seigneur, un amour si fidèle;
Combattez donc pour vous en combattant pour elle:
Vous ne trouverez point de sentiments ingrats.

PERSÉE, *à Andromède.*

Adorable princesse, avouez-en mon bras.

CHŒUR DE MUSIQUE, *cependant que Persée combat le monstre.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
Et jamais amant ni guerrier
Ne vit ceindre sa tête
D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

UNE VOIX *seule.*

Andromède est le prix qui suit votre victoire:
Combattez, combattez;
Et vos plaisirs et votre gloire
Rendront jaloux les dieux dont vous sortez.

LE CHŒUR *répète.*

Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
Et jamais amant ni guerrier
Ne vit ceindre sa tête
D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

TIMANTE, *à la reine.*

Voyez de quel effet notre attente et suivie,
Madame; elle est sauvée, et le monstre est sans vie.

PERSÉE, *ayant tué le monstre.*

Rendez grâces au dieu qui m'en a fait vainqueur.

CASSIOPE.

O ciel! que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur!
L'oracle de Vénus enfin s'est fait entendre:
Voilà ce dernier choix qui nous devait tout rendre;
Et vous êtes, seigneur, l'incomparable époux
Par qui le sang des dieux se doit joindre avec nous.
Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée;
C'est à ce grand héros que le sort t'a donnée;
C'est pour lui que le ciel te destine aujourd'hui;
Il est digne de toi, rends-toi digne de lui.

PERSÉE.

Il faut la mériter par mille autres services;
Un peu d'espoir suffit pour de tels sacrifices.
Princesse, cependant quittez ces tristes lieux,
Pour rendre à votre cour tout l'éclat de vos yeux.
Ces vents, ces mêmes vents qui vous ont enlevée,
Vont rendre de tout point ma victoire achevée:
L'ordre que leur prescrit mon père Jupiter
Jusqu'en votre palais les force à vous porter,
Les force à vous remettre où tantôt leur surprise....

ANDROMÈDE.

D'une frayeur mortelle à peine encore remise,
Pardonnez, grand héros, si mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucune remercîment.

PERSÉE.

Venez, tyrans des mers, réparer votre crime,
Venez restituer cette illustre victime;
Méritez votre grâce, impétueux mutins,
Par votre obéissance au maître des destins.

(Les vents obéissent aussitôt à ce commandement de Persée; et on les voit en un moment détacher cette princesse, et la reporter par-dessus les flots jusqu'aux lieux d'où ils l'avaient apportée au commencement de cet acte. En même temps Persée revole en haut sur son cheval ailé; et, après avoir fait un caracol [1] admirable au milieu de l'air, il tire du même côté qu'on a vu disparaître la princesse: tandis qu'il vole, tout le rivage retentit de cris de joie et de chants de victoire.)

CASSIOPE, *voyant Persée revoler en haut après sa victoire.*

Peuple, qu'à pleine voix l'allégresse publique
Après un tel miracle en triomphe s'explique,
Et fasse retentir sur ce rivage heureux
L'immortelle valeur d'un bras si généreux.

CHŒUR.

Le monstre est mort, crions victoire,
Victoire tous, victoire à pleine voix;
Que nos campagnes et nos bois
Ne résonnent que de sa gloire.
Princesse, elle vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul était digne de vous.

Vous êtes sa digne conquête.
Victoire tous, victoire à son amour!
C'est lui qui nous rend ce beau jour,
C'est lui qui calme la tempête:
Et c'est lui qui vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul était digne de vous.

CASSIOPE, *après que Persée est disparu.*

Dieux! j'étais sur ces bords immobile de joie!
Allons voir où ces vents ont reporté leur proie,
Embrasser ce vainqueur, et demander au roi
L'effet du juste espoir qu'il a reçu de moi.

SCÈNE IV.

CYMODOCE, ÉPHYRE, CYDIPPE.

(*Ces trois néréides s'élèvent du milieu des flots.*)

CYMODOCE.

Ainsi notre colère est de tout point bravée!

[1] Le genre et l'orthographe du mot *caracol* ont changé depuis; on écrirait aujourd'hui *une caracole*.

Ainsi notre victime à nos yeux enlevée
Va croître les douceurs de ses contentements
Par le juste mépris de nos ressentiments.

ÉPHYRE.

Toute notre fureur, toute notre vengeance
Semble avec son destin être d'intelligence,
N'agir qu'en sa faveur ; et ses plus rudes coups
Ne font que lui donner un plus illustre époux.

CYDIPPE.

Le sort, qui jusqu'ici nous a donné le change,
Immole à ses beautés le monstre qui nous venge ;
Du même sacrifice, et dans le même lieu,
De victime qu'elle est, elle devient le dieu.
Cessons dorénavant, cessons d'être immortelles,
Puisque les immortels trahissent nos querelles,
Qu'une beauté commune est plus chère à leurs yeux :
Car son libérateur est sans doute un des dieux.
Autre qu'un dieu n'eût pu nous ôter cette proie ;
Autre qu'un dieu n'eût pu prendre une telle voie ;
Et ce cheval ailé fût péri mille fois
Avant que de voler sous un indigne poids.

CYMODOCE.

Oui, c'est sans doute un dieu qui vient de la défendre.
Mais il n'est pas, mes sœurs, encor temps de nous ren- [dre ;
Et puisqu'un dieu pour elle ose nous outrager,
Il faut trouver aussi des dieux à nous venger.
Du sang de notre monstre encore toutes teintes,
Au palais de Neptune allons porter nos plaintes,
Lui demander raison de l'immortel affront
Qu'une telle défaite imprime à notre front.

CYDIPPE.

Je crois qu'il nous prévient ; les ondes en bouillonnent ;
Les conques des tritons dans ces rochers résonnent ;
C'est lui-même, parlons.

SCÈNE V.

NEPTUNE, LES TROIS NÉRÉIDES.

NEPTUNE, *dans son char formé d'une grande conque de nacre, et tiré par deux chevaux marins.*

Je sais vos déplaisirs,
Mes filles ; et je viens au bruit de vos soupirs,
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colère.
C'est moi que tyrannise un superbe de frère,
Qui dans mon propre État m'osant faire la loi,
M'envoie un de ses fils pour triompher de moi.
Qu'il règne dans le ciel, qu'il règne sur la terre ;
Qu'il gouverne à son gré l'éclat de son tonnerre ;
Que même du Destin il soit indépendant ;
Mais qu'il me laisse à moi gouverner mon trident.
C'est bien assez pour lui d'un si grand avantage,
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Après cet attentat sur l'empire des mers,
Même honte à leur tour menace les enfers ;
Aussi leur souverain prendra notre querelle :
Je vais l'intéresser avec Junon pour elle ;
Et tous trois, assemblant notre pouvoir en un,
Nous saurons bien dompter notre tyran commun.
Adieu. Consolez-vous, nymphes trop outragées ;
Je périrai moi-même, ou vous serez vengées :
Et j'ai su du Destin, qui se ligue avec nous,
Qu'Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux.

(*Il fond au milieu de la mer.*)

CYMODOCE.

Après le doux espoir d'une telle promesse
Reprenons, chères sœurs, une entière allégresse.

(*Les néréides se plongent aussi dans la mer.*)

ACTE QUATRIÈME.

Les vagues fondent sous le théâtre ; et ces hideuses masses de pierres dont elles battaient le pied font place à la magnificence d'un palais royal. On ne le voit pas tout entier, on n'en voit que le vestibule, ou plutôt la grande salle, qui doit servir aux noces de Persée et d'Andromède. Deux rangs de colonnes de chaque côté, l'un de rondes, et l'autre de quarrées, en font les ornements : elles sont enrichies de statues de marbre blanc d'une grandeur naturelle, et leurs bases, corniches, amortissements, étalent tout ce que peut la justesse de l'architecture. Le frontispice suit le même ordre ; et, par trois portes dont il est percé, il fait voir trois allées de cyprès où l'œil s'enfonce à perte de vue [1].

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDROMÈDE, PERSÉE, CHŒUR DE NYMPHES, SUITE DE PERSÉE.

PERSÉE.

Que me permettez-vous, madame, d'espérer ?
Mon amour jusqu'à vous a-t-il lieu d'aspirer ?
Et puis-je, en cette illustre et charmante journée,
Prétendre jusqu'au cœur que possédait Phinée ?

ANDROMÈDE.

Laissez-moi l'oublier, puisqu'on me donne à vous ;
Et s'il l'a possédé n'en soyez point jaloux.
Le choix du roi l'y mit, le choix du roi l'en chasse ;

[1] Après ces derniers mots, on lit dans la première édition : « Persée paraît le premier dans cette salle conduisant Andromède à son appartement, après l'avoir obtenue du roi et de la reine ; et, comme si leur volonté ne suffisait pas, il tâche encore de l'obtenir d'elle-même par les respects qu'il lui rend, et les submissions extraordinaires qu'il lui fait. »

Ce même choix du roi vous y donne sa place ;
N'exigez rien de plus : je ne sais point haïr ;
Je ne sais point aimer, mais je sais obéir :
Je sais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne,
Il suit aveuglément la main qui vous le donne ;
De sorte, grand héros, qu'après le choix du roi,
Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moi.

PERSÉE.

Que je puisse abuser ainsi de sa puissance !
Hasarder vos plaisirs sur votre obéissance !
Et de libérateur de vos rares beautés
M'élever en tyran dessus vos volontés !
Princesse, mon bonheur vous aurait mal servie,
S'il vous faisait esclave en vous rendant la vie ;
Et s'il n'avait sauvé des jours si précieux
Que pour les attacher sous un joug odieux.
C'est aux courages bas, c'est aux amants vulgaires,
A faire agir pour eux l'autorité des pères.
Souffrez à mon amour des chemins différents.
J'ai vu parler pour moi les dieux et vos parents ;
Je sens que mon espoir s'enfle de leur suffrage ;
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage
Que de pouvoir ici faire hommage à vos yeux
Du choix de vos parents, et du vouloir des dieux.
Ils vous donnent à moi, je vous rends à vous-même ;
Et comme enfin c'est vous et non pas moi que j'aime,
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.
Je garde cet espoir, et hasarde le reste,
Et, me soit votre choix ou propice ou funeste,
Je bénirai l'arrêt qu'en feront vos désirs,
Si ma mort vous épargne un peu de déplaisirs.
Remplissez mon espoir ou trompez mon attente,
Je mourrai sans regret, si vous vivez contente ;
Et mon trépas n'aura que d'aimables moments,
S'il vous ôte un obstacle à vos contentements.

ANDROMÈDE.

C'est trop d'être vainqueur dans la même journée
Et de ma retenue et de ma destinée.
Après que par le roi vos vœux sont exaucés,
Vous parler d'obéir c'était vous dire assez :
Mais vous voulez douter, afin que je m'explique,
Et que votre victoire en devienne publique.
Sachez donc....

PERSÉE.

Non, madame : où j'ai tant d'intérêt,
Ce n'est pas devant moi qu'il faut faire l'arrêt.
L'excès de vos bontés pourrait en ma présence
Faire à vos sentiments un peu de violence ;
Ce bras vainqueur du monstre, et qui vous rend le jour,
Pourrait en ma faveur séduire votre amour ;
La pitié de mes maux pourrait même surprendre
Ce cœur trop généreux pour s'en vouloir défendre ;
Et le moyen qu'un cœur ou séduit ou surpris
Fût juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris?
De tout ce que j'ai fait ne voyez que ma flamme ;
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que votre âme ;
Ne me répondez point, et consultez-la bien ;
Faites votre bonheur sans aucun soin du mien :
Je lui voudrais du mal s'il retranchait du vôtre,
S'il vous pouvait coûter un soupir pour quelque autre,
Et si, quittant pour moi quelques destins meilleurs,
Votre devoir laissait votre tendresse ailleurs.
Je vous le dis encor dans ma plus douce attente,
Je mourrai trop content, si vous vivez contente,
Et si, l'heur de ma vie ayant sauvé vos jours,
La gloire de ma mort assure vos amours.
Adieu. Je vais attendre ou triomphe ou supplice,
L'un comme effet de grâce, et l'autre de justice.

ANDROMÈDE.

A ces profonds respects qu'ici vous me rendez
Je ne réplique point, vous me le défendez ;
Mais, quoique votre amour me condamne au silence,
Je vous dirai, seigneur, malgré votre défense,
Qu'un héros tel que vous ne saurait ignorer
Qu'ayant tout mérité l'on doit tout espérer.

SCÈNE II.

ANDROMÈDE, CHŒUR DE NYMPHES.

ANDROMÈDE.

Nymphes, l'auriez-vous cru qu'en moins d'une journée
J'aimasse de la sorte un autre que Phinée ?
Le roi l'a commandé, mais de mon sentiment
Je m'offrais en secret à son commandement.
Ma flamme impatiente invoquait sa puissance,
Et courait au-devant de mon obéissance.
Je fais plus ; au seul nom de mon premier vainqueur,
L'amour à la colère abandonne mon cœur ;
Et ce captif rebelle, ayant brisé sa chaîne,
Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.
Que direz-vous d'un change et si prompt et si grand,
Qui dans ce même cœur moi-même me surprend ?

AGLANTE.

Que pour faire un bonheur promis par tant d'oracles
Cette grande journée est celle des miracles,
Et qu'il n'est pas aux dieux besoin de plus d'effort
A changer votre cœur qu'à changer votre sort.
Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos âmes
Éteint comme il leur plaît et rallume nos flammes,
Et verse dans nos cœurs, pour se faire obéir,
Des principes secrets d'aimer et de haïr.
Nous en voyons au vôtre en cette haute estime
Que vous nous témoigniez pour ce bras magnanime :
Au défaut de l'amour que Phinée emportait,
Il lui donnait dès lors tout ce qui lui restait ;
Dès lors ces mêmes dieux, dont l'ordre s'exécute,

Le penchaient du côté qu'ils préparaient sa chute;
Et cette haute estime attendant ce beau jour
N'était qu'un beau degré pour monter à l'amour.

CÉPHALIE.

Un digne amour succède à cette haute estime :
Si je puis toutefois vous le dire sans crime,
C'est hasarder beaucoup que croire entièrement
L'impétuosité d'un si prompt changement. [charmes,
Comme pour vous Phinée eut toujours quelques
Peut-être il ne lui faut qu'un soupir et deux larmes [1]
Pour dissiper un peu de cette avidité
Qui d'un si gros torrent suit la rapidité.
Deux amants que sépare une légère offense
Rentrent d'un seul coup d'œil en pleine intelligence.
Vous reverrez en lui ce qui le fit aimer,
Les mêmes qualités qu'il vous plut estimer....

ANDROMÈDE.

Et j'y verrai de plus cette âme lâche et basse
Jusqu'à m'abandonner à toute ma disgrâce;
Cet ingrat trop aimé qui n'osa me sauver,
Qui, me voyant périr, voulut se conserver,
Et crut s'être acquitté devant ce que nous sommes,
En querellant les dieux et menaçant les hommes.
S'il eût.... Mais le voici; voyons si ses discours
Rompront de ce torrent ou grossiront le cours.

SCÈNE III.

ANDROMÈDE, PHINÉE, AMMON, CHŒUR DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire [2],
Madame, mon amour, jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un change honteux, de l'arrêt de ma mort.
Je ne suis point surpris que le roi, que la reine,
Suivent les mouvements d'une faiblesse humaine;
Tout ce qui me surprend, ce sont vos volontés.
On vous donne à Persée, et vous y consentez!
Et toute votre foi demeure sans défense
Alors que de mon bien on fait sa récompense!

ANDROMÈDE.

Oui, j'y consens, Phinée, et j'y dois consentir;
Et quel que soit ce bien qu'il a su garantir,
Sans vous faire injustice on en fait son salaire,
Quand il a fait pour moi ce que vous deviez faire.
De quel front osez-vous me nommer votre bien,
Vous qu'on a vu tantôt n'y prétendre plus rien?
Quoi! vous consentirez qu'un monstre me dévore,
Et ce monstre étant mort je suis à vous encore!
Quand je sors de péril vous revenez à moi!
Vous avez de l'amour, et je vous dois ma foi!
C'était de sa fureur qu'il me fallait défendre,
Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre :
Ce demi-dieu n'a fait, quoi que vous prétendiez,
Que m'arracher au monstre à qui vous me cédiez.
Quittez donc cette vaine et téméraire idée;
Ne me demandez plus quand vous m'avez cédée.
Ce doit être pour vous même chose aujourd'hui,
Ou de me voir au monstre, ou de me voir à lui.

PHINÉE.

Qu'ai-je oublié pour vous de ce que j'ai pu faire?
N'ai-je pas des dieux même attiré la colère?
Lorsque je vis Æole armé pour m'en punir,
Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir?
N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,
Ses ministres ailés, pour me jeter par terre?
Et voyant mes efforts avorter sans effets,
Quels pleurs n'ai-je versés, et quels vœux n'ai-je faits?

ANDROMÈDE.

Vous avez donc pour moi daigné verser des larmes,
Lorsque pour me défendre un autre a pris les armes!
Et dedans mon péril vos sentiments ingrats
S'amusaient à des vœux quand il fallait des bras!

PHINÉE.

Que pouvais-je de plus, ayant vu pour Nérée
De vingt amants armés la troupe dévorée?
Devais-je encor promettre un succès à ma main,
Qu'on voyait au-dessus de tout l'effort humain?
Devais-je me flatter de l'espoir d'un miracle?

ANDROMÈDE.

Vous deviez l'espérer sur la foi d'un oracle [1] :
Le ciel l'avait promis par un arrêt si doux!
Il l'a fait par un autre, et l'aurait fait par vous.
Mais quand vous auriez cru votre perte assurée,
Du moins ces vingt amants dévorés pour Nérée
Vous laissaient un exemple et noble et glorieux,
Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.
Ils voyaient de leur mort la même certitude;
Mais avec plus d'amour et moins d'ingratitude,
Tous voulurent mourir pour leur objet mourant.
Que leur amour du vôtre était bien différent!
L'effort de leur courage a produit vos alarmes,
Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes;
Et, quoique plus heureuse en un semblable sort,
Je vois d'un œil jaloux la gloire de sa mort.
Elle avait vingt amants qui voulurent la suivre,

[1] C'est là un des plus étranges vers qu'on ait jamais faits en quelque genre que ce puisse être; mais ce n'est qu'un vers aisé à corriger, au lieu que les froids et inutiles discours d'Andromède et du chœur des nymphes ne peuvent être embellis. (V.)

[2] Le rôle de Phinée devient ridicule quand il fait des reproches à la princesse de ce qu'on la donne à celui qui l'a sauvée; il ne tenait qu'à lui de se mettre dans une barque, et d'aller combattre le monstre. Ce personnage est trop avili. (V.)

[1] Ces contestations sont bien froides. (V.)

Et je n'en avais qu'un, qui m'a voulu survivre.
Encor ces vingt amants qui vous ont alarmé
N'étaient pas tous aimés, et vous étiez aimé :
Ils n'avaient la plupart qu'une faible espérance,
Et vous aviez, Phinée, une entière assurance;
Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foi;
N'était-ce point assez pour mourir avec moi?
Pouviez-vous?

PHINÉE.

Ah! de grâce, imputez-moi, madame,
Les crimes les plus noirs dont soit capable une âme;
Mais ne soupçonnez point ce malheureux amant
De vous pouvoir jamais survivre un seul moment.
J'épargnais à mes yeux un funeste spectacle,
Où mes bras impuissants n'avaient pu mettre obstacle,
Et tenais ma main prête à servir ma douleur
Au moindre et premier bruit qu'eût fait votre malheur.

ANDROMÈDE.

Et vos respects trouvaient une digne matière
A me laisser l'honneur de périr la première [1]!
Ah! c'était à mes yeux qu'il fallait y courir,
Si vous aviez pour moi cette ardeur de mourir.
Vous ne me deviez pas envier cette joie
De voir offrir au monstre une première proie;
Vous m'auriez de la mort adouci les horreurs;
Vous m'auriez fait du monstre adorer les fureurs;
Et lui voyant ouvrir ce gouffre épouvantable,
Je l'aurais regardé comme un port favorable,
Comme un vivant sépulcre où mon cœur amoureux
Eût brûlé de rejoindre un amant généreux.
J'aurais désavoué la valeur de Persée;
En me sauvant la vie il m'aurait offensée;
Et de ce même bras qu'il m'aurait conservé
Je vous immolerais ce qu'il m'aurait sauvé.
Ma mort aurait déjà couronné votre perte,
Et la bonté du ciel ne l'aurait pas soufferte;
C'est à votre refus que les dieux ont remis
En de plus dignes mains ce qu'ils m'avaient promis.
Mon cœur eût mieux aimé le tenir de la vôtre;
Mais je vis par un autre, et vivrai pour un autre.
Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,
Puisque sur ce rocher j'étais morte pour vous :
Qui pouvait le souffrir peut me voir sans envie
Vivre pour un héros de qui je tiens la vie;
Et quand l'amour encor me parlerait pour lui,
Je ne puis disposer des conquêtes d'autrui.
Adieu.

SCÈNE IV.

PHINÉE, AMMON, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

Vous voulez donc que j'en fasse la mienne,
Cruelle, et que ma foi de mon bras vous obtienne?
Eh bien! nous l'irons voir, ce bienheureux vainqueur,
Qui, triomphant d'un monstre, a dompté votre cœur.
C'était trop peu pour lui d'une seule victoire,
S'il n'eût dedans ce cœur triomphé de ma gloire!
Mais si sa main au monstre arrache un bien si cher,
La mienne à son bonheur saura bien l'arracher;
Et vainqueur de tous deux en une seule tête,
De ce qui fut mon bien je ferai ma conquête.
La force me rendra ce que ne peut l'amour.
Allons-y, chers amis, et montrons dès ce jour....

AMMON.

Seigneur, auparavant d'une âme plus remise
Daignez voir le succès d'une telle entreprise.
Savez-vous que Persée est fils de Jupiter,
Et qu'ainsi vous avez le foudre à redouter?

PHINÉE.

Je sais que Danaé fut son indigne mère;
L'or qui plut dans son sein l'y forma d'adultère :
Mais le pur sang des rois n'est pas moins précieux,
Ni moins chéri du ciel que les crimes des dieux [1].

AMMON.

Mais vous ne savez pas, seigneur, que son épée
De l'horrible Méduse a la tête coupée,
Que sous son bouclier il la porte en tous lieux,
Et que c'est fait de vous, s'il en frappe vos yeux.

PHINÉE.

On dit que ce prodige est pire qu'un tonnerre,
Qu'il ne faut que le voir pour n'être plus que pierre,
Et que naguère Atlas, qui ne s'en put cacher,
A cet aspect fatal devint un grand rocher.
Soit une vérité, soit un conte, n'importe;
Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte.
Puisque Andromède enfin voulait me voir périr,
Ou triompher d'un monstre afin de l'acquérir,
Que, fière de se voir l'objet de tant d'oracles,
Elle veut que pour elle on fasse des miracles,
Cette tête est un monstre aussi bien que celui
Dont cet heureux rival la délivre aujourd'hui;
Et nous aurons ainsi dans un seul adversaire
Et monstres à combattre, et miracles à faire.
Peut-être quelques dieux prendront notre parti,
Quoique de leur monarque il se dise sorti;
Et Junon pour le moins prendra notre querelle
Contre l'amour furtif d'un époux infidèle.

(Junon se fait voir dans un char superbe tiré par deux paons, et si bien enrichi, qu'il paraît digne de l'orgueil de la déesse qui s'y fait porter. Elle se promène au milieu de l'air, dont nos poëtes lui attribuent l'empire, et y fait plusieurs tours, tantôt à droite et tantôt à gauche, cependant qu'elle assure Phinée de sa protection.)

[1] Andromède accable trop ce Phinée. (V.)

[1] Ces quatre vers sont beaux; c'est la condamnation de presque toutes les fables de l'antiquité. (V.)

SCÈNE V.

JUNON, *dans son char, au milieu de l'air;* PHINÉE, AMMON, SUITE DE PHINÉE.

JUNON.

N'en doute point, Phinée, et cesse d'endurer.

PHINÉE.

Elle-même paraît pour nous en assurer.

JUNON.

Je ne serai pas seule; ainsi que moi Neptune
S'intéresse en ton infortune;
Et déjà la noire Alecton,
Au fond des enfers déchaînée,
A, par les ordres de Pluton,
De mille cœurs pour toi la fureur mutinée :
Fort de tant de seconds, ose, et sers mon courroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

PHINÉE.

Nous te suivons, déesse; et dessous tes auspices
Nous franchirons sans peur les plus noirs précipices.
Que craindrons-nous, amis? nous avons dieux pour [dieux,
Oracle pour oracle, et la faveur des cieux
D'un contre-poids égal dessus nous balancée
N'est pas entièrement du côté de Persée.

JUNON.

Je te le dis encor, ose, et sers mon courroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

AMMON.

Sous tes commandements nous y courons, déesse,
Le cœur plein d'espérance, et l'âme d'allégresse.
Allons, seigneur, allons assembler vos amis;
Courons au grand succès qu'elle vous a promis :
Aussi bien le roi vient, il faut quitter la place,
De peur....

PHINÉE.

Non, demeurez pour voir ce qui se passe;
Et songez à m'en faire un fidèle rapport,
Tandis que je m'apprête à cet illustre effort.

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, AMMON, TIMANTE, CHŒUR DE PEUPLE.

TIMANTE.

Seigneur, le souvenir des plus âpres supplices,
Quand un tel bien les suit, n'a jamais que délices.
Si d'un mal sans pareil nous nous vîmes surpris,
Nous bénissons le ciel d'un tel mal à ce prix;
Et voyant quel époux il donne à la princesse,
La douleur s'en termine en ces chants d'allégresse.

CHŒUR *chante.*

Vivez, vivez, heureux amants,
Dans les douceurs que l'amour vous inspire;
Vivez, heureux, et vivez si long-temps,
Qu'au bout d'un siècle entier on puisse encor vous dire :
Vivez, heureux amants.
Que les plaisirs les plus charmants
Fassent les jours d'une si belle vie;
Qu'ils soient sans tache, et que tous leurs moments
Fassent redire même à la voix de l'envie :
Vivez, heureux amants.
Que les peuples les plus puissants,
Dans nos souhaits à pleins vœux nous secondent!
Qu'aux dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
Et des bouts de la terre à l'envi nous répondent :
Vivez, heureux amants.

CÉPHÉE.

Allons, amis, allons, dans ce comble de joie,
Rendre grâces au ciel de l'heur qu'il nous envoie.
Allons dedans le temple avecque mille vœux
De cet illustre hymen achever les beaux nœuds.
Allons sacrifier à Jupiter son père,
Le prier de souffrir ce que nous pensons faire,
Et ne s'offenser pas que ce noble lien
Fasse un mélange heureux de son sang et du mien.

CASSIOPE.

Souffrez qu'auparavant par d'autres sacrifices
Nous nous rendions des eaux les déités propices.
Neptune est irrité; les nymphes de la mer
Ont de nouveaux sujets encor de s'animer;
Et comme mon orgueil fit naître leur colère,
Par mes submissions je dois les satisfaire.
Sur leurs sables, témoins de tant de vanités,
Je vais sacrifier à leurs divinités;
Et conduisant ma fille à ce même rivage,
De ces mêmes beautés leur rendre un plein hommage,
Joindre nos vœux au sang des taureaux immolés :
Puis nous vous rejoindrons au temple où vous allez.

PERSÉE.

Souffrez qu'en même temps de ma fière marâtre
Je tâche d'apaiser la haine opiniâtre;
Qu'un pareil sacrifice et de semblables vœux
Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
Vous savez que Junon à ce lien préside,
Que sans elle l'hymen marche d'un pied timide,
Et que sa jalousie aime à persécuter
Quiconque ainsi que moi sort de son Jupiter.

CÉPHÉE.

Je suis ravi de voir qu'au milieu de vos flammes
De si dignes respects règnent dessus vos âmes.
Allez, j'immolerai pour vous à Jupiter,
Et je ne vois plus rien enfin à redouter.
Des dieux les moins benins l'éternelle puissance
Ne veut de nous qu'amour et que reconnaissance;
Et jamais leur courroux ne montre de rigueurs
Que n'abatte aussitôt l'abaissement des cœurs.

ACTE CINQUIÈME.

L'architecte ne s'est pas épuisé en la structure de ce palais royal. Le temple qui lui succède a tant d'avantage sur lui, qu'il fait mépriser ce qu'on admirait : aussi est-il juste que la demeure des dieux l'emporte sur celle des hommes; et l'art du sieur Torelli est ici d'autant plus merveilleux, qu'il fait paraître une grande diversité en ces deux décorations, quoiqu'elles soient presque la même chose. On voit encore en celle-ci deux rangs de colonnes comme en l'autre, mais d'un ordre si différent, qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-ci sont de porphyre; et tous les accompagnements qui les soutiennent et qui les finissent, de bronze ciselé, dont la gravure représente quantité de dieux et de déesses. La réflexion des lumières sur ce bronze en fait sortir un jour tout extraordinaire Un grand et superbe dôme couvre le milieu de ce temple magnifique; il est partout enrichi du même métal; et, au-devant de ce dôme, l'artifice de l'ouvrier jette une galerie toute brillante d'or et d'azur. Le dessous de cette galerie laisse voir le dedans du temple par trois portes d'argent ouvragées à jour : on y verrait Céphée sacrifiant à Jupiter pour le mariage de sa fille, n'était que l'attention que les spectateurs prêteraient à ce sacrifice les détournerait de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que représente le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHINÉE, AMMON.

AMMON.

Vos amis assemblés brûlent tous de vous suivre,
Et Junon dans son temple entre vos mains le livre.
Ce rival, presque seul au pied de son autel,
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la déesse agréera la victime,
Plus les lieux seront saints, moindre en sera le crime;
Et son aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce sera sacrifice au lieu d'assassinat.

PHINÉE.

Que me sert que Junon, que Neptune propice,
Que tous les dieux ensemble aiment ce sacrifice,
Si la seule déesse à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux,
Et si ce coup, sensible au cœur de l'inhumaine,
D'un injuste mépris fait une juste haine?
  Ami, quelque fureur qui puisse m'agiter,
Je cherche à l'acquérir, et non à l'irriter;
Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flamme,
Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son âme.

AMMON.

Mais, seigneur, vous touchez à ce moment fatal
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival.
En cette extrémité que prétendez-vous faire?

PHINÉE.

Tout, hormis l'irriter; tout, hormis lui déplaire :
Soupirer à ses pieds, pleurer à ses genoux,
Trembler devant sa haine, adorer son courroux[1].

AMMON.

Quittez, quittez, seigneur, un respect si funeste;
Otez-vous ce rival, et hasardez le reste :
En dût-elle à jamais dédaigner vos soupirs,
La vengeance elle seule a de si doux plaisirs....

PHINÉE.

N'en cherchons les douceurs, ami, que les dernières.
Rarement un amant les peut goûter entières;
Et, quand de sa vengeance elles sont tout le fruit,
Ce sont fausses douceurs que l'amertume suit.
La mort de son rival, les pleurs de son ingrate,
Ont bien je ne sais quoi qui dans l'abord le flatte;
Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,
Plus il s'en est flatté, plus il s'en croit trahi.
Sous d'éternels regrets son âme est abattue,
Et sa propre vengeance incessamment le tue.
  Ce n'est pas que je veuille enfin la négliger :
Si je ne puis fléchir, je cours à me venger;
Mais souffre à mon amour, mais souffre à ma faiblesse.
Encore un peu d'effort auprès de ma princesse.
Un amant véritable espère jusqu'au bout
Tant qu'il voit un moment qui peut lui rendre tout.
L'inconstante, peut-être encor tout étonnée,
N'était pas bien à soi quand elle s'est donnée :
Et la reconnaissance a fait plus que l'amour
En faveur d'une main qui lui rendait le jour.
Au sortir du péril, pâle encore et tremblante,
L'image de la mort devant les yeux errante,
Elle a cru tout devoir à son libérateur :
Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur;
Il agit rarement sans un peu d'imposture,
Et fait peu de présents dont ce cœur ne murmure.
Peut-être, ami, peut-être après ce grand effroi
Son amour en secret aura parlé pour moi :
Les traits mal effacés de tant d'heureux services,
Les douceurs d'un beau feu qui furent ses délices,
D'un regret amoureux touchant son souvenir,
Auront en ma faveur surpris quelque soupir.
Qui, s'échappant d'un cœur qu'elle force à ma perte,
M'en aura pu laisser la porte encore ouverte.
Ah! si ce triste hymen se pouvait éloigner!

AMMON.

Quoi! vous voulez encor vous faire dédaigner?
Sous ce honteux espoir votre fureur se dompte?

[1] Corneille passe pour avoir dédaigné de parler d'amour, en parle pourtant, et beaucoup, dans toutes ses pièces, sans excepter une seule. C'était sans doute dans cet ouvrage, qui est moitié tragédie, moitié opéra, qu'il devait traiter cette passion; mais il fallait en parler autrement, et ne point dire qu'un véritable amant espère jusqu'au bout, etc. (V.)

PHINÉE.

Que veux-tu? ne sois point le témoin de ma honte :
Andromède revient; va trouver nos amis,
Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux respects fléchiront l'inhumaine,
Ou ses nouveaux mépris animeront ma haine;
Et tu verras mes feux, changés en juste horreur,
Armer mes désespoirs, et hâter ma fureur.

AMMON.

Je vous plains; mais enfin j'obéis, et vous laisse.

SCÈNE II.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, PHINÉE,
SUITE DE LA REINE.

PHINÉE.

Une seconde fois, adorable princesse[1],
Malgré de vos rigueurs l'impérieuse loi....

ANDROMÈDE.

Quoi! vous voyez la reine, et vous parlez à moi!

PHINÉE.

C'est de vous seule aussi que j'ai droit de me plaindre.
Je serais trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuserais plus votre infidélité
Si vous vous excusiez sur son autorité.
Au nom de cette amour autrefois si puissante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente;
Dites-moi que votre âme à regret obéit,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit;
Donnez-moi lieu de dire : « Elle-même elle en pleure,
« Elle change forcée, et son cœur me demeure; »
Et soudain, de la reine embrassant les genoux,
Vous m'y verrez mourir sans me plaindre de vous.
Mais que lui puis-je, hélas! demander pour remède
Quand la main qui me tue est celle d'Andromède,
Et que son cœur léger ne court au changement
Qu'avec la vanité d'y courir justement?

CASSIOPE.

Et quel droit sur ce cœur pouvait garder Phinée
Quand Persée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre chose, en prenant son parti,
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez sorti;
Mais sorti, le dirai-je, et pourrez-vous l'entendre?
Oui, sorti lâchement, de peur de le défendre?
Ainsi nous n'avons fait que le récompenser
D'un bien où votre bras venait de renoncer,
Que vous cédiez au monstre, à lui-même, à tout autre :
Si c'est une injustice, examinons la vôtre.
La voyant exposée aux rigueurs de son sort,
Vous vous étiez déjà consolé de sa mort;

[1] On ne doit jamais rien dire une seconde fois : cette scène n'est qu'une répétition de la précédente. (V.)

Et, quand par un héros le ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus consoler de sa vie.

PHINÉE.

Ah! madame!...

CASSIOPE.

Eh bien! soit, vous avez soupiré
Autant que l'a pu faire un cœur désespéré.
Jamais aucun tourment n'égala votre peine;
Certes quelque douleur dont votre âme fût pleine,
Ce désespoir illustre et ces nobles regrets
Lui devaient un peu plus que des soupirs secrets.
A ce défaut, Persée....

PHINÉE.

Ah! c'en est trop, madame;
Ce nom rend, malgré moi, la fureur à mon âme :
Je me force au respect; mais toujours le vanter,
C'est me forcer moi-même à ne rien respecter.
Qu'a-t-il fait, après tout, si digne de vous plaire,
Qu'avec un tel secours tout autre n'eût pu faire?
Et, tout héros qu'il est, qu'eût-il osé pour vous,
S'il n'eût eu que sa flamme et son bras comme nous?
Mille et mille auraient fait des actions plus belles,
Si le ciel comme à lui leur eût prêté des ailes;
Et vous les auriez vus encor plus généreux,
S'ils eussent vu le monstre et le péril sous eux :
On s'expose aisément quand on n'a rien à craindre.
Combattre un ennemi qui ne pouvait l'atteindre,
Voir sa victoire sûre et daigner l'accepter,
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter;
Et je ne comprends point ni quelle en est la gloire,
Ni quel grand prix mérite une telle vcitoire.

CASSIOPE.

Et votre aveuglement sera bien moins compris,
Qui d'un sujet d'estime en fait un de mépris.
Le ciel, qui mieux que nous connaît ce que nous sommes,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes;
Et d'un pareil secours vous auriez eu l'appui,
S'il eût pu voir en vous mêmes vertus qu'en lui.
Ce sont grâces d'en haut rares et singulières,
Qui n'en descendent point pour des âmes vulgaires;
Ou, pour en mieux parler, la justice des cieux
Garde ce privilége au digne sang des dieux :
C'est par là que leur roi vient d'avouer sa race.

ANDROMÈDE.

Je dirai plus, Phinée; et, pour vous faire grâce,
Je veux ne rien devoir à cet heureux secours
Dont ce vaillant guerrier a conservé mes jours;
Je veux fermer les yeux sur toute cette gloire,
Oublier mon péril, oublier sa victoire,
Et, quel qu'en soit enfin le mérite ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.
Voyez ce qu'il a fait, lorsque après ces alarmes,
Me voyant tout acquise au bonheur de ses armes,
Ayant pour lui les dieux, ayant pour lui le roi,

Dans sa victoire même il s'est vaincu pour moi.
Il m'a sacrifié tout ce haut avantage;
De toute sa conquête il m'a fait un hommage;
Il m'en a fait un don; et fort de tant de voix,
Au péril de tout perdre, il met tout à mon choix :
Il veut tenir pour grâce un si juste salutaire;
Il réduit son bonheur à ne me point déplaire;
Préférant mes refus, préférant son trépas
A l'effet de ses vœux qui ne me plairait pas.
En usez-vous de même? et votre violence
Garde-t-elle pour moi la même déférence?
Vous avez contre vous et les dieux et le roi,
Et vous voulez encor m'obtenir malgré moi!
Sous ombre d'une foi qui se tient en réserve,
Je dois à votre amour ce qu'un autre conserve;
A moins que d'être ingrate à mon libérateur,
A moins que d'adorer un lâche adorateur,
Que d'être à mes parents, aux dieux même rebelle,
Vous crîrez après moi sans cesse : A l'infidèle!
C'était aux yeux du monstre, au pied de ce rocher,
Que l'effet de ma foi se devait rechercher;
Mon âme, encor pour vous de même ardeur pressée,
Vous eût tendu la main au mépris de Persée,
Et cru plus glorieux qu'on m'eût vue aujourd'hui
Expirer avec vous que régner avec lui.
Mais, puisque vous m'avez envié cette joie,
Cessez de m'envier ce que le ciel m'envoie,
Et souffrez que je tâche enfin à mériter,
Au refus de Phinée, un fils de Jupiter.

PHINÉE.

Je perds donc temps, madame; et votre âme obstinée
N'a plus amour, ni foi, ni pitié, pour Phinée?
Un peu de vanité qui flatte vos parents,
Et d'un rival adroit les respects apparents,
Font plus en un moment, avec leurs artifices,
Que n'ont fait en six ans ma flamme et mes services?
Je ne vous dirai point que de pareils respects
A tout autre que vous pourraient être suspects,
Que qui peut se priver de la personne aimée
N'a qu'une ardeur civile et fort mal allumée,
Que dans ma violence on doit voir plus d'amour :
C'est un présent des cieux, faites-lui votre cour;
Plus fidèle qu'à moi, tenez-lui mieux parole :
J'en vais rougir pour vous, cependant qu'il me vole;
Mais ce rival peut-être, après m'avoir volé,
Ne sera pas toujours sur ce cheval ailé.

ANDROMÈDE.

Il n'en a pas besoin s'il n'a que vous à craindre.

PHINÉE.

Il peut avec le temps être le plus à plaindre.

ANDROMÈDE.

Il porte à son côté de quoi l'en garantir.

PHINÉE.

Vous l'attendez ici, je vais l'en avertir.

CASSIOPE.

Son amour sans vous nous rendre cet office.

PHINÉE.

Le mien s'efforcera pour ce dernier service.
Vous pouvez cependant divertir vos esprits
A rendre compte au roi de ce juste mépris.

SCÈNE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE.

Que faisait là Phinée, est-il si téméraire[1]
Que ce que font les dieux il pense à le défaire?

CASSIOPE.

Après avoir prié, soupiré, menacé,
Il vous a vu, seigneur, et l'orage a passé.

CÉPHÉE.

Et vous prêtiez l'oreille à ses discours frivoles?

CASSIOPE.

Un amant qui perd tout peut perdre des paroles;
Et l'écouter sans trouble et sans rien hasarder,
C'est la moindre faveur qu'on lui puisse accorder.
Mais, seigneur, dites-nous si Jupiter propice
Se déclare en faveur de votre sacrifice,
Si de notre famille il se rend le soutien,
S'il consent l'union de notre sang au sien.

CÉPHÉE.

Jamais le feu sacré et la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.
Tous auspices heureux; et le grand Jupiter
Par des signes plus clairs ne pouvait l'accepter,
A moins qu'y joindre encore l'honneur de sa présence,
Et de sa propre bouche assurer l'alliance.

CASSIOPE.

Les nymphes de la mer nous en ont fait autant;
Toutes ont hors des flots paru presque à l'instant :
Et leurs benins regards envoyés au rivage
Avecque notre encens ont reçu notre hommage;
Après le sacrifice honoré de leurs yeux,
Où Neptune à l'envi mêlait ses demi-dieux,
Toutes ont témoigné d'un penchement de tête
Consentir au bonheur que le ciel nous apprête :
Et nos submissions désarmant leurs dédains,
Toutes ont pour adieu battu l'onde des mains.
Que si même bonheur suit les vœux de Persée,
Qu'il ait vu de Junon sa prière exaucée,
Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

CÉPHÉE.

Les dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait;
N'en doutez point, madame, aussi bien que Neptune,

[1] Cette scène est encore plus froide. (V.)

Junon consentira notre bonne fortune.
Mais que nous veut Aglante?

SCÈNE IV.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, AGLANTE,

SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

AGLANTE.

Ah! seigneur, au secours!
Du généreux Persée on attaque les jours.
Presque au sortir du temple une troupe mutine
Vient de l'environner, et déjà l'assassine.
Phinée en les joignant, furieux et jaloux,
Leur a crié : Main basse! à lui seul, donnez tous!
Ceux qui l'accompagnaient tout aussitôt se rendent;
Clyte et Nylée encor vaillamment le défendent;
Mais ce sont vains efforts de peu d'autres suivis,
Et je viens toute en pleurs vous en donner avis.

CASSIOPE.

Dieux! est-ce là l'effet de tant d'heureux présages?
Allez, gardes, allez signaler vos courages;
Allez perdre ce traître, et punir ce voleur
Qui prétend sous le nombre accabler la valeur.

CÉPHÉE.

Modérez vos frayeurs, et vous, séchez vos larmes.
Le ciel n'a pas besoin du secours de nos armes;
Il a de ce héros trop pris les intérêts,
Pour n'avoir pas pour lui des miracles tout prêts :
Et peut-être bientôt sur ce lâche adversaire
Vous entendrez tomber le foudre de son père.
Jugez de l'avenir par ce qui s'est passé;
Les dieux achèveront ce qu'ils ont commencé;
Oui, les dieux à leur sang doivent ce privilége :
Y mêler notre main, c'est faire un sacrilége.

CASSIOPE.

Seigneur, sur cet espoir hasarder ce héros,
C'est trop....

SCÈNE V.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PHORBAS, AGLANTE,

SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

PHORBAS.

Mettez, grand roi, votre esprit en repos;
La tête de Méduse a puni tous ces traîtres.

CÉPHÉE.

Le ciel n'est point menteur, et les dieux sont nos maîtres.

PHORBAS.

Aussitôt que Persée a pu voir son rival [1] :
« Descendons, a-t-il dit, en un combat égal;
« Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
« Je ne veux que mon bras, ne prends que ton courage. »
« Prends, prends cet avantage, et j'userai du mien, »
Dit Phinée; et soudain, sans plus répondre rien,
Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
Fait choir Ménale et Clyte aux pieds du grand Persée.
Il s'écrie aussitôt : « Amis, fermez les yeux,
« Et sauvez vos regards de ce présent des cieux :
« J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse. »
Il découvre à ces mots la tête de Méduse [1].
Soudain j'entends des cris qu'on ne peut achever;
J'entends gémir les uns, les autres se sauver;
J'entends le repentir succéder à l'audace;
J'entends Phinée enfin qui lui demande grâce.
« Perfide, il n'est plus temps, lui dit Persée. » Il fuit :
J'entends comme à grands pas ce vainqueur le poursuit,
Comme il court se venger de qui l'osait surprendre;
Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux par son ordre fermés,
Je vois tout ces méchants en pierre transformés :
Mais l'un plein de fureur, et l'autre plein de crainte,
En porte sur le front l'image encore empreinte;
Et tel voulait frapper, dont le coup suspendu
Demeure en sa statue à demi descendu;
Tant cet affreux prodige [2].....

[1] C'est dans ce récit qu'on trouve des vers où l'on reconnaît le pinceau de Corneille; mais ils ne sont pas les seuls qui méritent d'être remarqués. Il est vrai qu'on ne joue plus ni *Andromède*, ni *la Toison d'Or*, et que ces pièces ne sont guère lues que des gens de lettres; mais il nous semble qu'elles étaient plus dignes de l'attention de Voltaire : elles peuvent faire regarder Corneille comme le créateur de l'opéra, et elles prouvent que son génie s'étendait à toutes les branches de l'art dramatique. Il y a d'ailleurs dans l'une et dans l'autre des scènes très-bien faites, et des vers auxquels Voltaire aurait rendu plus de justice, s'il eût été moins prévenu en faveur de Quinault. On convient que ce dernier poëte était appelé par la nature au genre lyrique; et Corneille, qui le devança en traitant le sujet d'*Andromède*, et en donnant la première idée des tragédies à machines, mêlées de chants, lui assigna son véritable domaine. Quinault perfectionna très-heureusement ce que Corneille n'avait qu'ébauché; et son opéra de *Persée*, comme le dit Voltaire, est en effet très-supérieur à *Andromède;* ce qui n'empêche pas que, dans cette dernière pièce, et dans *la Toison d'Or*, il n'y ait des scènes et des vers que Quinault n'eût pas été capable de faire : les lecteurs instruits les remarqueront assez. (P.)

[1] Voici presque le seul morceau ou l'on retrouve Corneille. Cette image des guerriers pétrifiés par la tête de Méduse est imitée d'Ovide :

Immotusque silex armataque mansit imago.

Quinault n'a point exprimé ce qu'Ovide et Corneille ont si bien peint. Je ne ferai point ici de remarque sur cette phrase, qui n'est pas française : *descendons en un combat;* sur ces mots : *ne prends que ton courage; fait choir Ménale; sauvez vos regards.* Je n'ai presque point examiné le style de cette pièce; il est trop négligé et trop incorrect : la pièce d'ailleurs est oubliée, et il n'y a que celles qui sont restées au théâtre sur lesquelles on puisse entrer dans des détails utiles. (V.)

[2] Cette description paraît digne des bons ouvrages de Corneille. (V.)

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE, *à Persée.*

Est-il puni, ce lâche,
Cet impie?

PERSÉE.

Oui, seigneur; et si sa mort vous fâche,
Si c'est de votre sang avoir fait peu d'état....

CÉPHÉE.

Il n'est plus de ma race après son attentat;
Ce crime l'en dégrade, et ce coup téméraire
Efface de mon sang l'illustre caractère.
Perdons-en la mémoire, et faisons-la céder
A l'heur de vous revoir et de vous posséder,
Vous que le juste ciel, remplissant son oracle,
Par miracle nous donne, et nous rend par miracle.
Entrons dedans ce temple, où l'on n'attend que vous
Pour nous unir aux dieux par des liens si doux;
Entrons sans différer.
(*Les portes se ferment comme ils veulent entrer.*)
Mais quel nouveau prodige
Dans cet excès de joie à craindre nous oblige?
Qui nous ferme la porte, et nous défend d'entrer
Où tout notre bonheur se devait rencontrer?

PERSÉE.

Puissant maître du foudre, est-il quelque tempête
Que le destin jaloux à dissiper m'apprête?
Quelle nouvelle épreuve attaque ma vertu?
Après ce qu'elle a fait la désavoûrais-tu?
Ou si c'est que le prix dont tu la vois suivie
Au bonheur de ton fils te fait porter envie?

SCÈNE VII.

MERCURE [1], CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

MERCURE, *au milieu de l'air.*

Roi, reine, et vous princesse, et vous heureux vainqueur,
Que Jupiter mon père
Tient pour mon digne frère,
Ne craignez plus du sort la jalouse rigueur.
Ces portes du temple fermées,
Dont vos âmes sont alarmées,
Vous marquent des faveurs où tout le ciel consent:
Tous les dieux sont d'accord de ce bonheur suprême;
Et leur monarque tout-puissant
Vous le vient apprendre lui-même.
(*Mercure revole en haut après avoir parlé.*)

[1] On pouvait se passer de Mercure. (V.)

CASSIOPE.

Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs
Pour mériter du ciel ces nouvelles faveurs.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Maître des dieux, hâte-toi de paraître,
Et de verser sur ton sang et nos rois
Les grâces que garde ton choix
A ceux que tu fais naître.
Fais choir sur eux de nouvelles couronnes,
Et fais-nous voir, par un heur accompli,
Qu'ils ont tous dignement rempli
Le rang que tu leur donnes.

(Tandis qu'on chante, Jupiter descend du ciel dans un trône tout éclatant d'or et de lumière, enfermé dans un nuage qui l'environne. A ses deux côtés, deux autres nuages apportent jusqu'à terre Junon et Neptune, apaisés par les sacrifices des amants; ils se déploient en rond autour de celui de Jupiter, et, occupant toute la face du théâtre, ils font le plus agréable spectacle de toute cette représentation.)

SCÈNE VIII.

JUPITER, JUNON, NEPTUNE, CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

JUPITER, *dans son trône, au milieu de l'air.*

Des noces de mon fils la terre n'est pas digne,
La gloire en appartient aux cieux,
Et c'est là ce bonheur insigne
Qu'en vous fermant mon temple ont annoncé les dieux.
Roi, reine, et vous amants, venez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie
Vous seront comme à nous prodigués chaque jour:
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

JUNON, *à Persée.*

Junon même y consent, et votre sacrifice
A calmé les fureurs de son esprit jaloux.

NEPTUNE, *à Cassiope.*

Neptune n'est pas moins propice,
Et vos encens désarment son courroux.

JUNON.

Venez, héros, et vous, Céphée,
Prendre là haut vos places de ma main.

NEPTUNE.

Reine, venez; que ma haine étouffée
Vous conduise elle-même à cet heur souverain.

PERSÉE.

Accablés et surpris d'une faveur si grande....

JUNON.

Arrêtez là votre remercîment :
L'obéissance est le seul compliment
Qu'agrée un dieu quand il commande.

(Sitôt que Junon a dit ces vers, elle fait prendre place au roi et à Persée auprès d'elle. Neptune fait le même honneur à la reine et à la princesse Andromède; et tous ensemble remontent dans le ciel qui les attend, cependant que le peuple, pour acclamation publique, chante ces vers qui viennent d'être prononcés par Jupiter.)

CHŒUR.

Allez, amants, allez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie
Vous seront comme aux dieux prodigués chaque jour :
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels [1].

EXAMEN D'ANDROMÈDE [1].

Le sujet de cette pièce est si connu par ce qu'en dit Ovide au quatrième et cinquième livre de ses *Métamorphoses*, qu'il n'est point besoin d'en importuner le lecteur. Je me contenterai de lui rendre compte de ce que j'y ai changé, tant par la liberté de l'art, que par la nécessité de l'ordre du théâtre, et pour donner plus d'éclat à sa représentation.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté est plus parfaite, et que le jugement étant moins formé donne plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en serait enorgueillie en un autre temps.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avait pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avait ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois, une fille, qu'on jetât le sort pour voir celle qui lui devait être livrée: et que, cet ordre ayant déjà été exécuté cinq fois, on était au jour qu'il le fallait suivre pour la sixième, qui par là devient un jour illustre, remarquable, et attendu, non-seulement par tous les acteurs de la tragédie, mais par tous les sujets d'un roi.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parce qu'il l'avait promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse

[1] Il paraît, par la pièce d'*Andromède*, que Corneille se plaisait à tous les genres. Il fut le premier qui fit des comédies dans lesquelles on retrouvait le langage des honnêtes gens de son temps, le premier qui fit des tragédies dignes d'eux, et le premier encore qui ait donné une pièce en machines qu'on ait pu voir avec plaisir. On avait représenté *le Mariage d'Orphée et d'Eurydice, ou la Grande Journée des machines*, en 1640 : il y avait de la musique dans quelques scènes; le reste se déclamait comme à l'ordinaire. L'*Andromède* de Corneille est aussi supérieur à cet *Orphée* que *Mélite* l'avait été aux comédies du temps; ainsi Corneille fut au-dessus de ses contemporains dans tous les genres qu'il traita. Il est vrai que quand on a lu l'Andromède de Quinault, on ne peut plus lire celle de Corneille; de même que les comédies de Molière firent oublier pour jamais *Mélite* et *la Galerie du Palais*. Il y a pourtant des beautés dans l'*Andromède* de Corneille, et on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie; par exemple, dans le récit que fait Phorbas à l'avant-dernière scène de la pièce. Cette pièce fut jouée au théâtre du Petit-Bourbon. Un Italien, nommé Torelli, fit les machines et les décorations. Ce spectacle eut un grand succès. L'opéra a fait tomber absolument toutes les pièces de ce genre; et quand même nous n'eussions point eu d'opéra, l'*Andromède* ne pouvait se soutenir quand le goût fut perfectionné. Andromède était un si beau sujet d'opéra que, trente-deux ans après Corneille, Quinault le traita sous le titre de *Persée*. Ce drame lyrique de Quinault fut, comme tout ce qui sortait alors de sa plume, tendre, ingénieux, facile. On retenait par cœur presque tous les couplets, on les citait, on les chantait, on en faisait mille applications. Ils soutenaient la musique de Lulli, qui n'était qu'une déclamation notée, appropriée avec une extrême intelligence au caractère de la langue : ce récitatif est si beau, qu'en paraissant la chose du monde la plus aisée, il n'a pu être imité par personne. Il fallait les vers de Quinault pour faire valoir le récitatif de Lulli, qui demandait des acteurs plutôt que des chanteurs. Enfin Quinault fut sans contredit, malgré ses ennemis, et malgré Boileau, au nombre des grands hommes qui illustrèrent le siècle éternellement mémorable de Louis XIV. (V.) — C'est, à ce qu'il nous semble, prodiguer le titre de grand homme que de le donner à un écrivain qui ne s'est rendu célèbre que par des opéras. Ce genre d'ouvrage, quelque mérite qu'on lui suppose, n'est pas d'une importance assez grande, et ne tient pas parmi les productions du génie un rang assez distingué pour mériter, même à celui qu'on en regarderait comme le fondateur, un titre qu'il faut bien se garder d'avilir en le prodiguant. Quinault fut sans doute un écrivain facile, élégant, ingénieux, un poëte aimable, et souvent inspiré des Grâces; mais la postérité ne le mettra jamais au rang des grands hommes. Voltaire n'eût rien dit de trop s'il eût dit seulement que Quinault fut un des hommes rares qui illustrèrent le siècle de Louis XIV. (P.)

[1] Cet examen est un peu long pour un ouvrage dont le principal mérite est de prouver que Corneille n'a pas été seulement le fondateur de la tragédie et de la comédie, mais qu'il a ouvert le premier la carrière de l'opéra, et que son génie dramatique l'appelait, sinon à perfectionner, du moins à créer tous les genres. Cette fécondité en matière de création est véritablement un de ses plus beaux titres de gloire, et ce qu'on ne doit jamais perdre de vue, si l'on veut à la fois se faire une idée juste, et donner la mesure exacte de son génie. Il avait plus de soixante-quatre ans lorsque, à l'invitation de Molière, il fit, dans la comédie-ballet de *Psyché*, représentée à Versailles, ces vers charmants que tout le monde a retenus, et où l'Amour paraît si séduisant en convenant qu'il est jaloux :

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature, etc. (P.)

qu'après que ses parents l'ont assuré qu'elle l'épouserait sitôt qu'il l'aurait délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère, le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos façons de vivre que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût paru un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres, qui cherchent à faire voir leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoique Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine tout extraordinaire, merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que sitôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la pièce, pour y faire les noces de ces amants, comme si la terre n'en était pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnait en Éthiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du temps de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de vous dire qu'il fallait que Céphée régnât en quelque pays maritime, et que sa ville capitale, fût sur le bord de la mer.

Je sais bien qu'au rapport de Pline, les habitants de Joppé, qu'on nomme aujourd'hui Jaffa dans la Palestine, ont prétendu que cette histoire s'était passée chez eux : ils envoyèrent à Rome des os de poisson d'une grandeur extraordinaire, qu'ils disaient être du monstre à qui Andromède avait été exposée. Ils montraient un rocher proche de leur ville où ils assuraient qu'elle avait été attachée; et encore maintenant ils se vantent de ces marques d'antiquité à nos pèlerins qui vont en Jérusalem, et prennent terre en leur port. Il se peut faire que cela parte d'une affectation autrefois assez ordinaire aux peuples du paganisme, qui s'attribuaient à haute gloire d'avoir chez eux ces vestiges de la vieille fable, que l'erreur commune y faisait passer pour histoire. Ils se croyaient par là bien fondés à se donner cette prérogative d'être d'une origine plus ancienne que leurs voisins, et prenaient avidement toute sorte d'occasions de satisfaire à cette ambition. Ainsi il n'a fallu que la rencontre par hasard de ces os monstrueux que la mer avait jetés sur leurs rivages, pour leur donner lieu de s'emparer de cette fiction, et de placer la scène de cette aventure au pied de leurs rochers. Pour moi, je me suis attaché à Ovide, qui la fait arriver en Éthiopie, où il met le royaume de Céphée par ces vers :

Æthiopum populos, Cepheaque conspicit arva;
Illic immeritam maternæ pendere linguæ
Andromedam pœnas, etc.

Il se pouvait faire que Céphée eût conquis cette ville de Joppé, et la Syrie même, où elle est située. Pline l'assure au vingt-neuvième chapitre du sixième livre, par cette raison que l'histoire d'Andromède s'y est passée, *Æthiopiam imperitasse Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis*. Mais ceux qui voudront contester cette opinion peuvent répondre que ce n'est que prouver une erreur par une autre erreur, et éclaircir une chose douteuse par une encore plus incertaine. Quoi qu'il en soit, celle d'Ovide ne peut subsister avec celle-là; et, quelque bons yeux qu'eût Persée, il est impossible qu'il découvrît d'une seule vue l'Éthiopie et Joppé; ce qu'il aurait dû faire, si ce qu'entend ce poëte par *Cephea arva* n'était autre chose que son territoire.

Le même Ovide, dans quelqu'une de ses épîtres, ne fait pas Andromède blanche, mais basanée,

Andromede patriæ fusca colore suæ.

Néanmoins, dans la métamorphose, il nous donne une autre idée à former, lorsqu'il dit que, n'eût été ses cheveux qui voltigeaient au gré du vent, et les larmes qui lui coulaient des yeux, Persée l'eût prise pour une statue de marbre :

Marmoreum ratus esset opus.

Ce qui semble ne se pouvoir entendre que du marbre blanc, étant assez inouï que l'on compare la beauté d'une fille à une autre sorte de marbre. D'ailleurs, pour la préférer à celle des Néréides que jamais on n'a faites noires, il fallait que son teint eût quelque rapport avec le leur, et que, par conséquent, elle n'eût pas celui que communément nous donnons aux Éthiopiens. Disons donc qu'elle était blanche, puisqu'à moins que cela il n'aurait pas été vraisemblable que Persée, qui était né dans la Grèce, fût devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce parti le consentement de tous les peintres, et l'autorité du grand Héliodore, qui n'a fondé la blancheur de sa Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Pline, au huitième chapitre de son cinquième livre, fait mention de certains peuples d'Afrique qu'il appelle *Leuce-Æthiopes*. Si l'on s'arrête à l'étymologie de leur nom, ces peuples devaient être blancs, et nous en pouvons faire les sujets de Céphée, pour donner à cette tragédie toute la justesse dont elle a besoin touchant la couleur des personnages qu'elle introduit sur la scène.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte, aussi bien que le prologue, a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique que je n'ai employé qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empêche de prêter attention à ce que pourraient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auraient fait une grande obscurité

dans le corps de l'ouvrage, si elles avaient eu à les instruire de quelque chose qui fût important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme des agréments détachés; elles en font en quelque sorte le nœud et le dénoûment, et y sont si nécessaires que vous n'en sauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'édifice.

Les diverses décorations dont les pièces de cette nature ont besoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pousser un peu au delà de l'ordinaire l'étendue du lieu général qui les renferme ensemble, et en constitue l'unité. Il est malaisé qu'une ville y suffise : il y faut ajouter quelques dehors voisins, comme est ici le rivage de la mer. C'est la seule décoration que la fable m'a fournie; les quatre autres sont de pure invention. Il aurait été superflu de les spécifier dans les vers, puisqu'elles sont présentes à la vue; et je ne tiens pas qu'il soit besoin qu'elles soient si propres à ce qui s'y passe, qu'il ne se soit pu passer ailleurs aussi commodément; il suffit qu'il n'y aie pas de raison pourquoi il se doive plutôt passer ailleurs qu'au lieu où il se passe. Par exemple, le premier acte est une place publique proche du temple, où se doit jeter le sort pour savoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au monstre : tout ce qui s'y lit se dirait aussi bien dans un palais ou dans un jardin; nais il se dit aussi bien dans cette place qu'en ce jardin ou lans ce palais. Nous pouvons choisir un lieu selon le vraiemblable ou le nécessaire; et il suffit qu'il n'y aie aucune épugnance du côté de l'action au choix que nous en faions pour le rendre vraisemblable, puisque cette action ne ous présente pas toujours un lieu nécessaire, comme est ı mer et ses rochers au troisième acte, où l'on voit l'exosition d'Andromède, et le combat de Persée contre le ıonstre, qui ne pouvait se faire ailleurs. Il faut néanıoins prendre garde à choisir d'ordinaire un lieu découert, à cause des apparitions des dieux qu'on introduit. ndromède, au second acte, serait aussi bien dans son canet que dans le jardin, où je la fais s'entretenir avec ses rmphes et avec son amant; mais comment se ferait l'apırition d'Æole dans ce cabinet? et comment les vents l'en ıurraient-ils enlever, à moins que de la faire passer par cheminée, comme nos sorciers? Par cette raison, il y ut avoir quelque chose à dire à celle de Junon, au quaème acte, qui se passe dans la salle du palais royal; mais mme ce n'est qu'une apparition simple d'une déesse, qui ıt se montrer et disparaître où et quand il lui plaît; et fait que parler aux acteurs, rien n'empêche qu'elle ne soit faite dans un lieu fermé. J'ajoute que quand il y aut quelque contradiction de ce côté-là, la disposition de théâtres serait cause qu'elle ne serait pas sensible aux ctateurs. Bien qu'ils représentent en effet des lieux fers, comme une chambre ou une salle, il ne sont fermés haut que de nuages; et quend on voit descendre le r de Junon du milieu de ces nuages, qui ont été contillement en vue, on ne fait pas une réflexion assez npte ni assez sévère sur le lieu, qui devrait être sé d'un lambris, pour y trouver quelque manque de esse.

'oracle de Vénus, au premier acte, est inventé avec assez d'artifice pour porter les esprits dans un sens contraire à sa vraie intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vrai nœud de la pièce, autrement elle serait achevée dès le troisième, où l'on en verrait le dénoûment. L'action principale est le mariage de Persée avec Andromède; son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du côté de Phinée, à qui elle est promise, et son dénoûment en la mort de ce malheureux amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre absolument cet oracle de Vénus pour le nœud de cette tragédie, que le troisième acte n'en éclaircit que les premiers vers, et que les derniers ne se font entendre que par l'apparition de Jupiter et des autres dieux, qui termine la pièce.

La diversité de la mesure et de la croisure des vers que j'y ai mêlés me donne occasion de tâcher à les justifier, et particulièrement les stances dont je me suis servi en beaucoup d'autres poëmes, et contre qui je vois quantité de gens d'esprit et savants au théâtre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout à fait, mais ils disent que c'est trop mendier l'acclamation populaire en faveur d'une antithèse, ou d'un trait spirituel qui ferme chacun de leurs couplets, et que cette affectation est une espèce de bassesse qui ravale trop la dignité de la tragédie. Je demeure d'accord que c'est quelque espèce de fard; mais puisqu'il embellit notre ouvrage, et nous aide à mieux atteindre le but de notre art, qui est de plaire, pourquoi devons-nous renoncer à cet avantage? Les anciens se servaient sans scrupule, et même dans les choses extérieures, de tout ce qui les y pouvait faire arriver; Euripide vêtait ses héros malheureux d'habits déchirés, afin qu'il fissent plus de pitié; et aristophane fait commencer sa comédie des *Grenouilles* par Xanthias monté sur un âne, afin d'exciter plus aisément l'auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose qui tout à la fois nous donne de la gloire, et de la satisfaction à nos spectateurs.

Il est vrai qu'il faut leur plaire selon les règles; et c'est ce qui rend l'objection des autres plus considérable, en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'irrégulier dans cette sorte de vers. Ils disent que, bien qu'on parle en vers sur le théâtre, on est présumé ne parler qu'en prose; qu'il n'y a que cette sorte de vers que nous appelons alexandrins à qui l'usage laisse tenir nature de prose; que les stances ne sauraient passer que pour vers; et que, par conséquent, nous n'en pouvons mettre avec vraisemblance en la bouche d'un acteur, s'il n'a eu le loisir d'en faire, ou d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur.

J'avoue que les vers qu'on récite sur le théâtre sont présumés être prose : nous ne parlons pas d'ordinaire en vers, et sans cette fiction leur mesure et leur rime sortiraient du vraisemblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les vers alexandrins tiennent nature de prose, et que ceux des stances n'en peuvent faire autant? Si nous en croyons Aristote, il faut se servir au théâtre des vers qui sont les moins vers, et qui se mêlent au langage commun, sans y penser, plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les poëtes tragiques ont choisi l'iambique, plutôt que

l'hexamètre, qu'ils ont laissé aux épopées, parce qu'en parlant sans dessein d'en faire, il se mêle dans notre discours plus d'ïambiques que d'hexamètres. Par cette même raison les vers de stances sont moins vers que les alexandrins, parce que parmi notre langage commun il se coule plus de ces vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées et éloignées les unes des autres, que de ceux dont la mesure est toujours égale, et les rimes toujours mariées. Si nous nous en rapportons à nos poëtes grecs, ils ne se sont pas tellement arrêtés aux ïambiques, qu'ils ne se soient servis d'anapestiques, de trochaïques et d'hexamètres même, quand ils l'ont jugé à propos. Sénèque en a fait autant qu'eux; et les Espagnols, ses compatriotes, changent aussi souvent de genre de vers que de scènes. Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on prétend, et ne souffre que les alexandrins à tenir lieu de prose. Sur quoi je ne puis m'empêcher de demander qui sont les maîtres de cet usage, et qui peut l'établir sur le théâtre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mêler des stances dans quelques-uns des poëmes qu'ils y ont donnés; je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occasion en tous, et elles n'ont pas bonne grâce à exprimer tout : la colère, la fureur, la menace, et tels autres mouvements violents, ne leur sont pas propres; mais les déplaisirs, les irrésolutions, les inquiétudes, les douces rêveries, et généralement tout ce qui peut souffrir à un acteur de prendre baleine, et de penser à ce qu'il doit dire ou résoudre, s'accommode merveilleusement avec leurs cadences inégales, et avec les pauses qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La surprise agréable que fait à l'oreille ce changement de cadences imprévu, rappelle puissamment les attentions égarées; mais il y faut éviter le trop d'affectation. C'est par là que les stances du *Cid* sont inexcusables, et les mots de *peine* et *Chimène*, qui font la dernière rime de chaque strophe, marquent un jeu du côté du poëte, qui n'a rien de naturel du côté de l'acteur. Pour s'en écarter moins, il serait bon de ne régler point toutes les strophes sur la même mesure, ni sur les mêmes croisures de rimes, ni sur le même nombre de vers. Leur inégalité en ces trois articles approcherait davantage du discours ordinaire, et sentirait l'emportement et les élans d'un esprit qui n'a que sa passion pour guide, et non pas la régularité d'un auteur qui les arrondit sur le même tour. J'y ai hasardé celles de la Paix dans le prologue de la *Toison d'Or*, et tout le dialogue de celui de cette pièce, qui ne m'a pas mal réussi. Dans tout ce que je fais dire aux dieux dans les machines, on trouvera le même ordre, ou le même désordre. Mais je ne pourrais approuver qu'un acteur, touché fortement de ce qui lui vient d'arriver dans la tragédie, se donnât la patience de faire des stances, ou prît soin d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur, pour exprimer son déplaisir devant les spectateurs. Ce sentiment étudié ne les toucherait pas beaucoup, parce que cette étude marquerait un esprit tranquille, et un effort de mémoire plutôt qu'un effet de passion; outre que ce ne serait plus le sentiment présent de la personne qui parlerait, mais tout au plus celui qu'elle aurait eu en composant ces vers, et qui serait assez ralenti par cet effort de mémoire, pour faire que l'état de son âme ne répondît plus à ce qu'elle prononcerait. L'auditeur ne s'y laisseroit pas émouvoir, et le verrait trop prémédité pour le croire véritable; du moins c'est l'opinion de Perse, avec lequel je finis cette remarque :

Nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querela.

FIN D'ANDROMÈDE.

DON SANCHE D'ARAGON,

COMÉDIE HÉROIQUE. — 1651.

A MONSIEUR DE ZUYLICHEM,

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE

DE MONSEIGNEUR LE PRINCE D'ORANGE.

MONSIEUR,

Voici un poëme d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connaissez l'humeur de nos Français; ils aiment la nouveauté; et je hasarde *non tam meliora quam nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'était l'humeur des Grecs dès le temps d'Æschyle, *apud quos :*

> *Illecebris erat et grata novitate morandus*
> *Spectator.*

Et, si je ne me trompe, c'était aussi celle des Romains :

> *Nec minimum meruere decus, vestigia græca*
> *Ausi deserere....*
> *Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.*

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon homme Plaute, qui n'y cherchait point d'autre finesse : parce qu'il y a des dieux et des rois dans son *Amphitryon*, il veut que c'en soit une, et parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là : et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poëme aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avait que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires au héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver : et je ne vois point pourquoi cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes, et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événements qu'elle traite; et comme ils n'ont de l'éclat que parce qu'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seraient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce qu'elle veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase, qui n'était qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mère; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas :

> *Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.*

Je dirai plus, monsieur : la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout à fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice; ce qui ne se rencontre pas toujours? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité, permettez moi de conclure, *à simili,* que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque aventure qui ne s'élève point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espèce est un poëme dramatique. Voilà, monsieur, bien du discours, dont il n'était pas besoin pour vous attirer à mon parti, et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à

Don Sanche. Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis, mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne vous offenseriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que *Don Sanche* est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient ou rois ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucune risque [1]. Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelque supercherie. Le mépris qu'ils en font, sur l'incertitude de son origine ne détruit point en eux l'estime de sa valeur, et se change en respect sitôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisième lie la partie avec lui, mais elle est incontinent rompue par la reine; et quand même elle s'achèverait par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs, et qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses,

Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines;

mais nous ne voyons autre chose dans les comédies que des amants qui vont mourir, s'ils ne possèdent ce qu'ils aiment, et de semblables douleurs ne préparent aucun effet tragique, on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pêcheur; mais, en cet état même, il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habillait de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs, celui-ci soutient sa disgrâce avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion de son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive, mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, et se peut ranger *inter communia utriusque dramatis*, aussi bien que la reconnaissance qui fait le dénoûment de cette pièce. La crainte tragique ne devance pas le malheur du héros, elle le suit, elle n'est pas pour lui, elle est pour nous; et se produisant par une prompte application que la vue de ses malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois rien en ce poëme qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroès [2] qui l'appelle simplement un art de louer. En ce cas, nous ne lui pourrons dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas voir que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme font sur toutes sortes d'esprits, qui est une façon de louer assez ingénieuse et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurais mauvaise grâce de me prévaloir d'un auteur arabe, que je ne connais que sur la foi

[1] Le mot *risque* était alors des deux genres.
[2] Commentateur d'Aristote. Il vivait au douzième siècle.

d'une traduction latine; et, puisque sa paraphrase abrège le texte d'Aristote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que je n'aie hésité quelque temps, sur ce que je n'y voyais rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il était aussi de son essence; et je serais encore dans ce scrupule, si je n'en avais été guéri par votre Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que *Movere risum non constituit comœdiam, sed plebis aucupium est, et abusus*. Après l'autorité d'un si grand homme, je serais coupable de chercher d'autres raisons, et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithète de héroïque [1], pour satisfaire aucunement à la dignité de ses personnages, qui pourrait sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut [2]. Mais, après tout, monsieur, ce n'est qu'un *interim*, jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entièrement : et si vos Elzéviers se saisisent de ce poëme, comme ils ont fait de quelques-uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attends de vous cette instruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premières pensées, ou les rejeter comme de mauvaises tentations : elles flotteront jusque-là; et si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir assez appuyé une nouveauté, vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe. Mais quand même vous m'ôteriez toutes les deux, je m'en consolerai fort aisément, parce que je suis très-assuré que vous ne m'en sauriez ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse; c'est celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CORNEILLE.

[1] La prononciation de ce mot n'était pas encore fixée.
[2] Ce genre purement romanesque, dénué de tout ce qui peut émouvoir, et de tout ce qui fait l'âme de la tragédie, fut en vogue avant Corneille. *Don Bernard de Cabréra*, *Laure persécutée*, et plusieurs autres pièces, sont dans ce goût; c'est ce qu'on appelait *comédie héroïque*, genre mitoyen qui peut avoir ses beautés. La comédie de l'*Ambitieux*, de Destouches, est à peu près du même genre, quoique beaucoup au-dessous de *Don Sanche d'Aragon*, et même de *Laure*. Ces espèces de comédies furent inventées par les Espagnols. Il y en a beaucoup dans Lope de Véga. Celle-ci est tirée d'une pièce espagnole intitulée *El palacio confuso*, et du roman de *Pélage*. Peut-être les comédies héroïques sont-elles préférables à ce qu'on appelle la *tragédie bourgeoise*, ou la *comédie larmoyante*. En effet, cette comédie larmoyante, absolument privée de comique, n'est au fond qu'un monstre né de l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique. Celui qui ne peut faire ni une vraie comédie, ni une vraie tragédie, tache d'intéresser par des aventures bourgeoises attendrissantes : il n'a pas le don du comique; il cherche à y suppléer par l'intérêt : il ne peut s'élever au cothurne; il rehausse un peu le brodequin. Il peut arriver sans doute des aventures très-funestes à de simples citoyens; mais

ARGUMENT.

Don Fernand, roi d'Aragon, chassé de ses États par la révolte de D. Garcie d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avait plus sous son obéissance que la ville de Catalaïud et le territoire des environs, lorsque la reine D. Léonor, sa femme, accoucha d'un fils, qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable prince, craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par D. Raymond de Moncade, son confident, afin de le faire nourrir secrètement. Ce cavalier, trouvant dans le village de Bubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il était; mais seulement qu'un jour le roi et la reine d'Aragon le feraient Grand lorsqu'elle leur ferait présenter par lui un petit écrin, qu'en même temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme était pour lors à la guerre, si bien que, revenant au bout d'un an, il prit aisément cet enfant pour sien, et l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais savoir du roi où il avait fait porter son fils; et tout ce qu'elle en tira, après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnaîtrait un jour quand on lui présenterait cet écrin où il aurait mis leurs deux portraits, avec un billet de sa main et quelques autres pièces de remarque : mais, voyant qu'elle continuait toujours à en vouloir savoir davantage, il arrêta sa curiosité tout d'un coup, et lui dit qu'il était mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir et de fatigue, laissant ses affaires désespérées, et la reine grosse, à qui il conseilla d'abandonner entièrement l'Aragon et se réfugier en Castille : elle exécuta ses ordres, et y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince D. Sanche, qui se croyait fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se dérobe de ses parents, et se jette dans les armées du roi de Castille, qui avait de grandes guerres contre les Maures; et, de peur d'être connu pour ce qu'il pensait être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avait laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du roi D. Alphonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille : mais comme ce monarque était près de le récompenser, il est surpris de la mort, et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine D. Isabelle, sa sœur et son héritière, et de la jeune princesse d'Aragon, D. Elvire, que l'admiration de ses belles actions avait portées toutes deux jusques à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devaient à la dignité de leur naissance. Lui-même avait conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à son mariage, et étant près de former une guerre civile pour ce sujet, les États du royaume la supplient de choisir un mari, pour éviter les malheurs qu'ils en prévoyaient devoir naître. Elle s'en excuse comme ne connaissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendants, et leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que, s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, et lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman, et D. Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la princesse D. Elvire, eût cru faire une lâcheté, et offenser sa reine, s'il eût rejeté l'honneur qu'il recevait de son pays par cette nomination. D'autre côté, les Aragonais, ennuyés de la tyrannie de D. Garcie et de D. Ramire, son fils, les chassent de Saragosse, et, les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses, réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur appartenait. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, D. Raymond, qu'ils y tenaient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que D. Sanche, leur prince, était vivant, et part aussitôt pour le chercher à Bubierça, où il apprend que le pêcheur, qui le croyait son fils, l'avait perdu depuis huit ans, et l'était allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avait eues par un soldat qui avait servi sous lui contre les Maures. Il pousse aussitôt de ce côté-là, et joint les députés comme ils étaient près d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le prince D. Sanche; après quoi la reine D. Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses États lui avaient nommés; et D. Alvar en obtient la princesse D. Elvire, qui, par cette reconnaissance, se trouve être sa sœur.

elles sont bien moins attachantes que celles des souverains, dont le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme Pompée; mais la mort de Pompée fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois. Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le style de Mithridate, il n'y a plus de convenance; si vous représentez une aventure terrible d'un homme du commun en style familier, cette diction familière, convenable au personnage, ne l'est plus au sujet. Il ne faut point transporter les bornes des arts : la comédie doit s'élever, et la tragédie doit s'abaisser à propos; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de nature. (V.)

PERSONNAGES.

D. ISABELLE, reine de Castille.
D. LÉONOR, reine d'Aragon.
D. ELVIRE, princesse d'Aragon.
BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.
CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être D. Sanche, roi d'Aragon.
D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.
D. LOPE DE GUSMAN, } Grands de Castille.
D. MANRIQUE DE LARE, }
D. ALVAR DE LUNE, }

La scène est à Valladolid.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

Après tant de malheurs, enfin le ciel propice [1]
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice :
Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos lois, et reconnaît ses reines ;
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant [2].
Comme nous, la Castille attend cette journée
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée :
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous !
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une faible et douteuse puissance :
Le trouble règne encor où vous devez régner ;
Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille [3],
Que l'avis d'une mère, et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauraient bien mieux que nous assurer vos États,
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins, et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous ;
On aime votre sceptre, on vous aime ; et sur tous,
Du comte don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune [4].
Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui [5].

D. ELVIRE.

Ce comte est généreux, et me l'a fait paraître ;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnaître,
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix ;
Et comme ses rivaux lui cèdent en mérite,
Un espoir à présent plus doux le sollicite :
Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître
S'il voit que je lui mène un étranger pour maître ;
Montons, de grâce, au trône ; et de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

D. LÉONOR.

Vous les abaissez trop ; une secrète flamme
A déjà malgré moi fait ce choix dans votre âme [1] :
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue ;
Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la source obstinément....

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement ;
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache ;
Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,
Dompter des nations, gagner des diadèmes [2],
Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes !

D. LÉONOR.

Quoi ! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez !

D. ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'âme noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance ;
Et l'innocent tribut de ces affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité, je l'aime et le caresse [3] ;
En cette qualité, ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dus.
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire :
Il a trop de vertus pour être téméraire ;
Et si jamais ses vœux s'échappaient jusqu'à moi,

[1] On a déjà observé qu'il ne faut jamais manquer à la grande loi de faire connaître d'abord ses personnages et le lieu où ils sont. Voilà une mère et une fille dont on ne connaît les noms que dans la liste imprimée des acteurs. Comment les deviner ? Comment savoir que la scène est à Valladolid ? On ne sait pas non plus quelle est cette reine de Castille dont on parle. Si votre sujet est grand et connu, comme la mort de Pompée, vous pouvez tout d'un coup entrer en matière ; les spectateurs sont au fait, l'action commence dès le premier vers, sans obscurité : mais, si les héros de votre pièce sont tout nouveaux pour les spectateurs, faites connaître dès les premiers vers leurs noms, leurs intérêts, l'endroit où ils parlent. (V.)

[2] Il semble, par la phrase, que ce soit l'exil qui retourne. La diction est aussi obscure que l'exposition. (V.)

[3] *Au retour de Castille* n'est pas plus français que le retour de l'exil, et est beaucoup plus obscur. (V.)

[4] *Le comte don Alvar qui aima dona Elvire sur tous* est bien moins français encore. (V.)

[5] *Lui* ne se dit jamais des choses inanimées à la fin d'un vers. Cela paraît une bizarrerie de la langue, mais c'est une règle. (V.)

[1] Une secrète flamme qui fait un choix ! (V.)

[2] On ne dit point *gagner des diadèmes ;* c'est peut-être encore une bizarrerie. (V.)

[3] Carlos, *en qui* * *tant de vaillance arrache l'estime et la bienveillance ;* et *l'innocent tribut des affections que toute la terre doit aux belles actions ;* et dona Elvire qui *l'aime et le caresse en cette qualité !* il faut avouer que voilà un amas d'expressions impropres et de fautes contre la syntaxe, qui forment un étrange style. (V.)

* Toutes les éditions publiées du vivant de Corneille portent *à qui*

Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir et le mettre en usage!

D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'aux lieux de votre obéissance
Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement?

D. ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément :
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville, et les Maures défaits,
Laissent à la Castille une profonde paix :
S'y voyant sans emploi, sa grande âme inquiète
Veut bien de don Garcie achever la défaite[1],
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

D. LÉONOR.

Mais quand il vous aura dans le trône affermie,
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie[2],
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, la reine entre[3].

SCÈNE II.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LÉONOR.

Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets[4].

D. ISABELLE.

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'État.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous[1],
Que pour le soutenir il nous faille un époux!
A peine ai-je deux mois porté le diadème,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime,
Si toutefois sans crime et sans m'en indigner
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte;
Et pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions;
Il m'en faut choisir un; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes états m'en prient;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,
Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare :
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

D. LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire;
On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire[2] :
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE.

Madame, je suis reine, et dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos désirs un joug impérieux[3],
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.
Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine, et m'inspire
Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire!

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE.

Avant que de choisir je demande un serment,
Comtes, qu'on agréra mon choix aveuglément;
Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître :
Car enfin je suis libre à disposer de moi;
Le choix de mes états ne m'est point une loi;
D'une troupe importune il m'a débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous,

[1] Il faudrait que don Garcie fût d'abord connu, le spectateur ne sait ni où il est, ni qui parle, ni de qui l'on parle. (V.)

[2] Jeter une puissance sous des pieds! (V.)

[3] Quelle reine? Rien n'est annoncé, rien n'est développé. C'est surtout dans ces sujets romanesques, entièrement inconnus au public, qu'il faut avoir soin de faire l'exposition la plus nette et la plus précise.

J'aimerais encor mieux qu'il déclinât son nom,
Et dît : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon. (V.)

[4] Des souhaits qu'on pousse! et madame, qui va rendre heureuse la flamme! (V.)

[1] Et Isabelle qui fait un illustre attentat sur elle-même, et un sceptre qui est cru! (V.)

[2] Cela n'est ni élégant, ni harmonieux. (V.)

[3] Un joug impérieux jeté sur des désirs! (V.)

J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous;
Vous m'en êtes plus chers et plus considérables;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits :
Mais quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire [1],
Et que vous avouiez que pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière;
Votre état avec vous n'agit que par prière,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
Que par obéissance à vos commandements.
Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race [2]
Qui me font, grande reine, espérer cette grâce :
Je l'attends de vous seule et de votre bonté
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service, ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille [3].
C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer :
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne;
Et que votre vertu nous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE.

Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'âme à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine;
Que vous laisser borner c'est vous-même affaiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir;
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
Le roi que vous feriez vous devrait peu de chose,
Puisqu'il tiendrait les noms de monarque et d'époux
Du choix de vos États aussi bien que de vous.
Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
Que même le feu roi daigna considérer
Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
J'oserai me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frère et quatre ans de service;
Et sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

D. ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
Et comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR.

Madame....

D. ISABELLE.

C'est assez; que chacun prenne place.

(Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos y voyant une place vide, s'y veut seoir, et don Manrique l'en empêche.)

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace [1]?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS.

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat :
J'en avais pour témoin le feu roi votre frère,
Madame; et par trois fois....

D. MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire [2],
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE.

Vous en êtes instruits; et je ne la suis pas [3];

[1] Quel vers! nous avons déjà dit qu'on doit éviter ce mot *faire* autant qu'on le peut. (V.)

[2] *Ce n'est point* est ici un solécisme; il faut : *ce n'est ni son choix.* (V.)

[3] *Au moindre de Castille* est un barbarisme; il faut : *au moindre guerrier, au moindre gentilhomme de la Castille.* La plus grande faute est que cela n'est pas vrai; elle ne peut choisir le moindre sujet de la Castille. (V.)

[1] *Tout beau, tout beau,* pourrait être ailleurs bas et familier; mais ici je le crois très-bien placé; cette manière de parler est assez convenable d'un seigneur très-fier à un soldat de fortune. Cela forme une situation singulière et intéressante, inconnue jusque-là au théâtre. Elle donne lieu très-naturellement à Carlos de parler dignement de ses grandes actions. La vertu qui s'élève quand on veut l'avilir produit presque toujours de belles choses. (V.)

[2] *Faire* est ici plus supportable; mais il n'est que supportable. Racine n'aurait jamais dit : *nous vous avons vu faire.* (V.)

[3] Elle devrait certainement le savoir; Carlos est à sa cour. Carlos a fait des actions connues de tout le monde; il a sauvé la Castille, et elle dit qu'elle n'en sait rien! Il était aisé de sauver cette faute; et la reine, qui a de l'inclination pour Carlos, pou-

Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques [1]
De les savoir connaître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre [2]?

D. ISABELLE.

Comte, encore une fois laissez-le me l'apprendre.
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être [3];
Au feu roi par trois fois je le fis bien paraître.
L'étendard de Castille, à ses yeux enlèvé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le Maure au pied de sa muraille,
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit dedans l'Andalousie [4]
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand, tout percé de coups, sur un monceau de morts,
Je lui fis si longtemps bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées;
Et le même escadron qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit et m'entend, et me méprise encore,
Qui gémirait sans moi dans les prisons du Maure.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
Seigneur; et qui voudra parle à sa conscience.
Voilà dont le feu roi me promit récompense [5];
Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

D. ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devait;

vait prendre un autre tour. Observez qu'il faut : *et je ne le suis pas*. S'il y avait là plusieurs reines, elles diraient : *nous ne le sommes pas*, et non : *nous ne les sommes pas*. Ce *le* est neutre : on a déjà fait cette remarque; mais on peut la répéter pour les étrangers. (V.)

[1] *Rendre de dignes marques* est un barbarisme. (V.)

[2] C'est un solécisme; il faut : *je ne croyais pas être ici*. (V.)

[3] Voltaire a imité ce vers dans D. Pèdre, roi de Castille :

Vous m'appelez soldat, et je le suis sans doute. (P.)

[4] On a déjà fait voir combien *dedans* est vicieux, et surtout quand il s'agit d'une province; c'est alors un solécisme. (V.)

[5] *Voilà dont* est un solécisme; il faut : *voilà les services, les exploits, les actions dont*, etc. (V.)

Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne [1]!
Seyez-vous, et quittons ces petits différends.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame; et s'il en faut notre reconnaissance,
Nous avoûrons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux [2] :
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connaître.
Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois [3],
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits;
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

D. LOPE.

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire;
Sans doute il n'est pas noble.

D. ISABELLE.

Eh bien! je l'anoblis,
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils [4].
Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE.

Encore un mot, de grâce.

D. ISABELLE.

Don Manrique à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez?

D. MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités;
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE, *à Carlos*.

Eh bien! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'âme?

(*D. Manrique et D. Lope se lèvent, et Carlos se sied.*)

D. MANRIQUE.

Achevez, achevez; faites-le roi, madame :
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler que l'approcher de vous.

[1] Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne,

est trop trivial; c'est le style des marchands. (V.)

[2] Cette tirade était digne d'être imitée par Corneille; et l'on voit que, si elle n'était pas dans l'espagnol, il l'aurait faite. Il est vrai que *mon bras est mon père* est trop forcé. (V.)

[3] Quand *pour* est suivi d'un verbe, il ne faut ni d'adverbe entre deux, ni rien qui tienne lieu d'adverbe. (V.)

[4] Il faut éviter soigneusement ces cacophonies. On a déjà remarqué cette faute. (V.)

Ce préambule adroit n'était pas sans mystère;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montraient bien dans votre âme un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.
Je suis prêt d'obéir; et loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE.

Arrêtez, insolent : votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne;
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'aux choix de ses États elle veut demeurer [1];
Que vous tenez encor même rang dans son âme;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme;
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux [2],
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie....

D. ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie [3];
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal; et quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connaît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison
Que moi, qui n'en connais que la race et le nom.
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque [4]
Au plus digne des trois, que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
Allons, reines, allons, et laissons-les juger
De quel côté l'amour avait su m'engager.

[1] *Demeurer au choix* est un barbarisme; il faut : *s'en tenir au choix*, ou : *demeurer attachée au choix des États*. (V.)

[2] Le zèle injurieux d'un excès de flamme! (V.)

[3] *Faire de fausse modestie*, barbarisme et solécisme; il faut : *n'affectez point ici de fausse modestie*. Mais il ne s'agit pas ici de modestie, quand Manrique parle d'antipathie : c'est jouer au propos interrompu. (V.)

[4] La bague du marquis vaut bien l'anneau royal d'Astrate. Cela est tout espagnol.

. . . . Et la donnez pour marque
Au plus digne des trois, que j'en fasse un monarque;

barbarisme et solécisme. (V.)

SCÈNE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE.

Eh bien! seigneur marquis, nous direz-vous, de grâce,
Ce que, pour vous gagner, il est besoin qu'on fasse?
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. MANRIQUE.

Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons, ni prions, et demeurons amis.
Je sais ce que la reine en mes mains a remis;
J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre;
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux;
Je serais téméraire, et m'en sens incapable;
Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable.
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner;
Ce sera votre épée, et votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadème :
Il vaut bien un combat; vous avez tous du cœur :
Et je le garde....

D. LOPE.

A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon vainqueur [1].
Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine;
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu;
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCÈNE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

[1] Cela est digne de la tragédie la plus sublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les pièces espagnoles. Mais ces grands traits de lumière, qui percent l'ombre de temps en temps, ne suffisent pas; il faut un grand intérêt : nulle langueur ne doit l'interrompre, les raisonnements politiques, les froids discours d'amour le glacent, et les pensées recherchées, les tours forcés l'affaiblissent. (V.)

D. MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignions mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR.

Refuser un combat!

D. LOPE.

Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier :
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. LOPE.

La reine qui nous brave, et, sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang!

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables,
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables [1].

D. MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,
Qu'elle espère par là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois;
Qu'elle nous hait dans l'âme autant qu'elle l'adore :
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort : mais y prétendez-vous?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux....

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai partout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde;
Et si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter :
Le champ vous sera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, comte;
Nous vous irons alors le disputer sans honte;
Nous ne dédaignons point un si digne rival :
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

[1] Cela n'était pas vrai dans ce temps-là; un roi de Castille ou d'Aragon n'avait pas le droit de destituer un homme titré. (V.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE [1].

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère?
Tu vois tous mes désirs condamnés à se taire,
Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine :
Comptable de moi-même au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
O sceptres! s'il est vrai que tout vous soit possible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible?
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

BLANCHE.

Je présumais tantôt que vous les alliez croire;
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer

[1] Cette scène et toutes les longues dissertations sur l'amour et la fierté ont toujours un défaut; et ce vice, le plus grand de tous, c'est l'ennui. On ne va au théâtre que pour être ému; l'âme veut toujours être hors d'elle-même, soit par la gaieté, soit par l'attendrissement, et au moins par la curiosité. Aucun de ces buts n'est atteint, quand une Blanche dit à sa reine : *vous l'avez honoré sans vous déshonorer*, et que la reine réplique que, *pour honorer sa générosité, l'amour s'est joué de son autorité*, etc. Les scènes suivantes de cet acte sont à peu près dans le même goût; et tout le nœud consiste à différer le combat annoncé, sans aucun événement qui attache, sans aucun sentiment qui intéresse. Il y a de l'amour, comme dans toutes les pièces de Corneille; et cet amour est froid, parce qu'il n'est qu'amour. Ces reines, qui se passionnent froidement pour un aventurier, ajouteraient la plus grande indécence à l'ennui de cette intrigue, si le spectateur ne se doutait pas que Carlos est autre chose qu'un soldat de fortune. On a condamné l'infante du *Cid*, non-seulement parce qu'elle est inutile, mais parce qu'elle ne parle que de son amour pour Rodrigue. On condamna de même, dans son *Don Sanche*, trois princesses éprises d'un inconnu, qui a fait de bien moins grandes choses que le Cid; et le pis de tout cela, c'est que l'amour de ces princesses ne produit rien du tout dans la pièce. Ces fautes sont des auteurs espagnols; mais Corneille ne devait pas les imiter. A l'égard du style, il est à la fois incorrect et recherché, obscur et faible, dur et traînant; il n'a rien de cette élégance et de ce piquant qui sont absolument nécessaires dans un pareil sujet. Il faudrait charger les pages de remarques plus longues que le texte, si on voulait critiquer en détail les expressions. Les remarques sur le premier acte peuvent suffire pour faire voir aux commençants ce qu'ils doivent imiter, et ce qu'ils ne doivent pas suivre. Les solécismes et les barbarismes dont cette pièce fourmille seront assez sentis. Comme Corneille n'avait point encore de rivaux, il écrivait avec une extrême négligence; et quand il fut éclipsé par Racine, il écrivit encore plus mal. (V.)

Au choix de don Carlos semblait tout préparer :
Je le nommais pour vous. Mais enfin par l'issue
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue ;
L'effort de votre amour a su se modérer ;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE.

Dis que pour honorer sa générosité,
Mon amour s'est joué de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.
D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect,
Je voulais seulement essayer leur respect [1],
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine ;
Et comme enfin ce choix me donnait de la peine,
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard :
J'allais nommer pourtant, et nommer au hasard :
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il est bien dur à qui se voit régner
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée :
A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paraître
Que ce change de nom ne fasse méconnaître.
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur ;
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur :
M'en voulant faire avare, ils m'en faisaient prodigue,
Ce torrent grossissait, rencontrant cette digue :
C'était plus les punir que le favoriser.
L'amour me parlait trop, j'ai voulu l'amuser ;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et l'ayant satisfait, l'obliger à se taire ;
Mais, hélas ! en mon cœur il avait tant d'appui,
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur ;
Et, revêtant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage :
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois
J'espérais que l'amour pourrait suivre son choix,
Et que le moindre d'eux de soi-même estimable
Recevrait de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis ; voilà ce que j'ai fait ;
Voilà les vrais motifs dont tu voyais l'effet :
Car mon âme pour lui, quoique ardemment pressée,
Ne saurait se permettre une indigne pensée ;
Et je mourrais encore avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
De m'en être remise à qui porte une épée,
Et trouve occasion, dessous cette couleur,
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devais par mon choix étouffer cent querelles ;
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
Daignaient assez souvent honorer de leur yeux :
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie ;
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendraient pour affront.
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance [1],
Les rois peuvent douter de leur toute-puissance :
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user :
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
Je romprai ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
Voici déjà Carlos que je viens de mander :
Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
Ma gloire de mon âme est toujours la maîtresse.

SCÈNE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réussi :

[1] *Essayer le respect ; un choix qui donne de la peine ; il est bien dur à qui se voit régner ; l'amour à la faveur trouve une pente aisée ; il est attaché à l'intérêt du sceptre ; un outrage invisible revêtu de gloire !* Que dire d'un pareil galimatias ! il faut se taire, et ne pas continuer d'inutiles remarques sur une pièce qu'il n'est pas possible de lire. Il y a quelques beaux morceaux sur la fin. Nous en parlerons avec d'autant plus de plaisir, que nous ressentons plus de peine à être obligés de critiquer toujours. C'est suivant ce principe que nous ne les reprenons qu'au cinquième acte. (V.)

[1] Des vers tels que ceux-ci méritaient bien d'être remarqués. A une représentation de la pièce, dont nous fûmes témoins, et qui eut lieu à l'époque où les parlements refusaient d'enregistrer quelques édits de Louis XV, ils furent applaudis de manière à donner de l'inquiétude au gouvernement, qui les fit supprimer à la représentation suivante. (P.)

Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits!

D. ISABELLE.

Vous êtes donc content; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS.

De moi?

D. ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre:
Écoutez. Votre bras a bien servi l'État,
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat;
Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,
Comme si le marquis cessait d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens:
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens;
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre:
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même État me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête;
Vous en avez suivi la première chaleur:
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher:
Quand un doute si juste aurait dû vous toucher,
J'avais pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadème,
Ce n'était pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi;
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur et non pour les détruire.
C'est votre seul avis, non leur sang que je veux;
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.
N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
Vous pouvait sur tous trois donner quelque avantage,
On dirait que l'État, me cherchant un époux,
N'en aurait pu trouver de comparable à vous?
Ah! si je vous croyais si vain, si téméraire....

CARLOS.

Madame, arrêtez là votre juste colère;
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
Je ne me défends point des sentiments d'estime
Que vos moindres sujets auraient pour vous sans crime.
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des grâces de l'esprit et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits, l'âme toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie;
Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi pour pouvoir espérer;
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même:
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels désirs!...
Je vous aime, madame, et vous estime en reine;
Et quand j'aurais des feux dignes de votre haine,
Si votre âme, sensible à ces indignes feux,
Se pouvait oublier jusqu'à souffrir mes vœux;
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyais descendre,
Commençant aussitôt à vous moins estimer,
Je cesserais sans doute aussi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire:
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
Et tiendrais mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisait connaître aux dépens de ma vie.
Serait-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître:
Je puis en mal juger, je puis les mal connaître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos États;
Mais du moins si le sort des armes journalières
En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
Elle m'en ôtera la honte et le regret;
Et même, si votre âme en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos par de muets soupirs
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme;
Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour;
Et toute votre ardeur se serait modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée:
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,

Afin de vous apprendre à me considérer.
Je ne le cèle point; j'aime, Carlos, oui, j'aime;
Mais l'amour de l'État, plus fort que de moi-même,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de régner en ces lieux;
Et craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi, sans perdre encor le jour :
Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! si le ciel tantôt me daignait inspirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile et soudaine victoire....

D. ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auraient épargné
Lui donneraient un prix qu'il aurait mal gagné;
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
Ne serait que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuserai point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous résolu;
Je blesserais par là l'honneur de tous les quatre :
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre;
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi, cependant, qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar!

CARLOS.

Oui, don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit; mais enfin
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE.

Je devine à peu près quel intérêt l'engage;
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE.

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée :
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez-vous surtout de ma défense;
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCÈNE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur? le consens-tu?
Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu?
N'ai-je point à rougir de cette déférence
Que d'un combat illustre achète la licence?
Tu murmures, ce semble? Achève; explique-toi.
La reine a-t-elle droit de te faire la loi?
Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.
O ciel! je m'en souviens; et j'ose encor paraître!
Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnaître le fils!
Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre!
Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre!
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer;
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel souvenir sans fin me persécute;
Du rang où l'on m'élève il me montre la chute.
Lasse-toi désormais de me faire trembler;
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler.
Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes
Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi : la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avais formé;
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis.... Mais voici ma véritable reine.

SCÈNE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

Ah! Carlos, car j'ai peine à vous nommer marquis,
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je présumais n'appartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.
Je me consolerais toutefois avec joie
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
Et verrais sans envie agrandir un héros,
Si le marquis tenait ce qu'a promis Carlos,
S'il avait comme lui son bras à mon service.
Je venais à la reine en demander justice;
Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
Je vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

D. ELVIRE.

Écoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.

Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole :
Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole;
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendrait que sa haute vaillance
Doit ranger don Garcie à mon obéissance;
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main;
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain :
Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succède,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possède,
Et qui, du même bras que m'engageait sa foi,
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! si ces honneurs dont vous comble la reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine;
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez-lui Peñafiel, Burgos, et Santillane;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame;
Le changement de rang ne change point mon âme :
Mais vous trouverez bon que, par ces trois défis,
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie,
Attirerait sur vous la fortune ennemie,
Et vous hasarderait, par cette lâcheté,
Au juste châtiment qu'il aurait mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant,
Celle qui se présente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie :
Mais bien que je vous doive immoler don Garcie,
J'ai vu que vers la reine on perdait le respect,
Que d'un indigne amour son cœur était suspect;
Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
Sinon que son service est préférable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat;
Peut-être suis-je né dedans quelque autre état :
Mais, par un zèle entier et pour l'une et pour l'autre,
J'embrasse également son service et le vôtre;
Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoique engagé demain à combattre pour elle,
Il fallait aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcherait pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire,
Vous, sans manquer vers elle; elle, sans vous déplaire :
Cependant je ne puis servir elle ni vous
Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.
Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines,
Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
Se verrait déchiré par un égal amour,
Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour :
L'âme d'un tel amant, tristement balancée,
Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée;
Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner :
Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte;
Ses hommages partout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes,
Que partager son âme est le plus grand des crimes.
Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux;
Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux;
Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;
Et, comme il n'est enfin ni rigueurs, ni mépris
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard, en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

D. ELVIRE.

Allons voir si la reine agirait autrement,
S'il en devrait attendre un plus léger supplice.
Cependant don Alvar le premier entre en lice;
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

D. ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une âme bien saine
Entreprendre un combat pour acquérir la reine!
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse:
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse;
Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle;
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle?
Et si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi?
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise?

D. ALVAR.

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise!

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc? Vaincu par don Carlos,
Aurez-vous quelque grâce à troubler mon repos?
En serez-vous plus digne? et, par cette victoire,
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutés, par un heureux effet,
M'auraient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'état par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi;
J'en crains également l'une et l'autre fortune.
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous:
Vaincu, j'en suis indigne, et vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorais la personne,
Et me pouvais ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle.
Où votre gloire oppose un invincible obstacle;
Et la reine pour moi vous saura bien payer
Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie;
L'avantage du change en ôte l'infamie.
Allez; n'en perdez pas la digne occasion,
Poursuivez-la sans honte et sans confusion.
La légèreté même où tant d'honneur engage
Est moins légèreté que grandeur de courage:
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR.

Ah! laissez-moi, madame, adorer ce courroux.
J'avais cru jusqu'ici mon combat magnanime;
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si, quand de vos lois l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connaître, alors qu'il vous déplaît,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE.

Le crime, don Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;
Et, pour vous dire encor quelque chose de plus,
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre;
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvait en attendre un cœur si magnanime.
Pouvais-je en cet exil davantage sur moi?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi;
Et je n'ai pas une âme assez basse et commune
Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon état.
Il fallait arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle;
Je vous aurais peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré:
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante;
Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée:
De plus constants que vous l'auraient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
Combattre le dernier, et, par quelque apparence,
Témoigner que l'honneur vous faisait violence;
De cette illusion l'artifice secret

M'eût forcée à vous plaindre et vous perdre à regret :
Mais courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie!

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois?
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces?
Que....

D. ELVIRE.

Vous achèverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse,
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCÈNE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour?
La reine charme-t-elle auprès de done Elvire?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit partout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devrait par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi?

D. MANRIQUE.

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Oui, de vous voir longtemps hors de combat pour nous.

D. ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE.

De grâce, faites donc que ce soit promptement.

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment :
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice;
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCÈNE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que choisir par autrui c'est me faire une injure;
Et puisque de ma main le choix sera plus beau,
Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau.
Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose,
J'en exclus don Alvar; vous en savez la cause :
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige;
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les seuls que je veux regarder :
Mais, avant qu'à choisir j'ose me hasarder,
Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine
Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits;
Et je tiendrais des deux celui-là mieux épris
Qui favoriserait ce que je favorise,
Et ne mépriserait que ce que je méprise,
Qui prendrait en m'aimant même cœur, mêmes yeux :
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale :
Je voudrais en tous deux voir une estime égale,
Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous,
Car ne présumez pas que je prenne un époux
Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage
Qu'un roi fait de ma main détruise mon ouvrage;
N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait;
Et que par cet aveu je demeure assurée
Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

D. MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame! et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre et votre cœur!
Mais puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers :

Notre liberté même est due à sa vaillance;
Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
Vous avez suppléé l'obscurité du sang.
Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnaître,
L'honorer en soldat, et lui faire du bien :
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien :
Qui pouvait pour Carlos ne peut rien pour un comte;
Il n'est rien en nos mains qu'il ne reçût sans honte;
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. ISABELLE.

Il en est en vos mains des présents assez doux,
Qui purgeraient vos noms de toute ingratitude,
Et mon âme pour lui de toute inquiétude;
Il en est dont sans honte il serait possesseur :
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le fasse son beau-frère;
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine;
Je sais qu'en cet État je serai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux : n'y consentez-vous pas?

D. MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hymenées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par là cette union d'esprits :
Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix;
Et jamais....

D. ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connaître
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
Que je puis suppléer l'obscurité du sang?

D. MANRIQUE.

Oui, bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne :
S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache!
Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache;
J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE.

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer
Que je me donne à vous pour vous déshonorer,
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie?
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité, de sujet, ou d'amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?
Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte....

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte;
Il devait s'excuser avec plus de douceur.
Nous avons, en effet, l'un et l'autre une sœur;
Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

D. ISABELLE.

A qui, don Lope?

D. MANRIQUE.

A moi, madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre?

D. LOPE.

A moi.

D. ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses;
Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne,
Et rends grâce à l'État des amants qu'il me donne.

D. LOPE.

Écoutez-nous de grâce.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la constance est belle au jugement de tous?
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire;
Et, si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.
Vous connaîtrez du moins don Lope et don Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous,
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainsi la source des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.
Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre, ainsi, malgré son sort,
A s'approcher de vous fait encor son effort :
Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une;
Nous ignorons laquelle; et vous la choisirez,
Puisque enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.
Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,

Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos à votre État si doux,
Qu'affermit sous vos lois la concorde entre nous.

D. ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos sœurs, par conséquent, mes premières sujettes,
Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre État m'oser faire la loi?

D. MANRIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine;
Nous vous obéirons, mais sans y consentir;
Et pour vous dire tout avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connaît sa naissance;
Qu'il se juge en secret sur cette connaissance;
Et s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.
Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose:
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE.

Vous-même gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

SCÈNE V.

D. ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorsque l'obéissance au trône les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine,
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur?
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur?
Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre;
Et puisque enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix.

SCÈNE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

D. ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuyent le diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris?

BLANCHE.

Non, madame, au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles flammes.

D. ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer et de choisir?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son désir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime;
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité;
Il semble plutôt craindre une infidélité;
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.

Il aimerait ailleurs!

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse;
Et si je ne craignais votre juste courroux,
J'oserais deviner, madame, que c'est vous.

D. ISABELLE.

Ah! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire;
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire:
Si l'éclat de mon sceptre avait pu le charmer,
Il ne m'aurait jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime donc Elvire;
Il doit l'accompagner jusque dans son empire;
Et fait à mes amants ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparaître,
Et qu'une reine, ingrate à l'égal de ce traître,
M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avait mon État de plus doux à mes yeux!
Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie.
Qu'il combatte, qu'il meure, et j'en serai ravie.
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite?
Je ne sais pas s'il aime ou donc Elvire ou vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.

Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne:

Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne;
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer :
Je veux bien plus; qu'il m'aime, et qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils pareille violence;
Que l'inégalité lui donne même ennui;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui;
Que par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une;
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit m'obéir, et non me négliger;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connaît trop bien;
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
Il me préfère une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence :
Faux respect qui me brave, et veut régner sans moi!

BLANCHE.

Pour aimer donc Elvire, il n'est pas encor roi.

D. ISABELLE.

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère.
Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Aragon;
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre
L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçait d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naissance
Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance :
Mais, s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous;
Et, devenant par là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale;
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie!

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche; et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE.

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connaître;
Et bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux :
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille!
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'État plus qu'à nous;
Et, tout impatients d'en voir la force unie
Des Maures, nos voisins, dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissait trop les yeux.

D. LÉONOR.

La générosité de votre déférence,
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance :
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Aragon vous sont assez connus;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues misères
Chassèrent don Fernand du trône de ses pères.
Il y voyait déjà monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils :
On le nomma don Sanche; et, pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques,
Pour reconnaître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort!
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il était mort.
Quatre ans après il meurt et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable!
« Le ciel vous puisse un jour être plus favorable!
« Don Raimond a pour vous des secrets importants.
« Et vous les apprendra quand il en sera temps :

« Fuyez dans la Castille. » A ces mots il expire,
Et jamais don Raimond ne me voulut rien dire.
Je partis sans lumière en ces obscurités :
Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte !)
J'ai cru que du secret le temps était venu,
Et que don Sanche était ce mystère inconnu ;
Qu'il l'amenait ici reconnaître sa mère.
Hélas ! que c'est en vain que mon amour l'espère !
A ma confusion ce bruit s'est éclairci ;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici :
Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas ;
Mais si vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre pensée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie,
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fière valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux qui, tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadème ;
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer ;
Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore :
Madame, après cela j'ose le dire encore,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous avons méprisé sa naissance inconnue ;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR.

Il en a le mérite, et non pas la naissance ;
Et lui-même il en donne assez de connaissance,
Abandonnant la reine à choisir parmi vous
Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
A faire sur tous trois cette illustre conquête ?
Oubliez-vous déjà qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux ?
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir sa grandeur entière à son courage ;
Dans une cour si belle et si pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas ?

D. LÉONOR.

Le voici, nous saurons ce que lui-même en pense.

SCÈNE II.

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom
Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon.
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être, en l'attendant, le fantôme d'une heure ?
Ou, si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi ?

D. LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire :
Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre ;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir,
Mais nous avions pour vous une estime assez haute
Pour n'être pas forcés à commettre une faute ;
Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,
Méritait par pitié d'être désabusé. [nes,
Notre orgueil n'est pas tel, qu'il s'attache aux person-
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes ;
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maî-
Sitôt qu'à notre reine il se fera connaître : [tre,
Et sans doute son cœur nous en avoûra bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur, et, d'un soldat quittant la fausse image,
Recevez, comme roi, notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre [tre.
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lus-
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputais ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutais qu'il pût être une âme assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie :
Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillants honorent la valeur ;
Et que tous vos pareils auraient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu vous me raillerez mieux :
La raillerie est belle après une victoire ;
On la fait avec grâce aussi bien qu'avec gloire.

Mais vous précipitez un peu trop ce dessein :
La bague de la reine est encore en ma main ;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître,
Et tranchez bien du prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre ;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
  Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite ;
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare :
Non que nous demandions qu'il soit Guzman ou Lare :
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal ;
Nous le verrons tous deux comme un digne rival ;
Et si don Sanche enfin n'est qu'un attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.
  Nous vous laissons, madame, éclaircir ce mystère :
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère ;
Et, dans les différends qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCÈNE III.

D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite ;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète :
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans nos mains pourra briller longtemps.

D. LÉONOR.

Laissons là ce combat, et parlons de don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche :
De grâce, dites-moi, vous connaissez-vous bien ?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !
Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard, et nourri par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendrait quelque espérance
Sur votre incertitude, et sur mon ignorance ;
Je me figurerais ces destins merveilleux,
Qui tiraient du néant les héros fabuleux,
Et me revêtirais des brillantes chimères
Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères :
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation ;
Je ne puis regarder sceptre ni diadème
Qu'ils n'emportent mon âme au delà d'elle-même :
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil sur moi rabat soudain à terre !
  Je ne suis point don Sanche, et connais mes parents ;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends ;
Gardez-le pour ce prince : une heure ou deux peut-
Avec vos députés vous le feront connaître. [être
Laissez-moi cependant à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma témérité.

D. LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire.
Mon cœur vous en dédit ; un secret mouvement,
Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément :
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime ;
Si la nature agit, ou si c'est le désir ;
Si c'est vous reconnaître, ou si c'est vous choisir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure
Comme de vos vertus une aimable imposture,
Condamner, pour vous plaire, un bruit qui m'est si
Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous ? [doux ;
On veut qu'il soit ici ; je n'en vois aucun signe :
On connaît, hormis vous, quiconque en serait digne ;
Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu,
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu :
Il porte sur le front un luisant caractère
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire ;
Et celui que le ciel sur le vôtre avait mis
Pouvait seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.
  Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites :
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point votre témérité ;
Mon estime, au contraire, est pour vous si puissante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente :
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refusez point du moins une autre grâce :
Ne vous préparez plus à nous accompagner ;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
La mort de don Garcie a puni tous ses crimes,
Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes ; [vœux,
N'en cherchez plus la gloire, et quels que soient vos
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites ;

Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire. Adieu : pensez-y bien,
Et faites-vous connaître, ou n'aspirez à rien.

SCÈNE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.
Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent?

CARLOS.
Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.
Dédaigner un héros qu'on reconnaît pour roi!

CARLOS.
N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche, et si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.
La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude,
Ce silence vers elle est une ingratitude :
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritait de don Sanche une civilité.

CARLOS.
Ah! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
Et prépares mon âme à d'effroyables chutes!

SCÈNE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.
Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos;
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure :
Je ne veux que celui de votre créature;
Et si le sort jaloux, qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu;
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu;
Souffrez...

D. ISABELLE.
Quoi! ce grand cœur redoute une couronne!
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne!
Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer!

CARLOS.
Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune;
Que déjà mes secrets sont à demi trahis.
Je lui cachais en vain ma race et mon pays;
En vain sous un faux nom je me faisais connaître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître;
Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom.
Je suis Sanche, madame, et né dans l'Aragon;
Et je crois déjà voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE.
Pourrais-je alors manquer de force ou de courage
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir;
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partait ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Aragon suivre votre princesse,
Mais allez-y du moins sans feindre une faiblesse;
Et puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez, en la suivant, que vous ne fuyez pas.

CARLOS.
Ah! madame, plutôt apprenez tous mes crimes;
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer :
S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,
Il m'a donné d'un roi le nom et le courage;
Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une reine, il n'a pu s'enflammer;
Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou done Elvire;
Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre,
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir;
Et ce choix eût été du moins quelque désir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,
Et j'ai cru moins de crime à paraître infidèle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux;
Voilà mon second crime : et quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis sans mourir d'un désespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou done Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprêtait ce martyre,
Je voulais m'y soustraire en suivant done Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort,
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort.
Depuis, l'occasion, que vous-même avez faite,
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur;

J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ai pu me faire une si douce loi
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire.
Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire :
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois;
Les raisons de l'État règlent toujours leur choix :
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale;
Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux
Arrête comme sœur done Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissais agir les sentiments de reine;
Par un trouble secret je les sens confondus;
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
Mais non : pour fuir don Sanche, attendez qu'on le [voie;
Ce bruit peut être faux, et me rendre ma joie.
Que dis-je? Allez, marquis, j'y consens de nouveau;
Mais, avant que partir, donnez-lui mon anneau:
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, et je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir :
Je recevrai pour grâce un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, et prévient la malice,
Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D. ISABELLE.

Que n'êtes-vous don Sanche! Ah ciel! qu'osé-je dire?
Adieu : ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère;
Puisque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposait cette faveur publique,
D'un choix qui me forçait à vouloir être roi :
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire;
Et l'infidélité que vous faisait ma gloire
Consent que mon amour, de ses lois dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance;
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers
Me console trop tôt d'un trône que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse;
Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère;
Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frère.
Attendez les effets que produiront ces bruits;
Attendez que je sache au vrai ce que je suis,
Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème,
S'il vous faut m'obtenir d'un frère ou de moi-même,
Si, par l'ordre d'autrui, je vous dois écouter,
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR.

Ah! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame, c'est lui seul que je veux qui m'entende;
Et mon propre bonheur m'accablerait d'ennui
Si je n'étais à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrais-je de ce frère implorer la puissance
Pour ne vous obtenir que par obéissance;
Et, par un lâche abus de son autorité,
M'élever en tyran sur votre volonté?

D. ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
Qu'il ait des sentiments que mon âme ne suive :
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les submissions cherchent des assurances.
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux,
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,
Et vous obstineriez dans ce respect extrême
Jusques à me forcer à dire « Je vous aime. »
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.
Je sais depuis quel temps vous aimez done Elvire;
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis :
Mais, encore une fois, sachons ce que je suis;
Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire.

Tâchez d'approfondir ce dangereux mystère.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame...

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez, de grâce, entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCÈNE II.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR.

Don Alvar me fuit-il?

D. ELVIRE.

Madame, à ma prière,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.
J'ai craint, en vous voyant, un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage?

D. ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

D. LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi?

D. ELVIRE.

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

D. LÉONOR.

Et si ce bruit est faux, si vous demeurez reine?

D. ELVIRE.

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine?

D. LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

D. ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer:
On agit autrement quand le pouvoir suprême...

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-[même;
Et j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

D. LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,
Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parlait seulement de peuples révoltés?

D. LÉONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.
On assiégeait encor, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils:
On l'a pris tôt après: et soudain par sa prise
Don Raimond prisonnier recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivait, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence:
Il joint nos députés, hier, sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince était en votre cour.
C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique:
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus:
Mais bientôt don Raimond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche tout étonnée?

SCÈNE IV.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah! madame!

D. ISABELLE.

Qu'as-tu?

BLANCHE.

La funeste journée!
Votre Carlos...

D. ISABELLE.

Eh bien?

BLANCHE.

Son père est en ces lieux,
Et n'est...

D. ISABELLE.

Quoi?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux!

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire!

D. LÉONOR.

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire?

D. ELVIRE.

Que le ciel est injuste!

D. ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir,
Par cet injuste effet, son absolu pouvoir,
Qui du sang le plus vil tire une âme si belle,
Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier je le voyais descendre;
En vain de ce faux bruit il se voulait défendre;
Votre cour, obstinée à lui changer de nom,
Murmurait tout autour : « Don Sanche d'Aragon! »
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Lui qui le reconnaît frémit de sa disgrâce;
Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,
Répond avec tendresse à ses embrassements.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère;
On n'entend que soupirs : « Ah, mon fils! ah, mon père!
« O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
« Tu m'as rendu la vie! » et, « Vous m'avez perdu! »
Chose étrange! à ces cris de douleur et de joie,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie;
Il s'aveugle soi-même : et ce pauvre pêcheur,
En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes;
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
Eux-mêmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité :
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques;
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal à propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue;
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue;
Et pour plus de croyance à cette trahison,
Les comtes font traîner ce bon homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même;
Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème :
Et, dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et, bouillant de colère,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père :
On tremble devant lui, sans croire son courroux;
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCÈNE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Eh bien! madame, enfin on connaît ma naissance;
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurais évité
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste;
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon père! on le fait criminel
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme;
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme,
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils;
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
De grâce, commandez qu'on me rende mon père.
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le Maure, et triompher nos rois,
Reçût de sa naissance une tache éternelle;
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser :
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux si je vous fais pitié[1];
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a soûlé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie;
Et me croyant par elle à jamais abattu,
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne :
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne;
Mais son plus bel éclat serait trop acheté,
Si je le retenais par une lâcheté.
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache :
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur.

[1] Tout ce que dit ici Carlos est grand, sans enflure, et d'une beauté vraie. Il n'y a que ce vers, pris de l'espagnol, dont le bon goût puisse être mécontent :

A l'exemple du ciel, j'ai fait beaucoup de rien.

Ces traits hardis surprennent souvent le parterre; mais y a-t-il rien de moins convenable que de se comparer à Dieu? quel rapport les actions d'un soldat qui s'est élevé peuvent-elles avoir avec la création? On ne saurait être trop en garde contre ces hyperboles audacieuses, qui peuvent éblouir des jeunes gens, que tous les hommes sensés réprouvent, et dont vous ne trouverez jamais d'exemple, ni dans Virgile, ni dans Cicéron, ni dans Horace, ni dans Racine. Remarquez encore que le mot de *ciel* n'est pas ici à sa place, attendu que Dieu a créé le ciel et la terre, et qu'on ne peut dire en cette occasion que *le ciel a fait beaucoup de rien*. (V.) — Cette remarque ne nous paraît qu'une vaine subtilité. Le ciel est pris ici pour Dieu lui-même, et ne peut avoir d'autre sens. (P.)

De deux comtes jadis fut le libérateur ;
Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine ;
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain ;
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.
Voilà ce qu'a pu faire, et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravalait le nom de ses aïeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrâce
Éclate encore assez pour honorer ma race,
Et paraîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel père,
Et, par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi,
Et son âme paraît si dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils :
La justice du ciel ne peut l'avoir permis ;
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.
Ne vous repentez point de tant de dignités
Dont il vous plut orner ses rares qualités :
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame ; il les relève avec ce grand courage ;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire
Me met en un état de n'avoir que leur dire,
Et, dans la nouveauté de ces événements,
Par un illustre effort prévient mes sentiments.
Ils paraîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abject :
Vous courez au-devant avec tant de franchise,
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.
Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père ;
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel père, et de n'en rougir point [1],
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCÈNE VI.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, UN GARDE.

D. ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier,
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur, par promesse ni crainte,
Ne saurait se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir ;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal à propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer ;
J'ai même à ces raisons ajouté la menace :
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race ;
Et quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'âme)
Que voyant ce présent, qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Aragon agrandirait son fils.
(*à D. Léonor.*)
Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bon homme en paraît l'âme toute comblée.
(*Don Alvar présente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef, au moyen d'un ressort secret.*)

D. ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paraissez troublée.

D. LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame, j'en saurai si mon fils vit, ou non ;
Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance,
D'un sort si précieux mit la reconnaissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah! Sanche, si par là je puis le découvrir,
Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage ;
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre.
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.
Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux,
Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares

[1] Ce vers est très-beau, et digne de Corneille. Au reste, le dénoûment est à l'espagnole. (V.)

Que forme le soleil sous les climats barbares,
Et, pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

UN GARDE.

Madame, don Raimond vous demande audience.

D. LÉONOR.

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience
Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir
Avant votre congé l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCÈNE VII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LÉONOR.

Laissez là, don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.
Vit-il? peut-il braver nos fières destinées?

D. RAIMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever,
Avec tant de secret, que même un second père
Qui l'estime son fils ignore ce mystère.
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déjà d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'était dérobé;
Que déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avait fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
L'avait vu plein de gloire, et fort bien en la cour [1];
Que du bruit de son nom elle était toute pleine,
Qu'il était connu même et chéri de la reine:
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,
Avait couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR.

Don Raimond, si vos yeux pouvaient le reconnaître....

D. RAIMOND.

Oui, je le vois, madame. Ah! seigneur! ah! mon maître!

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé: grand prince, rendez-vous;
La vérité paraît, cédez aux vœux de tous.

[1] La première édition (1650) porte: *dans la cour;* la dernière (1682): *en la cour;* celle donnée par Thomas Corneille (1692): *à la cour:* c'est ainsi que se forment les langues.

D. LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule:
Mais, madame, voyez si le billet du roi
Accorde à don Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR *ouvre l'écrin, et en tire un billet qu'elle lit.*

« Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même.
« Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer:
« Cette erreur lui peut rendre un jour le diadème;
« Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.
« Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
« Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
« De crainte que les soins de l'amour maternelle
« Par leurs empressements le fissent découvrir.
« Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le père:
« Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
« Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
« Que le père et le fils en ignorent le sort.
« Elle-même l'ignore; et d'un si grand échange
« Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
« Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
« Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.
« A ces marques, un jour, daignez le reconnaître:
« Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois,
« Apprendre ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
« Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois!

« DON FERNAND D'ARAGON. »

D. LÉONOR, *après avoir lu.*

Ah! mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, *à D. Léonor.*

Ce serait mal répondre à ce rare bonheur
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.
(*à D. Isabelle.*)
Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père,
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

D. ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.
Je vous avais fait tort en vous faisant marquis;
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinait pour un roi,
Digne de la Castille, et digne encor de moi,
J'avais mis cette bague en des mains assez bonnes
Pour la rendre à don Sanche, et joindre nos couronnes.

D. CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux
Qui, sans le partager, donnaient mon cœur à deux;
Dans les obscurités d'une telle aventure,
L'amour se confondait avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nôtre y répondait sans faire honte au rang,
Et le mien vous payait ce que devait le sang.

CARLOS, *à D. Elvire.*

Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourrait-il vous déplaire?

D. ELVIRE.

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, *à D. Elvire.*

Il honorait en moi la vertu toute nue.
(*à D. Manrique et à D. Lope.*)
Et vous, qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime;
C'est la même vertu sous une autre maxime.

D. RAIMOND, *à D. Isabelle.*

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer.
Nos députés, madame, impatients d'entrer...

D. ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté;
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense [1].

EXAMEN

DE DON SANCHE D'ARAGON.

Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *El Palacio confuso;* et la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de don Pélage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une disgrâce particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage [2] dissipa les applaudissements que le public lui avait donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avaient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu, assez honnête homme pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi; et quand il faut de nécessité finir la pièce, un bon homme semble tomber des nues pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une, en le faisant reconnaître pour frère de l'autre :

Hæc eadem a summo expectes minimoque poëtâ.

D. Raimond et ce pêcheur ne suivent point la règle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'était aisé d'y faire dire à la reine D. Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, et que le roi, son mari, lui eût appris en mourant que D. Raimond avait un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos était ce prince. On peut dire de D. Raimond qu'il vient avec les députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement à cette règle; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'était le pêcheur qu'il était allé chercher, et non pas eux; et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui, de son côté, vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont

[1] La grandeur héroïque de don Sanche, qui se croit fils d'un pêcheur, est d'une beauté dont le genre était inconnu en France; mais c'est la seule chose qui put soutenir cette pièce, indigne d'ailleurs de l'auteur de *Cinna*. Le succès dépend presque toujours du sujet. Pourquoi Corneille choisit-il un roman espagnol, une comédie espagnole, pour son modèle, au lieu de choisir dans l'histoire romaine et dans la fable grecque? C'eut été un très-beau sujet qu'un soldat de fortune qui rétablit sur le trône sa maîtresse et sa mère sans les connaître. Mais il faudrait que dans un tel sujet tout fût grand et intéressant. (V.)

[2] Corneille prétend que le refus d'un suffrage illustre fit tomber son *Don Sanche*. Le suffrage qui lui manqua fut celui du grand Condé; mais Corneille devait se souvenir que les dégoûts et les critiques du cardinal de Richelieu, homme plus accrédité dans la littérature que le grand Condé, n'avaient pu nuire au *Cid*. Il est plus aisé à un prince de faire la guerre civile que d'anéantir un bon ouvrage. *Phèdre* se releva bientôt, malgré la cabale des hommes les plus puissants. Si *Don Sanche* est presque oublié, s'il n'eut jamais un grand succès, c'est que trois princesses amoureuses d'un inconnu débitent les maximes les plus froides d'amour et de fierté; c'est qu'il ne s'agit que de savoir qui épousera ces princesses; c'est que personne ne se soucie qu'elles soient mariées ou non. Vous verrez toujours l'amour traité dans les pièces suivantes de Corneille du style froid et entortillé des mauvais romans de ce temps-là. Vous ne verrez jamais les sentiments du cœur développés avec cette noble simplicité, avec ce naturel tendre, avec cette élégance qui nous enchante dans le quatrième livre de Virgile, dans certains morceaux d'Ovide, dans plusieurs rôles de Racine; mérite que depuis Racine personne n'a connu parmi nous, dont aucun auteur n'a approché en Italie depuis le *Pastor fido*, mérite entièrement ignoré en Angleterre, et même dans le reste de l'Europe. Corneille est trop grand par les belles scènes du *Cid*, de *Cinna*, des *Horaces*, de *Polyeucte*, de *Pompée*, etc. pour qu'on puisse le rabaisser en disant la vérité. Sa mémoire est respectable; la vérité l'est encore davantage. Ce commentaire est principalement destiné à l'instruction des jeunes gens. La plupart de ceux qui ont voulu imiter Corneille, et qui ont cru qu'une intrigue froide, soutenue de quelques maximes de méchanceté qu'on appelle *politique*, et d'insolence qu'on appelle *grandeur*, pourrait soutenir leurs pièces, les ont vues tomber pour jamais. Corneille suppose toujours, dans tous les examens de ses pièces, depuis *Théodore* et *Pertharite*, quelque petit défaut qui a nui à ses ouvrages; et il oublie toujours que le froid, qui est le plus grand défaut, est ce qui les tue. (V.)

on ait parlé dans la protase; et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la pièce n'aurait pu finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ai déjà dit que je n'en parlerais plus sur les pièces qui restaient à examiner. Les sentiments du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paraît très-visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, et l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse; et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paraît qu'elle le sait déjà, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.

FIN DE DON SANCHE D'ARAGON.

NICOMÈDE,

TRAGÉDIE. — 1652.

AU LECTEUR.

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai fait voir sur le théâtre; et, après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en saurait arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré est tirée de Justin; et voici comme il la raconte à la fin de son trente-quatrième livre :

« En même temps Prusias, roi de Bithynie, prit dessein « de faire assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses « autres fils qu'il avait eus d'une autre femme, et qu'il faisait élever à Rome : mais ce dessein fut découvert à ce « jeune prince par ceux même qui l'avaient entrepris : ils « firent plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un père « si cruel, et faire retomber sur sa tête les embûches qu'il lui « avait préparées, et n'eurent pas grande peine à le persuader. Sitôt donc qu'il fut entré dans le royaume de son « père, qui l'avait appelé auprès de lui, il fut proclamé « roi; et Prusias, chassé du trône, et délaissé même de ses « domestiques, quelque soin qu'il prît à se cacher, fut enfin « tué par ce fils, et perdit la vie par un crime aussi grand « que celui qu'il avait commis en donnant les ordres de « l'assassiner.»

J'ai ôté de ma scène l'horreur d'une catastrophe si barbare, et n'ai donné ni au père ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage; j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains; et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devait donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avait tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avait préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu; et, comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur, quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérables par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de leur ambassadeur Flaminius, qui rencontre un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs: mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier par leurs misères. Il est bon de hasarder un peu, et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui de notre Horace :

Et mihi res, non me rebus, submittere conor.

Mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse; et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

PERSONNAGES.

PRUSIAS, roi de Bithynie.
FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.
ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.
LAODICE, reine d'Arménie.
NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.
ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.
ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.
CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

La scène est à Nicomédie.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOMÈDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur [1];
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête [2],
Un si grand conquérant être encor ma conquête [3],
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux [4].
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux [1].
Votre marâtre y règne, et le roi votre père
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,
Pour souveraine loi n'a que sa volonté :
Jugez après cela de votre sûreté.
La haine que pour vous elle a si naturelle [2]
A mon occasion encor se renouvelle [3].
Votre frère son fils, depuis peu de retour....

NICOMÈDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour [4].
Je sais que les Romains, qui l'avaient en otage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
Que ce don à ma mère était le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandait Annibal [5];
Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome [6];
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux [7]

[1] On ne voit point ses yeux : cette figure manque un peu de justesse, mais c'est une faute légère. (V.)

[2] Ce *vous* rend l'expression trop vulgaire : *Je me suis couvert la tête; vous vous êtes fait mal au pied.* Il faut chercher des tours plus nobles. Rarement alors on s'étudiait à perfectionner son style. (V.)

[3] Corneille paraît affectionner ces vers d'antithèses :

> Ce qu'il doit au vaincu brûlant pour le vainqueur.
> Et pour être invaincu l'on n'est pas invincible.
> J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

Ces figures ne doivent pas être prodiguées. Racine s'en sert très-rarement : cependant il a imité ce vers dans *Andromaque :*

> Mener en conquérant sa superbe conquête.

Il dit aussi :

> Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.
> Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.
> . . . . *Non ego paucis*
> *Offendar maculis....* (V.)

[4] Cette manière de s'exprimer est absolument bannie. On dirait à présent dans le style familier, *au peu que je vaux.* L'épithète d'*illustre* gâte presque tous les vers où elle entre, parce qu'elle ne sert qu'à remplir les vers; qu'elle est vague, qu'elle n'ajoute rien au sens. (V.) — Cette épithète, comme toutes les autres, a besoin d'être mise en sa place; et alors elle enrichit le sens au lieu de le gâter. (P.)

[1] Il ne sied point à une princesse de dire qu'elle est amoureuse, et surtout de commencer une tragédie par ces expressions qui ne conviennent qu'à une bergère naïve. Nous avons observé ailleurs qu'un personnage doit faire connaître ses sentiments sans les exprimer grossièrement : il faut qu'il découvre son ambition sans qu'il ait besoin de dire *je suis ambitieux*, sa jalousie, sa colère, ses soupçons, et qu'il ne dise pas, *je suis colère, je suis soupçonneux, jaloux*, à moins que ce ne soit un aveu qu'il fasse de ses passions. (V.)

[2] L'inversion de ce vers gâte et obscurcit un sens clair, qui est, *la haine naturelle qu'elle a pour vous.* Que Racine dit la même chose bien plus élégamment !

> Des droits de ses enfants une mère jalouse
> Pardonne rarement au fils d'une autre épouse. (V.)

[3] *A mon occasion* est de la prose rampante. (V.)

[4] *Faire la cour,* dans cette acception, est banni du style tragique; *ma princesse* est devenu comique, et ne l'était point alors. (V.)

[5] Cette expression populaire, *marchandait,* devient ici très-énergique et très-noble, par l'opposition du grand nom d'Annibal qui inspire du respect. On dirait très-bien, même en prose, cet empereur, après avoir *marchandé* la couronne, trafiqua du sang des nations : mais ce *don dont leur Flaminius* n'est ni harmonieux ni français; on ne marchande point d'un don. (V.)

[6] *Éviter une ville par le poison* est une espèce de barbarisme; il veut dire, *éviter par le poison la honte d'être livré aux Romains, l'opprobre qu'on lui destinait à Rome.* (V.) — Ici nous voyons une beauté au lieu du barbarisme que Voltaire veut y voir. Il nous semble qu'en dérogeant un peu à l'exactitude que pourrait exiger la prose, Corneille exprime avec tout le feu, toute la vivacité et toute la précision d'un poëte, ce que redoutait Annibal, et ce qu'il voulut éviter. Il s'agit des affronts que lui préparaient les Romains, et non de la ville de Rome. Lorsque, dans *la Henriade,* Voltaire fait dire à Henri IV,

> Je ne décide point entre Genève et Rome,

ce n'est point une ridicule comparaison de ville à ville que ce prince veut faire; il veut parler des deux religions dont ces villes sont les métropoles. (P.)

[7] *Rompre des spectacles* n'est pas français. Par une singularité commune à toutes les langues, on interrompt des spectacles, quoiqu'on ne les rompe pas; on corrompt le goût, on se

Où l'effroi de son nom le destinait chez eux.
Par mon dernier combat je voyais réunie
La Cappadoce entière avec la Bithynie,
Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous,
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
Puisque Flaminius obsède encore le roi.
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
Pour aider à mon frère à vous persécuter [1].

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :
Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
L'engage en sa querelle, et m'en fait défier [2].
Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurais tort de m'en plaindre :
Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre ?
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,
S'il faut votre présence à soutenir ma foi [3],
Et si je puis tomber en cette frénésie
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie ;
Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile
Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile [4] !

NICOMÈDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
Forme des sentiments si peu dignes de vous.
Je crains la violence, et non votre faiblesse ;
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse [5]....

LAODICE.

Je suis reine, seigneur ; et Rome a beau tonner,
Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner :
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon père :
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abject [1]
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet,
Mettez-vous en repos.

NICOMÈDE.

Et le puis-je, madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils ?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.
Qui livrait Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité [2].

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilége
Qui vous assure d'elle après ce sacrilége ?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups [3],
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre [4], il passera pour crime ;
Et vous serez bientôt la première victime
Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne [5],

le rompt pas. Souvent le composé est en usage, quand le simple n'est pas admis : il y en a mille exemples. (V.)

1 *Aider à quelqu'un* est une expression populaire : *aidez-lui à marcher* ; il faut, *pour aider mon frère*. (V.)

2 A quoi se rapporte cet *en ? Me fait défier* n'est pas français : il veut dire, *me donne des soupçons sur elle, me force à me défier d'elle*. (V.) — Nous convenons que Corneille aurait dû s'exprimer plus clairement, mais nous croyons que Voltaire se trompe en appliquant à la reine ce que Laodice dit de Flaminius. Il est bien vrai que Laodice doit se défier de cette princesse dont elle connait l'inimitié pour Nicomède, cependant ici c'est Flaminius, et non la reine, qui lui donne du soupçon. (P.)

3 *Une présence à soutenir la foi* n'est pas français ; on dit, *il faut soutenir*, et non *à soutenir*. (V.) — La faute est d'avoir dit : s'il faut votre présence *à* soutenir, au lieu de *pour* soutenir. (P.)

4 *La crainte qui tremble* paraît une expression faible et négligée, un pléonasme. Ce vers est très-beau :

Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile. (V.)

5 On se ligue, on entreprend, on agit, on conspire *contre*, mais on s'intéresse *pour*. On peut dire, *Rome est intéressée dans un traité contre nous ; contre* tombe alors sur le traité : cependant je crois qu'on peut dire en vers, *s'intéresse contre nous* : c'est une espèce d'ellipse. (V.)

1 Cette expression de *prendre un cœur*, pour signifier *prendre des sentiments*, n'est guère permise que quand on dit, *prenez un cœur nouveau*, ou bien *reprendre cœur, reprendre courage*. (V.)

2 *Même fidélité qu'elle a gardée* est un solécisme, il faut, *la même fidélité*, ou *cette fidélité*. (V.)

3 On ne rompt pas plus des coups que des spectacles. (V.)

4 *Faire un retour* est un barbarisme. (V.)

5 Il faudrait, pour que la phrase fût exacte, la négation *ne*, qu'on ne me contraigne. En général, voici la règle : quand les Latins emploient le *ne*, nous l'employons aussi, *vereor ne cadat*, je crains qu'il ne tombe ; mais, quand les Latins se servent d'*ut*, *utrùm*, nous supprimons ce *ne*, *dubito utrùm eas*, je doute que vous alliez ; *opto ut vivas*, je souhaite que vous viviez. Quand *je doute* est accompagné d'une négation, *je ne doute pas*, on la redouble pour exprimer la même chose ; *je ne doute pas que vous ne l'aimiez*. La supression du *ne*, dans le cas où il est d'usage, est une licence qui n'est permise que quand la force de l'expression la fait pardonner. (V.) — L'exactitude voulait qu'on *ne* me contraigne, mais ce que Voltaire établit ici en principe général serait sujet à beaucoup d'exceptions. Il nous était tombé sous les yeux une petite brochure très-bien faite, dans laquelle on reprochait à Voltaire quelques-unes des inexactitudes de son commentaire, et nous nous rappelons que l'on y citait plusieurs exemples qui prouvent que ce qu'il établit ici en principe n'est rien moins que certain. Voici, entre autres, une phrase dont nous croyons nous ressouvenir, où le *ne*

J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.
Retournez à l'armée, et pour me protéger
Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.
Parlez la force en main, et hors de leur atteinte :
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte[1];
Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur[2];
Quelque haute valeur que puisse être la vôtre[3],
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un au-
Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi, [tre[4];
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
Je vous le dis encor, retournez à l'armée;
Ne montrez à la cour que votre renommée;
Assurez votre sort pour assurer le mien;
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

NICOMÈDE.

Retourner à l'armée! ah! sachez que la reine
La sème d'assassins achetés par sa haine,
Deux s'y sont découverts que j'amène avec moi
Afin de la convaincre et détromper le roi[5].
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père;
Et, quand il forcera la nature à se taire,
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas[6].
Que si notre fortune à ma perte animée
La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envîrez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

latin n'est pas employé, et qui n'en exige pas moins le *ne* français dans sa traduction, *Non dubito quin me ames*, je ne doute pas que vous ne m'aimiez. L'auteur en rapportait beaucoup d'autres qui ne nous sont plus présentes; mais les dictionnaires en fourniraient une foule d'exemples encore plus décisifs. (P.)

[1] S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte,

n'est pas français, et n'a de sens en aucune langue; il veut dire, *tout est sûr pour eux, ils n'ont rien à craindre; ils sont maîtres de tout; ils peuvent tout; tout les rassure.* (V.)

[2] *Un nom* n'est pas vainqueur, à moins qu'on n'exprime que la terreur seule de ce nom a tout fait; on dit alors noblement, *son nom seul a vaincu*. Il ne faut jamais se servir de ces mots inutiles, *cent et cent fois*. (V.)

[3] Ce vers est défectueux. Il est vrai qu'il n'était pas facile; mais ce sont ces mêmes difficultés qui, lorsqu'elles sont vaincues, rendent la belle poésie si supérieure à la prose. (V.)

[4] Voilà de ces vers de la basse comédie qu'on se permettait trop souvent dans le style noble. (V.)

[5] Il faut pour l'exactitude, *et de détromper;* mais cette licence est souvent très-excusable en vers : il n'est pas permis de la prendre en prose. (V.)

[6] Toute métaphore, comme on l'a dit, pour être bonne, doit être une image qu'on puisse peindre; mais comment peindre trois sceptres qu'un bras attache à un trône, et qui parlent? D'ailleurs, puisque les sceptres parleront, il est clair qu'ils ne se tairont pas. Ces sortes de pléonasmes sont les plus vicieux; ils retombent quelquefois dans ce qu'on appelle le style niais : *Hélas! s'il n'était pas mort, il serait encore en vie.* (V.)

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.
Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infâmes;
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'âmes.
Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMÈDE.

Il ne m'a jamais vu; ne me découvrez pas[1].

SCÈNE II.

LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi! madame; toujours un front inexorable!
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre[2],
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous[3].

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux[4].

ATTALE.

Conservez-le, de grâce, après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre[5].

[1] Il serait mieux, à mon avis, que Nicomède apportât quelque raison qui fît voir qu'il ne doit pas être reconnu pas son frère avant d'avoir parlé au roi. Il semble que Nicomède veuille seulement se procurer ici le plaisir d'embarrasser son frère, et que l'auteur ne songe qu'à ménager une de ces scènes théâtrales. Celle-ci est plutôt de la haute comédie que de la tragédie; elle est attachante, et quoiqu'elle ne produise rien dans la pièce, elle fait plaisir. (V.)

[2] *Mal propre*, dans toutes ses acceptions, est absolument banni du style noble; et, par la construction, il semble que le front de Laodice soit mal propre à acquérir le front d'Attale. De plus, *prendre un front* est un barbarisme; on dit bien *il prit un visage sévère, un front serein ou triste;* mais en général, on ne peut pas dire, *prendre un front*, parce qu'on ne peut pas prendre ce qu'on a : il faut ajouter une épithète qui marque le sentiment qu'on peint sur son front, sur son visage. (V.)

[3] Ces compliments, ces dialogues de conversation ne doivent pas entrer dans la tragédie. (V.)

[4] Avoir besoin d'un visage! (V.)

[5] Laodice commence à prendre le ton de l'ironie. Corneille l'a prodiguée dans cette pièce d'un bout à l'autre. Il ne faut pas soutenir un ouvrage entier par la même figure. L'ironie par elle-même n'a rien de tragique; il faudrait au moins qu'elle fût sensible : *un bien mal acquis* est comique. (V.) — L'ironie convient souvent aux passions les plus violentes. Loin d'être, comme Voltaire paraît le supposer, au-dessous du genre tragique, [illegible]

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.
Votre rang et le mien ne sauraient le permettre :
Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre [1];
La place est occupée [2] : et je vous l'ai tant dit,
Prince, que ce discours vous dût être interdit :
On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune [3] !
Et que serait heureux qui pourrait aujourd'hui [4]
Disputer cette place, et l'emporter sur lui !

NICOMÈDE.

La place à l'emporter coûterait bien des têtes,
Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes,
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte [5].

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut [6];

LAODICE.

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par prière et par civilité [1].

ATTALE.

Non; mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire :
Et, si ce n'est assez des prières d'un roi,
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMÈDE.

Rome, seigneur!

ATTALE.

Oui, Rome; en êtes-vous en doute?

NICOMÈDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute [2];
Et si Rome savait de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
Elle s'indignerait de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure,
Et vous dégraderait peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
En le déshonorant par l'amour d'une reine?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois [3]?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.

mère et Virgile l'ont employée fréquemment dans l'épopée; et on la verra, dans *Nicomède*, s'approcher quelquefois du sublime. Nous ne prétendons pas cependant justifier, par cette observation, l'espèce d'ironie qu'emploie ici Laodice; elle est comique, et par conséquent déplacée. (P.)

[1] Après les beaux vers que Laodice a débités dans la scène précédente, et va débiter encore, on ne peut sans chagrin lui voir prendre si souvent le ton du bas comique. Ce vers serait à peine souffert dans une farce. (V.)

[2] *La place est occupée* ressemble trop à *la signora è impedita* des Italiens. On ne doit jamais employer de ces expressions familières qui rappellent des idées comiques : c'est alors surtout qu'on doit chercher des tours nobles. (V.)

[3] Ce vers est comique, et n'est pas français : on ne dit point, *il a bonne fortune, mauvaise fortune;* et on sait ce qu'on entend par *bonnes fortunes* dans la conversation; c'est précisément par cette raison que cette expression doit être bannie du théâtre tragique. (V.)

[4] *Que serait heureux qui* n'est pas français : *Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent aimer!* est un fort joli vers; *Que sont heureux ceux qui peuvent aimer!* est un barbarisme. Remarquez qu'un seul mot de plus ou de moins suffit pour gâter absolument les plus nobles pensées et les plus belles expressions. (V.)

[5] Toutes les fois que l'on emploie un pronom dans une phrase, il se rapporte au dernier nom substantif; ainsi, dans cette phrase, *celui-ci* se rapporte au *fort*, et les deux pronoms *il* se rapportent à *celui-ci*. Le sens grammatical est, *quelque vaillant que soit ce fort, il faudra qu'il sorte :* et l'on voit assez combien ce sens est vicieux. Corneille veut dire, *quelque vaillant que soit le conquérant;* mais il ne le dit pas. (V.)

[6] On peut faire ici une réflexion. Attale parle de son amour, et des intérêts de l'État, et des secrets du roi, devant un inconnu : cela n'est pas conforme à la prudence dont Attale est souvent loué dans la pièce; mais aussi, sans ce défaut, la scène ne subsisterait pas; et quelquefois on souffre des fautes qui amènent des beautés. (V.)

[1] *Civilité*, terme de comédie. Ce sentiment de fierté est beau dans Laodice, mais est-il bien fondé? Elle est reine d'Arménie, mais elle n'est point dans son royaume; elle est à la cour de Prusias, qui, de son aveu, est le dépositaire de *ses jeunes ans*, qui a sur elle les plus grands droits par l'ordre de son père, qui est le maître enfin, et dont les prières sont des ordres. La jeune Laodice peut, avec bienséance, n'écouter que sa fierté, et se tromper un peu par grandeur d'âme. Elle peut avoir tort dans le fond, mais il est dans son caractère d'avoir ce tort. Enfin *n'agit que par prière* peut signifier *ne doit agir que par prière.* (V.)

[2] Voyez la remarque ci-dessus. C'est encore une expression de doute, et la négation *ne* est nécessaire; *je crains qu'un Romain ne vous écoute :* mais en poésie on peut se dispenser de cette règle. (V.)

[3] *Bourgeois;* cette expression est bannie du style noble. Elle y était admise à Rome, et l'est encore dans les républiques : le *droit de bourgeoisie*, le *titre de bourgeois*. Elle a perdu chez nous de sa dignité; peut-être parce que nous ne jouissons pas des droits qu'elle exprime. Un bourgeois, dans une république, est en général un homme capable de parvenir aux emplois; dans un état monarchique, c'est un homme du commun. Aussi ce mot est-il ironique dans la bouche de Nicomède, et n'ôte rien à la noble fermeté de son discours. (V.)

Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous;
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous,
Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
La fille d'un tribun ou celle d'un préteur;
Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous aurait exclu le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisait à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes;
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines;
Et concevez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
Madame, et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourrait aller,
J'ai forcé ma colère à le laisser parler;
Mais je crains qu'elle échappe [1], et que, s'il continue,
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMÈDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain est un précieux titre;
Et la reine et le roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance [2];
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné [3];
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avaient à la grandeur romaine.
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux....

ATTALE.

Madame, encore un coup [4], cet homme est-il à vous?
Et pour vous divertir est-il si nécessaire [5]
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
En cette qualité vous devez reconnaître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et, loin de lui voler son bien en son absence [1]....

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, madame, et ce sera le mien;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice
Mais, si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître [2];
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet;
Sachez....

LAODICE.

Je m'en doutais, seigneur, que ma couronne
Vous charmait bien du moins autant que ma personne;
Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi;
Et s'il était ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir! mon courage amoureux....

NICOMÈDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur; s'il les savait, il pourrait bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent! est-ce enfin le respect qui m'est dû?

NICOMÈDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connaître et tenir ce langage?

NICOMÈDE.

Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage
Que, n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah! madame, souffrez que ma juste colère....

LAODICE.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mère;
Elle entre.

[1] Voyez les notes ci-dessus. Il faudrait *qu'elle n'échappe*. (V.)
[2] Une affaire est d'importance, un nom ne l'est pas. (V.)
[3] Ce vers est très-adroit : il paraît sans artifice; et il y a beaucoup d'art à donner ainsi une raison qui empêche évidemment qu'Attale ne reconnaisse son frère. (V.)
[4] *Encore un coup;* ce terme trop familier a été employé par Racine dans *Bérénice :*

Madame, encore un coup, qu'en peut-il arriver?

Ce sont des négligences qui étaient pardonnables. (V.)
[5] Le mot *divertir*, et même les trois vers que dit Attale, sont absolument du style comique. (V.)

[1] Le mot *voler* est bas; on emploie, dans le style noble, *ravir*, *enlever*, *arracher*, *ôter*, *priver*, *dépouiller*, etc. (V.)
[2] Ces deux vers sont de la tragédie de *Cinna*, dans le rôle d'Émilie; mais ils conviennent bien mieux à Émilie romaine qu'à un prince arménien. Au reste, cette scène est très-attachante : toutes les fois que deux personnages se bravent sans se connaître, le succès de la scène est sûr. (V.)

SCÈNE III [1].

NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grâce, qui je suis :
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare ;
Et ce désordre est mal dans une âme si rare :
J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici [2] ?

NICOMÈDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.[3]

ARSINOÉ.

Métrobate! ah! le traître!

NICOMÈDE.

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'âme.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant?
Et votre armée?

NICOMÈDE.

Elle est sous un bon lieutenant;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avais ici laissé mon maître et ma maîtresse [4] :
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains;
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amène?

NICOMÈDE.

Oui, madame; et j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe [5].

NICOMÈDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublîrai rien.

NICOMÈDE.

Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède?

NICOMÈDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE.

Ah! seigneur, excusez si, vous connaissant mal [1]...

NICOMÈDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival [2].
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une si noble audace :
Mais, comme à son secours je n'amène que moi,
Ne la menacez plus de Rome ni du roi.
Je la défendrai seul; attaquez-la de même,
Avec tous les respects qu'on doit au diadème.
Je veux bien mettre à part, avec le nom d'aîné,
Le rang de votre maître où je suis destiné;
Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme [3],
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu; pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Quoi! tu faisais excuse à qui m'osait braver!

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise?
Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ.

Tu l'entends mal, Attale; il la met dans ma main [4].
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain;
Dedans mon cabinet amène-le sans suite [5],
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut....

[1] Presque toute la fin de la scène seconde et le commencement de celle-ci sont une ironie perpétuelle. (V.)

[2] C'est une naïveté qui échappe à tout le monde quand on voit quelqu'un qu'on n'attend pas. Cette familiarité et cette petite négligence doivent être bannies de la tragédie. (V.)

[3] Si Nicomède eût établi dans la première scène que ce Métrobate était un des assassins gagés par Arsinoé, ce vers ferait un grand effet; mais il en fait moins, parce qu'on ne connaît pas encore ce Métrobate. (V.)

[4] *Maîtresse;* on permettait alors ce terme peu tragique. *Maître* et *maîtresse* semblent faire ici un jeu de mots peu noble. (V.)

[5] Souvent en ce temps-là on supprimait le *ne* quand il fallait l'employer, et on s'en servait quand il fallait l'omettre. Le second *ne* est ici un solécisme. *Il tient à vous*, c'est-à-dire *il dépend de vous que je passe, que je fasse, que je combatte*, etc. *Il ne tient qu'à vous* est la même chose qu'*il tient à vous :* donc le *ne* suivant est un solécisme. (V.)

[1] On connaît mal quand on se trompe au caractère. Laodice dit à Cléopâtre, *Je vous connaissais mal;* Photin dit, *J'ai mal connu César :* mais quand on ignore quel est l'homme à qui l'on parle, alors il faut, *je ne connaissais pas.* (V.)

[2] Tout ce discours est noble, ferme, élevé : c'est là de la véritable grandeur; il n'y a ni ironie ni enflure. (V.)

[3] Dans la règle, il faut, *qui font;* et *faire mieux un brave homme* n'est pas élégant. (V.)

[4] *Tu l'entends mal* est comique; et *mettre dans la main* n'est pas noble. (V.)

[5] Voyez les remarques des autres tragédies sur le mot *dedans*. (V.)

ARSINOÉ.

Va, n'appréhende rien;
Et pour avancer tout, hâte cet entretien.

SCÈNE V.

ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche!

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche;
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Qu'un trône acquis par là ne rende légitime [1].

CLÉONE.

J'aurais cru les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice;
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité [2]
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante à ses dépens de ce qu'il savait faire [3],
Elle le souffrait mal auprès d'un adversaire,
Mais quoique, par ce triste et prudent souvenir,
De chez Antiochus [4] elle l'ait fait bannir,
Elle aurait vu couler sans crainte et sans envie
Chez un prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
Que son père défait lui laisse sur le front;
Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine [5]
Vit choir [6] ses légions au bord du Trasimène,
Flaminius son père en était général [7],
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal;
Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance [1],
S'est aisément rendu de mon intelligence [2]:
L'espoir d'en voir l'objet [3] entre ses mains remis
A pratiqué par lui le bonheur de mon fils;
Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie [4]
De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
Et de voir Laodice unir tous ses États,
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias:
Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
D'un empire si grand sous un si grand courage,
Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur [5],
Pour rompre cet hymen, et borner sa grandeur;
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse [6].

[1] Ces derniers vers sont de la conversation la plus négligée, et ce sentiment est intolérable. On retrouve le même défaut toutes les fois que Corneille fait raisonner un prince, un ministre: tous disent qu'il faut être fourbe et méchant pour régner. On a déjà remarqué que jamais homme d'État ne parle ainsi. Ce défaut vient de ce qu'il est très-difficile de ménager ses expressions, et de faire entendre avec art des choses qui révoltent. C'est une grande imprudence et une grande bassesse dans une reine de dire qu'il faut être fourbe et criminel pour régner. *Un trône acquis par là* est une expression de comédie. (V.)

[2] *Légalité* n'a jamais signifié *justice*, *équité*, *magnanimité*; il signifie *authenticité d'une loi revêtue des formes ordinaires.* (V.)

[3] *Savante de* est un barbarisme: *savante*, *savait*, répétition fautive. (V.)

[4] Expression trop basse, *de chez lui*, *de chez nous*. (V.)

[5] Tout écrivain doit éviter ces amas de monosyllabes qui se heurtent, *car*, *que*, *quand* : mais ce qu'on doit plus éviter, c'est de dire à sa confidente ce qu'elle sait; ce tour n'est pas assez adroit. (V.)

[6] *Choir*, expression absolument vieillie. (V.)

[7] Corneille donne ici, contre la vérité historique, l'exemple d'une licence qui, à ce que nous croyons, ne doit jamais être imitée. Le Flaminius qu'il introduit dans sa pièce n'était point du tout, comme il le suppose, fils du général qui fut vaincu, et qui périt à la journée de Trasimène. Ces deux Flaminius n'avaient pas même une origine commune. Celui qui combattit contre Annibal se nommait Caius Flaminius, et sa famille était plébéienne; l'autre, patricien de naissance, se nommait Titus Quintus, et fut en effet député à la cour de Prusias, pour y demander, au nom des Romains, Annibal, qui s'était refugié chez ce prince. Corneille, quoique très-instruit, fut trompé, selon toute apparence, par la conformité des noms, et ce qui nous le persuade, c'est que, lorsqu'il se permet de donner volontairement quelque atteinte à la vérité de l'histoire, il ne la dissimule jamais dans l'examen de ses pièces, et qu'il y rend compte des motifs qui ont pu l'autoriser à se donner cette licence; mais on ne trouve rien, ni dans la préface, ni dans l'examen de *Nicomède*, qui prouve que Corneille ait cru prendre ici quelque liberté. (P.)

[1] Cacophonie qu'il faut éviter encore, *donc qu'a*. (V.)

[2] S'est aisément rendu de mon intelligence

n'est pas français, on est en intelligence, on se rend du parti de quelqu'un. (V.)

[3] Il faut un effort pour deviner quel est cet *objet* : c'est, par la phrase, l'objet de leur intelligence; par le sens, c'est Laodice. La première loi est d'être clair; il ne faut jamais y manquer. (V.) — Voltaire se trompe évidemment. *Objet* ne se rapporte point à Laodice, mais à *vengeance*, qui n'est pas assez loin pour jeter la moindre obscurité sur la phrase. Flaminius espérait de voir l'*objet* de sa *vengeance* (Annibal, qui a tué son père) remis entre ses mains: tel est le sens très-clair de Corneille. (P.)

[4] Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie

n'est pas français; on inspire de la jalousie, on la fait naître: la jalousie ne peut être haute; elle est grande, elle est violente, soupçonneuse, etc. (V.)

[5] Cet *il* se rapporte au prince Attale; mais il en est trop loin: cela rend la phrase obscure, de même que *borner sa grandeur :* il semble que ce soit la grandeur de l'hymen. Les articles, les pronoms mal placés, jettent toujours de l'embarras dans le style: c'est le plus grand inconvénient de la langue française, qui est d'ailleurs si amie de la clarté. (V.)—Autre inadvertance du même genre. Cet *il* ne peut se rapporter qu'à Flaminius, qui s'est fait nommer ambassadeur à la cour de Prusias. (P.)

[6] Pourquoi Arsinoé dit-elle tout cela à une confidente inutile? Cléopâtre, dans *Rodogune*, tombe dans le même défaut. La plupart des confidences sont froides et déplacées, à moins

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse[1] !
Mais que n'agissait Rome avant que le retour
De cet amant si cher affermît son amour ?

ARSINOÉ.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,
C'était trop hasarder ; et j'ai cru pour le mieux[2]
Qu'il fallait de son fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques[3],
Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques[4],
Et, pour l'assassiner se disant suborné,
Il l'a, grâces aux dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice ;
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun souci de m'en justifier,
Je saurai m'en servir à me fortifier.
Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée[5],
J'ai changé de couleur, je me suis écriée ;
Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais, quoi que Rome fasse, et qu'Attale prétende,
Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende ?

ARSINOÉ.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour
Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.
Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie :
Je cherche à m'assurer celui de Bithynie ;
Et, si ce diadème une fois est à nous[6],
Que cette reine après se choisisse un époux.
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.
Le roi, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offenser Rome agira chaudement[7],
Et ce prince, piqué d'une juste colère[1],
S'emportera sans doute, et bravera son père.
S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins ;
Et, comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins[2],
Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert[3], et tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend[4].
Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connaissez trop pour vous en mettre en peine[5].

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici !

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,
Et la haute vertu du prince Nicomède[6]
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède ;
Mais tout autre que lui devrait être suspect :
Un retour si soudain manque un peu de respect[7],
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrètes raisons de tant d'impatience.

qu'elles ne soient nécessaires : il faut qu'un personnage paraisse avoir besoin de parler, et non pas envie de parler (V.)

1 On entreprend de faire quelque chose, ou bien on entreprend quelque chose ; mais on n'entreprend pas quelqu'un : cela ne se pourrait dire à toute force que dans le bas comique, et encore c'est dans un autre sens ; cela veut dire *attaquer, demander raison, embarrasser, faire querelle.* Ce vers n'est pas français. (V.)

2 *Pour le mieux*, expression de comédie (V.)

3 *L'a fait*, et *terreurs paniques*, expressions qui n'ont rien de noble. (V.)

4 Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques,

est un barbarisme ; il faut *de lui dévoiler, de lui déceler, de lui apprendre, de trahir mes ordres tyranniques en sa faveur.* (V.)

5 Les comédiens ont corrigé, *j'ai feint d'être effrayée ;* mais la chose n'est pas moins petite et moins indigne de la grandeur du tragique. (V.)

6 *Cet une fois* est une explétive trop triviale. (V.)

7 *Chaudement :* cet adverbe est proscrit du style noble. (V.)

1 *Piqué d'une juste colère* n'est pas français. On est piqué d'un procédé, et animé de colère. (V.)

2 Cette phrase et ce tour qui commencent par *comme* sont familiers à Corneille. Il n'y en a aucun exemple dans Racine. Ce tour est un peu trop prosaïque : il réussit quelquefois ; mais il ne faut pas en faire un trop fréquent usage. (V.)

3 Mais pourquoi a-t-elle ouvert son cœur à Cléone ? qu'en résulte-t-il ? Je sais qu'il est permis d'ouvrir son cœur ; ces confidences sont pardonnées aux passions : une jeune princesse peut avouer à sa confidente des sentiments qui échappent à son cœur ; mais une reine politique ne doit faire part de ses projets qu'à ceux qui les doivent servir. Cette scène est froide et mal écrite. (V.)

4 Il est clair que Flaminius attend la reine ; qu'elle a les plus grands intérêts du monde de hâter son entretien avec lui. Nicomède est arrivé ; il va trouver le roi ; il n'y a pas un moment à perdre. Cependant elle s'arrête pour détailler inutilement à Cléone des projets qui sont d'une nature à n'être confiés qu'à ceux qui doivent les seconder. Cette manière d'instruire le spectateur est sans art et sans intérêt. (V.)

5 Cela est trop trivial, et ce vers fait trop voir l'inutilité du rôle de Cléone : c'est un très-grand art de savoir intéresser les confidents à l'action. Néarque, dans *Polyeucte*, montre comment un confident peut être nécessaire. (V.)

6 *Une haute vertu, remède pour ce qu'on en peut craindre*, n'est ni correct ni clair. (V.)

7 *Un retour* qui *manque de respect !* (V.)

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes[1];
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauraient obéir.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent[2];
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats[3],
Souverains dans l'armée, et parmi leurs soldats,
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araspe, dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject[4];
Que, bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine[5];
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû;
Et qui perd de son prix étant trop attendu;
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple, et dans ses domestiques[6];
Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son règne ennuyeux, et de ses tristes jours
Du moins une insolente et fausse obéissance,
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudrait redouter,
Seigneur, et qu'en tout autre il faudrait arrêter.
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire;
Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

[1] *Des têtes au-dessus des bras!* Il n'était plus permis d'écrire ainsi en 1652 : mais Corneille ne châtia jamais son style; il passe pour valoir mieux par la force des idées que par l'expression : cependant observez que, toutes les fois qu'il est véritablement grand, son expression est noble et juste, et ses vers sont bons. (V.)

[2] Il semble que les hauts faits suivent un devoir, et qu'ils se ternissent en le suivant : ce n'est pas parler sa langue. (V.)

[3] *Des cœurs enflés de bruit* sont aussi intolérables que *des têtes au-dessus des bras*. (V.) — Des cœurs ne sauraient être enflés de bruit : cela est vrai, si l'on prend le mot de bruit dans sa signification la plus commune; mais ils peuvent l'être du bruit de leurs combats, c'est-à-dire de la renommée, de la gloire que ces combats leur ont acquise. (P.)

[4] Qu'est-ce que le rang d'une gloire? On ne réduit pas *en*, on réduit *à*. Presque tout le style de cette pièce est vicieux; la raison en est que l'auteur emploie le ton de la conversation familière, dans laquelle on se permet beaucoup d'impropriétés, et souvent des solécismes et des barbarismes. Le style de la conversation peut être admis dans une comédie héroïque; mais il faut que ce soit la conversation des Condé, des la Rochefoucauld, des Retz, des Pascal, des Arnauld. (V.)

[5] L'ordre de qui? de la naissance? Cela ne fait point de sens; et *mutine* n'est ni assez fort ni assez relevé. (V.)

[6] Ces expressions n'appartiennent qu'au style familier de la comédie. (V.)

PRUSIAS.

Si je n'étais bon père, il serait criminel[1] :
Il doit son innocence à l'amour paternel;
C'est lui seul qui l'excuse, et qui le justifie,
Ou lui seul qui me trompe, et qui me sacrifie !
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père;
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète[2],
La nature est aveugle, et la vertu muette.
Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être;
Et qui me fait régner en effet est mon maître.
Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand :
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche;
Et sa seule présence est un secret reproche :
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi;
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi;
Et que, si je lui laisse un jour une couronne,
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
J'en rougis dans mon âme; et ma confusion,
Qui renouvelle et croît à chaque occasion,
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut[3].

ARASPE.

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique
La règle de la vraie et saine politique.

[1] On retrouve un peu Corneille dans cette tirade, quoique la même pensée y soit répétée et retournée en plusieurs façons; ce qui était un vice commun en ce temps-là. Mais à quoi bon tous ces discours? Que veut Prusias? Rien. Quelle résolution prend-il avec Araspe? Aucune. Cette scène paraît peu nécessaire, ainsi que celle d'Arsinoé et de sa confidente. En général, toute scène entre un personnage principal et un confident est froide, à moins que ce personnage n'ait un secret important à confier, un grand dessein à faire réussir, une passion furieuse à développer. (V.)

[2] *Inquiète* n'est pas le mot propre; *depuis* est ici un solécisme : le sens est, dès qu'une fois cette passion s'est emparée de nous. (V.)

[3] Ces antithèses et ces figures de mots, comme on l'a déjà remarqué, doivent être bien rares. La versification héroïque exige que les vers ne finissent point par des verbes en monosyllabes; l'harmonie en souffre; *il peut*, *il veut*, *il fait*, *il court*, sont des syllabes sèches et rudes : il n'en est pas de même dans les rimes féminines, *il vole*, *il presse*, *il prie;* ces mots sont plus soutenus; il ne valent qu'une syllabe, mais on sent qu'il y en a deux qui forment une syllabe longue et harmonieuse. Ces petites finesses de l'art sont à peine connues, et n'en sont pas moins importantes. (V.)

Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent :
On n'attend point alors qu'il s'ose tant permettre;
C'est un crime d'État que d'en pouvoir commettre;
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juste et plus grand châtiment,
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourrait faire.
Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu;
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu?
Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère,
Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de son frère, et la mort d'Annibal?
Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance;
Il en a le prétexte, il en a la puissance;
Il est l'astre naissant qu'adorent mes États;
Il est le dieu du peuple, et celui des soldats.
Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre[1] :
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout à fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse[2],
Le chasser avec gloire, et mêler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment :
Mais, s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,
Dussé-je voir par là tout l'État hasardé...

ARASPE.

Il vient.

SCÈNE II.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince! et qui vous a mandé?

NICOMÈDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,
De jouir de l'honneur de vos embrassements,
Et d'être le témoin de vos contentements.
Après la Cappadoce heureusement unie
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
Je viens remercier et mon père et mon roi
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire[1],
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
Me faire par écrit de tels remercîments;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime[2].
Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, et plus au général[3];
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE.

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un désir trop ardent :
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'était moins précieux,
Je serais innocent, mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime[4]
Qui ne craindra jamais la plus sévère loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.
Je ne veux voir en vous que mon unique appui :
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'ambassadeur romain me demande audience;
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance;
Vous l'écouterez, prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi bien le véritable roi;
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse[5];

[1] Expressions vicieuses : on ne peut dire *l'autre* que quand on l'oppose à *l'un; le nôtre* ne se peut dire à la place *du mien*, à moins qu'on n'ait déjà parlé au pluriel. Je le répète encore, rien n'est si difficile et si rare que de bien écrire. (V.)

[2] Tout cela est d'un style confus, obscur. *Le reste du nôtre qui n'est pas tout à fait impuissant*, et *bien peu de rudesse*, et *le prix d'un mérite mêlé doucement à un ressentiment!* Il n'y a pas là deux mots qui soient faits l'un pour l'autre. (V.)

[1] On ne choisit point un bras pour une gloire. (V.) — L'expression nous parait juste. Nicomède remercie Prusias d'avoir choisi son bras pour des entreprises glorieuses dans lesquelles il s'est signalé, et qui sont véritablement de la gloire aux yeux d'un poëte. (P.)

[2] Il a promis à son confident d'avoir *bien peu de rudesse*, et il commence par dire à Nicomède la chose du monde la plus rude; il le déclare criminel d'État. *Ajoute à votre estime* n'est pas français en ce sens : l'estime où nous sommes n'est pas notre estime; on ne peut dire *votre estime*, comme on dit *votre gloire, votre vertu*. (V.)

[3] *Au général* est un solécisme; il faut *dans un général*. (V.)

[4] *Un petit crime*, cette épithète n'est pas du style de la tragédie. Le crime de Nicomède est en effet bien faible. Nicomède parle ici ironiquement à son père, comme il a parlé à son frère; car, par *ce désir trop ardent*, il entend le désir qu'il avait de voir sa maitresse. Il n'a point du tout d'*amour* pour son père : le public n'en est pas fâché; on méprise Prusias; on aime beaucoup la hauteur d'un héros persécuté. *Petit crime, bonheur si grand;* ces contrastes affectés font un mauvais effet. (V.)

[5] On rend un honneur; on ne rend point un titre d'honneur. (V.)

Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :
L'intérêt de l'État vous doit seul regarder[1].
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute[2] :
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute,
Et, comme elle fait brèche au pouvoir souverain[3],
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absolue[4] :
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
Inviolable, entière ; et n'autorisez pas
De plus méchants que vous à la mettre plus bas[5].
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiraient sur votre propre exemple :
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leur yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMÈDE.

J'obéirai, seigneur, et plus tôt qu'on ne pense ;
Mais je demande un prix de mon obéissance.
La reine d'Arménie est due à ses États,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire[6] :
De grâce, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi ;
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie[7] :
Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage[8].

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter ;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter[1].

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils ;
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques[2]
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
Surtout il est instruit en l'art de bien régner :
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture[3],
Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure ;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait[4]
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :
Je crois que pour régner il en a les mérites[5],
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi[6].

1 *Seul* semble dire que Prusias abdique ; et il est si loin d'abdiquer, qu'il vient de menacer son fils. C'est trop se contredire. (V.)

2 *La marque haute !* (V.)

3 Cette expression *faire brèche* n'est plus d'usage : ce n'est pas que l'idée ne soit noble ; mais en français, toutes les fois que le mot *faire* n'est pas suivi d'un article, il forme une façon de parler proverbiale trop familière. *Faire* assaut, *faire* force de voiles, *faire* de nécessité vertu, *faire* ferme, *faire* brèche, *faire* halte, etc. toutes expressions bannies du vers héroïque. (V.)

4 Comme on ne met rien en éclat, on n'y remet rien ; on donne de l'éclat, on met en lumière, en évidence, en honneur, en son jour. (V.)

5 Cette manière de s'exprimer n'est plus d'usage, et n'a jamais fait un bon effet. Remarquez que *bas* est un adverbe monosyllabe : ne finissez jamais un vers par *bas*, *à bas*, *plus bas*, *haut*, *plus haut*. (V.)

6 Cette métaphore est vicieuse, en ce qu'elle suppose que cet astre de Laodice est descendu du ciel en terre. (V.)

7 Prusias veut aussi railler. Cette pièce est trop pleine de railleries et d'ironies. (V.)

8 Ce dernier hémistiche est absolument du style de la comédie. (V.)

1 Ce vers est trop familier : mais à quoi se rapporte cet *ordre* ? à l'*ambassadeur*, à l'*outrage*, ou à l'*équipage ?* (V.)

2 *Illustres marques :* on a déjà plusieurs fois remarqué ce mot vague, qui n'est que pour la rime. (V.)

3 *Nourriture* est ici pour *éducation* ; et, dans ce sens, il ne se dit plus : c'est peut-être une perte pour notre langue. *Faire état* est aussi aboli. (V.)

4 On ne fait point de l'estime ; cela n'a jamais été français : on a de l'estime, on conçoit de l'estime, on sent de l'estime ; et c'est précisément parce qu'on la sent qu'on ne la fait pas. Par la même raison on sent de l'amour, de l'amitié ; on ne fait ni de l'amour ni de l'amitié. (V.) — On a dit longtemps, et on pourrait dire encore, du moins à ce qu'il nous semble, *je n'en fais pas beaucoup d'estime*. Mais, dit Voltaire, on ne fait pas ce que l'on sent. Ce qu'il établit en loi générale est souvent démenti par l'usage ; on dit tous les jours, sans blesser la langue, *faire amitié*, *faire l'amour* ; et l'usage, comme l'on sait, est plus impérieux que les règles. (P.)

5 Ni ces expressions ni cette construction ne sont françaises : *il en a les mérites pour régner !* (V.)

6 Le roi Prusias, qui n'est déjà pas trop respectable, est peut-être encore plus avili dans cette scène, où Nicomède lui donne, en présence de l'ambassadeur de Rome, des conseils qui ressemblent souvent à des reproches. Il est même assez étonnant que connaissant la fierté de son fils, et sachant combien ce

NICOMÈDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÈDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre État?
Vivez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort;
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah! ne me brouillez point avec la république;
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés;
Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devrait garder,
Et conserver chez soi sa chère nourriture [1],
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS, *à Prusias.*

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal;
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine [2].

NICOMÈDE.

Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire [1];
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son père [2] à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah! c'est trop m'outrager!

NICOMÈDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords;
Parlez et nettement sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE.

Eh bien! s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu;
Et, puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi [3].
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi,
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur insigne :
Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups;
Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous [4];
Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il couronne sa tête.
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire [5];
Le fameux Scipion le fut bien de son frère;
Et lorsque Antiochus fut par eux détrôné,

lisciple d'Annibal hait les Romains, il le charge de répondre à 'ambassadeur de Rome, qu'il croit avoir grand intérêt de ménager. Prusias n'a nulle raison de répondre à l'ambassadeur ar une autre bouche, et il s'expose visiblement à voir l'ambassadeur outragé par Nicomède. Il a commencé par dire à son ls : *Vous êtes criminel d'État, vous méritez d'être puni de nort;* et il finit par lui dire : *Répondez pour moi à l'ambassadeur de Rome en ma présence : faites le personnage de oi, tandis que je ferai celui de subalterne.* C'est au fond une cène de lazzi : passe encore si cette scène était nécessaire; mais lle ne sert à rien. Prusias joue un rôle avilissant; mais celui e Nicomède est noble et imposant. Ces personnages plaisent oujours à la multitude, et révoltent quelquefois les honnêtes ens. C'est toujours un problème à résoudre, si les caractères s et faibles peuvent figurer dans une tragédie. Le parterre élève contre eux à une première représentation : on aime à ire tomber sur l'auteur le mépris que lui-même inspire pour personnage; les critiques se déchaînent : cependant ces caracres sont dans la nature; Maxime dans *Cinna*, Félix dans *olyeucte.*

[1] Cela n'est pas français, *et conserver* ne se lie pas avec *'elle devrait.* Nicomède a déjà parlé de bonne nourriture : *si us faites état de cette nourriture.* (V.) — Voltaire se trompe; st Flaminius, et non pas Nicomède, qui a dit, au commencent de cette scène :

> Si vous faites état de cette nourriture. (P.)

[2] Cela n'est pas français, *n'en mettre que mépris.* (V.)

[1] Cette manière de s'exprimer a vieilli. (V.) — Elle nous paraît mériter d'être conservée. (P.)

[2] Voyez notre remarque sur le personnage de Flaminius, scène cinquième du premier acte. Il n'est pas encore dans l'exactitude historique que ce soit par un Flaminius qu'Annibal ait commencé à triompher de Rome. La journée de Trasimène avait été précédée par les batailles du Tésin et de la Trébie. (P.)

[3] Ces deux vers sont du nombre de ceux que les comédiens avaient corrigés : en effet, cette distinction du cœur, de l'esprit, et de l'âme, cette énumération de parties faite ironiquement, est trop loin du ton de la tragédie; et cette répétition de *grand* et *grande* est comique. (V.)

[4] On ne devine pas d'abord ce que veut dire cet *en*; il est très-inutile, et il se rapporte à *vertu*, qui est deux vers plus haut. (V.) — Ne se rapporte-il pas beaucoup plus naturellement à *donnez-lui votre armée*, qui n'est qu'à un vers de distance? Ne croirait-on pas que Voltaire, au lieu d'éclaircir le texte (ce qui était le devoir d'un commentateur) se plaisait, au contraire, à l'embrouiller? (V.)

[5] On a déjà dit que cette expression ne doit jamais être admise : elle est ici vicieuse, parce que *le faire* se rapporte à *être* et signifie à la lettre *faire son lieutenant.* (V.)

Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
Le reste de l'Asie à nos côtés rangée [1],
Offrent une matière à son ambition....

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi :
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains,
Et si Flaminius en est le capitaine [2],
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté :
Le rang d'ambassadeur doit être respecté;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère....

NICOMÈDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire [3].
Je ne sais point répondre autrement pour un roi
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte;
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE.

Quoi! je verrai, seigneur, qu'on borne vos États,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace!
Et je remercîrai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément!

PRUSIAS, *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge [4];
Le temps et la raison pourront le rendre sage [5].

NICOMÈDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avais jusqu'ici vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite);
Si j'avais donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisserait la Bithynie entière,
Telle que de tous temps l'aîné la tient d'un père,
Et s'empresserait moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avaient su rien gagner :
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser; et, dans ce beau projet,
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet!
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre [1],
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre;
Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang [2],
Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
Grâces aux immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :
Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père;
Il n'est que gardien de leur illustre prix,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée [3].
Certes, je vous croyais un peu plus généreux :

[1] Voltaire, après avoir lu dans une mauvaise édition,

Le reste de l'Asie à nos côtes rangée,

critique ce vers de la manière suivante : « On dit *ranger les côtes*, mais non *rangée aux côtes*, pour *située;* c'est un barbarisme. »

[2] Ce n'est pas le même Flaminius, mais l'insulte n'en est pas moindre. (V.) — L'ambassadeur Flaminius n'est pas, à la vérité, le fils de ce Flaminius qui combattit si malheureusement à Trasimène; et c'est ce que Voltaire aurait dû expliquer plus tôt et plus clairement : mais le spectateur le suppose avec Corneille; et, si l'on admet la supposition, l'ironie devient non-seulement accablante, mais nous n'en connaissons pas dans notre langue qui ait autant de force et de noblesse. (P.)

[3] Il est clair qu'il n'y a pas de milieu; le sens est : *puisque vous m'avez fait répondre pour vous, laissez-moi parler.* (V.)

[4] *Chaleurs de son âge*, mauvais terme. (V.)

[5] C'est ce qu'on dit à un enfant mal morigéné : ce n'est pas ainsi qu'on parle à un prince qui a conquis trois royaumes; et, si ce jeune homme n'est pas sage, pourquoi Prusias l'a-t-il chargé de parler pour lui? (V.)

[1] Ce vers est inintelligible : à quoi se rapporte ce *la servir?* au dernier substantif, à la puissance de Nicomède, que Rome veut diviser. *Me faire descendre;* il faut dire d'où l'on descend : *et monté sur le faite, il aspire à descendre.* (V.)

[2] On ne dit point *quitter à*, on dit *quitter pour : je dois quitter pour lui*, ou *je lui dois céder, laisser, abandonner.* (V.)

[3] *Jeter un dépôt sur une tête, être garde d'un prix, une grandeur épanchée;* toutes expressions impropres et incorrectes : de plus, ce discours de Flaminius semble un peu sophistique. L'exemple de Scipion, qui ne prit point Carthage pour lui, et qui ne le pouvait pas, ne conclut rien du tout contre un prince qui n'est pas républicain, et qui a des droits sur ses conquêtes. (V.)

Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne voulait point régner sur les murs de Carthage;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure;
Le reste de la terre est d'une autre nature.
Quant aux raisons d'État qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des têtes bien sensées,
Elles vous déferaient de ces belles pensées :
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus,
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus [1];
Laissez moins de fumée à vos feux militaires [2],
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMÈDE.

Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle ou si c'est vision [3].
Cependant....

FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes [4],
Nous ne la bornons point; mais, comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis,
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.
Au reste, soyez sûr que vous possèderez
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez;
Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos aïeux, ce prix de votre sang,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang;
Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.
(*à Prusias.*)
La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
eigneur, l'occasion ne peut être plus belle;
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMÈDE.

oilà le vrai secret de faire Attale roi,
omme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
a pièce est délicate [5], et ceux qui l'ont tissue
de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt [1].
Traitez cette princesse en reine comme elle est [2] :
Ne touchez point en elle aux droits du diadème;
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,
Pour vivre en nos États, ne vivent sous nos lois;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose [3]?

NICOMÈDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout [4].

PRUSIAS.

Contre elle, dans ma cour, que peut votre insolence?

NICOMÈDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine comme elle est;
C'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Eh quoi! toujours obstacle?

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle [5].
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès [6];
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée [7],

[1] Cela est du style de madame Pernelle dans Molière. (V.)
[2] *Laisser de la fumée* est inintelligible : d'ailleurs, la fumée s feux militaires est une figure trop bizarre. Le vers suivant t du bas comique. (V.)
[3] Même style et même défaut. (V.)
[4] *Pousser plus avant une gloire!* (V.) — Nicomède peut as- rer à pousser plus avant ses conquêtes, et par conséquent la oire de ses armes. (P.)
[5] Le mot de *pièce* ne dit point là ce que l'auteur a prétendu re; c'est d'ailleurs une expression populaire lorsqu'elle signifie *trigue.* (V.)

[1] Comment peut-il dire qu'il est sans intérêt, après avoir dit publiquement, au premier acte, que Laodice est sa maîtresse, qu'il n'a quitté l'armée que pour venir prendre sa défense? Voudrait-il cacher son amour à Flaminius, et le tromper? un tel dessein convient-il à la fierté du caractère de Nicomède? Flaminius ne doit-il pas être instruit? (V.)
[2] Il faut *comme elle l'est*, pour l'exactitude, mais *comme elle l'est* serait encore plus mauvais. (V.)
[3] Cette interrogation de Prusias, qui n'a rien dit pendant le cours de cette scène, n'a-t-elle pas quelque chose de comique? (V.)
[4] Cette expression est encore comique, ou du moins familière; Racine s'en est servi dans *Bajazet :*

. . . . Poussons à bout l'ingrat.

Mais le mot *ingrat*, qui finit la phrase, la relève. Ce sont de petites nuances qui distinguent souvent le bon du mauvais. (V.)
[5] *Toujours obstacle* n'est pas français, et *grand miracle* n'est pas noble, il est du bas comique. (V.)
[6] On ne dit point *empêcher à ;* cela n'est pas français. *Il nous empêche l'accès de cette maison : nous* est là au datif, c'est un solécisme; il faut dire : *on nous défend l'accès de cette maison, on nous interdit l'accès; on nous défend, on nous empêche d'entrer.* (V.)
[7] Ce tour est impropre; il semble que les rois se marient l'un

Et les raisons d'État, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux[1].

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice[2].

PRUSIAS.

Non, non; je vous réponds, seigneur, de Laodice :
Mais enfin elle est reine, et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ai sur elle après tout une puissance entière,
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
Rendons-lui donc visite; et, comme ambassadeur,
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur[3].
Je seconderai Rome, et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en nos mains, l'amour ne vous peut nuire[4].
Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement[5].

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devrait donner quelques alarmes[6] :
Qui tranche trop du roi ne règne pas longtemps[7].

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importants;
Et, si jamais je règne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner[1].

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire[2]
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je dois,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.
Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce serait à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans votre État
Sur votre autorité commettre un attentat[3] :
Je la refuse donc, seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
Faire réponse en reine, et comme le mérite
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien[4]
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien[5];
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise

à l'autre. Ce n'est pas assez qu'on vous entende, il faut qu'on ne puisse pas vous entendre autrement. (V.)

[1] *Des raisons d'État plus fortes que des nœuds, qui trouvent le moyen d'éteindre les feux de ces nœuds.* Il faut renoncer à écrire quand on écrit de ce style. (V.) — Ce style sans doute est vicieux; mais Voltaire semble prendre plaisir à l'obscurcir encore. Certainement Corneille n'a pu ni voulu dire les *feux de ces nœuds;* il a voulu parler des feux de l'amour, qui doivent en effet s'éteindre lorsque l'amour lui-même est forcé de céder aux raisons d'État. Le mot *amour* n'est pas assez éloigné pour qu'on puisse se méprendre au sens de Corneille. (P.)

[2] Et ce vers et l'idée qu'il présente appartiennent absolument à la comédie. Ce *comme* revient presque toujours. C'est un style trop incorrect, trop négligé, trop lâche, et qu'il ne faut jamais se permettre. (V.)

[3] Il semble qu'il appelle ici la reine Laodice *sa grandeur*, comme on dit *sa majesté*, *son altesse*. (V.)

[4] Le pronom *elle* se rapporte à Rome, qui est le dernier nom. La construction dit, *puisque Rome est en nos mains;* et l'auteur veut dire, *puisque Laodice est en nos mains*. (V.)

[5] Ces deux vers sont trop mal construits. Le mot de *compliment* ne se peut recevoir dans la tragédie s'il n'est ennobli par une épithète : pour le mot de *civilité*, il ne doit jamais entrer dans le style héroïque. Mais ce qui ne peut jamais être ennobli, c'est le rôle de Prusias. (V.)

[6] L'auteur n'exprime pas sa pensée; il veut dire, *vous devriez craindre de le perdre* : mais *sa perte* signifie qu'elle l'a déjà perdu; or, une perte donne des regrets, et non des alarmes. (V.)

[7] Cette manière de s'exprimer n'appartient plus qu'au comique; d'ailleurs un roi qui sait gouverner peut *trancher du* [illegible] et régner longtemps. (V.)

[1] *Chemin de régner* ne peut se dire. Toutes ces façons de parler sont trop basses. (V.)

[2] *Vous devriez faire* à la fin d'un vers, et *plus d'estime* au commencement de l'autre, est ce qu'on appelle un enjambement vicieux. Cela n'est pas permis dans la poésie héroïque. Nous avons jusqu'ici négligé de remarquer cette faute : le lecteur la remarquera aisément partout où elle se trouve. Nous avons déjà observé que *faire estime*, *faire plus d'estime*, n'est pas français. (V.)

[3] Ces petites discusions, ces subtilités politiques sont toujours très-froides : d'ailleurs elle peut fort bien négocier avec Flaminius chez Prusias, qui lui sert de tuteur; et en effet elle lui parle en particulier le moment d'après. (V.)

[4] Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie, comme le *métier des armes*. Il est heureusement employé par Racine dans le sens le plus bas; Athalie dit à Joas :

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier.

On ne peut exprimer plus fortement le mépris de cette reine pour le sacerdoce des Juifs. (V.)

[5] Si elle *n'est rien* hors de l'armée, pourquoi dit-elle tant de fois qu'elle conserve toujours le titre et la dignité de reine qu'on ne peut lui ravir? Être reine et en tenir le rang, c'est être quelque chose. Corneille n'aurait-il pas mis, *hors de l'Arménie je ne puis rien?* alors cette phrase et celles qui la suivent deviennent claires : Je ne puis rien ici, mais je n'y conserve pas moins le titre de reine, et en cette qualité je ne connais de véritables souverains que les dieux. (V.) — Elle en conserve le titre et la dignité, qu'on ne peut lui ravir, mais non le pouvoir. Il n'y a point là de contradiction. (P.)

Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux[1]
Pour souverains que moi, la raison, et les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, et le roi votre père,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie;
Je vais vous y remettre en bonne compagnie[2];
Partons; et dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos pays désolés;
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivières de sang[3].

LAODICE.

Je perdrai mes États, et garderai mon rang;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront votre esclave, et non votre sujette :
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté;
Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères,
Verront Attale assis au trône de vos pères,
Alors, peut-être, alors vous le prîrez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,
Je serai bien changée et d'âme et de courage[4].
Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin :
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin;
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui;
Mais il court sa perte, et vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice,
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice;
Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner faites Attale roi.
Adieu[1].

SCÈNE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite[2]...

LAODICE.

Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite[3];
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.
J'ose donc comme ami vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une âme royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale[4],
Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
« J'avais droit de régner, et n'ai su m'en servir. »

[1] *En tous lieux* ne peut signifier que l'Arménie, car elle dit qu'elle n'est rien hors de l'Arménie. Il y a du moins là une apparence de contradiction; et *en tous lieux* est une cheville qu'il faut éviter autant qu'on le peut. (V.)

[2] C'est-à-dire accompagnée d'une armée : mais cette expression, pour vouloir être ironique, ne devient-elle pas comique? (V.)

[3] Cette scène est une suite de la conversation dans laquelle on a proposé à Laodice la main d'Attale; sans cela, ce long détail de menaces paraîtrait déplacé. Le spectateur ne voit pas comment la princesse peut les mériter : elle vient, par déférence pour le roi, de refuser la visite d'un ambassadeur; il semble que cela ne doit pas engager à dévaster son pays. De plus, le faible Prusias, qui parle tout d'un coup de *montagnes de morts* à une jeune princesse, ne ressemble-t-il pas trop à ces personnages de comédie qui tremblent devant les forts, et qui sont hardis avec les faibles? (V.)

[4] Mauvaise façon de parler : *âme* et *courage*, pléonasme. (V.)

[1] Remarquez qu'un ambassadeur de Rome; qui ne dit mot dans cette scène, y fait un personnage trop subalterne. Il faut rarement mettre sur la scène des personnages principaux sans les faire parler : c'est un défaut essentiel. Cette scène de petites bravades, de petites picoteries, de petites dicussions, entre Prusias et Laodice, n'a rien de tragique; et Flaminius, qui ne dit mot, est insupportable. (V.)

[2] Ce n'est guère que dans la passion qu'il est permis de ne pas achever sa phrase. La faute est très-petite; mais elle est si commune dans toutes nos tragédies, qu'elle mérite attention. (V.)

[3] *Votre ambassade est faite* est un peu comique. Sosie dit dans *Amphitryon :*

O juste ciel! j'ai fait une belle ambassade!

Mais aussi c'est Sosie qui parle. (V.)

[4] Cette expression est très-brutale, surtout d'un ambassadeur à une princesse. D'ailleurs ce discours de Flaminius, pour être fin et adroit, n'en est pas moins entortillé et obscur. *Une vertu brutale qu'un faux jour d'honneur jette en divorce avec le vrai bonheur, qui se livre à ce qu'elle craint;* et *cette vertu brutale* qui, *après un grand soupir*, dit qu'*elle avait droit de régner;* tout cela est bien étrange. La clarté, le naturel, doivent être les premières qualités de la diction. Quelle différence, quand Néron dit à Junie, dans Racine :

Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir
La gloire d'un refus sujet au repentir! (V.)

Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée;
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour[1],
Seigneur; mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma prudence n'est pas tout à fait endormie[2];
Et, sans examiner par quel destin jaloux
La grandeur de courage est si mal avec vous[3],
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale;
Que, si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,
Et sait bien repousser qui me le veut ravir.
Je vois sur la frontière une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, et sous quel général?
Le roi, s'il s'en fait fort[4], pourrait s'en trouver mal,
Et, s'il voulait passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerais de s'assurer d'une autre.
Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses États,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.
Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie
La vertu trouve appui contre la tyrannie[5].
Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'état :
Il connaît Nicomède, il connaît sa marâtre,
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
Et connaît d'autant mieux les dangereux amis[6].
Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
J'évite les mépris qu'il recevrait de moi
S'il tenait de ma main la qualité de roi.
Je le regarderais comme une âme commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux, et le nœud conjugal
Ne le tirerait pas de ce rang inégal.
Mon peuple à mon exemple en ferait peu d'estime.
Ce serait trop, seigneur, pour un cœur magnanime :
Mon refus lui fait grâce, et, malgré ses désirs,
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine[1] :
Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine;
Le roi n'est qu'une idée[2], et n'a de son pouvoir
Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
Quoi! même vous allez jusques à faire grâce!
Après cela, madame, excusez mon audace;
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix :
Recevoir ambassade est encor de vos droits;
Ou, si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme simple Romain souffrez que je vous die
Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui;
Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte;
Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi
Quand il est honoré du nom de son ami;
Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque;
Et qu'enfin.....

LAODICE.

Il suffit; je vois bien ce que c'est[3] :
Tout les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît[4];

[1] Il semble que Laodice, par ce vers, reproche à Flaminius les expressions impropres, les phrases obscures dont il s'est servi, et son galimatias, qui n'était pas le style des ambassadeurs romains. (V.) — Voltaire prodigue trop ce terme de mépris. Si Flaminius pèche par l'expression, il ne pèche pas par le fond des choses. Corneille n'est jamais pauvre d'idées. (P.)

[2] *Prudence endormie, répondre en amie*, etc. toutes ces expressions sont familières; il ne les faut jamais employer dans la vraie tragédie. (V.)

[3] La grandeur de courage est si mal avec vous,

style de conversation familière. (V.)

[4] *Se faire fort de quelque chose* ne peut être employé pour *s'en prévaloir;* il signifie, j'en réponds, je prends sur moi l'entreprise, je me flatte d'y réussir. *Se faire fort* ne peut être employé qu'en prose. Plusieurs étrangers se sont imaginé que nous n'avions qu'un langage pour la prose et pour la poésie; ils se sont bien trompés. (V.)

[5] Il faut, *trouve un appui*, ou *de l'appui; trouve un secours, du secours*, et non *trouve secours*. (V.)

[6] Ces vers sont ingénieusement placés pour préparer la révolte qui s'élève tout d'un coup au cinquième acte : reste à savoir s'ils la préparent assez, et s'ils suffisent pour la rendre vraisemblable. Mais *un attentat que des maximes d'état font sur le bien public* forme une phrase trop incorrecte, trop irrégulière, et ce n'est pas parler sa langue. (V.)

[1] Ces malheureuses contestations, ces froides discussions politiques, qui ne mènent à rien, qui n'ont rien de tragique, rien d'intéressant, sont aujourd'hui bannies du théâtre. Flaminius et Laodice ne parlent ici que pour parler. Quelle différence entre Acomat dans *Bajazet*, et Flaminius dans *Nicomède!* Acomat se trouve entre Bajazet et Roxane, qu'il veut réunir, entre Roxane et Atalide, entre Atalide et Bajazet; comme il parle convenablement, noblement, prudemment, à tous les trois! et quel tragique dans tous ces intérêts! quelle force de raison! quelle pureté de langage! quels vers admirables! mais dans *Nicomède* tout est petit, presque tout est grossier; la diction est si vicieuse qu'elle déparerait le fond le plus intéressant. (V.)

[2] On dit bien *n'est qu'un fantôme*, mais non pas *n'est qu'une idée :* la raison est que *fantôme* exclut la réalité, et qu'*idée* ne l'exclut pas. (V.) — L'expression est véritablement impropre : cependant il n'est pas vrai de dire que le mot *idée* n'exclut pas souvent la réalité pour le moins autant que celui de *fantôme :* on dit très-bien une fortune, un succès en idée, au lieu d'un succès et d'une fortune imaginaires. Corneille a dit lui-même très-heureusement, dans *Sertorius* :

De pareils lieutenants n'ont de chefs qu'en idée;

et Voltaire n'a pas condamné ce vers, qui est même, en quelque sorte, passé en proverbe. (P.)

[3] ...... Il suffit; je vois bien ce que c'est,

est du style comique : c'est en général celui de la pièce. (V.)

[4] Il faut *autant que*.

Mais si de leurs États Rome à son gré dispose,
Certes pour son Attale elle fait peu de chose;
Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner
A mendier pour lui devrait moins s'obstiner.
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne?
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne.
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrais un roi pour un indigne objet,
S'il venait par votre ordre, et si votre alliance
Souillait entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir :
Je ne veux point de rois qui sachent obéir;
Et, puisque vous voyez mon âme tout entière,
Seigneur, ne perdez plus menace ni prière.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement?
Madame, encore un coup, pensez-y mûrement,
Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire;
Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet :
Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde;
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde! Ah! vous me feriez peur
S'il ne s'en fallait pas l'Arménie et mon cœur [1],
Si le grand Annibal n'avait qui lui succède,
S'il ne revivait pas au prince Nicomède,
Et s'il n'avait laissé dans de si dignes mains
L'infaillible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris [2].
Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître [3],
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
Madame, et quelques-uns vous diront, au besoin,
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes [4],
Et que, même au sortir de Trébie et de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

SCÈNE III.

NICOMÈDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMÈDE.

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge [1].

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre; et, si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMÈDE.

Allez-y donc, de grâce, et laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame [2] :
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y voulait introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisaient lui donner un conseil par pitié [3].

NICOMÈDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable [4].

[1] Cette expression, placée ici ironiquement, dégénère peut-être trop en comique. Ce n'est pas là une bonne traduction de cet admirable passage d'Horace : *Et cuncta terrarum subacta, præter atrocem animum Catonis.* Ajoutez que *tout tremble sur l'onde* est ce qu'on appelle une cheville, malheureusement amenée par la rime, comme on l'a déjà remarqué tant de fois. (V.)

[2] Le mot *école* est du style familier; mais quand il s'agit d'un disciple d'Annibal, ces mots *disciple*, *école*, etc. acquièrent de la grandeur. Il ne faut pas répéter trop ces figures. (V.)

[3] *Coup d'essai*, *coup de maître*, figure employée dans *le Cid*, et qu'il ne faudra pas imiter souvent. (V.)

[4] *Du haut en bas*, qui n'est mis là que pour faire le vers, ne peut être admis dans la tragédie. Les dieux et les profanes ne sont pas là non plus à leur place. Un ambassadeur ne doit pas parler en poëte, un poëte même ne doit pas dire que son sénat est composé de dieux, que les rois sont des profanes, et que l'ombre du Capitole fit trembler Annibal. Un très-grand défaut encore est ce mélange d'enflure et de familiarité : *Quelques-uns vous diront au besoin quels dieux du haut en bas renversent les profanes!* Ce style est entièrement vicieux. (V.) — Où Voltaire prend-il que Flaminius veut parler du sénat de Rome, lorsqu'il dit que les dieux renversent les profanes qui osent se promettre d'asservir le Capitole? Il parle évidemment des dieux à qui le Capitole était dédié, de ces dieux protecteurs qui le défendirent contre les Gaulois lorsque ces barbares se croyaient déjà maîtres de Rome. Par une figure hardie, et qui tient même du sublime, il suppose qu'après les journées malheureuses de Trébie et de Cannes, l'ombre seule de ce Capitole, si révéré des Romains, suffit pour effrayer Annibal, qui véritablement, malgré ses victoires, n'osa s'avancer au delà de Capoue. (P.)

[1] Ces deux vers, que leur ridicule a rendus fameux, ont été aussi corrigés par les comédiens. Ce n'est plus ici une ironie qui peut quelquefois être ennoblie; c'est une plaisanterie basse, absolument indigne de la tragédie et de la comédie. (V.)

[2] . . . . Laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame,

est du comique le plus négligé. (V.)

[3] Flaminius, qui se donne pour un ambassadeur prudent, ne doit pas dire qu'un homme tel que Nicomède n'est pas digne de l'amitié de Laodice. Il n'a certainement aucune espérance de brouiller ces deux amants : par conséquent sa scène avec Laodice était inutile, et il ne reste ici avec Nicomède que pour en recevoir des nasardes. Quel ambassadeur! (V.)

[4] Le mot *pitoyable* signifiait alors compatissant, aussi bien

Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés [1],
Madame?

FLAMINIUS.

Ah! c'en est trop; et vous vous emportez.

NICOMÈDE.

Je m'emporte?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée....

NICOMÈDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur :
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur,
Il excède sa charge, et lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse?

LAODICE.

Oui, Seigneur.

NICOMÈDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius;
Et, si vous me fâchiez, j'ajouterais peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi :
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père;
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMÈDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront; prince, pensez à vous.

SCÈNE IV.

NICOMÈDE, LAODICE.

NICOMÈDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.
Ma générosité cède enfin à sa haine :
Je l'épargnais assez pour ne découvrir pas
Les infâmes projets de ses assassinats;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate [2];
Et, comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,
Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMÈDE.

Elle prévient ma plainte; et cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte, et couvre sa faiblesse.

LAODICE.

Les mystères de cour souvent sont si cachés
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés [1].
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre;
Rome ne songeait point à troubler notre amour :
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour;
Et dans ce même jour Rome, en votre présence,
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement [2]

que *digne de pitié*. Cela forme une équivoque qui tourne l'ambassadeur en ridicule, et on devait retrancher *pitoyable* aussi bien que *le long et le large*. (V.)

[1] Voilà des injures aussi grossières que les railleries. Une grande partie de cette pièce est du style burlesque; mais il y a de temps en temps un air de grandeur qui impose, et surtout qui intéresse pour Nicomède; ce qui est un très-grand point. Au reste, jusqu'ici la plupart des scènes ne sont que des conversations assez étrangères à l'intrigue. En général toute scène doit être une espèce d'action qui fait voir à l'esprit quelque chose de nouveau et d'intéressant. (V.)

[2] Voici la première fois que le spectateur entend parler de ce Zénon; il ne sait encore quel il est : on sait seulement que Nicomède a conduit deux traîtres avec lui; mais on ignore que Zénon soit un des deux. Voilà le sujet et l'intrigue de la pièce; mais quel sujet et quelle intrigue! deux malheureux que la reine Arsinoé a subornés pour l'accuser faussement elle-même, et pour faire retomber la calomnie sur Nicomède; il n'y a rien de si bas que cette invention : c'est pourtant là le nœud, et le reste n'est que l'accessoire. Mais on n'a point encore vu paraître cette reine Arsinoé; on n'a dit qu'un mot d'un Métrobate, et cependant on est au milieu du troisième acte. (V.) — Voltaire oublie qu'Arsinoé a eu trois scènes dans le premier acte, et que c'est elle qui finit ce même acte. La distraction est un peu forte. (P.)

[1] Le mot *clairvoyants* est aujourd'hui banni du style noble : on ne dit pas non plus *être empêché à quelque chose*; cela est à peine souffert dans le comique. Rien n'est plus utile que de comparer : opposons à ces vers ceux que Junie dit à Britannicus, et qui expriment un sentiment à peu près semblable, quoique dans une circonstance différente :

> Je ne connais Néron et la cour que d'un jour;
> Mais, si je l'ose dire, hélas! dans cette cour
> Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
> Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence!
> Avec combien de joie on y trahit sa foi!
> Quel séjour étranger et pour vous et pour moi!

Voilà le style de la nature; ce sont là des vers : c'est ainsi qu'on doit écrire. C'est une dispute bien inutile, bien puérile, que celle qui dura si longtemps entre les gens de lettres sur le mérite de Corneille et de Racine. Qu'importe à la connaissance de l'art, aux règles de la langue, à la pureté du style, à l'élégance des vers, que l'un soit venu le premier, et soit parti de plus loin, et que l'autre ait trouvé la route aplanie? ces frivoles questions n'apprennent point comment il faut parler. Le but de ce commentaire, je ne puis trop le redire, est de tâcher de former des poëtes, et de ne laisser aucun doute sur notre langue aux étrangers. (V.)

[2] Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement

expression populaire et basse. (V.)

Qui n'attend point le temps de votre éloignement,
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
Qui m'offusque la vue, et m'y jette un ombrage.
Le roi chérit sa femme, il craint Rome; et, pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne saurais vous taire
Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père[1].
Voyez quel contre-temps Attale prend ici[2]!
Qui l'appelle avec nous? quel projet? quel souci[3]?
Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

SCÈNE V.

NICOMÈDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même:
Il connaît tout mon cœur, et répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCÈNE VI.

NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.

NICOMÈDE.

Non, non; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire[4],
Prince. J'avais mis bas, avec le nom d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné;
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avais prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point surtout dans vos desseins
Ni le secours du roi, ni celui des Romains[1].
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne[2].

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse:
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles[3]?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la princesse égale entre nous deux[4]:
Ne lui laissez plus voir ce long amas[5] de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire;
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus et vos fameux exploits;
Ou contre son amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance:
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

NICOMÈDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,

[1] On ne s'exprimerait pas autrement dans une comédie. Jusqu'ici on ne voit qu'une petite intrigue et de petites jalousies. Ce qui est encore bien plus du ressort de la comédie, c'est cet Attale qui vient n'ayant rien à dire, et à qui Laodice dit qu'il est un importun. (V.)

[2] On ne dit point *prendre un contre-temps;* et, quand on le dirait, il ne faudrait pas se servir de ces tours trop familiers. (V.)

[3] Est-ce le contre-temps qui appelle? à quoi se rapportent *quel projet, quel souci?* quel mot que celui de *souci* en cette occasion! Elle *conçoit mal ce qu'il faut* qu'elle *pense; mais elle en rompra le coup*: est-ce le coup de ce qu'elle pense? *Rompre un coup, s'il y faut sa présence!* Il n'y a pas là un vers qui ne soit obscur, faible, vicieux, et qui ne pèche contre la langue. Elle sort en disant, *je vous quitte*, sans dire pourquoi elle quitte Nicomède. Les personnages importants doivent toujours avoir une raison d'entrer et de sortir; et, quand cette raison n'est pas assez déterminée, il faut qu'ils se gardent bien de dire, *je sors*, de peur que le spectateur, trop averti de la faute, ne dise: Pourquoi sortez-vous? (V.) — Elle en donne la raison; elle sort pour éviter Attale. (P.)

[4] Non-seulement dans une tragédie on ne doit point avoir *aussi bien à dire quelque chose*, mais il faut, autant qu'on peut, dire des choses qui tiennent lieu d'action, qui nouent l'intrigue, qui augmentent la terreur, qui mènent au but: une simple bravade, dont on peut se passer, n'est pas un sujet de scène. (V.)

[1] Ces deux *ni* avec *point* ne sont pas permis; les étrangers y doivent prendre garde. *Je n'ai point ni crainte ni espérance*, c'est un barbarisme de phrase; dites, *je n'ai ni crainte ni espérance*. (V.)

[2] Ces deux vers, ainsi que le dernier de cette scène, sont une ironie amère qui peut-être avilit trop le caractère d'Attale, que Corneille cependant veut rendre intéressant. Il paraît étonnant que Nicomède mette de la grandeur d'âme à injurier tout le monde, et qu'Attale, qui est brave et généreux, et qui va bientôt en donner des preuves, ait la complaisance de le souffrir. Plus on examine cette pièce, plus on trouve qu'il fallait l'intituler comédie, ainsi que *don Sanche d'Aragon*.

. . . . De ce qu'on vous ordonne,

est trop fort, et ne s'accorde pas avec le mot de *prière*. (V.)

[3] On ne se défait pas d'un gain de bataille et d'un assaut: le mot de *se défaire*, qui d'ailleurs est familier, convient à des droits d'aînesse; mais il est impropre avec des assauts et des batailles gagnés. (V.)

[4] Il fallait, *rendez le combat égal*. (V.)

[5] Quelques écrivains ont blâmé cette expression. Cependant Boileau a dit après Corneille:

Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous.
Sat. V, v. 57.

Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur[1].

SCÈNE VII[2].

ARSINOÉ, NICOMÈDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.
Seigneur, le roi vous mande.

NICOMÈDE.
Il me mande?

ARASPE.
Oui, seigneur.

ARSINOÉ.
Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMÈDE.
J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOÉ.
Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMÈDE.
Je m'obstinais, madame, à tout dissimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.
La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses[3];
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

NICOMÈDE.
J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ.
Je le veux bien encor, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMÈDE.
Je les ai subornés contre vous à ce compte[4]?

ARSINOÉ.
J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMÈDE.
Et vous pensez par là leur ôter tout crédit?

[1] Il ne doit pas traiter son frère de poltron, puisque ce frère va faire un action très-belle, et que cet outrage même devrait l'empêcher de la faire. (V.)

[2] Cette scène est encore une scène inutile de picoterie et d'ironie entre Arsinoé et Nicomède. A quel propos Arsinoé vient elle? quel est son but? Le roi mande Nicomède. Voilà une action petite, à la vérité, mais qui peut produire quelque effet; Arsinoé n'en produit aucun. (V.)

[3] Ces mots seuls font la condamnation de la pièce; *deux hommes du commun subornés!* il y a dans cette invention de la froideur et de la bassesse. (V.)

[4] On voit assez combien ces termes populaires doivent être proscrits. (V.)

ARSINOÉ.
Non, seigneur; je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMÈDE.
Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire?

ARSINOÉ.
Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMÈDE.
Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

ARASPE.
Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez longtemps[1].

ARSINOÉ.
Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMÈDE.
Je commence, madame, enfin à vous entendre :
Son amour conjugal, chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
Mais....

ARSINOÉ.
Achevez, seigneur; ce mais, que veut-il dire[2]?

NICOMÈDE.
Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ.
Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

NICOMÈDE.
Vous les saurez du roi; je tarde trop longtemps.

SCÈNE VIII.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.
Nous triomphons, Attale; et ce grand Nicomède
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède[3].
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagème :
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué

[1] *Le roi s'ennuie* n'est pas bien noble; et on est étonné peut-être qu'Araspe, un simple officier, parle d'une manière si pressante à un prince tel que Nicomède. (V.)

[2] Cette interrogation, qui ressemble au style de la comédie, n'est évidemment placée en cet endroit que pour amener les trois vers suivants, qui répondent en écho aux trois autres. On trouve fréquemment des exemples de ses répétitions, elles ne sont plus souffertes aujourd'hui. Ce *mais* est intolérable. (V.)

[3] Cette fausse accusation, ménagée par Arsinoé, n'est pas sans quelque habileté, mais elle est sans noblesse et sans tragique; et Arsinoé est plus basse encore que Prusias. Pourquoi les petits moyens déplaisent-ils, tandis que les grands crimes font tant d'effet? c'est que les uns inspirent la terreur, les autres le mépris; c'est par la même raison qu'on aime à entendre parler d'un grand conquérant plutôt que d'un voleur ordinaire. *Le tour qu'on a joué* met le comble à ce défaut. Arsinoé n'est qu'une bourgeoise qui accuse son beau-fils d'une friponnerie, pour mieux marier son propre fils. (V.)

L'infâme et lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en présence des rois les vérités sont fortes [1] !
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes [2] !
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu ! [du.
Tous deux voulaient me perdre, et tous deux l'ont per-

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure ;
Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchants une âme si crédule.
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui
Et subornés par vous, et subornés par lui :
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des âmes si noires [3] ?
Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ.

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi ;
Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère ;
Nous ne sommes qu'un sang [4], et ce sang dans mon
A peine à le passer pour calomniateur [5]. [cœur

ARSINOÉ.

Et vous en avez moins à me croire assassine [6],
Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine ?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusaient je les croyais bien moins.
Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime :
La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,
Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
J'emprunte du secours, et le fais hautement ;
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ.

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOÉ.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme [1].

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.
Cependant, si le prince est encor votre frère,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mère ;
Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE [2].

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le prince, Araspe.
(*Araspe rentre.*)
Et vous, madame,
Retenez des soupirs dont vous me percez l'âme.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs ?
Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense ?

[1] Ce ne sont pas ces vérités qui sont fortes, c'est la présence des rois qui est supposée ici assez forte pour forcer la vérité de paraître. (V.)

[2] On a déjà dit que toute métaphore, pour être bonne, doit fournir un tableau à un peintre * : il est difficile de peindre des vérités qui sortent d'un cœur par plusieurs portes. On ne peut guère écrire plus mal. Il est à croire que l'auteur fit cette pièce au courant de la plume. Il avait acquis une prodigieuse facilité d'écrire, qui dégénéra enfin en impossibilité d'écrire élégamment. (V.)

[3] *Bien voir ce que c'est*, *devoir de la croyance contre des victoires*, le premier est trop familier, le second n'est pas exact. (V.)

[4] Je crois que cette expression peut s'admettre, quoiqu'on ne dise pas *deux sangs*. (V.)

[5] *A peine à le passer* n'est pas français ; on dit dans le comique, *je le passe pour honnête homme*. (V.)

[6] Je ne sais si le mot *assassine*, pris comme substantif féminin, se peut dire ; il est certain du moins qu'il n'est pas d'usage. (V.)

* Voltaire ne se lasse pas de répéter cet étrange paradoxe. (P.)

[1] Style comique, mais le caractère d'Attale, trop avili, commence ici à se développer, et devient intéressant. On ne peut terminer un acte plus froidement : la raison est que l'intrigue est très-froide, parce que personne n'est véritablement en danger. (V.)

[2] Arsinoé joue précisément le rôle de la femme du *Malade imaginaire*, et Prusias celui du *malade* qui croit sa femme. Très-souvent des scènes tragiques ont le même fond que des scènes de comédie : c'est alors qu'il faut faire les plus grands efforts pour fortifier par le style la faiblesse du sujet. On ne peut cacher entièrement le défaut, mais on l'orne, on l'embellit par le charme de la poésie : ainsi dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, etc. (V.)

Douté-je de son crime ou de votre innocence?
Et reconnaissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit?

ARSINOÉ.

Ah! seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien en votre cour est-il de médisants?
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée?
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous? et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

PRUSIAS.

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui....

SCÈNE II.

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMÈDE, ARASPE, GARDES.

ARSINOÉ.

Grâce, grâce, seigneur, à notre unique appui!
Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles!
Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes!
Grâce....

NICOMÈDE.

De quoi, madame [1]? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois?
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grâce pour moi, choisissez de mes crimes,
Les voilà tous, madame; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
D'avoir une âme ouverte, une franchise entière,
Qui, dans leur artifice, a manqué de lumière,
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée, et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence [1],
Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOÉ.

Je m'en dédis, seigneur; il n'est point criminel.
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique [2];
Que ce vieillard confie et gloire et liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité;
Ces terreurs, ces fureurs, sont de mon artifice.
Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui;
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui;
De cette seule main part tout ce qui le blesse;
Et pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,
S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.
Ce faible et vain effort ne touche point mon âme.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme;
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter:
Car enfin hors de là que peut-il m'imputer [3]?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée?
Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'aurait laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent?
Vous le savez, seigneur, et pour reconnaissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous:
Mais tout est excusable en un amant jaloux [4];
Je vous l'ai déjà dit.

[1] Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes!
Grâce... — De quoi, madame? etc.

C'est encore ici de l'ironie. Nicomède ne doit pas répondre sur le même ton, et ne faire que répéter qu'il a pris des villes. (V.)

[1] Cela veut dire, *qui ne s'entend qu'avec la vertu;* mais cela est très-mal dit: il semble qu'il n'ait d'autre vertu que l'*intelligence.* (V.)

[2] *Fureurs d'une terreur* est un contre-sens: *fureur* est le contraire de la crainte. (V.) —Nous ne prétendons pas justifier *les fureurs d'une terreur panique;* mais il n'est pas toujours vrai que la fureur soit incompatible avec la crainte. Voltaire, dans le poëme de *Fontenoi*, prête au Rhin de la fureur, quoique ce fleuve soit effrayé:

Ce dieu même en fureur, effrayé du passage,
Cédant à nos aieux son onde et son rivage. (P.)

[3] *Hors de là*, c'est toujours le style de la comédie. (V.)

[4] Il y a de l'ironie dans ce vers, et le pauvre Prusias ne le sent pas; il ne sent rien: tranchons le mot, il joue le rôle d'un vieux père de famille imbécile. Mais, dira-t-on, cela n'est-il pas dans la nature? n'y a-t-il pas des rois qui gouvernent très-mal leurs familles, qui sont trompés par leurs femmes et par

PRUSIAS.

Ingrat! que peux-tu dire?

NICOMÈDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puissants secours
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale;
Que par mon propre bras elle amassait pour lui [1],
Et préparait dès lors ce qu'on voit aujourd'hui.
Par quelques sentiments qu'elle aie été poussée,
J'en laisse le ciel juge, il connaît sa pensée;
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux;
Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.
Cependant, puisque enfin l'apparence est si belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour son intérêt vous faire souvenir
Que vous laissez longtemps deux méchants à punir.
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice:
Tous deux l'ont accusée; et s'ils s'en sont dédits
Pour la faire innocente et charger votre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
Après s'être joués d'une personne auguste.
L'offense une fois faite à ceux de notre rang
Ne se répare point que par des flots de sang [2]:
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
Il faut sous les tourments que l'imposture expire;
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
A la légèreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux et hasarde nos vies,
S'il met en sûreté de telles calomnies [3].

ARSINOÉ.

Quoi! seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt;
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt!
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre [4].

PRUSIAS.

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre [1].
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE.

M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas [2]!
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte,
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir [3],
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever votre peuple, et jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée;
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie;
C'est ce que pourrait faire un homme tel que moi,
S'il pouvait se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites âmes,
Et c'est là proprement le partage des femmes [4].
Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon;
Pour la reine, ou pour moi, faites-vous-en raison.
A ce dernier moment la conscience presse;
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse [5];
Et ces esprits légers, approchant des abois [6],
Pourraient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ.

Seigneur...

NICOMÈDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas

prisés par leurs enfants? Oui; mais il ne faut pas les mettre sur le théâtre tragique. Pourquoi? c'est qu'il ne faut pas peindre des ânes dans les batailles d'Arbelles ou de Pharsale. (V.)

[1] *Amassait* quoi? *amasser* n'est point un verbe sans régime; partout des solécismes. (V.)

[2] *Point que* n'est pas français, il faut, *ne se répare que par des flots*. (V.)

[3] L'expression propre était, *s'il laisse de telles calomnies impunies :* on ne met point la calomnie en sûreté, on l'enhardit par l'impunité. (V.)

[4] Ce ton bourgeois rend encore le rôle d'Arsinoé plus bas et plus petit. L'accusation d'un assassinat devait au moins jeter du tragique dans la pièce; mais il y produit à peine un faible intérêt de curiosité. (V.)

[1] Ce discours est d'un prince imbécile; c'est précisément de Métrobate qu'il s'agit. Le roi ne peut savoir la vérité qu'en faisant donner la question à ces deux misérables; et cette vérité qu'il néglige, lui importe infiniment. (V.)

[2] Ce vers est beau, noble, convenable au caractère et à la situation; il fait voir tous les défauts précédents. (V.) — Ce vers est si beau, que Voltaire s'en est ressouvenu dans *Œdipe*, en faisant dire à Jocaste par Philoctète :

Qui? moi, de tels forfaits, moi, des assassinats!
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas! P.

[3] *Un homme de sa sorte, qui un peu plus haut se porte, et à qui il faut un grand crime à tenter son devoir,* n'a pas un style digne de ce beau vers :

M'en purger! moi, seigneur! vous ne le croyez pas.

Il y a de la grandeur dans ce que dit Nicomède; mais il faut que la grandeur et la pureté du style y répondent. (V.)

[4] Ce vers, quoique indirectement adressé à Arsinoé, n'est-il pas un trait un peu fort contre tout le sexe? Quoique Corneille ait pris plaisir à faire des rôles de femmes nobles, fiers et intéressants, on peut cependant remarquer qu'en général il ne les ménage pas. (V.)

[5] Ces idées sont belles et justes; elles devraient être exprimées avec plus de force et d'élégance. (V.)

[6] Cette expression *des abois*, qui par elle-même n'est pas noble, n'est plus d'usage aujourd'hui : *un esprit léger qui approche des abois* est une impropriété trop grande. (V.)

Ils auraient des remords qui ne vous plairaient pas.

ARSINOÉ.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle;
Quand je le justifie, il me fait criminelle :
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection [1],
Ni que, pour garantir la personnne d'Attale,
Vous partagiez entre eux la puissance royale :
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre [2],
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre;
Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah! madame!

ARSINOÉ.

Oui, seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers soupirs clora ma destinée [3];
Et, puisque ainsi jamais il ne sera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui? que peut-il contre moi?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever,
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux :
Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :
Il sait tous les secrets du fameux Annibal [4],
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal.
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté;
Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche [1].
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche,
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la reine qui te craint [2].
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle [3];
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture...

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être?

NICOMÈDE.

Roi.
Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père;
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez [4].

[1] Le sens n'est pas assez clair, elle veut dire, *que ma protection assure le sceptre à mon fils.* (V.)

[2] Cela n'est pas français; il fallait, *je vous aime trop pour ne vous pas suivre*: ou plutôt il ne fallait pas exprimer ce sentiment, qui est admirable quand il est vrai, ridicule quand il est faux. (V.)

[3] *Clore, clos*, n'est absolument point d'usage dans le style tragique. L'intérêt devrait être pressant dans cette scène, et ne l'est pas : c'est que Prusias, sur qui se fixent d'abord les yeux, partagé entre une femme et un fils, ne dit rien d'intéressant : il est même encore avili : on voit que sa femme le trompe ridiculement, et que son fils le brave : on ne craint rien, au fond, pour Nicomède; on méprise le roi, on hait la reine. (V.)

[4] *Il sait tous les secrets* est une expression bien basse pour signifier, *il est l'élève du grand Annibal, il a été formé par lui dans l'art de la guerre et de la politique.* Arsinoé parle avec trop d'ironie, et laisse peut-être trop voir sa haine dans le temps qu'elle veut la dissimuler. (V.)

[1] Le mot *fâcher* est bien bourgeois. Ce vers comique et trivial jette du ridicule sur le caractère de Prusias, et fait trop apercevoir au spectateur que toute l'intrigue de cette tragédie n'est qu'une tracasserie (V.)

[2] Le mot d'*assurer* n'est pas français ici, il faut *de rassurer* : on assure une vérité; on rassure une âme intimidée. (V.) — Nous avons déjà opposé à cette décision de Voltaire un exemple tiré de Racine. *Esther* nous en offre un second :

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore! (P.)

[3] Il faut pour l'exactitude, *j'ai de la tendresse, j'ai de la passion;* et pour la noblesse et l'élégance, il faut un autre tour. (V.)

[4] Ce morceau sublime, jeté dans cette comédie, fait voir combien le reste est petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures pièces de Corneille. Ce vrai sublime fait sentir combien l'ampoulé doit déplaire aux esprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne soit simple et noble : rien de trop ni de trop peu; l'idée est grande, vraie, bien placée, bien exprimée, Je ne connais point dans les anciens de passage qui l'emporte sur celui-ci. Il fallait que toute la pièce fût sur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au sublime, car alors il n'y en aurait point; mais tout doit être noble. Nicomède insulte ici un peu son père, mais Prusias le mérite. (V.)

Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espère gagner,
Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

Je règne donc, ingrat ! puisque tu me l'ordonnes ;
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes :
Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi ;
Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÈDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Je vous demanderais le loisir d'y penser :
Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,
J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.
A ce frère si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'âme !
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme !
Tu la préfères, lâche ! à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux !
Après cette infamie es-tu digne de vivre [1] ?

NICOMÈDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre :
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces États aux vôtres sont unis ?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème ?

NICOMÈDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?
Que cédé-je à mon frère en cédant vos États ?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire :
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire [2] ;
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,
Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence ;
Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres ;
Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMÈDE.

Oui, si leur artifice
De votre sang par vous se fait un sacrifice ;
Autrement vos États à ce prince livrés
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare ;
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare :
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,
Je saurai bien, ingrat ! l'assurer en ce rang ;
Et demain...

SCÈNE IV.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère :
Le sénat en effet pourra s'en indigner ;
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner [1].

PRUSIAS.

Je lui ferai raison ; et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale :
Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage :
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage ;
Et pour l'y mieux conduire, il vous sera donné,
Sitôt qu'il aura vu son frère couronné [2].

NICOMÈDE.

Vous m'enverrez à Rome !

PRUSIAS.

On t'y fera justice.
Va, va lui demander ta chère Laodice [3].

NICOMÈDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi ;
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

[1] Prusias ne doit point traiter son fils de lâche, ni lui dire qu'il *est indigne de vivre après cette infamie* : il doit avoir assez d'esprit pour entendre ce que lui dit son fils, et que ce prince lui explique bientôt après. (V.)

[2] Quoique ce vers soit un peu prosaïque, il est si vrai, si ferme, si naturel, si convenable au caractère de Nicomède, qu'il doit plaire beaucoup, ainsi que le reste de la tirade. On aime ces vérités dures et fières, surtout quand elles sont dans la bouche d'un personnage qui les relève encore par sa situation. (V.)

[1] Autre ironie de Flaminius. (V.)

[2] Pourquoi cette idée soudaine d'envoyer Nicomède à Rome ? elle paraît bizarre. Flaminius ne l'a point demandé, il n'en a jamais été question. Prusias est un peu comme les vieillards de comédie, qui prennent des résolutions outrées, quand on leur a reproché d'être trop faibles. Il est bien lâche dans sa colère de remettre son fils aîné entre les mains de Flaminius, son ennemi. (V.)

[3] Autre ironie, qui est dans Prusias le comble de la lâcheté et de l'avilissement. (V.)

FLAMINIUS.

Rome sait vos hauts faits, et déjà vous adore[1].

NICOMÈDE.

Tout beau, Flaminius! je n'y suis pas encore :
La route en est mal sûre, à tout considérer :
Et qui m'y conduira pourrait bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le remène, Araspe; et redoublez sa garde.
(*à Attale.*)
Toi, rends grâces à Rome, et sans cesse regarde
Que, comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appui tu ne seras plus rien.
Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
Attale, encore un coup, rends grâce à ton appui.

SCÈNE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avoûrai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je considère :
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent[2] :
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qui lui plaît.
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime;
En vous qui la privez d'un si cher protecteur;
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours;
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce serait bien, seigneur, de tout point me confondre,
Et je serais moins roi qu'un objet de pitié
Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale :
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau;
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau! Quoi! se pourrait-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire;
Que ma grandeur naissante y fît quelque jaloux?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, prince? et que me dites-vous?

ATTALE.

Vous-même dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.
Rome, qui vous servait auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône eût fait une injustice;
Son amitié pour vous lui faisait cette loi :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi;
Et le soin de sa gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos désirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS.

Ce serait mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part[1];

[1] Autre ironie aussi froide que le mot *vous adore* est déplacé. (V.)

[2] *Faire*, au lieu de *rendre**, ne se dit plus; on n'écrit point *cela vous fait heureux*, mais *cela vous rend heureux*. Cette remarque ainsi que toutes celles purement grammaticales sont pour les étrangers principalement. Cette scène est toute de politique, et par conséquent très-froide. Quand on veut de la politique, il faut lire Tacite; quand on veut une tragédie, il faut lire *Phèdre*. Cette politique de Flaminius est d'ailleurs trop grossière. Il dit que Rome faisait une injustice en procurant le royaume de Laodice au prince Attale, et que lui Flaminius s'était chargé de cette injustice, n'est-ce pas perdre tout son crédit? Quel ambassadeur a jamais dit, *on m'a chargé d'être un fripon?* Ces expressions, *ce n'est pas loi pour elle*, *reine comme elle est*, *à bien parler*, etc. ne relèvent pas cette scène. (V.)

* *Rendre* ne serait ici ni le mot propre, ni le mot convenable. (P.)

[1] La plupart de tous ces vers sont des barbarismes : celui-ci en est un; il veut dire, *ce serait exposer le sénat à passer pour un fourbe ou pour un tyran*. (V.)

Cet hymen jetterait une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire.
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas; elle hait Nicomède[1] :
Et lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis;
Vous êtes souverain, et tout vous est permis :
Mais puisque enfin ce jour vous doit faire connaître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui, vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien[2].

SCÈNE VI.

ATTALE.

Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres[3]?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?
Ah! ce titre à ce prix déjà m'est importun :
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous[4].

[1] Ce vers excellent est fait pour servir de maxime à jamais. (V.)

[2] Tâchons d'éviter ces phrases louches et embarrassées. (V.)

[3] Dans ce monologue, qui prépare le dénoûment, on aime à voir le prince Attale prendre les sentiments qui conviennent au fils d'un roi, qui va régner lui-même : mais Flaminius lui a laissé très-prudemment voir que Rome hait Nicomède sans aimer Attale; mais si Flaminius est un peu maladroit, Attale est un peu imprudent d'abandonner tout d'un coup des protecteurs tels que les Romains, qui l'ont élevé, qui viennent de le couronner, et cela en faveur d'un prince qui l'a toujours traité avec un mépris insultant qu'on ne pardonne jamais. Rien de tout cela ne paraît ni naturel, ni bien conduit, ni intéressant; mais le monologue plaît, parce qu'il est noble. Il est toujours désagréable de voir un prince qui ne prend une résolution noble que parce qu'il s'aperçoit qu'on l'a joué, qu'on l'a méprisé : je ne sais s'il n'eût pas mieux valu qu'il eût puisé ces nobles sentiments dans son caractère, à la vue des lâches intrigues qu'on faisait, même en sa faveur, contre son frère. (V.)

[4] Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous,

est encore du style comique. (V.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre;
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre[1],
Et, si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.
Son trône, et non ses yeux, avait dû te charmer :
Tu vas régner sans elle; à quel propos l'aimer?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir[2],
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame...

ARSINOÉ.

Eh bien! soit, je veux qu'elle se rende :
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende?
Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô dieux! pourra-t-elle y borner sa vengeance?
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance?
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer ou le poison pour venger son amant[3]?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie[4]!

[1] On n'allume pas un tumulte. Il se fait dans la ville une sédition imprévue : c'est une machine qu'il n'est plus guère permis d'employer aujourd'hui, parce qu'elle est triviale, parce qu'elle n'est pas renfermée dans l'exposition de la pièce, parce que, n'étant pas née du sujet, elle est sans art et sans mérite. Cependant, si cette sédition est sérieuse, Arsinoé et son fils perdent leur temps à raisonner sur la puissance et sur la politique des Romains. Arsinoé lui dit froidement : *Vous me ravissez d'avoir cette prudence*. Ce vers comique et les fautes de langue ne contribuent pas à embellir cette scène. (V.)

[2] On ne donne point des rigueurs comme on donne des faveurs : cela n'est pas français, parce que cela n'est admis dans aucune langue. (V.) — Corneille ne dit pas que Laodice donne des rigueurs à Attale, mais qu'elle lui en donne à souffrir; expression qui a un tout autre sens, et que l'usage autorisait alors. (P.)

[3] Quelle idée! pourquoi lui dire que sa femme l'empoisonnera ou l'assassinera? (V.)

[4] Ce n'est pas elle qui cache la vraie raison; ce qu'il dit à sa

Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a craint en Nicomède, et le craindrait en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souveraine;
Et puisque la fâcher ce serait me trahir,
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
Aussitôt qu'un État devient un peu trop grand,
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend [1].
C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule tête [2];
Et leur guerre est trop juste après cet attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État [3]. [mes,
Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hom-
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous som-
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant [mes,
Que leur empire seul demeure indépendant.
Je les connais, madame, et j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus, et renverser Carthage [4].
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cède à des raisons que je ne puis forcer [5].
D'autant plus justement mon impuissance y cède,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
Un si grand ennemi leur répond de ma foi;
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ.

C'est de quoi je voulais vous faire confidence:
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
Le temps pourra changer; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin [6].

SCÈNE II [7].

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire:
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croît; il est temps d'agir de votre part,
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
Que de le laisser faire, et ne lui point répondre [1].
Rome autrefois a vu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions.
Quand il fallait calmer toute une populace,
Le sénat n'épargnait promesse ni menace,
Et rappelait par là son escadron mutin
Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
Dont il l'aurait vu faire une horrible descente,
S'il eût traité longtemps sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibère:
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire;
Et le roi... Mais il vient.

SCÈNE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater:
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice [2].

FLAMINIUS.

J'en avais supçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés [3]!

mère ne doit être dit qu'à Flaminius: ce n'est pas assurément sa mère qui craint qu'Attale ne soit trop puissant. (V.)

[1] On ne guérit point un ombrage: cette expression est impropre. (V.)

[2] *Mettre des bras sous une tête!* (V.)

[3] *Un attentat qu'un crime d'état fait sur une grandeur*, c'est à la fois un solécisme et un barbarisme. (V.)

[4] *Un ombrage qui a détruit Carthage!* (V.)

[5] *Des raisons qu'on ne peut forcer*, c'est un barbarisme. (V.)

[6] *Assurer des jaloux* ne s'entend point. Quelque sens qu'on donne à cette phrase, elle est inintelligible. (V.)

[7] Cette scène paraît jeter un peu de ridicule sur la reine. Flaminius vient l'avertir, elle et son fils, qu'il n'est pas sage de parler de toute autre chose que d'une sédition qui est à craindre, et lui cite de vieux exemples de l'histoire de Rome; au lieu de s'adresser au roi, il vient parler à sa femme: c'est traiter ce roi en vieillard de comédie qui n'est pas le maître chez lui. (V.)

[1] *Laisser faire le peuple*, expression trop triviale. *Ne point répondre au peuple*, expression impropre. *L'escadron mutin qu'on aurait abandonné à sa confusion* n'est pas meilleur (V.)

[2] Mais que veut Laodice? sauver son amant? c'est le perdre il n'est point libre; il est en la puissance du roi. Laodice, en faisant révolter le peuple en sa faveur, le rend décidément criminel, et expose sa vie et la sienne, surtout dans une cour tyrannique dont elle a dit: *Quiconque entre au palais porte sa tête au roi*. On pardonnerait cette action violente et peu réfléchie à une amante emportée par sa passion, à une Hermione; mais ce n'est pas ainsi que Corneille a peint Laodice. *Les mutins n'entendent plus raison*, dit la Bruyère, *dénoûment vulgaire de tragédie*. Ce dénoûment n'était pas encore vulgaire du temps de Corneille; il ne l'avait employé que dans *Héraclius*. On ne conseillerait pas d'employer ce moyen, qui serait trop grossier, s'il n'était relevé par de grandes beautés. (V.)

[3] C'est ici une ironie d'Attale; il a dessein de sauver Nicomède. (V.)

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir ; et, si vous m'en croyez....

SCÈNE IV[1].

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède ;
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes ;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre était sans chefs et sans conduite,
Je voudrais, comme vous, en craindre moins la suite ;
Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci ;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi [2] :
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte [3] ;
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte ;
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

SCÈNE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule ;

[1] C'est une règle invariable que, quand on introduit des personnages chargés d'un secret important, il faut que ce secret soit révélé : le public s'y attend ; on doit, dans tous les cas, lui tenir ce qu'on lui a promis. Arsinoé a été menacée de la délation de ces prisonniers ; Arsinoé a fait accroire au roi que Nicomède les a subornés : cet éclaircissement est la chose la plus importante, et il ne se fait point. C'est peut-être mal dénouer cette intrigue que de faire massacrer ces deux hommes par le peuple. (V.)

[2] Flaminius presse toujours d'agir : cependant le roi, la reine, et le prince Attale, restent dans la plus grande tranquillité. Cette inaction est extraordinaire, surtout de la part de la reine, dont le caractère est remuant : n'a-t-elle pas tort d'être tranquille, et de ne pas craindre qu'on la traite comme Métrobate et Zénon ? Le peuple ne les a déchirés que parce qu'il les a crus apostés par elle ; si on a tué ses complices, elle doit trembler pour elle-même. Il est beau de présenter au public une reine intrépide, mais il faut qu'elle soit assez éclairée pour connaître son danger. (V.)

[3] On n'emporte point un but, on n'éteint point une horreur : toujours des termes impropres et sans justesse. (V.)

De moment en moment votre garde s'écoule ;
Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le prince entre mes mains ne sera pas longtemps ;
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre,
Ce précieux objet d'une amitié si tendre.
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi ;
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête :
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah, seigneur !

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah ! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage [1] ;
Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne :
Je n'ai point d'autre choix ; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils [2] :
Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galère est au port toute prête à partir ;
Le palais y répond par la porte secrète :
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ;
Souffrez que mon départ fasse connaître à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux ;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer ?

PRUSIAS.

Ah ! rien de votre part ne saurait me choquer [3] ;
Parlez.

[1] Expression vicieuse. (V.)

[2] Tout ce discours de Flaminius est une conséquence de son caractère artificieux parfaitement soutenu : mais remarquez que jamais des raisonnements politiques ne font un grand effet dans un cinquième acte, où tout doit être action ou sentiment, où la terreur et la pitié doivent s'emparer de tous les cœurs. (V.)

[3] On sent assez que cette manière de parler est trop familière. Je passe plusieurs termes déjà observés ailleurs. (V.)

ARSINOÉ.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son otage aisément :
Cette porte secrète ici nous favorise.
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et flattant son courroux,
Amusez-le du moins à débattre avec vous[1];
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
La galère s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus[2];
Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Ou mille empêchements que vous ferez vous-même[3]
Pourront de toutes parts aider au stratagème[4].
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici la délivrance en paraît trop facile;
Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous et moi :
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi;
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah! j'avoûrai, madame,
Que le ciel a versé ce conseil dans votre âme[5].
Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté?

FLAMINIUS.

Il vous assure et vie[6], et gloire, et liberté;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage :
Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

[1] *Débattre* est un verbe réfléchi qui n'emporte point son action avec lui : il en est ainsi de *plaindre, souvenir;* on dit, *se plaindre, se souvenir, se débattre;* mais quand *débattre* est actif il faut un sujet, un objet, un régime; nous avons débattu ce point, cette opinion fut débattue. (V.)

[2] C'est un vers de comédie; et le conseil d'Arsinoé tient aussi un peu du comique. (V.)

[3] . . . . . Mille empêchements que vous ferez vous-même....
n'est ni noble ni français; on ne fait point des empêchements. (V.)

[4] Le roi et son épouse, qui, dans une situation si pressante, ont resté si longtemps paisibles, se déterminent enfin à prendre un parti : mais il paraît que le lâche conseil que donne Arsinoé est petit, indigne de la tragédie; et ses expressions, *faire le surpris, le confus, sitôt qu'il sera jour,* et *fuir vous et moi,* sont d'un style aussi lâche que le conseil. (V.)

[5] C'est là que Prusias est plus que jamais un vieillard de Molière, qui ne sait quel parti prendre, et qui trouve toujours que sa femme a raison. (V.)

[6] *Il vous assure vie!* (V.)

ARSINOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
Peut-être un plus grand nombre aurait quelque infidèle.
J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.
Attale, où courez-vous?

ATTALE.

Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagème en ajouter quelque autre[1].

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

SCÈNE VI[2].

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

La cause de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE.

Non, madame; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous réponds déjà de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine :
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudrait du front tirer le diadème[3].

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi qui peut vous croire, aisément se contente.

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'âme plus violente[4].

[1] Le projet que forme sur-le-champ le prince Attale de délivrer son frère est noble, grand, et produit dans la scène un très-bel effet; mais la manière dont il l'annonce aux spectateurs ne tient-elle pas trop de la comédie? (V.)

[2] Pourquoi la reine d'Arménie vient-elle là? Si elle veut qu'Arsinoé soit sa prisonnière, elle doit venir avec des gardes. (V.)

[3] *Tirer un diadème du front!* (V.)

[4] Voici encore, au cinquième acte, dans le moment où l'action est la plus vive, une scène d'ironie, mais remplie de beaux vers : Laodice, en qualité de chef de parti, au lieu de venir braver la reine sous le frivole prétexte de la prendre sous sa pro-

ARSINOÉ.

Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame; et je le voi,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi [1].
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne basarder pas en vous la majesté [2]
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale;
Que je conserve en eux la dignité royale:
Ce peuple en sa fureur peut les connaître mal.

ARSINOÉ.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal!
Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive;
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive;
Vous, qui me répondrez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encor avec la même audace
Que si j'avais besoin de vous demander grâce!

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime:
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos querelles,
Pour triomphe de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis:
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOÉ.

Je la suis donc, madame; et quoi qu'il en avienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelque autre Métrobate, ou quelque autre Zénon?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir?
Je ne veux point régner sur votre Bithynie:
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie;
Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre;
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre:
Mais hâtez-vous, de grâce, et faites bien ramer,
Car déjà sa galère a pris le large en mer [1].

LAODICE.

Ah! si je le croyais!...

ARSINOÉ.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon âme:
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage [2]
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens;
Aussi bien Annibal nommait une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses États
Soutenir ma fureur d'un million de bras;
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie [3]....

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie?
Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui?

LAODICE.

J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.
Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture [4],
Que lui doit importer qui donne ici la loi,
Et qui règne pour lui des Romains ou de moi?
Mais un second otage entre mes mains se jette.

...ction, devrait veiller plus soigneusement à la suite de la ré...olte et à la sûreté du prince qu'elle appelle son époux: elle ...ent inutilement; elle n'a rien à dire à Arsinoé. Ces deux fem...es se bravent sans savoir en quel état sont leurs affaires; ...is les scènes de bravade réussissent presque toujours au théâ...tre. (V.)

[1] Ces méprises entre deux reines, ces équivoques semblent ...n peu dignes de la tragédie. (V.)

[2] *Hasarder une majesté au manque de respect!* Encore ...'y avait *exposer*. Ce ne sont point là les *pompeux solécismes* ...e Boileau réprouve avec tant de raison, ce sont de très-plats ...écismes. (V.)

[1] Ironie ou plutôt plaisanterie indigne de la noblesse tragique, ainsi que toutes celles qu'on a remarquées. (V.)

[2] Elle lui parle comme si elle était maîtresse du palais; elle devrait donc avoir des gardes. (V.)

[3] *Ranger une tyrannie sous un désespoir!* quelle phrase! quelle barbarie de langage! (V.)

[4] *Être roi en peinture;* cette expression est du grand nombre de celles auxquelles on reproche d'être trop familières. (V.)

SCÈNE VII.

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite?

ATTALE.

Ah, madame!

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités
Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le prince est échappé [1].

LAODICE.

Ne craignez plus, madame;
La générosité déjà rentre en mon âme.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe [2], avec sa faible escorte,
L'avait déjà conduit à cette fausse porte;
L'ambassadeur de Rome était déjà passé,
Quand, dans le sein d'Araspe, un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie; et sa suite,
De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui semblaient la garder.
Et ce prince....

ARSINOÉ.

Ah, mon fils! qu'il est partout de traîtres!
Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres!
Mais de qui savez-vous un désastre si grand?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespère.
J'ai couru me ranger auprès du roi mon père;
Il n'en était plus temps : ce monarque étonné
A ses frayeurs déjà s'était abandonné [3],
Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

[1] C'est dommage que la belle action d'Attale ne se présente ici que sous l'idée d'un mensonge et d'une supercherie : *le prince est échappé* tient encore du comique. (V.)

[2] Je pense qu'on doit rarement parler, dans un cinquième acte, de personnages qui n'ont rien fait dans la pièce. Araspe sacrifié ici n'est pas un objet assez important; et le prince qui l'a fait tuer est coupable d'une très-vilaine action. (V.)

[3] Voilà ce pauvre bonhomme de Prusias avili plus que jamais; il est traité tour à tour par ses deux enfants de sot et de poltron. (V.)

SCÈNE VIII.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux [1].

ARSINOÉ.

Mourons, mourons, Seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous [2].

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connaître; et puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavoûrais s'il n'était magnanime,
S'il manquait à remplir l'effort de mon estime [3],
S'il ne faisait paraître un cœur toujours égal.
Mais le voici; voyez si je le connais mal.

SCÈNE IX.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE.

Tout est calme, seigneur; un moment de ma vue
A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle?

NICOMÈDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.

[1] Corneille dit lui-même, dans son Examen, qu'il avait d'abo[rd] fini sa pièce sans faire revenir l'ambassadeur et le roi; qu'il [n'a] fait ce changement que pour plaire au public, qui aime à voir à la fin d'une pièce tous les acteurs réunis; il convient que ce ret[our] avilit encore plus le caractère de Prusias, de même que celui de Flaminius, qui se trouve dans une situation humiliante, p[uis]qu'il semble n'être revenu que pour être témoin du triomph[e de] son ennemi. Cela prouve que le plan de cette tragédie était [im]praticable. (V.)

[2] La pensée est très-mal exprimée; il fallait dire, *Ravis[sons-]leur en mourant la gloire d'ordonner de notre sort;* il fa[llait] au moins s'énoncer avec plus de clarté et de justesse. (V.)

[3] *Manquer à remplir l'effort d'une estime!* On s'ind[igne] quand on voit la profusion de ces irrégularités, de ces te[rmes] impropres. On ne voit point cette foule de barbarismes da[ns les] belles scènes des *Horaces* et de *Cinna*. Par quelle fatalité [Cor]neille écrivait-il toujours avec plus d'incorrection, et da[ns un] style plus grossier, à mesure que la langue se perfectio[nnait] sous Louis XIV? Plus son goût et son style devaient se pe[rfec]tionner, et plus ils se corrompaient. (V.)

Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne;
Je viens en bon sujet vous rendre le repos[1]
Que d'autres intérêts troublaient mal à propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
Du grand art de régner elle suit la maxime;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle nous y contraigne;
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne;
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
Faites-lui grâce aussi, madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
e sais par quel motif vous m'êtes si contraire :
'otre amour maternel veut voir régner mon frère;
Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
i vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
ui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes;
t pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes :
ommandez seulement, choisissez en quels lieux;
t j'en apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ.

eigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
t qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
a haute ambition d'un si puissant vainqueur
euille encor triompher jusque dedans mon cœur?
ntre tant de vertu je ne puis le défendre;
est impatient lui-même de se rendre.
ignez cette conquête à trois sceptres conquis,
je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

me rends donc aussi, madame; et je veux croire
'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire[2].
is, parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
tes-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMÈDE.

uteur d'un si grand coup m'a caché son visage;
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage[1],
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?

NICOMÈDE.

Ah! laissez-moi toujours à cette digne marque
Reconnaître en mon sang un vrai sang de monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux.
Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'État?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat;
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper par ce faible service;
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, madame....

ARSINOÉ.

Il suffit, voilà le stratagème
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.
(*à Nicomède.*)
Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avais fait.

NICOMÈDE, *à Flaminius.*

Seigneur, à découvert, toute âme généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois[2] :
Nous vous la demandons hors de la servitude;

Nicomède, toujours fier et dédaigneux, bravant toujours père, sa marâtre, et les Romains, devient généreux, ême docile, dans le moment où ils veulent le perdre, et où trouve leur maître. Cette grandeur d'âme réussit toujours; il ne doit pas dire qu'il adore les bontés d'Arsinoé : quant yaume qu'il offre de conquérir au prince Attale, cette pro-e ne paraît-elle pas trop romanesque? et ne peut-on pas dre que cette vanité ne fasse une opposition trop forte les discours nobles et sensés qui la précèdent? Au reste, le r de Nicomède dut faire grand plaisir aux spectateurs; et ésume qu'il en eût fait davantage, si ce prince eût été dans nger évident de perdre la vie. (V.)

i Prusias n'est pas du commencement jusqu'à la fin un ard de comédie, j'ai tort. (V.)

[1] Attale paraît ici bien prudent, et Nicomède bien peu curieux; mais, si ce moyen n'est pas digne de la tragédie, la situation n'en est pas moins belle : il paraît seulement bien injuste et bien odieux qu'Attale ait assassiné un officier du roi son père, qui faisait son devoir; ne pouvait-il pas faire une belle action sans la souiller par cette horreur? A l'égard du diamant, je ne sais si Boileau, qui blâmait tant l'anneau royal dans Astrate, était content du diamant de Nicomède. (V.)

[2] *Jeter des lois sur la tête!* cette métaphore a le vice que nous avons remarqué dans les autres, de manquer de justesse, parce-qu'on ne peut jeter une loi comme on jette de l'opprobre, de l'infamie, du ridicule : dans ces cas, le mot *jeter* rappelle l'idée de quelque souillure dont on peut physiquement couvrir quelqu'un; mais on ne peut *couvrir* un homme *d'une loi*. Je n'ai rien à dire de plus sur la pièce de *Nicomède;* il faut lire l'Examen que l'auteur lui-même en a fait. (V.) — Il nous semble que Voltaire en a bien dit assez. Ses observations, lorsqu'elles tiennent à l'art même, qu'il connaissait très-bien, sont, en général, dignes de lui. Parmi ses critiques de détail, il en est même auxquelles on ne peut méconnaître la pureté et la délicatesse de son goût; mais souvent il est sévère au point d'être injuste. Nous convenons que le style de cette pièce est trop inégal, et Voltaire n'avait pas besoin de tant de remarques oiseuses pour le prouver : il devait du moins avoir toujours raison, et nous avons démontré l'injustice de plusieurs de ses critiques. Mais quelque effort qu'il ait fait pour rabaisser le personnage de Ni-

Ou le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, *à Nicomède.*

C'est de quoi le sénat pourra délibérer :
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime;
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices;
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains [1].

EXAMEN DE NICOMÈDE.

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai mise sur le théâtre;

comède, ce personnage n'en est pas moins une des conceptions qui honorent le plus le génie de Corneille. Le dénoûment nous paraît aussi de la plus grande beauté; et il en est peu de plus applaudis. (P.)

[1] *Nicomède* est dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*. Les Espagnols, comme on l'a déjà dit, sont les inventeurs de ce genre, qui est une espèce de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur ni la pitié de la vraie tragédie; ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentiments généreux, et une intrigue dont le dénoûment heureux ne coûte ni de sang aux personnages, ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peinture sublimes, il y en a de simples; la vie commune, la vie champêtre, les paysages, les grotesques même, entrent dans cet art : Raphaël a peint les horreurs de la mort, et les noces de Psyché. C'est ainsi que dans l'art dramatique on a la pastorale, la farce, la comédie, la tragédie, plus ou moins héroïque, plus ou moins terrible, plus ou moins attendrissante. Lorsqu'on rejoua, en 1756, *Nicomède*, oublié pendant plus de quatre-vingts ans, les comédiens du roi ne l'annoncèrent que sous le titre de tragi-comédie. Cette pièce est peut-être une des plus fortes preuves du génie de Corneille; et je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est non-seulement le moins théâtral de tous, mais le plus difficile à traiter. Il n'a point cette magie qui transporte l'âme, comme le dit si bien Horace :

Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire poeta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet
Ut magus; et modò me Thebis, modò ponit Athenis.

Ce genre de tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la pièce. L'admiration n'émeut guère l'âme, ne la trouble point : c'est de tous les sentiments celui qui se refroidit le plus tôt. Le caractère de Nicomède avec une intrigue terrible, telle que celle de Rodogune, eût été un chef-d'œuvre. (V.) — Après *Héraclius*, le talent de Corneille commence à baisser. Il ne s'était pourtant écoulé que l'espace de dix ans entre cette tragédie et celle du *Cid*, et l'auteur n'en avait encore que quarante. C'est l'âge où l'esprit est dans sa plus grande force : c'est depuis cet âge que Voltaire a fait le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre. Racine avait cinquante ans quand il composa son admirable *Athalie*; et à cette même époque nous ne trouvons plus que deux ouvrages où le grand Corneille, déjà fort inférieur à lui-même dans le choix des sujets et dans la composition tragique, se retrouve encore à sa hauteur, au moins dans quelques scènes, je veux dire *Nicomède* et *Sertorius*. Il semble que l'auteur de *Nicomède* ait voulu faire voir dans cette pièce le contraste singulier de toutes celles où il avait fait triompher la grandeur romaine : ici elle est sans cesse écrasée, et l'on dirait qu'il a voulu en faire justice. Cette singularité prouve les ressources de son talent, qui se montre encore dans le rôle de Nicomède. On aime à voir la fierté de ces tyrans du monde foulée aux pieds par un jeune héros, élève d'Annibal. Ce rôle soutient la pièce, qui d'ailleurs n'a rien de tragique. Aucun des personnages n'est jamais dans un véritable danger. C'est une intrigue domestique à la cour d'un roi vieux et faible, à qui l'on veut donner un successeur. Une belle-mère ambitieuse veut écarter Nicomède du trône, et y placer son fils Attale : les ressorts de l'intrigue sont entre les mains de deux subalternes qui ne paraissent même pas; ce sont deux faux témoins subornés par la reine, et qu'elle prétend subornés par Nicomède. Il s'agit d'un projet d'empoisonnement : mais l'accusation est si peu vraisemblable, Nicomède si puissant, si bien soutenu par ses exploits et par la faveur du peuple, et, d'un autre côté, la reine a tellement subjugué la vieillesse de Prusias, qu'il est impossible de craindre pour personne. Le dénoûment est très-défectueux, parce qu'il se trouve à la fin qu'Attale, méprisé par Nicomède, et traité d'*homme sans cœur*, fait une action de générosité très-éclatante, et que tout à coup Nicomède lui est redevable de la vie, sans que l'on comprenne bien comment cette vie a été en péril. Joignez à ces défauts la faiblesse et l'avilissement extrême de Prusias, et l'on conviendra que Voltaire a raison quand il dit que l'auteur aurait dû appeler cet ouvrage *comédie héroïque*, et non pas *tragédie*. (LA H.) — *Nicomède* n'est pas, comme le dit Voltaire, dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*. Don Sanche n'est qu'un personnage de pure fantaisie, un aventurier, ou, si l'on veut, un héros de roman; et Nicomède, Prusias, Attale, Flaminius, sont des personnages historiques. Observez d'ailleurs avec quel art Corneille, par un choix heureux de circonstances, a su prêter à son sujet tout l'éclat dont il était susceptible. C'est chez Prusias même, père de Nicomède, qu'Annibal, se méfiant avec raison de la faiblesse de ce prince, venait d'éviter, par une mort volontaire, l'affront d'être livré aux Romains; et non-seulement Corneille [illegible] manque pas d'enrichir son sujet de ce trait d'histoire, et [illegible] prêter, si nous l'osons dire, à sa pièce l'appui du grand [illegible] d'Annibal, mais il suppose que Nicomède avait été l'élève de [illegible] héros dans l'art de la guerre, et l'héritier de toute sa haine [illegible]tre les Romains. Observez encore que jamais Corneille n'a pe[illegible] avec plus de vérité que dans cette pièce la politique insid[illegible] de ces mêmes Romains, et la tyrannie qu'ils exerçaient sur [illegible] rois; et jugez si l'intrigue romanesque de *Don Sanche d'A[illegible]gon* peut être comparée à ces grands objets. Il faut avouer [illegible] pendant que trop de familiarités et de négligences dans le st[illegible] de *Nicomède* ne permettent pas de mettre cette pièce au r[illegible] des chefs-d'œuvre de Corneille; mais nous ne la regardons [illegible] moins comme une de ses plus étonnantes productions. On a [illegible] de la *Bérénice* de Racine, que c'était une de ses plus fa[illegible] tragédies, ou même que ce n'était point une tragédie, mais [illegible] Racine pourtant était seul capable de faire un si bel ouvra[illegible] Nous croyons qu'à beaucoup d'égards on en pourrait dire [illegible]tant de *Nicomède*. Quel autre, en effet, que Corneille, eût [illegible] concevoir le projet d'une tragédie qui ne serait soutenue [illegible] aucune de ces passions sans lesquelles on aurait cru que la t[illegible]gédie ne pouvait exister? Lui-même reconnaît qu'elles [illegible] aucune part dans cette pièce; et véritablement il l'a fondée [illegible] entière sur le sentiment d'admiration que doit inspirer [illegible] grand homme qui n'oppose à tous les malheurs dont il est [illegible]nacé qu'un courage inébranlable, et une fierté qui ne se d[illegible] jamais. Tel est, en effet, d'un bout à l'autre de la pièce, le [illegible]ractère de Nicomède. Dédaignant de se plaindre, et ne pou[illegible]

après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien laisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écar- un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de garer. La tendresse et les passions, qui doivent être ne des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci; la gran- ır de courage y règne seule, et regarde son malheur n œil si dédaigneux, qu'il n'en saurait arracher une inte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose es artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à age découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les ıples.

L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce ıt degré est tirée du trente-quatrième livre de Justin. i ôté de ma scène l'horreur de sa catastrophe, où le fils assassiner son père qui lui en avait voulu faire autant, n'ai donné ni à Prusias ni à Nicomède aucun dessein de ricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, reine rménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la nne donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fît ndre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. i approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et s de fierté contre les Romains; et prenant l'occasion l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce leur allié pour demander qu'on remît entre leurs mains rieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une com- ssion secrète de traverser ce mariage, qui leur devait ner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de eine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, it tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ra- e un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été rri à Rome. Cela fait deux effets; car, d'un côté, il ob- t la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambi- se, et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père, m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avait préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas jusqu'à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions, dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour quelle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion de la pusillanimité; et la généreuse reconnaissance d'Héraclius qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui, après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avait pris de la diviser, et les instructions qu'il en avait apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avait choisis pour instruments à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord

ıisser un moment à la dissimulation, il ne sait combattre persécuteurs que par l'excès de son mépris. C'est en s'ar- t contre eux de l'ironie la plus accablante qu'il parvient ent à les déconcerter, sans épargner même la faiblesse de propre père. Ce qu'on n'a point encore osé tenter en comé- le caractère du railleur, Corneille a su le rendre héroïque la tragédie. Nous le répétons, cette prodigieuse difficulté ouvait être vaincue que par son génie; et Voltaire, en di- que cette pièce est dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*, ue éloge qu'il en fasse ensuite, semble n'avoir senti que ment ce qu'elle a de vraiment admirable. Elle se soutien- vec éclat au théâtre, tant qu'il restera des acteurs qui réu- t, comme le célèbre le Kain, à une grande supériorité lligence et de talent, assez de noblesse pour rendre dans sa dignité le beau personnage de Nicomède. Voltaire dit ès avoir été oubliée pendant plus de quatre-vingts ans, ièce ne reparut qu'en 1756, et que les comédiens n'osè- i donner que le titre de tragi-comédie. Il devait ajouter reparut d'une manière si brillante, que bientôt on ne lui plus sur les affiches que le titre de tragédie; titre que lle lui avait donné dans son origine, et qu'elle porte en ns toutes les éditions. Il est vrai qu'elle est du nombre de èces qui ne peuvent se passer du talent d'un très-grand , et qui doivent, par conséquent, disparaître assez fré- ment du théâtre. (P.)

j'avais fini la pièce sans les faire revenir, et m'étais contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettait pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentait point l'effet historique, puisqu'il laissait sa mort en incertitude; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poëmes, fut cause de ce changement, où je me résolus, pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

FIN DE NICOMÈDE.

PERTHARITE,

ROI DES LOMBARDS,

TRAGÉDIE. — 1653.

AU LECTEUR.

La mauvaise réception que le public a faite à cet ouvrage m'avertit qu'il est temps que je sonne la retraite, et que des préceptes de mon Horace je ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat.

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même que 'attendre qu'on me le donne tout à fait; et il est juste u'après vingt années de travail je commence à m'apercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. 'en remporte cette satisfaction, que je laisse le théâtre ançais en meilleur état que je ne l'ai trouvé, et du côté e l'art, et du côté des mœurs : les grands génies qui lui nt prêté leurs veilles, de mon temps, y ont beaucoup ontribué ; et je me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y nt pas nui : il en viendra de plus heureux après nous qui mettront à sa perfection, et achèveront de l'épurer; je souhaite de tout mon cœur. Cependant agréez que je igne ce malheureux poëme aux vingt et un qui l'ont précédé avec plus d'éclat; ce sera la dernière importunité que vous ferai de cette nature : non que j'en fasse une résotion si forte qu'elle ne se puisse rompre; mais il y a ande apparence que j'en demeurerai là. Je ne vous dirai en pour la justification de *Pertharite*, ce n'est pas ma utume de m'opposer au jugement du public : mais vous serez pas fâché que je vous fasse voir à mon ordinaire originaux dont j'ai tiré cet événement, afin que vous issiez séparer le faux d'avec le vrai, et les embellissements de nos feintes d'avec la pureté de l'histoire. Celui i l'a écrite le premier a été Paul, diacre, à la fin de son atrième livre, et au commencement du cinquième, *des stes des Lombards ;* et, pour n'y mêler rien du mien, je us en donne la traduction fidèle qu'en a faite Antoine du rdier dans ses diverses leçons : j'y ajoute un mot d'Erys Puteanus, pour quelques circonstances en quoi ils difent, et je le laisse en latin de peur de corrompre la auté de son langage par la faiblesse de mes expressions. vius Blondus, dans son *Histoire de la Décadence de 'mpire romain*, parle encore de Pertharite; mais comme e fait chasser de son royaume étant encore enfant, sans nmer Rodelinde qu'à la fin de sa vie, je n'ai pas cru qu'il fût à propos de vous produire un témoin qui ne dit rien de ce que je traite.

ANTOINE DU VERDIER,

LIVRE IV DE SES DIVERSES LEÇONS, CHAP. XII.

Pertharite fut fils d'Aripert, roi des Lombards, lequel, après la mort du père, régna à Milan; et Gondebert, son frère, à Pavie : et étant survenue quelque noise et querelle entre les deux frères, Gondebert envoya Garibalde, duc de Turin, par devers Grimoald, comte de Bénévent, capitaine généreux, le priant de le vouloir secourir contre Pertharite, avec promesse de lui donner une sienne sœur en mariage. Mais Garibalde, usant de trahison envers son seigneur, persuada à Grimoald d'y venir pour occuper le royaume, qui, par la discorde des frères, était en fort mauvais état, et prochain de sa ruine. Ce qu'entendant, Grimoald se dépouilla de sa comté de Bénévent, de laquelle il fit comte son fils, et, avec le plus de force qu'il put assembler, se mit en chemin pour aller à Pavie, et par toutes les cités où il passa s'acquit plusieurs amis pour s'en aider à prendre le royaume. Étant arrivé à Pavie, et parlé qu'il eut à Gondebert, il le tua par l'intelligence et moyen de Garibalde, et occupa le royaume. Pertharite, entendant ces nouvelles, abandonna Rodelinde sa femme et un sien petit-fils, lesquels Grimoald confina à Bénévent, et s'enfuit et retira vers Cacan, roi des Avarriens ou Huns. Grimoald ayant confirmé et établi son royaume à Pavie, entendant que Pertharite s'étoit sauvé vers Cacan, lui envoya ambassadeurs pour lui faire entendre que s'il gardoit Pertharite en son royaume, il ne jouiroit plus de la paix qu'il avoit eue avec les Lombards, et qu'il auroit un roi pour ennemi. Suivant laquelle ambassade, le roi des Avarriens appela en secret Pertharite, lui disant qu'il allât la part où il voudroit, afin que par lui les Avarriens ne tombassent en l'inimitié des Lombards : ce qu'ayant entendu, Pertharite s'en retournant en Italie, vint trouver Grimoald, soy fiant en sa clémence; et, comme il fut près de la ville de Lodi, il envoya devant un sien gentilhomme nommé Unulphe, auquel il se fioit grandement, pour ad-

vertir Grimoald de sa venue. Unulphe se présentant au nouveau roi, lui donna avis comme Pertharite avoit recours à sa bonté, à laquelle il se venoit librement soumettre, s'il lui plaisoit l'accepter. Quoi entendant, Grimoald lui promit et jura de ne faire aucun déplaisir à son maître, lequel pouvoit venir sûrement, quand il voudroit, sur sa foi. Unulphe ayant rapporté telle réponse à son seigneur Pertharite, iceluy vint se présenter devant Grimoald, et se prosterner à ses pieds, lequel le reçut gracieusement, et le baisa. Quoi fait, Pertharite lui dit : « Je vous suis servi- « teur; et, sachant que vous êtes très-chrétien et ami de « piété, bien que je pusse vivre entre les païens, néan- « moins, me confiant en votre douceur et débonnaireté, « me suis venu rendre à vos pieds. » Lors Grimoald, usant de ses serments accoutumés, lui promit, disant : « Par « celui qui m'a fait naître, puisque vous avez recours à « ma foi, vous ne souffrirez mal aucun en chose qui soit, « et donnerai ordre que vous pourrez honnêtement vivre. » Ce dit, lui ayant fait donner un bon logis, commanda qu'il fût entretenu selon sa qualité, et que toutes choses a lui nécessaires lui fussent abondamment baillées. Or, comme Pertharite eut prins congé du roi, et se fut retiré en son logis, advint que soudain les citoyens de Pavie à grandes troupes accoururent pour le voir et saluer, comme l'ayant auparavant connu et honoré. Mais voici de combien peut nuire une mauvaise langue. Quelques flatteurs et malins, ayant pris garde aux caresses faites par le peuple à Pertharite, vinrent trouver Grimoald, et lui firent entendre que si bientôt il ne faisoit tuer Pertharite, il étoit en branle de perdre le royaume et la vie, lui assurant qu'à cette fin tous ceux de la ville lui faisoient la cour. Grimoald, homme facile à croire, et bien souvent trop de léger, s'étonna aucunement, et, atteint de défiance, ayant mis en oubli sa promesse, s'enflamma subitement de colère, et dès lors jura la mort de l'innocent Pertharite, commençant à prendre avis en soi par quel moyen et en quelle sorte il lui pourroit le lendemain ôter la vie, pour ce que lors étoit trop tard; et à ce soir lui envoya diverses sortes de viandes, et vins des plus friands en grande abondance pour le faire enivrer, afin que par trop boire et manger, et étant enseveli en vin et à dormir, il ne pût penser aucunement à son salut; mais un gentilhomme qui avoit jadis été serviteur du père de Pertharite, qui lui portoit de la viande de la part du roi, baissant la tête sous la table, comme s'il lui eût voulu faire la révérence et embrasser le genouil, lui fit savoir secrètement que Grimoald avait délibéré de le faire mourir; dont Pertharite commanda à l'instant à son échanson qu'il ne lui versât autre breuvage durant le repas qu'un peu d'eau dans sa coupe d'argent. Tellement qu'étant Pertharite invité par les courtisans, qui lui présentoient les viandes de diverses sortes, de faire brindes, et ne laisser rien dans sa coupe pour l'amour du roi; lui, pour l'honneur et révérence de Grimoald, promettoit de la vider du tout, et toutefois ce n'étoit qu'eau qu'il buvoit. Les gentilshommes et serviteurs rapportèrent à Grimoald comme Pertharite haussoit le gobelet, et buvoit à sa bonne grâce démesurément : de quoi se réjouissant, Grimoald dit en riant : « Cet yvron- « gne boive son saoul seulement, car demain il rendra le « vin mêlé avec son sang. » Le soir même il envoya ses gardes entourer la maison de Pertharite, afin qu'il ne s'en pût fuir; lequel, après qu'il eut soupé, et que tous furent sortis de la chambre, lui demeuré seul avec Unulphe, et le page qui avoit accoutumé le vêtir, lesquels étoient les deux plus fidèles serviteurs qu'il eût, leur découvrit comme Grimoald avoit entrepris de le faire mourir : pour à quoi obvier, Unulphe lui chargea sur les épaules les couvertes d'un lit, une coutre, et une peau d'ours qui lui couvroit le dos et le visage; et comme si c'eût été quelque rustique ou faquin, commença de grande affection à le chasser à grands coups de bâton hors de la chambre, et à lui faire plusieurs outrages et vilainies, tellement que chassé, et ainsi battu, il se laissoit choir souvent en terre : ce que voyant les gardes de Grimoald qui étoient en sentinelle à l'entour de la maison, demandèrent à Unulphe que c'étoit : « C'est, répondit-il, un maraud de valet que j'ai, « qui, outre mon commandement, m'avoit dressé mon lit « en la chambre de cet yvrongne Pertharite, lequel est « tellement rempli de vin qu'il dort comme mort; et par- « tant, je le frappe. » Eux entendant ces paroles, les croyant véritables, se réjouirent tous, et ne pensant que Pertharite fût ce valet, lui firent place et à Unulphe, et les laissèrent aller. La même nuit Pertharite arriva en la ville d'Ast, et de là passa les monts, et vint en France. Or, comme il fut sorti, et Unulphe après, le fidèle page avoit diligemment fermé la porte après lui, et demeura seul dedans la chambre, là où le lendemain les messagers du roi vinrent pour mener Pertharite au palais, et, ayant frappé à l'huis, le page prioit d'attendre, disant : « Pour Dieu, « ayez pitié de lui, et laissez-le achever de dormir; car, « étant encore lassé du chemin, il dort de profond som- « meil. » Ce que lui ayant accordé le rapportèrent a Grimoald, lequel dit que tant mieux, et commanda que, quoi que ce fût, on y retournât, et qu'ils l'amenassent; auquel commandement les soldats revinrent heurter de plus fort à l'huis de la chambre; et le page les pria de permettre qu'il reposât encore un peu : mais ils crioient et tempêtoient d'autant plus, disant : « N'aura meshuy dormi assez cet yvro- « gne ? » Et en un même temps rompirent à coups de pied la porte, et entrés dedans cherchèrent Pertharite dans le lit; mais, ne le trouvant point, demandèrent au page où il étoit, lequel leur dit qu'il s'en étoit fui. Lors ils prindrent le page par les cheveux, et le menèrent en grande furie au palais; et comme ils furent devant le roi, [illegible] que Pertharite avoit fait vie, à quoi le page avoit tenu la main, dont il méritoit la mort. Grimoald demanda par ordre par quel moyen Pertharite s'étoit sauvé; et le page lui conta le fait de la sorte qu'il étoit advenu. Grimoald, connoissant la fidélité de ce jeune homme, voulut qu'il fût un de ses pages, l'exhortant à lui garder cette foi qu'il avoit à Pertharite, lui promettant en outre de lui faire beaucoup de bien. Il fit venir en après Unulphe devant lui, auquel il pardonna de même, lui recommandant [illegible] et sa prudence : quelques jours après, il lui demanda s'il ne vouloit pas être bientôt avec Pertharite; à quoi Unulphe, avec serment, répondit que plutôt il auroit [illegible] mourir avec Pertharite que vivre en tout autre lieu en tout plaisir et délices. Le roi fit pareille demande au page, à savoir-mon s'il trouvoit meilleur de demeurer avec lui au palais que de vivre avec Pertharite en exil; mais le page

lui ayant répondu comme Unulphe avait fait, le roi, prenant en bonne part leurs paroles, et louant la foi de tous deux, commanda à Unulphe demander tout ce qu'il voudroit de sa maison, et qu'il s'en allât en toute sûreté trouver Pertharite. Il licencia et donna congé de même au page, lequel avec Unulphe, portant avec eux, par la courtoisie, et libéralité du roi, ce qui leur étoit de besoin pour leur voyage, s'en allèrent en France trouver leur désiré seigneur Pertharite.

ERYCIUS PUTEANUS,

HISTORIÆ BARBARICÆ, LIB. II, N° XV.

Tàm tragico nuncio obstupefactus Pertharitus, ampliusque tyrannum quam fratrem timens, fugam ab Cacanum Hunnorum regem arripuit, Rodelindâ uxore et filio Cuniperto Mediolani relictis : sed jam magnâ sui parte miser, et in carissimis pignoribus captus, cùm à rege hospite rejiceretur, ad hostem redire statuit, et cujus sævitiam timuerat, clementiam experiri. Quid votis obstet? non regnum, sed incolumitas quærebatur. Etenim Pertharitus, quasi pati jam fortunæ contumeliam posset, fratre occiso, supplex esse sustinuit : et quia ampliùs putavit Grimoaldus, reddere vitam, quam regnum eripere, facilis fuit. Longè tamen aliud fata ordiebantur : ut nec securus esset, qui parcere voluit; nec liber à discrimine, qui salutem duntaxat pactus erat. Atque intereà rex novus, destinatis nuptiis potentiam firmaturus, desponsam sibi virginem tori sceptrique sociam assumit. Et sic in familiâ Ariperti regium permanere nomen videbatur; quippè post filios gener diadema sumpserat. Venit igitur Ticinum Pertharitus, et, suæ oblitus appellationis, sororem reginam salutavit. Plenus mutuæ benevolentiæ hic congressus fuit, ac planè redire ad felicitatem profugus videbatur, nisi quòd non imperaret. Domus et familia quasi proximam nupero splendori vitam acturo datur. Quid fit? Visendi et salutandi causâ cùm frequentes confluerent, partìm Longobardi, partìm Insubres, humanitatis regem pœnituit. Sic officia nocuere : et quia in exemplum benignitas miserantis valuit, extincta est. A populo coli, et regnum moliri, juxtà habitum. Itaque, ut rex metu solveretur, secundum parricidium non exhorruit. Nuper manu, nunc imperio cruentus, morti Pertharitum destinat. Sed nihil insidiæ, nihil percussores immissi potuère : elapsus est. Amicâ et ingeniosâ Unulphi fraude beneficium salutis stetit, qui inclusum et obsessum ursinâ pelle circumtegens, et tanquam pro mancipio pellens, cubiculo ejecit. Dolum ingesta quoque verbera vestiebant : et quia nox erat, falli satellites potuère. Facinus quemadmodùm regi displicuit, ità fidei exemplum laudatum est.

PERSONNAGES.

PERTHARITE, roi des Lombards.
GRIMOALD, comte de Bénévent, ayant conquis le royaume des Lombards sur Pertharite.
GARIBALDE, duc de Turin.
UNULPHE, seigneur lombard.
RODELINDE, femme de Pertharite.
ÉDUIGE, sœur de Pertharite.
SOLDATS.

La scène est à Milan.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODELINDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Oui, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager,
Je vous le dis encor, rien ne peut me changer;
Ses conquêtes pour moi sont des objets de haine;
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine,
Et, comme son amour redouble mon tourment,
Si je le hais vainqueur, je le déteste amant.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être,
Et ce que vous direz au comte votre maître.

UNULPHE.

Dites : au roi, madame.

RODELINDE.

Ah! je ne pense pas
Que de moi Grimoald exige un cœur si bas;
S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance
Qui brave ma fortune et remplit ma naissance [1].
Si d'un roi malheureux et la fuite et la mort
L'assurent dans son trône à titre du plus fort,
Ce n'est point à sa veuve à traiter de monarque
Un prince qui ne l'est qu'à cette triste marque.
Qu'il ne se flatte point d'un espoir décevant :
Il est toujours pour moi comte de Bénévent,
Toujours l'usurpateur du sceptre de nos pères,
Et toujours, en un mot, l'auteur de mes misères.

UNULPHE.

C'est ne connaître pas la source de vos maux,
Que de les imputer à ses nobles travaux;
Laissez à sa vertu le prix qu'elle mérite,

[1] On est toujours étonné de cette foule d'impropriétés, de cet amas de phrases louches, irrégulières, incohérentes, obscures, et des mots qui ne sont point faits pour se trouver ensemble; mais on ne remarquera pas ces fautes qui reviennent à tout moment dans *Pertharite*. Cette pièce est si au-dessous des plus mauvaises de notre temps, que presque personne ne peut la lire. Les remarques sont inutiles. (V.)

Et n'en accusez plus que votre Pertharite.
Son ambition seule....

RODELINDE.

Unulphe, oubliez-vous
Que vous parlez à moi, qu'il était mon époux ?

UNULPHE.

Non : mais vous oubliez que, bien que la naissance
Donnât à son aîné la suprême puissance,
Il osa toutefois partager avec lui
Un sceptre dont son bras devait être l'appui ;
Qu'on vit alors deux rois en votre Lombardie,
Pertharite à Milan, Gundebert à Pavie,
Dont ce dernier, piqué par un tel attentat.
Voulut entre ses mains réunir son État,
Et ne put voir longtemps en celles de son frère[1]...

RODELINDE.

Dites qu'il fut rebelle aux ordres de son père.
Le roi, qui connaissait ce qu'ils valaient tous deux,
Mourant entre leurs bras, fit ce partage entre eux :
Il vit en Pertharite une âme trop royale
Pour ne lui pas laisser une fortune égale ;
Et vit en Gundebert un cœur assez abject
Pour ne mériter pas son frère pour sujet.
Ce n'est pas attenter aux droits d'une couronne
Qu'en conserver la part qu'un père nous en donne ;
De son dernier vouloir c'est se faire des lois,
Honorer sa mémoire, et défendre son choix.

UNULPHE.

Puisque vous le voulez, j'excuse son courage ;
Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,
Dont l'amour indiscret pour des fils généreux,
Les faisant tous deux rois, les a perdus tous deux.
Ce mauvais politique avait dû reconnaître
Que le plus grand État ne peut souffrir qu'un maître,
Que les rois n'ont qu'un trône et qu'une majesté,
Que leurs enfants entre eux n'ont point d'égalité,
Et qu'enfin la naissance a son ordre infaillible
Qui fait de leur couronne un point indivisible.

RODELINDE.

Et toutefois le ciel par les événements
Fit voir qu'il approuvait ses justes sentiments.
Du jaloux Gundebert l'ambitieuse haine
Fondant sur Pertharite y trouva tôt sa peine.
Une bataille entre eux vidait leur différent ;
Il en sortit défait, il en sortit mourant :
Son trépas nous laissait toute la Lombardie,
Dont il nous enviait une faible partie ;
Et j'ai versé des pleurs, qui n'auraient pas coulé,
Si votre Grimoald ne s'en fût point mêlé.
Il lui promit vengeance, et sa main plus vaillante
Rendit après sa mort sa haine triomphante :
Quand nous croyions le sceptre en la nôtre affermi,
Nous changeâmes de sort en changeant d'ennemi ;
Et, le voyant régner où régnaient les deux frères,
Jugez à qui je puis imputer nos misères.

UNULPHE.

Excusez un amour que vos yeux ont éteint :
Son cœur pour Éduige en était lors atteint ;
Et, pour gagner la sœur à ses désirs trop chère,
Il fallut épouser les passions du frère.
Il arma ses sujets, plus pour la conquérir,
Qu'à dessein de vous nuire ou de le secourir.
Alors qu'il arriva, Gundebert rendait l'âme,
Et sut en ce moment abuser de sa flamme.
« Bien, dit-il, que je touche à la fin de mes jours,
« Vous n'avez pas en vain amené du secours ;
« Ma mort vous va laisser ma sœur et ma querelle ;
« Si vous l'osez aimer, vous combattrez pour elle. »
Il la proclame reine ; et sans retardement
Les chefs et les soldats ayant prêté serment,
Il en prend d'elle un autre, et de mon prince même :
« Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime,
« Je vous donne, dit-il, Grimoald pour époux ;
« Mais à condition qu'il soit digne de vous ;
« Et vous ne croirez point, ma sœur, qu'il vous mérite,
« Qu'il n'ait vengé ma mort, et détruit Pertharite,
« Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loi.
« A la main d'une reine il faut celle d'un roi. »
Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurèrent,
Voilà sur quoi tous deux contre vous s'animèrent.
Non que souvent mon prince, impatient amant,
N'ait voulu prévenir l'effet de son serment :
Mais contre son amour la princesse obstinée
A toujours opposé la parole donnée ;
Si bien que ne voyant autre espoir de guérir,
Il a fallu sans cesse et vaincre et conquérir.
Enfin, après deux ans, Milan par sa conquête
Lui donnait Éduige en couronnant sa tête,
Si ce même Milan dont elle était le prix
N'eût fait perdre à ses yeux ce qu'ils avaient conquis.
Avec un autre sort il prit un cœur tout autre ;
Vous fûtes sa captive, et le fîtes le vôtre ;

[1] Cette exposition est très-obscure : un Unulphe, un Gundebert, un Grimoald, annoncent d'ailleurs une tragédie bien lombarde. C'est une grande erreur de croire que tous ces noms barbares de Goths, de Lombards, de Francs, puissent faire sur la scène le même effet qu'Achille, Iphigénie, Andromaque, Électre, Oreste, Pyrrhus. Boileau se moque, avec raison, de celui *qui, pour son héros, va choisir Childebrand.* Les Italiens eurent grande raison, et montrèrent le bon goût qui les anima longtemps, lorsqu'ils firent renaître la tragédie au commencement du seizième siècle ; ils prirent presque tous les sujets de leurs tragédies chez les Grecs. Il ne faut pas croire qu'un meurtre commis dans la rue Tiquetonne ou dans la rue Barbette, que des intrigues politiques de quelques bourgeois de Paris, qu'un prevôt des marchands nommé Marcel, que les sieurs Aubert et Fauconnau, puissent jamais remplacer les héros de l'antiquité. Nous n'en dirons pas plus sur cette pièce : voyez seulement les endroits où Racine a taillé en diamants brillants les cailloux bruts de Corneille. (V.)

Et la princesse alors, par un bizarre effet,
Pour l'avoir voulu roi, le perdit tout à fait.
Nous le vîmes quitter ses premières pensées,
N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empressées,
Éviter Éduige, à peine lui parler,
Et sous divers prétexte à son tour reculer.
Ce n'est pas que longtemps il n'ait tâché d'éteindre
Un feu dont vos vertus avaient lieu de se plaindre;
Et tant que dans sa fuite a vécu votre époux,
N'étant plus à sa sœur, il n'osait être à vous :
Mais sitôt que sa mort eut rendu légitime
Cette ardeur qui n'était jusque-là qu'un doux crime..

SCÈNE II.

RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

ÉDUIGE.

Madame, si j'étais d'un naturel jaloux,
Je m'inquiéterais de le voir avec vous,
Je m'imaginerais, ce qui pourrait bien être,
Que ce fidèle agent vous parle pour son maître :
Mais comme mon esprit n'est pas si peu discret
Qu'il vous veuille envier la douceur du secret,
De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en votre choix celle que je dois prendre,
La régler par votre ordre, et croire avec respect
Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien suspect.

RODELINDE.

Le secret n'est pas grand qu'aisément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.
Oui, madame, son maître a de fort mauvais yeux;
Et, s'il m'en pouvait croire, il en userait mieux.

ÉDUIGE.

Il a beau s'éblouir alors qu'il vous regarde,
Il vous échappera si vous n'y prenez garde.
Il lui faut obéir, tout amoureux qu'il est,
Et vouloir ce qu'il veut, quand et comme il lui plaît.

RODELINDE.

Avez-vous reconnu par votre expérience
Qu'il faille déférer à son impatience?

ÉDUIGE.

Vous ne savez que trop ce que c'est que sa foi.

RODELINDE.

Autre est celle d'un comte, autre celle d'un roi;
Et, comme un nouveau rang forme une âme nouvelle,
D'un comte déloyal il fait un roi fidèle.

ÉDUIGE.

Mais quelquefois, madame, avec facilité
On croit des maris morts qui sont pleins de santé;
Et, lorsqu'on se prépare aux seconds hyménées,
On voit par leur retour des veuves étonnées.

RODELINDE.

Qu'avez-vous vu, madame, ou que vous a-t-on dit?

ÉDUIGE.

Ce mot un peu trop tôt vous alarme l'esprit.
Je ne vous parle pas de votre Pertharite :
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
Qu'il rende à vos désirs leur juste possesseur;
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.

RODELINDE.

N'abusez point d'un nom que votre orgueil rejette.
Si vous étiez ma sœur, vous seriez ma sujette;
Mais un sceptre vaut mieux que les titres du sang,
Et la nature cède à la splendeur du rang.

ÉDUIGE.

La nouvelle vous fâche, et du moins importune
L'espoir déjà formé d'une bonne fortune.
Consolez-vous, madame, il peut n'en être rien;
Et souvent on nous dit ce qu'on ne sait pas bien.

RODELINDE.

Il sait mal ce qu'il dit, quiconque vous faire croire
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il est vaillant, il règne, et comme il faut régner;
Mais toutes ses vertus me le font dédaigner.
Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne;
Je hais dans sa bonté les cœurs qu'elle lui donne;
Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé;
Je hais dans sa justice un tyran trop aimé;
Je hais ce grand secret d'assurer sa conquête,
D'attacher fortement ma couronne à sa tête;
Et le hais d'autant plus que je vois moins de jour
A détruire un vainqueur qui règne avec amour.

ÉDUIGE.

Cette haine qu'en vous sa vertu même excite
Est fort ingénieuse à voir tout son mérite;
Et qui nous parle ainsi d'un objet odieux
En dirait bien du mal s'il plaisait à ses yeux.

RODELINDE.

Qui hait brutalement permet tout à sa haine;
Il s'emporte, il se jette où sa fureur l'entraîne;
Il ne veut avoir d'yeux que pour ses faux portraits :
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais;
C'est sa raison qui hait, qui, toujours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable,
Et verrait en l'aimé ce qu'il y faut blâmer,
Si ce même devoir lui commandait d'aimer.

ÉDUIGE.

Vous en savez beaucoup.

RODELINDE.

Je sais comme il faut vivre.

ÉDUIGE.

Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre.

RODELINDE.

Pour vivre l'âme saine on n'a qu'à m'imiter.

ÉDUIGE.

Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter?

RODELINDE.

J'aime en vous un soupçon qui vous sert de supplice;
S'il me fait quelque outrage, il m'en fait bien justice.

ÉDUIGE.

Quoi! vous refuseriez Grimoald pour époux?

RODELINDE.

Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous?
Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'alarmes,
Sitôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes;
Et, quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi,
Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi.
N'aspirez point, madame, où je voudrai prétendre;
Tout son cœur est à moi, si je daigne le prendre:
Consolez-vous pourtant, il m'en fait l'offre en vain;
Je veux bien sa couronne, et ne veux point sa main.
Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite,
Pour l'opposer aux feux dont votre amour s'irrite.
Produisez un fantôme, ou semez un faux bruit,
Pour remettre en vos fers un prince qui vous fuit;
J'aiderai votre feinte, et ferai mon possible
Pour tromper avec vous ce monarque invincible,
Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient m'offrir,
Et n'avoir plus chez moi d'importuns à souffrir.

ÉDUIGE.

Qui croit déjà ce bruit un tour de mon adresse,
De son effet sans doute aurait peu d'allégresse,
Et, loin d'aider la feinte avec sincérité,
Pourrait fermer les yeux même à la vérité.

RODELINDE.

Après m'avoir fait perdre époux et diadème,
C'est trop que d'attenter jusqu'à ma gloire même,
Qu'ajouter l'infamie à de si rudes coups.
Connaissez-moi, madame, et désabusez-vous.
Je ne vous cèle point qu'ayant l'âme royale,
L'amour du sceptre encor me fait votre rivale,
Et que je ne puis voir d'un cœur lâche et soumis
La sœur de mon époux déshériter mon fils.
Mais que dans mes malheurs jamais je me dispose
A les vouloir finir m'unissant à leur cause,
A remonter au trône où vont tous mes désirs,
En épousant l'auteur de tous mes déplaisirs!
Non, non, vous présumez en vain que je m'apprête
A faire de ma main sa dernière conquête;
Unulphe peut vous dire en fidèle témoin
Combien à me gagner il perd d'art et de soin.
Si, malgré la parole et donnée et reçue,
Il cessa d'être à vous au moment qu'il m'eut vue,
Aux cendres d'un mari tous mes feux réservés
Lui rendent les mépris que vous en recevez.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

RODELINDE.

Approche, Grimoald, et dis à ta jalouse,
A qui du moins ta foi doit le titre d'épouse,
Si, depuis que pour moi je t'ai vu soupirer,
Jamais d'un seul coup d'œil je t'ai fait espérer;
Ou, si tu veux laisser pour éternelle gêne
A cette ambitieuse une frayeur si vaine,
Dis-moi de mon époux le déplorable sort:
Il vit, il vit encor, si j'en crois son rapport;
De ses derniers honneurs les magnifiques pompes
Ne sont qu'illusions avec quoi tu me trompes;
Et ce riche tombeau que lui fait son vainqueur
N'est qu'un appât superbe à surprendre mon cœur.

GRIMOALD.

Madame, vous savez ce qu'on m'est venu dire,
Qu'allant de ville en ville et d'empire en empire
Contre Éduige et moi mendier du secours,
Auprès du roi des Huns il a fini ses jours:
Et si depuis sa mort j'ai tâché de vous rendre...

RODELINDE.

Qu'elle soit vraie ou non, tu n'en dois rien attendre.
Je dois à sa mémoire, à moi-même, à son fils,
Ce que je dus aux nœuds qui nous avaient unis;
Ce n'est qu'à le venger que tout mon cœur s'applique:
Et, puisqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,
Si je puis une fois échapper de tes mains,
J'irai porter partout de si justes desseins;
J'irai dessus ses pas aux deux bouts de la terre
Chercher des ennemis à te faire la guerre:
Ou, s'il me faut languir prisonnière en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vengeance aux cieux,
Et ne cesseront point jusqu'à ce que leur foudre
Sur mon trône usurpé brise ta tête en poudre.
Madame, vous voyez avec quels sentiments
Je mets ce grand obstacle à vos contentements.
Adieu. Si vous pouvez, conservez ma couronne,
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Qu'avez-vous dit, madame, et que supposez-vous
Pour la faire douter du sort de son époux?
Depuis quand et de qui savez-vous qu'il respire?

ÉDUIGE.

Ce confident si cher pourra vous le redire.

GRIMOALD.

M'auriez-vous accusé d'avoir feint son trépas?

ÉDUIGE.

Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas;
Son destin est plus doux veuve que mariée,
Et de croire sa mort vous l'avez trop priée.

GRIMOALD.

Mais enfin?

ÉDUIGE.

Mais enfin chacun sait ce qu'il sait;
Et quand il sera temps nous en verrons l'effet.
Épouse-la, parjure, et fais-en une infâme:
Qui ravit un État peut ravir une femme;
L'adultère et le rapt sont du droit des tyrans.

GRIMOALD.

Vous me donniez jadis des titres différents.
Quand pour vous acquérir je gagnais des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyait les murailles,
Que je semais partout la terreur et l'effroi,
J'étais un grand héros, j'étais un digne roi;
Mais depuis que je règne en prince magnanime,
Qui chérit la vertu, qui sait punir le crime,
Que le peuple sous moi voit ses destins meilleurs,
Je ne suis qu'un tyran, parce que j'aime ailleurs.
Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance
Qui donne quelque droit à la toute-puissance;
C'est votre amour lui seul qui fait, des conquérants,
Suivant qu'ils sont à vous, des rois ou des tyrans.
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Je n'ai qu'à vous aimer si je veux m'en défaire;
Et ce même moment, de lâche usurpateur,
Me fera vrai monarque en vous rendant mon cœur.

ÉDUIGE.

Ne prétends plus au mien après ta perfidie.
J'ai mis entre tes mains toute la Lombardie:
Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau souci;
Ce n'est que sous mon nom que tu règnes ici,
Et le peuple bientôt montrera par sa haine
Qu'il n'adorait en toi que l'amant de sa reine,
Qu'il ne respectait qu'elle, et ne veut point d'un roi
Qui commence par elle à violer sa foi.

GRIMOALD.

Si vous étiez, madame, au milieu de Pavie,
Dont vous fit reine un frère en sortant de la vie,
Ce discours, quoique même un peu hors de saison,
Pourrait avoir du moins quelque ombre de raison.
Mais ici, dans Milan, dont j'ai fait ma conquête,
Où ma seule valeur a couronné ma tête,
Au milieu d'un État où tout le peuple à moi
Ne saurait craindre en vous que l'amour de son roi,
La menace impuissante est de mauvaise grâce;
Avec tant de faiblesse il faut la voix plus basse.
J'y règne, et régnerai malgré votre courroux;
J'y fais à tous justice, et commence par vous.

ÉDUIGE.

Par moi?

GRIMOALD.

Par vous, madame.

ÉDUIGE.

Après la foi reçue!
Après deux ans d'amour si lâchement déçue!

GRIMOALD.

Dites après deux ans de haine et de mépris,
Qui de toute ma flamme ont été le seul prix.

ÉDUIGE.

Appelles-tu mépris une amitié sincère?

GRIMOALD.

Une amitié fidèle à la haine d'un frère,
Un long orgueil armé d'un frivole serment,
Pour s'opposer sans cesse au bonheur d'un amant.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher votre sort à la valeur d'un comte:
Jusqu'à ce qu'il fût roi vous plaire à le gêner,
C'était vouloir vous vendre, et non pas vous donner.
Je me suis donc fait roi pour plaire à votre envie;
J'ai conquis votre cœur au péril de ma vie:
Mais alors qu'il m'est dû, je suis en liberté
De vous laisser un bien que j'ai trop acheté,
Et votre ambition est justement punie
Quand j'affranchis un roi de votre tyrannie.
Un roi doit pouvoir tout; et je ne suis pas roi,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.
C'est quitter, c'est trahir les droits du diadème,
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même;
Et dans ce même trône où vous m'avez voulu,
Sur moi comme sur tous je dois être absolu:
C'est le prix de mon sang; souffrez que j'en dispose,
Et n'accusez que vous du mal que je vous cause.

ÉDUIGE.

Pour un grand conquérant que tu te défends mal!
Et quel étrange roi tu fais de Grimoald!
Ne dis plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
Et que la trahison est un droit des couronnes;
Mais, si tu veux trahir, trouve du moins, ingrat,
De plus belles couleurs dans les raisons d'État.
Dis qu'un usurpateur doit amuser la haine
Des peuples mal domptés en épousant leur reine,
Leur faire présumer qu'il veut rendre à son fils
Un sceptre sur le père injustement conquis,
Qu'il ne veut gouverner que durant son enfance,
Qu'il ne veut qu'en dépôt la suprême puissance,
Qu'il ne veut autre titre en leur donnant la loi,
Que d'époux de la reine et de tuteur du roi:
Dis que sans cet hymen ta puissance t'échappe,
Qu'un vieil amour des rois la détruit et la sape;
Dis qu'un tyran qui règne en pays ennemis
N'y saurait voir son trône autrement affermi.
De cette illusion l'apparence plausible

Rendrait ta lâcheté peut-être moins visible;
Et l'on pourrait donner à la nécessité
Ce qui n'est qu'un effet de ta légèreté.

GRIMOALD.

J'embrasse un bon avis, de quelque part qu'il vienne.
Unulphe, allez trouver la reine, de la mienne,
Et tâchez par cette offre à vaincre sa rigueur.
Madame, c'est à vous que je devrai son cœur;
Et, pour m'en revancher, je prendrai soin moi-même
De faire choix pour vous d'un mari qui vous aime,
Qui soit digne de vous, et puisse mériter
L'amour que, malgré moi, vous voulez me porter.

ÉDUIGE.

Traître! je n'en veux point que ta mort ne me donne,
Point qui n'ait par ton sang affermi ma couronne.

GRIMOALD.

Vous pourrez à ce prix en trouver aisément.
Remettez la princesse à son appartement,
Duc; et tâchez à rompre un dessein sur ma vie,
Qui me ferait trembler si j'étais à Pavie.

ÉDUIGE.

Crains-moi, crains-moi partout: et Pavie, et Milan,
Tout lieu, tout bras est propre à punir un tyran;
Et tu n'as point de forts où vivre en assurance,
Si de ton sang versé je suis la récompense.

GRIMOALD.

Dissimulez du moins ce violent courroux:
Je deviendrais tyran, mais ce serait pour vous.

ÉDUIGE.

Va, je n'ai point le cœur assez lâche pour feindre.

GRIMOALD.

Allez donc; et craignez, si vous me faites craindre.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE[1].

ÉDUIGE, GARIBALDE.

ÉDUIGE.

Je l'ai dit à mon traître, et je vous le redis,
Je me dois cette joie après de tels mépris;
Et mes ardents souhaits de voir punir son change
Assurent ma conquête à quiconque me venge.
Suivez le mouvement d'un si juste courroux,
Et sans perdre de vœux obtenez-moi de vous.
Pour gagner mon amour il faut servir ma haine;
A ce prix est le sceptre, à ce prix une reine;
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire roi.

GARIBALDE.

Mettre à ce prix vos feux et votre diadème,
C'est ne connaître pas votre haine et vous-même,
Et qui, sous cet espoir, voudrait vous obéir,
Chercherait les moyens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûterait des larmes.
A cet objet sanglant l'effort de la pitié
Reprendrait tous les droits d'une vieille amitié;
Et son crime en son sang éteint avec sa vie
Passerait en celui qui vous aurait servie.
Quels que soient ses mépris, peignez-vous bien sa mort,
Madame, et votre cœur n'en sera pas d'accord.
Quoi qu'un amant volage excite de colère,
Son change est odieux, mais sa personne est chère;
Et ce qu'a joint l'amour a beau se désunir,
Pour le rejoindre mieux il ne faut qu'un soupir.
Ainsi n'espérez pas que jamais on s'assure
Sur les bouillants transports qu'arrache son parjure.
Si le ressentiment de sa légèreté
Aspire à la vengeance avec sincérité,
En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre,
Il vous faut vous donner, et non pas vous promettre,
Attacher votre sort avec le nom d'époux,

[1] Il me paraît prouvé que Racine a puisé toute l'ordonnance de sa tragédie d'*Andromaque* dans ce second acte de *Pertharite*. Dès la première scène, vous voyez Éduige qui est avec son Garibalde précisément dans la même situation qu'Hermione avec Oreste : elle est abandonnée par un Grimoald, comme Hermione par Pyrrhus; et si Grimoald aime sa prisonnière Rodelinde, Pyrrhus aime Andromaque sa captive. Vous voyez qu'Éduige dit à Garibalde les mêmes choses qu'Hermione dit à Oreste : elle a des ardents souhaits de voir punir le change de Grimoald; elle assure sa conquête à son vengeur : il faut servir sa haine pour venger son amour. C'est ainsi qu'Hermione dit à Oreste :

. . . . Vengez-moi; je crois tout...
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé,
Que je le hais; enfin... que je l'aimai.

Oreste, en un autre endroit, dit à Hermione tout ce que dit ici Garibalde à Éduige :

Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste...
Et vous le haïssez! Avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme;
Tout nous trahit : la voix, le silence, les yeux;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Hermione parle absolument comme Éduige, quand elle dit

Mais cependant ce jour il épouse Andromaque...
Seigneur, je le vois bien, votre âme prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue.

Enfin l'intention d'Éduige est que Garibalde la serve en détachant le parjure Grimoald de sa rivale Rodelinde; et Hermione veut qu'Oreste, en demandant Astyanax, dégage Pyrrhus de son amour pour Andromaque. Voyez avec attention la scène cinquième du second acte, vous trouverez une ressemblance non moins marquée entre Andromaque et Rodelinde. Voyez la scène cinquième et la première scène de l'acte troisième. (V.

A la valeur du bras qui s'armera pour vous.
Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
L'oserait-on punir de son ingratitude?
Votre haine tremblante est un mauvais appui
A quiconque pour vous entreprendrait sur lui;
Et, quelque doux espoir qu'offre cette colère,
Une plus forte haine en serait le salaire.
Donnez-vous donc, madame, et faites qu'un vengeur
N'ait plus à redouter le désaveu du cœur.

ÉDUIGE.

Que vous m'êtes cruel en faveur d'un infâme
De vouloir, malgré moi, lire au fond de mon âme,
Où mon amour trahi, que j'éteins à regret,
Lui fait contre ma haine un partisan secret!
Quelques justes arrêts que ma bouche prononce,
Ce sont de vains efforts où tout mon cœur renonce.
Ce lâche malgré moi l'ose encor protéger,
Et veut mourir du coup qui m'en pourrait venger.
Vengez-moi toutefois, mais d'une autre manière,
Pour conserver mes jours, laissez-lui la lumière.
Quelque mort que je doive à son manque de foi,
Otez-lui Rodelinde, et c'est assez pour moi;
Faites qu'elle aime ailleurs, et punissez son crime
Par ce désespoir même où son change m'abîme.
Faites plus : s'il est vrai que je puis tout sur vous,
Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
Le repentir au cœur, les pleurs sur le visage,
De tant de lâchetés me faire un plein hommage,
Implorer le pardon qu'il ne mérite pas,
Et remettre en mes mains sa vie et son trépas.

GARIBALDE.

Ajoutez-y, madame, encor qu'à vos yeux même
Cette odieuse main perce un cœur qui vous aime,
Et que l'amant fidèle au volage immolé
Expie au lieu de lui ce qu'il a violé.
L'ordre en sera moins rude, et moindre le supplice,
Que celui qu'à mes feux prescrit votre injustice :
Et le trépas en soi n'a rien de rigoureux
A l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

ÉDUIGE.

Duc, vous vous alarmez faute de me connaître;
Mon cœur n'est pas si bas qu'il puisse aimer un traître.
Je veux qu'il se repente, et se repente en vain,
Rendre haine pour haine, et dédain pour dédain.
Je veux qu'en vain son âme, esclave de la mienne,
Me demande sa grâce, et jamais ne l'obtienne,
Qu'il soupire sans fruit; et pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, madame, et savez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Si vous ne m'abusez, votre cœur vous abuse.
L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse;
Et, comme l'amour seul fait le ressentiment,
Le moindre repentir obtient grâce à l'amant.

ÉDUIGE.

Quoi qu'il puisse arriver, donnez-vous cette gloire
D'avoir sur cet ingrat rétabli ma victoire;
Sans songer qu'à me plaire exécutez mes lois,
Et pour l'événement laissez tout à mon choix :
Souffrez qu'en liberté je l'aime ou le néglige.
L'amant est trop payé quand son service oblige;
Et quiconque en aimant aspire à d'autres prix
N'a qu'un amour servile et digne de mépris.
Le véritable amour jamais n'est mercenaire,
Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire,
Il ne veut que servir, et n'a point d'intérêt
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.
Voyez donc Grimoald, tâchez à le réduire;
Faites-moi triompher au hasard de vous nuire :
Et, si je prends pour lui des sentiments plus doux,
Vous m'aurez faite heureuse, et c'est assez pour vous.
Je verrai par l'effort de votre obéissance
Où doit aller celui de ma reconnaissance.
Cependant, s'il est vrai que j'ai pu vous charmer,
Aimez-moi plus que vous, ou cessez de m'aimer :
C'est par-là seulement qu'on mérite Éduige.
Je veux bien qu'on espère, et non pas qu'on exige.
Je ne veux rien devoir; mais, lorsqu'on me sert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

SCÈNE II.

GARIBALDE.

Quelle confusion! et quelle tyrannie
M'ordonne d'espérer ce qu'elle me dénie!
Et de quelle façon est-ce écouter des vœux,
Qu'obliger un amant à travailler contre eux?
Simple! ne prétends pas, sur cet espoir frivole,
Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole.
Je t'aime, mais enfin je m'aime plus que toi.
C'est moi seul qui le porte à ce manque de foi;
Auprès d'un autre objet c'est moi seul qui l'engage :
Je ne détruirai pas moi-même mon ouvrage.
Il m'a choisi pour toi, de peur qu'un autre époux
Avec trop de chaleur n'embrasse ton courroux;
Mais lui-même il se trompe en l'amant qu'il te donne.
Je t'aime, et puissamment, mais moins que la couronne;
Et mon ambition, qui tâche à te gagner,
Ne cherche en ton hymen que le droit de régner.
De tes ressentiments s'il faut que je l'obtienne,
Je saurai joindre encor cent haines à la tienne,
L'ériger en tyran par mes propres conseils,
De sa perte par lui dresser les appareils,
Mêler si bien l'adresse avec un peu d'audace,

Qu'il ne faille qu'oser pour me mettre en sa place;
Et, comme en t'épousant j'en aurai droit de toi,
Je t'épouserai lors, mais pour me faire roi.
Mais voici Grimoald.

SCÈNE III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRIMOALD.

Eh bien! quelle espérance,
Duc? et qu'obtiendrons-nous de ta persévérance?

GARIBALDE.

Ne me commandez plus, seigneur, de l'adorer,
Ou ne lui laissez plus aucun lieu d'espérer.

GRIMOALD.

Quoi! de tout mon pouvoir je l'avais irritée
Pour faire que ta flamme en fût mieux écoutée,
Qu'un dépit redoublé la pressant contre moi
La rendît plus facile à recevoir ta foi,
Et fît tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles
Le dépôt de sa haine en des mains si fidèles:
Cependant son espoir à mon trône attaché
Par aucun de nos soins n'en peut être arraché!
Mais as-tu bien promis ma tête à sa vengeance?
Ne l'as-tu point offerte avecque négligence,
Avec quelque froideur qui l'ait fait soupçonner
Que tu la promettais sans la vouloir donner?

GARIBALDE.

Je n'ai rien oublié de ce qui peut séduire
Un vrai ressentiment qui voudrait vous détruire;
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser:
Son plus ardent courroux brûle de s'apaiser;
Et je n'obtiendrai point, seigneur, qu'elle m'écoute,
Jusqu'à ce qu'elle ait vu votre hymen hors de doute,
Et que de Rodelinde étant l'illustre époux
Vous chassiez de son cœur tout espoir d'être à vous.

GRIMOALD.

Hélas! je mets en vain toute chose en usage;
Ni prières ni vœux n'ébranlent son courage.
Malgré tous mes respects je vois de jour en jour
Croître sa résistance autant que mon amour;
Et si l'offre d'Unulphe à présent ne la touche,
Si l'intérêt d'un fils ne la rend moins farouche,
Désormais je renonce à l'espoir d'amollir
Un cœur que tant d'efforts ne font qu'enorgueillir.

GARIBALDE.

Non, non, seigneur, il faut que cet orgueil vous cède;
Mais un mal violent veut un pareil remède.
Montrez-vous tout ensemble amant et souverain;
Et sachez commander, si vous priez en vain.
Que sert ce grand pouvoir qui suit le diadème,
Si l'amant couronné n'en use pour soi-même?
Un roi n'est pas moins roi pour se laisser charmer,
Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

GRIMOALD.

Porte, porte aux tyrans tes damnables maximes;
Je hais l'art de régner qui se permet des crimes.
De quel front donnerais-je un exemple aujourd'hui
Que mes lois dès demain puniraient en autrui?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable
Dont à sa conscience un roi ne soit comptable.
L'amour l'excuse mal, s'il règne injustement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

GARIBALDE.

Si vous n'osez forcer, du moins faites-vous craindre:
Daignez, pour être heureux, un moment vous contraindre;
Et si l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de son fils.

GRIMOALD.

Que par ces lâchetés j'ose me satisfaire!

GARIBALDE.

Si vous n'osez parler, du moins laissez-nous faire:
Nous saurons vous servir, seigneur, et malgré vous.
Prêtez-nous seulement un moment de courroux,
Et permettez après qu'on l'explique et qu'on feigne
Ce que vous n'osez dire, et qu'il faut qu'elle craigne.
Vous désavouerez tout. Après de tels projets,
Les rois impunément dédisent leurs sujets.

GRIMOALD.

Sachons ce qu'il a fait avant que de résoudre
Si je dois en tes mains laisser gronder ce foudre.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que faut-il faire, Unulphe? est-il temps de mourir?
N'as-tu vu pour ton roi nul espoir de guérir?

UNULPHE.

Rodelinde, seigneur, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable;
Elle a reçu votre offre avec tant de douceur....

GRIMOALD.

Mais l'a-t-elle acceptée? as-tu touché son cœur?
A-t-elle montré joie? en paraît-elle émue?
Peut-elle s'abaisser jusqu'à souffrir ma vue?
Qu'a-t-elle dit enfin?

UNULPHE.

Beaucoup, sans dire rien.
Elle a paisiblement souffert mon entretien.
Son âme à mes discours surprise, mais tranquille....

GRIMOALD.

Ah! c'est m'assassiner d'un discours inutile:
Je ne veux rien savoir de sa tranquillité;
Dis seulement un mot de sa facilité.
Quand veut-elle à son fils donner mon diadème?

UNULPHE.

Elle en veut apporter la réponse elle-même.

GRIMOALD.

Quoi! tu n'as su pour moi plus avant l'engager?

UNULPHE.

Seigneur! c'est assez dire à qui veut bien juger;
Vous n'en sauriez avoir une preuve plus claire.
Qui demande à vous voir ne veut pas vous déplaire;
Ses refus se seraient expliqués avec moi,
Sans chercher la présence et le courroux d'un roi.

GRIMOALD.

Mais touchant cet époux qu'Éduige ranime?...

UNULPHE.

De ce discours en l'air elle fait peu d'estime;
L'artifice est si lourd, qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main suspecte il n'a point de pouvoir.

GARIBALDE.

Éduige elle-même est mal persuadée
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée;
Et ce n'est qu'un faux jour qu'elle a voulu jeter
Pour lui troubler la vue, et vous inquiéter.
Mais déjà Rodelinde apporte sa réponse.

GRIMOALD.

Ah! j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Je vais mourir, Unulphe, et ton zèle pour moi
T'abuse le premier, et m'abuse après toi.

UNULPHE.

Espérez mieux, seigneur.

GRIMOALD.

Tu le veux, et j'espère.
Mais que cette douceur va devenir amère!
Et que ce peu d'espoir où tu me viens forcer
Rendra rudes les coups dont on va me percer!

SCÈNE V.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Madame, il est donc vrai que votre âme sensible
A la compassion s'est rendue accessible;
Qu'elle fait succéder dans ce cœur plus humain
La douceur à la haine et l'estime au dédain,
Et que, laissant agir une bonté cachée,
A de si longs mépris elle s'est arrachée?

RODELINDE.

Ce cœur dont tu te plains, de ta plainte est surpris:
Comte, je n'eus pour toi jamais aucun mépris;
Et ma haine elle-même aurait cru faire un crime
De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'estime.
Quand je vois ta conduite en mes propres États
Achever sur les cœurs l'ouvrage de ton bras,
Avec ces mêmes cœurs qu'un si grand art te donne
Je dis que la vertu règne dans ta personne;
Avec eux je te loue, et je doute avec eux
Si sous leur vrai monarque ils seraient plus heureux,
Tant ces hautes vertus qui fondent ta puissance
Réparent ce qui manque à l'heur de ta naissance!
Mais, quoi qu'on en ait vu d'admirable et de grand,
Ce que m'en dit Unulphe aujourd'hui me surprend.
Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on aime,
Faisant justice à tous, se la fait à soi-même!
Se croit usurpateur sur ce trône conquis!
Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils!
Comte, c'est un effort à dissiper la gloire
Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire,
Et que le grand Auguste ayant osé tenter,
N'osa prendre du cœur jusqu'à l'exécuter.
Je viens donc y répondre, et de toute mon âme
Te rendre pour mon fils....

GRIMOALD.

Ah! c'en est trop, madame;
Ne vous abaissez point à des remercîments:
C'est moi qui vous dois tout; et si mes sentiments...

RODELINDE.

Souffre les miens, de grâce, et permets que je mette
Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite,
Et que ma propre main tâche d'en arracher
Tout ce mélange impur dont tu le veux tacher.
Car enfin cet effort est de telle nature,
Que la source en doit être à nos yeux toute pure:
La vertu doit régner dans un si grand projet,
En être seule cause, et l'honneur seul objet;
Et depuis qu'on le souille ou d'espoir de salaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de souci de plaire,
Il part indignement d'un courage abattu
Où la passion règne, et non pas la vertu[1].

[1] Andromaque dit à Pyrrhus:

Seigneur, que faites-vous? et que dira la Grèce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux!
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur;
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile:
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

On reconnaît dans Racine la même idée, les mêmes nuances que dans Corneille, mais avec cette douceur, cette mollesse, cette sensibilité et cet heureux choix de mots qui portent l'attendrissement dans l'âme. Grimoald dit à Rodelinde:

Vous la craindrez peut-être en quelque autre personne.

Grimoald entend par là le fils de Rodelinde, et il veut punir par la mort du fils les mépris de la mère; c'est ce qui se développe au troisième acte. Ainsi Pyrrhus menace toujours Andromaque d'immoler Astyanax, si elle ne se rend à ses désirs: on ne peut voir une ressemblance plus entière; mais c'est la

Comte, pense-s-y bien, et, pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée;
Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que les yeux d'une femme,
Plus que ta propre gloire, auraient touché ton âme;
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran s'il n'avait point aimé.

GRIMOALD.

Donnez-moi cette honte, et je la tiens à gloire;
Faites de vos mépris ma dernière victoire,
Et souffrez qu'on impute à ce bras trop heureux
Que votre seul amour l'a rendu généreux.
Souffrez que cet amour, par un effort si juste,
Ternisse le grand nom et les hauts faits d'Auguste,
Qu'il ait plus de pouvoir que ses vertus n'ont eu.
Qui n'adore que vous n'aime que la vertu.
Cet effort merveilleux est de telle nature,
Qu'il ne saurait partir d'une source plus pure;
Et la plus noble enfin des belles passions
Ne peut faire de tache aux grandes actions.

RODELINDE.

Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de poussière
Pour voir ce que tu fais les laisse sans lumière.
A ces conditions rendre un sceptre conquis,
C'est asservir la mère en couronnant le fils;
Et, pour en bien parler, ce n'est pas tant le rendre,
Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.
Ta gloire en pourrait croître, et tu le veux ainsi;
Mais l'éclat de la mienne en serait obscurci.
Quel que soit ton amour, quel que soit ton mérite,
La défaite et la mort de mon cher Pertharite,
D'un sanglant caractère ébauchant tes hauts faits,
Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits;
Et, ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,
Je n'y puis prendre part sans entière infamie.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir.
Je te dois estimer, mais je te dois haïr:
Je dois agir en veuve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine aussi loin que l'estime.

GRIMOALD.

Ah! forcez-vous, de grâce, à des termes plus doux
Pour des crimes qui seuls m'ont fait digne de vous;
Par eux seuls ma valeur en tête d'une armée
A des plus grands héros atteint la renommée;
Par eux seuls j'ai vaincu, par eux seuls j'ai régné,
Par eux seuls ma justice a tant de cœurs gagné,
Par eux seuls j'ai paru digne du diadème,
Par eux seuls je vous vois, par eux seuls je vous aime,
Et par eux seuls enfin mon amour tout parfait
Ose faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.

RODELINDE.

Tu ne fais que pour toi, s'il t'en faut récompense;
Et je te dis encor que toute ta vaillance,
T'ayant fait vers moi seule à jamais criminel,
A mis entre nous deux un obstacle éternel.
Garde donc ta conquête, et me laisse ma gloire;
Respecte d'un époux et l'ombre et la mémoire:
Tu l'as chassé du trône, et non pas de mon cœur.

GRIMOALD.

Unulphe, c'est donc là toute cette douceur!
C'est là comme son âme, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable!

GARIBALDE.

Seigneur, souvenez-vous qu'il est temps de parler.

GRIMOALD.

Oui, l'affront est trop grand pour le dissimuler:
Elle en sera punie, et, puisqu'on me méprise,
Je deviendrai tyran de qui me tyrannise;
Et ne souffrirai plus qu'une indigne fierté
Se joue impunément de mon trop de bonté.

RODELINDE.

Eh bien! deviens tyran: renonce à ton estime;
Renonce au nom de juste, au nom de magnanime....

GRIMOALD.

La vengeance est plus douce enfin que ces vains noms;
S'ils me font malheureux, à quoi me sont-ils bons?
Je me ferai justice en domptant qui me brave.
Qui ne veut point régner mérite d'être esclave.
Allez, sans irriter plus longtemps mon courroux,
Attendre ce qu'un maître ordonnera de vous.

RODELINDE.

Qui ne craint point la mort craint peu quoi qu'il ordonne.

GRIMOALD.

Vous la craindrez peut-être en quelque autre personne.

RODELINDE.

Quoi! tu voudrais...

GRIMOALD.

Allez, et ne me pressez point;
On vous pourra trop tôt éclaircir sur ce point.

(*Rodelinde rentre.*)

Voilà tous les efforts qu'enfin j'ai pu me faire.
Tout ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire;
Et ce peu que j'ai fait, suivi d'un désaveu,
Gêne autant ma vertu comme il trahit mon feu.
Achève, Garibalde; Unulphe est trop crédule,
Il prend trop aisément un espoir ridicule:
Menace, puisque enfin c'est perdre temps qu'offrir.
Toi qui m'as trop flatté, viens m'aider à souffrir.

ressemblance d'un tableau de Raphaël à une esquisse grossièrement dessinée.

Songez-y bien: il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère,
Le fils me répondra des mépris de la mère. (V.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARIBALDE, RODELINDE.

GARIBALDE.

Ce n'est plus seulement l'offre d'un diadème
Que vous fait pour un fils un prince qui vous aime,
Et de qui le refus ne puisse être imputé
Qu'à fermeté de haine ou magnanimité :
Il y va de sa vie, et la juste colère
Où jettent cet amant les mépris de la mère,
Veut punir sur le sang de ce fils innocent
La dureté d'un cœur si peu reconnaissant.
C'est à vous d'y penser; tout le choix qu'on vous donne,
C'est d'accepter pour lui la mort ou la couronne :
Son sort est en vos mains; aimer ou dédaigner
Le va faire périr ou le faire régner [1].

RODELINDE.

S'il me faut faire un choix d'une telle importance,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

GARIBALDE.

Pour en délibérer vous n'avez qu'un moment,
J'en ai l'ordre pressant; et sans retardement,
Madame, il faut résoudre, et s'expliquer sur l'heure :
Un mot est bientôt dit. Si vous voulez qu'il meure,
Prononcez-en l'arrêt, et j'en prendrai la loi
Pour faire exécuter les volontés du roi.

RODELINDE.

Un mot est bientôt dit; mais dans un tel martyre
On n'a pas bientôt vu quel mot c'est qu'il faut dire;
Et le choix qu'on m'ordonne est pour moi si fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le supplice est égal.
Puisqu'il faut obéir, fais-moi venir ton maître.

GARIBALDE.

Quel choix avez-vous fait?

RODELINDE.

Je lui ferai connaître
Que si....

GARIBALDE.

C'est avec moi qu'il vous faut achever :
Il est las désormais de s'entendre braver;
Et si je ne lui porte une entière assurance
Que vos désirs enfin suivent son espérance,
Sa vue est un honneur qui vous est défendu.

RODELINDE.

Que me dis-tu, perfide? ai-je bien entendu?
Tu crains donc qu'une femme à force de se plaindre
Ne sauve une vertu que tu tâches d'éteindre,
Ne remette un héros au rang de ses pareils,
Dont tu veux l'arracher par tes lâches conseils?
Oui, je l'épouserai, ce trop aveugle maître,
Tout cruel, tout tyran que tu le forces d'être :
Va, cours l'en assurer; mais pense-s-y deux fois.
Crains-moi, crains son amour, s'il accepte mon choix.
Je puis beaucoup sur lui; j'y pourrai davantage,
Et régnerai peut-être après cet esclavage.

GARIBALDE.

Vous régnerez, madame, et je serai ravi
De mourir glorieux pour l'avoir bien servi.

RODELINDE.

Va, je lui ferai voir que de pareils services
Sont dignes seulement des plus cruels supplices,
Et que de tous les maux dont les rois sont auteurs
Ils s'en doivent venger sur de tels serviteurs.
Tu peux en attendant lui donner cette joie,
Que pour gagner mon cœur il a trouvé la voie.
Que ton zèle insolent et ton mauvais destin
A son amour barbare en ouvrent le chemin.
Dis-lui, puisqu'il le faut, qu'à l'hymen je m'apprête;
Mais fuis-nous, s'il s'achève, et tremble pour ta tête.

GARIBALDE.

Je veux bien à ce prix vous donner un grand roi.

RODELINDE.

Qu'à ce prix donc il vienne, et m'apporte sa foi

[1] Ces vers forment absolument la même situation que celle d'Andromaque. Il est évident que Racine a tiré son or de cette fange; mais, ce que Racine n'eût jamais fait, Corneille introduisit Rodelinde proposant à Grimoald d'égorger le fils qu'elle a de son mari vaincu par ce même Grimoald; elle prétend qu'elle l'aidera dans ce crime, et cela dans l'espérance de rendre Grimoald odieux à ses peuples. Cette seule atrocité absurde aurait suffi pour faire tomber une pièce d'ailleurs passablement faite; mais le rôle du mari de Rodelinde est si révoltant et si ennuyeux à la fois, et tout le reste est si mal inventé, si mal conduit, et si mal écrit, qu'il est inutile de remarquer un défaut dans une pièce qui n'est remplie que de défauts. Mais, me dira-t-on, vous faites un commentaire sur Corneille, et vous remarquez ses fautes, et vous l'appelez grand homme, et vous ne le montrez que petit quand il est en concurrence avec Racine! Je réponds qu'il est grand homme dans *Cinna*, et non dans *Pertharite* et dans ses autres mauvaises pièces : je réponds qu'un commentaire n'est point un panégyrique, mais un examen de la vérité; et qui ne sait pas réprouver le mauvais n'est pas digne de sentir le bon. On peut encore me dire : Vous faites ici de Racine un plagiaire qui a pillé dans Corneille les plus beaux endroits d'*Andromaque*. Point du tout; le plagiaire est celui qui donne pour son ouvrage ce qui appartient à un autre : mais si Phidias eût fait son Jupiter Olympien de quelque statue informe d'un autre sculpteur, il aurait été créateur, et non plagiaire. Je ne ferai plus d'autre remarque sur ce malheureux *Pertharite*; on n'a besoin de commentaire que sur les ouvrages où le bon est mêlé continuellement avec le mauvais. Il faut que ceux qui veulent se former le goût apprennent soigneusement à distinguer l'un de l'autre. (V.)

SCÈNE II.

RODELINDE, ÉDUIGE.

ÉDUIGE.

Votre félicité sera mal assurée
Dessus un fondement de si peu de durée.
Vous avez toutefois de si puissants appas...

RODELINDE.

Je sais quelques secrets que vous ne savez pas;
Et si j'ai moins que vous d'attraits et de mérite,
J'ai des moyens plus sûrs d'empêcher qu'on me quitte.

ÉDUIGE.

Mon exemple...

RODELINDE.

Souffrez que je n'en craigne rien,
Et par votre malheur ne jugez pas du mien.
Chacun à ses périls peut suivre sa fortune,
Et j'ai quelques soucis que l'exemple importune.

ÉDUIGE.

Ce n'est pas mon dessein de vous importuner.

RODELINDE.

Ce n'est pas mon dessein aussi de vous gêner;
Mais votre jalousie un peu trop inquiète
Se donne malgré moi cette gêne secrète.

ÉDUIGE.

Je ne suis point jalouse, et l'infidélité...

RODELINDE.

Eh bien! soit jalousie ou curiosité,
Depuis quand sommes-nous en telle intelligence
Que tout mon cœur vous doive entière confidence?

ÉDUIGE.

Je n'en prétends aucune, et c'est assez pour moi
D'avoir bien entendu comme il accepte un roi.

RODELINDE.

On n'entend pas toujours ce qu'on croit bien entendre.

ÉDUIGE.

De vrai, dans un discours difficile à comprendre
Je ne devine point, et n'en ai pas l'esprit;
Mais l'esprit n'a que faire où l'oreille suffit.

RODELINDE.

Il faudrait que l'oreille entendît la pensée.

ÉDUIGE.

J'entends assez la vôtre : on vous aura forcée;
On vous aura fait peur, ou de la mort d'un fils,
Ou de ce qu'un tyran se croit être permis,
Et l'on fera courir quelque mauvaise excuse
Dont la cour s'éblouisse et le peuple s'abuse.
Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez...

RODELINDE.

Il n'est pas temps encor que vous vous en plaigniez :
Comme il m'a fait des lois, j'ai des lois à lui faire.

ÉDUIGE.

Il les acceptera pour ne vous pas déplaire;
Prenez-en sa parole, il sait bien la garder.

RODELINDE.

Pour remonter au trône on peut tout hasarder.
Laissez-m'en, quoi qu'il fasse, ou la gloire ou la honte,
Puisque ce n'est qu'à moi que j'en dois rendre compte.
Si votre cœur souffrait ce que souffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien;
Et votre âme à ce prix voyant un diadème
Voudrait en liberté se consulter soi-même.

ÉDUIGE.

Je demande pardon si je vous fais souffrir,
Et vais me retirer pour ne vous plus aigrir.

RODELINDE.

Allez, et demeurez dans cette erreur confuse;
Vous ne méritez pas que je vous désabuse.

ÉDUIGE.

Ce cher amant sans moi vous entretiendra mieux,
Et je n'ai plus besoin du rapport de mes yeux.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE.

RODELINDE.

Je me rends, Grimoald, mais non pas à la force :
Le titre que tu prends m'est une douce amorce,
Et s'empare si bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toi qu'une condition.
Si je n'ai pu t'aimer et juste et magnanime,
Quand tu deviens tyran je t'aime dans le crime;
Et pour moi ton hymen est un souverain bien,
S'il rend ton nom infâme aussi bien que le mien.

GRIMOALD.

Que j'aimerai, madame, une telle infamie
Qui vous fera cesser d'être mon ennemie!
Achevez, achevez, et sachons à quel prix
Je puis mettre une borne à de si longs mépris :
Je ne veux qu'une grâce, et disposez du reste.
Je crains pour Garibalde une haine funeste,
Je la crains pour Unulphe : à cela près, parlez.

RODELINDE.

Va, porte cette crainte à des cœurs ravalés;
Je ne m'abaisse point aux faiblesses des femmes
Jusques à me venger de ces petites âmes.
Si leurs mauvais conseils me forcent de régner,
Je les en dois haïr, et sais les dédaigner.
Le ciel, qui punit tout, choisira pour leur peine
Quelque moyen plus bas que cette illustre haine.
Qu'ils vivent cependant, et que leur lâcheté
A l'ombre d'un tyran trouve sa sûreté.
Ce que je veux de toi porte le caractère
D'une vertu plus haute et digne de te plaire.
Tes offres n'ont point eu d'exemple jusqu'ici,
Et ce que je demande est sans exemple aussi :

Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible
Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible,
Que je veux être à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer.

GRIMOALD.

Madame, achevez donc de m'accabler de joie.
Par quels heureux moyens faut-il que je vous croie?
Expliquez-vous, de grâce, et j'atteste les cieux
Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

RODELINDE.

Après un tel serment j'obéis et m'explique.
Je veux donc d'un tyran un acte tyrannique;
Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout à fait;
Que toute sa vertu meure en un grand forfait,
Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
Qui le mettaient au rang des plus dignes monarques;
Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,
Je veux voir ce fils même immolé de sa main.

GRIMOALD.

Juste ciel!

RODELINDE.

Que veux-tu pour marque plus certaine
Que l'intérêt d'un fils n'amollit point ma haine,
Que je me donne à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer?
Tu trembles! tu pâlis! il semble que tu n'oses
Toi-même exécuter ce que tu me proposes!
S'il te faut du secours, je n'y recule pas,
Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fais, fais venir ce fils, qu'avec toi je l'immole.
Dégage ton serment, je tiendrai ma parole.
Il faut bien que le crime unisse à l'avenir
Ce que trop de vertus empêchait de s'unir.
Qui tranche du tyran doit se résoudre à l'être.
Pour remplir ce grand nom as-tu besoin d'un maître?
Et faut-il qu'une mère, aux dépens de son sang,
T'apprenne à mériter cet effroyable rang?
N'en souffre pas la honte, et prends toute la gloire
Que cet illutre effort attache à ta mémoire.
Fais voir à tes flatteurs, qui te font trop oser,
Que tu sais mieux que moi l'art de tyranniser;
Et, par une action aux seuls tyrans permise,
Deviens le vrai tyran de qui te tyrannise.
A ce prix je me donne, à ce prix je me rends;
Ou, si tu l'aimes mieux, à ce prix je me vends,
Et consens à ce prix que ton amour m'obtienne,
Puisqu'il souille ta gloire aussi bien que la mienne.

GRIMOALD.

Garibalde, est-ce là ce que tu m'avais dit?

GARIBALDE.

Avec votre jalouse elle a changé d'esprit;
Et je l'avais laissée à l'hymen toute prête,
Sans que son déplaisir menaçât que ma tête.
Mais ces fureurs enfin ne sont qu'illusion,
Pour vous donner, seigneur, quelque confusion;
Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.

GRIMOALD.

Vous l'ordonnez, madame, et je dois y souscrire:
J'en ferai ma victime, et ne suis point jaloux
De vous voir sur ce fils porter les premiers coups.
Quelque honneur qui par là s'attache à ma mémoire,
Je veux bien avec vous en partager la gloire,
Et que tout l'avenir ait de quoi m'accuser
D'avoir appris de vous l'art de tyranniser.
Vous devriez pourtant régler mieux ce courage,
N'en pousser point l'effort jusqu'aux bords de la rage,
Ne lui permettre rien qui sentît la fureur,
Et le faire admirer sans en donner d'horreur.
Faire la furieuse et la désespérée,
Paraître avec éclat mère dénaturée,
Sortir hors de vous-même, et montrer à grand bruit
A quelle extrémité mon amour vous réduit,
C'est mettre avec trop d'art la douleur en parade;
Qui fait le plus de bruit n'est pas le plus malade:
Les plus grands déplaisirs sont les moins éclatants;
Et l'on sait qu'un grand cœur se possède en tout temps.
Vous le savez, madame, et que les grandes âmes
Ne s'abaissent jamais aux faiblesses des femmes,
Ne s'aveuglent jamais ainsi hors de saison;
Que leur désespoir même agit avec raison,
Et que...

RODELINDE.

C'en est assez: sois-moi juge équitable,
Et dis-moi si le mien agit en raisonnable,
Si je parle en aveugle, ou si j'ai de bons yeux.
Tu veux rendre à mon fils le bien de ses aïeux,
Et toute ta vertu jusque-là t'abandonne,
Que tu mets en mon choix sa mort ou ta couronne!
Quand j'aurai satisfait tes vœux désespérés,
Dois-je croire ses jours beaucoup plus assurés?
Cet[1] offre, ou, si tu veux, ce don du diadème
N'est, à le bien nommer, qu'un faible stratagème.
Faire un roi d'un enfant pour être son tuteur,
C'est quitter pour ce nom celui d'usurpateur;
C'est choisir pour régner un favorable titre;
C'est du sceptre et de lui te faire seul arbitre,
Et mettre sur le trône un fantôme pour roi,
Jusques au premier fils qui te naîtra de moi,
Jusqu'à ce qu'on nous craigne, et que le temps arrive
De remettre en ses mains la puissance effective.
Qui veut bien l'immoler à son affection
L'immolerait sans peine à son ambition.
On se lasse bientôt de l'amour d'une femme;
Mais la soif de régner règne toujours sur l'âme;
Et, comme la grandeur a d'éternels appas,
L'Italie est sujette à de soudains trépas.

[1] Le genre du mot *offre* était encore incertain.

Il est des moyens sourds pour lever un obstacle,
Et faire un nouveau roi sans bruit et sans miracle :
Quitte pour te forcer à deux ou trois soupirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de déplaisirs.
La porte à ma vengeance en serait moins ouverte :
Je perdrais avec lui tout le fruit de sa perte.
Puisqu'il faut qu'il périsse, il vaut mieux tôt que tard;
Que sa mort soit un crime, et non pas un hasard;
Que cette ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime;
Que ce jeune monarque, immolé de ta main,
Te rende abominable à tout le genre humain;
Qu'il t'excite partout des haines immortelles;
Que de tous tes sujets il fasse des rebelles.
Je t'épouserai lors, et m'y viens d'obliger,
Pour mieux servir ma haine, et pour mieux me venger,
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour être à tous moments maîtresse de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur,
Et mieux choisir la place à te percer le cœur.
Voilà mon désespoir, voilà ses justes causes :
A ces conditions prends ma main si tu l'oses.

GRIMOALD.

Oui, je la prends, madame, et veux auparavant...

SCÈNE IV.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Que faites-vous, seigneur? Pertharite est vivant;
Ce n'est plus un bruit sourd, le voilà qu'on amène :
Des chasseurs l'ont surpris dans la forêt prochaine,
Où, caché dans un fort, il attendait la nuit.

GRIMOALD.

Je vois trop clairement quelle main le produit.

RODELINDE.

Est-ce donc vous, seigneur? et les bruits infidèles
N'ont-ils semé de vous que de fausses nouvelles?

PERTHARITE.

Oui, cet époux si cher à vos chastes désirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs et de soupirs...

GRIMOALD.

Va, fantôme insolent, retrouver qui t'envoie,
Et ne te mêle point d'attenter à ma joie.
Il est encore ici des supplices pour toi,
Si tu viens y montrer la vaine ombre d'un roi.
Pertharite n'est plus.

PERTHARITE.

Pertharite respire,
Il te parle, il te voit régner dans son empire.
Que ton ambition ne s'effarouche pas
Jusqu'à me supposer toi-même un faux trépas :
Il est honteux de feindre où l'on peut toutes choses.
Je suis mort, si tu veux : je suis mort, si tu l'oses,
Si toute ta vertu peut demeurer d'acord
Que le droit de régner me rend digne de mort.
Je ne viens point ici par de noirs artifices
De mon cruel destin forcer les injustices,
Pousser des assassins contre tant de valeur,
Et t'immoler en lâche à mon trop de malheur.
Puisque le sort trahit ce droit de ma naissance
Jusqu'à te faire un don de ma toute-puissance,
Règne sur mes États que le ciel t'a soumis;
Peut-être un autre temps me rendra des amis.
Use mieux cependant de la faveur céleste;
Ne me dérobe pas le seul bien qui me reste,
Un bien où je te suis un obstacle éternel,
Et dont le seul désir est pour toi criminel.
Rodelinde n'est pas du droit de ta conquête :
Il faut pour être à toi qu'il m'en coûte la tête;
Puisqu'on m'a découvert, elle dépend de toi;
Prends-la comme tyran, ou l'attaque en vrai roi.
J'en garde hors du trône encor les caractères,
Et ton bras t'a saisi de celui de mes pères.
Je veux bien qu'il supplée au défaut de ton sang,
Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
Si Rodelinde enfin tient ton âme charmée,
Pour voir qui la mérite il ne faut point d'armée.
Je suis roi, je suis seul, j'en suis maître, et tu peux
Par un illustre effort faire place à tes vœux.

GRIMOALD.

L'artifice grossier n'a rien qui m'épouvante.
Eduige à fourber n'est pas assez savante;
Quelque adresse qu'elle ait, elle t'a mal instruit,
Et d'un si haut dessein elle a fait trop de bruit.
Elle en fait avorter l'effet par la menace,
Et ne te produit plus que de mauvaise grâce.

PERTHARITE.

Quoi! je passe à tes yeux pour un homme attitré?

GRIMOALD.

Tu l'avoûras toi-même ou de force ou de gré.
Il faut plus de secret alors qu'on veut surprendre;
Et l'on ne surprend point quand on se fait attendre.

PERTHARITE.

Parlez, parlez, madame; et faites voir à tous
Que vous avez des yeux pour connaître un époux.

GRIMOALD.

Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice!
Eh bien! parlez, madame; achevez l'artifice.
Est-ce là votre époux?

RODELINDE.

Toi qui veux en douter,
Par quelle illusion m'oses-tu consulter?
Si tu démens tes yeux, croiras-tu mon suffrage?
Et ne peux-tu sans moi connaître son visage?
Tu l'as vu tant de fois, au milieu des combats,
Montrer, à tes périls, ce que pesait son bras,

Et, l'épée à la main, disputer en personne,
Contre tout ton bonheur, sa vie et sa couronne!
Si tu cherches un aide à traiter d'imposteur
Un roi qui t'a fermé la porte de mon cœur,
Consulte Garibalde, il tremble à voir son maître :
Qui l'osa bien trahir l'osera méconnaître;
Et tu peux recevoir de son mortel effroi
L'assurance qu'enfin tu n'attends pas de moi.
Un service si haut veut une âme plus basse;
Et tu sais...

GRIMOALD.

Oui, je sais jusqu'où va votre audace.
Sous l'espoir de jouir de ma perplexité,
Vous cherchez à me voir l'esprit inquiété;
Et ces discours en l'air que l'orgueil vous inspire
Veulent persuader ce que vous n'osez dire,
Brouiller la populace, et lui faire après vous
En un fourbe impudent respecter votre époux.
Poussez donc jusqu'au bout, devenez plus hardie;
Dites-nous hautement...

RODELINDE.

Que veux-tu que je die?
Il ne peut être ici que ce que tu voudras;
Tes flatteurs en croiront ce que tu résoudras.
Je n'ai pas pour t'instruire assez de complaisance;
Et, puisque son malheur l'a mis en ta puissance,
Je sais ce que je dois, si tu ne me le rends.
Achève de te mettre au rang des vrais tyrans.

SCÈNE V.

GRIMOALD, PERTHARITE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que cet événement de nouveau m'embarrasse!

GARIBALDE.

Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place!

GRIMOALD.

Non, l'échafaud bientôt m'en fera la raison.
Que ton appartement lui serve de prison;
Je te le donne en garde, Unulphe.

PERTHARITE.

Prince, écoute :
Mille et mille témoins te mettront hors de doute;
Tout Milan, tout Pavie...

GRIMOALD.

Allez, sans contester,
Vous aurez tout loisir de vous faire écouter.
(*à Garibalde.*)
Toi, va voir Eduige, et jette dans son âme
Un si flatteur espoir du retour de ma flamme,
Qu'elle-même, déjà s'assurant de ma foi,
Te nomme l'imposteur qu'elle déguise en roi.

SCÈNE VI.

GARIBALDE.

Quel revers imprévu! quel éclat de tonnerre
Jette en moins d'un moment tout mon repos par terre!
Ce funeste retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à son premier objet;
Et, s'il traite ce prince en héros magnanime,
N'ayant plus de tyran, je n'ai plus de victime;
Je n'ai rien à venger, et ne puis le trahir
S'il m'ôte les moyens de le faire haïr.
N'importe toutefois, ne perdons pas courage;
Forçons notre fortune à changer de visage;
Obstinons Grimoald, par maxime d'État,
A le croire imposteur, ou craindre un attentat;
Accablons son esprit de terreurs chimériques
Pour lui faire embrasser des conseils tyranniques;
De son trop de vertu sachons le dégager,
Et perdons Pertharite afin de le venger.
Peut-être qu'Éduige, à regret plus sévère,
N'osera l'accepter teint du sang de son frère,
Et que l'effet suivra notre prétention
Du côté de l'amour et de l'ambition.
Tâchons, quoi qu'il en soit, d'en achever l'ouvrage;
Et pour régner un jour mettons tout en usage.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GARIBALDE.

Je ne m'en dédis point, seigneur; ce prompt retour
N'est qu'une illusion qu'on fait à votre amour.
Je ne l'ai vu que trop aux discours d'Éduige;
Comme sensiblement votre change l'afflige,
Et qu'avec le feu roi ce fourbe a du rapport,
Sa flamme au désespoir fait ce dernier effort.
Rodelinde, comme elle, aime à vous mettre en peine :
L'une sert son amour et l'autre sert sa haine;
Ce que l'une produit, l'autre ose l'avouer :
Et leur inimitié s'accorde à vous jouer.
L'imposteur cependant, quoi qu'on lui donne à feindre,
Le soutient d'autant mieux qu'il ne voit rien à craindre;
Car, soit que ses discours puissent vous émouvoir
Jusqu'à rendre Éduige à son premier pouvoir,
Soit que, malgré sa fourbe et vaine et languissante,
Rodelinde sur vous reste toute-puissante,
A l'une ou l'autre enfin votre âme à l'abandon
Ne lui pourra jamais refuser ce pardon.

GRIMOALD.

Tu dis vrai, Garibalde; et déjà je le donne
A qui voudra des deux partager ma couronne.
Non que j'espère encore amollir ce rocher
Que ni respects ni vœux n'ont jamais su toucher :
Si j'aimai Rodelinde, et si pour n'aimer qu'elle
Mon âme à qui m'aimait s'est rendue infidèle;
Si d'éternels dédains, si d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine, et le trouble où je suis,
Ont été jusqu'ici toute la récompense
De cet amour parjure où mon cœur se dispense,
Il est temps désormais que, par un juste effort,
J'affranchisse mon cœur de cet indigne sort.
Prenons l'occasion que nous fait Éduige;
Aimons cette imposture où son amour l'oblige.
Elle plaint un ingrat de tant de maux soufferts,
Et lui prête la main pour le tirer des fers.
Aimons, encore un coup, aimons son artifice,
Aimons-en le secours, et rendons-lui justice.
Soit qu'elle en veuille au trône ou n'en veuille qu'à moi,
Qu'elle aime Grimoald ou qu'elle aime le roi,
Qu'elle ait beaucoup d'amour ou beaucoup de courage,
Je dois tout à la main qui rompt mon esclavage.
Toi qui ne la servais qu'afin de m'obéir,
Qui tâchais par mon ordre à m'en faire haïr,
Duc, ne t'y force plus, et rends-moi ma parole;
Que je rende à ses feux tout ce que je leur vole,
Et que je puisse ainsi d'une même action
Récompenser sa flamme ou son ambition.

GARIBALDE.

Je vous la rends, seigneur; mais enfin prenez garde
A quels nouveaux périls cet effort vous hasarde,
Et si ce n'est point croire un peu trop promptement
L'impétueux transport d'un premier mouvement.
L'imposteur impuni passera pour monarque;
Tout le peuple en prendra votre bonté pour marque;
Et, comme il est ardent après la nouveauté,
Il s'imaginera son rang seul respecté.
Je sais bien qu'aussitôt votre haute vaillance
De ce peuple mutin domptera l'insolence.
Mais tenez-vous fort sûr ce que vous prétendez
Du côté d'Éduige, à qui vous vous rendez?
J'ai pénétré, seigneur, jusqu'au fond de son âme,
Où je n'ai vu pour vous aucun reste de flamme;
Sa haine seule agit, et cherche à vous ôter
Ce que tous vos désirs s'efforcent d'emporter.
Elle veut, il est vrai, vous rappeler vers elle;
Mais pour faire à son tour l'ingrate et la cruelle,
Pour vous traiter de lâche, et vous rendre soudain
Parjure pour parjure, et dédain pour dédain.
Elle veut que votre âme esclave de la sienne,
Lui demande sa grâce, et jamais ne l'obtienne.
Ce sont ses mots exprès; et pour vous punir mieux,
Elle me veut aimer, et m'aimer à vos yeux :
Elle me l'a promis.

SCÈNE II.

GRIMOALD, GARIBALDE, ÉDUIGE.

ÉDUIGE.

Je te l'ai promis, traître!
Oui, je te l'ai promis, et l'aurais fait peut-être,
Si ton âme, attachée à mes commandements,
Eût pu dans ton amour suivre mes sentiments.
J'avais mis mes secrets en bonne confidence!
Vois par là, Grimoald, quelle est ton imprudence;
Et juge, par les miens lâchement déclarés,
Comme les tiens sur lui peuvent être assurés.
Qui trahit sa maîtresse aisément fait connaître
Que sans aucun scrupule il trahirait son maître;
Et que, des deux côtés laissant flotter sa foi,
Son cœur n'aime en effet ni son maître ni moi.
Il a son but à part, Grimoald, prends-y garde;
Quelque dessein qu'il ait, c'est toi seul qu'il regarde.
Examine ce cœur, juge-s-en comme il faut.
Qui m'aime et me trahit aspire encor plus haut.

GARIBALDE.

Vous le voyez, seigneur, avec quelle injustice
On me fait criminel quand je vous rends service.
Mais de quoi n'est capable un malheureux amant
Que la peur de vous perdre agite incessamment,
Madame? Vous voulez que le roi vous adore,
Et pour l'en empêcher je ferais plus encore.
Je ne m'en défends point, et mon esprit jaloux
Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous.
Je ne vous saurais voir entre les bras d'un autre;
Mon amour, si c'est crime, a l'exemple du vôtre.
Que ne faites-vous point pour obliger le roi
A quitter Rodelinde, et vous rendre sa foi?
Est-il rien en ces lieux que n'ait mis en usage
L'excès de votre ardeur ou de votre courage?
Pour être tout à vous, j'ai fait tous mes efforts;
Mais je n'ai point encor fait revivre les morts :
J'ai dit des vérités dont votre cœur murmure;
Mais je n'ai point été jusques à l'imposture,
Et je n'ai point poussé des sentiments si beaux
Jusqu'à faire sortir les ombres des tombeaux.
Ce n'est point mon amour qui produit Pertharite;
Ma flamme ignore encor cet art qui ressuscite;
Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer,
Sinon que je trahis si c'est trahir qu'aimer.

ÉDUIGE.

De quel front et de quoi cet insolent m'accuse?

GRIMOALD.

D'un mauvais artifice et d'une faible ruse.
Votre dessein, madame, était mal concerté.
On ne m'a point surpris quand on s'est présenté.

Vous m'aviez préparé vous-même à m'en défendre,
Et, me l'ayant promis, j'avais lieu de l'attendre.
Consolez-vous pourtant, il a fait son effet :
Je suis à vous, madame, et j'y suis tout à fait.
Si je vous ai trahie, et si mon cœur volage
Vous a volé longtemps un légitime hommage,
Si pour un autre objet le vôtre en fut banni,
Les maux que j'ai soufferts m'en ont assez puni.
Je recouvre la vue, et reconnais mon crime :
A mes feux rallumés ce cœur s'offre en victime;
Oui, princesse, et, pour être à vous jusqu'au trépas,
Il demande un pardon qu'il ne mérite pas.
Votre propre bonté qui vous en sollicite
Obtient dejà celui de ce faux Pertharite.
Un si grand attentat blesse la majesté;
Mais s'il est criminel, je l'ai moi-même été.
Faites grâce, et j'en fais; oubliez, et j'oublie.
Il reste seulement que lui-même il publie
Par un aveu sincère, et sans rien déguiser,
Que pour me rendre à vous il voulait m'abuser,
Qu'il n'empruntait ce nom que par votre ordre même.
Madame, assurez-vous par là mon diadème,
Et ne permettez pas que cette illusion
Aux mutins contre nous prête d'occasion.
Faites donc qu'il l'avoue, et que ma grâce offerte,
Tout imposteur qu'il est, le dérobe à sa perte;
Et délivrez par là de ces troubles soudains
Le sceptre qu'avec moi je remets en vos mains.

ÉDUIGE.

J'avais eu jusqu'ici ce respect pour ta gloire
Qu'en te nommant tyran j'avais peine à me croire;
Je me tenais suspecte, et sentais que mon feu
Faisait de ce reproche un secret désaveu :
Mais tu lèves le masque, et m'ôtes de scrupule;
Je ne puis plus garder ce respect ridicule;
Et je vois clairement, le masque étant levé,
Que jamais on n'a vu tyran plus achevé.
Tu fais adroitement le doux et le sévère,
Afin que la sœur t'aide à massacrer le frère :
Tu fais plus, et tu veux qu'en trahissant son sort
Lui-même il se condamne et se livre à la mort :
Comme s'il pouvait être amoureux de la vie
Jusqu'à la racheter par une ignominie,
Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moi
Me pût rendre perfide et lâche comme toi.
Aime-moi, si tu veux, déloyal; mais n'espère
Aucun secours de moi pour t'immoler mon frère.
Si je te menaçais tantôt de son retour,
Si j'en donnais l'alarme à ton nouvel amour,
C'étaient discours en l'air inventés par ma flamme
Pour brouiller ton esprit et celui de sa femme.
J'avais peine à te perdre, et parlais au hasard
Pour te perdre du moins quelques moments plus tard;
Et, quand par ce retour il a su nous surprendre,
Le ciel m'a plus rendu que je n'osais attendre.

GRIMOALD.

Madame...

ÉDUIGE.

Tu perds temps; je n'écoute plus rien,
Et j'attends ton arrêt pour résoudre le mien.
Agis, si tu le veux, en vainqueur magnanime;
Agis comme tyran, et prends cette victime :
Je suivrai ton exemple, et sur tes actions
Je réglerai ma haine ou mes affections.
Il suffit à présent que je te désabuse
Pour payer ton amour ou pour punir ta ruse.
Adieu.

SCÈNE III.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que veut Unulphe?

UNULPHE.

Il est de mon devoir
De vous dire, seigneur, que chacun le vient voir.
J'ai permis à fort peu de lui rendre visite;
Mais tous l'ont reconnu pour le vrai Pertharite :
Le peuple même parle, et déjà sourdement
On entend des discours semés confusément...

GARIBALDE.

Voyez en quels périls vous jette l'imposture!
Le peuple déjà parle, et sourdement murmure :
Le feu va s'allumer si vous ne l'éteignez.
Pour perdre un imposteur qu'est-ce que vous craignez?
La haine d'Éduige, elle qui ne prépare
A vos submissions qu'une fierté barbare,
Elle que vos mépris ayant mise en fureur
Rendent opiniâtre à vous mettre en erreur,
Elle qui n'a plus soif que de votre ruine,
Elle dont la main seule en conduit la machine?
De semblables malheurs se doivent dédaigner,
Et la vertu timide est mal propre à régner.
Épousez Rodelinde, et, malgré son fantôme,
Assurez-vous l'État, et calmez le royaume;
Et, livrant l'imposteur à ses mauvais destins,
Otez dès aujourd'hui tout prétexte aux mutins.

GRIMOALD.

Oui, je te croirai, duc; et dès demain sa tête
Abattue à mes pieds calmera la tempête.
Qu'on le fasse venir, et qu'on mande avec lui
Celle qui de sa fourbe est le second appui,
La reine qui me brave, et qui par grandeur d'âme
Semble avoir quelque gêne à se nommer sa femme.

GARIBALDE.

Ses pleurs vous toucheront.

GRIMOALD.

Je suis armé contre eux.

GARIBALDE.

L'amour vous séduira.

GRIMOALD.

Je n'en crains point les feux;
Ils ont peu de pouvoir quand l'âme est résolue.

GARIBALDE.

Agissez donc, seigneur, de puissance absolue;
Soutenez votre sceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des rois leur propre majesté.
Un roi doit pouvoir tout, et ne sait pas bien l'être
Quand au fond de son cœur il souffre un autre maître.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, PERTHARITE, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Viens, fourbe, viens, méchant, éprouver ma bonté,
Et ne la réduis pas à la sévérité.
Je veux te faire grâce : avoue et me confesse
D'un si hardi dessein qui t'a fourni l'adresse,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux instruit;
Tu m'entends : et surtout fais cesser ce faux bruit;
Détrompe mes sujets, ta prison est ouverte;
Sinon, prépare-toi dès demain à ta perte :
N'y force pas ton prince; et, sans plus t'obstiner,
Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

PERTHARITE.

Que tu perds lâchement de ruse et d'artifice
Pour trouver à me perdre une ombre de justice,
Et sauver les dehors d'une adroite vertu
Dont aux yeux éblouis tu parais revêtu!
Le ciel te livre exprès une grande victime,
Pour voir si tu peux être et juste et magnanime;
Mais il ne t'abandonne après tout que son sang;
Tu ne lui peux ôter ni son nom ni son rang.
Je mourrai comme roi né pour le diadème;
Et bientôt mes sujets, détrompés par toi-même,
Connaîtront par ma mort qu'ils n'adorent en toi
Que de fausses couleurs qui te peignent en roi.
Hâte donc cette mort, elle t'est nécessaire;
Car puisque enfin tu veux la vérité sincère,
Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits,
C'est d'affranchir bientôt ces malheureux sujets.
Crains-moi si je t'échappe; et sois sûr de ta perte
Si par ton mauvais sort la prison m'est ouverte.
Mon peuple aura des yeux pour connaître son roi,
Et mettra différence entre un tyran et moi :
Il n'a point de fureur que soudain je n'excite.
Voilà dedans tes fers l'espoir de Pertharite;
Voilà des vérités qu'il ne peut déguiser,
Et l'aveu qu'il te faut pour te désabuser.

RODELINDE.

Veux-tu pour t'éclaircir de plus illustres marques?
Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers monarques?
Ce grand cœur...

GRIMOALD.

Oui, madame, il est fort bien instruit
A montrer de l'orgueil, et fourber à grand bruit.
Mais si par son aveu la fourbe reconnue
Ne détrompe aujourd'hui la populace émue,
Qu'il prépare sa tête, et vous-même en ce lieu
Ne pensez qu'à lui dire un éternel adieu.
Laissons-les seuls, Unulphe, et demeure à la porte;
Qu'avant que je l'ordonne aucun n'entre ni sorte.

SCÈNE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

PERTHARITE.

Madame, vous voyez où l'amour m'a conduit.
J'ai su que de ma mort il courait un faux bruit,
Des désirs du tyran j'ai su la violence;
J'en ai craint sur ce bruit la dernière insolence,
Et n'ai pu faire moins que de tout exposer
Pour vous revoir encore et vous désabuser.
J'ai laissé hasarder à cette digne envie
Les restes languissants d'une importune vie,
A qui l'ennui mortel d'être éloigné de vous
Semblait à tous moments porter les derniers coups.
Car, je vous l'avoûrai, dans l'état déplorable
Où m'abîme du sort la haine impitoyable,
Où tous mes alliés me refusent leurs bras,
Mon plus cuisant chagrin est de ne vous voir pas.
Je bénis mon destin, quelques maux qu'il m'envoie,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joie;
Et, bien qu'il ose encor de nouveau me trahir,
En un moment si doux je ne le puis haïr.

RODELINDE.

C'était donc peu, seigneur, pour mon âme affligée,
De toute la misère où je me vois plongée;
C'était peu des rigueurs de ma captivité,
Sans celle où votre amour vous a précipité :
Et pour dernier outrage où son excès m'expose,
Il faut vous voir mourir et m'en savoir la cause!
Je ne vous dirai point que ce moment m'est doux,
Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous;
Et votre souvenir m'aurait bien su défendre
De tout ce qu'un tyran aurait osé prétendre.
N'attendez point de moi de soupirs ni de pleurs;
Ce sont amusements de légères douleurs.
L'amour que j'ai pour vous hait ces molles bassesses
Où d'un sexe craintif descendent les faiblesses;
Et contre vos malheurs j'ai trop su m'affermir,
Pour ne dédaigner pas l'usage de gémir.

D'un déplaisir si grand la noble violence
Se résout tout entière en ardeur de vengeance,
Et, méprisant l'éclat, porte tout son effort
A sauver votre vie, ou venger votre mort.
Je ferai l'un ou l'autre, ou périrai moi-même.

PERTHARITE.

Aimez plutôt, madame, un vainqueur qui vous aime.
Vous avez assez fait pour moi, pour votre honneur;
Il est temps de tourner du côté du bonheur,
De ne plus embrasser des destins trop sévères,
Et de laisser finir mes jours et vos misères.
Le ciel, qui vous destine à régner en ces lieux,
M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux.
J'aime à lui voir briser une importune chaîne
De qui les nœuds rompus vous font heureuse reine;
Et sous votre destin je veux bien succomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

RODELINDE.

Est-ce là donc, seigneur, la digne récompense
De ce que pour votre ombre on m'a vu de constance?
Quand je vous ai cru mort, et qu'un si grand vainqueur,
Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon cœur,
Quand toute autre en ma place eût peut-être fait gloire
De cet hommage entier de toute sa victoire...

PERTHARITE.

Je sais que vous avez dignement combattu :
Le ciel va couronner aussi votre vertu;
Il va vous affranchir de cette inquiétude
Que pouvait de ma mort former l'incertitude,
Et vous mettre sans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la félicité.

RODELINDE.

Que dis-tu, cher époux?

PERTHARITE.

Que je vois sans murmure
Naître votre bonheur de ma triste aventure.
L'amour me ramenait sans pouvoir rien pour vous
Que vous envelopper dans l'exil d'un époux,
Vous dérober sans bruit à cette ardeur infâme
Où s'opposent ma vie et le nom de ma femme.
Pour changer avec gloire il vous faut mon trépas;
Et s'il vous fait régner, je ne le perdrai pas.
Après tant de malheurs que mon amour vous cause,
Il est temps que ma mort vous serve à quelque chose,
Et qu'un victorieux à vos pieds abattu
Cesse de renoncer à toute sa vertu.
D'un conquérant si grand et d'un héros si rare
Vous faites trop longtemps un tyran, un barbare;
Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.
Soyez à lui, madame, il ne le sera plus;
Et je tiendrai ma vie heureusement perdue,
Puisque...

RODELINDE.

N'achève point un discours qui me tue,
Et ne me force point à mourir de douleur,
Avant qu'avoir pu rompre ou venger ton malheur.
Moi qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
Couronné de vertus encor plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrais à ta vue, aux dépens de ta vie,
Épouser d'un tyran l'horreur et l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baiser une main fumante de ton sang!
Ah! tu me connais mieux, cher époux.

PERTHARITE.

Non, madame,
Il ne faut point souffrir ce scrupule en votre âme.
Quand ces devoirs communs ont d'importunes lois,
La majesté du trône en dispense les rois;
Leur gloire est au-dessus des règles ordinaires,
Et cet honneur n'est beau que pour les cœurs vulgaires.
Sitôt qu'un roi vaincu tombe aux mains du vainqueur,
Il a trop mérité la dernière rigueur.
Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime :
Le soin de s'affermir lui rend tout légitime.
Quand j'aurai dans ses fers cessé de respirer,
Donnez-lui votre main sans rien considérer;
Épargnez les efforts d'une impuissante haine,
Et permettez au ciel de vous faire encor reine.

RODELINDE.

Épargnez-moi, seigneur, ce cruel sentiment.
Vous qui savez...

SCÈNE VI.

PERTHARITE, RODELINDE, UNULPHE.

UNULPHE.

Madame, achevez promptement :
Le roi, de plus en plus se rendant intraitable,
Mande vers lui ce prince, ou faux, ou véritable.

PERTHARITE.

Adieu, puisqu'il le faut; et croyez qu'un époux
A tous les sentiments qu'il doit avoir de vous.
Il voit tout votre amour et tout votre mérite;
Et, mourant sans regret, à regret il vous quitte.

RODELINDE.

Adieu, puisqu'on m'y force; et recevez ma foi
Que l'on me verra digne et de vous et de moi.

PERTHARITE.

Ne vous exposez point au même précipice.

RODELINDE.

Le ciel hait les tyrans, et nous fera justice.

PERTHARITE.

Hélas! s'il était juste, il vous aurait donné
Un plus puissant monarque, ou moins infortuné.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDUIGE, UNULPHE.

ÉDUIGE.

Quoi! Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon frère!
D'imposture et de fourbe il traite sa misère!
Et, feignant de me rendre et son cœur et sa foi,
Il n'a point d'yeux pour lui ni d'oreilles pour moi!

UNULPHE.

Madame, n'accusez que le duc qui l'obsède:
Le mal, s'il en est cru, deviendra sans remède;
Et si le roi suivait ses conseils violents,
Vous n'en verriez déjà que des effets sanglants.

ÉDUIGE.

Jadis pour Grimoald il quitta Pertharite;
Et, s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il mérite.

UNULPHE.

Ajoutez qu'il vous aime, et veut par tous moyens
Rattacher ce vainqueur à ses derniers liens;
Que Rodelinde à lui, par amour ou par force,
Assure entre vous deux un éternel divorce;
Et, s'il peut une fois jusque-là l'irriter,
Par force ou par amour il croit vous emporter.
Mais vous n'avez, madame, aucun sujet de crainte;
Ce héros est à vous sans réserve et sans feinte,
Et...

ÉDUIGE.

S'il quitte sans feinte un objet si chéri,
Sans doute au fond de l'âme il connaît son mari.
Mais s'il le connaissait, en dépit de ce traître,
Qui pourrait l'empêcher de le faire paraître?

UNULPHE.

Sur le trône conquis il craint quelque attentat,
Et ne le méconnaît que par raison d'État.
C'est un aveuglement qu'il a cru nécessaire;
Et comme Garibalde animait sa colère,
De ses mauvais conseils sans cesse combattu,
Il donnait lieu de craindre enfin pour sa vertu.
Mais, madame, il n'est plus en état de le croire.
Je n'ai pu voir longtemps ce péril pour sa gloire.
Quelque fruit que le duc espère en recueillir,
Je viens d'ôter au roi les moyens de faillir.
Pertharite, en un mot, n'est plus en sa puissance.
Mais ne présumez pas que j'aie eu l'imprudence
De laisser à sa fuite un libre et plein pouvoir
De se montrer au peuple et d'oser l'émouvoir.
Pour fuir en sûreté je lui prête main-forte,
Ou plutôt je lui donne une fidèle escorte,
Qui, sous cette couleur de lui servir d'appui,
Le met hors du royaume, et me répond de lui:
J'empêche ainsi le duc d'achever son ouvrage,
Et j'en donne à mon roi ma tête pour otage.
Votre bonté, madame, en prendra quelque soin.

ÉDUIGE.

Oui, je serai pour toi criminelle au besoin;
Je prendrai, s'il le faut, sur moi toute la faute.

UNULPHE.

Ou je connais fort mal une vertu si haute,
Ou, s'il revient à soi, lui-même tout ravi
M'avoûra le premier que je l'ai bien servi.

SCÈNE II.

GRIMOALD, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD.

Que voulez-vous enfin, madame, que j'espère?
Qu'ordonnez-vous de moi?

ÉDUIGE.

Que fais-tu de mon frère?
Qu'ordonnes-tu de lui? prononce ton arrêt.

GRIMOALD.

Toujours d'un imposteur prendrez-vous l'intérêt?

ÉDUIGE.

Veux-tu suivre toujours le conseil tyrannique
D'un traître qui te livre à la haine publique?

GRIMOALD.

Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'accusez!
Je vous offre sa grâce, et vous la refusez!

ÉDUIGE.

Cette offre est un supplice aux princes qu'on opprime;
Il ne faut point de grâce à qui se voit sans crime:
Et tes yeux, malgré toi, ne te font que trop voir
Que c'est à lui d'en faire, et non d'en recevoir.
Ne t'obstine donc plus à t'aveugler toi-même:
Sois tel que je t'aimais, si tu veux que je t'aime;
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan:
J'aime encor son vainqueur, mais non pas son tyran.
Rends-toi cette vertu pleine, haute, sincère,
Qui t'affermit si bien au trône de mon frère;
Rends-lui du moins son nom, si tu me rends ton cœur.
Qui peut feindre pour lui peut feindre pour la sœur:
Et tu ne vois en moi qu'une amante incrédule
Quand je vois qu'avec lui ton âme dissimule.
Quitte, quitte en vrai roi les vertus des tyrans,
Et ne me cache plus un cœur que tu me rends.

GRIMOALD.

Lisez-y donc vous-même; il est à vous, madame;
Vous en voyez le trouble aussi bien que la flamme.
Sans plus me demander ce que vous connaissez,
De grâce, croyez-en tout ce que vous pensez.
C'est redoubler ensemble et mes maux et ma honte
Que de forcer ma bouche à vous en rendre compte.

Quand je n'aurais point d'yeux, chacun en a pour moi.
Garibalde lui seul à méconnu son roi ;
Et par un intérêt qu'aisément je devine,
Ce lâche, tant qu'il peut, par ma main l'assassine.
Mais que plutôt le ciel me foudroie à vos yeux
Que je songe à répandre un sang si précieux !
Madame, cependant mettez-vous en ma place :
Si je le reconnais, que faut-il que j'en fasse ?
Le tenir dans les fers avec le nom de roi,
C'est soulever pour lui ses peuples contre moi.
Le mettre en liberté, c'est le mettre à leur tête,
Et moi-même hâter l'orage qui s'apprête.
Puis-je m'assurer d'eux et souffrir son retour ?
Puis-je occuper son trône et le voir dans ma cour ?
Un roi, quoique vaincu, garde son caractère ;
Aux fidèles sujets sa vue est toujours chère ;
Au moment qu'il paraît, les plus grands conquérants,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans ;
Et dans le fond des cœurs sa présence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maître.
Ainsi mon mauvais sort a de quoi me punir
Et de le délivrer et de le retenir.
Je vois dans mes prisons sa personne enfermée
Plus à craindre pour moi qu'en tête d'une armée.
Là, mon bras animé de toute ma valeur
Chercherait avec gloire à lui percer le cœur ;
Mais ici, sans défense, hélas ! qu'en puis-je faire ?
Si je pense régner, sa mort m'est nécessaire :
Mais soudain ma vertu s'arme si bien pour lui,
Qu'en mille bataillons il aurait moins d'appui.
Pour conserver sa vie et m'assuser l'empire
Je fais ce que je puis à le faire dédire ;
Des plus cruels tyrans j'emprunte le courroux
Pour tirer cet aveu de la reine ou de vous :
Mais partout je perds temps, partout même constance
Rend à tous mes efforts pareille résistance.
Encor s'il ne fallait qu'éteindre ou dédaigner
En des troubles si grands la douceur de régner,
Et que, pour vous aimer et ne vous point déplaire,
Ce grand titre de roi ne fût pas nécessaire,
Je me vaincrais moi-même ; et lui rendant l'État,
Je mettrais ma vertu dans son plus haut éclat.
Mais je vous perds, madame, en quittant la couronne ;
Puisqu'il vous faut un roi, c'est vous que j'abandonne ;
Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu
Tout mon amour s'oppose à toute ma vertu.
Vous pour qui je m'aveugle avec tant de lumières,
Si vous êtes sensible encore à mes prières,
Daignez servir de guide à mon aveuglement,
Et faites le destin d'un frère et d'un amant.
Mon amour de tous deux vous fait la souveraine :
Ordonnez-en vous-même, et prononcez en reine.
Je périrai content, et tout me sera doux,
Pourvu que vous croyiez que je suis tout à vous.

ÉDUIGE.

Que tu me connais mal, si tu connais mon frère !
Tu crois donc qu'à ce point la couronne m'est chère,
Que j'ose mépriser un comte généreux
Pour m'attacher au sort d'un tyran trop heureux ?
Aime-moi si tu veux, mais crois-moi magnanime ;
Avec tout cet amour garde-moi ton estime,
Crois-moi quelque tendresse encor pour mon vrai sang,
Qu'une haute vertu me plaît mieux qu'un haut rang,
Et que vers Gundebert je crois ton serment quitte
Quand tu n'aurais qu'un jour régné pour Pertharite.
Milan qui l'a vu fuir, et t'a nommé son roi,
De la haine d'un mort a dégagé ma foi.
A présent je suis libre, et comme vraie amante
Je secours malgré toi ta vertu chancelante,
Et dérobe mon frère à ta soif de régner
Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner.
Oui, j'ai brisé ses fers, j'ai corrompu ses gardes,
J'ai mis en sûreté tout ce que tu hasardes.
Il fuit, et tu n'as plus à traiter d'imposteur
De tes troubles secrets le redoutable auteur.
Il fuit, et tu n'as plus à craindre de tempête.
Secourant ta vertu, j'assure ta conquête ;
Et les soins que j'ai pris... Mais la reine survient.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD, *à Rodelinde.*

Que tardez-vous, madame ? et quel soin vous retient ?
Suivez de votre époux le nom, l'image, ou l'ombre ;
De ceux qui m'ont trahi croissez l'indigne nombre,
Et délivrez mes yeux, trop aisés à charmer,
Du péril de vous voir et de vous trop aimer.
Suivez ; votre captif ne vous tient plus captive.

RODELINDE.

Rends-le-moi donc, tyran, afin que je le suive.
A quelle indigne feinte oses-tu recourir,
De m'ouvrir sa prison quand tu l'as fait mourir !
Lâche ! présumes-tu qu'un faux bruit de sa fuite
Cache de tes fureurs la barbare conduite ?
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que tu fais,
Et jusque dans ton cœur découvrir tes forfaits ?

ÉDUIGE.

Madame...

RODELINDE.

Eh bien ! madame, êtes-vous sa complice ?
Vous chargez-vous pour lui de toute l'injustice ?
Et sa main qu'il vous tend vous plaît-elle à ce prix ?

ÉDUIGE.

Vous la vouliez tantôt teinte du sang d'un fils,
Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frère

Si je veux être sœur comme vous étiez mère.

RODELINDE.

Ne me reprochez point une juste fureur
Où des feux d'un tyran me réduisait l'horreur;
Et puisque de sa foi vous êtes ressaisie,
Faites cesser l'aigreur de votre jalousie.

ÉDUIGE.

Ne me reprochez point des sentiments jaloux,
Quand je hais les tyrans autant ou plus que vous.

RODELINDE.

Vous pouvez les haïr quand Grimoald vous aime!

ÉDUIGE.

J'aime en lui sa vertu plus que son diadème;
Et voyant quels motifs le font encore agir,
Je ne vois rien en lui qui me fasse rougir.

RODELINDE, *à Grimoald.*

Rougis-en donc toi seul, toi qui caches ton crime,
Qui t'immolant un roi dérobes ta victime,
Et d'un grand ennemi déguisant tout le sort
Le fais fourbe en sa vie et fuir après sa mort.
De tes fausses vertus les brillantes pratiques
N'élevaient que pour toi ces tombeaux magnifiques;
C'étaient de vains éclats de générosité
Pour rehausser ta gloire avec impunité.
Tu n'accablais son nom de tant d'honneurs funèbres
Que pour ensevelir sa mort dans les ténèbres,
Et lui tendre avec pompe un piége illustre et beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.
Soûle-toi de son sang; mais rends-moi ce qui reste,
Attendant ma vengeance, ou le courroux céleste,
Que je puisse...

GRIMOALD, *à Éduige.*

Ah! madame, où me réduisez-vous
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer son époux?
Votre pitié ne sert qu'à me couvrir de honte,
Si, quand vous me l'ôtez, il m'en faut rendre compte,
Et si la cruauté de mon triste destin
De ce que vous sauvez me nomme l'assassin.

UNULPHE.

Seigneur, je crois savoir la route qu'il a prise;
Et si sa majesté veut que je l'y conduise,
Au péril de ma tête, en moins d'une heure ou deux,
Je m'offre de la rendre à l'objet de ses vœux.
Allons, allons, madame; et souffrez que je tâche...

RODELINDE, *à Unulphe.*

O d'un lâche tyran ministre encor plus lâche,
Qui, sous un faux-semblant d'un peu d'humanité,
Penses contre mes pleurs faire sa sûreté!
Que ne dis-tu plutôt que ses justes alarmes
Aux yeux des bons sujets veulent cacher mes larmes,
Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris
Du peuple et de la cour n'émeuvent les esprits?
Traître! si tu n'étais de son intelligence,
Pourrait-il refuser ta tête à sa vengeance?
Que devient, Grimoald, que devient ton courroux?
Tes ordres en sa garde avaient mis mon époux;
Il a brisé ses fers, il sait où va sa fuite:
Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite;
Et quand son sang devrait te répondre du sien,
Il te voit, il te parle, et n'appréhende rien!

GRIMOALD, *à Rodelinde.*

Quand ce qu'il fait pour vous hasarderait ma vie,
Je ne puis le punir de vous avoir servie.
Si j'avais cependant quelque peur que vos cris
De la cour et du peuple émussent les esprits,
Sans vous prier de fuir pour finir mes alarmes,
J'aurais trop de moyens de leur cacher vos larmes
Mais vous êtes, madame, en pleine liberté;
Vous pouvez faire agir toute votre fierté,
Porter dans tous les cœurs ce qui règne en votre âme:
Le vainqueur du mari ne peut craindre la femme.
Mais que veut ce soldat?

SCÈNE IV.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Vous avertir, seigneur,
D'un grand malheur ensemble et d'un rare bonheur.
Garibalde n'est plus, et l'imposteur infâme
Qui tranche ici du roi lui vient d'arracher l'âme;
Mais ce même imposteur est en votre pouvoir.

GRIMOALD.

Que dis-tu, malheureux?

LE SOLDAT.

Ce que vous allez voir.

GRIMOALD.

O ciel! en quel état ma fortune est réduite,
S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite!
Faut-il que de nouveau mon cœur embarrassé
Ne puisse.... Mais dis-nous comment tout s'est passé.

LE SOLDAT.

Le duc, ayant appris quelles intelligences
Dérobaient un tel fourbe à vos justes vengeances,
L'attendait à main-forte, et lui fermant le pas,
« A lui seul, nous dit-il; mais ne le blessons pas.
« Réservons tout son sang aux rigueurs des supplices.
« Et laissons par pitié fuir ses lâches complices. »
Ceux qui le conduisaient, du grand nombre étonnés
Et par mes compagnons soudain environnés,
Acceptent la plupart ce qu'on leur facilite,
Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.
Lui, que l'ordre reçu nous forçait d'épargner
Jusqu'à baisser l'épée, et le trop dédaigner,
S'ouvre en son désespoir parmi nous un passage,
Jusque sur notre chef pousse toute sa rage,

Et lui plonge trois fois un poignard dans le sein
Avant qu'aucun de nous ait pu voir son dessein.
Nos bras étaient levés pour l'en punir sur l'heure;
Mais le duc par nos mains ne consent pas qu'il meure,
Et son dernier soupir est un ordre nouveau
De garder tout son sang à celle d'un bourreau.
Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaîne,
Et vous pouvez, seigneur, ordonner de sa peine :
Le voici.

GRIMOALD.

Quel combat pour la seconde fois!

SCÈNE V.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, SOLDATS.

PERTHARITE.

Tu me revois, tyran qui méconnais les rois;
Et j'ai payé pour toi d'un si rare service
Celui qui rend ma tête à ta fausse justice.
Pleure, pleure ce bras qui t'a si bien servi;
Pleure ce bon sujet que le mien t'a ravi.
Hâte-toi de venger ce ministre fidèle;
C'est toi qu'à sa vengeance en mourant il appelle.
Signale ton amour, et parais aujourd'hui,
S'il fut digne de toi, plus digne encor de lui.
Mais cesse désormais de traiter d'imposture
Les traits que sur mon front imprime la nature.
Milan m'a vu passer, et partout en passant
J'ai vu couler ses pleurs pour son prince impuissant;
Tu lui déguiserais en vain ta tyrannie :
Pousse-s-en jusqu'au bout l'insolente manie;
Et quoi que ta fureur te prescrive pour moi,
Ordonne de mes jours comme de ceux d'un roi.

GRIMOALD.

Oui, tu l'es en effet, et j'ai su te connaître
Dès le premier moment que je t'ai vu paraître.
Si j'ai fermé les yeux, si j'ai voulu gauchir,
Des maximes d'État j'ai voulu t'affranchir,
Et ne voi pas ma gloire indignement trahie
Par la nécessité de m'immoler ta vie.
De cet aveuglement les soins mystérieux
Empruntaient les dehors d'un tyran furieux,
Et forçaient ma vertu d'en souffrir l'artifice,
Pour t'arracher ton nom par l'effroi du supplice.
Mais mon dessein n'était que de t'intimider,
Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.
Unulphe a bien compris, en serviteur fidèle,
Ce que ma violence attendait de son zèle;
Mais un traître pressé par d'autres intérêts
A rompu tout l'effet de mes désirs secrets.
Ta main, grâces au ciel, nous en a fait justice.
Cependant ton retour m'est un nouveau supplice.
Car enfin que veux-tu que je fasse de toi?
Puis-je porter ton sceptre, et te traiter de roi?
Ton peuple qui t'aimait pourra-t-il te connaître,
Et souffrir à tes yeux les lois d'un autre maître?
Toi-même pourras-tu, sans entreprendre rien,
Me voir jusqu'au trépas possesseur de ton bien?
Pourras-tu négliger l'occasion offerte,
Et refuser ta main ou ton ordre à ma perte?
Si tu n'étais qu'un lâche, on aurait quelque espoir
Qu'enfin tu pourrais vivre, et ne rien émouvoir;
Mais qui me croit tyran, et hautement me brave,
Quelque faible qu'il soit, n'a point le cœur d'esclave,
Et montre une grande âme au-dessus du malheur,
Qui manque de fortune, et non pas de valeur.
Je vois donc malgré moi ma victoire asservie
A te rendre le sceptre, ou prendre encor ta vie :
Et plus l'ambition trouble ce grand effort,
Plus ceux de ma vertu me refusent ta mort.
Mais c'est trop retenir ma vertu prisonnière;
Je lui dois comme à toi liberté tout entière :
Et mon ambition a beau s'en indigner,
Cette vertu triomphe, et tu t'en vas régner.
Milan, revois ton prince, et reprends ton vrai maître,
Qu'en vain pour t'aveugler j'ai voulu méconnaître,
Et vous que d'imposteur à regret j'ai traité...

PERTHARITE.

Ah! c'est porter trop loin la générosité.
Rendez-moi Rodelinde, et gardez ma couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne.
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

GRIMOALD.

Rodelinde, et Milan, et mon cœur, sont à vous;
Et je vous remettrais toute la Lombardie,
Si comme dans Milan je régnais dans Pavie.
Mais vous n'ignorez pas, seigneur, que le feu roi
En fit reine Éduige; et, lui donnant ma foi,
Je promis...

ÉDUIGE, *à Grimoald.*

Si ta foi t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encor plus à la rendre;
Et je mériterais un nouveau changement,
Si mon cœur n'égalait celui de son amant.

PERTHARITE, *à Éduige.*

Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie.
Avec ce grand héros je vous laisse Pavie;
Et me croirais moi-même aujourd'hui malheureux,
Si je voyais sans sceptre un bras si généreux.

RODELINDE, *à Grimoald.*

Pardonnez si ma haine a trop cru l'apparence.
Je présumais beaucoup de votre violence;
Mais je n'aurais osé, seigneur, en présumer
Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.

GRIMOALD, *à Rodelinde.*

Vous m'avez outragé sans me faire injustice.

RODELINDE.

Qu'une amitié si ferme aujourd'hui nous unisse,
Que l'un et l'autre État en admire les nœuds,
Et doute avec raison qui règne de vous deux.

PERTHARITE.

Pour en faire admirer la chaîne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce peuple, heureusement surpris,
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix [1].

[1] Cette pièce, comme on sait, fut malheureuse; elle ne put être représentée qu'une fois : le public fut juste. Corneille, à la fin de l'*Examen*, dit que les sentiments en sont *assez vifs et nobles*, et les vers *assez bien tournés*. Le respect pour la vérité, toujours plus fort que le respect pour Corneille, oblige d'avouer que les sentiments sont outrés et faibles, et rarement nobles; et que les vers, loin d'être bien tournés, sont presque tous d'une prose comique rimée. Dès la seconde scène Éduige dit à Rodelinde :

> Je ne vous parle pas de votre Pertharite :
> Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
> Qu'il rende à vos désirs leur juste possesseur;
> Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.
> . . . .
> Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre. —
> Pour vivre l'âme saine, on n'a qu'à m'imiter. —
> Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter.

Les noms seuls des héros de cette pièce révoltent : c'est une Éduige, un Grimoald, un Unulphe. L'auteur de *Childebrand* ne choisit pas plus mal son sujet et son héros. Il est peut-être utile pour l'avancement de l'esprit humain, et pour celui de l'art théâtral, de rechercher comment Corneille, qui devait s'élever toujours après ses belles pièces, qui connaissait le théâtre, c'est-à-dire, le cœur humain; qui était plein de la lecture des anciens, et dont l'expérience devait avoir fortifié le génie, tomba pourtant si bas, qu'on ne peut supporter ni la conduite, ni les sentiments, ni la diction de plusieurs de ses dernières pièces. N'est-ce point qu'ayant acquis un grand nom, et ne possédant pas une fortune digne de son mérite, il fut forcé souvent de travailler avec trop de hâte? *Conatibus obstat res angusta domi.* Peut-être n'avait-il pas d'ami éclairé et sévère : il avait contracté une malheureuse habitude de se permettre tout, et de parler mal sa langue; il ne savait pas, comme Racine, sacrifier de beaux vers, et des scènes entières. Les pièces précédentes de *Nicomède* et de *don Sanche d'Aragon* n'avaient pas eu un brillant succès; cette décadence devait l'avertir de faire de nouveaux efforts, mais il se reposait sur sa réputation : sa gloire nuisait à son génie; il se voyait sans rival, on ne citait que lui, on ne connaissait que lui. Il lui arriva la même chose qu'à Lulli, qui, ayant excellé dans la musique de déclamation, à l'aide de l'inimitable Quinault, fut très-faible, et se négligea souvent dans presque tout le reste; manquant de rival, comme Corneille, il ne fit point d'efforts pour se surpasser lui-même : ses contemporains ne connaissaient pas sa faiblesse; il a fallu que longtemps après il soit venu un homme supérieur

EXAMEN DE PERTHARITE.

Le succès de cette tragédie a été si malheureux, que, pour m'épargner le chagrin de m'en souvenir, je n'en dirai presque rien. Le sujet est écrit par Paul Diacre, aux quatrième et cinquième livres des *Gestes des Lombards*; et, depuis lui, par Erycius Puteanus, au second livre de son *Histoire des Invasions de l'Italie par les Barbares*. Ce qui l'a fait avorter au théâtre a été l'événement extraordinaire qui me l'avait fait choisir : on n'y a pu supporter qu'un roi dépouillé de son royaume, après avoir fait tout son possible pour y rentrer, se voyant sans forces et sans amis, en cède à son vainqueur les droits inutiles, afin de retirer sa femme prisonnière de ses mains; tant les vertus de bon mari sont peu à la mode! On n'y a pas aimé la surprise avec laquelle Pertharite se présente au troisième acte, quoique le bruit de son retour soit épandu dès le premier, ni que Grimoald reporte toutes ses affections à Eduige, sitôt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite, qu'il avait cru mort jusque-là, le mettait dans l'impossibilité de réussir auprès de Rodelinde. J'ai parlé ailleurs de l'inégalité de l'emploi des personnages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers actes, et la réduit au second ou au troisième dans les deux derniers. J'ajoute ici, malgré sa disgrâce, que les sentiments en sont assez vifs et nobles, les vers assez bien tournés, et que la façon dont le sujet s'explique dans la première scène ne manque pas d'artifice.

pour que les Français, qui ne jugent des arts que par comparaison, sentissent combien la plupart des airs détachés et des symphonies de Lulli ont de faiblesse. Ce serait à regret que j'imprimerais la pièce de *Pertharite*, si je ne croyais y avoir découvert* le germe de la belle tragédie d'*Andromaque*. Serait-il possible que ce *Pertharite* fût en quelque façon le père de la tragedie pathétique, élégante et forte d'*Andromaque*? pièce admirable, à quelques scènes de coquetterie près, dont le vice même est déguisé par le charme d'une poésie parfaite et par l'usage le plus heureux qu'on ait jamais fait de la langue française. L'excellent Racine donna son *Andromaque* en 1668, neuf** ans après *Pertharite*. Le lecteur peut consulter le commentaire qu'on trouvera dans le second acte; il y trouvera toute la disposition de la tragédie d'*Andromaque*, et même la plupart des sentiments que Racine a mis en œuvre avec tant de supériorité : il verra comment d'un sujet manqué, et qui paraît très-mauvais, on peut tirer les plus grandes beautés, quand on sait les mettre à leur place. (V.)

* L'abbé Desfontaines avait déjà fait cette remarque en 17[illegible]

** *Pertharite* fut représenté pour la première fois en 1653; et non en 1659, comme l'a cru Voltaire.

FIN DE PERTHARITE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

